D'H

A I

ET

Recueil

Deuxiesm

aug

TROIS

POVR

THRESOR D'HISTOIRES ADMIRABLES ET MEMORABLES de nostre temps,

Recueillies de plusieurs Autheurs, Memoires & Avis de divers endroits.

Deuxiesme EDITION, reveuë & de beaucoup augmentee par SIMON GOVLART Senlisien.

TROISIESME ET QVATRIESME VOLVME.



A GENEVE,
POVR IAQVES CRESPIN.

M. DC. XXVIII.

A IEAN GOVLART, Esleu & Controlleur des Aides & Tailles pour le Roi en l'Election de Senlis.

MON frere, plusieurs annees se sont escoulees depuis l'Edition du deuxiesme Tome contenant les Troisiesme & Quatriesme livres de nos histoires admirables & memorables. Si le premier Tome a esté bien receu, ie m'en rapporte à l'Imprimeur, qui m'ayãt prié de grossir ce secõd, ie me suis acommodé à son desir, comme verrez en l'Indice contenant les tiltres de mes nouvelles additions en ce volume sous ceste marque *. Ie ne puis vous copier mes lettres precedentes, ni ne pretens m'excuser envers les censeurs, soit qu'ils me conoissent ou non. Nos debats ne valent pas un bon trait de plume. Mais le parc des muses est assez ample pour plusieurs milliers d'hommes plus habiles que nous

ne ſerons de long temps. Ie ne ſuis pas rajeuni,ni ne faiſois eſtat il y a dix ans,de venir ſi avant. Ce qui reſte de noſtre courſe eſt es mains du Souverain. En attendant ſa voix, i'employerai quelques heures en ceſt exercice de recueils, autant que ma foibleſſe le permettra. Si ie n'apren rien à celui qui me lit, ie me confie (s'il aime le bien) que mes brouillis ne lui nuiront. Voſtre contentement me ſuffira, & me ſerez un pour tous. Nos aages, ſpecialement le mien, ne permettent pas que nous regardions fort loin deſormais. A chaſcun jour ſuffit ſa miſere. Et puis, une allonge de dix ans ne pouvant (ſans miracles manifeſtes) nous deſcouvrir que miſeres, & produire que penſees, cris & eſcrits lamentables : à l'avanture le ſilence vaudroit-il mieux que le parler. I'acquieſce au iugement que m'en prononcerez: mais permettez que ie ſatisface à mes penſees,& penſez de moi que ie ne pretendrai jamais d'offenſer perſonne qui aime verité. Vos avertiſſemens me ſervent ; & ſi ceſte nouvelle Edition vous pouſſe à m'eſcrire plus amplement, ie

ver-

verrai tant plus ſoigneuſement les hiſtoires du Cinquieſme & Sixieſme livre pour le troiſieſme Tome. C'eſt au Sage maiſtre de nos vies d'en diſpoſer comme il lui plaira. Et ce que i'eſtalle ici devant vos yeux, me ramentoit une reſponſe faite y a long temps à un curieux demandant ſolution d'une queſtion peu utile. La perſonne reſpondant, lui ſatisfit en peu de mots, aſçavoir, Aprenez à bien faire, & ne meſpriſez Dieu. C'eſt le ſommaire de nos recueils, pour vous, pour moi, pour nos amis & ennemis. A bon entendeur peu de paroles. Si les paſſiõs humaines s'alentiſſoyent, en lieu d'acroiſtre & s'enflammer de jour en jour, peut eſtre ſeroit-il meilleur d'acourcir mon deſſein que de l'allonger. Mais ie ne me repentirai jamais d'avoir eſſayé d'induire quelques uns de mes patriotes à reverer Dieu en la voye de tant de jugemens que nos hiſtoires leur propoſent. Comme le Tout puiſſant aſſiſte par tout à ceux qu'il veut ſoulager, & trouve les moyens d'arreſter par merveilleux deſtours ceux qui ſe cuident exempts de ſa juriſdiction, c'euſt eſté mal fait à moi d'enclorre mes

discours en quelques parcelles de l'Europe. I'ai commencé, mais en intention de poursuivre sans repetition. Matiere ne defaut pas, ains croist tous les jours en jugemens du ciel & en desordres sur terre indigne de support. A la miene volonté que nos foibles efforts puissent servir aux petis. Quant aux Grands, ie les recommande au plus Grand, lequel ie supplie qu'il lui plaise les adresser à penser, dire & faire choses seantes à la grandeur en laquelle il les a eslevez. Sur ce, ie vous souhaite & à nos amis toute prosperité. Ce 24. jour de Septembre 1627. à Sainct Gervais.

Vostre frere & singulier ami à iamais,

SIMON GOVLART.

INDICE DES CHAPITRES OV SECTIONS DES HISTOIRES Admirables & Memorables de ce Troisiesme & Quatriesme Volume: Selon l'ordre Alphabetique.

Envie

Hom-

Pere

ABSTI-

Histoires ADMIRABLES ET MEMORABLES de nostre temps.

ABSTINENCE *de manger & boire.*

L'An mille six cents & dix, certaine ieune fille de Cologne, aagee de quinze ans, vn iour du mois d'Octobre, attaquee de ie ne sçai quel furieux appetit de manger, & n'ayant sur pied dequoi repaistre, fut soudain saisie de froid si vehement, qu'avec sa faim furieuse tout appetit de mãger & boire s'esvanouit. Les medecins & medicamens ne lui servirent de rien, de sorte qu'elle passa quinze mois entiers sans avaler viande, ni gouster goutte de vin. Par fois & rarement elle mãgeoit du pain miellé, & beuvoit un peu de petite biere. Tost apres elle quitta le pain miellé, se contentant de noix, de poires & de pommes. Ie la considerai plusieurs fois en mõ seiour de quelques semaines à Cologne. Durant les quinze mois susmentionnez, elle se plaignoit de grieves douleurs d'estomach & de ventre, ne pouvant souffrir qu'à peine linceuls, coussins, couverture. Elle dormoit assez biẽ la nuict, sans fievre, non trop descharnee,

mais ne bougeãt de sa couchette. I'essayay divers remedes durant mon sejour pres d'elle, pour son allegement. Finalemẽt, Dieu voulut sur la fin de Fevrier, 1613. que les flueurs menstruelles commencerent à lui couler, ce qui fit cesser les douleurs de vẽtre, & l'appetit lui revint peu à peu: Par ainsi ie lui prescrivi remedes propres à sa santé, tellement qu'en peu de temps le sang menstruel lui coula en abondance, de sorte que les personnes qui l'avoyent veuë cõme demi morte, si longue espace de tẽps, la contemplerent ressuscitee avant mon depart de Cologne. Voila ce que M. Fabri, Docte medecin, & Chirurgiẽ à Berne en escrit *en la 30. Observation de sa 4 Centurie.*

2. L'an 1604. M. Paul Lentulus, Docte medecin à Berne, y fit imprimer en Latin l'histoire de la prodigieuse Abstinence d'Appollonie, ou Apoline Schreyer, de laquelle i'ai escrit assez au long en la 565. page du 2. Volume de ce Recueil d'histoires. Ceste fille a vescu en lãgueur quelques annees depuis l'ã 1588. iusques à 1605. ou environ. Ie ne represente point les doctes discours de M. Lentulus, escrivant en maistre de sa Profession. Ie vien à une autre histoire, escrite en Latin, par M. Girard de Bucold, medecin de Ferdinãd, Roi des Romains, & mise en Frãçois, cõme s'ensuit. Il y a pres de Spire, ville Imperiale, fort renõmee, un petit village, nommé Roed, où habitoyẽt Sufroi Vuers, & Barbe sa femme. Sur la fin de Sept. 1539. leur fille Marguerite, aagee de 9. à dix ans, se sentit frappee d'vn grãd mal de teste & de vẽtre qui dura, mais fut moins vehemẽt, pource qu'il ne la cõtraignoit pas de demeurer attachee au lict; mais il lui osta l'appetit de mãger, & reserra le ventre, tellement qu'à Noel la viande ne lui fut plus rien, & ne vuida point d'excremẽs. Mais elle beuvoit par fois quelque peu. Ainsi passa-elle les trois derniers mois de l'annee susmentionnee. En la suivante, asç. 1540. ses douleurs de teste & de ventre continuerẽt, & de plus elle devint percluse des pieds & des mains. Le pis fut que son pere permit que deux femmes se meslerent de la medeciner, & sembloit que la seconde eust mieux rencontré que la premiere; car la malade fut soulagee de la foiblesse de ses pieds & mains, Mais inconti-

nent

nent apres la Pentecoste elle perdit tout appetit de boire & manger, nommément és mois d'esté plus chaud en ceste annee-là qu'il n'avoit & n'a esté long temps auparavant ni depuis. Ce qui rend plus admirable l'abstinence de la fille. L'an 1541. le bruit de ceste Abstinente parvint aux oreilles de l'Evesque de Spire, lequel commit deux hommes, pour veiller & prendre garde à cest affaire. Ils tindrent la fille enfermee en une chambre, l'espace de dix iours & nuicts avant Pasques, sans qu'elle vist morceau de viande, ni goutte de bruuage quelconque. Renvoyee chez son pere, où elle demeura en cest estat plusieurs mois, le Concierge de Cisselinck, Chasteau appartenãt à l'Evesque, desireux de descouvrir le secret de cest affaire, garda fort soigneusement la fille l'espace de cinq iours & cinq nuicts, & ne descouvrant rien, non plus que les autres, la renvoya chez son pere.

Toute ceste deuxiesme annee passee comme la precedente, avint que Ferdinand, Roi des Romains vint aux Estats de Spire, pour aviser aux affaires de la guerre contre le Turc. Rapport lui ayant esté fait de ce que dessus, il me commanda (ce dit le Docteur Bucold) & au Sieur Iean de Grave, l'un de ses valets de chambre, de veiller à tous moments ceste fille. Nous y procedasmes fidelement, & ne peusmes iamais l'induire à manger ni à boire tant peu que ce fust. Ce qui accroist mon esbahissement est qu'elle se mousche fort, a les yeux larmoyans, & pleure de fois à autre, ne voyãt point vn sien petit frere. Elle est roigneuse par tout le corps, chargé de pustules phlegmatiques, prend plaisir à demeurer en un poisle chaud, quoi que cela l'affoiblisse. Son dormir est fort naturel & paisible. Ie n'ai peu descouvrir rien de desreiglé au foye ni à la ratelle ; mais sa bouche est tousiours seiche, & ne crache du tout point. Quand on la presse, elle souffre qu'on lui arrouse les levres, mais n'avalle goutte quelconque de vin, d'eau, ni d'autre liqueur. Nous la tinsmes de pres iusques au douziesme iour, & lui trouvasmes tousiours le pouls esgal, mesme visage & vigueur accoustumee. Le Roi commanda qu'on la lui amenast, & l'ayant veuë avec esbahissement,

lui fit quelques presens,& la renvoya chez le pere d'elle.

Les Philosophes & medecins ont ici besongne taillee. Ceste fille se porte bien, devient grande, est en chaleur naturelle par tout le corps,souspire,respire, est chassieuse,morveuse,oreilleuse,& roigneuse: marche,parle,pleure,rid, & fait ce que mainte fille fait en l'aage de douze ans,& parmi les villageois. Mais durant tout le temps de sa maladie, n'a mangé,ni beu, ni uriné, ni vuidé par bas excrement quelconque. La chaleur naturelle agit incessamment au corps humain, desseichant l'humidité, de sorte que la vigueur ignee du cœur se maintient par attraction & respiration de l'air, le corps affoibli se restaure par manger & boire.

Or ie demande,puis que ceste fille ne boit ni ne mange, d'où vient que son corps, soufflant & transpirant, subsiste si long temps? Qui lui fournit tant de chaleur naturelle,pour se refraischir le cœur? Ie laisse les autres instances du Docteur Bucold, & l'ample discours de M. Langius docte Medecin sur ce sujet,me contentant d'avoir representé l'histoire de la fille, qui au bout de trois ans fut guerie de son mal. Considerons en suite quelques autres histoires.

3. Catherine *Binder*, fille de Conrad,Tonnelier,& de Catherine Waldmer,demeurans à Schindvueiler,village de la Seigneurie de Kebelberg,appartenant au Duc Iean Casimir,environ le 17.an de son aage devint malade,paravant saine d'esprit & de corps. Son indisposition commença par un desgoustement de viandes chaudes & de vin. Certain Empirique,ou charlatan, requis par le pere & la mere d'aider à leur fille,la gouverna si mal,qu'il lui fit perdre tout appetit de boire & de manger;mal qui lui dura l'espace de neuf ans, durant lesquels elle demeura au lict,fort debile,sans uriner, sans benefice de ventre,& quoi qu'é un poisle chaud, non molestee de vermine en endroit quelconque du corps; au demeurant sourde & muette l'espace de trois ans cōsecutifs. Dieu la soulagea comme s'ensuit. Estant hebetee un iour de Ieudi devant Pasques de l'an 1563. son pere & sa mere embesongnez hors de la maison, survint au poisle vn hōme habillé cōme

me un Prescheur Aleman, qui s'approchant du lict empoigna Catherine par le bras gauche, la promena par le poisle, estonnee de son regard, & de ses demandes, attendu qu'elle estoit muette. Il lui recita, si bien qu'elle l'entendit, les dix Commandemens de la Loi de Dieu, le Symbole des Apostres, la priere que nostre seigneur nous a apprinse: item l'institution du Baptesme & de la Cene. Puis il exhorta la fille à patience, l'asseurant que bien tost elle parleroit à son aise. Cela dit, il se retire: & tost apres la mere de retour en la maison, entendit, avec tel esbahissemét que l'ô peut pêser, ce qui s'estoit passé. Le pere revenu de la forest demeura tout ravi de joye de ce miracle. Depuis ce temps Catherine parle clairement & distinctement. Or, pource que la superstition incitoit en maints endroits eslongnez, gens curieux, qui venoyent voir & interroguer Catherine, pour en babiller puis apres à leur fantasie, le Conseil du Prince pourveut sagement au desordre, faisant chasser les vagabonds, hypocrites & mocqueurs loin du vilage & de la malade, laquelle de là en avant fut soigneusement gardee iour & nuict par quatre femmes, honnestes vefves, soulagee par tous moyens possibles, par la liberalité du Prince. Finalement guerie de ce fleau de neuf ans, à la grand' joye de ses pere, mere, parens & amis; puis fut mariee à un honneste homme, qui lui fit nombre de beaux enfans, & vescut long espace d'annees en bon mesnage, en louable santé de corps & d'esprit.

4. Monsieur Fabri, Docte medecin & Chirurgien en la puissante Republique de Berne escrit par une lettre du 22. Decembre, 1612. avoir veu & visité à Moers, aupres de Cologne, au mois de Iuillet de l'an precedent une fille, laquelle avoit iusques alors vescu quinze ans accomplis sans boire ni manger. Il adiouste que le cas est rare & merite une ample consideration. Ie ne scai s'il l'aura fait; mais en la lettre qu'il m'envoya, dattee du 10. de Fevrier, 1625. il me dit, Ie reçeus hier lettres de Moers, par le moyen de Monsieur de Bredetode, qui m'escrit que la fille, laquelle à vescu si long temps, sans manger & boire, vit encor, estant comme elle a esté depuis vingt

ſept ans. Choſe admirable & veritable,ſans fraude quelconque, comme ie puis atteſter, l'ayant veüe & examinee en preſence de M. Velthuſins,Paſteur du lieu.

5. *Nicole* ieune fille,demeurant à Buchold,en Weſtphalie, fut attaincte en ſon eſprit d'une ſi forte apprehenſiō,qu'elle ne voulut voir perſōne,ains ſe tenoit cachee en la maiſon.Sa mere la battit pluſieurs fois,à cauſe de ceſte imagination. La fille dit à cela,C'eſt Dieu qui me frappe,& ſi ma mere continuë à me tourmenter,que ferai-je ? Sur ce, elle demeura quelque lōgue eſpace de temps ſans dormir,& cinq mois durant ne mangea ni ne beut viande ne bruvage quelcōque,fors quelques pōmes cuittes, & un peu de ptiſanne.En fin,devenuë extremement maigre,par la bōté de noſtre Seigneur elle retourna en vigueur & repos d'eſprit,recouvra force de corps, parut modeſte & affectionnee au ſervice de Dieu, & a continué iuſques au bout en ce bon train. *I. Wier,en ſon Commentaire des Iuſnes.*

6. L'an mille cinq cents cinquāte neuf,Rodolphe de Franckeſtein,Eveſque de Spire,bon & treſdocte perſonnage, entrant en ſon Eveſché,s'eſtudia fort apres tout ce qu'il eſtimoit neceſſaire à l'execution de ſa charge,fueilletta ſoigneuſemēt les livres des Docteurs Anciens,afin d'y apprendre à bien faire ſon devoir. Ayant employé beaucoup de tēps en ceſte longue lecture,il rencōtra un Cordelier, qui l'acheva de peindre,lui imprimant au cerveau des opinions eſtranges & pernicieuſes. Car il lui fit croire que pour parvenir à ſalut il n'avoit à ſe ſoucier en ſorte que ce fuſt des affaires du mōde,& falut neceſſairement qu'il y renonçaſt entierement.Ce pauvre Eveſque avoit l'eſprit tellement embrouillé des ſpeculations du Cordelier,qu'il devint melancholique,vivant en ſolitude avec ſon moine,& vnique Conſeillier.En fin il le chaſſa, n'ayant autre propos en bouche,que de reſignation de ſon Eveſché.Il vint à tel poinct,qu'il attēta ſur ſa propre vie,& falut lui bailler des Gardes.On appelle les Medecins,qui le ſoulagerent quelque peu:car bientoſt apres il recheut & ſe mit à parler de Reformation,ſe plaignant de la profanité & diſſolution qui regnoyent.Là deſſus il

s'abſtint de manger & de boire durant l'eſpace de quarante iours & de quarante nuicts, ſans dormir, ſans s'aſſeoir, ains demeura debout, ou ſe proumena par ſon poiſle. Au bout de ces quarante iours il commença à manger & boire. Incontinent ſes pieds commencer à s'enfler, de ſorte que force lui fut de quitter ſes promenades. Ce changement le remit ſur les diſcours, l'enflure de ſes pieds s'evacua, il ſe mit aux exercices de ſa charge. Mais au Printemps de l'an 1560. il redevint plus melancholique que devant. Car il ſe print à mediter une Reformation de toute la Chreſtienté, fit un voyage vers l'Archeveſque de Mayence, pour l'induire à ſe ioindre au pourchas & accompliſſement de ceſte Reformation. Outreplus, il eſcriuit pluſieurs lettres d'eſtrange ſtyle au Pape, à l'Empereur, aux Rois, aux Princes, touchant la Meſſe, & les abus ſurvenus en l'Egliſe. Ces lettres eſtoyent parſemees de fleurs de melancholie. Derechef donc il fut commis à des gardes, pour le retenir, afin qu'il ceſſaſt de crier que tout ſon Chapitre eſtoit damné. Puis tout ſoudain apres avoir beu & mangé en homme de ſon pays, il ſe remit à iuſner devant & durant le Quareſme, mais au 45. iour de ce ſien dernier iuſne, s'enſuivit une telle foibleſſe de tous ſes membres, que bongré maugré qu'il en euſt, force lui fut de ſaliſter. Les medecins appellez ne peurẽt l'induire à recevoir ſoulagement par remedes exterieurs & interieurs; par ainſi abãdonné d'eux, il fut porté par eux aux eaux de Goeppingen, dont il beut peu. Toſt apres il mourut paiſiblement & Chreſtiennement en vne villette, nommee Lauterburg, au 48. iour de ſon dernier iuſne. *M. le Docteur Pontanus, Medecin.*

7. On a veu de noſtre temps à Venize vn homme, qui en l'eſpace de ſix ſemaines entieres ne mangea, ne beut, ne gouſta viande ni liqueur quelconque. Vne Nonnain à Rome, nommee Colombe, veillee de pres, s'abſtenoit de boire & manger pluſieurs mois durant, dont les Cardinaux faiſoyent vn miracle. *Alexandre Benedict, Medecin à Verone, au douzieſme livre des maladies corporelles, chapitre dixieſme.* La conſideration de ces Abſtinences a eſmeu pluſieurs doctes Philoſo-

phes & medecins d'en discourir modestement, & par escrit; ce que ie ne preten representer. Il me suffit d'offrir ce qui est avenu, laissant la recerche des causes à qui voudra y entrer. Monsieur Ioubert, medecin du Roi, & premier Docteur en l'Academie de medecine à Montpeslier en ses Decades, explicant le deuxiesme Paradoxe de la premiere Decade, propose les exemples suivans. 1. I'ai apprins (dit-il) qu'il y a dans Avignon un vieillard de soixante ans, qui rarement & par longs intervalles passera cinq, six, dix iours, & plus encor sans manger. 2. On a veu en Espagne vne fille aagee de vingt deux ans, qui pour toute nourriture ne buvoit que de l'eau. 3. M. Rondelet medecin dit le mesme d'vne fille de dix ans, laquelle parvenue en aage nubile fut mariee & fit de beaux enfans. 4. Bocace escrit que l'on a veu femme s'abstenant de boire & manger l'espace de trente ans. Pierre d'Apone fait mention d'vne Normande, qui vescut ainsi dixhuict ans durant. Item, d'vn Prestre à Rome, quarante ans.

ABSTINENCE *obstinee.*

L'An 1589. au mois de Septembre, le Chevalier de Vaucluse, gentilhomme Provençal, prisonnier de guerre dans un convent de Carmes, se resolut de ne mãger ni boire, ains de mourir de faim & de soif, & persista en ceste resolution sept iours entiers, maugré tout ce dont ses gardes peurent s'aviser pour le faire changer d'avis: tellement que l'on fut contraint de le congedier, pour ne le voir perir en fol ou desesperé: soit qu'il pretendist se servir de ce moyen, pour se garantir de sa prison, qu'il ne pouvoit porter avec patience, soit qu'il eust resolu de mourir plustost que d'estre captif, né gentilhomme libre. Estant hors de prison, il demeura tout le huictiesme iour sans boire ni manger: au neufiesme il mangea. *Hist. de Provence, pag.* 87.

A D-

ADIOVRNEMENS *à terme prefix, merveilleux & redoutables.*

FErdinand IV. roi d'Espagne ayant regné quinze ans, devint farouche & cruel, tesmoins deux gentilshommes qui accusez de felonnie furent en cholere condamnez par lui à estre precipitez par le bourreau d'une haute tour sur le pavé. Tous deux persevererent constamment en la negative du crime duquel ils estoyent chargez. Et voyans qu'on les menoit au supplice, crierent tout haut qu'ils appelloyent de ceste inique sentence, & ajournoyent Ferdinād, qui les condamnoit iniquement, de comparoir en personne avec eux devant le siege iudicial de Iesus Christ, pour y ouyr sentence d'appel, au trentiesme iour suivant. Icelui venu, comme les gentilshommes & valets de chambre de Ferdinand entrerent en sa chambre pour le resveiller, ils le trouverent roide mort. *Ritius en son histoire des Rois d'Espagne, liv. 3. Fulgose au 1. liv. de ses exemple la 1. ch. 6. La Primaudaye au premier vol. de son Academie Françoise, ch 38.*

Du temps de l'Empereur Henri IV. Les Evesques d'Heroest & d'Halberstad eurent de grands procez l'vn contre l'autre, à cause de leurs dismes. Leur querelle s'eschaufa iusques là qu'ils prindrent iour prefix à comparoir devant Dieu, qui vuideroit leur different. Ils furent prins au mot; & tous deux moururent au iour assigné: ce dit *Iean Aventin au 4. livre des Annales de Baviere.*

L'histoire des Templiers est diversement descrite par les historiens Latins, Italiens & François. Sans y toucher, ie marque pour le present article des Adiournemens redoutables, ce que *Fulgose rapporte au 6. ch. de son 1. liv. d'Exemples.* Philippe le Bel (45. roi de France) conseillé par le Pape Clement V. extermina les Templiers attrapez dans la France. Vn de ce nombre, Neapolitain de nation, amené prisonnier à Bourdeaux, presenté à Philippe & à Clement, fust promptemēt condamné à estre bruslé vif.

Allant au feu,& voyant ses deux iuges és fenestres sur la place du supplice, se print à crier tant que possible lui fut. O Clement, tres-cruel tyran, puis qu'ainsi est qu'entre tous les hommes vivãs il n'y en a pas un que ie puisse appeller pour me iustifier & garantir de l'inique & furieuse mort que tu me fais souffrir, ie t'ajourne à comparoir deuãt Iesus Christ iuste iuge mon Sauveur, à ce que tu comparoisses,& le roi Philippe aussi, devant son throne, en dedans an & iour prochain revolu. I'y plaiderai ma cause,& ie m'asseure que iustice me sera faite; sans acception de personnes. Cest ajournement eut son plein effect: car avant la revolution du terme Clement & Philippe sortirent du monde,& comparurent à l'assignation. *Fulgose au liure & chapitre susmentionné* recite encor quelques autres exemples que i'obmets. Pour clorre ce chapitre i'adiousterai trois autres Adiournemens, nõ moins merveilleux & redoutables que les trois sus escrits.

De nostre temps, en la Cour de parlement à Paris, un notable personnage, surnommé Gontier, ayant vn procez de grande importance, mais si bien fondé en ses droits que tous les doctes & entendus l'asseuroyent du gain de sa cause, en pourchassoit la vuidange. Sa partie ne voulant ioindre & venir à raison, recourut à vn fameux advocat, lequel en entreprit la defense, plaida si subtilement & avec tant d'artifice, qu'il verifia le dire commun;

Tort bien mené rend bon droict inutile.

Gontier rencontrant bien tost apres cest advocat, lui fit un long reproche de sa meschanceté, puis adiousta, ie ne sentirai pas long tẽps l'incommodité de ma personne,& i'espere avoir un plus gratieux heritage en Paradis, que celui dõt vostre iniquité m'a destroussé en terre, où ie n'ai point trouvé de iustice: mais ie m'asseure qu'elle me sera gardee en la cour celeste, en laquelle n'y a corruptiõ, faveur ni acceptiõ de personne. C'est pourquoi ie vous adiourne à y cõparoir dedãs 3. mois devant le grãd Iuge, où ie pretens faire revoir nostre procez. L'advocat imputãt telle citatiõ à quelque humeur & passion de Gontier, s'é donna du plaisir avec sa femme,& n'en fit que meilleure chere.

chere. Vn peu apres certain procureur de la Cour, nommé Chauvelin, venant à deceder, l'advocat se souriant disoit, Chauvelin plaindera pour moi en l'autre monde. Mais au terme assigné, la mort, huissier du Souverain, vint empoigner au collet l'advocat, & sans rire le tira devant le Souverain Iuge des Iuges, sans lui prolonger l'assignation. *Extrait du choix des choses memorables de A. D.B.*

A l'histoire precedente, j'en joindrai une autre plus ancienne, marquee par Iean Baptiste Fulgose, comme s'ensuit. Les galleres de Genes, equippees pour attrapper quelques coursaires, & avancees en mer prindrent une galliotte Espagnole, laquelle ils amenerent au port de Trapani, & de nuict par le commandement du general le pilote de ce vaisseau fut pendu & estranglé au gibet de la ville. Le pauvre patient alleguoit que les Genevois ne procedoyent equitablement avec lui qui ne les avoit oncques offensez. Les voyant obstinez à lui oster la vie, & que ses remonstrances & supplications ne pouvoyent les fleschir: au contraire pour la haine qu'ils portoyent aux Espagnols, ceste execution se parachevoit, il appella du tort qu'ils lui faisoyent au juste juge, adjournant le patron des galleres Genevoises, à la poursuitte & sollicitatiō duquel tout ce mal se brassoit, à comparoir devant Dieu, dedans le terme de six mois. Ce pilote est neantmoins executé à mort mais au temps prefix, le patron de Genes mourut. *Au I livre de ses exemples. ch. 6.*

Le Docteur Paul Etzen, escrit que l'an mil quatre cens vingt trois, le grand maistre de Livonie voulut faire espouser à un marchant certaine femme qu'il avoit corrompue. Et pource que ce marchant, honneste homme, fit refus de s'allier à une prostituee, le grand maistre le fit accuser de larcin, dont s'ensuivit emprisonnement, torture, sentence, execution. Le marchant allant au supplice de mort, adjourna le grand maistre à comparoir, en dedans trois jours apres, devant le siege judicial de Dieu: dont pour lors l'adjourné ne fit que secouër la teste. Mais la

troisiesme nuict suyvante, il se sentit surpris d'une soudaine & griefve maladie. Ses domestiques & amis appellez, priez pour moi, dit-il: car je voi ma partie: & l'heure est venue, je vai comparoir devant Dieu. Ce disant, il expira. *Au 3. livre de ses Ethiques, ch. 15.*

Iean Cameron, Evesque de Glasco, poussé d'avarice cruelle, avoit fait mille maux aux paysans de son Evesché, & par l'entremise de ses principaux officiers se faisoit confisquer les biens des riches, opprimez iniquement. Sõme il estoit estimé l'autheur & la cause, ou le facteur de tous les maux que le peuple souffroit. Vn jour, devant Noel, reposant en quelque siene mestairie, il entendit une forte voix qui l'adjournoit à comparoir pour respondre devant le siege Iudicial de Iesus Christ. Resveillé par ce bruit, il appelle ses serviteurs, se fait apporter de la lumiere, & leur commande de s'asseoir aupres de lui. Prenant un livre en main, comme il commençoit à lire, lui & ses serviteurs entendirent le deuxiesme cri de la mesme voix, adjournant l'Evesque, ce qui les estonna merveilleusement. Mais au troisiesme cri, plus haut & plus horrible sans comparaison que les deux precedents, l'Evesque souspirant & gemissant bien fort comme un homme qu'on estrangle, & tirant la langue, fut trouvé mort en son lict. *Buchanam* qui a fait ce recit au liure 11. de son *Histoire d'Escosse* adjouste: Comme ie n'ai pas entrepris de maintenir temerairement, ni de refuter un si evident exemple de la vengeance divine: aussi n'ai-ie pas voulu laisser en arriere ce que les autres ont laissé par escrit & que le bruit commun a publié de puis l'a mort de l'Evesque iusques à present.

Le mesme historien descrit *au 14. livre* un autre exemple d'adjournement non moins memorable. L'an 1526. Patrice Hamilton, neveu du Comte d'Aran, & du Duc d'Aubigny, jeune Seigneur d'incomparable esprit, & docte à mereveilles, opprimé par les complots de ses ennemis, fut buslé vif en ville de Sainct André. Tost apres l'Escosse fut estrangement esmeuë de la mort d'un Iacopin, nõmé Alexãdre Cambet, encores, fort ieune, mais reputé l'vn des plus doctes de sa robe. Patrice avoit souvent

conferé

conferé avec ce Cambet touchant l'interpretation de l'Escriture Saincte, & en disputant reduit son homme à ce poinct, qu'il lui avoua presques tous les articles (tāt impugnez par ceux qui fuyent la clairté d'icelle Escriture) estre veritables. Toutesfois le Iacopin, aimant mieux la vie presente que la verité celeste, persuadé & poussé par ses compagnons, accusa publiquement Patrice, lequel estant d'un naturel prompt ne peust supporter les meschans artifices de cest ambitieux, ains fletrissant devant tous l'audacieuse insolence d'icelui, le censura par ces mots, Meschant, que tu es, ta conscience te dit que cela que tu condamnes est veritable, & n'y a pas long temps que tu l'as advoué auec moi. Ie t'adjourne devant le siege Iudicial du Dieu vivant, pour en respondre. Alexandre Cambet estonné de telles paroles, ne fit depuis que follier, & durant quelques iours ayant esté fort agité de frenesie finit ainsi ses iours.

La prediction de George Sophocard, peu devant sa mort, descrit par le mesme histoiren au 15. livre, merite aussi d'estre proposee en cest endroit. Le Cardinal de S. André fut spectateur du supplice de George bruslé vif à cause de la Religion reformee: & contēploit l'executeur des fenestres de son chasteau parees de riches tapis & de coussins pour la cōmodité de lui & de sa suite, avec force troupes de gens armez & l'artillerie braquee en divers endroits preste à jouër, & en monstre de la puissance redoutable de ce Cardinal, le feu estāt allumé, avint que le Capitaine du Chasteau approcha de George, afin de l'accourager. Iceluy dit alors, d'une voix forte & bien entendue: Ceste flamme moleste mon corps: mais l'ame demeure invincible. Quant à celui la (monstrant le Cardinal) qui nous regarde de si haut, & nous regarde avec tant d'insolence, dedans peu de jours sera veu mort estendu de son long, non moins ignominieusement qu'ores insolemment il repose accoudé sur son arrogance. Ayant achevé ces paroles, le bourreau l'estrangla. Peu apres quelques Seigneurs des gentils hommes Escossois ne pouvans supporter les meschancetez de ce Cardinal, conjurent contre sa vie: & s'estans dextrement glissez en

son chasteau le tuerent en sa chambre : & pource que ses amis acouroyent de divers endroits pour assieger la place, les coniurez attacherent vne corde au col du Cardinal & pendirent son corps mort en monstre à tous, en la mesme fenestre, de laquelle peu de iours auparavant il avoit avec tant de ioye & passetemps contemplé de ses yeux le supplice de George Sophocard. Buchanan adiouste que chascun admiroit en tel accident l'inconstance & l'euenement inopiné des affaires humaines : mais que plusieurs se ramentevoyent la prediction de George touchant la mort du Cardinal, & beaucoup d'autres choses predites par ce sainct personnage, verifiees tost apres en Escosse par leurs euenemens.

Les histoires de France font mention d'Adjournemens, qui se rapportent aux susmentionnez, quoi que non du tout si expres, neantmoins dignes de memoire. Plusieurs prisonniers à Amboise l'an 1559. ayans esté à divers iours au supplice de mort, sans leur prononcer en public aucune sentence, ni declairer la cause de telles excutions, ni mesme nommer leurs noms, rendoyent l'ame constamment, appellans Dieu à garand de leur innocence. Villemonges, frere puisné du Sieur de Briquemauld, monté sur l'eschafaut, trempa ses mains au sang de ses fraischement decapitez, puis les levant au ciel s'escria tout haut à Dieu, Seigneur, voici le sang de tes enfans, tu en feras la vengeance. Le Baron de Castelnau, executé quelques iours apres, puis un orfevre, appellé le Picard, & un ieune homme nommé Pierre de Campagnac, firent des censures terribles au Chancelier Olivier, qui lors se mesloit de tels procez. Ces trois lui donnerent chascun un adjournement personnel devant Dieu. Tost apres il tomba malade d'extreme melancholie, iettant des souspirs sans cesse, & affligeant miserablement sa personne. Car estant vieil & caduc, neantmoins il se demenoit dedans son lict, comme feroit vn malade en fleur d'aage. Visité par

vn

un Grand qui lors gouvernoit le royaume, & le sentant eslongné, s'escria, ha Cardinal, tu nous fais tous damner! Ce Grand raproche : mais Olivier lui tourna le dos, desdaignant ses propos, & incontinent apres perdit la parole & la vie. Le ieune Roi mourut au bout de quelques mois. Au reste, chascun sçait que les auteurs & facteurs de tant de confusions survenues lors & depuis ont attiré sur leurs testes les foudres du Toutpuissant qui a escrasé les uns apres les autres.

Es massacres de l'an mille cinq cens septante deux & le vingt & quatriesme d'Aoust & és mois suyvans, plusieurs en la ville Capitale & en d'autres du royaume adjournerent à comparoir devant Dieu les auteurs & executeurs des horribles meurtres & saccagemens faits alors Leurs clameurs & assignations ont esté ratifiees par effects que l'histoire a remarquees. Iustice a esté faite de grands, de moyens, & de petits par toutes sortes de supplices au monde. Quant aux coulpables qui ont eschappé la main de Iustice en terre, ils en ont senti, sentent, & sentiront vne infiniment plus pesante. C'est chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Vn Bourgmaistre ou Consul de certaine ville d'un des treize Cantons des Suisses, de la Religion Romaine, homme riche & puissant, fit bastir il y a quelques annees une maison magnifique: pour lequel effect il envoya querir en divers lieux des meilleurs ouvriers qu'il fut possible de recouvrer. Entre autres il fit venir de la ville de Trente un excellent Sculpteur & architecte, nommé Iean de Trente.

Ce maistre fit quelque difficulté de se remuer, nommement à cause de la Religion. Mais ayant eu promesse & asseurance du Consul que tort aucun ne lui seroit fait à cause de cela, Iean vint & travailla comme il apartenoit. Sur le conte de ses salaires, il y eut telle contraste que par le commandement de ce

cõsul Iean fut cõstitué prisonnier, & par le mesme accusé pour le fait de Religion: finalement condamné d'avoir la teste tranchee. Il marche au supplice d'un visage ouvert, & mourut fort constamment, protestant en presence de tout le peuple qu'il perdoit tresvolontiers la vie temporelle pour aller prendre possession de l'eternelle. Toutesfois que le Consul, auteur de sa mort, mourroit aussi dedans trois iours apres, & comparoistroit devant le siege Iudicial de Dieu pour rendre raison de sa sentence Ce que l'Innocent avoit predit avint: car le Consul, encores en fleur d'aage, & en ferme disposition de sa personne, commença dés le mesme iour de la condamnation & execution à mort de l'Innocent, d'estre assailli tantost d'une chaleur, puis d'une froideur vehemente & extraordinaire: brief il fut frappé d'une nouvelle & telle maladie, que dedans le troisiesme iour prefix il comparut à l'assignation marquee par l'Innocent, duquel il avoit esté tres-inique partie, desloyal accusateur, faux tesmoin, & iuge impudemment malicieux. Ce notable adiournement est enregistré par *Iean Stumpf* en sa Chronique de Suisse, & par *M. Iosias Simler* en la vie H. Bullinger.

ACCIDENS estranges.

DVrant le siege de la Fere en Picardie au mois d'Aoust 1580. passerent deux accidens estranges en l'armee royale. Vn capitaine surnommé Atis, ieune hõme, fort bon ami & compagnon de lict d'vn autre nommé Du Temps, avec lequel il profitoit en plusieurs sciẽces, notamment aux Mathematiques, fut tué à un ravelin, & enterré ce mesmes iour avec les ceremonies des soldats. La nuict suivante, Du Temps estant en son lict s'esveille au bruit de la fenestre qu'on avoit poussee, & void Atis entrant par là. Il veut se lever en sursaut, Atis l'en empesche, & se iette entre les linceuls. Du Temps (ravi d'estonnement) s'efforce à croire avoir songé la mort & l'enter-

l'enterrement. Toutesfois il demanda à son camerade, est-il possible que vous ne soyez point mort?& que nous ne vous ayons point enterré? Atis ayant respondu à cela par mespris,convia son compagnon à dormir. Mais Du-Temps ayant touché une des iambes d'Atis, plus asprement froide qu'un glaçon,sauta du lict en s'escriant,Capitaine Atis,que vous estes froid ! Apres avoir esté une heure & demie en dispute ensemble, Atis repassa la fenestre, disant qu'on lui reprochoit son coucher. Voila cõment nous l'a raconté du Temps,ce dit le Sieur d'Aubigné *au 4.livre du 2.Tome de son histoire Vniverselle, à la fin du* 14. *chap.* D'autres y adjoustent (dit-il) que les valets virent entrer & sortir Atis. Et d'autres qu'il y retourna plus d'une fois.I'en laisse dire l'avis aux Theologiens.

L'autre Accident fut d'un Cath. de Meaux, lequel avoit amené quelques pionniers au siege de la Fere.Icelui passant le 15. iour d'Aoust devant la place, & portant quelques pastez à un Commissaire,fut tellement estonné de trois harquebuzades qu'on lui tira de la ville,qu'il quitta son chemin,pour venir droit dans le ravelin,où estant recueilli fort ioyeusement, à cause de ce qu'il portoit,il menaça deM.le Commissaire ceux qui prenoyent sa serviette. Attrapé par les assiegez il fut mené au logis du Sieur de Mouy,lequel esperoit en tirer force nouvelles,mais il ne sceut iamais en apprendre mot qui valust. Sa fin approchoit: Car ce malheureux se trouvant entre les mains de deux ieunes hommes de Meaux portans les armes dans la Fere , desquels il avoit tué l'Oncle & la Tante aux massacres de Meaux,voire commis des cruautez horribles sur plusieurs enfans & femmes, il fut passé par les armes des assiegez , & ietté mort dans le fossé du ravelin.

Le Docteur Poucer marque sagement, que les Accidens estrãges & extraordinaires ne vienent iamais seuls, ains succedent souventesfois les uns aux autres pour induire les pecheurs à serieux amendement de vie.Ci apres sera parlé de quelques deluges & desbordemens d'eaux. Ce mesme auteur dit,que huict iours apres le ravage pitoyable des eaux entour Budissine ville de la haute Lu-

ſatie, il ſe leva en ce meſme quartier du pays des tourbillons de vents ſi impetueux qu'ils esbranſlerent & renverſerent ſans deſſus deſſous des maiſons bien baſties, arracherent des hauts arbres par le pied, ou les tordirent & briſerent, ou les tronçonnerent par le milieu huict iours devant Noel, le Ciel vint à s'ouvrir, & à lancer une infinité d'eſclairs, puis à l'inſtant la fouldre cheut ſur le grand temple de Budiſſine. D'avantage la peſte s'alluma & fut fort aſpre tout l'hiver, & pluſieurs villes és environs furent agitees de tremblement de terre. *Au* 12. *livre chap.* 11.

ADRESSE agile, rare & merveilleuſe.

ON vit à Paris, au mois d'Aouſt, l'an 1582. un Italien de Boulongne, qui ſe diſoit avoir eſté eſclave des Turcs l'eſpace de huict ans, & y avoir apris pluſieurs gentileſſes & dexteritez rares & remarquables. Il ſe fit voir premierement au Roi, apres à la Cour, eſtant à Fontainebleau, puis vint à Paris, où s'eſtant fait voir en quelques endroits particuliers, & ſentãt qu'on prenoit gouſt à ſon exercice, il ouvrit boutique en une carriere au long des rues de la ville, tirant de la porte de Buſſi à la porte de Neſle; & y ayant fait dreſſer une forme de lice avec des paux & des cordes, y reçeut tous venans à cinq ſols pour teſte.

Ce qu'il ſçavoit faire eſtoit, que ſur ſon cheval, courant à bride abbatue, il demeuroit debout ſur les deux pieds, tenant une zagaye, ou picque legere en main, qu'il dardoit aſſez dextrement au bout de la carriere, & ſe renfourchoit en ſelle. En meſme eſtat il tenoit une maſſe d'armes, qu'il iettoit en l'air, & reprenoit en main par pluſieurs fois durant la carriere. En une autre carriere, ainſi debout ſur la ſelle du cheval courant, il contournoit ſa zagaye, qu'il tenoit en main, autour de ſa teſte & de ſes eſpaules fort agilement & ſubtilement.

En

En une autre carriere, assis en selle, le cheval tousiours courant sans arrest, il mettoit un de ses pieds à terre, puis ressautoit en selle cinq'ou six fois durant la carriere. En une autre, estant debout sur la selle, d'une lance qu'il tenoit sous le bras, comme en arrest, il emportoit vn gand, pendu au milieu de la quarriere, & tiroit un cimeterre pendu à son costé, hors du fourreau, & le rengainoit cinq ou six fois durant ladicte carriere. En une autre, assis en selle, d'un arc Turquois qu'il tenoit en main, le cheval courant à toute bride, il tiroit flesches, en avant & en arriere à la mode des Tartares.

Pour le dernier passetemps, le cheval ainsi courant de vistesse, l'homme se tenoit des mains à l'arçon de devant: & ayant la teste bas, & les pieds en haut, fournissoit en ce poinct la carriere, au bout de la quelle il se refourchoit en selle fort dextrement. Il gaigna pour quelques mois beaucoup d'argent: puis il se retira quand il sentit qu'on commençoit à se lasser de lui. *Le Iournal du Regne de Henri 3. 8. &c. page* 109.

AFFECTION *desreiglee.*

L'An mil cinq cens cinquante six, es guerres d'Italie, le duc d'Alve envoya son fourrier à Palumbare marquer logis pour une compagnie de gensd'armes. Entre les principaux de ceste villette se trouverent deux freres, l'aisné desquels, sur la deliberation du fait, fut d'avis qu'on renvoyast le fourrier, & que les portes fussent fermees à ces gens de guerre. Le puisné, prevoyant que c'estoit iouër à tout perdre, resista tant qu'il peut à son frere, insistant que l'on receust ces gensd'armes. On suivit l'opiniõ de l'aisné: donc le duc extremement indigné, envoya troupes choisies, cõduites par Vespasian de Gõzague, lesquelles attaquerent si rudement la pauvre

villette, qu'elle fut forcee & emportee d'assaut. Toutes sortes de meschancetez & de cruautez y furent exercees par ces gens de guerre. Le frere puisné, qui n'avoit peu fleschir son aisné trop ferme en l'avis declaré ci dessus, voyant sa conjecture verifiee & accomplie en trop de manieres, adjousta une affection estrange à son premier conseil. Dieu ne permette, dit-il, que ie vive apres la mort de ma patrie, laquelle i'ay essayé, mais en vain, de garantir par avis profitable: ni que ie demeure en pieds pour estre en risee à l'ennemi, n'ayant peu employer avec heureux succes mes bras pour la defense de mes concitoyens. Cela dit, il porte une pistole chargee, bandee & amorcee qu'il avoit en main, contre sa poitrine, tire le coup dont il est transpercé & renversé mort par soi-mesme sur la place. *Mons. le President de Thou au 32. liv. de ses histoires de nostre temps.* C'eust esté prudence à ce courageux citadin, de se reserver à la restauration de sa patrie, en grandeur de courage de rassembler quelques autres, & donner à teste baissee parmi ses ennemis, pour se sauver vaillamment, ou mourir honnestement, & vrayement au lict de l'honneur.

Vn grand estrif estant survenu entre quelques hommes doctes és pays de l'Electeur de Saxe l'an 1561. l'un d'iceux qui promettoit faire merveilles, & avoit dequoi se maintenir, perdit tout courage au bon du coup, mesmes devint ennemi de ce que paravant il avoit sincerement maintenu, dont il eut quelque loisir d'avoir honte & regret, qui l'accabla finalement, sans pouvoir se recognoistre ni resouldre, lors qu'il en estoit plus besoin. Mais ce que ie veux marquer ici est memorable. Vn des amis de ce personnage, qui lors trompa tous ses amis, & se trompa encore plus soi mesme, entendant ce qui estoit avenu au docte personnage qu'il avoit grandement respecté pour diverses considerations, indigné de changemens tant estranges, & du tout indignes, se saisit de telle tristesse, que tost apres il rendit l'ame à Dieu. Ce personnage paravant son ami, & decheu du vrai degré d'honneur, le vint voir. Le malade lui fit une terrible censure devant qu'exspirer. Ce fut comme un adiour-

adiournement personnel au throne souverain. Mais l'autre estourdi du coup de la faute inexcusable, ne print garde ainsi qu'il convenoit à reprehension si importante : ce qui lui cousta cher: comme *G. Peucer* le monstre *en l'histoire* qu'il a publiee de cest estrif.

I'adiousterai encore une histoire notable de la vehemence de nos affections, notamment de la tristesse procedante du iugement de la conscience blessant soi mesmes. Christofle du Moulin, dit Mileus, tres-docte personnage, appellé & interpellé par quelques Seigneurs, se donna telle peur des hommes, qu'il blessa son ame & fit une promesse, en laquelle sa pensee dementoit sa langue, mais s'en retournant de la ville où il avoit fait ce mauvais coup, confus en soi-mesme de son forfait, & l'apprehendant avec beaucoup d'amertume, perdit la parole, & fut plus d'un an en cest estat. Quand ses amis alloyent le visiter, il pleuroit, & ne peut trouver remede quelconque vers les doctes Medecins proches & eslongnez, ausquels il eut recours: ains mourut muet. Ses larmes tesmoignoyent le sentiment qu'il avoit de sa faute. Il mourut le 18. Octobre 1570. Nous avons de lui un tres-beau volume Latin intitulé *de scribenda universitatis rerum historia*, imprimé premierement l'an 1551. qu'il avoit soigneusement reveu, corrigé & augmenté. Mais ce coup le lui fit laisser imparfait, œuvre qui merite de voir encore le iour, compris en cinq livres qui contiennent un sommaire de tout ce qu'un homme aimant les bonnes lettres doit desirer de sçavoir. Theophile du Moulin, frere de Christofle, sollicité quelques annees apres de faire mesme saut perilleux, aprit à parler aux despens de son frere, pour obeyr aux hommes, ne voulut blesser sa conscience, ayant declairé qu'il mourroit plustost. Ses amis procurerent sa delivrance, dont il se fascha fort contre eux, quoi qu'il n'eust desmenti sa pensee. Il confessa depuis à un bon personnage, de qui i'ay toute ceste histoire des deux freres, qui le silence de son frere lui avoit merveilleusement servi, pour le faire parler hardiment à ceux qui cuidoyent qu'il se tairoit. Theophile a vescu long téps

depuis, és quartiers de Suisse, homme docte & studieux. *Extrait de mes memoires.*

Vn notable personnage m'a asseuré qu'à Beaucaire en Languedoc avint l'an 1602. ce que s'ensuit. Certain chanoine sortant en esté fort matin de sa maison, pour se promener & prendre le frais, fut salué par deux ieunes hommes de sa cognoissance, lesquels il convia de faire leur promenade ensemble. Ils sortent de la ville & vont vers un lieu qu'on dit le grand pré. Ayans assez ioüé des pieds, ils s'asseent sur l'herbe à l'ombre. En ioüant & devisant, les deux ieunes hommes embrassent le chanoine, & tirant chacun d'eux son poignard, en lui presentant les pointes, disent, il faut mourir. Quoi qu'incontinent ils rengainassent, & revinssent ensemble en ville, le chanoine poignardé de peur, se va mettre au lict, & meurt bien tost apres, tant violente fust son aprehension. *Extrait de mes memoires.*

AFFECTIONS *de l'ame, & leurs effects merveilleux.*

CE sont ici quelques additions aux histoires des passions vehementes proposees es deux volumes precedens. Les troubles survenus en Guyenne l'an 1548. à cause des exactions sur le sel, agiterent estrangement la ville de Bordeaux capitale d'icelle province, où se commirent des exces, dont les auteurs se repentirent tost apres. Au plus fort des tumultes, un conseiller de la Cour, sieur de sainct Simon, nommé N. Arnould, personnage vigoureux, mais esmeu des desordres qu'il voyoit, fit venir à soi ses domestiques, afin de leur proposer quelques remonstrances sur les choses qui passoyent. Comme il vouloit entamer son propos, si forte horreur le saisit, qu'il expira sur le champ. *Histoire de France.*

Marcel Donat docte Medecin, secretaire & conseiller du Prince de Mantouë, raconte que defenses tres-

ex-

expresses ayans esté faictes par l'evesque de Mantouë à un artisan du lieu de plus s'approcher de certaine garse qu'il entretenoit, quoi que marié, sur peine de rude chastiment: ce vilain ne peut se contenir d'aller furtivement vers la garse, laquelle ou touchee des remonstrances de l'Evesque, ou redoutant ses aspres menaces, se print à injurier le paillard, lui commandant de se retirer, autrement elle crieroit à l'aide. Ne pouvant supporter ce rebut, il commence à l'appeller cruelle & ingratte, puis serrant les mains & levant les yeux vers le lambris de la chambre, tomba soudain roide mort par terre, & fut son corps enterré arriere des autres. *Au 3. livre des merveilleuses histoires medecinales, ch. 13.*

Le cardinal Armellin voyant Rome prise, & les soldats du prince d'Aurange, commandant à l'armee Imperiale, apres la mort du duc de Bourbon tué sur la bresche, courir au pillage, & faire butin des thresors & riches meubles de son palais, fut saisi de si vehemente frayeur & douleur, qu'il en mourut. *Garimbert au 6. livre de la vie des Papes.*

Paul Iove estime, que Iaques Trivulce, fort renommé capitaine de nostre temps, persecuté par quelques grands Seigneurs, & mis hors de la bonne grace du Roi François premier, mourut de tristesse & douleur vehemente à Chartre l'an 1581. François Guichardin en descrit l'histoire au 13. *liv. Sect.* 11. où le sieur de la Nouë remarque, qu'une voix rude du maistre estonne plus un vieux & brave capitaine, qu'un coup de canon qui lui passe pres des oreilles.

Augustin Trivulce cardinal, se voyant rebuté des François, ausquels il avoit fait de grands presens, afin que par leur faveur & moyen il peust succeder au pape Paul troisiesme, mourut de despit & douleur. *Garimbert au 6. livre.*

Matthias Corvin roi de Hongrie, fort affligé des goutes, & paralytique des deux cuisses, estant à Vienne en Austriche le dimanche de Pasques fleuries, l'an 1490. ayant demandé pour sa desserte des figues fraisches apportees d'Italie, & entendant qu'elles avoyent

esté mangees par quelques courtisans, entra en telle cholere que l'apoplexie le saisit, si forte qu'il en mourut bien tost apres, aagé de 47. ans seulement. *Ioachim Cureus en ses annales de Silesie.* Bonfinius, qui a escrit l'histoire de Hongrie, dit, que tous les lyons qu'on gardoit & nourrissoit à Bude, moururent ce mesme iour de l'accident du roi.

Mucio Sforce, comte de Cappavage, ayant esté fort begue dés son enfance, & ne parlant qu'avec tres-grande difficulté, devenu grand & en aage monta un iour en telle cholere, qu'il se mit à parler si promptement & distinctement, que depuis il eut les mots bien formez, & les prononça fort à son aise. *M. Donat au liv. & chap. susmentionné*, où il propose une histoire opposee de certain evesque Danois, lequel acablé de tristesse devint begue, & demeura en tel estat le reste de ses iours.

Benivenius *au 63. chap.* de son livret *de abditis morborum causis*, remarque qu'un ieune enfant allant de matin à l'eschole, pour avoir rencontré quelques fantosmes hideux mourut de frayeur. Vn autre, ce dit le docteur Portugais *Amatus, en la 3. Centurie, ch. 22.* fut frappé d'apoplexie, entendant tirer un coup de canon. Et *en la 2. Centurie, chap. 90.* un moine du convent de sainct Sixte à Rome, aux nouvelles qui lui furent apportees de la mort d'vn sien frere, tomba comme atteint du haut mal, & devint epileptique. *M. Donat* observe encor, outre ces histoires, que Barthelemi Socin, deputé pour haranguer pour la republique de Siene devant le pape Alexandre, fut saisi de tel estonnement qu'il demeura tout court, oubliant tout ce qu'il avoit deliberé de dire, & ne lui fut possible de prononcer un seul mot.

L'an mil cinq cents cinquante deux, don Fernand de Gonzague lieutenant de l'Empereur delà les monts, ayant fait assieger Montmarin place fort tenue par les Frãçois, le Capitaine qui y commandoit pour le roi fut si mal avisé de sortir de la place pour s'aboucher avec certain Seigneur du parti contraire, son ami, lequel le pria de ceste courtoisie particuliere. Car estant dehors, sans asseurance ni sauf conduit que de la parole d'un, le-

quel

quel n'avoit commandement en l'armee Imperiale, le General d'icelle, nommé Cæsar Magio, lequel avoit dressé ce piege, survenant se saisit du Capitaine, & le tenant prisonnier le pria de rendre Montmarin. N'en voulant rien faire, il le menace, puis le fait mener lié pres de la ville, comme pour estre pendu & estranglé. Les habitans vaincus par un si miserable spectacle, se rendirent, pour sauver la vie à leur chef. On remarque (entre autres particularitez notables) que ce Capitaine extremement esmeu de tant indigne mort dont on le menaçoit, sentit tel esbranlement en son ame, que de là s'ensuivit une sueur de sang par tout le corps, tesmoignage de passion du tout extraordinaire, marquee *au premier volume des Histoires de nostre temps, par monsieur le president de Thou.* pag. 804. & 805.

Le seigneur Scevole de sainɛte Marthe fait mention honorable *en ses eloges latins*, de quatre doɛtes personnages en France, morts de tristesse vehemente. Il nomme le premier Pierre Fulvius Poiɛtevin excellent poëte, lequel voyant és premiers troubles la ville de Poiɛtiers en horrible tumulte populaire, & plusieurs courans par les rues avec espees desgainees sans espargner ceux qu'ils rencontroyent, fut saisi de telle frayeur qu'il en rendit l'ame en un moment. Le second est Iaques Goupil, doɛte Medecin à Paris, lequel és mesmes troubles attaqué dedans sa maison par des mutins, qui lui saccagerent sa riche Bibliotheque, & en emporterent une partie, en conceut tel ennui, qu'il en mourut. Le troisiesme, François Roaldés, excellent Iurisconsulte, lequel demeurant à Thoulouse, au temps que le duc de Guise & le cardinal son frere furent tuez à Blois, & voyant le torrent impetueux de sedition populaire avoir englouti le premier President & l'Advocat du Roi au parlement, massacrez, comme furent aussi plusieurs autres notables personnages, saisi de dueil & douleur extreme, promptement suivie d'un desbondement de sang, deslogea du monde. Le quatriesme Michel Hurault de l'Hospital, sieur de Belesbat petit fils du grand Michel de l'Hospital, en son vivant tres-digne Chancelier de

France. Icelui se voyant debouté d'vne place de consequence qu'il avoit fortifiee en Normandie l'an 1592. & contrainct ceder à un plus grand, fut en peu d'heures apres ravi de ce monde, outré & accablé de douleur extreme.

En ce mesme œuvre, *au deuxiesme livre*, il recite la mort d'un grand personnage, conseiller au privé Conseil, qu'il nomme A Nicolaius, lequel s'estant fort esmeu sur la proposition de son avis en affaires tres-importans pour le bien du royaume, au partir du Conseil allant voir un Conseiller de Parlement son ancien ami, saisi d'vn flux de sang, rendit l'ame en icelle maison.

Vn curé de sainct Pierre des Assis en la ville de Paris, surnommé Poncet, faisant estat & gloire de mesdire du roi Henri 3. & de plusieurs actions publiques d'icelui, averti que l'on avoit par ordre de iustice pendu & estranglé en la cour du Palais un advocat de Poictiers nommé le Breton, pour avoir faict imprimer un liure plein d'injures & calomnies contre le roi & le parlement, se donna tel alarme de ses predications precedentes, qu'il se mit au lict & mourut peu de iours apres, l'an 1586. *Cayet au premier livre de son histoire Novenaire.*

AIGVILLE, fortuitemennt avallee, cause d'horribles accidens.

IL avint l'an 1594. que la chambriere d'un gentilhomme demeurant au Chasteau de Horst à Hildem, pres de Cologne sur le Rhin, ieune fille aagee de dixhuict ans, avala, par mesgarde, une aiguille assez longue: Trois iours se passerent sans sentiment, tellement que la fille estima ceste aiguille avoir esté vuidee: mais ce fut un pauvre mesconpte. Car au quatriesme iour elle sentit au fond de l'estomac, & soudain aussi autour de la porte ou embouchcure d'icelui, tendant aux boyaux,

yaux, une douleur si aspre, qu'elle se mit à crier & heurler sans cesse tant de jour que de nuict. Le sixiesme jour appellé pour la soulager je la trouvai en phrenesie, avec une fievre extremement ardente, la langue seche, les yeux estincellans, si furieuse & hors de soimesme au reste, qu'elle ne conoissoit personne, ni ne se soucioit de boire ni de manger. Ces maux estoyent acompagnez d'horribles convulsions des bras, de cuisses, & du col. Par fois elle s'eslançoit de telle vehemence & secousse d'un costé de son lict à l'autre, que trois hommes des plus robustes ne pouvoyent la retenir. Elle s'escroit, heurloit, & sembloit à tous coups vouloir se deschirer le ventre brief on l'eust estimé plustost demoniaque, qu'affligee de maladie naturelle. Ayant lutté une grosse heure contre son mal, & soustenu tant d'horribles convulsions avec des tourmens incroyables, & n'en pouvant plus, on la vist demeurer comme une personne qui est aux traits de la mort: & tost apres les tourmens precedens recommençoyent. En ces miseres je donnai ordre qu'elle fust nourrie de bouillons de chapons gras, de bons orges mondez, esquels je mesloi du beurre frais & de l'huile d'amendes douces: pour bruvage on lui donnoit de la ptisane & du laict d'amendes: puis de peur que les excremens endurcis en quelque part des intestins n'empeschassent l'aiguille de descendre, je la purgeai legerement. En fin, au bout du quatorziesme jour, elle jetta hors ceste aiguille: dont s'ensuivit l'appaisement des douleurs, & de tous autres fascheux accidens, si qu'en peu de jours apres elle fut du tout remise au dessus. *M. G. Fabri en sa 34. Observation Chirurgique.*

AFFLICTIONS extremes.

La guerre ciuile & diverses sanglãtes querelles avoyẽt battu rudement la Provence durãt les premiers troubles. Depuis ceste province fut affligee de maux tresaspres, dont ie representerai quelques parcelles. C'est cho-

se incroyable (dit l'Histoire pag. 830.) Combien la rigueur des froidures, neiges & glaces fit de ravages impitoyables & horribles peu de temps apres la mort violente du Prince Henri d'Angoulesme , grand Prieur de France , gouverneur & lieutenant general pour le Roy en toute la Provence. Le Duc d'Espernon succeda à ce grand Prieur,& faisant son entree en la ville d'Aix sur la fin de Iuillet le Ciel crevant un grand camp d'espaisses nuees desborda un si grand deluge de pluyes,qu'il dura quatre iours apres, non sans grandes & terribles ruines des ponts, fruicts, arbres,& possessions & maisons champestres : comme si le Ciel eust voulu pleurer avant la main les futurs malheurs de nostre pauvre & desolee terre,& les tempestes & bourasques à venir. Quant aux froidures survenues puis apres, elles furent si aspres que les soldats posez en sentinelle estoyét trouvez roide morts, avec la demi picque en la main:les hommes à cheval gelez,comme des statues de sel,aucuns laquais enterrez en des fumiers iusques au col, mourans de froid, & iettans des plaintes effroyables & continuelles en visages hideux, & plustost semblables à fantosmes qu'à creatures humaines: quelques autres laquais gisoyent autour des feux & brasiers, transsis de froid d'une part,bruslez & rostis de l'autre si que l'on iettoit à grands tas les corps morts en des fosses larges & profondes,non sans horreur espouvantable & grande compassion des regardans. Ces desolations furent suivies d'une mortelle contagion, dont s'ensuivit la retraite du Parlement & de toutes les autres Cours hors la ville d'Aix, çà & là quelques mois durant,sur la fin de l'an 1586. Sur la fin de Mars en l'annee suivante,une espouvantable tépeste parmi la fureur d'un vent merveilleusement froid & trenchant s'esmeut és mers de Marseille,de sorte qu'un gros & puissant Navire, anchré hors du port & de la chaine fust porté & alla furieusement s'eschouer & briser contre les rocs du Chasteau d'Yf. La peste retourne à Aix & y demeure depuis Iuin iusques en Octobre. Ce qui avint à Blois en la mort du Duc de Guise & Cardinal son frere, en suite la guerre

guerre de la Ligue iusques au regne de Henri IV. La Provence fut rudement affligee.

AMBITIEUX confondus.

CE chapitre feroit un gros livre, si je vouloi marquer les esclaves de l'ambition depuis cent ans en ça. Ie me contenteray d'en presenter deux ou trois, en intention de poursuivre es autres volumes. Le commencement des malheurs qui brouillerent & troublerent l'Italie vint de Ludovic Sforce, surnommé, le More. Alfonse duc de Calabre, fils aisné de Ferdinand d'Arragon roi de Naples, qui enduroit mal volontiers que Iean Galeas Sforce, duc de Milan, son gendre, ja aagé de plus de 20. ans, mais de petit sens, retenant seulement le nom de duc, fust ravallé, & comme suffoqué par Ludovic Sforce, lequel dés l'an 1482. s'estoit par meschantes pratiques emparé de sa tutelle, & peu à peu rendu maistre des places fortes, des gens de guerre, des finãces, brief de l'estat. Ce qu'il mesnageoit avec beaucoup de vigilance & de subtilité. Mais par traict de temps les Arragonnois l'enveloperent en tant d'afaires, par les moyens qu'ils avoyent en Italie, que Ludovic voulant se maintenir en son ambitieuse invasion resolut aussi de remuer toutes pierres, & en lapider ses ennemis. Pour un temps il essaya de se servir du credit d'Alexandre VI. lors pape, duquel venant tost apres à se defier, comme aussi des Venitiens, en fin sa resolution fut d'attirer le roi Charles VIII. à la conqueste du royaume de Naples. Pour cest effect il envoye en France le Comte de Bel-joyeuse son ambassadeur, lequel tira le roi en ceste guerre, contre le sage avis des conseillers & principaux officiers de la couronne. Mais quand Dieu a justement determiné de chastier les princes & les peuples, les bons conseils sont mesprisez, & les discours imprudens de quelques uns servent à l'execution des arrests redoutables du Iuge souverain, estans ceux qu'on appelle grands du mon-

de,avec leurs principaux serviteurs, les auteurs des maux qui survienent à eux & à leurs Estats, comme il se void en ceste funeste confederation qui fit tant de maux à l'Italie & à la France, depuis l'an 1494. jusques à l'an 1559. Des l'entree, la France receut une rude bastonnade, pour s'estre attachee à la furieuse ambition de Ludovic. Car le roi ne voulant estre traversé du costé d'Espagne traita avec Ferdinand & Isabelle, que directement ni indirectement ils n'aideroyent aux Arragonnois, ne contracteroyent alliance offensive avec eux, & ne s'opposeroyent en aucune sorte au roi Charles pour la defense du royaume de Naples. Ils vendirent bien cher ce chat en poche: car Carles tres-desireux d'aller en Italie (commençant par une perte certaine, pour l'esperance d'un gain perilleux & tres-mal asseuré) induit par son confesseur frere Olivier Maillard gaigné par l'or d'Espagne, rendit sans aucun remboursement Parpignan avec toute la Comté de Roussillon, engagee plusieurs ans paravant au roi Louys XI. son pere par Iean roi d'Arragon, pere de Ferdinand. Chose qui contrista toute la France: parce que telle Comté situee au pied des monts Pyrenees, & consequemment (selon l'ancien partage) estant une portion de la Gaule, empeschoit les Arragonnois d'entrer en France de ce costé-la.

Ludovic qui traitoit aussi de la part avec divers Princes, son ambition s'avançant de degré en autre, le gouvernement tutelaire du Milanois lui semblant trop petit morceau, resolut de tirer à soi le plat entier. Pour y parvenir, il marie la sœur de Iean Galeas sa niepce à l'empereur Maximilian I. lequel s'oblige au manifeste prejudice de Iean Galeas son nouveau beau frere de bailler à Ludovic l'investiture de la duché de Milan, pour lui, pour ses enfans, & pour ses descendans. Ludovic couvroit ses entreprises de specieuses allegations, descrites par les Historiens, & paissoit tout le monde de belles paroles, voulant estre tenu pour l'Oracle de l'Italie. La mort de Ferdinand d'Arragon, roi de Naples, auquel Alphonse beau pere de Iean Galeas succeda, fit hafter

haster la guerre : es commencemens de laquelle Sforce desploya toutes ses ruses pour s'asseurer, & renverser Alphonse. D'autre part, remaschant quelquefois le particulier danger qui le pressoit en son ame, & voyant quelques esclairs qui le menaçoyent à travers tant de nuages, il n'estoit pas content que les François conquestassent le royaume de Naples. Son dessein estoit, apres qu'il se seroit fait duc de Milan, & auroit fait passer l'armee Françoise en Toscane, de moyenner quelque accord, par lequel Alphonse se reconoistroit tributaire de la couronne de France, avec asseurance de tenir parole : qu'ainsi l'on renvoyeroit chascun chez soi, les estats & Princes d'Italie ayans esté menacez chez eux, le roi de Naples despouillé de forces & de reputation, lui devenu duc de Milan auroit acquis tout ce qui conviendroit à l'affermissement de sa domination, sans tomber es dangers qui pourroyent lui avenir de la victoire des François. Il esperoit aussi que l'hiver survenant, le roi se trouveroit en quelque difficulté, laquelle traverseroit ses pretendus avancemens : item que l'impatience des François, le peu de deniers es cofres du roi, l'avis de la plusparr des siens, ne pouvans aprouver telle entreprise, on pourroit aisément trouver quelque moyen d'accord. Ludovic en somme vouloit faire des François l'escalier à son ambition: puis s'estant establi en renvoyer les pieces au lieu d'où on les avoit cueillies. Son dessein fut descouvert au roi par l'addresse de Pierre de Medecis, qui lors estoit en tresgrand credit à Florence, dont survindrent puis apres beaucoup de nouvelles menees par les ruses & le credit de Ludovic: mais les afaires prindrent en fin trait designé par le Tout-puissant.

Ferdinand duc de Calabre, lieutenant du roi Alphonse son pere, estoit en campagne, avec armee, pour faire teste aux François. Mais la partie estant trop inesgale, dedans peu de mois les afaires pancherent du costé des plus forts. Or comme le roi s'acheminoit à son entreprise, il fut averti que Iean Galeas son cousin germain (ils estoyent nez de deux sœurs, filles de Louys

second, duc de Savoye) estoit au lict fort malade dans le chasteau de Pavie. Estant donc venu là, & logé dans ce chasteau, il le visita courtoisement :& tost apres receut nouvelles, pendant son sejour à Plaisance, de la mort de ce pauvre jeune seigneur, tué de poison, & de l'estat duquel Ludovic s'empara tout soudain, quoi que le defunct eust un fils aagé de cinq ans. Toute l'Italie soupçonna Ludovic de ce parricide, qui l'annee precedente avoit pourchassé l'investiture de la duché de Milan, & peu de temps avant la mort de son neveu avoit fait soigneusement expedier les privileges imperiaux.

Apres ces commencemens de tragedies de l'ambition, Charles VIII. conquit en peu de semaines le royaume de Naples, selon que l'histoire en fait foi, & le perdit comme il l'avoit gaigné, Ferdinand fils d'Alphonse s'estant remis en pieds, & le roi par les menees de Ludouic ayant eu à combatre les confederez d'Italie à Fornove, & finalement traité paix à Verceil avec Ludovic, l'an 1495. & les François rapportans pour butin de Naples en leurs maisons un mal honteux & hideux, pour punition de leurs desbordemens. Depuis ceste retraite, Ludovic, qui s'estimoit estabili, ne fait cas que de sa suffisance, se nomme le fils de la fortune, de ce que par ses conseils le roi de France estoit passé en Italie, s'attribuant la chasse donnee par les Florentins à Pierre de Medicis avec perte d'estat, pour ne l'avoir creu, la rebellion des Pisans, & la fuite des Arragonnois ses ennemis hors du royaume de Naples: & qu'ayant puis apres changé d'avis, il avoit esté cause par son authorité de la confederation des potentats d'Italie contre le roi, de sa retraite en France, avec conditions indignes de la grandeur royale, & du retour de Ferdinand au royaume de Naples. Mesurant l'avenir avec telles reigles, & n'estimant rien la prudence des autres à comparaison de la siene, il se fit croire que la fortune d'Italie ne subsistoit qu'en la siene, & que de là en avant tous afaires importans passeroyent par ses mains. Ceste persuasion ne se dissimulant ni par lui ni par les siens, ains prenant singulier plaisir que chascun le creust & en parlast ainsi, Milan retentissoit jour & nuict

nuict de vains discours, chacun magnifioit en vers latins & vulgaires, les harangueurs publioyent flatteusement la sagesse admirable de Ludovic Sforce, de laquelle dependoit le trouble & le repos d'Italie: exaltant son nom iusques au Ciel, & le surnom de More, lequel lui ayant esté imposé dés sa ieunesse, pource qu'il estoit de couleur brune, & pour l'opinion de son astuce, qui ia se divulguoit, il retint volontiers tant qu'il demeura Duc de Milan. Aucuns disent qu'il se surnommoit le More, par allusion au meurier, en latin *Morus*, appelé l'arbre sage.

Mais le iour paroissant finalement à travers ses finesses, & ne pouvant longuement iouër tant de personnages, ni s'acommoder presques en mesme instant à partis de si contraire humeur, on vint à le menacer du costé de France. Ce fils de fortune, sentant le bransle de la rouë, commence à cercher diverses chevilles pour l'arrester: promet merveilles au Roi, contre lequel il conspire d'autrepart, sollicite l'Empereur d'entrer en Italie, promettant lui aider avec autres à en chasser du tout les François. Mais ce dessein lui fut inutile, encore que Ferdinand eust peu avant sa mort reconquis presque tout le royaume de Naples: d'autant que les forces amenees en Italie par l'Empereur ne peurent rien executer, tant elles estoyent foibles en nombre & resolution d'hõmes. Ce fut lors que la rouë prit quelque bransle, Ludovic pensoit accommoder ses afaires par la presence de l'Empereur, & songeoit à Pise, voire mesmes à Florence: mais les Ambassadeurs Florentins le reduisirent à tel poinct, qu'il ne lui fut possible de repartir à leurs sages responses: tellement qu'en un tourne-main toute l'opinion de sa suffisance s'esvanouit, dissipee par la virile eloquence des Florentins, lesquels il pensoit tenir la corde au col à ses pieds. Il receut une autre secousse au deslogement de l'Empereur, qui laissa l'Italie, n'ayant rien exploité de memorable: & une troisiesme en la prosperité des Arragonnois au royaume de Naples. Au reste le trespas de Charles VIII. decedé de mort soudaine au mois d'Auril l'an 1498. fut une quatriesme secousse à la rouë de Ludovic: pour autant que le nou-

veau roi Louys douziesme, dés son entree à la couronne, se nomma duc de Milan, & ayant accordé avec ses voisins, traité alliance avec les Venitiens, Ludovic estonné, fait tous efforts de retenir la roue, & sachant la denonce de guerre de la France contre lui, crie alarme, implore l'aide de tous, & n'est assisté de personne. L'empereur Maximilian ne lui faisoit promesse qu'en touchant deniers: l'Espagnol se mocquoit de lui: le Pape pensoit à son particulier: les Venitiens n'en demandoyent que la despesche: quant aux Florentins ils le hayssoyent: & les petis princes d'Italie regardoyent venir avec aplaudissement le iour de la ruine de cest ambitieux.

Il pensa lors à trouver du bois chez soi pour clouër sa fortune, & fut si outrecuidé de vouloir persuader aux autres, qu'il avoit dequoi se maintenir contre la France, qui lui ietta sur les bras (afin de le precipiter tant plus tost) une puissante armee, au mois d'Aoust de l'an 1498. En moins de rien furent prises la Rocque d'Arazze & Anon, frontieres de Ludovic: consequemment Valence, Basignane, Chasteauneuf, Pontcorone, Tortone; & Alexandrie assiegee. Ces nouvelles portees à Milan, Ludovic voyant que sa teste & son estat alloyent prendre le bransle & faire le saut perilleux, perdit cœur & cervelle, & s'acrocha au premier clou de rencontre. Il fait enroller tous les Milannois, qui pouvoyent porter armes, assemble le peuple son ennemi capital, lui crie merci, fait du valet & de l'esclave, afin de les induire à quelque defensive magnanime, & tasche de les asseurer par beaucoup de paroles & promesses de secours. Sa harangue fut attentivement escoutee, mais il ne s'en ensuivit rien à son avantage: au contraire ayant les François en teste & les Venitiens à dos, pour comble de malheur, il se trouva trahi par ses plus familiers qui l'abandonnerent au besoin, dont s'ensuivit la perte d'Alexandrie, par la faute & fuite de celui qui y commandoit pour Ludovic avec forces suffisantes. Ce coup donna le saut à l'ambitieux, les Milannois s'estans soulevez contre lui, qui en plein iour tuerent son thresorier general en la grand' ruë de la ville. Ne pouvant

donc

donc plus subsister il se tire tout estourdi de dessous la rouë, & avec ses enfans prit la route d'Alemagne vers Inspruk où estoit l'Empereur. Il deslogea le 2. iour de Septembre 1498. avec les larmes aux yeux, sans que personne le regrettast, ni eust compassion de lui. Dedans quinze ou vingt iours apres son depart, Milan ville & chasteau tendit les mains au Roi, comme firent aussi tost les autres places de la duché, & de Genes semblablement.

Reste la catastrophe de la tragedie Sforsesque, & un nouveau tour de la rouë de Ludovic, couru de la fortune qui le sousleva quelque peu pour l'acravanter tant plus rudement tost apres. Le Roi ayant donné à sa conqueste l'ordre qui lui sembla plus commode, laissé garnisons suffisantes, prolongé la tresve avec l'Empereur iusques au mois de May suivant, partit de Milan devant l'hiver de l'an 1499. emmenant en France le petit fils de Iean Galeas que la mere lui avoit imprudemment baillé, lequel il fit moine, & laissa Iean Iacques Trivulce, gouverneur general de la duché de Milan, auquel il se fioit fort, tant pour sa vaillance & ses merites, que pour l'irreconciliable haine qui estoit entre Trivulce & Ludovic. Mais les Lombards se remuerent incontinent, pource que les deportemens des François desplaisoyent à beaucoup, & qu'ils n'avoyent trouvé le Roi gueres liberal, ni obtenu de lui l'exemption de toutes daces, comme la commune s'estoit legerement persuadee: & toute la faction Gibeline, tres puissante en la ville de Milan & es autres places, estoit marrie de ce que Trivulce, chef de la faction Guelfe, avoit esté preferé au gouvernement. Ceste mauvaise disposition s'enflammoit par le naturel hautain de Trivulce, lequel favorisoit trop ceux de son parti. Ce qui le rendoit insupportablement odieux, fut qu'en plein marché il tua de sa propre main quelques bouchers qui refusoyent de payer les daces & s'opposoyent avec les armes aux gabelliers. Telles violences induisirent la plus part de la noblesse & tout le peuple, de soi mesme fort convoiteux de nouveauté, à desirer le retour de Ludovic, duquel on imploroit le nom haut & clair. Or est-il

que l'Empereur (auquel ils s'estoit presenté avec son frere Ascagne) l'avoit veu de bon œil,& tesmoigné grand desplaisir de ces changemens : mesmes avoit promis plusieurs fois de leur aider en personne,avec une puissante armee, au recouvrement de leur estat. Mais telles esperances, à raison de son naturel variable,& de la diversité de ses conceptions, s'esvanouissoyent : tellement que Ludovic & Ascagne, ne s'attendans plus à ses promesses, & d'ailleurs sollicitez par plusieurs gentilshommes Milannois, resolurent de faire eux mesmes l'entreprise,& souldoyerent une armee de gens de pied & de cheval,nommément huict mille Suisses,puis firent telle diligence qu'ils s'emparerent de Come, consequemment de la ville de Milan: si que force fut à Trivulce de se retirer soudain dedans le chasteau, d'où il partit la nuict suivante, afin de prouvoir à Noüare, & se loger dedans Mortare.

Les François ainsi retirez, le Cardinal Ascagne entra dedans Milan, puis Ludovic, l'ayant recouvré aussi aisément qu'il l'avoit perdu, hors mis le chasteau, & se monstrant à son retour plus grande l'affection & la ioye du peuple,que sa fierté lors que Ludovic deslogea. Autant en firent Pavie & Parme. Les autres attendirent & regarderent le cours du marché. Ceste felicité de Ludovic ne fut qu'vn feu de paille,qui ne le reschaufa ni esclaira guiere de temps:sa splendeur baissoit au couchant. Il avoit longuement couru, supporté de la patience divine, laquelle ne permist qu'au besoin il trouvast assez de bois pour faire flesches : qui pis est il en fut incontinent transpercé. Car en lieu de cercher les expediens propres pour appointer avec le Roi,son ambition l'eschaufe plus que devant, il amasse nouvelles troupes, sollicite par prieres, offres & diverses esperances tous ceux dont il pense obtenir secours : & quoi qu'esconduit par l'Empereur, par les Venitiens, Genevois & Florentins, estimant qu'à tout perdre n'y avoit qu'un coup perilleux, & que son plus court estoit de courir teste baissee à travers le danger, il se met aux champs avec quinze cens hommes d'armes & douze mille pietons, prend la ville de Noüare,où se fait une pause

pause à sa tragedie : mais sans penser à la catastrophe prochaine, ni rien voir de ce qu'il avoit afaire pour lors, & moins encore pour l'advenir. Car le Roi despescha promptement le sieur de la Trimouille, qui avec six cens lances s'achemina en Italie, où sur la fin de Mars se trouva l'armee royale composee de quinze cens lances, dix mille Suisses, & six mille François conduits par les sieurs de la Trimouille, Trivulce & Ligni, lesquels suivis de leurs forces s'acheminerent de Mortare à Noüare, se confians beaucoup en leurs intelligences: pource que les capitaines Suisses qui estoyent avec Ludovic, encore qu'ils se fussent monstrez loyaux & vaillans au siege de Noüare, s'estoyent secrettement accordez avec eux par l'entremise des capitaines Suisses qui estoyent en l'armee Françoise, dequoi Ludovic commençant à se douter par quelques conjectures, solicitoit fort que quatre cens chevaux & huict mille pietons qu'on levoit à Milan, se ioignissent à lui. Dedans Noüare les Suisses incitez par les capitaines, commencerent à se mutiner, sous pretexte qu'ils ne touchoyent argent à iour nommé. Ludovic y acourt, use de tresgracieuses paroles & prieres, donne toute sa vaisselle d'argent, & fait tant qu'ils promirent attendre que les deniers fussent apportez de Milan. Au contraire leurs capitaines, craignans ne pouvoir effectuer leurs promesses si les forces Milanoises se ioignoyent à Ludovic, donnerent ordre que l'armee Françoise environna Noüare, & qu'on envoya quelque cavallerie entre la Vallette & le Thesin, pour oster à Ludovic & aux autres le moyen de se retirer à Milan.

Les circonstances des malheurs du More sont remarquables: & le fruict de ceste histoire est, que grands & petits se souvienent que l'œil de iustice divine veille : que les coulpables ne peuvent eschaper ses mains, lesquelles bandent les yeux aux plus clair-voyans, les trainent pieds & poings liez à leur merité supplice, comme nous voyons Ludovic, qui se doutant d'heure à autre de sa confusion, voulut sortir de Noüare au combat, & fit sortir à ceste fin les chevaux legers & les Bourguignons, pour attaquer l'escarmouche : mais les

capitaines Suiffes s'y opposerent ouvertement, alleguans qu'ils ne vouloyent venir aux mains contre leurs parens & propres freres & compatriotes, sans le congé de leurs Seigneurs: puis se meslans à la file parmi les autres, comme s'ils eussent esté de mesme armee, declairerent leur intention estre de partir ce mesme jour pour se retirer en leurs maisons. Ludovic ne pouvant par prieres, par armes, ni par promesses infinies ployer si felonne desloyauté, se recommanda fort humblement à eux, à ce que du moins ils le menassent en lieu de seureté. Mais parce qu'ils avoyent accordé avec les capitaines François de s'en aller, & de ne le mener point avec eux, l'ayans rebuté de ceste pretente, ils consentirent qu'il se meslast parmi eux, se vestant des habits d'un de leurs pietons, afin (s'il n'estoit reconu) de se sauver à l'aide de sa mere la fortune. Quelle misere! de voir celui qui avoit regenté l'Italie, l'Empereur, les Rois, les princes & republiques, trembler, supplier, promettre, pleurer, devenir goujat, esclave, fugitif passissant entre les armes, masqué, demasqué, saisi au collet, mocqué, malheureux! Malheureux voirement en cela, que telle condition tant indigne de tout homme courageux, acceptee en une necessité où son ambition le reduisoit, fut trop foible pour le soustenir. Car les Suisses cheminans en ordonnance par le milieu de l'armee Françoise, Ludovic fut reconu par ceux qu'on avoit ordonnez à ceste charge, ou bien monstré du doigt par quelques Suisses mesmes, pendant que meslé en un bataillon il marchoit à pied, vestu & armé à la Suisse. Au moyen dequoi il fut arresté prisonnier: spectacle si miserable, que les larmes en vindrent aux yeux de plusieurs, voire de ses ennemis. Galeas de sainct Severin, le Fracasse, & Antoine Marie ses freres, furent faits prisonniers, lesquels s'estoyent pareillement meslez parmi les Suisses en mesme equipage que Ludovic, & toutes les troupes de ce parti dissipees & reduites à l'effroi que chascun peut penser. Restoit le Cardinal Ascagne, lequel gaigna au pied, mais il fut arresté en chemin, livré aux Venitiens, qui le rendirent au Roi, parlant alors en maistre dedans l'Italie. Milan fit sa paix

en

en payant quelque amende. Les Lansquenets, Bourguignons & Suisses se retirerent chez eux, au grand opprobre toutefois des particuliers, flestris en l'histoire, pour avoir si laschement abandonné, puis livré leur general en la puissance des François.

Quant à Ludovic Sforce, il fut amené à Lyon, où le Roi estoit, & entrant de plein jour en la ville tout le peuple courut en foule par les rues pour voir un prince, lequel peu auparavant envié de plusieurs, à cause de sa grandeur & felicité, se voyoit reduit à misere extreme, chetif jouët de la fortune, ou plustost merveilleux tableau de la justice divine. Il ne peut obtenir d'estre mené devant le Roi, comme il le desiroit fort: ains deux jours apres fut conduit en la tour de Loches, en laquelle il demeura prisonnier pres de dix ans, c'est à dire jusques à la fin de sa vie, estans encloses en une estroite prison les ambitieuses pensees de celui qu'à peine auparavant les bornes de toute l'Italie pouvoyent comprendre. Prince loué pour son eloquence & industrie, & à cause de plusieurs autres dons; gracieux & debonnaire, mais souillé du crime de parricide en la mort de son neveu, d'esprit vain, de cœur lasche, plein de passions turbulentes, ne tenant conte de ses promesses & de sa foi: si presomptueux qu'il ne pouvoit porter qu'on fist estat de la prudence des autres, & se persuadant avoir assez d'adresse pour contourner à son plaisir les conceptions & volontez de grands & petis. Il donna lieu le premier au proverbe qui en est demeuré en France, quand on parle de quelqu'vn attrapé lors que moins il y pense : *il a esté pris, comme le More.* Plusieurs princes mauvais vivent & meurent sans punition aparente en ce monde, reservez à redoutables jugemens apres leur mort paisible : quelques autres souffrent, comme cestui-ci, trainez où ils ne pensoyent pas. Le Prince souverain & eternel monstre par tels exemples, qu'il hait les meschancetez, les punit, & que frapant sur quelques uns il avertit tous les autres de bien faire. Et d'autant que la dureté de plusieurs est telle, qu'ils ferment les yeux pour ne voir les eschafauts & les testes de tant d'hommes renommez, abatus & con-

fondus, finalement les uns apres les autres sont amenez, mais ordinairement trop tard, à un tel quel sentiment de leurs miseres propres, dedans lesquelles ils perissent honteusement.

Le Cardinal Ascagne, lequel suivit son frere Ludovic un peu apres, fut plus humainement receu, gratieusement visité par le Cardinal d'Amboise, & envoyé en prison plus honnorable (si l'on peut donner ce tiltre à prison quelconque) à sçavoir en la grosse tour de Bourges, où le roi Louys douziesme, qui l'y envoyoit, avoit esté deux ans enserré prisonnier, tant est variable & miserable la revolution de nostre vie au monde, & tant incertaine à chascun quelle doit estre sa condition à l'avenir! les hommes eslevez par dessus les autres, ayans toute occasion de graver non tant dessus les portaux de leurs superbes bastimens, qu'au fond de leurs pensees, & se faire ordinairement ramentevoir, voire au milieu de leurs festins & plus beaux iours, ce quatrain d'un de nos sages François :

> *Qui de bas lieu, miracle de fortune,*
> *En un matin t'es haußé si avant,*
> *Penses-tu point, que ce n'est que du vent,*
> *Qui calmera (peut estre) sur la brune?*

Ceste memorable histoire du More est extraite de l'ample recit que nous en lisons es *quatre premiers livres de François Guichardin* descrivant les guerres d'Italie sous Charles VIII. Louys XII. & François I. rois de France.

Comme l'ambition de Ludovic Sforce fit bransler l'Italie vn fort long espace d'annees apres sa prise, ayant donné les premieres secousses qui continuerent sous le regne du roi François I. aussi l'on peut dire que l'ambition de plusieurs grands du costé de la Hongrie y attisa un feu, il y a plus de quatre vingts ans, lequel n'est pas encores amorti. Disons en quelque chose. Solyman Turc faisant son profit des guerres qui estoyent entre l'Empereur & le roi de France, apres avoir l'an 1522. conquis l'Isle & ville de Rhodes, entreprit au commencement de l'an 1526. la conqueste entiere du beau royaume de Hongrie, & pour tel effect dressa une tres-

tres-puissante armee. Louys, deuxiesme du nom, fils de Ladislas & d'Anne de Candales, aagé seulement de vingt & un ans, & qui l'an 1521. estant encore fort ieune avoit espousé Marie sœur de Charles V. regnoit lors, prince doüé de grands dons, qui promettoit beaucoup pour l'avenir, mais environné de conseillers ambitieux & outrecuidez à merveilles, qui le ruinerent & tout l'estat. Le chef d'iceux estoit un certain moine nommé Paul Tomori, devenu archevesque de Colloc, & surintendant de tous les afaires du royaume. Icelui ne se souvenant pas que le Turc avoit desia un pied dedans la Hongrie, par la prise d'Albe Grecque des l'an 1521. que c'estoit à lui de disposer les afaires à quelque composition supportable, & sagement caler le voile pour eschaper l'effroyable bourasque qui menaçoit de naufrage le vaisseau public, donnant avis au ieune Roi & à tout le conseil de l'acheminement de l'armee Turquesque, osa adjouster qu'on pourroit repousser l'ennemi, si les choses s'executoyent promptement. Ce coup fut si rude, que les estats du royaume assemblez, l'on arresta que le second jour de Iuillet tous les princes, seigneurs & gentils-hommes, tant ecclesiastiques que seculiers, se trouveroyent en armes avec certain nombre de gens de pied & de cheval, pour acompagner le Roi & aller au devant des Turcs. Ainsi Dieu humilia lors la Hongrie, desnuee de gens, d'argent, de conseil, d'esperance de secours, & autres nerfs de guerre : armee de l'ambition & outrecuidance d'un prestre & de ses supposts. Ainsi perissent les plus hauts estats, quand les superbes y commandent, qui cuident porter en leurs testes dequoi fournir à toutes difficultez. Quelques sages conseillers & principaux officiers du royaume essayerent divers moyens de destourner le coup, prians humblement le Roi lors suivi de vingt mil hommes seulement, de ne se frotter à l'armee Turquesque, composee de septante mille combatans tous vieux soldats. Le moins habile eut plus de credit qu'eux tous, & mena le pauvre Roi Louys avec l'armee Hongroise à la boucherie le 29. jour d'Aoust 1526. que la bataille fut donnee, en laquelle dans une heure & demie les deux tiers de l'ar-

mee Hongroise, composee de vingt cinq mil hommes de pied & de cheval, furent taillez en pieces, le reste perdu en fuite. En ceste desfaite moururent avec le jeune Roi & le moine son conseiller quelques Archevesques & Evesques, trente des principaux seigneurs & barons de Hongrie, Moravie & Boheme, plus de cinq cens gentils-hommes, tous les capitaines, excepté le colonnel d'un regiment de douze ou treize cens hommes, que le Pape Clement VII. y avoit envoyez. Le lendemain furent decapitez environ quinze cens prisonniers, & les jours suivans employez à saccager la Hongrie, laquelle perdit en peu de jours pres de deux cens mille personnes, la pluspart tuez, les autres emmenez esclaves.

C'est un coup d'ambition monachale, tandis que nos princes se battoyent ailleurs & que l'Italie trembloit sous les pieds de Charles V. Ferdinand son frere entra tost apres en Hongrie, dont il chassa le Vayvode de Transsylvanie que le Turc y avoit laissé pour gouverneur. Ce fut renouvellement de guerre en l'an 1529. dont s'ensuivit le memorable siege de Vienne en Autriche, de devant laquelle Solyman fut chassé avec grande perte: mais tout le pays en fut horriblement desolé, & l'Alemagne se vid lors miraculeusement garentie. Trois ans apres il retourna avec plus puissante armee qu'aux voyages precedens, qui ne pouvant subsister longuement se desfit d'elle-mesme, non sans nouvelles desolations. L'an 1534. quelques troupes furent envoyees de renfort, qui ne firent rien: mais en l'annee suivante, par la trahison d'un colonnel Hongrois nommé Cazzianer, les troupes de Ferdinand composees d'environ quatre mille chevaux & seize mille pietons, furent desfaites par les Turcs. L'an 1541. le Vayvode vint à mourir, laissant un fils, qui ne pouvant commander à cause de son bas aage, quoi que confirmé roi par Solyman, la vefve sa mere prit en main la conduite des afaires. Certain seigneur du royaume, nommé Pierre Pereni, ne pouvant supporter telle domination, envoye dire à la regente, que la coustume de Hongrie ne permettoit pas qu'vne femme y commandast: partant vou-

vouloit qu'elle lui remist es mains Bude, ville capitale du royaume. La regente respond qu'elle estoit preste de lui rendre la place, s'il monstroit patentes de Solyman à qui elle apartenoit : & qu'à faute de ce faire elle se maintiendroit en attendant secours. L'ambition ne permit à Pereni de demeurer quoi : mais assemblant quelques autres Seigneurs ils resolurent inconsiderement avec les Evesques de chasser la regente, sans apprehender les forces du garand d'icelle. Leur ligue bastie, ils assemblent gens & assiegent Bude, au secours de laquelle les Turcs accoururent, suivis de leur Seigneur. Ce voyage fut cause que Solyman envoya la regente avec son fils en Transsilvanie, s'empara de Bude, & d'autres places, apres avoir desfaict par eau & par terre les armees de Ferdinand, & chauffé tellement les esperons à Pereni & à ses adherans, que depuis ils ne firent rien qui valut. Apres la mort de Pereni, Ferdinand continua la guerre depuis l'an 1548. jusques à 1560. qu'il obtint tresves, lesquelles durerent jusques à son deces en l'an 1564. que la guerre se ralluma par l'ambition du Vayvode de Transsilvanie vassal du Turc. L'empereur Maximilian 2. attiré à ceste guerre, se tint sur sa defensive avec succes estranges & fort divers, comme aussi fit Rodolphe son successeur jusques à l'an 1610. que nous descrivions les effects deplorables de l'ambition de Paul Tomori & de Pierre Pereni, recueillis de l'histoire de Hongrie, & des Annales de Turquie, sans nous arrester à la description des pitoyables accidens de telles guerres, & des grandes pertes que les princes de la maison d'Austriche, leurs alliez, amis & serviteurs y ont faictes jusques à present, & feront encore ci apres, si Dieu n'y prouvoid par quelque moyen à nous inconu, mais tres-facile à sa puissance gratieuse.

Le troisiesme exemple destiné à ce chapitre de l'ambition, ressemble proprement une farce qui suit la tragedie : & je l'ai choisi expres pour esgayer quelque peu le lecteur esmeu de ces miseres d'Italie & de Hongrie. L'estat d'Angleterre fut fort divers sous la domination du roi Henri VIII. entre les vents qui agiterent estrangement un si puissant estat, fut un prestre nommé Tho-

mas Volsee,fils d'un pauvre boucher, lequel insinué en la bonne grace du roi Henri VIII. au commencement de son regne,par l'entremise de l'Evesque de Vincestre, fit tant par son naturel entrant & flatteur, qu'en peu de temps il devint aumosnier du roi, conseiller au conseil privé,evesque de Lincolne & Dunelme, puis archevesque d'Yorck, en apres grand chancelier, & finalement cardinal d'Angleterre. Se voyant presques au haut de la roue, d'où il contre-carroit son maistre,& les Rois de France & d'Espagne, qui s'entretenoyent par lettres en ses bonnes graces,l'appeloyent leur seigneur & pere,lui escrivoyent de leurs propres mains,& le payoyent cherement de ses peines par grosses pensions & presens extraordinaires. Il fit faire une chaire d'or,s'asseant à table sur un coussin & sous un poisle de drap d'or, traicté en Roi,duquel il contrefaisoit la contenance. Son chapeau de cardinal lui servoit d'idole : car marchant à pied, un de ses domestiques deputé pour ceste charge portoit ceste idole haut eslevee sur un baston de pris: & quand il chantoit messe en la chapelle du Roi, on posoit ceremonieusement ce chapeau sur l'autel,d'où il n'estoit enlevé qu'apres le service. Quoi qu'il s'entendist autant au droit civil,qu'es mathematiques, il se mesloit d'ouyr les parties plaidantes,& de juger les proces, empruntant les avis & les plumes des jurisconsultes, dont il se paroit comme une nouvelle corneille d'Esope. Ayant pratiqué & obtenu le nom de legat du Pape en Angleterre, il s'a visa d'un brave expedient. Les annees precedentes il s'estoit servi de toutes ceremonies, pour se rendre admirable. Restoit d'en trouver quelques autres toutes nouvelles, afin qu'on l'adorast comme un petit dieu en Angleterre, & que le bruit en courust par les autres royaumes. Il ne sceut trouver moyen plus propre que la croix & ce qui s'en ensuivoit, employant le tout ainsi. Tous les jours de festes solennelles, que le Roi sortoit avec toute sa cour en grande pompe pour aller à l'eglise, le cardinal legat chantoit la messe à la pontificale, n'ayant qu'evesques, abbez, comtes & ducs autour de l'autel, pour lui respondre & le servir: l'un lui versant l'eau sur les mains, l'autre tenant la serviette pour les lui essuyer:

suyer: cestui-ci levant la queuë, cestui-là allumant & tenant la torche, &c. En qualité d'Archevesque d'Yorck il faisoit porter une croix d'argent devant soi. Il en voulut encores une plus riche comme legat, laquelle estoit portee à tour par deux beaux grands prestres Anglois, montez sur grands chevaux, afin qu'on les vist de plus loin avec leurs somptueux surplis, testes nues, & feignans une grande devotion, fust par pluye, gelee, temps chaud, ou sombre.

Le Pape Leon X. mort le premier jour de Decembre mil cinq cens vingt un, ce legat Anglois fit toute instance envers le Roi Henri d'envoyer à Rome son ambassadeur Richard Pacee, afin de prier en son nom les cardinaux, convoquez pour nouvelle election, de donner leurs voix au cardinal d'Yorck. Pacee arrivé es pays bas, pour prendre la poste, entendit, qu'Adrian VI. avoit desja esté esleu pour successeur à Leon : neantmoins pour ne rien oublier de sa commission, il courut à Rome, où il sejourna quelques mois, jusques à ce qu'il lui fust enjoint de s'employer à autres afaires. Le cardinal despité de tel rebut, s'amusoit à tirer de sa legation tout le profit qu'il pouvoit. Il en obtint à telle fin prolongation du nouveau pape, & pour se rendre plus venerable aux Anglois, qu'il tondoit de pres, il fit dire aux prescheurs du quaresme de l'an mil cinq cens vingt deux, que le legat permettoit à tous indifferemment de manger du laict, du fromage & des œufs, les absolvant pleinement de tout peché qu'ils penseroyent commettre en cela. Mais chascun se mocqua de lui: les uns ne faisans scrupule d'user de telles viandes, les autres ne voulans enfraindre leur acoustumee maniere de vivre en tel temps. L'histoire adjouste que l'an mil cinq cens vingt quatre, ce legat fit perdre aux Anglois tout l'argent qu'ils avoyent presté au Roi, & qu'on avoit promis leur restituer. Item qu'il s'empara de l'abbaye de sainct Alban, domicile de devotion & de sainctété, lesquelles il en bannit. Son avarice insatiable estoit accompagnee d'insolence, de luxe, de dissolution, d'orgueil insupportable, & d'esprit vindicatif. Il mesprisoit infiniment tous autres, nommément les evesques & archevesques,

Comme un jour Guillaume Waran, archevesque de Cantorberi, lui eust escrit familierement, & adjousté au bas, vostre frere, Guillaume de Cantorberi, cestui-ci commence à s'escrier à l'ouverture des lettres, il sçaura bien tost qu'à lui n'apartient de s'esgaler à moi, ni de m'appeller frere. Au demeurant son voyage à Calais, où il avoit estallé ses plumes en presence du Roi François & de la cour de France; item ses devis secrets avec Charles V. en Angleterre mesme, lui avoyent tellement enflé le cœur, qu'il disposoit des afaires du royaume, comme s'il en eust esté maistre absolu, finalement Henri VIII. lui en fit reproche, nommément de ce qu'il pilloit les Anglois. Il s'en excusa tellement quellement: & pour se couvrir, commence à bastir deux colleges, l'un à Oxfort, l'autre au village de sa naissance, mais avec tel tesmoignage, que pour couvrir un autel il en descouvrit plusieurs. Car il obtint congé du Roi de faire desmolir, esplaner & abolir certains prieurez, pour en assigner les revenus à ses deux colleges. Ce fut une nouvelle invention pour attraper argent, dont il estoit continuellement affamé: aussi en fust-il detesté de tous.

Estant depuis l'an mil cinq cens treize jusques à mil cinq cens vingt sept monté par degré infame au haut de la rouë, elle commence à tourner par le bransle que lui mesme se donna, ne voulant (dit l'histoire) jamais arrester en place. Il ne pouvoit supporter les rayons des vertus de la Roine Catherine, princesse excellente entre les autres. Elle l'admonnestoit quelques fois de renoncer à ses desbauches, & se comporter honnestement. Il delibere de lui jouër un mauvais tour: & prenant son occasion, certain jour il aborde le Roi, & apres plusieurs prefaces d'honneur, excuses & protestations, ordinaires à gens de telle sorte, essaye de jetter un scrupule en la pensee de ce prince, touchant son mariage avec Catherine, alleguant qu'il ne pouvoit continuer en cela, d'autant qu'elle avoit espousé en premieres nopces le prince Artus frere du Roi, approuvé en ce fait de mariage par le pape, & par les Evesques d'Angleterre. Volsee ayant donné ce premier coup, ameine un autre jour l'Evesque de Lincolne au cabinet du Roi, lequel ils battent

tent par tant d'endroits, qu'il trouve bon que l'afaire soit juridiquement traicté. L'intention de Volsee sembloit estre du commencement de faire espouser à Henri VIII. Marguerite sœur du Roi François, & vefve du duc d'Alençon. Il fit un voyage en France, & quoi qu'il eust deux associez, si traicta-il à part avec le Roi. Mais on tient pour certain, que l'illustre princesse Marguerite, ayant entendu quelque chose de la negotiation de Volsee rejetta bien loin telle pensee; aussi estoit-elle tres-sage & doüee de singuliere pieté, pour ne faire tel tort à une autre princesse de sa sorte.

Or quoi qu'il brassast, Henri avoit aussi peu d'envie de plaider que Catherine: neantmoins poussé d'un simple desir, que tout le fait fust bien esclairci, il pria le Pape Clement VII. nouvellement sorti de prison, d'envoyer son legat en Angleterre, pour la vuidange de ceste afaire, & envoya ses agens en Italie & en France, pour avoir par escrit les avis des Vniversitez. Peu de temps apres arriva le cardinal Campege legat du Pape, auquel estoit commis pour adjoinct Volsee legat en Angleterre. Ces deux assemblez au convent des Iacopins à Londres, Henri & Catherine se presentent. Le Roi parlant le premier, dit, Tres-bons Peres, je le vous ferai court, I'ai espousé Catherine que j'aime de singuliere affection, à cause de ses excellentes vertus, & de la noblesse de sa race: mais estant seigneur d'un grand royaume, il convient que je prouvoye de vivre avec elle legitimement, justement & sainctement, que j'en aye des enfans qui me succedent comme il est requis. Tout cela se fera, si vous prononcez legitime nostre mariage. S'il y a quelque difficulté, je vous prie de la declairer, afin que ma conscience & les erreurs de nostre peuple acquiescent à tousiours sur ce qu'en prononcerez Apres cela la Roine comparut, & en presence de toute l'assemblee se prend au Cardinal d'Yorck, l'accuse de trahison, d'imposture, d'iniustice, de meschanceté, pour avoir semé querelle entre elle & son mari, prononçant à haute voix telles paroles en substance, Ie recuse, ie deteste, ie fui ce iuge mon ennemi iuré, adversaire du droict & de iustice: i'appelle au Pape, &

l'accepte pour arbitre seul de mon droit. Disant ces mots les larmes aux yeux, tous les assistans se prenent à regarder Volsee de travers : & se departent sans rien resoudre. Neantmoins Campege & Volsee s'assemblerent plusieurs fois depuis, pour traiter des choses apartenantes à la conoissance du faict, & essayer que la roine se deportast de son appel à Rome, à quoi elle ne voulut entendre. Telles longueurs mirent le Roi en ombrage.

Mais sur ces entrefaictes Volsee, qui n'avoit faute d'espions, descouvrit que le Roi iettoit l'œil sur une des filles de la roine, nommee Anne de Boulen, fille du comte de Rochefort : ce qui l'altera beaucoup, prevoyant qu'elle parviendroit à la couronne si le divorce se faisoit. Il s'opposa donc de pieds & de mains à ce que Anne ne montast en plus haut degré, pource qu'il redoutoit le vif esprit de ceste fille. En ces entrefaictes, & le proces de Catherine prest à iuger à Rome, ce cardinal Anglois traittoit par lettres & negotiations secrettes avec le pape, à ce que l'afaire tirast en longueur, iusques à ce qu'il eust mis en sa forme l'esprit du Roi, lequel pleinement averti de telles menees resolut de reduire son cardinal au petit pied, & le precipiter au bas de la rouë. Pour le premier bransle, il renvoye fort honnestement Campege d'où il estoit venu : puis tost apres il commande au duc de Nortfolk d'aller vers Volsee, le despouiller de tous biens & estats, puis le mener en une maison champestre nommee Asher en l'evesché de Vincestre : finalement le releguer en son diocese d'York, afin d'y aprendre à vivre mieux & plus reiglément. Mais en lieu de ce faire, il continua ses desbauches, pource que son malheur le talonnoit. S'estant donques retiré dedans Yorck, pour le premier iour il alla prendre possession de sa chaire pontificale, comme un chef de guerre qui triompheroit de ses ennemis, & se passerent plusieurs iours à la coustume du pays, en ceremonies, banquets, ieux & passe-temps, afin de s'exposer tant plus à l'envie, lui qui avoit besoin de misericorde. Et pource qu'il n'avoit pas en sa puissance ses precieux vestemens pontificaux, avec lesquels il desi-

roit

toit encore paroiltre en public, il s'oublia jusques-là d'escrire au Roi, le suppliant vouloir l'accommoder de la mitre & de la chape qu'il souloit porter en faisant le service. Le Roi voyant ces ambitieuses lettres s'estonna de l'audace & insolence du pelerin, disant, qu'est-ceci? un homme du tout atterré veut encore s'eslever? or d'autant qu'on faisoit de grands appareils en l'Archevesché d'Yorck, pour la feste solennelle de Volsee, où se devoyent trouver force gens: le Roi ne pouvant plus supporter tant d'insolences, enioignit au Comte de Northombelland, de serrer Volsee en prison, afin d'atiedir ses chaleurs, puis l'amener à Londres. Ce qui fut executé: mais sur le chemin, Volsee outré de desespoir, mourut en la ville de Licestre, où il fut enterré comme un du vulgaire: ramentevant à plusieurs le dire du Prophete, au Pseaume 37.

I'ai veu l'inique enflé & craint du monde,
Qui, s'estendant grand & haut, verdissoit,
Comme un laurier qui en rameaux abonde:
Puis repassant par où il florissoit,
N'y estoit plus, dont le cerchay à force,
Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.

I'y adiouste encores ce beau quatrain de Pibrac, pour conclusion de ceste section:

A ton Seigneur & ton Roi ne te ioue,
Et s'il t'en prie il t'en faut excuser:
Qui des faveurs des rois cuide abuser,
Bien tost froissé chet au bas de la roue.

Mais tirons nous arriere, pour contempler le tableau qui s'ensuit. Si quelq'un veut sçavoir plus amples nouvelles du prestre Anglois depeint ci dessus, lise *Polydore Virgile d'Vrbin, en son 27. & dernier livre de l'histoire d'Angleterre.*

AMBITIEVX *du tout insurportable, finalement accablé.*

L'An mil cinq cens cinquante & un, l'Angleterre fut troublée par l'occasion qui s'ensuit. Iean Dudley

premierement Comte de Bervic, puis Duc de Northombelland, seigneur de vif esprit, mais du tout ambitieux, desirant s'eslever plus haut, pour y parvenir se print au Milord Edouard Semer, duc de Sommerset, oncle du roi Edouard, & protecteur du Royaume, seigneur debonnaire, mais de petit sens & courage. L'ayant manié à plaisir pour un temps, il l'accuse de s'estre mal comporté en sa charge, & le fait emprisonner. Quelques mois apres ils se reconcilierent ensemble, & Dudley chevala si finement Semer, qu'il l'envenima tellement contre Thomas Semer son propre frere, Amiral d'Angleterre, qu'en fin le protecteur permit que Thomas, seigneur vaillant, & redouté des meschans, faussement accusé & innocent, eut la teste tranchee. Icelle abatue en restoit une autre qui faisoit ombre à Dudley. C'estoit celle du protecteur. Pour la lui oster de dessus les espaules, il commence à le bafouër en tant de sortes, & d'autre part à lui apostér gens pour le mettre tellement hors des gonds, que le protecteur fut conseillé de tuer Dudley. L'afaire fut avancé de sorte que le protecteur feignant vouloit visiter Dudley, s'achemina couvert & armé, suivi de quelques armez laissez en l'antichambre. On le laisse entrer au cabinet de Dudley gisant au lict, lequel lui fit tant de caresses & remerciemens de sa visitation, que le protecteur, homme conscientieux, se repentant de son premier dessein, resolut sur pied de ne le point executer, & ainsi s'en retourna chez soi. Tost apres descouvert par les siens propres, & accusé par Dudlei, fut emprisonné, quoi que le ieune Roi intercedast pour lui, condamné pour avoir violé la loi, portant que si quelqu'un estoit atteint & convaincu d'avoir entrepris de tuer aucun du conseil, quoi qu'il ne fust passé outre, neantmoins perdoit la vie. En consequence de tel edict, Semer fut decapité l'annee suivante, & avecques lui un gentilhomme, lequel allant au supplice dit au duc de Northombelland, ces mots en substance, tant que tu vivras, mon sang te servira d'oreillier. La mort du protecteur fut regrettee de grands & petis, & s'en trouva qui tremperent leurs mouchoirs en son sang, & les porterent ainsi ensanglan-

glantez en leurs maisons. De ce nombre fut une courageuse dame Angloise, laquelle ayant gardé son couvrechef trempé au sang du protecteur, en fit monstre à propos, comme nous le dirons ci apres.

Dudley ayant exterminé Semer, s'empara du ieune Roi Edouard, & à l'aide de ses amis bastit plus hauts desseins, fondez sur l'indisposition & l'angueur du Roi. Son intention estoit de monter au throne royal. Tels en furent les degrez. Henri Graye marquis de Dorcestre, creé duc de Suffolc par l'entremise de Dudley, avoit trois filles de Françoise sa femme, fille de Charles Brandon & de Marie sœur du roi Henri VIII. paravant vefve de Louys douziesme roi de France. Dudley estimoit, cas avenant que les enfans de Henri huictiesme defaillissent, que le droit de succession à la couronne d'Angleterre apartenoit à ces filles de Henri Graye: soustenant qu'il ne faloit avoir esgard à Marguerite sœur aisnee de Henri huictiesme, mariee à Iaques roi d'Escosse, quatriesme du nom, ni aux descendans d'icelle, comme estans estrangers & nez hors d'Angleterre. Pourtant Dudley s'avise de traiter le mariage de ces trois filles de Graye, ce qui fut promptement acheminé: tellement qu'en mesme iour elles furent espousees, les deux puisnees aux fils aisnez des comtes de Pembrouck & de Hutington, l'aisnee nommee Ieanne (sage & docte entre les dames Angloises d'alors) à Iean Guilfort Dudley, quatriesme fils de ce duc de Northombelland: ses trois autres estans ia mariez. Le roi Edouard, malade, declinoit tellement de jour en autre, que Dudley averti par les Medecins que le mal estoit incurable, & que dans peu de iours ce ieune prince mourroit, lui conseilla de faire testament, pour le bien de sa maison, & la seurté de son estat, au regard de la religion & de la police: remonstrant tout ce qu'il estima plus specieux pour forclorre de la couronne Marie & Elizabet, depuis roines, & faire establir Ieanne fille aisnee du duc de Suffolc, mariee à Iean Guilfort Dudley son quatriesme fils. Somme, ceste ambitieux fait en sorte, que le ieune prince aagé seulement de seize ans, deboute ses sœurs

Marie & Elizabet de la couronne, pour la donner à Ieanne Graye, par la sollicitation de son beau pere. Edouard meurt bien tost apres. Marie estant lors à une bonne iournee de Londres, bien avertie des menees de Dudley, prouveut sagement à la seureté de sa personne, se retirant plus loin, où elle appella quelques gens, & se fit appeller Roine.

La mort d'Edouard ayant esté tenue secrette un peu de iours, Dudley fit incontinent publier que Ieanne Graye estoit declairee Roine par le testament du feu Roi, leu & ratifié au conseil d'estat, avant le trespas d'Edouard. Ieanne ayant l'ame bonne, & presageant les malheurs qui s'ensuivroyent des pratiques de son beau pere, ne vouloit accepter tels honneurs. Neantmoins, à la maniere accoustumee, elle fut menee en la tour de Londres pour y demeurer dix iours, en fin desquels elle en sortit, tout le peuple acourant pour voir un cas si nouveau, plustost que pour l'accueillir par ioyeux applaudissemens. Dudley enyvré de ses vaines esperances lui presente les clefs de la ville, en presence de vint-quatre conseillers d'estat. Tost apres il fait appeller à part le Bourg-maistre de Londres, & six principaux conseillers, desquels il tire par menasses & promesses serment d'obeyssance à la nouvelle Roine. Or estoit avenu le premier iour que Ieanne entra en la tour, qu'on avoit apporté & leu en conseil les lettres de Marie, laquelle enioignoit aux conseillers d'estat de l'aller trouver, pour lui rendre obeyssance, comme à l'heritiere du Royaume, leur princesse legitime & vraye Roine, telle reconue de toute l'Angleterre. Les conseillers qui favorisoyent à Ieanne, entendans que tous ceux de la province de Nordfolc avoyent presté serment de fidelité à Marie, & que d'ailleurs le peuple n'estoit gueres affectionné à Ieanne, se douterent bien qu'il y auroit bien tost du bruit dedans Londres en faveur de Marie, & prindrent neantmoins une chetive resolution, de publier au nom de Ieanne, comme Roine, un edict ou libelle fameux contre Marie & Elizabet. Les heraux ayans proclamé le tout dedans Londres & es environs, n'oserent passer outre, à cause des murmures & cris du peu-

peuple. Dudley amasse des troupes,& se resoud de prevenir à main armee toutes difficultez. Il lui faschoit fort de quitter la nouvelleRoine, pource besoin estoit d'avoir l'œil ouvert à une infinité d'occurrences : mais n'ayant aucun chef qui eust assez de creance pour les affaires de la guerre , le Duc de Suffolc trop foible pour porter si pesante charge,il fut contraint bailler l'espaule dessous, apres qu'il eut donné ordre selon son pouvoir aux afaires de Londres, & stipendié force prescheurs, pour plaider en chaire devant le peuple la cause de Ieanne contre Marie & Elizabet.

Sur ces entrefaites nouvelles vienent de toutes parts, que les Anglois regardent Marie. Le frere du Comte de Huntington, commis pour estre colonnel de quatre mil hommes de pied, les ayant levez s'en alla rendre promptement à Marie : puis exhorte le Comte son frere de venir à elle, & le menace de mort, s'il desobeyt. Outre plus, comme Dudley eust fait equipper les vaisseaux es ports qui regardent la France , se persuadant que Marie entreprendroit de se sauver en Flandres, & voulant quoi que c'en fust se faire redouter, avint au contraire que les capitaines & pilotes se rangerent au parti de Marie , laquelle se voyant renforcee de si puissant secours, resolut d'aller contre Ieanne. Au contraire Dudley porté de son ambition sort de Londres avec ses quatre fils, & envoye devant son aisné,suivi de cinq cens chevaux , comme à la descouverte. Lui marche apres , acompagné de son frere maistre de camp , des Comtes de Nordanton & de Huntington, de 1500. chevaux , huict mille fantassins , & force artillerie. S'estans avancez à deux iournees loin de Londres, il fait alte deux iours, & mande au Duc de Suffolc & aux conseillers d'estat laissez à Londres, que on lui envoye gens de renfort en la place de ceux qui s'estoyent escoulez de ses troupes. Ces conseillers assemblez pour aviser à leurs afaires , le Comte d'Arondel fait une telle harangue que ce fut le commencement de la ruine de Dudley. Car devant que partir fut resolu que Marie seroit acceptee Roine. Incontinent l'on envoye 150.deputez pour s'emparer de la tour de Londres

en faveur de Marie, & fut assigné le duc de Suffolc à se trouver au conseil. Ce seigneur abandonné de tous, estant homme de petit cœur, s'esvanouyt soudain, & ne sachant où donner de la teste promit de se trouver en conseil. Devant que sortir il entre en la chambre de sa fille Ieanne, laquelle il trouve habillee en simple Damoiselle, & l'exhorte de supporter doucement ceste condition. Elle, sans changer de couleur, lui dit, mon pere, ce message m'est beaucoup plus agreable, que l'autre, quand par menaces & maugré moi vous me contraignistes de m'habiller en roine. Pour complaire à vous & à ma mere, i'ai fait une lourde faute, & me suis violentee moi mesme, maintenant ie quitte de franche volonté tous ces honneurs, ne demandant pas mieux que de renoncer à toutes pretensions de couronne & royaume, & amender la faute d'autrui, confessant avoir failli, si tant est que le desordre puisse estre reparé par ma reconoissance.

Ieanne se retire en son cabinet, son pere acquiesce à tout ce qu'on requiert de lui en faveur de Marie, tost apres proclamee Roine. Dudley averti de tout par le conseil, & sommé de poser les armes, s'acommode au temps, fait publier que Marie est roine, dix iours apres avoir empli l'Angleterre du nom de Ieanne Graye sa belle fille heritiere d'Edouard. Ce miserable void incontinent son armee fondre comme la glace d'une nuict, la noblesse qui le suivoit lui tourne le dos, & adore le soleil levant. Dudley se voyant seul commence à faire des almanacs, & mediter une honteuse fuite. Il est prevenu par ses gardes propres, qui le constituent prisonnier avec ses fils, son gendre comte de Huntington, les capitaines de ses gardes, & autres. Mené à Londres, d'où peu au paravant il estoit sorti comme en triomphe, le peuple l'accueillit de risees sanglantes, d'injures & de picquans propos, l'appellant traistre execrable, & cruel parricide du bon Roi Edouard: finalement, il fut condamné à perdre la vie, & amené sur l'eschafaut se revolta de la religion sous esperance de quelque grace, de laquelle il fut frustré. Ce qui l'induisit à se repentir de sa legereté. Mais le temps fut si court en la

en la cataſtrophe de ſa tragedie, qu'il eut fort peu de loiſir à deliberer. Son fils aiſné & ſon frere, puis ſon quatrieſme fils & Ieanne Graye le ſuivirent, comme auſſi les capitaines des gardes. I'oublioi de dire qu'allant au ſupplice, la dame Angloiſe mentionnee vers le commencement de ceſte hiſtoire, lui vint au devant en la grand' place de Londres, & deſployant devant les yeux de ce miſerable le linge qu'elle avoit l'an precedent trempé au ſang du Duc de Sommerſet, voila (dit-elle) le ſang de l'homme de bien, de l'oncle du meilleur Roi qu'ait eu l'Angleterre, eſpandu ſur un eſchafaut par ta malheureuſe & cruelle trahiſon. Ce ſang crie maintenant vengeance contre toi, & te tire au ſupplice que tu as merité. Dudley baiſſant les eſpaules receut ce rude coup de verité heroïque, ſans repliquer, tout confus de voir ſi ſoudain tous ſes deſſeins aneantis, & ſon nom accablé d'ignominie perpetuelle. *Hiſtoire d'Angleterre.*

AMBITION *eſcornee.*

APres la mort d'Antoine de Bourbon Roi de Navarre, au ſiege de Rouan, durant les ſeconds troubles, il y eut deſſein proposé par les ennemis de la France, & pourſuivi depuis par Dominge capitaine Bearnois. C'eſtoit que des bandes qui s'amaſſoyent vers Barcelonne, pour aller au Pignon, on feroit couler une liſte iuſques aupres de Iaqua, & de là par le paſſage des Eaux chaudes, pour d'une traite de nuict aller inveſtir Pau, où lors eſtoit arreſtee la roine Ieanne, ſon fils Henri, & ſa fille Marguerite: enlever tout cela, pour les faire condamner en Eſpagne par l'Inquiſition: & par ainſi laiſſer la Navarre, & le Bearn encore, au Roi d'Eſpagne, ſans partie complaignante. Vn medecin, nommé Eſperian, & un Aumoſnier de la Roine Eliſabet, ayans tiré les vers du nez de ce capitaine Dominge, en avertiſſent la Roine & Sainct Supplice ambaſſadeur, qui eſmeus de l'horreur du deſſein, en donnerent avis

à Pau : avis qui fut bien tost apres entre les causes de mort à la Roine d'Espagne, criminelle de la Pitié.

Monluc en ses escrits s'excuse d'avoir trempé en cest afaire. Quelque Prince de la Cour respondit autrement aux reproches qu'on lui en faisoit ; qu'il ne faloit sentir aucune parenté, ni trouver rien atroce pour l'extirpation des heretiques. Bien tost apres Monluc fut payé des intelligences qu'il avoit en Espagne, par les peines que l'Ambassadeur du Roi Philippe lui donna, pressant un arrest d'ignominie contre le Capitaine Peyrot (fils de Monluc) & la mort de ceux qui l'avoyent suivi. *Le Sieur d'Aubigné en son histoire Vniverselle, Tom. I. livre 4. chap. 17.*

AMIS ennemis.

DEux grands princes Alemans, qui avoyent vescu plusieurs annees en fort estroite amitié, iusques là que l'un d'iceux faisoit un riche present annuel à l'autre, presques d'ordinaire ensemble, finalement entrerent en querelle si aspre, qu'ils assemblerent leurs vassaux, alliez & amis, & se donnerent bataille en rase campagne l'an 1553. en laquelle le victorieux, qui gaigna le champ, plus de soixante enseignes, l'artillerie, & tua la pluspart de l'armee de son ennemi, fut si rudement blessé, qu'il mourut dedans trois iours apres. Le vaincu eschappé ne fit que trainer les aisles depuis, & mourut pauvre, engagé, battu d'vne maladie fort extraordinaire qui le suivit iusques au dernier souspir. Peu devant leur querelle ils s'estoyent trouvez ensemble chez un autre Prince, durant les jours gras, où ne fut question que de chere lie. Certain soir assez tard, estans à table, assis l'un pres de l'autre, un fantosme ressemblant à quelque belle jeune damoiselle richement atournee, vestue d'vne robe bleuë, vint s'asseoir entre eux deux, sans estre veuë d'aucun (quoi qu'il y eust bon nombre de gens en leur chambre) fors de ces deux princes, & de

de celui qui les avoit conviez, lequel ne s'en esmeut pas beaucoup. Mais eux en furent merveilleusement troublez, & sortirent hors de la chambre, laissans leur hoste avec autres conviez continuer le combat des gobelets toute la nuict. Ce fantosme separant les corps de ces deux Princes, puis s'esvanouïssant, figura l'esprit de discorde, lequel separa tost apres leurs esprits, tellement que leur maltalent continua iusques à la mort, violente à l'un, lente & terriblement virulente à l'autre. *Le docteur Camerarius au 3. volume de ses Meditations historiques, chap. 55. raconte ceste histoire.*

AMITIE' *fraternelle.*

ENtre quelques exemples d'amitié fraternelle de nostre temps, il ne faut pas ensevelir celui de Iean Guillaume duc de Saxe. Iean Frideric, II. du nom, son frere, estant detenu prisonnier, & en mauvais estat, pour avoir maintenu Grombach & autres perturbateurs de la paix publique, comme les Electeurs & Princes de l'Empire intercedassent l'an 1570. vers l'Empereur Maximilian II. en la iournee de Spire, à ce que les fils de Iean Frederic fussent restablis en leur entier, combien que Iean Guillaume eust paravant esté mis en possession reelle de tous les pays de son frere par authorité de l'Empire, & par arrest de la chambre imperiale, tellement que nul ne pouvoit le contraindre ni à partage, ni à restitution, neantmoins de son franc vouloir & plein gré il quitta toutes ses pretensions, & declaira sincerement, qu'il trouvoit bon que ses neveux en prinssent pleine & entiere possession. *George le Fevre au 8. livre de l'histoire de Saxe.*

AMITIE' *fraternelle, memorable.*

VN grand Galliõ chargé de richesses estimees monter à plusieurs millions d'or, fut battu en la mer

vers Madagascar par tempestes si violentes, qu'en fin force fut aux Portugais au nombre de cent de penser à leurs vies ou de servir bien tost de pasture aux poissons. La patache qui leur restoit pour les porter, n'estoit capable que de cinquante hommes. Pourtant ils choisirent de commun accord un Electe & des Officiers, par lesquels comme ce Chef monstroit quelqu'un avec son baston, il estoit promptement ietté en la mer. Il falut donc ietter autant de gens qu'il y en avoit iusques au nombre prescript. Comme on en eut despesché grand nombre, un Portugais estant designé à la mort, son jeune frere se iette au deuant de lui, & à genoux & mains iointes demande d'estre precipité en la place de son aisné: pource qu'il estoit plus capable de nourrir, ce qui restoit de la famille, tant pour l'intelligence des afaires, que pour les moyens. L'aisné refusa, disant, puis qu'il avoit esté destiné à la mort, il la desiroit, & qu'il seroit coulpable de l'ame de son frere, qui desiroit mourir sans y estre condamné. Grande fut la dispute entre ces freres: mais en fin sur les raisons du ieune il fut ietté en la mer. Adonc la troupe qui devoit entrer dans la patache, ayant quitté le Gallion perissant, ce ieune homme suivit la patache à nage, & lors n'en pouvant plus, il empoignoit tantost le bord, tantost le gouvernail, & comme on le faisoit quitter à coups d'espee, il en empoigna la lame d'une avec les deux mains, & se fit trainer si long temps, que l'horreur & la pitié, & encore l'aproche de la coste le fit recevoir dans la patache, & ainsi fut sauvé. Qui me blasmera (ce dit *le Sieur d'Aubigné au premier livre du troisiesme Tome de son histoire Vniverselle, chapitre 26.*) d'avoir ietté ceste particule en l'histoire generale, sera despourveu de sentimens particuliers.

APPA-

APPARITIONS Redoutables.

IEan Bourgoin de Fourville, pauvre journalier habitãt au faux-bourg de Marchenoir, petite ville en Beausse, parvenu à l'aage de cinquãte ans, pere de trois enfãs, orphelins de mere, estãt en sa couche le 26. de Mars 1600. ouit une haute voix comme le cri de quelqu'un que des brigands assassineroyent. Ce cri fut pareillemẽt entendu des voisins. Peu apres lui & ses enfans ouirent qu'on rioit en leur fouyer. Ces deux accidens esmeurent Bourgoin à prier Dieu, qui lui donna repos. Neantmoins les mesmes bruits continuerent les deux nuicts suyvantes. Fossoyant le lendemain en certaine vigne, il se sentit pressé de quelque charge sur le dos, occasion que se relevant pour prendre haleine, il aperceut derriere soi un grand homme qui lui dit, Tu es un grand sot, de te tant travailler. Il y a bien moyen de te mettre plus à ton aise. Bourgoin (bien instruit) respond, va arriere de moi, Satan : Ie suis né pour gaigner ainsi ma vie. Surce, invoquant Dieu devotement, l'esprit malin disparut. S'estant remis à la besongne, voici venir deux heures apres un homme de cheval, lequel ayant mis pied à terre lui offrit dedans une besace mise à ses pieds, la quantité d'un minot de pieces d'or & d'argent, le pressant jusques à trois fois d'en prendre à son plaisir. Ceste tentation choqua Bourgoin : mais il demeura ferme, & ne toucha rien, ni ne donna avantage sur son ame à l'ennemi de sa foi: ains lui dit, Il n'est en ma puissance & volonté de me donner à autre qu'à Dieu seul, auquel j'appartiens des long temps, lequel i'apelle à mon aide. Sur ce le malin tout despité, reprend sa besace, remonte à cheval, & disparut.

Incontinent Bourgoin se retire chez soi, mais bien empesché par les chemins à se defendre d'un essaim de mouschillons, qui l'attaquoyent au visage, comme pour lui crever les yeux. La nuict suyvante, l'esprit revint à lui, en guise d'homme vestu de noir, accompagné de grande clairté par la chambre, & lui presenta derechef

(à son avis) autãt d'or & d'argẽt en sa besace q̃ paravant, avec reproche de sa misere, l'exhortant de se mettre à son aise, par le soulagemẽt du biẽ qui lui estoit offert. Bourgoin respond, Ie suis assez riche, puis que ie suis à Dieu, qui veut que ie sois pauvre. Ie me cõtente de n'avoir riẽ. Disant cela il se leve de sa couche, & quoi q̃ son adversaire se moquast de lui, se mit à prier Dieu. Vne heure apres minuict le tentateur reveilla Bourgoin, & le cõtraignit de se lever: puis lui mõstra des dez & des chartes, le cõvioit à iouër: mais le pauvre iournalier dit, que cõtent de sa cõdition il ne pretendoit s'enrichir ni n'avoit riẽ à perdre. Surce l'ennemi le presse, demandant celui de ses enfans qu'il hayssoit le plus. A quoi Bourgoin dit que ses enfans apartenoyent à Dieu, partant n'estoit en sa puissance d'en donner aucun à qui que ce fust, & qu'il les aimoit tous trois esgalement. Satan repart, Tu te deschargeras de grand peine & souci, si tu t'en desfais pour une bõne fois. Vois tu pas biẽ que chascun se mocque de ta misere? Quand ie m'enfuirois au bout du monde, repliqua le tenté, Dieu m'attraperoit aisément, voire au fond des enfers. Et surce, comme Bourgoin prioit Dieu, le diable se retira.

Le matin du iour suivant, Bourgoin se levant pour prier Dieu, selon sa coustume, ce mesme esprit lui aparut en la forme precedente, se mocqua de ses prieres, & lui dit qu'il perdoit temps, pource que Dieu ne lui estoit pas propice. Bourgoin respond, Ie ne cesserai de l'invoquer, Quant à toi, malin, tu trembles devant sa face. Or comme il estoit encore à genoux, il ouyt une voix lui disant, Va te faire confesser. Ie ne me confesserai (dit-il) qu'à Dieu seul, qui void mon cœur, & qui me pardonnera mes fautes. D'ailleurs il lui fut dit, comme du coin de sa chambre, Qu'il s'adressast à son Pasteur, sans regarder derriere soi. Il s'achemina donc le Ieudi 30. de Mars à Lorges, où se tenoit ce Pasteur, nõmé M. Vincẽt Textor (de la main duquel i'ai tout ce q̃ ie vous presente en ce recit, & dõt ie garde l'original) afin de lui declairer ce q̃ dessus. Textor, q. se tenoit là pour l'Eglise de Baugeney, à une lieuë & demie de Marchenoir, lors que se tenoit le Consistoire, à cause de la communion à la S. Table du Seigneur

Seigneur le Dimanche ſuyvant. Ce Ieudi fuſt fort pluvieux, ſi que force fut à Bourgoin de ſe mettre à couvert ſous un poirier, où il ouit une voix lui diſant, Il te faudroit mener par la main. Quelques Anciens & autres tenans le meſme chemin teſmoignerent avoir ouy une voix eſclattante, ſans en comprendre le ſens. Bourgoin acertena qu'en chemin il avoit ſenti un grand combat en ſoi-meſme, ne ſachant bonnement, s'il ſe devoit retirer ou paſſer outre. Arrivé, & introduit en l'aſſemblee du Paſteur & des Anciens de l'Egliſe,

Il ſe mit à genoux, invoquant le nom de Dieu à chaudes larmes & grand' deſtreſſe en ſon eſprit, le ſuppliant de lui eſtre propice. Et puis qu'il eſtoit renvoyé à ſon Paſteur, il ſe reſiouiſſoit de le voir illec preſent pour la conſolation de ſon ame, ſans toutesfois ſe deſcouvrir à lui des viſions paſſees, ayant honte de les manifeſter. L'aſſemblee eut grand' pitié de la pauvre condition de ce Chreſtien affligé. Car les Anciens de ſon quartier dirent n'avoir jamais entendu de mal en lui. Ayant donc eſté fortifié par pluſieurs Sainctes Admonitions de ſon Paſteur, il fut recommandé à Dieu par les prieres qui furent faites à la fin de l'action Conſiſtoriale, dont il receut allegement. La nuict du Ieudi ou Vendredi ſuyvant, l'adverſaire mena grand bruit au logis de Bourgoin, faiſant retentir une voix qui ſe plaignoit amerement ſans qu'aucun fuſt aperceu. De matin, comme ce pauvre homme ſortoit & s'en alloit au travail, l'eſprit malin le repouſſa de force au dedans, & lui dit, Où vas tu? Que ne t'aides-tu de ce que ie t'ai offert? Mais Bourgoin, ſe recommandant à Dieu, dit à l'ennemi, va arriere de moi, Satan, Tu n'as rien en moi. Lors apercevant une grand' flamme de feu dedans ſa chambre, il fut ſaiſi d'un tel effroi, qu'il en reſta couché en terre, à demi mort. Ses petits enfans, eſperdus de ce ſpectacle, eurent recours aux voiſins, qui le trouverent en ce piteux eſtat. Revenu à ſoi, il lui fut dit d'ailleurs; Loué Dieu, car tu es delivré. De fait n'ouit rien depuis. Le Dimanche d'apres, iour de la communion au S. Sacrement, on fit prieres publiques pour le ſalut de Bourgoin.

Trois ou quatre iours apres, le Lieutenant de Mar-

chenoir,ennemi des Protestans,vint trouver Bourgoin, marri (ce disoit-il) de son adversité, lui conseillant de s'en aller à confesse au Prestre,lequel conjureroit l'esprit malin,pour le faire sortir de sa maison. Bourgoin ne tenant conte de ce conseil, le Lieutenant adjousta, Puis qu'ainsi est,l'esprit malin ne faudra point de se representer encore à toi. Suyvant ceste prediction la nuict d'apres le cinquiesme d'Avril, Satan en forme de bœuf, sans aucun bruit,aparut à Bourgoin. Vne autrefois,survenant de nuict avec grand tintamarre, il saisit par les cheveux la fille de ce pauvre homme, au cri de laquelle accoururent quelques bons voisins. Le lendemain deux Anciens y survindrent, qui ayans acouragé Bourgoin, supplié Dieu à ce qu'il lui pleust avoir pitié de ce pauvre hōme & de ses enfans,ils furent delivrez tout à fait: de sorte que depuis le 10. iour d'Avril on n'a veu ni entendu chose effroyable en icelle. M. Textor entendit de Bourgoin au plus fort de ses angoisses, qu'il ne s'estoit en sorte que ce fust engagé à Satan, ni commis aucun crime enorme, qui eust irrité Dieu pour le livrer à ce bourreau cruel: à raison de quoi il l'asseura d'un succes tres-heureux. Toutesfois il reconut depuis en presence des Anciens de son quartier, qu'il avoit trop fait d'estat des ieux, sans excepter les Dimanches, ni les heures des presches, ayant despendu en telles desbauches la plus part de son gain. Mais il promit amendement & reparation pour l'avenir.

Le Pasteur & les Anciens qui n'ignoroyent pas le chetif estat de Bourgoin, fort mal vestu & reduit à disette,lui assisterent au fort de ses miseres extremes. Mais quand ils voulurent s'eslargir davantage il les remercia, de peur (disoit-il) qu'on ne cuidast qu'il voulust se prevaloir de ses aparitions & en faire trafic. Quelques iours apres sa delivrance, il se presenta à l'assemblee consistoriale composee du Pasteur & de douze Anciens,asçavoir deux gentils hommes, deux Iuriscōsultes, les autres,notables marchans, honnestes hommes tous affectionnez au bien,qui le consolerent & acouragerent à perseverance en l'invocation de Dieu tout bon & tout-puissant.

2. Vne ieune femme aagee de vingt deux ans,de bonne fa-

ne famille & honorable, fut quelque temps apres ses nopces tant & tellement affligee de gravelle, que par le conseil de doctes medecins, son mari la conduisit vers certaines Eaux chaudes & medecinales dont plusieurs personnes reçoyvent soulagement. Douze iours aprés son arrivee au lieu bien conu au pays, ce qui s'ensuit lui avint. Comme elle reposoit en sa couche aupres de son mari, le malin esprit lui aparut en forme d'homme, & la touchãt sur l'espaule droite l'appellant par son nom, lui dit, N. Ie vien te trouver, pour t'avertir que tu mourras dans fort peu de temps, & pour te faire sçavoir, d'autant que tu as esté iusques ici fort grande pecheresse, Dieu t'a abandonnee, & a retiré sa misericorde de dessus toi, par ainsi, tu es à moi, & te dispose à me suyvre en brief. Sa response à l'adversaire fut, Tu dis vrai, en ce que iusques à present i'ai esté fort grande pecheresse, & le suis encore plus que tu n'as dit: Mais tu ments, disant qu'il n'y a point de misericorde en Dieu pour moi. Ma conscience me rend tesmoignage du contraire. Car il est escrit que la semence de la femme brisera la teste du serpent. Et Iesus Christ est venu au monde pour sauver les pecheurs & pecheresses, dont ie suis des premieres. Par ainsi ie te conjure que tu ayes à te retirer de moi. Car tu n'y as point de part.

Le malin insistant, elle souspirant disoit, mon Dieu, assiste moi de ton S. Esprit, & ne permets que ie succombe sous mon adversaire, & le chasse de ma presence. Continuant à implorer l'assistance de Dieu, elle taschoit de resveiller son mari, afin qu'il lui assistast. Mais autant de fois qu'elle invoquoit Dieu, & faisoit semblant d'appeller son mari, son adversaire la souffletoit. Elle fut long temps, à son advis, en ce combat. Mais se resveillant en sursaut, elle poussa & esveilla promptement son mari, à qui elle dit, Ie vien de faire un effroyable songe, & ai remarqué ce qui est dit en Iob, (*au ch. 7. v. 14.*) que quand il plait à Dieu, il nous estonne par songes, & nous trouble par visions. Ayant raconté ce que dessus à son mari, elle adjousta, Dieu soit loué: I'ai bien parlé à ce galand. Ie ne vous sçauroi raconter le quart de ce que ie lui ai dit: car la parole de Dieu me croissoit en la bouche, & sentois

une fort grande assistance de Dieu envers moi. Elle deceda puis apres paisiblement en ce lieu des Eaux chaudes,& Dieu la guerit de tous ses maux. *Extraict de la lettre que son mari m'en escrivit le 15.de Mai 1623.*

3. Gaspar Peucer, en son docte Cōmentaire des devinations,*liv.1.ch.*4.parlant des vrais & faux miracles,dit ces mots,Quand Satan devroit crever,s'il faut ainsi dire,il ne peut rēdre la vie à un corps mort, encore q̃ quelque fois par ses charmes & impostures il presēte aux yeux esblouis des fātosmes & vaines aparēces.I'ai ouy parler d'une jeune menestriere de Boulogne,biē aimee du mōde,à cause qu'elle estoit fort habile de son mestier basteleresque.Estant morte,un certain magiciē lui attacha sous les aisselles un charme de telle efficace,qu'à laide du diable,principal auteur de telle illusion, ceste menestriere vint à se retrouver es compagnies & festins,où elle jouoit des instruments,dansoit,& avoit les mouvemens d'une personne vivante,sinon qu'elle estoit fort pasle. Avint au bout de quelque temps qu'un autre magicien se trouva en lieu où elle estoit:& par l'avis de son maistre(comme on peut presupposer) se print à dire, que la baladine estoit une charongne. Surce lui ayant osté le charme, incontinent le corps tomba mort plat à terre. Le diable fait beaucoup d'autres tels tours : mais il ne sçauroit jamais rendre l'ame à un homme mort.

4. L'Empereur Maximilian, premier du nom,aimoit tres-affectueusement la Princesse Marie de Bourgongne sa femme,laquelle saisie de maladie vint à mourir, dont il fut si dolent,qu'impossible estoit le consoler & resiouir. En sa Cour estoit Iean Trithems,hōme docte, mais grād magicien.Icelui promit à l'Empereur de lui faire voir sa femme bien aimee, s'il plaisoit à sa Maiesté lui en donner permissiō.Maximilian s'y accorde,& se retire en chābre secrette avec un des principaux de sa Cour, & le magicien, qui defendit à peine de la vie à l'Empereur & à son Courtisan de dire mot quelcōque.Sur ce Marie de Bourgongne entre tout bellement, & vestue à l'accoustumee,en la chambre. L'Empereur la regarde & cōsidere soigneusement,se souvient qu'elle avoit eu en son vivant une verruë sur la nuque du col, laquelle fut veuë

lors.

lors. Mais Dieu supportant l'infirmité de ce Prince, le toucha de telle aprehension de sa dangereuse curiosité, qu'il commanda par signe de teste & de main au magicien de faire disparoir le fantosme. Quoi fait il dit à cest imposteur, Garde-toi bien ci apres de te mesler de telle besongne, sur peine de ta vie. *Augustin Lorcheimer, en son traité des enchantemens.*

5. Environ l'an mil cinq cens & trois, du temps de ce mesme Empereur Maximilian, aparut aprés d'Augsbourg un fantosme, ressemblant à feu Marguerite de Roth Abbesse d'Etestetten. Ce fantosme parloit distinctement de diverses choses, & se laissoit toucher, ce dit *M. Thomas Eraste* en sa dispute touchant les sorciers. I'adiousterai ce que George Sabin recite en ses annotations sur le premier recit du dixiesme livre des Metamorphoses d'Ovide, ce que i'ai traduit de son Latin. Vn gentil-homme de Baviere fort affligé du trespas de sa femme, ne s'aimoit qu'en solitude, & ne vouloit admettre consolation quelconque. Au bout d'une infinité de regrets & de pleurs, sa femme lui aparut & dit, Dieu importuné par vos prieres m'a renvoyee au monde, afin de vivre encores avecque vous: mais à condition expresse, que nous soyons solennellement remariez par un Prestre, & que d'ores en avant vous n'usiez plus de blasphemes & paroles outrageuses, cause de mon trespas ci devant, & qui vous priveront de moi ci apres, si tost que vous retomberez en quelqu'une d'icelles fautes. L'accord fait, ceste femme r'entre en mesnage comme devant, devient enceinte & acouche de quelques enfans quoi que triste & pasle. Au bout de plusieurs annees, ce gentil-homme estant yvre un soir, se mit en cholere contre une servante, & vomit force paroles contrevenantes à sa promesse. La femme qui estoit allee en une chambre querir des pommes pour son mari, soudain disparut, & laissa ses habillemens debout pres du cofre aux pommes. Sabin adjouste avoir aprins ceste histoire de plusieurs hommes dignes de foi, affermans avoir esté presens au rapport que le Duc de Baviere en fit au Duc de Saxe.

APPETIT estrange.

I'Ai souventesfois visité à Cologne une femme aagee de 40. ans, affligee d'assez long temps d'un vlcere malin dedans la bouche, causé par certaine pituite salee distillante du cerveau: dont s'estoit ensuivie rongeure du palais & d'une partie de la gorge, & de l'epiglotte. Elle parloit mal aisément, ne pouvoit boire ni manger qu'avec extreme douleur. Or quoi qu'elle ne fut enceinte, si avoit elle de fois à autre des appetis estranges, ainsi que les femmes qui chargent, tellement qu'il lui prenoit envie de manger des harans salez, de la chair & des poissons salez, & durcis à la fumee, & autres viandes de difficile digestion, comme des fruits non encore meurs, &c. Obtenant tels appetits, elle les avaloit sans douleur ni difficulté quelconque. Et sans cela ne pouvoit-elle subsister: car l'espace de plusieurs annees, elle ne peut avaler orges mondez, ni laict d'amendes, ni bouillons delicats, que son estomach abhorroit totalement: si que par fois elle demeuroit trois iours entiers sans prendre refection de chose quelconque: & faloit attendre que son appetit desreiglé la prist. Mais encore que la viande que ce desir estrange lui suggeroit fust directement contraire à son mal, si en vivoit-elle sans danger: au contraire si elle rejettoit ceci ou cela, tant bon fust-il, cas avenant qu'on le lui fit prendre, il s'en ensuivoit fievre, ou vomissement. Elle n'en recouvra pas santé pourtant: mais elle subsista long temps par tel moyen du tout extraordinaire & merveilleux. *M. Guillaume Fabry, en sa 37. Observation Chirurgique, livre* I.

Le mesme raconte en l'observation 70. avoir veu une fille à Cologne, qui fut en chartre & hectique depuis l'aage de dix ans, iusques à quatorze accomplis, qu'elle mourut; nonobstant sa maladie, manger, boire, iouër la plusspart du temps, comme une fille de pareil aage en pleine santé, sans qu'elle s'alictast durant tout ce temps, sinon l'espace de six semaines ou environ devant sa mort.

APPRE-

APPREHENSIONS vehementes, & leurs admirables effects.

LE Noble Seigneur Iules Cæsar de la Scale *en ses* tresdoctes & subtiles *Observations contre Cardan*, sur la fin de la 312. rapporte que Francisque de Gonzague, Prince de Mantouë soupçonnant de conspiration contre sa vie un sien allié le fit emprisonner en une tour de la porte imperiale avec commandement au Iuge criminel de lui faire & former son proces par arrest de mort. Le lendemain matin ce prisonnier qui le soir precedent avoit le poil chastain, parut tout blanc & chenu : ce qui fleschit le Prince à compassion.

2. Thomas Campanelle, docte Italien, *au 4. livre du sentiment des choses, chapitre* 10. dit que tous les membres du corps humain ont chascun leur particulier sentiment qu'ils communiquent à tout le corps. Sur ce il raconte avoir veu hôme, sur l'endroit de la ratelle duquel ayant esté couchee une fueille de papier, en frapant d'une hache trenchante sur cest endroit, la ratelle (sans entameure de la fueille de papier en part quelconque) commence à bransler & trembler, puis le sang feculent sortir par la bouche & par bas.

3. Vn mien ami (dit le mesme Campanelle au chap. 11.) acoustumé de fouëtter soi-mesme d'un fouët de cordelettes garnies d'aiguillons de fer es bouts, sur les espaules nues, une fois l'an, en la sepmaine peneuse ou penitente proche de Pasques. Quand ceste semaine aproche les espaules commencent à lui demanger merveilleusement, & s'il delaye à iour nommé il tombe malade.

4. Au chapitre 16. Campanelle raconte qu'un moine de Frejul, nommé frere Roch, ayant prins garde que certain de ses compagnons se levoit toutes les nuicts, & se portoit devant une image de Sainct Dominique, faite de bois, il osta ceste image de sa place, & se vestit comme le Sainct, representé par l'image, tenant un fouët

en sa main. La nuict suivante, son compagnon retournant à son exercice, Roch commence à remuer son fouët, comme par menace de discipline : dont le moine estonné, gaigne au pied, mais si effrayé qu'il tombe incontinent en terre & y rend l'ame, avant que Roch, descendu pour courir apres, l'eust atteint, pource qu'il arresta quelque peu pour remettre l'image en sa place. Ayant appellé quelques autres moines, ils trouuent l'effrayé roide mort, de peur, comme il est vrai-semblable.

5. Vn valet en certain autre lieu, allant avant iour porter du blé au moulin, prevenu d'un autre sien compagnon tout desguisé, conceut telle peur, qu'il en mourut sur le chemin sans que l'un parlast à l'autre : ce dit Campanelle, duquel ie raporte au lecteur les histoires suivantes, & lui en laisse la censure, sans me l'attribuer. Vn Neapolitain ayant eu le nez coupé, acheta un esclave, auquel il promit liberté, s'il vouloit souffrir que Chirurgiens experts refissent de la chair d'un des bras de l'esclave un nouveau nez à ce maistre sien. L'esclave s'y accorde, & au bout de quarante iours le Neapolitain se sent & void un nouveau nez, & afranchit son esclaue, bien gueri de la playe de son bras. Au bout de trois ans l'afranchi meurt: le nez du Neapolitain commence à s'amortir & pourrir. Campanelle ne dit rien de la mort de cest esnasé.

6. Il se trouve es histoires anciennes & modernes des exẽples d'hõmes courageux beaucoup plus que maints autres qui les redoutent & reverent. C'est un secret article de la Providence du Createur, Sage, Iuste, & Tout-puissant Gouverneur des cieux, de la terre, des Anges, & du genre humain. Sans m'arrester ou m'estendre sur les exemples anciens, tant sacrez que profanes, qui requierent un livre à part, ie m'arresterai en ce chapitre des Apprehensions vehementes à ce que propose Campanelle, du sieur Lelio Vrsin, qui de son seul regard estonna & mit en fuite des Assassins apostez pour le tuer. Item d'un gentil-homme, qui passant à travers une bande armee de paysans Alemans, desquels il n'entendoit le langage, leur fit telle peur de sa coutenance & resolution qu'ils ne l'offenserent nullement. Campanelle adiouste qu'il

s'est

s'est ainsi plusieurs fois desvelopé des mains de ses ennemis. Voyez ci apres quelques histoires au tiltre de la *Magnanimité Heroique*.

7. Achevons les recits de Campanelle. Vne tourmentee de fievre quarte, pria certain Charlatan de lui donner quelque recepte pour sa guerison. Il escrivit sur un morceau de papier cinq mots de Latin, *Deus det tibi malam septimanam*, envelopa ce billet bien cousu & lié au col de ceste femme, lui defendant d'y toucher, & ne permettre qu'aucun le leut. Elle estoit, faisant estat de ceste recepte, comme de remede efficacieux à la fievre quarte. C'est une efficace d'erreur, quoi que Campanelle soit de contraire avis, à cause que tost apres la femme fut guerie de sa fievre.

8. Voyons encore deux recits de Campanelle. Deux hommes voisins se trouvans en place hors de leurs maisons, l'un dit à l'autre, Vous me semblez mal dispost. Quelques autres survienent qui iouënt à l'esbahi, & s'escrient, Vrayment vous me semblez la mort. Le nombre de tels iuges acroissant, soit qu'ils pechassent par malice, ou par ignorance, poussa ce pauvre iugé malade en apprehension si violente, qu'il commence à dire qu'il se trouvoit mal: brief il s'en alla mettre au lict porté de peur, & mourut tost apres. L'autre recit est de certaines femmes, qui firent partie, pour aller s'esbatre en un verger. Toutes s'y trouverent fors une: Se iouäns ensemble elles prenent une Orange, commencent à la picquer de leurs poinçons, en disant, Voila pour N. qui n'a pas voulu venir auec nous: puis ayans ietté l'orange en une fontaine du verger, se retirerent en leurs maisons. Mais elles rencontrerent leur femme dolente à merveilles, & se plaignant piteusement des poinctures qu'elle sentoit en divers endroits de son corps, depuis leur depart de la ville pour aller à l'esbat. Elles pensans à leurs consciences firent repescher & cacher l'orange & les poinçons, dont s'ensuivit la guerison de la malade: Ceste histoire se peut rapporter aussi aux *Imprecations*.

ARBRE prodigieux.

M. I. Constans demeurant à Ponts en Saintonge, homme digne de foi, dit par lettres du 6. de Novembre 1623. à un sié ami, ce qui s'ensuit, extrait de l'original. Estant en Bearn, l'an 1618. en bonne cōpagnie à Orthez, nous aprinsmes qu'à Rabeac petite bourgade à deux lieuës pres de Pau, Vn prunier rendit quantité de sang par ses fueilles, par ses branches, & par sa tronche. Quelques paysans du lieu, estonnez de ce prodige, ayās houyé la terre tout autour de ce prunier, pour voir si quelque corps y auroit point esté enterré, dont le sang criast vengeance; vindrent à frapper de leurs hoyaux la racine de l'arbre. Alors le sang en rejaillit abondamment iusques dessus les faces de ces fouïsseurs. Vn capitaine, homme d'honneur, se porta sur le lieu, considera le tout diligemment, & en attesta deslors suffisamment: Disant qu'il sembloit qu'on eust esgorgé dix bœufs au pied de cest arbre, dont il monstra de l'escorce qu'il avoit prinse toute sanglante.

Ce sang nous tire à la description de deux autres prodiges sanglāts en ce mesme quartier de pays. Ceste mesme annee en la maison d'un gentil-homme, la servante qui paistrissoit du pain vit tomber du sang en abondance sur sa paste. A la deuxiesme fois, elle mit à part ce qu'elle avoit de paste sanglante, mais à la troisiesme fois force lui fut de tout quitter. En ceste mesme maison force sang fut veu sur les pierres: & de plus il en tomba abondamment sur un champ ensemencé de bled, apartenant à ce gentil homme. Le sieur de Thonil, aussi gentil-homme du mesme pays, personnage doué de grande pieté, lors affligé du deces d'une siene fille unique, voulut en donner avis à quelqu'un de ses alliez. Cōme il escrivoit force gouttes de sang commencent à distiller sur son papier, à reprises, au moyen de quoi quittant ancre, plume & papier, il se prosterne devāt Dieu, duquel il implore la grace. Ces prodiges furent suivis d'un grand tremblement de terre par tout le pays de Bearn. Ce qui est survenu depuis en ce quartier de l'Europe, apartient à l'histoire du Roi Louys XIII.

ASSASSIN *puni par soi-mesme.*

LE Pape Adrian VI. precepteur de l'Empereur Charles V. ayant à son arrivee d'Espagne à Rome mescontenté beaucoup de Cardinaux & autres Ecclesiastiques: aux desirs desquels il s'opposoit, en lieu de s'y accorder, acueillit la haine de plusieurs non acoustumez à la severité d'un tel maistre. Du rang de ces Ecclesiastiques mal contens fut un nommé Marius de Plaisance, lequel desesperé d'avoir perdu la proye qu'il pretendoit pour vivre le reste de ses iours bien à son aise, par la largesse du nouveau Pape, (lequel ne parloit que de prendre, non pas de donner) resolut d'assassiner ce Pape. Suivant son cruel dessein il s'achemine au Palais d'Adrian, l'attend de pied quoi pres de sa chambre, en deliberation de le poignarder. Mais sa conscience fut soudain tellement pressee, ou de l'ombrage qu'il se donna d'estre descouvert, pource que le Pape ne sortoit assez tost, & que son associé à telle execution ne venoit point; ou de frayeur qui le saisit aprehendant les horribles supplices qu'il auroit à supporter, blessant ou tuant le Pape: sa conscience (di-ie) fut reduite à tels termes qu'il se donna lui-mesmes à travers le corps du poignard qu'il portoit pour tuer le Pape, & fut assassiné par soi-mesme. Aucuns estiment qu'avant exspirer il descouvrit ceste furieuse deliberation, ou mesmes que son associé l'accusa sur l'instant de l'execution. *Paul Iove* recite ce que dessus *en la vie d'Adrian.*

ASSASSINS *en divers lieux & temps.*

LE Comte de Montafier prenant son disner au logis de la Cloche à Aix, fut sans respect de son nom & de sa charge de Lieutenant du gouvernement de la Provence, assassiné à table, par un gentil-homme sur-

nommé Sainct Martin, lequel se retirant fut tué d'un coup de broche, dont il fut transpercé par le cuisinier du Comte. Cela avint l'an 1578. environ le mois d'Avril, & les adherans de Sainct Martin à cest assassinat perirent tous miserablement peu de temps apres. Seguizani fut emporté d'un flux de sang : Bastie de Bagnols pendu & bruslé à Aix : Rambert escrasé de l'esclat d'un canon se crevant : Bonjeux perit de froid au siege de Pertuis, & blasphemant Dieu : Croye mourut insensé : Fabry pauvre & mendiant. *Hist. de Provence, pag.* 816.

Ie monterai de Provence en Italie, où les assassinats ont esté ci devant plus frequents qu'ailleurs. Vrai est que depuis, la France, & les Pays bas, puis l'Alemagne & les pays voisins, ont abondé en duels, massacres & saccagemens estranges, dont les volumes suivans parleront. Le docteur Camerarius *au 4. chapitre du 5. Livre de ses meditations histor. volum. 1.* propose quatre histoires suivantes. 1. Passant de Rome un iour avec mes compagnons, & marchant par la Marque d'Ancone, il nous falut passer par une ville nommee Terni, assise en une fort plaisante & fertile vallee, entre les bras d'un fleuve nommé le Nar. Entrant, nous descouvrimes sur la porte de la ville certain tableau à une haute tour, auquel estoyent attachees (ce nous sembloit de prime face) force Chauvesouris. Cela nous estant nouveau, & ne sachans que vouloit dire tel spectacle, affiché en lieu si apparent, un de la ville, à qui nous le demandions, nous raconta ce qui estoit avenu quelques annees auparavant. Il y a eu (disoit-il) deux nobles, riches, & puissantes familles en ceste Cité, qui par un fort long temps ont porté haine irreconciliable l'une à l'autre; tellement que la rancune passoit de pere en fils comme un heritage, à l'occasion dequoi plusieurs de ces deux familles ont esté tuez. Finalement l'une ne pouvant arrester le feu de son maltalent, resolut de ne plus s'amuser à faire assassiner un ou deux de la famille adversaire, par surprise & en trahison ; mais tout d'un coup se ruer dessus, & ne laisser en vie personne quelconque d'icelle. Ceux de ceste famille sanguinaire, prenans autre pretexte, amasserent du pays circon-

convoisin plusieurs de leurs vaisseaux, qui se rendirent en la ville, où ils furent associez aux Braves (c'est à dire, assassins & coupejarrets, gagez en ces pays-la, à qui plus leur donne, pour estropier ou massacrer ceux qu'on leur monstre:) & les arma-on en secret, leur enjoignant de se tenir prests, pour faire quelque exploit notable, quand on les appelleroit. Incontinent apres, empoignans l'occasion, ces assassins sur la minuict marchent avec leurs gens vers la maison du Gouverneur, lequel ne se doutoit de rien, & se saisissent de sa personne, puis laissans gardes en son logis, s'acheminent coyement vers la maison de leurs ennemis, & disposent partie de leurs troupes es bouts & avenues de la rue. Puis dix d'entre eux s'acheminent vers icelle maison, conduisans le Gouverneur, comme s'ils eussent esté ses archers. Lors ils contraignirent le Gouverneur de commander à ceux de la maison qu'on lui fist prompte ouverture, comme ayant afaire d'importance à expedier pour lors leans. Ils lui tenoyent le poignard sur la gorge, avec menaces de le tuer, s'il ne parloit selon leur desir. Lui esperdu de la mort presente, fait ouvrir toutes les portes, dont ceux du logis ne firent aucun refus, oyans & voyans le Gouverneur. Alors les dix mettent le Gouverneur en seure garde, appellent leurs bourreaux proches de là, entrent de furie dedans ceste maison, massacrent cruellement hommes, femmes, enfans, & n'espargnerent pas les chevaux en l'escurie. Quoi fait ils contraignirent le Gouverneur de leur ouvrir les portes de la ville, se retirans en diverses cachettes ça & là chez leurs amis. Les plus fins s'enfuirent vers les proches ports de mer, & gaignerent le haut. Quant à ceux qui s'estoyent tenus plus pres, la iustice grandement esmeuë de ce massacre, en fit si prompte & exacte recerche que les meschans attrapez furent executez à mort par tres-rigoureux supplices, puis leurs pieds & poings coupez furent clouez au tableau que vous avez veu entrans en la porte au haut de la tour; mis en monstre pour donner frayeur aux cruels, & instruction à la posterité.

2. La seconde histoire est recueillie de Iovian du

Pont docte Neapolitain, qui rapporte avoir apris d'une noble Dame son ayeule (laquelle pleuroit à chaudes larmes toutes les fois qu'elle entroit en ce propos) que quelques familles de ce pays-la tombees en querelles & inimitiez capitales les unes contre les autres, un du parti contraire ayant esté pris à l'improuveuë, par quelques siens adversaires, fut par eux à l'instant haché en pieces fort menues. Ils firent une carbonnade detaillee par menus morceaux, & en un des-jeuné mangee en grand' ioye par les principaux, qui y convierent leurs parens. Pour comble de leur rage, ayans mangé la carbonnade il falut boire. Ils meslerent au vin qu'on leur versa du sang de leur ennemi, puis en beurent, faisans grand' feste ensemble de ce magnifique exploit, avec risees, mots de gueule & plaisanterie pour desserte à leur banquet de Cyclopes. La couronne de l'impieté parut à Graces : car ils remercierent leurs Sainćts & Patrons, qui les avoyent favorisez & aidez en l'execution de leur vengeance, & pour conclusion, tenans les coupes es mains en firent une reconoissance solennelle à ces bons patrons. Devinez quels.

3. Altobel, citoyen de Tuderte, (ou Todi, en la Duché de Spolete) d'occasion inconuë, ce dit Leander en sa description d'Italie ; mais possedé de l'esprit d'ambition cruelle, mere d'assassinats, & d'horribles confusions, fit la guerre à ses concitoyens, s'emparant de la ville & de l'estat. Tost apres il se comporta fort cruellement envers grands & petis. D'avantage il fit des courses sur le pays voisin, pilla & saccagea quelques autres villes proches de Todi. Finalement il fut desfait & prins prisonnier par l'armee du Pape. Incontinent on l'attache tout nud à un pilier en place publique, afin que toutes sortes de personnes cruellement offensees par lui tirassent quelque revenge de ses assassinats. On vid acourir de divers endroits les meres dont il avoit tué les enfans, lesquelles comme bestes sauvages se prindrent à deschirer ce corps à belles dents : autres le decouperent en diverses façons. Les peres, parens & amis de ceux qu'il avoit massacrez lui arracherét les yeux, puis lui ouvri-

ouvrirent la poitrine & lui arracherent les entrailles. Lui d'un courage desesperement obstiné supporta jusques au dernier souspir les supplices & tourmens, disant les avoir preveus long temps auparavant. Apres sa mort son corps taillé par lopins fut vendu comme chair de boucherie, ces lopins achetez & mangez par divers acheteurs. Cõsiderõs maintenãt quelques assassins modernes.

Approchant de nostre temps, ie me contenterai de deux exemples lamentables par dessus infinis autres anciens & modernes, & commencerai par la tragique histoire de l'an 1589. Le premier iour de Iuin le Roi Henri III. fut assassiné par un moine, comme s'ensuit. L'armee royale estant campee à Sainct Cloud pres de Paris en intention dedompter les Parisiens, avint au dommage de toute la France, & au deshonneur perpetuel du Clergé le cas memorable que ie vai descrire. Les afaires de la Ligue reduites au desespoir, & les principaux de ce parti se sentans grievement coulpables, voici un moine, qui entreprend au hazard de sa vie d'assassiner traistreusement le Roi. Il faloit trouver un moine profez, ou un qui portast le froc de moine, pour faire le coup. Car les enfrocquez avoyent en tout lieu & à quelque heure que ce fust libre accez à ce Prince, auquel (ce sont les mots du sage historien, exprimez de son Latin en François) i'ai oui dire plusieurs fois, qu'il aimoit les moines, soit qu'on l'eust nourri & accoustumé à cela, soit que son naturel l'y portast, que les voyant (de quelque ordre qu'ils fussent) il sentoit un esbranslement en son ame, & tressautoit de ioye: comme es demãgeaisons l'on prend plaisir à se gratter. Autremét, il estoit averti de plusieurs lieux, que divers assassins avoyent esté subornez pour le tuer. Pourtant avoit-il gens fideles autour de sa personne, se donnoit garde de personnes inconues, ni ne leur permettoit aisement de parler à lui.

Ce que ie vai dire surpasse toute creance: neantmoins i'en suis tresasseuré. Gaspar Schonberg, Comte de Nanteuil, avant qu'aller en Alemagne avec lettres du Roi, vers le Landgrave de Hesse, Prince confederé & fort aimé du Roi, ne pouvant partir si tost, Baradat, jeune gentil-homme entre les ordinaires de la chambre du Roi,

mais vaillant & sage en maniement d'afaires, fut envoyé devant pour traitter avec le Landgrave des levees de guerre, & communiquer aussi avec les Reitmaistres, en sorte que Schonberg arrivant trouvast l'armee Alemande preste à marcher, Baradat prenant congé, receut une lettre de la main du Landgrave au Roi. En icelle ce Prince Alemand poussé de prudence naturelle, ou de science des astres, dont il estoit maistre, pour conclusion dit au Roi, Sire ne craignez point le nombre des rebelles: mais gardez vous bien d'une teste rase. Or Baradat, retournant de Hesse en France, tomba entre les mains des Liguez, maistres de toutes les avenues, qui le tindrent prisonnier quelques iours, de sorte qu'il ne peut se rendre à temps en Cour, le Roi ayant esté tué par la teste rase. Mais quand il fust venu long temps devant, on ne croid pas que le Roi eust creu aux avis du Landgrave, ni aux paroles de Baradat, pour soupçonner un moine de vouloir estre assassin.

Ce moine, natif de Sorbonne village pres de Sens en Bourgongne, de l'ordre des Iacopins, aagé d'environ vintgt & deux ans, nommé Iaques Clement, ignorant & servant à la cuisine & à courir par les rues pour le convent, esmeu par les furieuses crieries des prescheurs à Paris, & par les disputes de quelques Theologastres, asseurans qu'il estoit loisible de tuer le tyran, c. le Roi Henri III. Soit aussi qu'il eust peur de sa peau, pource que le bruit couroit par les rues de Paris, que le tyran & le Bearnois avoyent resolu ensemble, d'abolir toutes les moineries de France, à l'exemple d'Elisabet roine d'Angleterre: Il se mit en teste de faire le coup. Ceux en ont fait les recits par le menu, qui ont magnifié l'exploit du moine comme un coup du ciel, avouans que Clement avoit esté oui plusieurs fois protestant, que de sa main il feroit mourir le tyran. De là nasquit le sobriquet des Iacopins, qui l'appelloyent *le Capitaine Clement*. Pour se cõfirmer davãtage en sa deliberation, il s'adresse à un Pere Iacopin, reputé le plus sçavãt de cest ordre: & proposant la question sous le nom d'un autre, dit à ce Pere, Quelqu'un venant à moi m'a demandé comme en confession, s'il pouvoit en bonne conscience tuer Henri de Valois:

lois: attendu qu'il extermineroit l'ennemi juré de l'Eglise, & le tyran de la France. Il adjousta que ce proposant de question avoit resolu en soi mesme d'executer sa pensee : Mais que lui considerant l'afaire de telle importance, avoit respondu, devant que satisfaire à si haute question, d'y penser meurement, pour resouldre en plus grande asseurance son requerant.

Ce Pere enquis, se print premierement à rire, puis dit à Clement, quiconque pense à cela n'y pensa oncques serieusement. Car il faut que chascun prene de soi mesme telles resolutions, sans le commuquer à un second. Peu de temps apres, Clement retourne à ce Pere, l'importune pour tirer response, affermant que le demandeur le pressoit instamment. En fin le Pere respond, Si celui qui te demande avis, n'est porté de haine ni d'affection de se venger pour tort quelconque que le tyran lui ait fait en particulier, mais enflammé de l'amour de Dieu, se hazarde pour la Religion, & pour le salut de la patrie, il peut le faire en bonne conscience, voire en asseurance de grand merite devant Dieu. S'il meurt en l'acte, pour certain son ame s'envolera au ciel en la compagnie des bienheureux. Clement confirmé par ceste response, comme de la bouche de Dieu mesme, & afranchi de tout scrupule; pour avoir facile acces au Rois s'en va au Louvre, & supplie Charles de Luxembourg, Comte de Brienne, lequel y estoit detenu prisonnier au chasteau, lui demanda & obtint lettres de saufconduit, pour aller à Sainct Cloud, ayant des mandemens secrets de grande importance à declairer au Roi. Le Comte octroya ce saufconduit à Clement, qui apres avoir communiqué son dessein à ses compagnons, s'achemina incontinent vers l'armee. Accueilli par les soldats qui le rudoyent, il leur dit, Ie suis envoyé pour parler au Roi. Les soldats arrestez rencontrerent Iaques de la Guesle procureur general, qui lors se trouva au camp, & lui mirent entre mains Clement pour le mener au Roi. La Guesle fit souper Clement en son logis, & le lendemain sur les sept heures du matin mena le moine vers le Roi, lequel estoit sur sa chaire percee, & l'introduisit en la chambre.

On a disputé, si ce moine, entrepit de son propre mouvement l'execrable assassinat qu'il perpetra, ou s'il y fust sollicité & incité par autres personnes. Les Liguez ont maintenu qu'il y fut poussé de son propre & seul instinct,& le Duc de Mayenne le fit croire tant que possible lui fut, par plusieurs lettres semees çà & là. Tout au contraire maints, pres & loin de Paris fondez en preuves & coniectures estiment que le moine par deliberation resolue entre plusieurs fit le voyage & l'assassinat de question. Cela se verifie par les informations secrettes qui en furent prinses : asçavoir que le moine sortant de Paris, fut destourné, & conduit à Sainct Ladre au fauxbourg de Sainct Martin, où il devisa quelque espace de temps avec Michel Marteau, surnommé la Chapelle. On allegue pour autre preuve, que le jour precedent l'assassinat, plus de cent des Principaux de Paris, qualifiez du nom de Politiques, par les Liguez, furent emprisonnez par Oudineau commis du Duc de Mayenne, afin que ce fussent autant de testes pleiges & respondantes pour celle du moine, cas avenant qu'arresté prisonnier on le contragnist à la torture de nommer ses conseilliers, solliciteurs & complices, puis le tourmenter comme son attentat meritoit. Ie ne touche point aux subtils, indignes, furieux, infames, damnables artifices & impostures, dont l'on a flaistri plusieurs personnes, qui pour la pluspart sont hors du monde, en leur lieu. Nos histoires n'en specifient que trop.

Achevons ce qui se rapporte à nostre dessein. Le moine entre en la chambre, ayant rendu ses lettres de creance, entendant qu'on lui commandoit de s'aprocher pour dire de bouche ce qu'il avoit à dire de secret au Roi qui lisoit attentivement la lettre receuë; tire soudainement un cousteau de sa manche, & de toute sa force l'enfonce dans le ventre du Roi, lequel estonné de ce coup inopiné, tira de sa main le cousteau laissé en la playe, & en frappa l'assassin. Alors Monpesac, Lognac, Iean de Levi Comte de Mirepois, là presens, oultrez

outrez de courroux contre le Iacopin, se ruent sur lui, le iettent par terre, & le transpercent d'une infinité de coups. Lors on traina en place la charongne du Iacopin, condamné comme parricide par sentence publique à estre tiré & deschiré à quatre chevaux, en horreur du spectacle, puis à estre consumé par feu & les cendres esparses & iettees dans le prochain courant d'eau. Ce qui fut promptement executé. Quant au Roi, les Chirurgiens qui le traitoyent, lui ayans donné un clystere qu'il garda & rendit sans sang, on creut que le Roi pourroit guerir de ceste blessure. Surce lettres furent envoyees aux Gouverneurs des villes & Provinces, item aux Princes amis, leur donnant quelque esperance, laquelle s'esvanouit incontinent. Car ayant esté blessé le premier iour de Iuin 1589. environ les sept à huit heures du matin il fut saisi d'une fievre violente sur le soir ensuyvant, de sorte que les forces lui defaillantes peu à peu, il se tourna vers ceux qui lui assistoyent, & leur fit une harangue royale, dont les principaux points furent, Declaration qu'il ne mouroit point à regret ieune (car il n'estoit sur la fin du 49. an de sa vie, auoit regné quatorze ans & quelques mois) ains en detestation des maux & malheurs qui l'avoyent traversé: plaintes des evidentes rebellions & conspirations des François degenerez: Protestation, qu'il ne pensoit gueres à demander qu'on vengeast sa mort, sachant que Dieu en auroit soin, & ayant aprins des l'enfance, en l'eschole d'icelui, de pardonner à ses ennemis. Exhortation aux grands Seigneurs & gentilshommes presens, dont le Sommaire fut, Mes amis, ie vous prie & obteste par l'amitié que portez à la France vostre patrie, & l'honneur que devez à la memoire de vos predecesseurs, que vous perseveriez à vous entr'aimer cordialement & constamment. Croyez que vostre concorde maintiendra la couronne de France & le renom des François, qui ne peuvent subsister que par ce moyen. Parlant à vous, i'appelle toute la Noblesse, qui est en l'armee & esparse par le royaume, sans faire estat des autres ordres. Car quant au Clergé, que i'ai tant hono-

ré, & pour qui comme membre de ce corps i'ai fait beaucoup de choses peu seantes à ma dignité, il y a long temps que deceu par ceste opinion de fausse religion il se monstre port-enseigne du peuple furieux & le rend rebelle. C'est à vous, c'est à dire à la Noblesse, qu'apartient de maintenir le Roi, & (s'il defaut) d'en donner un au royaume. Vous avez le Roi de Navarre : de droit il est proche de la Couronne : il est en eminente dignité. Quand la succession legitime ne l'appelleroit point à estre Roi de France, la lieutenance & principale charge qu'il a, le met en ma place, quand ie n'y serai plus. C'est un Prince tres-equitable, façonné de longue main aux afaires, reconcilié à moi par une inenarrable providence de Dieu, contre l'avis de plusieurs. Il semble estabIi chef de l'armee, pour estançonner par sa vertu l'Estat du royaume panchant à sa ruine. Si vous desirez le voir debout, obeissez à ce Roi, comme vous devez. Si vous ne m'en croyez, le danger qui vous environne requiert que le faciez. Car que pensez vous que les auteurs de ma mort ordonnent de vous. Tandis que la Noblesse subsistera, ils sont reduits au desespoir, ne voyans fond ne rive à leurs furieux efforts : au contraire redoutans les supplices meritez, & la vengeance que tant de Princes, grands seigneurs, & gentils-hommes, qui m'ont esté fideles & que i'ai reconus, leur feront iustement souffrir apres ma mort, jusques à ce que tous soyent exterminez. Ne vous estonnez point de ce qu'on appelle cause de Religion : cest erreur là m'a detenu long temps, & m'a envelopé en des destours inextricables. Peut estre qu'au commencement la cause de Religion estoit quelque chose : mais en fin tout s'est tourné en factions. Laissez aux Estats du royaume la resolution de cest afaire : & retenez fermement en vos pensees, que la Religion que Dieu insinue es entendemens ne depend point de l'authorité des hommes.

Peu d'heures apres ces paroles, ce Prince mourut paisiblement. L'histoire Illustre descrit amplement les perfections & imperfections d'icelui, ausquelles ie ne

ie ne touche point, mon dessein ne m'y astreignant pas. Mais j'adiousterai pour conclusion deux histoires, memorables & dependantes de l'Assassinat precedent. La premiere est telle. Les Liguez parurent extremement ioyeux de la mort de Henri troisieme, se glorifians ouvertement de la faveur & protection de Philippe Roi d'Espagne, Prince tres-puissant, lequel du vivant de Hēri III. n'aidoit la Ligue que lentement, en cachette & feintise: Les prescheurs de Paris parurent si insensez, qu'ils comparerent l'assassinat de Clement à l'exploit de Iudith, Paris à Bethulie delivree du glaive d'Holopherne. Par livres imprimez ils transformerent leur traistre bourreau en un Sainct Martyr, le magnifierent & en firent publier le pourtrait. Il se trouva homme, lequel mit en avant qu'il faloit eslever dans la grand' Eglise de Paris une image à Iaques Clement, oster celles des Rois que l'on y void, comme images profanes. Et quand l'armee royale fut esloignee de Sainct Cloud, quelques disciples zelez de ces bons prescheurs de Paris se transporterent sur le lieu du supplice de Clement, puis fouissans à l'endroit encor sanglant & moite, mais ne trouvans nulles reliques de la charongne consommee par feu, les cendres iettees aval l'eau, ils enleverent des mottes de ceste terre sanglante, en emplirent une partie de la nasselle qui les avoit portez là, en intention d'eriger dans Paris un trophee à leur nouveau martyr, & faire adorer leurs reliques de terre. Mais un vent vehemēt levé soudain enfonça la nasselle & les pelerins, de telle roideur, que tous auec leur basteau & leurs reliques perirent en l'eau.

La deuxiesme histoire fut telle. Le Pape Sixte V. ayant receu avis de l'assassinat du Roi Henri III. pronōça en plein consistoire à Rome une harangue premeditee, en laquelle il acompara le fait de Clement à l'œuvre du mystere de l'incarnation & resurrection du Seigneur, predit par le Prophete Habacuc, à cause de la grandeur & admiration de la chose. En apres il magnifia la grandeur du courage, la force d'esprit, & l'ardāt amour que l'assassin avoit monstré porter à Dieu par dessus Eleazar & Iudith, ce qui fut amplifié par beaucoup de pa-

roles. Dont il recueillit que ce coup n'avoit peu estre donné, sans certain arrest & secours de la providence divine: item que s'il n'eust fleschi sa foi à l'obeissance de Christ, il n'eust iamais peu croire comment la ville de Paris eust peu estre garentie par le Seigneur, & le Roi puni de ses pechez enormes, & raclé du monde par une mal-heureuse mort. Il adjoustoit avoir long temps auparavant preueu ces choses, & predit souvent aux Cardinaux de Ioyeuse, de Lenencourt & de Gondy, item au Marquis de Pisani ambassadeur de France à Rome, que comme Henri III. estoit le dernier de la race de Valois, il lui aviendroit aussi de mourir extraordinairement & honteusement. Pourtant qu'il estoit indigne des ceremonies & services coustumierement faits aux Empereurs & aux Rois: d'autant que l'Escriture sainčte defend de prier pour celui qui peche à mort, c'est à dire contre le S. Esprit, comme avoit fait le feu Roi.

Ceste harangue du Pape, imprimee, en lieu d'estre supprimee, si lui & ses Cardinaux eussent eu plus d'esgard à leur dignité, fut oppugnee par un livre Latin, intitulé *Antisixtus*, & par une Declamation Françoise nommee *La foudroyante*, merveilleusement aspre, mais convenante à la matiere & aux personnes. Beaucoup d'absurditez & d'impietez en la harangue du Pape y sont descouvertes. En la conclusion l'Auteur reproche au Pape, vieillard orgueilleux, sa petulance, en ce que par les foudres de sa censure tres-inique, dardees sur un innocent il avoit excité une funeste tragedie en France, & par extreme impieté outrageoit maintenant un mort, & trainoit par la criniere le Lion abatu. Sixte V. mourut en l'annee suyvante, laissant la France en tout autre estat qu'il n'avoit pensé. Ie ne veux amplifier le discours des circonstances de la mort de Henri troisieme: pource que le recit d'icelle recueilli du quatriesme tome de l'Illustre historien, au nonante sixiesme livre vers la fin me suffit.

Sous le support de mon Lecteur, i'adjousterai encores quelques lignes recueillies d'ailleurs. Le Roi de

de Navarre, averti le soir venu de l'Estat où estoit le Roi, envoye promptement querir huict de ses serviteurs plus confidens, avec lesquels il communique de ses affaires nouvelles, leur commande de prendre des cuirassines sous le pourpoint; & s'estant acompagné en outre de quelques vingt cinq gentils-hommes, part avant jour du logis, & arrive en la chambre du Roi au mesme temps qu'il achevoit d'expirer. Ainsi mourut ce Prince par les mains qu'il baisoit trop souvent, & desquelles on lui avoit predit qu'il voloit pour Corneille, qui n'estoit pas son gibier, & qu'il seroit tué par une d'elles. Quelques curieux ont remarqué qu'il receut le coup de la mort, en la mesme maison, chambre & place, & en la mesme annee que dix sept annees auparavant il avoit consulté violemment, sollicité & resolu le massacre de la sainct Barthelemi. Ce fut au reste un Prince d'agreable conversation avec les siens, amateur des lettres, liberal par delà tous les Rois, courageux en jeunesse; & lors desiré de tous; avancé en aage, aimé de peu: qui avoit de grandes parties de Roi, souhaité pour l'estre avant qu'il le fust, & digne du royaume, s'il n'eust point regné.

Environ l'an 1593. les conseils secrets contre le repos de la France commencerent à se resveiller. On employa des moyens couverts du zele de religion & de promesses de recompense infiniment grande tant en la vie presente qu'en la vie & gloire à venir. N. Malvoisin agent du Pape vers l'Archiduc Albert, & paravant à la suite du Duc de Mayenne à Paris, où il s'employoit pour les affaires de la Ligue; indigné de ce que l'Estat de Frãce, depuis la reunion du Roi Henri IV. avec les Catholiques, s'affermissoit, quoi que le Roi n'eust encores receu l'absolution du Pape: pour arrester le cours des heureux succes au royaume, despesche des espions pour descouvrir çà ou là quelque desesperé, qui au peril de sa vie entreprist de tuer le Roi. Sur ceste deliberation il rencontre un Iacopin, & sur pied se resouvint de Iaques Clement, moine de ceste ordre, qui l'an 1589. avoit tué Henri troisiesme. Ce Iacopin se nommoit

Charles Ridicovius, & tost apres se surnomma d'Avesne, lors aagé de 28. ans, qui estoit entré au Convent des Iacopins de Gand, y avoit six ans. Malvoisin apprint que ce moine en devis frequent avec quelques amis, & deplorant l'estat de la Chrestienté, deschiree en tant de lieux par la malice des heretiques, sur tout en France; avoit adiousté qu'vn de ses frequens souhaits (si ce sacrifice plaisoit à Dieu) estoit de trouver l'occasiõ & le moyen d'assassiner, au peril de sa vie, cest usurpateur du nom de Roi, contre le droit & les loix du royaume de France: veu que c'estoit un Loup ravissant, qui estrangleroit les brebis du royaume tres-Chrestien. Estant venu à Bruselles, premier qu'entreprendre execution tant importante, il requit Malvoisin de lui accorder trois choses, 1. Que le Pape & le Sacré college des Cardinaux approuvassent son dessein. 2. Qu'on lui donnast respondant des frais & despens qu'il lui conviendroit faire es destours, seiours & retours, en ses voyages: 3. Facile entree en France, & acces en la Cour.

Malvoisin, respondant pour le Pape & pour les Cardinaux, promit fournir argent pour les frais & despens, à condition asseuree d'estre remboursé, si Ridicou changeoit d'avis. Quant à la seureté du voyage & au moyen de l'execution, on fait venir d'Anvers Nicolas Baste, où il commandoit à la garnison, pour resoudre de tout. Fut trouvé bon, de tuer le Roi d'un coup de pistolet chargé de basles ramees, ou à coups de poignard. Finalement, ils dresserent un accord par escrit entr'eux, en presence de Cornelia Mere, & Iustin frere de Ridicou, par lequel Malvoisin s'obligeoit au nom du Pape & des Cardinaux, de maintenir Ridicou & le guarentir de ce qu'icelui avoit deliberé d'executer, quoi qui en deust avenir. Cela fait, avint que la mere se confessant à pere Hodume Iesuite, entre autres articles lui ayant descouvert ce qui s'estoit passé entre son fils & Malvoisin, le Iesuite voulut voir ce fils si hardi d'entreprendre sur la vie d'un tel Roi. La mere ayant amené Ridicou, le Iesuite voyant un petit homme, dit qu'il en faloit un autre plus robuste. Quelque temps apres, Ridicou confessa ceste respõse de Hodume, puis ayant touché de Malvoisin ce qui lui

lui faloit pour son voyage, & receu sa benediction, avec licence au nom du Pape (pour aller plus seurement) de marcher & se trouver par tout vestu à la soldatesque, monter à cheval, saulter, danser & escrimer, sans remords de conscience: il vint à Sainct Quentin en Vermandois, où le Vicomte d'Aux cômandoit. Là il aprint beaucoup de choses par gens de sa conoissance, de l'estat du Royaume, de la reconciliation du Roi, & de sa legitime succession à la couronne: neantmoins il se porta iusques à Sainct Denis, d'où, soit qu'il se repentist de son entreprise, soit que la difficulté & le peril où il se precipitoit l'effrayast, il rebroussa chemin & tournant visage vers Picardie, retourna par Cambrai, Valenciennes & Mont en Hainaut, à Gand, puis se rendit à Bruxelles vers Malvoisin, qui lui demande doucement, pourquoi il n'avoit executé sa promesse? Son excuse fut, que le Roi avoit esté receu au giron de l'Eglise; partant que le mort resuscité devoit estre laissé en ce bon estat.

Malvoisin hochant alors la teste, dit, Tant y a que le Pape a excommunié ce Bearnois, & proscrit tous ceux qui le suyvent. Sur ce il pria Ridicou de lui declairer s'il vouloit pas perseverer en son premier dessein? Si ie voioy (respond Ridicou) le mandat du Pape, l'affaire s'achemineroit plus meurement. Là dessus un certain Capitaine, nommé Iulio, domestique de Malvoisin communique en secret avec Ridicou, lequel sans plus tarder est renvoyé en France vestu en laquai, comme envoyé par Nicolas Baste promettant de livrer au Roi la ville de Bapaulme. C'estoit un pretexte à ces conspirateurs pour donner à leur assassin plus facile acces à la personne du Roi pour le tuer.

En mesme temps, un autre Iacopin de Gand, qui avoit paravant communiqué avec Malvoisin à Bruxelles, fit un voyage à Rome. De retour ils traiterent ensemble du mesme assassinat. Au bout de quelques iours Ridicou s'estant fait Prestre, s'achemina aussi à Rome, d'où Malvoisin estoit revenu Ridicou fut fortifié en sa promesse, & repassant à Milan, où il communiqua de l'affaire, parvint finalement en la ville d'Amiēs, où il seiourna quelques iours, comme en intention de se rendre Capucin,

Environ ce temps, le Cardinal de Florence, Legat du Pape, vint en France, apres la reconciliation du Roi avec le Pape. Ce nonobstant la deliberation de tuer le Roi duroit, & Ridicou, s'achemina iusques à Paris, pour espier plus commodement le moyen de faire ce qu'il pretendoit. De Paris il retourna soudain à Amiens, & pour mieux couvrir son dessein se surnomma D'Aveines, puis s'adressant à Vincent le Roi, preuost de la ville lui tint propos de Ridicou, disant qu'icelui sollicité par Malvoisin d'assassiner le Roi, n'avoit voulu y entendre. D'avantage, il parla de Pierre Argier aposté pour executer mesme dessein, & en depeignit le visage au Prevost, lequel en donna prompt avertissement à son Prince Souverain.

En mesme temps un certain, qui se renommoit Italien, sur l'avis donné par le Prevost d'Amiens, fut prins & constitué prisonnier à Monceaux, où le Roi estoit lors. Il se disoit envoyé par Nicolas Baste, pour donner parole au Roi de la reddition d'Ardres, non point de Bapaulme, villes de Picardie, tenues par l'Espagnol. Tout cela acreut le soupçon, dont s'ensuivit mandement au Prevost, d'amener en Cour Ridicou, lequel (se surnommant tousiours D'aueines) descouvrit au Roi tous les propos tenus entre Malvoisin & Ridicou tant à Bruxelles qu'à Rome, que Ridicou, son intime ami, lui avoit declaré par le menu. Le Roi voyant tant de coniurations descouvertes & renversees par une singuliere faveur de Dieu; iugeant aussi qu'une recerche & enqueste iuridique ne se pourroit faire sans extreme flestrissure & infamie de Malvoisin, & du Pape, auquel peu auparavant il s'estoit reconcilié, qui pourroit n'avoir rien sceu de tout ce complot; D'avantage que l'Archeduc Albert ne devoit estre soupçonné d'y avoir trempé, & que tant de bruit pourroit troubler la negotiation de paix dont le Cardinal de Florence avoit desia parlé; il resolut de dissimuler, & se contenta de releguer Ridicou dans le Cloistre de S. Martin, où il demeura iusques en Fevrier suyvant, plus libre que captif. Mais lors chargé de nouveaux soupçons, il fut arresté qu'on le serre-

ſerreroit es priſons du Four-l'Eveſque, où il demeura vingt mois entiers : en fin deſquels le Roi ſans plus ample conoiſſance, ni par decret public, ordonna qu'il ſeroit laſché : pourtant il commanda à Ville-roi d'en dreſſer un brevet, lequel il ſouſſigna, commandement lui ayant eſté fait de vuider hors du royaume, avec defenſes d'y rentrer iamais, à peine de la vie. Mais Ridicou, en lieu d'accepter la grace du Roi à lui ſignifiee par François du Val grand maiſtre de l'hoſtel, à l'aide de Charles Viardot portier du Four-l'Eveſque, par lui corrompu durant ſa priſon, fit fracture, ſe ſauva le 24. d'Aouſt mille cinq cents nonante huict & ſecouru d'argent par quelques bigottes print le chemin de Troys, Langres & Dijon, & ſe rendit en la Franche-Comté, cerchant (ce diſoit-il) quelque hermitage.

Ayant ſejourné quelques iours en la Comté, guidé de ſon malin eſprit & ne pouvant arreſter en place, il entra en Lorraine, où il deviſa quelquefois à Sainct Nicolas avec le pere & la mere de Iean Chaſtel parricide, releguez hors de France : puis traverſant le Liege, ſe rendit, changé d'habit, en la ville de Gand. Là fut remis ſus le complot de tuer le Roi. Pourtant Ridicou rebrouſſant chemin & touſiours porté par ſon execrable deſſein, ſe rendit pres de Beſançon en l'Abbaïe de Sainct Vincent, d'où apres un Colloque ſecret avec gens de ſa ſorte, il vint à Dijon, où il receut argent, communiqua avec un certain Iacopin, nommé Clement Odin, vint à Langres, & finalement s'arreſta à Gray, en la Franche-Comté, là ces deux moines aſſociez s'accoſterent de Pierre Moret Curé du lieu, & s'aprivoiſerent tellement enſemble, que Ridicou lui decela tout leur ſecret, aſçavoir qu'eſtant à Bruxelles l'Agent du Pape l'avoit perſuadé de tuer le Roi, & convenu enſemble de tout ceſt affaire : qu'en ſuite il s'eſtoit acheminé iuſques à Sainct Denis, d'où (ſon deſſein n'ayant pas ſuccedé ſelon ſes projets) il s'en eſtoit allé en Italie, puis eſtoit retourné plus reſolu que devant. Morel ayant tout à l'heure

averti Didier Parisot Seigneur du lieu, des propos de Ridicou, ce gentil-homme fremissant d'horreur à ce recit, mit promptement ordre à ce que ces deux nouveaux Hermites ne peussent s'escarter de là, puis court en poste à la Cour, & donne si à propos avertissement de ce qu'il avoit apris, que par commandement du Roi, ces deux Hermites, Ridicou & Viardot, furent enleuez & amenez prisonniers en Cour. Ridicou enquis des causes de sa fuite, respondit n'avoir esté induit à s'enfuir du Four l'Euesque, que de la peur qui le tenoit, cas avenãt que le Roi ne le voulust plus voir, il ne fust contraint s'en retourner à Gand, tomber es mains des Iacopins & des Iesuites, qui avoyent conspiré contre sa vie : pource qu'il avoit descouvert les devis entre Malvoisin & lui, touchant l'assassinat du Roi. Mais ceste responsе ne seruoit que d'excuse, attendu qu'il constoit par indices & tesmoignages non seulement des son premier voyage, comme lui mesme l'avoüoit franchement: mais de plus qu'il avoit perseveré en sa cruelle resolution de tuer le Roi, & en ce courage quitté l'Italie, essayé de parler au Roi, qui de sa benigne grace l'avoit congedié, à condition de se retirer promptement & n'y plus revenir.

Neantmoins il estoit descendu de Brabant en la Duché de Bourgongne, & auoit descouvert au Curé Morel, tesmoin irreprochable, tout son dessein, finalement ces deux moines furent envoyez au Parlement, afin d'agir contre eux selon les loix. Ridicou, enquis qui l'avoit meu de tuer le Roi, respondit qu'outre les frequentes predications es chaires des Eglises, & les leçons des Docteurs es escholes publiques, il avoit ouy par les places, quarfours & compagnies, haut louër Iaques Clement, qui s'estoit voué à la mort pour affranchir les François, qui le tenoyent pour un glorieux martyr. Que ceste commune voix l'auoit porté en persuasion, qu'il feroit un acte agreable à Dieu, s'il faisoit mourir le cruel usurpateur & iniuste dominateur d'un royaume tres-Chrestien, qu'il deschiroit ruinant une infinité d'ames. Pourtant comme Malvoisin pour le confermer en ce dessein lui proposoit l'authorité de Dieu & du Pape, de mesme courage il s'estoit resolu de faire ce detestable assas-

assassinat. Que son premier voyage en France ayant esté vain, & lui s'estant fait prestre, il s'estoit repenti & avoit renoncé sa deliberation. Qu'il n'auoit esté à Rome, que pour se faire rembourser par Malvoisin des frais & despens de son voyage en France, suyuant leurs conventions. Or d'autant que Malvoisin l'exhortoit derechef à parachever, il s'adressa au grand Penitencier des Pays bas resident à Rome, nommé Charles Servius, auquel ayant demandé avis de cest affaire, le Penitencier detesta telle entreprise, accusant Malvoisin de temerité, pour avoir entreposé l'authorité Ecclesiastique en un affaire duquel le Pape estoit fort eslongné. Il adiousta que le Penitencier le voyant irresolu, lui avoit dit qu'il n'improuvoit pas sa premiere deliberation, puis conoissant que Ridicou s'en repentoit, avoit aussi changé de face & de langue, l'admonnestant fort expres de ne descouvrir à personne les propos que Malvoisin lui avoit tenus. Ridicou faisoit tous ces discours pour s'excuser: mais ne pouvant iustifier son retour en France, d'où il avoit esté banni en termes expres, par la grace du Roi, qui lui avoit defendu d'y reuenir : n'ayant non plus sceu respondre à l'accusation de Morel, ni excuser les indices & soupçons qui en naissoyent, il fut condamné à mort, & preallablement appliqué à la question extraordinaire, où il ne dit rien outre ses confessions precedentes. On lui rompit les membres, & fut mis sur la rouë. Viardot qui s'en estoit fui avec Ridicou, apres la fracture des prisons, fut banni du royaume, & ses biens confisquez.

Au mesme temps un Capucin de Sainct Mihel ville au Diocese de Toul en Lorraine, ayant quitté le coqueluchon, & vestu en laquai, se nommant *Nicolas l'Anglois*, soupçonné de conspiration contre la vie du Roi, constitué prisonnier, & interrogué pourquoi il avoit quitté la moinerie, ne respondant mot qui lui servist à iustification, & finalement convaincu par autres indices & tesmoignages fut condamné à mesme supplice que Ridicou, au mois d'Avril 1599. *Extrait du V. Tome des histoires de M. le President de Thou, li. CXXIII. pag. 879. &c.*

I'entre avec horreur en la consideration de l'assassinat de HENRI LE GRAND. Pierre Matthieu en son Histoire de France, tout à la fin d'icelle escrit ces mots: Tant de testes tienent à ceste teste (du Roi Henri IIII.) tant de vies à ceste vie, qu'en la duree de ses jours nostre repos est durable. Nous ne demandons pas au Ciel la seurté de nos fortunes, ni l'accroissement de nos honneurs, ni le long cours de nos felicitez : mais seulement souhaitons une chose qui comprend tout cela: Le Salut du Prince. Ce mesme Historiographe publia un livre contenant l'histoire de la mort deplorable de ce Prince Roi de France & de Navarre. Ceste histoire sert d'ample commentaire à tout ce qui se peut dire & escrire de la mort sanglante du Roi, & des justes supplices de l'assassin. 2. Le second livre de Pierre Matthieu est un poëme de cent & sept Stances, intitulé les Trophees de la vertu & de la fortune de Henri le Grand. 3. Le Panegyre, contient les louanges de ce grand Prince. 4. Le Discours funebre de la mort inopinee d'icelui. Si ces quatres livres n'eussent contenu qu'une fueille ou deux de la lettre & mesure du present volume, ie les eusse descrits. Mon dessein m'enioint brieveté. Ie presente donc au lecteur le brief discours suyvant. Le Vendredi 14. iour de Mai, l'an 1610. Le Roi troublé de quelques devinations, qui le menaçoyent de mort en ce iour là, prié par ses plus proches de le vouloir passer à l'ombre; apres s'estre ietté par trois fois sur un lict, pour y cercher (sans trouver) le repos, avoir prié Dieu extraordinairement, entra dans son carrosse, relevé de tous costez, pour voir à son aise l'apparat & la magnificence, acompagné des Ducs d'Espernon, de Monbazon, Mareschal de Laverdin, La Force, & autres : ayant trouvé un embarras de charrettes à la rue de la Ferrônerie, & ses va-de-pieds, hors mis deux, ayans pris par le cloistre de S. Innocent, François Ravaillac d'Angoumois, mettant le pied sur le rayõ d'une rouë de derriere, pour avancer son corps dedãs le carrosse, trouva le Roi pãché vers la poictrine droite, lui dõna trois coups, les deux derniers portans au cœur, d'un cousteau à manche de poignard, ur le quel y avoit un caractere gravé. Le meurtrier levoit la main

la main pour le quatriesme coup, quand il fut arresté & pris par le Va-de-pied. Le Roi n'ayant monstré aucune respiration de vie, fut couvert d'un manteau, & ayant ensanglanté toute la rue de S.Honoré, fut porté au Louvre, sur le lict qui n'agueres lui avoit refusé le repos. Le cruel assassin & parricide execrable susnommé fut exterminé par divers supplices descrits au volume intitulé le Mercure François, en la suite de l'histoire de la Paix, commençant l'an M. DC. VII. iusques à l'an M.DC.X.

Ayant parlé de ce funeste coup, il adiouste ce qui s'ensuit: Divers discours se sont faits sur la mort de ce grand Roi, en des pays estranges, dont l'alliance avec la France consiste plustost en ceremonies exterieures, qu'en amitié, leur inimitié estant trop conue par les effects. Mais quand on considerera les divers attentats sur la vie de ce Prince depuis 26. ans en çà, & quand ils ont esté entrepris, on iugera aisement que ce dernier acte a esté forgé en la mesme boutique d'où les autres sont sortis. En l'an 1584. lors que son ennemi vid qu'il estoit le presomptif heritier de la Couronne, le Capitaine Micheau vint des Pays bas pour le tuer. Estant parvenu à la Couronne par la mort du Roi Henri III. l'an 1589. Rougemont fust sollicité de le tuer, par le petit Fueillant. Ie l'ai veu prisonnier à Tours long temps: & pource que Rougemont en avoit averti, il ne laissa d'avoir arrest, portant defenses d'aprocher le Roi de dix lieuës. En l'an 1593 comme cest ennemi mortel de la grandeur du Roi Henri IV. vid qu'il estoit eschappé de tant de batailles & sieges de villes, sans y avoir espandu une goutte de son sang, ayant donné une trefve à son royaume, & toutes les villes inclinantes à le reconoistre, il suscita Pierre Barriere, lequel fut executé à Melun. En l'an 1597. peu apres les Estats tenus à Rouën, & que le Roi faisoit tant de preparatifs pour la guerre qu'il desseignoit en Flandres, survint l'attentat de Ridicou & de son compagnon susmentionnez. Pierre Matthieu, en son histoire de la Paix rapporte qu'en l'an 1600. deux assassins qui avoyét entrepris de tuer le Roi au commencement de la guerre de Savoye furent reconus: & que le Roi

mesme ne voulut pas que l'on s'en saisist: Dieu les punira assez, dit-il, sans que ie m'en mesle. L'histoire de divers autres assassins entreprenans sur la vie de Henri IV. avant & depuis qu'il a esté Roi, requiert un Volume à part. Et i'estime qu'à peine trouvera-on en ce siecle & es precedens, Prince contre qui tant de meschans de diverses couleurs se soyent eslevez que contre lui, mis à mort par le plus chetif de tous.

I'adiousterai encore trois Assassins, descrits au cinquiesme livre de l'histoire Vniverselle du Sieur d'Aubigné ch.5.tom.2.& au 3.tome de la mesme histoire, chap. 25. Ces trois se surnomment Gavaret, Lors, Barriere. Quant à Gavaret, gentil-homme d'aupres de Bourdeaux il se laissa corrompre, & entreprit de tuer le Roi de Navarre, qui ayant eu avis du dessein, & s'acheminant à Gontaud, monté sur un bidet, acompagné de deux gẽtils-hommes & d'un escuyer; A moitié chemin de Gontaud il rencontra Gavaret seul, sur un cheval, à la veuë duquel il presupposa l'hõme estre celui dõt il avoit eu advertissemẽt: car icelui avoit escrit d'un cheval acheté six cents escus, donné à un assassin. Sur ceste opinion les trois qui l'accompagnoyent se serrent aupres de lui. Il demande avec une chere gaye à Gavaret si le cheval estoit fort bon? Sur la response qu'Oui, le Roi se presenta à le taster. Gavaret devint pasle, & pensif: mais comme il se vid serré, il accorde le cheval à ce Prince, qui estant monté, regarda au pistolet, & trouve le chien abatu: il l'envoye en l'air, & sans descendre va au galop à Gontaud, où il rendit le cheval, & commande au Capitaine Melon, qu'il se desfist de Gavaret: comme il fit, le plus honnestement qu'il peut. Gavaret estant de retour vers ceux qui l'avoyent employé, delibera de retourner à la religion Romaine, & comme né & nourri en elle, & selon ce qu'il avoit promis, avec marques que trouverez assez hors du naturel. Des la sortie de son enfance il parut taché de tant de sortes de vices, qu'ayant encouru la malediction de son pere, il eut recours à un voisin son parent, de la Religion reformee nommé du Puy, Seigneur de Beigne,

gne, qui lui administra, vivres, vestemens, chevaux & armes, par l'espace de trois ans. Aux guerres de l'an 1580 Beigne & Gavaret furent envoyez à l'entreprise de Montaigu, en laquelle Gachon qui estoit chef fut tué, & Melon estant demeuré le chef & gouverneur, puis apres Beigne fit que Gavaret eut un entretien en la garnison : & de là à quelque temps encore le Lieutenant de Melon voulant faire compagnie à part, sa place fut promise à Gavaret. Mais le Roi de Navarre, lui ayant tenu le langage que nous avons dit, le Lieutenant fut retenu, pour eslongner Gavaret, qui deslors fit plusieurs desseins, pour se venger de Melon, notamment par quelques fausses entreprises sur Blaye, sur le Chasteau-trompette, & sur S. Macari. Ce qui s'ensuit est horrible à escrire, & à lire.

Le Pere de Gavaret estant mort, & lui demeurant au Chasteau de Semans, Melon & la pluspart de sa compagnie furent invitez avec une grande esperance de bonne chere : & le premier iour d'Aoust 1584. Melon & ses compagnons s'y rendirent, en nombre de vingt six, la pluspart chevaliers. Apres plusieurs caresses receuës à l'arrivee, le disner estant mis sur table, & eux assis, quelqu'un s'estãt avisé, qu'il n'y avoit pas un cousteau, se mit à en demander. Sur ce poinct sortit le Capitaine l'Estaire, qui se jetta en foule dedans la Sale avec cinquante huict hommes armez, qui bien à leur aise prirent tous les maistres prisonniers : puis ayans separé les valets, & quelques pauvres soldats, qui ne pouvoyent payer rançon, menerent tous les prisonniers pres de l'estable & les y poignarderent, exceptez Melon & quelques uns qui comme lui peurent payer grosse rançon. Sur l'heure, Gavaret escrit à Beigne, commençant sa lettre par, *Mon Pere*, contraignit Melon, la dague à la gorge, d'escrire aussi pour le faire venir, acompagné du Capitaine d'Auché, de trois autres, & d'un jeune homme nommé Baptiste de Bot, qui chantoit excellemment, & n'abandonnoit gueres Beigne, ayant grande familiarité avec Gavaret. A l'entree de la porte toute ceste troupe est poignardee, hors mis Beigne & de Bot.

Gavaret monstre à Beigne le premier monceau des tuez: surquoi le bon vieillard ayant fait des exclamations pleines d'horreur, Gavaret promet lui sauver la vie, s'il vouloit dire que l'acte estoit un brave traict de vengeance. Mais Beigne, persistant en ses detestations, desirant & demandant la mort, pour ne vivre plus en un siecle produisant des monstres tant prodigieux; est lié, garotté & gardé au lendemain iusqu'apres disné, Gavaret fit venir de Bot en la presence de ce Pere, & lui dit, *Mon frere*, ie te prie, donne moi un air des plus tristes & des plus beaux que tu saches. De Bot, à qui la peur avoit osté l'envie de chanter, pensa ainsi; on m'a gardé apres les autres, c'est quelque apparence que ce tygre pourra s'esmouvoir. Il s'efforça donc, pour charmer ce brutal. Et, ceux qui estoyent presents ont depuis rapporté n'avoir jamais ouy rien de tel. A la fin du chant, le cruel dit, il n'y a que Gavaret qui puisse achever ceste tragedie; & tout incontinent poignarda le jeune homme aux pieds de son Pere: en suite le Pere mesmes de quatre coups de poignard qu'il lui donna dans l'estomach. L'estrange mort de ce diable Gavaret n'est point encores parvenue à nous. Reservons la pour en faire part aux bons François dolents de voir leur patrie souillee par tant d'assassins & parricides de leurs parens, freres, amis & patriotes.

Parlons de Loro, Capitaine Espagnol, le sommaire en est tel. En l'an 1584. cest homme vint à Nerac, là où il s'adressa un soir au sieur d'Aubigné, & par une longue harangue tascha lui persuader qu'il mettroit Fontarabie, ville frontiere des terres du Roi de Navarre, entre les mains d'icelui, moyennant bonne recompense. L'enorme stature, le visage monstrueux, & l'effroyable mine de Loro, qui se disoit Capitaine du Chasteau de Fontarabie, donnerent mauvais goust à son auditeur. Neantmoins il arresta dextrement Loro, puis alla promptement trouver son maistre, & lui dit, Sire voici un abregé de nos peines (pource qu'il venoit de nouveau de S. Sebastian, sur les e. res de l'entreprise de Grammont) pourveu qu'il plaise à V.M. ouyr un homme, qui m'est venu trouver, avec les conditions que Fronte-

Frontenac (à qui ie le communiquerai) & moi vous apporterons. Car s'il y eut iamais un assassin, c'est celui qui se presente, consideré en toutes ses parties. Si cela n'est pas, l'affaire est horrible entre vos ennemis, & avantageuse à vous & aux vostres. Le Roi ne pouvant s'accommoder à l'advis d'Aubigné, l'envoya ailleurs pour quelque autre dessein. En ces entrefaites avint que certain Prestre ou moine Confesseur de Fontarabie, s'enquit fort instamment de quelques soldats du Chasteau, où estoit Loro leur Capitaine, adjoustant qu'il lui tardoit bien de n'en avoir nouvelles, iceux envoyerent advertissement, plus pour satisfaire à la curiosité du Confesseur, que pour autre consideration. Ils depeignoyent Loro l'appellans demi-Geant. Soit que Loro eust ja parlé au Roi de Navarre, ou non, il fut constitué prisonnier, contre la volonté du Roi. Ce demi-Geant ne fit plus que hurler, grincer les dents & cercher diverses inventions pour se faire mourir. Or pource que c'estoit un estranger, emprunté par les menees d'un Grand, le Conseil fut d'avis, que Loro fust esloigné de là, mené à Castel-jaloux, pour y parfaire son proces. Avint qu'en passant sur le Pont de Barbaste, Loro se ietta la teste en bas dans la riviere; (precipice effroyable à ceux qui le regarderont) & tomba entre deux rochers, où par grand hazard il se trouva de l'eau assez pour soustenir ce colosse & le garder d'estre brisé: n'y ayant gueres d'endroit qui eust peu le garentir que celui-là. On court de tous costez pour le reprendre; & il y eut bien de la peine: pource qu'il cerchoit tousiours le fond de l'eau, ployant opiniastrement la teste en bas, sans se noyer. Il fut donc mené à Castel-jaloux, & ayant tout confessé, executé en la prison, son proces esteint avec lui. De tant d'accidens, où il a paru au Roi de Navarre que valent les serviteurs amis, il a esté bon que cest exemple se soit veu; à la lecture duquel plusieurs bons François accompagneront d'un souspir ces paroles, Ah! que ce Prince n'a-il esté tousiours en aussi fideles mains!

Quant à Pierre Barriere, natif d'Orleans, il fut pris

à Melun,&,par l'avertissement d'un Iacopin, à qui ledit Barriere s'estoit confessé à Lyon, fut trouvé saisi d'un cousteau d'assassin. Il ne falut pas beaucoup le tourmenter pour lui faire confesser comment il avoit esté induit à entreprendre la mort du Roi,par les confessions & exhortations d'un Capucin de Lyon,& depuis encouragé à mesme chose par Aubry, Curé de Sainct André des Arcs à Paris, & encor de son Vicaire : mais plus amplement,& en termes plus forts par Pere Varad Iesuite, qui l'avoit tenu long temps enfermé pour ceste instruction. Il fut pris sur le poinct de son execution. Le Roi arrivant à Melun , le proces de ce meschant lui fut fait & parfait. Premierement il fut tenaillé,son poing,où estoit le cousteau tranchant des deux costez & fait à ondes, bruslé,puis le corps brisé sur la rouë, & en fin bruslé , les cendres iettees en la Seine. Cest attentat se faisoit sur le Roi avant quatre semaines escheutes de sa mutation. Es volumes suivans, si Dieu le permet en son support,le Lecteur aura d'autres histoires d'assassins en diverses parties du monde.

ASSEVRANCE *notable.*

VN Prince estranger demandoit au Duc de Virtemberg, nommé Eberhard,de qui il pretendoit se servir, pour faire valoir son Academie de Tubingue, & s'il estimoit sa Duché digne d'un tel ornement? Ie vous confesse(dit le Duc)que mes terres & commoditez sont mediocres : mais ie me glorifie à bon droit d'une chose, qu'en quelque endroit qu'il me plaise aller,& par tout où ie me rencontre, voire tout seul , il n'y a homme de mes suiets, allant ou arresté, pres & entre les mains duquel ie ne m'endorme en toute asseurance. Il repeta les mesmes paroles en une assemblee des princes d'Alemagne,où chascun d'eux portoit des richesses & avantages de ses pays. Ceste asseurance procedoit de sa charité envers ses suiets,lesquels l'aimoyent aussi d'ardante & treshumble affection,à cause de ses excellentes vertus.

Visitant

Visitant ses pays il souloit s'enquerir soigneusement & prudemment de ses subjects touchant la conduite & les deportemens des Officiers, voulant sçavoir fort exactement si la justice estoit convenablement administree. D'avantage il donnoit ordre que les estrangers & passans par ses terres y fussent cordialement receus, sans force ni oppression quelconque: aimant la paix, la saincteté de vie, & toute equité. Ce qui le rendit tant aimé, que ses subjects disoyent comme par un proverbe ordinaire, si Dieu n'estoit, nostre Duc Eberhard pourroit l'estre.

Le principal en lui fut qu'il persevera en ce bon train jusques au bout de sa course, ayant par une adresse singuliere chassé toute incommodité de ses pays d'ample estendue, & procuré que tous ses subjects fussent bien à leur aise. *Ioachim Camerarius, en la vie de Melanchton, livre troisiesme. Agricola en ses proverbes Alemans, & Reinhard Hadamar, au traicté de l'institution du Prince.* Il mourut le vingtquatriesme de Fevrier 1496. n'ayant que cinquante un ans acomplis, extremement regretté de tous ses subjects.

ASSISTANCE *remarquable.*

VN marinier du bourg de Marennes en Saintonge, ayant fait bastir un navire de quarante tonneaux, pour continuer son trafic sur mer, se mit à la voile l'an 1559. son vaisseau chargé de vin, & tourna vers la Bretagne. Approchant des basses de Bresac, le navire choqua contre un escueil nommé Roquedonne, à quatre bonnes lieuës de l'isle de Bresac, où il fut brisé, les marchands & passagers noyez, les provisions abysmees en la mer, ensemble toutes les autres choses qui estoyent dedans le vaisseau.

Huict mariniers eschapperent avec le maistre du navire, nommé Iean Sanson, qui se sauverent sur cest escueil, destituez de vivres, d'habillemens de rechange, & de toutes autres commoditez, exposez à l'incle-

mence de l'air extremement froid alors. Au reflus & abaissement de la mer, ils descendoyent au pied du roc, pour y recueillir quelques petits poissons, qu'ils mangeoyent tout cruds, sans autre viande & sans bruvage, ayans pour couverture le ciel, & pour couche la froidure du rocher : d'heure en autre ils se noyoyent à sec, & mouroyent à tout moment sans mourir. Ceste rigueur insupportable de diverses calamitez emporta tous ces miserables (excepté Iean Sanson) en peu de iours. Quant à lui, demeuré seul ; apres avoir enseveli le dernier dedans les ondes de l'Ocean, un mois entier combatu de faim, de soif, de froid, d'ennuis, & puis d'une telle foiblesse & d'enflure de tout le corps, que force lui fut de ne bouger d'une place ; ne voyant en ses destresses rien tant que l'image de la mort, il implore Dieu devotement, qui par un flus extraordinaire lui jetta un poisson iusques à l'endroit où il estoit assis, lequel il mangea, continuant de se recommander à Dieu. Les insulaires ayans quelque doute de ce naufrage, envoyerent trois hommes dedans une chalouppe descouvrir la perte, & voir s'ils en pouvoyent tirer quelque profit. C'estoit, à leur esgard, apres la mort le medecin. Mais Dieu, ayant conservé Sanson trente trois jours entiers en cest escueil de mort, lui envoya ces trois insulaires qui l'enleverent de son lict de pierre, & le porterent comme ils peurent en leur chalouppe, puis en l'isle où il fut six semaines entieres en un bon lict, bien traicté, de sorte qu'il revint en convalescence, & vescut encore dix ans depuis. *Extraict du choix des histoires memorables de A. D. B.*

ASTROLOGASTRE *chastié.*

QVelque temps apres la mort du Roi Charles IX. la guerre civile se r'alluma en France, particulierement en Dauphiné, ou le Prince Dauphin commandant à l'armee royale fit un tel effort au Pousin, que le

assie

aſſiegez apres un aſſaut general couragement ſouſtenu furent contrains d'abandonner la ville qui fut expoſee au p llage & abandonnee au feu ,· par un moyen bien nouveau. Il y avoit en l'armee du Prince certain ieune Aſtrologue. L'un des principaux en l'armee du Prince nommé Sainct Luc, ayant demandé à ce ieune homme, que deviendroit le Pouſin ? Le Prognoſtiqueur (apres y avoir penſé profondement) reſpondit, Il perira par feu. Voici comment. Comme on pilloit la ville, ce devin fut trouvé mettant lui-meſme le feu par tout, Sainct Luc le trouvant le lendemain lui demanda, Or ça, noſtre maiſtre, ne vous doit-il point arriver aujourd'hui d'accident ? Le devineur n'euſt pas ſi toſt reſpondu, Non, que Sainct Luc donne de ſa baguette au ventre du cheval ſur lequel il eſtoit monté, que ce cheval, fait à cela, donna tel coup de pied à l'Aſtrologue, qu'il ne s'en eſiouyt pas. *Hiſtoire de France ſous Henri III.*

ASTROLOGVES *iudiciaires.*

LE Pape Iules III. mort le 23. iour de Mars 1555. dix-huict iours apres Marcel Cervin Cardinal lui ſucceda par la faveur de quelques Cardinaux qui reſpectoyent ſon erudition : mais il ne ſubſiſta en ce ſiege que vingt deux iours, au bout deſquels il fut eſtouffé d'apoplexie, aagé de cinquante cinq ans. Son pere Richard Cervin grand aſtrologue iudiciaire, lui avoit predit qu'il parviendroit au plus haut degré de dignité eccleſiaſtique : au moyen dequoi Marcel faiſant eſtat de telles predictions, & devenu homme fait, ſouvent importuné par Caſſandre Bencia ſa mere, de vouloir entrer en mariage, l'en eſconduiſit obſtinément, & lui dit qu'il ne vouloit point cercher de fortune plus illuſtre que celle qui lui avoit eſté preſagee par les eſtoilles hors mariage & au cœlibat, qu'il ne changeroit nullement aux liens du meſnage. Mais ſon pere oublia de lui dire, que ſon Papat ne dureroit que trois

semaines. Il reste tousiours quelque mot à dire es prognostiques de ces espions du ciel. Au demeurant, l'histoire remarque, que ce personnage donnoit quelque esperance de faire mieux que ses devanciers, & que n'ont fait ceux qui lui ont succedé, si d'avanture il ne se fust esbloui, monté si haut. Vn iour, comme son lecteur recitoit quelques passages de l'escriture saincte, durant le disné: la lecture achevee, Marcel demeura bonne espace de temps sans dire mot, puis se souvenant des paroles d'Adrian IV. lequel deploroit la misere des Papes des l'an 1159. frapant du poing sur la table, s'escria disant, qu'il ne pouvoit comprendre comment les Papes peussent prouvoir à leur salut. Esleu Pape, il ne voulut point changer de nom, & dit à ceux qui l'en importunoyent, je ne changerai de nom, ni de maniere de vivre. I'ay esté & serai Marcel. A l'avanture redoutoit-il quelque changement en sa condition, s'il changeoit de nom: car les estoiles ne l'eussent plus reconu. Les historiens parlent beaucoup de lui, encores qu'il n'ait gueres vescu en son siege.

AVARICE *cruelle, & ses exploits furieux: memorables, pour l'instruction de la posterité.*

IE commencerai le recit du present chapitre de nos recueils par le notable propos & discours du seigneur de Montagne: puis le poursuivrai & terminerai par les diverses histoires que nous avons de tesmoins irreprochables. Ce sera ici le tableau de l'avarice cruelle & de ses furieux exploits, lequel à peine trouvera son pareil en toutes les histoires des siecles precedens. Montagne doncques *au 3. livre de ses Essais, ch. 6.* parlant de l'Inde Occidentale, & du mesnage que les Espagnols y ont fait depuis cent ans: nostre monde (dit-il) vient d'en trouver un autre non moins grand, plein & membru que lui: toutesfois si nouveau, & si enfant, qu'on lui aprend encores son a b c. Il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ni lettres, ni poids, ni ve-

vestemens, ni bleds, ni vignes. Il estoit encore tout nud, au giron, & ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, & nous croyons un Poëte parlant de la ieunesse de son siecle, cest autre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira. L'univers tombera en paralysie: l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. Bien crain-je que nous aurons tresfort hasté sa declinaison & sa ruine, par nostre contagion: & que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions & nos arts. C'estoit un monde enfant: si ne l'avons-nous pas fouëtté & soumis à nostre discipline par l'avantage de nostre valeur & de nos forces naturelles: ni ne l'avons pratiqué par nostre iustice & bonté, ni subjugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responses, & des negotiations faites avec eux, tesmoignent qu'ils ne nous devoyent rien en naturelle clairté d'esprit, ni en pertinence. L'espouvantable magnificence des villes de Cusco & de Mexico: & entre plusieurs choses pareilles le iardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruicts, & toutes les herbes, selon l'ordre & grandeur qu'ils ont en un iardin, estoyent excellemment formez en or: comme en son cabinet tous les animaux qui naissoyent en son estang, & en ses mers: & la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture: monstrent qu'ils ne nous cédent non plus en l'industrie. Mais quant à la religion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux, qui se sont perdus par cest avantage, vendus & trahis eux mesmes. Quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs, la faim & la mort: ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons es memoires de nostre monde par deça. Car pour ceux qui les ont subjuguez, qu'ils ostent les ruses & bastelages, dequoi ils se sont servis à les piper, & le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations-la de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, en religion, en forme, & en contenance: d'un endroit du monde si esloigné,

& où ils n'avoyent iamais ſceu qu'il y euſt habitation quelconque, montez ſur des grands monſtres inconus: contre ceux qui n'avoyent iamais veu cheval ni beſte quelconque duite à porter & ſouſtenir homme ni autre charge, garnis d'une peau luiſante & dure,& d'une arme tranchante & reſplendiſſante: contre ceux qui pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couſteau alloyent eſchangeant une grande richeſſe en or & en perles, & qui n'avoyent ni ſcience,ni matiere par où tout à loiſir ils ſceuſſent percer noſtre acier. Adiouſtez y les foudres & tonnerres de nos pieces & harquebuzes, capables de troubler Cæſar meſme,qui l'en euſt ſurpris autant inexperimenté,& à ceſte heure contre des peuples nuds,ſi ce n'eſt où l'invention eſtoit arrivee de quelque tiſſu de coton,ſans autres armes pour le plus que de pieces, baſtons, boucliers de bois, des peuples ſurpris ſous couleur d'amitié & de bonne foi par la curioſité de voir des choſes eſtrangeres & inconues: oſtez (di-ie) aux conquerans ceſte diſparité,vous leur oſtez toute l'occaſion de tant de victoires. Quand ie regarde ceſte ardeur indomtable, de tant de milliers d'hommes, femmes & enfans, qui ſe preſentent & reiettent à tant de fois aux dangers inevitables, pour la defenſe de leur liberté: ceſte genereuſe obſtination de ſouffrir toutes extremitez & difficultez, & la mort plus volontiers que de ſe ſoumettre à la domination de ceux, de qui ils ont eſté ſi honteuſement abuſez:& aucuns choiſiſſans pluſtoſt de ſe laiſſer defaillir par faim & par ieuſne eſtans pris, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, ſi vilement victorieuſes: ie prevoi que à qui les euſt attaquez pair à pair, & d'armes, & d'experience, & de nombre, il y euſt fait auſſi dangereux, & plus, qu'en autre guerre que nous voyons. Que n'eſt tombee ſous Alexandre,ou ſous ces anciens Grecs & Romains, une ſi noble conqueſte, & une ſi grande mutation & alteration de tant d'Empires & de peuples, ſous des mains qui euſſent doucement poli & desfriché ce qu'il y avoit de ſauvage;euſſent-ils pas conforté & promeu les bonnes ſemences que nature y avoit produit,meſlant non ſeulement à la

à la culture des terres,& à l'ornement des villes,les arts de deça, entant qu'elles y eussent esté necessaires,mais aussi meslant les vertus Grecques & Romaines aux originaires du pays? quelle reparation eust-ce esté, & quel amendement à toute ceste machine,que les premiers exemples & deportemens nostres, qui se sont presentez par dela, eussent appellez ces peuples à l'admiration & imitation de la vertu, & eussent dressé entre eux & nous une fraternelle societé & intelligence? combien eust-il esté aisé de faire son profit d'ames si menues, si affamees d'aprentissage, ayans pour la plus part de si beaux commencemens naturels? au rebours, nous-nous sommes servis de leur ignorance, & inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, & vers toute sorte d'inhumanité & de cruauté, à l'exemple & patron de nos mœurs. Qui mit jamais à tel pris le service de la mercadence & de la trafique? Tant de villes rasees, tant de nations exterminees, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, & la plus riche & belle partie du monde bouleversee, pour la negotiation des perles & du poyvre, mechaniques victoires! Iamais l'ambition, jamais les inimitiez publiques ne pousserent les hommes, les uns contre les autres, à si horribles hostilitez & calamitez si miserables.

En costoyant la mer, à la queste de leurs mines, aucuns Espagnols prindrent terre en une contree fertile & plaisante, fort habitee: & firent à ce peuple leurs remonstrances acoustumees, qu'ils estoyent gens paisibles, venans de lointains voyages, envoyez de la part du Roi de Castille, le plus grand Roi de la terre habitable, auquel le Pape, representant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes. Que s'ils vouloyent lui estre tributaires, ils seroyent tresbenignement traitez, leur demandoyent des vivres pour leur nourriture, & de l'or pour le besoin de quelque medecine. Leur remonstroyent au demeurant la creance d'un seul Dieu, & la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloyent d'accepter, y adjoustant quelques menasses. La responce fut telle: que quant à

estre paisibles, ils n'en portoyent pas la mine, s'ils l'estoyent. Quant à leur Roi, puis qu'il demandoit, il devoit estre indigent & necessiteux : & celui qui lui avoit fait ceste distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas siene, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs. Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroyent : d'or, ils en avoyent peu, & que c'estoit chose qu'ils mettoyent en nulle estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie : là où tout leur soin regardoit à la passer heureusement & plaisamment : pourtant ce qu'ils en pourroyent trouver, sauf le service de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardiment. Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu : mais qu'ils ne vouloyent changer leur religion : s'en estans si utilement servis si long temps : & qu'ils n'avoyent acoustumé prendre conseil que de leurs amis & conoissans. Quant aux menasses, que c'estoit signe de faute de iugement, d'aller menassant ceux, desquels les moyens & la nature estoyent inconus. Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuider leur terre, car ils n'estoyent pas acoustumez de prendre en bonne part les honnestetez & remonstrances de gens armez, & estrangers, autrement qu'on feroit d'eux, comme de ces autres, leur monstrant les testes d'aucuns hommes iusticiez autour de leur ville. Voila un exemple de la balbucie de ceste enfance. Mais tant y a que ni en ce lieu-là, ni en plusieurs autres, où les Espagnols ne trouverent les marchandises qu'ils cerchoyent, ils ne firent arrest ni entremise, quelque autre commodité qu'il y eust : tesmoins les Canibales. Des deux plus puissans Monarques de ce monde-là, & à l'avanture de cestui ci, Roy de tant de Rois, les derniers qu'ils en chasserent, celui du Peru ayant esté pris en une bataille, & mis à une rançon si excessive, qu'elle surpasse toute creance, & celle-là fidelement payee : & avoir donné par sa conversation signe d'un courage franc, liberal & constant, & d'un entendement net & bien composé, il print envie aux vainqueurs, apres en avoir tiré un million trois cens vingtcinq mille cinq cens

pe-

pesans d'or, outre l'argent & autres choses qui ne monterent pas moins (si que leurs chevaux n'alloyent plus ferrez que d'or massif) de voir encore au pris de quelque desloyauté que ce fust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce Roi, & jouyr librement de ce qu'il avoit reserré. On lui aposte une fausse accusation & preuve, qu'il desseignoit de faire souslever ses provinces, pour se remettre en liberté. Surquoi par beau jugement, de ceux mesme qui lui avoyent dressé ceste trahison, on le condamna à estre pendu & estranglé publiquement, lui ayant fait racheter le tourment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on lui donna au supplice mesme. Accident horrible & inouy, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir, ni de contenance, ni de parole, d'une forme & gravité vrayement royale. Et puis, pour endormir les peuples estonnez & transsis de chose si estrange, on contrefit un grand dueil de sa mort, & lui ordonna-on des somptueuses funerailles. L'autre Roi, de Mexico, ayant long temps defendu sa ville assiegee, & monstré en ce siege tout ce que peut & la souffrance & la perseverance, si onques prince & peuple le monstra: & son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avec capitulation d'estre traité en Roi: aussi ne leur fit-il rien voir en la prison, indigne de ce tiltre. Ne trouvant point apres ceste victoire tout l'or qu'ils s'estoyent promis, quand ils eurent tout remué & tout fouillé, ils se mirent à en cercher des nouvelles, par les plus aspres gehennes dequoi ils se peurent aviser sur les prisonniers qu'ils avoyent. Mais pour n'avoir rien profité, trouvant des courages plus forts que leurs tourmens, ils en vindrent en fin à telle rage, que contre leur foi, & contre tout droit des gens, ils condamnerent le Roi mesme, & l'un des principaux seigneurs de sa cour à la gehenne, en presence l'un de l'autre. Ce seigneur se trouvant forcé de la douleur, environné de brasiers ardans, sur la fin tourna piteusement la veuë vers son maistre, comme pour lui demander merci de ce qu'il n'en pouvoit plus. Le Roi plantant fierement & rigoureusement les yeux sur lui, pour reproche de sa lascheté & pusillanimité,

lui dit seulement ces mots, d'une voix rude & ferme: Et moi, suis-je dans un bain? Suis-je plus à mon aise que toi? Celui-la soudain apres succomba aux douleurs, & mourut sur la place. Le Roi à demi rosti fut emporté de là: non tant par pitié (car quelle pitié toucha jamais des ames si barbares, qui pour la douteuse information de quelque vase d'or à piller fissent griller devant leurs yeux un homme, non qu'un Roi si grand en fortune & en merite) mais ce fut que sa contenance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entrepris de se delivrer par armes d'une si longue captivité & sujection: où il fit sa fin digne d'un magnanime Prince. A une autre fois ils se mirent à brusler pour un coup en un mesme feu, quatre cens soixante hommes tout vifs: les quatre cens du commun peuple, les soixante des principaux seigneurs d'une Province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eux-mesmes ces narrations: car ils ne les advouënt pas seulement, ils s'en vantent & les preschent. Seroit-ce pour tesmoignage de leur justice, ou zele envers la Religion? Certes ce sont voyes trop diverses & ennemies d'une si saincte fin. S'ils se fussent proposez d'estendre nostre foi, ils eussent consideré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes: & se fussent trop contentez des meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages: universelle, autant que le fer & le feu y ont peu atteindre: n'en ayant conservé pour leur dessein, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves, pour l'ouvrage & service de leurs minieres: si que plusieurs de leurs chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conqueste, par ordonnance des Rois de Castille, justement offensez de l'horreur de leurs deportemens, & quasi tous desestimez & mal voulus. Dieu a meritoirement permis que ces pillages ayent esté engloutis par la mer en les transportant: ou par les guerres intestines dont ils se sont mangez entre eux: & la plus part se sont enterrez sur les lieux, sans aucun fruit de leur victoire.

Ioi-

Ioignons maintenant à ce que dessus quelques recits particuliers de ceste avarice cruelle & du tout furieuse, qui monstreront à qui le nom de Barbares & mangeurs d'hommes apartient le plus & le mieux, ou à ceux de deçà, ou à ceux de delà la mer. Nous descrirons ces miseres le plus sommairement que faire se pourra, laissant au lecteur ses particulieres cōsiderations sur le tout. Barthelemi de las Casas, cordelier, puis Evesque Espagnol, en marqua maintes particularitez durant un bien long sejour qu'il fit en l'Inde Occidentale, & son livre en langue vulgaire fut imprimé à Seville, puis traduit en d'autres langues. D'icelui nous avons recueilli ce qui s'ensuit. Les Indes se descouvrirent l'an 1492. & furent habitees des Espagnols l'an suivant. La premiere terre où ils entrerent pour habiter fut la grande & tres-fertile isle, par eux surnommee Espagnole, laquelle contient six cens lieuës de tour.

Il y a tres grand & comme innombrable nombre de petites & moyennes isles tout autour, lesquelles nous avons veuës les plus peuplees de leurs gens naturels qu'autres pays du monde. La terre ferme, à deux cens cinquante lieuës loin de ceste isle ou environ, contient au long de la coste marine plus de dix mille lieuës, ja descouvertes, & s'en descouvre tous les jours d'avantage, fourmillantes en Indiens, gens simples, obeissans à leurs seigneurs, s'assujettissans volontiers aux Espagnols, humbles, patiens, paisibles, delicats, de petite complexion, pauvres, sobres, desnuez de meubles & de vestemens, marchant nuds fors au regard des parties honteuses: ou pour tout habit equippez d'une mante de cotton d'environ deux aunes en quarré, pour tout lict n'ayans qu'vne natte par terre, ou une rets attachee par les quatre bouts à quelques paux: au reste d'entendement net & prompt, dociles, capables d'aprendre du bien, enclins à entendre que c'est de religion, de pieté, de droiture: desireux, & ardans de sçavoir, & devotieux quand on les instruit. I'ai oui dire à des Espagnols, que ces Indiens estoient les plus heureux peuples du monde, s'ils eussent eu la cognoissance de Dieu. Les Espagnols vindrent vers ces aigneaux, comme loups, lyons, tigres cruels & allou-

vis, sur lesquels ils s'acharnerent de telle sorte depuis ce temps, jusques à l'an 1542. & ont continué depuis, qu'il n'a esté question que d'ouyr parler de pauvres Indiens affligez, angoissez, vendus, torturez, tourmentez, tuez, hachez en pieces, mangez des chiens, & destruits par estranges façons de cruautez non jamais veuës, ni ouyes, ni leuës, ni peintes, ni songees; jusques là, que de plusieurs millions d'ames dont l'Isle Espagnole estoit remplie, on n'y en eust sceu trouver deux cens au bout de quelques annees apres la descête des Castillans. L'isle de Cuba, quasi aussi longue que le chemin de Valdolit à Rome est des long temps comme deserte. Celles de sainct Iean & de Iamayca, tres-grandes, fort plaisantes, merveilleusement fertiles, desolees. Plus de soixante Isles, surnômees les Lucayes, celles des Geans & autres, où se trouvoient lors de la descouverte plus de cinq cens mille personnes, totalement desnuees, les insulaires ayans esté faits esclaves, & emmenez au travail des mines, où en peu de temps ils perirent tous. Les autres isles voisines traitees de mesme, & reduites en desert.

Quant à la grande terre ferme, nous sommes certains (poursuit l'Evesque las Casas) que nos Espagnols, par leurs cruautez & execrables deportemens, ont despeuplé & desolé plus de dix royaumes, plus grands que toute l'Espagne, compris aussi en icelle Aragon & Portugal, & deux fois plus de pays qu'il n'y a de Seville à Ierusalem, qui sont plus de mille lieuës, lesquels royaumes encores pour le jourd'hui demeurent en friche & totale desolation, ayans esté paravant autant peuplez qu'il est possible. Nous pouvons monstrer par bon & infaillible compte, que durant lesdits quarante ans sont peris par telles tyrannies & actions diaboliques des Espagnols, plus de douze millions d'hommes, femmes, & enfans Indiens. Voire je croi ne m'abuser point si je di plus de quinze millions. Les histoires escrites & qui parlent des cruautez Castillanes exercees en ces pays-là, depuis l'an 1540. jusques à present, font mention de la desfaite d'un autre pareil & plus grand nombre d'Indiens exterminez par toutes sortes de cruautez horribles.

bles. Les Espagnols ont suivi deux expediens, l'un, s'appelle injuste & brutale guerre : & l'autre, extermination de tous les Indiens qui avoyent quelque reste de cœur pour respirer, souspirer & penser tant soit peu à quelque recouvrement de liberté. De ce nombre ont esté tous les Caciques ou seigneurs & principaux des pays conquis : en apres tous les hommes robustes & courageux. Quant aux femmes & enfans, il n'y eut onques gens ni bestes au monde plus esclaves & miserables que ceux-là. Si l'on demande pourquoi les Espagnols ont destruit & saccagé tant de pays & de personnes? ç'a esté la cruelle faim de l'or, de l'argent, des perles, & le desir de s'avancer à des hauts estats qui ne leur convenoient nullement. En l'execution de leurs passions ils ont eu moins d'esgard aux Indiens qu'à des bestes, & les ont foulez aux pieds avec plus de desdain que la bouë des rues, sans se soucier de leur instruction & salut, au contraire ils n'ont procuré que leur perdition tant des corps que des ames.

Ie marquerai consequemment quelques particularitez de l'avarice cruelle des Castillans & de leurs exploits furieux selon la description que leur Evesque en a faite. Les Espagnols ayans commencé de prendre les enfans & les femmes des Indiens en l'Isle Espagnole, pour en abuser, d'abondant dissipoyent tous les vivres, tellement que ce qui pouvoit suffire à trente Indiens (fort sobres) pour un mois, un Espagnol le gaspilloit en un jour. En peu de temps les Indiens conurent que ces barbus (ainsi les nommoyent-ils) n'estoient pas descendus du ciel. Ces pauvres insulaires cachoient leurs vivres, femmes, enfans : les autres se sauvoient aux montagnes, apres avoir esté soufflettez, & bastonnez par tels nouveau-venus, qui emprisonnoient les Caciques & gouverneurs du pays. Finalement un capitaine Espagnol força la femme du plus grand roi de toute l'Isle, dont les sujets voulans se ressentir, les Espagnols à l'aide de leurs chevaux, espees & lances, se mirent à faire des meurtres & saccagemens estranges, n'espargnãs aage ni sexe, despeçans les femmes enceintes & acouchees, & se comportans envers

telles pauvres creatures, comme feroient des loups & lyons au milieu d'un troupeau de moutons enfermez. Leurs gageures estoyent de fendre un Indien, ou lui avaler la teste, ou le transpercer d'un coup. Ils empoignoyent les petis enfans par les pieds, apres les avoir arrachez des mamelles de leurs meres, & leur escarbouilloyent les testes contre les pierres & rochers: puis en riant ils jettoient les autres dedans les rivieres. Ils en hachoient en pieces la pluspart, & tout ce qu'ils rencontroient de personnes vivantes passoit ordinairement par le tranchant de leurs espees. Quelquefois ils dressoient des gibets longs & bas, de maniere que les pieds touchoyent quasi à terre, où ils attachoient treize Indiens, en l'honneur (disoyent-ils) de nostre Redempteur & de ses douze Apostres: puis allumoient des feux & brusloyent ces treize tout-vifs. Ils coupoient non du tout les poings à plusieurs, puis les envoyoyent porter nouvelles à leurs compagnons refugiez es montagnes. Quant aux Caciques, l'ordinaire estoit de les brusler vifs & à petit feu sur des grilles de bois. Leur chasse estoit de lascher des chiens acharnez sur les pauvres Indiens estranglez en un instant. Quelques uns s'estans defendus contre telles indignitez, & mesmes ayans en rencontres tué trois ou quatre Espagnols, on fit une ordonnance que pour un Espagnol tué l'on extermineroit cent Indiens. Vn des principaux Rois de l'Isle Espagnole, nommé Guarionex, voyant sa femme violee & ravie par un capitaine Espagnol, s'enfuit ailleurs, où il fut poursuivi, & apres grand massacre d'Indiens qui l'avoient recueilli, pris, mis aux fers en un navire pour l'amener en Castille. Mais ce navire se perdit sur mer, & y perirent avec Guarionex beaucoup d'Espagnols, ensemble plusieurs cofres pleins de richesses, parmi lesquelles estoit le gros grain d'or semblable à un grand pain, lequel pesoit trois mille six cens Castillans. Ils chasserent aussi du royaume de Darien & reduisirent à la faim & à la mort le Roi Guanacagari, lequel avoit humainement recueilli, logé, adressé le vice-Amiral, qui avoit fait les premieres descouvertures au nom de

Ferdinand

Ferdinannd & d'Isabelle, firent prisonnier un autre tres-puissant Roi nommé Carnabo, pretendans le voicturer jusques en Espagne. Mais estans sur le poinct de se mettre à la voile avec six navires, la nuict precedente leur depart, une tourmente survint, qui brisa & fit couler à fond ces vaisseaux avec les Espagnols & tout ce qui estoit dedans. Carnabo chargé de fers y mourut avec les autres. Trois cens Caciques du royaume de Xaragua furent enclos & bruslés vifs dans une maison : les autres seigneurs avec leurs sujets en nombre innombrable tuez à coups de lances & d'espees : la roine nommee Anacaone pendue & estranglee, comme aussi une autre nommee Higuanama roine d'Higuey. I'y vis (dit las Casas) brusler une infinité d'hommes, bourreller horriblement & massacrer tant & plus d'autres, sans resistance quelconque des pauvres Indiens, & sans coulpe ni faute de leur part, moins vindicatifs alors que des enfans de dix ans, assaillis & saccagez contre tout droit de gens & de nature. Les guerres Castillanes contre ces gens ont esté toutes diaboliques, & les plus injustes qu'on sçauroit attribuer au plus terrible tyran du monde. Quant à leurs esclaves aux mines, es champs, es voyages, ils les faisoyent mourir de faim, tuoyent les malades, traitoyent en bestes ceux ausquels restoit quelque vigueur, jusques à ce qu'ils en fussent despeschez, pour en aller cercher d'autres, les reduisoyent à tel desespoir, que plusieurs se precipiterent des rochers en bas, les autres se pendirent & estranglerent, on trouva des meres attachees à des arbres, & leurs enfans liez morts à leurs pieds. S'ils prenoient des femmes & filles, & les Indiens taschoient les secourir, ces cruels les tuoient & transperçoient à coups d'espees : dont survint le dire commun entre les pauvres Indiens contre les Espagnols, ô meschans, ô cruels, vous tuez les femmes ! Ceci n'est qu'une parcelle du livre de l'Evesque Espagnol. I'ai eu telle horreur du reste, qu'impossible m'a esté de passer plus avant. Et je n'oserois representer ce que Ierosme Benzo Milannois, en dit es trois livres qu'il a escrit de ses voyages en l'Inde Occidentale, depuis l'an 1541. jusques à l'an 1556. impri-

mez en Italien à Venise l'an 1572. Il me suffira d'en proposer quelque sommaire. Benzo declaire que l'Inde Occidentale ayant esté descouverte par Christofle Colomb, les Espagnols abusans incontinent de ce singulier don de Dieu, pour l'ornement de l'Europe, y porterent quand & eux l'avarice, l'ambition, la cruauté, la guerre, les proces: dont s'ensuivirent en l'isle Hayti, surnommee l'Espagnole, troubles, mutineries, massacres, soulevemens de peuples, ruines & desolations horribles: en apres orages prodigieux sur terre, & naufrages espouvantables sur mer, à la confusion totale des Espagnols. Passant des Isles jusques en terre ferme, il discourt des diverses opinions que ces peuples eurent, au commencement des Espagnols, qui se nommoyent enfans de Dieu & descendus du ciel: en apres comment le Roi d'Espagne poussé de mauvais vents, par edit expres condamna ces peuples du continent à servitude perpetuelle, s'ils ne vouloyent se convertir: & depuis revoqua cest edit, remettant les Indiens en liberté. Puis apres Benzo raconte diverses entreprises des capitaines Castillans sur ceste terre ferme, où ils gaignerent des coups, de la disette en toute sortes, & l'inimitié capitale des Indiens, jusques à aimer mieux se faire mourir eux mesmes, que de vivre à la discretion de l'Espagnol. Cela fait, il monstre comme ces nouveaux conquerans apres avoir despeuplé l'Espagnole & autres Isles de leurs habitans naturels, dont ils se servoient comme d'asnes, de mulets & de chevaux, firent venir des esclaves de la Guinee, qui cruellement traitez par leurs maistres se rebellerent contre eux, & depuis sont tellement multipliez en l'isle Espagnole, qu'avec le temps ils y introduiront du changement. Il discourt aussi des courses que les François ont faites sur les Espagnols, en ce pays-là, jusques à emmener des Navires toutes chargees, saccager & ruiner les bourgades quils y avoyent basties, pour leur monstrer qu'à fausses enseignes ils s'intitulent seigneurs de ces terres neufves. De là il vient à traitter des voyages de quelquels capitaines Espagnols en divers quartiers des Indes, & monstre par les marques qu'ils y ont laissees de
leur

leur memoire, que c'eſt à grand tort qu'on leur attribue d'avoir porté le Chriſtianiſme à ces peuples Sauvages: pource qu'en lieu d'y faire conoiſtre noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, ils s'y ſont fait conoiſtre eux meſmes pour les plus avares & les plus cruels que la terre porte. Dont ils ont tellement acquis la haine des Indiẽs, que ces peuples ne cerchent tous les iours que les occaſions & moyens de ſecouër le ioug de la domination Eſpagnole. Outreplus il remarque qu'es endroits où les Eſpagnols ont introduit de leurs preſcheurs pour endoctriner les Indiens, ils ne leurs ont apris autre choſe qu'à iurer, blaſphemer, yvrongner, & finalement à les condamner eux meſmes par leur propre doctrine: pource que la pluſpart d'eux, & ſpecialement les eccleſiaſtiques, s'y gouvernent ſi mal, qu'ils ruinent plus en un iour par leur mauvaiſe vie, qu'ils ne ſçauroyent edifier en cent ans avec tous leurs ſermons & toutes leurs ceremonies deſtituees de pieté. De maniere que l'on ſeroit bien empeſché de reſouldre à qui les Eſpagnols ont fait plus de mal es Indes, à leurs amis, ou à leurs ennemis. De fait s'eſtans avancez vers le Midi pour la conqueſte du Peru, il firent mourir le Roi Attabalipa: puis firent des partages, à l'occaſion deſquels Pizarre & Almagro, Caſtillans furieuſement ambitieux, avares, cruels, entrez en picque l'un contre l'autre, remplirent ce grand Royaume de troubles & de guerres civiles, qui les ruinerent tous deux, & ſi durerent encores aſſez long temps apres leur mort, iuſques à ce que l'Empereur Charles cinquieſme envoya d'Eſpagne un ſien commis nommé Vacca de Caſtro, lequel en coupa les principales branches, & pacifia tellement quellement le Peru pour quelque temps, en fin duquel les troubles y recommencerent à l'occaſion d'un vice-Roi que l'Empereur y avoit envoyé pour reformer l'eſtat, & remettre en liberté les Indiens que les Eſpagnols avoyent partagez, & s'en ſervoyent comme d'eſclaves. Car ce vice-Roi voulant faire obſerver à toute rigueur les ordonnances qu'il avoit apportees d'Eſpagne en faveur de ces Indiens, fut cauſe que les capitaines qui avoyent conquis le Peru ſe mutinerent,

efleurent un chef, & deffirent le viceroi. Charles cinquiesme cousant la peau du renard à celle du lyon y envoye le president la Gasca, homme de plume & de longue robe, lequel du plat de sa langue fit plus que toutes les lances Espagnoles n'eussent sceu effectuer. Il gaigna par argent & belles promesses les plus signalez capitaines, & tira à soi les principales forces de Gonzale Pizarre son ennemi, puis le deffit tout à son aise. Finalement apres avoir fait executer par iustice tous les chefs des rebelles, chastié les autres par la bourse, & coupé les racines des guerres civiles, il s'en retourna en Espagne. Sur la fin Benzo discourt de la religion, des coustumes & façons de faire des Indiens du Peru: n'oubliant pas à dire que les Espagnols y ont fait tel mesnage (par leur avarice insatiable & cruelle) qu'ils ont fait concevoir à ces pauvres peuples l'opinion la plus estrange du monde de l'origine des Castillans & de tous ceux qui s'appellent Chrestiens & Catholiques, que ce ne sont point hommes engendrez & nez à la façon des autres: mais que ce sont quelques monstres nouveaux, conceus de l'escume & de quelques excremens de la mer, lesquels tienent tousiours du naturel aspre & farouche de cest element barbare, qui les a vomis sur la terre à la ruine du genre humain. C'est la religion que les Espagnols planterent en ces pays là. Depuis ils en ont tiré tout ce qu'ils ont peu, pour enrichir d'une partie de leurs butins par divers naufrages la mer, qui comme le bourreau de Dieu a fait prompte justice de la plusspart. Les autres sont peris miserablement sur les lieux. Quant à l'Espagne, elle a semé force or & argent par l'Europe : à quelle fin & commodité, chacun le sçait, & qu'est devenu tout cela? Ce sont histoires memorables, que d'autres livres descouvriront pour instruction à la posterité. Seulement on peut dire que ce grand monceau que l'avarice a fait depuis cent cinquante ans, n'est rien en l'Europe à comparaison de ce qui en demeure caché encore es Indes: ce qui est en divers cofres des Europeans y tesmoigne & tesmoignera la misere des amasseurs, qui ne songeans que montagnes d'or, monarchies & grandeurs

plus

plus qu'humaines, se resveilleront quelque jour, & verront le contraire de la plus part de leurs esperances. Ie n'entre point es louanges que certains escrivains modernes donnent à tout ce mesnage du passé, ni ne touche aux censures qu'on leur en a faites. Suffit de dire que l'avarice cruelle fera male fin : & que suivant la sentence du riche & sage Roi Salomon, au 10. chapitre de ses Proverbes, vers. 2. les thresors de meschanceté ne profiteront de rien.

AVEVGLES merveilleux.

NAture, fidele mere, est soigneuse de recompenser ses enfans, privez de quelques principales commoditez. Comme de la veuë; dont i'allegueraí quelques exemples, non trop anciens, comme celui de Didymus d'Alexandrie, descrit par Ruffin au 2. livre de l'hist. Eccles. chap. 7. mais de la memoire de nos peres ou ayeuls & devanciers, qui ont veu Iean Ferdinand aveugle & pauvre, né en Flandres, & fils d'un Espagnol. Il surmonta si heureusement ces deux difficultez, fort contraires à tous, nommément à ceux qui desirent estre sçavans, qu'il devint non seulement tres-docte poëte & Philosophe, mais mesmes si excellent musicien, qu'au grand plaisir des personnes qui l'escoutoyent, il ioüoit de diverses sortes d'instrumens. Outreplus il composa quelques belles & harmonieuses chansons à plusieurs parties.

Vn autre, nommé Nicaise de Werde, né à Malines, le surpassa : Car ayant perdu la veuë au troisiesme an de son aage, & n'ayant encore peu aprendre à conoistre une seule lettre, il profita tellement en la conoissance de la Philosophie humaine & divine, que tous ses disciples & auditeurs en estoyent ravis. Ayant esté passé maistre es arts à Louvain, puis esleu principal du college de Malines, où il fit un tresbon devoir, quelque temps apres il mont aau degré de Licencié en Theologie : d'avantage il leut & prescha publiquement. Outreplus, ayant esté

creé Docteur es droits en l'Academie de Cologne, il y leut & interpreta le Droit Civil & Canon, recitant par cœur les textes qu'il n'avoit iamais leus, & mourut à Cologne, l'an mil quatre cens nonante & deux.

Iovian du Pont, au 2. livre de la vaillance domestique escrit qu'un aveugle nommé Nicolas, es iours de feste montoit en certaine chaire publique,& y chantoit en rime Toscane quelques histoires de la Bible, ou les antiquitez d'Italie. Plusieurs Doctes hommes, dont Florente abondoit lors, acouroyent à lui pour l'ouyr. Il me souvient (ce dit le docte Philippe Camerarius, au 3. volume de ses Meditations historiques,liv.5. ch.2.) avoir ouy haranguer un aveugle né dedans Ferrare, si eloquent en la langue Toscane, estimee la plus pure entre celles d'Italie, qu'on le reputoit l'un des premiers en icelle: dont ses Commentaires sur l'Arioste,imprimez en font foi.

L'Italie a veu encor n'y a pas long temps Loüys Groto,surnommé ordinairement, *Il Cieco d'Hadria*, lequel aveugle des sa naissance descouvre en ses harangues & poësies imprimees, un esprit non moins vif & prompt, que si tout à l'aise & avec de bons yeux il avoit leu tous les doctes escrits anciens & modernes. I'ai veu en ses rimes Italiennes des pieces ingenieuses à merveilles. En France l'on a veu l'aveugle Romiglæus,docte grammairien, grand Philosophe, subtil disputeur, prescheur excellent, doüé de iugement vif, & de memoire merveilleusement prompte. M.Iean Passerat,docte personnage entre les Professeurs de l'Academie de Paris,devenu aveugle fit une harangue Latine en celebre assemblee, à la louange de la Cæcité, admiree de tous ceux qui l'ont leuë.

Plusieurs ont veu & ouy l'Acogle Ministre de l'Eglise Vvallonne recueillie à Frankental, homme prompt & de belle humeur, plus agreable aux gens de bien, que plusieurs autres clairvoyans. On a publié en la ville de Lindavv,un sermon en Aleman fait en l'Eglise de Langingue par un Docte personnage aveugle des sa naissance.Ie clorrai pour le present le chapitre des aveugles par la plaisante histoire de l'Aveugle Sicilien.

Al-

Alphonse, Roi de Naples & de Sicile, racontoit à ses familiers & aupres de soi, un aveugle de naissance, parvenu en aage, & lors demeurant à Agrigente en Sicile. Cest aveugle lui avoit souvent servi de guide à la chasse, monstrant aux clairvoyans veneurs les fosses, halliers, tanieres & repaires des bestes sauvages. Il ramentevoit aussi le plaisant trait de son aveugle, comme s'ensuit. Ayant amassé environ cinq cens escus, & ne sachant bonnement qu'en faire, il resolut à par soi de les cacher en un champ. Comme il y vaquoit, certain sien compere & familier l'aperceut, & remarquant l'endroit, y alla fouiller, & emporta les escus. Quelques iours apres l'aveugle retourné pour les manier, ne trouve que le nid. Apres mains discours il conjecture que nul que son compere & voisin ne pouvoit lui dire nouvelles de cest afront, & delibere l'afiner. Il l'aborde donc en secret & lui dit; Compere, i'ai besoin de vostre bon avis. I'ai une somme de mille escus, dont i'ai caché la moitié en lieu seur: ie ne sçai bonnement que faire de l'autre, n'estant propre à garder tels biens, à cause que ie ne voi goutte. Pourtant si vous trouviez cela expedient, ie voudroi serrer ceste moitié avec l'autre, pour disposer de tout puis apres par le conseil de mes amis. Le compere feignit aprouver ceste pensee: & pour lever tout soupçon à l'aveugle, & enlever la somme entiere, courut tost apres vers la cachette, & y remit les escus emblez. L'aveugle n'arreste gueres à y aller aussi, & retrouvant sa premiere somme l'enleve ioyeusement: puis appellant l'autre, lui dit tout haut, Compere, l'aveugle a veu plus clair que celui qui avoit deux yeux; & s'en retourna gaillard en sa maison. *Ant. de Palerme, au 3. liv. des faits & dits memorables du Roi Alphonse, sect. 23.*

AVMOSNE *memorable.*

IL y a quinze ou seize ans que dedans Paris une Damoiselle, vrayement charitable, s'en alla aux prisons, suivie d'une siene fidele servante, qui portoit quatre mil-

le escus en or. Le Geolier, ne voulant la laisser entrer, qu'elle ne fust demasquee,elle le pria de ne la point forcer à ce faire, ne venant que pour faire aumosne. Lui s'obstinant au contraire, elle entr'ouvrit le masque, le conjurant au nom de Dieu, de ne la jamais descouvrir. Estant entree,elle le pria de lui aporter l'escroué des prisonniers detenus pour debtes. L'ayant en main, elle fit appeller les uns apres les autres, & à l'instant, consigna au Geolier la somme pour laquelle chascun estoit detenu. Les quatre mille escus ayans esté vuidez, il en faloit encore deux cens pour achever ceste charité. Quoi voyant,elle pria le Geolier de les lui prester, ce qu'il fit, l'ayant asseuré, que lui donnant son fils, pour aller avec elle, tout soudain elle les lui renvoyeroit. Les pauvres prisonniers la supplians à genoux de se descouvrir, afin qu'ils sceussent à qui ils avoyent une obligation tant signalee; & que de meilleur cœur ils priassent Dieu pour elle, sa response fut, Mes amis, rendez graces à Dieu,& non à moi, qui ne suis qu'une pauvre chetive creature, des mains de laquelle il s'est voulu servir, pour vous communiquer ses graces,(c'est à dire,pour vous delivrer de prison.) Rendez lui en, toute vostre vie,benedictiõs & louanges. Au partir de là elle renvoya tout aussi tost les deux cens escus, sans que iamais elle ait esté reconue que par opinion seulement. *Le Bailli de Gex en son livret, intitulé Diverses Annotations; & au Traitté de la Charité, Imprimé l'an* 1614. Il dit ailleurs, Que mieux vaut estre Pere de mille pauvres, que Seigneur de mille escus. Et ie diroi que mieux vaut estre pere de cent pauvres que riche de cent mille escus.

AVMOSNE *sanglante.*

L'An 1572. la riviere de Saine & ses villes se sentirent des fureurs de Paris sur la fin du mois d'Aoust, entre autres Rouan, quelque bride que Carrouge gouverneur, y voulust apporter. Ceux qui avoyent esté condamnez pour leurs derniers tumultes contraignirent par l'es-

l'esmotion les menacez de gaigner les prisons; & puis là, comme ailleurs, appellez par roolle, plus de six ou sept cens personnes de tout sexe & aage furent estranglez & assommez avec une pieté nouvelle: qui fut de donner leurs habillemens tous sanglans aux pauvres. Ce fut une horrible & sanglante Aumosne.

BATAILLES.

C'Est un œuvre de trop longue haleine pour moi de specifier les batailles, en France, en Alemagne, es Pays bas, en Italie & autres parties de l'Europe, depuis cent ans. Les miseres civiles ont infiniment endommagé la France, recommandee par toutes bonnes ames au Dieu de paix. Sans nous arrester d'avantage pour le present à ce poinct, qui specifie les choses, i'en proposerai en ce chapitre un petit nombre. La bataille de Pavie donnee le 25. de Fevrier 1525. a chassé les François hors d'Italie; & avancé l'Espagnol iusques au degré où il est monté depuis.

2. L'histoire generale de Venise descrit au 2. livre de la 2. Decade, le sommaire de la bataille nocturne des Genevois contre les Venitiens & Arragonnois, le combat fut cruel, & ne peust on voir par l'espace de deux heures, à qui la victoire enclinoit le plus. Mais comme le Soleil se couchoit, s'esleva un vent, qui donna de la peine aux Genevois, lesquels ne vouloyent pourtant desmordre, au contraire combatans de plus grand courage, ne laisserent pour la nuict de continuer la bataille, voulans plustost mourir tous, que de ceder. La meslee dura toute la nuict iusques au iour, fut sanglante, & rendit tous les dangers du combat naval merveilleusement effroyables. On n'oyoit que hauts gemissemens, & cris horribles, & les deux rivages retentissoyent d'espouvantable son. Toute la nuict fut fort sombre, en hyver, & dura le conflict sans s'entrereconoistre. Le iour venu, la mer

toute rouge du sang des tuez, descouvrit combien ceste bataille nocturne avoit cousté aux uns & aux autres. Le canal de Negre-Pont couvert de sang humain, d'equipage de galeres effrondrees, de nombre innombrable de traits, de dards & de plusieurs galleres toutes vuides, flottantes à l'abandon. Le general des Arragonnois fut tué au combat, dont s'ensuivit la retraite de ses troupes & des Venitiens. Les Genevois contens que l'estendue de bataille leur fust demeuree, se retirerent apres les autres, mais fort afoiblis, à cause de la perte de la plus part de leur armee.

Iean Dauphin, qui avoit esté à bon escient en la meslee, rapporta à Venise que les Venitiens, quoi que la moitié de leur armee n'eust point combatu; à cause du petit espace de ce destroit où la bataille se donna, avoyent prins vingthuict galleres des Genevois, desquelles les soldats & matelots avoyent esté tous tuez: outre plus grand nombre des autres compagnies ou morts, ou blessez: que les Venitiens avoyent perdu mille combatans, trois chefs de guerre, & leur Amiral blessé, qui mourut peu de iours apres. Francisque Petrarque, parlant de ceste bataille en une lettre aux Genevois, leur dit, Vous avez vaincu, reposez-vous, afin qu'on n'estime pas que vous ayez oublié vos anciennes coustumes. Vous avez veu le Bosphore escumer le sang des Venitiens vos ennemis, quand sur le soir un vent tres-impetueux soufflant, vous fustes assaillis par trois puissantes natiõs, outre Constantinople & Negre-Pont, & combatistes contre vos ennemis, contre le vent, & contre la mer.

3. La mesme histoire generale de Venise au premier livre de la premiere Decade, fait mention d'un furieux assaut nocturne, comme s'ensuit. Sanseverin general de l'armee des Venitiens contre le Ferrarois, ayant à coups de canon abatu les murailles de la ville d'Ast, resolut d'entrer en icelle par assaut, dõné le 29. de Iuin sur la minuict. Les assiegez se defendirent courageusement en l'obscurité de la nuict, de sorte que le cõflict fut extremement furieux. Les cris effroyables, les hurlemens nocturnes, les bruits tẽpestueux, les sons esclattans augmentoyent l'espouvante: mais le comble de la peur & d'un eston-

estonnement indicible estoit le tonnerre & l'effort continuel de l'artillerie des Venitiens. Cest assaut dura iusques au iour : lors les assiegeans victorieux contraignirent les vaincus de ietter bas les armes, & se rendre aux Venitiens, qui ietterent les uns en la riviere, massacrerent les autres, & ne firent guere de prisonniers.

4. Au mois d'Avril de l'an 1607. se dõna dans le destroit de Gibraltar la memorable bataille qui s'ensuit. Quelques semaines auparavant, les estats des Provinces unies avoyent mis en mer vingtcinq ou trẽte navires de guerre, pour roder les costes d'Espagne. Le chef de ceste petite flotte estoit un capitaine de marine, d'Amsterdam, nommé Iaques de Heemskerke, homme de quarante ans, lequel deux ou trois ans auparavant avoit esté aux Indes, & s'estoit rendu maistre à force d'armes d'une carraque fort renommee, pleine de riche butin, bien vendu puis apres en divers lieux de l'Europe, au grand dommage des Portugais, & à la confusion des Espagnols. Cest homme estoit un vrai Neptune, & merveilleusement convoiteux d'acquerir honneur par quelque exploit notable sur mer. Finalement il rencontra ce qu'il cerchoit. Car estant sur les costes de Portugal, on l'avertit qu'il y avoit au destroit de Gibraltar vingtcinq navires & gallions Espagnols, lesquels empeschoyent aux Hollandois les voyages en la mer Mediterranee, y ayant lors grand nombre de leurs vaisseaux sur icelle, qui negocians en Italie & plus avant, couroyent grand danger au retour à la rencontre de ces gallions. Heemskerke resolut incontinent d'aller à eux & les combattre. Eux bien avertis de ceste deliberation, renforcez de bon nombre d'hommes, pour combattre à tout avantage, se rangerent à la rade sous le chasteau de Gibraltar, & à la faveur de l'artillerie d'icelui, outre la leur. Ce nonobstant les Hollandois voguerent contre de tel courage, que l'Amirale où estoit Heemskerke flottãt la premiere s'eslança tout au milieu de l'armade Espagnole, & descouvrant l'Amirale, sans se soucier des canõnades l'aborde, l'acroche, suivie des autres vaisseaux Hollandois, qui chacun aborderent quelque gallion d'Espagne. Le conflict commença par force coups de canon, de l'un desquels Heemskerke

eut une cuisse emportee,& ne vescut qu'un quart d'heure apres: durant lequel quart d'heure il exhorta ses gens de poursuivre courageusement le combat,ordonna que son espee fust donnee à un autre qui seroit reconu pour chef en sa place & recommanda devotement son ame à Dieu. Les Espagnols estoyent au nombre de quatre mille combatans, la pluspart hommes d'eslite: quant aux Hollandois ils ne montoyent pas en tout à douze cens hommes. Ce neantmoins l'issue du combat fut telle que treize grands navires ou gallions Espagnols furent mis à fond, les autres poussez à coups d'artillerie au rivage,& bruslez par les Espagnols mesmes, de peur que les Hollandois s'en servissent. Le nombre des Espagnols eschappez fut tres-petit. Entre autres vaisseaux ils perdirent celui qu'ils nommoyent sainct Augustin,dedans lequel y avoit quatre cens hommes, sous le general nommé don Iean Alvarez d'Avila, d'Astorges, vieil capitaine fort renommé. Il avoit en son gallion septante bonnes pieces de canon. Nonnobstant quoi lui & tous les siens, fort peu exceptez,furent partie tuez à coups de main, partie iettez hors le bord aux poissons, & noyez en la mer. Son vice-amiral,ses colonnels,& quasi tous ses capitaines es autres vaisseaux,comme aussi leurs soldats,y laisserent les vies. Les Hollandois ne perdirent pas un seul vaisseau: mais bien de leurs soldats,iusques au nombre de cent,& septante blessez. Avant le combat, les Espagnols chantoyent le triomphe,se mocquoyent des Hollandois, & tenoyent pour certain qu'ils n'entreprendroyent rien, estans trop foibles en hommes, en artillerie,en vaisseaux,qui n'estoyent rien à comparaison de ces grands chasteaux de bois que don Iean conduisoit & commandoit. Le conflict dura pres de cinq heures. Iamais ne fut combatu sur mer avec tant d'animosité de part & d'autre, ni avec tant de huees,tant de tonnerres d'artillerie,ni avec tant de fumees & de feu. Ce fut chose horrible de voir l'estrange embrasemẽt de plusieurs gallions d'Espagne,sur tout quãd le feu prenoit à leurs poudres:car outre le bruit on eust dit que c'estoyent esclairs & nuees mõtans de la mer iusques au ciel. L'ẽbrasement fut si furieux en aucuns,que les voiles de quelques vaisseaux

ſeaux Hollandois qui les acrocherent, en furent bruſlez. Les victorieux maugré le bris & le feu, eurent les enſeignes des gallions, quelques pieces, beaucoup de butin, & pres de cinquante priſonniers. La rive du deſtroit de Gibraltar eſtoit couverte de corps morts Eſpagnols, qui pour eviter le trenchant des eſpees Hollandoiſes s'eſtoyent noyez eux meſmes. Il ſe trouva dedans le gallion de l'Amiral Eſpagnol trois cens hommes tuez : les autres ſe precipiterent en la mer, où ils perirent. Telle fut l'iſſue de ceſte bataille, dont les nouvelles alarmerent tellement les villes proches & eſlongnees, qu'on euſt dit que tout eſtoit perdu, chaſcun criant que l'Eſpagne n'avoit oncques receu ſi pres de ſes portes telle baſtonnade que celle-là.

BATTVS.

AV mois de Decembre, 1574. Henri III. Roi de France & de Polongne, eſtant en Avignon, voulut aſſiſter à la proceſſion des Battus, de la Confrairie deſquels il ſe fit. La Roine, ſa Mere, en voulut eſtre auſſi. Il y avoit lors trois ſortes de Battus en Avignon. 1. Les Blancs eſtoyent ceux du Roy. 2. Les Noirs, de la Reine Mere. 3. Les Bleus, du Cardinal d'Armagnac. Le vingt troiſieme de ce mois là, Charles, Cardinal de Lorraine, aagé de cinquante ans, mourut en Avignon d'une fievre ſymptomee, par un extreme mal de teſte. Les uns diſoyent que ce mal provenoit du ſerein d'Avignon, qui avoit offenſé le cerveau du Cardinal, en la Proceſſion des Battus où il s'eſtoit trouvé en grande devotion, avec le Crucefix en la main, les pieds à moitié nuds, & la teſte peu couverte. Sur la fin de ce jour, s'eſleva tant en Avignon, qu'à Paris, & quaſi par toute la France, un vent ſi violent & impetueux, que de memoire d'homme n'avoit eſté ouïe telle foudre & tempeſte. Les Partizans du Cardinal diſoyent que la vehemence de ceſt orage portoit Indice du courroux de Dieu ſur la France, privee d'un ſi bon, ſi grand, & ſi ſage Prelat, lequel avoit fait une fin digne de ſa vie.

Maints autres dirent au contraire, que ceste horrible tempeste estoit un amas de diables, qui emportoyent son ame, adjoustans, qu'il faisoit bon mourir lors, pource que les supposts d'enfer estoyent fort occupez. Ils adjoustoyent que quand on pensoit lui parler de Dieu, durant la maladie dont il mourut, pour toute response il n'avoit que vilaines paroles en la bouche. L'Archevesque de Rheims, son Neveu, l'estãt allé voir, & lui oyant tenir tel lãgage, dit en souriãt, qu'il ne voyoit rien en son Oncle, pour en desesperer; & qu'il avoit encore toutes ses paroles & actions naturelles. Sa maladie estoit au cerveau, tellement troublé (les uns disent de l'odeur de subtile poison, les autres, de despit d'avoir esté rudement bafoué par certain Deputé du Clergé, peu avant que s'alicter) qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit & faisoit, mourant en cest estat. *Le Iournal du Roi Henri III. pag.* 18 *&c.*

I'adjousterai à ce recit deux autres, recueillis de divers Auteurs, & marquerai leurs noms & livres, au pied de leurs escrits. Le iour de la mort du grand Cardinal de Lorraine, qui a tant fait parler de lui par tout le monde se fit une tempeste extraordinaire descouvrant & abatant en Avignon maisons de toutes parts. Ce qui apresta divers discours que l'on faisoit sur ceste mort. Les uns disoyent qu'il avoit esté empoisonné par la senteur d'une belle bourse remplie de rares pieces d'or: parce que par le moyen du Mariage du Roi, que le Cardinal pratiquoit avec Louyse de Lorraine fille du Comte de Vaudemont, il vouloit remettre la maisõ de Lorraine en telle authorité qu'elle estoit sous le regne de François II. Les autres estimoyent que la maladie lui estoit avenue d'un grand froid en la Confrairie & processiõ des Battus ou Penitens en la ville d'Avignõ, en laquelle le Roi mesme estoit entré. Ce Prelat, quelques jours devãt sa mort, pour fournir aux despenses excessives du nouveau Roi, avoit donné avis de vẽdre pour cent mil escus de Benefices. Le deputé du Clergé eut grande prise avec lui en plein cõseil, & lui fit des reproches qu'il ruinoit l'Eglise, de laquelle il avoit pris tout son avancement. Le Cardinal s'en mit en extreme colere; & apres avoir fait sur la

nuict

nuict une despesche fort pressee à Rome, cõme il cuidoit reposer la fievre le saisit si violente qu'il entra en frenaisie, & mourut sans pouvoir dormir, criant à pleine teste de la force de son mal. Chascun parla diversement de ceste fin ; & la Roine mere mesme, biẽ qu'elle eut une grãde intelligẽce avec ce Cardinal, ne peut se tenir de dire q̃ le 23. de Decẽbre estoit mort un merveilleux hõme. Elle en eut depuis plusieurs visiõs, & lui sẽbloit voir ce Cardinal qui l'appelloit : dõt elle s'effroya fort, & n'osoit plus demeurer sans cõpagnie. *M. Iulien Peleus, Advocat en Parlement, & au Conseil de sa Maiesté, au 2 Tome de l'histoire de Henri le Grand liv. 5. pag. 438. impr. à Paris, l'an 1615. par François Huby avec privilege du Roi.*

Considerons le deuxiesme recit. Le Roi estãt en Avignon, le 13. Decẽbre 1574. y mourut Charles Cardinal de Lorraine, esprit sãs bornes, & tres-riche, craintif de sa vie, prodigue de celle d'autrui, pour le seul but qu'il a eu en vivãt, asçavoir d'eslever sa race à une desmesuree grandeur. Sa mort fut signalee par deux prodiges. Le premier fut une tẽpeste en l'air la plus furieuse qui ait esté de memoire d'hõme: car les vẽts furẽt rẽplis d'une fulguration si puissante: qu'en plusieurs endroits & notamment au logis, où il mourut, quelque chose, de plus violent que le vent arracha & emporta en l'air les grilles & fenestres. Quelques uns ont osé escrire, que la Roine estãt entree de nouveau en soupçõ cõtre la maisõ de Lorraine, avoit pratiqué ceste mort par les mains de S. Nicaise, estimé bastard du Cardinal, & ce par un present de doubles ducats parfumez. Ce S. Nicaise cest celui duquel il a couru un gros livre hideux, des empoisõnemẽs qu'on lui attribue & à un siẽ cõpagnõ surnõmé S. Bathelemi. Entre les empoisonnez, l'on cõte trois enfãs de la Roine, le Prince Porcian, le Sieur d'Andelot, le Cardinal de Chastillõ, la Roine de Navarre, la Princesse de Condé, quelques Ministres, & apres plusieurs autres, sõ Oncle putatif. Sur la fin de sa legende, y a un chapitre qui a ce tiltre, Que S. Nicaise partit de son Eglise de Clugni, pour aller empoisonner le bourreau de Langres. C'estoit pource qu'il estoit veritablemẽt fils d'un palefrenier, frere de ce bourreau de Langres, auquel avec l'aage ce S. Nicaise vint à

ressembler si fort, qu'on ne le vouloit plus prendre pour estre de la race du Cardinal. La foi en soit par devers les Autheurs. Mais i'afferme sur la parole du Roi, que la Roine mere s'estant mise au lict de meilleur heure que de coustume, ayant à son coucher, entre autres personnes de marque, le Roi de Navarre, l'Archevesque de Lyõ, les Dames de Rets, de Lignerolles & de Sauve; deux desquelles ont confirmé ce discours: comme elle estoit pressee de dõner le bon soir, elle se jetta d'un tressaut de son chevet, mit les mains devãt son visage, & avec un cri violent appella à son secours ceux qui lui assistoyẽt, leur voulant monstrer au pied du lict, le Cardinal qui lui tendoit la main, elle s'escriant plusieurs fois, Mõsieur le Cardinal, ie n'ai q̃ faire de vous. Le Roi de Navarre envoye au mesme temps un de ses gentils hommes au logis du Cardinal, qui rapporta comment il avoit exspiré au mesme poinct, n'ayant respondu à toutes les paroles de ses Cõfesseurs & Cõsolateurs, que quatre mots repetez plusieurs fois, asçavoir, Monsieur S. Denis Areopagite. *Le Sieur d'Aubigné au 2. Tome de son hist. Universelle, liv. 2. ch. 12.*

BLASPHEMATEURS *Punis.*

VN jeune Florentin, en l'an mil cinq cens vingt sept, estimé brave & vaillant, mais grand causeur & vanteur, ayant à combatre en duel contre un autre jeune homme, qui pour estre melancholique & parlant peu, estoit appellé Forche Bene; allant vers la place assignee au combat, comme il approchoit de la porte de sainct Gal, certain sien ami s'avançant lui dit, Dieu vous vueille donner victoire. A quoi le jeune Florentin respondit arrogamment, & comment fera-il pour ne me la donner? tost apres estans venus aux mains, apres plusieurs coups donnez & receus de part & d'autre, Forche Bene devenu quasi executeur de la justice de Dieu, tire une estocade en la bouche du Florentin de telle force que lui ayant attaché la langue au chignon du col, par où l'espee sortit hors la longueur de plus d'une paulme, il le renversa mort, lui estant mesmes l'espee demeuree en la bouche,

afin

afin que la langue qui avoit si griefvement offensé Dieu, transpercee si tost apres, receut aussi en ce monde le supplice de son forfait. *Le sieur Remy Florentin, en ses observations politiques, chap. 59.*

Vn personnage honorable & digne de foy m'ayant fait part des deux histoires suivantes, je les represente en leur endroit. Certain Gascon, homme d'espee, ayant presté quelque argent à un quidam de sa conoissance le rencontre un jour de foire à la Salvetat, ville distante de quatre lieuës de Mauvaisin, nō trop loin de Montauban: il lui demande ce prest. Le debteur s'excuse sur faute de moyen, le prie d'estre termoyé, promettant satisfaire en brief. Non, dit le presteur, en reniant Dieu, je te ferai mourir à ceste heure, & n'est en la puissance de Dieu de m'en empescher. Tout à l'instant ce mal-heureux fut frappé de la main de Dieu, & tomba roide mort par terre: ayant l'Eternel tout-puissant estallé en jour de foire une piece de sa justice redoutable.

L'autre histoire est de l'an mil six cens & un, d'un gentil-homme Gascon en Armaignac, nommé le sieur de Campagne, lequel de repos en sa maison où quelques amis l'estoyent venus voir un jour d'esté, comme le tonnerre commençast à bruire, se print à dire en son langage, à pics, à pics, diables, & non pas à coups de pierres. Apres ce desfi les tonnerres redoublét, la foudre tue à l'instant en la sale le sieur de Betulin, & une damoiselle surnommme la Lane, puis blesse le reste en divers endroits sans espargner ce Salmonee, atteint rudement en la cuisse, dont il languit long temps, & revenu en convalescence tremble toutes les fois qu'il oit tonner: sa femme enceinte de six mois fut blessee au ventre, & l'enfant qu'elle portoit blessé aussi en mesme endroit: & sortit mort bien tost apres ces executions. La vengeance divine a laissé ce Campagne sur terre apres les autres, afin qu'il se convertisse, pour ne perir eternellement, & que ces coups receus tant en sa personne qu'es personnes des autres lui facent aprehender d'autres coups plus perilleux mentionnez par le Prophete au Pseaume onziesme.

I'adjousterai une troisiesme histoire tiree *du chois des histoires apariees*, d'un Mareschal ferrant de Beau-

vais, artisan industrieux de son estat, mais si mal fourni de conoissance & reverence du vrai Dieu, qu'abusant de sa langue il ne l'appliquoit presques ordinairement qu'à jurer & vomir des blasphemes execrables contre la Majesté divine, qui ne tenant ce mal-heureux pour incoulpable, se contenta toutesfois de supportable chastiment, à l'endroit de celui qui avoit par trop de fois despité si audacieusement son Createur. Il fut doncques assailli d'une si forte maladie, qu'on n'y attendoit de jour à autre que la mort. Mais ce coup fut changé en un autre, & respit lui fut donné pour penser à sa conscience, & servir d'exemple à ses compagnons. Car estant revenu en convalescence, il se trouva comme devant sa maladie, excepté la parole : n'ayant peu depuis prononcer aucun mot articulé qu'un, encor non entendu de lui, ni de ses amis, assavoir OVDEN. C'est une diction grecque signifiant RIEN, dont ce pauvre blasphemateur s'aida à toutes heurtes, autant comme s'il eust rien dit. Paravant il avoit abusé de sa langue, & pis fait que les bestes, qui en leurs divers cris glorifient aucunemét leur Createur. Et cestui-ci l'ayant tant de fois despité fut renvoyé à l'escole des bestes, estant aneanti & reduit à rien comme tout à coup, par la privation de la parole, don tres-excellent à ceux qui l'employent, ainsi que la Saincte verité le requiert.

BLESSVRES *gueries extraordinairement.*

DEvant sainct Iean d'Angeli, durant les guerres civiles, un soldat nommé Francisque, de la compagnie du Capitaine Muret, fut blessé d'un coup de harquebuze au ventre entre le nombril & les boyaux. La bale ne lui fut tiree, pource qu'on ne la pouvoit trouver : au moyen dequoi il eut de grandes & extremes douleurs. Neuf jours apres sa blessure, il jetta la bale par le siege, & trois semaines apres fut gueri. Iaques Pape, sieur de S. Auban aux baronnies en Dauphiné, fut blessé en l'escarmouche de Iasenueil de trois coups de harquebuze, l'un

l'un au dessous du nœud de la gorge, tout proche de la canne du poulmon, passant pres la nucque du col, où la bale demeura: dont survindrent plusieurs grands & terribles accidents, de sorte qu'il fut dix jours sans rien avaler, fors quelques bouillons clairs: & revint au dessus, ayant vescu long temps depuis. Alexandre Benedict escrit d'un paysan blessé d'un coup de trait au dos, dont le bois fut tiré, mais le fer demeura dedans le corps, lequel estoit long de deux doigts en travers, & barbelé aux costez. Le Chirurgien ne le pouvāt trouver ferma la playe: & deux mois apres ce fer sortit par le siege. Item, à Venise certaine fille avala une aiguille, & deux ans apres la jetta en urinant, couverte de matiere pierreuse amassee autour de quelques humeurs gluants. Ainsi que Catherine Parban femme de Guillaume Guerrier, marchant drappier en la rue de la Iuifverie à Paris alloit aux chāps en trousse à cheval, une aiguille de son espinglier entra dans sa fesse dextre, & fut impossible l'en tirer hors. Au bout de quatre mois pressee en l'aine droicte de douleur fort piquante, elle m'envoye querir, & ie fis en sorte que lui tirai ladite aiguille toute enrouillee. Ce qui est pesant, monta contre mont, ayant traversé les muscles de la cuisse, sans faire apostume. *M. Ambroise Paré, au 24. livre ch. 14.*

BLESSVRE *suivie d'estrange accident, & miraculeuse delivrance.*

IErosme Benivenius docte Medecin Italien recite l'histoire suivante. Vn Chirurgien de Florence voulant tirer la flesche, dont certain jeune homme nommé Gaspar avoit esté atteint, & qui lui estoit entree assez avant sous l'une des costes, arracha le bois seulement, le fer estant demeuré acroché à icelle coste. Les autres Chirurgiens appellez firent tous efforts pour l'en tirer, mais en vain. Sur ce ils exhortent le patient de permettre qu'on eslargist l'ouverture, & qu'on lui rompist ceste coste, autrement c'estoit fait de lui, non sans griefves dou-

leurs. Le patient aimoit mieux la mort qu'estre ainsi traicté. Quitté par eux il entre en desespoir de guerison, & ses douleurs extremes le font resoudre à s'estrangler soi-mesme, ou se precipiter dedans un puits, ou se jetter en la riuiere d'Arne: ce qu'il eut executé, sans la soigneuse garde de ses amis, qui ne bougeoyent d'aupres de lui. Vn d'entr'eux fort homme de bien, le prioit incessamment de quitter toutes ces pensees de desespoir, & de remettre sa vie & guerison es mains de Dieu, duquel depend toute delivrance. Ce fidele ami fit tant que Gaspar se convertissant à Dieu ne cessa de l'invoquer iour & nuict. Sur ce il commence à dire merveilles, & predire de plusieurs lesquels ne paroissoyent point, qu'ils seroyent bien tost en sa chambre, en laquelle de fait ils se rendoyent puis apres. Si quelqu'un de la ville, ou autre, paravant inconu, se trouvoit avec les autres, il l'appelloit par son nom, puis admonnestoit tous ceux de la compagnie qu'ils craignissent Dieu, & fussent asseurez de leur salut. Que Dieu lui avoit fait entendre le iour & l'heure de son depart, item d'autres particularitez pour l'avenir, comme de son voyage & de sa mort à Rome, le bannissement & la fuite de Pierre de Medicis, les miseres & calamitez de la ville de Florence, le saccagement de l'Italie, & autres choses, qui presques toutes avindrét puis apres. Or à l'heure & iournee qu'il avoit predite, ce fer de flesche sortit de soi-mesme hors de la playe. Quoi fait Gaspar desista de predire l'avenir: & à chef de temps il fit son voyage à Rome, où il mourut. *Benivenius au 10. ch. de son livre de Abditis rerum caussis.*

Vn Bahutier citoyen de Basle, nommé Isaac Alant, qui avoit porté l'espace de vingt ans une profonde playe au bas de la poitrine, causee d'un coup de cousteau roidement enfoncé par un sien serviteur, jettoit par ceste playe du pus si tres-puant, que tout le voisinage en estoit infecté, & par fois des morcelets de poulmons, esquels paroissoyent des rameaux cartilagineux de l'aspre artere. La continuation de ceste vuidange le poussoit en chartre & defaillance de toute vigueur. En fin le pus venant à s'arrester la playe vint à se fermer & ce pauvre languissant recouvra tellement sa santé, que depuis il fit

la char-

la charge de messager ordinaire par longue espace d'annees. *Felix Plater docteur Medecin à Basle, au recueil de ses observations propres.*

BLESSVRE *merveilleuse, guerie.*

DAniel Naborovius gentil-homme Polonois, docte & vaillant, maistre d'hostel du Serenissime Prince Ianus de Radzivil, escrivit au mois d'Aoust de l'an 1613. une lettre à Monsieur Fabry excellent medecin & Chirurgien, lors demeurant à Lausanne, contenant ce qui s'ensuit. Ie vous envoye le brief discours que ie vous ai promis de la blessure d'Albert Oborofcic, gentil-homme demeurant ores à Berlin avecque moi, & mon compagnon d'armes. Il se trouva lors que la Noblesse de Polongne separee du Roi & de son conseil, le trouble s'esmeut tellement qu'il y eut bataille donnee en la plaine d'Oransce, pres de Sudloviocie. Les gens de cheval firent la premiere charge à lances baissees & de courages horriblement animez. Lors Albert fut atteint à la visiere par un des Royaux si rudement que le fer de la lance lui perça la teste dessous l'œil gauche & passa outre l'armet laissant un tronçon de pied & demi de long à travers la teste. Ce gentil-homme si rudement blessé, fut si fort que sans trebuscher sur la place, il fut porté de son coursier hors de la presse. Lors apercevant le bout de ce tronçon, il s'efforce de le tirer. Mais sentant qu'il tenoit au fer, & cuidant que ce fust son habillement de teste qui le pressast trop, & voulant l'oster, il s'estonnoit, les combatans estoyent espars par la campagne. Lui destitué de secours apprehendant la mort, quoi que bien monté, aime mieux se rendre aux ennemis premiers rencontrez. Mené promptement au chef de l'armee royale, il fut congedié par icelui, comme demi mort, & lui permit-on de se retirer où il pourroit. Peu apres il se rendit es troupes des Princes, recueilli par le Comte de Tarnovv, gouverneur de Lindomire, lequel le

fit incontinent visiter par trois Chirurgiens. Tous d'un mesme accord iugerent la playe incurable: neantmoins pour essai en celui qu'ils tenoyent pour mort, & destituez lors d'instrumens Chirurgiques, propres à tirer le fer de la lance, firent coucher sur sa face le pauvre Albert Oboroscic, lequel estoit tenu sans pouvoir se remuer, par plusieurs robustes pietons. Alors à trois coups du dos d'une coignee ils remuerent non sans peine le fer de la lance, lequel avec une tenaille ils tirerent de la teste du patient, avec grande effusion de sang, & escouvrirent une piece d'os fort deliee, de la rondeur d'un escu sol, à laquelle ce fer de lance touchoit & dont la pointe avoit esté atteinte d'un des coups du dos de la coignee. La piece d'os a esté gardee par singularité, & veuë depuis. Albert, demi-mort, fut porté en un carosse à Sudloviocie, & recommandé au Chirurgien du lieu, qui des le lendemain tira les deux clouds qui tenoyent paravant attaché ce fer de lance, l'un par les narines, l'autre par la playe, & au bout de cinq semaines remit son patient en pieds, marqué d'une petite cicatrice sous l'œil gauche qui lui demeura entier comme le dextre. La playe du derriere de la teste par où estoit sorti le fer de la lance paroissoit de la lõgueur & largeur d'une feve. Il a vescu long temps depuis, robuste & vigoureux.

M. Fabri fit response au Sieur Daniel Nabocovius le 12. de Ianvier 1614. en laquelle il traite amplement des blessures necessairement mortelles & irremediables: ité de celles qui ne le sont pas. Mais mon intention n'estant de traiter en ces recueils d'Histoires memorables, sinon de ce qui est survenu simplement, i'arreste mon Lecteur à la consideration des merveilles de Dieu es accidens humains, laissant aux doctes Medecins & Chirurgiens leurs recerches que ie ne mesprise nullement. Ces deux lettres des Sieurs Nabocovius & Fabry sont imprimees tout au commencement *de la quatriesme Centurie Latine des Observations & Cures Chirurgiques dudit Sieur Fabry, imprimees à Oppenheim l'an 1619.*

BRAS

BRAS *robuste.*

LE Capitaine Charry lieutenāt du sieur de Salvaison es guerres de Piedmont l'an 1552. ayant dressé une embuscade aux Imperialistes de la garnison de Crescentin, & fait donner l'alarme par six soldats, pour attirer ceste garnison, au premier bruit sortirent environ trois cés Alemans du Comte de Lordon, lesquels inconsiderement se laisserent tirer dedans l'embuscade. Leur Capitaine, nommé Alemain, s'attaquant à Charry fut bravement receu. Ils s'escrimerent assez long temps. En fin Charry voyant que sa troupe emportoit celle des ennemis, donna tel reuers de son espee à cest Alemain armé de gorgerin, corselet & manches de maille, qu'il lui abatit un bras, dont il mourut sur la place, comme aussi fit presque toute sa troupe. Les eschapez de la fureur des armes furent menez prisonniers à Verrue, où ce bras coupé fut presenté au seigneur de Bonivet, lequel admira la force du coup. *Fr. de Boyvin, sieur de Villars, au 3. livre de ses memoires, fueill. 220. 221.*

BVVEVRS *furieux punis.*

L'An 1551. cinq compagnons en une ville des confins de Boheme, s'estans enyvrez sur le vespre, beurent tous l'un apres l'autre à l'image d'un diable, qui estoit peint à la paroi. Le lendemain ils furent tous trouvez morts dedans leurs licts, le col rompu, le nez, la bouche, & les oreilles pleines de sang caillé. Il y en eut un ailleurs, lequel ayant trop beu, se print à dire, en follastrāt, qu'il ne pouvoit avoir une ame, puis qu'il ne l'avoit point veuë. Son compagnon l'acheta pour le pris d'un pot de vin, & la revendit à un tiers là present & inconu, lequel tout à l'heure saisit & emporta visiblement ce premier vendeur, au grand estonnement de tous. *V. Tex-*

tor en son traicté de la nature du vin, ch. 13. du 1. livre.

Il raconte plusieurs histoires de divers iugemens de Dieu sur les yvrongnes : il m'en souvient d'un que i'adiouste sommairement. Certain mal heureux faisant mestier de boire du vin à outrance, redargué par sa femme, en lieu de s'adoucir & changer, fit des imprecations contre la pauvrette, laquelle au bout de quelque temps se delivra d'un enfant monstrueux, si terrible qu'il se ietta sur l'imprecateur & l'estrangla.

I. Chassanion en son recueil d'histoires ancienes des iugemens de Dieu, en racõte une de la memoire de nos peres, d'un Comte d'Aspremont en Lorraine, lequel ayant dissipé tout son bien, & fait une infinité d'exces, estant un iour en la ville de S. Michel, beut si desordonnement qu'il en mourut. *Au 2. livre ch. 30.*

En ce mesme livre & chapitre il fait mention d'un Prestre de Milaud en Rouergue, lequel se trouvant à disné chez un riche paysan, beut & mangea tant, qu'il en creva & mourut soudainement.

Vn yvrongne, natif de Noyon en Picardie, nommé Blaisoncœur, creva par le milieu en pleine table à force de boire, il y a quelques annees, ce dit *V. Textor en son traitté susmentionné pag. 145.*

CALOMNIATEVR *gravement reprimé.*

MAthias Corvin Roi de Hongrie, sage Prince, ne croyoit pas de leger aux rapports de ceux qui s'estudioyent à denigrer ses serviteurs. Le Pape Pie II. lui avoit envoyé en Ambassade Nicolas Evesque de Madruse. Ce Legat alleché des courtoisies du Roi, passa tout un hyver en la cour d'icelui, s'insinuant es bõnes graces des principaux. Non content il s'estudia de gaigner le cœur du Roi, & cuidant suivre le chemin des mauvais courtisans, commence à donner des coudees

aux

aux uns & aux autres, accusant les plus grands de n'estre pas fideles à leur prince, prest à lui en faire plus speciale preuve, quand besoin seroit, Le Roi faignant ne prendre garde à tels rapports, repetez assez souvent, resolut couvrir de confusion ce bavard, & comme on y pensoit le moins fit une assemblee de tous les princes & seigneurs de son royaume, où le Legat fut appellé. Lors Mathias lui adressant sa parole, & le qualifiant de ses tiltres acoustumez, où & qui sont ceux (fit-il) que vous m'avez tant de fois maintenu avoir conspiré contre ma vie & mes Estats? Ce chetif courtisan devenu muet, n'eut mot en bouche, que d'excuse & de requeste pour obtenir pardon. Sur ce le Roi repart, & lui dit, ie vous asseure que n'estoit le respect de vostre maistre, ie vous monstreroy' que c'est chose mal seante aux Ambassadeurs de semer des querelles es Estats d'autrui, & se iouer des testes de gens d'honneur & de service. Or ie vous commande biẽ expressement, que dans deux iours vous sortiez de mon royaume : autrement ie vous chastierai de telle sorte que tout le monde sçaura que le Roi Mathias deteste & abomine de tout son cœur tels meschans artifices que sont les vostres. *M. Ioachim Cureus en ses annales de Silesie.*

L'Empereur Frideric III. lequel mourut environ l'an 1494. ayant receu de Nuremberg un pacquet de lettres adressees à quelques seigneurs Hongrois, il se trouva pres de lui des conseillers qui furent d'avis qu'on devoit ouvrir ces lettres, alleguans qu'il y pouvoit avoir quelques secrets & affaires de consequence, qu'on seroit bien aise de descouvrir. L'Empereur les rebuta disant, Gaspar Schlich, qui a escrit ces lettres, est homme d'honneur, & bien affectionné à mon service. Ie le tien pour tel : & si ie me trompe, i'aime mieux que la faute se descouvre d'elle mesme, que d'en faire recerche à ma honte. *Æn. Silvius au 4. livre des comment. des faicts du Roi Alfonse.*

CERVEAU *consideré en diverses blessures & cures memorables.*

L'Esbranslement du cerveau tient rang entre les maladies aigues: mais il s'y trouve par fois des remedes.

1. Le palefrenier du sieur de Hersit ayãt esté rudemẽt frappé au costé droict de la teste tõba par terre, vomit, perdit tout soudain la parole, & jetta force sang par les oreilles. M. Cosme Slotan, premier Chirurgien du Duc de Cleves le guerit exactement en bien peu de jours.

2. Herman Kikup, veneur du sieur de Velbruch, s'estant laissé cheoir d'un arbre sur la terre lors gelee & fort dure, se print à vomir, à se vuider de sang par le nez, les oreilles, & la bouche, & ayant perdu la parole demeura jusques environ l'onziesme jour suivant comme apoplectique, sans mouvement & sentiment, avec vne fievre merveilleusement vehemente. Appellé, ie lui fis raire la teste, que ie lui oignis d'huile rosat & de myrtilles, le saignai au bras, lui donnai des clysteres acres, & finalement à l'aide de medicamens propres le remis du tout au dessus.

3. Ayant avec un autre expert Chirurgien traité un jeune garçon affligé de tres-rude convulsion de cerveau, finalement apparut une tumeur fort grosse sous l'oreille, dont ayant fait incision, & tiré abondance de pus & de sang caillé, guerison s'en ensuivit.

4. Estant au service du Chirurgien susdict nommé, il y'a bon espace de temps ie fus envoyé par lui en une vilette nommee Langenberg, le 8. de Septembre 1581. pour y penser divers malades. Certain villageois, nommé Iean Horstman, m'appella pour visiter sa sœur griefvement blessee à la teste d'une contusiõ en l'os dextre du bregme, avec fracture & enfonsure du test, soudain apres le coup elle vomit force humeur bilieuse & de la viande nõ encore digeree, le costé gauche s'amortit, & survindrent diverses convulsions au droict, lui ayant rasé la chevelure, ie tirai de mes doigts quelques pieces du test, & une portion

portion de la substance du cerveau environ la grosseur d'une feve. Le lendemain Monsieur Slotan mon maistre vint, lequel ayant eslargi la playe, tira de nouveau quelques autres esclats, item une parcelle de ceste substãce du cerveau à la grosseur d'une avellane. Depuis, le mesme fit encores autres extraicts de la mesme substance, neantmoins la fille revint au dessus, & fut entierement guerie.

5. L'an 1596. me fut amenee une fille ayant une grosse apostume sur le costé droit du devant de la teste, en la rencontre de la cousture droite & de la coronale. Enquise de la cause de ce mal, respõd qu'elle avoit en tombant donné de la teste contre une pierre, il y avoit lors environ six semaines, sans que vomissement, ni douleur, ni accident de fievre s'en fust ensuivi. La trouvant peu ou point esmeuë ie ne pensoi pas que le test, moins encore le cerveau, fust offensé. Mais ayant ouvert l'aposteme, il en sortit beaucoup de pus: puis avec la sonde ie senti que le test avoit esté rudement brisé. Sur ce, par l'avis de M. Sarasin, medecin du Roi, ie fis une suffisante taillade en croix au cuir du test, dont ie tirai plusieus esquiles ou petis esclats, tellement qu'on voyoit le cerveau tout descouvert en la largeur d'un taller. Car les tayes estoyent toutes pourries, & i'en tirai quelques parcelles en la presence du medecin l'espace de trois semaines apres, presques tous les iours i'enlevai quelque portion de la substance du cerveau, à mesure que nature mesme en faisoit expulsion : tellement que cest endroit ouvert paroissoit fort creux. En telle sorte neantmoins que le mouvement du cerveau se faisoit manifestement voir, & ne faut en douter. Car non seulement les tayes d'icelui ont mouvemẽt, mais le cerveau mesmes aussi. Finalemẽt, de ce cerveau desnué de ses membranes se leva une crouste charneuse, en forme de lentilles, qui peu à peu se serroyent les unes contre les autres, & faisoyent une sorte de couverture charnue assez espaisse, par le benefice de laquelle le creux fut comblé & le cerveau couvert; tellement que la fille estoit en voye de recouvrer bien tost pleine & entiere santé. Mais estant appellé pour aller ailleurs, ceux qui en avoyent charge n'y ayans pas eu l'œil, com-

me il

me il convenoit, i'enten qu'elle mourut six mois apres. Or adiousterai-ie ce mot, que tandis que ie la pensai, nulle douleur, nulle fievre, nul autre fascheux accident ne la molesta: tellement qu'elle s'employoit au mesnage comme en pleine santé, au grand estonnement de plusieurs notables personnages, qui de fois à autre assistoyent à mes operations.

6. Durant ceste cure, monsieur Sarasin & moi fusmes appellez, afin d'aller en un village de Savoye visiter certain paysan alicté d'un coup receu à la teste sur l'os droit du bregme, dont le test estoit brisé, sans que le cuir fust entamé, mesmes la playe paroissoit petite. Le patient avoit une grosse fievre, resvoit, & ne sentoit rien du costé gauche. Ayant incisé le cuir en forme d'un y grec, fort pres de la briseure du test, ie tirai promptement avec les doigts trois grãdes esquiles de l'os, & trouvai en la playe quelque portion du cerveau de la grosseur d'une noix. Le Chirurgien qui y avoit mis premier la main, des cinq iours auparavant, confessa qu'il avoit iusques lors tenu son patient pour mort. Mais lui ayant remonstré que les playes du cerveau sont par fois curables, il nous promit de s'employer en toute diligence à penser ceste teste. Nous lui monstrasmes par le menu tout ce qu'il faloit faire au soulagement du blessé & les remedes aux accidens. La fievre & la resverie cesserent, & le costé gauche fut delivré de paralysie. Mais ce chirurgien ignorant, consequemment mal adroict & peu soigneux de tirer les autres esquiles du test, au bout de quelques semaines le patient retomba en fievre & autres accidens qui l'emporterent hors du monde.

7. L'an 1604. au mois d'Octobre je traitai en la ville de Payerne certain jeune homme de Lausanne, aagé de trente ans, blessé rudement à la teste d'un grand coup d'espee Suisse, qui atteignit la substance du cerveau, dont s'estoyent ensuivis paralysie du bras gauche, & autres griefs accidens. Ie tirai force esclats du test: & finalement ce jeune homme fut remis sus au grand esbahissement de ceux qui virent sa playe & la cure d'icelle.

8. Vn jeune homme griefvement blessé à la teste, & si avant qu'une partie du cerveau fut tranchee du coup, neant-

neantmoins en fut gueri & vescut long temps depuis. Cest exemple & les precedens verifient le dire d'Averroës, qu'es maladies survienent choses prodigieuses, considerons encore l'histoire suivante.

9. Le neufiesme jour de Fevrier 1601. Pierre fils de François Croseran banderet de Lutry pres de Lausanne, jeune enfant en l'aage de quatorze ans, fut griefvement blessé à la teste d'une pierre tombee de fort haut, du poids de douze liures & demie. Le test en fut tout fracassé. Requis de lui aider, je m'y acheminai : lors je trouvai l'enfant qui avoit perdu la parole, l'ouye, & la veuë, bref demi mort. Il vomissoit fort & souvent, jettoit le sang par les oreilles, le nez & la bouche. Ie lui rase le poil, eslargi la playe, trouve le crane du cerveau enfoncé, & la taye, nommee *dura mater*, rompue. Ceste nuict là, je lui tirai huict esclats du test, deux bien grands, trois mediocres, & trois petis : puis j'entrai en l'applicatiõ des remedes, selon que la necessité le requeroit. Et combien que les symptomes fussent tres-fascheux, tellemẽt qu'il n'y avoit comme point d'esperance de guerison : toutesfois peu à peu les efforts du mal diminuerent, au bout de trois semaines la taye rompue tomba doucement & sans effort par petits morceaux, par le benefice de nature & des medicamẽs. Comme je l'estimoy' hors du danger, au vingtuniesme jour voici nouveau mal : car de la playe sortit une tumeur en maniere de champignon, qui dedans vingtquatre heures apres se fit grosse & grande hors du test, comme un œuf de poule : mais à l'aide de Dieu, j'y remediai si bien, que dans la quinzaine suivante ceste tumeur s'aneantit. Les esclats non tirez la premiere nuict furent poussez hors peu à peu : tellement qu'en l'espace de dix semaines la cure fut entierement achevee, & le jeune enfant du tout gueri. Ceste histoire a esté sommairement touchee au 2. Tome, en la section intitulee *Protection excellente*, à cause des circonstances plus particulierement ramentues, je l'ai remise ici. *Extrait des observations de M. Guillaume Fabry excellent Chirurgien.*

CHARITE' *fraternelle honoree d'excellent & divin secours.*

IOseph Texeire, docte Portugais, fugitif du royaume pour avoir favorisé le parti de Don Antonio refugié en France, a raconté à plusieurs ce que ie representerai briefvemét. L'an 1579. un Navire parti de Lisbône pour faire voile aux Indes Orientales, fut acueilli d'une tourmente horrible pres du cap de bonne esperance, & des vagues contre un escueil, où il fut fracassé. Restoit une barque en laquelle se trouva lors le Capitaine, qui fit entendre à ces pauvres proches de la mort, lui estre impossible retirer en sa barque plus de cinquante hommes. Le Navire brisé portoit plus de cinq cens hômes. Qu'il faloit ietter le sort, pour sçavoir à qui escherroit d'entrer dedans la barque. Cela executé, le sort favorisa entre autres un jeune gentil-homme non marié, lequel avoit dãs le Navire rompu son frere aisné, mari & pere, designé gouverneur d'une place es Indes. Ce jeune gentil-homme s'adressant à son aisné, lui offrit de franche affection son sort, que l'aisné refusa d'accepter : en fin voyant son puisné perseverer en ceste charitable volonté, par le cômandement du Capitaine il se jetta dedans la barque, d'où il vid (pensez avec quel creve cœur !) le precipice de son pauvre cadet dedãs les ondes par le debris du Navire. Dieu voulut là dessus que ce charitable puisné rencontre une barrique, laquelle il empoigne, se jette dessus, & est porté de telle vistesse à travers les vagues, qu'il arrive au port aussi seurement que s'il eust esté dedans le meilleur vaisseau de tout l'Ocean. Qui plus fut il se rendit en une rade où quelque peu de temps apres le Navire du Capitaine où estoit son frere aisné mouilla l'anchre. Tous deux eurent long chemin à faire sur le planché branslant de l'Ocean irrité: mais le tonneau du charitable eut l'avantage & fut le visible tesmoin à ces deux freres, specialement au puisné, des merveilles favorables du Tout-puissant.

CHA-

CHARITE' *memorable.*

MEmorable voirement fut & digne de compaſſion ſinguliere, la Charité de ſix hommes declairee es termes ſuivans, copiez du cinquieſme livre des recerches de la France *de M. Paſquier ch.36.* Eſtant la ville de Calais, du temps de Philippe de Valois (49. Roi de Frãce, depuis l'an 1318. iuſques à 1350.) reduite en telle anguſtie, qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſperance de ſecours, ni de vivres, Meſſire Iean de Vienne qui y commandoit pour le Roi, commença de parlementer ſur la reddition d'icelle: requerant qu'on leur permiſt de s'en aller bagues ſauves. Ce que rapporté au Roi Edouard d'Angleterre, qui par l'eſpace d'onze mois avoit tenu la ville aſſiegee: deſpité au poſſible qu'une ſeule ville euſt tenu ſi long temps ſes entrepriſes en ſurſeance, & ſe ramantevant auſſi pluſieurs dommages que ſes gens auoyent receu ſur la mer par ceſte ville, en lieu d'enteriner la requeſte des habitans, ſe reſervoit de les faire paſſer par le tranchant de l'eſpee, n'euſt eſté qu'il en fut diverti par quelques ſages Seigneurs de ſon conſeil, qui lui remonſtrerent, que pour avoir eſté bons & loyaux ſerviteurs envers leur Roi, ils ne meritoyent telle punition.

Edouard tournant ſa premiere deliberation en plus doux ſens, promit uſer de miſericorde envers eux, moyennant que ſix des plus notables bourgeois de la ville lui en aportaſſent les clefs, teſtes & pieds nuds, enſemble la hard au col, ſous condition qu'il pourroit diſpoſer de leurs vies à ſa volonté. Iean de Vienne averti de ceſte reſolution, ſe tranſporta ſoudain en la grãd place de Calais, où ayant fait ſonner le befroy, pour illec faire convenir tout le peuple: fit entẽdre de poinct en poinct à l'aſſemblee, en piteuſe contenance & propos lamentables les articles envoyez ſur la delivrãce de tous, laquelle ne ſe pouvoit acomplir que par la vie de ces ſix. Chaſcũ diverſement affligé de ces nouvelles, & menant un dueil nompareil, ſoudain ſe leva un de la troupe, nommé Eu-

ſtache de la Pierre, l'un des plus riches & aparés, lequel dit à toute l'aſſiſtance, Seigneurs, ie remercie Dieu des biens qu'il lui a pleu me faire par le paſſé, & par special à ceſte heure, en laquelle il m'a apreſté ſi bonne fortune, que i'eſpere prõptement vous dõner à entẽdre cõbien i'ai la vie de vous tous plus chere que la miene propre.

A la parole d'Euſtache ſe leva un Iean Daire, & quatre autres conſecutivement, qui firent ſemblables offres, non ſans pluſieurs pleurs & lamentations du commun peuple, qui les voyoit d'une telle gayeté quitter pour le ſalut public le leur particulier. Des l'inſtant meſme, ſans plus longuement marchander ils s'acheminerent avec les clefs de Calais vers le Roi d'Angleterre; non ſans autre opinion que de la mort: de laquelle bien qu'ils ſe tinſſent aſſeurez, ſi y alloyent-ils cõme aux nopces. Mais Dieu attendriſſant le cœur du Roi d'Angleterre, par les prieres de la Roine ſa femme, & de quelques Seigneurs, ils furent renvoyez ſains & ſaufs, la part qu'il leur plairoit tenir. M. Paſquier adiouſte bien à propos, Et puis, qu'on die que noſtre Frãce ait eſté deſgarnie de ſes Horaces, Quintes Curſes, & Decies. Nous avõs les noſtres, comme l'ancien Romain. Mais une certaine fetardiſe qui eſt en nous, d'aprendre pluſtoſt les ſingularitez des eſtrangers que les noſtres, nous les fait ignorer. On fit faire maiſon neuve aux citoyens de Calais, & fut la ville toute repeuplee d'Anglois. Nous trouvons (dit M. Paſquier) qu'en l'an 1347. le Roi Philippe de Valois ordonna que tous les offices qui vaquoyent fuſſent baillez à uns & autres de ces pauvres expatriez: & que M. Pierre de Hangeſt, Conſeiller Clerc au Parlement, & maiſtre Iean Cordier maiſtre de la Chambre des Comptes fuſſent executeurs de ceſte ordonnance.

CHEVALIER *magnifique.*

PIerre de Bayard gentil-homme de Dauphiné, eſt à bon droit ſurnommé par *Monſieur Paſquier au* 17. *chap. du* 5. *livre de ſes recerches de la France*, vaillant deſſus les vaillans,

vaillans, d'esprit modeste, calme, & bien reglé : qui le fit aimer des grands, honorer des petis, & par mesme moyen rapporter le pris de bon chevalier, sans peur & sans reproche. Ie le surnomme magnifique, & sans toucher à sa vie, me contenterai de representer ce que Monsieur Pasquier marque de ce chevalier au livre & chapitre sus-mentionné, pour preuve de mon opinion. Le trisayeul de Bayard mourut au pied du Roi Iean à la iournee de Poictiers ; son bisayeul en celle d'Azincour sous Charles VI. son ayeul en la bataille de Montleheri, & son pere griefvement blessé en celle de Guinegaste. Belle production (dit Pasquier) d'une genealogie, pour rendre recommandable le gentil-homme dont ie parle, & neantmoins peu de chose, si sa recommandatiō principale ne provenoit de son propre fond. Toutes les louanges que nous mendions de nos ancestres sont pauvres, quād nous manquons à nous mesmes. Iamais ne fut guerrier en son tout accompli de tant de bonnes parties que lui, ce dit M. Pasquier. Les uns se trouvent accompagnez de prouësse : mais en eux quelquefois defaut, ou le lignage, ou la prudence. Et ores que les deux s'y rencontrent, toutesfois le mestier de la guerre engendre souvent le mespris de Dieu & des hommes, en ceux qui pensent estre quelque outrepasse sur leurs compagnons. I'adiouste, que pour se mettre plus aisement sur la monstre ils logent avec l'ambition d'honneur souventesfois l'avarice aux despens du pauvre peuple, & tout d'une suite tantost la cruauté, tantost la paillardise, selon les occasiōs. Tous vices eslongnez de nostre bon chevalier, qui n'avoit autre impression en son ame, premierement que l'honneur de Dieu, puis le service de son Roi, pour la defēse de sa couronne; liberal & courtois au possible, rendant aux dames tel devoir qu'on peut desirer d'un preux chevalier, & jeu sans vilenie. En toutes les escarmouches se trouvāt tousiours à la pointe pour faire teste à l'ennemi, & aux retraites le dernier, pour servir d'espaule aux siens : n'oubliant un seul poinct de bien obeïr à ceux qui avoyent puissance de commandement sur lui, ni de bien commander aux gensdarmes qui estoyēt sous sa charge: sage en ses avis aux deliberations de la guerre, magnanime & prōpt de la main aux executions ; vertus ordinairement

suivies d'heureux succes : aimé non seulement des nostres, mais aussi de nos ennemis qui le redoutoyent. Il poussa pied à pied sa fortune, premieremẽt fut gẽdarme de la compagnie du Comte de Ligny, puis guidon, en apres chef d'une compagnie de gensdarmes, & finalement lieutenant de Roi: servit trois Rois, Charles huictiesme, Louys douziesme, François premier. Et singulierement ce dernier, pour les paradoxes vertus qu'il reconut en lui, le choisit pour recevoir l'ordre de chevalerie de ses mains.

Pendant les guerres du Roi Louys douziesme en Italie, le Duc de Nemours son Lieutenant general en Lõbardie, resolu de se rendre maistre de Bresse retombee es mains des Venitiens, y mit le siege, & comme il faloit ordonner de ce qui estoit requis pour aller à l'assaut, Bayard conseilla que pour soustenir le sieur de Molart avec ses harquebusiers qui faisoyent la premiere poincte, cent ou centcinquante hommes d'armes fussent envoyez sur les ailes. Il en prit la charge & conduisit si courageusement ses hommes, qu'il entra le premier, passant le rempar, suivi des siens & d'autres en tres-grand nombre, dont s'ensuivit incontinent apres la prise de la ville. Mais ceste hardiesse lui fut cher vendue. Car il receut un coup de picque au haut de la cuisse, qui entra si avant, que le bout rõpit, & demeura le fer & un bout du fust dedans. Bien pensoit-il estre frappé à mort : au moyen dequoi il dit à Molart, Compagnon faites marcher vos gens, la ville est gaignee. De moi, ie ne sçaurois tirer outre, car ie suis mort. Le sang lui sortoit en grande abondance, lequel lui fust estanché par deux de ses archers avecques leurs chemises qu'ils deschirerent : & en la premiere maison qu'ils trouverent demonterent un huis, sur lequel ils le chargerent, & le plus doucement qu'ils peurent, avec l'aide de quelques autres le porterent en une maison plus aparente qu'ils virent là à l'entour. C'estoit le logis d'un fort riche gentil-homme, qui s'en estoit fui en un monastere : & sa femme estoit demeuree au logis avec deux belles filles qu'elle avoit, lesquelles s'estoyent cachees en un grenier sous du foin. Quãd on vint heurter à la porte

la da-

la damoiselle, resolue d'attendre la misericorde de Dieu, voyant ce chevalier, que l'on portoit ainsi blecé, lui ouvrit elle mesme la porte, laquelle il fit aussi tost refermer, & y mit deux archers, leur disant, Gardez sur vostre vie, que personne n'entre ceans, si ce ne sont de mes gens. Ie suis asseuré que quand on sçaura que c'est mon logis, nul ne s'efforcera d'y entrer. Et d'autant que, pour me secourir, ie suis cause que faillez à gaigner quelque chose, ne vous souciez, vous n'y perdrez rien, & je vous recompenserai d'ailleurs. Les archers firent son commandement, & il fut porté en une chambre, où la damoiselle les conduisit. Puis se iettant à genoux devant lui, parla en ceste maniere, rapportant son langage au François: Noble seigneur, ie vous presente ceste maison & tout ce qui est dedans: car ie sçai bien qu'elle est vostre par le droict de guerre: mais ie supplie tres humblement vostre seigneurie, qu'il vous plaise me sauver l'honneur & la vie, & de deux ieunes filles que mon mari & moi avons, qui sont prestes à marier. Bayard, que ie vous ai figuré pour miroir de chevalerie & d'honneur, lui respondit, Madamoiselle, ie ne sçai si ie pourrai eschaper de ma blessure: mais tant que l'ame me batra au corps, à vous ni à vos filles ne sera fait desplaisir, non plus qu'à moi: gardez les seulement en vos chambres, & donnez ordre qu'elles ne soyent veuës. Il n'y a homme en ma maison, qui s'ingere d'entrer en lieu, que ne vueilliez, vous asseurant au reste qu'avez en moi un gentil-homme qui non seulement ne vous pillera, mais vous fera toute la courtoisie qu'il pourra. Or pour n'alonger le propos, Bayard ayant esté tres-soigneusement secouru, visité & honoré de plusieurs presens par le duc de Nemours, semond de se trouver à la bataille qui fut donnee puis apres aux Espagnols, au bout de quelques iours delibera de monter à cheval. Le matin dont il devoit partir l'apresdisnee, le gentil-homme & la damoiselle ses hostes delibererent de le reconoistre de leur pouvoir, & sachans que s'il vouloit les traiter selon le droit de guerre, il pouvoit tirer deux dix ou douze mille escus, la damoiselle entra en sa chambre suivie d'un serviteur portant une boite d'acier, & se pro-

ſterna devant lui, qui la fit aſſeoir, ne voulant ſouffrir qu'elle parlaſt autrement. Elle lui fit un ample remerciement de ce qu'il avoit preſervé ſon mari, ſauvé la vie & l'honneur à elle & à ſes filles: Item de ce que ſon commandement avoit eu tel poids, que nul ne leur avoit fait injure ni deſplaiſir quelconque, & que ſes gens n'avoyent rien pris des biens trouvez en la maiſon, ains avoyent payé tout ce qu'on leur avoit fourni de vivres & commoditez d'icelle, comme en temps de pleine paix. Adjouſtant une priere qu'il lui pleuſt les ſupporter à l'eſgard de la reconoiſſance qui lui eſtoit deuë de tant de biens qu'il avoit procurez à ceſte famille qui eſtoit ſiene, & vouloir prendre à gré le petit preſent qu'on lui faiſoit. Sur ce prenant la boite elle l'ouvrit & offrit à Bayard, qui lui demanda combien il y avoit. Elle reſpõd que ſi les deux mil cinq cens ducats enclos en ce coffret ne ſuffiſoyent, on en fourniroit d'avantage. L'ayant remerciee de ſon offre, il lui enjoignit d'aller querir ſes deux filles, auſquelles il vouloit dire à Dieu. Icelles lui ayans apres beaucoup d'humbles ceremonies rendu graces de la preſervation de leur honneur, il les remercia de ſa part de ce qu'elles avoyent fait pour ſon allegement en ſa maladie, par honneſtes exercices de la muſique à la voix & aux inſtrumens, & leur dit, vous ſçavez que gens de guerre ne ſont pas volontiers chargez de belles beſongnes pour donner aux Dames: de ma part il me deſplait grandement que ie n'en ſuis bien garni pour vous en faire preſent. Madamoiſelle voſtre mere m'a donné deux mil cinq cens ducats que voyez ſur ceſte table. Ie vous en donne à chaſcune mille pour aider à vous marier: & pour ma recompenſe, vous prierez, s'il vous plait Dieu pour moi: autre choſe ne vous demande. Il avoit peu auparavant fait mettre en trois parts les 2500. ducats: pourtant mit-il en leurs tabliers, vouluſſent ou non, à chaſcune mille ducats, puis s'adreſſant à la mere, lui dit, Madamoiſelle, je prendrai ces cinq cens ducats à mon profit, pour les departir aux pauvres Religions des Dames qui ont eſté pillees, & vous en donne la charge: car mieux entendez où ſera la neceſſité que toute autre, & ſur cela ie pren congé de vous. Apres plu-

plusieurs reverences & remerciemens nouveaux, du pere, de la mere, des filles, Bayard donna prompt ordre à son depart; & accepta quelques petis presens des deux filles, de certains brasselets & d'une bourse, promit les porter tant qu'ils dureroyent, pour le respect de leur honnesteté & vertu. Cest exemple peut monstrer quel fut le reste de la vie de ce magnifique Chevalier.

CHEVTES *perilleuses gueries.*

VN gentil-homme du duc d'Vrbin cheut de cheval sur le pont sainct Ange à Rome, la teste donnant sur une pierre de marbre. Il demeura en terre comme mort, saigna par le nez, par la bouche, & par les oreilles. Soudain la teste lui devint fort enflee, & toute la face, avec couleur plombee, & demeura vingt jours apres sa blessure, sans parler, & autant de temps sans boire ni manger, fors de la gelee fondue avec autres alimens fort liquides, & fut gueri: mais il perdit la memoire, & demeura begue, ne sachant expliquer ce qu'il desiroit dire. *Maistre Ambroise Paré au 9. livre chapitre 23.*

Le mesme adjouste une autre histoire en ces mots: M. Prothais Coulon, chirurgien de feu monsieur de Langey, m'a recité & afermé avoir veu un jeune garçon en la ville du Mans, lequel aidoit à sonner une grosse cloche, & se pendoit à la corde, par laquelle eslevé haut, il tomba la teste premiere sur les quarreaux. Il perdit soudain la parole, l'ouye & la veuë, toute cognoissance & raison, avec retention d'excremens: tost apres lui survint la fievre accompagnee de resverie & d'autres fascheux accidens. Il ne fut point trepané, à cause que l'on ne trouvoit aucune fracture au crane. Au septiesme iour lui survint une grande sueur & sternutatiõ, suivie de grãde quantité de pus qu'il ietta par le nez, les oreilles, & la bouche. Apres ceste evacuation les accidẽs cesserent & guerit. Il prouve en ce mesme chap. par trois

exemples divers, que les playes de la teste avec perdition de quelque portion de la substance du cerveau, ne sont toutes pourtant incurables & mortelles.

CHIRURGIEN *execrable.*

L'An 1575. se trouva dedans Naples un Chirurgien merveilleux nommé Romulus, lequel faisoit profession ouverte de guerir toutes sortes de blessures es corps, fussent par coups d'estoc & de taille, tant profondes, grandes, & transperçantes qu'on puisse les imaginer. Il appliquoit sur les playes du linge trempé en eau douce & pure: ce linge posé en croix; selon l'estendue de la playe. Si le coup avoit percé le corps de part en part, il posoit les linges d'un costé & d'autre, tousiours en croix, murmurant à basse voix, quelques paroles sur ses linges, ainsi appliqués. En dedans vingt quatre heures apres l'application, le blessé se trouvoit gueri, & sain comme avant la blessure. Ayant fait plusieurs telles cures, Don Iean d'Austria envoyé par le Roi d'Espagne en l'ã 1576. es Pays bas, pour y continuer la guerre commencee les annees precedentes, arrivé à Naples, ouyt parler de ce chirurgien, & fit en sorte qu'il l'emmena quand & soi, pour s'en servir à la guerre. Quelque temps apres son arrivee, il y eut des courses, escarmouches & rencontres, apres lesquelles le chirurgien Romulus continua son mestier. Finalement en une assez forte rencontre icelui se trouvant en la meslee y demeura parmi les autres. Mais incontinent apres tous ceux qu'il avoit gueris à Naples, en autres endroits d'Italie, & es Pays bas; moururent des playes pensees par lui, voire en griefves maladies.

CLEMENCE *heroique.*

L'An mil cinq cens dixhuict, Christierne II. Roi de Danemarc, beaufrere de Charles V. Empereur, despité

pité de ce que les Suedes ne vouloyent l'accepter pour Roi, mais estoyent gouvernez par Stenon Sture, dressa une puissante armee & se mit lui mesmes à la voile pour y aller faire la guerre en personne. Sur la fin de Iuin il assiege Stockolm, & fit tous efforts pour s'en rẽdre maistre : mais Stenon & les habitans firent tel devoir de se defendre, & de molester par sorties valeureuses les assiegeans, que ce siege print trait de semaines & de mois: avec tant d'incommoditez pour Christierne, qu'en fin il se sentit lui mesmes assiegé. Car les proüesses des assiegez le contraignirent de faire rembarquer le reste des troupes qu'il avoit fait descendre en terre, & de charger l'artillerie es navires, attendant commodité de s'en retourner en Danemarc sur sa perte & confusion evidente. Mais en lieu d'avoir faveur en mer, les vents l'arresterent de telle façon, qu'impossible lui fut de desmarer, ni de pouvoir seurement mettre gens en terre pour se soulager. Ce qui dura environ trois mois, en fin desquels une famine extreme acueillit ceste armee inutile, laquelle tendoit le col aux Suedes, pour estre totalement exterminee. Mais Stenon, desireux de l'honneur, & poussé d'un esprit vrayement heroique, si tost que Christierne demanda trefves, pour traiter de la paix, non seulement les ottroya, ains outreplus lui fit present de vivres en tresgrande abondance. Ceste clemence heroique ne servit de rien pour adoucir le cœur de Christierne, lequel peu de temps apres fit des ravages, & massacres estranges en Suede, dont la fin neantmoins fut sa ruine, & confusion totale en une captivité de longues annees, ayant perdu dignitez & Royaumes, & veu tout le rebours de ce qu'il pretendoit, comme nous le dirons en autre endroit de ce volume. *Hist. de Suede & de Danemarc.*

En l'an mil cinq cens trentesix, la ville de Hafnie ou Cooppenhaven, capitale de Danemarc, ayant esté assiegee l'espace d'un an entier, par Christierne Duc d'Holsace, esleu Roi de Danemarc, au lieu de Christierne, se rendit, ne pouvant plus subsister, à cause de l'extreme necessité de toutes choses. Ce fut apres un long pourparler, durant lequel l'assiegeant victorieux des autres

places fournit liberalement des vivres au Duc de Mec-kelbourg qui lui resistoit, & à tous les domestiques d'icelui. Il traita fort gracieusement les principaux de la ville & tout le peuple, confermant leurs droits & privileges anciens par edicts & lettres authentiques. Ceux qui lui avoyent esté plus grands adversaires apres avoir esté gravement censurez de paroles furent benignement traitez contre leur propre attente. Il se contenta d'arrester prisonniers quelques ecclesiastiques seditieux, & qui entreprenoyent en trop de sortes contre son authorité. Puis il restablit toutes choses en si ferme assiette, & se monstra si vertueux, entier, & irreprehensible en toutes ses actions, que ce Royaume Septentrional s'est senti tousiours depuis jusques à present du doux air de la clemence de ce Prince. *D. Chytræus en sa grande Chronique de Saxe & des pays voisins.*

Tout le regne de feu Henri IV. Roi de France & de Navarre, contient tresgrand nombre d'histoires memorables de sa clemence envers toutes sortes d'hommes, specialement envers plusieurs grands, dedans & dehors la France. Nous les reservons à un autre volume, où elles meritent d'estre estallees & descrites par le menu: si Dieu permet que nous poursuivions la description de ces recueils.

CLEMENCE *& iustice militaire, memorables.*

LEs François ayans en l'an 1556. emporté d'assaut Vignal bourgade du Montferrat, où furent tuez douze cens Neapolitains, la pluspart desquels avoyent les armes dorees & les habillemens fort braves: le Gouverneur de ceste bourgade, nommé Gaspar Pagan, pensant fuir la mort, quoi que blessé de vingtquatre ou vingtcinq coups, se jetta dans un puits, profond de vingt à vingtcinq toises. Le Mareschal de Brissac entrant en la place, & passant au long de ce puits, entr'ouyt la voix & le bruit de Pagan, puis sachãt que c'estoit, s'arresta court, & com-

& commanda qu'on lui devalast des cordes pour le tirer & sauver. Mais il avint que ce pauvre seigneur estant tiré jusques à quatre pieds pres le bord du puits, la corde vint à rompre, tellement qu'il retomba bas, plein de vie. Le Mareschal repasse, & entendant ce pitoyable accident second, fait apporter des cordes du canon, qui furent devalees avec un grand panier au bout à Pagan, lequel à ceste fois fut tiré hors si desfait, qu'il n'avoit presques plus de sentiment. Le Mareschal le fit porter, panser, medeciner, & traitter en son logis, comme s'il eust esté son parent. Au bout de deux iours, ayant un peu reprins ses esprits, il le renvoya sur une lictiere à bras au marquis de Pescaire, lequel en rendit graces infinies au Mareschal, loüant la debonnaireté Françoise. Quelques iours apres le Mareschal feignant admirer la valeur d'un soldat nommé Boissi lequel sans attendre le signal ordonné pour l'assaut, estoit sorti de son rang, & montant à la bresche avoit fait si bien, que le reste de l'armee le suivant s'estoit ensuivi le gain de la place, promit lui faire du bien s'il le reconoissoit. Ceste amorce print tel feu que Boissi vint se presenter par la main de son capitaine. Soudain le Mareschal pour recompense le fit mettre es mains du Prevost, lui en recommandant la garde au pris de sa vie, & de le mener tousiours à la suite de l'armee si bien garroté qu'il n'eschappast. Puis il fit prendre par roolle le nom de ceux qui avoyent conquis les treize drapeaux des Neapolitains tuez dedans Vignal: à chascun desquels conquerans il fit present d'une chaine d'or de cent escus. Quinze jours apres son retour à Thurin, plusieurs seigneurs le prierent de delivrer Boissi: mais en lieu de ce faire, il fit appeller en conseil tous les principaux de l'armee, ausquels il ramentut le commandement qu'il avoit fait de n'aller à l'assaut avant le son de trompette: l'audace & la temerité de Boissi à violer les loix militaires en un afaire si dangereux qu'en l'assaut de question: que ceste si grande faute ne pouvoit estre expiee que par le supplice de mort de celui qui l'avoit commise, par laquelle chascun aprendroit à se rendre observateur de ses commandemens: que cestui-ci, quoi que lui attouchant, estoit en

leurs mains, pour en juger, ce qu'il les prioit de faire hors de toute passion. Les choses debatues, par commune voix il fut iugé coulpable de mort.

Alors il fit appeller le prevost & Boissi ensemble. Estans tous deux entrez en la chambre où le conseil se tenoit, il dit à Boissi : ta vertu & ton courage temerairement monstrez à l'assaut de Vignal, sont susceptibles de quelque faveur & recommandation. Mais la loi militaire, qui doit servir de guide & à toi & à moi, & que tu as si inconsiderément violee, a fait que par les voix de tous ces seigneurs tu as esté jugé digne du dernier supplice. Mais moi prenant & mesnageant l'entredeux de la faute & de la grace, je t'ai fait porter la dureté d'une ignominieuse prison, pour expier ton peché : d'autrepart embrassant la misericorde, & considerant que la valeur plustost que la malice t'avoit fait tomber en ceste desobeyssance, ie te la veux aujourd'hui pardonner, à la persuasion & priere de ces seigneurs : & reconoistre aussi tout d'un train ce vaillant courage que tu as monstré, te jettant à corps perdu dedans la bresche, dont Dieu t'a miraculeusement sauvé, pour tirer de toi quelque autre signalé service à la gloire de sa divine Majesté, & de main en main de celle du Roi nostre maistre : voila pourquoi je te donne (la lui faisant mettre par son secretaire autour du col) ceste chaine d'or : va t'en vers mon escuyer, auquel j'ai commandé de te donner un cheval d'Espagne, un courtaut, & des armes, pour d'ores en avant te tenir aupres de moi & servir en tout ce que je te commanderai. La chaine valoit deux cens escus. Tous ces seigneurs trouverent l'acte de la correction, & celui de la recompense, si admirable, qu'il n'y eut celui d'eux & de toute l'armee, qui n'en loüast infiniment le Mareschal, & auquel cela ne servist d'aiguillon à tousjours mieux faire. *Le Sieur du Villars au 7. livre de ses Memoires, &c.*

COM-

COMPAGNONS *en la vie & en la mort.*

IL a esté marqué que deux excellens & doctes personnages entre plusieurs de nostre temps, François Vatable de Gamache en Picardie, Professeur de la langue Hebraique, & Iaques Tusan de Reims en Champagne, Professeur en la langue Grecque, en l'Vniversité de Paris, stipendiez du Roi, admirablement sçavans & heureux à enseigner, qui ont fait infinis doctes disciples, lesquels ont servi en France & ailleurs, furent à mesme jour receus en leurs charges & professions, y continuerent & persevererent bon espace d'annees, puis rappelez par le souverain Seigneur, createur, & auteur de tous dons excellens, moururent aussi à Paris en mesme jour, le seiziesme de Mars l'an mil cinq cens quarante sept. Tusan nous laissa un riche thresor de la langue Grecque, Vatable tourna de l'Hebrieu les livres canoniques du vieil Testament, & esclaircit de grandes difficultez, au contentement d'infinies personnes qui s'appliquent à telles estudes. *Histoire de France. Sc. de saincte Marthe au* 1. *livre de ses eloges.*

CONFESSION *memorable.*

MOn intention n'est point, d'inserer en ces recueils les Apophthegmes & sentences notables des personnes illustres du temps de nos peres & du nostre. C'est matiere pour un autre volume: mais ie n'ai peu cacher à mõ Lecteur ce que i'ai apris de M. le President de Thou au premier livre de sa vie, où il dit qu'acompagnant en Italie l'Ambassadeur de France, il vid entre autres lieux de remarque la place de bataille, où le grand Roi François premier fut prins, & mené par les Espagnols dans le temple des Chartreux. Le plus vieil d'iceux raconta que comme les moines chantoyent lors le verset 70. du

Pseaume 118. selon la version Latine, qui est le 119. des Hebrieux,& faisoyent une pause,selon leur coustume,le Roi les prevint,& seul se print à chanter le verset 71. suivant en ces mots de l'edition Latine, où David s'adressant à Dieu dit, *Bonum mihi,quia humiliasti me,ut discam iustificationes tuas.* Desportes contenant ces mots, comme s'ensuit:

Ah, ie le conoi bien, qu'il m'estoit necessaire,
Que ie fusse affligé, pour tes loix retenir,
Ce que ta bouche dit, m'est trop plus salutaire,
Que tout l'or & l'argent qui sçauroit m'avenir.

CONFIANCE *trop grande cause de grands maux.*

AV commencement de l'an 1571. le Viceroi d'Escosse averti que l'on dressoit embusches à sa vie, & que quelques seigneurs du Royaume avoyent conjuré sa mort,n'en tint gueres de compte. Quelques jours apres les conjurateurs assignent l'endroit de l'execution à Limnuch, ville de leur parti. Le jour venu, qui fut le 23. de Ianvier, vint entre quatre & cinq heures du matin certain personnage, lequel fit entendre au Viceroi, que si on vouloit lui bailler quelques gens pour lui faire main-forte,il iroit empoigner au collet le meurtrier aposté pour le tuer,& qui estoit caché en une maison proche de là. Le Viceroi trop confiant ne s'esmeut de rien, mais seulement resolut changer de chemin, & sortir par la mesme porte par où il estoit entré. Encores changea-il ceste deliberation, soit qu'il mesprisast tels dangers, (comme son propos ordinaire estoit d'alleguer que sa vie estoit es mains de Dieu, auquel il estoit prest de la rendre,quand son bon plaisir seroit de la lui redemãder) soit que les rues fussent pleines de gẽs de cheval qui l'attendoyent: Il monte à cheual,& poussant outre les lieux dont il se doutoit, estimant estre comme hors de difficulté, la grosse troupe de gens qui l'environnoit arresta son dessein,tellemẽt que l'assassin aposté & caché en une gal-

gallerie garnie de quelques linges estendus comme pour usage domestique, sort à l'improviste, & lui tire un coup de pistole au petit ventre que la bale perça & sortit pres des reins. Le coup fut si rude que la bale donnant au cheval d'un gentilhomme proche du viceroi, tua ce cheval. L'assassin se jette dans la maison, gaigne une porte de derriere du jardin, laquelle il avoit paravant abatue, trouve un bon cheval tout frais qui l'attendoit, se sauve vers les conjurateurs qui le remercient, acollent, cherissent & salarient fort amplement. Le bruit de la pistole fait hausser les oreilles à chacun: & le viceroi disant que c'estoit à lui, descend de cheval comme s'il n'eust esté nullement blessé, & retourne à pied en son logis. Ses gens & amis commencent à plaindre, & comme quelques uns ne peussent se contenir de lui dire que sa trop grande debonnaireté l'avoit reduit à ce point, veu qu'il avoit trop supporté les conspirateurs paravant coulpables en trop de sortes, & qui exterminez (selon leurs demerites) n'eussent perpetré ce parricide; lui d'une constance heroique leur repart, vostre importunité ne me fera point repentir de ma clemence. Ayant en apres donné paisiblement ordre à ses afaires, & recommandé le jeune Roi aux seigneurs & principaux du royaume, sans lascher mot quelconque de plainte ou d'aigreur contre qui que ce fust, rendit son ame à Dieu environ les onze heures de nuict du jour susmentionné. *G. Buchanan* descrit par le menu toutes les circonstances de la conspiration, les auteurs & promoteurs d'icelle, leurs complots & divers efforts devant & apres *au 16. & 20. livre de son histoire d'Escosse*, & fait un sommaire de la vie du viceroi, que je represente ici pour monstrer combien Dieu est admirable en ceste revolution des afaires humaines: & combien nous devons estre soigneux nous ramentevoir quelquefois ce que dit Salomon au 14. verset du 8. chap. de son Ecclesiaste, que ceste vanité se void par fois sur la terre, qu'il y a des justes ausquels il avient selon l'œuvre des meschans: & il y a aussi des meschans ausquels il avient selon l'œuvre des iustes. Ce que nous avons veu depuis en divers endroits, ra-

tifie en nos cœurs ceste verité. Or escoutons Buchanan, La mort du viceroi mit en dueil les gens de bien, mais principalement le menu peuple, qui l'aimoit comme pere du pays, & regrettoit infiniment ceste perte. Car outre ses valeureux exploits en tresgrand nombre, chacun se souvenoit qu'en moins d'un an paravant, il avoit tellement pacifié toute l'Escosse agitee d'infinies partialitez, mutineries & seditions, que l'on pouvoit aller en toute asseurance, & vivre joyeux en tous endroits autant qu'en sa propre maison. Ceux qui lui portoyent envie de son vivant, en disoyent tout le bien du monde apres sa mort. On admiroit sa vaillance en guerre, & le soin continuel qu'il avoit de procurer la paix: sa promptitude à despescher afaires, si heureusement tousiours, que la divine providence sembloit ne bouger d'aupres de lui: tant de douceur en exerçant justice criminelle, tant d'equité pour la vuidange des causes civiles, où il se trouvoit d'ordinaire avec les juges, si les afaires de la guerre ne l'en destournoyent, que tous en estoyent ravis d'esbahissement. Sa presence empeschoit que les petis ne fussent opprimez par faux rapports, & que les grands ne fussent espuisez de despenses par les chiquaneries & longues formalitez es proces. Sa maison estoit un lieu tres-sainct, d'où l'ordure, la petulance en faicts & en paroles, estoit bannie. D'ordinaire on y lisoit apres disné & soupé quelque chapitre de la Bible, & combien que pour cest effect il y eust un homme propre & fort docte, lequel lui tenoit compagnie à toute heure: toutesfois s'il se trouvoit d'autres hommes sçavans (comme il avenoit presques tousiours alors, & lesquels il cherissoit aussi) leurs avis estoyent par lui recerchez & pesez, pour en faire tant mieux son profit en la conduite de sa vie. Il estoit tres-liberal, donnant à plusieurs, souvent, alaigrement, maintesfois en secret & de sa propre main. Fort familier avec ses domestiques & ses amis, qu'il tançoit plus vivement (s'ils failloyent) que des estrangers & inconus. A cause de tant de vertus dont il reluisoit, les autres nations le reveroyent: sur toutes les Anglois, qui avoyent en diverses occasions remarqué les

valeurs de ce ſeigneur, vrayement grand & digne de toute louange.

CONTEMPTEVRS *& violateurs du S. iour du Repos, punis.*

ON appelle *Dimanche*, le iour du Seigneur ce qui eſt nommé Sabbath , c. *Repos*. Dieu dit à ſon peuple (Exo.20.8 &c.) Aye ſouvenance du jour du Repos, pour le sãctifier. Six jours tu travailleras, & feras toute ton œuvre : mais le ſeptieme jour eſt le Repos de l'Eternel ton Dieu, Tu ne feras aucune œuvre en icelui, toi, ne ton fils ni ta fille, ne ton ſerviteur, ni ta ſervante, ne ton beſtail, ni l'eſtrãger qui eſt dedãs tes portes. Car en ſix jours l'Eternel a fait les cieux, & la terre, & la mer , & tout ce qui eſt en iceux, & s'eſt repoſé au ſeptieſme jour: & pourtãt l'Eternel a benit le jour du Repos, & l'a sãctifié. Noſtre Seigneur, Dieu miſericordieux, enquis ce qu'on avoit afaire du priſonnier cueillant du bois le jour du Sabbat , dit à Moyſe, à Aaron, & à toute l'aſſemblee ; On fera mourir de mort ceſt homme là, & toute l'aſſemblee l'aſſommera de pierres hors du camp. Ce qui fut executé, comme appert par l'hiſtoire cõtenue au 16.*ch. des Nombres v.32.&c.* Cueillir du bois , ſemble leger forfait : mais ie l'eſtime grief , que pour ſi petite occaſion l'Iſraelite ait oſé enfraindre un ſi grand commandement , & l'expreſſe defenſe du Roi des Rois.

Sans parler des jugemẽs de Dieu ſur les anciẽs contẽpteurs & violateurs du jour & repos du Seigneur , ie me contẽterai, de repreſenter ici quelques exemples d'iceux jugemens, recueillis d'un livre Intitulé *la Pratique de Pieté* , eſcrit en Anglois par M. Louys Bayle , & traduit en François par Iean Vernuilh, cõme s'enſuit *au ch.29.* Certain gentil-homme , accouſtumé de profaner le jour du Dimãche, en chaſſant, eut un enfant de ſa femme, lequel avoit la teſte ſemblable à celle d'un chien, avec les oreilles pendantes, criant & jappant comme un chien.

Vne filandiere fort avaricieuſe, demeurant à Kindſtad

en Franconie, l'an 1559. travailloit d'ordinaire avecque ses servantes le Dimanche. Vne fois en ce jour il leur sembla que de leur filasse sortoit du feu, mais qui ne les offensoit point. Le Dimanche suyvant leur filasse print feu vraiment: mais elles l'esteignirent bien tost. En lieu de penser à cela, pour devenir sages, le troisiesme Dimanche apres travaillerent à l'acoustumee. Mais le feu survint si grand qu'il embrasa toute la maison, tellement que la maistresse & deux de ses enfans moururent le lendemain. Vn enfançon au berceau n'eut point de mal.

Le treiziesme jour de Ianvier en l'an 1582. un Dimanche, les eschaffauts d'un jardin appellé Paris (qui est en Angleterre) tomberent sous le peuple, qui voyoit battre les Ours avec les Chiens. Huicts spectateurs furent tuez par ce debris, & tres-grand nombre de blessez & estropiez. Avertissement (ce dit le Docteur Bayle) à ceux qui prenent plus de plaisir de monter sur le theatre un jour de Dimanche, afin de voir des passetemps profanes, que d'estre en l'Eglise à ouyr lire & exposer la parole de Dieu. Adjoustons encore quelques exemples, à la confusion des profanateurs du Dimanche.

Il y a en Angleterre une ville nommee Stratfort, sur la riviere d'Amon en la Comté de Warvic. Ceste ville là a esté bruslee deux fois en l'espace d'un an, & en mesme jour de Dimanche: principalement pour avoir profané & polué le Sabbat de l'Eternel, en mesprisant sa saincte parole annoncee par ses fideles serviteurs. Vne autre ville nomme Teverton, en la Comté de Devons, a esté souvent avertie par son fidele pasteur parlant aux habitans assistans à ses predications, que Dieu deployeroit sur eux ses justes & espouvantables jugemens, à cause qu'ils polluoyent horriblement le Dimanche. Tost apres le trespas de ce bon pasteur, le 5. jour d'Avril 1598. Dieu consuma, en moins de demi heure, par un feu terrible & soudain toute la ville, horsmis l'Eglise, la maison de ville, l'hospital, & quelques maisonnettes des plus pauvres de la ville, en laquelle paravant on pouvoit voir quatres cens maisons habitees, lors cõsumees par feu, & plus de cinquante personnes bruslees par la flamme.

Le cinquiesme jour d'Aoust en l'an 1612. quatorze ans

ans apres le premier feu, toute ceste ville de Teverton fut bruslee derechef, exceptees trente six maisonnettes des plus pauvres, avec le college & l'hospital. Ceux là (dit le Docteur Bayle) sont aveugles, qui ne voyent en ceci le doigt de Dieu, qui leur face la grace, s'ils la rebastissent, de changer leur jour de marché, & s'oster toutes occasions de profaner le jour du Sabbath. Ques les habitans des autres villes se souvienent de la tour de Siloé; *Luc* 13. & aprenent aux despens de leurs voisins à craindre les menaces de Dieu, & à croire ses Prophetes, s'ils veulent prosperer. 2. *Chron.* 20. 20.

CONVOITISE MESCHANTE CAUSE *d'horribles maux, estrangement punie.*

LA verité dit, que Dieu jugera les paillards & les adulteres. Elle dit encores que quicõque a regardé femme pour la convoiter, a desia cõmis adultere avec elle en son cœur. Tels coups ne peuvẽt estre rabatus par cautele, ni violence, ni audace, ni coustume, ni grandeur humaine. Si la patience divine attend, outre ce qu'elle frappe soudain les pecheurs, qui sont punis au moment de leurs pernicieux desirs & abominables plaisirs, elle cõtinue, & leur donne d'autres coups puis apres, qui resonnent bien haut sur les eschafaux de ses vengeances redoutables. L'histoire qui s'ensuit nous en monstre beaucoup en peu de lignes. Vne belle & honneste damoiselle mariee à un gentil homme d'honneur & de valeur, fut tentee & sollicitee à la perte de son honneur par un autre gentilhomme voisin & familier du mari. Elle pudique & sage repousse honnestement telles indignes & meschantes intentions. Le malheureux rebuté delibere se venger d'elle, adjouste à ses pechez precedens le crime de cruelle calomnie, faisant entendre au mari que certain autre gentilhomme son grand ami abusoit de la damoiselle: Que l'honneur & le respect qu'il portoit au mari le contraignoit de ne lui plus celer ce grand mal. Le ma-

ri croyant de leger commence à traiter si rudement sa femme, qu'elle fut cõtrainte (apres avoir beaucoup patienté) se retirer en la maison d'un sien oncle, sans accuser pour sa justification le gentilhomme calomniateur, qui l'avoit sollicitee. En ceste affliction & innocence elle tombe malade & meurt.

Le gentilhomme que le mari veuf soupçonnoit avoir abusé de sa femme fut quelque temps apres recerché de mariage par une damoiselle parente de ce mari. Il s'en excuse, à cause de son impuissance, ce qui estoit veritable, & parvenu à la conoissance du mari, il ouvre les yeux, mais trop tard, & void que sa femme avoit esté faussement accusee, qu'il l'avoit injustement traitee, & qu'elle estoit morte innocente. Le gentilhomme calomniateur, se voyant descouvert & torturé par sa conscience va trouver le mari en sa maison, se presente à lui, fait ample reconoissance de sa faute, lui en demande humble pardon: se soumet à en estre puni, & lui presente un poignard qu'il avoit apporté pour en faire la vengeance. Le mari refuse de faire telle execution. Sur ce le calomniateur prie qu'on lui donne à boire. On lui aporte du vin dans une tasse: il tire promptement & dextrement de sa pochette un papier où y avoit du sublimé, qu'il met dans le vin, l'avale, & meurt soudain, estouffé de la violence de ceste poison. Les juges des lieux poursuivent le mari sur ceste mort du calomniateur: se saisissent de sa personne, & l'interroguent. Lui picqué du souvenir des indignes traitemens faits à sa femme innocente, & se reconoissant coulpable de la mort d'icelle, confesse avoir empoisonné l'autre: sur sa confession & autres circonstances s'ensuit arrest, auquel il acquiesce, & est decapité. Son fils qui lors de l'execution estoit jeune, ayant depuis atteint l'aage de discretion, & informé de la verité des choses passees & de l'innocence du pere, presente requeste au parlement de Paris, pour estre receu appellant du jugement & de l'execution, ce qui lui fut accordé: & apres avoir fait creer un curateur au corps, par arrest le defunct fut justifié, declairé innocent, & son fils remis en ses biens & honneurs. *Extrait des memoires d'un personnage honorable, docte & tres-digne de foy.*

CORPS

CORPS mort merveilleux.

LE vingt-sixiesme jour de Decembre mil six cens & quatre, un jeune gentil-hôme Aleman, aagé de vingt cinq ans, estant en une ville d'Austriche nommee Blindmarck fut environ les neuf heures du soir tiré & atteint d'un coup d'harquebuse qui le traversa par le costé gauche de la poictrine, & sortit par le droict des hypochondres, dont il mourut sur la place. Le corps visité, & la playe consideree, on trouva l'entree & sortie de la bale de mesme grandeur, avec beaucoup de sang espandu. Le lendemain vingt-septiesme du mois, au matin, ce corps fut revestu d'autres habillemens & gardé deux iours sans le remuer. Le trentiesme du mois on le met dans un cercueil porté en l'Eglise, où il est gardé, sans y toucher: & neantmoins depuis ce jour jusques au huictiesme de Ianvier de l'an mil six cens cinq, il sortit tous les jours du sang vermeil & frais de la playe. Depuis, ce flus de sang cessa. Derechef le treiziesme jour de Fevrier ensuivant, sur le midi, la playe basse poussa du sang l'espace de deux heures, comme d'un corps tout fraischement tué. Pendant ce temps l'habitude de ce corps tué fut toute telle que lors qu'il vivoit, ayant jusques au tombeau une couleur de face rougeastre & vermeille, avec certaine grosse veine pleine de sang, au front, sans aparence de putrefaction aucune en tout ce cours de semaines, sans puanteur ni odeur desagreable que l'on sent es autres corps morts, dedans peu de jours apres que les ames en sont separees. Il avoit les doigts des mains mols, mobiles, flexibles, charnus, la chaleur naturelle peu changee, excepté que sur la derniere semaine, un peu devant qu'estre enterré, les bouts des pieds, des mains & autres extremitez commencerent à prendre couleur plombee. Ce cas estrange engendra des disputes entre les doctes medecins du pays, & donna occasion à l'un d'entre eux nommé Gregoire Horstius d'en proposer deux problemes, desquels il a declairé son avis en un livret imprimé. Le premier est, si vn corps humain peut durer apres la

mort,par l'espace de quelques semaines,avec couleur & habitude d'homme vigoureux & beau,n'ayant commencement de putrefaction, sans aucun artifice,& naturellement? Le deuxiesme, si le flux de sang d'un corps humain tué indique tant au commencement du meurtre que quelques semaines apres, la presence du meurtrier, c'est à dire signifie que le meurtrier n'est pas loin? L'Academie en medecine à Vienne en Austriche respond avec le docteur Horstius,que tout ce que dessus declairé au regard de ce corps mort s'est fait par causes naturelles, sans indication de meurtrier present,en ce lieu-là. Nostre intention n'est point de disputer pour ni contre: mais quelque constitution & composition que l'on vueille considerer ou au corps,& en ce qui en dependoit, ou en la bale dont il fut tué,ou en la vigueur des esprits vitaux & animaux:ceste histoire m'a semblé digne de tenir rang en ce volume, laissant à nos medecins François, qui auront leu le traité de Horstius,d'en discourir selon leur suffisance,& quand il leur plaira.

COVRAGE *inuincible.*

ESTRE malade & languissant longue espace d'annees, n'est chose nouvelle ni esmerveillable en l'homme mortel. Mais se monstrer courageux & vigoureux en maladie, recommande & fait admirer la vertu de l'homme infirme & invincible en mesme moment. On escrit que le capitaine Bayard tant renommé en l'histoire de France,(& duquel nous avons parlé n'agueres bien amplemét,au chapitre du Chevalier magnifique) du temps de nos peres fut travaillé d'une fievre quarte l'espace de trente ans continuels, durant lesquels elle lui donna les secousses que chascun peut penser, sans le terrasser du tout, ni l'empescher de se trouver à la guerre,en divers endroits,où iamais il ne monstra le dos à l'ennemi,ains vescut & mourut la face tournee où la vertu l'appelloit. Et lors mesme que sa fievre luttoit contre lui,souvent il s'esvertua de faire sa charge militaire. I'en allegueray un exem-

exemple particulier. Il estoit entré en querelle, contre un capitaine Espagnol nommé Alfonse de Soto Major, à raison de quelques paroles inconsiderément avancees, dont s'ensuivit le deffi pour se batre. Alfonse ayant choisi le iour de l'acces de Bayard, icelui fut si courageux que de l'accepter, de fait il comparut en place, & quoi que batu de sa fievre, combatit si dextrement, qu'il abatit & tua son ennemi, au grand estonnement de tous. *Livre* I. *du chois des histoires, chap.* 27.

Iules Cesar Scaliger, personnage illustre entre les hommes illustres de nostre temps, docte, vaillant, & sage à merveilles fut travaillé de gouttes violentes, & d'une fort longue fievre quarte de plusieurs annees. Son lict lui servoit de livres & d'estude. Il y fit une bonne partie des excellens escrits que les sçavans lisent avec estonnement tous les iours.

CRAINTE *soupçonneuse & miserable.*

AV mois de Novembre mil cinq cens cinquante sept mourut à Bruxelles Fernand de Gonzague, seigneur fort renommé, de grande reputation aussi, pour ses heureux exploits es guerres d'Italie, & sages conseils es afaires d'estat, lequel s'estoit de singuliere adresse desvelopé des embusches secrettes du Pape Paul troisiesme, qui lui vouloit mal de mort, à cause du massacre de son fils Pierre Louys Farnese, & avoit courageusement repoussé plusieurs puissans & redoutables traits de l'envie. Mais le pauvre vieillard tomba sur la fin de ses iours en si rude espouvante de cœur, & devint si perplex d'ordinaire, redoutant tout ce qui l'environnoit, qu'il se deffioit de chascun, cuidoit qu'à tout moment on vouloit le tuer : estant seul tournoit tousiours la teste pour regarder derriere soi, ses yeux n'avoyent arrest quelconque, ains regardoyent sans cesse deçà delà, non sans esbahissement de ceux qui consideroyent telle contenance: il tenoit pour suspects, & pour gens secrettement apostez pour l'assassiner, tous estrangers qui lui venoyent à

la rencontre. *Pontus Heuterus de Delft, en la vie de Philippe second, livre* 15.

Les aiguillons d'une conscience craintive, destituee de fermes consolations pour se rasseurer, sont merveilleusement poignans & aspres, quand elle vient à se resveiller. Accablee d'un fardeau importable de pensees cuisantes, elle ne fait que gemir, ou se censure & maudit, quelquesfois crie alarme, au feu, à l'eau dedans soi-mesme, ou tempeste au dehors, comme les desespoirs, les precipices, les supplices & morts lamentables d'infinies personnes poursuivies en leurs consciences, le verifient. Au contraire, la bonne conscience aporte consolation, quand le malheur semble la fouler aux pieds, s'oppose gracieusement aux bruits & ouy-dire du vulgaire, se charge de tout: & si elle void un monde contrariant à son avis, ne s'amuse point à conter les voix, ains obtient gain de cause, par l'arrest qu'elle seule prononce. Si sa fidelité est tourmentee comme criminelle, elle ne descend pas pourtant de sa gloire, ains demeure ferme au dessus de sa peine.

Marc Billesche, serviteur du Cardinal de Granvelle, tomba en si corrompue espece d'imagination, quoi qu'il fust homme de bon esprit, & fut agité de si estranges pensemens & apprehensions nuisibles (ausquelles pour legeres causes il adioustoit foi) qui gaignerent tant sur lui, que non seulement il se deffioit de tous estrangers & domestiques: mais aussi du Cardinal son maistre: ayant opinion qu'ils vouloyent l'empoisonner, ou esgorger, ou faire mourir à quelque pris que ce fust. *Leonard Vair Espagnol, en son œuvre des charmes & enchantemens, liv. 2. chapitre 3.*

Antoine de Sainct Felix Neapolitain, personnage fort docte & de vif esprit, que i'ay eu pour precepteur en ma ieunesse, estoit frappé de telle maladie, soupçonnant que chacun vouloit l'empoigner, & n'avoit proche parent ni allié, de qui il ne se donnast garde, les pensant tous entachez de ceste mesme volonté envers lui. *En ce mesme livre & chapitre.*

Certain personnage ayant veu sans garde ni aucuns tesmoins une bonne somme d'argent, à laquelle il n'avoit

voit touché que de l'œil, oyant quelque temps apres le maistre de ceste somme se plaindre qu'on lui en avoit volé une partie, se donna peur & fantasie que ce maistre avoit mauvaise opinion de lui, & le tenoit pour larron, quoi que sa conscience lui tesmoignast le contraire. Si estoit son imagination si violente en cest article, que quand il oyoit renouveller ceste plainte, ou parler de quelque sorte de larcin, il craignoit qu'on l'en tinst coulpable, & ne pouvoit se contenir (quoi qu'innocent) de rougir & changer de couleur. *Au mesme livre & chap.* Ceste ame tendre condamne infiniment les consciences stupides, cauterisees & abruties.

CRVAVTE' *descouverte.*

FRançois de Boivin, sieur du Villars, descrit au 7. livre de ses memoires des guerres de Piedmont l'histoire qui s'ensuit. Le Marquis de Masseran, seigneur Piemontois, ayant à cause de son inconstance esté constitué prisonnier, jusques à ce qu'il eust remis en la main de Monsieur de Termes Lieutenant du Roi certaine forteresse nommee Iumaglia, satisfit à ce qu'on requeroit de lui: tellement que les sieurs de la Mante & du Villars furent envoyez à Iumaglia prendre possession de la place, par la main du fils de ce Marquis de Masseran. Visitans & ordonnans de la seureté de ceste place, ils ouyrent une voix fort lamentable, qui crioit, aye pitié de moi. Villars demande que c'estoit. Le fils du Marquis respond, c'est un pauvre prisonnier, qui deust estre mort il y a dix ans. Alors la Mante lui ordonna de faire ouvrir la prison, où il entre avec Villars & non autre. Ils trouverent chose tres-horrible, que c'estoit un pauvre gentil-homme Vercellois, que le Marquis avoit fait prendre prisonnier dixhuict ans paravant, parce qu'il avoit voulu executer contre lui un arrest de la part du Duc Charles de Savoye, sans que jamais ame vivante sceust qu'il estoit devenu; & de fait les parens de ce gentil-homme ne le trouvans, & estimans qu'un sien ennemi l'eust tué,

le poursuivirent si rudement en justice, que par les tourmens il confessa le mal qu'il n'avoit pas fait : pour reparation duquel il fut condamné & executé à mort, ce Marquis estant en la mesme ville, & qui sçavoit ce qui en estoit. Nous menasmes (adjouste le sieur du Villars) ce pauvre gentil-homme qui estoit tout nud, & n'ayant que la peau, devant Monsieur de Termes, auquel il raconta toute ceste cruelle histoire. Il le fit habiller & lui donna quelque escu pour se retirer vers ses parens, de maniere que chascun jugea ceste maudite cruauté avoir conduit le Marquis & son fils au malheur où ils se trouverent reduits en l'an 1556. que ceste cruauté fut descouverte.

Tout ce que Senecque, Plutarque, & autres depuis eux ont dit, de la cholere & appetit de vengeance, se peut rapporter à la presente histoire, qui nous peint une furie d'enfer en l'ame d'un homme mortel, ceinte de serpens vomissans le feu de rancune vengeresse, qui deschire à toute heure & soi-mesme & l'affligé. Que peut voir une ame paisible approchant de ce Marquis, & remarquant les horribles effects de sa passion, autre chose qu'un esprit malin tout en feu, poussant tout à l'heure un cri composé de mugissement & rugissement infernal, voulant la totale perdition de celui qu'il detient, & ne pouvant jamais se saouler de sa misere, ni de celles d'autrui ? Ce n'est rien des contenances exterieures de l'homme vindicatif, à comparaison de son deplorable estat en la presence du Iuge souverain. Plus le cruel subsiste, plus sa condamnation, sa peine, sa langueur se renforce : plus avant s'enfonce-il en l'abysme de sa perdition redoutable. Le Marquis trouva qui le punit assez en ce monde, estant tenaillé continuellement par sa propre conscience, & poursuivi devant Dieu par les cris du sang innocent. Bien-heureux sont les misericordieux, car misericorde leur sera faite.

CRVAV-

CRUAUTE' *detestable punie.*

VN Prince Aleman devenu fort orgueilleux, à cause de la prosperité de ses afaires, assiegea le chasteau d'un gentil-homme. Au bout de quelques iours la place lui fut rendue par composition, portant entre autres articles, que les assiegez sortiroyent vies & bagues sauves, pour se retirer où bon leur sembleroit. Avint la dessus que ce Prince voulant entrer dedans la place avec ses troupes, l'un des soldats de la garnison posé en sentinelle au haut d'une tour, ne sachant rien encor de la composition, deschargea une harquebuzade à croc, dont fut atteint, & renversé mort à terre un Reitre non gueres esloigné du Prince. Ce coup le mit en cholere si violente, que sans respect de sa foi, ni de l'innocence des autres soldats en grand nombre, à l'insceu desquels ce coup avoit esté tiré, il les fit tous pendre & estrangler à un arbre proche du chasteau, & leur Curé tout au plus haut, par honneur (ce disoit-il) violant en cela les loix militaires, & faisant un acte paravant non ouy entre les Alemans. Nul n'osant pour lors s'opposer à ce Prince, avint tost apres, son courroux estant refroidi, que lui & ses conseilliers furent marris de leur furieuse precipitation, & souhaitoyent (mais en vain) que cela ne fust point avenu. L'evenement monstra que Dieu maudissoit les conseils & deportemens de ce Prince & de ses serviteurs; lors que lui & plusieurs qui le soustenoyent, furent ruinez tout à plat au bout de quelque temps. Le Prince acablé de debtes, & devenu insolvable, tôba en disette extreme, & contraint de quitter le pays fut acueilli d'une horrible maladie qui par tres-grieves douleurs l'arracha du monde. Autant en avint à plusieurs siens conseilliers & serviteurs, qui ne firent gueres plus douce fin : car le sang des meurtris & la vengeance Divine ne cesserent de courir apres jusques à tant qu'ils furent raclez de dessus la terre. *Ph. Camerarius au premier volume de ses Meditations historiques, livre 3 ch. 15.*

CRVAVTE' *fraternelle.*

SVr la fin de l'an mil cinq cens & cinq avint à Ferrare ce qui s'ensuit. Le Cardinal Hippolyte d'Este aimant ardamment vne jeune fille sa parente, laquelle n'aimoit de moindre affection Dom Iules frere bastard du Cardinal, & confessant elle-mesme au Cardinal, que sur toutes choses ce qui la rendoit si fort amoureuse de Dom Iules, estoit la beauté des yeux d'icelui : le Cardinal plein de furie ayant espié le jour de la sortie de Dom Iules hors de Ferrare, pour aller à la chasse, l'environna en campagne, & l'ayant fait descendre de cheval, lui fit par quelques siens estaffiers tirer les yeux hors de la teste, pource qu'ils estoyent compagnons de ses amours. Ce Cardinal eut bien le cœur de regarder une telle meschanceté, qui fut depuis cause de tres-grands scandales entre les freres. Fr. Guichardin compare cest acte tragique, à celui des anciens freres Thebains, mais pour cause plus legere : si toutesfois (dit-il) la desbordee impetuosité du fol amour est moindre que l'ardant desir de regner. Ceste histoire est la closture du *sixiesme livre, de Fr. Guichardin, touchant les guerres d'Italie.*

Le mesme Guichardin raconte puis apres en la troisiesme Section de son *septiesme livre* la suite & catastrophe de ceste tragedie de Ferrare, en ces termes tournez de l'Italien. De la tragedie susmentionnee nasquit un nouvel accident. Ferdinand frere du Duc Alphonse, & de Iules (auquel les yeux avoyent esté remis en teste, sans perte de la veuë, par la prompte & diligente cure des Medecins) conspira avec Iules la mort d'Alphonse. Ferdinand vouloit empieter l'Estat, Iules ne desiroit rien tant que l'exterminatiõ du Cardinal, disant qu'Alphonse ne s'estoit ressenti du grand outrage qui lui avoit esté fait, & pourtant perdoit toute esperance de pouvoir se vanger du Cardinal. Albertin Boschet gentil-homme Modenois se mit de la partie. Pour l'execution ils gaignerent & corrompirent quelques gens de basse condition,

tion, qui estoyent continuellement pres d'Alphonse, pour lui donner plaisir. Mais uns & autres par leurs delais & cõtraires avis, & retenus par timidité fatale (ce dit Guichardin) la conjuration fut descouverte, Albertin & quelques autres furent escartellez. Quant à Ferdinand & Iules ils furent condamnez à demeurer en prison perpetuelle dans le chasteau neuf de Ferrare.

CRVAVTEZ *horribles.*

BArthelemi de las Casas, Fernand Ovrede, Ierosme Benzo, & autres racontent au long les deportemens des Conquesteurs du nouveau monde, où ils firent des ravages, que ie compren sous le mot de Cruautez horribles. Apres s'estre emparez de la grande ville de Cusco, il se trouva des hommes si abrutis, qu'apres avoir passé le temps à detailler comme chair de boucherie plusieurs pauvres Indiens, en baillerent la chair pour nourriture à leurs chiens. Certain Capitaine, nommé Diego de Salazar, renommé, pour avoir esté l'un des premiers conquerans de l'Isle de S. Iean, avoit un grand chien d'Angleterre, aspre, & fort acharné sur les Indiens, nommé Bezerillo. La nuict d'apres le jour que les Espagnols eurent desfait en bataille le Cacique Malodomaca, Salazar delibera de lascher son chien sur une vieille Indienne, prisonniere. Pour moins incommode execution, il baille vne lettre à ceste vieille, pour porter au Gouverneur, lors estant à une lieuë de là; mais en intention de lascher sur elle son bourreau. La pauvrette, s'en allant ioyeuse, sous espoir de delivrance, à l'aide de sa lettre, ne fut pas guere loin de là, que Salazar lui envoya son chien, qui l'atteignit incontinent. Elle voyant ce dogue furieux accourir la gueule ouverte, s'assied en terre, & commence à lui dire en son langage Indien, Seigneur chien, Seigneur chien ie porte ceste lettre (la lui monstrant cachetee) au Gouverneur. Puis elle adjousta, Seigneur chien, ne me fai point de mal.

Bezerillo, moins chien que Salazar, s'arresta tout

court,& hauſſant la cuiſſe,piſſa contre ceſte femme,ainſi que contre une paroi. Les Eſpagnols qui conoiſſoyent le naturel farouche & furieux de Bezerillo firent un miracle de ceſt accident, & eurent honte de tuer une femme, à qui le chien de leur Capitaine avoit laiſſé la vie. Ceſt eſchantillon d'abrutiſſement horrible d'hommes maſtinans horriblement le vieil & nouveau monde, nous remeine ici à l'hiſtoire du Peru, où les Indiens, qui ne peurent trouver aſſez d'or,pour aſſouvir l'execrable avarice des Eſpagnols, qui les appliquoyent à diverſes tortures, ſe cacherent dans les bois : mais les Eſpagnols y alloyent à la chaſſe avec leurs chiens, & deſcouvrans par telle ruſe les pauvres Indiens, les faiſoyent eſtrangler,& deſchirer en pieces. Les ſurvivans reduits à l'extremité du deſeſpoir, pour ſe deſpeſtrer des horribles abrutiſſemens ou cruautez,où ils ſe voyoyent reduits par les chiens bipedes & quadrupedes ſe pendoyent & eſtrangloyent de leurs propres mains.

Barthelemi de las Caſas, Eveſque envoyé d'Eſpagne es Indes,conferme ces horribles cruautez & prodigieux abrutiſſemens en une terrible legende inſeree en l'hiſtoire qu'il en a eſcrite, publiee en diverſes langues, où il deplore & repreſente amplement le malheur des Indiens, bourrellez, tourmentez & exterminez par toutes ſortes de ſupplices,ſous le joug Eſpagnol. Suffira pour le preſent d'en extraire ce qui s'enſuit ; Il faut que ie raconte (dit-il) un acte diabolique que j'ai veu ſouvent; & ie ne ſçai s'il convient point plus aux beſtes les plus cruelles qu'aux hommes. Les Eſpagnols nourriſſent tout expres des dogues furieux & carnaſſiers, qu'ils accouſtument à mordre,eſtrangler & deſpecer les Indiens. De moi, ie ne penſe pas que les bons & vrais Chreſtiens, voire ceux qui veulent eſtre eſtimez l'eſtre, mais ne le ſont pas, diſent que jamais on ait entendu tel affaire,aſçavoir que ces Eſpagnols meinent par tout quant & eux un grand nombre d'Indiens enchainez, comme ſi c'eſtoyent troupes de pourceaux. Ils les tuent & mettent en pieces,comme ſi c'eſtoit chair de beſtes. Souvent on a ouy l'un diſant à l'autre, Preſte moi un quartier de chair de Veillaco, (c'eſt à dire,de vilain : car ainſi appel-

lent-

lent-ils par mespris outrageux tout Indien :) pour donner à mes chiens ; ie le te rendrai, lors que je tuerai l'un de mes veillacos. Aucuns allans coustumierement à la chasse, enquis au retour s'ils ont eu bonne encontre? Oui (disent-ils) car avec mes chiẽs j'ai atterré & estrãglé tant & tãt de veillacos. Si le nõbre n'est de quinze ou vingt, ces chiens à deux pieds pẽsent n'avoir guere biẽ chassé.

Antoine le Pois, en certain discours, rapporte des histoires Indiennes, que par le commandement, de Valvoa, Capitaine Espagnol, Pancras Cacique, (c. grand Seigneur Indien) & plusieurs autres grands de sa suite, furent jettez aux chiẽs, qui les estranglerent & mangerent. Il adjouste qu'en ce voyage un soldat Espagnol avoit mené en lesse un dogue si furieux, qu'és cõbats il faisoit plus de peur & de mal aux Indiens, que les Espagnols mesmes : au moyen de quoy son maistre touchoit double paye par mois, l'une pour soi, l'autre pour son chien. Finalement, en une rencõtre les Indiens tuerent à coups de flesches cest Espagnol quadrupede, dõt ils firent, plus de feste que s'ils eussent assommé grand nombre de leurs ennemis à deux pieds. P. Martyr, Milanois, dit le mesme au 2. livre de sa 3. Decade, où il raconte que les Indiens bruslerent des corps humains deschirez & estranglez par les dogues Espagnols : Puis ayant discouru de la fureur de ces dogues sur les pauvres Indiens nuds & desarmez : toutesfois (dit-il,) l'afaire succeda autrement es rencontres des Espagnols contre les Caribes & Caramairiens. Car ces peuples farouches, & beaucoup plus adroits à la guerre que nuls autres, descochent de soudaineté incroyable des flesches empoisonnees, dont ils tuent les chiens, qui approchent d'eux.

Sabellic & Paul Iove, qui ont escrit des histoires d'Italie, racontent que Francisque Carrere, Prince de Padoüe, nourrissoit des gros mastins, ausquels il faisoit estrangler & devorer ses sujets. Iean Marie, Duc de Milan, transporté de ceste fureur brutale, non content d'avoir fait decapiter plusieurs amis de sõ Pere, s'avisa d'un plus cruel supplice. Certain scelerat, surnommé Gyran, nourrissoit par le cõmandemẽt de ce Duc des grãds dogues, estrangement goulus, ausquels du commencement

on faisoit devorer les criminels. Mais en fin, Gyran leur exposa à estrangler, deschirer par pieces, puis manger les hommes que le Duc haissoit, auec horreur incroyable & gemissemẽs pitoyables du peuple estõné de tels spectacles. *P. Iustinian, au 15 livre de l'histoire de Venise*, rapporte qu'Atadin, Roi des Hasseens, en l'Isle de Sumatra, envoyant un Ambassade à Solyman, renommé Sultan des Turcs, lui fit present d'un More, lequel vivoit de chair humaine. Et Paul Iove escrit touchant Amide, Roi de Tunis en Afrique, qu'il avoit accoustumé de faire jetter aux chiens des corps morts, pour s'en repaistre, mais aussi de lascher des dogues affamez sur les hommes vivants, pour les deschirer tant plus furieusement. Ces abrutissemens & cruautez susmentionnees sont horribles voirement. Et que peut penser le Lecteur, touché d'humanité, qui contemple en sa pensee la grand mer de sang humain, espandu en l'Europe depuis cent ans, par les chiens à deux pieds?

CRVEL *confondu.*

CÆsar Borgia fils du Pape Alexandre VI. premierement Cardinal en l'an 1498. quitta le chapeau sur esperance d'un grand Mariage, & ayant prins l'espee obtint du Roi de France le tiltre de Duc de Valentinois, une compagnie de cent lances, & vingt mille livres de pension. Venu en France, avec certaines bulles de dispense pour un nouveau mariage, despité de ce que ses desseins avoyent esté descouverts par l'Evesque de Sutte, il le fit quelques temps apres tuer par poison. En l'an suivant, la resolution prise à Rome par le Pape de conquerir les villes de la Romanie, sous l'asseurance du secours Frãçois, pour les aproprier à Cæsar son fils, lequel meditoit une Monarchie, ce fils ayãt obtenu du Roi q̃lques cõpagnies, ausquelles il ioignit celles qu'on appelloit de l'Eglise, entre à main armee en la Romagne, & incontinent s'empara d'Imole. Au commencement de l'an 1500. Il entre sans resistance en la ville de Furly. La Dame du

me du lieu avoit envoyé ses enfans, & ses meubles plus precieux à Florence, abandõné ce qu'elle ne pouvoit defendre, & resoluë de bien garder seulement la Citadelle prouveuë de gens & d'artillerie. C'estoit une femme de courage viril, mais contrainte par la violence du canon ennemi de se retirer au donjõ, avint en y entrãt que ses soldats firent tel bruit que ceux du Valẽtinois survenans, presques tous les assiegez furent taillez en pieces, & les victorieux, poursuivans leur pointe acheverent ceux qui restoyent à la defense du donjon, fors quelques uns des principaux retirez en une tour avec ceste dame. Ils furẽt envoyez prisonniers à Rome, elle serree au Chasteau S. Ange, puis delivree à la requeste d'un grand Seigneur François, lequel assistoit Borgia pour telles conquestes.

En ceste mesme annee le Pape & le Roi s'estans accordez plus que devant, Borgia assiege Faense, dont estoit maistre Astor Manfredi, ieune Seigneur de grande esperance & fort aimé de ses sujets, lesquels (quoi qu'abandonnez de toute l'Italie, & exposez en proye à une puissante armee) contraignirẽt le Valentinois de lever le siege, & se retirer iusques apres l'hyver. Il revint au printemps de l'an 1501. garni de force argent, recueilli par le Pape son pere au grand Iubilé, qui fut fort solennel en ce commencement de siecle. S'estant rendu maistre de quelques places es environs de Faense, il y fit donner un assaut par les François & Espagnols qui furent repoussez. Les Citadins en soustindrent un deuxiesme plus furieux. Mais en lieu de s'acourager ils se laisserent laschement pipper par le Valentinois, & lui rendirent la place. Il garda sa promesse au regard des particuliers: mais Astor fut retenu, puis mené à Rome, tres-indignement traité, & tost apres mis à mort secrettement avec un sien frere bastard. Apres ceste conqueste le Valentinois nommé duc de la Romagne, entra au territoire de Bolongne, en esperance de l'occuper. Empesché de ce faire par le Roi, il fit par une ruse estrange tuer presque tous les Mariscotti, l'une des plus puissantes famill s Bolognoises. Quoi fait, il alla brouiller & tourmẽter les Florẽteins, saccageant leur pays, & tirãt des cõtributions excessives. Puis ayãt pris quelques petites places, suivit l'ar-

mee de Frãce à l'entreprise de Naples. Il se trouva au siege & à la prise de Capouë, où toute cruauté & vilenie fut exercee. Plusieurs nõnains furẽt enlevees de leurs cloistres, violees, puis vẽdues à Rome pour vil pris, cõme des chevres. Le bruit fut qu'à Capouë quelques unes craignans moins la mort que la perte de l'honneur se jetterẽt, qui dãs les puits, qui dans la riviere. On dit d'avantage, outre les autres meschãcetez flestries de perpetuelle infamie, que plusieurs femmes, qui avoyent evité la premiere furie, s'estãs retirees en une tour, le Duc de Valẽtinois, qui suivoit l'armee avec tiltre de lieutenãt de Roi, non avec autres qu'avec les gentils-hõmes de sa maison & avec sa garde, les voulut voir toutes, & les ayant diligemment considerees, en retint quarãte des plus belles.

En l'an 1502. il s'empara finement de la Duché d'Vrbin, & feignant vouloir traiter avec Iules de Varané seigneur de Camerin, surprend la ville par subtil moyen, & Iules estant tõbé en sa puissance avec deux de ses fils, il les fit estrangler tous trois. En ces entrefaites le Roi, indigné contre Alexandre VI. & son fils, s'achemina en Italie, pour maintenir les Florentins, & despouiller le Valẽtinois de la Romagne & des autres estats par lui occupez. Mais Guichardin remarque q̃ sur le bond du coup le Roi s'accorda aisément avec le Pape, & receut à Milan le Valentinois avec hõneurs & caresses merveilleusement grãdes, puis ayant receu promesse solẽnelle tãt du Pape que de lui d'estre aidé par eux en la guerre & conqueste du royaume de Naples quand besoin seroit, il lui promit d'autrepart trois cens lances pour l'aider à gaigner Bologne au nom de l'Eglise, & opprimer Iean Paul Baillon, le Vitellozze & les Vrsins. Outre lesquels le Valẽtinois en vouloit à Pãdolfe Petruchi, & mesmes au Duc de Ferrare son allié, s'apprestant à courir sus aux uns & aux autres. Voire la prosperité enfla tellement ce cruel, que sans se soucier de l'autorité des seigneurs de Venise, il ravit la femme de Iean Baptiste Caraciol, general de leurs gens de pied, comme elle passoit par la Romagne, estant partie d'Vrbin pour aller trouver son mari. Sur ce les Venitiens firent remonstrer par leurs ambassadeurs au Roi, quelle charge ce lui estoit de supporter tant le Valentinois,

nois, & combien peu il convenoit à la splendeur de la maison de France, & surnom si glorieux de Roi tres-Chrestien, de favoriser un tel tyran, qui ruinoit les peuples & les provinces, si alteré de sang humain, exemple à tout le monde d'horrible cruauté, de vilenie insupportable, & de furieuse desloyauté, par lequel, comme par un brigand public, avoyent esté si cruellement tuez, contre la foy donnee, tant de gentils-hommes & seigneurs, qui ne s'abstenant mesmes du sang de ses propres freres & proches alliez, ores par l'espee, ores par poison, avoit desployé sa fureur sur les enfans mesmes. En lieu de reprimer le Valentinois, le Roi le secourut de gens: d'autre costé lui & son pere s'aidoyent de divers artifices pour attraper leurs adversaires, qu'ils ne pouvoyent bonnement ruiner par force ouverte. Survint là dessus un refroidissement en quelques uns, qui s'estoyent liguez ensemble contre le Valentinois: ce qui fit que chascũ essaya de traiter quelque accord. Le Pape se laisse acoster du Cardinal Vrsin. Pandolfe envoye son Agent à Imole pour composer avec le Valentinois, comme faisoit desia Iean Bentivole. Le Valentinois jugeant que Paul Vrsin seroit un moyen propre, pour amener les autres au filé, feignit se fier du tout en lui, & sur ostage asseuré le fit venir à Imole, où l'ayant fort caressé, sans se plaindre de Paul ni de ses alliez (qui l'avoyent fidelement servi, disoit-il, jusques alors) il condamna son imprudence propre, s'accusant de n'avoir sceu proceder avec eux, pour lever leurs justes soupçons. Mais qu'il esperoit que ce debat survenu sans cause, en lieu d'inimitié feroit naistre entre lui & eux une perpetuelle & indissoluble amitié. Qu'ils se devoyent bien appercevoir, puis que le Roi le soustenoit, qu'impossible leur estoit de l'abatre: & que lui d'autre costé voyant plus clair pour l'experience de ce trouble, reconoissoit & confessoit franchement que toute sa felicité & reputation estoit procedee de leur prudence & valeur: partant desiroit retourner en meilleure intelligence que jamais avec eux, prest de leur donner telle asseurance qu'ils voudroyent, & les accepter arbitres des differens entre lui & les Boulonnois. Paul Vrsin se laissa prendre &

s'endormit à telle pipee couverte de fueilles de promesses & de hautes esperāces, procura des reuniōs & accords de la plufpart des confederez. En ces entrefaites le Valentinois faisoit aprocher les compagnies Françoises & Suisses, pour reconquerir les duchez d'Vrbin & de Camerin, ce disoit-il. Ayant traité avec les peuples, & Sinigale, ville & chasteau, pris pour lui par le Vitellozze & les Vrsins, il y vint incontinent apres. Paul Vrsin, le duc de Gravine, le Vitellozze & Liverot de Ferme lui allerent au devant. Il les recueillit avec grandes caresses. Eux l'ayans acompagné jusques à la porte de la ville, où toutes les troupes du Valentinois s'estoyent placees en ordonnance, ils voulurent prendre congé de lui pour se retirer en leurs logis hors la ville. Mais il les pria d'entrer dedans, ayant (disoit-il) à leur communiquer quelque chose. Ne pouvans reculer, ils le suivirent jusques en son logis, & s'estans retirez avec lui en une chambre, apres leur avoir tenu quelque propos (car il les laissa soudain sous ombre de vouloir changer d'habillemēt) ils furent faits tous quatre prisonniers, par gens qui survindrent en la chambre, & au mesme temps on envoya desvalizer leurs soldats. Le jour suivant, qui fut le dernier de Decembre, afin que l'an 1502. se terminast avec ceste tragedie, retenant les autres prisonniers, il fit estrangler dans une chambre le Vitellozze & Liverot de Ferme. Quant au premier, il ne peut fuyr la destinee de sa maison, mourant de mort violente, comme ses autres freres, vaillans hommes: l'aisné, Iean Vitelli, ayant esté tué d'un coup de canon au camp que le Pape Innocent envoya contre Osime: Camille, le second, à la solde des François, assommé d'un coup de pierre devant Circelle; & Paul Vitelli, le troisiesme, decapité à Florence. Mais quant à Liverot, personne ne peut nier (dit Guichardin) qu'il n'ait esté justement puni de ses meschancetez: estant bien raisonnable que celui perist dedans les filez d'une lasche & malheureuse trahison, qui peu auparavāt avoit en la ville de Ferme tres-cruellement & traistreusement assassiné (pour se faire grand en ce lieu là) Iean Frangiane son oncle, avec plusieurs des principaux de la ville, qu'il avoit conviez à un festin en sa maison.

Le Pape

Le Pape averti de ce qui s'estoit passé à Sinigale, appelle au commencement de l'an 1503. au palais du Vatican le Cardinal Vrsin, qui est soudainement arresté prisonnier, & meurt trois semaines apres, empoisonné cóme-on le creut tres-asseurement. Le Valentinois ayant receu nouvelles de l'emprisonnement du Cardinal, fit estrangler le Duc de Gravine & Paul Vrsin, donnant la chasse à Iean Paul Baillon, qui s'enfuit de Perouse : & à Pandolfe Petruchi, lequel sortit de Siene. Comme le Valentinois pretendoit poursuivre & ruiner les restes, le Roi se resveillant, quoi que tard, arresta la violence de ce cruel : & tost apres l'armee Françoise fut desfaite au royaume de Naples. Ce qui mit le Pape & son fils en nouvelles pẽsees, sur tout contre la Toscane : & ce que l'histoire raconte de leurs desseins descouvre des naturels les plus estranges qu'il est possible de representer. Alors c'estoit un dire commun en France & en Italie, que le Pape ne faisoit jamais ce qu'il disoit, & le Valentinois son fils ne disoit jamais ce qu'il faisoit. Aussi avoit-on descouvert leurs intelligences avec l'Espagnol contre la France, & l'Italie, nommement contre la Toscane. Nous avons veu le cruel montant haut, considerons maintenant comment il en devale, suivãt les recits qu'en fait le sage Guichardin. Ainsi qu'ils estoyent, dit-il, au comble de leurs plus grandes esperances, comme les pensees des hõmes sont vaines & trõpeuses, le Pape estant allé souper en une vigne prés du Vaticã, pour prendre le plaisir de la fraischeur, fut soudainement porté de là pour mort en son palais, & aussi tost apres son fils est encores porté & tenu pour tel : & le iour suivant, qui fut le dixhuictiesme d'Aoust mil cinq cens trois, le Pape Alexandre VI. fut porté mort (suivant la coustume) en l'Eglise sainct Pierre, noir, enflé, & tres-difforme, signes tres-manifestes de poison. Le Valentinois, son fils, pour la vigueur de l'aage, & ayant usé de remedes propres, eut la vie sauve. On creut asseurément tel accident estre procedé de poison, & selon le plus commun bruit la chose avint ainsi. Le Valentinois avoit deliberé d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, en la vigne duquel ils devoyent souper. Car il est tres-certain que son pere & lui

estoyent coustumiers d'user de poison, non seulement pour se venger de leurs ennemis, ou bien pour s'asseurer des soupçons, mais aussi pour leur meschante convoitise de despouiller les personnes riches de leurs propres biens, fussent Cardinaux ou autres courtisans, encore qu'ils ne leur eussent jamais fait aucun tort, comme il en avint au Cardinal sainct Ange, lequel estoit fort riche. Qui plus est, ils empoisonnerent de leurs tres-grãds amis & tres conjoints, & de ceux qui leur avoyent esté tres-bons & tres-loyaux serviteurs, comme furent les Cardinaux de Capoue & de Modene. Le Valentinois donc envoya devant certains flaccons de vin empoisõné, lesquels il fit bailler à vn serviteur, qui ne sçavoit riẽ de l'affaire, avec mandement que personne n'y touchast. Mais d'avanture le Pape survint devant l'heure du souper, lequel pressé de soif & de la chaleur extreme qu'il faisoit, demanda à boire. Pource qu'on n'avoit encore apporté son soupé du palais, celui qui gardoit les flaccons, estimant qu'on lui eust commis ce vin comme tres-excellent en donne à boire au Pape, & le Valentinois arrivant en ces entrefaites, se mit aussi à boire du mesme vin.

Toute la ville de Rome acourut avec une allegresse incroyable à sainct Pierre, autour du corps mort d'Alexandre, les yeux de pas un ne pouvans se rassasier de voir mort & esteint un serpent, lequel avec son ambition demesuree & sa pestifere desloyauté, acompagnees de tous exemples d'horrible cruauté, de monstrueuse luxure, & d'estrange avarice, vendant sans distinction les choses sainctes & les profanes, avoit infecté tout le monde: & neantmoins avoit esté exalté avec une tres-rare & presque perpetuelle prosperité des son jeune aage jusques à la fin de sa vie, desirant tousiours de tres-grandes choses & obtenant plus qu'il ne desiroit. Nous voyons Alexandre precipité du haut au bas de sa roue, sans ressource quelconque. Mais il faut considerer la cõfusion de Cesar Borgia Duc de Valentinois son fils, lequel me fait souvenir de Louys Savelle duquel Paul Iove en la Chorographie du lac de Come escrit qu'estant tombé d'un sommet de fort haute montagne en un precipice,

cipice, il empoigna quelques rainsseaux de petis arbres, & s'y tint suspendu cinq heures durant attẽdant secours. Mais n'estant possible le lui donner, & lui demi mort de l'air qui le trãsperçoit & du poids de son corps, les nerfs des bras se laschans, tomba devant les yeux de plusieurs de ses parens & amis, qui le virent perir. Ainsi le Valentinois demeura suspendu à la rouë, encore quelques mois: mais mourant à toutes heures sans pouvoir mourir, & roulant de minute en autre dedans la fosse de confusion & d'ignominie perpetuelle qu'il avoit par si lõg temps cruellement creusee à tant d'autres. Marquons en quelques degrez. 1. Estant fort malade, il entend que les aprests se font pour le ruiner, voit son credit estouffé, & ne s'ose asseurer de l'avenir: ressemblant au criminel qui se plaint en la torture sans vouloir reconoistre ses fautes: despité de se voir pris, non marri de ses forfaicts. 2. Cerchant reconciliation avec les Colonnois qu'il avoit brigãdez, & leur rendãt les Chasteaux qu'on leur avoit pris & fortifiez, puis entendant que les Vrsins saccageoyent ses partisans à Rome, il est comme le voleur sur un eschaffaut. Autant d'heures & d'hommes lui sont autant de coups de barre sur les bras & sur les jambes: qui pis est, il void saccager ses satellites & ne peut les garentir. 3. Les Vrsins & tous les barons Romains se remettoyent dedans leurs estats. Les Vitelli estoyent retournez à Citta de Castello, & Iean Paul Baillon estoit rentré à Perouse. Outre plus le Duc d'Vrbain, les seigneurs de Plombin, Pesere, Camerin, & Sinigale, avoyẽt recouvré leurs places, ainsi despouilloit-on le Valentinois devant qu'il se couchast. 4. De fois à autre il recevoit quelques courtoisies des Frãçois & Espagnols: mesmes les villes de la Romagne sembloyent vouloir adherer à lui. Mais ce ne furent que courtes relasches, & lui pensant tromper les François pour se maintenir par eux, n'ayant peu faire les services qu'ils attendoyent de lui, fut en fin delaissé de tous & lui en print comme au criminel qui ayant receu quelques coups de tenaille au bras est mené vers certain autre carefour eslongné, pour y estre pincé aux cuisses. 5. Il vid les Vrsins ses ennemis capitaux demandans justice contre lui, avec l'espee nue

en main,menaçans de le fraper,un jour haussans le bras, le baissans l'autre , & ce miserable mourant à toute heure,sans pouvoir mourir. *6.* Le Cardinal de Siene ayant esté esleu Pape,les Vrsins entrerent en la solde des Espagnols , & apointerent avec les Colonnois : dont le Valentinois plus intimidé que devant resolut de s'enfuir de Rome. Il estoit logé aux fauxbourgs : ses ennemis lui coururent sus,& le contraignirent de se sauver de vitesse dedans le Vatican , puis au Castel S.Ange, ayant par le cõsentemẽt du Pape receu la foi du Capitaine du Chasteau de l'en laisser sortir,quãd bon lui sembleroit. Toutes ses gens s'escarterent,qui çà qui là,peu de temps auparavãt il faisoit trembler toute l'Italie , & tous fuioyent sa rencontre,comme d'un lion cruel. Maintenant il void la route des siens,& se cache trainant une miserable vie. 7. Il n'a credit quelconque en l'election Papale : ains void Iules II. paravant ennemi capital d'Alexandre & de lui,parvenu au siege,maugré toutes oppositions couvertes & descouvertes,& est reduit à telle calamité , que force lui est de suivre tout dangereux conseil , abusé par les esperances dont ce nouveau Pape l'emplissoit d'alliance de mariages , de lieutenance & surintendance es armes de l'Eglise,voire de l'aider à reconquerir les villes de la Romagne,toutes perdues pour ce cruel, à qui chacun prenoit plaisir d'arracher de semaine en autre quelque piece, tellement que le corbeau desplumé mouvoit à rire uns & autres , & lamentoit inutilement ses pertes. 8. Pour acroissement de honte & de mal-heur , un sien lieutenant remit en son obeissance la ville de Rimini, ce qui sembloit un commencement de clairté à ses affaires. Mais ce fut pour rentrer tost apres par la perte de Faense en plus profondes tenebres que devant , & tomber en nouveaux desespoirs, sur tout quand il entendit que les Venitiens pretendoyent s'emparer de tout,& le mettre en chemise. *9.* Le Pape ne voulant souffrir le progres des Venitiens,& ne pouvant si tost les attaquer, desirant aussi que le Valentinois deslogeast de Rome, convint avec lui qu'il s'en iroit par mer à Spetie , de là par terre à Ferrare, puis à Imole, où se rendroyent quelques gens de guerre qui le suivoyent encore. Sur ceste reso-

reſolution il s'achemine à Oſtie pour s'y embarquer, où le Pape lui envoya deux Cardinaux pour le perſuader de bailler en garde au Pape quatre Chaſteaux qu'il tenoit de reſte en la Romagne, afin que les Venitiens ne s'en emparaſſent. Le miſerable Valentinois ſe voyant acculé, entre en fureur, refuſe la demande du Pape qui le fit arreſter es Galeres ſur leſquelles il eſtoit deſia mõté, d'où il fut amené au Vatican, mais avec honneurs & careſſes, le Pape ne voulant effaroucher les Capitaines des Chaſteaux, ains par ſubtil & doux moyen les avoir par lettres du Valẽtinois, lequel s'eſtant eſlevé preſques en moins de rien, non moins par ſes cruautez & tromperies, que par les armes & forces de l'Egliſe, fit le ſaut perilleux & ruineux encores plus viſtement, & ſentit rouler ſur ſa teſte vne partie des fraudes dont lui & ſon pere avoyent tourmẽté infinies perſonnes. Ses ſatellites n'eurent pas meilleure encontre : car apres quelques courſes eſchappees & deſroutes, on les deſvaliza, tellement que depuis ils ne parurent plus. 10. En fin le Pape manie dextrement ſon priſonnier, qu'il lui fait laſcher toute priſe : & comme par le moyen du Pape Alexandre ſon pere le Valentinois s'eſtoit licencié de faire le furieux, c'eſt la ruſe du Pape Iule qui le renverſe, le deſpouille de la Romagne, & le bannit d'Italie, où il n'avoit plus rien. Auſſi eſtoit-ce raiſon qu'on le remenaſt en Eſpagne, d'où ſon pere eſtoit iſſu. Voici comment le tout ſe paſſa, pour monſtrer la fin des ſupplices en terre de ce malheureux.

Le Pape, ayant aſſeurance des places qu'il pretendoit, ne ſe ſoucia plus du Valentinois, lequel s'en alla furtivement, mais non ſans relaſche & connivence du Cardinal de ſaincte Croix, qui l'avoit en charge, partie par mer, puis par terre vers Gonſalve, ſurnommé le grand Capitaine, qui le receut à Naples avec bon viſage & grand honneur. Ne pouvant digerer les pillules qu'on lui avoit fait avaler en Italie, il cõmence à dreſſer nouvelles pratiques, & communiquant en ſecret avecques Gonſalve, le prie de lui bailler cõmodité d'aller à Piſe, l'aſſeurant que s'il y pouvoit entrer, ce ſeroit pour acommoder les affaires de Ferdinand & d'Iſabelle. Gonſalve, monſtrant qu'il

trouvoit bõ ce dessein, lui offre ses galleres pour le porter, permet qu'il face levee de gens pour se rendre fort, & l'entretient en bonne esperance, jusques à la reception du pacquet de ses maistres. Entretant il conferoit avec le Valentinois tous les jours des affaires de Pise & de la Thoscane : & pour lui donner plus rude saut, nouvelles vindrent que l'Alviane s'offroit (lors que le Valentinois seroit entré dedans Pise) d'assaillir les Florentins, pour y establir la maison de Medicis. Les galeres prestes & les gens de pied troussans bagage pour partir le jour suivãt, le Valentinois, ayant devisé le soir un fort long temps avec Gonsalve, qui lui bailla son congé avec demonstration de grand' amitié jusques à l'embrasser & acoller, fut par le commandement d'icelui, mettant le pied hors de la chambre, retenu au Chasteau. Tout à l'heure mesme on envoya en son logis saisir & enlever le sauf conduit qui lui avoit esté baillé devant que partir d'Ostie. Gonsalve s'excusa de tel changement, sur ce que les Rois lui ayant mandé qu'on retinst le Valentinois prisonnier : leur commandement avoit plus de force que son sauf-conduit, pource que la seureté qui se bailloit de la propre authorité d'un serviteur n'estoit comparable à la volonté du seigneur mesme. Il adjousta que necessairement il faloit arrester le Valentinois, parce que non content de tant de meschancetez commises par le passé, il tendoit à troubler pour l'avenir les Estats d'autrui, machinoit des nouveautez, semoit des scandales, & vouloit mettre en feu toute l'Italie. Peu apres il l'envoya sur une Galere legere prisonnier en Espagne, ne lui laissant de tous ses gens qu'un page pour le servir. Là il fut enserré dãs la Citadelle de Medine del-camp. Ainsi la Romagne se vid du tout en repos, & la Thoscane aussi : car le malin esprit qui les tourmentoit, ayant esté conjuré par le Pape, lié par Gonsalve fut porté & arresté en Espagne, jusques à l'an 1506. qu'ant trouvé moyen de devaler avec une corde hors de sa cachette, il s'enfuit au Royaume de Navarre, où faisant mestier de soldat il fut tué en une rencõtre ou embuscade, assez honorablemẽt au reste, pour un tyran qui avoit fait tant de maux. Ceci est extrait de *Fr. Guichardin es 4.5.6.7. liv. de son histoire des guerres d'Italie.*

DE-

DELIVRANCE excellente, admirable, memorable.

C'Est Dieu qui envoye delivrance aux Rois, dit un Roi, c'est à sçavoir David serviteur de Dieu, recous de l'espee dangereuse, comme il en parle au Pseaume 144.v.10. L'histoire que nous allons descrire servira de Commentaire à ce texte. Au mois d'Aoust de l'an 1600. Iean & Alexandre freres, Comtes de Gauri ou Gourie en Escosse, ayans des long temps conspiré contre la vie de Iaques VI. du nom leur Roi, tascherent d'executer leur damnable dessein, comme s'ensuit. Le mardi cinquiesme iour du mois, sur les sept heures du matin, comme le Roi sortoit de son palais de Fakland en petite compagnie, pour aller à la chasse, n'ayant aucuns seigneurs de marque à sa suite, que le Duc de Lennos & le Comte de Marre, voici arriver Alexandre, puisné des Côtes de Gauri, seigneur fort agreable auparavant & bien veu en la cour, lequel sans attendre que le Roi fut monté lui fait plus profonde reverence que de coustume, le tire à part, disant qu'il desiroit lui communiquer un important secret, qu'il ne vouloit ni n'osoit descouvrir ni à son aisné, ni à nul autre Escossois. Le Roi, prince tres-benin entre tous ceux de nostre têps, se retire à quartier, pour entendre ce qu'Alexandre vouloit lui descouvrir. Le rusé cômence à lui dire que Dieu avoit mis en ses mains le moyê de desgager la Majesté royale de toutes ses debtes, & bien accômoder ses afaires, par le moyen d'un personnage inconu, lequel s'estoit presêté à lui chargé d'un tres-grand thresor, dont il avoit veu quelques pieces d'or pur. Que pour s'asseurer de tout il avoit emmené, enfermé, lié & garrotté ce personnage en une chambre au logis du Comte Iean son aisné dedans la ville de Perth, dont il estoit gouverneur, distâte de cinq lieuës Françoises, & qu'il ne craignoit rien tât, sinon que ce secret vinst à la conoissance de son frere, d'autât qu'il pourroit s'emparer de l'hôme & du thresor, au prejudice de sa Majesté, à qui de droict il apartenoit, & qu'outre la vaillâce de

son aisné il seroit frustré de la recompense qu'il esperoit de la Majesté royale, lui mettant en main ce thresor: suppliant le Roi de ne reveler cest afaire à personne quelconque, & qu'il voulust quitter la chasse, & renvoyer les seigneurs & gentilshommes de sa suite, exceptez deux ou trois de ses domestiques, pour en toute diligence s'acheminer vers le thresor. De prime face le Roi se trouva traversé de diverses pensees, balançant entre beaucoup de desfiances, & se ramentevant grand nombre de desseins ennemis. Mesmes il ne pouvoit croire que ce jeune Comte l'entretinst en cest esgard de propos qui procedassent d'esprit rassis. Mais voyant puis apres qu'il asseuroit sa contenance, parloit sans se couper, & juroit son dire estre vrai, quoi que du commencement il n'en fist estat, en fin il y print goust, cuidant que quelqu'un lui auroit procuré du bien par quelque moyen extraordinaire, duquel en tout evenement il estoit convenable de descouvrir la verité. Pourtant promit-il au jeune Comte qu'aussi tost qu'il auroit chassé une heure ou deux, il prendroit son chemin à Perth, avant que retourner à Fakland.

Sur les dix heures de matin le Roi ayant pris un cerf, remit le reste de la chasse au lédemain. Le jeune Comte ayant fait une course jusques à Perth, estoit retourné en extreme diligence le retrouver, faisant fort le fasché que le Roi tardast tant : & sans lui donner loisir d'attendre sa hacquenee ni ses gens, le pressa de sorte qu'il lui fit prendre le chemin de Perth, & de sa perte totale, si Dieu n'y eust prouveu miraculeusement. Le Roi n'ayant espee ni dague, mais seulement sa trompe de chasse au col, marche celle part. Le Duc de Lennos & le Cõte de Marre, tous deux alliez de l'aisné des Comtes de Gaury, esbahis de la resolution du Roi (lequel sur le chemin dit quelque chose de ce thresor au Duc) abandonnez de leurs serviteurs esgarez par les bois, suivirent leur maistre au trot, & quelques autres coururent apres à la file : de façon que le Roi arrivant à Perth se trouva n'avoir outre les seigneurs susnommez que quatorze ou quinze gentilshommes, qui mirent pied à terre avec lui. Devant qu'entrer en la ville le Roi rentra en desfiance

de tout

de tout cest afaire, & d'autrepart cõbatu, voire surmõté de la confiance qu'il avoit en ce jeune Comte Alexandre, & se representant les biens qu'il avoit faits à l'aisné, devant & depuis son voyage d'Italie, comme aussi à tous ceux de la maison de Gaury, il passa outre, sans plus penser qu'à voir le thresor duquel on lui avoit tant de feste. Les serviteurs du Roi aperceurent par le chemin que ce jeune Comte changeoit souvent de couleur & de cõtenance. Mais sachans qu'il n'avoit aucune occasion de mescontentement, ils ne firent autrement estat de leurs soupçons.

Comme le Roi approchoit de la ville, le Comte Iean, frere aisné d'Alexandre, gouverneur de Perth, & chef de ceste horrible conjuration contre l'oinct de Dieu souverain, suivi de quarante à cinquante gentilshommes, lui vint au devant, & apres quelques reverences, moins officieuses qu'autresfois, s'excusa sur l'arrivee improviste du Roi, auquel l'on apresta un disner assez maigre. Mais le mal estoit en la collation. Sur la fin du repas, le Comte Iean fit dresser la table pour le Duc de Lennos, le Comte de Marre & quelques autres, laissant le Roi mal accompagné, notamment du jeune Comte Alexandre, lequel voyant l'heure propre (ce lui sembloit) d'executer sa trahison horrible, dit au Roi qu'il estoit bon qu'eux deux seuls allassent voir le thresor, & l'hõme qui le gardoit: à quoi il s'accorda aisément, venu là pour tel effect. Sortant de la chãbre, le Roi passa par une belle gallerie, dont Alexãdre ferma la porte, puis meine le Roi en une autre chambre, lui disant qu'il tenoit le thresor encore mieux enfermé, & surce ferme la porte d'icelle chambre. Il conduit le Roi dedans une troisieme chambre, dont il serre aussi la porte. Ce fait lui monstre dedans certain cabinet un grand vilain pendard par lui attiltré, pour assassiner le Roi, auquel il dit lors, voila vostre homme. Le tenant ainsi seul, serré, sans armes offensives ni deffensives, mettant superbement son chapeau sur sa teste, & portant le poignard au gosier du Roi, il commence à lui dire, te souvient-il du meurtre de mon pere? ta conscience t'accuse ores de son sang innocent: l'heure est venue que ie m'en vengerai: tu mourras.

Le Roi, estonné (comme l'on peut penser) que le thresor qu'il s'attendoit de voir, ne fust que fer, que sang, & qu'affreuse image de mort, assisté d'une faveur divine totalement extraordinaire, lui dit paisiblement, mon ami, dequoy vous servira mon sang ? je n'ai jamais merité de vous telle rigueur. Quant à vostre pere, il est mort par voye de justice, convaincu du crime de lese Majesté, lors que j'estois encore mineur. Toutes ses terres & seigneuries, qui me furent acquises & confisquees pour ce crime, devenu majeur, ont esté par moi remises es mains de vostre frere aisné : l'ai melioré la condition de vostre maison, & l'ai mise en plus grand honneur qu'elle ne fut oncques. Ie suis vostre Roi, vous avez esté nourri en Chrestien, & sous un maistre, qui ne vous a pas enseigné de massacrer vostre Prince. Que gaignerez-vous par ma mort? I'ai des enfans pour heritiers. Mon peuple ruinera vous & vostre maison de fond en comble, de sorte que de vostre race ne demeurera qu'une memoire ignominieuse. Mieux vaut oublier tout ce qui s'est passé, & que nous retournions d'où nous sommes venus: vous promettant en foy de Prince, de ne m'en ressentir. Durant ce discouts environ un quart d'heure, l'assasin aposté, qui autrement avoit assez de force & de courage, duquel aussi le Roi attẽdoit le coup de la mort, resta tellement esperdu & tremblant de l'horreur d'un tel acte, qu'il ne peut remuer ni pieds ni mains, quoi qu'il fust deux fois plus robuste que le Roi, & qu'il tinst un poignard en la main. Mais il pleut à Dieu l'affoiblir, & au contraire tellement acourager & fortifier le Roi, que ces deux meurtriers ne purent lui nuire, en sorte que ce fust.

En ces entrefaites l'aisné de Gauri vint dire au Duc de Lennos, au Comte de Marre ses alliez, & aux gentilshommes qui les avoyent suivis, que le Roi sorti par une autre porte, estoit monté à cheval, & s'en alloit.

Le Duc venu à la porte du logis, entend que le Roi y estoit encore : pourtant s'arresta-il là, sans rien presumer du peril present. Le puisné de Gauri tenoit le Roi enfermé, sans lui faire mal, mais arresté du doigt de Dieu trembloit, sans pouvoir l'offenser. Sur ce il commande au

Roi

Roi de demeurer prisonnier avec l'assassin, attēdant qu'il retourneroit de parler à son aisné : & à condition que le Roi ne sonneroit mot, ni n'ouvriroit les fenestres, afin de n'avertir ses gens du danger où il se trouvoit : ce que le Roi jura solennellement.

Mais dés que le jeune Gauri fut sorti de la chambre, le Roi prenant courage, enjoignit à l'assassin d'ouvrir les fenestres, autrement qu'il le tueroit : ne les voulant ouvrir lui mesme, à cause de son serment. L'assassin lui obeit, en quelque sorte, & ouvrit à demi les fenestres. Sur ce, le jeune Gauri rentré dedans la chambre, dit au Roi qu'il faloit mourir, & monstre à son assassin une grosse lesse de soye pour lier les bras au Roi.

Ces meschans avoyent preparé au fond de leur cabinet, une cachette creuse, & couverte de foin, pour y jetter le corps du Roi apres qu'ils l'auroyent massacré: pensans que leur crime demeureroit inconu sous de l'herbe seiche. Mais ce Prince courageux commence à dire, traistre, tu mentiras, & ne me lieras point les bras : j'ai vescu en Prince libre, je mourrai en liberté de corps & d'esprit. Voyant que Gauri vouloit mettre la main à l'espee, il se jette à lui, le serrant de si pres, qu'il ne peut la desgainer, & de l'autre main l'empoignant au collet l'arresta. Gauri saisissant aussi le Roi, ils commencent à s'entrebattre.

En fin le Roi le tire vers une fenestre demi ouverte, & se prend à crier tout haut par deux ou trois fois, trahison. Le Duc de Lennos & le Comte de Marre, entendans la voix du Roi coururent vistement au mesme endroit par où le Roi estoit monté en la chambre, & trouvans les portes fermees, envoyerent querir des marteaux & autres engins pour les forcer & rompre.

Quelques gentilshommes se ruent sur l'aisné de Gauri, lequel attendoit l'issue de sa conjuration, & tenoit bonne contenance. Il estoit lors si fort, qu'il eschapa de leurs mains, & avec les principaux de ses adherans alla se resoudre de ce qui estoit à faire.

Que le lecteur pense en quelles difficultez le Roi se retrouvoit lors, n'ayant point d'armes, contre un furieux traistre bien couvert, & muni d'armes offensives. Ce neantmoins le traistre fut cōtraint appeller à son secours

contre le Roi, son assassin aposté, lequel tout effrayé lui dit de voix tremblante qu'il ne pouvoit lui aider. En fin un jeune gentil-homme nommé Ramesay, peu auparavant sorti de page de la maison du Roi, se souvint (sur cest alarme) qu'il y avoit un autre escalier pour monter en la chambre où son maistre estoit detenu.

Il portoit lors un espervier sur le poing, & entrevoid son prince, lequel cõme robuste qu'il estoit (en son an trẽtecinquiesme acompli) avoit gaigné l'espee du jeune Gauri. Lors il quitte son oiseau, & court sus au traistre avec le poignard desgainé. Le Roi ayant senti en sa lutte que le traistre estoit couvert d'un pourpoint à qui ni l'espee ni le poignard ne pouvoyent riẽ faire, crie à Ramesay qu'il donnast au defaut du pourpoint, tandis qu'il le tiendroit ferme. Ramesay lui donne trois poignalades dans le petit ventre, dont s'ensuivit la mort du traistre. Ie n'oublierai pas de dire que durant ceste execution, le Roi craignant que son espervier eschapast, tenoit le traistre au collet d'une part, & le pied sur la longe de l'oiseau, tant il avoit mis sous le pied la crainte du danger, duquel toutesfois il n'estoit pas encores sorti.

Vn chevalier, gentil-homme de sa chambre, nommé Thomas Ereskin, & un medecin surnommé Heris, avoyent suivi Ramesay. N'estans qu'eux trois & le valet d'un autre gentil-homme avec le Roi, voici le Comte Iean de Gauri, lequel entre en la chambre, escumant de rage & outré de desespoir, tant pour la mort de son frere, que pour voir ses desseins aneantis.

Il estoit couvert d'un casque, & tenoit à chasque main une espee, suivi de sept ou huict serviteurs les plus asseurez qu'il eust. On n'oyoit que maugrémés de sa bouche, & cruelles protestations de hacher en pieces le Roi & tous ceux qui lors estoyent en la chambre. Dieu voulãt sauver le Roi, redouble le courage & l'adresse de Ramesay, de telle sorte que se prenant au Comte, il lui dõna tel coup d'espee à travers le corps, qu'il l'abatit mort sur la place: les autres brigands de sa suite estropiez ou blessez descendirẽt par l'escalier plus viste encore qu'ils n'estoyent montez, & s'escarterent comme ils peurent: mais on les poursuivit, quelques uns furent tuez, l'assassin

ſin apoſté pris, lequel en priſon deſcouvrit toutes les particularitez de la conjuration. Durant ceſte derniere meſlee,le Duc de Lennos,le Comte de Marre, & les autres ſerviteurs du Roi firent tous efforts par eſcalades & par enfoncemens de portes de le ſecourir.

Mais à leur entree où il eſtoit,ils trouverent les deux freres roides morts ſur le planché, & le Roi tout couvert du ſang du jeune Comte tué entre ſes bras. Il ſe monſtra premierement par les feneſtres avec une face joyeuſe à tout le peuple : puis ſe voyant environné de toute ſa troupe, mit les genoux en terre, remercia Dieu de ceſte excellente delivrance,& s'en retourna à Fakland ſur la minuict.

Le Comte Iean, qui eſtoit l'aiſné, ſeigneur docte & d'exquis iugement,s'eſtoit eſtrangement corrõpu en ſon voyage d'Italie, où il avoit frequenté quelques magiciens, à l'aide deſquels il penſoit ſurmonter toutes difficultez. En ceſte eſcole il eſtoit devenu l'un des plus diſſimulez hommes de la terre, s'accommodant de telle ſorte à tous eſprits, qu'il n'y avoit homme qu'il n'afinaſt aiſement. Il fut ſurpris en ſes fineſſes. L'on trouva dedans ſa bourſe divers characteres & figures magiques.

Pour l'eſtocade dont Rameſay le traverſa & tua tout roide,il ne ſeigna point,ſinon apres qu'on euſt tiré d'icelle ſiene bourſe tels caracteres.En la mort de ces deux freres & d'aucuns leurs complices, en petit nombre, la cruelle conſpiration contre le Roi d'Eſcoſſe fut eſteinte,& Dieu ſauva ſon ſerviteur par une delivrance admirable,memorable,& magnifique.

Elizabet roine d'Angleterre,eſtant decedee le 4.iour de May,l'an 1603.le Roi d'Eſcoſſe lui ſucceda,& vint en Angleterre au mois ſuivant.

Depuis il n'en a bougé. Pource qu'il ne voulut pas accorder à certains ſiens ſujets le contenu en une requeſte eſtoffee de menaces & de propos indignes de fideles ſujets, dont s'enſuivit declaration publique toute autre qu'ils n'attendoyent : ce fut le commencement de diverſes conſpirations contre lui.

Mais Dieu qui l'avoit ſauvé en Eſcoſſe de la main des Gauris,iuſques à l'annee 1610.que nous deſcrivions ce-

ci au mois d'Aoust, l'a garanti des horribles complots d'infinis meschans qui ont attenté contre sa vie. Nous representerons ici les deux principales, la premiere fut telle ; au mois de Iuin 1603. Ralletz Capitaine des gardes de la feu Roine, prenant congé d'une siene sœur dedans Londres, lui dit, qu'elle priast Dieu pour lui, & qu'il s'en alloit en un lieu dont il n'esperoit pas revenir : encores qu'il n'allast qu'à trois lieuës de là. Ceste sœur soupçonna que son frere estoit appellé à quelque duel, & la parole, passāt d'oreilles & de bouche en autres, le bruit vola par tout jusques à la cour : de sorte que les parens & amis de Ralletz s'empescherent pour sçavoir de lui quelles querelles il avoit à demesler. Lui se doutant d'estre desia descouvert, & pressé de sa conscience, confesse auoir resolu de tuer le Roi, dont il ne pensoit pas eschapper. Le Roi, averti de tout, voulut voir Ralletz, & sçavoir de lui les motifs d'un tant execrable attentat.

Ralletz lui descouvrit son mescontentement & celui de quelques seigneurs, ausquels il avoit promis de tuer le Roi allant à la chasse, & faire puis apres un terrible mesnage en Angleterre. La conjuration descouverte les Milords Cobham & Gray, item messire Griffin Markhan, accusez d'en estre les principaux auteurs, furēt constituez prisonniers avec George Brooke & quelques Prestres. Sur la fin de Novembre ce George & deux Prestres furent executez à l'acoustumee du supplice des traistres. Huict jours apres les deux Milords & Griffin furent condamnez d'avoir les testes tranchees, leurs corps esquartellez, leurs entrailles reduites en cendres, leurs testes fichees sur des posteaux au dessus de la tour de Londres, & l'execution assignee au deuxiesme iour suivant, qui estoit le vendredi neufiesme de Decembre au matin, dedans la cour du Chasteau de Vincestre. Les juges envoyerent l'arrest au Roi, qui le signa, & en commanda l'execution. Sur les dix heures du matin l'eschafaut fut dressé, en presence d'une tres-grande multitude de peuple. L'Eschevin de la Province de Hampt, commis pour faire executer ce jugemēt, amena messire Griffin Markham jusques au pied de l'eschafaut, sur lequel

Mar-

Markham monta & fit sa priere, puis s'agenouilla, se disposant à la mort.

Combien que le roi eust signé l'arrest donné contre les trois, si avoit-il resolu de leur faire grace. Pour cest effect il envoye un mandement fort expres escrit de sa main propre à cest Eschevin, pour arrester l'execution de ces trois seigneurs, condamnez, avec une ample instruction de sa volonté, laquelle fut exactement suivie. La teneur du mandement estoit telle. Combien qu'il soit vrai que tous royaumes florissans & estats publics bien gouvernez sont establis par justice, & que ces deux (Cobham & Gray) nobles de race, maintenant sur le poinct d'estre executez à mort, à cause de leurs traistresses pratiques, soyent condamnez par la loi, & meritoirement adjugez à perdre la vie, pour l'exemple & terreur des autres: l'un d'iceux ayãt vilainemẽt pratiqué l'eversiõ entiere de ce royaume; & l'autre la surprise de nostre personne: neantmoins ayans esgard que c'est ici le premier an de nostre regne en Angleterre, & que jamais Roi ne fut tant obligé à son peuple, comme nous avons esté à cestui-ci, par nostre entree en ce royaume avec tãt joyeux & general aplaudissemẽt de toutes sortes de personnes: entre lesquelles tous les parens, alliez & amis des condamnez s'estoyẽt aussi avancez à faire leur plein devoir autant & plus qu'aucuns autres de nos bõs sujets: de sorte aussi qu'au mesme temps de leur accusation, il n'y eut nul qui plus promptement & librement s'accordassent à les poursuivre & livrer és mains de la justice que plusieurs de leurs plus proches parens & alliez, qui poursuivoyent les informations & la confection des proces, comme s'ils eussent esté commis & deputez à ce faire. Eu esgard aussi que iustice a desia fait son cours en quelque sorte par l'execution de George Brooke & de ses complices, principaux promoteurs & seducteurs de tout le reste, pour l'embrassement desdites traistresses machinations. Pourtant nous estans resolus de joindre clemence avec justice, nostre plein pouvoir, puissance & authorité absoluë, par ces presentes commande à vous nostre Eschevin à present de la province de Hampt de surseoir l'execution des deux susdicts gen-

tils-hommes,& les renvoyer derechef en leur prison iusques à ce que nostre grace & volonté leur soit plus outre conue. Et neantmoins ne voulons que nos loix ayent respect aux personnes, en espargnant le grand & chastiāt le moindre. C'est nostre plaisir que semblable effect soit pris aussi pour Markham, estans marris en nostre cœur que non seulement la nature desdites personnes condānees de crime soit telle, mais mesme aussi que la corruption de leur naturelle disposition soit si grande, que le soin que nous avons de la conservation de nostre Estat & de nos sujets, ne nous permet point user de ceste misericorde & clemence envers eux, en laquelle toutesfois nous sommes de nostre bonté tres-faciles à estre persuadez, selon nostre propre & naturelle inclination.

L'Eschevin ayant receu ce pardon, & sceu comment le Roi vouloit qu'il se cōportast en cest afaire, sur le poinct de l'execution, & ainsi que l'executeur prenoit sa hache, appelle Markham & le fait descendre de l'eschaffaut, disant, qu'il faloit le mener en la salle de la jurisdiction, pour estre confronté, devant que mourir, aux deux Milords qui devoyent le suivre, & ce sur quelques poincts concernans le service de sa Majesté. Ayant conduit Markham en la salle, il le laissa là, puis alla querir le Milord Gray, lequel amené sur l'eschafaut apres longue priere à Dieu & sa derniere confession, comme il estoit prest de s'agenouiller, pour recevoir le coup de la mort, l'Eschevin lui commanda de descendre, & le mena en la salle iudiciaire, lui commandant de l'y attendre, iusques à ce qu'il retournast. Lors il alla querir le Milord Cobham, lequel ayant aussi fait sa priere, & se preparant à recevoir le coup de la mort, l'Eschevin voyant l'heure venue de publier la grace du Roi au peuple & aux condamnez, fit ramener Gray & Markham pres de l'eschafaut, où il fit publier le pardon, lequel a esté descrit ci dessus. Ia n'est besoin de faire digression de la ioye extreme des condamnez, ni de l'aplaudissement du peuple. C'est un tableau dont les vives couleurs ne sçauroyent estre dignement representees en ce fueillet. Elles demandent un livre de iuste grosseur, & infinis traits de quelque meilleure main que la miene.

Consi-

Conſiderons la ſeconde notable delivrance du Roi de la grand' Bretagne. Du vivant de la feu Roine certains eſpions s'eſtoyent fourrez en Angleterre, qui outre leurs ſecrettes ſollicitations pour reſtablir la religion qui y eſtoit du temps de la Roine Marie, conjuroyent encores contre l'Eſtat & contre la Majeſté royale. Pluſieurs furent attrappez en divers temps, & les criminels de leſe Majeſté iuſtement exterminez, non pas tous, car ils continuerent chaudement leurs deſſeins ſous le Roi Iaques, & tant s'en falut que la clemence ſuſmentionnee d'icelui lui apportaſt repos, ni à l'Eſtat, qu'au contraire les Liguez & rebelles prindrent de l'acte plein de iuſtice & bonté du Roi, ci deſſus deſcrite, licence de l'offencer, & de baſtir une horrible conſpiration contre ſa perſonne, celle des Princes ſes fils, & de tous les principaux du Royaume, qui devoyent ſe trouver aux Eſtats, en la troiſieſme annee de ſon regne, n'ayant peu les aſſembler pluſtoſt. L'afaire paſſa comme s'enſuit:

Robert Catesbi & Thomas Percy, ſeigneurs Anglois, deſpitez de ce que les afaires du Royaume n'eſtoyent pas conduites à leur fantaſie, & que la paix traitee avec le Roi d'Eſpagne renverſeroit la pluſpart de leurs eſperances, delibererent enſemble, puis avec petit nombre d'autres de ce qu'il faloit executer. Percy declairant qu'il eſtoit preſt d'aller tuer le Roi, Catesbi l'arreſta diſant, qu'il faloit faire d'avantage. En Mars 1604. ils dreſſerent le complot d'une fougade, appellent des Pays bas un nommé Guy Fauckes pour l'execution de ce deſſein, s'aſſemblent en Mai, & font ſerment ſolemnel, au nombre de cinq, en preſence d'un ſixieſme qui l'exigeoit d'eux, ſur une hoſtie conſacree, de tenir le cas ſecret, & ſouffrir tout tourment, pluſtoſt que le deceler. Leur complot fut de trouver moyen d'avoir à eux l'eſtable, laquelle eſtoit ſous la ſalle où ſe tient d'ordinaire le Parlement, c'eſt à dire l'aſſemblee des Eſtats d'Angleterre, laquelle on empliroit de tonneaux de poudre à canon, qui ſeroyent couverts de paille, de faiſcines & fagots, puis en temps propre les amorces y ſeroyent miſes, afin qu'à l'heure de l'Aſſemblee, où le

Roi, ses fils, les seigneurs & principaux du Royaume, seroyent assemblez, la mine iouast, & que tous sautassent par pieces en l'air. C'est merveilles que cest horrible cōplot, sceu de plusieurs, demeura caché dixneuf mois entiers, & ne fut descouvert que bien peu de iours avant l'assemblee des Estats. Beaucoup de confessions se firent, & force absolutions se donnerent cependant, avec resolutions de cas de conscience aux entrepreneurs. Mesmes Catesbi, principal entrepreneur de l'afaire, voulut estre resolu par leur superieur (desguisé par tant de noms, & de tant de professions, que i'ay deliberé ne le specifier d'avantage) sur la doute des innocens qui periroyent avec les coulpables, entendans par les coulpables le Roi & autres qu'ils appelloyēt heretiques, ou fauteurs d'heretiques: puis qu'il y avoit plus de gain d'une part, que de perte de l'autre, s'il estoit loisible de les exterminer tous, comme on fait en une ville fort mal voulue & emportee d'assaut. La resolution du superieur fit resouldre tous les conjurez, asseurez que le fait estoit licite, & qu'on pouvoit l'executer en bonne conscience. Depuis ils acheminerent leur complot par merveilleux artifices, descouverts par le moyen suivant. Le baron de Montaigle, seigneur affectionné à l'Eglise Romaine, mais d'esprit paisible, & desireux de la paix du Royaume, avoit esté appellé par le Roi, pour se trouver en Novembre 1605 aux Estats, avec plusieurs autres seigneurs. Les conspirateurs ne voulans perdre ce baron, l'avertissent par un billet, sans nom ni datte de temps ou de lieu, que s'il vouloit sauver sa vie, il ne bougeast de sa maison. Lui lisant ce billet rendu par un inconu, qui se retira vistement, le porta soudain au Comte de Salsberi, lequel le mit es mains du Roi. L'on espluche les mots, & apres quelques differens advis, le Roi va dire que c'estoit quelque fougade aprestee à sa personne, & au Parlement du royaume. Il commande donc qu'on visite soigneusement les lieux.

On y procede de toutes parts, & finalement on vient à l'estable, embarassee de fagots & autre telle matiere. L'on demande au concierge, à qui estoit tout ce bois, il respond, au seigneur Thomas Perci. Le baron de Montaigle

taigle adjouste là dessus, qu'il presumoit que c'estoit Perci qui avoit escrit le billet. La nuict suivãte on attrape un valet de Perci, lequel enquis desguise son nom & sa condition. Le fouillant on trouve en l'une de ses pochettes un fusil garni. Passant outre, l'on desplace tous le bois de l'estable, & soudain paroissent trente six caques de pouldre appareillez pour faire sauter la salle des Estats, & tout ce qui estoit es environs. Le boutefeu serré confesse sans torture toute la conspiration, bien marri (ce disoit-il) de n'avoir peu mettre le feu aux pouldres, lors qu'on osta le bois dont elles estoyent couvertes, qu'il estoit seul executeur de l'entreprise, & n'avoit point de complice, qu'une voix du ciel l'avoit acouragé de poursuivre iusques au bout ce dessein, destourné par le diable ennemi de la Religion Catholique, & qui portoit envie à une si haute entreprise: qu'il estoit gentil-homme, son nom propre Gui Fauckes, quoi qu'il se fit autrement appeller. Encores que du commencement il eust bonne bouche, toutesfois ayant senti les rigueurs de la torture, & ne pouvant les soustenir, il decela tous les conspirateurs, confessa qu'il avoit apris en Flandres le mestier de boutefeu, qu'il s'estoit trouvé aux conseils & deliberations de Catesbi & Perci: que Perci avoit loué l'estable & le logis prochain de la salle des Estats, tous avoyent iuré sur le sacrement de ne reveler le secret, qu'on avoit creusé de nuict en l'estable, pour accommoder les poudres, &c. Somme il descouvrit le tout, & ce qui devoit suivre l'execution: Les conjurez entendans la prise de leur homme, s'enfuyent qui çà, qui là. Quelques ecclesiastiques, de ce nombre, essayerent de faire mutiner le peuple, semans par tout, que l'on vouloit massacrer sous un faux bruit tout les Catholiques Romains. Ils n'avancerent rien par tel artifice. Catesbi & Perci voulant faire teste aux officiers de justice qui les poursuivoyent, furent forcez en un logis de retraite, & par desespoir se fourrerent desarmez à travers le fer & le feu, tellemẽt que Catesbi fut terrassé mort d'un coup de pistole, Perci si rudement blessé & refusant remede, qu'il en mourut biẽ tost apres: les autres qui les suivoyẽt, puis es Iesuites, Garnet & Oldecorne, aprehẽdez & executez

tous sur la propre confession qu'ils firent eux mesmes de leur crime. Ainsi Dieu sauva le Roi, ses fils & son conseil, de l'indigne mort, & les conspirateurs receurent le loyer de leur meschanceté. Le mal fut si grand, que quelques uns de ce nombre demeurerent si stupides, que mesmes au supplice ils ne vouloyent onc confesser leur faute, mais jusques au dernier souspir opiniastremẽt refuserent de condamner leur crime, ou en demander pardon, si premier le siege de Rome ne le condamnoit. Peu apres fut descouvert, que grand nombre d'Anglois dedans & dehors le Royaume avoyent eu le vent qu'un grand coup se devoit fraper en ces Estats-là pour le bien de l'Eglise, quoi que pour plus grande seureté l'on ne particularisast plus avant les choses. Mais ils avoyent certaine forme de priere, dressee expres, à eux enjointe, & par eux usitee, pour le bon succes de ce grand afaire. Ce ne fut que tant plus grande confusion pour eux, & leur forfait occasionna le Roi & les Estats de penser de plus pres à tout ce qui estoit convenable pour le bien public à l'avenir. Le serment de fidelité que le Roi requit depuis de tous ses sujets tant Ecclesiastiques que seculiers, tel que tout autre Prince peut legitimement requerir des siens, engendra des proces par escrit & imprimez, qui continuent encores. Mais le Roi en l'annee 1610. continuoit, maugré tous efforts contraires, à maintenir le repos public, & à nettoyer son royaume de toutes conspirations contre sa personne & son Estat.

DELIVRANCE *inopinee.*

EN la defaite de la flotte d'Espagne aupres du destroit de Gibraltar le viij. jour de Iuin 1607. avint une particularité memorable. Il y avoit en un navire Espagnol quelques pauvres forçats Hollandois. Le capitaine du navire se voyant au peril de tomber es mains de la flotte de Hollande, laquelle combatoit courageusement, & tenoit ja la victoire par les mains, commande à un sien Caporal de descendre au fond du navire où ces forçats estoyent, & de les esgorger. Le Caporal descend, & com-

& comme il estoit sur le poinct d'executer, voici un coup de canon qui donne où il estoit & le tue. Ce qu'entendu par le capitaine, il y envoye un sien More, pour faire ceste boucherie. Le More est pareillement fracassé d'une autre canonnade. Au mesme temps un troisiesme coup de canon donnant pres de ces forçats, leur chaine fut tellement atteinte, qu'eux se sauverent deslors. Le mesme navire acroché d'un de Hollande, tous les Espagnols trouvez dedans furent jettez hors le bord en la mer, où ils creverent à force de boire, & les forçats pleinement rescoux, apres avoir aidé aux victorieux à faire du ravage sur les Espagnols au long de la coste de Portugal, firent voile en Hollande, laissans l'Espagne en merveilleux alarme & dueil, à cause de la perte signalee qu'elle fit alors. *Histoire de nostre temps.*

DELIVRANCE *notable.*

ON void pres d'Inspruck, ville renommee, & non loin de celle de Trente, où s'est tenu le dernier Concile, duquel l'on parle tant, des montagnes d'incroyable hauteur, refuges des chamois, chevreuls & chevres sauvages. En l'une d'icelles, se remarque un endroit taillé en quarré, où l'on a posé un grand crucefix de bois, d'environ quarante pieds de longueur, lequel ne paroit pas long de deux pieds à ceux qui le regardent du bas de la montagne. Il y a esté mis à l'occasion qui s'ensuit. Maximilian, Prince d'Austriche, fils de l'Empereur Frideric troisiesme, & depuis le deces de son pere esleu Empereur, & premier de ce nom, auquel succeda Charles cinquiesme son petit fils l'an mil cinq cens dixneuf, poursuivant seul un jour par des rochers en ceste estendue de montagnes quelques chevres sauvages, porté d'un trop ardent desir de les attraper, se trouva finalemẽt avoir grimpé en un sommet duquel il ne pouvoit descendre, ni passer plus avant sans se rompre le col. Le pauvre Prince tout estonné demeure comme une statue plantee sur ce haut, effroyable & inaccessible, accusant sa

temerité, ne voyant que menaces de mort violente par famine cruelle ou cheute luctueuse. Saisi de frayeur, d'horreur, de tremblement, il suoit de tristesse, & mainte image de mort affreuse lui passoit à tout moment devant les yeux. Regardant au dessus de soi, il ne voyoit que pointes de rochers couverts de neiges : dessous ses pieds des abysmes effroyables : derriere & devant des roches si hautes & droites que l'œil n'osoit les regarder. Impossible estoit lui tendre ni jetter cordeaux ou instrumens pour favoriser quelque descente : un mois ne suffisoit pour ouvrir le chemin. Ses domestiques & serviteurs estoyent par troupes au pied des montagnes inaccessibles, destituez de conseil, les bras croisez, les larmes aux yeux, crians & lamentans le pitoyable estat de leur jeune Prince, qu'ils ne pouvoyent secourir. Icelui ayant langui deux jours & deux nuicts en telle misere, se resolut à la mort. Sur ce ayant appellé quelques siens serviteurs, comme il peut, se fit apporter & monstrer de loin l'hostie, selon l'instruction qu'il avoit receuë. Tout le pays estoit en larmes de ce pitoyable accident. L'Empereur, sa femme, toute leur Cour ne faisoyent que pleurer ceste perte. Tous estats estoyent en dueil, à cause de tel malheur. On ne voyoit que processions, que gens de tous aages, sexes, conditions, entrans & sortans des eglises & chapelles pour faire prieres à Dieu pour la delivrance du Prince. Comme toutes choses sembloyent desesperees, & Maximilian n'attendoit autre fin que de rendre l'ame, il entend assez pres de soi du bruit, & tournant la teste void grimper par les precipices du rocher un jeune homme en forme de paysan, lequel remuoit des gros cailloux, & aplanissoit un chemin. Ce jeune homme parvenu jusques à Maximilian, lui dit courage, prince: celui vit & t'assiste, qui te peut sauver : ne crain rien : sui moi, qui te mettrai tout à ceste heure en lieu seur. Ainsi que le soleil se monstre plus beau apres la dissipation de quelque nuage espais : au semblable l'esprit revint à ce jeune Prince demi-mort, qui d'un pas asseuré se met à descendre & suivre sa guide. Parvenu en chemin plus spacieux il se void rescoux des dents de la mort, & tout ravi rumine l'adresse de son liberateur. Quand il fut au

bas

bas de la montagne, voici des monceaux de gentils-hommes autour de lui: & tandis qu'uns & autres lui font mille acueils & le felicitent de sa miraculeuse delivrance, son guide se retire, sans que personne peust dire qu'il estoit devenu. L'on monte à cheval le pauvre Prince fort abatu: ses gens le rameinent avec cris de ioye, & le dueil de tout le pays en un instant est transmué en liesse incroyable. Le lendemain par le commandement solennel de l'Empereur on cerche ce guide & esplaneur de chemin, pour le salarier. Il ne se trouve point. Chascun croid que c'estoit un bon Ange envoyé de Dieu pour la delivrance de ce jeune Prince, reservé pour grandes choses qu'il executa depuis, durant son empire. Ceci est extrait des discours *d'Estiene Peghius en son Hercules Prodicius.*

DELIVRANCE *memorable.*

ON dit, & bien, que ce que Dieu garde est bien gardé. I'en marque ici quelques preuves. Au voyage que la Roine mere fit en Guyenne au commencement de l'an 1578. pour aller plus avant traiter avec le Roi de Navarre de la reddition des places, avint que les deux Cours se firent compagnie jusques à Foix, où le Roi de Navarre fit une chasse notable, ou plustost une guerre aux Ours. Entre autres cas arriva qu'un grand Ours, allant à la charge sur dix Suisses & dix soldats des gardes, trouvant en son chemin un petit page de treize ans nommé Castel Gaillard, le mit du cul à terre, sans le blesser: & de là avec dix harquebusades & dix coups de halebardes dans le corps se precipita avec une douzaine de ses tueurs dans une crevasse de montagne, où il se rompit le col. *Histoire Universelle du Sieur d'Aubigné, liv. 4. chap. 3.*

Durant ceste chasse les soldats de Brugnerolles & de Tesan, surprindrent une nuict Vignonnet, ville en Lauragais. On y depescha promptement Audoux gouverneur de Foix. A son arrivee, les soldats surpreneurs asseu-

rez qu'on les desavoüeroit quitterent Montagnac leur Capitaine. Icelui pris, le Roi de Navarre envoya querir Cornusson, & le President Duranti. Montagnac mis entre leurs mains, fut promptement pendu : mais la corde ayant rompu trois fois, le President donna Montagnac au Vicomte de Turenne, qui le bailla à Vassignac. Ce reschappé conta lors, & a tousiours maintenu depuis, qu'ayant perdu toutes douleurs, on l'avoit osté (lui faisant tort) d'une lumiere si agreable qu'elle ne se peut exprimer; & tousiours apres trois cordes eschappees menaçoit Vignonnet. *Là mesme.*

DORMEVR *merveilleux.*

IEan Tritheme, Abbé de Spanheim en Alemagne, escrit en certaine siene response à huict questions que l'Empereur Maximilian premier lui avoit proposees, sur la fin de la troisiesme, ce qui s'ensuit. Comme ie poursuivoi mes estudes en ieune aage, avint une fois que couchez certaine nuict au nombre de quatre en un mesme lict, mon compagnon gisant aupres de moi, & de mon aage, se leve de mon costé, tout endormi, selon sa coustume, & assopi profondement, les yeux clos, la Lune estant au plein, tellement que ie l'apperceu marcher comme en plein jour. Ainsi dormant il grimpe vistement comme un escurieu au long des murailles & court sur les toicts, puis s'en revient coucher, se releve jusques à trois fois, tousjours dormant, & ainsi courant. Quand il revenoit au lict nous le sentiõs marcher par dessus nous, ne plus ne moins que si quelque petite souris eust couru legerement sur la couverture du lict. En voulant sortir de la chambre où nous estions couchez, les portes & fenestres s'ouvroyent. Il montoit de vistesse indicible iusques au faiste des toicts, sur lesquels il se tenoit à l'aise du corps comme feroit quelque oiselet. Ie parle de choses veuës de mes propres yeux, non recueillies d'ouy dire. Ce sont merveilleux exploits de l'ame, s'aidant de sa puissance naturelle, sans aucune assistance des sens de la chair, avec qui pour lors elle n'a commerce quelconque.

DELI-

DELIVRANCE *remarquable.*

DEux honnestes Dames de Paris, qui avoyent fait profession de la Religion, sans avoir obey aux Edicts du Roi estoyent depuis les Barricades tousiours demeurees cachees, qui çà, qui là, tantost en un endroit, tantost en l'autre: finalement descouvertes, tomberent entre les mains du peuple, qui sans autre forme ni figure de proces vouloit les trainer en la riviere. Il y avoit lors à Paris entre les Docteurs de la Duchesse de Montpensier un nommé N. Lincestre, renommé pour l'un des ennemis capitaux de ceux qu'on appelloit Huguenots. La populace furieuse traine les deux pauvres prisonnieres en la maison de ce Prescheur, afin d'avoir plus de couverture de les faire mourir, par le signal qu'il en donneroit: tout le contraire avint lors: car Lincestre devenu en un instant tout autre homme, & ayant promis aux mutins de faire merveilles pour la reduction des prisonnieres, renvoyant chascun, monstra tant de douceur & d'humanité, qu'apres avoir conferé amiablement avec elles, remonstré & disputé sur les poincts de leur Religion, les ayant trouvees fermes & resolues d'y persister, & mesme ayant trouvé à l'une d'elles une Meditation sur le Ps. 80. apres la lui avoir rendue, nō seulement les conduisit lui-mesme en lieu de seureté, les tirant des mains de la populace enragee, à laquelle il fit acroire qu'elles estoyent toutes reduites & converties à retourner à la Messe, encores qu'elles n'en eussent rien promis: mais aussi leur donna moyen d'evader & sortir de la ville; leur aidant en ce qu'il peut. Brief, Dieu les retira du gouffre de la mort par les mains de cest homme leur capital ennemi, & se servant de lui en cest œuvre, pour les conserver & mettre en liberté. *Extraict du Iournal des choses memorables avenues durant le regne de Henri III. Roi de France & de Pologne, imprimé l'an 1621. p. 260. &c.*

DELVGE d'Avignon.

LEs bondes du Ciel furent tellement ouvertes ſur la Provence, huict iours & nuicts durant, l'an 1544. ſurnommé depuis le Deluge de S. Martin, que l'impetuoſité de l'eau abatit plus de deux cens cannes ou toiſes des murs de la ville d'Avignon à l'endroit des Iacopins: ſi qu'il falut tirer les Nonnains de Saincte Claire avec des baſteaux, pour les garantir de naufrage. Les monuments es Egliſes des Auguſtins, des Carmes, & des Cordeliers, s'ouvrirent tellement que les corps morts ſortoyent dans leurs bieres, nageants ſur l'eau comme petites naſſelles. Le Rhoſne & la Durance qui s'eſtoyent joints enſemble avoyent ſi furieuſement environné la ville, que ſans la Roque de Don où tous s'eſtoyent refugiez pour eviter ce Deluge, le peuple d'Avignon eſtoit perdu. La ville de Salõ ne fut ſans eſclãdre: parce que les huiles, qui ſont ſa plus grande richeſſe, & les vins, furent tous perdus, les tonneaux eſtans tous defoncez & nageans, & les pilles noyees aux cuveaux & celliers en la grand' ruë, avec un eſtrange & bien lamentable ſpectacle. *Histoire de Provence, imprimee à Lyon, l'an* 1614. *par S. Rigaud, pag.*770.

DELVGE.

SEville, capitale de l'Andalouſie, ville qui en delices, richeſſes, concours de marchans, & multitude de citoyens, non ſeulement ſurpaſſe toutes les villes d'Eſpagne, mais s'eſgale aux plus renommees de l'Europe, s'eſt preſque veuë entierement perdue & engloutie par un desbordement d'eaux le plus effroyable qu'il eſt poſſible de penſer, pour les grandes ruines qu'il a cauſé, & le plus violent que les ſiecles paſſez ayent remarqué.

La grande riviere de Quadalquivir, mot Arabic, c'eſt à dire, le grand fleuve, avoit de tout temps paiſiblement bai-

baigné les campagnes de Seville, ſans lui faire reſſentir aucun dommage d'importance, juſques au 24. iour du mois de Ianvier de l'an 1626. auquel (comme pour ſe payer une fois de tous ſes ſervices) ſortant de ſon canal ordinaire eſtendit ſes eaux par tout le territoire de ladite ville, noya Triane, deſtruiſit Tallado, & s'eſlevant autour des murailles de Seville, la rendit ſemblable aux petites Iſles du grand Ocean.

A l'aſpect de ce prodige non auparavant preveu, les habitans demeurerent fort eſtonnez. Les femmes coururẽt aux Egliſes pour apaiſer Dieu par prieres, les hommes aux murailles, viſitans & fortifians les endroits où elles ne ſembloyent ſuffiſantes pour reſiſter à l'impetuoſité de l'eau, qui croiſſant à veuë d'œil faiſoit croiſtre en leurs ames la crainte de voir dedans peu de temps le ſubmergement univerſel de leur ville, de leurs maiſons, de leurs biens, & de leurs propres perſonnes.

Environ minuict l'impetuoſité de l'eau fut ſi grande, que fracaſſant la porte de l'Areval, elle entra par icelle à grand flot, courant comme un torrent impetueux par la rue de Gennes. La place de Sainct François en fut incontinent remplie. Brief en deux heures les trois quarts de la ville furent totalement ſubmergez, l'eau montant juſques au dernier eſtage des maiſons moyẽnes en hauteur, la pluſpart deſquelles furent abatues, deſmolies & emportees par la violence des eaux.

C'eſtoit un bruit du tout pitoyable & affreux, d'entendre parmi les horreurs de la nuict les cris & gemiſſemens des perſonnes qui ſe noyoyent dedans les maiſons. Quelques uns ſe ſauvoyent à nage par les feneſtres, les autres rompoyent les toicts pour ſortir, les feneſtres eſtans bouſchees de l'eau. La juſtice alloit par les rues avec des barques recevant en icelles ceux qui pouvoyent y aborder vifs. On tranſporta es grandes maiſons auſquelles l'eau ne pouvoit nuire, les Nonnains de pluſieurs monaſteres, voyons le reſte.

Le lendemain, 25. du mois ſe leva un vent ſi impetueux, qu'il deſracina les arbres, & emporta des hommes. En meſme temps tomba une fort groſſe

pluye, qui entretint le cours de l'eau. Et cest orage dura jusques au 26. iour de Ianvier, auquel le Chapitre fit une procession fort solennelle, où tous les prebendez assisterent pieds nuds, apres plusiers prieres, le vent cessa : mais la pluye continua jusques au lendemain.

La tempeste apaisee, & les eaux remises en calme, on pouvoit plus facilement considerer le debris & les reliques de ce pitoyable naufrage. Les trois quarts de la ville estoyent totalement couverts d'eaux : plusieurs Eglises, convents de moines & nonnains, le College des Iesuites le Seminaire, deux convents de Minimes, &c. Ce seroit chose ennuyeuse de rapporter les particularitez de ce deluge. Depuis la cour de la grande Eglise, jusques à Triane, l'on ne voyoit que de l'eau, & les toicts des plus hautes maisons, le reste estant ruiné ou couvert.

Les pertes de personnes noyees, puis du bestail, des meubles, des marchandises ont esté en nombre innombrable. Quant au recit, En la rue de l'huile il s'en est perdu plus de quatre cens mille livres, en autres endroits plus de trois cens quaisses de sucre se fondirent en l'eau qui couvroit la Douane. Tout l'Anis fut mouillé. Plus de cent mille muids des Indes furent perdus avec tout le bresil qui y estoit. Bref celle qui quatre jours auparavant tenoit rang entre les plus grandes villes, devint un Bourg, les avenues duquel ne sont que ruines & desolations : Ce dit *le Mercure François*, au commencement de l'onziesme tome de ses Recueils, pag. 4. 5. &c.

Autre DELVGE.

SAlamanque est une des principales villes de Castille la vieille, renommee entre celles d'Espagne. Le deluge y commença le vingt sixiesme de Ianvier mil six cens vingt six, en une tresgrande obscurité, par un orage de vents & de pluye. Environ les neuf heures de la nuict la petite riviere de Tormes creut de telle sorte, tant par l'impetuosité de l'eau qui tomboit,

boit, que des neiges fondues roulantes d'une montagne nommee Bojar, que toutes les arches d'icelle riviere estans preoccupees, l'effort de l'eau fut tel qu'en moins d'une heure elle surmonta non seulement le Pont, mais s'estendant aussi par la campagne, ravagea & emporta tout à fait les maisons du Fauxbourg de Saincte Marie Blanche, les Convents des Peres de Premonstre, des Trinitaires Deschaux, & des Carmes Reformez.

C'estoit chose pitoyable de voir tant de pauvres gens endormis, resveillez durant l'obscurité de la nuict, reconoistre par tel deluge inopiné la proche perte de leurs biens & rues. L'on n'oyoit que voix lamentables d'hommes, de femmes, d'enfans de tous aages, les uns accablez par la ruine des maisons, les autres emportez par la rapidité des eaux, qui se renforcerent, & parvenues jusques au fauxbourg de la Trinité, elles renverserent en moins de rien toutes les maisons de ce fauxbourg, emportant tous les meubles & tous les ornemens des Eglises de S. Iaques, de celle des Miracles, de Sainct Laurent, de Saincte Croix, & d'autres Convents, qui furent totalement vuidees n'y demeurant que les murailles. Plus de cinq cens maisons esparses çà & là hors de la ville furent aussi ruinees.

Ce Deluge couvrit de sable espais non seulement les chemins, mais aussi les jardins des lieux circonvoisins, item toutes les vignes & terres labourees. Il sembla lors que l'air, les vents, l'eau, la terre fussent en contraste rencôtrez à la ruine de Salamanque: le dommage causé par les eaux fut extremement furieux, & continua le ravage environ deux jours, en fin desquels les habitans furent occupez à ensevelir & enterrer les corps qu'ils pouvoyent retirer tãt du dedans des maisons ruinees, que de la bourbe. Les dõmages soufferts par les particuliers sont inestimables. Ainsi furent traitees Seville & Salamanque fameuses villes d'Espagne. Le compilateur du *Mercure Frãçois* adiouste ces mots au tome onziesme de ses recueils, page onziesme. De jour à autre l'õ a avis des ruines que les eaux ont fait en plusieurs autres endroits

DESLOYAL, *puni de maniere inusitee & memorable.*

VN notable personnage ayant fait part en la ville de Bourdeaux de l'histoire suivante à Monsieur le President de Thou, puis qu'il lui a pleu l'inserer au second livre de sa vie, je la presente en François selon le sens du beau Latin de ce grand personnage. Le Capitaine Balan brave guerrier, & nourri es combats contre les Turcs, commandant à son retour du pays dans le Chasteau de Laictoure, apartenant au Roi de France & de Navarre, avoit à sa suite un sien voisin & ami, qui tenoit le premier rang entre tous les soldats de la garnison. Ce galand par belles paroles ou sous promesses de mariage corrompit la sœur de Balan, lequel ne sçavoit rien de telle pratique. Le paillard au bout de quelque temps sort de la garnison, & va contracter mariage avec une autre, dont la sœur de Balan avertie, tout esploree, eschevellee va trouver son frere, & à chaudes larmes lui conte ce qui s'estoit passé entre le desloyal & elle. Balan prompt à entreprendre, resolu à poursuivre, asseuré pour executer, commande à sa sœur de se taire, & tenir bonne mine, qu'il prouvoiroit à l'afaire. Il laisse couler quelques iours, durant lesquels il monstra fort bon visage au desloyal, & finalement le convie à un banquet avec plusieurs autres, & les traite magnifiquement dans le Chasteau. Les tables levees, chascũ se retire: mais Balan tire à part le desloyal, & soudain le fait enchainer par ses gardes, prestes à cela. Alors il s'assied comme Iuge, & interrogue distinctement son criminel, qui ne respondant que par negatives: mais convaincu par tesmoins, specialement par la sœur, qui s'estant tenue cachee quelques temps comparut soudain à face descouverte. Sa presence fit esvanouir tous les eschappatoires du criminel, qui confessa d'avoir eu la compagnie d'icelle fille qui le caressoit: mais nia que promesse de mariage se fust traitee ni passee entre eux. Balan poursuivant en office de Iuge

fait

fait escrire par un greffier la confession du prisonnier, & lui commande de la signer. Voyons le reste.

Balan prononce, puis que le prisonnier estoit convaincu de crime tant par tesmoins, que par sa propre confession, conscience & signature, il le condamnoit à la mort, jusques alors il avoit fait office d'enquesteur, d'accusateur, de sergent, de partie & de juge. Plus ne faloit que le bourreau Ce fut Balan, qui (sans avoir esgard aux clameurs du miserable condamné, lequel imploroit l'aide de Dieu & des hommes, se plaignoit de la violēce faicte à l'hospitalité,) descend de sa chaire, & desgainant son poignard, tue ce miserable, & en envoye incontinent le corps à ses parens. En suite, afin que le Roi de Navarre, qui l'avoit placé dans une forteresse importante, ne fust troublé de cest accident, Balan lui escrivit lettres de sa main, esquelles il lui exposoit tout ce qui s'estoit passé, & lui envoyoit copie des actes, dont il retint les originaux. Il excusoit la vehemence de sa juste douleur en la reprimende du tort qui lui avoit esté fait, soustenant que l'ordre de justice avoit esté suivi au principal du proces. Sur ce il requeroit impunité, declarant estre prest de laisser la place à quiconque il plairoit au Roi la bailler en garde. Ce m'est assez (disoit il pour conclusion) que i'ai eu moyen & liberté de me venger dedans la place mesme de l'outrage qui m'y avoit esté fait. Le Roi de Navarre fut picqué de l'atrocité du fait, & de l'audace de Balan, mais craignant que si en l'estat des afaires alors, & si l'on reduisoit ce guerrier au desespoir de grace, il ne prinst des facheuses resolutions, lui promit impunité par lettres autentiques, & commit homme feal, porteur d'icelles, qui s'achemina vers Laictoure, & au nom du Roi print possession du Chasteau, dont Balan sortit ayant ses lettres d'impunité suivi de toute sa famille, & faisant emmener tout ce qui lui apartenoit leans en une siene maison assez forte & bien munie en ce quartier là.

DROIT *fait & rendu à autrui, en faisant tort à soi mesmes.*

ANge Politian descrit tout à la fin de ses œuvres latines l'histoire de la conjuration faicte contre Laurent & Iulian de Medicis à Florence, par quelques uns des principaux de la ville, ne pouvans supporter la prosperité des Medicis apres la mort de Cosme. Les chefs estoyent Iaques de Pazzi chevalier, & l'Archevesque de Florence avec autres; qui tuerent Iulian, & faillirent Laurent, lequel vescut depuis en grande estime, & maintint les afaires d'Italie en un merveilleux contrepoids, comme François Guichardin le marque au commencement de son histoire. Combien que Iaques de Pazzi soit representé par Politian & autres, homme sans religion, dissolu, addonné au jeu, tenant peu de compte de ses afaires: neantmois il fit un trait la veille de l'execution de son dessein, qui fut notable, soit qu'il presageast sa mort prochaine (car il fut pendu & estranglé quatre iours apres) soit qu'une force plus puissãte qu'humaine pousast sa conscience à ce devoir. Ainsi donc le Samedi, precedent ce Dimanche que Iulian fut tué dedans l'Eglise, Pazzi paya tout ce qu'il devoit à plusieurs particuliers, jusques à la derniere maille, & d'une sollicitude extraordinaire fit retirer de la Douane & rẽdre aux uns & aux autres les marchandises y gardees sous son nom, sans reserve de piece quelconque: comme aussi tout ce qu'il avoit en son palais autre que du siẽ fut renvoyé & rendu ce mesme jour aux proprietaires. Tout cela fut executé sans bruit, d'esprit rassis en aparẽce, & sans soupçõ de la part d'aucũ: de sorte qu'avãt nuict close ce personnage se vid nettement desgagé de la main des hommes. C'estoit se desfaire du moindre lien: tant y a qu'un tel acte flestrit infinis hommes venus depuis, lesquels ni durant leur vie, ni proches de la mort, n'ont tenu compte de leur devoir envers les autres. *Machiavel au hui-*

au huictiesme livre, & Brutus au sixiesme livre de l'histoire de Florence.

DVEL Courtois.

IEan de Medicis, capitaine tres-renommé de son temps, & restaurateur de l'art militaire en Italie, avoit entre ses soldats deux braves & courageux ieunes hommes: l'un appellé Iean de Thurin, & l'autre Amedee de Benac. Entre ces deux jeunes hommes estoit survenue inimitié, comme il avient entre soldats, laquelle proceda si avant, que Iean de Medicis la voulant appaiser & les rendre bons amis, il ne fut iamais en son pouvoir de ce faire, ni les accorder, quelques remonstrances & promesses qu'il leur fist, voulant qu'ils se remissent à lui de ce different: car ils resolurent nettement de vuider leur querelle par les armes. Leur chef, indigné de ce rebut, prend une de ses capes qu'il deschire en deux par le milieu, & en baille à chacun une moitié avec une espee de grandeur esgalle, puis les enfermant en une chambre de son palais, dit qu'ils vuidassent là leur different, & fissent en sorte qu'à son retour il le trouvast assopi & du tout vuidé. Ces ieunes hommes enfermez commencent à mener les mains, & se chamailler rudement, estans vaillans & adroits. Amedee ayant receu une legere estocade au front, dont le sang lui tomboit sur les yeux, ce qui l'empeschoit de s'aider de son espee selon sa volonté, Iean de Thurin lui dit, Amedee, arreste-toi, repose toi, bande ta playe: & se retirant arriere donna loisir à son ennemi de prendre haleine, & se bander le front avec son mouchoir. Cela fait, ils recommencent leur escrime sanglante, & lors Amedee charge l'autre si rudement, qu'il lui fait voler l'espee hors de la main. Mais soudain il se retire, & dit, Iean de Thurin, arreste-toi, repose-toi, repren ton espee. S'estans reposez ils revindrent à une troisiesme charge: mais les autres soldats qui les regardoyent faire par les treillis de fer de ceste chambre où ils estoyent enfermez, voyans ce haut

courage & la courtoisie de l'un envers l'autre, coururent vers Iean de Medicis, auquel ils raconterent le succes du combat, le prians ne permettre qu'aucun de ces deux fust tué. Lui entré en la chambre trouva qu'à cause de leur sang espandu, de leur foiblesse & lassitude, ils estoyent tous deux tombez par terre, & ne pouvoyent quasi parler. Ainsi les ayant fait relever & remettre à lui de tout leur different, il les accorda, puis fit bander leurs playes en grande diligence, & ont vescu plusieurs annees apres la mort de leur seigneur. *Le sieur Remi Florentin, en ses observations politiques, chap* 84.

Cechino de Padouë combatant en duel à Mantouë contre Benedict Liberal, rompt à grands coups de son espee celle de son adversaire : lors se retirant en arriere il cria à Benedict, Prens une autre espee, si tu veux combatre. Mais le duc de Mantouë les fit accorder sur le champ : & Cechino fut grandement estimé de ceste courtoisie. De fait, comme vrayement genereux il voulut vaincre par sa vertu, non par la faveur de fortune: ni ne voulut pas son ennemi desarmé, ou tombé par terre, comme feroyent pour le present & ont fait par le passé plusieurs, lesquels ont desiré pour loyer de victoire le sang & la vie de l'ennemi tué par eux à quelque prix que ce fust. *Au mesme endroit, allegué de I. B. Possevin en son Dialogue de l'honneur, livre* 5. Ces courtoisies ont esté depuis ensevelies en trop d'endroits de l'Europe, dont l'humanité est deslogee. Dieu sçait ce qui est avenu & ce qui aviendra de tant de sang humain temerairement, traistreusement, cruellement & furieusement espandu.

DVEL *memorable.*

AVant que parler des Duels miserables de nos François, ie ramentevrai l'histoire notable & digne de lecture qui s'ensuit. Ladislas Roi de Hongrie, ayãt esté tué en la bataille de Varne, Amurath Sultã des Turcs fit choisir entre les prisonniers quelques jeunes gentils-hõmes, beaux & de belle taille, en intentiõ de les faire circoncir, & s'en

&s'en servir en son Serrail, où ils furent menez. Eux d'un naturel noble, desireux de conserver leur honneur & de se venger; conspirerent ensemble de tuer ce tyran, & l'eussent despesché: mais sur le point de l'execution, ils furent descouverts par un traistre Bulgaire, auquel ils s'en estoyent aucunement fiez. Or afin que le tyran ne les vilenast & massacrast à son plaisir, s'estans bien enfermez en leur chambre, ils s'entretuerent en duel à coups d'espees. *Martin Cromer, au 21. livre de l'histoire de Pologne.* Entrons maintenant en la consideration de quelques duels en France & pres d'icelle, specialement depuis cinquante ans ou environ, non pour tout specifier (ce seroit pour en faire plusieurs livres) mais nous en produirons en ce 3. & 4. volumes, douze ou quinze recits ramassez de divers autheurs. Ce sont miseres & fureurs enragees, indices des redoutables iugemens de Dieu, qui ont paru depuis tant d'annees sur la France, & nous ramentoyvent les deux tristes derniers vers. du 47. ch. du Sainct Prophete Ieremie.

DVEL.

I'Estoy deliberé de ne plus parler des Duels de nostre temps, comme i'en touche quelque mot en la 710. page du premier volume de ces histoires, mais quelques estranges Histoires qu'en descrit le Sieur d'Audiguier en son traitté des Duels au nombre d'environ dixhuict, m'a comme contraint d'en tirer quelques unes que ie vous presente en ce troisiesme & quatriesme volume.

L'an 1575. y eut un furieux Duel à Paris, entre Caylus, Maugiron, Livarot: contre Entraguet, Riberac & Chomberg, representé comme s'ensuit. Caylus, fils d'Antoine de Levy, qui fut Seneschal & Gouverneur de Rouergue, & l'un des Chevaliers de l'ordre du Sainct Esprit, estoit l'un des premiers mignons du Roi Henri III. qui se plaisoit à eslever des jeunes Seigneurs, lesquels il aimoit par dessus les communes affections que les Princes ont acoustumé de porter à leurs sujets. Il estoit aussi fort ai-

mable de lui-mesme, beau de visage, bien formé de corps, & extremement adroit & avenant à toutes choses. Entraguet estoit cadet du Seigneur d'Entragues, & appellé depuis Dunes, lequel fut veu il y a 15. ou 16. ans à Thoulouze, où il mourut d'un effort qu'il fit, en voulant retirer une Dame d'une meslee, qui s'estoit faite dedãs un bal, à l'occasion d'une querelle. Il estoit des-ja tout blanc de vieillesse, mais vigoureux, & d'aussi bonne mine que les plus verds galans, qui fussent alors. Leur querelle, à l'accoustumee proceda d'un leger sujet. Quelques uns ont escrit que ce fut pour un traict de ialousie que Caylus conçeut contre Entraguet, le voyant un soir sortir de la chambre d'une Dame, qu'il aimoit. La Taille, qui a descrit ceste querelle, dit que Caylus lui dit en ioüant qu'il estoit un sot, & qu'Entraguet lui respondit en riant de mesme, qu'il avoit menti. Le Sieur de Serignac qui estoit alors avec Caylus, a bien dit qu'ils eurent quelques paroles sur mesme sujet, mais non pas si offensives; & au contraire, qu'elles estoyent tellement indifferentes, que personne ne s'estoit douté qu'il en deust venir aucune dispute. Ils arresterent neantmoins la Partie, & de deux Seconds avec eux, pour empescher qu'aucune supercherie ne fust faite à l'un ni à l'autre; mais non pas si secrettement, qu'on n'en eust le vent. Toutesfois, on ne la peut iamais rompre. Caylus se desroba de nuict, avec Maugiron, qui estoit aussi mignon du Roi, & qui ne cedoit en valeur ni en beauté à Caylus, si ce n'est en la perte d'un œil, qu'il avoit laissé, combattant genereusement sur la breche d'Yssoire. Levarot, qui fut le tiers, estoit encore mignon du mesme Prince, & ne cedoit à pas un des autres. Les seconds d'Entraguet estoyent Riberac & Chomberg. Le champ du combat fut au Parc des Tournelles, où est maintenant la place Royale; & les armes, l'espee & le poignard.

Si tost que les Parties s'entrevirent, Riberac s'avance devers Caylus, & parlant à Maugiron, Il me semble, (dit-il,) que nous devrions plustost accorder, & rendre amis ces gentils-hommes, que les laisser entretuer. A qui Maugiron, Ie ne suis pas venu ici pour enfiler des perles; Ie me veux battre. Et à qui voudrois-tu te battre

Mau-

Maugiron? tu n'as point d'interest en la querelle, dit Riberac ; davantage, il n'y a ici aucun qui te soit ennemi. C'est à toi, dit Maugiron. A moi ? dit Riberac, Prions donc Dieu. Ce disant, il tire son espee, qu'il croise avec son poignard, & se iettant à genoux, fit sa priere assez briefve, mais neantmoins trop longue, au gré de Maugiron ; qui s'escria en jurant, que c'estoit trop prié. Alors, prenant ses armes, il enfonce furieusement Maugiron, qui le reçoit de mesme, & s'enferrant tous deux ; tomberent morts sur la place. On dit que Maugiron fut blessé devant Riberac, & que le poursuivant ainsi qu'il tomboit, il s'enferra lui mesme dans les armes de son ennemi.

Quant à Caylus, il s'estoit porté sur la place avec l'espee seule, & voyant Entraguet avec l'espee & le poignard, il lui dit, qu'il le devoit quitter. Entraguet lui respondit que c'estoyent les armes qui avoyent esté accordees ; mais cela n'est pas sans dispute, asçavoir, si ce n'estoit pas de la franchise d'un brave courage de le quitter. Caylus, neantmoins, qui estoit trop genereux, pour rompre, ou differer une partie, pour cela ne laisse d'aller à lui, lui perce le bras d'une poincte, & en reçoit trois ou quatre dans le corps, dont il tombe à terre. Il est à presupposer que n'ayant point de poignard, il taschoit à passer sur son ennemi, qui ayant cest avantage sur lui, l'arreste de grands coups d'estoc, qu'il lui tiroit de pied ferme.

Chomberg s'estoit adressé à Livarot, & voyant leurs amis aux mains, ils se battent, dit-il, que ferons-nous? Battons nous aussi, pour nostre honneur, respond Livarot. Response, qui fut trouvee fort estrange de ce temps là, où les Seconds n'avoyent point accoustumé de se battre, mais on le seroit bien encor d'avantage, si l'on respondoit autrement en cestui-ci, où l'on ne pourroit avec honneur voir battre ses amis les bras croisez sans faire autre chose que les regarder. Ils commencent donc à s'entrecharger ; Chomberg, qui estoit Allemand, d'un coup de taille à la mode de son pays, ouvre à Livarot toute la joüe, du costé gauche. Mais Livarot plus adroit, lui donne d'une estocade dans la mammelle, qui le porta

mort par terre,& tombe aussi de l'autre costé,estonné du grand coup qu'il avoit reçeu,& de l'abondance de sang, qui sortoit de sa playe. Ainsi demeurerent morts sur la place Maugiron & Chomberg,& blessez Caylus & Livarot,qui furent portez à l'hostel de Boysse,là aupres;& Riberac à l'hostel de Guise,où il mourut le lendemain. Entraguet se sauva blessé, à la faveur de Monsieur de Guise;& bien lui en prit, car le Roi l'eust fait mourir, pour la grande affection qu'il portoit à Caylus,auquel il donnoit les bouillons lui-mesme,ayant promis cent mille escus aux Chirurgiens,s'ils le lui rendoyent gueri. La Taille dit qu'il avoit un coup mortel,& que tout l'art & l'industrie des Chirurgiens ne lui sçeut prolonger la vie que de 18. iours. Mais un vieil gentil-homme du Pays, nommé la Plane,lors en Cour a testifié, qu'il estoit desja gueri, & se promenoit par la maison; tellement que trois semaines apres son combat, il le vid à la Cour de son logis,où il estoit sorti,avec sa robe de chambre,pour voir des chevaux,qu'on lui avoit amenez. Neãtmoins,il est bien certain qu'il en mourut peu de iours apres,soit qu'il fist quelque exces, ou qu'il eust esté mal pensé. Livarot fut en fin gueri, mais pour mourir deux ans apres en un autre duel,qu'il eut contre un certain Marquis,pres de Blois. Le Roi eut si grand regret en la mort de Caylus & de Maugiron, qu'il defendit les duels,par tout son Royaume; Et pour celebrer leur memoire avec celle de S. Megrin,autre favori de sa Majesté,& des plus braves courages du monde, qui fut assassiné quelque temps apres; les fit eslever en marbre blanc,en l'Eglise de S. Paul à Paris, posez sur une baze,au dessous de laquelle furent gravez en lettres d'or sur une lame de marbre noir,les vers Latins que Iean Dorat fit pour leur Epitaphe,comme d'hommes genereux,que l'envie avoit fait mourir. Mais quand les nouvelles vindrent à Paris de la mort du feu Duc de Guise,tué à Blois, on les osta de là,en haine de celui qui les y avoit fait mettre. Comparez maintenant ce duel avec d'autres, vous trouverez qu'il est pire que les plus mauvais en toutes les façons qu'on le voudra prendre. Mais nous en trouverons bien encor d'autres,qui ne seront pas meilleurs.

Nous

Nous avons dit qu'apres la mort de Caylus, Maugiron, & autres, dont nous venons de reciter le cõbat, que le Roi en eut un si grãd regret, qu'il defendit toutes sortes de duels. Mais, accordant mal le Texte avec la glose, car en mesme tẽps qu'il menaça d'infamie & de mort tous ceux qui entreroyent en ces combats singuliers, il fit relever les noms & les images de ceux qui avoyent perdu la vie en mesmes occasions, & honorer leur memoire par tous les moyens qu'il peut inventer. Tellement que les honneurs qui leur furent rendus, l'estime de leur Prince, & la reputation qu'ils laisserent de leur courage eurent beaucoup plus de force, & porterẽt plus de gens à ces extremitez, que ces defenses n'en retindrẽt, lesquelles chacun croyoit estre faites contre le propre sentiment du Roi. Or si quelque simple gẽtil-homme eust choqué ces Loix; il s'y fust trouvé envelopé; mais, parce que c'estoyent ordinairement des favoris qui commençoyent à les violer, ils se desmesloyent de tout; & faisoyent puis apres une consequence pour les autres; car le Roi leur ayant fait grace, il sembloit qu'il ne la pouvoit refuser à ceux qui tomboyent en mesmes crimes.

Comme donc le premier Duel qui se fit sous ce Prince fut introduit par ses mignons, aussi celui qui suivit apres fut fait par les mignons de ses mignons. Le Baron de Biron, au commencement qu'il vint à la Cour, estoit des plus favoris du Duc d'Espernon, qui tenoit alors la premiere place au cœur du Roi. Il eut querelle contre Carency, fils aisné du Comte de la Vauguyon, qui estoit de son aage, & de sa volee. Il ne faut pas dire quel estoit le Baron de Biron, car ayant esté depuis Admiral, Mareschal, Duc & Pair de France, & Lieutenant general des armees Royales, sous le plus grand Roi du monde, il a assez rempli la terre de la reputation de son nom, & de sa valeur; mais Carency n'estoit pas de moindre esperance. On dit que l'heritiere de Caumont fut la cause de leur querelle, parce qu'ils la recerchoyẽt tous deux, & ne l'eurẽt ni l'un ni l'autre. Or cõme ils n'avoyẽt pas moins d'ãbitiõ que d'amour, ils n'estoyent pas aussi moins envieux que jaloux. Ces passiõs les ayãs desja disposez à se malvouloir, ils se rencõtrerent en ceste humeur en un passage

assez estroit, où ils s'entrepousserent l'un l'autre. Biron, soit qu'il ne portast point d'espee, ou que la cholere le transportast, invita Carenci de se battre à l'heure mesme, & à coups de poings sur la place. Mais, i'ay une espee, respondit Carenci, en mettant la main sur la garde de la sienne. Voila le beau sujet, qu'on r conte de ceste dispute; laquelle fut decidee de trois à trois, comme la precedente.

De la part de Biron s'y trouverent Loignac & Ianissac; & de celle de Carenci, d'Estissac, & la Bastide. Les armes furent l'espee & le poignard; le lieu ne se trouve point en l'histoire, qui à la verité n'oblige point les Autheurs de particularizer des combats, qui devroyent estre abolis, & ne paroistre, que pour estre condamnez. D'abord Carenci donna un si grand coup d'estoc à Biron, qu'il lui coule au long du poignard dans la main, & de la main tout au long du bras, jusqu'au coude, où il entra bien avant; neantmoins, il resta mort sur le champ, & non seulement lui, mais encor ses deux amis, laissant Biron & ses deux seconds victorieux & en vie. I'ay oui raconter que la partie d'Estissac, (je ne sçauroi dire si c'estoit Ianissac ou Loignac,) estant demeuré le dernier à le vaincre, & l'ayant porté finalement par terre, lui donna plusieurs coups d'espee, sans le pouvoir achever de tuer, tellement qu'il fut contraint de le laisser en vie, voyant ses compagnons s'en aller, apres avoir demeuré neantmoins longuement tout seul à cheval, pour le voir mourir. Si c'est Loignac, il en a esté puni en ses successeurs, car les derniers Loignacs, pere & fils, ont esté tous deux tuez en duel, quelque peu d'annees apres: l'un en Roüergue, par le B r n de Megalas, & l'autre es environs de Paris pres de Bissetre, par le Baron de Rabat. Deux braves Barons, qui ne sont pas moins discrets & courtois, que puissans, & qui sont venus à bout de deux vaillants hommes. Quant à Loignac le fils, le sang qu'il tira par diverses playes de celui qui le tua, rend tesmoignage de ce qu'il estoit. Pour le pere, on l'a veu quelquefois en la compagnie du Baron de Roquefueil, un autre courage des plus genereux du monde, & chez la feu Roine Marguerite, où il faisoit merveilles de disputer en Philosophie, & faire

faire apparoir la conoissance qu'il avoit des bonnes lettres.

Mais, pour revenir à nostre discours, Cayer r'apportant ce duel en son histoire de la Paix, dit que Biron, Loignac & Ianissac d'un costé, tuerent Carenci, d'Estissac, & la Bastide: & que l'on tient qu'il y eut de la fraude en ce duel: Que le duc d'Espernon obtint sa grace, laquelle, apres qu'il eust eu quelque peine à se iustifier, fut interinee, (combien qu'il eust de grandes parties,) par la faveur & credit qu'avoit lors le Mareschal de Biron son Pere.

Quelques annees apres ledict Seigneur d'Espernon estant à Thoulouze, où le Roi l'avoit envoyé, deux de ses pages, à peine hors d'enfance, & sujets au foüet, sortirent par la porte de Sainct Estiene, au desçeu, & contre la pensee de tout le monde, pour demesler quelque different qu'ils avoyent ensemble, par ceste nouvelle façon, l'exemple s'estant des-ja glissé depuis les favoris iusqu'aux Pages, & se battirent si rudement, qu'ils y demeurerent tous deux, non pas morts; mais blessez mortellement de plusieurs coups de poignard, qu'ils s'estoyent entredonnez. Ceci est remarquable, que comme ils furent emportez en la plus prochaine maison, & pensez avec grand soin, qui neantmoins ne servit qu'à leur prolonger la vie de quelques heures, estans entre les mains des Chirurgiens, ils revindrent à eux, & demanderent des nouvelles chascun de son compagnon, se regrettans l'un l'autre, non pas comme ennemis, mais comme freres. Les Chirurgiens leur disoyent à chascun à part; vostre ennemi est encor plus mal que vous, à grand peine reschappera-il jamais. Ha! mon Dieu, disoyent-ils, le grand dommage! l'honneste homme que c'eust esté.

I'ay bien voulu rapporter cest Exemple à la suite des autres, pour monstrer quelle est la force de l'opinion, & comment elle s'imprime, & se fortifie aux courages, mesmes plus tendres. Ils estoyent nourris à la Cour, où ceste nouvelle sorte de duels estoit authorizee par les grands. Ils avoyent ouy les discours, & les jugemens qu'on faisoit de ces combats. Cela les porta premierement à se battre, & puis les fit mourir en ceste opinion, qu'ils esto-

yent honnestes gens, parce qu'ils s'estoyent battus. Qui voudroit recercher tous les duels qui se sont faits sous le regne de ce Prince, en feroit une longue liste. Il s'en fit toutesfois beaucoup moins que sous celui de son successeur; duquel la clemẽce ruina tellement l'authorité pour ce sujet-là, qu'aucune defẽse ne les peut iamais arrester; où il adjousta le Serment, de ne faire jamais Grace, apres en avoir donné quatorze mille. Et defendant severement ces combats, entrepris de gayeté de cœur, au mespris de sa Majesté, promit de les accorder, quand on les demanderoit avec raison & iustice, comme les Rois ses Predecesseurs ont fait; Vnique remede de ce mal là. Passons maintenant à ceux qui se sont faits sous son Regne.

Henri III. estoit à Sainct Cloud, (l'an 1589.) acompagné de deux Rois, tous deux desheritez par celui d'Espagne, dont l'un ne lui servoit que de charge, & l'autre avoit passé quelques mois auparavant la riviere de Loire avec quatre cens hommes de cheval, & mille de pied. Le Roi menaçoit Paris de quarante mille hommes, & de la fureur d'un Prince justement irrité contre des sujets rebelles. Paris regardoit cest orage d'un œil plein d'estonnement & de crainte; & le feu Duc du Maine, Chef de la Ligue, que son frere avoit ourdie contre le Roi, essayoit de conjurer la tempeste, qu'il voyoit preste à fondre sur lui. Les armees estoyent voisines, car la Royale s'estẽdoit par tous les villages des environs de Paris, & les rebelles avoyent fait des tranchees & rempars, qui paroissent encor autour de la ville, où ils se tenoyent en armes. Les gens de guerre s'entrevoyoyent tous les iours, & l'Isle Marivaut, l'un des braves gentilshommes de l'armee du Roi, abordant le dernier de Iuillet ses tranchees, s'y aboucha avec Marolles, qui jeune encor, comme on peut voir par l'aage qu'il a maintenant, & cerchant son asseurance dans un parti contraire, pour un meurtre qu'il avoit fait honnorablement, marchoit alors sous les Enseignes de la Ligue. Marivaut, soit qu'il le conust particulierement, soit qu'il s'adressast à lui, comme au plus apparent Ligueur de la troupe, l'invite à rompre une lance, pour l'amour des Dames. Marolles s'en accorde avec lui, & arreste le jour ensuivant, afin que le combat fust plus solemnel, à la veuë des deux armees.

Ces

Ces deux chāpions estans assez conus en France, nous n'en dirons autre chose, sinon que Marivaut, outre la valeur & le courage, dont il estoit tout plein, estoit encore recommandé d'une grande force, & d'une adresse qui n'estoit pas moindre, principalement il estoit excellent & brave gend'arme. De Marolles, il n'en faut rien dire aussi, puis qu'on peut assez colliger de sa victoire, ce qu'il doit estre: car il vainquit par adresse, & non par hazard.

Le soir Monsieur du Maine fut averti de la partie que Marolle avoit arrestee avec Marivaut, sans son congé: car desia l'on s'estoit tellemēt dispensé de se battre, sans permissiō, qu'on prenoit à deshōneur de la demāder: & en redoutāt l'issue, plus pour la crainte du peuple, qui d'ū evenemēt particulier, tire des cōsequēces generales, que pour l'amour de Marolle: fut marri qu'il s'y fust engagé, & eust bien voulu trouver moyē de l'en divertir. La Ligue estoit en peril, & si malade, que le moindre accidēt de mauvais presage l'eust fait mourir. Marolle estoit un jeune hōme, encor de peu d'experience: & Marivaut, au cōtraire, estoit un ennemi redoutable. Les Parisiēs vouloyent ouvrir leurs portes au Roi, & crioyent tout haut, que s'il n'y vouloit entrer par une bresche, ils aimoyent mieux abattre leurs propres murailles eux-mesmes, qu'attendre le tonnerre de ses canons. Tout cela mettoit l'esprit du Duc à parti: auquel Marolle dit, Monsieur, Laissez moy, s'il vous plait devuider ceste fusee avec Marivaut: Et vous asseurez q̄ s'il porte l'habillement de teste que je lui ay veu, je le tuerai par la grille de sa visiere. Le Duc lui permit alors ce qu'il ne lui pouvoit bōnement empescher: Et le lendemain, lui ayant fait donner un cheval, (si rude neantmoins, qu'il ne s'en peut servir) fut contraint d'en prendre un autre, qui tomba depuis sous lui. Il fut armé par le Chevalier d'Aumale, & conduit aux tranchees par le feu Sieur de la Chastre, depuis Mareschal de France, & lors son Parrin.

D'autre part, Il arriva une grande desolation en l'Armee Royale: le Roy ayant esté prodigieusement assassiné par le plus meschāt Moine, qui fut jamais, avoit plongé ce grand nōbre d'hommes, qui le suivoit, en un dueil public. Cela neantmoins n'empescha pas Marivaut de se trouver au lieu qu'il avoit convenu le jour aupara-

vant avec Marolle, accompagné du Sieur de Chastillon, & de cinq cens maistres, pour la seureté du camp. Avant que les parties s'entrevissent, la Chastre voulant parler à Marivaut, tant pour arrester les conditions du combat, que pour s'informer de la mort du Roi, dont la nouvelle estoit encor incertaine; lui demanda s'il lui pouvoit dire un mot en asseurance: A qui Marivaut respondit qu'il en pouvoit dire quatre; & voyant la Chastre, sans lance, il jetta la siene par terre. Alors, la Chastre, mon gentil-homme, dit-il, en s'approchant, il n'est plus temps de combattre, il se faut embrasser l'un l'autre, & se recôcilier, comme Catholiques, que nous sommes. Monsieur, dit Marivaut, J'aimeroy' mieux mourir que faillir à ceste partie; Aussi bien mon maistre est mort. Si Marolle ne me tient promesse, je lui en ferai reproche. Vous ne lui en ferez point, respôdit la Chastre, car il est ici prest à la tenir. Et lors ayant convenu du camp, & accordé q̃ le vainqueur feroit ce qu'il lui plairoit du vaincu, les seuretez donnees & receuës de part & d'autre, les publications faites avec les formes & solennitez accoustumees; Marolle voulant sortir de la tranchee son cheval tombant des quatre pieds, le versa par terre si lourdement, que plusieurs en conceurent un mauvais presage. Neantmoins, s'estant relevé, & la Chastre ayant fait apporter deux lances, il en envoya le choix à Marivaut, qui les trouvant trop foibles, les renvoya toutes deux, avec ceste Response, que c'estoyent plustost des quenouilles pour les femmes, que les lãces, pour des hõmes, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il se servist en combat de celle mesme qu'il avoit gagnee quelques jours auparavant sur les Parisiens: Ce qui lui fut accordé: Et les deux champions estans passez chascun du costé de ses ennemis, sçavoir Marivaut, du costé des tranchees, & Marolle, du costé de Chastillon, afin qu'ayant rompu, chascun se trouvast en son parti, ils coururent l'un contre l'autre de toute la force de leurs chevaux, & de telle roideur, qu'ils rompirent tous deux leurs lances; Marivaut dans la cuirace de Marolle, & comme il estoit grãd & fort, & la lance & la course roide, il lui donna si grand coup, qu'il le pensa renverser. Marolle rompit la siene dans la grille de

la sa-

la salade de Marivaut, qu'il enfonce, & lui laisse le fer, & un grand tronçon de bois, fiché dâs la veuë. De ce coup Marivaut tomba mort à terre, Marolle donna le corps à Chastillon, & se contenta des armes, & du cheval.

Quelque temps apres, Henri IIII. estant revenu au Siege de Paris, il fut faict un autre combat solénel entre Sainct Iust, & Fossé, que i'ai bien voulu mettre en suite de celui que je vien de dire, parce que les mesmes formes y furent gardees, & la fin du combat fut quasi pareille, bien que la cause & le combat mesme fussent dissemblables. Car la querelle preceda d'un mauvais discours que Sainct Iust avoit fait du Pere de Fossé, qui pour ceste cause le fit appeller du consentement de Monsieur du Maine, qui estoit encor alors à Paris, & S. Iust receut l'Appel, par la permission du Roi, qui estoit lors à S. Denis. Le Duc du Maine fut Parrain de cestui-ci, & le Mareschal de Biron de celui-là. Le combat se fit à cheval, à la veuë des deux armees, & pour toutes armes, l'espee seule. On dit que le Roi joüoit à la paume, & que Sainct Iust, prenant congé de lui, pour aller combattre contre Fossé, sa Majesté dit ainsi qu'il partoit; Voila un homme qui s'en va mourir.

Sainct Iust montoit un cheval de son Parrain, qu'il avoit acoustumé à partir de la main avec un eslans, qui le portoit d'un plein saut au milieu des ennemis. Comme doncques on eust laissé aller les combattans, Sainct Iust s'avançant l'espee haute contre Fossé, qui se couvre de la sienne; le cheval s'eslance, suivant sa coustume, & trompe Sainct Iust, qui pensant frapper son ennemi de son espee, frappe son espee de sa main, & se la couppe lui-mesme: l'espee lui tombe à terre. Il demeure là sans fuir, ni sans moyen de combattre. On dit que Fossé demeuroit aussi, mais qu'à la persuasion de quelques uns, il lui mit son espee au travers du corps: Ceux là violerent les droicts des Duels, qui defendent aux assistans, non seulement de parler; mais aussi des faire signe, voire de toussir, & de cracher. Fossé eust esté plus louable, s'il en eust vsé comme fit Erany, envers Rubempré, duquel ayant fait voler l'espee emmi le champ, il ne le voulut point frapper de la sienne; bien qu'il fust blessé

dans le corps,ni l'obliger à lui demander la vie,que l'autre lui avoit presque ostee ; Action que je trouve rare, bien que je me soy proposé de n'y coucher aucun duel de ceux dont les parties sont encor en vie. Que si j'y ai mis ceux de Marolle , & de Fossé mesme , qui sont encor vivans, c'est parce qu'il y avoit diversité de partis , en laquelle les duels estans plus permis , peuvent estre plus licitement recitez. Ioinct que les formes du combat qu'on gardoit anciennement, y furent observees, & le consentement des Chefs donné d'une part ou d'autre.

On pourroit dire que par l'exemple de ces deux derniers combats,on void qu'il ne faut point cercher par les armes la justice d'une cause , puis qu'il est certain que Marivaut & Sainct Iust soustenoyent un meilleur parti que leurs ennemis,& que neantmoins ils furent vaincus. Mais ils ne cõbattirent pas pour le parti qu'ils suivoyent, ni les uns,ni les autres, ains pour les causes particulieres que nous avons dites. Et est vrai-semblable , qu'ils estoyent mal fondez en leurs querelles: car ils ne furent pas vaincus par l'avantage de la force , ou de l'adresse de leurs vainqueurs , qui selon l'opinion commune d'un chascun , en avoyent moins qu'eux ; mais par la Iustice divine,qui preside aux combats,& ne pouvant faire tort à personne,conserva le droict à ceux qui l'avoyent. Parlant toutesfois humainement de ces deux combats , on peut dire qu'il y eut plus de hazard en celui de Fossé, & plus d'adresse en celui de Marolle : qui ne degenere point de cest Hugue de Marolle,lequel en la grande bataille de Bouvynes, que gagna Philippe Auguste , print prisonnier le Comte de Flandres , l'un des principaux des Chefs du Parti contraire , & des plus vaillans hommes,qui fussent lors. *Audiguier,au livre du vray & ancien usage des Duels : chap.3.-.34.*

Villemor estoit des ordinaires du Roi , qui de quarantecinq qu'ils estoyent sous son devancier , les avoit reduits à seize. Il estoit Gascon de nation,& d'humeur: Fõtaines estoit de Dauphiné : tous deux braves gentilshommes , s'il en fut iamais , qui avoyent rendu de grandes preuves de leur courage à la guerre , & en des querelles

relles particulieres, qui leur avoyent heureusement succedé. Villemor s'estant battu trois ou quatre fois,& ayant tousiours emporté la vie,ou les armes de son ennemi,avoit juré,partant de Gascongne, au dernier voyage qu'il fit en France, de ne se rebattre jamais en duel, & souffrir plustost toutes sortes d'indignitez que d'espouser querelle. Il se souvint mal du serment qu'il avoit fait, & mal lui en print. Peu de temps auparavant il avoit esté à Montauban, aux nopces du Baron d'Arbiou, & où,bien que l'assemblee y fust belle & grande, on n'y avoit point veu d'homme mieux fait que lui, perfaitement agreable à voir à pied,& à cheval, mais haut & prompt à la main, & sujet à prendre dispute.

Estant donc à Paris, il se trouva un jour dedans un tripot, où Fontaines iouoit en partie avec un de ses amis: & soit que le jeu lui pleust; ou qu'il n'eust pas beaucoup à faire,il se mit à les regarder avec d'autres. Il arrive que les ioüeurs tombēt en dispute d'un coup,qu'ils font demander à la gallerie, par le marqueur, suivant la coustume. Villemor n'en dit rien, mais les autres le jugent contre Fōtaines,qui se plaind de ce iugement. Il perd la partie,& tant plus il perd,tant plus il se fasche,ne passant iamais sous la corde, qu'il ne maudisse le coyon, qui l'avoit iugé. Personne ne s'en offense,tout le mōde s'en va: Villemor demeure iusqu'à la nuict. Fōtaines voyāt qu'il s'estoit opiniastré si lōg tēps à demeurer là tout seul, iugea que ce n'estoit pas pour le voir iouër: & se doutāt de ce qui lui avint,demāda son espee,au sortir du ieu : mais voulāt passer par la gallerie, pour s'aller chauffer, Villemor,qui estoit sur la porte,lui dōna d'une raquette qu'il avoit en main sur la teste,sās autre discours, & en reçoit autant de celle que Fontaines tenoit encores. Ils redoublent,on les separe,& leurs amis, & la nuict les font retirer chascun en son logis. Il se trouva qu'ils estoyent logez en mesme rue,& vis à vis l'un de l'autre.

Le soir mesme,cōme Villemor estoit en souci de faire sçavoir de ses nouvelles à Fōtaines,encor qu'il l'eust frappé le premier,un gētil-hōme le previēt de sa part,qui le releve de ceste peine. Ils parlēt eux deux seuls,cōtestent longuemēt ensemble,& leur cōtestatiō venoit de ce que Mãty, q. estoit le gētilhōme appellāt,vouloit estre de la

partie,&Villemor ne se vouloit battre qu'en seul. Comme en fin il fut arresté qu'ils vuideroyẽt eux seuls la dispute, le Roi sçachant ceste querelle,& ne voulant perdre la vie de ces deux hommes, qu'il estimoit grandement, leur envoya des gardes, avec defenses expresses de ne se battre, car il ne suffisoit pas des generales: Et au lieu de punir ceux qui entreprenoyent sur sa Majesté, en s'appellant sans licence, on se contentoit de les faire garder. Ie ne sçai comment Fontaine se deffit des siennes: mais Villemor,(ayant outre l'exempt que le Roi lui avoit envoyé,un gentil-homme du Pays,son parent, nommé la Badie,qui en avoit bien autant de soin comme sa garde) se promena toute la nuict par la chambre,sans souper,ni sans dormir, faisant en son imagination des discours qu'autre que lui ne sçauroit dire. Vn peu avant jour, voyant tous les siens aggravez de sommeil & d'ennuy, ouvre la porte,les ferme dedans à double ressort,emporte la clef de la chambre,& gaigne celle des champs.

Avant que les uns eussent enfoncé la porte, & les autres sauté la fenestre,il fut perdu. Ils courent apres, sans sçavoir où,& n'en peuvent apprendre aucune nouvelle. Son laquais mieux avisé que tous, ayant perdu la trace de son Maistre,comme les autres,s'en va chez son ennemi,le cercher, trouve Fontaines, qui estoit desia à cheval,avant qu'il fust encor bien jour. Il le suit de loin, jusqu'à l'Isle,où l'on a maintenant basti le pont neuf,en laquelle Villemor s'estoit desia rendu. Il dit qu'avant que descendre de cheval, Fontaines le salua, le chapeau au poing,disant,Bon-jour,Monsieur,si matin? & que Villemor lui leva son chapeau de mesme, mais qu'il ne peut entendre ce qu'il respondit. Fontaines ayant mis pied à terre, ils ne se tirerent que trois coups d'espee, dont ils tomberẽt tous deux morts à terre. Fontaines à la renverse,& Villemor sur ses dents. On trouva que leurs coups avoyent tous porté,& presqu'en pareil endroit; ceux de Villemor en la gorge,en la mãmelle,& au costé de Fõtaines,& ceux de Fõtaines aux mesmes parties de Villemor; sauf que l'un les avoit du costé gauche, & l'autre du droict,par ce q̃ Villemor s'estoit mis sur le pied gauche.

Le Roi fasché de cest accidẽt,dit,qu'il avoit perdu deux hommes,

hommes, qui eussent peu rompre une bataille. Il seroit bien mal-aisé de juger quel des deux avoit moins de tort, mais Fontaines en eut beaucoup, d'offenser indiscrettement ceux qui l'avoyent condamné; & Villemor encor d'avantage, de n'excuser pas la passion d'un homme qui joue, qui ne disoit rien contre lui, puis qu'il ne l'avoit point jugé; lui, qui comme nous avons dit, avoit juré, partant de Gascongne, de se laisser plustost deshonorer, que de prendre jamais querelle.

Environ ce temps-là, il se fit encor un autre Duel à la Cour, entre un gentil-homme du mesme pays, appellé Varaignes, & un Capitaine, nommé L'Artigue, qui en toute sorte de fureur & de cruauté surpasse encor' le precedent. L'Artigue avoit tenu quelque mauvais propos de Varaignes, qui ne le jugeât pas homme de sa volee lui donna des coups de baston. L'Artigue se voyant emporté de haute lutte, le prend tout de mesme en avãtage, & lui rend ce que l'autre lui avoit presté. Varaignes au desespoir, deteste par tout la lascheté de l'Artigue, & le menace de le tuer plustost d'un coup de canõ, s'il ne pouvoit autrement. Comme il continue ses plaintes, & ses menaces; il trouve un jour un des amis de l'Artigue, qui offre de le lui faire voir l'espee à la main. Il est pris au mot par Varaignes, à la charge qu'il n'y auroit que l'Artigue, qui entrast en ce marché. Apres plusieurs difficultez, la partie est arrestee. Le jour & le lieu accordez, ils s'y trouverent tous deux en chemises, avec une espee & un poignard. Varaignes, qui avoit bien les armes en main, lui donne trois coups d'espee au travers du corps, qui le percent de part en part. L'Artigue se sentant blessé mortellement, se jette à corps perdu sur Varaignes, & lui passe une estocade jusqu'à la garde. Ils tombent tous deux à quatre pas l'un de l'autre, blessez à mort.

Varaignes se sentant defaillir, & oyant souspirer encor' l'Artigue, qui rendoit l'ame, s'imagine qu'il demeurera vivant apres lui, & triomphera de sa mort. Ceste imagination lui resveille tellement sa rage, qu'il bande tous ses efforts, pour se trainer jusqu'au pres de lui; & là se levãt sur ses genoux, il prẽd son poignard à deux mains,

l'enfonce dans l'estomach de l'Artigue,& réd en ce dernier coup le dernier souspir de sa vie.Ie laisse à penser en quel estat se trouva son ame. Certainement, il y a des genres de mort espouuantables; qui font dresser les cheveux d'horreur à ceux qui les considerent; mais il n'en y a point de si effroyable que celle qui tue le corps & l'ame; & cependant nous y allons comme à nopces,& pour la moindre occasion du monde! *L'Audiguier au vrai & Ancien vsage des Duels. ch.36.p.470.* Le 4.volume representera d'autres Duels.

EFFICACE *d'erreur, & malaventure.*

LEs jugemens de Dieu sont redoutables, sur tout quand on ne les aprehẽde point, & que le mespris d'iceux se convertit en coustume. Des long temps l'ignorãce paroit curieuse en diverses sortes d'impietez, nommément au desir de sçavoir l'avenir. C'est le fruit du mespris de la pieté, laquelle defend de recourir aux devins,& menace de malaventure ceux qui desdaignẽt escouter la verité salutaire. Il nous faut representer un recit de tels redoutables jugemens, tiré du 7. livre des recerches de la France de M.E. Pasquier, au 38.ch. Pour autant que tout le discours est tres-notable, & parle disertemẽt à beaucoup de curieux, bizarres & malencõtreux, entre infinis autres, nous le coucherõs ici tout du long. Le Duc de Nemours (assavoir Gaston de Foix) neveu du Roi Louys XII.& son Lieutenãt general en tous les pays delà les Monts, deliberãt en l'an 1512. quelques jours avant Pasques, de livrer bataille à l'Espagnol, obstacle de tous les desseins du Roi, voulãt s'acheminer au bourg de Final, pour illec resoudre de tout cest afaire, passa par la ville de Carpy, avec la plupart de ses Capitaines, singulierement ceux qu'il aimoit le mieux,& ausquels il avoit plus de fiãce. Le Seigneur du lieu s'appelloit Albert Mirandula, tres-docte en Grec & en Latin, cousin germain du

du grand Picus Mirandula. Cest Albert & le Comte de Carpy, duquel un poëte François dit depuis, qu'il se fit Moine apres sa mort. Icelui soupa le soir de l'arrivee avec le Duc. Durant le soupé y eut plusieurs devis, entre autres d'un Astrologue judiciaire, qui demeuroit en la ville, hõme aagé de 60. ans, lequel se rendoit admirable, tant à dire les choses passees, dont il sembloit n'avoir eu conoissance, qu'à predire celles qui estoyent à venir. Le jeune Duc esmerveillé de ce qu'on en cõtoit, pria le Cõte de Carpy de le vouloir envoyer querir : ce qu'il fit. Soudain qu'il fut arrivé, le Duc lui presenta la main, & apres quelques paroles de curialité, lui demanda entre autres choses, si le Viceroi de Naples & les Espagnols attendroyẽt la bataille. Il dit qu'ouy: & que sur sa vie elle seroit le vendredi sainct, ou le jour de Pasques (cõme elle fut) & encores seroit fort cruelle. Il lui fust demãdé, qui la gaigneroit : à quoi il respõdit en ces propres mots, le cãp demeurera aux François, & y ferõt les Espagnols la plus grosse & lourde perte qu'ils firẽt cent ans a, mais les François n'y gagnerõt gueres : car ils perdront beaucoup de gẽs de bien & d'honneur, dont ce sera dõmage. Le Seigneur de la Palisse lui demanda, s'il demeureroit point en ceste bataille : il lui respõdit que nenni, & qu'il vivroit encore 12. ans pour le moins, mais qu'il mourroit en une autre bataille. Autãt en dit-il au Seigneur d'Imbercourt. Le Chevalier Bayard là present s'en mocquoit, auquel le Duc de Nemours dit, qu'il s'informast de sa fortune. Il ne faut point, respõdit-il, que ie le demãde: car ie suis asseuré q̃ ce ne sera jamais grand' chose. Mais puis qu'il vous plait, mõseigneur, que ie le face, ie le veux biẽ. Et se tournant vers l'Astrologue, Mõsieur nostre maistre, dites-moi (fit-il) si ie serai un grãd riche hõme? Icelui respõdit, tu seras riche d'hõneur & de vertu, autant q̃ Capitaine qui soit en France : mais de biẽs de fortune, tu n'en auras gueres: aussi ne les cerches-tu pas. Et si ie veux bien t'aviser, q̃ tu serviras un autre Roi apres cestui-ci qui regne, & que tu sers, lequel t'aimera & estimera beaucoup: mais les envieux empescherõt qu'il ne te fera iamais de grãds biẽs, ni ne t'eslevera pas aux hõneurs q̃ tu as meritez. Toutesfois croi que la faute ne procedera pas de lui;

Et de ceste bataille, que dites devoir estre si cruelle,(replique Bayard) en reschapperai-je? ouy, dit-il, mais tu mourras en guerre dedans douze ans,pour le plus tard, & seras tué d'artillerie. Car autrement ne finirois-tu pas tes jours, pour estre trop aimé de ceux qui sont sous ta charge, lesquels pour mourir ne te lairroyent en peril. Bref ce fut une droite farce (ou sanglante & horrible tragedie,comme jadis celle de Saul & de la devineresse d'Endor) des propos que chascun lui demanda à l'envi l'un de l'autre.

Ce devin voyant qu'entre tous les Capitaines le Duc de Nemours faisoit grande privauté au seigneur de la Palisse,& au chevalier Bayard, les tira tous deux à part, & leur dit en son langage,Messieurs, je voi biẽ que vous aimez tous ce gentil Prince, qui est vostre chef: aussi le merite-il bien. Car sa face demonstre à merveilles sa bõne nature. Donnez-vous garde de lui le jour de la bataille: car il est pour y demeurer. S'il en eschappe,ce sera l'un des plus grands & eslevez personnages qui jamais sortit de France. Mais je trouve grande difficulté qu'il en puisse eschapper: & pource pensez-y bien. Car je veux que me tranchiez la teste, si jamais homme fut en si grand hazard de mort qu'il sera. Le bon Prince de Nemours leur demanda en sousriãt,qu'est-ce qu'il vous dit, Messieurs? Bayard changeant de propos lui respondit, Monseigneur,c'est Monsieur de la Palisse qui lui fait une question,sçavoir,s'il est autant aimé de Refuge,que de Vignerols: & il lui a dit que non, dont il n'est pas trop content. De ce joyeux propos le bon Prince se print à rire,& n'y pensa autrement.

Sur ces entrefaites arriva un aventurier, que l'on disoit estre gentil compagnon, mais assez vicieux, appellé Iacquin Caumont, qui portoit une enseigne es bandes du Capitaine Molart. Il se voulut faire de feste, comme les autres,& vint à l'astrologue, qu'il tira à part, lui disant, vien ça, B. Di-moi ma bonne aventure. Va,va,(respond le devin) ie ne te dirai rien,& si tu as menti de ce que tu dis. Il y avoit beaucoup de gentils-hommes en presence,lesquels dirent à Iacquin, Capitaine, vous avez tort, vous voulez tirer du passe-temps de lui, & neant-

neantmoins vous l'iniuriez. Adonques il revint peu à peu, & avec plus douces paroles lui dit, maistre mon ami, si i'ai dit quelque fole parole, ie te prie pardonne-moi : & fit tant qu'il le rappaisa, puis lui mõstra sa main: car l'Astrologue regardoit le visage & les mains. Quãd il eut veu celle de Iacquin, il lui dit, ie te prie ne me demãde rien : car ie ne te sçaurai dire chose qui vaille. Toute la compagnie qui estoit là se prit à rire, & Iacquin bien marri de ce que les autres rioyẽt, dit encore à l'Astrologue, c'est tout un, di moi, que c'est. Le devin se voyant pressé lui dit, veux-tu sçavoir de ton afaire? oui, respond Iacquin. Or pense donques de bonne-heure à ton ame, dit l'Astrologue : car devant qu'il soit trois mois tu seras pendu & estranglé. Et de rire par les escoutans de plus beau, lesquels n'eussent iamais pẽsé que le cas deust avenir, n'y ayant aucune apparence : pource qu'il estoit en credit parmi les gens de pied, & non mal venu envers les plus grands, pour bouffonneries dont il les entretenoit. Ils pensoyent que ce maistre (devin) l'eust dit, pour se revenger de l'iniure que l'autre lui avoit faite.

Iusques ici vous avez entendu les predictions, entendez maintenant la suite, qui est le principal suiet de ce chapitre. Deux ou trois iours apres que le Duc de Nemours fut arrivé à Final, gros bourg, au milieu duquel passe un canal profond d'une demie picque de hauteur, allant fondre au Po, il y fit bastir un põt de bois pour aller d'un costé à l'autre. De iour en iour arrivoyent de Ferrare par ce canal plus de cent barques chargees de toutes manieres de victuailles pour les François. Vn iour que Iacquin eut bien soupé, il vint envirõ les neuf heures de nuict, environné de plusieurs torches & tabourins de Suisse, au logis du Seigneur de Molart son Capitaine, armé de toutes pieces, & monté sur un fort coursier : car de la soulde, ou du pillage, il s'estoit fort bien vestu, & avoit trois ou quatre grands chevaux, estimant qu'apres la guerre faillie il se mettroit des ordonnances. Quand le seigneur de Molart le vid en ceste sorte, il se prit à rire, & iugea que la Malvoisie faisoit ses operations en lui. Si lui dit, cõment, Capitaine Iacquin, voulez-vous laisser la picque? nenni, non, dit-il, Monsieur:

mais ie vous supplie me vouloir mener au logis de Mõseigneur de Nemours, afin qu'il me voye rompre ceste lance que ie tiens, & conoisse si un sautebuisson n'a point quelque privilege de mieux. Le Capitaine Molart jugeant que la matiere valoit bien venir iusques à la fin,& que le Duc de Nemours & toute la compagnie pourroit s'en resiouyr, mena Iacquin qui passa tout à Cheval par dessus le pont de bois. Car les gens de pied estoyent logez d'un costé,& les gens de Cheval d'un autre. Venu qu'il fut devant le logis du Prince, qui desia en estoit averti,& descendu avec sa compagnie,pour en avoir le passetemps, Iacquin, plus chargé de vin que de ses armes,au milieu des torches allumees,qui apportoyent clairté comme en plein midi, commence à se mettre sur les rangs. Lors le Duc lui escria, est ce pour l'amour de vostre Dame,ou de moi, que voulez rompre vostre lance?Il respondit,parlant de Dieu à la mode des avanturiers, que c'estoit pour l'amour de luy, & qu'il estoit homme pour servir le Roi à pied & à cheval. Si baissa la visiere,& fit sa course tellement quellement: mais il ne peut rompre sa lance.Il courut encore un coup: mais il en fit autant,& puis la tierce & quarte fois. Quand on vid qu'il ne faisoit autre chose,il fascha la compagnie,& fut laissé là: au mesme moyen dequoi il reprend la route de son logis.

Le Cheval, fort eschaufé, alloit tousiours sautelant, joint qu'il le menoit assez mal,le talonnant de l'esperon dessus le pont,sans cesse,& sans propos. Il avoit lors pluviné, tellement que le chatouillant de ceste façon, le Cheval faillit des quatre pieds, & tomba avec son maistre dedans le canal fait à fond de cuve. Quant au Cheval il se desfit de son hõme,& nagea plus de demi quart d'heure,avant qu'il peust trouver le moyen d'eschapper. En fin il se trouva en un lieu qu'on avoit baissé pour abruver les chevaux & se sauva.Cependant Iacquin tombé à plomb,grenouilloit au profond de l'eau, chargé de ses armes, au beau milieu de la nuict, & y avoit là plusieurs barques sous lesquelles il estoit englouti.Ses gens sur le port crioyẽt à l'aide,à l'aide: mais en vain,ce sembloit,par ce que toutes choses combattoyent cõtre ceste

aide.

aide. Toutesfois il fut en fin miraculeusement rescous & pesché par les basteliers, qui estoyent dedans les barques: mais plus mort que vif. Incontinent il fut desarmé & pendu par les pieds, où en peu de temps il ietta par la bouche deux ou trois seaux d'eau, & fut plus de six heures sans parler. Les medecins du Prince l'estans venu voir il fut si bien secouru, que dedans deux iours il se trouva aussi dru & gaillard que devant : mais non sans estre mocqué à toute reste des uns & des autres. Car l'un lui disoit, he capitaine Iacquin, vous souviendra il une autre fois de courir la lance à neuf heures de nuict en hiver? & l'autre, encore vaut-il mieux estre un sautebuisson que haridelle : & plusieurs autres telles fornettes, es lieux où il se rēcontroit, tant des grands, comme des petis. Ce que ie vous di en passant, pour monstrer comme il estoit bien aimé & bien veu de tous. Voyons donques quelle fut la catastrophe de sa vie.

Comme le Duc de Nemours estoit à Final, il entend que les Venitiens avoyent repris sur nous la ville de Bresse, par la trahison du Comte d'Adnogadre, mais non le chasteau, dans lequel le seigneur du Lude, gouverneur de la place, & les nostres s'estoyent retirez. Ces nouvelles apporterent nouveaux tintoins à nostre ieune Prince, lequel sans marchander un long sejour s'y transporte avec toutes ses forces, & donne si bon ordre à son fait, que la ville fut par lui remise en peu de iours sous la suiettion du Roi. Et conduisant ses afaires en bonne ordonnance, comme celui qui estoit environné de plusieurs grands & sages capitaines, en fin assiegea Ravenne, ville lors commandee par Marc Antoine Colonne. Pour le secourir l'armee Espagnole se haste, grasse & pleine de vivres, & la nostre à l'estroit de tout cela. Qui nous occasionnoit de les semondre à la bataille, à quelque prix & condition que ce fut. Pour le faire court, la bataille est donnee le iour du Vendredi sainct (Guichardin au dixiesme livre & plusieurs autres marquent que ce fut le iour de Pasques) la plus sanglante de part & d'autre qui se soit veuë depuis : en laquelle presques tous les Espagnols passerēt par le fil de l'espee. Une bonne partie de nos grands Seigneurs demeurerēt

sur la place:& mesme le Duc de Nemours tout ainsi que l'Astrologue de Carpy avoit predit. Le Duc mort, tous les Capitaines esleurent le seigneur de la Palisse pour leur chef, attendant advis plus expres de la volonté du Roi. Le champ de la bataille à nous demeuré, le peu qui restoit d'Espagnols s'estant mis à vau de route, il fut fort aisé aux François d'attaquer & prendre la ville. Defenses de la piller, faites par le seigneur de la Palisse, sur peine de la hard. Les mains fretilloyent à Iacquin, la gorge lui demangeoit, & eust esté tres-marri de faire l'Astrologue menteur. Il se fait Capitaine du pillage, suivi des avanturiers François, & des Lansquenets, qui se gorgerent des ruines de ceste miserable ville.

Or comme il fut le premier infracteur des defenses, aussi le premier mardi d'apres Pasques, il fut le premier pendu & estranglé en plein marché par l'ordonnance du seigneur de la Palisse.

Ie vous supplie, dites-moi (adiouste Monsieur Pasquier) si iamais ce proverbe fut mieux averé qu'en Iacquin, que celui qui avoit à estre pendu ne pouvoit estre noyé? cependant, ce fut une chose non esmerveillable, ains espouvantable, & surpassant le iugement humain, que l'arrest prononcé par l'Astrologue & du iour de la bataille, & de la victoire, & des meurtres, & encore de la mort du ieune Duc, & de celle de Iacquin, sortit à poinct nommé son effect.

Comme aussi ce qu'il avoit predit du seigneur d'Imbercourt avint quelques annees apres en la iournee de Marignan contre les Suisses, & le seigneur de Bayard fut tué par les Espagnols d'un coup de fauconneau, l'an mil cinq cens vingt-quatre. Cest Astrologue couvrit son ieu par l'inspection de la main & de la face, masque ordinaire de telles gens: & neantmoins il ne vid iamais la main du ieune Prince: & quād il l'eust veuë, il n'y pouvoit lire ni la bataille, ni la victoire, ni moins encor le iour. Nous appellons ceste engeance d'hommes devins, comme si leur art consistoit en quelque divinité.

Tout fidele Chrestien le doit attribuer aux illusions du diable pere de mensonge. Dieu seul conoit les choses futures, & defend expressement de s'en informer par telles

telles voyes, comme estant une espece d'idolatrie. (c'est une impieté detestable, pour laquelle les royaumes & peuples ont esté mis à l'interdit, & du tout exterminez) Que si les males avantures lors predites avindrent apres (comme elles avindrent) il faut croire que ce fut par une iuste punition de Dieu, en haine tant de la curiosité qu'ils avoyent euë de s'en enquerir, que de la creance qu'ils y aporterent.

Iusques ici i'ai recité ce que M. Pasquier a publié de ceste histoire memorable, y adioustant quelques mots par parenthese. Resteroit d'y coudre quelque consideration de la fureur de Satan, de la misere des incredules, de la redoutable permission de Dieu, de sa iuste vengeance contre ceux qui n'aiment ni ne cherchent leur instruction & consolation en sa verité, des devins & de leurs impietez horribles: particulierement des fautes commises en toute ceste histoire, tant par le Comte de Carpy souffrant un manifeste suppost du diable en sa ville: que par les autres susnômez, se donnans plaisir en l'horrible malheur qu'ils ne voyoyét pas. Mais d'autant que nostre intention n'est point en ces recueils d'histoires d'entrer en la recerche des causes, ains la laisser aux lecteurs, qui voudront en discourir à par eux, ou avec leurs amis, ou s'en resouldre nettement par les advis des doctes personnages vivans, ou qui sans parler parlent en leurs escrits, ie ne me destourne nullement de mon train encommencé.

Ceste oblique impieté de demander nouvelles de l'avenir à des devins & prognostiqueurs, n'est pas diminuee depuis. On lit d'un grand seigneur, executé à mort depuis quelques annees, que ces resveurs d'astrologues, qui trouvent tousiours assez de credit vers les esprits curieux, & qui donnent de la violéce & de la necessité aux astres, lui avoyent dit, d'un parler obscur & ambigu, que rien ne pouvoit l'empescher d'estre souverain, qu'un coup d'espee, & qu'il feroit tomber les palmes des mains des meilleurs capitaines de l'Europe. Ils le menaçoyent d'un coup d'espee par derriere, & par un Bourguignon. *P. Matthieu au 5. liv. de son hist.* Le mesme adiouste que ce seigneur, prisonnier, se plaignoit d'un qui lui avoit fait

voir une image de cire, parlante, & qui prononçoit ces mots Latins, *Rex impie, peribis*, C. meschant Roi, tu mourras. S'il est vray (dit Matthieu) ceste parole descouvre la ruse du diable, qui dit la verité au malheur de celui qui se fie en ses mensonges, & l'envelope tousiours d'ambiguitez impenetrables: de peur que la cōjecture ne reussissant à son gré, il ne perde son credit, comme inexcusable menteur. Le diable n'entendoit parler d'autre Roi que de celui qui perit tost apres, & que l'imager appelloit son Roi & son prince. Vn autre auteur, qui a teu son nom, en marque ce qui s'ensuit. Estant en peine pour obtenir entierement grace pour un meurtre qualifié, il alloit desguisé comme un simple porteur de lettres, suivi de son laquay, chez un devin nommé la Brosse, demeurant lors pres de l'hostel de Luxembourg à Paris, auquel il monstra sa nativité dressee par quelque autre. Et dissimulant que ce fust la sienne, la disoit estre d'un gentilhomme dont il estoit serviteur, & desiroit sçavoir quelle fin auroit cest homme. Vn homme de bonne maison, & qui n'est pas plus aagé que vous? dites le moi. Il respond, je ne vous dirai point qui c'est: mais dites moi quelle en sera la vie, les moyens, & la fin. Ce devin, pour lors retiré dans une petite garite, qui lui servoit d'estude, respond, & bien, mon fils, je vous dirai, celui-la de qui est ceste nativité parviendra à de grands honneurs par son industrie & vaillance militaire; & pourroit parvenir à estre Roi. Mais un caput Algol l'en empesche. Qu'est-ce à dire? repart ce jeune seigneur. Que c'est à dire, respond le devin: mon enfant, ne me le demandez pas. Non, dit ce seigneur, il faut que je le sache.

Apres longues contestations, le devin lui trencha le mot en ces termes, mon enfant, c'est qu'il en fera tant, qu'il aura la teste trenchee. Sur la prononciation de si male avanture le jeune seigneur se rue sur son devin, le bat cruellement, puis l'ayant laissé demi mort, descend de la garite, emportant la clef de la porte, & se vanta depuis de tel acte. Or se fioit il fort aux predictions des astrologues & devins. Mesmes on tient qu'il avoit parlé à un nommé Cæsar, tenu à Paris pour magi-

magicien, lequel lui avoit dit, qu'il ne s'en faudroit que le coup d'un Bourguignon par derriere, qu'il ne parvinst à estre Roi. Il eut memoire de ceste prediction estant prisonnier en la Bastille : & pria quelqu'un qui l'estoit allé voir avec permission, de lui dire, si l'executeur de Paris estoit Bourguignon. Ayant entendu qu'oui, je suis mort, dit-il. Tost apres il fut decapité par le Bourguignon, lequel faucha d'un coup d'espee un monde d'esperances & de desseins de ce pauvre seigneur.

C'est ce que nous avions à joindre à l'histoire extraite des recerches de M. Pasquier. Le lecteur a dequoi discourir sur le tout. Mais tout d'un train faisons suivre quelques autres histoires à ce propos, & qui sont memorables. Le sieur Liberati, Italien de nation, grand astrologue, se trouvant en la ville de Meaux à dix lieuës de Paris, où estoit aussi Monsieur Michon Conseiller en Parlement, pour l'execution d'un arrest ; comme ledit sieur Michon & sa compagnie estoit à table pour disner, Liberati s'assit au bout d'embas, vis à vis dudit sieur Michon, assis à l'autre bout. Alors Liberati commence à l'envisager si fixement, que Michon fut meu de lui demander s'il estoit en doute de sa conoissance ? Liberati respond que non : mais qu'il voyoit qu'un jour Michon seroit son juge, & le condamneroit. Ce propos se laisse, & chacun apres disné tire où il avoit afaire. L'an mil cinq cens nonante deux, durant les bruits de la ligue & tant d'esmeutes à Paris, Liberati fut emprisonné & prevenu d'intelligence avec le Roi : pour reparation dequoi la Cour le condamna à mort par arrest. Appellé par devant messieurs & mis sur la sellette, il fit une remonstrance à la Cour, & tournant la teste du costé dudit sieur Michon le pria de se souvenir de ce qu'il lui avoit dit autresfois à Meaux, lors qu'ils estoyent assis aux deux bouts de la table, pour disné. Lors ledit sieur Michon fit un recit à la Cour de tout ce propos, suppliant d'estre dispensé de donner son avis. Toutesfois Liberati fut condamné, & executé à mort.

Le pere Guignard Iesuite, & un sien frere, entendirent de certain prognostiqueur, que tous deux en di-

vers lieux & temps seroyent pendus & estranglez. Le frere fut par un accident condamné & executé. Le survivant fait un discours à certain de ses familiers amis de sa pronostication, & de l'avanture de son frere : confessant s'estre rendu Iesuite pour passer sa vie en contemplation, & eviter le pronostic. Toutesfois à la reduction de Paris l'an 1594. & sur la fin de l'annee Iean Chastel pris prisonnier, la iustice s'estant transportee au College & maison des Iesuites, Guignard Prestre & Regent en ce College fut trouvé saisi de papiers escrits de sa main, contenans des propositions furieuses contre les Rois Henri III. & IV. à raison desquelles, par arrest de la Cour, il fut pendu & estranglé, puis son corps buslé en la place de Greve à Paris.

M. Barnabé Brisson, lors advocat general du Roi au Parlement de Paris, & depuis president en icelle Cour, revenant une fois du Louvre, rencontra la Dame de Nemours en Carosse au bout du Pont au change, qui y alloit, accompagnee de plusieurs gentils-hommes & damoiselles, entre autres d'un devin, & de ceux qui se font nommer Astrologues & Mathematiciens. Brisson s'estãt arresté pour la saluer, & devisant avec elle, fut contemplé par ce devin faisant du gentil-homme, & qui apres la retraite de Brisson, s'enquit qui il estoit. On lui rapporte que c'estoit l'un des principaux & des plus doctes personnages de France. Le devin repart, quelque capacité & grandeur qui soit en lui, si est-ce qu'un iour il sera pẽdu. On replique, c'est chose impossible : attendu que c'estoit lui qui faisoit pendre les autres. Neantmoins en l'an 1591. durant les confusions de la France, Brisson lors president de Paris, quoi que paravant averti des cruelles entreprises contre sa vie, & mesprisant les moyens qu'on lui presentoit pour l'en garentir, par la coniuration de seize fut saisi prisonnier au bout du Pont S. Michel, comme il alloit au palais faire sa charge, & conduit avec violence par chemins obliques dedans le petit Chastelet, où il fut pendu & estranglé.

Le Cardinal de Gondi, Evesque de Paris, fit un voyage en Piedmont à la poursuite d'un proces pour une Abbaye qu'on lui avoit donnee. En y allant il fut curieux de voir

de voir Michel Nostradamus fameux Astrologue de nostre temps. Avant qu'entrer en la maison d'icelui, il print la mandille & le manteau d'un de ses gens: afin de n'estre conu pour celui qu'il estoit. Entré dans la chambre, & à leur premiere entreveuë, Nostradamus lui dit, Monsieur de Gondy, vous soyez le tres-bien venu: Il ne faloit point changer de vestement, pour visiter Nostradamus vostre serviteur. Pour ne point vous tenir longuement, vous allez pour un proces, pour lequel le sieur du lieu sollicitera cõtre vous, qui le gaignerez, & serez grãd Prelat en l'Eglise. Cela est avenu. Lors de ceste predictiõ il n'avoit aucun benefice. Depuis il en a eu de reste, & est devenu Cardinal, pour en avoir tant qu'il voudra. Les quatre histoires precedentes sont recueillies des *memoires d'un personnage honorable, docte & tres-digne de foy.*

Vn ieune seigneur François, estant à Venise, se laissa acoster d'une diseuse de bonne avãture, laquelle lui dit, fort long temps avant que cela lui avinst, qu'un iour il seroit pendu par les pieds. Il ne tint compte de telles paroles: mais en fin massacré par ses ennemis, on le pendit par les pieds, & tost apres fut osté du lieu où il avoit esté mis, & enseveli. *Extrait de mes memoires.*

En la Cour d'Espagne il y a tousiours des plaisans & fols, amenez de Barbarie, & qui contrefont les devins. Avint qu'un de ses fols centemplant Hugues Boncompagne, lors Ambassadeur du Pape, le Cordelier Perreti, & le Protenotaire Sfondrat, avec autres festoyez par Philippe II. lors Roi d'Espagne, lui dit, tu ne sçais pas avec qui tu manges. Enquis par le Roi pourquoi il disoit cela, respondit, pource que tu manges avec trois Papes. Ce qu'ayant dit, il alla frapper sur l'espaule de Boncompagne, puis descendit au bas de la table où estoit Perreti, qu'il frappa aussi: finalement remonta de l'autre costé, & frappa aussi Sfondrat pour le troisiesme: monstant l'ordre de leur promotion, comme elle est avenuë, ce qui fut lors tres-bien noté. *Cayer en la 2. partie de sa Chronologie novenaire, page 365.*

Ferdinand d'Arragon, Roi d'Espagne, surnõmé le grãd & le Catholique, à cause qu'il chassa de Grenade les Mores & Mahumetãs, l'an 1492. six ans apres eut nouvel-

les de la descouverte de l'Amerique & du nouveau mõde, dõt est venu depuis tant d'or & d'argẽt en Castille & autres royaumes d'Espagne ; se laissant surprẽdre aux piperies des predictiõs, fut averti de se dõner garde de certain lieu que le devin lui nõma: pource qu'il y mourroit. Depuis q̃ ce mot lui eut dõné à l'oreille, il se donna soigneusement garde de se trouver au lieu qu'il cuidoit lui avoir esté indiqué. Il avoit mal entẽdu, ainsi qu'en telles predictiõs il y a ordinairemẽt de l'equivoque : cõme il avint à l'Empereur Frideric II. de prendre Florence pour Florẽsole, où il fut arresté. Ferdinãd aussi print Matricaliũ pour Matricaliolũ. Ce dernier est un village apartenãt pour la pluspart au Convẽt de Guadaloupe. L'autre est Madrit, selon aucuns, Chasteau renõmé en Espagne: selõ les autres Madrigal au royaume de Castille la neufve. Tant y a qu'ayant esté batu des douleurs d'une colique & de gravelle, nonobstant quoi il visita le plat pays de Portugal, ayant sejourné quelques iours à Trugil, cõme il pretẽdoit ailleurs, il fut arresté à Matricaliolũ, où ayant essayé de resister, & se cõfiant es paroles d'une devineresse fort renõmee, qui lui promettoit longue vie, il y rendit l'ame. *Alvar. Gomecius, au 5. liv. de la vie du Cardinal Ximenes*, racõte ceste histoire : & adjouste, ce sont impostures de gẽs qui apres la mort des princes publiẽt telles predictiõs, sans nõ de premiers auteurs. Il se trouve aussi des femmes phanatiques, qui sous apparence de saincteté font des devineresses, & deçoivent aisement les Princes trop credules & miserablement curieux. Paravãt Alvar confesse avoir entendu que des long temps on avoit predit à Ferdinand, qu'il se dõnast bien garde de Matricaliolũ. En la guerre de Barbarie entre quelques Princes y dominans, nõmement le Serif & le Roi de Fez, durant le regne de François I. advint que le Serif nõmé Mahumet, sur une occasion qui se presentoit, resolut dõner bataille au Roi de Fez, & le iour precedẽt fit venir à soi ses fils, ses amis, ses Capitaines, & les ayant haranguez & acouragez au cõbat, les asseura qu'ils mettroyẽt leurs ennemis en route, gaigneroyẽt le chãp de bataille, & trouveroyent lors le moyen de se rendre maistres de l'Afrique. Sur ce il pria ceux qui n'auroyent envie de cõbatte

de

de se retirer dessors, declarant ne vouloir leur en sçavoir mauvais gré. Tirãt puis apres à part les principaux de son armee, il les asseura selon la conoissance qu'il disoit avoir de ses avantures par l'art magique, qu'en ceste bataille il ne perdroit qu'un hõme, & more: & que le Roi de Fez seroit son prisonnier. Les chefs induisirẽt tellemẽt leurs soldats, que tous se disposerẽt au cõbat le lendemain matin. Ils estoyent environ vingt mille hõmes. Sur les deux heures apres midi, les armees s'estans fort long temps regardees, le Serif s'avance, fait desployer & mettre au vent son enseigne Colonnelle, signal de bataille, & au bruit d'une mousquetade, tiree par son commandement, fait fendre ses harquebouziers pour donner moyen à son artillerie de jouër. Ce qui fut fait de telle vistesse & adresse, que l'espouvante se iette en l'armee du roi de Fez, laquelle s'enfuit incontinẽt à vauderoute, sans prester cõbat. Le Serif n'y perdit qu'un more: ses ennemis quarãte hõmes seulement. Poursuivant sa victoire, maistre de champ de bataille, le Roi de Fez tõbe de cheval, est pris prisonnier & amené au Serif, lequel le traite benignement, & depuis prospere en Afrique, selõ qu'il appert par la lecture des histoires qui en ont esté escrites, dont le sommaire se void en l'histoire de France nouvellement publiee par *M. le President de Thou, au liv 5.*

Deux honnestes hommes de Cypre Chrestiens, commis à la vente du sel, qui parloyent bon Italien, nous dirent qu'il n'y avoit que six iours (c'estoit au mois de May de l'an 1589.) que deux cas assez estranges estoyent survenus en Famagouste, en laquelle avoit longuement regné la peste, dont les habitans & les circonvoisins estoyent presques tous morts. Le premier fut, qu'un des iours d'icelui mois environ midi certain Turc commence à crier que chascun eust à se trouver en la grand' place, où il leur diroit de bonnes nouvelles, pour les empescher de mourir. Les preservez du mal y coururent comme au feu; où ils trouverent ce Turc dansant & sautant, lequel leur dit, resiouissez-vous tous & dansez avec moi: car ie vous annonce que dans demie heure ie mourrai en ce lieu, & qu'incontinent apres ma mort, la peste cessera. Les assistãs esmerveillez de tel-

les paroles demeurerent là pour en attendre l'issuë. Mais comme le moment de l'heure approchai, le Turc tomba roide mort en la place, non sans grand esbahissement & frayeur de chacun : qui acreut bien d'avantage lors que la peste cessa. Dont les nouvelles furẽt portees incontinent au Bassa, lequel en fit faire une procession solẽnelle où il assista avec beaucoup de ceremonie, pour remercier Mahomet, & par son commandement fut dressé un beau sepulchre à ce mort. L'autre cas fut, que le lendemain certain autre Turc vint se planter au beau milieu de ceste grande place de Fagamouste, où il se despouilla tout nud, prenant un cousteau se fendit le ventre devant tous les assistans, & tirant ses boyaux uns apres autres, dit ces mots, ie meurs pour l'amour que ie porte à nostre grand Prophete Mahomet, auquel i'offre maintenant mes entrailles: quoi disant le miserable mourut. *Villamont au 2. livre de ses voyages, ch. 7.*

ENFANT *merveilleux.*

AV village de S. Simon sur Cluses en Foucigny, pays apartenant au Duc de Nemours & Genevois, & maintenant sous la souveraineté de Savoye, vivoit l'an 1606 en May, un ieune enfant nommé François fils de Iaques Maniguet, de moyenne taille, & sa femme aussi. Cest enfant n'ayant lors que quatre ans estoit de la hauteur de quatre pieds & demi de Roy, ayant le penil comme un homme parfait, la barbe commençant à lui venir, son parler gros, son corps velu & bien proportionné, la chevelure espaisse & grande, la teste grosse & comme d'un garçon de 25. ans. Iaques Varin peintre, demeurant à cinq ou six lieuës de là, feignant avoir afaire ailleurs, alla loger chez ce Maniguet, homme bien accommodé, considera fort longuement & attentivement cest enfant, & en tira un pourtrait, que depuis il grava en cuivre & fit imprimer avec ce que dessus, & un quatrain au dessous, contenant tels mots,

Enfant, qui dans quatre ans es desia parvenu

Aussi

Aussi grand qu'un garçon en l'avril de son aage:
Si tu poursuis ainsi, tu seras tout chenu
A douze ans, comme un homme au bout de son voyage.

Varin me contoit, que Maniguet lui confessa avoir eu un autre fils il y a peu d'annees, grand comme François, en pareil aage, qui estoit mort ayant atteint le septiesme an, sans estre gueres creu en hauteur depuis ses quatre ans. Item que François estoit de mesme hauteur en l'aage de deux ans que de quatre.

I'ai veu ce pourtrait imprimé, & ay devisé diverses fois de cest enfant non seulement avecques Varin, mais avecques autres personnes qui l'ont veu. En ce temps il aprenoit à conoistre les lettres de l'A B C. parloit & se comportoit en enfant: mais qui ne le voyoit, en oyant le son de la voix d'icelui, l'eust pris pour un homme de trente ans. Aussi est-il bien pris de corps, & honnestement vestu, & si agile qu'il franchit de plein saut, sans prendre course, neuf de ses semelles.

ENFANT *criant au ventre de sa mere.*

De nostre temps (ce dit Martin Weinrich, docte Medecin, au livre ou Commentaire qu'il a escrit, *De Monstrorum ortu*) en la ville de Breslavv en Silesie, le fils d'une femme du lieu, trois jours devant que sortir du ventre de sa mere, pleura & cria si haut qu'il se fit bien ouyr. VVeinrich adjouste que cest enfant devint grand, mais melancholique, & pauvre des biens du monde.

George le Fevre fait mention au 3. livre de ses Annales de Misne, qu'une honnorable mere de famille d'icelle ville de Misne, fort enceinte, cinq jours avant estre delivree à terme, la fille qu'elle portoit fut ouye criant par plusieurs reprises au ventre de sa mere. Cela avint au mois d'Octob. 1551. La fillette vescut un demi an entier, au bout duquel elle fut emportee du monde par la vairole, le cinquiesme iour de Ianvier 1557.

ENFANT *nouveau-né, nourri & eslevé par miracle.*

I'Ai apris de la bouche de Monsieur d'Aubigné gentilhomme François, bien conu dedans & dehors le Royaume, qu'au voyage qu'il entreprit il y a quelques annees, pour venir de Poictou vers la frontiere de Suisse, l'histoire qui s'ensuit. Comme il passoit au mois de Septembre l'an 1620. par Corbigni, ville en Nivernois, un bon & docte personnage du lieu, nommé M. de Monsenglard, le conduisant jusques à quelques lieuës loin de là lui fit voir ce miracle : asçavoir un petit enfant masle, aagé de dixhuict mois & demi, beau par excellence, fils d'un pauvre laboureur, craignant Dieu, & d'une mere, qui en cest article de pieté secondoit son mari. Icelle mourut huict iours apres estre acouchee de cest enfant, privé de nourriture par le deces de sa mere. Ne se trouvant femme, ni nourrisse quelconque en ce village, ni és environs, qui eust pitié de ce petit, en haine de la Religion. Le pere estant fort pauvre, la mere grand' maternelle de l'enfant, femme Chrestienne, aagee de septante ans, fort affligee du trespas de sa fille, du pitoyable estre de son petit fils, n'ayant moyé de lui dõner une nourrisse, à cause de sa povreté, & de la haine qu'õ portoit à elle & aux siens, embrassant le joli petit enfant, & le pressant contre sa poictrine, esleva son cœur & ses yeux au ciel, puis criant à Dieu, Seigneur (dit-elle) assiste à ce petit enfant, & me donne le moyen de l'eslever. Sur ce l'enfant fouillant en la poictrine nue de sa mere grãd' empoigne de sa petite bouche le bout du tetin gauche: & soudain le tetin enfle à ceste honorable nourrisse : ses mammelles taries de vieillesse, devienent sources & fontaines de laict, dont elle avec ioye incroyable & indicible, au grand estonnement de ceux, la virent lors & l'ont veuë depuis nourrir l'espace de dixhuict mois & quelques iours ce sien beau petit fils, & l'esleva si bien, qu'il couroit, parloit, & paroissoit fort alaigre en cest aage-là. Sa mere grand' l'ayant ainsi miraculeusement eslevé, mourut paisiblement. Le gar-

garsonnet fut veu,touché & manié par le gentil-homme susnommé,qui le tint en ses bras à cheval, & lui tesmoigna largement sa beneficence.

En la presente annee 1627.sur la fin de Mars,Monsieur de Mōsenglard m'a escrit une autre histoire memorable, & de rapport à la precedente, En la Duché de Bourgongne,non loin de René le Duc,Fiacre,fils de Charles Farinete & de Dimanche Colas ses pere & mere,né au village de Perjo paroisse de Gacōgne,en la justice du Sieur du Tarot, le 1. iour de Ianvier l'an 1620. fut nourri de sa mere envirō un mois,au bout duquel elle mourut. L'enfant mis à nourrice jusques à la S.Iean , & faute de moyens pour lui donner autre nourrice, sa mere grand' nōmee Philippote Naulain le print, le coucha pres d'elle, lui donna jour & nuict la nourriture qu'elle pouvoit : & par force pour l'appaiser lui donnoit à succer ses mãmelles,esquelles (quoi qu'aagee de septante ans) le laict lui vint en telle abondance, qu'elle allaicta Fiacre, iusques au dixhuictiesme mois de la vie d'icelui. Lors elle mourut paisiblement. Fiacre vit maintenant, puissant pour son aage de six ans & deux mois acomplis,beau de viaire, mais un peu basané.

ENQVESTE *& response perilleuse.*

CElui qui a fait le recueil des Histoires anciennes & modernes apariees , raconte qu'un grand Prince passant, il y a quatre vingts & six ans ou environ, par une de ses principales villes , pour aller combatre ses ennemis qui le prindrent prisonnier , entendit que là se trouvoit certain Italien , lequel faisoit estat de predire l'avenir.

Il l'envoye querir plus en intention d'avoir du passetemps , que pour opinion qu'il eust de la suffisance du pronostiqueur. Mais autant que le Prince estima se porter à ceste entreveuë par plaisir , autant l'Italien & son maistre parurent cauteleux pour jouër les tours de leur mestier, qui s'appelle impoіture & equivoque redoutable.

Enquis donc du succes de ce voyage, il respond tout sur pied, *Andarete, tornarete non, sarete preso.* Punctuez ceste responſe, vous la trouverez à deux ententes contraires: à ſçavoir, *Andarete, tornarete, non ſarete preſo*, c. vous irez, vous reviendrez, vous ne ſerez point pris. Ainſi l'entendoyent ceux qui le ſouhaitoyent: mais voyez le revers: *Andarete, tornarete non, ſarete preſo.* c. vous irez, vous ne reviendrez point, vous ſerez pris, ou, ſelon l'avis des autres, *Andarete, tornarete? Non, ſarete preſo.* c. vous irez, en reviendrez vous? Non, vous ſerez pris.

Long temps auparavant le vaillant capitaine Italien Brachio de Montone, avoit eſté payé de meſme monnoye, marquee de coins de Latin, ſur la demande de ſon avanture en guerre. Le prediſeur lui dit, *Ibis redibis non morieris in bello.* Il vouloit ainſi punctuer. *Ibis, redibis non, morieris in bello.* Brachio le prenoit d'un autre biais, mais l'eſprit de menſonge veut tous jours avoir l'avantage en ſes equivoques, qui ſont les revers ordinaires de ſes diſciples. Autant en avoit pris jadis à Manfred Roi de Sicile, desfait par Charles Comte de Provence: car un diſeur de malavanture lui fit reſponſe, *No Carlo ſara victorioſo del Re Manfredo.* Il y a double equivoque, & en la diction No, qui a ſignification negative & affirmative, & en la punctuation.

ENTREPRISE *grande, ſans effect.*

TRefves ayans eſté accordees l'an 1556. entre les François & Eſpagnols, le Pape Paul quatrieſme & ſon neveu le Cardinal Carafe, qui avoyent des deſſeins de grande eſtendue, firent tant, ſur tout ce Cardinal, que les François rompirent les trefves, & l'an ſuivant porterent la guerre en Italie, dont l'iſſue fut honteuſe & miſerable, comme chaſcun ſçait, pour les diverſes hiſtoires qui en ont eſté publiees.

Le Duc d'Alve chef de l'armee Eſpagnole, ſeigneur fort aviſé en tous ſes conſeils & exploits, reſolut pour mettre fin à tant de deſordres, de faire peur à bon eſcient

cient à l'oncle & au neveu, pour les amener où il pretendoit.

Ayant asseuré la frontiere du Royaume de Naples, & amusé les François au siege de Civitelle, qu'ils furent contrains lever, il fit serrer de pres Segnia ville assise en la campagne de Rome, laquelle tost apres fut emportee d'assaut, & traitee d'estrange façon: tous les soldats & habitans tuez. Les femmes & filles violees, sans respect quelconque, la ville pillee, & entierement bruslee.

Le Pape en fit de grandes plaintes au consistoire des Cardinaux, & souhaita la mort, pour ne voir les miseres qu'il redoutoit, attirees par la temeraire ambition du Cardinal son neveu. Apres la ruine de Segnia, les Espagnols se campent aupres de Paliane, où le Duc se trouve incontinent apres, environ la fin du mois d'Aoust 1557. & y receut nouvelles de la iournee de sainct Laurent.

Sur ce il despesche secrettement deux de ses confidens & bien entendus, pour aller en diligence le plus pres de Rome qu'il leur seroit possible, la reconoistre & considerer soigneusement les plus aisez endroits & moyens d'y entrer. Eux font devoir & lui rapportent, qu'avançant quelques canons vers la porte Majeur, & l'enfonçant, l'entree en Rome estoit gaignee. Le Duc resolu d'amener le Pape à la paix sous conditions convenables, conclud que le moyen d'y parvenir estoit de faire ceste paix à main armee dedans Rome mesme.

Au mesme instant qu'il eust renvoyé l'homme, qui lui estoit venu parler d'accord de la part du Cardinal de Santesior, il monte à cheval de fort grand matin, suivi de toute son armee, & sur le midi se réd en une bourgade nommee Colomne, où sans marque ni assignation de logis, les troupes repeurent: & incontinent deslogerent. Sur le soir il appelle tous les capitaines, leur declare qu'appellé par ses amis il alloit à Rome, requiert qu'ils lui promettent & iurent, de procurer à l'approche & entree en icelle, que leurs soldats s'abstiendront de toute violence & extorsion, se retirans es quartiers & logis qui leur seroyent assignez. La foi donnee, tout le bagage de l'armee fut laissé en lieu seur, & par commandement du

chef chacun vestit sur ses vestemens & equipage de guerre une chemise blanche. Le Duc se mit en voye sur la minuit, marchant en l'avantgarde & à la teste des troupes avec la cavalerie legere. L'infanterie composee d'Espagnols & Alemans le suivoit en bataille. Les gensdarmes armez de toutes pieces faisoyent l'arriere garde. Il pleuvoit un peu, ceste armee se rendit un peu devant jour aupres de Rome.

Mais pource que le Duc se doutoit que les François n'eussent envoyé de Tivoli à Rome une partie de leurs forces, ou que le Duc de Guise leur chef, logé assez pres de Rome, ne s'y fust porté, pour asseurer tant mieux son dessein, despescha celle mesme nuit une compagnie complette de gensdarmes choisis, & mille harquebuziers, pour garder les avenues & repousser le secours François. L'homme du cardinal de Santefior, estant de retour dés le soir à Rome, avertit le Cardinal Carafe que sur son depart, il avoit veu desloger l'armee Espagnole, sans sçavoir le chemin qu'icelle prenoit. Carafe craignant que le Duc d'Alve ne le menast à Tivoli, pour y surprendre & tailler en pieces la cavalerie Françoise qui ne l'attendoit pas, y envoye en diligence donner avis de ce qui se passoit, afin qu'on rassemblast ceux qui estoyent espars. Lui ne se fiant gueres au peuple de Rome, sçachant aussi que plusieurs, sur tout de la noblesse, sous main tenoyent le parti des Colomnes, ne pouvoit estre induit à permettre que le peuple prinst les armes, craignant que de là s'ensuivist la degradation des Carafes. Conjecturant donc de quelle part le peril estoit plus redoutable, il fit une ronde avec ses adherans à la clarté des torches à l'entour des rempars de Rome. Là dessus avint, à propos pour le Pape & ses partisans, que trois heures devant iour Ascagne de la Corne, envoyé devant par le Duc d'Alve, rencontra quatre cavaliers François qui alloyent à la picoree, lesquels se retirerent bien viste. Se doutant qu'on les eust envoyez à la descouverte, & que l'on sçavoit ja dedans Rome que le Duc d'Alve estoit en chemin, l'attendant & ceux qui avoyent la conduite des eschelles, il ne bougea. L'on sceut aussi que sur la fin du iour precedent Strozzi estoit parti de Tivo-

Tivoli conduisant quatre cens chevaux,& dix enseignes de Gascons, lesquels marchoyent celle mesme nuict. D'avantage, la troupe de cavallerie & les mille harquebusiers envoyez par le Duc sur les avenues de Montrotonde & de Tivoli, s'estoyent par la faute de leurs guides tellement esgarez, qu'on ne sçavoit où ils estoyent. Le Duc agité de telles pensees & attendant l'artillerie pres de Rome, void la poincte du iour, & n'entendant bruit quelconque en la ville, ni personne sur les murailles,estimant que tous les Romains fussent en armes pour se defendre, & bien rangez pour combatre, ne voulut rien hazarder, redoutant la perte de sa reputation, voire la desfaite de son armee, & autres plus grands maux, s'il estoit battu & chassé de devant Rome. Ayant donc fait un peu reculer ses troupes, & reprendre haleine en une spatieuse campagne, il s'en retourna en la place d'où il estoit parti.

Telle fut l'issue de la grande entreprise du Duc d'Alve sur Rome,& sa retraite le 25. jour de Septembre 1557. Les avis de ce dessein furent divers. I'ai dit, suivant l'opinion d'aucuns, que l'intention du Duc (acertené le jour precedent du succes heureux de la bataille de sainct Laurent, en laquelle les François avoyent esté desfaits, avec insigne perte, par l'armee du Roi d'Espagne) estoit de faire peur au Pape cassé de vieillesse, pour l'amener tant mieux à ce que le conseil d'Espagne pretendoit, d'asseurer ses Estats d'Italie, Naples & Sicile, renvoyant les François à vuide, tenant le siege Romain sous pedagogie, & lui tranchant l'aisle, afin de ne pouvoir voler guere loin. Item qu'il n'avoit voulu entrer de force dedans Rome,voyant les Lansquenets memoratifs du saccagement de Rome trente ans auparavant marcher fort alaigrement à ceste entreprise : & pensant bien que les capitaines n'auroyent pas assez de langues & de bras pour les arrester en place où ils estoyent tout resolus de chasser la goutte loin des pieds & des mains. D'autres soustenoyent que le Duc s'estoit acheminé vers Rome au sceu du Pape, lequel cerchoit honneste occasion de se retirer arriere des Frãçois,& les renvoyer hors d'Italie,estãs las de les voir & de porter le bruit & une partie

du faix de la guerre. Quelques autres des mieux entendus en ces afaires estiment que le Duc joüoit à bon escient, pour avancer les Colomnes, partisans d'Espagne, & ruiner les Carafes. Quoi qu'il en soit, il obtint, selon sa pretente, que les François s'en retournerent fort harassez, les Carafes s'arresterent, les Espagnols s'establirent & affermirent, & Rome demeura en la place où elle est encor. *Hist. des guerres d'Italie.*

ENVIE *profitable.*

IEan Picus, Prince de la Mirandole, estant encore fort jeune, & poussé d'un haut desir d'aparoir entre ceux qui faisoyent lors profession des sciences liberales & de toute literature, ayant proposé neuf cens questions en toutes disciplines, pour en disputer publiquement à Rome contre tous venans, accueillit de toutes parts les vents de l'envie contre soi. Ses ennemis commencent à espier sa vie, tous ses deportemens, & mesdisent secrettement de ses vertus. Puis s'attachent ouvertement à ses questions, & en accusent treize d'heresie. Cest effort l'induisit d'escrire la docte Apologie que nous avons de lui. Mais en s'estudiant d'excuser les erreurs que les calomniateurs lui objectoyent faussement, Dieu lui fit la grace de penser à soi beaucoup plus soigneusement qu'il n'avoit onques fait en sa vie, & de bien remarquer les fautes que nul ne lui avoit reprochees. Auparavant, il avoit esté fort adonné à faire l'amour à plusieurs grandes Dames, estant un tres-beau Prince, & des plus agreables de son temps. Ceste bourrasque de l'envie lui donna tel tour, que depuis il ne tint conte des vanitez passees, ains lui-mesme jetta dedans le feu certains livres de ses Amours escrits en vers latins, & en rimes Italiennes. Outreplus quittãt toutes estudes de philosophie humaine, il se rangea totalement à la Theologie, ce dit son neveu *Jean Francisque Picus, en la vie de ce Prince*, lequel mourut fort jeune, mais docte & sage à merveilles.

EPI-

EPILEPTIQVE ecstatique.

VN boulanger se courrouçant contre certain sien valet, lui donna tant de coups de poing, que ce pauvre garçon tout estourdi tomba en epilepsie telle & si fascheuse que chacun trembloit le voyant. Vne fois il fut douze jours sans parler, puis revint à soi. Depuis son epilepsie se transforma en ecstase, laquelle lui duroit deux heures, quelquefois trois, & par fois quatre : pendant lequel acces il demeuroit sans sentiment, sans mouvement, & les yeux clos. Apres il se prenoit à chanter, & combien qu'il ne sceut a ni b, chantoit harmonieusement, & de voix tres-agreable, quelques chansons spirituelles en vers timez & mesurez. Cela fait, il se mettoit en discours, où il disoit merveilles des trespassez, nommant plusieurs qu'il disoit estre en Paradis. Puis il reprenoit le bout de la derniere chanson, qu'il avoit entrerompue. L'acces du tout passé, comme s'il se fust resveillé de quelque profond sommeil, il revenoit à soi, souspirant & gemissant. A qui lui demandoit nouvelles de son estat precedent, j'ai esté (respondoit-il) en Paradis où les Anges m'ont porté : j'estois en la plus belle campagne & agreable prairie qu'il est possible de penser, où je jouyssois d'indicible plaisir, regardant des choses si belles & delectables, qu'impossible m'est les vous representer : puis les Anges m'ont ramené en la vie où je suis maintenant. Quand son acces s'aprochoit, ie m'en revai (disoit-il) avec les Anges en mon beau lieu. Toute sa plainte estoit de l'endroit où il avoit receu les premiers & plus rudes coups à la teste. Depuis par le moyen des medecins il fut soulagé de ceste ecstase, tellement que peu à peu il revint aucunement à soi, non sans alteration restee en son cerveau rudement esbranslé & comme mis hors de son assiette par les coups de ce mauvais maistre. *Iean Cobold medecin d'Aldembourg.*

Paul Eber, docte Theologien de VVitteberg, fait mention d'une fille epileptique, qui devint tellement

ecstatique, qu'elle disoit merveilles durant son acces, hors d'icelui se comportant en Chrestienne, bien instruite en ce qui concernoit son salut. Ce qu'elle proferoit en son ecstase avoit raport aux doctrines par elle aprises és sermons des doctes prescheurs : mais elle exprimoit les exhortations, instructions & consolations en des termes & discours elegans & vehemens à merveilles : ce qui descouvroit un bransle du tout extraordinaire au cerveau. *En l'epistre escrite à Basile Camerhofer le 6. Iuillet 1560.*

Les medecins mettent l'ecstase entre les especes de melancholie, & disent que par l'abondance & vehemence de l'humeur melancholique, abreuvant, inondant & alterant la temperature du cerveau & des esprits, avient que l'ame se retire (& par maniere de dire) se plonge comme en elle-mesme, s'attache vivement à quelque imagination, tellement que quittant la conduite du corps pour vacquer à quelques pris fait de ses conceptions, le corps abandonné de sa gouvernante demeure assopi, toutes ses fonctions cessantes, exceptees celles du cerveau, lequel ceint & picqué d'humeur melancholique forme diverses visions. Quant aux pensees de l'ame environnee, elles respondent à la qualité de l'humeur qui domine. Si les vapeurs d'icelui sont d'un sang non trop aduste, ou d'un pur sang, ce ne sont que songes plaisans, que banquets, que devis avec gens de haute & excellente qualité : l'imagination se represente des lieux delicieux & magnifiques, jouyt (ce lui semble) de ses plus beaux souhaits. Si l'humeur est meslé en sang aduste, on ne void que meurtres, que supplices, tortures, embrasemens, que l'esprit pense traverser, & par fois lui semble qu'il vole en l'air. Si ce n'est qu'humeur melancholie, il forge des fantosmes courans devant ou apres, & menaçans de mort les personnes : item plusieurs autres estranges & effroyables visions, lesquelles se diversifient & entremeslent en beaucoup de sortes, selon le mesnage de ceste humeur avec les autres. Telles opinions sont certaines : car il se fait bien peu d'ecstases sans melancholie. Mais quoi que telle humeur soit merveilleuse, que son efficace soit transcenden-

dente, & qu'on ait veu beaucoup d'esprits melancholiques fort excellens, si n'est pas l'humeur cause des ecstases. Car elle ne sçauroit engendrer des conoissances de choses du tout inconues, passees ou à venir, ni conformer des fausses imaginations avec si belle aparence de verité & voilees de tant d'obscurité, que tous les plus grands esprits du monde ne pourroyent controuver chose qui en aprochast, telles que nous voyons que les ecstatiques rapportent & racontent, apres estre resveillez. Brief l'entendement seul, quoi qu'il soit aidé de l'humeur melancholique, ne peut inventer ni bailler telles choses, s'il n'est aidé d'une autre nature doüee d'intelligence. Aussi les ecstatiques ne pourroyent si longuement vivre sans respirer, ains seroyent estranglez, le cœur estant estouppé, s'il n'estoit entretenu par respirations refraischissantes, fournies de quelque esventoir de la poictrine & des poulmons, qui n'ont point de mouvement en la plus part des ecstases : car nous voyons que le cœur est angoissé & travaillé, si tost qu'on lui bousche & empesche la respiration : & qu'icelle lui defaillant il est incontinent esteint. Quelques nations, si l'on s'arreste au dire d'auteurs payens, estoyent en certain temps coustumierement ravies en ecstases & esprises de fureur divinatrice, comme de maladie contagieuse, & leurs livres en content merveilles. Mais l'esprit d'erreur s'est meslé des predictions de ces devins & devineresses maniaques : soit que telles predictions ayent eu un principe naturel, ou que sans aucune telle habitude precedente le tout soit procedé du malin esprit.

Pour revenir aux ecstatiques, Platon escrit au dixiesme livre de ses Politiques, que Pamphile Phereen demeura dix jours entiers estendu par terre comme mort, entre des corps tuez, & que deux jours apres avoir esté levé de la place, ainsi qu'on vouloit le brusler, il revint à soi, & au grand estonnement de chacun fit un discours de ce qu'il avoit veu au ciel & es enfers. Herodote, Pline, Plutarque, font d'autres contes à ce propos. Mais les ames ne sortent point des corps ecstatiques pour voler es cieux, ou se plonger es abysmes in-

fernaux, ou roder par le monde, & y voir sous la conduite des dæmons ce qui se fait : dont l'on a aussi fait des contes à plaisir de nostre temps, en imaginant des ames separees de certains ecstatiques, qui ont au retour en leurs corps dit merveilles de l'estat des heureux & malheureux. L'humeur melancholique s'evaporant, rampant & se glissant au ventricule du cerveau, ne separe point l'ame du corps, pour l'enveloper hors d'icelui en telles imaginations. Telles fumees ne peuvent contraindre l'ame d'abandonner son siege & logis, duquel elle ne desloge qu'au jour de la mort. Hors du corps l'ame n'entre point en soi-mesme, durant la course terrienne: mais le malin esprit ourdit telles pensees es ecstatiques, & les diversifie artistement, par repetitions du passé, additions du present, & meslanges douteux de l'avenir : puis s'aidant des occasions fournies par les passions melancholiques, il les represente ou communique aux ames par lui saisies & comme distraites du commerce qu'elles ont avec le corps, les poussant en cest erreur qu'elles en ont esté reellement separees, & ont veu merveilles, que ce subtil ouvrier a peintes en elles par ses subtilitez, & à l'aide des estranges couleurs dont elles sont environnees par leur propres imaginations. Cependant il entretient le corps de l'ecstatique, soit que veritablement il semble mort, soit qu'il le face paroir tel par ses illusions, & fournit au cœur l'air necessaire pour le refraischir : car il fait merveille es natures dominees de melancholie virulente & venimeuse, à l'occasion de ceste humeur, & n'est jamais gueres eslongné de ceux qui devienent maniaques par l'impression de l'humeur melancholique au cerveau. Ce malin esprit (si le juste juge du monde lui lasche tant soit peu la bride) se comporte ainsi par un cruel & superbe desir qu'il a de falsifier les sainctes visions & celestes ecstases des saincts Patriarches, Prophetes & Apostres, dont maintes histoires se lisent en l'Escriture Saincte, & Dieu mesme en repete la promesse au 2. chap. v.28. de Ioel, alleguee & amenee par S. Pierre au 2 chap. des Actes, v.17. Ce malheureux apostat estrive ainsi fierement & ambitieusement contre Dieu, la gloi-

la gloire duquel il tasche aneantir, sans vouloir en endroit quelconque se confesser abatu & vaincu. Les Chrestiens n'ignorent pas du tout la difference qu'il y a entre les visions divines & diaboliques. Les divines ne sont obscures ni entortillees à l'ame : ou, si elles sont voilees de quelques figures, le sainct Esprit, auteur des dons d'interpretation, les expose : aussi s'accordent elles tousiours aux regles munies d'infaillibles authoritez touchant le vrai Dieu & son pur service. Ce sont visions certaines, non point illusions : & ceux à qui elles sont offertes sont certainement asseurez, par les evidens tesmoignages adjoustez de Dieu à telles visions, qu'elles ne procedent point de nature, ni de l'ame humaine, ains qu'elles sont celestes & divines. Par ecstase Sainct Pierre est retiré de l'opinion qu'il retenoit touchant la difference des viandes : Act. 10. 15. Telle vision estoit conforme aux propheties, publiees long temps auparavant de l'abrogation des ceremonies Iudaiques. Mais quant aux ecstases & visions suggerees par le malin esprit, elles sont envelopees & entortillees de façon estrange : ou bien, à cause de leur inconstante obliquité, l'on peut les tourner en tel sens que l'on veut : ou elles establissent le mensonge, quoi que fardee de belle aparence, directement & tousiours contraires à la doctrine de verité, requerans ouvertement ou couvertement choses qui y repugnent, & sont proposees presques ordinairement à gens furieux, fols & insensez. Car le malin esprit les assopit ainsi, de malice deliberee, afin qu'on ne conoisse ni lui ni ses impostures : & les employant en tels services, fait qu'ils sont hors d'eux-mesmes, & comme du tout à autrui n'imaginent ni ne lui contemplent sinon ce que leur possesseur forme en eux : ne disent ni ne prononcent sinon ce qu'il leur met en bouche : ne font rien d'eux-mesmes, qu'autant qu'il le leur permet.

Sainct Paul fait mention de son ravissement au troisiesme ciel : 2. Corinth. 12. 2. I'estime qu'il entend par ce mot le siege & domicile des bien-heureux, caché du tout à nostre veuë corporelle. Combien qu'en ce passage il dise ne sçavoir si son ame sortit du corps, ou s'il fut en-

levé en corps & en ame, ou si l'ame demeurant au corps elle fut esclairee de lumiere celeste : toutesfois cela ne favorise point aux opinions erronees de ceux qui croyans que les ames humaines, puisees & tirees hors des corps, eslevees & touchees par la divinité, ne sont plus astreintes au corps, ains les gouvernent d'une pleine puissance, ont pensé que si ces ames sont enflammees & incitees de quelque ardeur, sans plus se soucier des corps, franchissent les limites d'iceux, & s'envolent alaigrement en pleine liberté, pour voir choses qu'elles ne pourroyent contempler dedans les prisons des corps.

Aussi peu fait le dire de l'Apostre pour ceux qui ont dit q̃ les ames ne sortoyẽt point des corps, ains y demeuroyent jointes sous certaine condition, c'est assavoir qu'elles ne soyent jamais separees de l'action du corps, entant que touche le mouvement, le sentiment, & l'appetit : mais en ce qui regarde la raison & l'intelligence, que les ames sont tant plus vigoureuses, qu'elles sont esloignees des corps, estans deschargees du sentiment de toutes sollicitudes. D'autres ont mis en avant, que ceste partie de la raison, estant remplie d'un sens eternel & d'entendement divin, doit estre quelquesfois esmeuë & esbranlee par la proximité & alliance qu'elle a avec les Anges: mais qu'estant attentive & fichee aux choses du monde, elle s'arreste aux sollicitudes & pensees concernantes ceste vie, & se separe de la compagnie des esprits bien heureux.

Qu'il se trouve bien peu d'ames qui sortent ainsi des corps & soyent de toute leur affection ravies à la conoissance des choses celestes par un mouvement libre, soudain & non meslé avec le corps. Qu'apres qu'elles sont ainsi separees & escartees de leurs corps assopis, tellement qu'elles n'ont plus rien de commun avec la vertu divine, dont elles sont remplies, commence à se desployer à bon escient, & que par icelle les ames voyent les vrai-semblables causes des choses à venir en toute la nature, mais beaucoup plus profondement & clairement, que si elles estoyent attachees à leurs corps. Que par le moyen de ces causes elles presagent les choses consequentes & futures : puis recueillies en elles mesmes re-

mes repetent & se ramentoivent ce qu'elles ont veu & conu de toute eternité en leur conversation avec une infinité d'autres ames.

Telles opinions sont fausses & controuvees. Car combien qu'aucuns saincts personnages ayent esté ravis en ecstase par le mouvement du sainct Esprit : toutesfois l'ame d'iceux ne s'est pas retiree en soi-mesme par sa vertu ou par son instinct, comme se separant du corps, ni ne s'est arrestee aux pensees qu'elle eust produites d'elle mesme.

Quant à ceux qui ne sont point esclairez de Dieu, ni habitacles du S. Esprit, ains esquels l'esprit immonde & menteur se loge, ils sont ensorcellez par ses illusions, lesquelles troublent leurs ames & les agitent de façon horrible, sur tout si l'occasiõ procedante de la complexion & habitude naturelle y aide. Aussi l'ame ne conçoit point de soi-mesme ces naturelles, meschantes & vilaines opinions, dont elle sera par fois troublee : mais elle est lors maniee, & comme engrossee, par le malin esprit.

Et combien qu'elle soit proprement inorganique, n'ayant d'elle mesme afaire d'instrument : si est-ce que durant son sejour en la prison du corps elle n'engendre ni ne despesche de soi-mesme & par sa puissance pensees quelconques, sans l'aide & service du cerveau & des esprits animaux. Si elle en conçoit quelques unes, sans mouvement & sentiment precedent, icelles ne procedent point de l'intelligence, ains vienent de dehors.

Or je lairrai au lecteur diligent la plus ample consideration de telle matiere, laquelle est notable, pour discerner les maladies naturelles d'avec les illusions Sataniques, & les merveilleux progres d'icelles, es personnes d'humeur melancholique, qui a dès estranges effects & stupides, epileptiques, lethargiques, frenetiques, maniaques, fantastiques, & autres. Or comme nous n'estimons pas les personnes affligees de tels maux, & à qui eschappent par fois des propos estranges, qui les font juger assiegees ou mesmes possedees de l'esprit malin : aussi faut-il advouër que, quand Dieu veut quelques fois pour sa gloire en ses jugemens & misericor-

des sur les personnes assiegees & possedees, ou mesmes celles qui les contemplent & doivent tirer enseignemẽt de telles visitatiõs, permettre pour un temps aux malins esprits de s'insinuer en icelles personnes, pour y desployer leur efficace, ces ennemis de Dieu & des hommes font des operations estranges & qui surpassent toute intelligence & apprehension humaine: le tout pour donner occasion à grands & petits de reverer la face du Tout-puissant: servant à icelui en saincteté & justice selon sa verité.

Il a esté parlé ailleurs de Magdelaine de la Croix. Sãs rien repeter de son histoire, ie lui adjoin celle de la Nõnain d'Espagne, qui fut par tout renommee saincte longue espace de temps. L'on ne parloit, il y a dix ou douze ans, que des hautes contemplations, propheties, predictions, ecstases & ravissemens de ceste fille. Mais en fin l'on descouvrit qu'il y avoit de la diablerie en son fait. L'inquisition s'en mesla, l'arresta prisonniere, finalement declaira par sentence (aux iuges en soit le debat) qu'elle n'estoit magicienne ni sorciere, mais qu'elle avoit esté seduite par le diable, & transportee de vaine gloire pour se faire estimer saincte. L'un des principaux articles de son proces fut qu'elle avoit dit que le Roi Sebastian de Portugal reviendroit.

Item, qu'un glaive lui estoit aparu de la main de Dieu, menaçant de ruiner l'Espagne, à cause de son orgueil: & qu'elle s'y estoit par prieres opposee dedãs l'Annõciade de Lisbonne, en la grãde Eglise de laquelle fut fait l'acte de l'Inquisition: dont le docteur Grenade, l'un des plus renommez prescheurs de Portugal & d'Espagne, qui avoit haut-loué ceste Nonnain, mourut de dueil, se voyant affiné par le diable.

La sentence de l'Inquisition fut que les autres Nonnains, au Convent desquelles celle-ci demeureroit recluse, lui marcheroyent sur le ventre, à chasque fois que elles iroyent disner, lui donnant la vie: d'autant qu'elle n'avoit iamais abusé, encore qu'elle eust esté abusee. Ce sont distinctions inquisitoriales, desquelles l'exposition soit laissee aux inventeurs. *Histoire de nostre temps.*

ERV-

ERVDITION respectee.

ENtre ceux qui de nostre temps ont surpassé les autres, tant en sçavoir, qu'en prompte adresse de se faire bien entendre en prose & en vers, George Buchanan, jadis precepteur du Roi d'Escosse, à present Roi de la grand'Bretagne, merite de tenir l'un des premiers rangs. Ses escrits en rendent ample tesmoignage. On raconte une notable histoire de sa suffisance. Estãt à Bourdeaux, où il enseigna & sejourna long temps, il sçeut un iour que certaine jeune dame qu'il affectionnoit fort, estoit en danger de perdre la vie, à raison de quelque forfait par elle commis. Lors soudainement espris de la flamme de Venus & des muses, il se transporte en la chambre où l'on plaidoit la cause, & demandant audience, qu'il obtint, deffendit ceste dame, envers heroiques Latins par lui inventez sur le champ, neantmoins si richement tissus, & prononcez de si bonne grace, que rebouchant la poincte de l'animosité des juges, il contourna leurs cœurs à compassion, tellement que la femme fut delivree. Mais d'abondant tous furent si ravis & respecterent tant l'erudition de ce personnage, qu'il n'y eut president ni Conseiller de la Cour, qui ne desirast l'avoir pour ami, & de s'employer à lui faire plaisir. *livre premier du choix des histoires, chapitre 21.*

De nostre temps l'Italie a veu Speron Sperone, excellent philosophe, si disert & eloquent en la langue Toscane, que quand il alloit à Venise plaider au Senat quelque cause pour les afaires de la communauté de Padouë, on donnoit vacations, toutes causes, & afaires cessoyent: de toutes parts on couroit ouïr ce grand personnage, lequel tiroit à soi les ames qui l'escoutoyent. *Bern. Scardeon au 2. livre de l'histoire de Padouë.* Ces deux histoires me ramentoyvent un quatrain de Pibrac:

O le dur coup qu'est celui de l'oreille,
On en devient quelquefois forcené,
Lors mesmement qu'il nous est assené,
D'un beau parler, plein de douce merveille.

ESPOVVANTE

I'Ay marqué au premier volume diverses histoires de passions vehementes, nommément des effects de la peur : comme aussi des frayeurs extraordinaires au 2. volume. I'adjouste une histoire d'espouvante notable en l'an mil cinq cens cinquante deux.

L'empereur Charles V. avoit esté souventesfois requis par les Princes protestans de vouloir relascher Iean Frideric Duc de Saxe, & Philippe landgrave de Hesse, qu'il tenoit prisonniers des quelques annees auparavant. Le Duc d'Alve, Granvelle, & autres Espagnols, ennemis iurez des Alemans, ne conseilloyent que violence à leur maistre, & machinoyent nouvelle guerre aux Protestans, sous ombre du Concile de Trente & d'autres telles pretensions.

Les Princes conoissans à quelles gens ils avoyent afaire resolurent d'en tirer raison par les armes, ayans conu l'inutilité des allees & venues de leurs ambassadeurs: item la deliberation des deputez du Concile, qui ne cerchoyent aucun vrai moyen de restablir les choses ainsi qu'il convenoit.

Le chef de l'armee protestante fut Maurice electeur de Saxe, lequel ayant en diligence amassé quelques troupes, fit en sorte qu'au bruit de ses armes les gens du Pape assemblez à Trente s'enfuyrent qui çà qui là, laissans leur bastiment imparfait iusques à longues annees. Mais non content d'avoir donné l'espouvante aux prestres, il poussa plus avant, & apres s'estre emparé de quelques passages & destroits, mis en route diverses garnisons, tué çà & là grand nombre d'Espagnols, il marche en diligence vers Inspruck où estoit l'Empereur, lequel entendant que les passages estoyent ouverts, & que les Princes protestans approchoyent avec quelques cornettes de cavalerie & deux regimens d'infanterie: mal conseillé par ses Espagnols, qui paravant iettoyent le feu par les narines, fit une chetive retraite.

Il estoit mal disposé de sa personne, le temps fort pluvieux;

vieux : on le charge & serre dedans une littiere,& à la clairté des torches le conduit-on de nuict hors d'Inspruck,suivi de son frere Ferdinand,de tous les ambassadeurs lors estans pres de lui,puis de sa Cour. L'espouvante avoit tellement saisi ces fuyars, qu'ayans quitté leur soupé,leur bagage,& quelques uns leurs montures, premierement ils prindrent par les montagnes le chemin de Trente,puis tournans à main gauche,ne cesserent de courir iusques à ce qu'ils se fussent rendus dedans une ville du Friul nommee Villac. C'estoit pitié de voir ceste caravanne espouvantee: car le chemin glissant & fangeux estoit couvert de Hidalgos au paravant victorieux,qui, faute de chevaux, faisoyent de terribles desmarches à pied à travers les bouës,& des grimaces de mesmes,selon qu'ils pouvoyent estre esclairez: les maistres,goujats,laquais, palefreniers, marchoyent de compagnie,& bien fier Monsieur le cavalier & gentil-homme Espagnol,qui lors pouvoit estre quelque peu soulagé par un souillon de cuisine.

Tel fut le depart de Charles cinquiesme hors de l'Alemagne,& l'adieu des Espagnols,cinq ans apres leur entree & tant de triomphes qu'ils avoyent faits. Tesmoignage de la misere humaine, & de l'imprudence de l'Empereur, lequel seduit par le Duc d'Alve estima que pour cueillir grand fruict de sa victoire,il faloit esfrener l'Alemagne,& casser les testes aux Princes protestans.

Maurice ayant suivi ces fuyards & ne pouvant les attraper,revint à Inspruck,où il soupa des restes de l'Empereur & de sa suite, qui n'avoyent pris le loisir de demeurer long temps à table, ains l'avoyent quittee au premier service. Tout ce qui fut trouvé dedans Inspruck, apartenant à l'Empereur,aux Espagnols & au Cardinal d'Augsbourg, fut pillé : mais l'on ne toucha point aux biens des habitans,ni de Ferdinand.

L'Empereur arrivé à Villac, l'ambassadeur de Venise suivi de bonne troupe de cavallerie vint à lui: mais ce Prince estoit encore si esmeu,qu'estimant que ce fussent ennemis il fut sur le poinct de desloger,& eut l'ambassadeur beaucoup de peine à lui persuader le cõtraire. Tost apres,entendãt que les Venitiens armoyẽt il s'ima-

gina qu'iceux s'entendoyent avec Maurice, & eut-on plus de peine que devant à le rasseurer de ceste derniere espouvante. Il lascha les prisonniers, & ne fit depuis rien qui valust. *Hist. d'Alemagne, de France, & des Pays bas.*

ESPRITS *excellens.*

ENtre les excellens esprits de nostre temps, l'on met le Seigneur Iules Cesar de la Scale, & son fils Ioseph: le pere decedé l'an 1558. & le fils au commencement de l'an 1609. La guerre & la goutte ayans brisé le corps du pere, la philosophie & les bonnes lettres l'arresterent, & aprivoiserent par leurs paisibles enseignemens cest esprit qui paravant ne respiroit que les armes. Ce qu'il entra tard en l'estude ne l'empescha point d'acquerir par travail indefatigable les biens excellens, à la participation desquels infinis autres ne sont parvenus que par un long circuit d'annees. Il avoit atteint quarante sept ans, devant que faire preuve de son erudition, & jusques alors il n'estoit pas du tout homme de lettres: ains de corps & d'esprit erroit encores parmi les passetemps & festins de la noblesse Gasconne. Mais apres que la goutte l'eust attaché du tout au lict, ostant au corps le pouvoir, & à l'esprit le vouloir de plus extravaguer: il employa tout son temps à lire & composer. Au moyen dequoi ne se trouva homme qui en mesme temps fist voir plus de livres ni meilleurs que les siens. Mais presques tous perirent avec ses meubles dedans les flammes des premieres guerres civiles. Quand la goutte l'empeschoit d'escrire, il poëtisoit: & si ceux qui venoyent vers lui de matin pour le saluer, ou pour avoir son avis au soulagement de divers malades, ne l'empeschoyent, il dictoit les vers Latins qu'il avoit composez la nuict: sinon il attendoit jusques au soir, apres que les survenans s'estoyent retirez. En son extreme vieillesse il avoit la memoire si ferme, que par fois il dictoit à son fils jusques à deux cens vers Latins par lui composez & retenus en sa memoire vingtquatre heures auparavant, & qu'il n'avoit peu

peu plustost faire escrire, à cause des diverses personnes venues à lui. Il avoit une merveilleuse adresse à juger des mœurs de ceux qu'il regardoit en face, plustost guidé par excellence de iugement, que par vaine physiognomie. Iamais il ne fut trompé en ses conjectures. Outreplus il avoit ie ne sçai quoi de prodigieux & de surnaturel en ses songes. I'en proposerai un exemple. Comme il dressoit son beau poëme Latin des heros ou hommes illustres, ayant fort travaillé apres bien avant en certaine nuict, & l'œuvre achevé, il commence à dormir, & lui fut avis qu'il se trouvoit au temple de saincte Marie l'antique à Verone, où ses ancestres sont enterrez : que là se presentoit à lui un personnage honnorable & de haute stature, se plaignant de ce qu'il ne l'avoit pas mis entre ses hommes illustres, & le priant de ce faire. Puis adjousta qu'il s'appelloit Benedict Brignol, de la maison de Leniac, qui avoit apris les rudimens de la langue Latine à son pere Benedict de la Scale & à ses oncles, & quelquesfois avoit porté en ses bras Iules Cæsar de la Scale fort petit enfant alors : qu'il estoit mort & enterré à Venise. Iule esveillé, representa son songe en une tres-elegante elegie Latine, adjoustee tout à la fin de ses hommes illustres. Or ne sceut-il jamais qui estoit ce Brignol, ni ce que tel songe presageoit. Et son fils Ioseph, qui en fait la description proteste n'avoir nullement pensé que ce fust autre chose qu'vn songe, jusques à l'an 1566. qu'estant en Italie il descouvrit à M. Antoine Muret son intention estre d'aller voir Venise. Muret lui parlant des raretez d'icelle ville, fit mention entre autres choses du sepulchre de Benedict Brignol de Leniac, tres-excellent Grammairien de son temps, lequel (tesmoin son epitaphe) avoit enseigné les rudimens aux Princes & grands seigneurs d'alors es quartiers d'Alemagne vers Nuremberg. Que ce sepulchre meritoit d'estre veu pour le contentement qu'il donnoit à ceux qui aimoyent l'antiquité. Muret sçavoit aussi peu ce que Iule Cesar avoit songé, comme Iule sçavoit qui estoit Benedict Brignol. Ioseph vid ce sepulchre, & a descrit depuis ce que ie vien de reciter. Au reste Iule parloit Sclavon, Hongrois, Aleman, Grec, Italien, Espagnol & François. Quant à la lan-

gue Françoise, ayant demeuré trois mois à Agen, il aprint à la prononcer, comme si toute sa vie il n'eust bougé de France, & y joignit encore le Gascon, plus different du François que le Flaman de l'Aleman. On ne sçauroit assez deplorer la perte irreparable de ses cent & dix livres latins des Origines. Nous regrettons de mesmes ses quinze livres d'exercitations estrangeres, ne iouyssans que du seiziesme contre Cardan : œuvre du tout admirable. Plus quinze livres de nobles exercitations: cinq, d'exercitations familieres : trois, de l'escuirie, desrobez par le pedagogue de ses enfans : trois, de l'eloquence, emportez par un estranger qui escrivoit sous lui: sept de la semence genitale : un herbier avec les figures en vingt livres: plusieurs poëmes Grecs: un commentaire sur les livres de Ciceron intitulez, *de Officiis:* un commentaire où il traitoit du vent. Quant à ceux qui restent non imprimez, & desquels son fils Ioseph a communiqué les tiltres au public, il y a peu d'esperance de les voir jamais en lumiere.

L'excellence de l'esprit du seigneur Ioseph de la Scale, fils de Iule Cæsar, né l'an 1540. & mort au commencement de l'an 1609. s'est desployee en toutes les facultez d'icelui, homme de nostre temps ne s'est veu qui ait tant sceu que celui-là, soit pour le regard des mots, soit pour le regard des choses : tesmoins ses livres *de emendatione temporum*, & son Eusebe, qui ne sont que petis eschantillons de la suffisance de cest esprit admirable, appellé proprement par le Prince des poëtes de nostre temps la *merveille de nostre age.*

> *Le Soleil des sçavans, qui parle eloquemment,*
> *Hebreu, Gregeois, Romain, Espagnol, Alemand,*
> *François, Italien, Nubien, Arabique,*
> *Syriaque, Persan, Anglois, & Chaldaique,*
> *Et qui, chameleon, transfigurer se peut,*
> *O riche, ô souple esprit, en tel autheur qu'il veut.*

Ie ne parle point de la pieté, de la droiture, sincerité, attrempance, candeur & bonté de ces deux princes des Doctes. Mais me ramentevant l'erudition du fils, lequel i'ai veu & ouy maintesfois, ie me souviens qu'estant travaillé rudement de la fievre quarte, il fit son docte commen-

mentaire ſur Feſtus, preſques ſans livres, ſa memoire admirable fourniſſant à tout. I'adjouſte, que tous ceux qui l'ont frequenté, recerché, enquis de quoi qu'ils ayent voulu, teſmoigneront que jamais il n'a dit, i'y penſerai, mais que ſur le champ il a ſatisfait à leurs demandes, tirant touſiours de ſon riche & ineſpuiſable threſor des recherches antiques & nouvelles, acompagnant les communications de ſinguliere modeſtie & bien-vueillance: qui me ramentoit l'eſcriteau placqué jadis à la porte d'Athenes pour le grand Pompee,

D'autant es-tu Dieu, comme
Tu te reconois homme.

Ie changerai quelque peu ces vers, & les appliquant au ſeigneur Ioſeph de la Scale,

D'autant fut-il divin, comme
Il ſe reconoiſſoit homme:

attendu l'excellence & grandeur de ſon eſprit lequel s'accommodoit gracieuſement aux plus foibles, & ne reſiſtoit qu'aux pedants orgueilleux. On a publié divers livres des excellens eſprits de noſtre temps. I'en croi ceux qui les nous ont depeints, & leur en ſçai fort bon gré. Mais pour le preſent ce m'eſt aſſez d'avoir produit les deux ſuſmentionnez: ſans rien envier à ceux qui ont eſté devant, ou qui viendront apres eux.

ESTERNVEMENT *merveilleux.*

ALexandre Benedict raconte au 4. livre de la gueriſon des maladies, ce qui s'enſuit. Vn Grec, mien familier, ayant eſté bleſſé d'un coup de fleſche à la tempe, en la priſe de certaine place, & emmené eſclave par les Turcs, tellement quellement gueri de ſa playe, demeura en condition ſervile l'eſpace de vingt ans. Eſchappé de leurs mains, cinq ans apres ſon retour, comme un jour d'eſté il ſe lavoit la bouche d'eau fraiſche, il s'eſmeut, & commence à eſternuer pluſieurs fois, de telle vehemence en la continuation, qu'il vient à ſentir un

grand fremissement & chatouillement au nez, & lui sort par une des narines l'esclat d'une flesche, avec le fer au bout de la longueur du doigt du milieu, qui est le plus grand de tous, sans lui laisser autre marque de blessure que la premiere. Racontant un jour ceste histoire à quelques medecins de Venise, les uns ne pouvans croire que ce fust chose vraye, les autres recerchans comment cela pouvoit estre avenu, voici venir nostre Grec, attiré par occasion de quelques afaires en ceste ville-là. Il portoit d'ordinaire sur soi ceste piece de flesche, laquelle il nous monstra, ratifiant bien au long tout ce que dessus. Il n'avoit esté de dix ans auparavant à Venise: où il arriva lors tout à poinct pour confermer la verité d'une chose estimee impossible, & tenue pour fabuleuse.

ESTERNUEMENT *perilleux.*

VN jeune garçon, aagé de quatorze ans, d'habitude phlegmatique, fit gageure contre un sien compagnon, d'esternuer tant que bon lui sembleroit, voire jusques à cent fois. Le gage baillé de part & d'autre, il commence à se chatouiller tellement les narines, qu'un esternuement s'en ensuivit continué plus de cent fois bien contees. Mais soudain apres il fut saisi d'une douleur de teste, & d'un tel abaissement de veuë, que le lendemain il ne vid plus, toutesfois sans inflammation des yeux, & sans fievre. Ayant prié messieurs Sarazin & Bonet tres-doctes medecins de le voir, ils ordonnerent qu'apres purgation, ie lui ferois un seton au col, & qu'on lui appliqueroit des ventouses aux espaules. A l'aide de telles revulsions, il recouvra la veuë au bout de quelques jours. *M. Fabri en sa 24. Observation Chirurgique du 1. livre.*

EXPLOITS

EXPLOITS heroiques & merveilleux d'Alphonse Roi d'Aragon & de Naples.

NOus n'avons pas deliberé de toucher aux apophthegmes des Rois & Princes de nostre temps & de celui de nos peres, en ces recueils d'histoires memorables. Belles paroles sont belles fueilles: nous cerchons du fruit, qui se trouve en leurs exploits heroiques. En ce volume nous commencerons par Alphonse surnommé le grand, Roi d'Aragon & de Naples, Prince tres-sage & tres-vaillãt, adopté pour successeur par la Roine Ieanne, en l'an 1420. & qui mourut l'an 1458. Si Dieu le permet, nous parlerons de plusieurs autres es livres suivans.

Les Ambassadeurs de la Roine Ieanne de Naples lui ayans demandé secours contre Louys d'Anjou appellé par le Pape Martin V. & Francisque Sforce, l'an 1410. ses conseilliers n'estoyent aucunement d'avis qu'il quittast la guerre commencee en Sardagne, pour se jetter en celle de Naples, pleine de tres-grandes difficultez, & où il auroit principalement à combatre le naturel inconstant de Ieanne. Lors il leur dit, nous avons apris des histoires que Hercules secouroit les personnes qui estoyent en danger, encores qu'il n'en fust requis. Et moi refuseroi-ie d'aider une femme, une Roine, une affligee, qui me supplie si instamment? la guerre sera difficile, ie le vous confesse, mais la gloire en sera tant plus grande: aussi ne l'obtient-on pas sans travail & danger. Il executa sa promesse, & quoi que ceste guerre durast l'espace de vingtdeux ans, si en vint-il à bout, & triompha de tous ses ennemis par une nompareille grandeur de courage, maugré l'inconstance de la Roine, & les traverses estranges par lesquelles il se vid par fois comme acablé.

Ayant à son arrivee au Royaume de Naples l'an 1421. reconquis ce que Louys d'Anjou avoit empieté, comme il faisoit voile l'an 1422. avec la Roine & tous les grands seigneurs du Royaume vers Gayette, un de ses capitaines lui conseilla d'emmener la Roine & sa suite en Sicile, que ce seroit le moyen de iouyr de Naples &

de ce qui en dependoit, sans tant souffrir & contester pour l'avenir, comme il en estoit menassé. Alfonse le rabroua, detestant toute perfidie, & declairant que par vaillance & perseverance, sous la faueur de Dieu, il se confioit de parachever son dessein & remporter une vraye & entiere gloire de ceste entreprise en Espagne. Il fit encore plus qu'il ne disoit. Car il pardonna gratieusement aux plus mauvais, & par sa clemence asseura l'estat. Ieanne irritee de ce que ses ennemis estoyent trop doucement traitez à son gré, prestant aussi l'oreille à des mauvais rapports, tourna le dos à son fils adopté, se ralliant avec Louys d'Anjou, l'an 1424. Alfonse ayant accordé avec Philippe Marie Duc de Milan, & fait la guerre puis la paix en Espagne, en lieu d'attaquer ceux qui possedoyent la Roine Ieanne & le Royaume de Naples, resolut la laisser en repos, & s'en alla faire la guerre aux Turcs en la coste de Barbarie, où il acquit grand honneur, ayant desfait l'armee ennemie en bataille rangee. Au retour de ceste guerre l'an 1431. il essaye de pacifier avec Ieanne, qu'il appelloit sa mere, mais descouvrant qu'elle procedoit par finesses avec lui, il se met à la voile pour retourner en Aragon. Le vent contraire l'arresta trois mois entiers avec toute sa flotte au port de Drepane en Sicile. En ces entrefaites on lui apporte nouvelles que Caraciol son ennemi capital avoit esté tué par certains conjurez, & tost apres que Louys d'Anjou son competiteur estoit mort de fievre. Peu apres il sceut aussi le trespas de la Roine Ieanne. Ce fut sur la fin de l'an 1432. Lors il dit que son destin l'arrestoit en Italie, & suivant envoya vers les principaux du Royaume de Naples pour sonder leurs intentions. Il traite alliance avec les Ducs de Sesse & de Tarente, à l'aide desquels il reconquit Capoue. L'an 1434. il assiege par mer & par terre Gayette forte place, bien gardee par les Genevois & Angevins. Leur ayant coupé les vivres de tous costez, iceux reduits à la faim, deliberent de mettre hors la ville, les enfans, les vieilles gens, & autres bouches inutiles. Comme les capitaines conseillassent Alfonse de faire retourner dedans ceste grosse troupe, ou qu'on s'en desist, i'aime mieux (dit-il) n'avoir iamais

Gayet-

Gayette ni ceux qui la defendent,que de vaincre si des-honnestement & cruellement. Mes armes ne sont desployees ni employees contre ceux qui n'ont pour defense que les larmes:mais contre ceux qui ont dequoi se garantir. Pourtant il leur permit de venir en son camp,où ayans esté restaurez de viande & bruvage, il leur donna congé de se retirer seurement ailleurs. Les assiegez se maintindrent encore quelque temps apres : au moyen dequoi quelqu'un dit au Roi, Sire, vous auriez pieça Gayette,si vous n'eussiez si doucement traité les personnes dont ils se sont deschargez. Et j'estime plus(dit-il) les vies de ces pauvres gens, que cent villes telles que Gayette. Mais ce fut une compassion fructueuse: car les citadins voyans qu'Alphonse avoit si benignement traité leurs enfans & leurs femmes,lui rendirent finalement de franche volonté eux & leur ville,laquelle ils pouvoyent encore garder long temps contre une armee de quarante mil hommes.

Mais il faut considerer comment cela avint : pource que les circonstances de telle histoire sont memorables entre beaucoup d'autres. Gayette ayant soustenu le siege tout l'an mil quatre cens trente quatre. Alfonse eut nouvelles que la flotte de Genes faisoit voile à leur secours ; pourtant il arme pour combatre en mer: & voyant que ses freres Iean & Henri debatoyent qui seroit general de l'armee navale, il monta sur la galere royale,preferant la paix entre ses freres à toute autre consideration. Or ayant rencontré la flotte de Genes, il donne bataille, en laquelle l'heur dit tellement aux Genevois, qu'ils gaignerent la galere d'Alfonse,le prindrent prisonner, ensemble ses deux freres, les Ducs de Tarente & de Sesse, avec autres grands Seigneurs Neapolitains, outre tresgrand nombre de noblesse des Royaumes de Sicile & d'Aragon, l'an 1435. La grandeur de courage en Alphonse, & sa vertu heroïque reluisit en ceste captivité. Il s'estoit rendu & nommé prisonnier de Philippe Marie Duc de Milan, quoi qu'absent pour lors. Si tost qu'il fut pris, les Genevois lui proposerent des conditions: à quoi il respondit ne vouloir ouyr parler d'accord quelconque, que pre-

mierement il ne fust solennellement asseuré, que tous les prisonniers de son parti auroyent la vie sauve, sans se soucier de la siene. Emmené sur les garleres de Genes vers l'isle Ænarie, l'admiral lui demanda qu'il eust à faire rendre l'isle promptement à la seigneurie de Genes. Alfonse repart, demandez à tel prisonnier que moi, ce que vous pourrez requerir si j'estois hors de vos mains. Ie me garderai bien de faire tel commandement à mes gens : & si je leur commandois, ils n'obeiroyent pas à un Roi prisonnier. Aprenez donc à prédre un autre chemin : car par celui ci vous ne gaignerez pas une pierre de mes royaumes. L'admiral conduisit le Roi pris, non à Genes, ni à Savone, mais à Milan : durant lequel voyage ce Prince tint son rang avec tant de liberté & de majesté, que le plus du temps on le prenoit pour victorieux & non pour prisonner: au moyen dequoi c'estoit un dire commun, qu'Alfonse paroissoit Roi plus en adversité qu'en prosperité. Le Duc Philippe l'accueillit, traita, garda royalement, & se monstra desireux de son alliance & bien-vueillance. Alfonse descouvrant telle affection, lui fit dire qu'il accepteroit toutes conditions fors une, asçavoir la conqueste de Naples, dont il ne vouloit nullement se deporter : aimant mieux mourir en prison que souffrir d'estre destourné de telle entreprise : ne voulant tacher son honneur d'inconstance en quittant son droit, ni de perfidie, abandonnant ses alliez. Au bout de quelques jours ils traiterent alliance, à ces conditions entre autres, que le Roi, ses freres, les seigneurs, gentils-hommes, soldats & autres, detenus prisonniers depuis ceste rencontre en mer, & menez à Genes & à Milan, seroyent mis en pleine liberté sans payer rançon : que le Roi & le Duc aideroyent l'un à l'autre en temps de guerre & de paix, seroyent amis des amis & ennemis des ennemis.

Alfonse renvoyé par Philippe, despesche promptement le Duc de Tarente en Sicile vers Pierre d'Arragon son frere, afin d'amener à Portovenere les galeres & les vaisseaux de munition pour faire voile vers Naples. Vne tourmente s'esleva qui fit tel escart, que les vaisseaux de munition arriverent trois jours apres à Portovenere: ce qui

ce qui en empescha le siege entrepris par les Genevois, desireux de r'avoir ceste place, seule occupee par Alfonse en la coste de Genes. Les galeres furent poussees en l'isle Ponce proche de Gayette, d'où la pluspart de la garnison avoit esté licenciee, pource que l'on estimoit, puis qu'Alfonse estoit prisonnier, qu'il ne faloit plus rien craindre. Mais les citadins de Gayette, dont les femmes & enfans chassez l'an precedent par la garnison avoyent esté benignement traitez par Alfonse, vaincus par l'admirable clemence de Prince, traiterent avec Pierre d'Aragon, lequel envoye de nuict la flotte, & cest affaire est si dextrement conduit que peu de jours apres Alfonse reçoit advis de la reddition de Gayette, où il se rend incontinent, & donne ordre aux afaires, l'an mil quatre cens trente six pour le parachevement de la guerre. Le parti des Angevins avoit appellé René d'Anjou, pour succeder à son frere Louys, & le Pape Eugene IV. s'estoit declaré manifestement adversaire d'Alfonse, lui ayant opposé une armee sous la condite de Vitelesque patriarche d'Aquilee, lequel se sentant foible fit trefves avec Alfonse: puis renforcé par le troupes de Iaques Cadole, auquel il se joignit, sans respect de sa promesse assaillit Alfonse durant icelles trefves, & avec deux armees l'investit le propre jour de Noel sur la fin de l'an 1437. pensant l'attraper. Alfonse estant en l'eglise alors que les nouvelles lui vindrent des approches de l'Archevesque & de Cadole, n'en bougea qu'il n'eust parachevé ses devotions. Quoi acompli, il marche resoluement contre ses ennemis, & les mit en route.

L'an 1438. il assiegea Scaffate, ville forte & bien munie. Capitaines & soldats de la garnison, non contens de lui resister & endommager son armee à coups de traits divers, d'abondant desgorgerent mille vilenies & paroles infames contre lui, contre Pierre d'Arragon son frere, & contre le Duc de Tarante. En fin ces bravaches furent contrains de se rendre: & pensoit chacun qu'Alfonse les feroit pendre tous. Au contraire il les congedia, disant à son frere & aux principaux de son armee, qu'en telles avantures il convient prendre garde non aux paroles dites, mais à ceux qui les disent. Que des vilains ne

faloit attendre que vilenie : que les mesdisances de telles gens ne le jetteroyent jamais hors des gonds de son naturel paisible & retenu. Que le hazard des armes pouvoit lui donner le dessus en la guerre : mais que la clemence estoit un de ses biens, & qu'il aimoit mieux acquerir louange de sa douceur, que de la force des armes. Finalement, qu'il avoit experimenté, que le vrai moyen de gaigner les cœurs des plus obstinez consistoit en gracieux deportemens envers eux. Quelques uns de son armee s'estans offerts, s'il le trouvoit bon, de tuer René d'Anjou, il les rabroua fort, jurãt que s'ils l'entreprenoyent, & qu'il en entendist le moindre vent, il les puniroit comme brigands & parricides: adjoustant qu'il debatoit du Royaume contre son competiteur, par vaillance, & nõ par trahison. Ayant emporté d'assaut une ville nommee Arpario, & prins prisonnier Marin Buffe gouverneur d'icelle l'un de ses capitaux ennemis, à qui les capitaines & soldats assiegeans vouloyent mal de mort, & crioyent tous qu'on le despeschast: neantmoins Alfonse preferant sa douceur acoustumee à toutes autres considerations, garantit ce Marin de la fureur des gens de guerre, le restablit en ses biens, & en dignité publique.

S'ensuit le siege de Naples l'an 1439. aux aproches Pierre d'Arragon fut tué, ce qui contraignit Alfonse de se retirer. Ayant prouveu à la garde du corps & asseuré l'armee, il conquit la pluspart des provinces du Royaume, & aima mieux perdre un de ses chasteaux de Naples, assiegé par René d'Anjou, reduit à grande extremité faute de deniers, que lui accorder les tresves qu'il demandoit, pour se remettre tant plus aisémẽt au dessus. Apres cela, la ville d'Averse prise par Alfonse en l'an 1440. il poursuivit Antoine Cadole qui paravant s'estoit soumis à lui, puis lui avoit tourné le dos. Pour acourcir chemin, il delibera traverser le fleuve Volturne, & comme il attendoit au rivage que toutes les troupes fussent passees, un gendarme tombé de cheval & en danger de perir en l'eau, Alfonse crie qu'on secoure ce gendarme: & voyant que nul ne vouloit se hazarder, crainte d'y demeurer, ayant reproché aux uns & aux autres leur lascheté, soudain il picque & se pousse à cheval au milieu du fleuve,

où il eſt ſuivi de ſes gens, & le pauvre gendarme ſauvé par telle reſolution courageuſe de ſon Prince. On le porte demi-mort pres d'un feu, où pendu par les pieds il rendit force eau, puis reprenant ſes eſprits ſon premier mot fut Aragon: & depuis fut fort cheri du Roi, lequel toſt apres par ſa vaillance ſe rendit maiſtre de Benevent, de Calatie, & de Troye en l'Apouille. En la priſe de Vicaro emporté d'aſſaut, il prouveut ſi ſagement aux deſordres, que l'honneur des femmes & filles fut ſoigneuſement gardé. Cela fait il retourne aſſieger Naples l'an 1442. & durant le ſiege s'empare de pluſieurs bonnes places voiſines. Lors il eut certain avis que Ricio colonnel de ſon infanterie vouloit ſe ſaiſir de quelques villes, puis ſe ranger au parti contraire, à la ſolicitation du Pape. Alfonſe ne tint compte de tel advertiſſement, ains dit qu'il ne ſoupçonneroit jamais aucun: qu'il aimoit mieux eſtre trahi & endommagé des ſiens, que leur donner occaſion de penſer qu'il les euſt en mauvaiſe reputation. Que Ricio, dit-il, me tourne le dos tant qu'il voudra, je ne croirai jamais qu'un homme, lequel m'eſt tant obligé comme il eſt, s'oublie juſques-là de quitter mon ſervice, juſques à ce qu'il ait fait preuve de ſa meſchante volonté. Non content de ſon aſſeurance, il fit conter à Ricio treſgrande ſomme de deniers qu'il demandoit: ou pour le gaigner par liberalité, ou pour le rendre tant plus deteſtable, cas avenant qu'il executaſt ſa trahiſon, comme il fit. Car quelques iours apres le Roi eſtant à la chaſſe, on lui apporte nouvelles aſſeurees que Ricio avoit livré aux ennemis S.Germain, & le mont Caſſin, places de frontiere, & importantes. Il ne dit autre choſe lors, ſinon, quittons les conſeils, & menons les mains: puis s'acheminant en toute diligence vers S. Germain, contraignit Ricio d'en deſloger & ſe ſauver de viſteſſe. La place reconquiſe & bien aſſeuree, il retourne au ſiege de Naples, qu'il gaigne par le moyen d'une mine, & toſt apres contraint René d'Anjou de rendre le chaſteau, pour ſe retirer vers le Pape. Il avoit encore afaire à Antoine Cadole & à Iean, frere de Franciſque Sforce, leſquels il deſfit en bataille rangee, & print priſonnier Cadole combatant es premiers rangs. En lieu de le faire

mourir, comme tous le desiroyent, Alfonse lui pardonna benignement, & mesme lui laissa quelques bourgades du patrimoine de son pere: ne redoutant les mauvaises volontez de ses particuliers ennemis. Outreplus, averti que ce Cadole avoit force lettres & memoires de grande consequence escrits contre l'estat du royaume & l'honneur d'Alfonse, il se fit apporter le tout, & sans en vouloir lire fueillet quelconque, on les brusla par son expres commandement. Il congedia tous les gens de guerre, & fit de beaux presens à quelques uns des plus vaillans, quoi qu'ils lui eussent obstinément resisté. Ce qui fut cause que de là en avant chacun revera ses vertus. Le royaume de Naples reconquis, il chassa Francisque Sforce hors de la marque d'Ancone, & rendit icelle province franche & paisible au Pape, lequel lui ayant offert deux villes pour reconoissance de ses services, Alfonse les refuse, disant avoir entrepris ceste guerre pour l'amour de Dieu & de l'Eglise Romaine, non point pour son profit particulier.

L'an 1444. il octroya la paix aux Genevois, qui l'en requeroyent: & deux ans apres fut prié de secourir Philippe Marie Duc de Milan assailli & fort pressé des Venitiens, des Florentins & de Francisque Sforce. Philippe l'institue son heritier, & promet lui mettre es mains les villes & forteresses de toute sa Duché. Mais Alfonse lui envoyant un bon secours fit dire à Philippe, que non pour s'agrandir, ains pour s'acquitter du devoir de fidele allié & seur ami, il envoyoit gens à son aide, lui offrant corps & biens pour reconoissance des plaisirs qu'il avoit receus de Philippe durant sa captivité: desirant qu'il pensast à faire partage des pays qu'il conquesteroit sur les Venitiens, non pas du Milannois. En l'annee suivante Alfonse marcha en personne au secours de Philippe; mais icelui estoit desia mort, dont Alfonse fut tres-dolent, pour n'avoir eu (ce lui sembloit) assez de temps à satisfaire aux devoirs d'ami vers Philippe. Or comme les Milannois eussent vaillamment prouveu à leurs afaires, tandis que Francisque Sforce & les Venitiens s'entreguerroyoyent à qui auroit la Duché, Alfonse s'arresta en Toscane, & contraignit premierement les

les Florentins, puis les Venitiens, de demander la paix. Vn de ses plus feaux conseillers lui descouvrant les moyens de tirer plus de deux cens mille escus de ceste negotiation, Alfonse respondit, Ie ne ven point la paix, ie la donne : & pren les armes, pour gaigner la victoire sans effusion de sang humain, si possible est. Et que font ceux qui demandent la paix si humblement & instamment, sinon se confesser vaincus? Durant les troubles, quelques particuliers se presenterent, offrans de mettre le feu en l'Arsenal de Venise : à quoi Alfonse ne voulut condescendre, disant qu'ils lui avoyent ouï dire souventesfois, qu'il faloit obtenir victoire par prudence & prouësse, ou ne vaincre jamais : Qu'il ne lui estoit oncques monté au cœur, de desirer d'avoir le dessus, pour s'en repentir & en rougir puis apres.

Il secourut aussi Scanderbeg, Prince d'Albanie, contre les Turcs, l'an 1452. & le suivant les Venitiens contre les Florentins, qui tenoyent le parti de Sforce. Vn banni de Florence s'offrit en ces entrefaites à tuer Cosme de Medicis, si seulement on vouloit lui dõner une troupe de trente soldats pour executer son entreprise infailliblement. Alfonse le rebuta & chassa de sa presence, disant avoir eu & avoir encor des ennemis plus puissans & redoutables que n'estoit Cosme : qu'en la mort d'iceux il pouvoit gaigner des royaumes ; mais qu'il n'avoit oncques voulu se souiller de si horribles forfaits. Or les Venitiens & Francisque Sforce s'estans accordez, Alfonce fit revenir à Naples son fils, & designé heritier Ferdinand, & par l'entremise du Pape Nicolas V. lequel envoya ses ambassadeurs à Naples, l'Italie fut pacifiee par la prudence d'Alfonse, lequel ayant prouveu à d'autres desordres, mourut paisiblement l'an 1458. Outre les exploits heroiques susmentionnez, nous en lisons d'autres particuliers non moins memorables, & dont nous representerons quelques histoires dignes d'estre conuës en ce temps. Qui lit & entend en fera son profit.

On lui demãdoit grace, pour un Chevalier prodigue lequel avoit dissipé beaucoup de biens ; & pour n'avoi dequoi payer ses debtes, estoit condamné à punitiõ cor-

porelle. Alfonse declaira que c'estoit raison qu'un tel dissipateur fust chastié au corps, puis qu'il auoit si mal mesnagé ses biens & ceux d'autrui. 2. Ayant un iour commandé que l'on donnast le gobelet, dans lequel il avoit beu, à un ieune gentilhomme nommé Gaspar, l'eschanson n'en voulut rien faire, quoi que le commandement lui en eust esté repeté par trois fois. Le Roi indigné de telle insolence se leve de table, met la main au poignard, & court apres cest eschanson, qu'il ratteint: mais en lieu de le frapper, il jetta son poignard par terre. 3. Passant avec son armee à travers Capouë, un soldat bouillant de cholere lui vint au devant en la grand' place, & empoignant son cheval par la bride, contraignit Alfonse de demeurer court, sans vouloir le lascher qu'apres lui avoir tenu des propos fort indignes, quoi que ce fust le Roi, lors armé de toutes pieces. Neātmoins sans s'esmouvoir, & comme feignant n'avoir rien entendu de toute ceste insolence militaire, il passa outre ne repliquāt mot quelconque au mesdisant. 4. Comme il soupoit, certain vieillard vint lui rompre les oreilles de son babil importun, & le pressa tellement, que le Roi n'ayant pas loisir d'avaler un morceau, commence à dire d'une plus forte voix que d'ordinaire, que la condition des asnes que l'on laissoit paistre à requoi, estoit moins griefve que celle des Rois, & ne fit autre censure à ce babillard. 5. Estant au siege de Pouzzol, pour se recreer il se proumenoit souvent au bord de la mer. Vn iour il trouve le corps mort de certain Genevois jetté des galeres en l'eau, puis poussé des flots au rivage, Soudain il met pied à terre, & fait descendre de leurs chevaux tous ceux qui l'accompagnoyent, commande aux uns d'ensevelir ce corps, aux autres de creuser la fosse, aux autres de le mettre dedans, puis le couvrir de terre: de sa part il accommode de ses mains une croix de bois, & la plante sur la fosse à l'endroit de la teste du mort. 6. Sa coustume estoit d'administrer en personne justice aux pauvres, tous les vendredis, empeschant par tel moyē qu'ils fussent foulez des riches. 7. Ayant esté contraint par la superbe & trop obstinee resistance des Surentins de faire degast autour de leur ville, on l'en vid souspirer & gemir plusieurs fois, & envoyer

vers eux ſon trõpette les prier par divers iours de ne forcer ſa patience & douceur de faire ce dont ils ſe repentiroyent. 8. Il marchoit veſtu ſimplement, tant au regard de l'eſtoffe que de la façon de ſes habits, diſant maintesfois qu'il aimoit mieux eſtre conu Roi par ſes vertus, que par une couronne & avec des veſtemens precieux. C'eſt lui qui a fait rebaſtir de fond en comble le Chaſteau-neuf de Naples, ouvrage magnifique & qui debat de la perfection contre l'excellence des antiques baſtimens.

9. L'armee d'Alfonce marchant vers Capouë, ſe rencontre ſur le grand chemin un pauvre payſan ſuppliant à iointes mains les paſſans pour lui aider à tirer de la bouë ſon aſne chargé de farine. Le Roi ſurvenãt là deſſus met pied à terre, & aide au payſan à relever ſon aſne. Ce ne fut pas ſans ſe bien crotter. Ses domeſtiques y acoururent & le nettoyent: du nom deſquels fut Antoine de Palerme ſon lecteur. Le payſan, qui paravant ne conoiſſoit ſon Prince, tout eſperdu demande pardon, & l'obtient, non ſans riſee des courtiſans. Mais ceſte courtoiſie aſineſque acquit à Alfonſe la bienvueillance de pluſieurs peuples de ces quartiers-là.

10. Il eſtoit docte, ſtudieux, aimoit les ſçavans Theologiens, prenoit ſingulier plaiſir à lire les hiſtoriens, & ſe glorifioit ſouventesfois d'avoir leu quatorze fois toute la Bible avec les gloſes & commentaires. Il frequentoit les Auditoires & Leçõs publiques: eſcoutoit fort attẽtivement les profeſſeurs, nommement les Theologiens: & iamais ne levoit les yeux de deſſus un lecteur ou ambaſſadeur qui parloit de grand ſens: mais demeuroit en place comme ecſtatique & ravi hors de ſoi, tant il aimoit les bonnes lettres. Iamais homme lettré n'aprocha de lui, ſans eſtre honoré de careſſes & largeſſes vrayement royales. Les bons livres, ſur tout ceux des anciens, lui eſtoyent en ſinguliere recommandation, ne tenant compte des choſes que le vulgaire nommé precieuſes, au pris de celles-la. Vn iour il fut gueri de maladie fort douteuſe, ayant ouy la lecture des hiſtoires du grand Alexandre eſcrites par Quintus Curtius, & ne prenoit plaiſir à recevoir preſens que de livres exquis en ſcience.

11. Ayant deliberé ne faire guerre à la Roine Ieanne, qui l'avoit adopté pour fils & heritier, mais la laisser faire du royaume de Naples ce que bon lui sembleroit de son vivant, il se mit à la voile, pour retourner en Aragõ. En chemin il assiegea & print de force Marseille en Provence, qui tenoit pour les Angevins. Les soldats y butinerent: mais Alfonce garantit d'opprobre les femmes & filles refugiees és Eglises, dont il commit la garde à gens honorables, feaux & puissans, de peur que les soldats leur fissent violence. Icelles en reconoissance de si grande faveur lui envoyerent un tres riche present des plus precieux joyaux qu'elles eussent en main : dont il ne voulut rien prendre, mais leur quittant tout, leur donna passeport & saufconduit, pour se retirer hors de la ville où bon leur sembleroit. Pour tout son butin il emporta le corps d'un Evesque de Thoulouse nommé S. Louys, & le donna aux citoyens de Valẽce en Espagne. I'oubliois le recit qu'Antoine de Palerme fait de la merveilleuse & comme incroyable batterie en ce siege de Marseille. Car Alfonse avoit fait placer en une petite Isle, à trois mille pas de la ville, des machines qui laschoyẽt des boulets, ou cailloux, du poids de quinze cens livres chascun, & donnoyent contre, dedans, & par fois par dessus la ville. Avec telles foudres il brisa la chaine du port, & fit de terribles exploits. 12. Ayãt assiegé l'Isle de Zerbi, laquelle il pouvoit conquester dans peu de iours, il receut lettres de deffi du Roi de Tunis, qui s'estoit mis à la voile, & s'avançoit au secours des insulaires. La lettre cõtenoit en substance ces mots : Le Roi au Roi, Salut. Alfonse, nous sçavons que tu as le cœur trop haut pour te contẽter du sac de l'Isle de Zerbi. Pourtant avons nous resolu de te joindre promptement, & (comme on dit) te voir en face : tenans pour asseuré que tu nous attendras : le fuyr estant une lascheté du tout eslongnee du penser de l'homme courageux. Bien te soit.

Alfonse recevant telles lettres, delibera d'attendre le Roi de Tunis, sans plus se soucier de Zerbi, mais s'aprestant au combat. Son adversaire ne faillit pas à l'assignation, suivi de cent mille combatans : nombre presques incroyable en armee Navale de nostre temps. Ceste grãde

de armade campee à un trait de machine de guerre pres du pont & des tourelles qu'Alfonse avoit fait dresser pour aller & venir de l'Isle en terre ferme, ne cessoit d'agacer de cris & de coups de trait les soldats Italiens & Espagnols, qui ne pouvans aprendre le iour de bataille designé par leur Roi, passerent de l'Isle en terre ferme, & chargerent de telle vigueur, qu'ils mirent les Mores en route avec un tel succés, que peu s'en falut que le Roi de Tunis n'y demeurast mort ou pris. Mais remonté sur un Cheval frais il se sauva de vitesse, ayant perdu tous les Capitaines de ses gardes tuez devant ses yeux, les plus vaillans de son armee, toutes ses enseignes, son artillerie & tout le bagage de ce grand nombre de combatans. Iamais soldats victorieux ne se virent plus riches de divers butin que ceux d'Alfonse, ceste journee-la, en l'an 1431.

13. Il estoit en la Duché de Benevent pres de Bouiane, quand on lui vint dire que les ennemis aprochoyent. Soudain ils paroissent, & l'alarme se donne en ses troupes, avec lesquelles il s'avance environ trois mille pas, & s'arreste en rase campagne non loin de la ville de Troye, vis à vis de l'armee ennemie, faisant alte sur un costau, en belle ordonnance de bataille. Le Roi ne bougeoit pour les attirer en la plaine & faire la partie esgale. Eux se sentans en beaucoup plus grand nombre, descendent de leur haut, & à toute bride font une rude charge Quand Alfonse les vid en la plaine, il s'escrie de toute sa force, disant aux siens, Soldats, ils sont à nous, la victoire est nostre, monstrant les endroits où il faloit donner, & d'où ils auroyent le dessus. Soudain il donne des premiers dans le gros, & en moins de rien enfonce, rompt & perce tout ce qui se rencontre, mettant en route ceux que paravant l'on estimoit invincibles. Il les poursuit battant iusques aux portes de Troye, pousse les uns dedans le fossé, prend force prisonniers. Aucuns des siens meslez parmi les fuyards entrent par la porte prochaine dans la ville, sortans par l'autre, & se rendans saufs en l'armee victorieuse.

Vn Cavalier ennemi, voyant Alfonse plus richement armé que nul autre de ses troupes, & ne le conoissant,

s'approchant avec l'espee en main demãde, qui il estoit. Entendant ces mots, ie suis Alfonse, il demeure comme pasmé, tend son espee & se rend au Roi. L'armee retourne au camp, tandis que les gens de guerre se desarmoyẽt & mettoyent à l'aise du corps, Alfonse ne voulut boire ni manger, ni souffrir qu'on le desarmast pour le nettoyer, & changer ses habillemens, que premier il n'eust rẽdu graces solennelles à Dieu de la victoire qu'il avoit obtenue. Il faisoit lors une chaleur extreme en un pays tout rosti du soleil, & c'estoit sur le midi, lui estant encore à jeun, & fort travaillé du chemin & du cõbat, où il avoit esté tousiours des premiers, armé de toutes pieces.

14. Estant fort jeune, lors qu'il succeda à son pere Ferdinand, l'an 1416. avint à une esclave engrossee par son maistre, de crier liberté lors qu'elle acoucha, suivant une loi d'Espagne en ces termes. La fille esclave qui fera enfans de son maistre, soit afranchie. Le maistre fasché de perdre ceste esclave, commence à protester que l'enfant n'estoit pas sien, afin de le retenir comme nouvel esclave & la mere avec. Elle proteste au contraire, affermant & iurant que c'estoit des œuvres de son maistre. La cõiecture & preuve du fait estoit fort douteuse. En cest endroit parut la sagesse d'Alfonse: car il ordonna promptement que l'enfant seroit vendu & delivré au plus offrant & dernier encherisseur. Or comme certain s'avança, encherissant sur les autres, tellement que le crieur public estoit prest à lui estrousser l'enfant, le pere, vaincu de compassion, ne pouvant se contenir de pleurer à chaudes larmes, confessa que l'enfant estoit sien. La mere esclave fut afranchie, & l'enfant commis au pere qui l'avoit advoué.

15. Il marchoit souventesfois tout seul. Plusieurs de ses serviteurs le prioyent de paroir en majesté Royale, environné de gardes. Conseil qu'il desdaignoit, alleguant que sa preud'hommie lui estoit plus que toute la pompe armee du monde: & qu'il n'avoit occasion de craindre, estant bien aimé de tous ses sujets. Estãt en mauvais mesnage l'an 1422. avec la Roine Ieanne, qu'il nommoit sa mere, les principaux du royaume, les gouverneurs des villes & forteresses lui presentoyent les places, tellement qu'en

qu'en moins de rien il pouvoit s'emparer de tout le royaume. En les remerciant, ma reputation, dit-il, m'est plus que tous les royaumes du monde. Ie veux avoir cestui-ci par moyens legitimes, asçavoir quand il plaira à Dieu & à la Roine ma mere. Ce qu'elle châge maintenāt de volonté, ne procede que de la foiblesse de son sexe. Ie n'ai pas oublié, mais doi me souvenir que je suis hôme & Roi.

16. Il souloit serieusement avertir les gouverneurs des provinces & les magistrats des villes, qu'ils se gardassent bien d'observer ni executer aucun sié mandement, s'il n'estoit fondé en honnesteté & droiture : attendu que par fois l'importunité des requerans, ou l'ignorance des afaires estoit cause qu'il octroyoit de lettres derogatoires au droit : enquoi faisant le public estoit offensé, & les gouverneurs & iuges faisoyent tort à leurs consciences.

17. Il estoit fort gracieux , & selon l'avis d'aucuns trop doux , iusques là qu'il pardonnoit à plusieurs qui l'avoyent griefvement offensé. Requis d'estre plus retenu & severe , il respondit , Ie voudroi bien representer à Dieu toutes les brebis qu'il m'a ba llees en garde, saines & saves , depuis la premiere jusques à la derniere. Ma severité me rend agreable aux gens de bien , & ma douceur aux mauvais. Quand les lyons & les ours regneront , ils mordront & deschireront : la clemence convient à l'homme. 18. Comme nul propos ne sortoit de sa bouche , qui ne descouvrist un abysme de sagesse au cœur de ce Prince , sur tout on le voyoit soigneux de mettre en pratique ce qu'il disoit ordinairement, que c'estoit chose honteuse à un Prince de vouloir commander aux autres , & ne sçavoir commander à soi-mesme : estimant du tout desraisonnables ceux qui se laissoyent conduire par gens de qui ils devoyent estre les conducteurs. 19. Au reste , il esleva, cherit & enrichit tous les vaillans capitaines & hommes doctes qui s'approchoyent de lui & souffroyent qu'il leur fist du bien. Vn nommé Nestor de Faense, avoit promis le servir en guerre, & pour faire levee de gēs tiré des cofres d'Alfonse la somme de seize mil escus, avec laquelle il alla se rēdre aux Bolognois & à Francisque Sforce. Le secrettaire

de ce Nestor, arresté prisonnier en fuyant apres son maistre, & amené à Naples, fut sommé de declairer les conditions accordees entre Alfonse & Nestor. Ce traistre fut detesté de tous: mais son secretaire fut rēvoyé sain & sauf par Alfonse, avec argent en don pour faire sa retraite. Il y a cela de notable encore en l'histoire, que Nestor offrit son fils pour ostage en prenant l'argent : mais Alfonse n'en voulut point, disant qu'il n'avoit jamais pretendu tirer service d'aucun que de franche volonté, non point par force & crainte. 20. Ayant desfait & pris Antoine Cadole, l'un de ses principaux ennemis, & outreplus tenant en sa puissance la femme, les enfans & les biens d'icelui, il mit les enfans en pleine liberté avec leurs pere & mere, à laquelle il donna tout l'or, l'argent monnoyé, les bagues & joyaux: & reintegra Cadole en ses autres biens. Tout ce qu'Alfonse eut à sa part, fut un gobelet de cristal. 21. Entendant que ses troupes avoyent esté repoussees de devant un chasteau nommé Bovalenge, il y courut, & empoignant lui-mesme les eschelles les planta dedans le fossé, fit mettre pied à terre aux gens de cheval, qui testes baissees, presenterent l'escalade, & maugré toute resistance se rendirent maistres de la place.

22. Il desfit Iaques Cadole & son armee au passage du fleuve nommé Volturne, & poursuivit ses ennemis si loin que surpris la nuict il fut contraint la passer à l'enseigne de l'estoile, n'ayant couverture que le ciel, nulle table ni couche que la terre, sans viande ni bruvage: les chevaux desnuez de pasture & fourrage : les cavaliers & pietons harassez, destituez de toute substance. Sur ce un de ses domestiques ayant en une valize quelque reste de provision, lui envoye un raifort, un pain, & la moitié d'un petit formage. Mais Alfonse lui renvoya ce present, avec charge au porteur de dire à son maistre, qu'il ne faloit pas qu'un chef d'armee mangeast, tandis que ses capitaines & soldats estoyent à jeun. 23. Se rencontrant au retour de quelque voyage de guerre en un petit village mal accommodé, dont les maisons estoyent pleines de gens, il descend de cheval suivi d'un de ses familiers, & entre en certaine case, où il trouve

pres

pres du feu deux pietons du regiment de Campobasse, qui le mesconoissans se prenent à l'acueillir d'injures, d'outrages & de propos fort picquans, avec menaces que s'il ne deslogeoit promptement ils le hasteroyent bien d'aller avec les tisons de leur fouyer. Alfonse rioit à gorge desployee de ceste fougue soldatesque : la peine qu'il eut fut de retenir son familier, auquel les mains demangeoyent. En fin ces choleres entendans du bruit reconurent le Roi, qui non seulement leur pardonna, mais aussi leur donna de son disné, qu'il fit aporter en ceste case. 24. Son thresorier lui ayant aporté & versé sur une table la somme de dix mille escus, un de ses familiers present s'escrie, que je serois heureux, si j'avois autant d'escus qu'en voila. Prenez-les, dit Alfonse, & à cela ne tiene que vous ne soyez heureux : & les lui donna.

25. Vn chevalier Neapolitain, devenu insensé par le moyen de certain bruvage amoureux, tenoit le gouvernement de quelques places & charges à lui commises par le Roi. Quelques courtisans qui halenoyent ceste proye remonstrent qu'il n'y avoit ordre ni propos, qu'un fol possedast ce qui devoit estre administré par les sages. Le Roi ne voulut dessaisir le chevalier de ses commoditez, ni le degrader : mais dit à ses poursuivans, que ce seroit se comporter en barbare & inhumain, de ravir la substance à ceux ausquels l'inconstance des afaires du monde avoit osté le sens.

26. Depuis qu'il fut Roi de Naples, & durant son administration, il ne s'y trouva brigand ni voleur quelconque : tellement que petis & grands pouvoyent aller & venir à toute heure, en seureté, sans armes & sans compagnie, avec l'or & l'argent.

27. Nul accident ne fit jamais changer de couleur à Alfonse : en tout temps tousiours semblable à soi-mesme, contenance, parole douceur & gracieux visage : parlant en Roi lors qu'il fut prisonnier des Genevois & les contraignant à lui estre tributaires : se comportant comme un des moindres du royaume, au fort de ses prosperitez : prõpt es dãgers à se fortifier, tousiours le premier aux coups, tousiours victorieux, tousiours muni de moyens pour se faire craindre par les ennemis & honorer des

amis, familier, de joyeuse & venerable conversation, prenant plaisir à piquer doucement les autres, & à supporter ce qu'on lui disoit en riant ou à bon escient, sans jamais se courroucer contre aucun qui lui dit verité, supportant d'un royal sousris ceux qui par ignorãce ou imprudence se laissoyẽt aller à des rapports peu asseurez & absurdes. 27. On lui descouvrit un espion en sa Cour nommé Albert Orlãdi. En lieu de l'en chasser, il lui assigna pension annuelle tant qu'il y demeureroit. S'il passoit le temps, ce n'estoit en danses, mascarades, festins, jeux & bastelages. moins encores en desbauches hõteuses : mais seulement à diverses chasses, comme du lievre, du cerf, &c. mais il mesnageoit les heures, tellement que rien d'importance ne demeuroit à expedier. 28. Oncques il ne fut oui, paisible, joyeux, ou esmeu, lascher parole qui peust offẽser oreille honneste & vertueuse : tout jurement, tout blaspheme, tout propos hõteux estoit banni de sa bouche. Quelquefois, mais fort peu souvent, il faisoit mention des os de feu son pere : & c'estoit signe d'esmotion extraordinaire en lui. Ayant en la jambe un ulcere profond, envieilli & dangereux, sans vouloir qu'on le liast, il souffrit q̃ le chirurgien y appliquast le cautere & les fers embrasez, sans gemir, ni crier, voire sans rider le front.

29. Il soulagea les Neapolitains de la pluspart de leurs charges & peages : outreplus il fit present aux uns & aux autres des plus belles villes, des plus riches cõtez & duchez du royaume: disant souvẽtesfois, que le devoir des Princes estoit d'enrichir les particuliers, qui seroyent les thresoriers de leurs Princes, lors qu'ils auroyent besoin de finances. 30. Comme il estoit vaillant & hardi par dessus tous, aussi paroissoit il robuste, agile, industrieux, adroit & exercé à merveilles, pour manier toutes sortes d'armes, nommément pour donner seurement d'un coup de trait, fust de javelot, de flesche, d'arbaleste à un mesme blanc par reiterees fois, sans faillir ni gauchir, & non moins seur de la main es combats contre les ennemis, qu'avec ses amis en temps de paix. Nous avons representé un brief recueil des actes d'Alfonse, *tiré de Barthelemi Facius, de Iean Iovian du Pont, & autres historiens Latins & Italiens.* Combien que le recueil soit desja bien

bien long : si ne leverons nous pas encore la main , sans tracer quelques lignes que le lecteur debonnaire ne desdaignera, comme nous esperons & desirons.

Æneas Sylvius, depuis Pape & nommé Pie second , *au 2. livre de son recueil , touchant les dits & faits du Roi Alfonse*, dit ces mots , Vn jour nous servions le Roi s'en allant de l'hospital de nostre dame en son chasteau. Lors il rencontre un vieillard fort venerable & honorablement vestu, qui le salue , Le Roi se tournant vers nous dit , lors que j'estois campé avec mon armee devant ceste ville (asçavoir Naples) ce vieillard vint à moi au camp , me commandant d'avoir bon courage : pource que dedans le premier jour de Iuin lors prochain , je serois maistre de la ville : que tost apres se donneroit une bataille fort douteuse, en laquelle le chef de l'armee seroit pris : & m'admonnesta de m'en absenter. La premiere partie de sa prediction acomplie touchant la prise de Naples, mon armee & celle d'Antoine Cadole se trouverent pres de Capoue. On disputa en mon conseil s'il faloit donner bataille. Mes gens avoyent peur qu'il ne m'y mesavinst: ce qu'ayant entendu , Quoi ? leur dis-ie : ce qui devroit vous acourager vour descourage. Soudain ie me fais armer, & donnant le signal de bataille, ie charge l'ennemi, dissipe ses esquadrons , mets tout en route, & fai prisonnier Cadole que i'emmeine en mon camp. Le vieillard n'avoit parlé que du chef d'armee en nombre singulier. Alfonse tousiours courageux, fit bien d'esperer la victoire sur l'armee ennemie & la prise du chef d'icelle.

La derniere histoire touche la Theologie practique d'Alfonse. Sa coustume estoit de visiter ses amis qu'il nõmoit ses pensionnaires , sur tout quand ils estoyent malades. Lors il parloit fort familierement à eux, les exhortant d'avoir soin de la santé de leur corps , mais encore plus du salut de leurs ames. Vn exemple de sa pieté suffira demonstree en la maladie d'un jeune gentilhomme de tres-grande esperance & de riche maison, nommé Gabriel de Surrente , affligé de griefve maladie , auquel Alfonse dit en beaux & bons termes ce qui s'ensuit, au rapport *d'Antoine de Palerme en la derniere section du 3. livre*. Mon ami les medecins attestent que tu es

hors de danger de mort, afin que tu reprenes courage, & que tu les croyes en ce qu'ils t'ordonneront. Ie te conseille & prie de le faire, de peur que l'on t'accuse d'avoir abregé tes iours, refusant de suivre leur conseil. Les medecins peuvent beaucoup pour l'entretenement de nostre vie: mais Dieu peut d'avantage & plus asseuremét. Avise donc de l'avoir avant tous autres devant les yeux, adhere à lui de toute ta pensee, c'est ton Createur, ton Redempteur, qui te rend la vie par sa morr, & ton Iuge. Si tu l'as offensé, reconcilie toi à lui maintenant par repentance, priere, confession & sainctes ceremonies: procure qu'il te soit propice, & procede devotemét en tout cela, comme ie m'asseure que tu feras, ayant fait preuve de ta pieté & constance. Cela fait remets toi de cœur ioyeux & resolu à sa sagesse & misericorde: car lui seul conoit ce qui nous est profitable & nuisible. Garde bien que la crainte, ou plustost l'opinion, de la mort t'espouvante. La mort est vie aux personnes qui meurent sainctement. Ceux qui ont bien vescu desirent de sortir du monde & d'estre avec Iesus Christ, afin que pour loyer de leur saincte vie ils obtiennent lumiere eternelle. Pour vrai la mort est commencement de vie, voire une vie exempte de douleurs, de peur, d'envie, d'afflictions, & qui ne verra iamais la mort. Prenant la chose de plus haut, nous trouverons que la mort n'est autre chose que cessation de peché. Car Adam estant tombé en peché par sa desobeyssance contre Dieu, pour ne vivre tousiours pecheur, fut reduit à ce poinct que Dieu ne voulant abolir, mais reformer son œuvre, condamna le corps d'Adam à retourner en la terre de laquelle il avoit esté pris. Quand Dieu veut nous naissons & mourons. Cela regarde sa volonté: nous n'y avons que voir. Il nous a donné ceste franchise, que vivãs sainctement nous facions bonne fin. Faisons nostre devoir: mourons en Christ nostre Seigneur. Ceux qui travaillét apres cela ne meurent pas du tout, mais passent de la corruption à l'incorruption, de la mortalité à l'immortalité, des troubles à la tranquillité. A l'avanture ceux n'ont mal rencontré qui ont appellé la mort le plus grand de tous nos biens: mais d'autant qu'il ne nous est

pas

pas donné de sçavoir ni le iour ni l'heure de nostre deslogement : c'est sagemēt avisé de nous tenir prests, croyans à Dieu, lui obeissans : & le delai en est dangereux, & celui n'est pas sage qui tire l'espaule arriere de ceste consideration. Nous avons veu beaucoup d'hommes emportez de mort soudaine en fleur d'aage, vigoureux, & lors qu'ils ne redoutoyent tel accident, en sorte que ce fust : & d'autres, qui abandonnez des medecins ont recouvré leur premier en bon poinct. Tu me vois maintenant alaigre, dispost & vigoureux, Roi de grands pays, riche, puissant, & conu peut estre entre plusieurs autres. Mais ie ne cuide pas que tous ces biens-la me servent tant peu que ce soit à prevoir l'heure de ma mort. Et quand ainsi seroit, serois-ie si malavisé de cuider que ie puisse lui faire teste tant peu que ce soit? nullemēt. Toutes ces choses donc n'estans en la puissance d'autre que de Dieu, il ne nous reste sinon de reverer la sagesse d'icelui, nous assujettissans à sa volonté tout le temps de nostre vie, mais specialement au iour de nostre mort.

Or d'autant que ie te voi quelque peu fortifié de mō discours, ie continuerai de t'avertir, afin qu'à l'aide de mes paroles tu passes sans frayeur, voire joyeusement ceste heure qui est si courte.

Nous croyons tous asseurement, que Dieu fit l'homme à son image & semblance. Ce n'est pas au corps que nous cerchons ceste image, mais en l'ame qu'il y inspira. La chose estant ainsi, quel plus grand bien nous peut avenir que laisser nostre loge de terre & de bouë, pour retourner & nous envoler à celui, lequel a daigné nous former à sa semblance, afin que nostre ame remplie de son sainct esprit, participant de sa divinité & gloire vive eternellement avec les Anges esleus & les saincts, puis qu'il nous a fait semblables à soi, & que naturellement chasque chose appette sa semblable?

Nous desirons tous estre faits participans de Dieu, & ne pouvons parvenir à la iouissance de ce bien souverain que par la voye & porte de la mort. C'est une felicité de laquelle ne iouissent à salut, sinon ceux qui croyent au nom de Iesus Christ, & à qui cest avantage a esté donné qu'ils sont faits enfans de Dieu. Craignons nous

donques de mourir, & de faire bien tost, voire en un moment aujourd'hui, ce qu'il faudra que nous facions une autre fois, bon gré maugré que nous en ayons? Veritablement, si Dieu ne l'avoit defendu par expres, il ne faudroit pas attendre, mais prevenir la mort & la donner à nous mesmes, afin que nostre ame parvenue tant plustost à nostre Pere & Seigneur, recouvrast & reconust sa simplicité, pureté, eternité & divinité, contemplant les choses celestes, & se trouvant en l'heureuse communion des saincts. Pourquoi donc prendrons nous l'espouvante, au bruit de la mort ou de l'apprehension d'icelle? veu que cela passe en un instant, que nous en sommes incontinent quittes, sans sentir que c'est, ou par un court sanglot & clin d'œil. Puis n'y a rien si tost fait ne si aisé, serons nous si lasches & peu avisez de cuider que nous avons en nostre particulier à faire un autre chemin, que celui de tous les autres enfans d'Adam? Et où avons nous l'entẽdement, si nous pensons que nature nous doive obeyr & que nous soyons quittes de l'obeissance que nous lui devons?

Mais ie sors du monde en fleur d'aage, & encore tout verd! Qu'importe de desloger des premiers, puis qu'il faut desloger une fois? As-tu point pris garde que nostre vie descroist, à mesure que nous croissons? Bonté de Dieu, que peut on imaginer de long en la vie presente, veu que la plus longue vie des hommes est reduite à la mesure de quatre doigts, & ne doit estre estimee que un poinct, comparee à l'eternité? Somme, cela semble recevable, d'estimer qu'il n'y a point d'intervalle de temps en nostre course: mais que nous naissons & mourons en mesme heure. Or celui-la ne semble vivre long temps, & en aage imparfait mener parfaite vie, lequel a vescu jusques en aage de sagesse, c'est à dire jusques au temps qu'il a obtenu ce bien de conoistre Dieu, & qui content de sa conscience, s'est d'ispose de cœur joyeux & content à mourir ou plustost à desloger, tout plein d'asseurance au depart. Qu'on face, si tu veux, un exacte denombrement de tes annees: quel avantage t'apporteroit cest allongement de quelques mois? Ou plustost

plustost quelles incommoditez sentirois-tu du bon œil de ton Prince, de la prosperité de tes parens & alliez, de la paix de la patrie, de ton grand patrimoine, de tes biens meubles, & de tes autres richesses? On sçait qu'il n'y a qu'inconstance & vanité en la pluspart de tout ce bagage. Les fruits amers que nous soulons recueillir de la vie presente, sont qu'en lieu de grace & bien-vueillance elle nous suscite de l'envie & de l'inimitié; des chagrins, douleurs & maladies, en lieu de santé, servitude & bannissement pour domination. Le sage doit couper telles branches par la coignee de la mort, autant que possible & loisible lui sera: lors il doit estimer sa cõdition avantageuse & bien-heureuse, s'il abandonne ces biens decevables, ces fruicts en peinture, ces palais en l'air & fondez sur le vent, lors qu'ils l'environnent & lui plaisent le plus. Ne sois point en souci de tes freres, & des parens & alliez que tu pourras laisser apres toi. Sçaches que ie les aime & aimerai non moins affectueusement que ie t'ai aimé, que ie les avancerai & esleverai en tes charges & dignitez. Aspire à la vie eternelle: & si jamais tu as alaigrement obei à mes commandemens, ores que Dieu tout bon & Tout-puissant, Souverain Roi des Rois, semble t'appeller hors du monde, ren lui graces joyeusement, & t'apreste de franc courage à lui obeyr & le suivre. Ce discours d'Alfonce fortifia tellement le jeune gentilhomme, que tost apres il rendit l'ame à Dieu, avec merveilleuse conoissance de sa grace & grand contentement en soi. Alfonse le fit enterrer magnifiquement & graver ce distique sur sa tombe:

Qui fuit Alfonsi quondam pars maxima regis,
Gabriel, hac modica nunc tumulatur humo.

FANTOSME *avertisseur.*

Les charbonniers, buscherons & paysans d'autour de la forest de Fontainebleau disent, que quelque-

fois ils voyẽt un grand homme noir, avec une meute de chiẽs chasser par la forest, lequel ne leur fait pourtãt aucun mal, & l'appellent le grãd veneur. Ceux ausquels ils en faisoyent le conte, le jugeoyẽt fabuleux. Mais il avint au printemps de l'an 1599. que le Roi estant à Fontainebleau, se donnãt un jour le plaisir de la chasse, acõpagné de plusieurs seigneurs, ainsi qu'il couroit au plus espais de la forest, on entend corner des chasseurs & abayer des chiens comme de bien fort loin, & à l'instant tout aupres d'eux. Quelques seigneurs pres du Roi s'avancent à ce bruit, pour voir que c'estoit. Ayãt fait environ vingt pas ils descouvrent un grãd hõme noir parmi des halliers, lequel leur fit telle peur, que ce fut à qui fuiroit le mieux. Ce noiraut leur parla, mais de voix si espouvantable, qu'ils n'eurent l'asseurãce ni le loisir de bien remarquer ce qu'il leur dit. Les uns rapporterent qu'il avoit dit, M'attendez vous? les autres, m'entendez vous? & d'autres, amẽdez vous. Le dernier semble peu convenable & au fantosme (veneur dangereux) & peu croyable. Aucuns l'estimẽt faux. Si le fantosme a parlé d'amẽdement, ç'a esté par mocquerie coustumiere aux malins esprits, & non par conseil ni exhortation. Quelques esprits hardis en firent des conjectures. Mais le veneur ne fut attendu, ni entendu. Tels avertissemẽs ordinairement sont redoutables, disent peu & beaucoup, souvẽtesfois en jugement à ceux ausquels ils parlent ou paroissent, dont les effects se monstrent ores tost, ores tard. Il n'y a rien si desirable, rien si salutaire que la voix, non du grand veneur, mais du grand pasteur de nos ames. Vn de ceux qui a marqué ceste histoire adjouste le discours du fouetteur de la forest de Lionne, ou le Roi Charles IX. prenoit si grand plaisir à la chasse, qu'il fit dedans ceste forest eslever un bastiment superbe appellé Charleval. Tandis qu'il y faisoit son sejour, plusieurs villageoises en passant par la forest, estoyent estrangement esbahies, de se sentir arrestees, sans voir personne, puis troussees & fouettes si fort, que les marques leur en demeuroyent empraintes aux fesses: puis incontinent entendoyent par la forest un haut cri, comme d'un qui riroit à gorge desployee. Le Roi fit faire enqueste de cela. Plu-

sieurs

sieurs lui asseurerent que c'estoit chose vraye, & en monstrerent les marques: dont chascun rioit. Les vieilles gens du pays disoyent que ce fantosme ne les importune pas tous les ans, mais qu'ẽ certaines annees ils en sont incommodez. Si les François du vivant de ce Roi & depuis sa mort, ont esté fouettez: s'ils ont esté avertis d'entendre & d'attendre, ie m'en rapporte à leur conscience. *Histoire de nostre temps, sous Henri IV.*

FEMMES *qui conçoivent & enfantent hors l'aage ordinaire.*

LE bastiment Royal des bains de Bourbon estant achevé, le Roi Henri III. la Roine son espouse, plusieurs Princes, seigneurs & dames, s'y transporterent, la pluspart pour estre secourus en leurs infirmitez. Le dessein du Roi & de la Roine estoit la seule fecondité, laquelle en ce mesme temps la Comtesse de Fiasque, aagee de cinquante quatre ans, & son mari d'avantage, ayans demeuré vingtquatre ans ou plus en mariage, heureusement s'acquirent par ces bains, prouvee par le Comte de Fiasque leur fils vivant. Mais les arrests du Ciel conclus & emologuez pour le regne de Henri IV. Auguste, denierent ceste faveur de fecondité à la Roine (Louyse de Lorraine) ne voulans que les bains de Bourbon, au preiudice de leur naturelle fidelité, par leurs eaux essentiellement fecondes, esloignassent de la Couronne celui, du nom duquel ils sont celebres, & qui devoit un jour reconoistre leur fidelité, les remettant en leur ancienne splendeur & magnificence. *M. I. Aubery Bourbonnois, D. Medecin au 1. liv. des bains de Bourbon Lanci & l'Archambaud, ch. 9.*

I'adiousterai d'autres histoires de plus long temps, pour amplifier ce chapitre. Valesque de Tarente afferme *au 6. liv. de son Philonium, chap. 12.* avoir veu une femme de gaillarde & vigoureuse complexion, qui ayant encore ses menstrues en l'aage de soixante ans, conceut & acoucha puis apres d'un fils: d'abondant elle en fit encore

deux autres, ayant atteint 67. ans, lors qu'elle se delivra du dernier. Et *Maurice Cordæus en son Commentaire sur le 1. liv. de Hippocrates, touchant les maladies des femmes*, remarque qu'une damoiselle aagee de 70. ans pour avoir esté trop agitee d'un coche avorta d'un enfant bien formé. Vn autre medecin, nommé Nicolas Massa, en l'epistre 29. du 2. tome, declaire avoir veu à Venise une damoiselle aagee d'environ soixante ans, avec un des seigneurs, personnage, fort honorable septuagenaire. Ie la traitoi, dit-il, en sa maladie, l'ayant iugee hydropique, elle gisoit au lict, ayant le ventre fort gros, estrangement degoustee, alteree, & du tout desbifee, tellement que nul de ses parens ni moi n'avions garde de penser qu'elle fut grosse comme les femmes enceintes. Au bout de quinze mois elle accoucha d'une fille, qui n'avoit ni yeux ni mains, laquelle vescut cinq mois. Et pource que cest accident estoit merveilleux, on s'enquit soigneusement du téps que le mari s'estoit aproché de sa femme: & fut sceu qu'il y avoit quinze mois entiers. Pourtant les medecins plus aagez & experimentez, à l'avis desquels (estant lors fort jeune) ie me rangeai, conclurent qu'elle avoit porté cest enfant l'espace de quinze mois. Le vieil aage du mari & de la femme fut estimé avoir causé ce defaut en la confirmation des membres, en la longue portee de la mere, & en la courte vie de l'enfant. Quand les vieillars encore vigoureux rencontrent des jeunes femmes robustes & de haute taille, ils ont maintesfois de beaux enfans. Ailleurs nous avons parlé de filles, qui à neuf, dix & douze ans ont esté engrossees, & n'est besoin d'en faire ici des redites. Pour esveiller le lecteur, ie lui proposerai un enigme, mais d'histoire authentique tres-veritable, & qu'il ne faut nullement revoquer en doute. Vne dame honorable, mere de familles qui ont grandement multiplié, en l'aage de cent trente ans acomplis, & d'ans de trois cens soixante cinq iours & un quart, de iours de vingt-quatre heures, acoucha d'un fils, & en eut encores depuis de son mari, comme aussi des filles.

FOR-

FORCE *agile.*

LE seigneur Iules Cesar de la Scale, vaillant & docte entre les vaillans & les doctes de nostre temps, qui a vescu 75. ans, seigneur acompli autant que peut estre l'homme mortel en dons du corps & de l'esprit, s'estant retiré d'Italie en France, en tous exercices de corps & d'esprit semble avoir surpassé infinis autres. Combien que la goutte l'eust rudement torturé en Italie, & contraint de quitter la fatigue des armes, estant en Agenois il ne laissoit de courir par fois à cheval, jouster, rompre lances, sans avoir oncques trouvé homme qui peust le soustenir. Avec une picque il montoit au faiste des temples. Mettant les poulces sur une haute cuve, il s'eslançoit dedans, & soudain en ressautoit dehors agilement, sans qu'aucun gentil-homme Gascon de tous ceux qui en grand nombre le regardoyent faire, peust l'ensuivre. En l'aage de 62. ans, ayant les mains fort afoiblies de sa goutte, il remua de sa place une grosse & longue poultre de bois, que quatre hommes n'avoyent peu esbranler, & la poussa jusques à l'endroit où elle devoit estre posee. Nous avons parlé en un autre endroit de l'excellence de son esprit, si vif & prompt, que ce n'est merveilles s'il a fait de son corps beaucoup de choses par dessus la commune vigueur des autres.

FORCE *guerriere, heroique, memorable, merveilleuse, & victorieuse.*

CE que l'on escrit du vaillant George Castriot, Prince d'Albanie, surnommé des Turcs Iskenderbeg, c'est à dire Seigneur Alexandre, à cause de ses heureux, valeureux & victorieux exploits ; me semble memorable entre beaucoup d'autres histoires sur ce sujet. I'en ay marqué en la page 1079. du premier Tome quelques faits fort generalement, que i'allonge en faveur de la

Noblesse genereuse. Ce Prince donc en lieu de fuir bataille, iamais ne la refusoit, ains la cerchoit prudemment, ne monstra onques le dos au Turc, ni à autre ennemi, n'eut de sa vie peur, en quelque danger qu'il se trouvast: ne fut jamais blessé, fors une fois & bien legerement en la cuisse. Il fit guerre continuelle à deux tres-puissans Sultans Turcs, Amurath & Mahumeth, desquels il soustint le choc, & qui plus est desfit en batailles rangees sept Bassas leurs Lieutenans, & leurs puissantes armees hachees en pieces, & les restes mis à vauderoute. Il pilla autant de fois leur camp. Quelques historiens disent que ce Prince tua de sa main en divers combats 2. mille Turcs. M. Barlot en escrit trois mille. Il avoit acoustumé de ne donner qu'un coup à ceux qu'il atteignoit. Et pource que son cimeterre estoit grand & fort pesant, il le manioit de telle force & adresse, qu'il n'en frapoit jamais à faute, & le coup portoit tellement qu'il fendoit en pieces ceux qui se rencontroyent devant lui, ou les coupoit en deux par le faut du corps, ou leur avaloit la teste, & quelquefois tout le haut des espaules avec, tant il avoit d'adresse & de force. Les Turcs, eschappez de ses mains ravissoyent en admiration chez leur Sultan ceux qui les oyoyẽt de ceste prodigieuse force de Scanderbeg: tellemẽt que le Sultã Mahumeth desirãt voir ce cimeterre, que Scanderbeg (de ce requis) lui envoya à Constantinople. Le Sultan estimoit ce cimeterre forgé de telle trempe, que nul harnois de fer ne pouvoit resister aux coups qu'il donnoit: mais la force estoit au bras de Scanderbeg, non pas en son cimeterre, qui lui fut renvoyé. Quand ce Prince valeureux entroit au combat, au plus fort de la meslee sa levre de dessous se fendoit, dont sortoit du sang en abondance. Hors des combats le mesme lui avenoit, si en traitant d'afaires importans il s'esmouvoit trop. Il mourut de fievre en son lict l'an 62. de son aage, ayant dominé 24. ans, le 17. de Ianvier 1466. ce dit *M. Philippe Camerarius au 2. ch. du cinquiesme livre de ses Meditations historiques.*

La seconde histoire est de Galeace Bardasin gentilhomme de Catane en Sicile. De temps en temps il creust en telle proportion de grosseur & hauteur de

corps,

corps, qu'il surpassoit tous autres hommes, tant grands fussent-ils, des espaules en sus, estant robuste & fort à l'avenant: brief homme du tout acompli en cest esgard, & qui surmontoit tous autres à sauter pieds ioints, courir, ietter la pierre, manier la picque, jouster & lutter. Outreplus il estoit vaillant, adroit & hardi à merveilles, brave combatant à pied & à cheval: sans que ceste haute siene taille l'empeschast de faire preuve de sa valeur. Car, armé de toutes pieces, le casque en teste, tenant en la main droite une javeline, de la gauche le pommeau de la selle d'un haut & puissant cheval, il sautoit dedans les arçons sans mettre le pied à l'estrief. Quelquefois il montoit un grand coursier, sans bride, auquel il donnoit carriere: puis au fort de la course l'arrestoit tout court, en le serrant de ses cuisses & jambes. De ses mains il soulevoit de terre un asne avec sa charge, qui d'ordinaire est de trois quintaux pesant. Par passetemps il se prenoit aux deux plus robustes hommes qui se pouvoyent trouver: arrestoit l'un de son bras droit, du gauche serroit l'autre en terre, & l'y tenoit sous son genouil: finalement y abatoit l'arresté, & ne cessoit qu'il ne les eust tous deux sous soi, puis il leur lioit les mains derriere le dos. Devant Plombin ville jadis apartenante aux Florentins, lors assiegee par les Espagnols, trois hommes d'armes l'escarterent, & lui coururent sus. Mais il donna tel coup de la garde de son espee à l'un qu'il l'abatit à demi-mort de son cheval en terre. Puis apres il broche des esperons, & court sus au deuxiesme, qu'il empoigne par le faut du corps, lui fait perdre estriefs & arçons, l'enleve hors de selle, & le precipite à bas. Donne si rude coup de coup de coulde au troisiesme, qu'il le contraint se sauver de vistesse. Il combatit deux fois en duel en Italie, & deux fois en Piedmont, tousiours victorieux. *Thomas Fazel, & Cl. Marius en l'histoire de Sicile, Decade 1. livre 3. chapitre 1.*

3. On a publié & imprimé un livre, lequel contient les faits memorables de George de Fronsperg, Baron de Mindelhaim. Combien que Paul Iove le traite rudement (Iove ami, George ennemi de la pan-

toufle du Pape) si magnifie-il sa forte & valeureuse proüesse. Car apres avoir descrit les bons services que ce Baron fit par diverses fois à l'Empereur Charles cinquiesme, nommément à la Bicoque & en la bataille de Pavie, contre le Roi François premier, & ailleurs aussi, ayant tousiours vaillamment combatu en quinze batailles rangees, & en plus de vingt rencontres; il adjouste ces mots, George Fronsperg fut si fort & robuste, qu'estendant le doigt mitoyen de sa main droite, il esbransloit & jettoit hors de place le plus fort homme qu'on eust sceu trouver, tant asseuré fust-il. Il arrestoit tout court un cheval courant impetueusement en mettant la main sur la bride: poussoit à l'aise, avec l'espaule où bon lui sembloit, un canon: marchoit beaucoup plus volontiers à pied qu'à cheval, & cheminant ne trouvoit homme, pour dispost & jeune qu'il fust, qui le devançast. Voyez ce que i'en ay dit au premier volume de ce recueil d'histoires, pag.291.

FORCE *guerriere*.

EN la guerre des Espagnols contre les Mores en la coste de Barbarie, du temps de Ferdinand ayeul de Charles cinquiesme. Roderic Diaze commandant aux troupes en l'absence du capitaine Fernand, depuis gouverneur de Mersalquibir, ne cessoit de harasser les Mores par continuelles courses, surprises, butins & saccagemens. Irritez de tant de pertes, ils resolvent d'employer tous moyens pour l'attraper & deffaire. Vn jour ils le ceignent & l'enserrent de tous costez, suivi de fort petite troupe, à comparaison des Mores. Ne perdant l'esprit ni le cœur au danger, apres avoir courageusement exhorté ses gens à leur devoir, donne à toute bride & se jette en la presse de ses ennemis, où il fit merveilles. Les siens voyans tant de valeur le secondent, & mettent les Mores en fuite. Il poursuivoit un cavalier More monté sur un barbe, qui couroit comme le vent. Roderic ne pouvant le joindre, lui lance sa par-

pàrthisane de telle force, qu'il transperce de part en autre le More, brise l'arçon de la selle, & traverse la teste du cheval. Tout fond en un monceau, & les Mores esperdus d'un si terrible coup, taschent de se sauver de vistesse. Long temps apres un proverbe demeura entre eux, quand ils vouloyent faire quelque imprecation contre un ennemi, de lui souhaiter le coup du capitaine Mersalquibir. *Al. Gomecius au 4. livre de l'histoire de Francisque Ximenes.*

FORCE *merveilleuse.*

DE nostre temps la France a veu un gentil-homme Picard, de haute taille, gros & robuste à l'advenant, nommé messire Louys de Boufflers, nourri en la maison du Duc d'Anghien Iean de Bourbon, & guidon de sa compagnie en la bataille de sainct Laurent l'an 1557. Ce gentil-homme estoit si fort, qu'en pieds & debout il ne trouvoit homme qui peust l'esbransler, ni jetter hors de son plan : ni lever le poulce de sa main droite quand il le tenoit contre son front. Quoi qu'il tinst clos en sa main droite, c'estoit chose hors du pouvoir de quiconque entreprenoit l'en tirer. Son bras droit est maintesfois demeuré victorieux de plusieurs s'efforçans de le faire plier. Il brisoit en deux pieces les fers de cheval. Outre la force il avoit l'adresse à jetter des pierres en l'air, dont il tuoit ordinairement des oiseaux : empoignant un bidet par la queuë, il le trainoit çà & là comme bon lui sembloit : puis l'eslevoit en haut de ses bras, & le portoit fort loin, sans reprendre haleine. Ordinairement il sautoit armé de toutes pieces sur son cheval, sans toucher du pied à l'estrié: devançoit à la course un genet d'Espagne pour deux cens pas : & terrassoit les lutteurs Bretons, pour forts, habiles & robustes qu'ils peussent estre. Lui prenant envie de bander & roidir son bras droit, l'on voyoit esclatter la manche de son pourpoint, tant ferme qu'en fust l'estoffe. Mais en un siege de ville, ce Milon,

sautant un fossé pour estre des premiers à l'assaut qui se preparoit, & voulant hausser sa visiere, pour accourager les siens; une balle de mousquet trouvant ceste ouverture, lui donne à la tempe, dont tout soudain il perdit la parole, & la vie quinze ou seize heures apres.

Vn autre gentil-homme Picard, nommé le sieur du Plouy pres Abbeville, de la memoire de nos peres, homme d'armes, avoit telle force au bras, que prenant de la main droite sa grosse, longue & forte lance de combat, par le bout proche du fer, il en escrivoit estant à cheval son nom & surnom contre une muraille; & manioit ce bois aussi lestement qu'un agile escrivain sa plume: par une force & adresse inimitable.

Prenons une histoire plus proche de nous durant le papat de Sixte V. vint à Rome un gentil-homme Espagnol nommé Hieronymo Ayenza, chevalier de sainct Iaques, lequel fit des essais de sa force excedâs toute creance humaine. Car en la presence du Prince de Parme, qui lors estoit à Rome, & de plusieurs seigneurs, & gentils-hommes de sa compagnie, ayant envelopé de son mouchoir la poincte d'une hallebarde, il se mit à la tordre, ne plus ni moins que l'on feroit un scion d'osier, & continua tant qu'il le mit en menus morceaux. Puis apres, posant la hampe de ceste hallebarde, sous les acoudoirs d'une chaire, frapant dessus avec ses deux doigts indices, il brisa tellement ceste hampe que l'on en faisoit aisément toucher les deux bouts ensemble. Tenant deux ieux de cartes ensemble, il les deschira promptement par le milieu, de ses mains, comme un homme deschireroit quelque simple fueille de papier. Sur ceste humeur de faire preuve de sa force, il empoigne sur la table une assiete d'argent, qu'il goderonna de ses doigts en guise de fraize de collet. D'avantage, ayant fait asseoir quelqu'un des assistans à ce spectacle dedans une chaire, il empoigna de sa main droite l'un des pieds d'icelle chaire: puis esleva ce pesant fardeau en l'air, & le porta tout autour de la salle du Prince. Ces trois exemples de force merveilleuse sont *extraits du chois des histoires aparices, livr. 3. ch. 35. & 36.*

FRA-

FRAYEVR memorable.

EN l'an 1562. La France troublee & les Provinces dans le feu d'une guerre civile, descrite amplement par divers auteurs. Ici ie marque une escriture recueillie de l'histoire generale de Provence escrite par un ennemi capital des Protestans qu'il surnomme Religionaires, comme s'ensuit. Vne grande & antique ville entre Arles & Nismes, & proche du Rhosne estoit en la puissance des Protestans, d'où le Comte de Sommerive leur puissant adversaire, resolut les chasser à coups de canon, & suivi d'un camp composé de quatre cens maistres & de trois mille hommes de pied, conduits par Seigneurs & vaillans chefs de guerre, en deliberation de faire une terrible boucherie. Les menassez, aprehendans le peril imminét, appellent à leur aide le capitaine Grille, commandant en Languedoc en l'absence du Comte de Crussol. Grille amasse environ sept cens harquebuziers, & quelques gens de cheval. Sommerive averti, choisit un de ses principaux capitaines nommé le Pui S. Martin, & l'envoye reconoistre ce secours. S. Martin fit sa descouverte à la legere, disant, que c'estoit le Baron des Adrets chef de guerre, lors merveilleusement redouté des Cath. Romains, lesquels il traitoit à la pareille. Mais le Barō n'y estoit pas. Neantmoins ceste nouvelle de S. Martin estant espandue par le camp Catholique, une Panique terreur cōmence à courir de bande en bande, & semer es cœurs une crainte si mortelle & desreiglee, que sans iugement & resolution genereuse il commence à gaigner le haut en desordre & confusion. Grille & ses compagnons courent apres ces fuyards avec tel succes qu'en moins d'une heure 2. mille Cath. Romains sont ou taillez en pieces, ou estouffez dās le Rhosne, se precipitans les uns sur les autres, croyans trouver plus de pitié au fil des ondes, que des espees. Toute l'artillerie fut perdue & trainee à Nismes: l'honneur du Comte, & de tous ses braves Barons ravalé, les Catholiques abatus, & les Protestans relevez. C'est la confession de *l'historien susmentionné en la page 794.*

GARNISON rudement traictee.

LEs capitaines & soldats des garnisons, sur tout de pays estranges, s'ils ne sont bien forts en retraites fortes contre amis ou ennemis, sobres, desfians, vigilans, sur tout la nuict, sont en danger, notamment s'ils sont insolens & cruels à leurs hostes. En l'an 1556. durant les guerres d'Italie, une villette nommee sainct Paul, dans laquelle y avoit garnison d'Espagnols en grand nombre, fut rendue aux François, apres que les habitans du lieu eurent esgorgé tous ces Espagnols, un excepté, lequel en alla porter nouvelles à leurs compagnons, s'estant pour cest effect, & à toutes peines garanti de ce massacre. *Histoire des guerres d'Italie.*

GARNISON *apreste, autrement traictee qu'elle ne pensoit: & les changemens qui en avindrent.*

AV mois d'Avril de l'an 1572. les afaires des Pays bas commencerent à prendre autre forme que le Duc d'Alve, & les Espagnols n'avoyent pensé. Le Comte de la Marche ayant surpris la Briele, le Duc pensant prouvoir à la tempeste qui acueillit & brouilla ses afaires irremediablement puis apres, jugea qu'il faloit s'asseurer de la Zelande, particulierement de Flessinghe. Il avoit paravant projetté d'en faire une citadelle au bord de la mer, & les fondemens en estoyent ja posez assez avant, tant pour brider tout le pays, que pour empescher la navigation estrangere. Or d'abondant, & pour seure poursuite de son dessein, il delibere d'envoyer garnison aux Flessinghois. Mais se doutant bien, qu'ils ne la receuroyent pas volontiers, sur tout d'Espagnols, & craignant quelque esmotion, il y envoya dés le 26. de Mars certain Italien, nommé Scipion Hampi, ingenieur, duquel il se servoit, pour sous ombre de belles paroles

roles se saisir de la place, afin de se venger des magistrats qui avoyent rebuté ses mandemens touchant la collecte du dixiesme denier. Scipion arrivé à Flessinghe le vingt huitiesme du mois fait assembler la commune, dit avoir tant fait pour eux que le duc au nom du Roi d'Espagne leur avoit accordé grande somme de deniers, pour les employer à la fortification de la ville. Que de sa part il estoit prest & desireux de s'y employer: dont ils le remercierent. Peu de jours apres il se descouvrit à quelques siens adherans. Et le 4 d'Avril il fit ouverture aux murailles de la ville en cinq endroits, alleguant qu'il feroit merveilles, appella les ouvriers pour travailler en tasche, fit dresser un pont au droit de l'une de ces ouvertures. Outre plus on contrefit par ses pratiques les clefs des portes de la ville, & encloüa-on l'artillerie. Le lendemain, veille de Pasques, il mit double garde par tout, advertissant les bourgeois de ne bouger ni s'esmouvoir, encores qu'ils entendissent la nuict un peu plus de bruit que de coustume. Or dix-sept navires partis de Bergopzoom chargez d'Espagnols pensoyent ceste nuict entrer sans resistance dedans Flessinghe, & y tenir garnison par la piperie de leur ingenieur Scipion : mais le temps calme, puis un vent de Nordouest les empescha, & falut remettre leur entree au lendemain. Voila leur premiere traverse.

La seconde fut l'audace de leurs fourriers, qui cuidans tout leur estre possible descendirent à Armuyde, d'où se rendans promptement à Flessinghe, firent assembler le conseil, & tout à la chaude enjoignirent qu'on dressast les quartiers & qu'on fist les logis pour les Espagnols. Durant leur consultation, le peuple s'amasse en troupes par les rues, tout effrayé de ceste redoutable garnison: entre en l'hostel de ville, où tous se mettent à crier, nous ne voulons point d'Espagnols : plustost mourir que les recevoir. Ce fut la deuxiesme traverse. Les bourgmaistres essayoyent d'apaiser le bruit: mais estant mesavenu à l'un d'iceux de dire, si nous voulions recevoir les Espagnols, le sçauriez-vous empescher ? les bourgeois commencerent à s'eschaufer, coururent vers les murailles de la ville pour se saisir de l'artillerie. La trouvans

enclouëe jugerent qu'ils estoyent trahis. Ceux qui s'en estoyent meslez se sauverent de vistesse & ne les vid-on plus depuis. Telle fut la troisiesme traverse à la garnison Espagnole. Mais la quatriesme fut encore plus rude. Car les bourgeois ayans descloué l'artillerie, & voyans l'armade Espagnole s'avancer, forcerent l'arsenal, prindrent pouldres & bales autant que bon leur sembla, & commencent à saluer les Espagnols, qui n'attendans pas si rude acueil calerent voile. Ils n'osoyent aprocher plus pres, n'estans qu'à un trait d'arc de la teste du port. Aussi ne pouvoyent-ils reculer à cause de la maree & du vent contraire. Vn d'entre eux s'estant jetté en mer vint à nage en terre, & entré dans la ville pria les habitãs à mains jointes de ne tirer plus, & que les Espagnols ne feroyẽt faute de se retirer autour de la pleine maree. Ce qui lui fut accordé, moyennant qu'ils tinssent promesse : autrement on les hasteroit de se mettre à la voile.

En ces contrefaites le bailli de la ville courut vistement vers Middelbourg, pour avertir le sieur de VVacken, viçamiral du roi d'Espagne, de ce qui se passoit à Flessinghe, d'où les partisans Espagnols deslogeoyent sans trompette. Apres disné VVacken venu là, demande aux bourgeois, s'ils pensoyent faire bien & prouvoir à leurs afaires? Quelques uns lui repartirent, qu'il estoit cause du bruit. Estonné de leur resolution, il les prie de recevoir au moins cent Espagnols. Refusé, il leur offre des VValons. Nous ne voulons, dirent-ils, ni les uns ni les autres. Ce fut une voix fatale. Car depuis lors jusques à la trefve de l'an mil six cens huict, Espagnols ni VValons, descouverts partisans d'Espagne, n'ont mis le pied dedans Flessinghe. Ce mesme jour de la venue du viçamiral, sur les trois heures apres midi, fut commandé aux Espagnols de se retirer, pour signal on lascha deux coups d'artillerie. Ainsi s'esvanouit la garnison du duc d'Alve, lequel ne fit plus depuis que battre d'une aile, au regard des afaires de la guerre: & voyant ses desseins embarassez & tellement traversez que bien tost il se trouveroit reduit à difficultez estranges, sur la fin de l'an mil cinq cens septante trois, quitta les pays bas, & se retira chargé de despouilles des Flamens en Espagne: lais-

sans

ſant la place au commandeur de Caſtille, lequel trouva plus de beſongne taillee qu'l ne penſoit. On ne ſçauroit dire combien ceſt exploit des Fleſſinghois hauſſa le cœur à la Zelande, Hollande, & autres Provinces. Les choſes admirables y ſurvenues depuis en feront foi à la poſterité.

GOITREVX, ou groſſe gorge.

ALlant de Viene en Auſtriche l'an mil cinq cens cinquante huict, nous viſmes avec esbahiſſement en certain lieu nommé Friſach, un homme, auquel le goitre commençoit depuis les oreilles, & peu s'en faloit qu'il n'eſgalaſt en largeur les eſpaules, pendant au reſte juſques ſur la poictrine. I'eſcri que ce fut avec esbahiſſement, contre l'avis de Iuvenal, diſant, qu'il ne faut s'esbahir de voir des goitreux es Alpes, ce que l'on attribue à l'air & aux eaux. Pour vrai la Stirie eſt remplie de telles groſſes gorges, de qui la parole articulee ſort avec grande difficulté. *Ortelius en ſon Theatre du monde, en la charte de l'Eſclavonnie.* Le pays de Valay abonde auſſi en goitreux : & s'en trouve pareillement pres de VVirtzbourg en Franconie : item en d'autres endroits des Alpes, & en la Val ſondre au pays des Griſons, comme Munſter & Simler le monſtrent : l'vn en ſa Coſmographie, l'autre au livre intitulé *Valeſiæ deſcriptio.* I'ai veu en la ville de Vevay, apartenante aux ſeigneurs de Berne, des montagnars Valaiſans venus là au marché, leſquels portoient des goitres non moins gros que leurs teſtes, & qui les couvroient depuis les oreilles juſques ſur la poictrine, comme ſi c'euſſent eſté tetines de vaches. M'enquerant de pluſieurs, acouſtumez à tels ſpectacles, de la cauſe de telles gorges, ils l'attribuoient principalement aux eaux. I'en laiſſe la conſideration aux Naturaliſtes. A ce propos, Simler recite qu'au canton de Zurich, pres d'un village nommé Flaach, ſe trouve vne fontaine qui fait venir le goitre à ceux qui en boivent: & adjouſte qu'entre les Valaiſans ſe trouve des villages dont

presques tous les habitans sont goitreux : & ceux d'autres villages voisins ne le sont nullement.

GOVTTES *gueries par estrange, & non pratiquable moyen, neantmoins memorable.*

L'An 1596. noble & magnifique seigneur Abraham de Grafenried, avoyé de Berne, racontoit à monsieur le banderet Grafenried, à quelques autres, & à moi, devisans ensemble en son logis, qu'un commissaire, lequel il nous nomma, homme fort goutteux, chargé de grands crimes, fut environ l'an 1576. amené prisonnier à Berne, & plusieurs fois appliqué à la torture. L'ayant soustenue de cœur invicible, & constamment maintenu son innocence, il fut relasché à pur & à plein : d'avantage il s'en retourna chez soi nettement gueri de ses gouttes, & ne s'en sentit point depuis.

I'ai familierement conu, environ l'an 1586. un homme de qualité, lequel en l'an 1570. accusé de quelques forfaits fut mené prisonnier à Berne, où ayant esté plusieurs fois rudement geiné, finalement pour s'estre constamment maintenu en son innocence, fut absous & restabli en sa charge. Beaucoup d'annees paravant il avoit esté miserablement tourmenté des gouttes. Mais au sortir de sa prison, s'estant soulagé par les bains de Valay, il s'est porté sain & gaillard depuis, sans ressentiment quelconque de ses gouttes, & marchoit encores fort droit & à son aise en l'an 1604.

Vn autre notable personnage, emprisonné pour avoir communiqué secrettement avec les ennemis de son prince fut appliqué à la torture. Il estoit griefvement affligé de gouttes par tout le corps. Ayant esté rudement tiré, finalement on le relascha, totalement gueri de ses gouttes, & se porta bien depuis ayant vescu plusieurs annees apres sa delivrance de prison.

Vn goutteux quadragenaire, condamné par justice d'auoir la teste tranchee, estant à mi chemin du lieu ordonné pour le supplice, & lors qu'il y pensoit le moins,

moins, entendit que le prince lui avoit fait grace. Ce qui le fortifia de telle ſorte que tout renouvellé de joye il commence à courir vers ſa maiſon, où il veſquit pluſieurs annees depuis, ſans plus ſe ſentir de ſes gouttes. *Extr. des obſeruations Chirurgiques de M. G. Fabri, ſect. 29. du I. livre.*

Nous laiſſons aux doctes medecins la pratique des beaux remedes qu'ils ont en main, qu'ils ſçauent trouver tous les jours, & qu'ils appliquent au ſoulagement des goutteux. Car nous marquons ſeulement des hiſtoires, & ne touchons point aux cauſes des effects. Il s'eſt trouvé des goutteux, qui du commencement de leur mal, ont eſté delivrez par mediocre diete, & par uſage de quelques pouldres. Les autres s'abſtenans du tout de l'uſage du vin, & des femmes. Les autres par applications d'herbes & ſimples fomentations. Il s'eſt trouvé des goutteux deſeſperez, qui au fort de leurs douleurs extremes ſe ſont fait plonger en des receptacles d'eau froide, où ils ont demeuré plus d'un quart d'heure: ainſi refraiſchis & reportez en leuts couches bien accommodees ont pour une eſpace de temps ſemblé avoir fait peur à la goutte. Autres l'ont combatue par acces recerchez de fievres quartes ou doubles tierces. En ce dernier temps les remedes de toutes ſortes y ont eſté appliquez avec divers ſucces. Pour le preſent il nous ſuffit d'avoir touché les ſoulagemens extraordinaires: mais de trop haute enchere, & que nul goutteux ne ſe reſouldra d'accepter, ſi ce n'eſt à force forcee: non plus que la diete du tout exacte par extreme diſette ou trop rigoureuſe captiuité: comme il eſt advenu à des forçats & autres.

GRANDEVR *du monde conſtamment meſpriſee.*

CHarles fils de Philippe I. Roi d'Eſpagne, fut eſleu Empereur à Francfort, n'eſtant aagé que de vingt

ans, le 28. jour de Iuin, 1519 Le jour precedét Frideric duc de Saxe refusa de grand courage l'Empire, que tous les autres electeurs lui avoient offert de mesme accord. Requis par eux, de dire quel autre prince il estimoit devoir estre esleu? dit soudain n'en conoistre aucun si capable que Charles d'Austriche. Sa magnanimité esmeut les ambassadeurs de Charles de lui faire un present de trente mille florins d'or, lesquels il mesprisa de mesme visage que l'empire. Eux voyans ce cœur inexpugnable, le prierent vouloir permettre aumoins qu'ils en distribuassent environ dix ou douze mille à ses domestiques. A leur commandement, dit-il, mais quiconque prendra de vous tant soit peu, fust ce seulement la valeur d'un ducat, face estat de sortir le lendemain de ma maison & de mon service. Quoi dit, peu d'heures apres, pour n'estre plus importuné de telles gens, il monte à cheval & se retire ailleurs. *Erasme* raconte ceste histoire *en sa 4. epistre du 3. liv.* & dit l'avoir aprise de l'Evesque de Liege, auquel les ambassadeurs de Charles (surnommé V.) en firent le recit. *Sleidan* en dit autant *en ses Commentaires*, qui avoit refusé l'empire ne pouvoit estre esmeu d'une poignee d'escus. Sa vertu le rendit plus admirable encore depuis que la domination de tout le monde: & moins elle eut de reconoissance en terre, plus a elle esté gratuitement recompensee par celui qui donne les couronnes eternelles au ciel. Que pouvoit-il defaillir à un si haut & noble courage, n'ayant rien digne de soi en terre que soi mesme, & s'envelopant de sa vertu & singuliere pieté, qui le rend venerable autant & plus aujourd'hui qu'alors?

GRANDEUR *mondaine malasseuree, enviee, renversee par divers artifices, & vengee apres sa ruine.*

LOuys Roi de Hongrie, desfait par les Turcs l'an 1526. & mort sur le champ de bataille, Iean de Zapolie

polie vaivode de Transsilvanie fut esleu Roi par quelques seigneurs qui le favorisoyent. A l'opposite Ferdinand, frere de l'Empereur Charles V. & mari d'Anne sœur de Louys, bien voulu d'autres seigneurs Hongrois, esleu Roi, s'ensuivit un pernicieux estrif entre ces deux puissans competiteurs, qui finalement s'accorderent. Sur ce Iean vint à mourir, la vefve duquel ayant un fils nommé Estiene, appella les Turcs à son aide contre Ferdinand. Iceux venus en tresgrand nombre se rendirent maistres l'an 1531. ayans deffait les troupes de Ferdinand, & relegué doucement la vefve, son fils, & son principal Conseiller en Transsilvanie. Ce Conseiller, nommé George Martinuse, de maison noble, mais fort pauvre, vint en son bas aage se ranger au service de la mere du vaivode Iean, où il aidoit à porter du bois es fourneaux, & à chaufer les poisles. Ce mestier le faschant, & ne pouvant pour lors trouver mieux, poussé de desespoir il se rédit moine, aprit à lire, & quelque peu de latin, sous esperance de s'avancer entre les ecclesiastiques. Finalement il rentre au service du vaivode, lequel il suivit & servit fort fidelement en son voyage de Pologne vers son beau pere Sigismond, du temps que Ferdinand son competiteur estoit le plus fort en Hongrie. Le vaivode, restabli, choisit George pour l'un des principaux de son conseil, & surintendant des finances. Il estoit desja Evesque de Varadin, & par le testament de Iean fut nommé tuteur d'Estiene avec la Roine. Alors il commence à regarder par dessus l'espaule les autres seigneurs, les esloignant du maniement des afaires. La Roine craignant qu'il n'entreprit encore d'avantage, & le guignant d'autre œil que de coustume, s'ensuivirent force quereles sourdes, reconciliations, & autres artifices, dont la fin fut que la Roine envoya demander secours à Soliman contre George, qu'elle accusoit d'intelligence avec Ferdinand, pour tuer elle & son fils. Le Turc delibere lui aider, dont George sentit le vent, fit sa paix avec la Roine, & trouva moyen de renvoyer les troupes Turquesques plus viste, en moindre nombre & en pire equipage qu'elles n'estoyent venues. Passant outre il traitte secrettement avec Ferdinand, à ce qu'Isabelle & son fils, par le moyen de

quelque eschange convenable, quittassent à Ferdinand toutes pretensions sur la Hongrie, qui seroit plus asseuree contre les invasions des Turcs, ausquels Isabelle avoit recours en tous ses soupçons, par consequent se hazardoit à tout perdre, & sans y bien penser exposoit les autres pays voisins en proye à un redoutable ennemi. Ferdinand qui se desfioit de l'inconstance de George, voyant une porte ouverte à l'establissement de ses afaires en Hongrie, remercie George, l'entretient soigneusement en telle intelligence, & sous esperance de plus grand secours lui envoye un renfort de mille chevaux Hongrois, prie l'Empereur son frere de lui donner avis en ceste occurrence, & quelque chef bien entendu pour avoir la charge de tous les afaires de Hongrie. Par l'avis du Duc d'Alve, du marquis de Pescaire, du Duc de Sesse, & du Cardinal de Granvelle, principaux Conseillers de l'Empereur, Iean Baptiste Castalde, marquis de Cassan, maistre de camp en l'armee imperiale durant la guerre d'Alemagne, où il s'estoit sagement & vaillamment acquitté de son devoir, eut ceste commission, & s'achemina soudain vers Ferdinand, qui lui donna les moyens d'entrer fort en Hongrie, où il commence à prouvoir aux afaires. La Roine Isabelle avoit fait assigner les Estats en certain lieu commode, esperant y oster le gouvernement à George, mal voulu des grands seigneurs, à cause de son grand credit. Lui prevenant le coup assemble ses amis, avec lesquels il resoud de se trouver aux Estats. Comme il faisoit chemin son coche fut renversé par terre, dont aucuns de ses familiers, esmeus, s'enhardirent de le prier qu'il rebroussast chemin, poussé par tel presage. Lui au contraire disant qu'il avoit au ciel un coche favorable, & qui ne versoit jamais, passe outre & se trouve aux Estats en telle contenance, que la Roine quitta la place, se donnant peur de George, lequel se haussa plus que de coustume, & fit en sorte que la Roine commence à le croire plus que paravant, ce qui parut aux effects. Là dessus George acompagné de 400. gentil-hommes de sa suite ordinaire de deux cens harquebuziers, monté en son coche tiré par huit chevaux blancs, entra dedans la ville

ville assignee pour la tenue des Estats. Le Marquis de Cassan le mania selon son humeur, & les afaires passerent de telle sorte, que la Roine Isabelle & son fils furent, sous certaines conditions & recompenses, doucement despouillez de toutes pretensions sur le Royaume de Hongrie, George laissé superintendant des finances avec 4000. ducats de pension, d'abondant creé Vaivode de Transsylvanie avec 15000. ducats d'estat par an: outre d'autres plus grands avantages en Hongrie: ausquels furent adjoustez l'Evesché de Gran, montant à plus de cinquante mille ducats de revenu annuel, & quelque mois apres un chapeau de Cardinal envoyé par le Pape à la poursuite de Ferdinand, qui cerchoit tous moyens de combler ce goufre profond. L'histoire de Hongrie depuis ce temps descouvre le fond de tels conseils, qu'il n'est raisonnable de sonder maintenant: mais c'est assez d'y adorer Dieu en ses jugemens merveilleux.

Le designé Cardinal, homme fort clair-voyant, ne fut pas tant esblouy de la splendeur de sa mitre, de son chapeau, & de son magnifique equipage, qu'il ne se desfiast des paroles & caresses Espagnoles du Marquis. Et se souvenant des obligations qu'il avoit à la memoire du feu Roi Iean, avertissoit soigneusement la vefve d'icelui de se comporter plus prudemment. Elle despitee contre le Cardinal, prit en mauvaise part tous les conseils d'icelui. Voire pour s'en vanger, descouvrit au Marquis tout ce que le Cardinal lui avoit communiqué de plus secret, afin de le faire ruiner par Ferdinand. Qui pis fut, elle lui declaira estre preste de ratifier les conditions proposees es Estats precedens, & de quitter à Ferdinand toutes pretensions sur le Royaume de Hongrie. Soudain les Estats sont assemblez à Colosuvar, sur la fin du mois d'Aoust de l'an 1551. La Roine & son fils, acostez du Marquis & du Cardinal allerent en l'Abbaye esloignee de quelques heures de chemin loin de là, pour remettre es mains des deputez de Ferdinand les enseignes de la royauté, c'est à sçavoir la couronne d'or (que les Hongrois content avoir esté envoyee du ciel au temps du Roi sainct Ladislas, environ l'an mil septante six,) le sceptre d'ivoire doré, la pomme d'or, le manteau royal,

la tunique & les souliers garnis de riches perles & de pierres precieuses. Sur ce la Roine fit une longue harangue à son fils, touchant la necessité de leur condition, & l'avantage qui pouvoit leur en revenir. Puis ayant mis es mains du Marquis les ornemens royaux, en consequence dequoi le Cardinal, les seigneurs & principaux officiers de la couronne, presterent serment de fidelité à Ferdinand, lequel s'empara de toutes les places tenues paravant sous autre nom; elle & son fils (auquel Ferdinand promit en mariage l'une de ses filles nommee Ieanne) ne pouvans plus subsister en un royaume qui n'estoit plus leur; trousserent bagage, & par les hautes montagnes tirerent vers Cassovie.

La difficulté des chemins contraignant de fois à autre ceste pauvre Princesse ainsi degradee de mettre pied à terre dedans les forests, comme son cocher donnoit ordre à son attellage, elle tournant visage vers la Hongrie, & se souvenant à quoi son despit l'avoit reduite, lascha du fond de sa poictrine un tresgrand souspir, & ne pouvant pis ni mieux, grava son nom sur une escorce d'arbre, avec ces trois mots dessous, *Sic fata volunt*, & laissant ce tesmoignage de ses ennuis remonte en coche, poursuit son chemin, & gaigne Cassovie.

Voyons le reste de ceste tragedie. Le Cardinal joyeux d'avoir chassé la Roine, se trouve d'autant plus perplex, pour les difficultez qui se presentoyent. Il faloit s'excuser envers Soliman de ce qui estoit avenu, & lui payer le tribut pour la Transsilvanie. Il desploya là son eloquence, & pour en destourner la guerre fut contraint de pancher du costé des Turcs. Ses mal-vueillans prenans ceste prudence politique au pis, l'accusent couvertement d'estre traistre: somme son malheur le poussa là, que Ferdinand l'eut en petite estime, & Soliman despité contre lui fit remuer les armes en Hongrie, où le Cardinal se rangea, fit son possible de remedier aux desordres, s'efforçant d'un costé de conserver le pays & moderer le despit de Soliman: & de l'autre complaire à Ferdinand & aux Espagnols. Mais il estoit impossible servir à maistres si contraires. Le siege de Lippe ayant esté favorable à Ferdinand, & le gouverneur Oliman, enclos

au

au chasteau voulant se rendre, le Cardinal & le Marquis estoyent d'avis contraires. En fin le Cardinal procurant honneste composition à Oliman fut creu, tellement que ce capitaine Turc sortit avec les siens vies & bagues sauves, mesme fut conduit fort avant en campagne par quelques gens du Cardinal, au pavillon duquel il avoit esté fort long temps.

Quelques capitaines Espagnols infiniement despitez d'avoir perdu une grasse proye, courent apres Oliman, lequel les repoussa heureusement, & se rendit sain & sauf pres du Bassa plus prochain. Desja auparavant le Cardinal avoit esté chargé & accusé à Ferdinand de s'entendre avec les Turcs, & de vouloir dresser quelque nouvelle partie au desavantage des Alemans & des Espagnols. La delivrance d'Oliman servit d'allumettes à ceste paille d'envie, & l'embrasement fut tel que le Marquis se sentant avoüé appelle quelques capitaines des principaux, ausquels il fait entendre que tout estoit perdu pour le Roi Ferdinand, & qu'eux tous estoyent morts, si dedans quelques heures le Cardinal George n'estoit exterminé. D'autant qu'il avoit deliberé d'oster la couronne à Ferdinand par la prochaine assemblee des Estats, & à l'aide des Turcs chasser toutes ses forces hors de Hongrie.

Apres autres discours à ce propos, ils resolvent ensemble de tout ce que l'execution pour la nuict suivante sembloit requerir. C'estoit le quinziesme jour de Decembre 1551. Le capitaine André Lopez suivi de vingtquatre armés vestus à la Turquesque, s'achemine vers le chasteau où estoit lors le Cardinal. Toute ceste nuict fut espouvantable à cause des vents extraordinairement impetueux & des pluyes orageuses. Le froid extremement aspre fit que les gardes du Cardinal ne prenans garde au matin qui entroit ou sortoit. Lopez & les siens se glisserent dans la place. Il ne faloit plus qu'entrer en la chambre. Marc Antoine de Ferrare secretaire du Marquis, homme determiné, s'estoit insinué de longue main si avant es bonnes graces du Cardinal, sous couleur de lui descouvrir les secrets de son maistre, qu'à toute heure il entroit en la chambre de ce Cardinal,

Avant jour il vient heurter à la porte d'icelle, portant une lettre en main qu'il disoit vouloir faire signer au Cardinal, pour estre promptement envoyee au Roi à Vienne. L'huissier lui ouvre, & le void suivi de Sforce Palvoisin, lequel demeure à la porte. Le Cardinal estoit desja levé, couvert d'une robe fourree de martres, assis à table, & lisant quelques papiers à sa maniere acoustumee. Marc Antoine approche, le salue, dit que Palvoisin envoyé par le Marquis attendoit à la porte pour recevoir ses commandemens & porter le pacquet au Roi. Sur ce il presente les lettres, & comme le Cardinal prenoit sa plume pour les soussigner, Marc Antoine lui porte un coup de poignard dedans le sein. Palvoisin entre & desgainant l'espee fend la teste au Cardinal, lequel criant à Dieu par plusieurs fois, & appellant freres les meurtriers, en les conviant de se monstrer tout-autres, survindrent les autres conjurez qui acheverent le massacre de ce vieillard, lors aagé de septante ans. L'histoire marque que le chasteau où le Cardinal fut tué avoit esté basti sur les fondemens d'un convent de moines ruiné par son commandement, l'Abbé duquel voyant qu'on lui renversoit sa demeure, avoit fait une horrible imprecation contre George lors simple Evesque. Ses domestiques observerent aussi le jour devant sa mort, que le prestre qui chantoit messe devant lui, par nonchalance, mesgarde, ou autrement, voulant prendre le pain consacré avoit empoigné le calice, & versé par terre tout le vin qui estoit dedans: ce qui fut pris à mauvais presage, sur tout apres le coup. Mais l'une des principales causes de sa ruine fut l'opinion que l'on imprima en la teste de Ferdinand des immenses richesses du Cardinal : car on ne parloit que de plusieurs millions d'or : & les semeurs de tels bruits ne consideroyent pas les liberalitez & despenses de George, lequel amassoit voirement d'une main, mais il semoit de l'autre, pour maintenir son authorité, conserver la paix, apaiser les malcontens & gratifier aux amis. Or soit que le Marquis, son secretaire & autres se fussent gorgez d'une partie du plus beau de ces thresors, à cause dequoi le capitaine Lopez fut quelques jours detenu prisonnier, soit que les ser-

seruiteurs & amis du Cardinal en eussent destourné la meilleure part, on trouva apres la mort en ses coffres & cabinets dix sept cens livres d'or hors œuvre, quatre mil sept cens nonante trois livres d'argent, neuf cens trente trois livres d'argent nouvellement tiré des mines, & mille medaille d'or de Lysimachus, chascune du poids de trois ducats: force vaisselle d'or, d'argent doré, chaines, carquans, brasselets, pendans, bagues & anneaux en grand nombre: plusieurs gros pacquets de martres zebellines, des tapis & vestemens precieux, une escuirie royale, force chevaux, mulets, & autres haras de grand pris. Cela estoit quelque chose à homme en plus bas degré, non pas à celui que l'on estimoit mieux acommodé qu'un puissant Roi.

Chascun eut sa part de la despouille, qui plus qui moins: mais ce leur fut un or de Thoulouse, & le cheval de Seyan, comme dit l'ancien proverbe. Outreplus tout malheur acueillit ceux principalement qui furent souillez de ce massacre. Les afaires de Hongrie declinerent l'annee suivante à veuë d'œil, & le marquis n'y fit rien qui valust, puis fut contraint en sortir, mal voulu de tous, hay mesme de Ferdinand, des Hongrois & Alemans, & finalement se retira confus en Italie, degradé, regardé de travers & tenu pour homme de peu.

Quant à ceux qui executerent sa commission Sforce Palvoisin mourut prisonnier entre les mains des Turcs, Monin l'un des massacreurs fut decapité pour forfait à sainct Germain en Piedmond: comme aussi Marc Antoine secretaire du marquis eut la teste trenchee en Alexandrie de la paille dont il estoit natif, par le commandement du Cardinal de Trente. Le chevalier Campege, l'un de ceux qui acheverent de tuer George, fut deschiré des dents d'un sanglier en la chasse, devant les yeux de Ferdinand.

Quant à l'estat de Hongrie, depuis l'an mil cinq cens cinquante un, iusques à present, ce pourra estre le chapitre à part de quelqu'un des volumes suivans. Ce que dessus est tiré en partie d'*Ascanius Centorius*, qui a escrit au long *l'histoire des guerres de Transsilvanie*, en partie

de quelques autres notables auteurs. I'oubliois à dire que le corps du Cardinal massacré fut aussi honorablement enseveli, qu'il avoit esté indignement mis à mort.

GOUTTEUX *gueri.*

CErtain personnage demeurant à Heidelberg, homme tetrique & fascheux, affligé de la goutte, ne bougeant du lict, picquoit tous ceux qui s'aprochoyent de lui. Un bon compagnon pouvant supporter quelques traits de gausserie de ce goutteux, s'auisa de la fourbe suivante. Sur le soir de certain jour ayant espié que son patient estoit seul, ses domestiques afairez en divers lieux tant en la maison que dehors, il entre en la chambre du goutteux couvert d'un masque noir, & tout bellement sans mot dire marche vers la couche de son homme, qui estonné de voir un More s'aprocher de lui solitaire & sur la nuict, commence à crier, qui es-tu, pourquoi & d'où viens-tu? L'autre en lieu de respondre s'avance au petit pas, & aproche du lict, & empoignant bien fort par les bras ce goutteux, le charge sur ses espaules, & sans sonner mot ni se soucier de ses clameurs le traine hors de la chambre & par les degrez en bas. Alors continuant en son silence, il met son homme en pieds, le regarde, s'eslongne en arriere, puis acourt à lui pour le charger derechef sur ses espaules & l'emporter loin de la maison. Le pauvre goutteux qui paravant n'eust sceu faire un pas en place unie, ni se tenir sur pied une minute d'heure, moins encore plier ou hausser les genoux, se prend à courir, monte vistement les degrez de sa chambre, ouvre les fenestres, & de forte voix appelle à l'aide ses voisins prests à dormir. Ils y acourent, le trouvent qui ne pouvoit plus souffler. A voix de demimort, il leur conte qu'un fantosme l'avoit tiré de sa couchette, emporté hors de sa chambre, traité miserablement, de sorte que si par plusieurs fois il n'eust reclamé le nom de Iesus, il rendoit l'ame sur le pavé. Chascun s'esbahit de ceste avanture, considerant un homme qui

peu

peu d'heures auparavant ne pouvoit se remuer, avoir retrouvé ses pieds & jambes contre toute aparence humaine. Qu'avint-il ? Le fantosme fit merveilles : son homme fut si bien gueri de sa goutte, qu'il a vescu long temps depuis, sans en sentir atteinte quelconque. *Extrait d'une lettre du Docteur Herman Lignaridus professeur en Theologie à Berne, l'an* 1607. *au mois de Decembre.*

Autre.

Monsieur Fabry, D. Medecin & chirurgien renommé en Alemagne & en Suisse, respondant au Docteur Herman le 14. iour du premier de l'an 1608. de la ville de Payerne, à costé de Berne & de Lausanne, raconte un autre exemple de goutteux gueri par frayeur soudaine & violente. Il y a quelques annees que de nuict, ie ne sçai pour quelle occasion, la grosse cloche du grand temple de Lausanne sonna le tocsain, & mit en merveilleux alarme tous les bourgeois & habitans de ceste ville-là. De ce nombre fut le Commissaire N. Ancel, homme riche, detenu au lict des long temps par les gouttes, qui le pressoyent tellement qu'il n'osoit ni ne pouvoit se remuer. Mais la peur l'acueillit de si pres, que sans delai il quitta sa couche, & se porte à pied dans le chasteau, où loge le Seigneur Bailli, gouverneur de la ville & de tout le ressort d'icelle. Ancel fut lors allegé de ses douleurs par la peur. Mais n'ayant pas depuis bien fermé les portes & fenestres de sa maison, la goutte y revint & s'y maintint sur son hoste jusques à la mort d'icelui.

GOVVERNEMENT *cruel, malheureux.*

Les plus grandes longues guerres de Philippe II. Roi d'Espagne, ont esté en Flandres & es autres provinces des Pays bas, par ses Lieutenans generaux, depuis que Marguerite d'Austriche sa sœur en eut quitté le gouvernement. Elles commencerent par l'opposition au Concile de Trente, item à l'establissement de

l'Inquisition, & par des requestes desplaisantes au Roi. Fernand de Tolede, Duc d'Alve, fut envoyé, lequel ne conoissant pas bien l'humeur du Pays, porta les commandemens de son Maistre à la poincte de l'espee, & voulut forcer par les mains des bourreaux, puis des gens de guerre, & des garnisons, en suite par confiscations & saccagemens, un peuple qui veut estre manié de toute autre sorte. Les Principaux du pays assemblez à Terremonde, y firent une protestation de mourir libres, & de souffrir autant que les Sagontins & Numantins, plustost que de voir leur ancienne liberté estouffee sous la domination des Espagnols : mais l'arrivee du Duc d'Alve suivi de puissantes forces les mit en merveilleux alarme, & fit prendre des resolutions fort irresolues à plusieurs grands & petis qui s'en repentirent tost & tard.

Les Comtes de Horne & d'Egmont qui avoyent (ce disoyent-ils) conservé la derniere goutte de leur sang pour le service de la patrie, l'espancherent sur un eschafaut pour premier exemple de la severité du Duc d'Alve. Ce fut le fruit de leur mespris du conseil de Guillaume de Nassau, Prince d'Aurange, qui les voyant resolus d'aller au devant de ce nouveau gouverneur, predit à tous deux que leurs testes serviroyent de guides aux Espagnols, & leurs corps de planches pour les faire passer. Ainsi donc les Espagnols entrerent es Pays bas, que la longue paix avoit comblé de biens & de delices, & n'y trouverent pour toute resistance que de l'estonnement. Le Duc d'Alve estimoit qu'il n'y avoit rien tant difforme & desordonné qui ne peut estre remis en sa forme & en son ordre par ses remedes, & qu'il n'y avoit point d'exces qui surpassast sa violente authorité. Il commença donc à faire les preuves de ses conseils par executions publiques : mit des garnisons es villes, bastit des citadelles qu'il nomma Castigaveillacos, c'est à dire, chastievilains, declaire criminels de lese Maiesté tous ceux qui ne portent leurs testes à ses pieds, emplit les prisons de ceux qui se plaignent de sa rigueur, les gibets de maints autres qui se fient à sa feinte douceur.

Il fait trancher les testes de dixhuit gentilshommes à Bruxelles, pour apaiser sa colere, & le despit qu'il avoit de

de la victoire du Comte Ludovic de Nassau sur le Comte d'Aramberg, abandonne au sac Malines grande & tres-riche ville de Brabant, pour avoir receu le Prince d'Orange. Et voulant faire acroire que les provinces du Pays bas estoyent pays de conqueste & assujetties par les armes Espagnoles, peu s'en falut qu'il ne les traitast à coups de fouëts & d'estrivieres, comme esclaves indignes d'estre battus en soldats. Bref il voulut les fouëtter d'escourgees par l'imposition d'une taille, nommee le Dixiesme, dont il ne tira que des ruisseaux de larmes & de sang, en lieu des fleuves d'or qu'il s'en promettoit, & dont il fit grosse feste au Roi d'Espagne. Mais ceux de Bruxelles furent les premiers qui s'opposerent à ceste exaction, aimans mieux estre declairez rebelles, que vivre esclaves. Il y eut pour cela quelque esmotion en la ville. Pour l'apaiser, le Duc d'Alve commanda à l'Amman de Bruxelles d'avertir le bourreau, qu'il eust à tenir prestes des eschelles de dix à douze pieds de haut, & mander aux gens de guerre de se mettre en armes: avec menaces à ce bourreau de le faire pendre, s'il n'executoit ce commandement.

La Briele fut prise la nuict, que ceste execution se devoit faire, ce qui empescha & descouvrit l'intention du Duc, voire donna loisir aux menacez de prouvoir au danger qui les menaçoit, & à leur seureté. Ceste invention du Duc d'Alve donna le premier bransle de la ruine des afaires du Roi d'Espagne, & du pays. Quant au Duc, il fut rappellé en Espagne, ne laissant deçà autre memoire que de ses rigueurs soigneusement conservee aux cœurs d'innombrables milliers de peuples offensez, & en l'erection d'une statue de bronze eslevee en la Citadelle d'Anvers, foulant aux pieds les Estats, & se qualifiant du nom de Hercule chasse-mal. L'insolence & la cruauté de son gouvernement despleut au Roi d'Espagne, qui depuis l'esloigna de sa Cour & de son Conseil, fit abatre ceste statue, condamna les formes sanguinaires de ce Duc, par lesquelles il se vantoit d'avoir fait mourir par la main d'un bourreau dixhuict mil hommes, estant la verité qu'on pouvoit dire de lui cõme d'un Empereur Romain (nommé Aurelian) que personne n'avoit

tant beu de vin qu'il avoit espanché de sang humain.

Ce Louys de Requesens, grand Commandeur de Castille lui succeda. Sa façon de commander sembloit plus douce & moderee: mais à la fin elle ne fut pas moins severe ni heureuse, tant à lui qu'au peuple. Il y mourut de peste. Le païs fut acablé de toutes sortes d'oppressiõs par les ravages des soldats. Requesens exterminé, le Roi remit le gouvernement du pays au Conseil d'Estat, l'auctorité duquel ne fut pas assez forte pour retenir l'insolence Espagnole, laquelle en fin, comme un torrent qui rompt toutes ses retenues, se jette au pillage de quelques villes. Anvers, des plus riches & fleurissantes de l'Europe, fut saccagee plusieurs jours durant par les Espagnols, qui entrerent dedans par la citadelle, & y exercerent des cruautez qui n'ont esté sceuës par l'Antiquité; & que la posterité ne pourra croire. Ce fut sur la fin de Septembre 1576. Les autres villes, qui n'avoyent que trop d'occasion d'apprehender le mesme orage, se liguerent d'un commun accord avec celles de Hollande & Zelande, changeans leur patience en vengeance, leur douleur en courage & constante resolution.

De Iean d'Austriche fut envoyé pour commander apres Requesens Il y trouva le service du Roi si abbatu, les conseils si foibles, toutes les volontez si alterees, qu'il suivit (contre son naturel) les avis qu'on lui proposa de quelque forme de Pacification; le principal article de laquelle vouloit que l'Espagnol sortist des pays bas. D. Iean d'Austriche ne demeura gueres en cest humeur, ains jettoit tousiours quelque souspir apres la guerre. Vne victoire à Giblou lui grossit le cœur, pour encliner à des conseils peu necessaires au service du Roi d'Espagne, peu convenables à la condition du temps & des afaires. Ses actions furent à la fin tant odieuses, qu'on le declaira ennemi du Roi & des Estats : & si la mort n'eust arresté le cours de ses desseins, il n'estoit pas pour se soucier plus du contentement du Roi d'Espagne, que de celui de son ambition, laquelle lui promettoit des royaumes tous entiers & tous neufs. Le Prince de Parme lui succeda qui fit mieux, mourut hydropique, & voulut estre enterré en Capuchin. Nous lairrons le gouvernement

ment du Comte de Mansfeld, de l'Archeduc Albert, & de l'Infante sa vefve pour un autre volume.

GVERISON de morsure venimeuse, fort notable.

I'Ai fait mention au deuxiesme volume, de la damoiselle de Rouan, qui pour tout medecin en ses griefves douleurs de corps ne s'aidoit que d'un menestrier jouant de son tabourin & de sa fluste. Maintenant je propose une histoire plus generale, mais non moins memorable, recueillie d'un docte Iurisconsulte Neapolitain, escrivant ce que s'ensuit, tourné du Latin en nostre vulgaire. Theophraste, philosophe excellent, escrit (comme recitent Pline au vingt huictiesme liv. chap.2. & Gellius au 4.liv.chap.13.) que quelques personnes atteintes de morsures par les viperes ont esté seurement gueries au son des flustes & instrumens de musique, touchez par gens experts : comme aussi le medecin Asclepiades a remarqué (ce dit Cælius Aurelianus au 1. liv. de ses chroniques, chap.5.) que les phrenetiques ont esté soulagez & remis en bon sens par la douceur de chansons musicales. On dit aussi qu'Ismenias Thebain guerit plusieurs Bœotiens travaillez de sciatiques & de douleurs de cuisses à l'aide de sa fluste, de laquelle il jouoit excellemment. Tant la nature humaine prend plaisir à l'harmonie & symbolise avec icelle. Cela pourroit sembler incroyable : mais il n'y a pas long temps qu'il nous escheut d'en voir la preuve ; ayans veu des hommes picquez d'une sorte d'araigne nommee Tarantule, ou Phalangium, lesquels ceux du pays appellent Tarantati, en danger de mort revenir à convalescence, oyans un flusteur ou joueur de violon leur sonnant divers bransles & voix de ville : tellement que d'une part atteints du venin, de l'autre touchez de l'harmonie & douceur de l'instrument dextrement manié, ils font espandre le mal par tout le corps, ou peu à peu s'escouler par les veines. La Tarantule est un insecte pernicieux & venimeux, soit

qu'on le touche, ou qu'il touche. A la premiere rencontre vous diriez qu'il ne sçauroit endommager: de fait au printemps & en hiver il n'a point d'efficace. Mais quand le soleil commence à rostir les campagnes de l'Apouille, où tel insecte se trouve, alors comme resveillé & remis en vigueur, sa picqueure est venimeuse & mortelle. Si l'on n'y remedie promptement, l'homme qui en est atteint commence premierement à sentir une stupeur suivie bien tost du trespas. Si quelque robuste corps en eschappe, le gueri lãguit hebeté & demi mort, ne voyant & n'oyant presque goute. On a cerché & appliqué divers remedes à ce mal: le plus asseuré est de trouver soudain un joueur de fluste ou de violon, qui sonne diverses courantes & des bransles de toutes sortes. Alors le patient, qui ne remue ni pieds ni mains, entendant, ce bruit, qui d'une particuliere sympathie, le chatouille & l'esmeut, revenant à soi comme d'un profond dormir, ouvre les yeux peu à peu, puis se met en pieds, & bien esveillé, se prend à danser. Le menestrier poussant peu à peu, l'incite d'avantage, tellement qu'on le void sauter & gambader, mais par quelque mesure & la cadence des fredons: tellement qu'on diroit que ces Tarantati n'ont fait autre mestier toute leur vie que de danser les cinq pas. Il me souvient que passant un jour par ces quartiers en temps de chaleur extreme avec quelques miens compagnons, nous n'entendions par les villes & villages que sons de flustes & de tabourins: & nous dit-on que c'estoyent Tarantati que l'on faisoit danser pour les guerir. Pour en avoir le passetemps nous nous destournasmes du chemin, & fusmes en un village, où nous vismes un jeune paysan picqué de l'insecte susmentionné. Quoi qu'il semblast phrenetique & insensé, si parut-il remuant & branslant tout le corps assez gaillardement, d'un agreable geste de mains, & trepignement de pied s'accordant au son d'un tabourin: pour à quoi s'accommoder tant mieux, comme s'il eust desia senti les fruits d'un tel exercice, il prestoit doucement l'oreille au jeu de son tabourineur, puis soudain il secouoit la teste, les pieds, les mains, & devant nous recommençoit à sauter alaigrement. Cest exercice estimé ridicule, avint q̃ le tabouri-

bouri-

bourineur pour repréndre haleine cessa de sonner: & lors nous aperceusmes nostre danseur tout estonné, tel qu'un hebeté, defaillir soudain & destitué de tous ses sens. Là dessus l'autre empoigne & touche son tabourin : au premier son duquel le patient revient à soi, & devant nous commence à trepigner & baller mieux que devant. On estime & c'est chose vrai semblable, que ceste violence de venin en la partie atteinte, s'espand à l'aide des accords de la musique par tout le corps, & que par je ne sçai quelle proprieté secrette les esprits de ce venin peu à peu s'esvanouissent. Pourtant si les Tarantati ne sont pas bien gueris, & qu'il leur reste tant soit peu de ce venin, leur avenant puis apres d'ouir sonner quelque instrument de musique, comme ecstatiques ils sentent un merveilleux bransle de corps & d'esprit, ce qu'ils demonstrent par le mouvement de leurs pieds, & mains, jusques à ce qu'ils soyent totalement gueris. *Alexandre d'Alexandre au 2. livre de ses iours geniaux, chap.27.*

Iean Baptiste Porte Neapolitain atteste que la Tarantule est ainsi nommee, à cause de Tarente en l'Apouille, & que tout le pays abonde en telle multitude de cs insectes venimeux, que peu de gens en eschapent l'atteinte. Leur picqueure est plus aspre que celle d'une mouche guespe. Ceux (dit-il) qui en sont frappez, ont des accidens divers : plusieurs chantent incessamment, puis pleurent, & entrent en resverie : mais presques tous sautent & dansent. Les paysans moissonnans qui ne s'en donnent garde sont souventefois percez au vif : & tels bestions se tienent cachez en des trous qu'ils font dedans le terres enblavees. On guerit les picquez au son de quelques instrumens de musique, qui les resiouissent & remettent au dessus. *Au 2. liv. de sa magie naturelle, ch.21.* Voila merveilles, ce dit Philippe Camerarius, & ne sçauroit-on rendre certaine raison, pourquoi les morsures de ce bestion venimeux ne reçoivent autres remedes que des melodies & chansons musicales. Pourtant faut-il confesser qu'il y a quelque secrette vertu en la musique, pour esmouvoir les esprits. *Au 2. volume de ses meditations historiques, liv.5. ch.1.*

HAINE irreconciliable.

DEpuis les horribles deportemens du Duc d'Alve & de la nation Espagnole es annees 1567. 1568. & suivantes es pays bas, les Hollandois, Zelandois, Frisons & autres peuples, traitez en chetifs esclaves, ont conceu haine si grande contre les Castillans & tous ceux qui leur adherent, qu'à peine une tresve & paix de cinquante ans pourra rejoindre ces cœurs tant desunis. Entre autres tesmoignages de desfiance extreme, il est souvent avenu aux Hollandois, aux Zelandois, & autres de leur parti, de choisir courageusement la mort, plustost que vouloir se rendre aux Espagnols, ausquels pareillement ils ont fait tresrude guerre, tesmoins les histoires de nostre temps, les pays bas & la mer Hollãdoise ayans esté les tombeaux d'une grand' part de l'Espagne. De ce qui aveindra ci apres, c'est à celui qui sçait & peut tout d'en disposer selon sa sagesse. Pour revenir à mon poinct, outre les histoires recitees ci devant, j'en adjouste ici une, extraite d'une lettre escrite d'Amsterdam le 8. jour de Iuin 1607. environ six semaines apres la perte de la flotte d'Espagne desfaite au destroit de Gibraltar par les vaisseaux de Hollande, desquels estoit admiral Iaques de Heemskerke, vaillant jeune homme, ennemi capital des Espagnols, ausquels paravant il avoit fait de grands dommages. Cest admiral ayant esté tué en la bataille, & sa mort vengee en toutes sortes sur plusieurs milliers d'Espagnols, les uns bruslez, les autres noyez, les autres foudroyez du canon, les autres esgorgez, tous leurs chefs occis, & quatorze grands vaisseaux perdus, outre le saccagement en plusieurs endroits le long des costes de Portugal, la lettre adjouste, le corps de Heemskerke a esté embausmé en ceste ville d'Amsterdam, où il doit estre enterré ce jourd'hui fort honorablement. N'eust esté sa mort l'on eust mené grãde resiouissance de ceste victoire avec feux de joye. Il est fort regretté & sa vaillance offusque le nõ de l'admiral precedent, qui l'hyver dernier,

dernier, en lieu de prester combat se retira, laissant son Vice admiral engagé parmi dixsept gallions Espagnols, contre lesquels il se battit trois iours & trois nuicts avec une hardiesse incroyable. Au quatriesme iour n'en pouvant plus, & son vaisseau tout brisé de canonnades, lui & les siens apres une triple fanfare de trompettes, mirent le feu en leurs poudres, aimans mieux mourir que tomber es mains des Espagnols. C'est le contenu de la lettre susmentionnee & le trait d'une terrible resolution, commune neantmoins aux Hollandois & à la pluspart de leurs associez, lesquels periront tous de la sorte ou autre semblable, plustost que subir le joug de la nation qui se promet une monarchie. La posterité verra ce que tels Monarques executeront. Souventesfois qui beaucoup entreprend, peu prend, ou (comme dit l'ancien proverbe) qui trop embrasse mal estreind. Adjoustons, maint roitelet propose, mais le grand Roi dispose: & renvoyons les hautains à l'eschole des pays bas.

HERMAPHRODITES.

J'Ai conu un Hermaphrodite, estimé femme mariee, & qui avoit fait quelques fils & filles à son mari: mais au demeurant si lubrique & enragee, qu'elle desbauchoit des servantes & les engrossoit. *Hierosme Montæus au 1. liv. de la Theorie de medecine, ch. 6.*

Du temps du Roi Louys XI. avint à un Hermaphrodite en Auvergne de concevoir & enfanter. *Guaguin au 10. livre de ses Annales. Marcel. Donat. au 6. livre de ses histoires ch. 2.* Raphael de Volaterre au 24. livre de ses Commentaires parle d'une fille Romaine qui devint homme le iour de ses nopces. Iean Iovian du Pont rapporte qu'une Italienne ayant fait un fils, devint hôme: ce que *Marcel Donat* au liv. & ch. susmentionné conferme par le tesmoignage d'Antoine Colot. Et *Baptiste Fulgose au livre des exemples, chapitre sixiesme*, raconte que Ludovic Guargne citoyen de Salerne eut cinq filles, dont les deux pre-

mieres, Françoise & Charlotte, parvenues en l'aage de quinze ans devindrent garçons, en prindrent l'habit, furent nommez François & Charles.

Antoine Loqueneux receveur des tailles pour le Roi à sainct Quentin, m'a affermé avoir veu un hôme au logis du Cigne, à Reims l'an 1560. lequel on avoit estimé estre fille iusques en l'aage de quatorze ans: mais se joüant & folastrant avec une châbriere ses parties genitales d'homme vindrent à se developer. Le pere & la mere conoissans cela lui firent par authorité de l'Eglise changer le nom de Ieanne à Iean, & lui furent baillez habillemens d'homme. *Ambroise Paré au 14 livre chap. 7.* Il y fait mention aussi de Marie Germain, de laquelle a esté parlé au premier volume de ces recueils, en la section intitulee *femmes devenues hommes*. Et d'autant qu'il en parle plus au long, ie transcrirai ses mots. Estant à la suite du Roi Charles IX. à Vitry le François en Champagne, j'y vis un certain personnage nommé Germain Garnier, aucuns le nommoyent Germain Marie, parce qu'estant fille, on le nommoit Mariee, jeune homme de moyenne taille, trape & bien amassé, portant barbe rousse assez espaisse, lequel jusques au quinziesme an de son aage avoit esté tenu pour fille, attendu qu'en lui ne se monstroit aucune marque de virilité, & mesmes qu'il se tenoit avec les filles en habit de femme. En l'aage susdit courant viste es champs apres des pourceaux qui alloyêt dedans des bleds, trouvant un fossé voulut le franchir. L'ayant sauté, sur l'heure vienent à se desveloper les genitoires & la verge virile, s'estans rompus les ligamens qui les tenoyent clos. Cela ne se fit sans douleur : de retour en la maison, se plaignant, visite faite par Medecins & Chirurgiens, fut trouvé masle, non plus femelle : & par l'authorité de l'Evesque en assemblee de peuple receut le nom de Germain en lieu de Marie, & lui fut dôné l'habit d'hôme. La raison pourquoi les femelles peuvent degenerer en masles, est briefvement touchee par le susnommé, & ne pretendons entrer es disputes des Medecins ni d'autres en ces recueils, pour ne nous estendre outre nostre intention.

Marcel Donat escrit que la fille d'un nommé Torache,

che, de Spolette, parvenue en l'aage de dixhuict ans, devint homme. *Au 6. liv. ch. 2.* & un Medecin Aleman nômé *Culmannus* marque avoir entendu en presence de deux autres siens côpagnons d'un anatomiste en la place Maubert, que pres de Corbeil sur Seine, fut veuë une fille qui en l'aage de quatorze ans devint garçô, & changea de nom, d'habit, & de compagnie de là en avant.

HISTOIRE *estrangement diverse, & vrayement memorable.*

L'An mil six cens & un le bruit courut par toute l'Europe, ce dit *Pierre Matthieu* au 4. livre de sa grande histoire de France, que Don Sebastian Roi de Portugal estoit en vie: & comme les fables rencontrent volontiers plus de creance & d'aplaudissemés que la verité, les Portugais donnerent incontinent corps à ce bruit. C'estoit atheisme entr'eux de ne le croire, inhumanité aux Princes & Republiques de l'Europe de ne le secourir, & injustice de ne le traiter en Roi. L'on a veu de tout temps sous quelque ressemblance de visage & de taille, des impostures & suppositions si estranges, que le plus seur est de ne s'en esmouvoir, premier que le temps en ait fait son jugement. On a veu un faux Alexandre suivi à Rome par une grande multitude de Iuifs, comme fils d'Herodes Antipas, l'imposture duquel estant descouverte, il fut condamné aux galeres. On a veu un faux Smerdes receu pour Roi, l'espace de sept mois, comme fils de Cyrus, & reconu aux oreilles coupees, qu'il cachoit sous sa chevelure, pour un imposteur, tué par les principaux du pays. On a veu un faux Neron, qui faisoit croire que le bruit de la mort de Neron estoit faux, & qu'un autre avoit esté tué en sa place. Cestui-ci sousleva toute l'Asie: l'Empereur d'alors s'esleva contre lui, le desfit sur mer, & envoya, son corps à Rome. On a veu à Constantinople un faux Alexius, qui ressembloit non seulement de visage & de poil, mais encore de begayement de langue, au vrai Alexius fils de l'Empereur Comnene, qui eut mis en trouble tout l'Empire, si un prestre ne

l'eust tué en son lict. On a veu des faux Henris, des faux Friderics, faux Alphonses, faux Baudouins. L'imposture & la piperie sont aussi vieilles que le monde mais on n'a rien veu de semblable à ce qui s'est dit de ce prisonnier.

Il y a vingt ans (ce fut l'an 1578) que les amis du Roi don Sebastian de Portugal ont pleuré son malheur, les Mores s'en sont esiouïs, le royaume de Portugal en a fait les funerailles, le Roi d'Espagne a donné cent mille escus pour avoir le corps; quatre Rois ont regné depuis, comptant l'eslection de D. Antonio : & neãtmoins il se trouve un homme, dont le front est si rompu, qu'il veut rompre la teste à tout le monde, pour se faire croire le vrai Roi D. Sebastian de Portugal. Il se presente au Senat de Venise, demande d'estre ouy. Il raconte l'histoire de sa vie & le regne de ses peres en Portugal, sa route en Afrique, sa retraite en Calabre, & la resolution qu'il avoit fait de ne paroistre iamais au monde, pour la honte de son infortune & la peine de son imprudence, si l'esprit de Dieu ne lui eust inspiré une autre volonté & fait esperer de le faire reconoistre pour tel qu'il l'avoit fait naistre. Dit, qu'entre tant de puissances souveraines du mõde, il ne s'estoit adressé qu'à la republique de Venise, pour juger de la verité de sa condition. Pour en donner plus de preuve, il remarqua avec de grandes circonstances les Ambassadeurs qu'elle lui avoit envoyez autresfois, les responses & despesches qu'ils en avoyẽt rapportees, les difficultez que l'on y faisoit. Le Senat qui en toutes choses, & principalement en celles de l'Estat, où l'on ne peut faillir deux fois, va tousiours avec le poids & la sonde en main, fit recercher les relations & les trouva conformes à ce qu'il disoit des Ambassades vers le Roi D. Sebastian. Il fut enquis prudemment & judicieusement de l'Estat d'autres affaires, à quoi il respondit si hardiment, qu'il fut tenu des uns pour le vrai D. Sebastian, & par les autres pour magicien. L'Ambassadeur d'Espagne soustint au nom de son maistre, que cestui-ci estoit un imposteur, & le fit arrester dans les prisons de la Seigneurie. On lui fait son proces, on se travaille à verifier la ressemblance des corps, on le fait despouiller nud, pour voir si les marques qu'il avoit au

corps

corps respondoyent à celles que plusieurs avoyent remarquees au Roi D. Sebastian. On y en trouve dixsept, dont quelques unes pouvoyent estre par artifice, les autres par nature, comme l'une des mains plus longue que l'autre, une levre grosse, telle que la portent les Princes de la maison d'Austriche, de laquelle D. Sebastian estoit descendu par son ayeul Iean III. Roi de Portugal, qui avoit espousé D. Catherine sœur de l'Empereur Charles V. & par sa mere D. Ieanne fille du mesme Empereur. En fin, apres que le Senat l'eust longuement detenu prisonnier, ne sachant s'en desfaire, ordonna qu'il vuideroit les terres des Venitiens dans trois iours, à peine de la galere. Arrest trop doux contre un imposteur, trop cruel contre un Prince, sinon que ce fust pour donner moyen à ce prisonnier de se sauver ou de cercher iustice ailleurs.

Quand il fut en liberté, quelques Portugais demeurans à Venise, le supplierent de leur parler (il avoit esté prisonnier deux ans entiers, & en sortit le 16. iour de Decembre 1600.) afin de reconoistre si la parole leur donneroit autant de croyance de sa qualité comme son visage, ne pouvans que par le dehors iuger du dedans, duquel la conoissance n'apartiēt qu'à celui qui preside aux esprits & intervient au milieu de nos pensees. Il leur dit d'une façon toute Portugaise, altiere & royale; Ne doutez point, mes enfans, que ie ne sois ce miserable Roi D. Sebastian de Portugal, indigne & de la possession de son royaume, & de la lumiere qui esclaire tout le monde, & de la vie que ie n'ai sauvé que pour le salut de mon peuple. Quand ie me represente que contre l'advis du Cardinal mon oncle, du Roi Philippe, de la Roine Catherine ma mere, & de tout mon conseil, j'entrepris la defense & le secours d'un infidele Muley Hamet, chassé du royaume de Fex & de Maroc, contre Muley Maluc, sans qu'il en peust revenir autre gloire à la Religion Chrestienne, ni à moi autre contentement que la fumee d'une vaine reputatiō: Que pour faire ceste armee ie chargeai mes sujets d'exactions iniustes, & contraignis ma noblesse, sur peine de perdre ses privileges & fiefs, de me suivre: Que l'ayant mis sur pieds, j'en licenciai à Cadis,

pour une trop presomptueuse confiance, croyant plustost les mensonges que Muley Hamet me faisoit entẽdre des intelligences qu'il avoit en Afrique, & les gens de guerre qui l'attendoyent, que les raisons de mes bons serviteurs, qui me remonstroyent l'inesgalité des forces & la foiblesse du secours: Que l'impetuosité de ma mauvaise conduite a fait l'Afrique le tombeau de tãt de milliers de personnes qui pouvoyẽt utilemẽt servir la Chrestienté: il ne me reste aucun sentiment pour le monde, & voudrois que ma mort m'eust des pieça deschargé du pesant fardeau de la vie, estant desormais las & ennuyé de rouler parmi les miseres de la fortune. Mais puis que i'ai apris par moi-mesme & mon propre malheur, qu'il n'y a point de prudence qui ne bronche devant les iugemens de Dieu, & que rien ne peust destourner les arrests de ceste fatale disposition, ie suis contraint d'aller où son commandement me porte, & me faire paroistre ce qu'il a voulu que ie fusse.

Ces paroles tirerent des larmes du parlant & des escoutans, lesquels croyans faire un grand bien à la patrie, de sauver la reste de leur Roi, & de la mettre en lieu de seureté l'habillent en religieux de l'ordre de S. Dominique, & le conduisent à Florence, pour aller plus seurement à Rome. Le grand Duc le fait arrester par l'avis de l'Archevesque de Pise, & en lieu de l'envoyer au Pape le remet entre les mains du Viceroi de Naples le 23. iour d'Avril 1601. l'ayant gardé environ trois mois. Quand il se vit en la puissance des Castillans, & eut reconu que le grand Duc s'entendoit avec eux, il dit tout ce que Cotys avoit dit à Rescuporis son oncle, qui l'avoit surpris à la bonne foi & rendu prisonnier, lui reprochant la foi, la royauté, les dieux d'une mesme famille, & le droit de l'hospitalité. Vn Prince n'est pas loué de mettre un suppliant entre les mains de sa partie. L'histoire est belle à ce propos de Cyrus, qui menaçoit de faire la guerre aux Cumeans, s'ils ne lui rendoyent Pactias pour le punir. Eux se trouvans pressez d'un costé des menaces d'un puissant Prince, & de l'autre costé de la raison, qui ne leur permettoit de violer le droit des gens, en livrant celui qui s'estoit mis sous leur protection, avoyent les opinions

nions

nions suspendues entre la crainte des menaces & les raisons du refus. Ils envoyerent des Prestres consulter l'oracle, qui leur respondit qu'ils devoyent rendre Pactias aux Perses. Ceste response rapportee trouva les volontez de plusieurs disposez à l'effectuer. Aristodicus homme de creance & d'authorité parmi eux, osa soustenir que les deputez avoyent rapporté faux, & qu'il n'estoit pas croyable que les dieux conseillassent une telle iniustice. Sur ceste incertitude on y en renvoya d'autres, & Aristodicus avec eux, afin de prendre garde que la demande fust selon l'intention de ceux qui les envoyoyent, & la response selon ce que diroit l'oracle auquel ils estoyent envoyez. Il respond comme devant. Aristodicus irrité de telle response se pourmeine autour du temple & se mit à jetter des pierres contre les petis oiseaux qui avoyent fait leurs nids sous le couvert du temple. Il entend une voix qui s'escrie, di meschant, pourquoi es-tu si hardi de chasser de leurs nids mes petis nourrissons? Ie fai, dit Aristodicus, ce que vous faites. Car vous commandez que nous rendions ceux qui se sont rendus à nous comme en un temple, & se sont fiez à nostre sauvegarde. L'oracle redoublant la voix & la cholere les rêvoye avec ces paroles, allez meschans, ie l'ai fait pour vous confondre tous: car il ne faut point importuner l'oracle, si vous devez rendre vos supplians. Aristodicus s'en retourne à Cumes avec ses compagnons. Sur la response de l'oracle, Pactias fut renvoyé à Mitylene, n'estimant raisonnable de le donner à Cyrus qui l'eust fait mourir, ni de le garder en leur ville & lui donner occasion de l'assieger.

Mais le grand Duc voyant que le Roi d'Espagne avoit une grande armee tonnant & estonnant toute l'Italie, & menaçant ses Estats, jugea utile de n'augmenter le courroux d'un puissant Prince, & fit un traict de sagesse, d'en destourner les efforts & eviter l'orage, pour n'entrer en une guerre dôt la fin ne pouvoit estre q̃ ruineuse. On louë un Empereur, qui faisoit sous mains de grâds presés à plusieurs Princes pour avoir la paix, parce qu'il faisoit plus en se reposât, q̃ tous les autres en guerroyât. Le prisônier fut côduit au Viceroi de Naples, devât

lequel il se presenta d'un front aussi asseuré & eslevé que au Senat de Venise & au grand Duc. Entrant en la salle, de loin qu'il s'approcha du Viceroi, qui ou pour la reverence de ceste action, ou pour la disposition du temps, estoit à teste nue, il lui dit tout haut, couvrez-vous Comte de Lemos. Ceste parole poussee avec gravité & hardiesse estonna les assistans. Ceux qui font ces fourbes ne sont jamais sans hardiesse & effronterie. Tesmoin cest esclave qui dit à Tibere, qu'il s'estoit fait Agrippa à la mesme façon que Tibere s'estoit fait empereur. Le viceroi repart, d'où avez-vous le pouvoir de me commãder? Il est né avec moi, respõd l'autre, vous feignez de ne me conoistre. Ie sçai qui vous estes. Souvenez-vous que Dõ Philippe Roi de Callille mon oncle, vous envoya vers moi par deux fois. Il discourut de ceste action si clairement & distinctement, qu'il laissa un grand trouble en l'ame du Viceroi, & une grande opinion en celle des assistans qu'il disoit vrai. Le Viceroi lui dit qu'il estoit un imposteur. Ce trait de mespris & d'injure, insupportable aux gens de cœur, offensa tellement l'injurié, qu'il usa de paroles aigres & rudes contre l'injuriant.

Il ne peut pour cela s'afranchir de la prison au Castel d'Ovo, où il ne crioit autre chose, sinon qu'on le menast en Portugal, qu'on le fist voir au peuple, & que non seulement les hommes, mais les bestes & les pierres le prẽdroyent pour le vrai Roi Don Sebastian de Portugal. Plusieurs le prenoyẽt pour un Calabrois né de Taverne & moine renié : autres pour Marc Tule Catizion, d'une terre de l'Apouille. Les Portugais iurent par sa vie & par sa teste : les prisonniers au mesme Chasteau le voyant tous les matins à la messe y reconoissoyent quelques traits de Prince, qui leur faisoyent dire ou qu'il estoit le Roi Don Sebastian, ou un diable. Psaphon a esté estimé dieu aux comices des oiseaux, & imposteur par le iugement des hommes. Les plus avisez ont tenu celui-ci pour un affronteur, les ignorans pour magicien, les simples pour Roi. Il a esté comme faussaire condamné aux Galeres. Ie m'estonnerois, pourquoi la peine n'a esté de mort, si ie ne sçavois que la mort qu'on appelle horreur des horreurs, & des choses terribles la plus terrible, n'est

que le mouvement d'un instant,& qu'il n'y a telle mort que celle qui fait sentir la peine de la mort sans mourir, & en laquelle les comites traitent les hômes avec moins de pieté que les chiens. Peine si odieuse qu'elle rend les hommes libres esclaves,& les despouille de toutes actiôs civiles. Peine si miserable, qu'encores que le vaisseau auquel les forçats sont attachez facent naufrage,& que par hazard & dexterité quelqu'un en eschape, leur bône fortune ne les delivreroit, sinon qu'il y eust lettres & commandemens du Prince pour leur liberté. Iusques ici i'ai descrit les paroles de P. Matthieu, qui sont à la fin du quatriesme livre de sa grande histoire de France. Mais pource que P.V. Cayet son concurrent & emulateur,en une mesme histoire de la paix sous le Roi Henri quatriesme represente ceste tragedie du vrai ou faux Sebastian en beaucoup de circonstances,non indignes d'estre ramentuës, encores que nous allongions le propos, ce sera peut estre pour plus grand contentement des lecteurs,qui diront tant plus meurement leur avis de cest affaire. Ce deuxiesme donc en parle comme s'ensuit.

Apres la bataille d'Alcasserquibir, que les Mores gaignerent sur les Portugais en la coste de Barbarie l'an 1578. leur Roi fit reconoistre les morts : & entre iceux fut pris pour le Roi Sebastian un corps blessé de sept grandes playes, & desfiguré tant pour ses blessures,que pour la corruption qui s'y estoit mise à cause de la chaleur de la terre: lequel corps il commanda estre mis en une tente, afin qu'il fust veu & reconu de tous, & qu'il y eut quelques prisonniers Portugais, qui le iugerent estre le corps du Roi Sebastian : combien qu'il n'en eust les marques que nous dirons ci apres. Depuis, le corps fut gardé en Alcasserquibir, distant de deux lieuës du champ de bataille, & de là fut puis apres rendu au Roi Philippe pour cent mille escus (combien qu'autres disent qu'il fut donné liberalement) lequel le receut côme corps du Roi Sebastian, quoi qu'il n'en eust aucuns signes,& le fit enterrer au sepulchre des Rois de Portugal, dedans l'eglise de Bethlehem, à une lieuë de Lisbonne, qui est un Convent de Hieronymites, apres lui avoir fait tous les obseques requis & acoustumez. Mais les

Portugais disent qu'ils ne creurent iamais que ce fust le corps du Roi Sebastian, ne qu'il fust mort: ains qu'il s'estoit embarqué (comme il sera dit ci apres) & s'en estoit allé en Algarbe dans un monastere de Hieronymites, (selon aucuns) de Cordeliers qu'on appelle *los descalzos*, pieds deschaux, & qu'il s'y estoit fait penser: ce qu'ils disent avoir esté verifié par un des serviteurs du Cardinal Henri oncle du Roi, lequel estoit hõme d'eglise, & feal à son maistre, qui rapporta acte & signature du gardien & des Religieux de ce Monastere de Hieronymites. Ce serviteur avoit nom Manuel Antonez. Mais le Cardinal Henri reconu & aprouvé pour Roi n'en dit mot pour lors, ni ce Manuel Antonez: ce qui a causé depuis (disent-ils) un grand mal au royaume: car le Cardinal venant à mourir, nonobstãt que les Portugais esleurent apres lui Don Antonio, Prince de Portugal, pour leur Roi legitime, neantmoins le Roi de Castille s'est emparé du Royaume à force d'armes, tant par mer que par terre. Depuis Manuel Antonez voyant qu'on parloit l'an 1598. de Don Sebastian qui estoit retrouvé, declara l'acte ci dessus, & estant mandé par devers le Roi Philippe il y alla: mais on n'a sceu depuis qu'il estoit devenu. Le bruit fut qu'il estoit mort.

Or les Portugais croyent que le Roi Sebastian voyãt la bataille perdue, & se trouvant en danger d'estre pris, se defendit vaillamment, tua quelques uns qui taschoyent l'arrester, puis alla se cacher entre les morts iusques à la nuict, laquelle venue il se leve, & passe vers la mer, où estoit le reste de son armee sur les vaisseaux à la rade. Il rencontra le Duc d'Avero, Christofle de Tabora son grand familier, le Comte de Redonde, & autres grands Seigneurs, avec lesquels il s'embarqua, & s'en allerent en Algarve, où il se fit penser, renvoyant ses vaisseaux. Lui se resolut avec lesdits Seigneurs d'aller circuir la terre en Europe, en Afrique, en Asie, en Ethiopie vers le Preste Iean, & en Perse, où il se trouva en des batailles contre les Turcs, là où il receut maintes blessures. Estant las de courir par le monde, & fatigué de la vanité d'icelui, qu'il se rendit à un hermitage, où il demeura iusques à tant qu'il eut des visions & revelations en sa personne, & en la per-

la perſonne d'un hermite,auquel il s'eſtoit rendu, telle-ment qu'apres beaucoup de remiſes il partit de ſon her-mitage l'an 1587. Eſtant en Sicile , il envoya lettres en Portugal par Marco Tullio Catizoni Sicilien, qui n'en retourna pas,& n'aparut iamais depuis. Qu'apres avoir attendu long temps il partit de Sicile,en intention de ſe manifeſter au Pape. Mais un autre accident lui ſurvint, que ſes ſerviteurs le deſroberent,tellement qu'il demeu-ra tout nud, ſans moyens, & alla par l'Italie demandant l'aumoſne,finalement ſe rendit dedans Veniſe l'an 1598. n'ayant qu'une gazette,qui vaut en monnoye de là trois liards de France. Il ſe retira en un pauvre grenier chez un cuiſinier nommé meſſer Franciſque Cypriot de na-tion.Icelui & ſa femme, tout pauvres qu'ils eſtoyent & chargez d'enfans,nourriſſoyẽt Sebaſtiã du mieux qu'ils pouvoyent,pour les vertus & bonnes parties qu'il mon-ſtroit avoir en lui,priant Dieu continuellement.

Qu'il fut deſcouvert dans peu de iours par les Portu-gais, pour eſtre le Roi Sebaſtian de Portugal, dont au-cuns de Padouë le mirent avec eux, & l'emmenerent à Padouë, fuſt pour eſperance d'eſtre avancez par lui, ou autrement,de ſorte qu'il s'en faiſoit grand bruit.La Sei-gneurie manda aux gouverneurs de Padouë qu'ils chaſ-ſaſſent ceſt homme, lequel ſe nommoit D. Sebaſtian Roi de Portugal,& ce dans trois iours hors de ladite vil-le,& dedans huict hors des terres de Veniſe. Ceſte ſen-tence lui eſtant notifiee, il en fut malade, & apres eſtre gueri vint à Veniſe pour rendre comte de ſoi-meſme.Il s'y fait encore une rumeur populaire. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne ſe rend partie, & l'accuſe de crimes enormes. A ces cauſes les Venitiens le firent ſerrer ſur la fin de Novembre dedans le cachot,ſurnommé du jardin,là où il ne mangeoit que ce qu'on lui donnoit pour l'amour de Dieu, & ſa chemiſe lui pourriſſoit ſur ſon dos. Les Iuges deputez pour lui faire ſon proces,ſur les crimes à lui impoſez par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne firent toute diligence: mais ils le trouverent innocent.Il fut exami-né vingthuict fois.Du commencement il reſpondit fort à propos,repreſentant toutes les reſpõſes qu'il avoit dõ-nees autresfois à leurs Ambaſſadeurs, & les deſpeſches

qu'ils en avoyent rapportees. Puis apres voyant qu'ils ne l'interroguoyent que par curiosité, il ne voulut plus lors respõdre, mais les requit qu'ils le fissent voir par les Portugais & autres estrangers qui le conoistroyent: & s'il estoit trouvé menteur, qu'ils le fissent mourir. Mais il leur maintenoit qu'il estoit le vrai Roi de Portugal, & qu'entre tant de puissances souveraines de la Chrestienté, il ne s'estoit voulu adresser qu'à leur Seigneurie, pour juger de la verité de sa condition.

Les Venitiens qui ne veulent estre en mauvais mesnage avec personne, dirent par la bouche d'un des Seigneurs au docteur Sampajo & à d'autres Portugais, qui sollicitoyent pour sa delivrance, qu'ils allassent querir l'attestation des vrayes marques du Roi Sebastiã, & qu'ils ne le verroyent point sans icelle, veu que tous les Portugais avoyent si belle envie de se voir affranchis des Castillans, qu'ils soustiendroyent au besoin un Negre estre le Roi Sebastian. Le docteur Sampajo va à Lisbonne, d'où il revint à Venise avec un Chanoine, & aportét un instrument public d'un notaire Apostolic, contenant toutes les marques de D. Sebastian. Alors ils prierent la Seigneurie de Venise de les examiner, & faire là conoistre la verité du fait. On leur respondit que ce n'estoit point à la Seigneurie de sçavoir s'il estoit Roi ou non, sans en estre requis en sa faveur par les Rois & Princes Chrestiens. Les Portugais employerent lors toutes les supplications qu'ils peurent envers quelques Princes. Finalement, l'onziesme iour de Decembre, Don Christofle fils puisné du Roi D. Antonio estant arrivé à Venise, & Sebastian Figuera, avec lettres des Estats Generaux des Provinces unies, & du Prince Maurice, demanda audience à la Seigneurie, laquelle lui fut donnee. Devant qu'il entrast, on le fit seoir en une chambre dehors dessus un tapis, où il attendit qu'on l'appellast au dedãs. Lors on lui donna siege à la main droite du Prince, & parlant à lui le nommerent Illustrissime. Quant il eut fait ses courtoisies, il donna par escrit ce qu'il pretendoit. Ce iour mesme le Duc, avec plus de deux cens Seigneurs de principaux de ceste Republique entra en conseil de Pregay, pour l'affaire du Roi D. Sebastian. En ce conseil se trai-

ſe traitent les affaires d'importance. Le Mardi, Ieudi, & Vendredi ſuivant, le Pregay ſe tint auſſi pour le meſme fait. La cauſe fut concluë, & apres dix heures de nuict, il fut rappelé au Senat, où lui fut intimee la meſme injõction (par quatre deputez de la Seigneurie) qui lui avoit eſté faite par le Podeſta de Padoi ẽ l'an 1598. Les Portugais diſent, que quand leur Roi D. Sebaſtian entra dans le Senat, & tandis qu'on lui leut ſon arreſt, tous les Seigneurs eſtoyent debout ſur pieds, avec beaucoup de reſpect, & lui ſe tint touſiours couvert.

Eſtant ſorti du Senat, il s'en alla ſoudain, ſans vouloir eſtre acompagné de perſonne, bien que pluſieurs s'y preſentaſſent, au logis de ſon premier hoſte maiſtre François, où il trouva logez Rodrigo Marquez, & Sebaſtian Figuera, lequel de prime veuë, ſe trouva tout eſtonné, l'apercevant fort changé au pris de ce qu'il paroiſſoit jeune en Portugal & en Barbarie au iour de la deſroute, à quatre lieuës loing du champ de bataille. Mais ayant bien conſideré les traits de ſon viſage & le front, les yeux, le nez, ſa levre comme ont ceux de la maiſon d'Auſtriche, ſa taille, ſa parole, & les autres parties de ſon corps, il envoya ſoudain Rodrigo Marquez avertir Don Chriſtofle & les autres Portugais, leſquels le conduiſirent au logis de Don Iean de Caſtro & de Diego Manuel, pour eſtre une maiſon plus retiree de la hantiſe du peuple de la ville, que celle de maiſtre François. Là ſe rendirent preſques tous les Portugais, auſquels il mõſtra toutes ſes marques, la main droite plus longue que la gauche, le bras depuis les eſpaules juſques à la ceinture, & de la ceinture juſques aux genoux, la jambe & le pied : & pour leur faire paroiſtre qu'il eſtoit plus court de la partie gauche que de la droite, il ſe mit à deux genoux, leur commandant de le conſiderer bien ſoigneuſement. Ils dirent avoir veu qu'il baiſſoit de ladite partie gauche de plus d'un doigt que de la droite. Ils lui virent les lentilles de ſon viſage & de ſes mains, ſa bleſſure ſur le ſourcil droit, & fit à quelques uns d'entre eux toucher avec les doigts celle de ſa teſte. Puis leur monſtra la place de la dent qui lui manque en la machoire droite de la partie inferieure, leur diſant que Sebaſtian Nero ſon

barbier la lui avoit jadis tiree, des nouvelles duquel il s'enquit fort particulierement. Ils virent toutes ses dents, & ne lui manquoit que ladicte macheliere.

Apres avoir longuement devisé avec tous en commun, & en particulier, de plusieurs afaires, ils le supplierent de manger quelque chose : il respondit que pour estre ce jour Vendredi, il ne feroit point de collation, pource qu'il jeusnoit au pain & à l'eau : qu'il ne pouvoit rompre le jeusne, d'autant qu'il y estoit obligé par vœu. Tout ce qu'il leur permit fut de tirer souliers pour se chauffer. Vn d'entre eux lui tirant le droit passa la main du long des arteils, où il sentit sa verrue au petit doigt, laquelle est si grande, qu'elle ressemble quasi un sixiesme arteil. Il dirent aussi que les voyant habillez de diverses façons & couleurs (parce que les uns estoyent vestus à la Françoise, autres à la Hollandoise, autres à l'Italienne, & un nommé François Antoine en pelerin avec son bourdon en la main) il dit en riant *tanto trage!* c. que de façons! d'une grace qui les resiouit & consola fort: & dirent avoir conu à cest acte qu'il estoit leur vrai Roi. Puis apres il s'enquit de plusieurs & diverses choses de Portugal. Le docteur Sampajo & Chrysostome trouverent bon de l'oster de ceste maison, pource que le peuple commençoit à faire du bruit. Ils l'emmenerent donc au convent de sainct Dominique, & considerans que les avenues du costé des Grisons & de l'Alemagne estoyent bouschees par l'entremise des Ambassadeurs d'Espagne & de Savoye (dont ils avoyent de bons avis) la nuict venue ils le firent embarquer dedans une gondole vestu en Iacopin : puis il quitta cest habit de moine au sortir de Padouë, prit la cape & l'espee jusques à Florence, où le grand Duc l'arresta.

Le Roi d'Espagne aussi tost averti de ce voyage, insista vers le grand Duc à ce qu'il le lui envoyast, pour couper les racines de divers bruits qui couroyēt de cest homme. A quoi le grand Duc ne vouloit consentir, tant en consideration de ce qu'il n'estoit encore conu tel, que pour l'exēple de la seigneurie de Venise. Ioint que ce personnage s'estoit retiré à refuge de ses ennemis, au lieu où il pensoit avoir plus de credit. Mais apres que le Roi d'Es-

pagne

eust fait conoistre au grand Duc le danger prochain des forces que le Duc de Savoye tenoit tousiours sur pied contre ses terres, se souvenant de son neveu mal content de lui en Espagne, par le conseil de l'Archevesque de Pise, il envoye son refugié à Orbicelle, d'où il fut soudain enlevé, seurement conduit à Naples, & emprisonné au chasteau de l'Oeuf. Plusieurs beaux esprits ont escrit de la reddition de ce prisonnier : les uns traitans de la punition des imposteurs : les autres, si c'est trahison de mettre un suppliant entre les mains de sa partie : chacun de sa part alleguoit de belles histoires, pour maintenir son avis. Mais le prisonnier se voyant entre les mains des Castillans, reprocha au grand Duc le droit d'hospitalité, & sa cholere le poussa à faire mille imprecations contre lui. Enclos au chasteau de l'Oeuf, il ne trouva rien (comme les Portugais l'afferment) en la chambre, où l'on le serra, qu'une corde & un cousteau long de demi pied: autres disent que la corde & le cousteau y furent portez depuis. On ne lui donna à boire, ni à manger, ni surquoi se coucher, l'espace de trois jours, lequels il passa en continuelles prieres, avec une patience incroyable.

Au quatriesme jour l'Auditeur general, accompagné de deux greffiers, venant le visiter, & le trouvant en vie avec bonne disposition, s'en esmerveilla (car il estimoit que ce rude traitement l'auroit precipité en desespoir, ou qu'il seroit acueilli & abatu de quelque bien grande maladie) & adjousta, que s'il ne se desdisoit, & ne cessoit de soustenir, comme il se disoit & soustenoit estre D. Sebastian Roi de Portugal, il n'avoit chose aucune pour lui bailler à boire, à manger, ni à coucher. Le prisonnier respondit, faites ce que vous pourrez, & soit ce que vous voudrez : car je suis le Roi Sebastian de Portugal, & prie Dieu tout-puissant que par sa divine misericorde il me tende la main, m'assiste, & ne permette que je face une si lourde faute, ou que je tombe en si grande misere, & si contraire au salut de mon ame, que par crainte ou frayeur des hommes je viene à nier la verité, & confesser ce qui n'est pas. Dieu m'en garde. Ie suis ce D. Sebastian Roi de Portugal, qui l'an 1578. passai en Afrique cõtre les infideles, celui qui pour augmenter le nõbre & le pouvoir des

Chrestiens mit sa vie en hazard : ce malheureux qui pour ses pechez perdit une bataille, dont la perte enfanta tant de mesavantures & changemens en la Chrestienté. Ceste est la verité, & ne sçai dire autre chose. L'auditeur & les greffiers se retirẽt avec ceste responce. De là en avant on commença à lui donner pour sa nourriture du pain & de l'eau : & quelques jours apres lui furent ordonnez cinq escus par mois, & un valet pour le servir.

Le Comte de Lemos, viceroi de Naples voulant parler à lui, il fut conduit en son palais, où entré dedans la salle, & avisant le Comte avoir la teste nue, sãs chapeau, à cause de la chaleur qu'il faisoit, lui dit, couvrez vous, Comte de Lemos. Il poussa ceste parole avec tant de gravité, qu'il estonna tous ceux qui estoyent dans la salle. Le Cõte lui dit, d'où avez vous puissance de me commander ? il respond, ceste puissance est nee avec moi. Pourquoy feignez vous de ne me cognoistre? Souvenez vous que je vous conoi, & que mõ oncle le Roi Philippe vous a envoyé deux fois devers moi. Il dit lors au viceroi des choses si secrettes, qui s'estoyent passees aux deux voyages qu'il fit en Portugal vers lui, que le viceroi en fut tousiours picqué depuis en son ame jusques à sa mort. Le viceroi toutesfois lui dit, qu'il estoit un imposteur. A ce mot, selon sa cholere acoustumee, il menaça le viceroi, parlant aussi asseurément que s'il eust esté paisible possesseur de Portugal.

Tandis que ce viceroi vescut, la prison du captif ne fut point si rigoureuse, ni tant estroitte, comme elle fut depuis que son fils lui succeda au gouvernement : lequel le tint fort serré, & avec doubles gardes, le laissant sortir neantmoins les dimanches & jours de festes, pour ouir messe en une chapelle dans le chasteau, où il vivoit en perpetuelles oraisons & jeusnes. Tous vendredis & samedis il jeusnoit au pain & à l'eau : autant en faisoit il quelquefois es autres jours, comme les lundis & mecredis. Il frequentoit fort les sacremens, se confessoit & communioit bien souvent: & durant le caresme ne mangeoit que des herbes & legumes.

Le 17. jour d'Avril 1602. de par le viceroi lui fut mandé qu'il eust à respõdre sur le champ, sans qu'on eust fait

autre

autre procedure en sa cause que celle du quatriesme iour, par l'auditeur general, acompagné comme dessus. Il respondit, que ce n'estoit pas le droit chemin qu'il faloit prendre pour examiner & juger son proces. Qu'on le presentast aux Portugais, qui l'avoyent nourri, conu & servi: car de leur dire & tesmoignage dependoit toute la preuve & verification de son afaire, affermant que s'il vivoit mil ans ou plus, il ne respondroit autre chose: & que s'ils estoyent deliberez se prendre à lui, sans autre ordre ni preuve, il prenoit Dieu pour son unique iuge, qui sçavoit la verité du faict, & qu'il estoit le propre & vrai Roi de Portugal D. Sebastian: qu'ils pouvoyent effectuer ce qu'auparavant ils pretendoyent faire.

Les officiers de justice sortis avec ceste response, il alla tout incontinent se ietter à genoux devant un crucefix, & commença à se disposer & preparer à la mort. Il jeusna l'espace de trois jours au pain & à l'eau, fit une confession generale, & receut le sacrement. Comme il attendoit sa derniere heure, on le somma derechef, qu'il eust finalement à respondre. N'ayant tenu autre langage que les autre fois, il fut mené par les rues de Naples en ignominie, & de là aux galeres pour le reste de sa vie. Devant que lui prononcer ceste sentence, les Portugais disent qu'un bruit courut qu'il estoit magicien, puis qu'il respondoit si à propos à toutes demandes: & que les Espagnols s'aviserent de le faire exorciser par l'Evesque de Rege: que durant cest exorcisme lui d'une face alaigre, parlant latin à cest Evesque, se desboutonnant tira un crucefix qu'il portoit contre sa chair, lequel il lui monstra disant, voila le maistre en qui je crois, & celui pour qui je voudrois mourir, dont l'Evesque s'en alla tout confus avec ses conjurations. Les autres ont dit que cest exorcisme fut fait en Gibraltar.

Le dernier jour d'Avril ils le tirerent hors du chasteau, le monterent sur un asne, & le menerent en plein jour par les rues de la ville. Trois trompettes marchoyent deuant lui avec vn crieur, disant à haute voix. *C'est la iustice que mande faire sa maiesté Catholique. Il mande qu'on meine honteusement cest homme, & qu'il soit mis aux galeres perpetuelles, pour se faire don Sebastian Roi de Portugal:*

attendu que c'est un Calabrois. Devant que le crieur commençast, les trompettes sonnoyent, & faisoyent de mesme à la fin. Quant on le nommoit Roi, il disoit à haute voix, *aussi le suis ie* : & quand on adjoustoit, attendu que c'est un Calabrois, il respondoit, *cela est faux*. Repetant ces paroles toutes les fois que le crieur prononçoit, aucun de la justice ne l'empeschoit, ni ne s'en esmouvoit. Puis à chasque fois il s'escrioit, je suis es mains de mes ennemis : qu'ils facent du corps ce qu'ils voudront: je recommande mon ame à Dieu, qui l'a creée, qui sçait la verité, & que je suis tel que ie me dis. L'ayant ainsi mené par toute la ville, ils le firent monter dedans la galere Royale, à l'instant lui firent poser ses propres vestemens, l'habillerent en forçat, & le mirent à la prouë du vaisseau.

Là demeura-il tout le long du iour: & le lendemain le mirent, avec gardes, en une petite barque jointe à la gallere. Les Portugais disent que le cinquiesme iour il fut remis dedans la gallere par les Espagnols, qui lui couperent les cheveux de la teste, & la barbe, lesquels furent recueillis & gardez par quelques assistans, comme chose precieuse & de grande estime. Cela fait ils le mirent à la cadene, l'avisans qu'on ne l'obligeoit point à tirer la rame.

Les galleres où il estoit passerent de Naples à Barcelonne, estant traicté en gentilhomme de gallere, sans tirer à la rame. De Barcelonne les galleres tirerent droit vers la mer Oceane, & arriverent en Aoust 1602. au port de sainct Lucar de Barameda, où le Duc de Medina Sidonia & sa femme le voulurent voir. Apres avoir longuement devisé avec lui, les Portugais disent que celui qu'ils appellent leur Roi, demanda au Duc, s'il avoit encore une espee qu'il lui donna, s'embarquant pour passer en Barbarie. Le Duc respondit, qu'à la verité D. Sebastian Roi de Portugal lui fit present d'une espee, avant que s'embarquer, laquelle il gardoit avec d'autres. Puis que vous l'avez encore, repliqua le prisonnier, je vous prie vouloir la faire apporter: car encore qu'il y ait vingtquatre ans que ie la vous ai donnee, si la recognoistrai-ie fort bien. Le Duc en fit apporter environ une douzaine, lesquelles

quelles le prisonnier ayant distinctement regardees, lui dit, la miene n'est point parmi celles ci. Lors le Duc commanda qu'on apportast toutes les autres. Lui la voyant entre les mains du porteur, voyez, Duc (ce fit-il) voila l'espee que ie vous donnai, quand ie passai en Afrique.

Puis s'adressant à la duchesse, apres lui avoir dit ce qui se passa de plus secret entre eux, lui disant adieu à Calis, il adjousta, i'ay memoire que je vous donnai une bague : l'avez vous encore? la duchesse avouant qu'elle avoit une bague, que le Roi D. Sebastian lui avoit donnee lors : monstrez la moi, dit le prisonnier, je la reconoistrai bien, & si vous dirai un secret qui y est, lequel vous ne sçauez pas. La duchesse envoya querir plusieurs bagues, entre lesquelles celle-la estoit. Il la choisit entre toutes, & la lui monstrant dit, ceste est la bague, que je vous ai donnee, & pour preuve de mon dire, faites en desenchasser la pierre, vous y trouverez mon nom & mon chifre engravez dessous. Il y avoit en la compagnie de la duchesse une Negre que le prisonnier reconut, & dit qu'elle l'avoit servi au blanchissage de son linge, lors qu'il regnoit en Portugal. Ils disent aussi que le Duc voyant ces choses tant aparentes, & si proches de verité, qu'elles lui sembloyent miraculeuses, fit plusieurs signes de croix, & le vid on retirer avec triste chere, & comme pleurant de compassion, de voir ce miserable Prince en si mal-heureux estat. Adjoustant d'abondant, que beaucoup de vieilles gens de Portugal, de diverses conditions, l'allerent voir, & que tous confesserent & maintindrent que c'estoit leur vrai Roi D. Sebastian.

En ce temps les Portugais publierent par livres imprimez en divers lieux maintes predictions fort anciennes touchant Sebastian & tout son estat alors, representees en diverses histoires de nostre temps, & vivoyent en ceste esperance, que tost ou tard leur Roi prisonnier leur seroit rendu. Refutoyent tout ce qu'on opposoit des imposteurs anciẽs & modernes. Cayet cõclud en ces termes: Nous finirõs les contredits des Espagnols & Portugais par ces mots, Qu'il est en la puissãce du Roi d'Espagne de verifier la plus grãde imposture qui fut ja-

mais, par une punition publique de l'imposteur: ou bien estant reconu pour tel qu'il se dit, de faire ravir en admiration tout le monde. Mais il ne s'est rien fait de cela. Quant au prisonnier, on estime qu'il soit mort en sa captivité, sur les contraires avis des Espagnols, des Portugais, & de leurs adherans. Autres disent & tienent qu'il est encores en prison, l'an present 1610. Au temps & à la verité en soit la conoissance.

HISTOIRE *memorable & merveilleusement meslee.*

LE Roi Matthias de Hongrie, Prince fort renommé entre ceux qui ont regné depuis cent cinquante ans en çà, ayant deliberé de donner la Duché de Glogovie, membre de la Silesie, à un sien bastard nommé Iean Corvin, sur quelques troubles esmeus à ceste occasion par Iean de Pribuse, Prince de Sagan, lequel lui avoit fait service en la guerre de Polongne, accorda que ce Prince jouyroit de la Duché sa vie durant, & que puis apres elle retourneroit au Roi de Hongrie. Ce Iean de Pribuse estoit indigne de telle faveur, à cause des horribles crimes dont il estoit coulpable devant Dieu & les hommes, amplement descrits en l'histoire de Silesie. Neantmoins la patience divine le supporta, comme la suite du present discours le monstrera. Pour revenir à la condition offerte par Matthias, elle fut acceptee par le Prince & les estats de la duché, quelque temps apres il pensa aux moyens d'aneantir sa promesse, & de partager la duché à ses trois filles. Il suivoit en tels remuemens le Conseil de son Chancelier, Opicius Colo, homme d'Eglise, mais factieux & turbulent à merveilles. Sur ceste pensee il fiance ses filles aux trois fils d'un grand seigneur. On convie aux nopces plusieurs seigneurs & gentils-hommes, item les principaux des estats. Au jour assigné apres la messe dite & les espousailles faites, comme les conviez s'aprestoyent à faire bonne chere, le Prince ou Duc (ainsi l'appellerai-ie ci apres) commence à

jouër

jouër le prologue de la tragedie suivante. Ayant appellé les estats de la noblesse & des villes en une grande sale basse, il commence à leur parler de ses droits, se plaind que le Roi Matthias n'a eu esgard aux trois filles mariees ce jour, en les despouillant de leur patrimoine, requiert des Estats qu'ils prestent serment de fidelité aux Princes de Monsterberg ses gendres, & leur soyent vassaux apres sa mort. Les estats ayans mis l'afaire en deliberation, respondent d'un commun accord par la bouche de leur deputé, qu'ils estoyent & seroyent sujets à lui leur Duc, tāt qu'il plairoit à Dieu le maintenir en vie. Le prioyent d'estre supportez du reste, à cause qu'ils ne pouvoyent se departir de ce qu'ils avoyent promis au Roi Matthias. Là dessus ils supplierent tres-humblement le Duc de changer d'avis, en consideration des grands maux qui s'ensuivroyent d'un tel changement.

Ce ne furent que repliques & dupliques tout ce jour, jusques à deux heures de nuict. Le festin de nopces fut lamentable. Tout le peuple fut appellé le lendemain à un banquet de longues paroles touchant les droits du Duc : & les jours suivans quelques conseillers d'icelui essayerent de fleschir les Estats, qui redoutans quelque violence, vindrent de là en avant au conseil avec leurs espees. En fin, le tiers estat declara, que si les nobles prestoyent serment, le peuple les suivroit. Le Duc respond, que si le peuple commence, il se fera bien obeyr par la noblesse. Ses gendres s'estoyent retirez avec leur pere. Sur la fin de Ianvier il commande aux Ecclesiastiques de designer tout ce qu'ils avoyent de precieux : à cause, dit-il, que nous allons entrer en guerre. Huict jours apres il envoye sa femme & ses filles avec leurs meilleures hardes hors de Glogovie en un autre lieu, se plaind des principaux de la ville, fait defense aux citoyens de rien transporter dehors; sollicite la noblesse à prester ce serment, appelle les premiers d'entre eux au chasteau, les tance, menace, estonne en tant de sortes, que le plus recommandable de la troupe, extremement angoissé de telles procedures, en perdit le sens, & mourut douze jours apres.

Le viceroi de Silesie, prevoyant le mal, assemble les

Estats de la province à Lignis, essaye d'appaiser le Duc, Mais il descouvre que l'un des gendres d'icelui estoit en campagne avec quinze cens chevaux Bohemes, & entroit en la Silesie. Incontinent il y donne tel ordre, que tout ce secours fut tellement enclos, que force fut à ces cavaliers Bohemes de se rendre, & promettre de sortir promptement hors de la Silesie, sans plus porter les armes pour le Duc. Ils ne s'en retournerent pas tous, ains plusieurs moururent de froid, ayans esté logez à descouvert, en rase campagne, quelques jours & nuicts. Le Duc extremement despité de sa perte, ne changea pourtant de deliberation, mais rejettant tous bons avis, & sans se soucier de l'armee que le Roi Matthias faisoit dresser contre lui, complotta avec sa noblesse de supediter le tiers estat, & de faire teste au Roi, duquel il estoit hõme lige. D'un costé, il publie qu'on l'accusoit à tort d'avoir pressé les Estats de prester serment de fidelité à ses gendres : de l'autre, il fortifioit Glogovie, & fit revenir à soi la cavalerie de Boheme, chassee de Silesie. Elle entra par le pays de Misne, & se rendit au nombre de mille chevaux dedans Glogovie le 8 jour de Mars 1488.

Le Duc se sentant à cheval, fait assembler le conseil de la ville, les officiers de justice, les jurez des mestiers, & les chefs de famille : par une longue harangue accuse les Senateurs d'estre seditieux, perfides, calomniateurs, & perturbateurs du repos public: sans leur donner audience, les envoye en prison, se saisit des clefs de la ville, pille l'hostel d'icelle, s'empare de tous les papiers, registres, & privileges du public, emporte l'or & l'argent du coffre, confisque les biens meubles immeubles des citoyens, D'entre les prisonniers, sept des principaux, asçavoir Iean Keppel, (qui paravant gouvernoit le Duc) Matthias Kelner, Gaspar Barbier, Iean Prufer, Antoine Knap, Bernardin Dreissimark, & Nicolas Kunkel, personnages de grande authorité, fideles serviteurs du Roi Matthias, & respectez de tout le peuple, furent enserrez en la tour du chasteau, prison puante & horrible, ayans esté detenus sept mois entiers, on les y fit mourir de faim & de soif, les uns apres les autres, selon que les uns furent plus ou moins robustes que leurs compagnons,

gnons. Car ils recevoyent par fois un peu de pain & de biere, puis on les laissoit trois, ou quatre, ou d'avantage de jours sans rien recevoir. Antoine Knad mourut le 14. d'Aoust, quatre autres en mesme jour le 1. d'Octobre, & quelques jours apres les deux qui restoyent. La femme d'un d'iceux mourut de tristesse. Quant aux autres prisonniers enclos en des tours de la ville, le Duc les en tira hors, leur faisant promettre & aprouver tout ce que bon lui sembla. Deux furent reserrez, dont l'un nommé Nicolas Fisch mourut de faim en prison. En la place des emprisonnez & cōdamnez le Duc establit des senateurs ignorans & meschans, fit consul un savetier, homme de prodigieuse stature. Et comme ce pauvre artisan s'excusast, le Duc lui dit, Ie te veux tel: ceux que i'ai chastiez estoyent trop fines gens pour moi. Cela fait, il bannit de la ville un des principaux prisonniers & la femme de Iean Keppel, dame honorable entre les autres. Il en chassa encore de divers autres lieux : bailla les clefs de Glogovie au colonnel des Bohemes, lesquels vivoyent à discretion chez les citoyens, qui estoyent en plus grand nombre, mais sans armes.

Le Duc sentant au mois d'Avril que l'armee royale aprochoit pour assieger Glogovie, il en brusla le plus beau fauxbourg. Neantmoins on l'appella en un sien village pour traiter de la paix : dont il se mocqua, disant qu'il estoit trop foible pour faire voyage en Hongrie. Les deputez du Roi se retirent, & tost apres lui denoncent la guerre, laquelle fut commencee & poursuivie lentement de la part du Roi, mais furieusement de la part du Duc & de ses adherans, trois mois durant: en fin desquels le secours envoyé de Boheme au Duc fut desfait. La ville assiegee pressee de famine supplia le Duc, qui en estoit eslongné, de demander & accepter la paix. Il les paist de paroles, leur envoye trois cens bœufs, arrestez par l'armee royale, les chefs de laquelle fōt tous efforts d'amener ce Duc à quelque reconoissance, se contentent de legers efforts contre les assiegez, & les espargnent tant que faire se peut. Le Duc s'endurcit aux remonstrances, la famine se renforce, les gens d'armes commēcent à tuer & māger leurs chevaux: la peste s'allume &

se prend aux Bohemes. Comme l'on enterroit quelques uns, le secretaire de leur colonnel frapé d'epilepsie tombe comme mort. Ses compagnons l'empoignent, le jettent respirant encor en une fosse, & le couvrent de terre. Quand on leur en fit reproches : aussi bien fut-il mort une autre fois, dirent-ils. George de Monsterberg, gendre du Duc, & Opicius son chancelier, ayans abandonné la ville sur la fin d'Octobre, le conseil obtint trefves, durant lesquelles on traita de la paix, conclue au soulagement des assiegez le quinziesme jour de Novembre, qui se mirent sous la sujettion & protection du Roi. Trois jours apres, la garnison chassee, dont la plufpart mourut de misere & de froid par les chemins, la ville fut remise en son ancienne liberté.

En ces entrefaites le Duc couroit çà & là, mendiant secours vers divers Princes contre Matthias: mais il n'obtint que refus. Couvert de honte & de desespoir, arriere de diverses troupes qui le cerchoyent, transsi de froid, accablé d'ennuis, apres avoir langui quelques jours dedans les marests & les bois, un paysan le porta en une villette nommee Gloz, où sa femme & ses filles chassees de Suibuse allerent le trouver, & se logerent en petite maison. L'annee se passa ainsi: en la suivante le Roi Matthias eut sa raison de ceux qui avoyent secouru le Duc, lequel sur la fin d'Avril par son chancelier Opicius renonça à toute la duché de Glogovie, & la resigna au Roi Matthias. Environ un mois apres, le vingthuictiesme de May mil quatre cens huictante neuf, sur la minuict, Glogovie fut à demi bruslee, & y eut dixhuict hommes estouffez du feu. En l'an suivant, qui fut mil quatre cens nonante, le Roi Matthias mourut d'apoplexie. A cause dequoi survindrent nouveaux changemens au pays. Mais sans parler d'iceux, suffit pour le present dire, que le chancelier du Duc despouillé, perit de misere, hay & dechassé de grands & petits. Son principal entremetteur surnommé le pere du Prince, & executeur de toutes ses cruautez, nommé Busk, attrappé finalement, & amené à Freistad, à la poursuite des deputez de Glogovie, fut rudement torturé toute la nuict : il descouvrit ses horribles crimes, ses complices, & les mes-

meſchancetez execrables du Duc. Ce Busk avoit tué le Prince Balthazar, chaſſé indignement la vefve d'icelui, poignardé Theophile Bergman fort notable perſonnage, emporté les clefs de Glogovie, fait mourir de faim les ſenateurs d'icelle qu'il gardoit priſonniers. On lui trancha la teſte. Ses accuſations furent de grandes querelles apres ſa mort.

Le Duc deſpouillé penſant que la mort de Matthias eſtoit l'entree de ſon reſtabliſſemét, recourut au Roi de Boheme, qui le rebuta. Il ſe preſente aux eſtats de Sileſie aſſemblez à Breſlavv. Commandement lui eſt fait de ſortir de la ville. Il s'en va en Pologne, & porte les armes en la guerre de Hongrie: mais Iean Albert (depuis Roi de Pologne) ayant eſté contraint ſe retirer ſur grande perte, le miſerable demeura quelque temps à Cracovie, d'où il revint à l'entree de l'hiver en la duché de Glogovie, & trotta par les maiſons de quelques gentilshommes, pour avoir des repeuës franches.

L'an ſuivant, mil quatre cens nonante neuf, il courut en Saxe, & tira quelques dallers des Princes, puis rebrouſſa chemin vers le Roi de Pologne, iuſques à Poſnanie. Pour s'en desfaire, le Roi lui fit compter ſoixante ducats, commander de ſortir promptement hors du Royaume, & le bannit à perpetuité de toute la duché de Glogovie. Ne ſçachant de quel coſté ſe tourner, il alla vers le Marquis de Brandebourg, lequel lui permit de demeurer en une de ſes villes nommee Francfort ſur Odre, les habitans de laquelle le virent & receurent de mauvais œil, ſe ramentevans les maux dont il avoit eſté cauſe: neantmoins ils obeyrent au mandement du Marquis leur ſeigneur. Il demeura là donc quelques mois en une chetive maiſon de loüage, en exemple de l'ancienne imprecation,

Soit chaſſé loin des ſiens, loin de ſon heritage,
Qui par la guerre a fait à ſes ſuiets outrage.

Sa femme recouvra la ſeigneurie de Stinero, mais à condition que ſon mari n'y auroit intendance ni authorité quelconque. En ſa pauvre ſolitude de Francfort, il commença (quoi que tard) à deplorer ſes meſchancetez, & l'an mil cinq cens alla au Iubilé à Rome, pour

obtenir du Pape pardon de ses pechez. Il y porta son naturel, qui se delectoit fort à gaudisserie. Apres que son confesseur lui eut donné l'absolution, & imposé quelque penitence, il vint le lendemain à lui, disant avoir oublié en se confessant un article, c'est asçavoir des senateurs de Glogovie estranglez de faim par son commandement: & prioit ce confesseur de compter cela parmi les autres pechez, sans agraver la peine qu'il lui avoit imposee le jour precedent. On lui vint dire que le Pape ayant entendu qu'il y avoit un Prince Aleman à Rome, permettroit volontiers qu'il allast baiser les pieds de sa sainćteté. Allez lui dire, repart le Duc, que ie suis pressé de m'en retourner, & n'ai gueres d'appetit à ces leschemens.

De retour en Silesie, il obtint des Princes de Monsterberg ses gendres, pour sa vie, le revenu d'une seigneurie, & se retira dedans certaine ville, où il vescut comme seul, fuyant les compagnies, & rongeant son cœur. Mais ne pouvant demeurer à rien faire, & n'ayant plus de grifes pour piller les villes comme autrefois, il se mit à souffler & cercher la pierre philosophale.

Ce fut la catastrophe de sa tragedie. L'on dit neantmoins que parmi ceste vanité il porta & monstra tant de regrets de sa vie passee, qu'apres son trespas il fut estimé digne de servir d'exemple aux pecheurs repentans, & d'estre canonizé par le Pape. C'estoit au reste un Prince resolu & courageux à merveilles, mais d'esprit revesche & trop cruel: plaisant & facecieux plus que nul autre, en telle sorte que ses risees sentoyent tousiours ie ne sçai quoi de violent. Vne fois les Prestres de Glogovie avoyent excommunié toute la ville, pour quelque mescontentement: de sorte que l'on ne chantoit plus es Eglises. Ce Duc Iean, lors en grande authorité, n'estimant la ville coulpable de tel chastiment, pria les principaux d'entre les Prestres, puis qu'ils tenoyent lui & sa cour pour excommuniez, & ne vouloyent venir vers lui, qu'au moins il leur pleust d'entrer en conference sur le pont de la ville: d'autant qu'il desiroit se reconcilier à l'Eglise. Ces messieurs trouverent bon un tel expedient, & venans sur le pont y trouverent le Duc & sa suite.

te. Comme ils devisoyent ensemble, quelques pescheurs abattent les planches & soliveaux du pont derriere les Prestres. Quoi fait, le Duc commence à leur dire, Messieurs, avisez lequel des deux vous plait le plus, ou chanter, ou sauter. Eux voyans l'eau profonde, la violence du Duc courroucé, & la mort presente, tout esperdus crierent, Monseigneur, nous chanterons. Alors lui se souriant, & donnant passage, leur dit, Allez, & faites vostre devoir, autrement ie vous ferai mourir tous de male-mort. I'ai tiré ceste histoire notable, des *Annales de Silesie, doctement escrites par Ioachim Curæus.*

HOMME *parlant apres qu'on lui eut arraché le cœur.*

Les Mexicains, peuples renommez en l'Inde Occidentale, souloyent à la mode des anciens Carthaginois & autres cruels payens, sacrifier à leurs idoles des hommes, specialement ceux qu'ils pouvoyent attraper prisonniers en guerre. Pour une fois ils en massacrerent environ septante pris en une rencontre, au temps que les Espagnols entreprindrent la conqueste de Mexico. Sur ce propos avint un cas fort estrange, & neantmoins veritable au rapport de personnes dignes de foi. Ce fut que les Espagnols regardans un spectacle de tel sacrifice virent les Mexicains qui fendirent la poictrine à un jeune homme vif & fort dispost, puis lui arracherent le cœur, & firent rouler le corps du haut au bas des degrez du lieu où se faisoit le carnage, selon leur coustume. Estant au bas, il prononça ces mots aux Espagnols en sa langue, Chevaliers, ils m'ont tué : ce qui esmeut grandement les Espagnols à horreur & compassion. Et n'est point incroyable (dit Ioseph Acosta, qui recite cela) que ceste homme ayant le cœur arraché ait peu parler : attendu que Galien raconte qu'il est avenu plusieurs fois es sacrifices des animaux, apres leur avoir tiré le cœur & icelui ietté, que les animaux respiroyent,

voire bramoyent & crioyent hautemẽt, mesme couroyẽt quelque temps. *I. Acosta au 5. liv. de l'Histoire des Indes, ch. 24.* On dit de quelques traistres executez en Angleterre depuis trente ou quarante ans, qu'apres avoir esté attachez par le col au gibet, puis soudainement fendus, & le cœur arraché dont on leur faisoit monstre, ils ont pronõcé quelques paroles distinctes. Leurs cõpagnons escartez horsdu royaume en ont publié quelques libelles. Le despit est une passion vehemente. Mais le recit de l'homme d'Acosta est admirable, en ce que le tué, puis roulé au bas des degrez, ait si distinctement parlé du tort qui lui avoit esté fait.

HOMME *tué par le feu tombé du ciel.*

IEan Drusius, docte personnage es langues Orientales en son Commentaire sur les cinq livres de Moyse, Imprimé à Franiker, ville en la Frise Occidentale l'an 1617. parlant de Nadab & Abihu fils d'Aaron devorez par le feu sorti de devant l'Eternel dont ils moururent incontinent, comme appert par le 10. ch. du Levitique au commencement, dit au 5. v. que Moyse les fit emporter par les fils d'Oziel avec leurs chemises de lin de devant le sanctuaire & hors du camp, où ces corps privez de vie furent ensevelis, & cachez. Puis Drusius adiouste, nul ne doit s'esmerveiller que le feu n'ait pas endommagé les chemises de ces deux hommes, dont il avoit tué les corps. Semblable effect est avenu de nostre temps à Franiker, où le feu du ciel tomba sur certain homme posé en sentinelle au haut d'une tour joignant le tẽple, le tua sans blesser le corps, ni endommager piece quelconque de ses habillemens. Ce recit ramentoit au lecteur ce qui a esté proposé de divers effects de la foudre es pag. 242. & 769. du 1. & 2. volume.

HY-

HYDROCEPHALE *monstrueux.*

ON renge,& à bon droit,les hydrocephales entre les rares accidens. I'en ai veu,entre autres,un tel que s'ensuit. Vn jeune garçon de Cologne sur le Rhin, en certain lieu nommé *Ehrenstrasz*, né de pere & mere robustes, vint à avoir la teste de grosseur incroyable : car la grosseur estoit de cinq quartiers, & la largeur d'une oreille à l'autre d'environ une aulne & un tiers. Il n'estoit pas venu au monde avec si grosse teste : mais environ le septiesme mois de sa vie la teste commença à lui croistre ainsi monstrueusement.

Paravant il n'avoit esté atteint d'aucune maladie, encore qu'au reste il ne prinst gueres de nourriture. Mais la teste lui grossit ainsi prodigieusement en l'espace de deux mois & demi : au bout desquels il tombe en lethargie, & en peu de jours meurt, le dixneufiesme de Fevrier 1594. Ayant ouvert le crane en presence de Iean Slotan & Henri Pallant docteurs medecins, nous trouvasmes es deux ventricules anterieurs du cerveau dixhuit livres d'eau plus claire que christal. Ceste eau faisoit ainsi tendre non seulement les ventricules, mais aussi toute la substance du cerveau, tellement qu'on eust dit que c'estoit un sac. Dont advenoit que ces sinuositez paroissantes es autres cerveaux ne paroissoyent point, mais tout estoit extraordinairement enflé & confus. Les deux tayes estoyent entieres, mais tellement estendues, qu'elles couvroyent tout le cerveau. Le test mesme estoit fort dilaté, se monstrant comme une peau de parchemin (que je garde en mon estude) en lieu d'estre dur comme un os, ainsi que sont les autres. Le troisiesme ventricule estoit confondu parmi les deux autres,& ne pouvoit-on le discerner.

Nous trouvasmes au quatriesme un peu de matiere visqueuse en petite quantité. Le reste en la base du cerveau estoit selon nature : & ne peusmes onques trouver conduit quelconque par où cest humeur sereux eust esté porté au cerveau, quelque enqueste & recerche que nous en fissions.

Quant aux entrailles, cœur, poulmons, diaphragme, foye, estomac, mesentere, ratelle & reins, tout y estoit sain & entier. Au moyen dequoi durant sa maladie, il n'avoit comme point de fievre, au contraire il buvoit, mangeoit, se purgeoit, & dormoit ainsi qu'au paravant. Rien ne lui defailloit fors la nourriture qu'il prenoit en moindre quantité. Aussi tout le corps ne decheut en rien. Mais quant aux actions & facultez animales, procedantes du cerveau, comme l'esprit, la parole, la veuë, l'ouye, & autres fonctions, il en estoit presques destitué. A peine pouvoit-il remuer les bras, les jambes, les levres, les paupieres & les yeux. Quelquesfois, & sans qu'on lui parlast, on appercevoit que telles parties se retiroyent & bransloyent par promptes convulsions, sans douleur toutesfois. *M. Guillaume Fabri de Heilden, tres-docte Chirurgien, au livre intitulé Centurie d'observations Chirurgiques, observ. 10.*

HYPOCRITE *detestable, exterminé.*

L'An mil cinq cens soixante & quatre, le huitiesme jour d'Octobre, Iean Stock, Notaire de la Rote Apostolique, & Chanoine de l'Eglise des Apostres, escrivit à M. Iean Hensberg, Theologié de Cologne, & Chanoine de Sainct Severin, en la mesme ville, ce qui s'ensuit, mis de Latin en François. Nos Religieux ne sont pas si Saincts, qu'il en font de monstre. Ils marchent en vestemens de brebis, mais au dedans & en cachettes sont loups ravissans; & toute leur feincte saincteté est une double iniquité. L'Ambition domine puissamment en eux. Suivant le mandement du Pape, les Venitiens ont fait brusler vif un de ces Saincts Peres, Abbé d'un Convent de Nonnains, douze desquelles il engrossa en un an. L'Abbesse, & deux Nonnains, qui estoyent de ce nombre accoucherent en la mesme annee d'enfans masles. Les circonstances de ce forfaict, au regard du lieu, de la maniere, & du temps, ravirent en estonnement effroyable tous ceux qui conoissoyent cest estalon, paravant reputé tressainct homme, tant il composoit

posoit dextrement toutes ses mines & contenances. Extraict du beau Recueil des Lettres Latines de plusieurs Empereurs, Rois, Princes, Seigneurs, Personnes Illustres, au Gouvernement Politic: Item, par un Pape, par des Cardinaux, & autres Ecclesiastiques Romains; Outreplus, par divers Theologiens, en deux Centuries, imprimees l'an 1617. avec les doctes prefaces de Daniel Heinsius au pays bas.

IMPOSTEVR *puni.*

ALexandre Bon, Gentilhomme Venitien, par un sien dessein & vaine entreprise, mit la republique de Venise en doute & soupçon de revolution d'estat, l'an mil cinq cens soixante six, mais il ne vint pas à son honneur de ce qu'il entreprenoit. Ayant trompé une fois ce Senat, en cas de revelation de secrets d'estat & d'importance, pour avoir argent, & le fait lui estant bien succedé, se mit la seconde fois à faire le semblable : pource qu'estant homme qui despendoit volontiers, & n'ayant pas le moyen de se maintenir en la grandeur qu'il desiroit, avec son revenu seulement, imagina & delibera tirer argent de la seigneurie la mettant en peine & jalousie de l'estat, aye esperance d'en tirer beaucoup d'argent, pour subvenir à ses necessitez, & se maintenir au credit qu'en vain il pourchassoit. Ayant donc mis en certains lieux bon nombre d'armes, il dressa vne lettre comme escrite à lui, sans aucune souscription, puis avec ceste lettre alla au Senat, faisant entendre qu'il sçavoit pour certain que dedans la ville l'on brassoit un entreprise fort dommageable au public, & dont s'ensuivoit un tres-grand mal, si l'on n'y donnoit soudainement ordre, & qu'à cest effect il y avoit desia plusieurs hommes en la ville, attendans leur opportunité, & qu'en certains lieux on trouveroit des armes cachees, jusques là que les enseignes estoyent desia faites, pour courir avec icelles par la ville: &

qu'il estoit averti de cela par personnes d'authorité: pourtant qu'ils prinssent bien garde à tout, pource qu'on s'esleveroit bien tost, & y auroit esmotion qui porteroit danger de changement d'Estat.

Les seigneurs entrerent en tres-grand soupçon, & ne mesprisans ce secret avertissement d'un de leurs gentils-hommes, firent barrer les rues pres de la place, disposerent gens en armes à la garde du palais, firent mener deux galeres aux deux colonnes du grand canal, lesquelles avoyent les proües tournees devers le palais, & la nuict toute la ville fut en armes & en peine, à cause de ce bruit. Là dessus les ambassadeurs des Princes s'assemblerent, & asseurerent les seigneurs de la bonne volonté & intelligence de leurs maistres envers la Republique: les priant de n'avoir aucune apprehension. L'on mit peine d'averer les indices qu'Alexandre avoit donnez, dont l'on trouva quelque chose: mais en fin fut conu que c'estoyent bayes & mensonges. Parquoi la justice le fit cõstituer prisonnier, & l'ayant appliqué à la gehenne tira de sa bouche la verité de ceste menee.

Il confessa donc qu'estant fort endebté & n'ayant moyen de s'acquitter, il avoit pris ceste resolution de mettre les seigneurs en doute de l'estat: & comme si par son moyen l'on eust descouvert une conjuration pernicieuse & obvié à un danger & dommage present, il avoit esperé d'en tirer recompense & reconoissance de quelque grande somme de deniers avec pension annuelle. La Iustice punit de tel supplice que meritoit son audace, n'ayant pas tenu à lui que Venise ne tombast en confusion. *Le Sieur Remy, Florentin, en ses considerations Politiques, ch. 26.*

Le feu Roi Henri III. avoit outre ses gardes ordinaires choisi quarante cinq gentils-hommes, qui lui sembloyent plus propres à divers afaires, ausquels ils estoyẽt employez, quand bon lui sembloit: bien entretenus au reste. Neantmoins comme les hommes, notamment les jeunes, & qui se sentent favorisez des Rois & Princes, ne mesurent pas tousiours leur vaillant & leur despense, avint à l'un des ces quarante cinq, nommé Montault, se voyant en arriere à cause de ses exces en habits, jeux, &

autres

autres façons de gens du monde, de se resoudre à tirer deniers des cofres du Roi, par une invention miserable. Il fait entendre au Roi qu'on l'avoit voulu pratiquer, moyennant certaine grande somme de deniers pour attenter sur la vie de son maistre: & parle tant que le Roi le charge de descouvrir l'afaire encore plus particulierement. Montault engagé par son rapport se pousse en nouveau labyrinthe & courant par un chemin raboteux, se tire à l'escart, balafre de quelques taillades son visage, revient tout desolé en aparence, à Paris, fait avertir le Roi qu'il avoit esté mal accoustré par ceux qui vouloyent le pratiquer pour estre leur assassin. Le Roi lui envoye gens pour le visiter & medicamenter: ce blessé s'excuse une & deux fois, ne veut qu'on le voye: ce qui le met en soupçon, & le Roi commande à ses chirurgiens & à son premier medecin de recognoistre son estat soigneusement. Maugré qu'il en ait on le contemple de pres, & descouvre-on aisément son imposture. Sur le rapport des visiteurs il est arresté par le prevost de l'hostel, & le tient on de si pres qu'on eut en fin la verité de tout. Pource qu'il avoit chargé un Prince d'attentat sur la vie du Roi, pour s'avancer & enrichir par si malheureux moyen, & accusoit quelques uns de l'avoir blessé pour la suite d'un si faux attentat, il en perdit la vie, & fut decapité à Paris devant l'hostel de Bourbon. *Hist de France.*

IMPOSTEUR *insigne, exterminé.*

ON lit es histoires des Empereurs Romains, que plusieurs ont esté avancez à ceste dignité, les uns l'ayans acheté, les autres ayans corrompu par promesse les principaux es armees & en l'estat. Quelques uns ainsi eslevez en peu de temps ont esté precipitez ignominieusement du throne en bas, comme en un tournemain. Tesmoin celui qui esleu le premier jour, fut le lendemain Empereur, & le jour suyvant tué d'une espee qu'il avoit forgee lui-mesme, ayant esté forgeron & tail-

landier de son premier mestier. Ie propose en ceste section un moine, qui par adresse nouvelle & memorable parvint à la dignité du grand Duc de Moscovie & Empereur de Russie. C'est une histoire avenue depuis peu de temps, extraite d'un discours assez ample dressé confusement par un auteur qui l'avoit escrit en Aleman, dont il a esté traduit grossierement en François. I'en disposerai le recit au moins mal qu'il me sera possible, comme s'ensuit.

Vn ieune homme nommé Gregoire, & en langage Moscovite, Grysky Strepi, ayant esté fait moine au convent du chasteau de Moskou, fut soigneux d'aprendre à lire, à escrire, à fueilletter les histoires, & en peu de temps se rendit habile par dessus les autres, puis fut chantre en la Cour du Patriarche. De son temps Possevin, renommé Iesuite, fut par le commandement du Pape entreteneur de la paix traitee entre Estiene Battori Roi de Pologne, & Iean Basilide grand Duc de Moscovie, conclue en fin sur le commencement de l'an 1582. Basilide estant mort deux ans apres, son fils Fendronits ou Theodore, Prince autant debonnaire que son pere avoit esté furieusement cruel & execrablement barbare, lui succeda. Sous la domination de celui-ci Gregoire, homme studieux & curieux à merveilles, se mit à voyager, visita l'Italie & Rome, où il fit des conoissances, vid le Pape, avec lequel il confera, puis ayant apris diverses choses çà & là, & devenu magicien, reprint le chemin de Pologne, où il eut communication avec plusieurs, induisant quelques uns à croire qu'il estoit issu de Iean Basilide. Par grandes promesses il les attira tellement à soi, qu'en peu de temps il amassa des troupes, & s'achemina vers Moscovie sur le bruit qu'un frere de Iean Basilide venoit pour restablir les afaires en meilleur estat que jamais. Lors dominoit Boris Fendronits Godena, fils de de Theodore, lequel ayant envoyé un grand seigneur nommé Pierre Vendromitz Basmaneuf, pour combatre Gregoire, lequel se faisoit nommer Demetrius Ivanouits, sur la fin de l'an 1604. ce Basmaneuf s'accorda secrettement avec Demetrius, & y eut quelque feinte de siege & de guerre entre eux: le bruit espars en Moscovie que

que Basmaneuf avoit bravement gardé l'une des principales forteresses de la grand' duché contre les forces de Demetrius, que l'on disoit s'estre retirees. Basmaneuf vint tost apres faire ses monstres en la ville capitale, dite Moskou, où il fut magnifiquement receu & honoré de presens par le grand'Duc, au mois de Fevrier 1605. Mais environ la mi-Avril suivant Boris Fendronits Godena mourut soudainement, non sans soupçon d'avoir esté empoisonné. L'on l'enterra le lendemain: puis sa vefve & son fils Fender Borissouvitz furent incontinent establis & reconus pour Prince & Princesse de toute ceste grande duché. Le pis fut pour eux, qu'ils envoyerent incontinent Basmaneuf pour estre general de l'armee Moscovite contre Demetrius, afin de prouvoir aux afaires. La provision fut, que sans aucun combat Demetrius (les forces duquel croissoyent d'heure à autre) suivi de troupes d'eslite & aguerries envoyees de Pologne, ausquelles se ioignirent des pietons à milliers, s'avança vers Moskou. Le peuple & plusieurs des principaux acueillirent ce bruit d'un nouveau Prince legitime qui venoit à eux. Les officiers du feu Duc & du nouveau perdirent alors le cœur, le camp des Moscovites se ioignit à celui de Demetrius, vers lequel chascun couroit: tellement qu'avec aplaudissement des uns & des autres, il fit son entree en la ville de Moskou, le 20. jour de Iuin. Huit jours apres y arriva la vieille Princesse, que l'on croyoit estre la mere de Iean Basilide, laquelle durant sa viduité estoit demeuree recluse dedans un cloistre, à cent lieuës loin de là. Demetrius, son fils presomptif (afin que rien ne defaillist à sa tragedie) lui alla au devant, se mit à costé du chariot d'icelle, tousiours teste descouverte & à pied, sans iamais monter à cheval, jusques à ce qu'ils entrerent au chasteau, où la pauvre vieille fut logee en un monastere assigné aux grandes dames du pays, avec lesquelles elle à tousiours demeuré depuis, entretenuë selon sa qualité de mere de Iean Basilide.

Au reste, Demetrius sans attendre le premier iour de Septẽbre, destiné pour la ceremonie solennelle du couronnement des grands Ducs de Moscovie, Empereurs

de Russie, se fit recevoir & couronner le lendemain de l'arrivee de la vieille Princesse. Quoi fait il cassa & chassa la plus part des soldats estrangers qui l'avoyent suivi, nommément un grand seigneur qui lui avoit presté notables sommes de deniers durant son sejour en Pologne. Ce fut le commencement de la catastrophe sanglante de Demetrius: car tost apres plusieurs vindrent à rechercher qui il estoit. Vn Moine se trouva des premiers en ce rolle d'enquesteurs, lequel fut incontinent despesché. Vn grand seigneur, depuis creé Duc des premiers de ce parti, fut en danger de perdre la vie: mais par l'intercession d'autres grands il eschappa. D'autres de moindre estoffe en tres-grand nombre furent mis à mort, & tout le reste de ceste annee-la se perdit en emprisonnemens, tortures & supplices de diverses sortes. Parmi ces confusions, Demetrius faisoit bonne mine, homme extremement cholere & ambitieux. Il avoit garde magnifique de Livoniens, d'Alemans, de François, d'Anglois & d'Escossois, bien equippez & soudoyez. Ayant un peu asseuré ses afaires, il demande en mariage par son chancelier, & obtient à femme la fille d'un des premiers palatins de Pologne, laquelle lui fut accordee, & emmenee en Moscovie au mois d'Avril de l'an 1606. les fiançailles ayans esté paravant celebrees royalement en Pologne, où l'espouse fut assise au haut bout de la table du Roi de Pologne, au dessus d'icelui & du Nonce du Pape, auquel Demetrius avoit promis merveilles, en faveur du siege de Rome & des Iesuites. Le chancelier fut honoré & traité comme tenant la place de l'Empereur de Russie. Apres plusieurs ceremonies le mariage de Demetrius & de la fille du Palatin fut pompeusement acompli en Moscovie, avec solennel couronnement de l'espousee le neufiesme de May. Le lendemain le patriarche, les grands seigneurs du pays, & autres personnes de qualité vindrent baiser la main à la nouvelle imperatrice couronnee, assise pres Demetrius aussi couronné: & chascun offrit son estreine. Pour reconoissance on fit à tous un festin magnifique. On festoya superbement l'Ambassadeur de Pologne le jour suivant, qui estoit un dimanche. Le samedi il avoit presenté de fort

riches estreines : mais ce ne fut rien au pris des deuxiesmes. La bonne chere continua jusques au jeudi ensuivant. Mais depuis les changemens survindrent tels que nous les allons descrire.

Quelques boyares, ou principaux Barons & seigneurs Moscovites, avoyent descouvert de longue main les trahisons de Basmaneuf, & tout le train de Demetrius, de tout le parentage duquel & de ses menees hors du pays l'on avoit eu des avis bien asseurez. Ils resolvent entre eux de despescher ce Moine, ensemble tous les Polonois qui lui soustenoyent le menton, & pretendoyent sous son ombre faire de terribles remuemens en toute la Moscovie. Demetrius, qui estoit tousiours aux escoutes (selon que telles ames ne sont jamais qu'en doute) ayant senti quelque fumee de ce potage qu'on lui brassoit, fit avertir tous les Polonois d'estre sur leurs gardes, commandant à ses appointez de se rendre pres de lui le jeudi au soir, avec harquebuses prestes. Il ne se mescontoit pas : car il y avoit quinze cens Moscovites choisis, & tous en pied, pour l'exterminer ceste nuict. Mais le bruit des harquebuzades & tambours des Polonois destourna le coup pour lors, le vendredi se passa en morne silence : mais le samedi dixseptiesme de May, sur les sept heures du matin, les boyares parurent es places à cheval, avec leurs serviteurs tous equippez d'armes defensives & offensives, ayans paravant esmeu tout le peuple, de sorte qu'on ne voyoit que Moscovites sortir des maisons avec masses d'acier & cimeterres aux poings, courans à milliers vers le chasteau. L'on n'entendoit autre voix parmi les rues, sinon au meurtre, au feu, tue, tue : les uns disans aux autres, que les Polonnois massacroyent les boyares dedans le chasteau, pour acharner tant plus le peuple contre les Polonois. L'esmeute fut si soudaine, que plusieurs Moscovites habillez à la Polonnoise furent assommez parmi la foule. Incontinent les logis des gentils hommes Polonois furent environnez, tellement qu'ils ne peurent sortir pour s'entraider. Ceux qui couroyent vers le chasteau ne trouverent aucune resistance : les gardes de Demetrius n'y aparurent qu'en nombre d'environ trente hallebardiers,

ausquels ayant esté commandé de poser les armes, ils obeyrent promptement, & ne presterent aucun combat. Ainsi donc les Moscovites monterent en foule vers la grand' sale, puis coururent de chambre en chambre jusques à celle de Demetrius, lequel oyant ce tumulte saute de sa couche, & prenant sa robe de nuict demande que c'estoit. Vn de ses domestiques respond, que paravanture on crioit au feu. Ha, meschant traistre, repart Demetrius, on ne crie point au feu: c'est quelque autre chose: car toutes les cloches de la ville & du chasteau sonnent le tocsain. Là dessus, faisant du brave, il rebrasse les manches de sa chemise, & demande le coustelas trenchant qu'on portoit coustumierement devant lui. Mais l'homme qui l'avoit en garde ne se trouve point.

Sur ces entrefaites descouvrant ses ennemis qui aprochoyent, il pria les hallebardiers devant la porte que lui mesmes ferma, de ne vouloir le livrer aux boyares: puis se retira en d'autres chambres plus secrettes, & finalement en son estuve, où se sentant poursuivi & sur le point d'estre attrapé, ne sachant plus où recourir, il ouvre une fenestre, & se jette du haut en bas sur le pavé. C'estoit un saut du tout perilleux, à cause de la distance de ceste fenestre jusques au bas: car son logis estoit au feste du chasteau. Et ce fut merveilles qu'il ne fust lors cassé tout en pieces. L'un de ses hallebardiers nommé Furstembergher, court soudain par les degrez embas, & le trouva encore vif: mais il avoit la poictrine brisee, & la teste toute fracassee.

A l'aide des autres qui survindrent il fut porté en sa chambre, & par divers remedes revint un peu à soi. Lors certains boyares eurent assez longs propos avec lui, & l'enquirent sur quelques poincts. Mais nul n'a peu sçavoir ce qui s'estoit dit entre eux. Mesmes afin que le hallebardier, proche alors de lui, n'en divulguast mot quelconque, ils le tuerent incontinent, puis acheverent à coups de cimeterres le malheureux moine Gregoire ou Demetrius: firent trainer son corps hors la chambre, d'où il fut precipité par une fenestre de haut en bas. Puis on lui attacha une corde autour du faut du corps, & fut ainsi

ainsi trainé nud vers la grande place, exposé a la veuë de tout le monde sur une table de bois, jusques au quatriesme jour suivant. A ses pieds fut posé le corps mort de son grand entremetteur Pierre Basmaneuf. La populace en fit ses risees: & mit-on en la bouche de cest Empereur fait à la haste une fluste, & une petite cornemuse sous l'une de ses aisselles, avec une piece de la valeur d'un carolus. De fait ce moine avoit esté un terrible flusteur & endormeur de monde. Ce jour du precipice du moine, la populace ne cessa de courir dans le chasteau, & par les rues, forçant les logis des Polonois, & en tua plusieurs: puis nettoya si curieusement ces logis-là, qu'on n'y peut trouver piece de linge ni d'autre matiere quelconque, pour couvrir les corps tuez. Le Le Palatin avoit amené de Pologne une grosse bande de Musiciens, qui donnerent beaucoup de plaisir aux banquetteurs es nopces du moine. Tous ces chantres logez ensemble furent attaquez & se defendirent longuement. Forcez en fin par la multitude, cinq ou six eschaperent, mais les autres, jusques au nombre de vingt, furent tous taillez en pieces. La maison du Palatin, close de fortes murailles, munie de vaillans hommes, & bien barricadee en dehors, fut garantie. La nouvelle espousee, ses dames & damoiselles, furent en un instant pillees, despouillees de tous leurs joyaux, cofres, meubles, habillemens & licts: aussi furent les seigneurs & gentils-hommes Polonois. Le seigneur Adam Vitvenetsvri, lequel avoit presté quatre vingts mille ducats à Demetrius, durant son sejour en Pologne, en lieu de payement fut assiegé du peuple en son logis, devant lequel on amena le canon. Se voyant pressé, fit signal avec un drapeau blanc, qu'il se rendoit. Sur ce il fait ouvrir sa porte, & comme par largesse espandre un grand sac plein de ducats devant icelle porte: les Moscovites, gens les plus avares du monde, acourent de toutes parts à ceste curee. Mais soudain ce seigneur & ses gés donnent à teste baissee sur les pillards, dont ils hacherent en pieces sur la place à coups de cimeterres plus de cent, escarterét & mirét en fuite les autres: tandis que du chasteau acoururent quelques boyares armez & bié suivis, qui sauverent ceste

vaillante troupe. Les marchans Alemans & Italiens, certains Polonois aussi, qui avoyent fourni beaucoup de riches estoffes, marchandises, & deniers monnoyez à Demetrius, perdirent tout, & firent beaucoup de sauver leurs personnes.

Les Moscovites esleurent pour grand Duc Basile Ivanouitz Cnisky, de la plus ancienne & illustre maison de tous ces boyares ou barons du pays. Sur la fin de May le corps de Demetrius fut deterré, traîné hors la ville, bruslé & reduit en cendres. Les articles de son procez leus publiquement, furent qu'il avoit esté moine d'un ordre portant, que tout moine quittant son vœu doit estre bruslé : qu'il estoit magicien, ennemi de la religion des Moscovites, & avoit promis au Pape d'establir la religion Romaine & les Iesuites en Moscovie: qu'il avoit complotté d'exterminer les boyares, & establir les Polonois es charges & dignitez publiques : à quoi ceux qui estoyent venus aux nopces devoyent donner commencement, comme aussi les avoit-il manifestement supportez en toutes leurs insolences ce peu de temps qu'ils y sejournerent, où ils commirent plusieurs exces du tout insupportables. Qu'il avoit fait des despenses totalement excessives & insupportables, tesmoin son throne d'or, à chasque costé duquel se voyoyent six lions d'argent massif & tous dorez, ce que nul grand Duc n'avoit entrepris, ni fait porter devant soi sceptre & couronne, comme cestui-ci lequel d'abondant avoit pillé les finances, envoyant partie d'icelles en Pologne & ailleurs : pour le remplacement desquelles il avoit fait des exactions extraordinaires, sans entretenir ceux qui le meritoyent, mais consumant le thresor public en dons immenses à gens punissables par justice. Il y avoit d'autres articles. Le principal estoit son extreme injustice, d'avoir envahi l'estat & esté un vrai tyran, digne de toutes sortes de cruels supplices. Avec lui perirent maintes terribles entreprises, contre la Moscovie, dont s'ensuivoyent de merveilleux changemens es pays voisins. La mort d'un imposteur en estouffa infinis autres, dont les successeurs ont essayé depuis de renouër ailleurs d'autres semblables desseins.

Vn marchand Aleman lequel avec son frere fut tesmoin oculaire des nopces, du massacre, du supplice de Demetrius, & qui ouyt la lecture des articles du procez: outre la communication qu'il en eut avec quelques boyares, en a fait voir le discours assez ample, depuis traduit & publié en François: duquel nous avons tiré ce que nous avons estimé convenable de faire voir au lecteur.

IMPRECATION *punie.*

Deux bourgeois de Paris plaidans l'un contre l'autre, & le proces devolu par appel en la cour de Parlement, les pieces mises sur le bureau, la Cour desira les ouyr en la chambre, & les fit appeller premierement l'un apres l'autre, puis les ouyt l'un devant l'autre. L'un d'iceux enquis par serment sur un poinct decisif de la cause, & y respondant, pour cuider plus auctoriser & valider sa response & son serment, adjousta ces mots, me couchant, ie n'en puisse jamais relever, si ce que ie vous dis n'est veritable. Estant cest homme sorti de la chambre & de retour en sa maison, se mit au lict, & le cinquiesme jour suivant mourut. *Extrait des memoires d'un personnage honorable, docte, & tres-digne de foi.*

Vne dame, native de Lorraine, habituee en une ville de Suisse, apres le trespas de son premier mari, gentilhomme honnorable; sans respect à ses enfans ni à son aage, ni à ses moyens, s'amouracha d'un jeune peintre & l'espousa, en l'an 1608. Quelques iours apres ils entrerent en estrif, leurs amours s'estans refroidies, & converties comme en cousteaux: tellement qu'en l'an 1609. environ la fin de May, estans comparus devant juges ordinaires des differens entre mariez, sur diverses contestations, elle voulant asseurer le contraire de ce que son mari proposoit, vint à protester fort expres que si l'afaire passoit ainsi, elle ne vouloit jamais sortir vive de devant leurs presences. Le mot ne fut pas si tost prononcé, qu'elle tomba comme morte à leurs pieds,

perdit en un moment la parole, le sentiment & toute conoissance. Portee hors de là en une autre chambre expira bien tost apres. Le corps enlevé au soir, & porté en sa maison fut enterré le lendemain. Ie tien ceste histoire de *tesmoings dignes de foi*, aucuns desquels se tienent en icelle ville : & en ai lettres expresses d'un homme d'honneur.

IMPRECATIONS *perilleuses.*

VN sage, vaillant & docte gentil-homme François m'a recité l'histoire memorable de certain jeune homme, qui, à cause de ses insolences & rebellions, maudit & lapidé d'imprecations par sa mere propre, devint fol, & demeura insensé dans le logis dudit Sieur iusques à l'heure du deces de sa mere, long temps apres les dernieres imprecations. Lors, & non plustost, il recouvra le sens.

2. I'ai familier accez chez un homme d'honneur, à la mere duquel i'ai ouy racõter, qu'elle avoit veu une honneste femme, qui ayant eu en loyal mariage de son legitime espoux en quatre successives couches, quatre filles, il lui dit au temps de sa cinquiesme grossesse ; Si tu me fais encore une fille, ie la prendrai par les bras, & la jetterai sur le fumier. Le terme d'enfantement venu, la mere acoucha d'une cinquiesme fille, qui n'avoit point de bras. Le miserable pere demeura confus sous le coup du iugement de Dieu, qui supporta la famille, retirant à soi ceste cinquiesme fille, tost apres son entree au monde.

IMPRECATIONS *redoutables.*

COmme le commandement d'honorer pere & mere est premier en promesse, il n'est pas des derniers en menaces ni en punitions. Gaspar Henneberger raconte un terrible exemple de la punition divine d'un enfant ingrat & rebelle, lequel ayãt battu & blessé son pere & sa me-

mere,ils firent telle imprecation contre lui,qu'il fut rongé vif & mis à mort par des serpens en certain endroit, ou l'on n'en avoit jamais veu auparavant Le plus grand & terrible de la troupe empoigna & mangea totalement la main droite dont ce parricide avoit battu son pere & sa mere. Tous ces executeurs de la sentence de Dieu, apres avoir achevé,s'en allerent & ne furent veus depuis. Henneberger atteste cela estre avenu en une villette nommee Passenhein., au grand estonnement de tous ceux qui prindrent garde à celle vengeance divine. *En sa Chronique de Prusse.*

On fait mention aussi d'une riche damoiselle de Florence, laquelle apres le deces de son mari nourrit fort delicieusement deux siens fils, jusques à ce qu'ils fussent devenus grands. Vn jour picquez de fureur,ils battirent fort rudement leur mere. Elle ne pouvant supporter telle meschanceté, s'agenoüillant & frappant des mains contre terre, fit des imprecations horribles, appellant à hauts cris les furies d'enfer, pour la venger de ces meschans. Les diables comparoissent, courent sus aux jeunes hommes, & les agitent de telle violence, que sur la place ils commencent à s'entremordre comme chiens enragez, & se deschirent l'un l'autre par pieces. Les domestiques acourent, crient à l'aide, apportent cordes & chaines,essayent de lier ces miserables: mais leur rage brisa tout,& ne peut-on les garder de s'entremordre jusques à la mort. *Ph.Camerarius au 3. volume de ses meditations historiques, livre 2. chapitre 16.*

INNOCENCE *ne doit mespriser prudence.*

IL y avoit un jeune homme à Spolette, auquel ayant esté prise bonne somme d'argét,il entra en ferme pensee & opinion qu'un autre jeune homme assez conu l'avoit desrobé : se print à l'accuser & appeller larron. Ne pouvât autrement verifier son accusation,ce fut à publier par tout qu'avec les armes en main (puis qu'il n'avoit

autre moyen) il prouveroit que l'autre l'avoit desrobé. Le jeune homme accusé de larcin & innocent du fait, fut averti de ceste imposture, & des paroles de l'accusateur. Sur ce picqué de despit, & de l'interest de son honneur, sans cercher autres expediens accepta le duel, pour preuve de son innocence trescertaine, & suivit un moyen douteux, où l'on peut estre vaincu, comme vaincre, pour les causes cachees en la pensee de la justice divine. Ils vindrent donc aux mains estans en chemise, avec l'espee & le poignard. En ce duel l'innocent fut tué & deshonoré, l'accusateur demeurant victorieux & tenu pour veritable devant les hommes. Quelques temps apres la verité du larcin fut descouverte, & le larron trouvé, de maniere qu'on conut que celui la avoit prins une temeraire resolution *de vouloir prouver* son innocence par le duel, où ne se trouve raison ni jugement. *Le sieur Remi Florentin au 92. chapitre de ses observations politiques.*

INNOCENS *garantis.*

AVint l'an 1527. au printemps, en la ville de Paderborn, qu'en certain festin public les valets des chanoines se comporterent si dissolument en des danses & autres ribleries, que quelques jeunes hommes de la ville ne peurent se contenir de leur dire injure : puis quittant les danses s'en allerent en la grande eglise, entrerent au chœur, & commencerent à y chanter, comme ont accoustumé les prestres, & par derision deschirerent quelques livres. L'Evesque offensé de telle insolence, condamne la ville à une amende de deux mil escus, & astreint les bourgeois à certaines conditions, lesquelles ils se deporterẽt d'observer quelques temps apres. Dont s'ensuivit nouveau mescontentement, qui porta tel coup que l'Evesque nouveau entra en nouvelles capitulations avec la ville : & non content de l'avoir asservie, d'abondant fit constituer prisonniers trois notables personnages, accusez à tort d'estre les fauteurs du trouble,

lesquels

lesquels sans estre ouys en leurs defenses & justifications il fait charger en un chariot, & mener à Arnsberg, afin de leur y faire leur proces. Le temps estant lors tourné à la pluye, les soldats ordonnez pour la conduite des prisonniers, laisserent le grand chemin fort fangeux, & se jetterent dedans un sentier: d'autrepart le charretier s'esgare & quittant le chemin d'Arnsberg, se rend en un village apartenant à la ville & republique de Susat, où les prisonniers reconus furent menez à Susat, & le charretier renvoyé à vuide. L'Evesque redemande ses prisonniers, & menace si l'on en fait refus: mais le conseil de Susat promet faire justice d'iceux à quicõque la leur demandera, puis qu'ils sont en sa puissance, & ne condamne personne qu'apres deuë conoissance de cause. Par tel moyen les trois innocens furent garantis. Quelques jours apres, l'Evesque estant comme sur le poinct de son depart pour s'en aller à Cologne, fait assigner les bourgeois à se trouver au jardin des benedictions proche de son logis. Les bourgeois sont conseillez par le magistrat politique d'obeir, attendu que l'Evesque ne pretendoit autre chose que de leur dire adieu. Ils se trouvent sans armes en ce jardin, & soudain sont environnez des soldats qui se saisissent des portes & de toutes les places, remplies de cavalerie. L'Evesque leur fait une longe & aspre censure, declare qu'il est resolu de faire punir les plus mauvais d'entre eux, qu'il nomme rebelles, commande qu'ils soyent nommez tout haut selon qu'ils estoyent marquez en un papier, les envoye en en prison, & apres quelques menaces donne congé aux autres. Au bout de quelques jours, pour gratifier aux Chanoines, à ceste entree en son Episcopat, il fait juger à mort ces prisonniers au nombre de seize, & commande qu'on les tire des prisons, afin qu'ils fussent executez. On appelle le bourreau, qui selon la coustume de ces lieux prononce tout haut la sentence donnee contre les condamnez. Il refuse ce faire, & rend son espee à justice, declarant, quoi qui lui deust avenir, il n'espandroit le sang innocent. D'autrepart l'on n'entendoit que lamentations de femmes & de filles, qui les mains jointes se jettoyent à genoux devant l'Evesque les regardant des

fenestres de son logis. Outreplus il se trouva quelques Conseillers qui intercederent pour les condamnez. En fin l'Evesque les fit remener en prison, puis leur donna la vie,& les ayant condamnez à quelque amende,& à ne bouger de la ville & de leurs maisons un an durant, les afranchit du tout. *Chytræus en la grande chronique de Saxe, livre* 13.

INONDATION.

SVr la fin de l'an 1598.le Pape Clement VIII. retournant de Ferrare où il avoit solennizé quelques mariages, pour adviser à l'apareil du Iubilé & à la reception des pelerins, de retour à Rome vid le Tibre s'enfler & desborder si estrangement, qu'en moins de trois jours il n'y eut que les sept montaignes & quelques lieux des plus eslevez qui fussent garantis de ceste espouvantable inondation. De premiere furie, & en moins de quatre heures, il emporta le pont de saincte Marie, plusieurs maisons (les hommes sautoyent de toict en toict pour sauver leurs vies) toutes les boutiques des libraires & drogueurs, & les magazins de vin & d'huile, qui estoyent autour du chasteau sainct Ange, quarante prisonniers qui estoyent en la tour de None furent perdus sous ses ruines, elle n'ayant peu resister à la violence de l'eau, ni eux estre secourus: par ce que l'accident fut de nuict, & prevint toute prevoyance. Les Eglises de Rome demeurerent sans prestres, sans messe, & sans peuple le jour de Noel. Le Pape prioit sur la montagne,& versoit ses larmes pour ceux qui trembloyent & trempoyent au bas dans ce deluge. Il donna si bon ordre, que ceux qui estoyent assiegez au dehors par l'eau,& au dedans par la la faim, furent tousiours secourus contre les violences de l'un & de l'autre. Iamais Rome ne se vid en telle desolation: le desbordement du Tibre qui fut sous le siege du Pape Clement VII. n'arriva pas à un tel exces. Ce fut l'an 1530. qu'il emporta quasi tous les bleds & les vins de la ville, & ruina les plus beaux edifices. Il ne fit pas moins

moins de mal l'an 1557. On en rapporte la cause aux vẽts meridionaux qui enflerent le cours du Tybre à force de pluyes continuelles. Mais pourquoi plustost aux causes de la nature, qu'aux autres mouvemens de l'ire de Dieu, qui a autresfois noyé l'univers, pour des corruptions pareilles à celles de nostre siecle ? *P. Matthieu en l'histoire de Henri* 4. *liv* 1 *narr*. 5. *sect*. 5. Il adjouste, apres avoir censuré ceux qui ne considerent pas comme il faut la juste severité de Dieu en telles recerches extraordinaires, les mots qui s'ensuivent : Le Tybre se desgorge avec telle impetuosité, que peu s'en faut qu'il n'abysme Rome, & personne ne croid que l'exces de l'enormité des pechez en est cause. Ceux de l'ancienne Rome estoyent plus advisez que de la nouvelle : car quãd Cesar suscita la guerre civile, chacun crioit qu'il n'y avoit plus de Republique à Rome : & quand Attila y vint, les gens de bien deploroyent l'abomination de leur siecle. Condamnons d'injustice & d'impieté le nostre, & allons au devant du courroux de la justice divine. Si les premiers coups ne blessent, les derniers tuent. Apres les grenouilles, les mousches, les hannetons & les poux, sont venues les autres plus cruelles playes, & en fin la mort, pour la dixiesme & derniere charge sur l'Egypte.

En peu de lignes beaucoup d'arrests. C'est au lecteur judicieux d'y penser. C'est à quelque bel esprit, qui aura louable desir, & un peu de loisir, de faire un discours ou pour soi, ou pour les autres sur ceste censure de P. Matthieu. Qui ne la fera, l'œil qui ne sommeille point veillera, pour y prouvoir par effect.

INONDATION *effroyable.*

SVr la fin de Ianvier en l'an 1607. la mer se desborda de telle vehemence en Angleterre, qu'apres avoir abatu & esplané les diques elle fit de grands dommages aux habitans. Son plus rude effort fut en la Duché de Sommerset, qu'elle envahit en longueur de dix lieuës de pays, & de deux en largeur, couvrant toute la terre

en moins de rien, jusques à la hauteur de douze pieds d'eau en hauts & relevez endroits. Ce deluge soudain mit en terrible alarme les habitans de ce quartier-la, dont les uns s'acheminans à leur labourage furent contrains rebrousser bien viste vers leurs maisons : mais ils trouvoyeent les ennemis à la porte, assavoir l'eau & la mort, qui ne les reconoissoyét point. En peu de temps les villages entiers parurent comme des isles, environnez d'eaux de toutes parts : & en un instant disparoissoyent tellement couvertes d'eau, qu'à peine voyoit-on plus les faistes des arbres. Ainsi donc ce nouveau deluge d'eaux couvrit de telle sorte Hunsfeld ville en icelle Duché, Granthaen, Kenhus, Kingson & Briandoun villages, & plusieurs mestairies basties en plat pays, que tous les edifices se perdirent de veuë. Si l'on y joint le degast de toute la campagne, le nombre innumerable de bleds, de fruits & d'herbages perdus dedans les eaux, le monceau de misere sera si grand, qu'on ne pourra le representer entierement. Durant ce pitoyable conflict de la mer & de la terre, moururent infinies personnes, masles, femelles, de tous aages. Il ne leur servoit de rien monter es plus hauts estages, ni sur les toicts de leurs maisons, ni au sommet des plus hauts arbres qu'ils pouvoyent choisir : car les eaux impetueuses s'enflerent & hausserent tellement, que les fondemens des edifices vindrent à s'eslocher, les parois s'esbranlerent & fondirent, & les racines des arbres furent arrachees de terre: tellement qu'on vit les maisons trebuscher, & les arbres choir abatus. Les personnes ne voyans moyen quelconque d'eschapper, se resolurent à mourir patiemment & courageusement. Nul ne pouvoit voir le miserable bestail se noyer sans grande douleur : car il y en avoit tel nombre, que de loin l'on prenoit ces troupeaux pour des escueils en la mer: mais en nageant, muglant, beellant, hennissant & se tempestant, on eust dit que c'estoit une tourmente & bataille de vents. Ceste lutte & rencontre de vagues esmeuës esmouvoit de façon estrange ceux que le danger present menaçoit. Vn riche paysan envelopé parmi ceste inondation, pere de sept enfans, fort estonné de visitation si soudaine, & neantmoins imagi-

imaginant le peril moins perilleux, tasche premieremét de sauver quelques meubles plus precieux: mais voyant l'eau croistre, sans se soucier des accessoires abandonnez à la discretion de l'indiscrette mer, courut vers un sien enfant qu'il cherissoit par dessus les autres: mais l'eau le talonnoit de si pres, en telle foule & violence, que perdant tout souvenir de mesnage & d'enfans il n'eut qu'à peine le loisir de grimper sur la faiste du toict de sa maison. Entre autres enfans y en avoit un petit au berceau, où il dormoit. Ce berceau fait d'aix bien joints fut emporté flottant sur les eaux jusques à une lieuë loin de la maison, puis repesché, & l'enfant trouvé vif & sain. Le foin reduit en monceaux sur des poultres & chevrons flottoit sur les vagues, en forme de hurques. Les pigeons & cochons estoyent sur les tas de gerbes que l'eau emportoit: Les connils chassez de leurs gistes s'estoyent jettez sur le dos des moutons & brebis que les ondes emportoyent. Certain berger taschant rassembler ses brebis esparses, & les enclorre en leur parc, acueilli du ravage en rase campagne, quitte tout, & à perte d'haleine grimpe sur un fort haut arbre, voyant & oyant son bestail qui beelloit en l'eau, il commence à s'arracher le poil, se frapper la poictrine, lever les mains au ciel, & crier à Dieu. Ayant veu perir tout son bestail, & s'aprestant de mourir, apres avoir enduré faim & froid extreme, il descouvre un esquif conduit par quelques basteliers envoyez au secours, les appelle, descend, & est reporté en terre ferme.

Mais il nous faut considerer Bristol. C'est une ville ceinte de double muraille, en belle assiette, & fort plaisante, à cause des beaux bastimés publics & particuliers, item si bien fournie de tout ce qui duit à la vie presente, & tellement peuplee, qu'apres Londres & Yorck elle est des premieres, à cause de la commodité du port qui y attire les marchans de diverses contrees esloignees. Le iour de l'inondation, dont nous parlons, la mer s'eslançant en un grand canal gaigna incontinent les diques, & se desborda de telle sorte, en si grande affluence & vistesse, qu'elle couvrit les vallees, gaigna les replats & costaux, si furieusement qu'on n'attendoit que ruine & to-

tale extermination. Plusieurs maisons entieres furent separees & abatues par le pied : autres emportees & veuës flotter comme barques sur les eaux. Les granges pleines de gerbes de bled, de foin, de paille, furent renversees & emportees, le gros & menu bestail noyé : beaucoup de personnes de divers aages englouties par ce petit deluge. Les marchans de Londres, ceux de Bristol, & tous les habitans, qui outre les vivres avoyent peu auparavant fait emploitte de plusieurs sortes de marchandises pour la foire lors prochaine, firent lors une perte inestimable, la pluspart estant emporté du ravage des eaux, & le reste tellement gasté, que les maistres ne sçavoyent qu'en faire. Vn gentilhomme demeurant en sa maison champestre entre Barstable & Bristol à deux lieuës de la mer, sorti au matin pour voir ses terres, jettãt l'œil vers le havre, descouvrit l'inondation extraordinaire de la mer : dont saisi de frayeur, & tout esperdu, pource que l'eau rouloit à monceaux, il tourne vistement chez soi, dit à sa femme & à ses domestiques ces tristes nouvelles. Cõme ils troussoyent le plus precieux bagage, les eaux commencent à ceindre la maison, tellement qu'ils se trouverent sur autre pensee, asçavoir d'aviser aux moyens de sauver leurs vies. Les valets s'amusent à lier ensemble les fardeaux de meubles qu'ils avoyent, estimans que l'eau ne pourroit rien remuer. Quant au gentilhomme il monta avec sa femme & ses enfans au plus haut de la maison, & se perchent tous sur les soliveaux du toict. Combien qu'autre chose ne leur aparust sinon l'affreuse image de mort, & que du commencement ils semblassent avoir totalement oublié le monde ; toutesfois ie ne sçai quel espoir & desir d'eschaper fit que le gentilhomme s'avisant de certain coffret où estoyent enclos ses principaux tiltres & papiers, devale soudain de dessus le soliveau qui le soustenoit, & peschant ce coffret l'attache fermement à une creche. Comme il s'amusoit à telle besongne, les flots de la mer choquent de telle impetuosité ceste maison, que venant les parties d'icelle à s'eslocher, elle vint à tresbucher de fond en comble. La femme & les enfans furent envelopez en ceste ruine : quelques uns des domestiques partie accablez de pierres & chevrons, partie

estou-

estoufez en l'eau. Le gentilhomme empoigne un soliveau, & fut ainsi porté à plus de lieuë & demie de là iusques au haut d'une montagne, où il gaigna le sec. Transi de peur & de tristesse, sans lascher sa piece de bois, cōme il pleuroit la perte de sa femme, de ses enfans & domestiques noyez, il void aprocher de soi le coffret & la creche à laquelle il estoit attaché, qu'il tire de l'eau : & ce fut son reste avec sa vie.

Vn autre gentilhomme de ce mesme quartier, marié peu de iours auparavant, delibere d'aller s'esbatre en une ville proche de sa maison champestre, & y passer ioyeusement la iournee, avec ses amis, fit equiper son cheval, & ayant pris la botte, comme il tenoit la deuxiesme en main, les eaux entrent à randon dedans ce logis, gaignēt en un moment tout le bas, & contraignent ce mibotté de se sauver de vistesse en une chambre haute: mais il estoit talonné de si pres par l'impiteux element, que force lui fut de monter sur le toict pour sauver sa vie & se mettre à cheval sur le faiste. La maison fondue sous la violence du ravage, le toict avec ce nouveau chevalier fut emporté vers la ville où l'on pretendoit aller passer joyeusement le temps, & fut à toute peine sauvé ce pauvre gentilhomme.

Il avint pres de Marckand en la duché de Nordfolc, que deux larrons estans allez la nuict desrober du bestail es pasturages, comme ils l'emmenoyent, le matin venu descouvrirēt la justice de Dieu qui acouroit droit à eux. C'estoit l'eau qui ayant surmonté une dique s'espandoit tellement, qu'elle contraignit ces preneurs en imminēt peril d'estre pris, de lascher prise pour se sauver de vistesse. A quelque plus grand bien leur mal servit: car ils eurent ceste pensee de courir vers la ville prochaine, & commencerent à exhorter le portier de sonner la cloche & se prindrent eux mesmes à crier à l'eau. Les habitans, pour la plus part encores endormis, ou mal esveillez, ne sçavoyent que dire ni à quoi se resouldre en tel alarme. Les uns montent au clocher, les autres cuidans que ce fussent larrons & voleurs couroyēt fureter les coins & cachettes de leurs maisons, & se remparoyent dedans, de peur qu'on les pillast. Les autres oyās

parler de deluge & desbord de mer, se mocquoyent du rapport susmentiõné, disant qu'il faloit chastier ces lourdaux qui troubloyent ainsi la ville. Mais ils changerent bien tost de langage, & leurs risees se tournerent en horribles cris, tumultes effroyables, bruits estranges de gens esperdus, se sauvans de course precipitee, en foule, & le plus miserablement qu'il est possible d'imaginer, pour gaigner quelque retraite asseuree, & trainans à toute peine femmes & enfans, avec quelques pacquets troussez & accommodez à la haste: & la plupart si confus de frayeur & de desespoir qu'ils n'avoyent esgard ni à leur sang, ni à leurs proches amis & alliez. Quelques uns, mais en petit nombre, pensoyent avoir assez de courage, d'adresse, d'instrumens & de moyens pour donner passage à l'eau, du moins la destourner de leurs maisons. Mais ayans aussi tost reconu qu'il n'y avoit ordre de vouloir faire teste à Dieu, ce fut à monter en leurs chambres, emportans femmes, enfans, freres, sœurs hastivement vestus ou couverts, & faire une fuite la plus lamentable qu'il est possible d'imaginer.

Or quand l'eau vint à s'emparer des maisons, où elle trouva les uns jouans & beuvans, les autres ja yvres, encore donna elle la vie à ceux qui sans marchander se tiroyent promptement arriere & loin du conflict: mais ceux qui vouloyent s'amuser au bagage pour sauver ceci ou cela, se trouvoyent envelopez, acablez & noyez en un instant. Les eschappez gaignent une montaigne assez proche de la ville, où ils passerent le reste du iour & la nuict suivante en grandes miseres, complaintes & chetives angoisses.

Le lendemain ils descouvrent leurs maisons moitié cachees en l'eau, & plusieurs gens qui des fenestres es clochez & logis crioyent à l'aide, d'autres qui essayoyent de se sauver sur des aix & de matteras. Les chevaux enchevestrez es estables furent suffoquez des eaux, les desliez essayoyent de gaigner terre, mais en vin pour la plus part. Les granges pleines de blé furent toutes ruinees, & tous les meubles gastez. L'inondation de mer engrossie par quelques rivieres qui traversent le pays, le deluge s'en-

s'enfla si fort, que deux autres villages en furẽt saisis. Mais les paysans ayans pris mieux garde à eux s'estoyent sauvez d'heure avec leur bestail & autre meuble, abandonnans leurs maisons & cabanes à la merci de l'eau, qui s'espandit à six lieuës de tour, couvrant les champs & pasturages de force vase. Les troupeaux de la campagne furẽt d'heure chassez au mont de Thruhil, qui contient un quart de lieuë de tour: mais ils n'estoyent pourtant hors de peril. Car la montagne estoit environnee d'eau à telle hauteur & profondeur qu'on ne pouvoit sans basteaux gaigner le dessus: d'autre part elle avoit tant de brossailles, qu'il estoit comme impossible d'en aprocher mesmes avec les basteaux. Ainsi tant de bestail s'en alloit perir, & faisoit un bruit merveilleux à faute de pasture. Les bergers firent tant qu'ils donnerẽt entree à quelque basteau chargé de quelque nourriture pour les gẽs & pour les bestes, iusques à ce que les eaux se retirerent, & qu'en diligence on eust remedié aux diques, pour empescher nouvelle inondation. Ce recit est tiré d'un livre latin intitulé *Rerum in Gallia, Belgio, Hispania, Anglia, &c. gestarum anno 1607. Tomi VII. liber secundus, conscriptus à N. Gotardo Artus Dantiscano.*

IVSTICE *digne de memoire & recommandation.*

CHarles Duc de Bourgongne, tué en bataille pres de Nanci, parmi ses defauts avoit des dons heroiques. On raconte qu'ayant eu plainte qu'un des principaux de sa Cour allant à la chasse avoit violé la fille d'un honneste paysan, le lendemain fit commander à tous ceux qui estoyent de sa suite, qu'ils eussent à se presenter devant lui en mesme equipage que le iour precedent. La fille cachee en lieu propre reconoit incontinẽt celui qui l'avoit deshonoree. Le Duc l'appelle, le tance rudement, lui commande d'espouser tout à l'heure la fille, qui fut paree à cest effect en grande dame. Le mariage solemnizé, il fait empoigner au collet ce ravisseur, le-

quel par sentence de juges deputez est condamné & executé à mort, à cause de son rapt, son bien confisqué à la fille son espousee, pour en jouir sa vie durãt. Plusieurs courtisans se formalisoyent de telle severité : disans que ce Seigneur avoit esté plus que puni, contraint d'espouser une roturiere. Mais le Duc repartit, que le coulpable avoit payé l'amende envers la fille en l'espousant, & que ainsi le particulier avoit fait raison au particulier: qu'outre plus justice vouloit que le particulier satisfist aussi au public, qu'il avoit offensé en tant de sortes. *George Luterberg au li. des Magistrats, chap. 15. Spangenberg en son traicté du droit usage de la chasse.*

Vn nommé Iean le Dine descouvrit à ce mesme Duc avoir esté solicité par Iean de la Coste de la Franche Conté d'empoisonner le Duc, sous promesse de grande recompense. Le Duc ayant fait decapiter la Coste, appelle le Dine, & lui demande, si la Coste t'eust conté dãs la main l'argent promis, me l'eusses-tu decelé ? Le Dine ne voulant mentir, & cuidant que le Duc ne feroit estat de ses paroles, confessa qu'il n'eust point descouvert la Coste. Là dessus le Duc fait venir un Prestre commande au Dine de dire son confiteor, & à l'executeur de le despescher : disant que celui qui trahissoit son prince & son ami ne meritoit pas d'estre supporté longuement entre les hommes. *Fulgose li. 6.*

L'Empereur Sigismond ayant envoyé au Friul une armee de dix mille chevaux & de grand nombre de gens de pied sous la charge d'un Florentin nommé Pipo, renommé chef de guerre en ces temps-là, se rendit maistre d'une des principales places. Au plus fort des afaires, Pipo corrompu par une grande somme de ducats qui lui fut delivree par les ennemis, s'en alla soudainement en Hongrie, trainant apres soi l'armee, au grand estonnement de tous. Sigismond faisant justice, telle que celle des Parthes à Crassus, fit attraper Pipo, & la bouche lui ayant esté ouverte par l'executeur, on lui versa de l'or fondu & ardant dedans, en lui prononçant par deux fois ces mots: Creve maintenant de l'or dont tu as eu si grand soif. Aussi en fut il estoufé tout à l'heure. *Bonfinius en la 3. decade de l'hist. de Hongrie, li. 3.*

Vn officier de Ferdinand Roi d'Eſpagne, executant quelque commiſſion contre Pierre neveu du grand Gõſalve, ſurnommé par excellence le grand Capitaine, fut batu, puis mené priſonnier par le commandement de Pierre au Chaſteau de Mondellia, belle & forte place entre toutes celles de l'Andalouzie. Ferdinand fait incontinent lever gens pour reprimer telle inſolence, mais adouci par les prieres de l'oncle, il relegua le neveu à demi journee de la Cour, ſans vouloir permettre qu'il en aprochaſt plus pres, ou s'en eſloignaſt plus loin. Mais outreplus Ferdinand ordonna que Mondellia, ville & chaſteau, ſeroit raſee de fond en comble, afin que ſon eſplanade ramenteuſt aux plus remuans, qu'il ne faut pas ſe prendre aux rois. Le grand Capitaine fit tout ſon poſſible par requeſtes & humbles remonſtrances, pour empeſcher la ruine du memorial des valeurs de ſon pere, du lieu de ſa naiſſance, baſti avec deſpenſe ineſtimable, le plus brave & renommé de toute la province. Il y employa auſſi les Ambaſſadeurs de France, leſquels diſoyent à Ferdinand qu'il eſtoit bien raiſonnable que ce ſage & vaillant chef de guerre, lequel avoit reconquis cent villes, & une infinité de bourgades pour ſon Prince, obtinſt en recompenſe la ville de ſon pere. Mais Ferdinand ne voulut point changer ni enfraindre ſon arreſt : ſeulement en lieu de Mondellia, raſee à fleur de terre en peu de jours par les habitans de l'Andalouſie, il fit preſent à Gonſalve d'une autre ville nommee Loxe, afin de l'appaiſer par ce don royal. *Paul Iove en la vie du grand Gonſalve.*

Apres la priſe de Genes pour l'Empereur, Ferdinand d'Avalos, Marquis de Peſcaire, general, voyant que le pillage engendroit horrible confuſion en l'armee, remplie de goujats, de chevaux, de femmes impudiques, tellement que tout alloit tomber en desbauche irremediable, commença premierement à reigler les chevaux qui mangeoyẽt tout le plat pays. C'eſtoit le moyen de chaſſer la pluſpart des goujats & du ſalle bagage qu'ils trainoyent. Là deſſus un Capitaine Eſpagnol nommé Vegue amaſſe force ſoldats, & leur fait une harangue ſeditieuſe, au prejudice de l'ordonnance du general, lequel

entendant ce desordre resolut s'y opposer, & changeant de logis s'achemina le premier à Carignan, où l'armee arriva tost apres, toutes les compagnies rangees en la grand' place en armes, pour attendre que le maistre de camp eust assigné logis aux caporaux, pour y faire acommoder les cambrades. Le marquis estoit devant la maison de ville, cachant sous un visage gracieux la resolution prise en sa pensee trois iours auparavant. Il appelle trois des principaux colonels, & leur dit, vous semble-il pas que le Capitaine Vegue, qui a essayé de mutiner les troupes, merite punition? Oui, dirent-ils, mais il n'est pas temps, crainte que le danger acroisse. Le Marquis deliberé de maintenir la Majesté Imperiale, & de renverser l'audace des seditieux, fait appeller ce Capitaine Espagnol, lequel se presente suivi de force soldats, ausquels il s'estoit recommandé pour se garentir des mains du general. Sur ce le Marquis, en lieu de s'estonner lui demande, s'il avoit pas fait telle & telle harangue aux soldats amassez autour de lui. Ce Vegue begayant & s'excusant, le Marquis ayant fait signe à l'executeur fait donner tel coup d'espee à travers du corps de Vegue, qu'il tombe mort sur la place: & au mesme instant sacque la main au coustelas, & charge, suivi des siés, avec telle fureur sur les adherans de Vegue, que les uns blessez, les autres abatus sur les carreaux, les troupes furent saisies de telle espouvante, que sans bruit chascun se retira de la place, & sans attendre les fourriers se logea où & comme il peut. Ceste justice, severe & prompte, acquit une merveilleuse reputation au Marquis, qui de là en avāt fut redouté des mutins & honoré des vertueux, lesquels il cherit aussi plus que paravant. *Paul Iove en la vie d'icelui.*

Le Marquis Delguast s'apprestāt à Naples, pour s'embarquer & faire voile vers la coste de Barbarie cōtre Tunis, descouvrant que certains mal affectionnez desgoustoyent les soldats, alleguans l'incommodité grande de tel voyage si long, si hazardeux, où n'y avoit à gaigner que mesaises, playes & miseres, brief que l'armee estoit en danger de dissipation; fit empoigner ces mutins, qui en presence de toutes les compagnies furent cousus vifs

dedans

dedans des sacs,& jettez au fond de la mer. *Paul Iove au 34 li. de ses hist.*

Nous avons parlé ailleurs de la justice que Solyman Sultan des Turcs fit faire des soldats de Thomas Nadast gentilhomme Hongrois,lequel commandoit dedans le Chasteau de Bude. Iceux ayans emprisonné leur chef, rendirent maugré lui la place à Solyman, lequel averti de leur perfidie les fit tous tailler en pieces par ses Ianissaires, delivrer & renvoyer honorablement Nadast en lieu de seureté,*Paul Iove au 28.li.*

Odet Sieur de Lautrech, lieutenant pour le Roi en Italie ayant pris la ville & le Chasteau de Pavie,pour recompense honorable à Hostase de Ravenne, qui estoit le premier entré en ceste place bien defendue, lui fit present d'une belle statue de bronze d'un Antonin à cheval. Hostase l'en avoit humblement requis, allegant que la statue avoit esté iadis aux Ravennois, à qui les Lombards saccageans Ravenne l'avoyent enlevee & fait planter en la grand' place de Pavie. Comme Hostase suivi de ses soldats & de massons, estoit apres pour oster de son assiette icelle statue,tout le peuple y acourut en foule,& lors commence un estrif assez rude. Hostase monstre les patentes du sieur de Lautrech: le peuple s'y oppose:& là dessus presque tous recourent à Lautrech,font tant par harangue d'un des principaux,larmes & cris de la troupe, que cest ottroy fut eschangé à une couronne muralle d'or pur de grand poids & prix que receut Hostase, avec une inscription de son valeureux exploit en un tableau posé dedans la grande Eglise de Ravenne. *Paul Iove en ses hist.*

Quelques soldats ayans resolu ensemble de rendre aux Turcs une des plus fortes & importãtes places de la basse Hongrie, moyennant certaine grosse somme de ducats à eux promise par les acheteurs,furent prevenus par le gouverneur de ceste Province, lequel les ayant atrapez les extermina d'estrange supplice. Car il les contraignit de s'entremanger, faisant de iour à autre tuer l'un d'iceux,puis cuire, & servir la chair d'icelui à ses compagnons pour se substanter. Le dernier de tous n'ayant plus de viande se devora soi-mesme,puis mourut enragé. Ce

sont justices à toutes espreuves de rigueur, & supplices barbaresques. *Bonfinius en la 5. Decade du 3. li. de l'histoire de Hongrie.*

MAGICIENS punis.

PRes de Naples nous trouvans au bord de la mer, joignant une montagne par où on descend en la grotte qu'on appelle du Roi Salar, nous entrasmes dedans icelle grotte avec un flambeau allumé, & cheminasmes iusques à l'entree de certaine fosse, où nostre guide s'arresta, ne voulant passer outre. Lui ayans demandé la cause de cela, respondit que ceste entree estoit tres-perilleuse, & que ceux qui s'ingeroyent de passer plus avant n'en retournoyent iamais dire nouvelles aux autres: ainsi qu'arriva (dit-il) y a environ six ans (il racõtoit l'histoire au cõmencemẽt de l'an 1589.) au prieur de l'Abbaye de Margoulline, à un Frãçois, & à un Alemã, lesquels arrivez à ceste fosse furẽt avertis par moi de n'étrer dedãs. Mais se mocquans de mes admonitiõs, prindrẽt chascun son flãbeau pour y descẽdre. Ce que voyant ie les y laissai entrer, sans vouloir aller en leur compagnie, les attẽdant toutesfois à l'entree d'icelle. Mais voyant qu'ils ne retournoyent point, ie me doutai incontinent qu'ils estoyent morts, de sorte qu'estant retourné à Naples ie le recitai à plusieurs: tant qu'en fin cela vint à la conoissance des parens du Prieur, qui me firent constituer prisonnier, allegans contre moi que ie l'avois fait entrer dedans, ou du moins ne l'avois averti de l'inconvenient. Mais sur le champ ie prouvai le contraire & fus absous à pur & à plein. Et peu de iours apres on descouvrit que ces trois estoyent magiciens, qui avoyent entrepris de descendre en ceste fosse, pour y cercher un thresor. *Le S. de Villamont* au 1. liv. de ses voyages, ch. 23.

MARI

MARI *de nature estrange, farouche, furieuse & cruelle.*

LE Capitaine San Petre Corse, en ses commencemens estoit pauvre soldat, qui pour sa valeur espousa la Dame d'Ornane, de grand' maison, & de condition eslevee par dessus lui. La paix estant faite apres les premiers troubles, pour le general, non pour San Petre, qui avoit cerché en France & à Florence du support en ses desseins contre la Republique de Genes, il fit pour cela mesme un voyage à Constantinople, durant lequel ceux d'Ornane & autres parens de sa femme, lui ayant fait sçavoir de leurs nouvelles, & conseillé sa femme de venir à Genes, où elle pourroit concilier les haineux de son mari, & mesmes le faire r'appeller de bannissement; Ceste Dame, induite à cela, se desroba de Marseille; mais, poursuivie par un ami de San-Petre, fut ramenee à Aix, & là tenue en quelque sorte de captivité. San Petre à son arrivee trouva ce fait si amer, qu'un de ses familiers l'excusant, il le fit estrangler par ses esclaves Turcs. De là il vint à Aix, où la justice fit difficulté de lui mettre sa femme entre les mains. Mais elle, bien que pleine de crainte, demanda d'y estre. Il la rameine à Marseille, parlant tousiours à elle avec beaucoup d'honneur; si bien qu'à teste nue il lui anonça que pour sa faute d'avoir voulu voir ses ennemis, il faloit qu'elle fust estranglee par ses esclaves : Elle ne refusa point la mort; mais se contenta de lui dire : *Il y a vingt ans que vostre vertu m'a esmeuë à vous faire mon mari. Depuis ce temps-là ie n'ai souffert le toucher d'homme vivant que de vous : Ie vous supplie que ma mort ne soit point souillee par ces vilaines mains : mais que les vostres, honorables pour leur valeur, me conduisent elles mesmes au repos.*

Cela dit, il l'appella sa Maistresse, lui demanda pardon un genouil en terre, & puis lui mit des bandes de toile au col, avec lesquelles il l'estrangla; ne demeurant

gueres à prendre des chevaux de poste, pour s'en aller en Cour, où il n'arriva pas si tost que la nouvelle. Là il fut receu avec tant d'horreur, principalement des Dames; que bien qu'il monstrast son estomach couvert de playes pour la France, qui n'avoit que faire, disoit-il, des afaires de sa famille, si est-ce que le mauvais visage qu'il recevoit, le poussa à venir exercer ses vengeances en Corse. Avec l'aide de quelques Florentins & François il surprit Istria, & fit une guerre sans merci, quelque espace de temps. Finalement il tomba en une embusche dressee par ses ennemis, & principalement par les parens de sa femme. Là abbatu par une arquebuzade, il fut achevé à coups d'espee, avec dispute entre ses tueurs, à qui auroit les deux mille ducats que la Seigneurie de Genes avoit mis sur sa teste. Son fils Alfonse ayant succedé à ce qu'il tenoit, quitta depuis ces choses par composition, & vint servir en France, de mesme valeur que le pere, aussi rude que lui, executant de mesme froideur les sentences de mort que lui-mesme prononçoit contre ses gens de guerre; comme il a paru par l'execution de son neveu, qui venant lui faire la reverence à table, l'Oncle l'ayant tué, demanda à se laver les mains. *Le Sieur d'Aubigné, en son histoire Universelle, Tom. I. liv. 4. ch. 17.*

MASSACRE *de Stockholm, suivi de changemens merveilleux.*

L'An mil cinq cens & douze, Suanton Sture gouverneur du royaume de Suede estant decedé, les Estats se trouverent en discord pour l'electiõ d'un autre: à cause que les uns enclinoyent à l'establissement de Stenon Sture, les autres vouloyent avoir l'Archevesque d'Upsale. Cest estrif sembloit couver une guerre civile. L'Archevesque sans considerer que sa charge Ecclesiastique lui defendoit d'embrasser un fardeau politique si pesant, pour donner pied à sa vengeãce ambitieuse, qui ne pouvoit souffrir que Stenon eust le gouvernement, comme les Estats enclinoyent à le lui bailler, print une furieuse reso-

resolution avec ses complices: d'appeller Christierne, second de ce nom, Roi de Danemarc, lequel ne faisoit qu'espier l'occasion d'entrer en Suede. Depuis l'an 1519. il y fit deux voyages avec maigre succes. Sur le commécement de l'an 1519. ayant en main les bulles du Pape Leon X. lequel avoit excommunié Stenon & tous les Suedes, & mis le royaume en interdit, à cause qu'ils avoyent degradé l'Archevesque d'Vpsale, & rasé le chasteau de Stecken qui lui apartenoit, il envoye une puissante armee en Suede, au devant de laquelle Stenon marcha resoluement avec ses troupes: mais combatant es premiers rangs, il fut si rudement blessé, que tost apres s'ensuivit la mort, par consequent la ruine du royaume. Car les Suedes deceus par les patentes & belles promesses de Christierne se rendirét à lui pour la pluspart: quelques autres, joincts à la vefve de Stenon se tindrent sur leur defensive, & la guerre continua jusques à l'esté de l'an 1520. que Christierne avec une armee entra dedans la Suede, & assiegea de toutes parts la ville capitale nômee Stockholm. D'autrepart il promit par sermét solennel à la Noblesse & au peuple toute bien-vueillance: ratifiant tous les accords paravant proposez par ses lieutenans & acceptez par les Suedes. Les paysans ne vouloyent se fier à ses paroles, ains esgorgeoyét tous ceux de son parti qui tomboyent en leurs mains. D'avantage les assiegez à Stockholm, à Holme, & autres lieux, en se defendant incommodoyent fort les assiegeans. L'automne s'avançoit, l'hyver tres-rigoureux en ces pays septentrionaux, & diverses incommoditez es afaires de Christierne, le firent encliner à couldre la peau du renard à celle du lyô. Ce fut à gaigner par belles paroles les assiegez de Stockholm, lesquels ayans presté l'oreille au pipeau de Christierne, s'aidât des seigneurs & gentilshommes Suedes en telle negotiation, lui envoyerent finalement leurs deputez, ausquels il fit tous les gracieux accueils qu'on sçauroit desirer, les renvoyant chargez de promesses, de sermens solennels, de patentes en toute forme deuë, pour l'oubliance & abolition du passé, pour un bon, ferme & paisible accord pour l'avenir, à la paix universelle pour toute la Suede, au repos de tous en general & de chas-

cun en particulier, avec cõfirmatiõ de tous privileges & promesse de nouvelles frãchises. Ceux de Stockholm miserablement trõpez ouvrirẽt leurs portes à Christierne, lequel d'entree fit publier la paix par les places. Mais au bout de quelques jours, il fit executer à mort & esquarteller vif le gouverneur du Chasteau d'Arosie, lequel avoit soustenu le siege, & tué grand nombre de gens avant que se rendre.

Puis ayant acommodé les afaires selon qu'il voulut, fit voile en Danemarc, apres avoir assigné les Estats generaux de Suede au premier jour de Novẽbre en la ville de Stockholm, où il ne faillit pas de se trouver. Alors se fit-il jurer fidelité par les Suedes, ausquels il promit garder inviolablement tout ce qu'il leur avoit promis par l'edict de pacification. Le dimanche suivant, 4. de Novembre, il fut couronné dedans la grãde Eglise de Stockholm, par l'Archevesque d'Vspale & par quelques Evesques, ayant au preallable, selon la coustume, juré, outre les autres articles que l'on propose aux Rois le jour de leur couronnement, qu'il garderoit les promesses precedentes, ratifiant de nouveau toutes les lettres patentes qui en avoyent esté expediees en son nom. Il conferma ce serment devant le grand autel, & receut le corpus domini là dessus. La messe dite & les ceremonies du couronnement acomplies, il crea chevaliers certains siens capitaines, sans recevoir en ce rang nul seigneur ni gentilhomme Suede : pour couvrir son maltalent, ou plustost pour flestrir de nouveau ceux qu'il hayssoit extremement en son cœur, fit publier sur le champ par un heraud, que pour raisons tres importantes il ne faisoit part de tels honneurs à aucuns Suedes : mais qu'il reservoit tout cela à un autre temps. Mené de l'Eglise au chasteau il fit le banquet du couronnement royal, trois jours durant, aux Suedes, Danois & Alemans. Les courtisans du cabinet avoyent quelques jours auparavant consulté des moyens de faire mourir les principaux de Suede, sous couleur de justice. Entres autres expediens, quelques uns estoyent d'avis qu'on semast de la poudre à canon, & qu'on fist une fougade en quelques chambres du chasteau, publiant que les Suedes, ennemis de la vie de Christierne, en

estoyent

estoyent auteurs, & vouloyent ainsi traistreusement tuer leur Roi. Mais les autres estimans cest artifice trop grossier, apres quelques contrastes, on resolut finalement que l'Archevesque d'Vpsale, restabli par Christierne en toutes ses dignitez & commoditez precedentes, formeroit plaintif contre les Suedes, comme gens excommuniez du Pape & desloyaux à leur Prince, ennemis jurez de la personne & dignité sacree de leur Archevesque, duquel ils avoyent pillé les biens, & ruiné le Chasteau : à cause dequoi il requeroit punition estre faite d'eux selon le droit & les loix.

Ainsi donques au bout du festin royal, comme les Seigneurs & gentils-hommes Suedes furent venus en la grand' salle du Chasteau de Stockholm avec les Danois & Alemans, l'Archevesque aposté par Christierne, quoi qu'il reconust (mais trop tard) en quelque sorte les maux où sa cholere ambitieuse l'avoit precipité, se presente à l'assemblee, & fait un long discours des outrages faits à sa personne, du saccagement des biens Ecclesiastiques, de la demolition de son Chasteau, & d'autres dommages receus : puis conclud au rebastiment de son Chasteau, reparation d'honneur, & restitution de tous despens, dommages & interests. Christierne se courrouça contre l'Archevesque, de ce qu'il n'avoit requis que les coulpables fussent punis de mort, attendu qu'ils estoyent en interdit (à l'instance de l'Archevesque) pour avoir degradé leur premier Prelat, ruiné son Chasteau, & enfraint les immunitez du clergé. Or pource que la harangue de l'Archevesque touchoit nommement la vefve de Stenon Sture, elle exhiba l'arrest des estats generaux du Royaume, contenant les causes de la degradation de l'Archevesque, & du renversement de son Chasteau. Là dessus, Christierne condamna tous ceux qui avoyent consenti à tel arrest, notamment qui l'avoyent souscrit, comme frapez d'anatheme par le Pape, à estre executez à mort, excepté l'Evesque de Lincopen, lequel verifia n'avoir consenti à la procedure tenue contre l'Archevesque. Quant aux autres Seigneurs, Evesques, Chevaliers, gentils-hommes de Suede en grand nõbre, ils furẽt prõptement emprisonnez, ensemble plu-

sieurs citoyens de Stockholm. Le lendemain fut publié par la ville à son de trompe, que personne n'eust à sortir de sa maison : & environ midi les prisonniers furent amenez en la grand' place par les bourreaux. Alors un certain Nicolas Likia, ayant devisé quelque peu de temps avec quatre ou cinq conseillers d'estat, s'adressant au peuple là assemblé, dit qu'on ne devoit s'esmerveiller de ceste execution : pource que le Roi Christierne induit par raisons importantes, & contraint par la necessité, faisoit executer à mort ces bannis, qui avoyent par trop griefvement offensé la saincte Eglise Romaine & le sainct Pere Pape de Rome.

Soudain fut tiré en place Matthieu Evesque de Stregnen, lequel s'estoit employé plus que nul autre à faire que la Suede tombast es mains de Christierne. Neantmoins on lui trencha la teste, laquelle fut puis apres mise entre ses cuisses, par quelque arrest special. Vincent Evesque de Scharen, sept notables seigneurs (du nombre desquels fut Eric pere de Gostave depuis Roy, duquel avons adiousté l'histoire sur la fin de ce volume au tiltre de Prince heureux) des chevaliers & gentils-hommes au nombre de soixante, consequemment les trois consuls, tous les conseilers de la ville de Stockholm, force citoyens tirez de leurs maisons & boutiques, puis menez en icelle place, furent tous decapitez le huictiesme iour de Novembre 1520. Le iour suivant on poursuivit le massacre d'autant de gentils-hommes de Suede & de citoyens de Stockholm, que le iour precedent. Tous les corps de ces decapitez furēt laissez nuds sur la place, à la merci des chiens, & y demeurerent trois iours, durant lesquels la pluye tombant rendit les canaux de la ville troubles & rouges du sang des massacrez. Au bout des trois iours, on les traina hors du faux-bourg du costé de midi, où ils furent reduits en cendres, comme aussi le corps de Steñon Sture tiré de son sepulchre, & celui d'un sien petit enfant mort peu de iours auparavant, Christierne alleguant pour ses defenses qu'il executoit les ordonnāces du Pape, lesquelles condānent au feu les bannis de l'Eglise. Mais on lui repliqua depuis que le dimāche precedent il avoit esté couronē par les mains des Evesques

Evesques de Stregnen & de Scharen, & que les autres massacrez lui avoyent presté serment de fidelité, qu'il avoit accepté, comme reciproquement il leur avoit solennellement ratifié l'edit de pacification.

Christierne, non assouvi de tant de sang innocent espandu, fit continuer le massacre plusieurs iours apres en divers lieux, n'espargnant les nobles non plus que les roturiers. Il fit emprisonner Christine vefve de Stenon Sture, avec plusieurs dames & damoiselles, transportees depuis en Danemarc par son commandement. Les paysans de Suede furent desarmez. Quoi fait Christierne delibera s'en retourner par terre en son Royaume. En quelque lieu qu'il arrivast, un de ses satellites, nommé Nicolas Holstein, faisoit dresser un gibet, mais lui-mesmes en fin fut pendu & estranglé en l'vn d'iceux par arrest du Roi, dedans Sudercop, place renommee au pays. Or en tout ce chemin par terre, ne se parla que d'executions sanglantes & horriblement cruelles, iusques à faire hacher tout vifs en pieces, les uns, decapiter les autres, massacrer des enfans de six ans & de huit, pour se venger de leur peres. Pour closture adjoustons ce mot, que Christierne estant venu en l'abbaye de Nydale, y fut receu magnifiquement: mais pour reconoissance il fit noyer l'Abbé & plusieurs moines.

Ayant laissé la Suede desolee, il se rendit en sa demeure acoustumee, où il trouva malencontre: car ayant esté chassé de tous ses estats, & finalement attrapé, il demeura pres de vingthuit ans en une forte prison, où il mourut finalement, toutes ses esperances ayans esté de son vivant ensevelies les unes apres les autres devant ses yeux, & de sa prison ayant veu les grandes prosperitez de ses ennemis, sans aide ni delivrance de la part de ses amis & alliez. Ce qui merite le recit suivant, pour la manifestation des jugemens de Dieu.

Il avint doncques deux ans apres le massacre de Stockholm, que les Suedes secouërent le joug de Christierne: puis les villes de Lubec, de Rostoch, de Sunde, & autres confederees lui denoncerent guerre, à cause qu'il avoit enfraint en beaucoup de sortes leurs privileges, fait prendre & piller leurs navires. D'avantage, les

grands seigneurs du Royaume de Danemarc commencerent à descouvrir leur maltalent contre lui. Se voyant aculé de toutes parts, il delibere se repatrier & accorder avec son Oncle Frideric duc d'Holsace, avec lequel il estoit en tres-mauvais mesnage. Ils s'aboucherent par l'entremise de quelques autres Princes leurs amis. Christierne promit beaucoup, & ne tint rien: mais tournant ses pensees à nouveaux massacres, & faisant ses preparatifs pour l'execution d'iceux, les estats de Danemarc voyans leur ruine prochaine appelerent Frideric à leur secours & le designerent Roi. Frideric en peu de jours dressa son armee, & tost apres denonça guerre ouverte à Christierne, lequel hay & abandonné de tous, sur le printemps de l'an 1523. troussa bagage, & se mit à la voile avec sa femme & ses enfans, prenant la route d'Alemagne, où il se rendit premierement aupres de l'Electeur de Brandebourg son beau frere, puis chez son Oncle Frideric duc de Saxe: d'où il s'achemina en Flandres, ayant pour aide & fidele compagne la Roine Elizabeth sa femme, sœur de l'Empereur Charles V. Les estats de Danemarc lui envoyerent ambassadeurs, offrans la reconoistre pour leur Roine & lui obeyr: mais elle aima mieux acompagner Christierne en son exil, que regner sans son mari. Pour loyer de telle pieté, Dieu la retira du monde en la ville de Gand, au commencement de l'an 1525.

Pour revenir à Christierne les estats de Danemarc, Gostave Roi de Suede, Frideric duc d'Holsace, puis Roi, ceux de Lubec & leurs confederez publierent divers escrits, esquels ils rendoyent amples raisons de la prise des armes contre Christierne, & de la degradation d'icelui, lequel fit response, sans effect ni avantage quelconque. Au contraire les deux nouveaux Rois, Gostave & Frideric, s'accorderent ensemble pour resister d'un commun accord à Christierne. Il sollicitoit fort l'Empereur son beau frere, pour obtenir secours & restablissement, vivant en pension en une petite ville de Brabant nommee Lire, où il estoit tellement quellement entretenu. Apres que les afaires d'Italie & d'Alemagne furent un peu esclarcies, au mois de Mars de l'an 1531. les deputez de l'Empereur, de Ferdinand son frere Roi des Romains,

de Frideric Roi de Danemarc & autres Princes s'assemblerent à Hambourg, au commencement de Quaresme, pour traiter des conditions du restablissement de Christierne, lequel entendant qu'on n'y avoit rien avancé, fit ses efforts pour se restablir par la voye des armes, amassa quelques troupes en Frise & en Hollande, sous grandes promesses faites à ceux qui les fournissoyent vaisseaux & matelots, de grands privileges & avantages en leur negociation es villes de la mer Balthique Il fait voile du port d'Enchuse ville de Northolande, avec vingt cinq navires de guerre droit en Danemarc, sur la fin d'Octobre. Mais approchant de Warburg forteresse de Halland, proche de Danemarc, la flotte fut acueillie d'une si rude & horrible tourmente, que dix des plus grands vaisseaux perirent, les quinze restans furent poussez à Mastrand, Tonsberg & Aslo, renommez rivages de Norvegue, où les glaces survindrent tost apres & contraignirent Christierne de passer là son hiver, où il demeura sans rien faire, mais en asseurance, à cause que l'armee de Danemarc n'en pouvoit aprocher. L'hiver estant passé, la navigation rendue commode, Christierne n'ayant rien exploité qui fut à son avantage, finalement fut reduit à ce point qu'il se rendit à un des admiraux de Danemarc, lequel le mena vers le Roi Frideric qui le fit conduire en la forteresse de Sunderburg, où il demeura puis apres prisonnier l'espace de vingtsept ans entiers, un peu avant la fin desquels il eut quelque relasche, mais tousiours sous garde, sans jamais estre restabli en ses estats. Il mourut l'an mil cinq cens cinquante neuf au mesme mois du trespas de son cousin germain Christian II. Roi de Danemarc, lequel deceda le premier jour de Ianvier. Christierne estoit lors aagé de septante huict ans, & eut tout loisir en sa longue detention de penser à ses violences passees. Les victoires & avantages de Charles cinquiesme son beau frere ne lui servirent de rien. Son seul support aparut en la clemence du Roi Christian III. son cousin, mais les estats des Royaumes de Suede & de Danemarc lui furent perpetuels ennemis.

MEDITATION memorable.

SAges & bien instruits ont esté ceux qui durant leur vie ont soigneusement medité la mort, qui d'abondant en ont voulu laisser aux autres des tableaux pour y penser, & se souvenir, que nul ne sçait où la mort l'aguette: pourtant doit-il l'attendre par tout où il se trouve. Car aussi nous mourons tous les jours: à chasque moment la mort nous enleve une parcelle de vie: & quand nous croissons la vie decroist. L'Empereur Maximilian premier, pensant de solicitude devote à la mort, inventa un moyen de l'avoir tousiours devant ses yeux. *Iean le Fevre*, docte personnage, en la harangue funebre, prononcee à l'enterrement de ce grand Prince, decedé le 12. jour de Ianvier l'an 1519. dit ces mots, Cinq ans devant sa mort, quoi qu'environné d'importans afaires de l'Empire & de ses Royaumes, il agença lui-mesme son cercueil avec tout le meuble necessaire pour ensevelir un mort. Cela faisoit-il à cachettes, pour ne sembler recercher la veuë des hommes. Ses domestiques & autres, voire les principaux officiers de sa Cour & de l'Empire cuidoyent qu'en ce coffre fust enclos quelque thresor: les autres pensoyent que ce fust une petite bibliotheque d'histoires anciennes: les autres que là estoyent serrees des choses de grande consequence. L'Empereur sçachant la verité du fait, au reste Prince de fort agreable rencontre, en souriant disoit que ce coffre (lequel on portoit en quelque part qu'il allast) contenoit chose qui lui estoit chere & precieuse entre toutes autres, & dont il pretendoit bien se servir. D'où procedoit ceste ioye & allegresse en un si puissant Prince au monde, ayant tousiours la mort devant les yeux? Ce n'estoit pas une instruction payenne, mais la continuelle esperance & creance de vie bienheureuse, qui remplissoit sa pensee de fermes consolations. Vn ancien dit tresbien que la frequente pensee de nostre courte vie nous sert plus que nulle autre chose à nous rendre attrempez en tous afaires. I'adjouste, qu'el-

qu'elle nous rend devots, humbles, equitables, charitables, & prompts à toute bonne œuvre.

MESPRIS du S. Baptesme puni.

CErtain Curé de la ville de Misne, avoit pris ceste mauvaise coustume de se mocquer du sexe feminin, disant apres l'administration du Sainct Baptesme à quelque fille nouvellement nee, qu'en lieu de la reporter en la maison il faloit la jetter en la riviere. La fin de ce gausseur fut, qu'estant sur le pont de l'Elbe (fleuve nommé Albis, par les Latins, & renommé en Saxe) s'amusant à regarder, il tomba dedans, & s'y noya soudainement. *George le Fevre, docte Aleman, au 3. livre des Annales de Misne, en l'an* 1505.

MEVRTRIER descouvert par soi-mesme.

LE quatorziesme jour de Mars 1563. avint un exemple memorable du jugement de Dieu sur un jeune marchand de Thoulouse, nommé Chalon, lequel estant soldat dedans la ville de Montauban, & prié d'un escolier dudit Thoulouse nommé Corvidat de lui faire compagnie, arrivez tous deux en un bois nommé le Ramier, à un quart de lieuë de Montauban, Chalon le tua & briganda, puis revint en la ville: & demeura quelque temps ce meurtre en tel estat, sans estre descouvert. Mais Chalon, tormenté par sa propre conscience, changea premierement de contenance, estant devenu fort morne & pensif: puis tomba en frenesie, en laquelle il crioit à haute voix, que c'estoit lui qui avoit fait ce meurtre, declarant où & comment, & criant que Dieu n'estoit pas assez misericordieux pour lui pardonner. Finalement au quatorziesme jour, combien qu'auparavant il fust debile, ne pouvant se remuer, s'estant celle qui le gar-

doit endormie, il se pendit & estrangla d'une corde qu'il trouva d'avanture attachee au planché. *Hist. des premiers troubles sous Charles IX. Tom.3.p.134.*

MEVRTRIERS exterminez.

MOnsieur le President de Thou descrit au 2. livre de sa vie, l'histoire suivante, digne de memoire. Vn capitaine en Guyenne, homme vaillant & courageux, estoit en querelle irrecōciliable, contre un sien voisin soldat, se plaignant de la mort d'un sien frere tué quelque temps auparavant par ce soldat, en trahison. Resolu de se venger d'un tel outrage, il amasse une troupe d'assassins, qui chargez d'eschelles s'acheminēt de nuict vers la maison du soldat mal voulu, qui ne pensoit nullement à ce cōplost, ains dormoit en son lict. Le capitaine & sa troupe proches du logis, on plante le petard, qui enfonce la porte. Alors les meurtriers, non attendus (car c'estoit en temps de paix) le premier des assaillis & surpris fut le soldat qui en chemise sortit l'espee au poing, mais fut incōtinent mis à mort par le capitaine & les meurtriers, qui n'espargnerent la femme, ni le frere, ni les domestiques, quoi qu'en petit nombre. Mais tout sur pied la justice & vengeāce divine descendit du ciel. Car ainsi que les meurtriers couroyent haut & bas par le logis en tenebres pour butiner, ils rencōtrerent un grand caque plein de pouldre à Canon & non clos par dessus. Voulans voir que c'estoit, la mesche de l'un deux iette une bluette de feu laquelle en un momēt embrase le logis, accable sous les ruines une partie des meurtriers, brusle les habits des survivans jusques à la peau, les mettant en estat tel, qu'ils demeurerent comme mi-morts sur la place. Sur ce bruit les archers des Prevosts acoururent celle part, & se saisirent des meurtriers survivans, notamment de leur capitaine, qui fut mené nud & blessé avec le reste de ses gens sur des chariots à Bordeaux, où ils furent tous rouëz selon leurs demerites.

MODE-

MODESTIE.

L'Attrempance & modestie en la plus part semble avoir esté ensevelie en ce dernier siecle. Sur tout au regard de la distinction es ornemens des grands, pour estre aisément discernez d'avec plusieurs autres personnes de moindre estoffe. Les anciés rois de France Louys XI. Charles VIII. & Louys XII. estoyent fort simplement habillez d'ordinaire, & ont esté ensuivis par la plus part de leurs predecesseurs. Plusieurs de la noblesse & du tiers estat ont souventefois excedé. *David Chytræus en sa grande Chronique de Saxe*, parlant des nopces du Marquis de Brandebourg avec la fille unique du Roi Danemarc, & de la sœur du mesme Electeur avec le frere du Roi, l'an 1503. remarque sagement, qu'alors n'y avoit que les Princes & grands chevaliers qui portassent chaines d'or. Les gentils-hommes de Saxe & du Marquisat se contentoyent de porter deux ou trois anneaux d'or à un fil de lin pendant autour du col: ceste enseigne leur suffisant pour estre discernez d'avec les autres. Depuis les Alemans entre autres ont fait gloire de ceste vanité, & en trop de pays plusieurs ont eu plus de chaines d'or que de vertus. Quoi que c'en soit, l'anciene modestie est memorable, d'autant plus qu'elle flestrit la chetive outrecuidance qui est nee depuis.

MORSVRE *de chien enragé.*

J'Ai produit quelques histoires des pitoyables effects de telle morsure, au premier volume, parlant des melancholiques, insensez, &c. En cest endroit i'en d'escrirai encores des particularitez memorables, tirees des recerches & observations de M. G. Fabri docte chirurgien de Payerne. Il escrit donc à M. Abel Roux medecin de Lausanne, que certaine femme honneste allant de sa maison en autre où elle avoit afaire, rencontre en rue un chien,

lequel l'empoigne & tire par la robe qu'il deschire, sans la toucher aucunemēt en endroit quelconque du corps: puis s'enfuit. Elle ignorant que ce fust un chien enragé, de retour chez soi racoustre & recoud ceste deschireure, & au bout coupe de ses dents le fil restant en l'aiguille: continue à la conduite de son mesnage, sans autrement penser ni à sa robe recousue, ni au chien. Trois mois apres elle est saisie d'humeur melancholic, commence à estre agitee d'imaginations, de visions, & de frayeurs horribles, hayr l'eau & le vin: puis à abayer cōme les chiens, mesconoistre ses domestiques, essayant de mordre les personnes qui s'aprochoyent de son lict, où elle rendit l'ame en ceste misere. *En l'observation* 86.

Il adjouste que plusieurs qui ne sçavent pas combien est grande la malignité de tel venin, disoyent tel recit estre fabuleux. Là dessus il monstre que ce venin envahit & fait pourrir toute la masse des humeurs du patient, s'empare de toutes les parties nobles & principales: ce qui se verifie suffisamment par les accidens de la morsure. La melancholie, la fureur, la rage monstrent que le venin a promptement gaigné & saisi le cerveau: veu que les esprits animaux, plus subtils que les vitaux, sont premierement offensez. En apres on void la desbauche & totale ruine survenue au cœur & au foye par les pasmoisons, chaleurs desmesurees, fievres ardantes, secheresse extreme de langue, soif inextinguible, perplexitez, inquietudes, & tels autres symptomes, dont avient que les excremens, sur tout la salive (qui es chiens enragez est un excrement du cerveau & du poulmon) est venimeuse. Ainsi donc la robe de ceste femme, rendue moite par le poison de la salive du chien enragé, infecta le fil coupé des dents d'icelle femme, qui l'attira de ses levres, d'où il se lança par les parties nobles, & s'en empara de jour en autre, puis devenu maistre fit les efforts susmentionnez: estant ce venin si cruel & redoutable que le jugement humain ne sçauroit suffisamment le comprendre. Les moindres morsures d'un chien enragé, quand la peau n'en auroit esté qu'esfleuree & fort legerement atteinte, sans douleur ou inflāmation, ne laissent à chef de temps (quoi que par fois bien long) de corrom-

pre les parties nobles, & causer une mort furieuse. I'en ai veu l'an 1603. deux exemples remarquables, dit le mesme chirurgien. Le premier en la fille de Sebastian Cuisini de Payerne, aagee de quatorze ans. Vn chien enragé l'empoigne, & lui fait cinq legeres esgratigneures en une des jambes. Le pere & la mere appellent une vieille empyrique pour y remedier. Avec un fer chaud elle cauterize les endroits atteints, puis applique sur iceux ie ne sçai quel onguent l'espace de quinze jours, & se retire, disant que tout se portoit bien. Mais (comme j'entendi depuis du pere & de la mere) n'ayant pas donné du fer chaud assez avant, & trop tost fermé les cicatrices, au bout de trois mois la pauvre fille fut soudainement saisie de melancholie, tristesse, frayeur & hydrophobie. Finalement on m'appelle: je la trouve aux traits de la mort. Elle estoit en ardeur extreme, suant, panthelant & merveilleusement alteree : toutesfois si on lui monstroit ou nommoit mesme du vin ou de l'eau, impossible estoit qu'elle l'endurast. La langue estoit toute seche. Elle ne conoissoit personne de la maison, & s'essayoit de mordre ceux qui s'aprochoyent du lict: & en tel tourment exspira bien tost.

L'autre exemple est d'un jeune homme lors aagé de vingt ans, nommé Daniel Perrin. Au temps des moissons de l'an 1602. un chat enragé l'avoit esgratigné au poulce de la main droite, dont la peau n'estoit que bien legerement effleuree. Il ne sçavoit pas que le chat fust enragé : tellement qu'il ne tint compte de ceste legere atteinte, laquelle aussi sembla se guerir soi-mesme sans douleur, sans inflammation ou autre accident. Mais le premier jour de Mars en l'an 1603. il commence à devenir tout pensif & melancholique, & à s'esmouvoir par fausses imaginations, dont il s'effrayoit. Le lendemain il n'osa sortir de la maison, ni comparoir en public. Au troisiesme jour appellé pour le voir, je le trouve travaillé d'hydrophobie. Car il abhorroit tellement l'eau, le vin, & toutes liqueurs transparentes, qu'il ne pouvoit ni ne vouloit les voir. Si on l'exhortoit de boire, il le refusoit, criant à pleine teste qu'on se gardast bien de lui en presenter, & tout soudain se cachoit dedans

le lict pour n'en rien voir. Il avoit la poictrine,le col,& le visage comme en feu, entremeslé de couleur bleuë, suant & se tourmentant avec bransle impetueux de tout le corps,tellement que trois hommes robustes estoyent fort empeschez à le tenir. De fois à autre, il crioit fort haut & à gorge desployee, s'efforçant de se jetter sur les personnes qui l'environnoyent, si ses gardes ne l'eussent soigneusement retenu. Tant s'en faloit qu'il voulust manger ou boire, que mesmes oyant parler de gobelet, ou le voyant,il s'effrayoit & trembloit. Il mourut en telle misere la nuict suivante.

M. Abel Roux, medecin susnommé, en sa docte response à M. G. Fabri, apres avoir amplement discouru de la malignité & proprieté de ce venin, nous en propose une histoire memorable,comme s'ensuit. L'an 1581. au mois d'Aoust, certaine damoiselle honneste & vertueuse,mariee deux ans auparavant à un gentil-homme, allant par la ville donner ordre à quelques siens afaires, est improvistement assaillie d'un chien enragé, qui la mort au bras gauche. Ceux qui l'acompagnoyent & les voisins fort estonnez & affligez de ce soudain & piteux accident,tuent le chien sur la place. On fait venir promptement quelques doctes medecins qui ordonnent remedes convenables, & font acommoder la playe ainsi qu'il apartient,& le chirurgien expert fait tout ce qui estoit requis.Somme ils procedent en telle diligence,que dans peu de jours apres la damoiselle se trouva totalement delivree, ce sembloit. Mais escoutez ce qui avint. Au bout de sept ans apres, la damoiselle commence à sentir une tres griefve douleur en ce bras,& lui sembloit que les chiens le deschiroyent & mettoyent par morceaux. Quelques jours ensuivans & exspirez, elle devient furieuse, insensee, se plaint, se contriste, ne peut dormir, est insatiablement alteree, la fievre l'assaut & l'abat totalement,deteste toute viande: non pas le breuvage & les choses liquides qui soulageoyent sa soif. Du commencement on l'estimoit autant que morte:ce nonobstant les medecins & ses domestiques la soignerent de si pres,qu'elle revint au dessus en peu de jours. Sept autres ans suivans exspirez, au 14. an acompli de la morsure

sure du chien enragé, & trois ans apres le trespas de son mari, ceste honneste damoiselle se sentit assaillie de merveilleuses & tres-griefves maladies, qui commencerent par douleurs en ce bras gauche. Elle y estoit tourmentee jusques à la mort, avoit des rots & vomissemens incroyables, soustenoit & supportoit tous accidens de melancholie acomplie, ne pouvant reposer ni se desalterer. Elle sentoit des chatouillemens, pinçades & douleurs extremes en la partie atteinte par le chien enragé.

I'assistai à sa cure, & y travaillasmes tellement, qu'elle sembloit du tout guerie: combien que mon avis fust que le mal estoit estourdi & assopi, non pas aboli. Elle se maintint ainsi l'espace de six ans. Sur le 20. de sa morsure, elle est derechef attaquee de mesmes accidens, qu'on appaise. Au 21. ce fut à recommencer, puis au 22. par deux fois: & au 23. trois fois: au 24. asçavoir l'an 1604. que M. Roux escrivoit sa lettre en Septembre, elle en avoit eu deux atteintes, & en estoit eschappee. Quand le temps se change, elle sent quelques poinctures en ce bras gauche. Ie me doute que elle ne la fera pas longue, comme aussi tout son souhait est de mourir. Or suis-je tesmoin oculaire (dit-il) de ces choses. Elle vivoit encore au commencement de l'an 1608. & sent presques de Lune en autre quelques poinctes & pinçades en son bras, comme si un chien la mordoit.

MORT *goustee & mesprisee.*

ENviron l'an 1555. Soliman sultan Turc, ayant conceu quelque maltalent contre Achomat Bassa, personnage de grande authorité, & premier conseillier de l'Empire Turquesque, lui fit dire un matin, ainsi que le Bassa vouloit entrer en la chambre du conseil, qu'il faloit mourir. Achomat, homme de grand cœur, ne se monstra non plus esmeu de ce message, que si l'on ne lui eust rien dit du tout. Seulement, comme il vid le bourreau s'aprestant à l'execution: ne t'aproche (lui dit-il) aucunement de moi. Il n'est pas convenable que tes

mains touchent un personnage tel que moi, qui ay manié si grands afaires, & esté eslevé en charge si importante. Ayant jetté la veuë sur ceux qui l'environnoyent, il descouvre certain homme de marque, auquel il avoit porté amitié, le prie de ceste faveur, qu'il mourust par ses mains : que c'estoit le dernier plaisir qu'il attendoit de lui. L'autre, s'estant fait prier plus de deux fois, finalement lui accorda ceste requeste. Or Achomat lui dit, ne m'estrangle pas tout à coup & d'un trait, mais ayant donné un tour à la corde, desten la soudain & me laisse reprendre mes esprits: puis rebande & me despesche tout à fait. Il fut obei, & devant que mourir sceut que c'estoit que mourir, & voulut saluer la mort & l'enfer avant qu'y descendre & en estre englouti. Ceste mort fut ainsi procuree pour restablir Rustan Bassa en la charge de premier vezir ou president du conseil. *Le sieur de Busbeque Ambassadeur de l'Empereur vers le Turc, au 2. discours de ses voyages.*

MORT de dueil.

AV temps des guerres entrre les François & Imperialistes dela les monts, avint un jour que certaines troupes de pietons soustenus d'une compagnie de gensdarmes pour la conduite de quelques mulets qui portoyent à Verceil des finances & meubles precieux appartenans au Duc de Savoye, les François conduits alors par le sieur de la Scale, communément nommé Iule de Burden, (depuis tant renommé en France pour son exquise eruditon, & appellé Iule Cesar Scaliger ou de la Scale) desfirent tout ce convoi, ayans tué sur la place le chef de la cavalerie & la plufpart de ses gendarmes, emmené prisonniers les pietons, gaigné les mulets & ce riche butin; outreplus, la suite de ceste petite armee, où se trouva entre autres certain Cordelier, nommé frere Thomas, l'un des plus renommez prescheurs d'alors. Il revenoit de France, où durant quelques annees il avoit si dextrement presché & pesché, qu'il emportoit en ses besaces

besaces quatre mille escus d'or sol, & se transportoit à Rome en intention d'acheter quelque chapeau. Les François se contenterent de le descharger de ce fardeau, & ne lui demanderent autre rançon. Frere Thomas malcontent du partage, ne voyant couverture aucune de cofres ni de bourses pres ou loin pour faire nouvelle charge & queste lucrative, brief toutes ses esperances saccagees, accablé de dueil & desespoir, ayant oublié son vœu de pauvreté, mourut tost apres de tristesse. *Extrait du discours de la vie de Iules Cesar Scalier, publié par son fils.*

MORT de ioye.

L'An mil cinq cents trente six, Nicolas Graupe homme d'Eglise ayant eu promesse d'un Evesque de Misne d'estre prouveu en dignité, receut inopinement lettres de cest Evesque, en une ville nommee Anneberg, par lesquelles il estoit appellé pour estre grand Vicaire de l'Evesque. A l'ouverture & mi lecture de ceste lettre mourut de joye soudaine. *George le Feure au 3. li. des Annales de Misne.*

MORTS estranges.

VN Italien nommé Nelphe, homme fort adroit à cheval, gaigna le pris en un tournoi à Pavie, n'ayant trouvé chevalier qui peust le soustenir. Ayant apres diverses courses, à cause de la grande chaleur, osté son armet & habillement de teste pour prendre l'air, & se refraischir, ses ennemis, envieux de sa gloire, extremement despitez de voir un roturier abatre à coups de lances les gentilshommes Italiens, firent frotter le dedans de l'armet de si forte poison que Nelphe le reprenant, en perdit incontinent la vie. *Cardan en ses liures de subtilité.*

On a estimé que le Pape Leon dixiesme estoit mort de joye, quand on lui apporta nouvelles que les Fran-

çois avoyent esté chassez d'Italie. Paul Iove en escrit ces mots, que je represente en nostre vulgaire, pour monstrer la condition des Papes. Aucuns (dit-il) estimerent que Leon dixiesme avoit esté empoisonné : car on trouva son cœur couvert de taches noires, & la ratelles fort petite, comme si la speciale & secrette force du venin se fust ruee sur ceste entraille plus que sur une autre. A raison de tel accident on emprisonna Barnabé Malespine son eschanson, pour ce qu'il constoit, que le jour devant que Leon s'aliƈtast, ayant beu à soupé son dernier gobelet de vin, il s'estoit plaint à Barnabé mesme, qu'il lui avoit fait boire du vin amer & malplaisant. Ce qui fit soupçonner encore d'avantage cest eschanson, fut que quelques heures apres la mort du Pape, feignant vouloir aller à la chasse, il sortit du Vatican avec une meute de chiens: mais il fut arresté prisonnier par les archers de la garde, trouvans fort mauvais qu'en tel estat d'afaires un officier domestique du Pape, la mort duquel avoit rempli de dueil toute sa maison, presumast avec tant d'audace & d'indiscretion donner telle carriere à ses vanitez & plaisirs. Mais Iules de Medicis Cardinal ne voulut permettre qu'on fist recerche de ceste mort, de peur que le nom de quelque grand ne fust envelopé parmi. Quant à Malespine, neuf ans apres il eut la teste tranchee à Milan. Il y en eut qui creurent que le Pape Leon avoit esté empoisonné par une prise de pilules d'aloës: dont Paul Iove declaire aussi les raisons, *en la vie de ce Pape, au 4. li.*

Nous avons parlé ailleurs de la mort soudaine du Pape Alexandre VI. empoisonné d'un bruvage aprestè par Cæsar Borgia son fils à certains Cardinaux. Les fins furent lors afinez de façon estrange, comme Fr. Guichardin le monstre au 6. livre.

Trois cens soldats pietons des Venitiens furent l'an 1527. allans de Sulmone à Rome acueillis par un tel orage de neige, qu'ils y laisserent tous la vie es montagnes, & apres l'orage furent trouvez en estat d'hommes dormans. Il y a en ces lieux estroits de montagnes des souspiraux & lieux creux dõt sortẽt des vents si subtils & violẽs, qu'en un instãt ils ravissẽt le souffle & la vie aux pas-

sans.

ſans. Le remede eſt, de fuir en extreme viſteſſe hors de ces deſtroits perilleux. *P. Iove au 25. liv de ſes hiſt.*

Iean Sambuc, docte & grand perſonnage, en ſon addition aux hiſtoires de Bonfinius, eſcrit qu'apres la defaite de Louys II. Roi de Hongrie, tué par les Turcs, il y eut telle frayeur en tout le pays que pluſieurs femmes Hongroiſes ne ſachans où cacher leurs petits enfans, & redoutans infiniment la tyrannie des Turcs, cacherent elles meſmes leurs enfans en terre dedans des foſſes, où ils furent miſerablement eſtouffez.

MORTS *paßionnees.*

IE donne ceſt epithete aux morts cauſees par des mouvements extremement violents de deſpit, de dueil, de joye, de peur, &c. dont j'ai recueilli quelques exemples, qui en ramentevront aux lecteurs beaucoup d'autres, divers de ceux que ie produi maintenant.

1. L'hiſtoire de Veniſe, imprimee à Paris l'an 1608. marque au 8. livre de la 5. Decade, que Ceſar de Naples commandant à des troupes Eſpagnoles ſurprins par le Duc ſainct Vrbin general des Venitiens fit rompre un pont, pour garantir ſes troupes trop foibles pour faire teſte au Duc. Ceux qui eſtoyent demeurez derriere, au nombre de quinze cents, furent tous taillez en pieces ou priſonniers du Duc. Entre autres, certain Capitaine Eſpagnol fut pris par une femme de haute taille, laquelle en habit d'homme portoit les armes & tiroit ſolde du Comte de Gaiazze en l'armee des Venitiens. Toſt apres ceſt accident, le Comte voulãt rire fit venir devant lui le Capitaine Eſpagnol, & lui monſtrant Marguariton (c'eſtoit le nom q̃ les ſoldats avoyẽt dõné à ceſte guerriere) lui dit, voila le ſoldat qui vous a fait priſonnier. L'Eſpagnol l'œilladant reſpond qu'il ſe conſoloit en ſon malheur d'avoir eſté pris par vaillant homme, comme Marguariton monſtroit d'eſtre. Mais quand on lui fit conoiſtre que c'eſtoit une femme, accablé de deſpit & de dueil, il mourut dans peu de jours apres.

2. En une bataille navalle entre les Venitiens & Genevois, à Corfou, un des generaux de l'armee de Venise prins prisonnier avec quatre mille Venitiens, se voyant reduit à telle confusion que l'on peut penser, pendant que les victorieux faisoyent voile vers Genes, se donna tant de coups tant de fois & si fort de la teste contre les bords de la gallere qui le portoit, qu'il mourut en chemin, *Hist. de Venise, li.* 1. *de la* 1. *decade, fueil.* 210.

3. Le Pape Leon X. ayant receu nouvelles asseurees que les François avoyent perdu Milan, en print telle joye qu'une fievre & vehemente defluxion l'emporterent du monde en dedans trois jours apres. *Hist. d'Italie.*

4. Vrse Iustinian, general de l'armee navale des Venitiens, Seigneur courageux & magnifique entre tous, mais cruel contre ceux qui luiresistoyent, ou qui par rencontre tomboyent entre ses mains, eut son tour en l'isle de Lemnos, ou ayant perdu en deux rencontres cinq mille combattans, & le reste de ses troupes composé de blessez fut contraint de quitter le siege de Metelin, & se retirer à Negrepont où tout confus de ses avantures, il parut comme insensé. Porté de là jusques en la Moree, & de là à Modon, comme ses gens l'eurent mis en terre ferme, surpris de douleur, comme precipité de haut lieu en bas, en moins de demie heure il exspira. *Hist. de Venise, li.* 8. *de la* 3. *decade, fueil.* 351.

5. Au fueillet suyvant l'histoire marque l'avanture de Victor Capel, successeur de Iustinian. En la bataille de Patras contre les Turcs, à perte esgale de plusieurs milliers d'hommes tant d'une part que d'autre, & en une seconde rencontre où les Venitiens perdirent mille hommes tirez sur la place de combat, & furent mis en route, Victor vaincu quitta Zante, puis Modon, & vint à Negrepont, où il sejourna six mois entiers sans exploit aucun digne de memoire. Depuis ces bastonnades on ne le vid jamais rire. Finalement acablé de tristesse il mourut à Negrepont.

M V T I N S *reprimez.*

APres la prise de Tripoli de Barbarie, comme les lieutenans de l'Empereur Charles le Quint estoyent en souci touchant la ville d'Afrique, non sans raison, leur crainte se renforça quand ils eurent nouvelles de la mutinerie des Espagnols qui y estoyent en garnison, comme c'est leur coustume de se soulever contre leurs chefs. Les soldats chargeoyent Sanche de Leve, qui y commandoit, de leur avoir retenu les soldes de trente mois, & là dessus se mutinerent de telle sorte que Sanche ayant couru risque de sa vie fut contraint s'enfuir: ses lieutenans, capitaines & caporaux cassez: autres nouveaux establis en leur places, & Pierre Aponce cree electo, comme ils parlent. Du commencement Sanche employa des principaux qui lui estoyent amis, & tenta tous moyens pour apaiser ce bruit: mais n'avançant rien il fit voile en Sicile, & ne voyant guerres plus des ce jour en tout cela que devant, quoi qu'Alvares de Vegue son predecesseur en ce gouvernement s'y fust employé, se rendit à Bruxelles en l'an 1554. vers l'Empereur, pour rendre raison de son faict, & se justifier de ce dont il estoit accusé. Au mesme temps y arriva le deputé des mutinez, pour y debatre leur cause devant le Conseil. Attendant que l'on vist le fond de cest afaire, Fernand de Cugne fut substitué à Sanche de Leve, avec commission d'apaiser ce trouble, & de pardonner au nom de l'Empereur à tous les delinquans, item de communiquer avec le vice-Roi de Naples & de Sicile, pour resouldre ensemble de faire esplaner & raser à fleur de terre icelle ville, qui coustoit tant à garder, ne servoit de rien, & conquise par les Turcs pouvoit beaucoup nuire à toute l'Italie, & particulierement à la Sicile. En ces entrefaites, le vice-Roi de Sicile procede si dextrement qu'il gaigne deux des principaux d'entre les mutinez, par lesquels il contremine de telle sorte, qu'en un instant ces mutinez furent envelopez en une nouvelle mutinerie, & leurs capitaines faits prisonniers, puis

transportez en Sicile; où estans, la forteresse dans laquelle on les gardoit se trouvant peu de jours apres reduite en la puissance des Turcs, ils furent enchainez en une galere, & y aprindre à manier la rame. Aponce estoit du nombre, lequel emmené à Constantinople y mourut miserablement. Les soldats, coulpables de l'esmeute, furent tost apres amenez de la coste de Barbarie en Sicile, où ils passerent par les mains des bourreaux à Palerme & en d'autres villes. Pardon fut fait aux autres soldats, & la ville d'Afrique, dite Aphrodisium, ruinee de fond en comble. *Hist. des guerres de Charles V.*

Paul Iove recite qu'au siege de Noare les soldats Italiens se mutinerent contre les Lansquenets, à cause d'une putain, de telle fureur qu'estant venus aux mains en petit nombre du commencement, leurs compagnons y acourans de tous costez, finalement il y eut entre eux comme qnelque sorte de bataille, laquelle ne print fin que par la mort & les blessures de plusieurs centaines de ces mutinez, bourreaux de Dieu, pour s'entre-desfaire. *Au 3 livre.*

L'an 1547. dom Pierre de Tolede, vice-Roi de Naples s'efforça d'y establir l'Inquisition d'Espagne. Les Neapolitains peu amis des Espagnols s'y opposerent: dont s'ensuivirent mutineries sanglantes en la ville, au dommage des uns & des autres. Les Espagnols qui tenoyent les chasteaux & forteresses demeurerent maistres: dont s'ensuivirent des executions à mort, de quelques Neapolitains, fuite & bannissement d'autres.

Es volumes suivans seront depeintes diverses mutineries des Espagnols, Italiens & autres en plusieurs endroits avec leurs circonstances memorables, pour tesmoignage des miseres de nostre temps, & pour utiles instructions à la posterité.

NAINS

NAINS.

SAns parler des Nains anciens, ie me contenterai d'en dire ce que i'en ai recueilli des histoires modernes, *M. Philippe Camerarius, escrit au 3. volume de ses meditations historiques, livre 5. chap. 1. ce qui s'ensuit.* Nous avons veu des Nains, menez de Pologne en France, fort petis, & courageux à merveilles. I'ai entendu de gens dignes de foi qu'es dernieres guerres de France se trouva un Nain Polonois, Capitaine de gens de pied, homme merveilleusement adroit à tirer harquebuzades : lequel outreplus se vantoit, si l'on vouloit fournir aux frais necessaires, d'avoir le moyen de faire levee & dresser une compagnie complette de Nains Polonois, tous braves harquebuziers & de les amener en France. De ceste sorte de Nains, fut celui duquel Paul Iove fait mention au livre onziesme de ses histoires. Il y avoit (dit cest historien) entre les prisonniers des Turcs un soldat Aleman de Nuremberg de fort haute taille. En despit de toute la nation Solyman livra ce soldat à un Nain, lequel servoit de passetemps à ses fils, pour le tuer. A peine ce Nain touchoit de sa teste les genoux de l'Aleman. Par ainsi l'outrage d'une mort indigne fut rendu du tout acompli par ceste cruelle contumelie. Car le Nain ayant d'un petit cimeterre (comme en riant & jouant) charpenté les jambes de ce pauvre Aleman d'un grand nombre de coups, le blessé broncha de son long par terre, où le Nain eut beaucoup de peine à lui couper la gorge, les Turcs lui crians à reprises, Tue, Tue, pour saouler par ce furieux spectacle la veuë de leurs petis Princes.

Iean Chassagnon, qui a escrit un livre Latin *de Gigantibus*, imprimé à Basle l'an 1580. dit au douziesme chap.

qu'estant fort jeune il vid deux Nains en la ville de Lyon, chascun d'une coudee de moyenne hauteur de hauteur. L'un avoit barbe longue & roussastre, d'assez beau visage, vestu d'une petite robe, & un bonnet de Prestre en teste, avec une cornette sur l'espaule, marque de docteur. L'autre estoit equippé en gentil homme. Ils estoyent portez entre les bras des basteleurs qui les monstroyent pour argent à ceux qui desiroyent les voir, ou pour en rire, ou pour admirer la grandeur de Dieu en ses œuvres.

NATVRE *des-naturee.*

LA lecture des histoires que ie vai descrire monstrera si ie leur ai donné convenable nom. Ie ne touche point aux exemples anciens, quoi qu'en tresgrand nombre: mais aprochant de nos derniers siecles ie commencerai par le recit de la tragedie escrite par Ph. de Commines, au 1. liv. du 4. chap. de ses Memoires. Il y avoit (dit-il) un jeune Duc de Gueldres, nommé Adolf, lequel avoit pour femme une des filles de Bourbon. Ce jeune homme avoit commis un cas tres horrible: car il avoit pris le Duc Arnoul son pere prisonnier, un soir, comme il se vouloit aller coucher, & mené cinq lieuës d'Alemagne à pied, sans chausses par un temps tres-froid, & l'avoit mis au fond d'une tour, où il n'y avoit nulle clairté, que par une bien petite lucarne: & là le tint six mois, dont fut grand guerre entre le Duc de Cleves (dont ledit Duc prisonnier avoit espousé la sœur) & ce jeune Duc Adolf. Le Duc de Bourgongne plusieurs fois les voulut apointer, mais il ne peut. Mais le Pape & l'Empereur à la fin y mirent fort la main, & sur grandes peines fut commandé au Duc de Bourgongne de tirer le Duc Arnoul hors de prison. Ainsi le fit: car le jeune Duc n'osa desnier de le lui rendre, pource qu'il voyoit tant de gens de bien qui s'en empeschoyent, & si craignoit la force du Duc de Bourgongne. Ie les vi (dit Commines) en la chambre de ce Duc par plusieurs fois, & en gran-

de assemblee de conseil, où ils plaidoyent leurs causes, & vi le vieil bon homme presenter le gage de bataille à son fils. Le Duc de Bourgongne desiroit fort les apointer, & favorisoit le jeune, auquel il offroit le tiltre de gouvernement en Bourgongne: le pays de Gueldres lui demeurant avec tout le revenu, sauf une petite ville assise aupres de Brabant (qui a nom Grave) laquelle devoit demeurer au pere, avec le revenu de trois mille florins, & autant de pension. Ainsi le tout lui eust valu six mille florins avec le tiltre de Duc, comme raison estoit. Avec d'autres plus sages ie fu commis à porter ceste parole à ce jeune Duc; lequel fit response qu'il aimeroit mieux avoir jetté son pere la teste devant en un puits, & de s'estre jetté apres, que d'avoir fait cest apointement: qu'il y avoit quarante quatre ans que son pere estoit Duc, & qu'il estoit bien temps que lui le fust. Que tres-volontiers il lui laisseroit trois mille florins par an; sous condition qu'il n'entreroit jamais dedans la Duché: & assez d'autres paroles mal sages. Ceci avint iustement comme le Roi Louys onziesme print Amiens sur le Duc de Bourgongne, lequel estoit avec ces deux (dont ie parle) à Dourlans, où il se trouvoit tres-empesché, & partit soudainement pour se retirer à Hesdin, & oublia ceste matiere. Quant au jeune Duc, il print un habillement de François, & partit lui deuxiesme seulement pour se retirer en son pays. Passant un port aupres de Namur, il paya un florin pour son passage. Il y avoit un prestre, qui le voyant en print suspicion, en parla au passager, & regardant au visage ce payeur de florin: le reconut. Il fut pris & mené à Namur, où il demeura prisonnier jusques au trespas du Duc de Bourgongne, que les Gantois le mirent dehors, & vouloyent lui faire espouser par force celle qui depuis a esté Duchesse d'Austriche. Ils le monterent avec eux devant Tournai où il fut tué meschamment & mal acompagné, par la juste vengeance de Dieu, qui ne laisse aucune meschanceté impunie. Voila quant à nostre premiere histoire de nature desnaturé. Considerons la seconde.

2. Deux freres, surnommez de Limino, fort ancien-

ne famille de Padouë, estans un jour d'esté aux champs, apres soupé sortirent à la porte de leur logis à descouvert, devisans ensemble de diverses choses. Comme ils estoyent debout, regardans & contemplans une infinité d'estoiles, brillantes au ciel lors fort serein, l'un se print à dire en riant à l'autre. Pleust à Dieu que i'eusse autant de bœufs, comme ie voi d'estoiles luire? Son frere lui respond sur pied; Et moi ie voudrois avoir un pré aussi spacieux que le ciel: Où ferois-tu paistre tes bœufs? En ton pré, respond l'autre. Et si ie ne le voulois pas? replique le premier: Toi? dit le second: voulusses-tu ou non. Le premier recharge, Oui, maugré bongré toi. Leur jeu commence là dessus à se tourner en noise, le vain debat en outrageuses paroles, & les mots picquans en fureur: l'un voulant tousiours crier plus haut que l'autre: tant qu'ils vindrent à mettre les mains aux espees, dont ils escrimerent si cruellement, qu'en moins de rien ils s'entuperent: tellement que l'un tomba d'une part, & son frere de l'autre, veautrez en leur sang. Les domestiques entendans le bruit y coururent, mais trop tard, & les emportans en la maison, tous deux y expirerent bien tost apres. Ce recit est recouvré du troisiesme livre de l'histoire de Padouë escrite par Bernardin Scardeon, chapitre treziesme.

3. La troisiesme histoire, est moins luctueuse, & neantmoins memorable, si ie ne me trompe, au lecteur en soit le jugement. Deux Princes de l'Empire, de mesme sang furent en poinct de s'entretuer, si quelque accident inopiné n'eust rabatu le violent dessein de l'un appellant l'autre. Monsieur Philippe Camerarius la represente au cinquiesme livre du premier tome, de ses Meditations historiques, chapitre douziesme comme s'ensuit. Quelques courtisans mal sages, ayans semé de grandes inimitiez entre George & Albert, nommez Marquis de Brandebourg firent tant à la fin que les cœurs de ces Prin-

ces furent divisez, dont s'ensuivirent des partages de Seigneuries entre eux, & y eut nombre de contracts passez pour cest effect. Il avint là dessus, que le Marquis George (Prince prudent, & qui desiroit avoir l'œil sur Albert son cousin germain, pour le façonner aux afaires) descouvrit que quelques uns abusoyent du naturel vehement de ce jeune Prince; tellement que par leurs inductions il prenoit des resolutions tendantes à troubles & malheurs, en lieu de prendre resolution seante à sa qualité & à son aage, poussé de desdain & laschant la bride à son courroux, entendant qu'Albert estoit aproché de lui en lieu non trop eslongné, nommé Neustad, il resolut à part soi, sans en communiquer chose quelconque à personne, d'escrire à Albert, & dressa de sa main des lettres, dont le sommaire estoit, Que se voyant calomnié en diverses sortes, & qu'Albert commettoit beaucoup de choses contre l'honneur & le devoir, il ne vouloit toutesfois esmouvoir guerre contre lui, ni ruiner leurs pauvres sujets innocens, & qui ne sçavoyent que c'estoit de tels differents: aimoit mieux, tout vieil qu'il estoit, presenter le combat à Albert: l'admonnestant, s'il estoit Prince genereux, de se trouver tel jour, en une proche forest qu'il lui designoit, tout seul, à cheval, armé d'armes dignes d'un Prince: que lui George ne faudroit de s'y trouver seul en mesme equippage: que là, sans arbitres, ils vuideroyent leurs querelles avec les armes. Que George y opposeroit d'alaigre & franc courage sa barbe blanche à la barbe rousse qui commençoit de poindre à Albert, & esprouveroit qui seroit la meilleure.

George baille ces lettres closes à un sien page, jeune gentil-homme Polonois, lui commandant fort expressément, de les porter au Prince Albert, & ne les bailler à autre qu'à lui. Le page desireux d'obeyr à son Seigneur s'apreste incontinent pour aller faire ce voyage. Mais comme il estoit prest de monter à cheval, un autre page son compagnon, maniant im-

prudemment une pistole chargee, la lasche & tue le pauvre page Polonnois. On lui trouve les lettres du Prince, qui rapportees, & son intention descouverte, ses Conseilliers firent tant, sur les considerations de ceste notable avanture, qu'il change d'avis. Quant à l'autre page qui par inadvertance avoit commis un tel meurtre, & à cause de cela serré dedans un cachot, le courroux du Prince estant apaisé, il obtint sa grace par l'intercession du Conseil. Cela avint, l'an mille cinq cens quarante & un.

4. L'an mille cinq cens soixante & deux, Cosme de Medicis, grand Duc de Thoscane & de Florence, Prince fort sage & avisé, par dessus plusieurs autres, pere de trois fils, François, Iean & Garsias qu'il pretendoit faire grands, au milieu de ces hautes conceptions fut acueilli chez soi d'une luctueuse sorte, contre laquelle il lutta courageusement. Tandis que François estoit le bien receu en la Cour d'Espagne, Iean & Garsias jeunes Princes, asçavoir Iean (le plus aagé n'ayant gueres plus de dix sept ans, designé Cardinal, & Garsias de seize ans) tenoyent compagnie à leur Pere. Des leur enfance ils commencerent à s'entrehair cruellement, la fureur croissant avec l'aage. Estans sortis un jour de Florence pour aller à la chasse, avint qu'eslongez de leurs gens ils se rencontrerent en un bois dans un chemin estroit & escarté, où ils s'entreheurterent. Garsias empoignant l'occasion que son cruel desir lui presentoit, desgaine le poignard & tue Iean son frere : puis retournant à ses gens sans paroir d'estre esmeu de son crime, les domestiques de Iean, voyans le Soleil baisser courent par les bois, rencontrent le cheval sans leur maistre, & sur la piste du coursier font tant qu'ils trouvent le corps mort de Iean parmi des buissons. Cosme estoit lors en un lieu de plaisance hors la ville, où quelques siens l'avertirent promptement de ce malheur. Lui se doutant du fait, quoique transpercé de juste douleur, composa son visage paisiblement, enjoignit aux delateurs

lateurs de couvrir le tout, de faire porter à nuict close le corps du Cardinal en la ville dans un logis proche du palais Ducal, publiant que le Prince paravant tourmenté d'une fievre violente, accompagnee d'extremes douleurs, saisi de plus rude mal avoit esté emporté du monde en la chasse, de sorte qu'impossible lui avoit esté de regaigner la ville.

Chascun s'estant retiré, le Duc vint en la chambre funebre, envoye querir Garsias, lui demande où estoit le Cardinal son frere. Et pource que d'une audace rebelle Garsias respondit, Ie ne sçai, le Duc le fait aprocher de la quaisse, puis commandant qu'on descouvrist le corps, soudain le sang commence à bouillonner des playes du mort devant les yeux de Garsias. Alors le Pere, voila (lui dit-il) le sang de ton frere, qui crie vengeance à Dieu & à moi. Miserable quel ie suis, pere de tels fils, ou qui ai à vivre apres eux : contraint de voir de mes yeux l'un cruellement assassiné par l'autre qu'il me faut exterminer, si ie ne veux estre meschant & inique administrateur de justice en ma maison. La pieté m'y pousse. C'est mal fait par un pere de tuer son fils : mais je seroi coulpable d'un plus grand forfait, si je laissoi vivre plus long temps celui qui tuant son propre frere, s'est fait voye pour racler du monde le pere & toute sa famille. Alors Garsias confesse son crime, iurant que son frere Iean auoit esmeu le debat, tellement qu'il ne se fust defendu, lui mesmes fust demeuré sur la place. Cosme qui sçavoit bien que Iean estoit d'un esprit doux au possible, oste à Garsias qui portoit à sa ceinture le poignard parricide, & le tenant en main, dit en presence des affidez qui lui assistoyent : I'ay resolu d'arracher aujourd'hui la peste de ma maison, & de mes entrailles, de peur que la supportant l'exemple ne s'en espande plus avant. Et combien que ie ne puisse venger ta mort, trescher fils, que par le supplice de l'autre fils qui ne vaut rien, j'aime mieux que la posterité m'appelle pere mal heureux & dur, que sot & inique. Puis s'adressant

à Garsias. Et toi, puis qu'il te faut perdre la vie, de laquelle tu es indigne, esiouy-toi de ce que tu la deposes es mains de celui de qui tu l'as receuë. Sur ce Cosme ayant prié Dieu d'aprouver son fait, & de pardonner à Garsias son forfait, il tue Garsias de ce poignard dont il avoit massacré son frere, & pres du corps mort d'icelui. Ceste tragedie descrite par Monsieur le President de Thou, *au 32. livre des histoires de son temps*, fut cachee assez long temps, le bruit commun courant que les deux freres estoyent decedez de peste, au temps de leur mort fort rude à Florence & es environs.

NATVRELS *tendres.*

ANtoine Guainier, medecin bien experimenté, escrit avoir veu un medecin du Duc de Savoye, lequel apportant des pilules d'une boutique d'apothicaire, pour les avoir seulement flairees fut aussi bien purgé tout à l'heure autant ou plus que s'il eust avalé les pilules mesmes. Vn autre renommé medecin Italien, surnommé Musa, recite que maniant une pomme de coloquinte en presence de sa mere & de sa sœur, le flair legerement pris purgea abondamment lui & elles par plusieurs fois avec grande esmotion. Antoine Mizauld, en sa preface du livre intitulé, Methode des articles pour avoir des fruits medecinaux, outre les deux histoires precedentes de Guainier & Musa, en raconte plusieurs autres pareilles de diverses personnes de naturel tendre & de forte imagination en cas de prise de pilules ou de potions. Certain qu'il nomme porta tout un jour en sa main le billet de son medecin, qui lui ordonnoit une prinse de pilules. Les abhorrant, en lieu d'aller chez l'apothicaire, tout ce qu'il peut faire fut d'aller faire une vuidange extraordinaire en son logis en vertu de son billet en main. Vn autre ne prenoit jamais potion d'apothicaire pour sa santé, que sa femme le voyant prendre le gobelet ne fust purgee tout à l'instant, quoi qu'elle n'en avalast goutte quelconque que par imagination.

Im-

Impossible seroit presques ou merveilleusement prolixe de raconter les histoires des antipathies, dont nous laissons la consideration aux doctes medecins & Naturalistes. On a veu des personnes qui n'ont jamais beu vin, d'autres qui ne peuvent manger chair, bouillie ni rostie, d'autres ayans en horreur les pommes & l'odeur d'icelles. Le seigneur Iules Cesar de la Scale en la 153. exercitation, contre Cardan propose divers notables exemples à ce propos en la 10. section. Vne grande dame en nostre temps, & un sien neveu brave guerrier & sçavant entre les sçavants, ont estrangement abhorré l'usage de la manne en leurs maladies. Toute une numereuse famille Milaunoise n'a jamais sceu user de casse, & quiconque d'icelle en a avallé est infailliblement devalé au sepulcre. Marcellus Donatus *au* 4. *chapitre du sixiesme livre* intitulé, de Historia Medica mirabili, dit merveilles de diverses choses es personnes. I'adjousterai pour conclusion quelques lignes de ce chapitre de M. Donat, qui sera la closture de nostre discours des tendres naturels. I'ai veu (dit-il) beaucoup de gens plus abondamment purgez par l'odeur que par la potion des medicamens; & me souvient d'une noble famille Venitienne, de laquelle plusieurs personnes sont morts en rendant les clysteres qu'on leur avoit donné pour soulagement.

NOM *supposé, cause de troubles.*

MVstapha fils de Soliman sultan, Turc, ayant esté estranglé par le commandement de son pere l'an 1553. resterent deux fils vivans, Selim & Bajazet. Le puisné se jugeant perdu, si son pere venoit à mourir, se resoud de remuer d'heure, & n'ignorant pas que le nom de Mustapha estoit encores de bône odeur entre les Turcs, & que plusieurs ne cerchoyent que l'occasion pour venger la mort d'icelui s'il leur estoit possible, s'avisa de la ruse suivante. Par gens apostez & afidez il fait cercher, & trouve un Turc qui naïvement ressembloit à Musta-

pha,le considerant en sa stature, proportion,façon,contenance,parole, & qui n'eut faute de courage pour s'en attribuer le nom,la dignité,brief toute la personne,& en representer les dits,les faits & divers accidens. Son premier exploit fut de feindre une eschappee,& se monstrer en pays escarté non gueres loin de Moldavie & de Valachie. En peu de tẽps il trouve beaucoup de cõmoditez, se trouve accompagné de braves gẽsdarmes qui avoyent suivi Mustapha. Il en choisit petit nombre, feignant avoir peur,& ne vouloir estre si tost conu. Ceux de sa suite requis de dire qui estoit ce seigneur,respõdoyent plus des yeux & des mains,que des langues,que c'estoit Mustapha. Lui ne le nie pas. Ces procedures attisoyent les desirs en grands & petits d'en sçavoir d'avantage. Finalement il se declaire , & en endroit propre publie qu'il s'estime heureux d'estre venu pres de gens qu'il sçait lui estre affectionnez,& remercie Dieu qui l'a garenti. Raconte, que n'ayant osé comparoir devant le sultan son pere, à cause de sa colere perilleuse , il avoit trouvé un Turc, tout tel que lui, auquel il avoit promis tres-riche recompense, pour aller descouvrir plus exactement l'affection & l'intention de son pere. Qu'icelui devant que s'estre presenté au sultan , voire avant qu'avoir eu audience, avoit esté miserablement estrãglé,puis son corps jetté devãt le pavillon du sultan.Que plusieurs avoyent deslors conu la verité des choses, & les autres induits de crainte demeuroyent en cest erreur d'estimer que l'on avoit ainsi fait mourir le vrai Mustapha. Le bruit parvenu à lui, l'avoit persuadé de se sauver tost. Mais afin qu'on s'en doutast moins , & que sa vie en demeurast plus asseuree, il avoit pris chemin au dessus de la mer de Pont , & par les pays du Bosphore s'estoit venu rendre en des lieux où il s'estimoit asseuré par les amis qu'il y avoit , les priant qu'ils ne l'abandonnassent au besoin, mais voulussent autant cherir un Prince affligé par les artifices de sa marastre,que porté d'eux en sa prosperité. Que son intention estoit d'avoir raison des torts à lui faits,& se maintenir avec les armes , qui lui estoyent restees, tout ce qu'il avoit de plus lui ayant esté enlevé en la mort de son homme. Qu'il conoissoit en tel accident

l'affe-

l'affection de son pere, dont la precipitation non la pieté faisoit qu'il subsistoit encore. Il deschifroit là dessus les pratiques de la Russienne & de Rustan Bassa, qui avoyent traité toute la tragedie : & s'esiouissoit d'avoir trouvé des amis, à l'aide desquels ils esperoit rompre les filets, & chastier ses ennemis. Outre ce qu'il en avoit le courage & la resolution : que les Ianissaires tenoyent son parti, comme aussi faisoyent presques tous les officiers de son pere : qu'au bruit de son nom gens accouroyent à lui de tous costez, pour secourir celui qu'ils tenoyent mort, & qu'ils seroyent tres-joyeux de voir vivant. Il les prioit donc vouloir lui assister, attendant que ses forces fussent assemblees. En fin ce nouveau Mustapha commence à paroir, & harangue par tout où il se trouve, secondé de plusieurs qui l'acompagnoyent, & qu'il vouloit estre estimez compagnons de sa feinte. Il y avoit d'avantage gens d'authorité, de longue main apostez par Bajazet, pour animer tous ces bruits: & se trouvoyent force aureilles ouvertes aux raports, si dextrement dressez, que plusieurs Turcs, qui avoyent veu Mustapha vivant, & icelui mort estranglé devant le pavillon de Solyman son pere, toutesfois refusoyent adjouster foy en leurs pensees, à ce que leurs yeux avoyent veu, & feignoyent estre persuadez que l'imposteur estoit le vrai Mustapha, les domestiques, serviteurs & vassaux duquel, qui sçavoyent toute la fourbe de Bajazet, neantmoins porté du desir de venger la mort de leur maistre, maintenoyent que c'estoit lui qui lors se monstroit à eux, & asseuroyent les autres que le vrai Mustapha n'avoit pas esté estranglé. Sur ce l'imposteur se renforce, amasse gés, dresse armee & se met en campagne au grand estonnement des Sangiaces circonvoisins. Solyman averti se doute incontinent des menees de Bajazet, & despesche l'un des principaux de son conseil, nommé Pertau Bassa, pour remedier à ce desordre. Pertau suivi des plus asseurez capitaines, lieutenans, enseignes, sergens, caporaux & membres de compagnies, fait un gros de la principale force de Turquie : & ayant esbranslé tous les Sangiaces pour donner l'alarme aux troupes du nouveau Mustapha, hache en pieces & par sa presence

escarte aisement ceux qui paravant ne faisoyent que bransler. Somme sans prester combat ces ramassez se sauvent d'heure, quittans leurs chef, suivi de quelques domestiques & conseillers, avec lesquels il ne demeura gueres, mais fut incontinent attrapé vif, mené à Constantinople appliqué à la torture, où il descouvrit toutes les menees : comme firent aussi ses compagnons. Soliman les fit tirer de prison en pleine nuict, & furent tous noyez en haute mer. Quant à Bajazet, il obtint grace par l'intercession de la Russienne sa mere. Mais quelques annees apres, ayant fait d'autres menees, il fut poursuivi jusques en Perse, & estranglé par le commandement de son pere propre. *Le sieur de Busbeque, en la 2.3.& 4. lettre de son voyage de Turquie.*

OBSTINATION *incurable.*

L'An 1548. les François sous la conduite du sieur d'Essé firent la guerre en Escosse, & entre autres exploits s'emparerent à coups de canon d'une forteresse sur la frontiere, defendue par les Anglois. Ils y firent un riche butin, & eurent force prisonniers, entre lesquels se trouva un prestre, si superbe & desesperément obstiné, que mesmes il desdaignoit tellement les victorieux, qu'il ne vouloit s'abstenir de les outrager de paroles & se mocquer d'eux, disant qu'ils s'estoyent aprochez d'Angleterre pour servir au labourage des champs, afin que les Anglois gardassent leurs chevaux pour la guerre qu'ils porteroyent bien tost en France, laquelle ils devoyent infailliblement subjuguer, suivant les predictions de quelques devins de son pays, ausquels il n'adjoustoit pas moins de foy qu'à l'Evangile. Ce prestre voyant les François avoir lors le dessus, & son esperance vaine, en conceut tel despit & ennui, que de la s'ensuivit une estrange & incurable obstination ou resolution furieuse: car se jettant contre terre il ferma les yeux, sans plus vouloir regarder, ni prendre aucune refection. Tellemẽt que comme

comme un miserable insensé il mourut obstiné, refusant tout plaisir, aide & secours, justement puni de son outrecuidance. *Monsieur le president de Thou au 4. livre de ses histoire de nostre temps.*

OVVRIER *& ouvrage merveilleux.*

PLusieurs ont veu sur la fin du siecle dernier passé à Francfort & en autres endroits de l'Europe un docte mathematicien Italien, lequel a monstré à tresgrand nombre de personnes, un grand miroir d'acier, rond & creux, representant merveilles entre infinis miroirs artificiels veus de nostre temps. Lui-mesme publia un escrit Latin, qu'un personnage digne de foi (lequel a veu ce miroir) me donna, traduit comme s'ensuit.

Quand on monstre ce miroir au soleil levant, il renforce tellement la chaleur en l'air, il atteint si fort les choses blanches & noires, qu'il gaste leurs couleurs: fait des marques es tuiles & briques: fait fondre les plaques de plomb. D'autrepart, par reflexion il relasche tellement ceste chaleur, qu'on remarque la difference de l'hyver & de l'esté. Aussi fait-il voir tellement & si clairement les lettres escrites en une paroi eslongnee, qu'on les peut lire.

A midi, ou en plein jour, il represente les images des choses en diverses sortes, droites, renversees, grandes, petites, & quelquefois monstre plusieurs choses entieres, puis aucune partie des choses, comme un œil du spectateur: item d'une mesme chose deux images en divers lieux: & ce selon le divers mouvement & contournemēt du miroir à la lumiere. On void aussi en cinq divers lieux les images qu'il mōstre. 1. Dela le miroir & plus loin de la chose que n'est pas le miroir. 2. Entre le miroir & la chose opposee au miroir. 3. Au lieu mesme où est la chose opposee. 4 Dela la chose opposee, c'est à dire, derriere icelle chose plus pres du miroir, & l'image plus loin. 5 En la surface du miroir. Outreplus il monstre l'assiette ou situation des choses renversee ou transposee: comme on

void en lui presentant des lettres qu'elles se monstre sans devant derriere, sans dessus dessous : ce qui est à droit se monstre à gauche : d'avantage les choses y sont si vivement represeentees qu'il semble qu'on peut les toucher à la main. Comme si on lui presente la poincte d'un cousteau, ou une chandelle allumee, on diroit que ceste pointe ou chandelle sort du miroir. Qui plus est, en presentant de la glace, l'image qui en est au miroir en fait sentir le froid bien loin. Il rapporte aussi la parole & la voix comme un echo, de telle sorte que ceux qui sont loin l'entendent, s'ils n'ont l'ouye dure : & ceux ne l'entendent pas qui sont pres de celui qui parle.

En tenebres, arriere du soleil, si le soleil luit dehors, le miroir depeint lors ou en papier, s'il y en a ou sur la paroi prochaine une admirable representation des choses qui sont dehors à la lueur du soleil.

Avec chandelles ou flambeaux allumez, il fait que de nuict on peut voir ce qui se fait en campagne où il y a nombre de gens. L'on peut lire bien loin ce qui s'escrit en lieu obscur : & lire aussi de loin l'escriture qui sera pres du miroir.

AVTRE.

Iean Walch, docte personnage, de Schondorf en la duché de Vittemberg, en ses plaisans & ingenieux discours Latins, imprimez l'an 1609. fait mention de deux excellens ouvriers, l'un orfevre, l'autre horlogeur, Alemans, qui entrez en dispute de leur suffisance, firent belle preuve d'icelle, dedans le terme qui leur fut prescrit. L'orfevre forgea un chariot d'argent doré dedans lequel y avoit des hommes & femmes en riche equipage : le tout si artistement elabouré, esmaillé, & reduit à telle perfection en toutes ses parties, que les commis pour visiter ceste piece demeurerẽt estonnez de tant de besongne exquise reduite en forme de petit pendant, & qu'il faloit regarder de pres. Mais leur estonnement redoubla quand l'orfevre prenant une mousche contre la paroi du poisle, l'attacha d'un peu de cire au timon de ce chariot. Car alors la mousche branslant les ailes commence

mence à tirer le chariot ores en long, ores en travers dessus la table, les roues ayans leur mouvement aisé. Les commis n'estimans pas que l'horlogier deust offrir quelque monstre sonnante & de petit volume, comme enclose en un chaton d'anneau, lui commanderent de monstrer dequoi. Il tire hors de son sein une petite boiste, & leur presente ce qui estoit dedans, assavoir une petite araignee de cuivre faite du tout bien apres le naturel, en laquelle ne se trouva rien à redire. Ils n'en furent pas autrement esmerveillez, quoi que l'artifice en fust gentil. Mais voici, l'ouvrier empoigne son araigne, la serre en sa main, & soudain la remet sur table. Alors elle commence à marcher comme une araigne vive, & semble cercher des trous & vouloir se sauver de la veuë des assistans, qui ravis de telle adresse jugerent que l'horlogier avoit mieux fait. *Au 9. discours.*

Ceste araigne portee par ressorts merveilleusement ingenieux & subtils, nous ramentoit l'Aigle de bois & la Mousche de fer de Iean de Mont-real, volans à l'aide de leurs ressorts cachez, & dont le sieur du Bartas fait mention au dernier livre de sa premiere semaine. Il appelle esprit divin celui qui dans l'estroit espace de ce corps d'un petit Mouscheron de fer sceut trouver de la place assez pour des mouvemens & contours là declairez. On en peut dire autant de l'horlogier & de son araigne de cuivre, voire en dire d'avantage, les mouvemens d'icelle estans plus divers & requerans des ressorts plus artistes que la mousche qui fit un tour en rond seulement, & se rendit à la main de l'inventeur, lequel pouvoit avoir compassé sa mesure à ce circuit assez regulier: mais l'araigne allant tantost au pas, puis plus vistement, & comme en haste, pour se cacher, donne matiere de songer aux plus ingenieux artisans qui voudront exercer leurs esprits. Ces trois exemples suffiront pour le present.

PAROLES insolentes, rudement punies.

LA guerre estant rallumee en Italie entre les François & Espagnols l'an 1557. le Duc d'Alve & le Marquis de Trevic aprocherent d'une ville nommee Ancaran. Les habitans d'icelle, sommez de se rendre, firent une response altiere & outrageuse, dõt le Duc fut tellement irrité, qu'il fit incontinent approcher le canon, pour batre & faire bresche. Les assiegez estonnez, se repentirent d'avoir trop parlé, demanderent pardon & capitulation. Mais en vain, car les Espagnols forcerent, pillerent & bruslerent la ville, tuerent presques toutes les personnes, & reserverent treize prisonniers qui furent pendus & estranglez. Entre iceux se trouva un nommé Thomas Iacup, lequel avoit autresfois reproché au Comte Ascagne de la Corne qu'il estoit traistre, à cause qu'il avoit quitté le parti du Pape. Ascagne l'avoit menacé du gibet, s'il pouvoit une fois l'attraper à son avantage. Il lui tint promesse alors. *Histoire des guerres d'Italie.* Le fruit du silence est merveilleusemét doux: & n'y a rien plus redoutable qu'un guerrier qui parle peu, qui frappe fort, & par sa grave contenance condamne les babillards injurieux. Il va bien pour les chefs, quand ils ont des soldats obeissans, ennemis de bruit & de tumulte. La populace injurieuse semble porter toute sa force en la bouche & aux pieds, n'ayant presque ordinairement ni cœur, ni cervelle, ni bras. Infinies histoires de tout temps peuvent estre ramentues à ce propos. Le nostre en fournit bon nombre. Mais en somme qui parle haut, doit estre fort, ou sans beaucoup de langage s'accorder avec les plus forts.

PAS-

PASSIONS *dangereuses, sur tout aux blessez.*

LEs passions vehementes sont redoutables & perilleuses en tout temps, à toutes sortes de personnes, sur tout quand il y a blessures. Vn ieune enfant de quinze ans receut un coup à la teste qui fracassa l'os. Au premier appareil, la playe eslargie, j'en tirai quelques petis esclats & la disposai à suppuration, faisant cesser tous accidens fascheux. Quinze iours apres un autre enfant venu voir ce malade, & se jouant autour du lict, fascha le malade qui s'en alloit gueri. Mais de cholere il tombe soudain en telle fievre & frenesie, qu'au bout de quatre iours il mourut. La teste ouverte en presence de M. Marc Offredi docte medecin, nous trouvasmes les tayes du cerveau enflammees de toutes parts, toutes les veines & arteres enflees de sang. *M. Guillaume Fabry en ses observations Chirurgiques, hist. 17. li. 1.*

2. Vn jeune homme aagé de quarante, fort robuste, d'humeur bilieux & cholerique, blessé rudement à la teste, vint à moi pour estre secouru. Ie lui assistai, tellement qu'il estoit en voye de guerison. Au cinquiesme iour, son voisin qui l'avoit blessé, entra inopinement en la chambre. Le patient qui pensoit à toute autre chose, fut tellement esmeu de le voir, que l'artere vint à se rompre, dont s'ensuivit telle vuidange de sang, qu'à peine peut-on l'estancher. Finalement neantmoins il eschappa de ce danger & fut remis dessus. *Le mesme en l'hist.* 18. Il adjouste convenablement ce qui s'ensuit. Puis que de toutes les passions de l'ame, il n'y en a point de plus perilleuse aux sains & malades que la cholere, le Chirurgien doit exhorter ses malades à se donner garde de la cholere qui est plus violente de toutes passions, la mere d'un million de maux, & qui transforme l'homme en beste sauvage. Elle esmeut des horribles tempestes en la poictrine, allume un brasier autour du cœur : puis s'espanchant par tout le corps, elle met le feu au sang, le faict bouillir dedans les veines, dont s'ensuit une fievre aigue & ardante. Elle esbransle le cerveau, destend les nerfs,

agite les humeurs, esteint la chaleur naturelle, par ceste ferveur ardante qui boult par tout. I'ai conu un docte personnage, qui de fois à autre, par grand transport de cholere, tomboit en fievre ephemere ou tierce, suivie de perilleux accidens. Il y avoit aussi à Dusseldorp une honorable dame, laquelle abhorroit tellement les medicamens, qu'à peine pouvoit-elle avaler un peu de manne ou de syrop rosat. Au contraire elle avoit cest avantage, que la moindre cholere l'esmouvoit si fort, qu'une forte medecine n'eust peu la purger d'avantage. S'ensuivent autres histoires touchant les exces nuisibles aux blessez.

3. Vn jeune homme robuste & bilieux, atteint d'un coup de baston au bregma seneste, en eut le test brisé. I'eslargi la playe, disposant le tout à suppuration, & tirai les esquiles de l'os : puis ayant bien nettoyé la playe, j'y fis revenir la chair. Ayant traicté ce malade cinq semaines durant, de sorte qu'il estoit hors de tous perilleux accidens, & la playe presques du tout close, ce miserable s'accoste d'une garse : mais il ne porta gueres loin la punition de son forfait : car bien peu d'heures apres il tomba en fievre & en plus griefve douleur de teste que paravant. Il devint soudain perclus du costé droit, & son bras gauche fut atteint de spasme: les symptomes mortels survindrent à la foule, & d'heure à autre s'irriterent tellement, que maugré tous remedes quelconques, au bout de quatre jours ils estoufferent ce paillard malheureux.

4. C'est raison aussi de prouvoir que les blessez soyent arriere de trop grand bruit. Ie traitai avec M. Cosme Slotan excellent chirurgien un jeune garson de l'aage de quatorze ans, blessé jusques à avoir le test froissé. Nous tirasmes quelques esquiles, apaisasmes la fievre, & fismes cesser la douleur avec les accidens qui en dependent. Or pource que le pere de cest enfant estoit tavernier, nous l'exhortasmes serieusement d'empescher qu'on ne sonnast du tambour, ni de la trompette, ni de tels instrumens en sa maison. Mais cest homme mesprisant nos admonitions permit qu'on jouast de la flute & du tabourin en une chambre proche de celle de l'enfant, & que des paysans là retirez sautassét jusques à la minuict. Le lendemain nous trouvasmes le malade ayant une fievre at-

vre ardente, en resverie, spasme, desgoustement & travaillé d'autres perilleux accidens qui l'emporterent du monde au bout de quatre jours. Le pere accusé à justice pour un tel forfait fut griefvement repris & chastié.

5. L'histoire qui s'ensuit monstre qu'en matiere de blessure à la teste, il faut remede prompt, sans rien mespriser. Vne damoiselle s'estant fort esmeuë à danser, en reculant heurte contre un posteau, & se blesse au haut de la teste, mais fort legerement en apparence, comme n'ayant fait qu'effleurer la peau. Or d'autant qu'elle ne sentit douleur ni inflammation ce iour ni le lendemain, la contusion ayant esté sourde, & sans fracture, on n'y remedia point. Au troisiesme iour sentant quelque poincte, elle fait venir un barbier, qui l'ayant tondue pres en dolente, & ne remarquant presque rien en icelle, se mocquant de la damoiselle, se retira. Le lendemain elle sentit pesanteur de teste. & acces de fievre. Au sixiesme iour de la blessure, appellé pour la visiter ie la trouvai en resverie, ayant la face enflammee, les yeux ardens & la langue seche : brief en si pauvre estat, qu'elle mourut le lendemain. Ie fis ouverture de la teste, & trouvasmes du sang caillé sous le crane, & les tayes du cerveau tout enflammees, quoi que le crane ne fust aucunement entamé.

6. Il avient souventesfois aux blessez de tomber en pasmoison & mourir, sans que le medecin en puisse tousiours bien descouvrir la cause ou l'occasion. L'histoire de la presente section servira de preuve. Vn ieune gentil-homme atteint d'un coup de pistole qui lui avoit fracassé la main gauche, fut conseillé par M. Cosme Slotan de la laisser couper, ce qui fut fait. Ce gentil-homme eut avis expres, que durant ceste cure, & iusques à ce qu'il fust remis en pleine santé, il s'abstinst totalement de sa femme. La playe estant presques guerie, & les douleurs apaisees, cest hõme ardãt voulut entreprendre plus qu'il ne devoit, & la femme serieusement avertie d'avoir soin de la vie d'icelui, ne voulut lors lui adherer, il entra en telles alteres, que sans cohabitation avec elle il ne laissa, pour s'estre par trop esmeu, l'importunant de paroles & sollicitations, voire s'eschaufant tant plus à cause

des excuses & refus, qu'il tomba soudain en fievre, suivie de resverie, pasmoisons & autres symptomes, qui le porterent au sepulchre quatre iours apres. L'acte venerien est emeus mortel des playes & des nerfs : aussi est mesmes le rire, tesmoin l'histoire suivante.

Le 4. iour d'Avril 1601. Imbert de Diespach, sieur de S. Christofle, fut si rudement blessé à la main gauche d'un coup de pistole, qu'il n'y avoit aparence sinon de totale perte d'icelle : neantmoins par la grace de Dieu les remedes y appliquez eurent si heureux effect, qu'elle fut guerie sans perte d'aucun des doigts d'icelle.

Des le commencement de la cure, je visai à ce but de repousser les douleurs, & garantir d'inflammation & de flux d'humeurs la partie offensee. Cela succeda si heureusement, que le blessé ne sentit gueres de douleur, & ne lui survint comme point de fievre ni d'inquietude. Mais il avint le quatriesme iour de l'accident, que certain personnage racontant ie ne sçai quoi de plaisant, le blessé ne peut se contenir de rire. Tout soudain une aspre douleur le saisit de telle sorte tout au long du bras iusques à la nuque, que par l'espace de vingtquatre heures la convulsiõ le reduisit au peril de sa vie. Mais nonobstãt lui ayãt appliqué remedes cõvenables, la douleur s'apaise peu à peu, si qu'en fin le patiẽt fut remis au dessus.

Deux ans apres presques pareil accidẽt travailla Claude Dodin de Payerne. Ayant esté blessé au bras droit, avec offense des nerfs de la quatriesme & cinquieme partie, il lui avint de rire tellement qu'il tomba en griefves douleurs & peril de convulsion, tellement que durant toute une nuict il fut rudement travaillé : mais secouru par moi, les douleurs s'apaiserent. *Extrait du I li. des Observations Chirurgiques de M. Guillaume Fabri.*

PERE *affligé en ses enfans.*

FRancisque Buffalo citoyen Romain vid trancher les testes à deux siens fils atteints & convaincus du crime de sedition. Il en eut deux autres, qui entrerent en tel & si fu-

si furieux estrif par ensemble, qu'ils vindrēt aux mains, & en sanglant duel s'entretuerent cruellement sur la place. Le cinquiesme fils s'esleva de telle furie un iour contre sa belle mere femme en secondes nopces dudit Buffalo son pere, qu'il la poignarda & mit à mort tout à l'heure. Vne siene fille, mal mariee à son gré, se fit mourir de poison, qu'elle avala en presence de son mari. *Ierosme Cardan* recite ces pitoyables accidens tout à la fin d'un sien livret, où il discourt *du Souverain bien.*

PERIVRES *punis.*

CErtain gentil-homme Aleman, surnommé de Greffendorf, desireux d'avoir à femme une damoiselle vefve, jeune, belle & riche, la chevala par tant de promesses, juremens & paroles tres-expresses, que sous nom de mariage il en jouit, & de grādes sommes de deniers qu'il enleva des mains d'icelle. L'ayant ainsi abusee, il la diffame par tout, & nie lui avoir promis mariage. Elle le tire en justice: lui craignāt les interrogats, va au devāt, & lui renouvelle ses promesses precedétes: fait en sorte que la pauvre vefve ne dit & maintient sinon ce qui pleut à ce desloyal, lequel continuant en son malheur fait promesse de mariage tost apres à une autre. Mais en moins de rien, tout soudain il tombe en desespoir, ne pouvant durer en place, ni trouver cōsolation ou repos. Ainsi poursuivi de furies vengeresses, c'est à dire, des efforts impetueux de sa conscience, il monte un soir à cheval, suivi d'un sien valet, & marchant par la campagne s'imagina que quelques troupes de gensd'armes lui venoyent à la rencontre. Sur ce il se jette du cheval en terre, & desgainant son espee s'en transperce & tue soi-mesme sur la place. *André Honsdorff en son theatre d'exemples.*

Vn malheureux, à qui estoit avenu de se perjurer quelquefois, entendant un prescheur invectivant à propos & de grand zele cōtre les periures, ie ne voi pas (dit-il, estēdant le bras droit) que ce bras soit plus court que l'autre, Au mesme instāt, le feu se print à sa main droite de telle

vehemence, que force lui fut de la laisser couper par le Chirurgien. Ainsi ce bras sien devint beaucoup plus court que l'autre, & le perjure fut puni. *Là mesme.*

PESTILENCE.

L'Orient est affligé de peste en divers lieux presques toutes les annees, nommement l'Egypte, & entre les lieux plus notables d'icelle le Caire, ville merveilleusement grande. Estienne du Plex orfeure natif de Nevers, à present homme d'aage, qui en sa jeunesse a beaucoup voyagé, m'a conté qu'estant au Caire es annees 1576. 1577. & 1578. en l'une d'icelles la contagion fut si vehemente, qu'en vingtquatre heures elle emporta vingtquatre mille personnes au Caire, dont le Gouverneur ou Bassa nommé Messie grandement estonné, fit assembler quelques anciens de la ville, & entre autres propos dit que si le mal duroit long temps, il ne demeureroit personne en ce grand lieu. L'un de ces anciens lui repartit, que ceste desfaite de vingtquatre heures ne devoit le mettre en alarme, attendu qu'au Caire il y avoit vingtquatre mille rues: que ce n'estoit qu'une personne pour rue. Que d'autre part l'on estoit proche du Camsin, temps auquel toute contagion cesse. Du Plex m'adjoustoit là dessus, que si tost que la peste commence, il a veu que tous les Chrestiens qui estoyent en ce pays-là s'enserroyent dedans les fondiques, & n'en sortoyent point iusques au iour du Camsin, qui est le iour de la Pentecoste: alors tous indifferemment en sortent, & vont par tout sans se feindre, ains frequentent les pestiferez non encore pleinement gueris. Ce iour est delivrance asseuree, & nul n'est atteint de contagion de là en avant, qu'environ huict ou neuf mois apres, six semaines ou deux mois devant Pasques. Depuis en une seule annee la peste fut si terrible au Caire, qu'en l'espace de trois mois elle estouffa huict cens soixante mille personnes, Chrestiens, Iuifs, Turcs & Mores. Vn jeune homme, duquel i'ai conu le pere & la me-

la mere, demeurant lors au Caire, en manda les nouvelles à un sien beau pere,& adjoustoit que le tout avoit esté verifié par les comptes & denombremens de la consigne ordonnee pour cela.

Le sieur de Busbeque dit en la quatriesme lettre de ses voyages en Turquie comme Ambassadeur, s'estant retiré de Constantinople aux champs à cause de la peste qui y ravageoit, visité par divers amis, nommement par quelques Alemans de la famille de Halli Bassa, il s'enquit d'eux si la peste cessoit point : Il ne meurt plus que cinq cens personnes par iour. Et comment, dit le sieur de Busbeque, appellez-vous cela s'adoucir? Oui, repliqua l'autre, au pris des iours passez, que le nombre montoit à deux foix d'avantage. Les Turcs (adjouste-il) s'arment contre la peste d'une vaine opinion qui ne les en garentira pas: que Dieu a escrit & marqué sur le front de chascun le iour de mort, & la maniere d'icelle. Qu'en vain l'on esquive, si l'heure est venue : & si elle ne l'est pas, c'est sottise de craindre un peril eslongné. De ceste opinion vient, qu'ils ne font difficulté de manier, voire de se frotter le visage avec les habits & linceux des pestiferez qui ne font que rendre l'ame. Et ont acoustumé de dire, si Dieu veut que ie meure de peste, ie ne puis eschaper. S'il veut qu'une autre sorte de mort m'emporte, celle-la ne me peut rien. Telle fausse confiance ouvre une large porte à la peste, qui fauche ordinairement les familles entieres, sans qu'aucun y reste en vie. Comme Dieu tient voirement en ses mains les cours de nos vies, aussi nous a-il commandé d'estre soigneux & sages gardiens d'icelles, pour demeurer tousiours es limites de nos vocations, sans extravaguer par nonchalance ou temerité. Puis qu'il ne nous a point revelé ni quand, ni comment, ni en quel lieu nous mourrons, ains nous enjoint de dependre de sa juste & sage volonté; vivons comme prests à mourir d'heure en autre, & marchons vers la mort comme si nous avions encore cent ans à vivre au monde.

PEVR violente.

FRançois de Gonzague, Prince de Mantouë tenant pour coulpable de conspiration contre sa vie uń sien allié le fit un soir coffrer en une forte Tour sur la porte Imperiale, pour estre torturé ou executé à mort le lendemain. Au matin on trouva ce prisonnier ieune homme devenu tout blanc en peu d'heures, ce qui esmeut le Prince à telle compassion qu'il lui pardonna & le renvoya chez lui. *Iul. Cæsar Scaliger.*

L'an 1569. le Baron de Savignac ayant amassé quelques quatre vingts chevaux que les Capitaines Casenauve, la Chapelle, & Aubigné lui amenerent, firent une course vers Libourne, où il desfit en Frãsadois deux cõpagnies qui se levoyent pour le regiment de Masbrun & puis fut chargé la nuict dans un village nõmé le Soldat, par ce regimen, renforcé de la garnison du pays, & des compagnies de gensd'armes de Lozun & Vaillac. De ces quatrevingts ne se sauverent que cinq, asçavoir les trois Capitaines susnommez, leur Chef, & un soldat. Ces trois Capitaines s'estoyent mis en faction, n'ayans peu tirer ce devoir de la lassitude de leurs gens. Savignac estoit tellement paralytique, depuis les cuisses en bas, qu'il n'avoit touché du pied à terre il y avoit dix ans. La frayeur le fit sauver de vistesse, & son cœur le portoit de cercher à cheval en tel estat toutes occasions de combatre, & cest ce que nous avons senti plus digne de l'histoire, que la grandeur du combat. Le sieur d'Aubigné en son *hist. Vniverselle, tom.* 1. *li.* 5 *ch.* 16.

PIERRIERE *merveilleuse au corps humain.*

LE quatorziesme iour d'Avril de l'an 1599. Gostard van Bieste citoyen de Cologne, personnage honorable & tres-digne de foi, raconta, moi present, à monsieur Vtenhovius tres-docte gentilhõme, avoir conu un ieune en-

ne enfant, aagé lors de treize ans, fils de Henri van Gestan, de la mesme ville de Cologne, lequel vuidoit par la verge des pierres de diverses couleurs, les unes grosses cõme chastaignes, affermãt l'avoir veu de ses yeux. Esmeus de ce recit nous allasmes trouver la mere de l'enfant, pour en sçauoir plus expressement les particularitez. Elle conferma ce qu'avions entẽdu de Bieste: asçavoir que son fils nõmé Pierre avoit esté tormenté de la pierre depuis le 13. iusqu'au 15. an de son aage: & que durant ce temps il avoit ietté par la verge avec grand douleur & perte de sang, envirõ trois cens pierres, aucunes desquelles estoyent grosses comme noix ou chastagnes, & que l'an 1597. il estoit mort de peste. Nous voyant tous ravis de tel recit, elle nous monstra & ouvrit une boite, où il y avoit plus de septante d'icelles pierres, de diverses couleurs, les unes transparantes, les autres iaunes, grises, rouges, comme si c'eussent esté cailloux cueillis sur le bord du Rhin. Elle m'en fit present de quelques unes, que ie garde encor: dont y en a qui pesent environ demi once. Ie laisse au lecteur la consideration de telle maladie, sçavoir si elle estoit naturelle ou non. *G. Fabri en ses doctes observations de Chirurgie, epist. 69.*

PLAYES *prodigieuses.*

LE Seigneur Iules Cæsar de la Scale marque à la fin de sa 323. *exercitation contre Cardan.* La playe prodigieuse de Grenefuilles en Saintonge es environs de Mirambeau, en une fort grande estendue de pays en nombre innombrable, au grand estonnement des paysans, enclos en leurs maisons d'où ils ne pouvoyẽt sortir qu'en marchant sur des monceaux de grenouilles vives.

Iean François le Petit, en sa grande *Chronique du pays bas* escrit au 2. Tome, page 539. que la nuict du 20. iour de Decembre 1587. au village de Linters pres de Tallemont en Brabant, il plut de nuict sur la glace des fossez de la maison d'un gentilhomme, du sang dont les gouttes estoyent si chaudes, que la glace s'en fondoit, & penetroyent iusques à un pied de profond, comme fut remarqué par plusieurs.

PRECEPTEVR *recommandable.*

FRideric Electeur de Saxe, estant encore jeune Prince, eut pour precepteur Martin Polich de Mellerstad, homme excellent, docte en Philosophie, en droit civil, en Theologie, en histoire, & medecine: mais outreplus grave, prudent, fidele, & à cause de ses vertus reveré de son disciple. Avint que le Prince eut envie de faire le voyage de Ierusalem, suivant la coustume d'alors, où il fut acompagné de son oncle Christofle Duc de Baviere, & suivi de son precepteur. Estans arrivez en l'Isle & ville de Rhodes l'an 1502. le grand maistre les y accueillit avec toute la bonne chere dont il peut s'aviser, & particuliement leur y fit boire de la malvoisie en abondance. Ainsi trempez au dedans: pour achever de se perdre, ces deux Princes voulurent aller aux estuves: ce qu'entendu par Mellerstad, il courut celle part au grand pas, & empoignant par la main le Prince Frideric son disciple, le tira vistement hors de ce feu, sans vouloir iamais le lascher. Le Duc Christofle fut saisi tost apres d'une fievre ardante, laquelle acourcit son voyage, & l'emporta hors du monde. Frideric n'oublia pas ce bon service que son precepteur lui avoit fait au besoin, ains l'en aima & cherit grandement depuis, avec beaucoup de riches recompenses. *D. Chitræus en la Chronique de Saxe.*

PREDICTION *notable.*

DAvid de Betoun Archevesque de S. André, & Cardinal en Escosse, ne pouvant supporter George Sophocard, homme sçavãt, lequel s'opposoit à ses desseins, trouva moyẽ de le faire attraper l'an 1546. & quoi qu'on remonstrast, l'ayant tenu prisonnier durant quelques iours, en fin il l'envoya à la mort. George prest de rendre l'ame à Dieu, en presence de son iuge & de sa partie le Cardinal, le contemplant en fenestre de parade, commence

mence à dire à ceux qui estoyent plus pres de lui: Voyez vous bien ce Cardinal qui me regarde d'œil superbe & despiteux d'un lieu eminent? Dedans peu de iours il en sera renversé non moins ignominieusement, que pour ceste heure il y repose arrogamment. Quelques semaines apres la mort de George, le fils du Comte de Rothuse, ayant eu grosse querelle contre le Cardinal, resolut, avec quelques gentils-hommes ses partisans, d'en avoir raison (comme ils parlent) & de l'exterminer. Il n'y avoit comme point d'aparence en tout ce dessein. Neantmoins ce Seigneur suivi de six autres seulement, vint en la ville de sainct André, où estoyent encores dix autres de son parti, trouva moyen de surprendre, & se saisir du Chasteau avant iour, entre dedans la chambre du Cardinal, & le tue à coups de poignard. Or d'autant que ceux de la ville s'esmouvoyent pour venir au secours, pour les arrester il fit attacher le Cardinal tout sanglant aux mesmes fenestres d'où il avoit regardé le supplice de George Sophocard. Ainsi les plus eschauffez se retirerent tout confus : & plusieurs autres adorerent en silence le grand iuge du monde, seellant de façon si authentique l'arrest de sa vengeance paravant prononcee par l'innocent. *G. Buchanan au 15. livre de l'hist. d'Escosse.*

PREDICTIONS *& presages memorables.*

CE chapitre contiendra un assemblage d'histoires diverses que le temps & quelqu'un de mes amis, pourra mettre en ordre, bastissant un corps entier de tant de membres espars es divers volumes que nous aurons publiez.

1. Devant que les Suisses fortifient de Novare, où ils tenoyent bon, l'an 1513. pour Maximilian Sforce Duc de Milan, contre l'armee Françoise, à laquelle commandoit le sieur de la Trimouille, assisté de Iean Iacques Trivulce & autres chefs de guerre, les chiẽs qui estoyent au cãp des François s'amasserent en troupes, & entrerent dedãs

Novare, où se rendans es corps de garde, ils commencent à faire feste aux Suisses, par toutes les contenances coustumieres à tels animaux, lors que plus ils veulent amadoüer leurs maistres. Iacques Motin d'Vry, vaillant capitaine, comme il en fit preuve bien tost apres, prenant ceste reddition des chiens à bon presage, s'encourut vers l'Empereur Maximilian, & l'asseura que les François seroyent mis en route : pource que les anciens Suisses avoyent tousiours marqué que l'armee vers qui se rengeoyent les chiens du parti contraire, demeuroit victorieuse : les chiens quittans les hommes couards & malheureux, pour se ranger aux vaillans & bien fortunez. *P. Iove, au livre onziesme de ses histoires.*

2. Si quelque hideuse Comete, ou nouvelle estoile se monstre, nous attendons quelques remuemens en terre. Il y a en Norvegue un lac nommé le lac de Mos, dans lequel (sur l'instant de changement es afaires publics) apparoit un serpent de longueur incroyable. L'an mil cinq cens vingt & deux, on y en vid un, lequel avoit, autant que plusieurs presumerent, cinquante brasses de longueur. Peu de tẽps apres le Roi Christierne secõd fut chassé de son royaume. *Ziegler en la description de Scondie.*

3. Les peuples Septentrionaux disent que les poissons monstrueux & non gueres veus, venans à paroir en leur mer sont presages infaillibles de grands troubles par le monde. *Olaus au 21. liv. ch 1.*

4. Le jour qu'Alexandre de Medicis Duc de Florence fut tué dedans sa chambre, & de la main de Laurent de Medicis son cousin, l'an 1537. en saison d'hiver, le verger & jardin de Cosme de Medicis son successeur reverdit & florit, tous les autres dedans & dehors la ville de Florence demeurans en leur estat, selon la saison. *Le supplement de Sabellic au 22. liv.*

5. L'Evesque d'Olmutz raconte, que lors que Wenceslas, depuis Empereur, (sous lequel survindrent beaucoup de desordres en Alemagne, en Boheme & ailleurs) nasquit, le feu se prit à l'Eglise de sainct Sebauld en la ville de Nuremberg, où l'on chaufoit l'eau pour le baptiser, qu'il pissa dedans les fonds, & chia sur l'autel, sa mere femme de l'Empereur Charles IV. mourut en ce-

ste cou-

ſte couche de VVenceſlas, lequel fut le plus chetif Empereur que l'Alemagne ait veu. *Au vingt troiſieſme livre de l'hiſtoire de Boheme.*

6. Le grand Sforce eſtoit laboureur de ſon premier eſtat. Retournant des champs un jour en ſa caſe, tout caſſé de travail, il entendit que le capitaine Beldrin, fort renommé lors entre les gens de guerre, faiſoit battre le tambour pour enrooller des ſoldats. Sforce diſputant en ſoi-meſme de ce qu'il devoit faire, empoigne ſa coignee, qu'il lance à tour de ſon bras contre un cheſne peu eſloigné de lui. La coignee demeura ſi fermement enfoncee dedans le bois, qu'il fut impoſſible l'en tirer. Sforce dit qu'il n'en avoit plus que faire, & de ce pas alla ſe faire enrooller, print les armes, & par ſucceſſion de temps devint l'un des grands & heureux guerries de l'Italie, ſur une partie de laquelle lui & ſes ſucceſſeurs ont dominé long temps. *Paul Iove en la vie d'icelui.*

7. La Princeſſe d'Albanie, fort enceinte, ſongea qu'elle ſe delivroit d'un grand ſerpent, qui de ſon corps couvroit l'Albanie, ouvroit la gueule ſur la Turquie pour l'engloutir, & eſtendoit doucement la queuë vers Occident. Elle ſe delivra d'un fils, lequel avoit ſur le bras droit la forme d'une eſpee bien emprainte. Il fut nommé George, puis par les Turcs, Scenderbeg, c. ſeigneur Alexandre. Ce fut un treſſage, tresheureux, & tres-valeureux Prince, qui fit rude guerre aux Turcs, comme ſon hiſtoire le monſtre. Tandis qu'il veſcut il conſerva l'Albanie, & ſe maintint en paix avec les autres Princes, qui admirerent ſes vertus. *Marin Barlet, en la vie d'icelui.*

8. Ce preſage m'en ramentoit un autre, d'Eliſabet d'Arc païſanne Lorraine. Eſtant fort enceinte, elle conta à ſes voiſins au village avoir ſongé qu'elle enfantoit la foudre: dont elles ne firent que rire. Toſt apres elle accoucha d'une fille, ce qui augmenta la riſee. Ceſte fille nommee Ieanne, & ſurnommee la pucelle, devenue en aage, quitta les moutons, prit les armes, & fut une vraye fouldre de guerre: car par une ſpeciale faveur & force divine, elle ravit aux Anglois, poſſeſſeurs de la pluſpart du royaume de France, tout le bon heur dont ils avoyent

jouy plusieurs annees, les afoiblit, batit & harassa en tant de rencontres & de sieges, qu'ils furent contrains quitter tout. Finalemēt Ieanne prise en certaine sortie fut bruslee vive par les Anglois, lesquels depuis ne durerēt gueres en France, ains repasserent la mer. Les histoires de France font ample mentiõ de ceste fille, *& Baptiste Fulgose au 1. li. du recueil de ses histoires memorables, ch.* 5. parle de ce presage & songe d'enfantement de la fouldre.

9. Bien peu de temps avant la naissance de Iean Picus Prince de Mirandole, tant renommé entre les doctes de nostre temps, l'on descouvrit un grand globe de flamme ardante sur la chambre de la mere de ce Prince, lequel globe de feu disparut incontinent. Cela presageoit premierement en la forme ronde la perfection de l'intelligence qu'auroit l'enfant, lequel nasquit en ceste chambre au mesme instant, & qui seroit admiré de tout le monde, à cause de la prompte vivacité de son esprit, tout espris de l'amour des sciences, de la speculation des choses sublimes, & de la continuelle contemplation des mysteres celestes. Outreplus ce feu sembloit presager l'excellence du parler de ce Prince, lequel embrasoit ses auditeurs en l'amour des choses divines: mais que ce feu ne feroit que passer. De fait ce grand Prince mourut fort jeune, asçavoir en l'aage de trente deux ans, l'an mil quatre cens nonante quatre, au mois de Novembre: estant né le vingtquatriesme de Fevrier mil quatre cens soixante trois. Ce que dessus est attesté par son neveu *Iean François Picus*, aussi Prince de Mirandole, *en la vie de sondit oncle*, servant de preface aux œuvres d'icelui.

10. Ierosme Fracastor de Verone, encores fort petit, estant porté entre les bras de sa mere un iour d'esté, l'air venant à se troubler, voici un coup de fouldre, lequel atteint & tue la mere, sans que son petit enfant fust tant soit peu offensé: presage de l'Illustre renommee d'icelui, docte entre les doctes qui ont esté depuis cent ans. *L'auteur de sa vie.*

11. Le sixiesme iour d'Avril 1490. Matthias Roi de Hõgrie, surnõmé la frayeur des Turcs, mourut d'apoplexie à Vienne en Austriche. Tous les lyons q̃ l'on gardoit

en des

en des lieux clos à Bude moururent ce jour-là. Vn peu devant le trespas du Prince Iean Casimir, Comte palatin du Rhin & administrateur de l'electorat, le lyon, qu'il faisoit soigneusement nourrir mourut: ce que le Prince prit pour presage de son deslogement. Vn cheval que Louys Roi de Hongrie montois, perit soudain, un peu devant la bataille de Varne, en laquelle ce jeune Prince demeura. Car ayãt esté mis en route, & voulant se sauver à travers un marests, le cheval qui le portoit ne peut l'en desgager, ains y enfondra & perdit son maistre. Le frere d'Estienne Battory Roi de Pologne estant mort en Transsilvanie, le cheval du Roi mourut soudain, & quelques iours apres vindrent nouvelles du trespas du Prince decedé fort loin de là.

12. Maurice, electeur de Saxe, Prince vaillant & excellent, eut divers presages de sa mort peu de jours avant la bataille donnee l'an 1553. entre lui & Albert Marquis de Brandebourg, lequel il mit en route. La teste d'une siene statue de pierre fut emportee d'un coup de fouldre, sans que les statues des autres electeurs eslevees en lieu public en une ville de Saxe, nommee Berlin, fussent tant soit peu atteintes de cest esclat. Vn vent impetueux s'esleva le jour precedent la bataille, lequel arracha & deschira deux grands pavillons de l'electeur, en l'un desquels on faisoit sa cuisine, en l'autre se dressoyent les tables pour ses repas ordinaires. Au mesme temps il plut du sang aupres de Lipsic, *Ioach Camerarius* rapporte ces presages en la harangue funebre sur la mort de ce prince.

13. Iean Frideric electeur de Saxe, né le trentiesme jour de Iuillet, l'an mil cinq cens & trois, apporta du ventre de sa mere le presage de son avanture, asçavoir sur son dos une croix luisante comme or, laquelle veuë par un homme d'eglise, venerable pour sa vieillesse & pieté, lequel avoit esté appellé par les dames de chambre de l'electrice, il dit, ce petit enfant portera quelque jour une croix que tout le monde verra, puis que des son entree au monde il en a l'enseigne si manifeste. On en vid le commencement en la princesse Sophie sa mere, laquelle mourut douze iours apres cest acouchement.

Abraham Bucholcer en sa Chronologie.

14. I'ai apris de gens dignes de foi, ce dit le docteur Philippe Camerarius, que le tres-puissant Roi de la grand'Bretagne, Iaques, aujourd'hui regnant, venant au monde, fut veu ayant sur le corps un lyon & une couronne bien apparente: aucuns disent de plus une espee: marques de grand presage, & dignes de plus ample consideration. *Au 3. vol. de ses meditations historiques. livr. 3. ch. 2.*

15. En la chapelle Royale de Bourbon l'Archambauld, à cinq lieuës de Moulins, se presentent infinis embellissemens en pierre, en bois, en bronze, & es vitres, merveilleuses en l'esmail de leurs diverses couleurs. Les vitres qui sont au costé du couchant se voyent enrichies de fleurs de lys sans nombre, & traversees ci devant d'une barre. Mais le mesme jour que le Roi Henri III. fut meschamment assassiné, la foudre emporta ceste barre: sans endommager les fleurs de lys qui la touchoyent: presage heureux de l'acquisition du sceptre de la France, deu à la Royale maison de Bourbon. *I. Auberi docteur medecin en son traicté des bains de Bourbon Lancy & Archambauld.*

16. Les Comptes de Vesterbourg ont pres du Rhin un chasteau basti en lieu fort haut eslevé. Ces annees passees la peste y estant survenuë, les Comtes s'en retirerent, pour aller quelques jours en air meilleur & plus asseuré, où ils sejournerent trop peu. De retour, comme ils montoyent au chasteau, & approchoyent de la porte, la cloche de l'horloge posee en une haute tour, sonne onze heure, en lieu de trois ou quatre apres midi. C'est accident extraordinaire occasiona les Comtes de s'enquerir du portier, paravant laissé seul au chasteau pour le garder, que vouloit dire ce changement. Il protesta n'en sçavoir rien, veu qu'on avoit laissé l'horloge plusieurs iours, sans qu'aucun y eust touché. Incontinent la peste se renouvella, laquelle emporta les Comtes & toutes les personnes rentrees avec eux au chasteau: le nombre fut d'onze, autãt que l'horloge avoit sõné de coups. *Ph. Came. au 3. vol. de ses Meditations hist. livre 1. chap. 15.*

17. Les Espagnols parlent d'une cloche en Arragon,

par eux appellee la cloche du miracle en une colline pres de Villila, laquelle (disent-ils) contient dix brasses de tour sonne par fois, mais rarement, de soi-mesme, sans estre agitee par aucun instrument ni moyen visible ou sensible, comme de mains d'hommes, de violence des vents, de tremblement de terre, ou autres semblables agitations. Elle commẽce en tintant, puis sonne à volee, par intervalles d'heures & de jours. Les Portugais disent qu'elle sonna lors que le Roi Sebastian fit le voyage d'Afrique, & en l'an 1601. depuis le 13. de Iuin, jusques au 24. à diverses reprises. On dit qu'elle sonna lors qu'Alfonse V. Roi d'Arragon alla en Italie pour prendre possession du royaume de Naples, en la mort de Charles V. en une extreme maladie du Roi Philippe II. arresté à Badajos, & au trespas de la Roine Anne sa derniere femme. *Voyez l'histoire de la paix*, imprimee par Iean Richer à Paris l'an 1607. fueillet 233. & 234.

18. En la seigneurie de l'Archevesque & Electeur de Treves, se void un vivier ou estang en lieu conu de ceux du pays, duquel quand il sort quelque poisson de grandeur desmesuree, & qui se monstre, on tient que c'est un certain presage de la mort de l'Electeur, & que par longue suite d'annees on a verifié ceste avanture. En la baronnie de Hohensax en Suisse, quand un de la famille doit mourir, des plus hautes montagnes qui separent la Baronnie d'avec le Canton d'Appenzel, tombe une fort grosse piece de rocher avec tant de bruit, que le roulement d'icelle est entendu clairement pres & loin, jusques à ce qu'elle s'arreste en la plaine du chasteau de Forsteg. *Ph. Camerarius au 3. vol. de ses Meditations hist. liv. 1. chap. 15.*

19. Le recit d'un fait memorable occasionna certains de demander à quelque personnage ami du docteur Crato medecin de l'Empereur que ce pouvoit estre. Icelui leur raconta que l'on trouvoit es annales de la ville de Prague, que Charles IV. devant qu'estre esleu Roi des Romains alla trouver un Tartare aveugle, grand predisseur, & qui ne respondoit par jour qu'à une question. Charles sans dire qui il estoit, salue cest aveugle en ces termes; bien te soit, si tu es de Dieu:

sinon, ie ne te souhaite nul bien. L'aveugle respond, ie suis de Dieu, & au reciproque, Bien te soit, Charles marquis de Moravie, qui dois bien tost estre Roi des Romains. Ayans devisé ensemble, Charles l'enquit de ses successeus au Royaume de Boheme. L'aveugle prenant du papier y marqua douze lettres en douze mots barbares, I C V S A L G V L E M A, dont il lui donna l'interpretation tout à l'heure, par expression de noms propres en chascune lettre, Iean Charles, Venceslas, Sigismond: Voila Icus: puis Albert, Ladislas, George, Vladislaus, Louys, Ferdinand, Maximilian, Albert. Ces huit sont *Algulema*. La derniere lettre ne se rapporte pas à l'histoire, d'autant que Rodolfe a regné en Boheme apres Maximilian. Charles repart, & demande à l'aveugle, que se fera-il puis apres? Ce qui a esté paravant, dit l'aveugle. *Theodore, Zuingger, au 5. volume de son grand theatre de la vie humaine, liv. 4. pag.* 1445. remarque que Louys Casteluetre, docte Italien, avoit escrit en ses memoires. que l'histoire susmentionnee taillee en une pierre de marbre placquee en endroit eminent de la grande Eglise de Prague avoit esté effaceé par le commandement de l'Empereur.

20. M'estant esloigné de nostre dernier siecle, devant qu'y r'entrer, je raconterai deux histoires de presage d'importance. Le grand maistre de Prusse & le Roi de Hongrie dresserent une armee de 140. mil combatans, environ l'an 1410. pour faire la guerre à Ladislas Iagellon Roi de Pologne. Le grand maistre lui envoya deux herauts d'armes, pour l'exhorter de ne se soumettre au hazard d'une bataille, attendu qu'il estoit trop foible. Pour l'estonner d'avantage ils lui presenterent deux larges & longues espees nues, lui disant qu'il les prinst & s'en servist contre les chevaliers de Prusse. Ladislas dit paisiblement & modestement aux heraux, j'ai assez d'armes en mon camp, toutesfois je reçois au nom de Dieu ces deux espees envoyees par un ennemi pour me despiter, je les accepte, pour presage de victoire, signifiee par ce bail des armes. Ils vindrent tost apres aux mains. Le grand maistre & le Roi de Hongrie perdirent la bataille & laisserent sur le champ cinquante mille hommes tuez,

entre

entre lesquel se trouverent aussi le grand maistre, & presques tous les commandeurs de l'ordre Teutonique. Les Polonois eurent quarante mille prisonniers & force butin, mais le mal conseillé Roi de Pologne, en lieu de poursuivre sa victoire & s'emparer de la Prusse, comme il pouvoit faire, accorda la paix au nouveau maistre de Prusse. Comme le Roi montoit à cheval quittant son avantage, son cheval fondit soudain, & tomba roide mort entre les jambes de son lasche seigneur. *M. Cromer au 17. & 18 liv. de l'hist. de Pologne.*

21. Matthias, surnommé Corvin, couronné Roi de Hongrie l'an 1464. quelques annees apres faisant forte guerre aux Turcs sans vouloir entendre ni à paix ni à trefve avec eux, assiegea une de leurs forteresses nommee Sabacie, quoi qu'elle eust cinq mille hommes de guerre en garnison. Il la fit batre rudement, & durant les plus grands tonnerres de son artillerie, portant bales de qualibre & poids extraordinaire, s'endormit si profond, quoi que d'ordinaire ce fust le plus vigilant & le moins dormant homme de son temps, qu'il ne se resveilla qu'à haute heure, encore que son chambellan l'appellast souvent & à haute voix. Ce qui lui fut un presage de victoire: car tost apres il força ceste place paravant estimee imprenable. Plutarque en dit autant d'Alexandre le grand devant la bataille d'Arbelles contre Darius. *Ioachim Curæus en ses annales de Silesie.*

22. Philippe landgrave de Hesse, ayant pris les armes environ l'an 1534. pour restablir Vlric Duc de Virtemberg en la possession de ses pays, desquels il avoit esté chassé par les princes d'Austriche, apres quelques exploits de guerre, demandant à aucuns gentils hommes & seigneurs de sa suite, où estoyent les ennemis, certains coureurs survindrent qui lui dirent, mon seigneur, ils sont à Lauffen. Ce mot est le nom propre d'un lieu, où estoit lors la cavallerie de Ferdinand Roi des Romains: & signifie aussi autant comme qui diroit *fuite.* A la bonne heure, repart le landgrave, nos ennemis son en fuite. Allons apres. Soudain il monte à cheval & suivi de ses troupes, va charger ceste cavalerie d'Austriche, laquelle sans prester combat, se sauve de vistesse &

fuit en telle espouvante, que depuis elle ne fut veuë en la Duché de Virtemberg, de laquelle Vlric reprint possession au grand contentement de tout son peuple, sans resistance quelconque. *Paul Iove au 32. livre de son histoire.*

23. François Guichardin parlant des commencemens de la guerre portee par les François delà les monts pour la conqueste du Royaume de Naples, dit ceci, sur le recit des afaires de l'an 1494. Ia non seulement les preparatifs qui se faisoyent tant par mer, que par terre, mais la sentence de Dieu & des hommes denonçoyent à l'Italie ses miseres prochaines. Ceux qui font profession d'avoir ou par science, ou par inspiration divine, la conoissance de l'avenir, asseuroyent de mesme voix, qu'il se preparoit de plus grands changemens & des accidens plus estranges & horribles, qu'il ne s'en estoit veu au monde en plusieurs siecles precedens. Chascun demeuroit esperdu des bruits courans qu'en divers endroits d'Italie l'on avoit veu des choses repugnantes au cours de nature & des cieux. Que de nuict en l'Apouille estoyent aparus trois soleils au milieu du ciel, environnez de nuages, avec horribles esclairs, fouldres & tonnerres. Qu'au territoire d'Arezze estoyent visiblement passez par l'air infinis hommes armez, montez sur puissans chevaux, avec un terrible retentissement de trompettes & de tambours. Que les images des saincts avoyent sué en plusieurs lieux d'Italie. Que par tout estoyent nez plusieurs monstres d'hommes & animaux: que plusieurs autres choses estoyent avenues contre l'ordre de nature en divers endroits, au moyen dequoi se remplissoyent d'une crainte incroyable les peuples desja estonnez pour la renommee de la puissance & vaillance ardante des François, les predecesseurs desquels (nommez Gaulois) avoyent jadis couru & pillé presque toute l'Italie, saccagé & desolé par fer & par feu la ville de Rome, & subjugué en Asie plusieurs provinces, sans qu'il y eust presque aucune partie du monde, qui en divers temps n'eust esté battue de leurs armes. Mais les effects prochains (& que l'Italie sentit depuis sous le regne de Charles VIII. Louys XII.
Fran-

François I. & Henri II. l'espace de soixante quatre ans ou environ) furent cause que chascun creut d'avantage à telles menaces, predictions, presages & prodiges. *Fr. Guichardin au* I. *livre de son histoire des guerres d'Italie, sect.*16.

24. Outre ce que Guichardin recite, autres adjoustent qu'il y eut des estranges deluges & ravines d'eaux en Italie ceste annee, tellement qu'es environs de Bergame les eaux s'enflerent outre leur ordinaire la hauteur de quinze pieds, emporterent une infinité de maisons, renverserent tous les ponts, & engloutirent plusieurs milliers de personnes. Le Thesin fleuve renommé, ruina une partie de Verone, à travers de laquelle il passe, & emporta le grand pont de pierre qui est au milieu de la ville. Tout le pays qui environne Padouë fut gasté par le desbord de la riviere qui y passe: & le Po fit des dommages innombrables à tous ses voisins. *P. Bembe au* I. *livre de son histoire de Venise.*

25. L'an mil cinq cens neuf, les Venitiens menacez de guerre, eurent pour avant-coureurs des grandes pertes qu'ils firent tost apres, ce qui s'ensuit. Vne barque que le Senat avoit envoyee pour porter deniers à Ravenne, fut submergee en bonasse, avec dix mille ducats. La foudre tomba sur le chasteau de Bresse: & le lieu où estoyent les registres, chartres, papiers & memoires de la Republique, nommé l'archive, fondit soudain en tres-grande ruine. Mais ce qui les remplit de bien plus grand effroi, fut qu'en ces jours & à l'heure mesme de l'assemblee du grand conseil, le feu se print ou d'avanture, ou par la secrette meschanceté de quelqu'un, en leur arsenal, au lieu où estoit le salpestre: & encores qu'infinis hommes y acourussent pour l'esteindre, si est-ce que par la force du vent, & à cause de la matiere propre à nourrir & augmenter le feu, il brusla douze corps de galeres, & grande abondance de munitions. *Fr. Guichardin au* 8. *liv. de son hist. des guerres d'Italie, sect.*5. *& I. B. Egnace au* 5. *ch. du* I. *livre de ses hist.*

26. La bataille de Varne entre les Hongrois & les Turcs (en laquelle le Roi Ladislas fut tué l'an 1444. par le mauvais conseil du cardinal de Iulian, lequel fit rom-

pre les trefves) fut precedee d'un terrible tremblement de terre, & de vents tourbillonneux à merveilles. Le jour d'icelle, l'escuyer qui armoit le Roi laissa tomber son heaume par terre. Son cheval de bataille ne voulut souffrir qu'il le montast. Celle de Mohaz (où les Hongrois perdirent leur Roi Louys, & la pluspart du royaume l'an 1526. par les pernicieux avis d'un Archevesque designé Cardinal) fut precedee de quelques traits notables. Ainsi que l'on s'aprestoit au combat, François Evesque de Varadin dit tout haut, en presence de plusieurs gentils-hommes, on dit que nos ancestres tuerent en ce mesme jour que nous sommes dix mille martyrs. A ce que ie voi le jour est venu que nostre moine (parlant de Paul Tomori Archevesque de Coloc, & general de l'armee Hongroise, où le Roi Louys estoit jeune Prince aagé de 20. ans seulement) canonizera plusieurs milliers de martyrs en Hongrie. L'eschanson du Roi lui demandant un bien peu devant le combat, s'il lui plaisoit souper au camp, ou au village prochain, le Roi fit response, Dieu sçait où nous souperons aujourd'hui. Ce fut sa derniere parole entre ses domestiques. Il mourut tost apres. *I. Dubravius au 33. livre de son hist.*

27. L'Empereur Charles cinquiesme voulant assaillir la Provence en l'an 1536. fit passer son infanterie par certains lieux estroits & montueux, où y avoit force sapins, esquels le feu se prit, l'on ne sçait comment, de telle vehemence, & en si grande estendue, que plusieurs goujats, vivandiers, lavandieres, & serviteurs de bagage y furent fricassez, sans qu'on peust les rescourre. Ce fut le presage de la desroute de son armee tost apres & de la perte du bagage d'icelle: ce dit *P. Iove au 35. liv. de ses histoires.*

28. Nous avons dit ailleurs que le Milannois fut en l'an 1510. & en l'an 1521. averti par divers estranges presages des grands changemens qui y avindrent es divers evenemens de la guerre, & les desolations incroyables de tout le pays, sur lequel il tomba du ciel douze cens pierres de gresles de couleur de fer enrouillé, extremement dures, & qui sentoyent le soulfre. Deux heures devant qu'elles tombassent, il se fit au ciel un feu du tout extra-

ordi-

ordinaire, de merveilleuse estendue,& fort ardant. C'est merveilles que l'air ait soustenu si longuement un poids si lourd de tant de pierres, entre lesquelles l'on en trouva une pesant soixante livres, & une autre deux fois autant. Dedans deux ans apres les François quitterent l'Italie,en laquelle ils rentrerent l'an 1515. Milan se vid reduite à toutes extremitez de saccagemens,embrasemens, guerres, pestes. La foudre qui fit tant de dommage au chasteau de Milan l'an 1521.sembla presager aussi la grande revolution des afaires qui y aparut depuis, tant en la mesme annee qu'es suivantes,comme il se void es recits de *Guichardin en son histoire des guerres d'Italie. Cardan touche un mot de ces afaires es 70.& 74. chapitres du 14.liv.de son œuvre de la varieté des choses.*

29. Environ la fin de l'an 1517.Frideric & Iean Ducs de Saxe freres, sortans de la grande Eglise de Vinaire la veille de Noel apres minuict, suivis de Iean Frideric depuis Duc de Saxe,& de plusieurs courtisans,levans les yeux au ciel qui estoit clair & serain, virent sur le chasteau une croix rouge paroissante fort distinctement, & assez grande. Ils demeurerent long temps tout estonnez,& l'un des freres dit à l'autre, que c'estoit le presage de ce qui surviendroit puis apres au regard des estrifs à cause de la Religion, & des grandes difficultez esquelles la maison de Saxe se trouveroit reduite. Le Duc Iean Frideric en eut sa part, comme l'histoire d'Alemagne en fait foi. *Laurent Lindeman en la harangue,où il traite de Iean Duc de Saxe.*

30. François Guichardin,apres avoir d'escrit le changement d'estat de Florence, reduite sous la puissance de la maison des Medicis en l'an 1512. adjouste pour conclusion ces mots : si les Florentins apres la retraite des François hors d'Italie, eussent diligemment asseuré leurs afaires, moyennant quelque accord : ou s'ils se fussent fortifiez d'armes & de soldats aguerris, le viceroi de Naples ne les eust pas assaillis: & s'il eust trouvé de l'empeschement (en lieu que la garnison Florentine de Prato se laissa honteusement prendre & tailler en pieces jusques au nombre de deux mil hommes par quelques regimens Espagnols) il eust composé pour de l'argent,

attendu que ses troupes ne pouvoyent plus subsister faute de vivres. Mais la destinee ne vouloit pas que les Florentins fissent telles choses. Ils avoyent outre les discours humains esté avertis du ciel des dangers qui les menaçoyent. Car peu auparavant la foudre tombant sur la porte qui meine de Florence à Prato, emporta d'un ancien escusson de marbre les lys d'or qui sont les armoiries de France. Encore une autrefois la foudre qui tomba sur le faiste du palais, & qui entra dedans la chambre du gonfalonnier, ne toucha autre chose qu'une grande boite d'argent, dans laquelle se recueilloyent les suffrages du souverain Magistrat : puis estant descendue tout au bas, frappa de telle sorte une grande pierre au pied de l'escalier, laquelle portoit tout le faix du bastiment, qu'estant poussee dehors sans estre aucunement endommagee, il sembloit que quelques sçavans architectes l'eussent tres-artistement tiree de sa place. *Au liv.* 11. *de hist. des guerres d'Italie tout à la fin de la* 5. *sect.*

31. Le Roi François premier, ayant combatu vaillamment les Suisses à Marignan l'an 1515. & gaigné le champ de bataille sur eux, poursuivit sa poincte, & assiegea le chasteau de Milan. Alors furent veus en l'air en plein midi, sur la plaine d'un village nommé Gambalotte, deux chevaliers d'enorme grandeur, qui s'entrebattoyent, & tost apres celui qui estoit aparut venant du costé de France demeura victorieux, mettant l'autre en fuite : ce qui fut publié par le rapport de tres-grand nombre de paysans, qui avoyent veu & remarqué le tout. Deux ans auparavant, par un tremblement de terre qui avoit fait un abatis de rochers, & de terre merveilleusement vaste, s'estoit fait un lac au dessus de Bellisone, lequel vint à s'enfler de telle sorte par une creuë d'eaux y acourantes de toutes parts, qu'en fin il monta par dessus toutes clostures & barrieres, & brisant une roche trouva passage pour verser un abysme d'eaux sur la campagne. Lors d'une fureur incroyable ce torrent orgueilleux court tout le plat pays, fracasse, renverse, emporte tout ce qu'il rencontre, nommément le grand pont de pierre sur le Thesin à Pavie, & toute la forteresse que Ludovic Sforce avoit eslevee hors la ville.

Alors

Alors ayant encores sa course plus libre, pour se rendre au lac de Garde, il aconsuivit & noya vne compagnie de Suisses qui taschoyent de se joindre à leur camp. Iceux voyans un tel ennemi à leur queuë, avoyent gaigné une mestairie, & montez au haut des bastimens cuidoyent que dans quelques heures cest amas d'eaux s'escouleroit. Mais la violence d'icelles fut si impetueuse, qu'elles renverserent, emporterent & perdirent les bastimens, & tout ce qui estoit dedans avec tous ces pauvres Suisses. Ceste perte fut suivie de la ruine soudaine d'une fort grande estendue de pays, dont tout le bestail, les fruits, les habitans perirent en un instant: ce deluge ayant esté prompt, soudain & viste à merveilles. Tost apres, au commencement d'Octobre d'icelle annee 1515. Maximilian Sforce consigna au Roi François les chasteaux de Milan & de Cremone, avec tous les droits qu'il avoit en l'estat de Milan & ses dependances, à condition que le Roi lui fourniroit une certaine somme de deniers pour payer ses debtes, & qu'il seroit mené en France, où le Roi lui donneroit pension annuelle de trente mille ducats. *Guich. au* 12. *livre sect.*14. que cest accord fust une vraye pratique ou partie dressee contre Maximilian par les siens propres, & adjouste au bout, que Maximilian sortant du chasteau pour aller en France, declaira qu'il estoit eschappé du joug des Suisses & des mauvais traitemens de l'Empereur, & des tromperies des Espagnols. Toutesfois chascun loüoit plus la fortune de ce qu'elle l'avoit ainsi tost deposé d'un si haut degré, que non pas de ce que paravant elle avoit eslevé un tel homme, lequel pour son insuffisance, pour ses pensees extravagantes, voire insupportables, estoit indigne de toute humaine grandeur. Ainsi finit la famille des Sforces, ruinee par l'ambition de Ludovic pere de Maximilian. Tous deux moururent en France. *Sabellic au cinquiesme livre de son supplement d'histoires.*

32. Les chevaliers de Rhodes rendirent l'Isle & la ville au Turc le jour de Noel l'an 1521. En mesme instant de ceste reddition, comme le Pape Adrian VI. entroit en sa chapelle à Rome pour chanter messe, ayant fait le

douziesme pas, une grosse pierre du portail de ceste chapelle se dissoult & tombe soudainement sur deux Suisses de la garde du Pape, qui tout à l'instant en furent escrasez sur la place. *Paul Iove en la vie d'Adrian.*

33. L'an mil cinq cens cinquante quatre, les pescheurs de Genes tirerent de la mer une teste de poisson de grandeur prodigieuse, car on conta du fond de la gorge au bout du museau dixneuf pas. L'annee suivante les Genevois perdirent l'Isle de Corse. *H. Cordan au 74. cha. du 14. li. de la diversité des choses.*

34. I'avois oublié un presage touchant Ludovic Sforce. Vn peu devant qu'il fust tombé es mains du Roi Louys XII. lequel le fit amener en France, où il mourut prisonnier, il eut le presage qui s'ensuit. Vne fois environ minuict furent ouys autour du chasteau de Milan des cliquetis d'armes, fanfares de trompettes, bruits de tambours. On vid des bales de feu, qui sembloyent lescher les murailles du chasteau, puis s'esvanouissoyent. Quelques temps avant ce presage, il y en eut un autre en la guerre de Novare, Louys n'estant encore Roi, sur le traicté de paix entre eux. En la plaine, & presques en la place, où Ludovic fut tost apres pris prisonnier en habit desguisé, parmi les bandes des Suisses : en ceste plaine (di-je) & lors qu'il n'y avoit ni bruit ni combat, le cheval de Ludovic fondit sous lui deux diverses fois, sans qu'auparavant ni apres parut en ce cheval foiblesse ni autre occasion de telle cheute. *Arluno en la dixiesme section de l'histoire de Milan.*

PRESAGE *merveilleux.*

DVrant nos dernieres guerres un conseiller en la ville de Montpeslier, personnage honnorable, estant avec autres au temple, priant Dieu, eut une vision soudaine de tous les endrois de sa maison, & lui sembla qu'un sien petit fils unique tomboit d'une haute gallerie en la basse cour de son logis. Il se leve en sursaut, va chez soi au grand pas, demande son enfant, le trouve sain & sauf,

raconte

racōte son ecstase, commet deslors une chambriere pour garder ce petit fils & de nuict & de jour. Trois mois apres ceste chambriere infiniment soigneuse de l'enfant, se trouve avec icelui en la gallerie, & n'ayant fait que tourner le dos, l'enfant tombe en la basse cour & est trouvé roide mort. Le conseiller, esperdu, comme le lecteur peut penser, se prend à sa femme, qui n'en pouvoit mais, & la tanse fort asprement. Quatre jours apres, comme ceste mere desolee ouvre certain cabinet, un fantosme tout tel que son fils mort, se presente à elle riant & feignant vouloir l'embrasser. Lors elle s'escrie, ha! Satan tu veux me tenter. Mon Dieu, assiste à ta servante. Ces mots proferez, le fantosme s'esvanouit. Voila ce qui avint lors: comme je l'ay apris d'un personnage digne de foi. Quant à ce qui est survenu depuis, n'en ayant fait recerche, je ne passe plus avant.

Le Sieur de Voyennes gentilhomme Picard en ses devis ordinaires limitoit ses jours au signe de Taurus. Vn jour estant à table en bonne compagnie, avis lui fut qu'il voyoit acourant à lui un taureau furieux. Lort tout esperdu il commence à s'escrier, ha messieurs, ce meschant animal me perce de ses cornes. Disant telles paroles il cheut mort au bas de sa chaire. *Liv.1. du choix des hist. ch. 20.*

Ie me ramentoi ce qu'autrefois j'ai oui raconter au seigneur Ioseph de la Scale, docte entre les doctes de nostre temps, & que depuis j'ai leu dedans le beau discours de la vie de Iule Cesar de la Scale son pere. Entre cinq fils que Dieu lui donna, fut nommé Odet, duquel Ioseph son frere disoit, & a escrit ce que je represente. Ce petit enfant avoit si belle façon, que le pere & la mere, & tous ceux qui le regardoyent, lui portoyent une singuliere bien vueillance. Le pere l'aimoit merveilleusement, & neantmoins autant de fois qu'il jettoit les yeux dessus, il fronçoit le sourcil, paroissoit triste & de visage abatu, jusques à souspirer: tellement que la mere, dame fort sage, conut bien que le pere se desfioit de la vie de leur petit Odet. Sur ce ayant requis son mari de lui declarer la cause de tant de souspirs: gardez vous bien (dit-il) de bailler à nostre fils une nourrisse sujette au

vin:je prevoi qu'il sera estoufé. Tous les jours il repetoit cest avertissement à sa femme,tant qu'elle aussi s'en donna la peur à bon escient.En ceste solicitude, elle se leve une nuict, & trouve la nourrisse dormante abouchee sur le visage de l'enfançon,de sorte que c'en estoit fait, si la mere eust tant soit peu differé de se lever : & eut-on beaucoup de peine à remettre sus le petit,lequel eschappa un second & troisiesme peril de mort, par l'intemperance d'une nourrisse yvrongnesse.Qui fut cause qu'on delaicta ce petit encore bien jeune,& fut commis à une fille de chambre pour le garder & gouverner. La pauvre mere estimoit, pour s'estre desfaite d'une mal sage nourrisse,son enfançon bien asseuré: mais le pere l'avertissoit de ne se fier pas tant à sa fille de chambre, & continuoit en son triste presage.La gouvernante aimoit ardemment son nourrisson : & en avoit un soin merveilleux. Mais une nuict elle fut trouvee dormante avec le petit aagé de deux ans, estoufé entre ses bras. Ie n'en puis escrire d'avantage.

PRESAGE *remarquable.*

LE propre jour que la ville d'Afrique, jadis Aphrodisium, fut prise sur les Turcs par l'armee de l'Empereur Charles cinquiesme, de laquelle estoyent chefs Antoine Dore, & Christofle de Vegue,une plaisante avanture fut prise à bon presage par les assiegeans. Vegue avoit en ses pavillons une biche privee, qu'on sçait estre un animal qui se donne l'espouvante au moindre bruit qu'on face. Neantmoins le jour de l'assaut environ le quinziesme de Septembre mil cinq cens cinquante, ceste biche non harassee de personne, ains de son mouvement, monte à la bresche, & sans s'esfaroucher au bruit des huees de tant de soldats,ni de l'artillerie qui tonnoit horriblement, ni des bales qui siffloyent de celle part, poussa outre,& entra la premiere devant tous les soldats dedans la ville,laquelle tost apres fut emportee d'assaut, plusieurs Mores & Turcs tuez à la bresche & par les places,

places, dix mille personnes de divers aage reduites en captivité par les victorieux. *Mr. le President de Thou à la fin du 5. liv. de ses histoires de nostre temps.*

PRESAGES *ou predictions admirables.*

IE remonteray plus haut, & representerai ce qu'Alexandre d'Alexandrie ranconte au 3. livre de ses jours geniaux, chap. 15. Chacun sçait (dit-il) que durant la grande prosperité de Ferdinand I. Roi d'Arragon, la ville & le royaume de Naples ne voyant pres ni loin de soi tant soit petite apparence de guerre ou autre redoutable changement; un sainct homme nommé Catalde, lequel pres de mille ans auparavant avoit esté Evesque de l'Eglise de Tarente, qui depuis le tenoit pour son patron, une fois aparut sur la minuit en vision à un prestre d'icelle Eglise, & l'admonesta soigneusement de fouiller en certain endroit qu'il lui designa, où il trouveroit un livre, par lui escrit durant sa vie, dedans lequel y avoit beaucoup de secrets, escrits par mandement expres de Dieu. Qu'ayant trouvé ce livre, il le portast promptement au Roi Ferdinand I. Le prestre adjoustant peu de foi à ceste vision, laquelle lui aparut encore plusieurs fois depuis en son repos, avint un jour que s'estant levé fort matin, & se trouvant seul en l'Eglise, l'Evesque Catalde se presente à lui, la mittre en teste, couvert de chape Episcopale, & fit au prestre veillant & le contemplant le mesme commandement susmentionné, adjoustant des menaces s'il n'executoit ce qui lui estoit enjoint. Le jour venu ce prestre suivi de grande multitude de peuple s'achemina en procession solennelle vers la cachette où estoit le livre, qui fut trouvé en placques ou tablettes de plomb, bien attachees & clouees: contenant ample declaration de la ruine, des miseres, desolations, & pitoyables confusions du royaume de Naples, au temps de Ferdinand I. De fait sur les aprests de la guerre, Ferdinand mourut, Charles VIII. Roi de France

envahit le royaume de Naples, Alfonse fils aisné de Ferdinand, des son advenement à la couronne dechassé, fut contraint s'enfuir en exil où il mourut. Son fils Ferdinand le jeune, Prince de tresgrande esperance, heritier du royaume, fut envelopé en guerre, & mourut en fleur d'aage. Puis les François & Espagnols partagerent le royaume, chassans Frideric fils puisné de Ferdinand : firét des desordres & saccagemens incroyables par tout le pays. En fin les Espagnols en chasserent du tout les François, & sont jusques à present demeurez maistres de la piece entiere.

Sabellic au 9. liv. de ses hist. Ennead. 10. escrit que la commune voix fut, lors que Charles VIII. entreprit la conqueste de Naples, par l'aveu du Pape Alexandre VI. que le fantosme de Ferdinand I. mort peu auparavant aparut par diverses fois de nuict à un chirurgien de maison du Roi, nommé Iaques, & du commencement en gracieux langage, puis avec menasses & rudes paroles, lui enjoignit de dire à son fils Alfonse, qu'il n'esperast pouvoir faire teste au Roi de France : d'autant qu'il estoit ordonné que sa race, apres avoir passé par infinis dangers, seroit privee de ce beau royaume, & finalement aneantie. Que leurs pechez seroyent cause de ce changement, specialement un forfait commis par le conseil de Ferdinand dedans l'Eglise de sainct Leonard à Pouzzol pres de Naples. Ce forfait ne fut point declaré. Tant y a qu'Alfonse quitta Naples, & avec quatre galeres chargees de ce qu'il avoit de plus precieux se sauva en Sicile. Bref, en peu de temps, la maison d'Arragon perdit le royaume de Naples.

Peu avant la prise de Ludovic Sforce, Duc de Milan, emmené prisonnier en France, où il mourut à Loches, on ouit autour du chasteau de Milan sur la nuict un cliquetis d'armes, des sons de tambours & fanfares de trompettes : on vid des bales enflammees lescher les murailles: dans le chasteau furent veus des conils ayant deux testes, des chiens furieux courir de chambre en chambre, & disparoir soudainement. Auparavant, comme Sforce faisoit reveuë de son armee, presque au mesme endroit, où quelque temps apres il fut pris prisonnier, & de la

de la mené en France, le cheval de guerre sur lequel il estoit monté fondit par deux fois sous son maistre, & broncha par terre, sans qu'au cheval aparust douleur, foulure ni foiblesse quelconque. *Fr. Arluno, en la 2. section de son hist. de Milan.*

PRINCE heureux.

IE donne ce surnom d'heureux au Prince que je delibere faire voir en ce tableau, laissant au lecteur, qui en considerera les traits, la liberté d'asseoir son avis sur le mien. Le Royaume de Suede avoit esté reduit comme aux escueils d'une totale ruine, par les cruels efforts de Christierne Roi de Danemarc, nommément au massacre de Stockholm, quand le souverain gouverneur du monde suscita GOSTAVE, seigneur de noble race en Suede, pour remettre les afaires au dessus, & par l'espace de quarãte ans faire choses dignes de memoire, l'histoire d'icelui contenant des exemples de sagesse, de magnanimité, prudence politique, force guerriere, justice, pieté, temperance, & heureuse adresse, acompagnees de la speciale providence & presence gracieuse du Tout-puissant. Ceste histoire, entre plusieurs autres, que nous proposerons es volumes suivans, monstre que les Estats publics, monarchiques & autres ne se maintienent point à l'avanture: que les bons Rois, Princes & Magistrats ne naissent sages & heureux: mais que Dieu (duquel ils sont appellez les fils & lieutenans) les donnent & conservent tels aux peuples: brief que sa main invincible establit, porte, transporte les Royaumes, selon que sa patience & justice en veut arrester. C'est lui qui donne en sa douceur les princes sages & vertueux, qui reparent les bresches publiques, chassent les perturbateurs, rameinent chez eux la paix, la justice, & la pieté. Voyons si Gostave a esté de ce nombre, quoi qu'en un Royaume, non si peuplé, non si beau, non si riche, que plusieurs autres: mais Royaume qui en beaucoup de sortes a esté, nommément sous la domination de Gostave, l'un des theatres

des merveilles du Roi des Rois.

Des l'an 1517. Christierne II. Roi de Danemarc, depuis beau frere de l'Empereur Charles V. avoit fait ses efforts d'empieter la Suede, où ses troupes avoyent eu du pire. L'an suivant il voulut y retourner:mais n'ayant pas du meilleur, ains reduit au danger d'estre pris,il demanda la paix à Stenon Sture, lors Roi ou gouverneur de Suede: & pour y parvenir un preallable pourparler ensemble, requerant que Stenon vinst à lui en ses navires, ou offrant descendre en terre & aller vers Stenon dedans Stockolm,moyennant qu'on lui baillast six gentilhommes des principaux de Suede, lesquels il designoit, dont le premier estoit Gostave fils d'Eric,ieune seigneur. Christierne ayant ses ostages en sa navire Royale, en lieu de descendre,fit hausser les voiles,& print la route de Danemarc. Il commit en garde Gostave à Eric Banner chevalier Danois,capitaine d'une forteresse nommee Kallo. Gostave ayant permission d'aller à la chasse quelquesfois, fit en sorte que l'annee suivante il se sauva, & en habit desguisé se rendit dedans Lubec, ville & republique puissante au rivage de la mer Balthique. Eric courut apres, & fit grande instance vers les seigneurs de Lubec,pour r'avoir Gostave,lequel debat tellement son droit devant les seigneurs de Lubec,qu'Eric fut renvoyé à vuide.

Au bout de quelques mois, par l'avis du consul de Lubec, personnage de grande authorité,Gostave s'embarqua secrettement en une hurque ou navire de charge,fut porté avec les marchands & passagers jusques au goulfe de Calmar,ville principale de Gotthie dependante du Royaume de Suede. Incontinent il se met en un esquif,prend terre, & entrant inconu dedansCalmar,gardee lors par les Suedes,fut benignement receu dedans le chasteau,tenu en fief par la vefve d'un seigneur,à laquelle il fit entendre ce qui lui estoit avenu depuis la fin de Septembre mil cinq cens dixneuf qu'il s'estoit sauvé de Kallo, jusques au dix-huictiesme de May mil cinq cens vingt,jour de son arrivee à Calmar. Il sceut aussi d'elle & de ses domestiques, le miserable estat de Gotthie & de Suede. Pourtant exhorta-il tost

apres

apres les citoyens & soldats de la garnison de Calmar, de ne se rendre tellement à Christierne. Il lui en cuida mesavenir, par l'insolence de quelques estrangers: à ceste occasion, assisté de la dame du chasteau, il s'achemina vers quelques fermiers de ses terres par chemins escartez, non sans dangers divers, à cause des embusches qui lui furent dressees, en maints lieux, sur tout en un quartier nommé Smalande, dont les habitans, qu'il pensoit attirer à soi, le menacerent fort, disans qu'ils n'auroyent faute de sel ni de harencs sous la domination de Christierne.

Il ne perd courage pourtant, ains poursuit ses courses, se rend en une mestairie apartenante à son pere, & y passe une partie de l'esté, communique avec le prieur de la chartrousse de Griphisholm, sage vieillard son ami, qui le conseilloit de faire sa paix avec Christierne. Ne pouvant suivre ce conseil, il retourne en la mestairie de son pere, où ayant sejourné quelques jours il reçoit certaines nouvelles de l'horrible massacre de Stockolm, ci devant descrit en ce volume. Alors environné & agité de terribles pensees, & tresdolent aussi de la mort de son pere massacré des premiers par le commandement de Christierne, il alla trouver un gentil-homme nommé Aaron Pierre, auquel il descouvrit toutes ses intentions. Ce traistre lui monstrant le meilleur visage du monde, promet toute assistance de gens, d'argent & de sa propre personne. Mais secrettement il en va faire la descouverte à l'un des lieutenans de Christierne. Gostave promptement averti du voyage de ce traistre par la femme d'icelui, se sauva de vistesse, & ne cessa depuis par montaignes & vallees, donner avis à tous du massacre susmentionné. Il trouva peu de courage en la pluspart, les plus hardis redoutans merveilleusement Christierne, qui avoit l'espee sanglante en la main. Ce nonobstant Gostave recharge & pour n'esfaroucher d'avantage ceux qu'il voyoit estonnez, se retira plus avant, en pays vers les Dalekarles Occidentaux, travaillans aux mines d'argent & de fer, hommes hardis entre tous les Suedes, & demeura pres d'eux quelque temps sur la fin de l'an 1520.

Mais au commencement de l'annee suivante, les Dalekarles avertis du danger qui les menaçoit, par gens eschapez du massacre de Stockholm, lesquels en representoyent les pitoyables circonstances, resolurent de prevenir les cruels desseins de Christierne & de ses troupes, s'assemblent, eslisent Gostave leur gouverneur & chef des troupes pour la liberté publique, lui donnent authorité de commander, & une garde de vaillans hommes. Ayant accepté la charge, & gens acourans à lui de toutes parts, au commencement de Fevrier il surprend une garnison de Danois & le gouverneur du pays, s'acommode de toutes les marchandises de ceux de Danemarc, qui trafiquoyent là: puis ayant renforcé son armee se fait reconoistre seigneur en divers endroits. L'Archevesque d'Vpsale & quelques gentil hommes, qui s'appelloyent le conseil de Suede, penserent lui faire peur, & tascherent l'amener à composition avec une fueille de papier, qui ne servit que de risee à ses soldats, lesquels desgorgerent aussi beaucoup de propos picquans contre l'Archevesque & les siens. Gostave se voyant une petite armee de six mille combattans, hardis comme lyons, s'achemine vers Arosie, ville pleine de gendarmerie & infanterie de Danemarc. Aux aproches y eut une sanglante meslee. Mais Gostave suivi de quelques gentilhommes & capitaines eschapez du massacre, item de ses soldats, donne de pied & de teste à travers les ennemis, de telle vigueur qu'il les met en route, les poursuit, gaigne la ville, & contraint ceux qui restoyent de se sauver de vistesse en des petis basteaux à Stockolm. Le chasteau bien muni d'hommes & de vivres tint bon encore neuf mois.

Ceste victoire fut cause que plusieurs soldats & gentil hommes de Suede, qui portoyent les armes pour Christierne, se ioignirent à Gostave, lequel se sentant plus fort envoya une partie de son armee vers Vpsale. Aux aproches, Benedict Biug commandant en la ville pour l'Archevesque, envoya quelques espions pour reconoistre les troupes de Gostave. Iceux attrapez, le chef d'icelles troupes prié par les chanoines & gouverneur d'Vpsale de n'empescher ce iour-là certaine solennité qui

qui se faisoit hors la ville, ni la foire qui se tenoit lors, fit responce qu'il estoit seant aux Suedes, non point aux estrangers, d'observer telles ceremonies. Neantmoins il se contint tout ce jour, durant lequel Benedict Biug, au mespris de Gostave & des siens, fit un festin solennel aux principaux de la ville au jardin de l'Archevesque. Ils payerent l'escot bien cher le lendemain: car avant iour les troupes de Gostave surprindrent ces superbes assopis de vin & de sommeil, tuerent leurs sentinelles & corps de garde, & se rendirent maistres de la place. Benedict maudissant sa fortune, quitte coupe & couche, se sauve de vistesse: mais en fuyant, une flesche descochee de rodeur lui larde un des bras depuis le poignet jusques au coulde, trop plié au festin du jour precedent: & le pince sans rire, de telle sorte qu'ayant esté atteint de tres griefves douleurs, lors qu'on lui arracha la flesche du bras, il mourut à Stockholm, où il s'estoit refugié, couvert de honte & d'extreme confusion.

Au mois de Iuin, Gostave se transporta d'Arosie en Vpsale, & induisit les chanoines à le recognoistre seigneur. Eux avant que rien conclurre, le supplierent de trouver bon qu'ils communiquassent preallablement avec l'Archevesque, pour obtenir qu'il quittast le parti de Christierne, & avec eux embrassast celui de Gostave. Lui acquiesçant à leur demande joint ses lettres aux leurs, exhortant l'archevesque, lors refugié à Stockholm, de se ranger à son devoir. L'Archevesque ayant receu ce pacquet, le monstre au capitaine du chasteau, & d'un souris mocqueur dit qu'en personne il porteroit responce à Gostave. Puis, sans permettre au herauld de Gostave de s'en retourner, s'achemine, suivi de toute la gendarmerie & infanterie, vers Vpsale: & n'ayant plus qu'vne lieuë & demie de chemin à faire pour estre à la porte, lasche ce heraud. Gostave averti de tout par ses coureurs, & descouvrant d'une eschauguette ceste armee ennemie, conut que les chanoines l'avoyent trahi. Parquoi se sentant trop foible, ayant peu auparavant congedié les Dalekarles & & autres troupes, delibera de gaigner la forest de Nosten. Contraint de s'arrester à un passage de riviere, &

jetté du cheval en terre peu s'en falut qu'il n'y demeurast mort ou pris. Mais Dieu voulant le conserver, acouragea de telle sorte ceux qui l'acompagnoyent, qu'il se desvelopa de ce danger. Incontinent apres il ramasse ses troupes, & courut sus de telle hardiesse à l'Archevesque sur le chemin de Stockolm, qu'il lui tailla en pieces presques toute son armee, & mit le reste à vau de route: poursuivant sa victoire il s'approche de Stockholm, deliberé de l'assieger: mais la garnison estoit si puissante, que force lui fut de se tenir un peu loin, pour camper plus asseurement: là dessus secours lui arriva de divers endroits. Il avoit lors trois ou quatre petites armees, mais tant esloignees, que ce lui estoit une peine incroyable de pourvoir aux vivres & à la solde de tant de troupes.

En ces entrefaites Severin de Norbi, gouverneur de l'Isle de Gotland, brave chef de guerre, & fort affectionné au parti de Christierne, entreprit de secourir le chasteau de Stekebourg en la Gothie Occidentale, assiegé par Arvide, lieutenant de Gostave. Il y eut quelques exploicts de guerre de part & d'autre, mais finalement Severin refraischit les assiegez d'un secours d'hommes & de vivres, & commit la garde de ceste forteresse à Bernard de Mylen, vaillant capitaine Aleman. Gostave entendant les nouvelles du depart de Severin, convoqua les Estats de Suede à Vastenes, où du commun consentement de tous il fut accepté seigneur & gouverneur du Royaume. Au depart des deputez, Gostave remit ses troupes aux champs, & fit forte guerre de toutes parts aux ennemis, avec heureux succes. Il continua le reste de l'annee le siege de Stockholm, & sur la fin de Decembre receut par composition le fort chasteau de Stekebourg, le capitaine duquel au bout de quelque temps se rengea à son service, & deffit Severin de Norbi, qui perdit six ou sept cens de ses meilleurs soldats, voulant secourir ce chasteau.

Au commencement de l'an 1522. Henri de Ranzou, lieutenant de Christierne, rendit à Gostave la forteresse de Nycopen. Tost apres furẽt apportees lettres de Christierne aux chastellains & capitaines de toutes les places qu'il tenoit encores, en Suede, par lesquelles il leur cõ-

mandoit de faire mourir tous les gentils hommes Suedes qu'ils pourroyent attraper. Alors la guerre fut plus cruelle qu'elle n'avoit oncques esté. Le chastellain d'Alboen, nommé Thomas, ayant pris quelques principaux de la noblesse de Finlande, leur fit trancher les testes. Vn gentil-homme du pays, nommé Eric Fleming, lequel avoit grand credit envers les siens, averti des premiers de ce cruel mandement de Christierne, prouveut dextremēt à ses afaires, faignant estre ennemi juré des Suedes, prie Thomas de lui bailler les Suedes qui portoyent les armes pour Christierne, afin de faire avec quelques autres soldats une rude sortie sur les troupes de Gostave qui estoyent là autour. Thomas ayant accordé ceste requeste, Fleming se retira vers Gostave, & de là en avant fit guerre à toute outrance aux troupes de Danemarc. L'Evesque d'Aboen, detestant le courage sanguinaire de Christierne, s'embarqua acompagné de quelques gentils-hommes & de leurs familles bien acommodees, pretendant faire voile & retraite de Finlande en Suede. Mais acueillis d'une tourmente ils perirent tous en mer. Sur la fin de Ianvier Gostave eut par composition les chasteaux d'Arosie & de Tynnelso: mais ceste prosperité fut destrempee en la desfaite de ses troupes campees devant Stockholm.

Gostave, qui lors estoit à Vpsale, conut qu'il faloit avoir des forces en mer pour contraindre ceux de Stockholm à se rendre. Il obtint à cest effect une flotte de neuf grands vaisseaux de guerre bien equippez, & prisez ce qu'ils pouvoyent valoir, qui lui furent envoyez par les seigneurs de Lubec, sous la conduite de Iean Stammel general de ceste armade. Au reste les soldats qui jusques alors avoyent porté les armes pour le service de Gostave, requis de lui prester serment de fidelité, declarerent qu'ils ne le feroyent point qu'en sa presence. Pourtant fit-il une course de deux grandes journees vers iceux, lesquels l'ayans veu, tout soudain lui vouërent d'allegresse incroyable leur service à vie & à mort, & firent un serment fort solennel à telle fin. Il envoya un regimen au colonnel d'Arvide, assiegeant Calmar: quant aux autres, il les conduisit lui-mesme au siege de

Stockholm, pour la continuation duquel il ne retint que les soldats aguerris, & renvoya chez eux, les paysans de Suede. Les seigneurs de Lubec qui vouloyent tirer leur raison des torts à eux faits par Christierne, envoyerent à Gostave un nouveau renfort de munitions & de vivres en huict navires. Ces choses s'executoyent es mois de May & de Iuin. Au mois de Iuillet suivant Thomas chastellain d'Aboen, par l'avis de Severin de Norbi chargea des soldats, de munition de guerre, & de vivres, quelques vaisseaux, & fit voile de Finlande vers Stockhlm, pour secourir les assiegez. Approchant de la ville, il envoye un brigantin à la descouverte. Eric Fleming Amiral de Suede, en embusche derriere une haute montaigne, investit & attrape ce brigantin, fait loger les matelots & soldats d'icelui dedans les vaisseaux de sa flote: charge le brigantin d'un pilote, de bons matelots & vaillans soldats Suedes, & y entre avec eux, puis vogue droit à Thomas, lequel estant descendu en un esquif pour recognoistre les rades voisines, aproche à la rame pres du brigantin, & cuidant que ce fussent ses gens, demande comme tout se portoit? Eux respondent, tresbien. Lors il monte de son esquif au brigantin, dedans lequel il ne fust pas si tost entré, qu'il conut avoir fait un treslourd equivoque à son desavantage. Il tascha se jetter en son esquif, mais saisi au collet, il fut promptement porté es navires de Suede. Tout à l'instant aussi l'Amiral Fleming à voiles desployees courut sus aux vaisseaux ennemis, & en saisit la pluspart, le reste s'escarta & sauva comme il peut. Thomas mené vers Gostave receut le loyer de ses cruautez à une branche de chesne où il fut pendu & estranglé. Severin de Norbi essaya de reparer ceste faute venant en Octobre avec cinq grands vaisseaux de guerre au secours des assiegez. Le delai des navires & capitaines de Lubec, qui rompit le coup aux sages avis de l'Amiral, lui donna loisir d'eschaper & s'en retourner tout confus à Calmar.

Sur la fin d'Octobre Gostave inventa & fit acommoder des ponts de bois si proprement que Stockholm fut assiegee par quatre endroits, de telle sorte que les assiegeans pouvoyent s'entresecourir & visiter commodément

dément à toutes heures,sans qu'il fust possible aux assiegez de tirer soulagement de leurs associez. Par telles inventions les assiegez se trouverent reduits à l'extremité. En ces entrefaites plusieurs citoyens qui avoyent l'œil ouvert à toutes occurrences, se retiroyent par petis basteaux, ou à force de courir, au camp de Gostave. Quelques uns s'estoyent retirez au convent de saincte Claire en l'un des fauxbourgs, y attendre le point d'une commode retraite. Mais l'Abbesse instruite par certain partisan de Christierne, decela ces pauvres refugiez, que ceux de Stockholm firent mourir cruellement. Or la faim pressoit rudement les assiegez, qui envoyerent un espion offrir son service à Gostave, & considerer toutes choses soigneusement, ou pour retourner en la ville, ou pour s'acheminer promptement en Danemarc, afin de representer l'estat des afaires à Christierne & obtenir secours. Mais reconu par quelques uns de Stockholm retirez en l'armee & ses desseins descouverts, on le trouva saisi de lettres escrites par les chefs: au moyen dequoi convaincu & conu coulpable il fut executé à mort. Les assiegez voyans leur mine esventee se deschargerent des bouches inutiles: mais Gostave aussi les serra de plus pres que devant, comme aussi ceux de Calmar, sans donner relasche aux uns ni aux autres. Et pource que le froid est tres-aspre durant l'hiver en ces quartiers septentrionaux, il fit continuer le siege par les capitaines & soldats Suedes, mieux acoustumez à la rigueur de l'air, & disposa les Alemans & Lubecquois es garnisons des villes plus proches des deux assiegees, continuant leur solde sans interruption.

Au mois de Fevrier de l'an 1523. Gostave envoye le colonel Siggon en Norvegue avec quelques regimens, qui s'emparent de plusieurs places. En May suivant Calmar ville & chasteau se rendit. Severin de Norbi avoit essayé quelques semaines auparavant de les renforcer de gens: mais ayant receu nouvelles de la fuite de Christierne hors de Danemarc, il quitta du tout la Suede, ne laissant que soixante soldats au chasteau de Calmar, ausquels il avoit commandé, si force leur estoit de desloger,

qu'ils missent le feu par tout,& se retirassent par basteaux en Gothlande. Ceste mesche descouverte par les citoyés de Calmar, ils ouvrent de nuict les portes de leur ville aux Suedes,lesquels dedans huict jours apres chasserent ceste garnison du chasteau, sans que rien fut endommagé:puis les Suedes se rendirent maistres de la grande isle nommee Olande. Tant d'heureux exploits contraignirent ceux de Stockholm de tendre les mains à Gostave, sous certaines conditions qu'il ne voulut accepter. Mais desireux de donner encores plus de pied aux afaires,il fit assembler les estats de Suede à Stregnes, où le Senat du royaume aboli par Christierne,lequel avoit massacré les principaux du royaume, fut restabli & remis en son entier,avec les droits & privileges precedens. Ces senateurs, du consentement des estats esleurent Gostave Roi de Suede. Gostave se comporta lors excellemment, car en premier lieu,par tous moyens possibles, il essaye de s'exempter de telle charge, s'excusant avec beaucoup de raisons. En second lieu, il remonstra que ses travaux & services pour le public requeroyent soulagement, non point nouvelle charge, faisant voir qu'il estoit eslongné de toute passion qui enflamme tant d'hommes à pourchasser les hautes charges, desquelles ils sont totalement indignes. Il adjousta puis apres, qu'il obeyroit tres-volontiers à celui qui seroit esleu Roi,& se comporteroit en fidele patriotte. Mais les estats aidez encor par le legat du Pape, ayans dit qu'ils ne vouloyent proceder à nouvelle election, finalement Gostave declara que pour n'estre accusé devant Dieu & les hommes, d'avoir laissé la patrie au besoin,il baissoit l'espaule sous le ioug qu'on lui mettoit sus: & prioit les seigneurs du royaume de vouloir lui aider à porter si pesante charge: exhortant grands & petits de prier Dieu pour lui. Surce, toutes ceremonies en telle election soigneusement gardees, il fut confermé Roi. Mais il refusa d'estre couronné,desirant au prealable remedier à plusieurs grands desordres,à quoi l'on ne pouvoit bonnement prouvoir,que l'estat ne fust mieux asseuré. Ces choses avindrent au commencement de Iuin de l'an mil cinq cents vingt-trois.

Les

Les seigneurs de Lubec avoyent magnifiquement & courageusement secouru la Suede contre les invasions de Christierne Roi de Danemarc. Gostave leur en fit ample reconoissance & satisfaction, d'avantage il leur octroya, comme aussi à ceux de Dantzick & autres villes, plusieurs beaux privileges, desquels ils ont iouy depuis. Trois semaines apres la ville de Stockholm se rendit à lui, dans laquelle il fit son entree la veille de sainct Iean, & y fut receu à grand' ioye des gens de bien, puis salué Roi de Suede & de Gothie. Devant la fin du mesme mois Blekinge & le chasteau d'Elbourg, forteresses importantes, se sousmirent à lui, congediant les soldats estrangers apres la reddition de Stockholm, il leur donna tout contentement, tellement qu'ils se retirerent fort satisfaits de sa liberalité. Cela faict, il envoya ceux qui voulurent demeurer avec les Suedes porter la guerre en Finlande, sous la conduite de ses lieutenans. Avant la fin de l'annee, & dans quatre ou cinq mois, toute la Finlande fut reduite à l'obeyssance de Gostave, lequel fit de grands honneurs & presens aux seigneurs, gentils-hommes & capitaines, qui s'estoyent vaillamment portez en la guerre: & traicta alliance pour quelques annees avec le grand Duc de Moscovie.

En ceste mesme annee, la Suede fut entierement delivree des invasions de Christierne, lequel chassé de son royaume de Danemarc, s'enfuit es Pays bas vers l'Empereur Charles cinquiesme son beaufrere. Nul ne resta bien affectionné à son service en tous ces pays-la de Septentrion dont il peust faire estat, que Severin de Norbi, gentil-homme Norveguyen, lequel tenoit l'isle de Gotlande au dessous de Stockholm, sans vouloir reconoistre ni Gostave, ni Frideric Roi de Suede & de Danemarc. Gostave, assisté du secours des seigneurs de Lubec, resolut le chasser de là : pour cest effect Bernard de Mylen amiral de Suede fit voile en Gotlande, tandis que Severin faisoit la guerre en Scanie, l'an 1524. & au mois de May s'empare de l'isle, assiege la ville & le chasteau de Vuisbouë unique forteresse de Gotlande. Severin avoit esté desfait avec grand

perte de ses troupes en Scanie par l'armee de Danemarc, au moyen dequoi force lui avoit esté de se rendre à Frederic. Nulle esperance ne lui restoit que ceste ville & forteresse assiegee. Il y retourne de Danemarc, & pippe de telle adresse l'Amiral de Suede, qu'il lui fait lever le siege, & livre aux ambassadeurs de Frideric toute la Gotlande avec sa ville & forteresse : quoi fait il se retire en Danemarc, d'où tost apres il est chassé, puis au bout de diverses avantures, va mourir en Italie au siege de Florence. Gostave, trahi par son Amiral, qui avoit tout quitté sans lui rien communiquer, le fait appeller pour rendre raison de ses deportemens. Il fut par contumace privé de ses estats, & se sauva en Alemagne, où l'on ne tint compte de lui. Ceste trahison fut un nuage à l'heur de Gostave, lequel toutesfois donna tel ordre par tout aux afaires que l'espace d'environ quarante ans ses pays iouyrent de repos, tandis que les autres parties de l'Europe furent agitees de terribles mouvemens, ainsi que les histoires depuis l'an 1520. iusques à l'an 1560. le tesmoignent.

Or entre autres exploits memorables, Gostave ayant chassé de son royaume quelques mutins, qui taschoyent y introduire de grands desordres, comme leurs compagnons faisoyent en Alemagne l'an 1525. tost apres il fit assembler les estats de Suede en la ville d'Vpsale, où en sa presence les Ecclesiastiques maintindrent par leurs deputez, que les immunitez, franchises, commoditez & grandes chevances jadis octroyees par les Empereurs, Rois & Princes au clergé, ne devoyent sentir alteration ni changement, sous peine d'anatheme & de damnation eternelle. Les gens du Roi & les deputez de la noblesse accordoyent que les vrais serviteurs & docteurs de l'Eglise estoyent dignes de tout honneur & de convenable entretenement. Mais que les ventres paresseux, lesquels ni de faict ni de parole ne servoyent à la gloire de Dieu, ni au salut des subjets du Royaume, ne devoyent estre entretenus aux despens du public. D'avantage que les Rois & Princes successeurs avoyent droict de redresser & repeter ce qui avoit esté

peu

peu considerément establi & octroyé par leurs devanciers : suivant la reigle, Trop ou mal donné soit repeté. Finalement, qu'il n'y avoit mot quelconque en droit divin & humain, qui octroyast aux serviteurs de l'Eglise une puissance & authorité politique, ni tant de richesses & revenus annuels qu'ils en possedoyent indeuëment : ce qui les avoit enhardi d'esmouvoir beaucoup de troubles contre leurs magistrats & leurs rois depuis cent ans en dessus, à la grande foule & oppression de toute la Suede. Le clergé ne pouvant parer seurement à ce coup, il fut arresté que les immunitez, commoditez & franchises d'icelui estoyent en la puissance des rois pour les amplifier ou restraindre, selon que l'estat des temps & la condition des Eglises le requerroit, sauf en tout le droit de Dieu & du service divin, selon verité & devotion bien reiglee. Les principaux du clergé de Suede & leurs adherans commencent à s'escarmoucher, publient dedans & dehors le Royaume que Gostave estoit un heretique indigne de la majesté royale. Puis ils subornerent un audacieux imposteur, s'appellant Nicolas Sture fils de feu Stenon gouverneur de Suede, lequel fit soulever le peuple en Vestgothie, sous pretexte de religion. Gostave tousiours semblable à soi-mesme, surmontoit toutes sortes de haines, de machinations & d'efforts des rebelles, poursuivant sa pointe à prouvoir aux desordres du royaume. La vefve de Stenon declaira que le fils qu'elle avoit eu du deffunct estoit decedé quelques annees avant ceste esmeute, & en donna des preuves si asseurees, que les Dalekarles & autres leurs voisins, qui s'estoyent fort esmeus, abandonnerent en un instant l'imposteur, lequel s'estant sauvé de vistesse en Norvegue, puis en la ville de Rostoch, y fut attrapé & decapité. Le chancelier de l'Evesque & le doyen de la grande Eglise d'Arosie, deposez de leurs charges de l'an 1524. pour crime de conspiration contre l'estat, coururent vers les Dalekarles pour y renouër les cordeaux de la sedition : mais n'ayans rien obtenu, ils se retirerent en Norvegue, couverts du manteau de religion, & demeurerent quelque temps aupres de l'Evesque de Nidrosie, ou empoignez & ramenez

en Suede, par arrest du Parlement ils furent rompus sur la roue.

Avint là dessus extreme disette de bleds en Suede, ce qui esmeut le peuple à crier contre le Roi, lequel en lieu de chastier les auteurs de l'esmeute, procura si promptement le bien public, qu'en peu de jours, par le moyen des graines achetees de ses deniers en Livonie, & voicturees par mer en Suede, puis commodement distribuees, le peuple fut tellement soulagé, que le poids de cent livres de bled ne lui coustoit que demi escu ou environ. D'autre part le Roi ne laissa de dresser une armee, & envoya aux Dalekarles un herauld leur assigner lieu où ils ne faillissent de venir vers lui, pour le combattre, ou demander pardon de leur souslevement, s'ils ne vouloyent qu'il allast les trouver & chastier. Ils vienent desarmez, & apres avoir humblement demandé grace l'obtienent, fors les auteurs du mal, qui furent punis. Les autres presterent derechef serment de fidelité: quelques uns des principaux du pays emprisonnez furent au bout de certains jours relaschez & renvoyez en leurs maisons. L'Archevesque d'Vpsale, tancé par le Roy, de ce qu'il ne s'acquittoit nullement de sa charge, troussa secrettement bagage, emporta tous les principaux papiers & memoires du royaume, se sauvant à Dantzick, de là il vint à Venise, puis à Rome, où il composa l'histoire des Goths, qui est en lumiere, & ne revint plus en Suede. Pour retourner à Gostave, resolu de vuider en une nouvelle assemblee d'Estats du Royaume en la ville d'Arosie tous ces differens, il y vint vers la fin de l'an mil cinq cens vingt sept. Lors il se plaignit par son chancelier de l'insolence, nonchalance & malice des Evesques : lesquels admonnestez & doucement priez de se resveiller, n'avoyent tenu compte de leur devoir envers leurs troupeaux, pour les instruire, consoler, & retirer de tout desordre : ains pour remerciement avoyent accusé pres & loin leur Prince, d'estre heretique, esmouvans seditieusement & malicieusement le peuple à prendre les armes contre lui. Que leur puissance, richesse, revenu tresabondant, estoyent les allumettes de l'arrogance & des se-

des seditions esmeuës contre le Roi & royaume. Que par leurs inventions le peuple avoit esté reduict à la besasse. Il demandoit donc que l'on prouveust à ces desordres, declarant que si les Estats n'y pensoyent, de sa part il leur quitteroit le maniement des afaires : insistant à ce que les Evesques & le Conseil de Suede lui fissent prompte responsе. Ayant entendu qu'ils ne vouloyent rien desmordre, ni soulager les grandes charges, en laschant quelque peu de leurs moyens : fort indigné de leur audace, en pleins Estats il leur rendit la Couronne & le gouvernement, & ayant demandé qu'on lui payast en deniers comptez la valeur des biens patrimoniaux qu'il avoit en la Suede, & qu'on le remboursast des frais par lui faits pour la delivrance du Royaume, il se retira au chasteau.

Le jour suivant il y eut grand estrif entre les Evesques & les autres deputez. L'Evesque de Stregnen estoit d'avis que l'on obeist plustost au Roi que d'exposer le royaume en proye aux ennemis. En fin, du cõsentement des principaux, deux des plus sçavans disputerent l'un contre l'autre de la puissance ecclesiastique, la continuation de laquelle dispute prejudicia grandement aux prelats, de la jurisdiction temporelle, de qui l'on commença fort entre les Estats à se formaliser contre eux, & à trouver bonne l'intention du Roi.

Le lendemain, le tiers Estat ayant tancé le Senat du royaume & les Evesques, de ce qu'ils sembloyent vouloir allumer le feu d'une guerre civile, conseillant qu'ils s'accordassent avec le Roi, lequel ne requeroit rien qui ne fust raisonnable, adjousta que s'ils continuoyent en leurs menees, on aviseroit aux moyens de les reprimer.

La noblesse & le corps de la ville d'Arosie tint mesme langage : tellement que les Evesques & leurs adherans, surmontez par la pluralité des voix, l'on deputa deux des principaux de l'assemblee vers le Roi, lequel ils ne peurent esbransler, & falut y en envoyer d'autres, lesquels en fin obtindrent de sa majesté que le jour suivant il decédroit du chasteau, & se trouveroit aux Estats, qui le recueillirent avec tous hõneurs possibles, & le supplierent

de ne quitter la charge du public. Lui ayant donné entree à ce qu'il convenoit faire, entre autres articles fut resolu que les Evesques & Prelats de tout le royaume, remettroyent leurs fiefs & chasteaux es mains du Roi, & se contenteroyent des honnestes pensions qui leur seroyent assignees.

Que les amendes & confiscations des delinquans apartiendroyent au Roi. Qu'il seroit permis à la noblesse d'entrer es possessions par eux ou leurs predecesseurs donnees, ou engagees, ou vendues aux Eglises & monasteres, depuis l'an 1470. apres qu'ils auroyent preallablement fait aparoir aux juges & au Roi mesme de leurs droits, & auroyent remboursé l'argent compté pour la vente ou pour l'engagement. Cela fut executé au grand contentement des Estats, & mescontentement des Ecclesiastiques, soulagement des afaires du Roi, & esbahissement de tous les peuples voisins, considerant ce changement en Suede, sans bruit ni tumulte quelconque. L'an 1528. Gostave fut solennellement couronné Roi en la ville d'Vpsale le douziesme jour de Fevrier. Peu apres, il y eut du remuement en divers endroits par les menees de quelques Ecclesiastiques, se couvrans du manteau de religion, pour troubler l'Estat. Le Roi Gostave poursuivit chaudement les liguez, rompit leurs desseins, & contraignit les plus factieux de se sauver en Danemarc, d'où il les fit chasser. S'estans retirez vers Albert Duc de Meckelbourg, qui les receut & entretint quelque espace de temps, trois d'entre eux se hazarderét de retourner sans passeport en Suede, esperans trouver grace envers Gostave prince benin, lequel ils se persuadoyent d'endormir par belles paroles, & se justifier devant son conseil, en se deschargeant sur un tiers qui avoit esté le chef de l'entreprise. Ils furent admis en leurs defenses: & comme ils se maintenoyent trop hardiment, sans vouloir croire conseil de quelques seigneurs qui les exhortoyent de demander pardon, le Roi les fit convaincre de felonnie par diverses lettres escrites & signees de leurs mains, tellement que devenus trop tard sages, deux eurent les testes tranchees en la ville de Stockholm: le troisiesme racheta sa vie par tresgrosse somme d'argent.

En

En l'esté d'icelle mesme annee Gostave fit paix solennelle avec le Roi de Danemarc, traitee par leurs ambassadeurs en une des villes de Suede, au grand contentement des grands & petis des trois royaumes de Danemarc, Suede & Norvegue.

Sur la fin de Septembre 1531. Gostave en l'an huictiesme de son regne espousa Catherine fille de Magnus Duc de Saxe, en la ville de Stockholm, de laquelle il eut par succession d'annees plusieurs enfans. Se souvenant au milieu de tant de prosperitez de l'autheur & conservateur d'icelles, il fit pour l'instruction des Suedes, par l'entremise de l'Evesque de Holmie, traduire en langue vulgaire toute la Bible, dont outre les exemplaires donnez aux particuliers, toutes les Eglises du royaume eurent chascune le leur, pour tesmoignage, que leur gloire & salut depend de Dieu seul autheur de tout bien. En l'an 1532. Christierne autresfois Roi de Danemarc, & beau frere de l'Empereur Charles V. secouru de divers endroits, entra dedans la Novergue, où il fut receu de plusieurs: puis essaya par le moyen d'un grand nombre de fugitifs de rentrer dedans la Suede, pour y faire nouveaux massacres. Gostave ne fit pas grand bruit, mais laissant le soin de la guerre au Roi Frederic son allié, peu de semaines apres Christierne fut pris & emmené en Danemarc, où il fut serré en une forteresse, en laquelle il demeura vingtsept ans entiers, & y mourut l'an 1559. Les Dalekarles s'estoyent, quelque temps avant l'arrivee de Christierne en Norvergue, soulevez contre Gostave, lequel, pour le soulagement des grandes debtes faites es guerres precedentes, leur avoit demandé, comme à toutes les autres provinces du royaume de cinq cloches en chascune Eglise, où s'en trouvoit tel nombre, l'une aprochant de la plus grosse.

Ces Dalekarles alleguans que leurs cloches baptisees ne devoyent pas servir à payer les debtes du royaume, firent plus de bruit qu'il ne convenoit, voire se mutinerent & souleverent en armes: mais ne se sentãs pas assez forts, ils envoyerent leurs deputez promettre nouvelle obeissance & fidelité, sous deux conditions: l'une, que le Roi leur donnast un gouverneur qui fust du pays mes-

me : l'autre, qu'ayant confirmé leurs privileges, il ne fist entrer en la province plus grosses troupes que les accords precedens ne portoyent. Gostave ne voulant les irriter, & moins encore les exposer en proye à Christierne, ou leur donner occasion de traiter avec son ennemi, leur accorda le gouverneur qu'ils demandoyent : remettant le reste à un autre temps plus commode. Ce qu'il executa trois ans apres, par le supplice des principaux auteurs de ceste esmeute, & reduction des Dalekarles à devoir de sujets. La republique de Lubec s'estoit entretenue en bonne amitié fort long temps avec la Suede : mais mal conseillee par un nouveau consul, homme turbulent, assisté d'un certain serrurier devenu capitaine, elle sollicita l'an mil cinq cens trente trois le Roi de Danemarc à la guerre contre les Suedes.

Gostave averti de ceste audace s'y opposa si dextrement & courageusement, que la republique perdit les privileges & franchises qu'elle avoit en Suede, chassa son mal conseillant consul, & fut contrainte demander tresve de dix ans, en fin desquels elle n'avança gueres en ses pretentions : Gostave n'ayant peu supporter les braveries de gens qui s'estoyent par trop audacieusement eslevez contre lui, jusques à avoir sollicité le fils de Stenon Sture à se joindre à eux qui promettoyent le faire Roi de Suede. Mais il ne voulut jamais y entendre: & ce consul, qui finalement poussa & envelopa sa Republique en une guerre de trois ans contre le royaume de Danemarc à qui Gostave envoya secours, fut au bout degardé de sa charge, & tost apres attrapé par le commandement d'un des Ducs de Brunsvic, qui le tint prisonnier long temps, puis le fit mourir & couper en quatre pieces.

Tel estoit l'heur du Roi Gostave, lequel de sa premiere femme, Catherine, n'eut qu'un fils nommé Eric: de la seconde, Marguerite, quatre fils & six filles. L'aisné de ces quatre, nommé Iean, a esté depuis & de nostre temps Roi de Suede, Prince vertueux & heureux, cõme son histoire en fait foi. Pour revenir à Gostave, voulant en l'an 1537. remedier à plusieurs desordres, il fit assigner les grands jours en la province de Smolande, où il envoya quelques commissaires bien accõpagnez. Plusieurs coul-

pables

pables se remuerent lors, & y eut guerre ouverte quelques annees apres, laquelle fut violéte, pource que ceux de Lubec secoururét les rebelles, lesquels en fin furét subjuguez, leurs chefs punis, & le royaume remis en paix.

Ce qui dura long temps, tant au regard des desseins, que des aprests & exploits, asçavoir depuis l'an 1538. jusques à l'an 1545. En ces entrefaites Gostave obtint des Estats du Royaume tenus en la ville d'Arosie au commencement de l'an mil cinq cens quarante quatre, que le royaume, paravant electif, seroit de là en avant hereditaire à Gostave, & à ses fils, par ordre de naissance, qui succederoyent les uns aux autres, selon le contenu en l'edict perpetuel, que les Estats dresserent pour loy fondamentale & perpetuelle du royaume. Il fut doncques arresté du consentement de tous, qu'Eric fils premir né de Gostave succederoit à son pere. Que l'aisné d'Eric lui succederoit. Si Eric n'avoit heritiers masles, la courōne retourneroit à son plus prochain frere, ou aux fils d'icelui: & ainsi consequemment des autres. Que si de toute la posterité de Gostave nul masle ne vivoit au jour de sa mort, le plus ancien du sang ou de la famille de Gostave, consequemment l'aisné, puis les descendans d'icelui seroit designé successeur. Et si tous estoyent decedez avant Gostave, le senat ou conseil du royaume feroit nouvelle election, selon les loix du pays, n'appellant aucun seigneur estrāger, mais choisissant un seigneur de Suede. Quant aux filles de Gostave & leur posterité, leur seroit prouveu par les Estats, de revenus & pensions convenables à leur dignité.

Trois ans apres, Gostave attaqué par divers libelles, que quelques rebelles fugitifs de Suede publioyent contre lui en Alemagne & ailleurs, donna ordre d'y faire response tres-ample, en laquelle il arresta les efforts de la calomnie, puis il prouveut aux afaires du royaume es Estats generaux tenus à Stregnen, l'an mil cinq cens quarante sept. Depuis ce temps, jusques à l'an mil cinq cens cinquante cinq, Gostave vescut en grande tranquillité, bien aimé de ses subjets, & redouté de ses ennemis. Il fit guerre aux Moscovites, avec divers evenemens, finis par la paix de l'an mil cinq cens cinquante six.

Et l'an mil cinq cens soixante, ce sage, magnanime, & heureux Prince, ayant gouverné la Suede pres de quarante ans, mourut au septantiesme de son aage, le jour de sainct Michel, regretté de tous ses sujets, & laissant une agreable memoire de son nom à la posterité, & plusieurs notables instructions aux Princes, qui desirent subsister & prosperer en leur administration. *Ce que dessus est tiré de l'histoire Septentrionale de David Chytræus.*

PRINCE *malheureux.*

ERic, quatorziesme du nom, Roi de Suede, fils du bon Roi Gostave, & heritier du royaume de son pere l'an 1560. forligna des vertus d'icelui. Il estoit lors aagé de trente trois ans, & fut couronné le 25. de Iuillet 1561. Il ne sceut obtenir paix ni avec le Moscovite, ni avec les Rois de Pologne & de Danemarc: ni n'eut l'adresse de traiter gracieusement les villes & republiques Hanscatiques, qui paravant trafiquoyent en Suede. Dont s'ensuivirent tost apres des accords & alliance entre le Roi de Danemarc & ces villes contre celui de Suede, lequel outreplus estoit en guerre pour la Livonie avec Sigismond Roi de Pologne. Au milieu de tant d'afaires, Eric demandoit à Philippe Landgrave de Hesse sa fille Christierne à femme. Mais le Landgrave considerant les difficultez, esquelles Eric alloit tomber, delaya prudemment la conclusion de ce traité. Sur cela, les Rois de Pologne & de Danemarc avec la Republique de Lubec denoncerent guerre à Eric. Iean Duc de Finlande son frere avoit quelque temps auparavant espousé la sœur du Roi de Pologne, auquel il avoit presté pour l'accommodement de ses afaires la somme de six vingts mille tallers. A son retour de Pologne, Eric soupçonnant tout mal de sondit frere, le fait attrapper & serrer en prison avec sa femme & ses domestiques: puis on les meine à Stockholm, où proces lui estant fait, il est confiné en prison, & quelques siés serviteurs sont executez à mort. A ce malheur se void un autre attaché; que ses troupes

ſont battues en VVeſtgothie par celles de Danemarc. Vn troiſieſme malheur l'acueillit, que l'Empereur Ferdinand, Maximilian Roi de Boheme, & Auguſte Electeur de Saxe, ayans envoyé en l'an 1564. à Roſtoch leurs deputez, pour l'appointer avec les Rois de Pologne & de Danemarc, & avec la Republique de Lubec, lui en lieu d'envoyer gens de ſa part vuider l'afaire, ſe fonda ſur des formalitez: tellement que toute ceſte entrepriſe s'eſvanouiſt,& la guerre ſe r'alluma de ſorte qu'ē icelle armee le Roi de Suede fit de grandes pertes, entre leſquelles l'on conte l'embraſement de ſa grand' navire de guerre nommee Makelos, c'eſt à dire la nompareille, portant deux cens pieces d'artillerie,& pres de trois mille combattans, laquelle fut bruſlee en pleine mer, & au fond de laquelle toute l'artillerie coula. Puis l'amiral de Suede,nommé André de Beron,ſe trouvant pres de Roſtoch envelopé par la flotte de Danemarc, en un ſeul vaiſſeau où il commandoit,mit le feu lui meſme es poul-dres de ſondit vaiſſeau,où lui & les ſiens aimerent mieux perir, que tomber en la puiſſance de ſes ennemis. Ceſte guerre continua les annees ſuivantes, au dommage des uns & des autres.

En l'an 1567. les Suedes furent desfaits en Livonie, & en une rencontre perdirent deux mil hommes de combat,tuez ſur le champ. Toſt apres l'Empereur eſſaya encore de pacifier les afaires: à quoi Eric ne voulut entendre:au contraire il fit la guerre en Norvegue, & qui pis fut, ſur les faux rapports de George Perſon, premier ſecretaire d'Eſtat,le Comte Suanton Stur, Nicolas & Eric ſes fils, Abraham de Goſtave, Iuar de Iuar, Denis de Bourg precepteur du Roi, & autres conſeillers du privé conſeil, fauſſement accuſez, furent tuez par les archers de la garde en la ville d'Vſale. Apres ce maſſacre,le Roi ne pouvant porter les douleurs, confuſions & frayeurs de ſa conſcience tourmentee du remord de tel forfait mit hors de priſon ſon frere le Duc Iean & ſa femme, ſœur du Roi de Pologne,qu'il avoit detenus,comme dit a eſté ci devant. D'autrepart l'armee de Danemarc entra dedans la Suede, & y fit de grands degaſts. L'an 1568. Eric eſſayant d'abolir le ſentiment des ſes malheurs fit

une entree magnifique à Stockholm,acompagné de son frere Charles,& de Magnus Duc de Saxe, auquel il donna pour femme sa sœur Sophie, le 5. de Iuillet. Le iour precedent il espousa sa concubine, nommee Catherine, issue de bas lieu,laquelle lui avoit fait deux bastards : la fit couronner Roine, & la receut à femme avec grandes solennitez publiques. Iean Duc de Finlande & Charles Duc de Sudermānie,ses freres,sortirēt de Stockholm sās vouloir assister à telle feste. Au cōtraire s'estans trouvez en une assemblee des principaux seigneurs du royaume, on y delibera de degrader Eric,& lettres furent envoyees aux gouverneurs des places,pour les attirer à ce parti.

Le Roi Eric despité des faits d'autrui, non pas de ses fautes, fit amasser quelques troupes, qu'il envoya pour cōbatre ses freres: mais en lieu de guerroyer elles se joignirent avec celles de sesdits freres, sur la fin du mois d'Aoust. Le 19.de Septembre, Magnus fit si bien,qu'il tira la vefve du Roi Gostave, belle mere d'Eric, sa femme Sophie & leur train,loin de Stockholm,lesquelles il mena seurement au camp des Ducs de Finlande & de Sudermannie. Quatre iours apres,les gēs de cheval en garde à la porte de Stockolm, & cinq serviteurs de George Person secrettaire s'enfuirent. Le 17. les Ducs suivis de leur armee assiegerent Stockholm,sommerent les bourgeois de se rendre,& sur tout qu'on remist prisonnier en leurs mains le secretaire Person. Les soldats de la garnison,par le consentement du Roi, mirent les mains sur le collet de ce secretaire & l'envoyerent au camp des Princes,le 21.de Septembre. Incontinent on lui fit son proces: & fut ignominieusement proumené tout à l'entour du camp: quoi fait on lui coupa les oreilles, puis il fut pendu par dessous les aisselles à un gibet, l'espace d'une heure, & mis bas on lui rompit bras & jambes avec une rouë: finalement il fut esquartelé vif. Sur la fin du mois, la ville fut rendue par composition aux princes, en laquelle Stenon d'Eric estant entré de leur part, afin de prouvoir à la garde & garnison d'icelle, le Roi l'accueillit en la place, lui tendant la main : là dessus survint un soldat des gardes du Roi, lequel blessa si rudement Stenon d'un coup de hache en la teste, qu'il en mourut six

jours apres. Ce mesme jour, feste de S. Michel, les Ducs Charles & Magnus receus apres midi dedans la ville, entrerent au chasteau, où ils logerent avec deux regimens d'infanterie. Le dernier jour du mesme mois, Iean Duc de Finlande, suivi de 1700. chevaux, & de quelques enseignes de pietons fit son entree dedans Stockholm en triomphe, & le 13. iour d'Octobre fut solennellement receu & declaré Roi de Suede: son frere Eric & Catherine sa femme enclos, confinez, & gardez prisonniers en un recoin du chasteau, d'où ils ne bougerét depuis. Le nouveau Roi pourchassa la paix avec le Roi de Danemarc & ceux de Lubec, laquelle apres quelques exploits de guerre en l'an 1569. il obtint finalement à Stettin en Pomeranie, par l'entremise de l'Empereur, à l'aide des agens de France, de Pologne & de Saxe, l'an 1570. Depuis Iean se maintint en repos, & la benediction de son pere Gostave aparut derechef sur la Suede. Quant à ce qui est survenu depuis, c'est un suiet pour d'autres histoires. En celle d'Eric l'on void que la valeur & le bon heur des peres ne passent pas tousiours iusques à tous leurs enfans. Que tels privileges sont speciaux, procedans de la faveur secrette du Tout-puissant, auquel seul la gloire des prosperes succes apartient. Que peres & enfans aussi ont à cheminer en grande reverence devant la face du Souverain, lequel punit les iniquitez des peres sur les enfans en plus d'une race, quand il lui plait, comme il fait misericorde en mille generations à ceux qui l'aiment & qui gardent ses commandemens. *D. Chytræus en sa grande histoire.*

RECONOISSANCE notable.

POmpee Colonne, jeune Seigneur de grande maison, prenãt plaisir à la chasse, ne se dõna pas bié garde du piege q̃ lui dressoit Honorat Cõte de Gayet-

te son ennemi, lequel l'ayant surpris à son avantage, le fit enlever par quelques cavaliers & serrer en une basse fosse d'une forteresse imprenable, où il delibera le faire mourir de poison, se doutãt que Pompee eschapé voudroit tirer raison de tel afront. Là dessus Murcon frere d'Honorat, prevoyant de grands malheurs, si cela s'executoit, resolut à par soi d'y remedier de main prompte. Il aposte un sien domestique, lui impose crime, & le fait serrer en ce cachot de Pompee, mais à celle fin de l'avertir qu'il se donnast bien garde de manger autre viande que de celle qui lui seroit devalee dedans certaine petite corbeille : attendant que la cholere de Honorat se refroidist, & que ceste querelle s'apaisast. Ainsi avint en peu de iours, tellement que par la prudence de Murcon, Pompee fut delivré, comme le serviteur, qui lui avoit tenu compagnie, & Pompee apointé avec Honorat, fut depuis fait Cardinal, & vescut en grande reputation par toute l'Italie. Vingt ans apres sa delivrance, avint que Murcon & un sien frere nommé Frideric, ayans quitté le parti de l'Empereur Charles V. pour se ranger au service du Roi de France es guerres de Naples, ayans esté faits prisonniers en quelque rencontre, furent condamnez à avoir les testes tranchees. Pompee averti du danger eminent de Murcon, courut promptement au secours de celui qui ne l'attendoit pas, & fit en sorte par son credit, qu'il sauva les vies des deux freres, verifiant à sa grande louange le dire ancien, qu'un seur & fidele ami se descouvre au besoin : & que l'homme vertueux n'oublie iamais le bien receu, mais le rend tousiours avec quelque vsure. *P. Iove en la vie de Pompee Colonne.*

RESPECT *porté aux sçavans & eloquents.*

DE nostre temps, Iaques Sturme de Strasbourg, prudent & vrayement noble personnage, deputé par sa republique, pour se trouver aux iournees imperiales & ailleurs;

ailleurs ; à l'aide des bonnes lettres, dont il avoit tres-belle conoiſſance, acquit tant de reputation, que les principaux Princes de l'Empire s'aidoyent de ſon conſeil. Apres la guerre des Proteſtans, l'Empereur defera tant à l'eloquence & dignité de Sturme, qu'il ſe contenta d'une legere amende payee par ceux de Strasbourg, quoi qu'il fuſt fort indigné contre les Proteſtans, auſquels ils avoyent adheré.

Oger de Bubeſque, envoyé de l'Empereur Ferdinād, en Conſtantinople, hōme ſçavant, prudent, & de tres-agreable rencontre, parvint par le moyen de ſon ſçavoir à tel credit entre les Turcs, que le Sultan, les Veſirs & Baſſas le preferoyent à tous autres Ambaſſadeurs & lui promirent toutes grandeurs & commoditez du monde, s'il vouloit abjurer le Chriſtianiſme, & muſulmaniſer. Mais ce noble Seigneur plus ferme qu'un rocher, perſevera conſtamment en la foi Chreſtienne : qui plus eſt, il obtint trefves de pluſieurs annees, & beaucoup d'autres avantages pour la Chreſtienté. Si c'euſt eſté quelque ignorant, il n'euſt alors rien obtenu de ces barbares, en ce temps la fort enflez de leurs proſperes ſucces, ains s'en fuſt retourné ſans rien faire. Sa ſuffiſance ſe deſcouvre en ſes belles lettres qui ont eſté publiees.

Iean de Danzik, Ambaſſadeur de Sigiſmond premier, Roi de Pologne, fut à cauſe de ſon grand ſçavoir en telle reputation vers l'Empereur Charles V. que quand icelui reſigna l'Empire, & apres avoir congedié les Ambaſſadeurs des Princes eſtrangers, partit des pays bas pour faire voile en Eſpagne, il emmena celui-ci quand & ſoi, lui fit de grands honneurs, & l'eſleva au degré des premiers gentilhommes d'Eſpagne, avec toute ſa race. Privilege fort ſpecial, rare & comme extraordinaire en ces pays-la : pource que les Eſpagnols portent avec extreme impatience l'avancement des eſtrangers, ſur tout quand il eſt queſtion d'anobliſſement. Mais Danzick obtint tel avantage par ſon erudition. *Ph. Camerarius, au 3. vol. de ſes meditations hiſt. li. 4. ch. 8.*

Le Roi François I. s'eſt acquis un renom perdurable, pour avoir reſpecté les hommes ſçavans & eloquens de ſon regne. L'Empereur Maximilian premier a eu part à

ce mesme avantage. Aussi ont eu plusieurs autres Rois & Princes, depuis Alfonce d'Arragon iusques à nostre temps: dont les histoires sont assez conues, & les plus rares se rencontreront en l'un des volumes suivans. Pour le plaisir & contentement du lecteur, nous diversifions ces recueils, autant qu'il nous est possible.

RVINE *d'afaires publiques.*

CE chapitre sera l'eschantillon de diverses histoires pour quelque autre volume. L'indice & presage de la manifeste ruine & du malheur des estats publics, est, quand l'on mesprise les meurs & fideles conseils des vertueux & sages hommes, qui n'ayans esgard qu'au bien public, soupesent & retienent longuement en balance leurs deliberations, paroissans fort retenus avant que se resoudre: pource qu'ils pensent à tous les maux qui peuvent en avenir, selon leurs apprehensions, prompts au reste & biẽ asseurez sur le poinct de l'execution: & quãd au contraire on leve & suit les opinions des cerveaux esventez, & hardis à esmouvoir querelle, lasches & craintifs à la vuider, & en sortir par la porte d'honneur. Le seigneur de Lautrech, selon l'advis de Guichardin, fut le premier chef de guerre en son temps, entre les François, gentilhomme des mieux versez, & de longue main duit aux afaires, qui avoit l'œil par tout, estoit de tresgrande reputation entre les Capitaines & soldats: mais d'un naturel impetueux & imperieux. Pour s'estre trop fié à soi-mesme, & avoir rebuté les avis des autres, ne voulant escouter personne, prenant à deshonneur, qu'on pensast de lui, qu'il suivist autre conseil que celui de sa teste, pour l'execution des entreprises, laissa en arriere des resolutions, qui prises & poursuivies pouvoyent le rendre victorieux, & qui mesprisees renverserent tout ce que les François avoyent commencé & continué pour la conqueste du royaume de Naples. *Ph. Camerarius au 3. vol. de ses meditations historiques, li. 1. ch. 20.*

SAN-

SANGVINAIRE estouffé en son sang.

SOit que la punition d'un homme sanguinaire arreste les pensees de plusieurs meurtriers, soit que le iuge souverain differe pour quelque temps en se monde son iugement sur eux : nous dirons tousiours, qu'il est pres des cruels, pour leur demander au soir ou au matin raison de leurs exces de cœurs, ou de lãgues, ou de mains, sur tout quand ils en veulent aux innocens, tesmoin l'histoire suivante marquee par Illyricus en la premiere partie de son œuvre, intitulé *Clavis Scripturæ*, colonne 1185. où il dit que l'an mil cinq cens trente, quelques seigneurs & gentils-hommes Alemans soupans ensemble en la ville d'Augsbourg, entre beaucoup de propos commencerent à user de rudes menaces contre les Princes, Estats & peuples nommez Protestans. Vn des premiers, nommé le Comte Felix de VVartemberg, grand guerrier, & qui du temps de Maximilian premier, ayeul de Charles V. avoit eu charges es armees, se print à faire grand serment & dire que devant que mourir il pretendoit voir un tel carnage des Protestans, que le sang des tuez regorgeroit iusques aux ventres des chevaux, & qu'en la poursuite il y tremperoit à nage ses esperons. Ce fut un massacre de cœur, mais de courte duree: car en la mesme nuict le Comte, qui avoit conté sans & contre la volonté du Tout-puissant, fut en dormant surpris d'un flus de sang si violent & soudain, que le lendemain l'on le trouva roide mort baignant en son sang (sans esperons) iusques à la gorge. Ses compagnons eurent plus de loisir de penser à leurs consciences, & de demeurer cois.

SECOVRS inesperé.

DVrant les secondes guerres civiles en France, plusieurs personnes, dont les deux tiers estoyent de femmes & d'enfans portez au col au nombre de trois cens, ou environ, puis d'hommes inhabiles au port des armes, & aux fatigues des sieges de villes & de cõtinuels combats, se retirent à Mont-Argis, petite ville à 25. lieuës de Paris, sous la protection de la Duchesse de Ferrare, Princesse du sang royal, qui les conserva quelques tẽps. Mais le trouble croissant, le Roi lui enjoignit de congedier ces pauvres refugiez. Ne pouvant resister elle fournit ce peuple de cent cinquante grãdes charrettes, huict coches, & d'un grand nombre de chevaux. Celui qui avoit apporté le cõmandement du Roi, irrité des menaces de la Duchesse, fit avertir Ville-bœuf, Cartier, & le Lieutenant d'Antragues, Capitaines Catholiques, de ce qui se passoit. Iceux vindrent s'embusquer dans le bois de la Bussiere, avant iour, pour attendre la troupe desarmee. Sur ce avertis que les pauvres refugiez avoyent prins un chemin eslongné du bois, sortirent de leur embuscade, pour les atteindre & tailler en pieces sur le chemin de Briare. A la veuë des massacreurs, qui accouroyent les coustelas à la main, M. Daniel Toussain, dit de Beau-Mont, Ministre de l'Eglise reformee d'Orleans, à la teste de la troupe agenouillee, & n'attendant que la mort, dit ainsi;

C'est assez, mes freres, de nous destourner du chemin, & vouloir esquiver le passage du Ciel, où Dieu nous appelle. Il n'y a aucũ de nous de qui les jambes & les pieds ne soyent las, & nos ames honteuses de nos fautes. La mort guerira les esprits & les corps lassez des voyes du monde, encore plus de ces chemins. Que ferõt les mains de ces bourreaux, sinon nous delivrer de leurs mains? Où courions-nous? à l'exil, à la faim, aux opprobres, & encores à la mort. Où nous mettront ces ennemis? à nostre esperance, à nos desirs, à nostre Canaan tãt cerchee, au pain

au pain des Anges, à la gloire eternelle, à la face de Dieu, & à ce qui se peut appeller la vie seulement. Ne fuyons plus ceste vie: tendons les mains à la mort, & baisons celle que Dieu nous tend. Mourons en agneaux, pour l'agneau qui est mort pour nous. Voici les ennemis qui se hastent à nostre delivrance: Dieu veut nous recevoir par leurs armes. *Hastons nous de nous presenter devant sa face, & de chanter, Mon ame en tes mains ie vien rendre. Car tu m'as racheté.*

Comme ils poursuivoyent ce verset du Pseaume trente uniesme, les ennemis ayans fait douze, ou quinze cẽts pas durant le propos susdit, & n'en ayans plus que six vingts pour les mesler, survint un secours inesperé, ou de la grande armee des Reformez, ou devers la Normandie Bourri, les Essars, & autres Capitaines, avec quelque septante chevaux. La troupe qui les vit naistre inopinement, les prit pour une autre bande de tueurs, & ploya le col devant eux, quand d'entre leurs coureurs un Gentilhomme reconut une Damoiselle, sa parente. Ces coureurs haussent le manteau, qui couvroit la casaque blanche, & en mesme instant apprenent l'estat des miserables, & voyans à main droite les galans, l'espee haute, à un combat sans peril, Bourri prend la charge, passe sur le ventre à ce qu'il trouve en la campagne. Ville-bœuf, qui menoit les harquebuziers, s'estant ietté dans le taillis de Ribonte, fut enfoncé sans marchander. Cartier, qui estoit des derniers, se sauva à Gien, & tient-on en ce pays-la, qu'il ne se sauva que lui, & un qui se cacha dans un chesne creux. Durant la desfaite, certaine Dame d'Orleans, femme tres-delicate, & qui donnoit beaucoup de peine en ses delivrances prosperes, acoucha dans une charette, puis portant son enfant en ses bras, passa la riviere, & d'extraordinaire gayeté chemina à pied, avec les autres. *L'Histoire Universelle du sieur d'Aubigné, tom.1. li. 5. chap.13.*

I'adjousterai à ce secours inesperé les merveilleuses delivrances de Merlin, Certon, & Resnier, l'an 1572. au mois d'Aoust. Merlin, ministre de l'Admiral, s'estant sauvé sur les maisons proches du logis de l'Admiral, avec le sieur de Teligni, & ne pouvant le suivre à cause

de sa foiblesse & mauvaise veuë, se laissa cheoir dans un grenier à foin, entre le tas & la muraille, où il se trouva la teste cachee de ce qu'il avoit fait tomber sur lui, & fut ainsi quelques iours, où il fut mort de faim sans une poule, qui en ce temps lui vint pondre à diverses fois trois œufs en la main. Il se sauva par une singuliere faveur de Dieu, & a vescu long temps depuis, comme ses doctes explications du livre de Iob en Latin & ses riches sermons sur l'histoire d'Esther imprimez par deux fois & dediez à Henri IV. Roi de France & de Navarre, en font foi. Certon tombe aupres de Merlin, & couvert de paille, s'endormit, & ne s'esveilla que Merlin ne fust sauvé: Ces deux eschaperent plusieurs coups d'espee donnez dans la paille par ceux qui les cerchoyent. Certon a vescu fort long temps depuis.

Quant à Resnier, il avoit commandé en Quercy contre Vesins qui en estoit Lieutenant du Roi. Ces deux gentils hõmes ayans adjousté à la querelle generale leur particuliere, pource que Vesins, l'un des plus rudes & furieux hommes du monde, ayant fait pendre, tuer & brusler, avoit receu mesme monnoye, & de là, la paix estant faite, ces deux chefs ne cerchoyẽt que moyens de se couper la gorge. Peu de iours apres le 24. d'Aoust 1572. Resnier oyant rompre la porte de sa chambre, estoit de genoux avec son valet de chambre, qu'il avoit convié de mourir en Chrestien: le premier homme qu'il vit entrer fut Vesins, rouge comme feu, ayant une espee large en la main. Il le receut, en disant, *Tu en auras trop bon marché*. Là dessus il lui tourne l'eschine: & un gentilhomme de Vesins commanda au valet de chambre d'apporter l'espee, les bottes, & le manteau à son maistre: ce que Resnier ayant enduré il descendit apres son ennemi en la rue, où le gentilhõme le fit monter sur un cheval de 500. escus. Vesins suivi de 15. chevaux sortit par la porte S. Michel, l'émene à petites iournees & sãs parler à lui pres de 200. lieuës, iusques à un billet qui est à la porte de Resnier.

Là Vesins le convia de descendre en ces termes: *Ne pensez pas que la courtoisie, que ie vous ai faite, soit pour avoir vostre amitié: mais pour avoir vostre vie dignement.* Resnier respõd, *Elle est à vous, & ne se peut plus employer à vous servir que*

de

de second contre le plus mauvais garçon du mõde. Que si vous m'en donnez le moyen, ie mettrai telle obligation au pair de celle que ie reçoi. Vesins changeant de propos, & disant, *Seriez vous biẽ si lasche, que de ne vous ressentir point de la perfidie que vous avez soufferte?* Resnier replique, *Cela ne derogeroit-il point à ce que ie vous dois?* Vesins se tourna, disant, *Non, ie veux tout braue, amis & ennemis :* & envoya un gentilhomme à Resnier, lui offrir le cheval surquoi il estoit venu. Le reschappé entre en sa maison, où il trouve femme & filles si abatues de pleurs, qu'elles le prirent pour un fantosme; pource qu'il s'estoit sauvé de ses gens qui l'avoyent veu entre les mains de Vesins.

SECRET *descouvert ruine son autheur.*

DE mon temps un Florentin, pour venger la mort d'un sien parent, decapité pour avoir mal manié les deniers publics, ou pour autre raison que ie n'ai peu entendre, eut volonté de faire tuer le Duc Cosme de Medicis, quoi qu'il eust receu de grands biens d'icelui. N'ayant descouvert ceste siene deliberation à personne, au bout de quelque tẽps il la proposa à un sien serviteur, expert harquebuzier, le sollicitant d'abatre le Duc d'une harquebusade, en l'espiant lors qu'il seroit seul en quelque bois, comme il lui avenoit souvent. Le serviteur ne voulut pas executer une telle lascheté : & quelque tẽps estant tombé en different avec son maistre pour un jacque de maille, se tenant offensé le laissa, pour estre archer du prevost de Cãpagne. Vn iour ce prevost lui demandant comme son ancien maistre l'avoit traité : tresmal, dit-il. Mais ie le ruineroi, si ie vouloi. Et comment? repartit le prevost. Alors l'archer lui descouvrit l'instance que ce Florentin lui avoit faite de tuer le Duc. Pourtant le Florentin fut saisi, mis entre les mains de iustice, à qui ayant confessé ce que dessus, il fut condamné & executé à mort. *Le sieur Remy Florentin en ses considerations civiles, ch. 58.*

Les meurtriers & assassins, qui cachent leurs cruelles deliberations, voire les executent, sont infiniment plus

coulpables, en ce que rien ne defaut à leurs crimes horribles devant Dieu & les hommes. Condamnant le Florentin, justement raclé de la terre, pour avoir si felonnement attenté contre son Souverain, nous detestons non seulement les assassins de volõté & de fait, mais aussi tous leurs fauteurs & adherans, quels qu'ils puissent estre: supplians celui qui void, qui sçait, qui peut tout, de les reprimer de bonne heure, estouffant leurs desirs & complots execrables dedans leurs pensees & dessus leurs testes.

SEDITION.

EN l'an 1547. Il y eut une grosse sedition à Naples, à l'occasion de ce que le Viceroi avoit tasché d'y establir & en tout le royaume l'Inquisition à la façon d'Espagne. Les Neapolitains s'y opposerent, premierement avec cris tumultueux par la ville de Naples, *Vive L'Empereur & meure l'Inquisition* : puis par amas de peuple, & election d'un Magistrat qui les defendist. Et disoyent, qu'ils s'estoyent rendus au Roi Catholique avec conventions expresses que les causes d'heresies fussent iugees par les iuges ordinaires Ecclesiastiques, & ne fust introduit aucun office special d'Inquisition. Pour ceste cause les Espagnols & les Italiens vindrent tumultuairement aux armes, & y eut grande tuerie, avec danger mesme de totale revolte. Les Neapolitains mirent ordre par apres à leurs afaires: & cinquante mil hommes ayans pris les armes à son de tocsain, les Espagnols furent contrains se retirer es Chasteaux de Naples, & le peuple se fortifia à l'encontre ayant planté l'artillerie en divers endroits : dont y eut quasi une guerre toute formee entre la ville & les Chasteaux. Ce tumulte dura des la fin de May iusques à la mi-Iuillet, avec mort de plus de trois cents personnes d'une part & d'autre.

En cest entre-temps la ville despescha aussi Ambassadeurs à l'Empereur : item au Pape, auquel les Neapo-

Neapolitains offroyent se rendre, en cas qu'il voulust les recevoir. Mais ce lui fut assez de nourrir & fomenter la sedition, ce qu'il fit fort dextrement, sans les accepter, pource qu'il ne se sentoit pas assez fort pour porter le faix de si haute entreprise : quoi que le Cardinal Caruffe, autrement Theortin, Archevesque de Naples l'exhortast vivement à ne laisser passer une si avantageuse occasion pour le bien & service de l'Eglise, par l'acquisition d'un si beau royaume. Il lui promettoit la faveur & assistance de tous ses parens, en grand nombre & puissans : outreplus il lui presentoit son propre service, s'offrant d'y aller en personne. Les Espagnols ayans ramassé secours de toutes parts, se rendirent les plus forts : & arriverent aussi lettres de l'Empereur, par lesquelles il declairoit estre content que l'Inquisition ne fust establie, & pardonnoit à la ville, dix-neuf (qu'il nommoit) exceptez, & un qu'il descouvriroit, quand il en seroit temps : à la charge que la ville payast cent mille escus d'amende. Ces conditions furent acceptees par pure necessité : & apres qu'on eut fait mourir par justice quelque petit nombre d'entre les dix-neuf, qu'on peut aprehender, le tumulte fut apaisé. *L'histoire du Concile de Trente ; livre troisiesme, page 314. & 315.*

SERVITEURS *mal recompensez de leurs maistres.*

ON dit communément que service de seigneur n'est pas heritage : ou pource que le serviteur s'accommode injustement aux volontez vicieuses de son maistre, & lui fait meschant & condamnable service : ou à cause aussi de l'imprudence ou perversité du maistre. Touchons en quelques exemples, reservant les autres aux volumes suivans. Laurent Capellon en propose sept au recueil de ses discours Italiens, intitulez *Ragionamenti.*

1. Le premier est de Cæsar Borgia, Duc de Valenti-

nois, fils du Pape Alexandre sixiesme. Icelui s'estant emparé par violence & trahisons, de plusieurs villes en la Romagne, dont il avoit chassé les seigneurs, fut servi fidelement en tout ce long & difficile afaire, tant pour acquerir que pour asseurer, garder, & maintenir en paix tant d'estats de nouvelle conqueste, par un Italien nommé Remire d'Orque, lequel estoit aussi en grande authorité aupres de son maistre. Mais en un instant la bien-vueillance de Borgia se convertit en haine contre Remire, lequel n'attendoit que toutes commoditez & grandeurs, à cause de ses signalez & heureux services. Au contraire Borgia, transporté de passion ingrate & cruelle, emprisonna Remire lors qu'il y pensoit le moins, & de grand matin le fit mener en la place du marché de Cesene, où il fut coupé en deux pieces, lesquelles furent clouees à un aix avec la hache sanglante de l'executeur, pour exemple d'une merveilleuse revolution des afaires humaines. Ce mesme Borgia desireux d'exterminer plusieurs des principaux de la Romagne, qui avoyent traversé ses desseins, flageolla si doucement l'un de la troupe, que par l'entremise d'icelui les autres donnerent dedans le filé. Pour tesmoignage de leur affection ils lui firent un signalé service en la prise de Sinigale, ville & chasteau, qu'ils mirent franchement entre ses mains, & par honneur lui allerent au devant. Iceux estoyent Paul Vrsin, le Duc de Gravine, le Vitellozze, & Liverot de Ferme. Il les recueillit avec grandes caresses. Eux l'ayant acompagné jusques à la porte de la ville, où toutes les troupes de Borgia s'estoyent placees en ordonnance, voulurent prendre congé, pour se retirer en leurs logis hors la ville. Mais il les pria d'entrer dedans, ayant (disoit-il) à leur communiquer quelque afaire. Ne pouvans reculer, ils le suivirent iusques en son logis, & s'estans retirez avec lui en une chambre, apres leur avoir tenu quelque propos (car il les laissa soudain sous ombre de vouloir changer d'habillement) ils furent faits tous quatre prisonniers par gensarmez qui survindrent en la chambre, & au mesme temps l'on envoya desvaliser leurs soldats. Le jour suivant, qui estoit le dernier de l'an 1502. il fit estran-

estrangler dans une chambre le Vitellozze & Liverot de Ferme. Le Pape averti de ces nouvelles emprisonne le Cardinal Vrsin empoisonné tost apres, dont il mourut au bout de trois semaines, en fin desquelles le Duc de Gravine & Paul Vrsin furent payez de mesme monnoye que le Vitellozze & Liverot de Ferme.

2. La deuxiesme histoire regarde Iean Iaques Trivulce, courageux, vaillant & heureux entre les chefs de guerre de son temps. Apres avoir fidelement servi Charles VIII. & Louys XII. Rois de France en leurs guerres d'Italie, il s'attendoit d'obtenir de François I. leur successeur, quelque recompense en son extreme vieillesse. Mais par les calomnies de ses ennemis il encourut si avant la mal-vueillance du Roi, qu'icelui desdaigna de le plus voir & ouyr. Ce vieil capitaine, considerant ses services passez, porta fort impatiemment ce rebut: neantmoins desireux de parler à son maistre, se plaindre tout haut des calomniateurs, puis se justifier, se fit porter dedans une chaire, ne pouvant se soustenir, à cause de la foiblesse de ses jambes & de sa grande vieillesse, en la salle par où le Roi souloit passer retournant de la messe. Or combien que le Roi descouvrist de loin ce venerable vieillard, bon serviteur de la couronne de France, paroissant & eslevé en chaire: neantmoins, comme ne le voyant ou desdaignant, sans s'arrester, il passa pour entrer en sa chambre, quoi que Trivulce s'escriast tout haut, Sire, Sire, & se demenast fort, pour le grand desir qu'il avoit de parler à son maistre. Repoussé si honteusement, en place si frequente, devant toute la Cour, & reporté en son logis, accablé d'ennuis & de fascherie extreme, le pauvre vieillard fort caduque s'alicta, devint en un instant fort malade, dont le Roi averti envoya quelques siens domestiques, pour le visiter & consoler de sa part. Ce sage vieillard les ayant veus & ouys, ne dit autre parole, sinon, vous venez trop tard, & mourut bien tost apres: dont le Roi, prince magnanime & liberal, mais taré de mescognoissance en cest endroit, fut tres-marri.

Il traita de mesme sorte le Cardinal d'Auvergne son Chancelier: & peu s'en falut qu'André Dore son Ami-

ral en la mer du Levant n'essayast de ce gasteau de cour, si d'heure il n'eust prouveu à ses afaires & prins parti ailleurs.

3. La troisiesme histoire touche le traitement que Fernand Gonsalve de Cordouë, surnommé le grand capitaine, receut de Ferdinand Roi d'Arragon. Gonsalve ayant par sa valeureuse sagesse mis en route les François, acquis pleinement & rendu paisible à Ferdinand son maistre tout le Royaume de Naples, ce Roi venu d'Espagne en la ville de Naples, en lieu de reconoistre son fidele serviteur, & lui donner dequoi vivre honorablement, en son degré, le reste de ses iours, sans esgard quelconque à tant de services passez, ni aux plaintes & refus de Gonsalve, l'emmena quand & soi en Espagne. Ce changement d'affection proceda de quelque ombrage que le Roi se donna que Fernand de serviteur n'essayast se faire maistre. Paul Iove escrit, qu'il obtint un revenu annuel pour le reste de ses jours.

Le quatriesme exemple est d'Ambroise Ricalcace, secretaire du Pape Paul III. apres longs & fideles services, il decheut tellement de la bonne grace de son maistre, qu'il en perdit les biens & la vie.

5. Capellon nous propose pour cinquiesme exemple le malheur du chambellan de Cosme de Medicis Duc de Florence. Icelui fort bien veu de son maistre lui devint si odieux en un instant, que d'apprehension qu'il eut de quelque grand opprobre, il se tua soi-mesme. Autant en print-il à Iean Bandin Ambassadeur de ce mesme Duc vers l'Empereur. Rappellé à Florence il fut emprisonné si estroittement, & tout acces à lui tellement serré, que finalement il mourut de misere & de douleur.

6. En sixiesme lieu Capellon recite comment le Pape Pie quatriesme traita Rutilius Spechio, grand maistre de sa cour, reduit de si haute dignité à une misere extreme. Autant en esprouverent Gaspar Blanc & Francisque Froment, principaux domestiques & familiers amis de ce mesme Pape.

7. Le dernier exemple est d'Imbraym, Bassa & President du Conseil de Turquie, lequel dormant fut estranglé

glé devant les yeux de Solyman son maistre, auquel estoit impossible reconoistre les services que ce Bassa lui avoit faits. C'est un ordinaire en ceste Cour des Turcs que les plus grands serviteurs y sont finalement devorez par leurs maistres. *Ph. Camerarius* ramentoit ces exemples de Capellon, *au troisiesme volume de ses Meditations historiques, livre 3. chapitre 17.*

SONGE *merveilleux.*

IE vous vai raconter chose digne de rapport avenue de nostre temps, & qui m'a esté attesté par gens dignes de foi. Vn ieune homme de Dordrecht en Holande, ayant mangé tout son patrimoine, & fait encore force debtes, ne sçavoit plus de quel costé se tourner: En ces alteres, s'estant endormi une nuict, avis lui fut que certain homme le conseilloit d'aller à Kempen, ville eslongnee de là: que sur le pont d'icelle il trouveroit un personnage, lequel lui descouvriroit le moyen de se desveloper des difficultez esquelles il se trouvoit embarassé. Ce miserable execute tel conseil, se rend à Kempen, où ayant employé presques tout le jour à se promener, fort pensif, sur ce pont, avint qu'un mendiant assis là pour requerir l'aumosne des passans l'apelle, & lui dit, Ie vous prie ne me celez point la cause de vostre ennui. Apres quelques propos le jeune homme lui declare franchement qu'il l'avoit amené là, adjoustant qu'il y attendoit le secours extraordinaire de Dieu, pour le soulagement de son extreme necessité. Et comment, dit le gueu, avez vous si peu de sens que d'estre venu si loin à l'appetit d'un songe ridicule & vain au possible? S'il faloit faire estat de telles balivernes, je pourrois m'en aller à Dordrecht, pour trouver en un jardin qui m'a esté marqué en songe certain thresor caché sous un esglantier. Sur ce il adjouste d'autres circonstances, par lesquelles le jeune homme comprit que c'estoit le jardin de feu son pere. Pourtant sans faire semblant, qu'il prinst garde à tel propos, il quitta dou-

cement l'autre : puis retourna à Dordrecht, se transporte dextrement au jardin mentionné, fouille sous l'esglantier, & y trouve si grande somme d'or & d'argent, qu'il s'acquitte nettement de toutes ses debtes, accommode si bien ses afaires, qu'il vescut paix & aise tout le reste de ses jours. *Iean Funger de Leovarde en Frise, au recueil qu'il a fait intitulé Etymologicon Latino-græcum, pag.* 1110. *&* 1111. *en l'explication du mot* Somnus.

Nous avons au 1. livre des jours geniaux d'Alexandre d'Alexandrie, un chapitre entier qui est le treiziesme, fait mention de diverses merveilles touchant les songes. Il parle d'un docte Neapolitain son patriote, lequel expliquoit dextrement les songes, & recouroit chascun à lui mesme comme à un Oracle. Dit avoir conu plusieurs qui ont eu des visions de nuict, à l'aide desquelles ils ont evité des dommages & dangers: dont il raconte un plaisant exemple. Aussi adjouste-il avoir devisé dedans Naples avec une dame fort honorable, laquelle lui affermoit que tout ce qui lui venoit de nuict en songe, le jour venu se presentoit à ses yeux, sans qu'elle l'allast recercher. Elle disoit aux autres femmes qui la venoyent voir de matin, ceci & cela m'aviendra aujourd'hui: dont elles s'esbahissoyent, à cause que la chose avenoit aussi. Pour conclusion, il n'oublie pas le songe d'un sien domestique nommé Marius, lequel couché en son lict songea que l'on portoit sa mere decedee en terre. Alexandre l'oyant plaindre le fait esveiller. Enquis de son plaind, il compte son songe. Tost apres on apporte nouvelles que ce songe contenoit verité, & qu'au mesme temps la mere estoit trespassee.

SONGES *extraordinaires*.

AV mois de Ianvier en l'an 1584. le Roi Henri troisiesme, songea que les lyons & autres bestes farouches que l'on nourrissoit au Louvre, le deschiroyent & mettoyent à mort. Il fit tuer tout ce haras: mais il fut attaqué tost apres d'autre sorte specifiee par les historiens Fran-

François, & finalement assassiné par Iaques Clement Iacobin. Trois jours avant cest assassinat il fit un autre songe descrit en nostre second volume au tiltre des songes extraordinaires, pag 1045. & 1046. Ie ramentevrai ici à mon lecteur, & le prie de joindre à la presente, le ch. du 4. volume suivant ce 3. ci. Il est intitulé Advertissemens merveilleux & predictions de diverses sortes de la mort du grand Roi Henri IV. Lisez la 25. section de ce chapitre qui touche le songe de la Roine, & le rapportez ici.

SOVLAGEMENT *notable.*

LEs Estats de Boheme ayans fait un arrest indigne d'eux l'an mil quatre cents soixante huict, contre beaucoup de personnes innocentes, pour les saisir, emprisonner, & mettre à mort, entre autres fut pris pour la sixiesme fois un venerable vieillard, nommé Matthias Dolanc, lequel avoit esté detenu l'espace de six ans entiers es prisons de Prague, où il fut serré pour la seconde fois, l'espace de trois ans & six mois, qu'il en sortit alors que le Roi George Pogebrac mourut. Du commencement quelques gens de bien lui assistoyent: mais la rigueur de ses ennemis s'enflamma de telle sorte, qu'ils resolurent de le reduire à extreme disette de toutes choses, le priver de l'assistance de ses amis, brief le faire mourir de faim. Comme ils estoyent apres, & lui aussi pensoit plus à sortir du monde & aller par le moyen d'une mort innocente en la vie bien-heureuse, qu'au sortir de la prison de Prague, avint que tournant les yeux vers une fenestre de sa chambre, il descouvre un chucas perché sur ceste fenestre, & portant quelque chose en son bec. Aprochant plus pres, le chucas s'envolle, & laisse sur la fenestre un lopin de linge, dans lequel Matthias trouva un ducat de Hongrie. Il mesnage ce ducat en l'extreme disette où il estoit reduit. En ces entrefaites dormant une nuict, avis lui fut, qu'il voyoit la lune defaillir, puis incontinent apres, le soleil.

Le lendemain il sçeut que le principal officier du royaume estoit mort. Alors il dit, le Roi ne tardera gueres à le suivre: de fait il suivit de pres son officier: Le jour de son deces, sans que Matthias en sceust rien, le prevost de Prague mit en pleine liberté Matthias & les autres prisonniers, qui ne presumoyent rien de leur delivrance, & n'attendoyent que la mort. *Histoire de Boheme & de Moravie.*

TEMERITE' *punie.*

LE sieur de Villamont raconte au premier livre de ses voyages l'an 1588. & suivans, parlant de la grotte du chien pres du lac d'Agnano au royaume de Naples. Il y a 15. ou 20. ans que Monsieur de Tournon riche seigneur de France, entreprit de prendre ceste grotte (qui a environ trois pieds de large à son entree, & huit de longueur) une petite pierre, mais il tomba incontinent dedans, dont il fut promptement tiré dehors, & porté mesmement baigner dedans le lac (comme il se pratique es chiens que l'on jette par fois en ceste caverne, pour en faire voir la proprieté, puis apres en l'eau de ce lac, qui en est comme l'antidote) l'eau duquel lui fit revenir quelque peu les esprits: toutesfois il mourut bien tost apres. Et ie croi (dit Villamont) qu'ils avoyent trop tardé à lui donner secours, ou bien que ce fut par une punition divine, pour sa trop grande temerité. *Liv.* 1. *ch.* 20.

Ainsi qu'on aproche des montagnes sulfurees pres de Pouzzol, en ces environs se void une grande fosse, presques en forme ronde, pleine d'eau tres-noire & fort espaisse, qui bouillonne incessamment avec grand bruit: & si vous y mettez quelque chose dedans, elle devient incontinent cuite, ainsi que nous en fismes l'espreuve d'un œuf que nous y jettasmes. Nostre guide nous dit que dix mois auparavant il y conduisit un Aleman, lequel ou estourdi, ou yvre, poussa son cheval à l'entree de ceste fosse:

fosse : où le pauvre cheval se sentant brusler es extremitez cerchoit tous moyens d'en sortir,mais en vain: car,& le maistre & le cheval à la parfin y demeurerent tous deux suffoquez. *Le mesme en ce* I. *livre.chap.*I.

TEMPESTE *horrible.*

LE 6.de May 1624. environ dix heures du soir,le Ciel estant clair & serein , fut en un instant trouble , & rempli de nuages obscurs.Il commence à esclairer & tonner à petites pauses,qui peu à peu se renforçant, parvint à telle furie,ayant commencé(comme l'on dit) à Mauzé,pres la Rochelle,& coulant le long du Poictou, & de la Rochelle,il tomba finalement sur la ville de Poictiers, où il enleva plus d'un quartier de la couverture du Palais, dont la charpenterie & les materiaux furent jettez en divers endroits,où ils furent trouvez depuis.La moitié du Temple de S.Radegonde eut pareille secousse, infinies maisons & cheminees abbatues. La pluspart des noyers & autres arbres , & les hayes vives arrachees de fond en comble , les racines contre mont , & consumez par la fouldre. En la campagne se sont trouvez plus de 8000. pieds de gros arbres renversez, & tous transportez hors de leurs places.

Les deux Clochers de Chastelleraut furent abbattus, sans comprendre les bois & arbres d'entour la ville,& des environs d'icelle. Le cloché de Cande entierement bruslé,les cloches fondues, dont ne s'est rien trouvé. Le feu y est demeuré trois jours allumé , sans pouvoir estre esteint,par artifice humain : & ce jusques à l'entiere consommation du cloché.

La tempeste & fouldre passa jusques à Loches,où elle demolit une partie du chasteau ; puis le pont du chasteau de Chastelliers,la moitié de la grange d'icelui,& les escuiries: (& qui pis est,)plusieurs hommes tuez.

TONNERRE.

LE neufiesme jour d'Aoust, 1576. sur les neuf heures du matin fut ouy en Provence un bourdonnement soudain de tonnerre tout environné de feu, tellement espouvantable & foudroyant, que tous ceux qui virent la violente flamme de l'esclair, & ouyrent la tempeste de ce bruit esclattant si fort, demeuroyent mi-pasmez de peur. Pres la ville d'Aix il tua un jeune homme & une chevre : puis ayant couru la campagne alla fondre sur la maison du President de Lauris, rompit vitres & cheminees. De là courut presques par toute la Provence, laissa des marques de ses efforts en divers endroits, particulierement au chasteau de Salon, où il entra par la grand' salle, qui regarde la spacieuse plaine d'Hercule, avec une terrible poussiere, frisant la chevelure de la Comtesse de Carces. Il courut de là se jetter sur le logis du Concierge, à la femme duquel il fondit l'argent qu'elle avoit dans sa bourse, & rasa le poil caché, sans endommager le corps, puis entra dedans l'escuirie, & tua les chevaux du Comte: finalement fit le tour de la ville avec petillemens effroyables. *Hist. de Provence, pag.* 814.

TOVRBILLON *merveilleux.*

L'An mil cinq cens cinquante huict, veille de Pasques, s'esleva de terre sur le midi en la lande de Raoul en Normandie un tourbillon tel, qu'il entrainoit tout ce qui lui estoit à la rencontre, en fin se haussant en l'air, parut une colonne coulouree de rouge & de bleu, qui l'acompagnoit & s'arresta en l'air. Cependant on voyoit des flesches & dards qui s'eslançoyent contre ceste colonne, sans que l'on vist ceux qui les descochoyent : & au haut du tourbillon sur la colonne, l'on entendoit crier des oiseaux de diverses sortes voltigeans à l'en-

l'entour. Ce tourbillon fut suivi de griefve mortalité au pays. *Extrait des antiquitez de France publiees par Fr. des Rues.*

Le sieur Paul Chevalier marque en ses memoires ce qui s'ensuit. L'an mil cinq cens nonante deux, ie vis entre Mante & Vernon villes de Normandie, plusieurs gros arbres desracinez & couchez par terre. M'enquerant de ceux du pays de cest accident, ils me certifierent que cela estoit avenu par un tourbillon si violent, qu'il enleva aussi un clocher de village, fait en pointe, & l'emporta par delà un costau assez eslongné. Ce mesme tourbillon enleva aussi un batteau flottant sur la riviere de Seine, le porta loin en l'air, puis le poussa & fit tomber sur la prouë, loin de l'endroit d'où il l'avoit enlevé. Cela me ramentoit ce qui est dit au Pseaume 135.

Du bout de la terre en haut
Dieu fait les nues monter:
Les esclairs, quand il le faut,
Il fait en pluye esclater,
Et sortir de ses thresors,
Les vents tant rudes & forts.

TRAISTRES *cruels, suppliciez.*

Barberousse lieutenant en l'armee Turquesme s'empara par force d'armes de quelques places en la Macedoine. Avint en la prinse d'une d'icelle, nommee Schoati un cas memorable que les populaires & quelques soldats y estans en garnison, ayans vaillamment soustenu les premiers assauts des Turcs, sur l'asseurance qu'ils avoyent de l'assiette de ceste forteresse, changerẽt en peu de iours la resolution de se maintenir les armes aux poings. Brief ils en vindrent jusques-là, que saisis de peur, ou par malice premeditee, de se resouldre entre eux de se rẽdre aux Turcs. Sur ce la peur d'estre descouvert, & punis de leur poltronnerie & meschanceté detestable, ils courent au Palais, où estoit Ierosme Mome, gentil-hõme Venitien, gouverneur de la place, gisant à plat de lict, fort blessé, pour avoir courageusement & heureusemẽt dõné brave

exemple à ses soldats, soustenu & repoussé les efforts des assaillans,& le tuerent cruellement. Mais ce meurtre execrable mit les massacreurs en telle confusion, qu'ils tirerent les Turcs avec des chordes dedans la forteresse. Vn acte si cruel & barbaresque, despleut tant à Barberousse mesme qu'en lieu de recompense en argent que ces assassins pretendoyent remporter, il punit promptement leur crime detestable par justes supplices de mort. *Hist. de Venise, au* 1. *liv de la* 6. *Decade.*

TRAISTRES *descouverts & punis.*

L'An mil cinq cens soixante cinq fut descouverte la conjuration des Cordeliers de Mets, corrompus par les Imperialistes, pour trahir la ville, & la livrer aux troupes de l'Empereur Charles cinquiesme. Ils avoyent assigné le synode general à Mets, où tous les principaux & deputez de leur ordre devoyent se trouver de divers endroits de l'Europe, où ils ont des convents. Leur deliberation estoit d'introduire des soldats vestus en Cordeliers, & faire charrier force tonneaux comme pleins de vin pour le brevage de ceste troupe, mais ce seroyent armes. La garnison de Theonville devoit estre disposee en embuscade pres de Mets en lieu commode, puis on attireroit les François à faire prompte sortie. Alors la ville desgarnie, les soldats introduits par les Cordeliers sortiroyent armez en place, se rendroyent maistres des portes, & recevroyent les embusquez, qui joints ensemble, aisément se rendroyent maistres, opprimant ceux qui entreprendroyent leur resister. Là dessus avint que les François s'apercevans qu'un certain cordelier de ceste entreprise alloit souvent vers Theonville, s'en ombragerent tellement, que le gouverneur averti fit empoigner ce moine, lequel appliqué à la torture descouvrit la trahison, faisant voir en ce notable exemple, que bien souvent desseins cauteleux & les efforts cruels couvent & demeurent cachez pour un temps sous le masque de religion. On fit justice prompte de cest espion & de tous ses com-

ses complices, la ville & citadelle estant demeuree depuis jusques à present en l'obeissance du Roi. Ceste trahison est descrite par *monsieur le president de Thou, en l'onziesme livre de ses histoires de nostre temps.*

TVMVLTES *anabaptistiques.*

CE chapitre pourroit estre estendu jusques à un volume de juste grosseur. Mais selon nostre dessein nous l'abregerons, autant que faire se pourra. Enuiron l'an mil cinq cens vingt & un & mil cinq cens vingt deux s'esleverent en un quartier de Saxe certains esprits seditieux, le chef desquels se nommoit Nicolas Storck, qui se vantoyent d'avoir eu des visions & revelations divines, dont ils paissoyent en secret leurs disciples: leur disant, le temps estre venu qu'il y auroit un nouveau monde, où la justice habiteroit: partant qu'il faloit exterminer de la terre tous les meschans, ensemble tous les Princes & magistrats qui ne valoyent rien. Ils appelloyent meschans tous ceux qui n'estoyent de leur parti. De ceste cruelle eschole sortit Thomas Muncer, lequel eut pour escholiers Melchior Ring, Phiberg, & autres. Ce Thomas se glorifioit d'avoir devisé familierement avec Dieu: ses propos estoyent tout de feu, mais lancés contre les docteurs de verité, puis contre les Princes & magistrats. Outre plus il se mocquoit du signe sacré du baptesme, soustenoit que le baptesme des petis enfans estoit une invention humaine, & qu'il faloit qu'avec le temps ils receussent un baptesme spirituel & meilleur. A l'occasion de cest article les adherans à ce seditieux & autres survenus depuis furent surnommez Anabaptistes, comme ils sont encore appellez aujourd'hui. Quant à leurs erreurs divers, je n'y touche point, ne voulant convertir ces histoires en disputes & refutations. Du commencement tels Anabaptistes furent surnommez, par mocquerie, celestes prophetes, libertins spirituels, enthusiastes ou inspirez.

L'an 1523. & le suivant, Muncer demeurant en une

ville de Thuringe nommee Alstet, poursuivit sa poincte, preschant seditieusement & furieusement contre les magistrats. Il se plaignoit de l'insolence des grands, de l'abolition de toute liberté, de l'opression du peuple, auquel il conseilloit de cercher les moyens de secouër ce joug. Son insolence insupportable fut cause que chassé de ce quartier il vint à Nuremberg, & en la haute Alemagne, puis jusques en Suisse, où il remua mesnage, infectant les paysans du venin de sa fureur contre l'ordre politique. Ayant fait ceste course il retourne en Thuringe, se loge à Mulhouse, d'où il escrit & fait voler pres & loin force lettres, pour enflammer les cœurs & esmouvoir sedition. Quelques jours avant que les paysans se souslevassent en armes, il les incita par divers artifices à ce faire.

Et quoi qu'il eust esté suffisamment descouvert par l'avertissement donné au conseil de Mulhouse, de la part d'un excellent & tresdocte personnage, neantmoins il maintint & agrandit, mesmes fit tant par ses menees, que les petis commencerent à le respecter & admirer comme quelque nouveau liberateur. Il entre en tel credit, qu'à sa poursuite le vieil conseil de Mulhouse fut changé en un nouveau, cōposé d'Anabaptistes & autres siens partisans. Incontinent les troubles paroissent: car ce malheureux proposoit que tous biens devoyent estre communs, & que nul ne devoit dire que ceci ou cela lui fust propre. Ajoustant que Dieu lui avoit revelé, qu'il faloit degrader tous les Princes & ministres de justice: que l'espee de Gedeon lui avoit esté commise, pour exterminer tous les tyrans, & rendre au peuple sa vraye liberté, puis dresser en terre un nouveau royaume de Christ. Non content de semer telles resveries blasphematoires, il fit fondre quelques pieces d'artillerie pour la guerre.

En ces entrefaites les paysans s'eslevent en Suaube & en Franconie, l'an 1525. comme en d'autres provinces, prennēt les armes contre les Princes, courent sus la noblesse, saccagent les chasteaux, & en bruslent quelque uns. Muncer voulut estre de la partie, & s'y fourra si avant avec ses adherans, qu'ils furent bien tost attrapez

& punis

& punis de mort, selon leurs demerites. Mais son supplice n'amortit pas la poison qu'il avoit versé dedans les oreilles de ses disciples, lesquels empiroyent d'annee en autre.

Au contraire la VVesphalie, la Frise, la Holande, la Moravie, furent en peu d'annees horriblement atteintes de ceste furieuse contagion, laquelle envahit quelques endroits de la Suisse, où il y eut diverses disputes : & finalement par la vigilance de plusieurs hommes doctes, & par la prudence des magistrats, ces mutins & leurs docteurs en furent chassez. Durant ce temps ils firent de grands desordres çà & là. I'en reciterai une histoire memorable, qui descouvrira l'efficace d'erreur en ces enragez. Le 7. jour de Fevrier l'an mil cinq cens vingt six deux freres, Thomas & Leonard Schyker, demeurans pres la ville de sainct Gal en Suisse, s'assemblerent sur le soir, avec quelques autres Anabaptistes, en la maison de leur pere. Presques toute la nuict se passa en devis, contenances & recits de visions, qu'uns & autres disoyent avoir eues. Le lendemain au poinct du jour, Thomas empoigne au collet son frere Leonard, & le tire au milieu de la compagnie, lui commanda de s'agenoüiller en la presence de son pere & de sa mere, & de tous les autres là presens. Comme tous l'admonnestassent de ne faire rien qui ne fust convenable, il respond, qu'on ne devoit estre en apprehension, & qu'en cest afaire aucun cas ne pouvoit estre executé outre la volonté du Pere. Sur ce il desgaine l'espee & tranche la teste à son frere, lequel estoit à genoux tout hebeté devant ce parricide. Tous les autres estonnez & esperdus de ce coup furieux, s'amusans à lamenter sur le mort, Thomas prend sa course vers la ville, tenant des contenances effroyables, & comme d'un fanatique & forcené, n'ayant pour tout habit que sa chemise & ses chausses, sans souliers. Lors estoit bourgmaistre de Sainct Gal Ioachim Vadian, tresdocte & sage personnage : devant lequel Thomas se presenta, criant en contenance horrible, que le jour du jugement dernier estoit pres. Il adjoustoit que ce matin là grandes choses avoyent esté executees (sans dire quoi) que la volonté du Pere avoit esté accomplie:

quant à lui, qu'il avoit esté abruvé de fiel & de vinaigre. Le bourgmaistre l'ayant censuré fort asprement, pour reprimer ses cris & furieuses insolences, commande qu'on l'accommode quelque manteau, & qu'il se retire doucement chez soi. En ces entrefaites on apporte nouvelles de son detestable parricide: il est saisi au corps, enquis de pres, convaincu, & executé à mort.

A ceste histoire, i'en aparie une autre, non moins estrange. L'an 1535. au mois de Fevrier, sept hommes & cinq femmes Anabaptistes s'assemblerent en la rue des saulniers à Amsterdam en Hollande, au logis des Sibert tondeur de draps lors absent. L'un de ceste troupe nommé Thierri le cousturier, feignant quelque nouvelle inspiration, se laissa cheoir en terre, où il demeura quelque espace de temps estendu tout de son long en presence des autres: puis ouvrant les yeux il barbotta certaine oraison, contrefaisant le grave & devot, & leur dit, qu'il avoit veu Dieu en sa Majesté, couru par toutes les places du ciel & des enfers, visité tout ce qui y estoit, & que le grand jour du jugement dernier estoit à la porte. Cela dit, il se despouille tout nud, commande aux autres hommes & aux femmes, de se despouiller comme lui, pource qu'il falloit que les enfans de Dieu devestissent & missent bas tout ce qui est fait & nai de la terre. D'avantage, puis que la verité est nue, ne pouvant souffrir d'estre enveloppee d'aucune sorte, qu'il convenoit qu'eux aussi, comme veritables, fussent totalement descouverts.

Ces impudens & imprudents mettent bas tous habillemens, & au commandement de l'imposteur sortent en rue apres lui, qui commence à s'escrier horriblement, malheur, malheur, malheur, vengeance divine, vengeance divine, &c. Les onze autres entonnent le mesme cri furieusement, que jamais ne fut entendu bruit plus effroyable. Tout le monde court aux armes, chascun cuidant que la ville fust prise par les ennemis. En fin l'on attrape ces personnes desesperees, & apres diligentes recerches, pour beaucoup de meschancetez contenues en leur proces, sont hommes & femmes finalement executez à mort. Iusques au dernier souspir, uns & autres mon-

strerent

ſtrerent une ſtupidité brutale, acompagnee de fureur incurable.

Or outre les communs erreurs des Anabaptiſtes, condamnans le bapteſme des petis enfans, la verité de la nature humaine de Ieſus Chriſt, l'eſtat heureux des ames fideles ſeparees des corps en la mort, la vocation des magiſtrats, le ſerment legitime & neceſſaire tant en juſtice que dehors, l'honneſteté du mariage, & la poſſeſſion particuliere des biens, s'eſleverent entre eux des nouveaux fantaſtiques, qui forgerent tant de blaſphemes, que c'eſt horreur d'y penſer. Aucuns de leurs maiſtres ſe donnerent des tiltres, à quoi les anciens heretiques & athees plus infames n'avoyent jamais pensé. Somme ces malheureux eſteignirent entre eux & leurs diſciples toute lumiere de pieté, de verité, de droiture, de ſainɛteté, ſous le nom d'Apoſtoliques, ſeparez du monde: ſpirituels, parfaits, nets, prians, enthuſiaſtes, eccleſiaſtiques, illuminez, libertins, afranchis de toutes loix utiles, Davidiſtes, Auguſtinians & Weſphaliques. Mais ſans toucher à leurs impoſtures infernales, remarquons en quelques effeɛts es hiſtoires ſuivantes.

L'an 1533 environ le mois d'Avril, l'un des principaux Anabaptiſtes de Hollande, couſturier de ſon eſtat, natif de Leiden, nommé Iean Bucold, vint à Munſtre en Weſphalie, où il diſputa contre quelques Eccleſiaſtiques du bapteſme des petis enfans, attira l'un de ces eccleſiaſtiques à ſon parti. Ces deux, ſouſtenus toſt apres d'un troiſieſme, commencerent à faire des diſciples, qui foiſonnerent en peu de temps, ſi que le Magiſtrat par cri public enjoignit aux Anabaptiſtes de vuider hors. Ils ſortent par une porte, rentrent par un autre, diſans avoir commandement de Dieu de ne bouger, & de pourſuivre leur pointe. Apres divers traitez, ils ſe rendent maiſtres de la ville, chaſſent ceux qui n'eſtoyent de leur faɛtion, s'emparent de leurs biens, & appellẽt de diuers endroits leurs compagnons pour participer au butin, commencent à faire des ravages eſtranges ſur la fin de l'annee, & s'appreſtent au commencement de l'an 1534. pour faire teſte à l'Eveſque qui vint les aſſieger. Ils avoyent pour chef des armes Bernard Cnipperdoling, Anabaptiſte

desesperé, lequel Iean Matthis & Iean de Leiden comme prophetes acompagnoyent : tous afaires estans en la disposition de ces trois garnemens.

Matthis, le plus estimé de tous, fit apporter en un lieu à part tout l'or, l'argent & les meilleurs meubles de toutes les maisons de la ville, pretendant (disoit-il) establir entre les saincts communauté des biens premierement. Il estoit mal-aisé de rien cacher: car ces volleurs auoyent deux devineresses qui leur descouvroyent les lieux plus secrets. Ils confisquerent les biens des absens, & les serrerent en leur grand magazin, bruslerent tous livres indifferemment, excepté les Bibles. Et pource que certain artisan s'estoit moqué des Prophetes Anabaptistes, il fut tué en plain jour devant tous par Iean Matthis. Tost apres ce meurtrier contrefaisant le brave, empoigne une picque, & court par les rues, & crie que Dieu le Pere lui avoit commandé de repousser l'ennemi. Surce il sort des portes, & comme suivi de plusieurs il aprochoit du camp de l'Evesque, un avanturier lui court sus & le renverse mort en terre. Iean de Leiden son successeur commande au peuple d'avoir bon courage, dit que long temps auparavant Dieu lui avoit dit que Matthis seroit tué, & que lui prendroit la vefve d'icelui en mariage. Deux jours avant Pasques de l'an 1534. ils courent aux Eglises, sonnent toutes les cloches: tost apres Cnipperdoling declaire devant tous en gravité prophetique, que les haut montez seroyent abatus, & les gisans en terre eslevez. Presques au mesme temps Iean de Leiden ordonne à ce Cnipperdoling d'estre bourreau de la ville, & lui mit en main l'espee servant aux executions: alleguant que Dieu le vouloit ainsi. Cnipperdoling accepta celle charge, & n'en meritoit pas d'autre. Le siege continuant avec petit succes pour les assiegeans, sur la fin de l'an 1534. Iean de Leiden se met à repos, & trois jours durant ne bouge du lict où il songe fort. Resveillé, ne dit mot, demande papier, plume & ancre, marque les noms & surnoms de douze hommes, pour avoir charge des afaires & tout gouverner comme en Israel: affermant que telle estoit la volonté du pere celeste. Cela fait il propose aux prescheurs, quelques articles, dont le sommaire

estoit,

estoit,qu'il est permis à un homme d'espouser autant de femmes qu'il en veut.

Pource que les prescheurs n'estoyent pas de son avis, il les assemble avec les douze en l'hostel de la ville, où en presence de tous il jette son manteau par terre & un nouveau testament dessus: puis jure par ces deux signes, que l'article de polygamie par lui proposé lui avoit esté revelé du ciel. Surce il declairoit que Dieu ne leur seroit jamais propice, s'ils n'y consentoyent. Devant que partir ils se trouverent d'accord, & plusieurs jours apres l'on ne parloit dedans Munstre que de nopces & de nouvelles femmes. Iean de Leiden mit tout le reste en train: car incontinent il espousa trois femmes, dont l'une estoit vefve de Matthis. Quelques honnestes bourgeois ne pouvans supporter ceste vilaine & outrageuse confusion, amasserent des gens de leur sorte, saisirent au collet Iean de Leiden, ses prophetes & son bourreau. La populace oyant le tumulte y acourt, recoust les prisonniers, tue cruellement environ cinquante bourgeois.

Le siege continuant avec beaucoup d'incommoditez de part & d'autre, le 24. de Iuin 1535. un orfevre faisant du nouveau prophete assemble le peuple en la grand' place, declaire que le mandement & vouloir du pere celeste estoit que Iean de Leiden fust Empereur de toute la terre, & que se mettant en campagne avec une puissante armee il saccageast indifferemment tous Rois & Princes, pardonnant au menu peuple, afin qu'il s'assist au siege de David son pere, jusques à ce que le Pere celeste lui redemandast le royaume: & qu'apres avoir desfait les meschans, les gens de bien regneroyent avec lui au monde. Ceste brave harangue achevee, Iean de Leiden se iette à genoux, leve les mains au ciel, proteste que plusieurs jours auparavant il sçavoit cela, mais n'avoit voulu le divulguer: attendãt que le Pere le leur fist entẽdre par un autre. Ayãt pratiqué le royaume par telle ruse, à l'instant il casse les douze, & à la maniere des rois establit pres de soi des grands seigneurs faits à la haste, se fait forger deux courõnes de pur or, un fourreau d'espee, une chaine, un sceptre, & tels autres joyaux: assigne certains

iours pour donner audiance à tous ceux qui la lui demanderoyent. Sortant en public suivi de ses officiers & gentilshommes de sa cour, ce ravaudeur avoit à sa main dextre un page monté à cheval portant la couronne & la Bible: à la senestre un autre portant l'espee nue. La pompe de sa principale femme (car il en avoit plusieurs ensemble) estoit toute pareille. Son throne haut eslevé en la place estoit paré de drap d'or. La pluspart des afaires qui se traitoyent en ceste nouvelle justice, concernoyent les mariages & divorces fort ordinaires lors entre ces fantastiques & enragez.

Vn jour le peuple estant en la grand' place fort empressé pour escouter, voici le bourreau Cnipperdoling qui saute sur leurs testes, & s'avançant de pieds & de mains, hallenoit les uns apres les autres en la bouche, disant, le pere t'a sanctifié, reçoi le sainct Esprit. Vn autre, jour il se mit à danser devant le Roi, criant tout haut, voila comme je souloi faire avec ma garse: maintenant le pere m'a commandé que ie danse devant le Roi: mais pource qu'il en faisoit trop, & n'y avoit point de fin, le Roi despité s'en alla. Son bourreau monté de ce pas au throsne: le Roi survenant le jette du haut en bas, & le tint trois jours en prison.

Durant le siege il publierent certain livre contenant un sommaire de toutes leurs furieuses resveries, lequel fut refuté par plusieurs doctes Alemans. Quelques semaines apres l'orfevre nouveau prophete fit publier à son de trompe que tous se rendissent en armes au parvis de la grande eglise: d'autant qu'il faloit repousser l'ennemi. S'estant rendus au lieu assigné ils trouvent le soupé prest, & par commandement s'assirent à table, jusques au nombre de quatre mille. Apres eux souperent ceux qui avoyent fait le guet, environ mille.

Le Roi, la Roine & leurs courtisans servoyent. Sur la fin du soupé ce Roi profane se moqua par une ridicule & detestable ceremonie de la table de Iesus Christ, meslant quelques paroles de l'institution sacree avec les actions seditieuses de ces malheureux. Outreplus le nouveau Prophete monta en chaire demandant à tous ces banquetez, s'ils vouloyent pas obeyr à la parole de Dieu.

Tous proteſtans qu'oui,le mandement du pere eſt (dit-il) qu'il faut environ vingt-huict docteurs,leſquels tirent vers les quatres coins du monde, pour preſcher la doctrine annoncee en ceſte ville. Puis il en fit le denombrement & deſigna les lieux où ils devoyent aller. Six furent envoyez à Oſnabourg,ſix à W.kendorf,huit à Suſac, & autant à Cosfeld, La traine n'eſtoit gueres longue,ces places eſtans au meſme pays de Weſphalie.

Le Roi & la roine ſouperent avec les ſerviteurs de table & les vingt-huit deputez. Comme ils ſoupoyent, le Roi ſe leva, diſant avoir quelque commiſſion du pere. D'avanture on avoit pris un ſoldat du camp des aſſiegeans: le Roi l'accuſa d'avoir eſté traiſtre comme Iudas, & lui trancha la teſte de ſa main: puis revint s'aſſeoir à table, & par maniere de paſſetemps fit le diſcours de ſon heroique exploit. Apres ſoupé l'on fit ſortir de Munſtre ſur la nuit les 28. ſuſmentionnez,auſquels outre la contribution pour leurs deſpens on bailla à chaſcun une piece d'or avec commandement de la laiſſer es lieux où leur doctrine ne ſeroit receuë,en teſmoignage de damnation eternelle, pour avoir refuſé un ſi grand bien. Parvenus à leur rendez-vous,ils commencent à crier par les places que chaſcun euſt à ſe repentir, ou s'attendiſt de perir bien toſt Puis ils eſtendoyent leurs manteaux par terre devant les officiers de juſtice, & jettoyent deſſus les pieces d'or à eux baillees,ſouſtenans qu'ils eſtoyent envoyez du pere,pour leur apporter la paix. On pouvoit leur reſpondre que ce pere(tant de fois allegué par eux & leurs complices) eſtoit le Diable auteur de menſonge,de meurtre,de violence,& de toute confuſion.Car l'amendement de vie qu'ils requeroyent, eſtoit que tous biens fuſſent communs,& que la polygamie fuſt aprouvee. Là deſſus ceux-ci crioyent,que leurs pieces d'or accuſeroyent de forfait & d'ingratitude ceux qui refuſeroyent de leur obeir. Car(diſoyent-ils) voici le temps predit par les Prophetes, auquel Dieu veut que juſtice regne par tout le monde;& apres que le Roi de Munſtre aura executé ſa charge,& eſtabli juſtice par tout,Chriſt rendra le Royaume à Dieu ſon pere.

On empoigne ces furieux, qui du commencement

ſont enquis en toute douceur, puis preſſez d'avantage, finalement appliquez à la torture, où ils reſpondent de leur train & de tout l'eſtat de Munſtre. Ils diſent & maintienent que tout le monde eſt en erreur exceptez eux, & vouloyent mourir ſur ceſt article: que depuis le temps des Apoſtres n'y avoit eu verité ni juſtice en terre. Que lors y avoit quatre Prophetes, deux bons, aſçavoir David George, & Iean de Leiden; deux meſchans, le Pape, & Martin Luther pire que le Pape. Enquis pourquoi ils avoyent contre leur promeſſe chaſſé de la ville les gens de bien, retenu leurs femmes, enfans & moyens: & par quels textes de la Bible ils pretendoyent maintenir leur fait? reſpondirent, le temps eſtre venu, auquel ſelon le dire de Chriſt, les debonnaires poſſederoyent la terre, veu qu'en ceſte maniere Dieu donna iadis le bien des Egyptiens aux Iſraelites. Puis apres il firent un denombrement des vivres & munitions qui eſtoyent en la ville, & le nombre des ſoldats de la garniſon, dont aucuns avoyent plus de cinq femmes. Dirent auſsi qu'on attendoit force troupes de Friſe & de Hollande, leſquelles arrivees le Roi ſe mettroit en campagne avec toutes ſes forces, pour reduire tout le monde en ſa main, apres avoir tué tous les Rois, pour autant qu'ils n'ont fait juſtice. Perſeverans en leurs reſveries, ſans vouloir reconoiſtre aucun Prince ni magiſtrat, que leur Roi, ils furent decapitez, hors mis un qui eſchappa.

La ville de Munſtre eſtoit ſerree de ſi pres, que nul n'y pouvoit entrer, ni en ſortir. Pourtant les bourgeois redoutans la famine, reſolurent d'attraper le Roi & le livrer à l'Eveſque. L'impoſteur averti de ce deſſein, choiſit douze hommes de ſes plus confidens, & les commit ſur les principaux endroits de la ville, afin d'aſſeurer ſa perſonne avec ſes ſatellites, & brider le peuple, auquel il promit delivrance dedans Paſques. Ses capitaines devoyent eſtre ſeigneurs de pluſieurs provinces, villes & forteresſes, qu'il leur ſpecifioit: ne reſervant de tous les Princes deſignez à la mort, qu'un ſeul landgrave de Heſſe, auquel il faloit pardonner, ſous eſperance qu'un jour il ſeroit fauteur des Anabaptiſtes. Sur la fin de l'an

l'an 1534. ils furent sommez par les estats de l'Empire de se reconoistre & ranger à leur devoir: puis menacez s'ils continuoyent en ceste horrible rebellion. Par leur response du 13. jour de Ianvier 1535. ils maintenoyent leur tumulte, sans toucher à l'election du Roi cousturier. Mais es lettres speciales adressees au Landgrave, ils babilloyent de la ruine des meschans, de la delivrance des bons en ceste vie. D'avantage ils oserent bien lui envoyer leur abominable livre, intitulé la Restitution, l'exhortans à repentance, & à ne leur faire la guerre, puis qu'ils estoyent innocens, & le peuple de Dieu. Le Landgrave ayant marqué en ce livre plusieurs blasphemes, le commit à ses Theologiens pour y respondre. Et pource qu'en peu de lignes, obscurement couchees, ils mandoyent que leur Roi estoit plustost ordóné de Dieu que d'eux, il leur demanda preuve de leur fait par textes de la Bible, ou miracle, puis que leur Roi estoit (à leur conte) descendu du ciel, & s'opposoit au vrai Christ proposé par les escrits des Prophetes & des Apostres. Quant à ce qu'ils requeroyent que leur cause fust conue en justice, le Landgrave dit, qu'il n'estoit plus temps: attendu qu'ils avoyent usurpé la puissance du glaive, & esté auteurs de ceste mutinerie calamiteuse: que chacun apercevoit leur intention estre de ruiner les estats publics, & mettre toutes choses en confusion. Que tout leur fait n'est qu'hypocrisie & cruel dessein. Que leur revolte de l'obeyssance du Magistrat, le pillage des biens d'autrui, la polygamie, l'election d'un nouveau Roi, le blaspheme contre la verité de l'incarnation du fils de Dieu, la violente communauté de biens, & autres detestables erreurs, par eux publiez & maintenus, estoyent condamnez par toutes loix divines & humaines. Ils s'efforcerent de refuter, mais en vain, la response du Landgrave, & lui envoyerent un autre livret, où ils distinguoyent les aages du monde en trois parties. Le premier monde depuis Adam jusques à Noé estoit peri par le deluge. Le second, auquel nous sommes, perira par feu. Le troisiesme, à leur dire, sera nouveau, auquel justice regnera. Mais devant que ce troisiesme soit revelé, le second doit estre purgé par feu: ce qui n'aviendra que l'Antechrist

ne soit descouvert, & sa puissance saccagee. Alors le throne abatu de David sera relevé, Christ regnera en terre, & les escrits des Prophetes seront universellement acomplis. Au regard de l'aage present, ces fantastiques le nommoyent le siecle d'Esau: pource (disoyent-ils) que justice se taist en icelui, & les gens de bien y sont affligez. Mais maintenant le temps de la delivrance de tant de maux est venu, comme aux Iuifs celui de leur sortie hors de Babylone, afin que les meschans soyent punis de leurs forfaits, selon qu'il est predit en l'Apocalypse.

Ainsi gazoulloyent ces insensez, & cependant la famine se renforçoit, tellement que plusieurs moururent lors de disette extreme. L'une des femmes du Roi meuë de compassion envers le pauvre peuple, dit d'avanture aux autres, qu'elle ne croyoit point que Dieu voulust que tant de gens mourussent de faim. Le Roi bien fourni de toutes sortes de vivres, non seulement pour la necessité, mais aussi pour delices & abondance, averti de ces paroles, mena ceste femme & toutes les autres, qu'il avoit en grand nombre, jusques en la principale place de Munstre: puis lui commandant de se mettre à genoux, & desgainant son espee, de sa propre main lui abatit la teste de dessus les espaules. Non content de si horrible forfait, la diffama vilainement apres sa mort. Cela fait les autres femmes se mirent à chanter & rendre graces au pere: puis commencent à danser, le Roi menant le bransle, & exhortant le peuple (qui n'avoit plus qu'un peu de pain & de sel) à sauter & se resiouyr. Le jour de Pasques venu, nul signe de delivrance n'aparoissant, le Roi qui les avoit repeus de belles promesses, pour se couvrir de quelque excuse, fit du malade six jours durant. Iceux expirez, il vient en la grand' place, dit à la miserable populace, qu'il avoit monté un asne aveugle, & que le pere lui avoit imposé les pechez de toute la multitude: pourtant estoyent ils lors francs & quittes de tous forfaits: que c'estoit la delivrance par lui promise: & qu'ils devoyent s'en contenter. Avec ce rien entre deux plats, les pauvres seduits s'en retournerent chez eux tout confus.

La

La ville estoit en tel estat, que de jour à autre plusieurs mouroyent de faim : quelques uns trouvans moyen d'eschapper, & tout transsis de faim se rendoyent aux assiegeans qui en avoyent pitié. Les chefs de l'armee avertissoyent sous main les bourgeois, que s'ils livroyent le Roi & quelques autres, on ne leur feroit aucun mal. Mais ils n'osoyent rien attenter, à cause du bonguet & des cruautez du Roi lequel perseveroit en son obstination, ayant dequoi s'entretenir avec ses adherans. Cela fut cause, qu'on leur escrivit du camp le premier jour de Iuin, que de là en avant l'on ne recevroit plus personne sortant de Munstre. En telle extremité deux bourgeois se sauverent : l'un fut pris des soldats, l'autre fut conduit vers l'Evesque. Ils descouvrirent les endroits pour entrer dedans la ville : tellement que le vingt-quatriesme de Iuin mil cinq cens trente cinq, partie par adresse, partie par valeur & force de gens d'eslite, la place fut prise de nuict, non sans perte notable du costé des assiegeans, qui avoyent à faire à gens desesperez. En fin les survivans conoissans que tout estoit perdu se rendirent à merci. Le Roi, son bourreau Cnipperdoling, & un de ses principaux agens, furent attrapez sur l'heure. Leur principal docteur surnommé Rotman, qui composoit les livres & les lettres de ces seditieux, voyant tous ses desseins rompus, courut des la premiere pointe se jetter teste baissee dedans le gros des victorieux, où il fut mis à mort. Quelque temps apres on promena le Roi & les deux autres par les cours des Provinces : & ramenez à Munstre, leur proces fait & parfait, ils furent tenaillez vifs, & leurs corps morts liez en cages de fer posees au sommet de la plus haute tour de Munstre : celui du Roi eslevé de cinq ou six pieds par dessus les deux autres.

Avant que les executer, on essaya de leur faire comprendre l'enormité de leurs blasphemes. Le Roi feignit acquiescer aucunement à verité, & disent aucuns qu'en ses tourmens il demanda grace & misericorde à Iesus Christ. Autres escrivent qu'il se monstra tousiours superbe en ses responses, notamment à l'Evesque de Munstre, lequel lui ayant demandé de quelle authorité il

s'estoit rendu maistre de la ville & du peuple : Mais (repartit ce Roi à l'Evesque) qui t'a fait seigneur de la ville? Le chapitre & le peuple, dit l'Evesque. Alors ce Roi repliqua, Dieu m'y a appellé. Ses compagnons demeurerent & moururent estrangement obstinez. Ce tumulte de Munstre apaisé, le feu de l'Anabaptisme ne s'amortit pas pourtant,ains se renforça en Hollande & en Frise,où plusieurs de ces mutins,ne cerchans que le sac & la ruine des villes,furent executez à mort par le commandement de l'Empereur.Plusieurs s'en retournerent à Munstre,où la plusspart perirent.Quelques reschappez s'enfuirent au haut & au loin. Ceux qui durant le tumulte de Munstre entreprindrent de troubler la Hollande & la Frise,où ils firent de grands efforts pour tout renverser, furent rudement traittez. Mais il ne faut pas oublier l'horrible sedition esmeuë par les Anabaptistes pour s'emparer de la renommee ville d'Amsterdam, durant le siege de Munstre: ce qui avint comme s'ensuit:

Le Roi des Anabaptistes avoit donné charge à un de ses plus confidens,nommé Iean Gelen,homme de guerre, de lui amener des soldats Frisons & Hollandois avec des vivres. Gelen se resolut de lui obeyr: mais premierement de faire quelque coup d'essai en Hollande. Il sort de Munstre & s'achemine en Frise , tandis qu'aucuns de ses adherans essayent de brusler la belle ville de Leiden, où ils mirent le feu de nuict en divers endroits. Ils furent attrapez, quinze hommes decapitez ,& cinq femmes noyees. Ces Anabaptistes Frisons amassez en tres-grand nombre , à la sollicitation de Gelen , s'emparent d'une Abbaye,où ils tiennent bon contre le gouverneur du pays,attendent le canon,defendent les bresches, soustienent quatre assaux , & tuent grand nombre d'assaillans : en fin sont forcez & mis au fil de l'espee, exceptez quelques six ou sept vingts prisonniers , executez puis apres.Gelen se sauve en habit inconu,desguise son nom, vient à Amsterdam , fait conoissance à un autre capitaine,par l'avis duquel il se retire vers la Roine de Hongrie gouvernante des pays , obtient d'elle pardon general & totale abolition du passé, permission de vivre au pays & y negotier en son premier nom. Il estoit lors chargé d'ar-

d'argent apporté de Munſtre : & avoit promis à la gouvernante de livrer à l'Empereur ſon frere icelle ville de Munſtre, lors toute pleine d'Anabaptiſtes. Ayant expedié ſes afaires à ſouhait, il revient à Amſterdam, où il prend conoiſſance avec grands & petits, attire force gens à l'anabaptiſme, promet les enrichir tous. Mais ſans retrouver le chemin de Munſtre, où il delibera laiſſer le Roi couſturier & ſes ſubjets luttans contre la faim, il prend une furieuſe reſolution avec ceſt autre capitaine ſon conſeiller, nommé Henri Goetbelit, qu'il fit ſon enſeigne. Ils aſſemblerent leurs complices juſques au nombre de ſix cens en un grand logis, conſultent de leur afaire : & deliberent aſſaillir environ la minuict du dixieſme jour de May mil cinq cens trente cinq, la maiſon de ville d'Amſterdam, puis s'emparer des meilleures maiſons, les ſaccager, & tuer tous ceux qui voudroyent reſiſter. Ils marquerent outre plus les ennemis des Anabaptiſtes, & promirent les uns aux autres d'en faire belle boucherie. Pour arrhe de l'execution, chacun des conjurez receut de Gelen un ducat. Ils avoyent pour ſignal le ſon de la cloche de l'hoſtel de ville : au bruit duquel avec grandes huees ils devoyent mener les mains.

Entre autres confrairies & compagnies d'Amſterdam, il y a celle de la croix, dont les membres ont acouſtumé de banquetter magnifiquement divers jours de l'annee en l'hoſtel de ville, & y ſemondent l'Eſcoutette, les Bourgmaiſtres, les Eſchevins & les plus notables. Il n'eſt queſtion lors que de paſſer toute la nuict à faire bonne chere & boire d'autant. Le ſoir venu de ce dixieſme de May, la grand' place, luiſante comme de jour à cauſe des falots & flambeaux allumez de toutes parts, ainſi qu'en jour de feſte ſolennelle, un jeune homme vint trouver certain marchand nommé Pierre Honich, lui raconte que les Anabaptiſtes au nombre de ſix cens s'amaſſoyent de divers endroits de la ville, pour s'en rendre maiſtres. Il diſoit vrai : d'avantage les Anabaptiſtes demeurans pres & loin hors Amſterdam avoyent eſté avertis de s'en aprocher, pour s'y rendre le lendemain matin à l'aide de leurs compagnons. Sur l'heure Honich

accompagné de deux autres descouvre le danger aux Bourgmaistres & Eschevins, lesquels n'en tindrent pas grand compte, quoi que le delateur & les autres sceussent dire. Bien print aux confreres de la croix de s'estre retirez chez eux plustost que de coustume : car n'estans chargez que de vin & de biere, la pluspart eussent esté lors tuez.

Or comme les Bourgmaistres & Eschevins disputoyent de ce qui estoit à faire, les Anabaptistes sortent de leur logis, bien armez, enseignes desployees & tambours battans: gaignent la grand' place, tuent une partie de ceux qui faisoyent la garde, se saisissent des autres, entrent de force en l'hostel de ville, apres avoir estendu mort sur les carreaux le capitaine du guet. A ce bruit un des officiers de la ville, qui dormoit sous les bancs de l'hostel de ville, & y cuvoit sa biere, se resveillant en sursaut, courut à la cloche, & en tira la corde, pour en tout evenement empescher le tocsain & plus grand alarme. Les Bourgmaistres & autres s'estans sauvez à toute peine, esveillent les bourgeois, crient aux armes, & commandent qu'on aille se saisir de toutes les avenues vers la maison de ville, pour empescher le renfort des seditieux, lesquels pour n'estre trop descouverts, esteignirent & rompirent tous les flambeaux & falots. Ces mutins avoyent de leur faction un nain bossu, contrefait, & laid à merveilles. Icelui entendant le bruit, feint ne sçavoir que c'estoit, & prie son voisin de l'acompagner en la place, pour s'enquerir des afaires. En chemin il prend par derriere ce voisin, & le tue. Sur ce le tumulte croist, tellement que par toute la ville on n'entend que cris de prise, de sac, & sang, de fer & de feu.

Le mal croissoit par tel bruit, & par l'horreur des tenebres plus espaisses que d'ordinaire, nul ne pouvant discerner son prochain parmi l'obscurité, & chascun courant les rues pleines de gens, qui ne sçavoyent où se rendre. Aprochant de la grand' place, on n'oyoit siffler que bales de harquebuzes abatans tantost l'un, tantost l'autre. Vn grand yvrongne, Nicolas Aquin, cõpagnon & familier de Henri Goetbelit portenseigne des Anabaptistes se fourre en la presse, demande que c'estoit, &

promet

promet les mettre d'accord. Henri lui commanda brusquement de se retirer, disant qu'il estoit question d'afaire, qui ne l'attouchoit point. Les conjurez vouloyent le despescher, à quoi Henri s'oposa, disant, c'est un bon compagnon, de nos amis: laissez-le aller. Nicolas continuant en ses gaudisseries, & n'ayant l'esprit aux talons, fut soudain chargé & terrassé de coups mort sur la place.

Les Bourgmaistres avoyent resolu ensemble de demeurer cois avec leurs gens es avenues de la grand place jusques au jour. L'un d'iceux nommé P. Pierre Colin, docte & honorable personnage, mal voulu du peuple, pour s'estre monstré trop doux aux mutins sur le commencement de sa charge, voulant se purger lors de tel blasme, dit à ses gens, Qui m'aime, me suive, & desmarche le premier droit à la place pour attaquer les mutins, qui l'attendent, lui blessent beaucoup d'hommes, mettent le reste en fuite, & le massacrent lui mesme d'une infinité de coups. Gosuin Recauve, Eschevin, bien entendu au fait de la guerre, commande soudain qu'on ferme de voiles les avenues, & que l'on roule contre ces voiles de grands sacs pleins de houblons, pour couvrir les soldats & les garantir des harquebusades ennemies. Voyant outreplus que les bourgeois, estonnez de ce tumulte ne voudroyét faire la pointe, il assemble promptement en la poissonnerie plusieurs volontaires, ausquels il promet au nom de la ville gage pour un mois, à condition de marcher les premiers, secondez des bourgeois, pour venir à bout des seditieux: commandant à tous de demeurer cois le reste de la nuict.

Goetbelit voyant les avenues closes à son secours, & le stratageme des bourgeois, dit à Gelen, nous sommes perdus. Rien ne nous reste que de mourir les armes au poing. Gelen repart, esperons mieux, avant midi nous serons les maistres: car nostre prophete le m'a promis. Là dessus lui & ses compagnons, au nombre de quarante en tout, se prennent à chanter, pour estonner les bourgeois. Au poinct du jour, les mutins descouverts & harquebuzés de toutes parts, se retirent en la maison de ville.

On les y pourſuit & aſſiege avec quelques coulevrines, des coups deſquelles la pluſpart tuez, & de harquebuſades auſſi, entre autres Goetbelit & Gelen: on en attrappe douze priſonniers. Il y eut en tout ce tumulte vingt-huit Anabaptiſtes & vingt bourgeois tuez.

Le grand jour venu, furent pris deux autres hors la ville, acourus au bruit & au pillage. Le nain boſſu, meurtrier de ſon voiſin fut deſcouvert & empriſonné. Ces quinze furent toſt apres condamnez & executez du ſupplice rigoureux. Deux femmes de leur faction furent noyees: deux autres toſt apres pendues & eſtranglees devant les portes de leurs maiſons, d'où eſtoyent ſortis quelques uns des ſeditieux. Outre plus neuf autres furent noyees & trois decapitees.

L'on desfit encor quelques autres hommes & femmes qui avoyent part à horribles deſordres. La pluſpart des autres de dehors & dedans la ville ſe ſauverent en Angleterre & ailleurs. De ceſte desfaite s'enſuit la totale deſrouſte des afaires de Munſtre & du Roi couſturier, lequel voyant le fil de ſes vaines eſperances du tout rompu, perdit courage, & finalement fut exterminé, comme nous l'avons veu: depuis les Anabaptiſtes de Hollande ne battirent plus que d'une aile. Le ſucceſſeur du couſturier & ſon threſorier furent empoignez, convaincus de crimes execrables, & bruſlez vifs à Amſterdam. I'ai leu que Iean de Leiden Roi des Anabaptiſtes n'avoit que vingt & ſix ans acomplis, quand il fut pris & tenaillé. Ses femmes eſtoyent au nombre de quatorze, toutes fort jeunes, fors la roine & deux autres de moyen aage. Lors que Munſtre fut priſe, il avoit des vivres pour quelques mois, & tel credit envers les pauvres abuſez, que leur ayant dit un jour s'ils l'abandonnoyent, Dieu les abandonneroit, ils aimerent mieux mourir de faim par les rues que ſe retirer au camp de l'Eveſque, comme firent la pluſpart des bourgeois de Munſtre, auſquels ce Roi permit finalement ſe retirer, & leur fit ouvrir les portes, notamment apres la desfaite de Gelen.

Nous entrerions en long diſcours s'il faloit marquer les faux docteurs des Anabaptiſtes, leurs blaſphemes horri-

horribles, erreurs deteftables, & morts efpouvantables. I'en nommerai quelques uns pour monftrer les jugemens de Dieu fur ces malheureux. Iaques de Campten l'un des principaux de cefte feditieufe faction fut mitré à Amfterdam, puis on lui coupa la main droite, & la tefte: & jetta-on le refte au feu. Melchior Hofman perit de faim en prifon. Herman le favetier mourut enragé, s'eftant appellé fils de Dieu, Meffias, & pere celefte. Balthafar Hubmer fut bruflé vif, & fa femme noyee à Vienne en Auftriche. David George, paravant nommé Iean de Bruk s'eftant fauvé de Hollande à Bafle y fema couvertement des blafphemes eftranges, fut reputé des fiens eftre le Meffias felon l'efprit. Changea derechef fon nom, & fe fentant defcouvert de defefpoir, ne laiffant toutesfois d'affeurer les fiens, qu'il reffufciteroit au bout de trois ans, & reftabliroit toutes chofes. Ses impoftures defcouvertes, par fentence du Magiftrat fon corps fut deterré & reduit en cendres avec fes livres. Michel Servet anabaptifte & antitrinitaire furieux fut bruflé à Geneve. Or combien que ces tumultes de Munftre, d'Amfterdam & autres endroits, foyent paffez il y a long temps, les erreurs deteftables qui en ont efté caufe ne font pas efteints avec les maiftres ci devant nommez, ni avec leurs difciples, & fucceffeurs, lefquels fe font maintenus depuis avec une opiniaftreté defefperee en plufieurs endroits de l'Europe, avec telle multiplication de leurs adherans, fur tout es pays bas, en Moravie & autres lieux voifins, par une trop ftupide connivence de ceux qui ont peu les reprimer: qu'il faut craindre que les mines par eux dreffees en diverfes parts, fans qu'on vueille les efventer ni reconoiftre, ne produifent quelque jour des lamentables effects à la ruine des eftats publics & des Eglifes, par les menees & tumultes de ces feditieux, hypocrites à toutes reftes, n'ayans qu'une fuperficielle aparence de pieté, renians par leurs vilains deportemens la force d'icelle, gens felons, fuperbes, ignorans volontaires & maliceux, portans la confcience cauterizee, ennemis de lumiere, fe contentans d'esblouir les yeux des fimples par faux femblant de zele, doubles, s'acommodans à toutes religions, tef-

moins leurs libertins spirituels & autres. I'ai conferé avec quelques uns, si outrecuidez & desesperez ignorans, que j'ai horreur & honte de m'en souvenir.

Au reste, quoi que Dieu eust bastonné ces forcenez à Munstre, en Hollande & en Frise, leurs docteurs persevererent au damnable dessein de Muncer & du cousturier, mais ne s'estans peu dessaisir de cest espoir desesperé du bastiment de leur Ierusalem celeste, & du regne de justice pour ruiner tous ceux qui ne sont de leur manicle. David George fut l'un des principaux restaurateurs de ceste forcenerie. Apres lui s'esleva certain Iean le cordonnier, lequel entreprit de ramasser les encombres de ceste royauté fantastique: mais descouvert par ses volleries estre un capitaine de brigands, il fut roué à Bruxelles. Son successeur Corneille Appelman receut mesme traitement à Vtrecht.

Finalement, l'an mil cinq cens septante, un nommé Iean VVilhems, fils de messire Theodore VVilhems, vicaires de Ruremonde en Gueldres, acompagné d'un sien frere (depuis, à cause de ses malefices, pendu à Cleves) se mit en teste l'entreprise du restablissement de ce monstrueux royaume de Munstre. Pour acheminer son entreprise il part de Devanter avec sa premiere femme nomme Elsken Theuves de Harlem, tracasse çà & là pour amasser des disciples : se parque premierement à Arnhem, puis à VVesel, d'illec à Nedec-elten, à Altem, Calcar, Harlem, finalement à Avendorp pres de VVesel : duquel lieu, pour se tenir mieux couvert, il venoit souvent à la ville, feignant cercher resolution de quelques doutes, & sous ce pretexte pinçant les bourses de quelques gens de bien. Sous ce manteau il amassoit des disciples ou brigandeaux resolus de lui obeir, & sous son authorité se prostituer à toute confusion.

Notamment il attira pres de soi quelques vieillards eschappez du siege de Munstre, à l'aide desquels il s'avançoit. Ses propos secrets aux siens contenoyent diverses louanges de la doctrine Anabaptistique preschee à Munstre. Que Dieu vouloit se servir de lui pour dresser l'estat de la nouvelle Ierusalem & du royaume de justice : sous lequel tous les meschans gouverneurs ecclesiastiques

ſtiques & politiques ſeroyent exterminez. Qu'il ne ſçavoit le temps de l'execution : mais que ce ſeroit bien toſt. Que quand le nouveau peuple de Dieu ſeroit ſi hautement & clairement illuminé : lors les gouverneurs de la nouvelle Ieruſalem, à l'exemple des Princes de maintenant, & le peuple de ce royaume, auroyent puiſſance de prendre les biens de leurs ennemis, comme les Iſraelites avoyent fait aux Egyptiens & Cananeens.

Apres cela, il publie un tres-meſchant livret contre mariage. En ceſt eſcrit il aprouvoit non ſeulement la polygamie, mais ouvroit la porte à toute impureté. Quand une femme eſtoit enceinte, il donnoit licence au mari de s'accommoder d'une autre, pour touſiours multiplier le nombre du peuple de Dieu. Commandoit à celui qui avoit femme ſterile, ou hors d'aage, de l'abandonner, & en prendre une autre, afin d'avoir lignee. Par telle licence maints pendards & rufiens ſe rangeoyent volontiers à ce parti.

Lui pour leur donner exemple fit proviſion de garſe qu'il appelloit ſes femmes, juſques au nombre de ſeize, finalement de vingt deux : de ceſt article il paſſa à un autre, inſt llant doucement aux oreilles de ſes diſciples, que deſrober n'eſtoit peché entre le peuple de la nouvelle Ieruſalem : pource que les biens de la terre apartenoyent à Ieſus Chriſt & à ſes diſciples, par conſequent aux Anabaptiſtes hardis preneurs. Sur ceſte propoſition le nouveau roi des voleurs, attendant quelque plus ample revelation, fit des petits preparatifs pour s'entretenir avec les ſiens, juſques à ce qu'il pourroit ouvertement & à main armee envahir ſes ennemis, pour ravir vies & biens à tous ceux qui n'eſtoyent pas de ſa conjuration. Il fit donc entendre à ſes gens par Iean Diricks ſon preſcheur, puis que les biens de la terre eſtoyent mal partagez, que Dieu vouloit ſe ſervir de lui & d'eux pour oſter aux riches ce qu'ils avoyent de trop, leur laiſſant aſſez de reſte pour vivre : & que ce trop ſeroit parti entre lui & les ſiens par trois commis qu'il avoit ordonnez, afin que chacun euſt dequoi vivre.

Ceſte porte ouverte aux Anabaptiſtes, ils dreſſerent

si bien leurs entreprises & courses nocturnes, qu'en peu de temps plusieurs mestairies de gentilhommes furent pillees par ces bons larrons. Ce qu'ils executoyent aisément, pource que plusieurs d'entre eux, contrefaisans les simples, avoyent acces & credit es maisons de plusieurs gens de bien, qui respectoyent ces hypocrites, n'ayans en la bouche que Dieu, sa parole, la mortification, la sanctification & l'innocence de vie. Ils les espioyent donc & trahissoyent sans qu'on se doutast de leur meschant dessein : brief on avoit telle opinion d'eux, qu'il n'y avoit rien de caché devant leurs yeux & leurs mains, eux enseignez par leur roi, que Dieu regardoit l'interieur, & vouloit estre servi en esprit : parquoi quant à l'exterieur qu'ils ne manifestassent encore de quelle religion ils estoyent, ains s'acommodassent aux humeurs de ceux qu'ils frequentoyent, attendans le temps de leur manifestation & pleine liberté. Quand doncques ces espions descouvroyent quelque grasse proye, ils en advertissoyent les chefs, & par fois leur aidoyent à la conqueste.

Ainsi ceste meschante assemblee, nommee entre eux le peuple de Iean VVilhems, s'estant accreuë jusques au nombre de trois cens & plus, sur l'avertissement du gibier descouvert par les espions, les choisis pour l'execution ne failloyent de se trouver au rendez-vous, sur tout durant les longues nuicts de l'hiver, pour executer leurs cruels complots : si que le bruit de leurs exploits s'espandit par la duché de Cleves & pays circonvoisins où l'on n'oyoit resonner que plaintes des pillez, en grand nombre, des plus riches & en divers endroits. Ayans heureusement (à leurs avis) executé quelque entreprise, ils n'oublioyent d'en faire la feste, laquelle se solennisoit en une maison du village, la plus commode & escartee. Là Iean VVilhems voulant donner aux siens une representation de sa gloire, pour leur acroistre l'esperance, & adoucir l'ennui d'une attente trop longue, se revestoit avec ses principaux officiers des plus precieux vestemens qui se trouvoyent parmi leur pillage des gentilhommes : & de mesme paroit ses roines des habits de dames & damoisel-

moiselles volees par ces brigands : de sorte que la feste se demenoit en la plus grande ioye & magnificence qu'il leur estoit possible, selon les moyens de ceste fantastique royauté. Apres ceste esiouissance, le Roi & ses officiers ayans pris leur part du pillage, on en distribuoit quelque petite portion parmi le peuple de Iean VVilhems, redouté de ces pauvres abusez. Car il estoit de haute taille, de belle representation, & (quand l'afaire le requeroit) d'un visage austere: tellement qu'il contenoit les siens en grande crainte, punissant à toute rigueur ceux qu'il tenoit suspects de trahison, iusques à les faire mourir secrettement, ayans à ces fins contre les desobeissans l'usage du glaive; qu'il appeloit le glaive de Dieu & de Gedeon.

Ainsi se maintint quelque temps ceste compagnie de voleurs, exerçans divers brigandages, meurtrissans cruellement ceux qui vouloyent se defendre, & faisans des butins merveilleux. On ne pouvoit les descouvrir: car le chef venoit ordinairement à VVesel ville de Cleves, pour conferer avec quelques hommes doctes des doutes & scrupules qu'il disoit avoir en sa conscience, touchant les controverses en fait de religion. Ses gens aussi conversoyent avec aparence de grande pieté & simplicité, retenans estroitement entre eux le secret de leur abominable coniuration, & s'accommodans dextrement à l'humeur de ceux qu'ils frequentoyent, de qui mesmes ils tiroyent finement assistance: ne vivans en somme que de butin, par hypocrisie & violence detestable. En fin Dieu les descouvrit par moyens merveilleux. Vn surnommé le Comte, du pays de VVesphalie, desbauché & corrompu, s'il en fut onc, ayant oui le vent du mesnage de Iean VVilhems, s'insinua souplement en la bien-vueillance d'icelui. VVilhems ne s'y fiant pas beaucoup, ne voulut oncques lui descouvrir le secret de sa royauté. Le Comte ennuyé, puis despité, decela VVilhems au prevost de Scherembery, disant que c'estoit un docteur d'Anabaptistes, promit le lui amener à iour nommé en certain lieu, où il fut attrapé, puis serré prisonnier en la Tour de Dinslaken l'an mil cinq cens septante quatre. La iustice le

prenant pour quelque coureur & imposteur, trottant ça & là pour seduire qui lui prestoit l'oreille, sembloit encliner à se tenir en prison perpetuelle. Lui de sa part, procedant en toute desloyauté, prioit les docteurs de VVesel, de vouloir continuer à l'esclaircir de ses doutes, disant que si on ne l'eust point emprisonné, sa conscience seroit du tout resolue. Il pensoit par telle fraude qu'on procureroit sa delivrance: qu'il seroit assisté d'aumosnes, & qu'on feroit queste pour lui: que ses gens (ausquels il escrivoit secrettement, & en termes fort couverts) continueroyent leur poincte, comme ils firent, à son exhortation, & suivant les avis qu'il leur donnoit de bouche par quelques confidens, qui le visitoyent librement.

Devant son emprisonnement ils avoyent fait des vols & saccagemens horribles, emporté de l'or, de l'argent, des meubles de toutes sortes, montans à sommes innombrables. Durant sa captivité ils surprindrent de nuict une maison forte de la dame de Gradop, & en emporterent la valeur de deux mil escus & d'avantage: puis d'autres maisons de gentilhommes en divers lieux. Les toiles es blanchissoirs de Goch & de Bocholt furent par eux ravies: beaucoup de bœufs es pasturages desrobez, tuez, & departis entre ces voleurs. Les meurtres estoyent meslez parmi ces pillages: & les sujets de VVilhems continuoyent leurs desordres. On lui rendoit compte & part du butin. Car il estoit soigneusement visité de ses roines, qui pour chascune visite donnoyent un daller au geolier, & son plat de bonne chere. Durant leurs allees & venues ce vilain en engrossa quelques unes: car il fut detenu à Dinslaken depuis l'an 1574. jusques à 1579. que par le moyen d'une jeune fille les horribles meschancetez de ces scelerats furent descouvertes aux magistrats de VVesel. Mais un jour de delai fut cause que presque tous les meurtriers & voleurs se sauverent de vistesse. Il y en eut d'attrapez & d'executez en divers endroits. La jeune fille, un homme & deux femmes qu'on avoit saisis, revelerent tant de pillages, meurtres, saccagemens, paillardises, adulteres, incestes, de Iean VVilhems & de ses complices, au nombre de trois cens ou plus, que les ju-

les juges demeuroyent tout effrayez au recit de tant de crimes.

Iean VVilhems avoit 22. femmes, entres autres la mere & la fille, deux propres sœurs, & avoit mesmes fait nopces en prison. Ceste mere prisonniere, & l'autre femme qui avoit prostitué ses deux filles à VVilhems, ensemble l'homme, qui estoit l'espion, le guide, & la sentinelle de ces voleurs, eurent les testes tranchees, mourans en grand estonnement. Les femmes de ce roi, trop doucement traitees, apres avoir fait quelque amende honorable, en fin s'enfuirent de Cleves en Frise & en Hollande apres d'autres Anabaptistes. Quelques autres du nombre de ces meschans ayans esté executez en d'autres lieux, fut resolu au conseil du Prince de tirer Iean VVilhems de la tour de Dinslaken & lui faire son proces. Outre les depositions des prisonniers executez, on descouvrit un fait notable. Abraham de Ratingen, habitant à VVesel, homme curieux, frequentoit avec toutes sortes de sectaires pour les sonder. S'estant acosté de Iean VVilhems, & frequentant familierement les plus intimes d'icelui, fit un jour une promenade avec lui au long du Rhin & de la Lippe. Apres plusieurs propos Iean VVilhems le mena en son logis d'Avendorp, & l'ayant fait monter en sa chambre, Abraham y aperceut une fort large espee nue & bien tranchante, pendue au plancher. Sur ce il demande à Iean VVilhems, que vouloit dire ceste large espee ? veu que lui & les siens sembloyent n'approuver l'usage du glaive. VVilhems empoigne l'espee, commence à la bransler en posture furieuse, & lui dit, c'est l'espee de Dieu & de Gedeon, avec laquelle j'espere quelque jour & bien tost destruire tous les Madianites infideles. Puis regardant d'yeux aspres Abraham, lui dit, n'estoit l'esperance que j'ai de ta conversion, & que dedans peu de temps tu seras des nostres, je commencerois ceste execution & vengeance de de Dieu presentement sur toi, tout le premier. Ce propos effraya si fort Abrahã, se voyant entre les mains d'un tel enragé, que son cœur ne cessa de trembler, jusques à ce qu'il se vid en sa maison. Tel fut le salaire de sa curiosité : la crainte de ce furieux lui demeurant depuis si

fort emprainte en l'ame, que iamais il n'eut la hardiesse de declairer ce que dessus, iusques à ce qu'il le vid entre les mains de la iustice, & toutes les meschancetez d'icelui descouvertes par ses complices.

Les iuges deliberez d'en tirer verité, Iean Wilhems desploya toutes ses finesses pour eschaper. Souvent il recourut à ses revelations, & en presence de ses iuges grossissoit sa voix, tournoit les yeux, tordoit la bouche, changeoit de couleur & faisoit l'enthusiaste, les cuidãt si gruës qu'ils s'espouvanteroyent de ses grimaces estranges, & de ses hideuses contenances, comme il en avoit pris à tant de miserables personnes qu'il avoit seduites. En apres il les menaçoit d'horribles vengeances de Dieu, s'appellãt son envoyé, & se vantant d'avoir l'esprit d'icelui. Se mocquoit des tortures : de fait il en surmonta de tres-aspres d'une indicible resolution, sans vouloir rien confesser, comme s'il n'eust point senti de tourment. En fin, force leur fut d'inventer une gene extraordinaire, & insupportable, en laquelle desl ors il advoua & confessa franchement une infinité de crimes perpetrez par lui mesme, par les siens, ausquels il en donnoit le commandement. Son excuse estoit fondee sur ses revelations & sa pretendue royauté, ce qui le chargeoit d'avantage devant Dieu & les hommes.

Il fut donc condamné à estre mené au lieu du supplice, & illec attaché à une chaine, tellement qu'il pourroit aller autour du posteau planté en terre, le feu allumé de toutes parts à l'environ d'icelui. Ceste sentence fut executee le 12. iour de Mars mil cinq cens huictante Mais en telle extremité le malheureux desesperé ne monstra signe aucun de repentance, ains attaché à la chaine, apres avoir fait deux ou trois tours, regardant de quel costé le feu estoit plus embrasé par l'impetuosité du vent, il se ietta dedans, & y demeura, où il fut consumé, laissant tous les spectateurs estonnez de cest effroyable endurcissement.

La doctrine des Anabaptistes n'est que fard & mensonge. Leurs enthusiasmes, & revelations sont diaboliques. Ce sont seducteurs horribles & miserables insensez. A peine l'enfer a-il veu une peste plus redoutable,

depuis

depuis 1500.ans. Ie ne ſache mal qui ait fait plus de mal à l'Allemagne haute & baſſe que ce mal-la. Conſiderant le corps de leurs diverſes hereſies, ie ne puis l'appeller que Chimere, furieuſe, venimeuſe, voluptueuſe, & treſ-vilaine beſte, compoſee de toutes les ordures des anciẽs Nicolaïtes, Gnoſtiques, Valentinians, Carpocratiens & tels autres monſtres. Somme, Thomas Muncer, auteur de l'Anabaptiſme en noſtre temps, ſemble avoir dreſſé l'enſeigne de tous ces abominables heretiques anciens. Ce ſcelerat pretendant avec ſes diſciples produire des nouveaux monſtres, pour obſcurcir & diffamer la verité, s'eſt eſlevé contre le ciel & la terre d'une arrogance diabolique. La majeſté du Pere celeſte, l'ineffable deité de ſon fils, l'office d'icelui, le ſainct Bapteſme, la communion des ſaincts, les Magiſtrats vives images du Tout-puiſſant, le mariage honorable, ont eſté vilipendez par ces vilains ſycophantes, hypocrites, & brouillons enragez.

Sainct Cyprian deſcrivant Novatus, en l'une de ſes epiſtres l'apelloit convoiteux de nouveautez, avaricieux inſatiable, raviſſeur furieux, enflé d'orgueil & de ſtupeur outrecuidee, hypocrite mal conu de ceux qui avoyent la charge des egliſes, curieux pour trahir, flatteur pour trõper, infidele ami, flambeau de ſedition, tourbillon de tẽpeſte pour procurer naufrages en la foi, adverſaire de repos, & ennemi coniuré de la paix. Voila le tableau des docteurs Anabaptiſtes: ce que leurs tumultes briefvement deſcrits verifient ſuffiſamment. Les docteurs Orthodoxes me ſupporteront, ſi ie les prie de tirer du feu, tant que poſſible ſera, les pauvres ames ſeduites par ces deteſtables ſeditieux, & les ramener en la voye de verité. Pour loyer de leurs travaux en ſi ſaincte vocation, ie leur ramentoi les paroles de noſtre Sauveur, au 3. chap. de l'Apocalypſe, verſet 12. qui vaincra, ie le ferai eſtre une colonne au temple de mon Dieu, & il ne ſortira plus dehors: i'eſcrirai ſur lui le nom de mon Dieu, le nom de la cité de mon Dieu, qui eſt la nouvelle Ieruſalem, laquelle deſcend du ciel de devers mon Dieu, & mon nouveau nom, Amen.

VAILLANCE heureuse.

ANdré Dore Lieutenant de l'Empereur Charles cinquiesme, ayant en l'an 1554. assiegé la ville de S. Florent en l'Isle de Corse, les assiegez ayans fait une longue & brave resistance, destituez de vivres, de munitions de guerre, & de secours d'hommes furent contraints de capituler. Pour cest effect ils deputent Iordan Vrsin vers André Dore, lequel permet aux Capitaines & soldats François de s'en aller bagues sauves. Quãt aux Genevois, qui estoyent dedans la place: veut qu'ils demeurent & se rendent à sa merci. C'estoit pour leur faire un rude parti, d'autant qu'ils estoyent bannis de Genes. Et quoi que Iordan priast & fist toutes instances possibles, Dore ne voulut rien rabattre de sa resolution. Le Capitaine Bernardin Corse, Genevois, homme vaillant, & tousiours prest à combattre, aimant mieux mourir les armes au poing, que sortir laschement de la place, pour se soumettre à la merci de ses ennemis victorieux, assembla ses compatriotes, & avec eux entreprend un magnanime exploit. Les assiegeans avoyent fermé la ville d'un fossé tout à l'environ, & disposé par les avenues des corps de garde, tellement qu'il estoit en aparẽce impossible d'eschaper. Mais Bernardin & ses soldats desfians la mort, & donnans à teste baissee dedans le premier corps de garde, qu'ils taillent en pieces, franchissent le fosse, tuent tout ce qu'ils rencontrent, & ayans fait une terrible boucherie de leurs ennemis, se sauvent tandis que le camp couroit aux armes: monstrans par ceste brave resolution que la valeur de ceux qui cerchent la vie dedans la mort, ne trouve chemin si clos qu'elle n'ouvre pour se garentir. *hist. de nostre temps*.

Cosme de Medicis, Duc de Florence, ayant attaqué les Sienois, quelques siens Capitaines assiegerent l'an 1554. un Chasteau nommé S. Cosme. Ceux de la garnison demandent composition de vies & bagues sauves, estans

trop

trop peu pour soustenir le siege. Les assiegeans en grand nombre à pied & à cheval veulent les avoir à leur discretion & merci : ce qui fait resoudre les assiegez à la defensive. D'abondant ils appellent quelques amis au secours : & font si vaillamment qu'ils contraignent les assiegeans de se tirer arriere de là, sur leur honte & perte, voire en danger d'y laisser leur artillerie. *Histoire des guerres d'Italie.*

Laurent Schrader docte Aleman de Halberstad en Saxe, en son recueil des recerches & singularitez d'Italie, dit avoir veu au Chasteau neuf de Naples, la statue d'un soldat François, dont l'inscription porte qu'il fit si vaillamment en la defense de la place forcee par les Espagnols, il y a un peu plus de cent ans, qu'avant que se rendre il tua de sa main cent des ennemis qui l'assailloyent. Il adjouste qu'apres la prise du Chasteau, quelques François garderent une Tour, nommee de S. Vincent, l'espace de six mois entiers. Au bout desquels ne pouvãs plus subsister & s'estans rendus à discretion : pour loyer de leur vaillance, ils eurent tous les vies sauves.

VAILLANCE *remarquable.*

VAldes, Capitaine des gardes de Ferdinand Roi d'Espagne, ayeul de Charles V. ayant esté envoyé par son maistre vers dom Raimond de Cardone, avec mandement expres de se tenir coi, sans hazarder la bataille contre les François, ne peut si bien faire, quoi qu'il marchast en toute diligence, que les afaires ne fussent en tel estat lors de son arrivee, qu'il n'y avoit plus ordre ni moyen de reculer : ains necessairement falut venir es mains en la iournee de Ravenne, l'an 1512. Valdes y combatit vaillamment, & se sauva avec quelques troupes des eschapez de ceste sanglante meslee. Il retourne en diligence vers Ferdinand, lui declare à quel poinct les choses estoyent reduites, & rend raison de son retour. Le Roi fort esmeu de la desfaite de son armee, lui dit vrayement tu es un habile hõme, ayant sceu si bien prouvoir

à tes afaires, que tu t'es bravement retiré de la presse, & es revenu bagues sauves à nous. Valdes qui n'estoit coulpable de peur ni de lascheté quelconque, se sentit neãtmoins tellement picqué de ce trait, qu'ayant dissimulé la douleur pour un temps, la guerre de Navarre survenue, il y marcha courageusement suivi de 400. hommes seulement, & à l'exemple de Leonidas Spartiate garda vaillamment le destroit de Roncevaux contre l'armee Françoise. Le sieur de la Palice, chef d'icelle & ancien ami de Valdes, le fit prier de ne s'obstiner à ceste defense & resistant à l'impetuosité d'une puissance royale & Françoise: mais n'ayãt peu le fleschir, on vint aux mains. Lors Valdes & les siens furent tous tuez sur la place, apres avoir abatu un tres-grand nombre de leurs ennemis, & fait suffisante preuve que les vaillans hommes ne peuvent porter qu'on les accuse d'estre timides pour donner voye à la force, sinon quand la mort leur oste les mains & le fer. *Alvar. Gomecius au 5. li. de l'histoire du Cardinal Ximenes.*

VERS *en une playe de la teste d'un Suisse.*

CErtaines troupes de Suisses ayans esté desfaites en Daulphiné au mois d'Aoust l'an 1587. se rendirent es frõtieres du pays de Berne à quatre iournees loin du lieu où l'eschec avoit esté donné, un grand ieune homme robuste & de bonne sorte, blessé à la teste en icelle rencõtre. On lui avoit coupé une partie de l'os parietaire, iusques à la largeur de la paume de la main. Ceste piece demeurant arrestee au cuir musculeux, s'estoit remise en sa place, & les cheveux la couvrans une crouste y avoit fait couverture, tellement que l'espace de six iours entiers depuis la blessure nulle matiere n'estoit sortie de la playe. Iean Grifon expert Chirurgien, conseillé par M. Sarazin, medecin du Roi, mit la main à ceste cure. Ayant rasé le poil, & ouvert la playe, il trouva entre ceste piece coupee, puis reiointe, & la taye nõmee dura mater beaucoup de matiere puante estrangement, & quelques esquiles

quiles d'os: item quatre ou cinq grãds vers: la taye noircie & fort infectee de la pourriture qui avoit là couvé si long temps, le blessé ayant fait pres de quarante lieuës à pied par les grandes chaleurs, couché sur la dure, & chetivement traité par sa faute. Neantmoins il fut si bien pensé & remis au dessus, qu'en fin il s'en retourne gueri chez soi. *M. Guil. Fabri* docte Chirurgien marque ce que dessus *en la 16. hist. de ses observations Chirurgiques*, où il atteste avoir esté present, lors que Grison fit ceste belle cure.

VEVE fort endommagee, perdue, recouvree.

SAns toucher aux miracles divins, nous parlons ici des remedes humains, benits par le Tout-puissant, au regard des yeux. *M. Ambroise Paré* raconte *au 26. ch. du 9. li.* qu'un orfevre Italien, nommé messire Paule, demeurant à Paris vers la porte de Nesle aupres des Augustins, eut une defluxion sur les yeux, où plusieurs medecins, chirurgiens & autres mirent la main, desquels il receut peu d'aide. Ne pouvant plus se conduire, il m'appella (dit M. Ambroise) & lui cõseillai d'aller à l'extreme remede, qui estoit le seton: ce que volontiers il accorda. Le lui ayant appliqué, & son ulcere converti en matiere, ou sanie, il commença à mieux voir. A mesure que son ulcere couloit, tousiours alloit-il en amendant: de façon qu'il recouvra du tout sa veuë, & porta le seton environ un an ou plus: puis s'en fascha, pensant qu'il ne servoit plus de rien. Il voulut donc l'oster, & faire clorre sa playe: mais il tomba six mois apres en pareil accident, & perdit la veuë comme devant. M'ayant renvoyé querir, pour lui appliquer derechef un seton, tost apres il recouvra pareillement sa veuë: pour la conservation de laquelle il continua depuis de porter ce seton.

Amatus, medecin Portugais, *en sa septiesme centurie, cure 44.* fait mention de certaine femme, laquelle ayãt receu de son mari un coup de poing à la teste, perdit incontinent apres & ce mesme iour la veuë des deux yeux, q de-

meurerent beaux, sans tache, ni nuage, ni apparence de blessure quelconque. Au bout de quelques iours elle devint sourde & folle, perdant aussi ses fleurs. Elle estoit aagee de 27. ans, & fut en cest estat un an entier, au bout duquel Amatus la guerit.

Ierosme Cardan en ses cures admirables nomme trois notables personnages, qu'il avoit delivrez d'aveuglement où ils tomboyent sans son secours apres Dieu. Le premier avoit esté mal gouverné par quelques particuliers peu entendus, & fut remis sus par bon regime: mais faute de continuer, & commettant exces au manger de champignons des plus mauvais, il perdit la vie. Le deuxiesme fut soulagé par un emplastre de cantharides appliqué au dessous des oreilles, qui attira des eaux dont s'ensuivit restitution de veuë. Le troisiesme fut soulagé par decoction de gaiac.

Vn Chanoine atteint du mal de Naples, avoit auparavant perdu l'un des yeux, au moyen d'une cataracte, qui le couvrit du tout. Quelque temps apres se faisant penser de sa maladie, son Chirurgien le frotta d'un onguent où il y avoit force vif argent, dont il fut allegé de son mal, & d'aventage recouvra la veuë de l'œil dont il ne voyoit goutte. Ce dit *Alexandre Trajan au 5. li. du mal François, ch. 21.*

Vn Aleman aveugle tombé de cheval en terre se donna si rude coup contre une pierre, que le front en fut entamé. Pour recompense, il recouvra la veuë. *Alex. Benedict au 2. li. de la guerison des maladies ch. 29.* Le mesme, *au 32. chap. de ce 2. li.* escrit avoir par medicamens propres gueri quelques uns qui de nuict ne voyoiét ni estoiles ni lune. Et Christofle de Vegue *au 3. li. de l'art de medeciner*, atteste avoir veu une damoiselle, à qui les yeux estoyent sortis de la teste en douleur d'enfantement, qui quatre iours apres se remirent d'eux mesmes en leurs places & concavitez, sans perte de veuë. Dit aussi avoir remis les yeux sortis de la teste d'un ieune homme tombé de lieu haut en bas.

I'oubliois d'adjouster de ce *2. li. d'Alex. Bened. ch. 28.* ce qu'il adjouste avoir veu des personnes ayans esté privees du benefice de la veuë bonne espace de tẽps, sans qu'on peust

peust bien descouvrir la cause d'un tel accident, recouvrer la veuë par soudain flux de ventre. Envirō l'an 1587. certain jeune garçon aagé de 15. ans, estant en la boutique d'un cordonnier son pere, se blessa d'une alesne l'un des yeux, dont quelque humeur aqueuse estant decoulee, soudain le garçon perdit la veuë entierement. Vn autre Chirurgiē & moi lui appliquasmes au premier appareil un aulbin d'œuf avec eau rose, & un peu de safran, puis sur le front un defensif reduit en forme d'onguent, composé de bol armeni, de terre sigillee, avec huile rosat, quelque peu de cire & de vinaigre: incontinent lui donnasmes un clystere, & le lendemain le purgeasmes, puis le traitasmes de telle sorte que sans perilleux accident il fut remis au dessus en peu de iours, & recouvra la veuë. *M. Guillaume Fabri en ses observations Chirurgiques.* Le mesme adjouste encore ces mots en ceste observation. En l'an 1597. le fils d'un marchand bourgeois de Lausanne, fut tellement blessé en l'un des yeux d'un coup de flesche, qu'il en perdit la veuë, laquelle il recouvra apres que ie l'eus pensé.

VICTOIRE acquise par diligence.

GAston de Foix, fort renommé en l'histoire Françoise & Italienne, ayant en l'an 1512. comme chef de l'armee de France en Italie, asseuré Bolongne par un prompt secours qu'il y mena en temps qu'on ne l'y attendoit pas, partit aussi tost de là pour aller en tres-grāde diligence au secours du chasteau de Bresse, la ville ayant esté prise le iour precedent par les Venitiens, ayant d'incroyable vistesse passé le Po à Stellate (d'où il envoya 150. lances & 500. pietons François pour la garde de Ferrare) passa soudain le fleuve du Mince, au pont du moulin, ayant presques au mesme temps envoyé demander passage au Marquis de Mantouë, ou pour ne lui donner loisir de se conseiller, lui faisant une si soudaine demande, ou afin que les compagnies Venitiennes fussent tant plus tard adverties de sa venue. De là il s'en alla le

iour d'apres loger à Nogere sur le Veronnois, & l'autre iour à Pontpesere, & à Treville, trois mille pres de l'Escale: où averti que Iean Paul Baillon, qui avoit conduit gens & artillerie des Venitiens à Bresse, estoit venu de Castel-franc avec trois cens hommes d'armes, quatre cens chevaux legers, & douze cens hõmes de pied, pour se loger à l'Escale, il y courut aussi tost pour l'assaillir avec trois cens lances & sept cens archers, le reste de l'armee marchant apres, parce qu'elle ne pouvoit aller si viste. Mais trouvant que Baillon estoit parti des une heure auparavant, il se mit à le suivre, sans s'arrester. Baillon avoit sceu que Bernardin de Montone, en la garde duquel estoit le pont fait à Albere, sentant que les François aprochoyent, l'avoit rompu, crainte d'estre par eux enfermé & par les Lansquenets qui estoyẽt dedans Verone. Baillon se mettoit dedans Bresse: mais ayant apris qu'un peu au dessous de Veroce ce fleuve se pouvoit passer à gué, resolut de le traverser. S'y acheminant il descouvre de loin Gastõ de Foix, & pensa que ce ne pouvoit estre qu'une partie de la garnison de Verone: la diligence incroyable de monsieur de Foix ayant devancé sa renõmee. Il y eut lors un rude conflict: dont la fin fut la desfaicte de Baillon & des siens, avec grande perte de tuez, de noyez, & de prisonniers. Les François ne perdirent presques personne: & le iour d'apres desfirent quelques chevaux legers des Venitiens, & en prindrẽt le chef prisonnier: puis sans perdre une heure de tẽps le 9. iour d'apres le depart de Bolongne, Gastõ de Foix avec l'avãt garde se logea dans le fauxbourg de Bresse, à deux traicts d'arbaleste loin de la porte de la Tour longue, & le reste de l'armee plus en arriere le lõg du chemin de Pesquaire.

Aussi tost qu'il fust logé, sans se dõner à lui mesme aucun loisir de respirer, il envoya une partie des gẽs de pied assaillir le monastere de S. Fridiane, à mi chemin du mõt au dessous duquel il s'estoit logé, & lequel mont estoit gardé par un regiment de paysans ramassez. Les pietons François, montans par diverses avenues, & favorisez d'une grosse pluye qui survint, laquelle empescha l'artillerie du monastere de tirer, desfirent & tuerent une partie de ces paysans. Le lendemain, Gastõ de Foix envoye

un

un trompette sommer ceux de la ville à se rendre vies & bagues sauves, exceptez les Venitiens. Leur respõse audacieuse lui fit tourner son armee de l'autre costé de la ville, pour estre pres du chasteau, & se logea au faux-bourg de la porte qu'on appelle de S. Iean. La matinee suivante, au poinct du iour, ayant choisi de l'armee plus de quatre cens hommes d'armes armez de pied en teste, & six mille fantassins Gascons & Lansquenets, il se mit à pied avec eux, & montant du costé de devers la porte de Pile, il entra sans resistance dans la premiere enceinte du chasteau, où les faisant quelque peu reposer & refraischir, il les acouragea par briefves paroles, mais pleines d'efficace, à suivre la victoire honorable & profitable, laquelle leur favorisoit en toutes sortes. Ce chef tant renommé pat tout, tant respecté de grands & petis, marchant à la teste des troupes, donna la poincte aux fantassins soustenus des hõmes d'armes, & descendans du chasteau trouva quelques gens de pied assez pres, lesquels avec l'artillerie essayerent de l'arrester. Mais il les fit retirer plus viste que le pas, & marchant de furie contre bas iusques à la place du palais, où les cõpagnies Venitiénes unies ensemble & bien serrees l'attendoyent avec grande resolution, l'on vint aux mains, & y eut une escrime sanglante & espouvãtable par un long tẽps, l'un des partis cõbattant pour son propre salut, l'autre pour la gloire & le gain de tant de richesses, dont une telle ville regorgeoit alors. La valeur de Gaston de Foix parut lors par dessus celle des autres chefs, finalement les troupes Venitiennes furent chassees de la place, apres avoir fait une merveilleuse defense: puis les victorieux divisez en deux bandes entrerent les uns par la cité, les autres par la citadelle, ausquels presque en chasque carrefour & quartier tant les soldats Venitiens & autres que le peuple faisoyent une courageuse resistance. Mais les François demeurans tousiours victorieux forcerent & chasserent par tout de devant eux leurs ennemis, & ne se mirent point à piller, sinon lors qu'ils se virent entierement les maistres de la ville: comme le general leur avoit commandé devant que descendre: ce qu'ils observerent de sorte, que si quelqu'un faisoit autrement, il estoit incontinent tué

par les autres. En ces rencontres, mourut de la part des François quelque nombre de gens de pied, & d'hommes d'armes: mais ce fut peu à comparaison des vaincus, qui perdirent bien 8000. hommes partie du peuple, partie des soldats & hommes d'armes Venitiens: presques tous les survivans furent faits prisonniers. Telle fut la victoire de ce grand guerrier, lequel peu de temps apres gaigna une autre belle victoire à Ravenne, laquelle estoit encore plus avantageuse à la France que la precedente, si ce chef poursuivant trop chaudement un bataillon d'infanterie Espagnole n'eust esté tué: dont s'ensuivit une merveilleuse desroute es afaires de France en Italie. *Fr. Guichardin* descrit amplement tout ce que dessus *au* 10. *li de ses histoires.*

L'histoire depuis cent ans abonde en exemples de surprises, resistances, desfaites & victoires diverses en plusieurs parties de l'Europe. Ce qu'il faut reserver aux volumes suivans.

VICTOIRE *cher achetee.*

TElle fut la victoire des François à Ravenne, l'an 1512. Telle la victoire de Maurice Electeur de Saxe en la bataille donnee à Albert Marquis de Brandebourg: d'Adolphe Comte de Nassau en Frise contre le Comte d'Aremberg: du Duc de Bourbon en la prise de Rome: de Philibert prince d'Aurange au siege de Florence: & d'autres chefs de guerre, desquels sera parlé ailleurs. Fermons nostre troisieme volume par la consideration de quelques victoires que nous avons surnommees grandes.

VICTOIRES *grandes.*

VAincre soi-mesme est la grande victoire, dit le sieur de Pibrac en l'un de ses quatrains. Les autres victoires sont voirement petites à un grand cœur, à un haut & magni-

magnifique eſprit : & tuer des hommes, ou les chaſſer devant ſoi, n'eſt pas acte ſi ſublime que le monde penſe. Le roi Louys douzieſme ſera plus priſé d'avoir vaincu ſoi-meſme que ſes ennemis. On recite que lui eſtant annoncee la mort de Charles VIII. par laquelle il eſtoit (comme le plus proche Prince du ſang) appellé à la couronne, ſur l'heure il ſe mit à genoux, pour remercier Dieu de la grande grace qu'il lui faiſoit, & le requerir entre autres choſes, qu'il ne lui ſouvinſt jamais de ſes ennemis, ni des injures qu'on lui avoit faites. Sollicité par quelques courtiſans de traiter rudement certains particuliers, il declaira que le Roi Louys douzieſme ne ſe vengeroit jamais des maux qu'on avoit procurez à Louys Duc d'Orleans. C'eſtoit ſa dignité precedente. Ce Roi ſe comporta de meſme depuis, comme ſes guerres d'Italie en font foi.

La remonſtrance du Marquis de Brandebourg à l'Empereur Charles cinquieſme au ſiege de Witeberg en Saxe (lors que le Duc d'Alve & autres conſeillers Eſpagnols condamnerent Iean Frideric Duc de Saxe à perdre la teſte, comme s'il euſt eſté criminel de leze Majeſté) eſt memorable & pleine de ſages avertiſſemens. Sire (lui dit-il) ſi vous ſuivez ceſte voix, aviſez comme le fait ſera pris par les eſtats de l'Empire : combien de malvueillance vous acueillirez ſur vous & ſur toute voſtre poſterité. Si vous voulez m'en croire (car ie ne fais eſtat de ce que les autres vous en conſeillent, à la façon de leurs pays) moderez voſtre advantage, & le meſnagez, comme il convient à voſtre grandeur. Ce vous eſt peu d'avoir ſurmonté par armes vos ennemis, ſi vous ne ſurmontez vous-meſme.

Il n'y a rien de plus valeureux, rien de plus excellent, ni plus digne de la majeſté de l'Empire. L'honneur d'une bataille gaignee apartient pour la pluſpart aux gens de guerre qui ont combatu pour vous : mais la gloire de vaincre ſon ardant courage, & par douceur ſurmonter ſon ennemi, apartient à vous ſeul. Si vous pretendez contenir l'Alemagne ſous voſtre obeyſſance, penſez qu'il y faut apporter benignité, non pas cruauté. Souvenez-vous que les anceſtres du Duc de Saxe ont jadis avec

grand honneur gouverné vostre Royaume paternel, mis heureuse fin à plusieurs grandes guerres que par le bienfait de l'oncle de vostre prisonnier, vous avez esté esleu & appellé d'Espagne, pour gouverner l'empire, & que tous les electeurs l'avoyent nommé Empereur, mais qu'il ne voulut l'accepter. Ce sage avertissement du Marquis eut assez d'efficace pour adoucir l'esprit heroique de Charles victorieux, son naturel genereux enclinant plus à douceur qu'à rigueur: comme aussi paravant il avoit resolu en soi-mesme de suivre les avis & effects pacifiques, plus asseurez que les cruels conseils de gens ne respirans que massacres, alterez du sang des Princes & de la noblesse. *Henri Merckel, en la description du siege de Magdebourg.*

Le fils de Charles le Quint, pour avoir creu les conseils sanguinaires, a perdu des hommes & des finances es guerres des pays bas, & es malheureuses entreprises contre la France & l'Angleterre, autant qu'il en faloit & suffisoit pour conquester tout le monde. Le reste est demeuré par les chemins. Tous les cruels conseils ont confondu leurs auteurs. Au bout de cinquante ans, vous les voyez à recommencer. Que peut-on dire à leurs descendans? Aprenez aux despens de vos devanciers, sinon vous perirez avec eux.

Ceste victoire de soi-mesme est recommandee par Monsieur le president de Thou en sa belle histoire de nostre temps, où il parle de ce duc de Saxe Iean Federic susmentionné, prisonnier de l'Empereur, & conduit en un chariot par les Espagnols avec Ernest Duc de Brunsuic. Representons le sens de l'histoire. Ce Prince mesprisoit genereusement son adversité: dont Ernest le tançant, comme s'il se fut roidi contre son mal-heur; mais pourquoi, lui dit le Prince, me tourmenterois-je de choses qui n'estans en nostre puissance, nous ne devons en faire estat, veu qu'elles ne nous concernent en rien? Ayant prononcé telles paroles devant tous, d'une constance admirable, voyant Ernest tirer un souspir du fond de la poitrine, il se tourne vers lui, & de plus basse voix, je vous donneroi (fit-il) volontiers le conseil que je pren pour moi-mesme, si vous en estiez capable. Or

com-

combien que vous n'ayez point tant de prise & de pouvoir sur vous, que d'en sçavoir cueillir consolation & obtenir repos d'esprit ; toutesfois i'estime ceci propre pour adoucir,& en quelque sorte contenter les troubles de la pensee humaine, comme sont la haine,l'amour de vengeance,le juste despit: c'est à sçavoir,que si un homme ne se peut maintenir par ses moyens propres contre un plus fort que lui,reste qu'il se munisse au dedans des beaux preceptes de sapience.Si donques vous estes contristé de n'avoir obtenu victoire, pour regagner l'avantage,equippez-vous de constance & mesprisez la calamité qui vous presse, vous arrachez la victoire à l'ennemi, & vaincu vainquez le victorieux.C'est le seur expedient de se venger de l'ennemi en la captivité presente. *Au 3. liv.de la* I. *partie de l'histoire de nostre temps,en l'an* 1547.M.de Thou adjouste, O le grand personnage qui par la confession de ses ennemis mesmes a esgalé les plus excellens Princes en benignité, liberalité, prudence & invincible grandeur de courage,meritant au reste d'estre preferé à plusieurs en ceci, qu'au jugement de tous par sa constance il a vaincu l'adversité !

Adjoustons quelque trait de la recommandation de Henri IV. Roi de France & de Navarre, qui ayant en tant de batailles,de rencontres, de sieges & prises de villes,desfait ses ennemis,pour couronner tant de trophees pardonné aux plus mauvais,les a contraint de magnifier pres & loin sa clemence : somme,en cest esgard,s'est magnifiquement vaincu soi-mesme. Chacun sçait ce qu'a fait depuis peu d'annees en çà le Roi de la grand' Bretagne,à l'esgard de certains M lords. Voyez ce qui en est amplement recité ci devant au chapitre intitulé *Delivrance excellente,&c.* dedans ce troisiesme volume.

Fin du Troisiesme volume.

QVATRIESME VOLVME *DES* HISTOIRES ADMIRABLES & Memorables.

ABSTINENCE de manger & boire.

OVTRE les exemples proposez de telle abstinence en trois endroits du premier volume, es tiltres d'Abstinence nompareille & memorable, de Ieusne merveilleux, & de personnes qui vivent long temps sans boire ni manger, considerons ceux qui s'ensuivent. Cardan recite qu'un Escossois melancholique & de petit sens, ayant esté detenu prisonnier quarante iours entiers en la tour de Londres sans manger; puis apres pour son premier repas il usa de laict, qui lui servit de viande & bruvage. *Au 8. livr. de la diversité des choses, ch. 43.*

Vn autre Escossois, ieune homme, rousseau, de constitution bilieuse, s'offrit volontairement à faire abstinence, sous promesse d'en estre recompensé. Il fut gardé onze iours entiers, durant lesquels il ne gousta d'aucune viande. Quelquesfois il s'en abstenoit trois semaines, voire un mois entier. C'estoit du temps de Clement VII. Pape. Il receut un present de ceux qui en firent l'espreuve. *Cardan au livr. de la forme de l'homme, en son œuvre de la subtilité.*

Leonard de Pistoye peu à peu gaigna cela sur soi-mesme, qu'il ne mangeoit qu'une fois la semaine, & comme nous faisons en un repas ordinaire. *Au mesme livre.*

Cælius Rhodiginus escrit qu'un Neapolitain de la maison des Tomacelles ne beut onques en sa vie, qui fut assez longue. *Au treiziesme livre, chapitre vingt-quatriesme.*

Alfonse Roi de Sicile & d'Arragon buvoit fort peu & presque point de vin, sinon fort trempé & à demi

d'eau, disant que le vin estouffoit la sagesse, & qu'il se souvenoit des maux avenus à Alexandre le grand, par l'yvresse mere de paillardise & de fureur. *Antoine de Palerme au deuxiesme livre.* Son armee estant une fois en pieds, attendant le combat, sans avoir dequoi repaistre, on lui fit present d'un raifort & d'un petit fromage, dont il remercia celui qui le donnoit, sans le vouloir prendre, disant que ce seroit chose mal seante à un Roi de manger chose quelconque, & que son armee fust à ieun. *Au 3. livr.*

Emanuel Roi de Portugal ne but iamais vin, & s'abstenoit de manger es iours qu'on appelle iours de ieusne. *Osorius au douziesme livre de l'histoire de Portugal.*

Henri Glarean, Suisse bien renommé à cause de son erudition, se trouvant en un festin fut importuné de certain, selon la coustume du pays, de faire raison, c'est à dire boire d'autant. Henri repart, en quelle estime m'avez vous? d'homme sçavant & sage, dit l'autre: ne me pressez donc, repliqua le sage & sçavant, mais permettez que ie boive à ma soif, de peur que je sois estimé plus beste que mon chien, lequel ne boit sinon quand il en a faute. *Thomas Plater au rapport de Zuinger en son theatre, livre deuxiesme du neufiesme volume.*

Iean Iovian du Pont tres-docte & riche Neapolitain se contentoit d'un mets & peu garni. Enquis pourquoi? je m'abstien, dit-il de manger, afin que les medecins ne s'approchent de moi. *En ce mesme livre & volume.*

Verone estroittement assiegee par l'armee Venitienne & Françoise, l'an mil cinq cens seize, & defendue au nom de l'Empereur par Marc Antoine Colonne, la ville se vid reduite à grande disette de vivres. Marc Antoine recevoit presques d'ordinaire à sa table les colonnels & capitaines de la garnison: mais en l'espace de quarante iours il n'eut autre bruvage que de l'eau. Ceste abstinence, iointe à beaucoup de douceur, esmeut tous les autres à l'ensuivre & supporter alaigrement leur condition. *Paul Iove en ses histoires.*

Le Roi Sigismond de Pologne des son enfance jusques à sa vieillesse ne but point de vin, mais de l'eau pure. Sur sa fin les medecins lui conseillerent d'user

d'un

d'un peu de vin : ce qu'il fit, mais fort sobrement. *Mart. Cromer.*

Pierre de la Ramee, docte personnage, en son enfance descendit en la cave de son pere, & y but tant de vin qu'il tomba comme mort aupres du tonneau. Depuis il abhorra si fort le vin l'espace de vingt ans & plus, qu'impossible fut lui en faire gouster. Devenu malade, il en gousta par l'avis des medecins. *Zuinger au 5. livre du 2. volume de son theatre.*

I'ai veu souvent une damoiselle qui a vescu long temps, laquelle en santé ne beuvoit que de l'eau pure: en maladie usoit du meilleur vin qu'on lui pouvoit trouver, & s'en portoit mieux. *Extrait de mes Memoires.*

Vn personnage riche & eslevé en honneur entre ses concitoyens, lequel i'ai veu en ma jeunesse, se trouvant en un festin nuptial but outre l'ordinaire. Apres soupé, tout joyeux il voulut danser: mais le vin le fit tourner si court, qu'il tomba tout de son long sur le planché, faisant rire l'assistance. Depuis il ne but jamais vin: & si vescut long temps apres en tres-grande modestie. *Extrait de mes Memoires.*

On a veu de nostre temps à Venise un homme, qui en l'espace de six semaines entieres ne mangea, ni ne beut, ne gousta viande ni liqueur quelconque. Vne nonnain à Rome, nommee Colombe, veillee de pres s'abstenoit de boire & manger plusieurs mois durant, dont les Cardinaux faisoyent un miracle. *Alexandre Benedict medecin à Verone, au 12. livre, des maladies corporelles, ch.10.* La consideration de ces Abstinences admirables a esmeu plusieurs doctes Philosophes & medecins d'en discourir modestement & par escrit: ce que ie ne preten representer. Il me suffit de representer ce qui est avenu, laissant la recerche des causes, à qui voudra y entrer.

Monsieur Ioubert, medecin du Roi & premier docteur en l'Academie de medecine à Montpellier en ses Decades explicant le deuxiesme Paradoxe de la premiere Decade, propose les exemples suivans. 1. I'ai aprins (dit-il) qu'il y a dans Avignon un vieillard de soixante ans, qui rarement & par longs intervalles passera cinq, six, dix iours, & plus encor sans manger.

2. On a veu en Espagne une fille aagee de vingtdeux ans qui pour toute nourriture ne beuvoit que de l'eau. 3. Monsieur Rondelet medecin, dit le mesme d'une fille de dix ans, laquelle parvenue en aage nubile fut mariee & fit de beaux enfans. 4. Bocace escrit que l'on a veu femme s'abstenant de boire & manger l'espace de trente ans. Pierre d'Apone fait mention d'une Normande qui vescut ainsi dixhuict ans durant. Item d'un prestre à Rome, quarante ans.

ACCIDENS divers, memorables.

LE siege de Montauban, ville renommee, sous le regne de Louys XIII. Roi de France & de N. contient des particularitez notables recueillies soigneusemét par I. I. D. tesmoin oculaire. Ie me contenterai d'en tirer deux ou trois pieces seulement, extraites des pages que ie cotterai au lecteur. En la page 101. & 102. Il parle ainsi. Le 8. de Septemb. 1621. un boulet de canon des assiegeás ayant percé la porte de Montmirat, enfile la rue, rompt la teste à un enfant de six ans, à un autre les cuisses. Ces deux enfans estoyent sur une charette où ils passoyent le temps. Le boulet bondit de là contre la croisee d'une fenestre, en emporte la moitié, rebondit sur un toict opposite, reduit les tuilles en poussiere & en esclats, met tout le voisinage en frayeur, remplit la ruë des cris des meres desolees voyans leurs miserables enfans, ainsi fracassez. Vn autre coup porte dans la maison du receveur d'Aliés: mais fut plus favorable à deux de ses filles, l'une malade dans le lict, l'autre lui faisant quelque service. Le boulet rompt la grille de la fenestre de la chambre, & iette l'un des barreaux rompus contre l'une des colonnes du lict, qu'il met en pieces, & passe à quatre doigts pres du visage de celle qui servoit sa sœur malade qui n'en eut que la peur. A ces merveilles i'en adjouste deux autres, non moins memorables. Vne autre bale de canon, bruyant le long de la ruë du vieux Temple, emporta de son vent le chapeau d'un vieillard, apuyé sur son baston,

tua un asne pres de lui, mit en quartiers une assez grande pierre, sans offenser deux ou trois damoiselles assises à un pas de là : vola encor jusques au bout de la ruë, perça la fenestre d'une maison, & perdit sa violence dans le lict d'une femme blessee, sans lui faire autre mal. Dans le bastion de Rohan un soldat courant, pour aller sçavoir ce que son capitaine Peyrebosc avoit à lui dire, comme il levoit le pied, un boulet lui passe par dessous, prend le soulier par l'un des costez de la semelle, & le lui emporte, sans autre dommage que de quelque douleur que les nerfs en ressentirent.

Peu de jours apres, un des principaux en l'armee royale fit tenter un passage avantageux aux assiegeans. Les assiegez cõmencerent lors un tric-trac de mousquetades qui tint deux heures sans interruption, & fit donner du nez à terre à plus de deux cens assiegeans. Mais les assiegez, (qui lors ne perdirent que dix soldats (estimerent leur perte plus grande, à cause de M. Daniel Chamier premier Ministre de l'Eglise de Montauban, tué d'un coup de canon à l'entree du bastion du Paillas. Deux jours auparavant il avoit failli d'en estre atteint dans sa maison. Mais ce jour de sa mort (qui estoit un Dimanche) il predit au matin ce qui lui avint sur le soir. An. Iosien, son collegue, lui demanda au temple, si c'estoit pas à lui de prescher à l'apres-disnee ? Nullement, dit Chamier : ne sçavez-vous point que c'est le jour de mon repos. On remarque encore qu'en sa predication du jour precedent sur le 34. vers. du 37. chapitre d'Esaie, il appliqua à Montauban la promesse de delivrance que fit le Prophete de la part de Dieu à Ierusalem assiegee par Rabsaké general de l'armee de Sennacherib; repetant avec grande vehemence ces mots, *Non, ils n'entreront pas : ils s'en retourneront par le chemin qu'ils sont venus.* Ainsi il laissa pour lors ses auditeurs pleins de confiance contre les apprehensions du siege, & le lendemain la mort les remplit de regret, pour la grande perte qu'ils faisoyent. L'ennemi au contraire, qui la sçeut presque aussi tost que les assiegez : tesmoigna par les brocards qu'il leur donna la nuict suivante, combien ce coup lui estoit agreable. Mais certainement

c'est la folie des plus grandes folies, qui puisse tomber en l'esprit de l'homme, d'estimer que Dieu conduise ses œuvres & ordonne de la vie & de la mort selon les passions qui nous agitent. Les effects de sa Providence sont si hauts que le sens humain n'y peut atteindre. Mais ie di qu'en la derniere prediction Chamier a esté poussé par l'Esprit de Dieu pour appliquer à Montauban ce que l'avenement verifia bien tost apres.

Outre plus, ceci est digne d'admiration, que ce grand personnage mourut en lieu, où il sembloit que nul coup de Canon, nul coup de mousquet ne pouvoit venir, & se trouve frappé d'un boulet marqué d'un C. Au mesme bastion, dans le milieu du danger, un autre boulet tranche la coupe du chapeau d'un soldat, & le poil de la teste plus net qu'à coups de rasoir, sans lui entamer la peau. Ie di ce que i'ai veu (adjouste l'autheur) & ne puis penetrer dans la raison de ceste diversité, qu'un coup soit si desastreux, & l'autre si favorable. Il faut doncques se taire, puis que Dieu l'a voulu ainsi. Quant aux pertes receues par les assiegeans devant Montauban, & aux divers discours qui en ont esté publiez, ioints à leur retraite, le lecteur curieux pour saouler sa faim, dans le septiesme Tome du Mercure François depuis la page 817. jusques à la 893. Nostre intention n'est pas de faire si longs discours.

ACCIDENT *estrange.*

L'An mil cinq cens sept, un jour que le ciel estoit fort serein, comme les ouvriers commis par la seigneurie de Venise à la confection, garde, & reveuë des pouldres à canon, estoyent apres à serrer grande quantité d'icelles en des cofres de bois, une estincelle sortant d'un coup de marteau donné sans sçavoir comment, tomba dessus un grand monceau de celle pouldre, si promptement qu'avec un tonnerre & tremblement de terre du tout effroyable elle enleva la salle où estoyent ces cofres, fracassa les parois & le toict d'icelle, emporta les plan-

planchers & poultres au haut & au loin en divers endroits : couvrit en un instant toute la ville de fumee sulphuree, au grãd estonnemẽt de tous les habitans d'icelle. Les seigneurs, lors en cõseil, effrayez de l'accidẽt, descendirent de leur chãbre en la grand' place. Par la violence du feu soudain & par les ruines du lieu, dont les esclats, de pierre & de bois, enlevez fort haut tomberent aussi à plomb en divers endroits, plusieurs charpentiers avec leur maistre, & grand' nombre d'autres personnes de diverses qualitez, perdirent lors les vies. *P. Bembe au septiesme livre de l'histoire de Venise.*

Vn jeune homme Sicilien induit par Pierre Mocenigue admiral de Venise, entreprit un exploit merveilleusement hardi. Il contrefit le vendeur de pommes, dont ayant chargé un esquif, s'approcha de la flotte des Turcs anchree au port de Gallipoli, & passant le jour à la vente de ses pommes, la nuict suivante mit le feu à l'arsenal des Turcs qui fut bruslé avec cent galeres. Ce jeune hardi fut prins & quelques siens compagnons, tous sciez vifs à Constantinople par sentence du Sultan. *M. Antoine Sabellic au neufiesme livre de sa troisiesme Enneade.*

En la conqueste de l'isle de Cypre empietee des Turcs l'an 1571. apres la prise de Nicosie, les Bassas & autres chefs voyans que la flotte de Venise ne paroissoit point, s'acouragerent plus que devant, & conclurent d'envoyer leurs vaisseaux (lors comme inutiles) hiverner à Constantinople, ou en quelque port de l'Archipelague. Pour s'insinuer tant plus avant en la bien-vueillance de Sultan Selim, ils emplirent le galion de Mahumet premier Bassa, chef de l'armee Turquesque en Cypre, & deux autres grandes galeres, de femmes & jeunes enfans prins à Nicosie, avec des meubles precieux qui avoyent esté trouvez. Or commes ces vaisseaux estoyent prests à desmarer, & qu'on vouloit tirer du galion quelques caques de pouldre à canon pour les envoyer à Mustapha, qui en avoit afaire, quelque personne (on dit que ce fut une damoiselle de Nicosie, prisonniere avec les autres) preferant la mort à une infame servitude, trouva moyen de mettre le feu aux pouldres, de sorte qu'en moins de

rien le galion, les deux galeres, tous ceux & celles qui e-stoyent dedans avec le butin furent brisez : les pieces & equippages des vaisseaux coulerent en partie au fond de la mer, le reste sauvé du feu flottant à l'avanture, pour tesmoin de cest accident. Le patron du galion & trois prisonniers seulement se sauverent en terre pour en porter les nouvelles à Mustapha & aux Turcs. *Histoire de la guerre de Cypre.*

ACCVSATEVR *faux, descouvert & puni.*

LEs François ayans assiegé Naples environ l'an 1527. certains mal-vueillans essayerent d'oster la vie & l'honneur à Fabrice Maramaux, capitaine Neapolitain, par l'artifice declairé en l'histoire comme s'ensuit. Vn gendarme de la duché de Benevent cõtrefaisant le François avec une croix blanche en sa casaque, fit une course avec quelques autres, & se jettant en une embuscade d'Espagnols fut pris & mené à Naples, où il accusa Fabrice de trahison & d'avoir promis livrer une porte aux ennemis. Ce bruit semé d'oreille en oreille s'espandit avec divers prejugez ; mais le Prince d'Aurange fit serrer ce gendarme. Les Neapolitains griefvement offensez de tel blasme imposé à un gentilhomme de valeur, d'ancienne & noble race, fidele serviteur de l'Empereur Charles cinquiesme, & ne pouvans supporter qu'un tel personnage courust risque de sa vie & de plus encor, solliciterent & poursuivirent si chaudement cest afaire, qu'ils obtindrent arrest du Prince, portant que l'accusateur seroit preallablement appliqué à la question ordinaire & extraordinaire pour voir s'il oseroit perseverer en sa premiere deposition, devant que presser par torture le capitaine Maramaux. En l'execution de l'arrest, le calomniateur pressé beaucoup plus rudement qu'il n'avoit pensé, ne pouvant plus soustenir les tourmens, confessa que par argent il avoit esté corrompu par les ennemis de Maramaux, pour tra-

tramer ceste fausse accusation. Il fut mis en quatre quartiers, selon la loy de Talion. Quant à l'accusé, son innocence fut publiee par tout, & lui restabli en ses estats & dignitez precedentes, maugré les oppositions de grands & petis, envieux de sa vertu. *P. Iove es histoires de son temps liv.26.*

ACQVISITION iniuste.

IAques de Sirck, Archevesque de Treves, Prince electeur de l'Empire, personnage de grand conseil, mais un peu trop avare, ayant un jour obtenu de l'Empereur Frideric troisiesme, pere de Maximilan premier, beaucoup de grands avantages, s'enhardit de demander encores des surcroists plus grands que les premiers. Mais l'Empereur lui estourdit son avarice d'un seul coup de langue, lui disant, Si vous ne faites fin de demander, je trouverai bien tost la fin de vous esconduire. *Æn. Sylvius au 2. liv. des faits d'Alfonse.*

Vn gendarme en l'armee du Roi Alfonse d'Arragon, nommé Iean de Calagurie, ayant esté pris des ennemis en quelque rencontre, & par eux relasché de prison, se presenta tost apres au Roi, lui demandant plusieurs dons qu'il obtint, en recompense (disoit-il) de ses pertes. Ayant prins congé, le Roi dit à ses amis, Ie puisse mourir si je n'ai craint que mon gendarme ne me priast que je lui donnasse ma femme. *Ant. de Palerme au 2. livre des faits & dits de ce Roi.*

Vn autre gendarme ne cessant de tirer argent sur argent des mains de ce bon Prince, gaspilla bien tost toute ceste largesse: puis revint à la queste. Mais le Roi lui dit, Si je continue à te donner ce dont tu m'importunes, je m'apauvrirai plustost que je ne t'enrichirai. *En ce mesme livre.*

Louys Roi de Hongrie, beau frere de l'Empereur Charles cinquiesme, paroissoit si liberal, qu'il ne refusoit rien à personne. Ceste beneficence royale induisit plusieurs courtisans à pratiquer une nouvelle maniere d'acquerir

merveilleusemẽt injuste: car si tost que ils descouvroyẽt quelque Seigneur portant collier ou chaine d'or, ou vestu de drap d'or ou longue robe à la Hongroise, ils couroyent soudain demander au Roi quelque piece de ce riche equipage. Nul Seigneur n'osoit rien refuser au Roi, lequel donnoit incontinent ce butin aux pillards, qui beoyent & abayoyent apres. *I. Dubrav en l'histoire de Boheme, livre trentetroisiesme.*

Charles cinquiesme n'estant pas encores Empereur, mais simple Roi d'Espagne, durant les quatre premiers mois de son regne, & fort jeune encor, laissa plusieurs Flamens & Espagnols se jouër si rudement autour de ses finances, qu'ils en tirerent plus de huit millions de ducats. C'estoit peut estre un presage de l'abondance d'or que le Peru fournit depuis à l'Espagne. Mais en fin les grands entasseurs & acquesteurs ont fait petis monceaux. *Alvarts Gomecius* fait mention de ces artifices de cour en l'histoire *du Cardinal Ximenes.*

Erasme de Roterdam estant pour quelques afaires allé à Cologne sur le Rhin, les seigneurs de la ville lui envoyerent par honneur du vin de present en des pots de terre, que l'on ne redemande point. Lui s'esbahissant de telle ceremonie, en demande la raison. On lui respond qu'autresfois la coustume estoit d'envoyer le vin en des pots d'argent: & que la ville ayant fait cest honneur à certain gentilastre de la bande de ceux qui se glorifient d'estre oiseaux de proye, il partit le lendemain de Cologne sans dire à Dieu, n'ayãt pas oublié les pots d'argent. Les Seigneurs lui ayans envoyé homme pour le prier de les rẽdre, il en fit refus, disant qu'on les lui avoit donnez de franche volonté, qu'il en avoit remercié la seigneurie, & accepté de bon cœur ce present. Que les seigneurs faits sages par tel afront avoyent changé l'ancienne coustume. *Erasme en ses Apophthegmes.*

AFFE-

AFFECTIONS *desreiglees, griefvement punies.*

VN gentilhomme Normand general de quelque flotte, preste à faire voile vers la Floride, fut prié instamment par une siene sœur damoiselle mariable & belle, lui permettre de faire le voyage avec lui, qui combatu de diverses pensees, en lieu de commettre sa sœur à quelque sage parente ou honnorable dame pour la garder, la fit embarquer en son navire. La flotte contenoit plusieurs curieux de voir, entre lesquels le general receut un jeune gentilhomme de belle esperance. Peu de temps apres l'embarquement ce jeune gentilhomme & la damoiselle s'amouracherent l'un de l'autre, manians cest afaire avec beaucoup de ruses & d'artifices, sous promesse de mariage, sans en descouvrir trait quelconque ni au general ni à autre quelconque de la flotte. Les estouppes si proches du feu, sans appeller prestre ni clerc, & sans autres ceremonies que de leur passion desreiglee consommerent leur miserable mariage: dont l'effect aparut tost apres, en la grossesse de la damoiselle, qui tancee rudement par son frere, essaya de s'excuser sur son mariage pretendu avec le gentilhomme. Sur ce le general qui la paissoit de douces paroles, fit tant qu'il sceut le nom du malavisé, lequel il endormit d'une promesse de solennization des nopces. Le general leur gardant une arriere pensee, s'e descouvrit à quelques siens capitaines & amis les plus affidez.

Sur ces entrefaites, la mer paravant irritee devenue bonnasse, la flotte descouvrit une isle fort bocageuse habitee de bestes sauvages seulement, que l'on voyoit venir au bord de la mer, sans se donner peur de la presence des hommes. Le general, empoignant ceste occasion, faignit vouloir y faire aiguade, & donner quelques tresves aux grandes fatigues des capitaines, officiers & autres estans en ses navires, qui durant trois mois entiers n'avoyent point eu de relasche sur l'Ocean. Les malavisez s'en esjouissoyent, ne voyans pas ce qui leur pendoit

à l'œil. Car le general ayant en diligence fourni d'eau douce les vaisseaux, fit rentrer chascun, hors-mis les nouveau-mariez qui furent laissez dedans ceste isle, pour en demeurer seigneurs, leur laissant quelques vivres, habillement, meubles pour leur vsage, fuzil, pouldre à canon, armes defensives & offensives, pour se prevaloir contre les bestes sauvages. Comme la flotte desmaroit le General leur dit, Puis que sans ma permission vous avez tramé vostre mariage, achevez-le tout-seuls, & tout à loisir digerez vostre indiscret & precipité dessein. A mon retour vous me direz des nouvelles du succes de vos afaires en ceste solitude. Lors les pilotes prindrent le large, pour gaigner le haut, sans plus entendre les cris des exilez. Eux esperdus de si rigoureux traitement, demeurerent tout le soir immobiles, sans sonner mot quelconque l'un à l'autre, & tenans tousiours les yeux fichez sur la mer. En fin sortans comme d'un profond dormir commencerent à deviser, s'acoller & caresser, louans Dieu qui les chastioit ainsi de leur faute. Au demeurant la necessité leur commanda de bastir comme ils peurent une logette pour se mettre à couvert du soleil, des vents & pluyes. Et pendant que le mari alloit à la chasse, la femme aprestoit à manger, & tous deux ensemble veilloyent pour se garantir de la fureur des bestes sauvages, & des illusions de quelques malins esprits errans par ce desert espouvantable. Par succession de iours ils s'asseurerent, & iouirent de quelque repos: & au bout de deux mois en leur solitude la damoiselle acoucha d'un fils que le pere baptisa. Mais n'ayans pour nourriture que des herbes & racines, le laict se tarissant es mammelles de la pauvre mere, l'enfant mourut à faute de nourriture. Le pere acablé d'ennuis se maintint neantmoins jusques au bout de l'an de ce rigoureux bannissement, & trespassa au grand estonnement de la miserable damoiselle, qui se voyant seule en l'estendue d'un grand pays, sentir de terribles secousses en son ame. Neantmoins apres avoir enterré son mari au pied d'un arbre, elle essaya de se desennuyer à la chasse, & à se promener au long du rivage, en intention de descouvrir quelque vaisseau, sur l'esperance de retourner en Normandie. Elle demeura un an

entier en tel exercice apres la mort de son mari, toute sa beauté se passa, ses habillemens se pourrirent, ses cheveux flotterent au vent, n'ayant plus coife ni linge ni tresse pour les enveloper, ni autre pensee que de finir ses jours au pied de l'arbre où gisoit son mari. Mais par la providence misericordieuse de Dieu, qui subvient aux cœurs desolez & humiliez, deux navires de Normandie parurent à ceste damoiselle, lors que moins elle y pensoit. Ce fut lors à leur faire signe des mains, pour supleer au defaut de sa foible parole, qui ne pouvoit estre entendue de si loin. Les marchans qui craignoyent quelque surprise de pirates, firent du commencement difficulté de s'en aprocher: toutesfois sur l'instance de la pauvre suppliante en son appel, il lui envoyent leur esquif. D'arrivee les matelots pensoyent que ce fust quelque fantosme, mais à l'aproche, ses contenances, sa voix, & le langage qu'elle leur tint la firent reconoistre, tellement que chargee en l'esquif, & amenee aux navires, elle y fut consolee, acouragee, & avertie du deces de son frere, mort six mois auparavant. Or avant qu'entrer en l'esquif, elle courut ficher un bois en croix sur la fosse de feu son mari, & par le support de Dieu revenue au port de Diepe, se retira en sa maison au pays de Caux, où elle vescut quelques annees, ressentant plus je ne sçai quoi de farouche, à cause du desert où elle avoit esté releguee, que de son premier air de France. Sa gayeté & vigueur naturelle moururent en l'Isle sauvage, où pour recompense Dieu la fortifia, garantit & maintint au milieu des incommoditez, miseres, dangers, apprehensions, frayeurs & horreurs qui l'environnerent en ceste effroyable solitude, specialement depuis la mort du gentilhomme qui l'avoit precipitee en ceste lamentable captivité. *Extr. du 2. liv. des hist. apariees, ch. 37.*

AMBASSADEVRS cruellement traitez.

IEAN Basilide grand Duc de Moscovie, né l'an 1528. receu Duc l'an 1552. mort l'an 1584. durāt le temps de sa domination n'a fait gloire que d'insolence barbare &

de cruauté enragee. Sigismond Roi de Pologne lui avoit envoyé deux grands Seigneurs, conseillers en son privé conseil, asçavoir Iean Cretossin, Palatin d'Inouvladislavie, & Nicolas Talvois Castellan de Samogitie, pour traiter avec lui d'afaires d'importance. Le Duc foulant aux pieds tous droits des gens, de nature, d'honneur, fit des outrages tant & plus à ces nobles Ambassadeurs, jusques à despouiller & mettre comme en chemise un gentil-hōme Polonois de leur suite, lui retenant avec beaucoup d'indignitez des joyaux de grand prix qu'il lui avoit monstrez. D'avantage, il confisqua plusieurs marchandises fort precieuses à certains negociateurs qui estoyent aupres de ces Seigneurs. Et pour ne rien oublier d'insolence furieuse, fit en presence d'iceux tailler en pieces leurs chevaux, au mespris indicible du Roi de Pologne & de tous ses sujets. *Paul Oderborn au 1 liv. de la vie de Iean Basilide grand Duc de Moscovie.*

Bonfinius rapporte que quelques Ambassadeurs envoyez de la part du Sultan Turc l'an mil quatre cens soixante quatre à Dracula Prince de Walachie, pour avoir tenu leurs testes couvertes à leur mode, en parlant à ce Prince, furent par son commandement traitez avec telle cruauté, qu'il fit attacher de trois cloux de fer sur leurs testes les turbans qu'ils portoyent. Ce ne fut pas pour subsister gueres en vie. Il ne demeura pas long temps sans estre salarié de telles cruautez & d'autres non moindres : car finalement il fut attrapé, mis à mort, & sa teste portee au Turc. *Livre dixiesme de la troisiesme Decade de l'hist. de Hongrie.*

APPARITIONS *effroyables.*

LE Roi Henri IV. avoit trois comptes en sa bouche qu'il nous a fait plusieurs fois entre ses plus privez: l'un de quelque horreur, où le Roi Charles IX. l'avoit mené, & cestui-là jamais en public, mais bien les autres deux, desquels le premier se presente sur ceste matiere, & y a eu force tesmoins apres sa mort, qu'il ne faisoit

soit jamais ce discours qu'en sentant & leur monstrant ses cheveux herissez. Huict jours apres le massacre, il vint une grande multitude de corbeaux s'apuyer, les autres croacer sur le grand pavillon du Louvre. Leur bruit fit sortir gens pour les voir, & les dames bigottes firent part au Roi de leur espouvantement en la nuict suivante de ce jour: le Roi deux heures apres estre couché, sauté en place fit lever ceux de sa chambre, & envoya querir son beau-frere entre autres, pour ouyr en l'air un bruit de grand esclat, & un concert de voix criantes, gemissantes & hurlantes, meslees parmi d'autres voix furieuses, menassantes & blasphemantes: Le tout pareil à ce qu'on avoit ouy la nuict des massacres. Tels sons furent si distincts & articulez, que le Roi, croyant un desordre nouveau sur ceux de Montmorenci fit appeller des gardes, pour courir en la ville & empescher le meurtre. Mais ceux-là ayans rapporté que la ville estoit en paix,& l'air seul en trouble. Le Roi demeura troublé, principalement, pource que ce bruit de sept jours fut continué tousiours à mesme heure, au commencement de Septembre, mil cinq cens septante deux. Le troisiesme compte se trouve en la mort de Charles Cardinal de Lorraine, comme s'ensuit.

Le Roi Henri troisiesme revenu de Pologne en France, peu de temps apres la mort de Charles neufiesme, son frere, emporté du monde en son lieu le jour de Pentecoste sur le soir. L'an 1574. estant en Avignon, sur la fin de Decembre, y mourut Charles Cardinal de Lorraine, esprit sans bornes, homme tres-riche, craintif de sa vie, prodigue de celle d'autrui; pour le seul but qu'il a eu en vivant, d'eslever sa race à une des-mesuree grandeur. Sa mort fut signalee par deux prodiges: le premier fut la plus horrible tempeste qui ait esté de memoire d'homme. Car les vents furent remplis d'une fulguration si puissante, qu'en plusieurs endroits, & notamment au logis où il mourut quelque chose plus violente que le vent arracha & emporta en l'air les grilles & fenestres. La Roine mere s'estoit mise au lict de meilleure heure que de coustume, ayant à son coucher, entre autres

personnes de marque, le Roy de Navarre, l'Archevesque de Lyon, les Dames de Rets, de Ligneroles & de Sauves lesquelles ont confirmé ce discours : comme elle estoit pressee de donner le bon soir, elle se jetta d'un tressaut sur son chevet, mit les mains devant son visage, & avec un cri violent appella à son secours ceux qui l'assistoyent, leur voulant monstrer au pied du lict le Cardinal qui lui tendoit la main, elle s'escriant plusieurs fois, *Monsieur le Cardinal, ie n'ay que faire de vous.* Le Roy de Navarre envoye au mesme temps un de ses gentils hommes au logis du Cardinal, qui rapporta comment il avoit expiré au mesme poinct, sans avoir respondu à ses confesseurs & consolateurs, sinon quatre mots (Monsieur Sainct Denis Areopagite) repetez plusieurs fois.

Ce que dessus est recueilli & descrit de l'histoire vniuerselle du Sieur d'Aubigné, Tom.2. Liu.1.ch.6.& au liu.2.du mesme Tom. ch.12. A quoi ie vai ioindre ce que i'ai leu es meditations historiques de M. Philippe Camerarius, docte Iurisconsulte, & conseillier au Senat de Nuremberg, sur la fin du 10.cha.de son 4.livre, Tom.1. je pourroi (dit-il) aisément nommer, & faire voir en mon voisinage, lors que i'escrivoi ceci, un homme renommé, & adroit au maniement de beaucoup d'afaires, lequel on gardoit estroittement & des long temps comme prisonnier: pource que de fois à autre, il est agité d'un esprit merueilleusement estrange & impetueux. Quand il a l'entendement rassis, si quelques uns le vont voir, il les saluë par leurs propres noms & surnoms, quoi qu'il ne les ait jamais veus auparavant, discourt avec eux, en termes elegans de leurs parentages, alliances, devises, & armoiries, ne plus que s'il avoit toute sa vie hanté en leurs maisons. S'il entre en cholere, il mesle à la traverse des mensonges & vilains mots. Mais d'autrefois aussi l'on lui oit dire merueilles. Entre autres, l'on remarqua qu'au temps des massacres de France, en l'an 1572. c'est homme eut des visions estranges : dont il estoit aisé de recueillir que l'on manioit de terribles afaires quelque part. Entre autres, la nuict du 24. iour d'Aoust en ceste annee-là, cest homme s'escria souvent, voyez, voyez les troupes de diables qui s'assemblent de divers pays, & s'amassent en

l'air,

l'air,faiſans feſte les uns aux autres, & ſautans de joye, pour eſtre venus à bout d'un afaire qu'ils manioyent des long temps,& avoir executé une cruauté extraordinaire. Ie les voi, je les voi, courans ça & là,par l'air. Puis il adjouſta, Tout ceci s'eſt fait & executé hors de l'Alemagne.

APPARITIONS prodigieuſes.

NOus conoiſſons (ce dit le meſme ſieur Camerarius en ce 4.livre de ſes meditations, cha.13.) des nobles & illuſtres familles, leſquelles ont certains avis & indices de la maladie extreme, du peril ou de la mort de quelqu'vn de leurs parens, ſoit qu'icelui ſoit pres d'eux, ou en pays lointain. Louys Lavater produit divers exemples à ce propos en ſon œuure de l'aparition des eſprits.Entre autres il allegue de Cardan, qu'il y a une noble famille à Parme, de laquelle quand quelqu'un vient à mourir, on void touſiours en la ſalle de la maiſon une vieille femme aſſiſe ſous la cheminee. Vne fois elle fut aperceuë, lors que certaine ieune Damoiſelle de ceſte famille eſtoit malade, à l'occaſion de quoi on la jugea morte:toutesfois elle recouvra gueriſon : mais en lieu d'elle un autre de la meſme maiſon mourut ſoudainement. Les Marquis d'Eſt, depuis Ducs de Ferrare, ont par un long temps,remarqué le meſme en une Abbaye, où eſtoit enſevelie Beatrix d'Eſtique de leur famille. Car ſi toſt qu'il devoit avenir quelque choſe de nouveau à leur maiſon, l'on entendoit en la chapelle de ceſte dame force tintamarres, & le corps d'icelle couché à l'envers ſe trouvoit ſur l'vn des coſtez. Il y a des Princes d'Alemagne qui ont des preſages & marques naturelles,apparentes & retentiſſantes devant & environ le iour de leur treſpas : comme des extraordinaires rugiſſemens de Lions & abois de chiens, des tumultes & bruits effroyables de nuict es chaſteaux, des cloches & horloges qui ſonnent hors heure, & autres indices, dont l'on ne ſçauroit rendre raiſon.

I'ai ouy raconter à un Prince, qu'il avoit en ses terres une fontaine d'eau vive & un ruisseau qui en decoule incessamment. Quand elle descroit c'est presage de cherté de vivres: si elle tarit, ce defaut signifie famine.

Il avient souventesfois aussi es convents, que l'on void es Eglises des fantosmes sans teste, vestus en moines & en nonnains, assis es chaires des vrais moines & nonnains qui doivent bien tost mourir. Aussi ai-je conu des gentilshommes, qui confessent que ce leur est adjournement personnel à sortir du monde, si certaine fontaine, autrement fort nette & claire, est inopinément troublee par un vermisseau inconu. Vne autre noble famille tient à mesme presage les avallanches profondes (si elles survienent) de la terre proche de son chasteau, ou de portion de son territoire. En Boheme se void un fantosme de femme vestue en dueil en certain chasteau apartenant à une illustre famille, un peu devant que quelque femme d'aucun des seigneurs d'icelle famille viene à deceder. Or comme il faut confesser qu'il y a plusieurs choses au sein de la Nature, lesquelles nous sont inconues & cachees (icelle abondant en innombrables thresors de sciences, qui ne se peuvent espuiser) & en la suppression desquelles, non moins qu'en la manifestation de celles qui nous sont descouvertes, l'immense sagesse du Createur reluit suffisamment: ainsi remarque-on en quelques unes des impostures & illusions de Satan, qui par icelles veut decevoir & surprendre les mal avisez. Il y a des proprietez merveilleuses, cachees es eaux, & herbes, es pierres & autres choses naturelles, dont les hommes n'ont point de conoissance, & qui sont descouvertes aux malins esprits, lesquels peuvent d'un mouvement tressoudain les porter çà & là pour faire monstre d'effects du tout extraordinaires, & qui semblent miraculeux. Voila pour le present quelque essai touchant les apparitions prodigieuses.

ARGENT mal acquis, mal employé.

FRançois Armellin de Perouse, né de bas lieu, & de la lie du peuple, alla trafiquer à Rome, où s'estant enrichi pres du Pape Leon X. il lui compta cent cinquante mille escus pour avoir un chapeau rouge, & devint Cardinal. Puis il se remboursa de son argent & d'avantage, entrant en parti avec toutes sortes de gens pour gaigner. *Garimbert au 6. livre de la vie des Papes.*

L'an mil cinq cens le Pape Alexandre sixiesme ayant avec tres grande infamie (ce dit Fr. Guichardin) creé douze Cardinaux, non pas de ceux qui mieux le meritoyent, mais d'autres qui lui offroyent plus grand' somme de deniers, pour n'oublier rien des moyens de trouver & tirer argent, publia premierement par toute l'Italie, puis es Provinces estrangeres le Iubilé, qui fut celebré à Rome en grande affluence de peuple, mesmement des nations eslongnees d'Italie, donnant puissance de l'obtenir à tous ceux qui ne pouvans aller à Rome bailleroyent quelque bonne somme. Tous ces deniers & autres qu'il tira d'ailleurs par estranges artifices, furent par lui envoyez à Cæsar Borgia son fils Duc de Valentinois, lequel paravant & depuis fit la guerre en la Romagne, dont il depossed a les Seigneurs, perpetrant sur eux & leurs sujets toutes les perfidies, vilenies & cruautez qu'il est possible d'imaginer. *Au 5. livre des guerres d'Italie, sect.2.*

Ascagne Sforce Cardinal s'estoit tellement acquis à force de presens la bienvueillance des autres Cardinaux, qu'il faisoit autant d'officiers Ecclesiastiques que bon lui sembloit, de sorte que le Cardinal Borgia, depuis nommé Alexandre VI. acheta de lui le papat. *Garimbert au 4. livre.*

Ce mesme Ascagne acheta la voix du cardinal Maphee, & lui en compta grosse somme par l'entremise de George le Noir & de François Pacius, lesquels outre l'argent par eux serré, empoisonnerét ce Cardinal, afin qu'il n'esventast & publiast la trahison.

Le Pape Clement septiesme, fait prisonnier des Imperialistes l'an 1527. & ne sçachant de quel bois faire flesches pour descocher contre sa misere, & s'afranchir, s'avisa d'vn expedient digne de lui, mettant en vente & au plus offrant quelques chapeaux de Cardinal à quoi les Imperialistes s'accorderent, & furent ces chapeaux vendus aux affectionnez partisans de l'empereur Charles V. lesquels desireux de tels benefices pour s'en prevaloir, compterent grandes sommes à Clement, lequel s'en racheta sept mois apres son emprisonnement. *P. Iove au 5. liv de ses hist.*

Le sieur de Lautrech general de l'armee Françoise delà les monts estant mort au siege de Naples, fut enterré sans pompe quelconque à l'endroit où il s'estoit logé, en un meschant village Quelque temps apres certain Espagnol avare cuidant faire quelque grand profit, employa quelque argent de ses butins à fouiller en ce sepulchre couvert de sable, & à faire apporter & cacher en une grotte ce pauvre corps, esperant le bien vendre & en tirer grosse rançon des parens & amis que le defunct avoit en France. Mais on lui laissa le corps & la grotte pour en faire bonne garde: tellement que toute la pratique du chetif Espagnol tourna en risee. *Le supplement de Sabellic, au livre* 11.

Antoine Codre docte personnage, mais aimant de pensee desordonnee l'or & l'argent qu'il avoit servilement acquis se resveillãt une nuict en sursaut, & ne trouvant point la clef du coffre où il serroit ses dieux, qui avoyent esté furtivement enlevez par gens qui n'en devindrent pas plus riches, fut saisi de telle angoisse, que deux jours entiers durant & jusques à sa mort, il ne fit presques autre chose sinon crier à pleine teste, rẽdez moi la clef de mon cofre. *Barthelemi de Boulõgne en la vie d'icelui.*

Certain avaricieux sur le poinct de rendre l'ame se fit apporter un grand bassin, lequel fut rempli de pieces d'or. Il les supplioit de le secourir & lui allonger la vie, attendu qu'il les avoit aimez plus que soi mesme: & à tous coups disoit de voix basse à ces beaux dieux sans oreilles & sans vie, Helas, à qui vous lairrai-je? *Pog. Florentin au discours de l'avarice.*

ASSA-

ASSASIN exterminé.

GAspar de Colligni, Amiral de France, attaché au lict par une harquebuzade que tira d'une fenestre Maurevel, (assassin du sieur de Mouy son bienfaiteur deux ans auparauant) ouit, deux jours apres sa blessure le 22. d'Aoust 1572. l'assassinat ou massacre, le 24 suyuant la grand bande des commis pour le tuer, qui apres grand effort rompirent la porte, & entrez en sa chambre le trouverent à genoux contre son lict. Vn nommé Besme, qui se iettoit devant Cosseius capitaine de la bande, demandant à ce Seigneur blessé, s'il estoit l'Amiral, sa response fut, Ieune homme, respecte ma vieillesse. Puis au premier coup, Au moins (dit-il) si ie mourois de la main d'un Cavalier, & non point de ce goujat. A ces mots Besme lui redoubla un coup d'espee à travers le corps, & en la retirant lui donna sur la teste vn grand estramasson.

Laissons pour un autre endroit les autres assasins, & courons apres Besme, auquel nous donnons ce chapitre. Apres la mort du Roi Charles IX. son frere Henri III. retourné de Pologne, la guerre rallumee en divers endroits du royaume, Besme aspirant à quelque charge fut prins prisonnier par la garnison de Boutevil-le en Saintonge. Il promit une grosse rançon, & de faire sortir Mombrun, duquel on avoit sceu la prise, la rançon n'empeschant point sa mort, la delivrance d'un tel homme le faisoit retenir. Mais de là à quelques jours Besme sachant ce qui auoit esté fait à Grenoble corrompit vn soldat qui le sauva sur un bon cheval, avec le pistolet à l'arçon de la selle. Bertamville, gouverneur du lieu, sentant Besme eschappé, saute sur vn courtaut, & seul ratteint Besme avec le soldat. Il n'avoit armes qu'une espee. Neantmoins il donne à tous les deux. Le soldat ne l'attend point : mais Besme ayant crié, tu scais que ie suis mauvais garson,

tire son coup de pistolet, & Bertauville respondant, Ie ne veux plus que tu le sois, mit l'espee jusques aux gardes dans le ventre de son prisonnier estendu mort sur la place. *Hist. de France.*

ASSIEGEANS temeraires & trop audacieux, se perdent.

ENviron l'an mil cinq cens & deux les bourgeois de Groningue en Frise, molestez par le Comte d'Emde qui les travailloit fort, resolurent en leur conseil d'assieger la ville de Dam, & le fort de Delf-zyel. Pour gaigner la ville il faloit necessairement avoir le fort. Ils le surprindrent, & à force de gens s'en rendirent maistres le vingtiesme jour de Mai, tuans tous ceux qui entreprindrēt de resister. Quoy fait ils attaquerēt le Dam, bien defendu par les habitans & soldats de la garnison, qui les repousserent. Le Comte Hugues de Linsenach, lieutenant de George Duc de Saxe, en Frise, sçachant l'importance de ceste place, qui gaignee feroit venir l'envie aux Groningois d'entreprendre d'avantage, souldoya aux despens du pays une armee estrangere pour secourir le Dam, pource que les vivres & munitions de guerre y defailloyent aux assiegez. Iceux n'esperans presques point de secours, apres l'avoir longuement attendu demanderent parlement & capitulation pour se rendre; que les Groningois refuserent, voulans les emporter de haute lutte & les armes au poing. Ceste severité violente remit le cœur au ventre des gentilshommes, bourgeois & soldats assiegez, qui promirent solenellement les uns aux autres de s'entr'aider jusques au dernier souspir. Le Comte Hugues entendant la necessité fit tel devoir de secourir les assiegez, que le quinziesme de Iuin il entra sur les terres des Groningois, lesquels rappellerent leurs gens de guerre campez devant le Dam. Iceux laisserent la garde du camp aux bourgeois & paysans, & allerent à la rencontre du Comte, lequel les desfit. Les assiegez entendans l'approche de leur secours firent une brave

brave sortie, & mirent ce camp mal reiglé, composé de gens nullement aguerris, en tel desarroi que nul ne presta combat, ains tournans vistement les espaules se sauverent qui çà, qui là, quittans toute leur artillerie, trainee par les assiegez en leur ville, & tout le bagage du camp fut la proye des victorieux. *I. le Petit en sa grande Chronique de Hollande, &c. liv. 6.*

AVANCEMENT *notable.*

LE Prince de la Roche sur Yon retournant de Picardie à Paris, logea la veille de Pentecoste en un bourg nommé Thillard aupres de Beauvais. Estant allé à vespres il y vit un petit paysan qui lui agrea fort, & le demanda à Iean Heluys laboureur son pere, promettant lui faire du bien. Le pere homme simple demanda terme d'y penser & de s'en cõseiller. Au bout de quelques jours il meine son fils vers un sien cousin lors regent à Paris, lequel les mena au logis du Prince, qui les vid de bon œil, fit vestir bravement ce jeune garçon nommé Iaques, & le voyant en bon equipage le mena vers la Princesse sa femme, le lui recommandant comme si c'eust esté un fils qu'on lui est amené. La Princesse le trouvant beau & joli le caressa fort. Quelque temps apres le Prince l'envoya estudier au college à Rheims, sous la charge du regent sus mentionné, lui donnant un fort bel equipage. Voulut d'avantage que ce garçon quittast le surnom d'Heluys pour prendre celui de la Roche Sur-Yon. En suite de tant de biens faits, le jeune homme deuenu plus grand fut fait prieur de Mortagne, puis Abbé de S. Meen. Et voyant qu'il s'estudioit en toutes sortes de devenir sage & vertueux, il fit tomber sur sa teste la mitre de Lãgres, par ce moyẽ devint Evesque, Duc & Pair de France. Tant de courtoisies de son bienfaiteur continuoyent & croissoyent à cause de ses vertus, tellement que le chapeau de Cardinal sembloit lui estre infailliblement assigné. Mais la rouë de tant de prosperitez humaines estant poussee d'un bras que la suffisance

des plus grands du monde ne peut arrester, Iaques Heluys fut abatu en peu de temps au bas de la rouë, par le moyen de la mort, qui le renvoya d'où il estoit venu, les crosses & mitres lui ayans aussi peu servi que les gaules d'un picque bœuf. Le recit de cest avancement est tiré *du deuxiesme livre des histoires apariees, chapitre trentedeuxiesme.*

AVARICE ridicule & miserable.

IL y avoit es garderobes & cabinets de Iean Basilide grand Duc de Moscovie, tresgrand nombre de robes d'estoffe precieuse & de riche façon, serrees pour servir aux courtisans en un jour de pompe solennelle, ou aux entrees des Ambassadeurs estrangers. Si des gentilshommes Moscovites se trouvoyent en banquets d'amis, ou en festins nuptiaux, ou en jours de festes & resiouissances publiques, & desiroyent y paroir en brave equipage, ils empruntoyent du maistre de la garderobe de ce Duc les habillemens qu'ils estimoyent & trouvoyent convenables, à certain pris par jour qu'il faloit payer jusques à la derniere maille au thresorier de l'espargne, en rendãt iceux habillemẽs à ce maistre qui les visitoit & regardoit de toutes parts : car s'il y avoit quelque tache, oultre l'amẽde pecuniaire qu'il en payoit sur le champ, on lui donnoit encore quelques coups de fouët, à cause de sa nonchalance. S'il envoyoit des Ambassadeurs en Pologne, ou en d'autres pays, il prestoit à tous les gentilshommes de leur suite habillemens, armes, & autres choses necessaires pour se parer, tirees de ses cabinets, desquelles ils payoyent le loüage, y ayant un commis pour distribuer, recevoir & visiter le tout piece apres piece. *Alexandre Guagnin au 4. chap. de sa description de Moscovie.*

AVERTISSEMENS *merveilleux, & predictions de diverses sortes de la mort du Grand Roi Henri IV.*

1. LE Mardi 11. jour de May 1610. le Roi estant à la Messe, monsieur le Dauphin lui presentant l'escu pour l'offrande, il dit au Mareschal de Fervaques, & à S. Geran gouverneur de Bourbonnois, Mon fils porte maintenant l'escu, j'espere que d'ici à six ans il portera l'espee apres moi.

2. Le lendemain au soir à son arrivee en l'Abbaye de S. Denis il dit, La derniere fois que je fus ici je n'avois point d'heritier, & ne pensois point d'en avoir. Ie loue Dieu maintenant de ce qu'il m'en a donné.

3. Le jour suivant la Roine retournant de l'Autel à son throne, la couronne de pierrerie qui fut mise sur sa teste au lieu de la grande, faillit à tomber. Elle y porta incontinent la main, l'asseura & l'affermit.

4. Il sembloit que le cœur de la Roine ne consentist à tant de joyes, d'honneurs & de contentemens que ce Ieudi 13. de May lui fournissoit: car il demeura triste & affligé, comme prophete de quelque mal. En ceste tristesse, elle dit ces paroles : Ie considere que je ne puis recevoir que deux honneurs en ceste Eglise. Voici le premier: l'autre sera à mon enterrement, quand il plaira à Dieu.

5. Apres le couronnement la Roine conduite en sa chambre, le Roi la receut à l'antichambre. L'ardeur du cœur s'evapora par les larmes des yeux, avec tant de tendresse & d'affection, qu'on eust jugé qu'il lui donnoit les derniers embrassemens.

6. Ce mesme jour le Roi ne parla tout le soir que de ce qu'il avoit veu & remarqué, ne pouvant assez admirer la majesté, les graces & royales façons de la Roine. Sur ce la Brosse, sçavant medecin & mathematicien, dit au Duc de Vendosme, en suite d'un plus grand discours,

que si le Roi pouvoit eviter l'accidét, dont il estoit menacé, il vivroit encore 30. ans. On ne veut jamais dire aux rois ce qui peut leur donner de l'ennui. Le Duc de Vendosme se trouvant plus à propos que la Brosse, fut le porteur de son avis, supplia le Roi de l'ouyr. Le Roi demanda ce qu'il vouloit. A ceste parole le Duc de Vendosme se tait. Son silence augmente l'envie de le sçavoir: le Roi presse le Duc s'excuse: en fin le commandement du Roi tire de sa bouche ce que la Brosse lui avoit dit. Vous estes un fol, dit le Roi, si vous le croyez. Sire, respond le Duc de Vendosme, en ces choses la creance est deffendue, & non pas la crainte. Le salut de vostre Majesté oblige tout le monde, & moi plus que tous les autres, à ne rien mespriser. Ie la supplie treshumblement d'avoir agreable de l'entendre. Le Roi ne le voulut, & lui defendit d'en parler. Ie ne puis de moins, dit le Duc, que d'en avertir la Roine. Le Roi repliqua par deux fois, que s'il lui en parloit, il ne l'aimeroit jamais. Ainsi la Brosse est renvoyé.

7. Au mesme temps la Roine se mocquoit d'une autre prediction qui l'asseuroit de ne passer ces jours de resjouissance & de triomphe, sans quelque extreme tristesse. Au retour de S. Denis elle vid celui qui le lui avoit dit, & lui fit conoistre que toutes choses estans reussies heureusement à son couronnement, il y avoit plus d'aparance d'esperer le bien que de craindre le mal. Madame, dit cestui ci, l'entree n'est pas faite: si je n'ai dit la verité, je brusle rai mes livres.

8. Long temps auparavant on l'avoit avertie d'un grand desplaisir qu'elle devoit recevoir au mois de May de l'annee 1610. Elle ne fit point de compte de ceste prediction, non plus que de la menace des Astrologues, lesquels disoyent qu'elle devoit mourir en l'enfantement de sa seconde fille.

9. On ne parloit en ce temps-la que de quelques grand accident qui devoit arriver. On rappelloit la memoire de plusieurs predictions sur les cometes, les eclipses, & les conjonctions des planetes superieures. Leovice avoit conjuré les Rois, qui estoyent sous le Belier & la Balance, de penser à eux. L'estoile veuë l'annee prece-

precedente en plain midi avoit esté consideree par les Mathematiciens comme un signal de quelque sinistre effect. La riviere de Loire s'estoit desbordee en pareille fureur qu'au temps de la mort violente de Henri II. & Henri III. Les saisons perverties, l'extreme froid, l'extreme chaleur, & ces montagnes de glace que l'on vid sur les rivieres de Loire & de Saone, mettoyent les esprits en pareilles apprehensions. On avoit fait courir par Paris des vers de la Samaritaine du pont neuf, à l'imitation des Centuries de Nostradamus, qui parloit clairement de la mort du Roi.

10. On lui dit au commencement de son regne, qu'il seroit enterré huict ou dix iours apres le Roi Henri III. dont le cercueil estoit en depost à Compiegne. Qu'il seroit tué au cinquanteseptieme an de son aage. Que ce malheur lui arriveroit en une grande ceremonie.

11. On avoit fait en Alemagne son horoscope, qui terminoit sa vie au cinquanteseptiesme an de son aage par un coup violent. Bombaste grand Mathematicien, avoit publié par la trompette du chevalier Imperial, que ce Prince alloit heureusement & triomphamment à la Monarchie de l'Europe, si un terrible accident, dont il estoit menassé au milieu de ses grands & glorieux desseins, ne l'empeschoit.

12. Celui qui avoit predit au Duc de Guise l'issue des Estats de Blois, & au Duc de Mayenne la perte de la bataille d'Yury, avoit dit qu'en ceste annee 1610. il mourroit de mort violente.

13. Vn grand Predicateur dit au Duc de Guise & à sa mere que ceste ioye seroit troublee par une extreme tristesse. On avoit trouvé sur un autel à Montargis la prediction de ceste desastreuse iournee. Vne image en avoit ietté des larmes à Boulongne.

14. On a oui dire à la Mareschalle de Raiz, que la Roine Catherine (de Medicis) desireuse de sçavoir que deviendroyent ses enfans, & qui leur succederoit, celui qui entreprenoit de l'en asseurer les lui fit voir en un miroir representant une salle, en laquelle chascun fit autant de tours qu'il devoit regner d'annees, & que le Roi Henri

III. ayant fait les siens, le Duc de Guise le traversa cōme un esclair : puis le Prince de Navarre se presenta qui en fit vingt deux, & incontinent apres disparut.

15. Durant l'apareil du couronnement on lui monstra une prediction venue d'Espagne, portant qu'un grand Roi, lequel avoit esté prisonnier en sa jeunesse, mourroit au mois de Mai. Il dit que c'estoit des artifices des Espagnols pour troubler ce couronnement, & qu'on devoit leur renvoyer l'estœuf par un pareil avis.

16. Il sembloit que lui mesmes fust la Sibylle de son malheur. Il dit au Duc de Suilly qu'il avoit quelque chose sur le cœur qui l'empeschoit de se resiouir : qu'il apprehendoit quelque accident : & disoit souvent qu'il ne la feroit pas longue ; que les gens de bien le trouveroyent à dire.

17. On lui dit que pour les pluyes continuees tout le printemps, le pavé de Paris estoit fort couvert de bouës, & que si les rues n'estoyent nettoyees, l'entree de la Roine seroit fort incommode aux Seigneurs ordonnez pour marcher autour de sa lictiere : il respondit, Cela ne me touche, ie ne le verrai pas.

18. L'arbre planté en la cour du Louvre le premier iour de Mai tomba de soi mesme, sans effort, & contre toute apparence, la teste devers le petit degré. Bassompierre dit au Duc de Guise, avec lequel il estoit appuyé sur les barres de fer du petit perron au devant de la chambre de la Roine, qu'en Alemagne & en Italie on prendroit ceste cheute à mauvais signe, & pour le renversement de l'arbre dont l'ombre servoit à tout le monde. Le Roi estimant qu'ils parloyent d'autre chose, porta sa teste tout bellement entre les leurs, escouta tout ce discours, & leur dit, Il y a vingt ans que j'ai les oreilles battues de ces presages. Il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu.

19 Le Samedi 8. de Mai il vint voir la Roine qui estoit à table, & lui demanda si le couronnement seroit pour le Mardi. Elle se teut, ne pouvant respondre selon son desir. Il lui dit, Vous ne dites mot: Ie voudrois dit la Roine, que ce fust pour demain : mais Sancerre vient de dire, que ce ne peut estre que pour Ieudi. Il envoya querir

querir Sancerre, se mit en colere contre ces longueurs, plaignant plus la perte du temps & des occasions, que deux cens mille escus que ce retardement lui coustoit: & surce dit à la Roine, Mamie, si cela ne se fait Ieudi, je vous asseure que Vendredi passé vous ne me verrez plus. La Roine en souriant, Vous serez bien aise de voir encor l'entree. Non, poursuit le Roi, Vendredi je vous dirai Adieu. L'homme dit des paroles selon son sens, & le destin les fait entendre & reussir en un autre.

20. Se pourmenant aux tuilleries le mercredi il dit à Montigny & à Cigongne, qu'il voudroit estre mort. Comme ceux-ci lui disoyent qu'il n'avoit nulle occasion de desirer la mort, sa vie estant toute comblee de prosperitez & de contentemens, il respondit, Vous estes plus heureux que moi. Il dit souvent & à plusieurs les mesmes paroles.

21. Peu de jours avant le couronnement de la Roine, passant avec elle de la chambre au cabinet, il s'arreste à la porte pour parler à quelqu'un, & voyant qu'elle attendoit qu'il eust achevé, il lui dit en sousriant, Passez, passez, madame la Regente.

22. Il n'avoit jamais appellé Roi M. le Dauphin. Vn seigneur lui disant qu'il voudroit que M. le Dauphin eust une douzaine de ses annees, respondit, Ie ne voudrois pas qu'il en eust une: & le jour du couronnement, comme si Dieu eust voulu qu'en une si grande assemblee il fist la derniere disposition de son Estat, il dit aux Gardes, Voici vostre Roi.

23. Sortant un jour de son carosse, il dit à monsieur le Prince de Condé & au Baron de S. Chaumont, qu'on l'avoit averti qu'il mourroit de mort violente en un carosse. La derniere fois qu'il revint de Monceaux il passa à S. Mour des fossez, pour y voir monsieur le Dauphin, & en partit le mesme soir apres soupé, pour venir coucher à Paris. Comme on lui dit qu'il seroit bõ qu'il montast à cheval, & qu'il estoit dangereux d'aller de nuict en carosse, il respondit, Si quelqu'un doit avoir peur de cela, ce doit estre moi: car on m'a dit que je mourray en carosse.

24. Quand on proposa, au Comte de Fuentes le des-

sein de brouiller la France & d'y rallumer une guerre ci-vile,il dit que tout cela estoit impossible,tant que le Roi vivroit, & qu'avant toute chose il faloit s'en desfaire. Comme celui qui conduisoit ceste negotiation lui re-prensentoit que ce coup estoit bien mal aisé, le Comte respondit qu'il n'y avoit rien de plus facile, puis que le Roi alloit souvent en carosse.

25. Peu de jours avant sa mort la Roine fit deux son-ges qui en estoyent les vrais presages. Au temps que les lapidaires dressoyent sa couronne, elle songea que les gros diamans & toutes les belles pieces qu'elle avoit donnees pour l'enrichir, s'estoyent changees en perles, que les interpretes des songes prenent pour larmes. Le second la fit tressaillir d'effroi:le Roi s'esveilla & deman-da qu'elle avoit : elle voulut le descouvrir au premier mot,disant que les songes estoyent mensonges,& qu'el-le n'y adjoustoit point de foi. Ni moi non plus dit le Roi.Qu'avez-vous donc songé? Pressee & priee elle dit, Ie songeois qu'on vous donnoit un coup de cousteau sur le petit degré. Loué soit Dieu, repart le Roi,que ce n'est qu'en songe.Elle demanda si elle feroit lever la Re-nouilliere,premiere femme de chambre. Le Roi dit qu'il n'estoit pas besoin,& se rendormit incontinent.

26. Plusieurs choses furent prinses & remarquees à S.Denis pour mauvais augure. Le Roi & la Roine dirent que leur sommeil avoit esté rompu par une orfraye, oi-seau nocturne & funebre, qui avoit crouassé toute la nuict sur la fenestre de leur chambre. La pierre qui sert à l'ouverture de la cave où sont enterrez les Rois,se trou-va ouverte. La curiosité,qui s'amuse à toutes choses, prit à mauvais signe que le cierge de la Roine s'esteignit de soi-mesme : & que si elle n'eust porté sa main à sa cou-ronne,elle fut tombee deux fois. Le mesme jour du Ieu-di 13. ce mesme Prince considerant les theatres si bien peuplez & en si bon ordre, dit,que cela le faisoit souve-nir du jour du jugement,& que l'on seroit bien estonné si le Iuge se presentoit.

27. Trois ans avant cest accident, deux gentilshom-mes, l'un Bearnois, l'autre Condomois, de diverse reli-gion & serviteurs du Roi, lui apporterent deux visions qui

qui l'avertissoyent de ce dernier jour. L'un n'avoit rien veu qu'en songe: l'autre disoit qu'en veillant un grand homme lui estoit aparu, portant le portrait du Roi sur le cœur, & lui avoit dit, Va à Fontainebleau où le Roi entrera comme tu y arriveras. Di lui cela & cela de la part de Dieu, Il obeit, le Roi l'escouta, & se souvenant que plusieurs charlatans avoyent couvert leur imposture de semblables avis pour avoir de l'argent, voyant que ce gentilhomme refusoit trois cens escus, qu'il lui avoit ordonnez pour son voyage, disant qu'en tout cela il n'avoit autre dessein que d'obeir à Dieu & servir le Roi ne mesprisa point cest avis, & en eut bonne opinion.

28. Le Vendredi quatorziesme jour de sa mort ayant pres la chapelle de Bassompierre en l'Eglise des Fueillans tenu quelque propos avec le Duc de Guise, il adjousta, vous ne me conoissez pas: quand vous m'aurez perdu, vous me conoistrez: & ce sera bien tost.

29. Durant son disné, ses deux filles survindrent, lesquelles il baisa, & apres quelques propos, madamoiselle de Vendosme adjousta que M. le Duc d'Anjou (son troisiesme fils) regardant fixement une sepulture, quelqu'un lui avoit dit, que c'estoit le Papa, & qu'à ceste parole il avoit tousiours pleuré & crié. C'est qu'il m'aime, dit le Roi: il ne cessa hier durant la ceremonie de crier Papa.

30. Apres disné il vint en la chambre de la Roine, & quoi qu'il fust de belle humeur, on trouva lors que son visage ne s'y accordoit pas, & que mesme son esprit n'estoit pas bien avec ses paroles. Il ne pouvoit se tenir en place, & beaucoup moins couvrir ses irresolutions, en la diverse agitation desquelles il dit à la Roine, qu'il ne sçavoit que faire: qu'il estoit en peine d'aller à l'Arçenal, parce qu'il se mettroit en colere.

31. Au sortir du cabinet de la Roine, il s'enferma dans le sien, où il escrivit quelques lignes, & ouit responsе à certain mandement, puis vint à la fenestre, & portant la main sur son front dit ces paroles: Mon Dieu, j'ai quelque chose là dedans, qui me trouble fort. Elles furent considerees par Castelnaud, auquel il parla longuement & confidemment, lui ayant dit trois jours auparа-

vant trois sortes d'angoisses qui le pressoyent.

32. L'esprit de ce Prince estoit agité de diverses pensees : & outre tout cela un prisonnier lui ayant dit de grandes choses contraires à son service, il estoit marri de se voir contraint de les dissimuler iusques à son retour.

33. Sortant de son cabinet il entra en la chambre de la Roine, où il parla au chancelier de choses importantes,& l'envoyant tenir le conseil lui dit, en l'embrassant, allez,ie m'en vai dire Adieu à ma femme. Comme on racontoit quelque folie qui s'estoit passee à S. Denis, de quoi chascun rioit, il dit, Ne rions pas tant le Vendredi; car nous pleurerons le Dimanche.

34. Entré au cabinet de la Roine il fit le pere avec les Ducs d'Orleans & d'Anjou ses fils. Mais parmi tout cela quelque trait faisoit conoistre qu'il avoit envie de sortir, & ne pouvoit. Il dit à la Roine, ie ne sçai que j'ai, ie ne puis sortir d'ici.

35. Ayant donné quelque commission au Capitaine de ses gardes, pour aller au palais, & icelui alleguant qu'il craignoit pour la personne du Roi en ceste grande ville de Paris lors pleine d'un nombre incroyable d'estrangers & d'inconus; le Roi l'appella Cajoleur, & adjousta faites ce que ie vous dis : il y a cinquante & tant d'ans que ie me garde sans capitaine des gardes : ie me garderai bien encore tout seul.

36. Comme il eust resolu de sortir pour aller en ville, s'avançant sur le perron de la chambre de la Roine, il demanda si son carosse estoit en bas. Celui qui avoit entrepris l'execrable coup entendit ceste parole, & dit entre ses dents, Ie te tiens, tu es perdu.

37. Avant que partir il dit Adieu par trois fois à la Roine en la baisant. La mareschale de la Chastre voyant ces caresses, lui dit qu'il devenoit tous les iours plus amoureux de la Roine : que ses bons serviteurs en recevoyent beaucoup de contentement, & en esperoyent encores d'avantage : mais qu'il se gardast de la tromper.

38. On a remarqué qu'il lui tardoit (quoi que ce fust avec repugnance de son cœur, & que la Roine desirast le

retenir)

retenir) d'eſtre hors du Louvre, qu'il ne voulut permettre d'eſtre ſuivi de ſes gardes ; qu'il envoya le capitaine au palais, que le lieutenant eſtoit malade, que l'enſeigne eſtoit allé chez le premier preſident de Harlay qu'il fit ouvrir ſon caroſſe de tous coſtez, qu'il quitta le mãteau pour mieux deſcouvrir ſon flanc, que les valets de pied prindrent un autre chemin que celui du caroſſe, que la rue de la Ferronnerie où il fut tué eſtoit embarraſſee de deux charrettes, l'une chargee de vin, l'autre de foin, à l'occaſion dequoi le carroſſe s'arreſtoit à tout moment, & que la poſture du Roi donna hardieſſe & plus aiſé moyen au parricide execrable de l'aſſaſſiner.

39 Ce monſtre confeſſa qu'il avoit donné dedans le le corps du Roi comme dans une botte de foin.

40. Il ne faut pas oublier une notable remarque. Le Roi Henri II. eſtant à Compiegne l'an 1554. le 14. iour de May, fatale remarque de la premiere annee & du dernier iour de la vie de ce grand Prince, conſiderant que ceſte rue eſtoit de la croiſee de la ville de Paris, & le paſſage ordinaire des Rois, allant du chaſteau du Louvre en leur maiſon des Tournelles, & que les boutiques la rendoyẽt plus eſtroitte, incommode & malaiſee, commanda qu'elles fuſſent demolies & abatues. L'edict fut verifié en Parlement, & l'execution negligee à noſtre malheur.

41. Le Samedi 15. le corps du Roi fut ouvert en preſence de quatorze medecins & onze Chirurgiens ſiens, leſquels le trouverent ſi ſain & toutes les parties ſi entieres qu'il pouvoit arriver ſans ce coup à une longue & heureuſe vieilleſſe. Ils iugerent auſſi, que quand il euſt eſté diaphane aux yeux du parricide, il ne pouvoit le bleſſer en un endroit plus mortel, ne qui pluſtoſt le fiſt mourir.

42. La France vid enterrer lors en huict iours deux Rois tuez injuſtement & perfidement de deux coups de couſteau, aſſavoir Henri III. dont le cercueil eſtoit demeuré touſiours à Compiegne, qui fut enterré le premier, & Henri IV. huict iours apres. Voyez la 10. ſection de ce recueil.

43. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne en Piedmont dit ſur les nouvelles de la mort du Roi, Que vraiment Dieu ai-

moit la maison de Savoye: car sans ceste mort le Duc e-stoit ruiné. Le Pape en mena grand dueil & fit condamner aux galeres quelques ieunes hommes, qui croyans que ceste mort delivroit leur prince & leur patrie d'un redoutable ennemi,avoyent appellé ce parricide leur liberateur,& avoyent beu à sa santé.

44. D'Arsens Ambassadeur des Estats dit qu'il produiroit à la Roine des personnes à centaines,qui asseureroyent que ce bruit avoit esté publié en Flandres avant l'arrivee des courriers. La roine dit aussi que son orfevre avoit receu des lettres de là, escrites au mesme temps, par lesquelles on le prioit de mander s'il estoit vrai que le Roi eust esté tué.

45. Ceci est memorable. Vn Prestre seculier de Douay, lequel pour avoir vescu religieusement & sainctement a merité le bruit commun d'estre mort heureusement,eut devant son trespas trois ecstases. Apres les deux premiers, il dit des choses qui pour n'estre entendues n'ont esté considerees. Revenu de la troisiesme, comme d'un ravissement, il s'escria que l'on tuoit le plus grand monarque de la terre. On a remarqué ceste parole avoir esté proferee au mesme temps que le coup de cousteau se donnoit.

46. Il ne faut passer outre sans s'estonner que ce Vendredi 14. iour de May 1610. une religieuse de l'Abbaye de S. Paul en Picardie, sœur de VVillers-hodan gouverneur de Dieppe,estant en quelque indisposition fut visitee en sa chambre par son Abbesse, sœur du Cardinal de Sourdi, & apres qu'elles se furent entretenues de paroles propres à leur condition,elle s'escria sans trouble ni sans les agitations & frayeurs propres aux Enthousiastes, Madame,faites prier Dieu pour le Roi: car on le tue. Et un peu apres, Helas, il est tué! En la conference des paroles & de l'acte on a trouvé que tout cela n'avoit eu qu'une mesme heure: *Ces quarante six sections sont extraites d'vn livre intitulé, La mort du Roi.*

Ce qui se peut sçavoir & lire de la vie & mort de ce grand Prince, est admirable & memorable en toutes sortes. On en a desia beaucoup dit,& l'on en dira d'avantage encore ci apres. Ie ferme les avertissemens & presen-

timens

timens sus declarez d'un quatrain que ie traçai d'un traict le 15. iour de May. 1610. à la memoire & comme sur le tombeau de ce grand Henri:

En silence ie li ta merveilleuse vie.
En silence ie plain ta lamentable mort.
En silence i'atten vengeance de ce tort.
En silence mon dueil au dueil des tiens ie lie.

AVEUGLE *merveilleux.*

LOuys Guichardin en sa description des pays bas, un peu apres avoir parlé de Graveline & des villettes, bourgades & villages qui n'en sont guere eslongnez, entre autres de VVervich, entre Messine & Menin, adiouste, de ce lieu est natif Martin Chastelin, homme miraculeux: d'autant que devenu aveugle des le berceau, n'ayant encore deux ans, & ne se souvenãt d'avoir iamais iouï de la lumiere de ses yeux, neãtmoins sans nul maistre qui l'enseignast, sans aide de personne, de soi-mesme & de sa propre vertu (ou plustost par la grace de Dieu) s'est rendu si parfait à manier le bois, & à en faire toute sorte d'ouvrage, que non seulement il a fait, avec une perfection merveilleuse, ce à quoi il a mis la main. Qui plus est il invente plusieurs outils & instrumens propres à son art. Il fait toute sorte de besongne au tour, & autrement: fait des orgues, espinettes, violons, puis les accorde, & en sonne assez gentiment: fait plusieurs autres ouvrages, tout à tastons; mais avec telle mesure & facilité, si droitement, nettement & purement, qu'il n'y a homme si clair voyant, qui puisse les dresser mieux, ni les faire avec plus de iugemẽt. Somme, ce personnage est tres-subtil, de iugement aigu, de grand esprit, diligent, qui travaille iour & nuict comme il lui plait, sans lampe ni chãdelle. Ie lui demandai un iour, ce qu'il desiroit le plus voir? Les couleurs, fit-il: car ie touche (ce sont ses mots) ma femme, mes enfans, & sen bien quels i s sont, comme aussi ie fai d'un cheval, d'un oiseau, d'un poisson: mais ni par l'ouy dire, ni par l'imagination & pensee, ie ne puis

comprendre que ce peut estre blanc, noir, ou autre couleur: pource desire-je tant de les voir, & en avoir conoissance. Lors ayant repliqué, que je pensoi qu'il desirast plustost de voir le ciel, le Soleil, la Lune, & les estoiles: à quoi (riant modestement) il respondit ainsi: j'aimeroi mieux les toucher, pour en conoistre quelque chose d'asseuré. Se doutant que la seule veuë de ces choses le rendroit plus confus & moins resolu qu'il n'estoit estant du tout aveugle.

L'an 1561. André Michel aveugle en ville de Tournay, ayant obtenu congé de ceux qui y gouvernent la maison des aveugles, s'achemina en France, & pour le desir de recouvrer quelque peu de veuë, parvint à Paris, d'où il fut adressé à S. Germain en Laye vers quelques medecins du Roi. Estant en la maison de l'un d'iceux, il entendit prier Dieu en langage entendu de tous les domestiques devant & apres le repas, ouit chanter devotement les louanges du Tout-puissant. La dessus il s'enquit du serviteur, en quel lieu l'on aprenoit plus amplement ces choses. On le meine où il desiroit aller, & s'y trouva plusieurs fois; dont ayant recueilli beaucoup de conoissance de son salut, & veu des yeux de l'ame ce qui lui avoit esté paravant aussi peu conu que la clairté du Soleil & la diversité des couleurs paroissantes en nature creée, il retourna dedans Tournay & y fit entendre clairement à plusieurs ce qu'il avoit entendu & retenu. De là s'ensuivirent diverses procedures contre lui, pour estouffer en son ame ce commencement de lumiere chaleureuse laquelle y resplendissoit, & qui fut si vehemente qu'elle surmonta la mort qu'on lui fit souffrir à cause de sa perseverance en ce qu'il avoit apris. Peu avant que mourir, il dit entre autres paroles à ses juges, qu'il avoit maintesfois censurez durant son emprisonnement, Iuges, vous m'avez jugé: je ne vous juge pas, mais il y en a un qui vous jugera. *Histoire de nostre temps.*

BENE-

BENEFICENCE *aux pauvres.*

LA beneficence de nos ancestres envers les pauvres, est suffisamment verifiee par les fondations des hospitaux & autres lieux sacrez pour le soulagement des malades tant ordinaires qu'extraordinaires, vieillards, impotens, enfans exposez ou orphelins, pauvres filles, femmes neufves, & autres personnes miserables, dignes de support & de compassion. Sans m'arrester pour le present aux liberalitez qui se continuent en Frãce, en Italie & ailleurs (ce qui merite un livre entier & bien ample) ie marquerai un exemple recueilli de *L'histoire d'Amsterdan* en Hollande, où i'ai trouvé ces mots traduits du Latin. Entre tant de legats faits aux pauvres par divers riches de la ville, s'en presente un que ie ne puis passer sous silence, avenu depuis quelques annees en ça (l'histoire fut imprimee il y a trois ans) par la benefĩcẽce de Marguerite Nicole de Corsie fẽme de Guillaume Barentson. De leur mariage n'estoit issue lignee: mais ils n'avoyent faute de gens desireux de succeder à leurs biens. Ils prouveurent à cela par testament en faveur des pauvres, iusques à la somme de cent quarante mille huict cens nonante cinq florins ou francs, dont les trois font un escu. Ceste somme consistoit en bons obligez, en rentes & revenus, puis en or & argent comptant. L'hospital des malades en eut deux quints, montans cinquante six mille deux cens trente huict francs: celui des orphelins vingt huict mil cent dixneuf francs: les deux hospitaux des pauvres reclus chascun autant. Le mari survescut à la femme: les legataires eurent la moitié: le reste laissé au mari. Ce fut l'an 1602. Lors qu'ils se marierent tout leur vaillant mõtoit dix mille francs. Par espargne & par travail, benits de Dieu, quoi que fort chiches & reserrez en leur vie, ils firẽt ce mõceau, louables en ce qu'ils travaillerent pour les pauvres, sans se desdire

de leur premiere intention. *Histoire d'Amsterdam au 2. livre chap. 5.*

BLASPHEMATEVR *exterminé.*

LE Prince de Dombes, faisant la guerre en Bretagne au Duc de Mercœur l'an 1590. fit sommer le sieur de Saulaye, surpris en son Chasteau de se rendre. Mais il ne respondit que mousquetades : à raison dequoi la place fut battue à coups de canons. Sur ce l'assiegé aima mieux laisser sa femme, ses filles, & plusieurs autres femmes qui y estoyent refugiees, & au peril de sa vie sortit lui troisieme, que de rendre son Chasteau. Mais quelques iours apres sa sortie, La Saulaye fut frustré de son esperance: de telle sorte que peu avant la prise de ceste place avint en un assaut des assiegeans, un merveilleux exemple de la justice divine. Car comme un des Capitaines en l'armee du Prince, surnommé Grosdesert, disoit en blasphemant & reniant Dieu, qu'il iouiroit de la Dame du Chasteau & des plus belles, il fut atteint à mort de deux harquebouzades, l'une par la bouche, l'autre en ses parties honteuses : afin qu'il fust puni de ses horribles blasphemes & menaces infames. D'autrepart le Prince y monstra aussi un grand effect de sa bonté, commandant aux sieurs de Montsoreau & de Sourdeac de faire en sorte qu'aucune force ne fust faite aux femmes & filles qui estoyent la dedans : ce qu'ils executerent avec grande louange. *Iul. Peleus, au 4. tome de l'histoire de France, livre 12. p. 194.*

BLASPHEMATEVRS *punis.*

SOus le regne d'Edouard VI. Roi d'Angleterre, un jeune gentilhomme de Cornouaille, se trouvant en compagnie de vingt autres de mesme qualité, tenant quelques propos, se print à blasphemer & lascher des paro-

paroles peu nobles. Repris il s'escarmouche, disant à l'avertisseur, Qui vous meut d'estre en souci de moi? pensez à vostre linceul mortuaire. C'est bien dit, repart l'autre: mais vous, pensez à vostre conscience, puisque la mort attaque grands & petis: tost ou tard nous arrivons à mesme port: jeunes & vieux par ensemble devalent en la fosse. Alors ce perdu commence à jurer par le sang, la mort & les playes du Seigneur, que l'autre devoit se mesler de ses afaires. Poursuivant ceste poincte de blasphemes, ils se rendent tous pres d'un grand pont de lõgue estendue, vers un reflus de mer, & contrains de le traverser d'un bout à autre. Le blasphemateur se met à pousser & picquer si rudement, que son cheval se iette par dessus la barriere, precipitant soi & son maistre dedans la riviere passante sous ce pont, d'où elle se deschargeoit en la mer. En tombant, ce blasphemateur fut entendu criant à pleine teste, au diable soit le cheval, le chevaucheur & tout. *Guillaume Perkins, docteur Anglois, au douziesme & dernier chapitre de son livret, intitulé lex linguæ.*

Le valet d'un gentilhomme en la province de Lincolne, au mesme royaume d'Angleterre, s'estoit tellement acoustumé aux iuremens & blasphemes, qu'à tout propos, & pour chose de neant, il n'avoit en sa prophane bouche que le sang & la mort Dieu. Admonnesté par gens desireux de son bien, qu'il se deportast de prendre ainsi en vain le nom de Dieu, sa malice se descouvrist en ce qu'il poursuivit ce meschant train: iusques à ce que par le moyen d'une maladie mortelle son iuge Souverain l'avertit de penser plus soigneusement à soi. Tout au contraire, durant ceste visite jamais homme n'eut le moyen de tourner le malheureux arriere de son crime detestable. Vn iour, entendant le son d'une cloche, quoi qu'il fust extremement malade, il se leve à toute peine en son seant au lict, & vient à iurer par le sang & la mort Dieu que la cloche lui predisoit sa mort. Au mesme instant, le sang commence à se desbonder de tous les endroits de ce corps, mais specialement d'horrible maniere, par la bouche, par le nez, par les poings, genoux, talons, doigts, & autres jointures: de sorte que tout le sang ainsi ver-

ſe, la mort de ce blaſphemateur execrable s'enſuivit. *Au meſme li. & chap.*

BLASPHEMES.

C'Eſt blaſpheme que prendre le Nom de Dieu en vain. Tel peché eſt de grande eſtendue, comme appert par la defenſe contenue en la defenſe expreſſe compriſe au Decalogue. Vn des rameaux de ceſt arbre infernal eſt monſtree par M. Iulien Peleus, Advocat en Parlement & au Conſeil de la Majeſté royale, en ſes hiſtoires, tome 3. impreſſion de Paris, l'an 1616. par privilege du Roi. Ie n'y ai changé qu'un mot, pour ne prẽdre en vain le nom du Sauveur des Chreſtiens & Chreſtiennes. Parlant dõc en la pag. 881. & 882. &c. il dit, Qu'en l'annee 1589. les Loyolites du College de la Vierge de Lorette publierent un eſtrãge blaſpheme par leurs lettres annuelles; & eſcrivirẽt à leur General, qu'un Demoniaque adjuré par un des leurs, en vertu du nom de Ieſus, s'en courrouça aucunement: mais quand on lui coucha du nom d'Ignace Loyola, le dæmon commença à faire le diable plus que devant il eut peur de ce S. nom.

Ainſi Annibal Codrette Loyolite eſcrit que leur Societé a pris ſon nom de ce Dieu, les a donnez pour compagnons à Ieſus Chriſt qui les avoit acceptez pour tels. Voila des blaſphemes qui meritent le feu: ce dit Peleus, lequel adjouſte les lignes ſuivantes. En ceſte meſme annee les Loyolites firent imprimer le Confeſſionnaire de Manuel Sà, Preſtre de leur Societé, livret plein de maximes & de propoſitions damnables, deſtructives de l'Eſtat de France & de la Majeſté de nos Rois. Ce qui fut fait pour conformer & authoriſer ce que l'on avoit braſſé contre le Roi Henri III. ſur le commencement de l'annee; Lors que quelques uns, mal cõſeillez & inſtruits voulurẽt le declarer bourreau & tyran. Vn autre Loyolite, N. Commelet, allant viſiter quelques priſonniers à la baſtille, pour toute conſolation ne leur preſcha autre choſe que la tyrannie du Roi, afin de les exciter à rebellion,

lion, disant que celui qui paravant avoit esté Roi, ne l'estoit plus.

Le lendemain de la conclusion des Docteurs de Sorbonne contre le Roi Henri III. ce mesme Loyolite prescha dans l'Eglise S. Merry, que toute la Sorbonne, avoit esté d'avis de s'armer contre le Roi: & que si quelques uns s'y estoyent opposez il ne le faloit trouver estrange: parce qu'en la compagnie du Sauveur, la plus acomplie qu'il fut onc, s'estoit trouvé un Iudas. Alors le peuple de Paris, les yeux bãdez, courut aux armes. Neãtmoins la verité estoit que ceste resolution avoit esté remise à l'arbitrage & sous le bon plaisir du Pape. Or combien que Gregoire XIII. eust defendu aux Loyolites de se trouver aux processions, toutesfois soudain que la rebellion eut esté conclue, un Loyolite, pour esmouvoir la populace contre son Roi, amassa trois ou quatre mille enfans, qu'il mena en procession par toute la ville de Paris, suivis de toutes sortes de personnes. Des lors les Loyolites instituerent la confrairie de la Vierge, & dans Bourges celle des Penitens, pour provoquer l'ire de Dieu contre le Roi Henri III.

Ceux qui se disoyent bons sujets & fideles serviteurs du Roi estoyent renvoyez par les Loyolites, sans leur donner absolution. Ces confessions estoyent autãt d'instructions à rebellion & felonnie. Avant qu'absoudre les personnes confessees, le formulaire estoit de les faire iurer sur les Saincts Evangiles, de iamais ne reconoistre les deux Rois (Henri III. & IV.) pour leurs Seigneurs. Ces menees Loyolitiques continuerent iusques en l'an 1593 qu'un decret fut fait à Rome, par lequel defenses furent faites aux Loyolites de se mesler d'afaires d'Estat. Ce n'estoit qu'une leurre pour dire qu'ils ne s'en mesleroyent plus, ce que iamais ils ne feront. Peleus adjouste au fueillet 895. & 896 que certaine histoire imprimee à Paris l'an 1584. (qui descouvroit les miseres de l'Espagnol en la desfaite de sa grande armee Navale surnommee l'Invincible, & es guerres du Pays bas adjoustez ces pensions innombrables aux traistres hors de l'Espagne) fut aussi tost estouffee par les Loyolites, qui en achetterent tous les exemplaires, & firent faire defenses de la rimprimer.

BLESSVRE *apportant guerison.*

VN serrurier, nommé Maistre Pierre demeurãt à Hilden, ville non trop eslõgnee de Cologne, receut l'an 1593. un coup de hache sur la teste, à la rencontre de la suture sagittale avec la coronale, dont s'ensuivit tel bris du test, que soudain il cheut comme mort par terre, & rendit par la bouche toute la viande qu'il venoit de manger. Il fut si soigneusement & heureusement gouverné par M. Guillaume Fabry, docte Chirurgien, qu'encores que la playe semblast deploree, à cause des douleurs & inflãmations estranges, qu'en fin on le vid debout, lui demeurant toutesfois une fistule, que le Chirurgien ne peut clorre. Mais ce qui sembloit devoir apporter la mort à ce pauvre corps se convertit tout au contraire en vie & en guerison. Paravant il estoit estrangement tourmẽté d'un extreme mal de teste. Mais la guerison de ceste grande blessure emporta quand elle entiere garãtie de sa furieuse douleur de teste de sorte qu'il en fut nettement garanti le reste de ses iours. Il avoit esté trepané, & plusieurs petis esclats lui furent tirez de la teste. Cela soit dit, plustost pour destourner les ieunes Chirurgiẽs d'empoigner le trepan en tels accidens, que de les y enhardir, à cause des symptomes tres-dangereux survenans en ces cures hazardeuses. Mais au reste, quand des contusions excessivement violentes se rencontrent aupres des sutures du test, il y a moins de peril a scier l'os à l'un & à l'autre costé de la suture, qu'en la suture mesme. *M. Guillaume Fabry* raconte ceste histoire *en la deuxiesme centurie de ses cures Chirurgiques, observation huictiesme.* I'adjouste, que Dieu par tout & tousiours admirable, ordinairemẽt frappe d'une main & soulage de l'autre: pour attirer ses creatures à reconoistre sa charitable patiẽce & benignité paternelle, de laquelle tel support les avertit serieusement de n'abuser iamais, à peine de plus griefve punition.

BOVCHER *gouteux, & son accident.*

MArtin Fritsch Aleman remarque en ses meteores qu'à un boucher fort affligé de gouttes, demeurant à Bude en Hongrie, aupres d'un cemitiere, avint ce qui s'ensuit. Certain soldat dépité d'avoir perdu sur le soir son argent aux dez, se print à maugreer, & sortant en desesperé lance un caillou contre un crucefix planté pres de là, lequel estoit reveré de ce soldat & de ses compagnons. Le caillou demeure attaché à l'image, & de l'endroit frapé sort du sang en abondance. Le boucher reposant lors doucement en sa couche, en dormant entendit une voix non acoustumee, ce lui sembla, commandant qu'il se levast, & que sortant de son logis avec son grand cousteau en main il tuast le premier homme qu'il rencontreroit. Il ne bougea pourtant: mais la voix redouble, & lui fit instance avec griefves menaces la troisiesme fois, de sorte qu'esveillé, sans aucun sentiment de gouttes, il se jette bas de la couche à laquelle il estoit attaché des long temps sans pouvoir remuer bras ni iambes; puis empoigne son grand cousteau, & descendant au cemitiere rencontre ce joueur furieux sur lequel il se rue, le transperce & renverse mort sur la place, puis va trouver le juge de la ville, & lui declaire son songe. Le jour venu, la justice se transporte au cemitiere, suivie de force gens, en presence desquels le corps du maugreeur occis fut enlevé & emporté en l'air par les diables, qui firent lors un horrible tintamarre, le boucher demeurant sain & sauf. *M. Theodore Zuinger descrit cest accident au quatriesme livre du second volume de son grand theatre de la vie humaine.* Ceux qui voudront estriver contre tel recit, ont liberté d'en dire ce qui leur plaira. Ie pense leur avoir satisfait en la preface aposee au commencement du premier volume. S'il ne s'en contentent, je me contente de leur dire, que les jugemens de Dieu sont des abysmes, desquels l'œil humain ne sçauroit voir le fond.

BRIGANDS *exterminez.*

L'Empereur Maximilian second se retirant de Hongrie avec ses forces, environ le printemps de l'an mil cinq cens soixante sept, les Tartares acompagnez de plusieurs troupes de Turcs se mirent à courir par divers endroits de Hongrie & de Transsylvanie, commettant des cruautez les plus estranges que l'on sçauroit imaginer, jusques à rostir & manger les petis enfans. Estiene Vaivode de Transsylvanie fut si mal conseillé que de se servir de ces brigands, pour reprendre le fort chasteau de Tokai, qu'il pretendoit sien, & dont Lazare de Schuende s'estoit emparé l'annee precedente au nom de l'Empereur. Mais par la vaillance de Iaques Raminger, gouverneur de ceste place, les ennemis ne firent que perdre le temps & des hommes. Aussi n'estoyent-ce pas vrais gens de guerre, ains voleurs & brigands horribles, comme ils le monstrerent lors. Car en lieu de demeurer à ce siege de Tokai, où ils estoyent appellez, dix mille d'entre eux firent une cavalcade par la Transsylvanie, mettant tout à feu & à sang. Et pource qu'ils continuoyent, le Vaivode leur courut sus à l'improviste, les rõpit, & en tua sur le champ environ six mille. Les survivans rejoints aux Turcs pour venger ceste desfaite, assiegerent le vaivode dedans Varadin place foible, où ils l'eussent atrapé, si l'artillerie ne leur eust defailli. Mais le vaivode trouva moyen d'eschapper secrettement, pour se retirer en lieu plus asseuré. Lors il assembla ses forces, courut sus à ces cruels pillards, les mit en route, en tua plus de quinze mil, & delivra grand nombre de prisonniers qu'ils trainoyent en servitude. Apres ceste desfaite les autres Tartares se rallierent avec quelques bandes de Turcs & de Walaques; puis entrerent premierement en Russie, delà en Podolie, provinces du Royaume de Pologne,

logne. Mais le Palatin de Russie(qu'il pretendoyent assieger en son chasteau)les prevint avec une puissante armee, & les desfit entierement. *Histoire de Hongrie, Transsylvanie & Pologne.*

Les Guilleris, tous freres, gentilshommes Bretons suivis de gens ramassez apres la paix en France l'an mil cinq cens nonante huit, se mirent à roder l'Anjou, le Poictou & autres provinces. Le cadet Guilleri estoit le chef de la troupe composee de quatre cens hommes de cheval, qui couroyent jusques en Normandie, Lyonnois & Guyenne, ayans affiché en des arbres sur les grands chemins des foires & marchez en Poictou, *La paix aux gentilshommes, la mort aux prevosts & à leurs archers, la bourse des marchans.* Leur retraite estoit une forest sur les marches de Poictou & de Bretagne, où le cadet bastit une forteresse qu'il rendit avec le temps bien prouveuë de vivres, avec un moulin à bras, des petites pieces de campagne, force mousquets, harquebuzes, picques, grenades, petards, & autres engins, tant pour l'offensive que la defensive. Ils firent infinis vols & brigandages en sept ou huit ans de leurs courses, entreprindrent sur des chasteaux, tuans tous ceux qui mettoyent la main aux armes contre eux. & partageans avec les marchans qui leur bailloyent la bourse. En fin ils coururent les prevosts, tuerent tous les archers qu'ils peurent attraper, se rendirent si redoutez que force fut d'y remedier vivement. Le sieur de Parabere, suivi de dixhuit ou vingt prevosts, ensemble de quatre mil cinq cens hommes de pied, conduisans quatre coulevrines, apres assez long tracas trouverent la forteresse, la battirent un jour entier, gardee par trois cens voleurs, qui se defendirent obstinément. Mais le cadet les conseilla de sortir tous avec lui. Il essaya de se sauver : mais plusieurs ayans esté tuez, il fut attrapé vif avec quatre vingts autres, partagez entre les prevosts, lesquels en firent bonne & briefve justice, tous ayans esté rouez comme brigands execrables, leur forteresse pillee & ruinee de fond en comble. Le cadet fut executé en la ville de Xaintes, où il monstra quelques signes de desplaisance de

tant de maux & crimes par lui perpetrez. Cela avint l'an mil six cens & huit, selon les memoires qui en furent recueillies alors, amplement inserez au livre intitulé le Mercure François.

CAPITAINE *insolent, opprimé.*

LE devoir d'un sage capitaine porte, entre autres articles, qu'il soit moderé hors du combat, resolu, brave & hardi en la meslee, pour accourager les siens à fraper fort, & leur en monstrer l'exemple. Mais les guerriers de langue ne sont gueres redoutables, & leur en prend d'ordinaire ce qu'on dit en proverbe, que chien qui abbaye ne mord pas. Sur tout, quand l'ennemi paroit, c'est là où la langue doit faire alte, & le bras se desployer: autrement il avient souvent aux criards d'attirer malencontre qu'ils pourroyent aisément eviter s'ils paroissoyent plus retenus. En la guerre de Milan, les Lansquenets qui portoyent les armes pour le Roi de France, & rangez pour combatre au besoin, descouvrirent vn des principaux capitaines Suisses, du parti contraire, homme de haute taille, & renommé pour sa valeur entre les siens, surnommé Pontinier, lequel couroit au long des bandes, pour accourager ses gens au combat. Ayant forte voix il estoit entendu de tous. Mais non content d'eschaufer ses amis par exhortations convenables, il se mit à dire injures infames aux Lansquenets, qui despitez extremement de telle insolence, conspirerent en grand nombre contre lui, & d'une prompte aproche, comme descochans contre quelque blanc, lui lascherent tant de harquebuzades, qu'il tomba de son cheual à terre, au grand estonnement des Suisses. Ce ne fut pas tout: car à picques baissees ils coururent sus, & en oignirent les fers dedans le sang & la graisse dont ce Suisse estoit plein & couvert, dont puis apres ils firent leurs monstres. *Paul Ieve en ses histoires des guerres d'Italie.*

CHANGE-

CHANGEMENS en guerre, memorables.

LA guerre eſchaufee en Eſcoſſe l'an mil cinq cens quarante ſept, l'Angleterre s'y oppoſa aux François conduits par le ſieur d'Eſſé, lequel ayant aſſiegé Hadine ville où y avoit bonne garniſon, ſe faiſoyent force eſcarmouches, où les Anglois avoyent touſiours du pire. Les aſſiegez reduits à l'eſtroit, & preſques hors d'eſperance d'eſtre ſecourus à temps, deux chevaliers Anglois ſortirent de Bervic avec mille hommes de pied & trois cens chevaux pour refraiſchir ceſte place : mais tombans en une embuſcade, ils y furent preſques tous taillez en pieces. Les Anglois ne perdirent courage pourtant, ains eſſayerent de dreſſer vn nouveau renfort & convoi d'hommes, dont les François avertis eſſayerent de leur barrer le paſſage, & les attendirent en un deſtroit. Mais d'Eſſé ſe vid lors affiné par vn eſpion lequel ſe laiſſa prendre, & lui fit acroire que les Anglois eſtoyent encore fort loin, deliberez de prendre autre chemin pour entrer dedans Hadine. Pourtant il quitta le deſtroit par lui clos, & tourna viſage vers un autre endroit. Les Anglois voyans le paſſage ouvert le traverſerent incontinent, & ſans rencontre ſe joignent aux aſſiegez, leur menant trois cens hommes frais, des boulets, des pouldres & des viures. En ces entrefaites; nouvelles vienent que les Anglois levoyent une armee, pour contraindre les François de deſcamper. D'Eſſé ſe ſentant foible pour ſouſtenir groſſes troupes, ſe remua un peu plus loin de Hadine, renvoya ſes canons à Edimbourg, ne retenant que ſix pieces de campagne. La venue de l'armee Angloiſe delivra ceux de Hadine, pource que les capitaines Eſcoſſois ne furent pas d'avis qu'on s'expoſaſt au hazard d'une bataille. Ainſi les Eſcoſſois ſe retirerent chez eux, & les François ſe rendirent dedans Edimbourg, maugré les algarades des Anglois. Le gouverneur d'Edimbourg, craignant que les François

afriandez au pillage ne fissent quelque tort aux maisons de la ville, essaya de clorre l'entree à une partie des troupes. Comme lui, son fils & quelques habitans travailloyent apres, ils furent chargez & tuez par les soldats François. D'Essé craignant d'une part quelque tumulte, & de l'autre se persuadant que l'heur auroit endormi les Anglois, resolut de surprendre de nuict & à l'improviste ceux de Hadine. Pourtant il marche toute celle nuict avec ses troupes, surprend au poinct du jour les sentinelles hors la ville & tue tout, aproche des murailles, rompt & saccage le corps de garde assis pres de la porte, laquelle il essaye d'enfonçer, tandis que quelques uns des siens envahissoyent les munitions des Anglois. Le bruit, & l'allegresse des François crians victoire, esveilla les plus endormis en la ville. Sur ceste perplexité commune, un soldat Anglois voyant d'avanture un double canon chargé & braqué vis à vis de la porte, y mit le feu à tout hazard. La bale ayant brisé la porte donne à travers les rangs espais des bandes Françoises, qui s'entrepressoyent pour entrer, dont elle fit tant de pieces & si estrange boucherie, que le cri confus des soldats bruyans impetueusement les huees des autres, le retentissement de la porte fracassee & le son effroyable de l'artillerie, furent entendus par les plus eslongnez d'entre les François, qui cuidans que tout fust perdu tournerent le dos à Hadine, & attirerent leurs compagnons plus proches apres eux. *Histoire d'Escosse au 15. livre.*

CHASSE *mal convenable.*

IL est defendu aux ecclesiastiques de s'adonner à la chasse, & se lisent plusieurs constitutions synodales contre telles gens. Sans entrer en consideration des desordres anciens & modernes, suivant nostre dessein en ces recueils, nous ramentevrons aux Ecclesiastiques chasseurs l'histoire de Iean de Roncerolles, frere du baron de Heuqueville, abbé de Mortemer, lequel non content de sa cōdition employoit une partie de son temps au plaisir de la chasse. Vn jour entre autres il entreprit de

poursuyvre & enferrer un sanglier : mais la beste eschaufee lui arracha des poings l'espieu qu'il portoit,& donna si avant de ses crocs dedans l'une des cuisses de ce pauvre chasseur, qu'il en mourut. *Livre 2. des hist. apariees, chap.* 81.

I'ai veu maintesfois un evesque fort ignorant, & auquel il faloit un protecole, s'il lui avenoit par fois de faire le service ordinaire, qui jamais ne fit remonstrance ni sermon au peuple qui lui estoit commis en charge: au demeurant l'un des plus fameux chasseurs de son temps,& grand preneur de loups à quatre pieds. Il poursuivit ce train tout le temps de son episcopat,sans reprehension d'aucun,& quoy qu'en tels exercices il se hazardast assez de fois, neantmoins la patience de Dieu le supporta en ce monde,& mourut paisiblement. *Extr. de mes memoires.*

CHEVTE *horrible.*

LE mardi vingtcinquiesme iour d'Aoust 1618. une treshaute montagne, pres de Piüri, bourgade riche au pays des Grisons,battue au pied,du costé gauche d'une riuiere nommee Mera,riche de bois, vergers, jardins, vignes, palais, commença par les longues & desbordees pluyes à s'escouler des le matin, & à lascher vne extraordinaire & non accoustumee avallanche de terre. Certain paysan, qui y coupoit du bois, tout estonné, pensant que la teste lui tournast,apperceut incontinent que le buisson proche de lui se mouvoit, courut au bourg en donner avis à vns & autres, qui n'en tindrent compte. Mais vn plus grand qu'eux les serra de pres & leur fit changer d'avis. Car en peu d'heure la terre vint à se fondre & à faillir par tout evidemment, & à menacer de ruine evidente. Chascun à tant d'vne que d'autre religion,se retira es temples. Les prestres qui quelques iours auparauant avoyent par infame desdain tesmoigné leur mal talent contre ceux de la Religion reformee en beaucoup plus petit nombre qu'eux,apres quelques letanies

se voyans à deux doigts pres de la mort, prindrent une resolution conuenante à leur mestier.

Ils tirerent hors de leur Eglise le Sacrement qu'ils appellent, & avec tout leur peuple se presenterent à ruine, esperans que l'hostie arresteroit le coup. Mais à l'instant la montagne se fend & s'entrouvre, & tombant à bas, jette beaucoup d'edifices au delà de la riviere à main droite, froissa tout, & couvrit d'infinie quantité de terrein, les personnes, maisons, & tout le long de Piüri : tellement que le lieu ne semble maintenant qu'un grand champ labouré. Les trois cloches du temple des reformez furent veuës par dessus les ruines vne entiere & les deux autres brisees. De mesmes les armoiries de la noble famille de *Beccaria*, qui estoyent sur la porte du nouveau palais, qu'on y avoit basti, se sont trouvez bien haut par dessus ce terrein : mais tout le palais fut renversé & couvert. Tous les habitans d'une & d'autre religion y moururent en nombre de quinze cents ou deux mille personnes, avec seize prestres, & vn ministre. Maints palais magnifiques y ont esté ruinez, ensemble force richesses en toutes sortes de meubles, or & argent en joyaux & monnoye.

Quant aux vergers vignes, jardins, forests de chastaigners, ils furent tous renversez, & comme aussi les bastimens des tours à tourner les tours de *Laveggi*, dont se faisoyent les pots, marmites & chauderons de pierre, tant prisez par toute l'Italie, & dont les Seigneurs des trois Ligues Grises tiroyent le principal de leurs daces. Au reste, la riviere de Mera fut arrestee par ceste cheute l'espace de trois heures, & ne courut du tout point à Chiavenne, dont les habitans prindrent l'espouvante, & plusieurs se retirerent es montagnes, craignans une inondation, lors que l'eau amassee se desbonderoit. Depuis, ceste riviere reprit son cours, les pluyes estans cessees : les fugitifs conceurent espoir de mieux, & les Chiavannois prouueurent à ce qui estoit requis pour leur conservation. Les absens, ou eslongnez de Piüri au moment de ceste cheute inopinee, commencerent à fouiller dedans les ruines, descouvrirent corps & biens de semaine en autre : mais la perte a esté

a esté iugee inestimable,& à bon droit.

Ce bourg avant ceste desolation estoit comparable à maintes grosses & opulentes villes, à cause de la multitude, civilité, noblesse & opulence de ses hábitans,industrieux à merveilles, dont de fort long temps y avoit eu des familles parvenues à richesses immenses, & à des grandeurs plus que citadines. Quelque temps avant telle visite,on vid sur le grand chemin, vn peu au dessus de Piüri deux gros essaims ou escadrons d'abeilles, s'entrelaçans furieusement : si qu'apres vn long complot il en demeura tant de mortes sur la place du combat qu'on les recueilloit à plaines paellees. Ce prodige & la ruine de Piüri, servirent peu aux Grisons, qui environ deux ans apres se sousleverent en armes contre leurs compatriotes, & assassinerent cruellement tresgrand nombre d'hommes, de femmes, & d'enfans de la Religion reformee. En suite la guerre survenue au pays, laquelle y a duré long temps sur tout en la val Telline, & fauché force Grisons & soldats estrangers, à fait voir la main du Tout puissant qui convie ses amis à l'esperance d'vne vie meilleure, & menace ses ennemis de mort & confusion eternelle.

CHEVTE *merueilleuse*.

L'An mil six cents vingt sept & le lundy neufvieme de Iuillet enuiron vne heure apres midi, vne fillette nee le 15. d'Avril 1625. nommee Iudith, fille de Martin Pourry charpentier de son estat, & de Thivena Baron sa femme,tomba par les fenestres sur le pavé, la teste devant, du quatriesme estage, en prenant la boutique de M. Iean François de Choudens Chirurgien, pour le premier. Le quatriesme estage où elle tomba est situé au milieu de la grand place de sainct Geruais. La fillette n'eut aucuns accidens, sinon des convulsions procedantes d'vne grande commotion & esbranlement du cerueau : elle fut promptement traittee & pensee par Spectable M. André Bonnet docteur en medecine,

& de M. Iean François de Choudens chirurgien iuré en ladite ville de Geneve. A present, par la grace de Dieu, qui a miraculeusement preservé ceste fillette, & benit apres la cheute les remedes qu'on lui a faits, est en bonne santé, comme peuvent attester grand nombre de personnes dignes de foi, qui pensoyent la voir porter en terre le iour de sa cheute, & l'ont contemplee depuis peu d'heures es bras de sa mere, le 20. iour d'Aoust 1627.

CLEMENCE *memorable.*

FRançois Foscare Duc de Venise fut degradé à la pluralité des voix de quelques envieux. Sorti de la maison ducale pour retourner en la siene, il meurt au bout de quatre jours. Avant son trespas il appella sa femme, ses enfans, brief tous ceux qui lui attouchoyent, & les pria instamment d'oublier pour jamais le tort qu'on lui avoit fait. *Egnat. au 4. liv ch. 2.*

Vn capitaine Turc, Iuif renié, nommé Sinas, voyant Barberousse Roi de Thunes si despité d'avoir esté desfait & mis en route par l'empereur Charles cinquiesme, qu'il vouloit brusler avec pouldres à canon semees de toutes parts tresgrand nombre de Chrestiens ses esclaves & prisonniers, le destourna de ceste cruelle deliberation, alleguant que ce seroit acte du tout indigne d'un chef de guerre, renommé par tant de victoires, & honoré du titre de Roi. *Paul Iove au 34. livre de ses hist.*

Le Roi Louys douziesme estant maistre en Italie, l'an mil cinq cens onze, en lieu de poursuivre sa poincte, se donna telle espouvante du siege de Rome, qu'il commanda à Iean Iaques Trivulce (avec conseil paravanture plus devotieux que profitable) que laissant Bologne en la puissance des Bentivoles, & s'il avoit occupé quelque autre chose de l'Eglise, le rendant, il se retirast

tiraſt promptement en la Duché de Milan avec l'armee: adjouſtant aux gracieux effects beaucoup de douces paroles. Car il defendiſt qu'on ne fiſt en tout ſon royaume demonſtration quelconque d'allegreſſe publique, & proteſta pluſieurs fois en preſence de pluſieurs, encores qu'il n'euſt failli ni contre le ſiege de Rome, ni contre le Pape, ni fait choſe quelcõque, ſinon provoqué & contraint, que neantmoins pour la reverence de ce ſiege, il vouloit s'humilier & demander pardon au Pape. *François Guichardin au commencement du* 10. *liv.* En toutes guerres le vaincu eſt tousjours contraint de s'humilier: excepté en celle-ci, où le victorieux fait honneur au vaincu, lequel encore ne ſe contenta pas de ceſte ſubmiſſion. Il voulut voir hors d'Italie le victorieux: ce qui avint puis apres.

Ce meſme prince fut requis le jour de ſon advenement à la couronne, qui lui eſtoit eſcheuë par le deces du Roi Charles VIII. & inſtamment prié par un de ceux qu'il aimoit, de vouloir lui donner les biens d'vn citadin d'Orleans, lequel avoit touſiours eſté grand ennemi de Louys. Mais il en fut eſconduit par icelui, diſant qu'il n'eſtoit pas raiſonnable qu'un Roi de France vengeaſt les torts faits au Duc d'Orleans. D'avantage il retint à ſon ſervice tous les domeſtiques de Charles VIII. de ſorte qu'il n'y eut changement en la cour que de la perſonne du Roi: chacun s'eſmerveillant que Louys euſt pour archers de ſa garde, ceux qui autresfois l'avoyent mené en priſon, & que d'autres apres avoir conſeillé qu'on le traitaſt ainſi, ſe trouverent des premiers en ſa cour, voire que l'on viſt entre ſes domeſtiques ceux qui l'avoyent gardé priſonnier. Environ cent ans apres, Henri le grand, & quatrieſme de ce nom, a ſuivi les traces de Louys XII. *Hiſt. de France.*

Solyman, Sultan Turc, ayant levé le ſiege de devant Vienne en Auſtriche l'an 1529. ſe retira dedans Bude, où il crea Roi de Hongrie Iean Scepuſe, lequel il pria puis apres de vouloir pardonner à deux Seigneurs du royaume, leſquels avoyent ſuivi le parti de Ferdinand. Sur ce cõme Iean s'excuſaſt, alleguant l'inconſtance de ces Seigneurs, indignes de tel ſupport, le Sultan groſſiſſant ſa

voix, repartit ainsi : Pensez-vous que rien vous puisse avenir meilleur ne plus convenable, que de voir vos ennemis, ausquels ferez tout honorable traitement, se flestrir d'ignominie perpetuelle devant tout le monde à cause de vostre douceur, dont la louange demeurera immortelle? *P. Iove au 28. livre de ses histoires.*

Nous avons parlé es volumes precedens de la clemence de Stenon Sture gouverneur de Suede, & du grand Gonsalve. Ie remonterai un peu plus haut pour ramentevoir la clemence du grand Sforce, lequel voyant son ancien ennemi Paul Vrsin engagé en une rude escarmouche, & sur le poinct d'estre taillé en pieces, ou pris par Brachio de Montone, le desgagea valeureusement, sans se soucier des mocqueries de Brachio, lequel s'escrioit, Sforce tu ne sçais que tu fais, pourchassant de sauver la vie & liberté à celui qui voudroit te voir mort ou captif. Mais Ladislas Roi de Naples, tesmoin de la clemence magnanime du grand Sforce, l'en recompensa dignement. *Paul Iove en la vie du grand Sforce.*

Nicolas Perot, chambrier du Cardinal Bessarion, durant qu'il estoit en conclave, fit venir vers la chambre de son maistre, lequel disnoit pour lors, trois Cardinaux envoyez par les autres, pour lui faire entendre qu'on l'esliroit Pape. Ce chambrier, sans entendre la cause de leur venue, leur respondit que son maistre n'avoit pas loisir de parler à eux en disnant, & leur ferma la porte au nez. Eux despitez de ce rebut, ne dirent autre parole, sinon: Puis qu'il ne veut pas estre Pape, on ne l'y contraindra pas. Bessarion qui ne sceut rien de cela pour l'heure, & depuis entendit le tout, ne s'en esmut point, ains se contenta de dire à son valet, Nicolas ta lourdise m'a osté la tiare pontificale, & à toi un chapeau de Cardinal. *Paul Iove en ses hommes illustres.*

Du temps du Roi Louys XII. Capouë fut assiegee & rendue aux François. Le capitaine Fabrice Colonne, rebuté loin de la composition par lui requise, essaya de se sauver, redoutant de tomber es mains de plusieurs ennemis des principaux en l'armee du Roi. Mais voulant franchir un fossé, son cheval fondit sous lui, de sorte qu'il fut em-

fut emmené prisonnier par Iordan Vrsin, avec lequel il avoit eu plusieurs querelles à desmesler. Mais Iordan le conduisit, garantit & traita fort gracieusement, voire s'opposa à toutes les menees du Pape Alexandre sixiesme & de Cesar Borgia, qui promettoyent monts & merveilles aux capitaines de l'armee Françoise, afin d'avoir ce prisonnier pour le faire mourir. Mais il fut sauvé payant bonne rançon, comme il en avoit les moyens. Encores Iordan lui fit ceste faveur de respondre pour lui de la somme de deux mil escus que l'on n'avoit peu lui envoyer si tost, & le reconduisit en lieu de seurté. *Sabellic au premier livre de l'Enneade* II.

Le Pape Pie second fit rendre par ses capitaines & soldats à ceux d'Aquile cinq cens mille testes de gros & meu bestail, disant qu'il ne faloit pas que les troupeaux qui nourrissoyent les pauvres paysans payassent l'amende pour leurs maistres. Ceux d'Aquile gaignez par telle douceur lui tendirent les mains : mais le Pape les renvoya à leur Roi. *I. Campanus en la vie de Pie second.*

Le Roi Sigismond I. se monstra fort clement envers le grand Commandeur de Prusse & les chevaliers Teutoniques, ennemis jurez des Polonois. Car les tenant comme pieds & poings liez, apres plusieurs rencontres où ils avoyent esté tousiours battus, il les receut en grace, fit de grands avantages au Commandeur, & renvoya tous leurs prisonniers sans qu'ils payassent rançon. *Cromer en l'hist. de Pologne.*

Le Pape Leon dixiesme retourné à Florence rappella benignement de Ragouse Pierre Soderin grand gonfanonnier, ennemi capital de la maison de Medicis, & lui ayant fait de grands honneurs à son arrivee fit un mariage de Louys Ridolfe fils de sa sœur Contesine avec la niece de Soderin. Outreplus il fit tirer des prisons de Volterre un sien autre malvueillant nommé Valere, & lui pardonna les conspirations qu'il avoit brassees. Restablit en leurs dignitez les Cardinaux de S. Severin & Carvajal, prins au port de Pise, lesquels son predecesseur Iules II. avoit deliberé de faire brusler en place publique, s'il eust peu les attraper. *P. Iove en la vie de Leon X.*

Michel Brutus dit choses memorables de la clemence de Laurent de Medicis envers les successeurs de ceux qui avoyent conspiré contre lui, & tué devant ses yeux son frere Iulian, jusques là qu'il dõna sa fille Lucrece de Medicis à Iaques Salviat proche parent de l'Archevesque Siene chef & autheur de la conspiration. *Au sixiesme livre de l'histoire de Florence.*

Vn Slcavon, nommé Sclavette, colonnel d'un regimen de cavalerie, avoit promis à Iules Cæsar de Capouë de donner le premier coup d'espee au grand Sforce, lequel devoit estre assassiné en passant un petit fleuve nõmé Calor, fut depuis attrapé par Sforce à Casemare, fait prisonnier de guerre, desmonté & despouillé de ses armes. Sforce se contenta de le censurer noblement de sa cruelle promesse, le renvoya sain & sauf, lui fit rendre son cheval & ses armes. Sclavette par un humble silence demanda pardon, & se retira quitte: mais quelque temps apres, convaincu de trahison, il fut pendu & estranglé par arrest du Duc de Milan. *Paul Iove en la vie du grand Sforce.*

Ce mesme Sforce ayant prins prisonnier le Comte Brandolin, lequel paravant l'avoit rudement blessé en une rencontre, le traitta fort gracieusement, & le magnifia par dessus beaucoup d'autres chefs de guerre en bonne compagnie de ses amis, lui donnant toutes occasions de vivre joyeux & content. *Paul Iove en la mesme histoire.*

Le Marquis de Pescaire ayant en sa puissance Otho vicomte, lequel un an auparavant avoit esmeu dedans Milan un tumulte nocturne, où le Marquis avoit receu un coup d'espee sur la teste, en voulant desgager ses domestiques assaillis de pres par ce vicomte & ses adherans, lesquels outreplus lui avoyent tué Pomar colonnel de sa cavalerie: ne voulut lors souffrir que Mancio guidon de Pomar vengeast la mort d'icelui, mais garantit Otho, puis le renvoya sain & sauf, sans qu'il payast rançon, au contraire lui donna moyen de se retirer en bon equipage. *Paul Iove en la vie de ce noble Marquis, liv. I.*

Les Rois de France depuis cent ans ont monstré beau-

beaucoup d'excellens tesmoignages de clemence. C'est l'œuvre d'une bonne main, & d'un juste volume.

COMPOSITION *fidelement gardee.*

ENviron l'an 1531. l'armee navale de l'Empereur Charles V. ayant pris terre en la Moree assiegea la ville de Patras, que les habitans & les Turcs abandonnerent, se retirans en lieu plus serré au dessous du chasteau, ceint d'un fossé profond & d'une haute muraille, où ils logerent leurs femmes & enfans avec eux. L'armee qui avoit pour general André Dore ayant tiré des galeres huit pieces de batterie, Ierome de Touteville Comte de Sarne, choisit mille harquebuziers, pour tirer aux assiegez, s'ils s'ingeroyent de paroir sur la muraille, commandant aux autres soldats d'apporter chascun une fascine peur combler le fossé, jusques à ce que les eschelles peussent aisément aboutir au haut des murs. L'artillerie fit bien tost bresche: mais les assiegez, sans attendre l'assaut, se retirent au chasteau, d'où ils envoyerent gens vers André Dore demander douce composition, qui leur fut accordee, de sortir bagues sauves, item que l'on ne retiendroit leurs enfans, ni ne violeroit on pas une de leurs femmes: ce qui fut inviolablemeut observé par la diligence & fidelité d'André Dore, lequel fit mourir sans remission aucuns de ses soldats, qui s'estoyent avancez jusques à taster des femmes qui sortoyent de la place avec les autres, & leur oster leurs joyaux. Ainsi toutes ces personnes, tant hommes que femmes & enfans, au nombre de trois mil, furent conduites par lui & par le Comte de Sarne, jusques en leurs vaisseaux, pour faire voile & se retirer en lieu seur pour eux. *Histoires des guerres de Charles V. contre les Turcs.*

CONSEIL *pernicieux.*

EN l'an 1597. arriva à Paris un Italien de bonne marque, qui se nommoit Brocard Baronio, neveu du Cardinal de mesme nom. On lui donna pour l'ouir un gentil-homme & un ministre. A ces deux il raconta, comme estant escholier à Padouë il avoit mis le nez en l'Institution de Calvin, & sentant qu'il y prenoit trop de goust pour ses afaires temporelles, afin d'estouffer ses pensees, il hasta son retour à Rome. Aussi tost par la faveur de son oncle, il fut mis de la compagnie qu'on appelle *Propagation de la fé*. Ce terme estant nouveau aux auditeurs, il leur expliqua que c'estoit une compagnie de vingt & deux conseillers ; onze fournis par divers Princes: il appelloit les autres *Papæ Mancipia*. Il fut choisi avec sept de ceste troupe, pour aider au proces du petit Capucin, tant renommé au commencement pour ses sermons & sainctete de vie à Rome, & depuis pour avoir maintenu au Pape en face, qu'il estoit l'Antechrist : la vie, les responses, & le mespris de la mort de cest homme, un autre, prisonnier de trois ans, & trois Anglois, qui peu auparavant estoyent morts, deux de nuict, & le troisiesme promené sur un asne par les rues de Rome, & consommé par six torches en feu, avoit des propos esmerveillables. Tels exemples avoyent trouvé du feu sous les cendres de Padoue, & les condamnez avoyent fait le proces à leur Iuge: dont il avint que Brocard estant choisi pour l'un des trois, que ceste congregation envoyoit tous les ans en trois departemens de l'Europe, pour cest effect ayāt toutes ses despesches & l'or qu'il pouvoit porter, vint à lui un sien familier, pour (à la façon de Rome) se conjouir de son exaltation. Or comme les charlataneries de ce harangueur desplaisoyent à Brocard, il lui eschappa de dire, *fusse bono, se non fusse contra Christo.*

Deux heures apres il receut de certain Cardinal, ami, un billet, pour le faire sauver, & monter sur un coursier de Naples qu'on lui envoyoit, avec un sac d'or qu'il n'accepta pas, S'estant sauvé en Dauphiné, Les Diguieres le fit cen-

fit conduire par un Consul de Briançon au lieu où il rendoit ce compte : pour lequel verifier il mit sur table les originaux de ses commissions, lettres d'envoi au Roi d'Espagne, à l'Archevesque de Tolede, & autres pieces authentiques, pour iustifier ses propos. Il aprit à ses auditeurs, comment (contrepesant l'ordonnance des Reformez à Saintefoi) la Congregation avoit correspondance avec dix conseils establis en dix contraires departemens: monstra les entretiens qu'avoyent ces Conseils, & en un seul deux, un Cardinal pour chef, un Duc & Pair pour adjoint ; avec seize mille ducats de pension pour le premier, & quinze mille pour l'autre. Ceux-la formoyent les instructions des Royaumes à Rome, rendans compte tous les ans des afaires & personnes notables, avec une estrange curiosité : recevant aussi ce qu'ils avoyent afaire par deux extraits liez à part, sur l'un desquels il y avoit escrit, *Artes pacis* : & sur l'autre, *Artes belli*. Le premier des deux fit esmerveiller les auditeurs; du soin & de la prudence qui y paroissoyent. Mais en l'autre se descouvroit une tres-grande ignorance de la guerre. En tout on voyoit de merveilleuses inventions pour esteindre les particuliers, qui n'avoyent point le costé descouvert à la corruption. Brocard prié par les auditeurs de leur monstrer les pays, sur lesquels devoit tomber le premier orage, il respondit, *Ergo à Rhetis inchoandum* : & là dessus leur fit voir les fondemens de ce qui est avenu depuis tât en la Val Teline qu'es Grisons. Et mesmes avec quelques obscuritez. Le dessein du Duc de Savoye tomba depuis le dernier, le Mareschal de Biron. Voila comment on se mesloit à Rome des afaires des François. Vous voyez ce que l'Espagne contribuoit à ce mesme soin, par ce que la Ligue en monstroit. Icelle ayant fait voir sa decadence, le mariage qu'on preparoit de l'Infante avec le Roi Electif de France fut transferé à l'Archiduc Albert. *Hist. du Sieur d'Aubigné, tom. 3.*

CONSTIPATION *merveilleuse.*

M.Pierre Forest docte medecin recite avoir traité avec un autre medecin certain gentilhomme aagé de soixante un an, affligé de fievre, quarte continue qui se convertit en humeur melancholique sur la fin de l'automne. Le malade rejettant en fin tous remedes, ils furent contrains le laisser, tellement que s'estant remis à une maniere de vivre telle que bon lui sembla, il demeura 12. semaines entieres & 3. jours sans aller à ses necessitez naturelles. Forest adjouste, à peine croirois-je cela, si je ne l'avois veu. Racontant un jour ceste histoire à M. Antoine Havver excellent medecin à la Haye en Hollande, Si je ne vous conoissoi (dit-il) seur ami de verité & ennemi de mensonge, je tiendroi pour fabuleux ce que me racontez. Or avint au commencement d'Avril suivant, que ce pauvre malade, dur de ventre si long temps se deschargea de soi-mesme de tant d'excremens dont il estoit acablé, qui sortirent de ses boyaux par bas, selon l'ordinaire soulagement de nature. Ie rescrivis à sa femme, qui m'avoit averti de tel accident, qu'elle prinst garde à son mari, pource que de deux choses l'une lui aviendroit, ou que dedans peu de jours il seroit remis en pieds, à l'aide de cest effort volontaire, ou qu'il mourroit. La derniere survint: car il trespassa trois semaines apres.

Racontant cela à un autre medecin de la Haye nommé M. Hugues Nieven, il me repartit, avoir traité un malade lequel estoit demeuré constipé du ventre l'espace de six mois entiers, & en fin avoir esté soulagé avalant un gros boulet de plomp lequel de son poids avoit traversé la matiere fecale, & estoit sorti avec icelle, & que depuis il s'estoit bien porté: ce que je ne puis bonnement croire, dit Forest, lequel adjouste encore ce qui se rapporte à ce faict, que messer Nicolo Florentin escrit avoir veu une femme si dure de ventre, que depuis le premier jour de sa grossesse jusques au quaran-

ran-

tantecinquiesme suyvant, elle ne s'estoit peu descharger de ses excremens, quoi que l'on eust fait pour l'esmouvoir. Durant ceste constipation elle mangeoit & buvoit comme en pleine santé, & à son terme acoustumé de 9. mois acoucha d'une fille, Rhases marque avoir veu certaine femme paralytique constipee l'espace d'un mois entier, que le ventre des personnes saines ne demeure serré guere plus de 4. ou 5. jours, se deschargeant par matiere seche & endurcie. Mais (dit Forest) le plus ancien medecin de Delft, m'a fait le recit d'un qui n'alloit à ses necessitez que de sept en sept jours. Icelui legerement atteint d'apoplexie devint paralytique, dont il fut mediocrement soulagé, mais à cause de sa vieillesse, il fut puis apres emporté de mort soudaine. Or quoi qu'Avicenne maintiene que si le ventre est long temps constipé, il s'enfle, s'estend & grossit, & tue en fin la personne, neantmoins rien de tout cela n'avint au gentilhomme susmentionné : car il ne mourut sinon trois semaines apres s'estre deschargé. *Forest en l'observation 34 de son 2. livre des fievres.*

I'ai conu un ieune homme, qui par l'espace de plus de quatre ans ne se vuidoit que fort peu, rarement, buvoit & mangeoit au reste assez bien : mais à quelque heure que ce fust s'endormoit, si l'on ne le tenoit de pres, sur tout en devis de choses nouvelles & qui pouvoyent contenter sa curiosité naturelle. Avant ceste indisposition il paroissoit ingenieux & prompt. Quelque melancholie l'ayant porté en tel mal, il devint boufi, sombre, pesant, & par fois devisant avec moi de diverses choses (car nous avions esté compagnons d'eschole, & depuis avions entretenu par lettres & conferences nostre bien-vueillance mutuelle) il s'endormit tout debout. A chef de temps, soulagé de ceste maladie, le desir lui vint de se marier: mais en la poursuite une apoplexie le saisit, qui l'emporta hors du monde. *Extr. de mes memoires.*

COVRTOISIE *nompareille*.

MOnsieur le President de Thou, au deuxiesme Tome des histoires de son temps, sur la fin du cinquante deuxiesme chapitre, d'escrit l'histoire dont est ici question, traduite du Latin. L'an 1572. durant les fureurs du 24. jour d'Aoust avint à Paris chose digne de memoire, qui peut estre adoucira l'amertume du souvenir de ces jours-là. Le sieur de Vezins, lieutenãt du Marquis de Villards gouverneur en Querci, gentil-homme valeureux contre ceux de la province, mais mal voulu de plusieurs à cause qu'il estoit trop haut à la main, avoit eu haine irreconciliable auec un autre gentil-homme de mesme pays, surnommé Renier, plus ieune, vaillant, paisible & fort affectionné à la Religion Ref. Tous deux estoyent lors à Paris. Paravant, leurs amis & voisins avoyent essayé de les accorder: mais en vain. Renier ne voyant en ce tumulte que la mort de toutes parts, & se disposant à desloger du monde apres tant d'autres massacrez, peu de jours devant la fin du mois entendit rompre la porte de sa chambre, vid Vezins entrer l'espee nue en main, suivi de deux armez. Alors s'aprestant au repos d'une meilleure vie, il se recommande à Dieu, n'attendant que le coup. Vezins (à qui le Roi avoit enjoint d'aller prouvoir aux afaires en Querci) en lieu de hacher en pieces son ennemi lequel le receut en disant, frappez, vous en aurez bon marché, mais Vezins lui tourna l'eschine, lui commanda brusquement de se lever, de descendre en rue, & de monter sur un cheval d'Espagne qu'on lui tenoit prest. Soudain Vezins suivi de quinze cavaliers sort par la porte de S. Michel, emmeine Renier, lui fait promettre qu'il suivra la compagnie. Ils ne cesserent de marcher ensemble à petites iournees pres de 200. lieuës, depuis Paris iusques en Quercy. Durant tout ce voyage Vezins ne daigna dire mot quelcõque à Renier. Il avoit ordonné à ses gens qu'es hostelleries ils pourveussent à la nourriture & despense de Renier. Parvenus en Querci, jusques à la porte du chasteau de Renier. Vezins se tournant vers Renier, lui dit, Vous sçavez combien aisément i'ai peu des long temps assouvir mon

courage alteré de vengeance, si i'eusse voulu m'aider de l'occasion. Mais mon honneur m'en a gardé, & vostre valeur m'a tousiours semblé digne de m'esprouver contre vous sans avantage de part ni d'autre. Possedez dõc la vie que mõ bienfait vous a cõservee: & vous asseurez, que ci apres ie serai aussi prest de desmesler nos querelles (selon la coustume pratiquee entre les gentilshõmes) que vous m'avez senti prõpt maintenant, pour vous garantir de la mort. Renier repart, Monsieur, Ie n'ai plus le courage, les forces, ni la volonté de vous offenser ci devant; vous les m'avez ostees par vostre bienfait, & esteint nos inimitiez par un exploit genereux, dõt la memoire ne s'effacera iamais, & ie m'en souviendrai tout le tẽps de ma vie. Vous m'avez cõmandé de vous suivre, & m'avez cõduit sain & sauf en ma maison. Ie vous suivrai maintenãt par tout où il vous plaira: & soyez tres-asseuré que ie serai tousiours prest d'ẽployer ma vie, & toute la valeur que vous prisez en moi, là où il vous plaira m'employer. Ie cueillirai ce fruit de la misere publique qui envelope maintenant tant de personnes, que d'ores en avant ie respecterai, revererai, servirai de tout mon pouvoir celui qui m'a obligé par une tant illustre faveur.

Or comme Renier s'approchoit en intẽtion de se ietter entre les bras de son bienfaiteur, pour lui faire une reconoissance reelle du bien receu, Vezins demeurãt en la severité de son visage & de sa voix, lui dit: Vsez de moi comme d'ami & d'ennemi, comme vous voudrez. Le biẽ que ie vous ai fait vous en dõne le choix. Disãt ces mots, sans attendre response il picque son coursier, & laisse à Renier son cheval d'Espagne, & ne voulut le recevoir oncques quand Renier le lui renvoya. I'attacherai à tout ce recit de M de Thou ce que le sieur d'Aubigné dit de ceste brave courtoisie. Vezins ayant amené Renier iusques à vn villot à la porte de son chasteau, le convia de descendre avec ces termes, & lui dit, Ne pensez pas que la courtoisie que ie vous ai faite, soit pour avoir vostre amitié, mais pour avoir vostre vie dignement. La response de Renier fut, Ma vie est à vous, & ne se peut plus employer qu'à vous servir de second contre le plus mauvais garçon du monde. Si vous m'en donnez moyen

ie mettrai telle obligation au pair de celle que ie reçoi. Vezins changeant de propos dit à Renier, seriez vous bien si lasche, que de ne vous ressentir point de la perfidie que vous avez soufferte? Renier replique, cela ne derogeroit-il point à ce que ie vous dois? Vezins se tournant dit, *Non, ie veux tout brave, amis & ennemis.* Quant à ce qui avint puis apres à ces deux braves entendemens, ie m'en rapporte à l'histoire. M. de Thou escrit que Vezins fut tué defendant Cahors assiegé par le Roi de Navarre, Renier vescut long temps apres, & fut plus heureux en guerre.

DANSES *& autres dissolutions reprimees.*

IL y a assez long temps qu'un evesque de Naumbourg nommé Iean Melding, celebrant la feste du jour de sa naissance, apres le festin, voulut estre de la danse avec les autres, & comme il sautoit entre deux femmes qu'il tenoit par les mains, il tomba roide mort par terre. *George le Fevre au 2. liv. des Annales de Misne.*

Vn jeune homme ayant demandé à femme la fille de certain sien voisin, fut rebuté & mocqué d'elle. Ceste ardante affection se tourna en fureur, & l'amour finit par cousteaux & mort. Car un jour comme ceste fille retournoit d'un festin de jours gras, où l'on avoit dansé & folastré à toutes restes, elle rencontra le jeune homme qui lui donna une terrible aubade : en lui deschiquetant le visage à coups de poignard. Non content de si furieux exces, il lui enfonce ce mesme poignard dedans le sein, la tue sur la place, & parce que c'estoit sur le soir se sauve. *Le mesme en ce 2. liv.*

Louys evesque de Mayence & de Magdebourg, administrateur de Halberstat & de Pabenberg, celebrant les bacchanales ou jours gras en une ville nommee Calbe sur la riviere du Sal, dedans une sale capable de plusieurs tables & de place tresample pour gãbades, fit dresser le bal, & voulut estre de la partie. Comme lui & les autres

autres trepignoyent avec les risees & dissolutions accoustumees en tels exercices, le feu se print soudain au logis lequel fut embrasé en un instant. L'Evesque, à qui les pieds faisoyent bien besoin pour garantir le corps, se hasta de gaigner l'escalier, pour se sauver hors de la salle que le feu saisissoit, il se trouua tout embarassé dedans la robe trainante d'une damoiselle qu'il tenoit par la main : qui pis fut, l'escalier tout de bois se trouuant rompu & l'evesque tombé en bas, froissé de la cheute, fut d'abondant couvert & acablé d'un tresgrand nombre de personnes, tellement qu'il mourut sur la place, nul n'y ayant laissé la vie que lui. *Alb. Crantz au* 10. *livre de sa metropole. George le Fevre au* I. *livre des Annales de Misne.*

L'an 1440. se firent nopces à Quale, village pres de Lubec, où plusieurs hommes, femmes & filles se trouverent, mesmes de la ville de Lubec, qui n'avoyent pas laissé leurs mains ni leurs pieds en la maison. Le feu s'estant pris à la cheminee couva quelques heures, sans que personne s'en doutast. Car chascun estoit attentif à faire bonne chere, les autres dansoyent & gambadoyent. Mais le feu esclattant tout à coup fort avant en la nuict, le planché vint à fondre, les pauvres banquetteurs, danseurs & danseresses envelopez de la fumee & du feu, se trouverent reduits à telle confusion, qu'en peu d'heures 180. hommes, femmes & filles perirent. L'espousé & l'espousee se sauuerent en chemise par vne fenestre de leur chambre. Le matin l'on trouva beaucoup de corps morts sans aucune atteinte de feu : mais estouffez par la fumee. Depuis, quand en ces pays-la l'on veut parler de quelques grands malheurs : ce sont (dit leur proverbe) les nopces de Quale. *Alb. Grantz au* 12. *liv. de sa Vandalie, ch.* 12.

De nostre temps l'Abbé de Vallemont, l'un des protenotaires de deffunct Charles Cardinal de Bourbon oncle du feu Roi Henri le grand, fit un magnifique festin à Roüan, où les plus apparens de la ville furent conviez, & specialement les dames & filles de bonne maison s'y trouverent, parees des plus riches accoustremés qu'elles eussent, & qui pouvoyent donner lustre à leurs beau-

zez. Entre autres la damoiselle de Renouart, niepce du sieur de Carrouges, bailli & gouverneur de la ville, comparut en ceste assemblee, revestue d'un accoustrement verd, asçavoir scoffion, bonnet à l'Espagnole, robe, cotte, bas de soye, le tout de ceste gaye couleur. Ce qui donna sujet à quelqu'un de la compagnie de lui dire, Vrayement, madamoiselle, vous n'avez garde de brusler: car vous estes bien verte. La pensee de celui-la estoit totalement eslongnee de celle de Dieu. L'homme vouloit rire, rencontrant sur le mot de verd, & sautant de l'accident à la substance, ou se ioüãt de la damoiselle qui estoit en fleur d'aage, & ne paroissant là que pour estre veuë & y passer le temps. Mais Dieu qui commande aux femmes de garder la maison, qui retranche severement toutes occasions aux desirs desreiglez, n'aprouvoit pas telles rencontres. Pour seeller tant plus ferme son arrest, il permit que ce rieur predisist sans y penser ni bien comprendre ce qu'il vouloit dire, moins encore ce que Dieu avoit deliberé de faire, la misere qui acueillit ceste pauvre damoiselle incontinent apres. Car le feu s'estant prins d'un candelabre au planché lambrisé d'un vieil bois sec, se glissa soudainement par tous les endroits de la salle, à laquelle n'y ayant qu'vne sortie, le grand nõbre de peuple qui y estoit ne pouvant se garantir de l'embrasement si soudain, plusieurs furent estouffez & bruslez, entre autres la pauvre damoiselle de Renouart, laquelle eust perdu temps d'appeller à garand ses vestemens verds, pour s'en targuer contre les traits enflammez qui la transpercerent. Ainsi ce qui lui avoit esté dit par gaudisserie, que sa verdeur n'avoit garde de brusler, fut une prediction du malheur qui lui arriva. *Livre 3. des hist. aparitees, chap. 7.*

Les histoires de France escrivent la mommerie des sauvages, en laquelle le Roi Charles VI. fut envelopé l'an 1394. & faillit d'estre bruslé vif, comme furent six autres qu'il menoit dançant. La France estoit à la veille d'estranges changemens, & n'avoit occasion que de lamenter. On sçait ce qui est avenu depuis, & que par plusieurs fois quand les maistres se sont esgayez outre ou contre ce qui convient à la Majesté royale, la danse & les comedies ont esté changees en luctueuses tragedies.

DELI-

DELIVRANCE excellente.

C'Est chose assez notoire à ceux qui ont veu Londres capitale d'Angleterre, outre le cours ordinaire de ce grand & beau fleuve de la Tamise, quand il s'est superbement enflé, comme il fait par le flus de la mer, notammét aux nouvelles & pleines lunes : qu'il renvoye par son reflus à l'Ocean ce qu'il lui avoit presté, avec vn courant fort impetueux & roide : sur tout lors qu'il rencontre ce pont celebre de Londres, qui lui conteste son naturel passage. Encores a-il sa pente & descente fort violente, tout joignant la ville, sous une arche dudit pont, occupé des deux rouës du moulin, par lequel artificieusement l'eau est eslevee de la riviere, pour se distribuer par certains lieux publics & maisons particulieres de ceste noble & grande cité. Or le Dimanche 19. jour de May 1596. M. Robert le Maçon dit de la Fontaine, pasteur de l'Eglise Françoise recueillie à Lōdres, ayant pris basteau peu au dessus de ce pont pour se rendre à son logis, soit par l'inexperience, ou par le cerveau gasté du bastelier, se trouva incontinent porté & jetté par ce courant furieux entre les rouës de ce moulin, lors en œuvre, & au travers des diverses machines qui sont sous ce pont, puis plus bas es tournoyemens impetueux qui y sont, suivis du danger des vaisseaux, qui là se trouvent tousjours à l'anchre en grand nombre. Ledit sieur de la Fontaine ayant esté delivré de ce danger plein d'horreur & d'estonnement à ceux qui considerent ceste place desia infame par divers accidens mortels qui y avoyent precedé: sans s'estre trouvé brisé ni mutilé d'aucun membre, ni mesme saisi d'aucune fievre en l'aage où il estoit de 60. ans, & vivoit encores l'an 1611. sur tout la bonté de Dieu lui ayant tousiours conservé le jugement & la memoire au milieu de ces goufres & deluges d'eaux, où il fut du moins par l'espace de demi quart d'heure : ayant experimenté une main de Dieu si presente & benignement puissante, au veu & sceu de grands & de petis, re-

tournant tost apres à sa charge en fit une belle reconoissance en grande assemblee par un sermon publié, pour tesmoignage à tous pres & loin, des dangers qui de toutes parts assiegent ceste vie, & de la bonté de Dieu, tres-fidele & puissante envers ceux qui l'invoquent, & y arrestent leur confiance.

I'adjousterai ici quelques mots de sa reconoissance, faite le 30. jour de Iuin ensuivant sa delivrance, qui ne peuvent nuire à personne qui a une bonne ame. Ainsi donc il disoit à ses freres & amis : Mon exemple vous aprend en premier lieu, combien soigneusement & ardamment nous devons regarder à Dieu, & nous recommander à lui par nos prieres. I'estois sain & dispost, il y a aujourd'hui cinq semaines, & sans aparence de danger faisant ma charge au milieu de vous: deux heures apres, en un moment, me voila ravi & emporté jusques aux portes de la mort. Tellement que ie puis bien dire, O Seigneur, i'estois en ma prosperité, par ton bon vouloir tu avois establi ma force: soudain tu caches ta face, & ie fus troublé. Ce n'est donc sans cause que S. Iaques nous admonneste de ne dire point, Nous irons ici ou là, nous ferons ceci ou cela aujourd'hui ou demain, nous qui ne sçavons pas ce qui nous aviendra: veu que nostre vie n'est qu'une vapeur, qui aparoit un peu, & puis s'esvanouyt. Il faut donc qu'à toutes heures & à toutes occasions le nom de Dieu soit nostre forteresse, & à laquelle nous ayons nostre recours, nous retirant sous la protection du Treshaut & à l'ombre de ses aisles. Que si nous-nous rédons familiere l'invocation du nom de Dieu, nous en recueillirons ces deux utilitez non vulgaires : asçavoir, que ce nous sera une cachette & sauvegarde contre mille & mille perils qui nous assiegent de toutes parts : & puis si Dieu nous met quelquesfois à l'espreuve, l'acoustumance que nous aurons prise de nous recommander à Dieu, fera que la memoire en sera tellement cõfirmee en nos cœurs, qu'au milieu des angoisses, des dangers, de la presence de la mort, si la bouche ne peut faire son office, le cœur parle, & nous souvient du nom de Dieu: comme ceux qui pensent assiduellement à quelque chose, en ont mesme la memoire en dormãt: & en traversant sou-

souvent un chemin, en fin on le peut faire comme à yeux clos. Par ce moyen quand nous cheminons en la vallee d'ombre de mort le baston & la houlette de nostre grand pasteur nous conduisent. Vn peu apres il adjouste, La misericorde de Dieu envers moi est à louër en toutes sortes: mais en deux choses specialement je la reconoi tresgrande. L'une, que j'ai senti au milieu de mes infirmitez, que les vagues des torrens, le heurt des rochers, l'abysme & tournoyement des gouffres, & la presence des morts les plus hideuses & inopinees, ne peuvent noyer la foi, ni empescher le cœur fidele de s'eslever à Dieu, & de se remettre entre ses mains, selon ce qui est dit, Qu'il n'y a ni angoisse, ni oppression, ni vie, ni mort, ni hautesse, ni profondeur, qui nous puissent separer de l'amour que Dieu nous porte en Iesus Christ nostre Seigneur. L'autre est, que je vi par la bonté de Dieu, nonpas simplement, mais pour vous publier telles promesses que ceste-ci du pseaume trentequatriesme: Qui regardera Dieu, s'en trouvera esclairé: Il ne sera point trompé, son front ne rougira. Et puis c'est pour vous mener à la pratique, me proposant moi mesme pour patron & exemple que vous ayez devant vos yeux, lequel vous puissiez monstrer de vos doigts, & que vous ayez en la bouche, pour dire, Voila ce pauvre qui nous presche la bonté & verité de Dieu, qui nous propose ses promesses, qui nous exhorte à l'invocation du nom de Dieu. Lui mesmes a crié, Dieu l'a exaucé, & l'a delivré de toutes ses angoisses. Iettons donc les yeux sur nostre Dieu en nos plus grands danger: il escartera les tenebres de mort, il nous illuminera de la clairté de sa face: nous ne serons point confus. C'est le principal fruit que j'atten de ceste prolongation de vie & comme rusurrection d'entre les morts. *M. Robert le Maçon, dit de la Fontaine, en la preface & au sermon sur le Ps. 34.*

AVTRE.

VN notable personnage, natif des pays bas, trafiquant & demeurant à Londres, fut en autre annee prochaine visité, abatu, relevé, retiré & garanti de mesme

main du Seigneur Tout-puissant, que M. De la fontaine, susmentionné: de sorte que la plus part des accidens du peril & de la delivrance se rapportent. I'ai oui parler d'un trait notable sur cela: c'est qu'estant en ce goufre, en invoquant Dieu tout en sa pensee, il se souvenoit encore de ses enfans, voire fort particulierement, comme s'il eust esté en son lict ou dans le ventre du poisson de Ionas. Pour certaines considerations, je ne specifie pas d'avantage les choses. *Extrait de mes memoires.*

AVTRE.

AV mois d'Avril de l'an 1565. comme M. Pierre Forest docte medecin d'Alcmar s'employoit à garantir certaines personnes notables travaillees de poison, un homme d'authorité lui recita ce qui estoit avenu peu auparavant en un village nommé Wateringhe pres de Delft ville renommee en Hollande. Vn personnage d'humeur melancholique, harassé & offensé par plusieurs malvueillans, finalement cheut en desespoir. Sur ce le malin esprit se presente en forme d'homme, comme pour consoler ce miserable, & produisant quelque tesmoignages de l'Escriture saincte, destournez de leur vrai sens, persuade au melancholique de terminer ses jours, l'asseurant que ce n'estoit crime d'impieté, ni d'ingratitude envers Dieu de se tuer soi-mesme. Car (ce lui disoit le malin esprit) tes ennemis t'ont fait grand tort, & tu n'avois pas merité tel traitement: pourtant il y a beaucoup plus de gain & d'avantage en une mort prompte, qui ne te sera point reputee à peché devant Dieu. Ce detestable conseiller l'induisit de s'adresser à un apothicaire ou espicier pour avoir de l'arsenic. Le mal conseillé, suivant ceste resolution satanique, s'adresse à un espicier, demande de l'arsenic qui lui est refusé, s'il n'ameine un respondant ou pleige qui certifie que ceste drogue ne sera employee que pour tuer les loirs. Il s'en va cercher caution, & trouve le diable qui lui promet assistance, l'acompagne & respond pour lui à l'espicier, lequel lui baille de l'arsenic, dont ce miserable prend & avale une drachme par l'induction de son pleige, afin de ne pas faillir à se tuer. Ce poison com-

commençant à operer, causa de terribles accidens en l'homme, dont tout le corps s'enfla, le petit ventre & les boyaux sentirent des tranchees estrangement violentes: de sorte que les assistans le tenoyent pour mort: mais par le support de Dieu tout puissant, il eut respit, & en lieu de franchir le pas, apres quelques convulsions, & avoir esté quelque temps en chartre, revint aucunement à soi. Le malin poursuivit depuis sa poincte, jusques à presenter un cordeau, puis un cousteau à ce pauvre homme, l'induisant à se desfaire. Le patient resveillé de sa stupeur par une speciale grace de Dieu, vint à s'estonner de telles redoutables poursuites, s'aperceut des furieuses impostures de l'ennemi, recourut à gens de bien, sçavans & entendus, qui l'ayans instruit autrement qu'il n'avoit esté, lui servirent d'instrumens à salut, de sorte qu'il se repentit des pechez qu'il avoit commis en cest endroit, aprehenda la grace de Dieu, vescut en la reverence & obeissance d'icelui. Par ce moyen il recouvra pleine santé de corps & d'esprit, & le malin desista de le tenter. *P. Forest au 30. liv. de ses Observations medecinales, Observ. 7.*

AVTRE.

IL y a trente ans passez que M. Veiras, bon & docte personnage, s'estant embarqué (pour aller en lieu où ses afaires le requeroyent) en un grand basteau, où il y avoit vingt autres personnes sans les basteliers, sur le lac de Neufchastel, ayans vogué assez avant pour passer dela, un tourbillon de vent les acueillit, si violent qu'il renversa le basteau. Toutes les personnes qui estoyent dedans furent noyees, excepté ce bon personnage, lequel envelopé des vagues fut par miracle au bout de plusieures heures reporté au rivage d'où il estoit parti, sans estre offensé en sa personne, au grand esbahissement de lui-mesme & de tous ceux qui lors le virent, & ausquels il l'a raconté depuis. Son fils, personnage honorable, & employé en grands afaires m'en a fait le recit. *Extrait de mes memoires.*

AVTRE.

VN mien bon ami m'a quelquesfois escrit ces mots, Vous me demandez des exemples de delivrances excellentes. Si vous en voulez des genereux & illustres, maints royaumes, principautez & republiques en l'Europe, plusieurs Rois, Princes, Seigneurs & Magistrats vous en fourniront à milliers. Quant aux exemples particuliers, infinies honorables familles & personnes ont esté ci devant, sont de present, seront ci apres, clairs miroirs de la sagesse & bonté de Dieu, qui nous supporte en si grande patience, nous soulage en beaucoup d'afflictions, nous delivre d'infinis dangers corporels & spirituels, & nous sauvera en son royaume celeste. S'il frape d'une main, il guerit de l'autre. Ie me ri de ceux qui demandent des miracles, quand on les sollicite à penser, dire & faire mieux qu'ils ne font. Car s'ils estoyent entrez chez eux, ou avoyent consideré l'estat de leurs voisins pres & loin, on les orroit changer de langage. Quiconque voudra examiner soi-mesme sincerement, reconoistra que pour un danger Dieu l'a environné de sept delivrances excellentes, chascune desquelles embrasse tant de miracles que le nombre en est innombrable. Ie vous en marque un. C'est q̃ beaucoup de fois en leurs vies les vertueux avisagent la mort & s'acoustument à la toucher, voire à la gouster, tellement qu'ils en sont moins esmeus qu'aucũ qui leur en parle. Ils ne voyent pas ceux qui les portent en leurs mains, ou qui les soulevent en diverses cheutes pitoyables. Vne sagesse & force plus qu'humaine les costoye en tous dangers, qui leur succedent en bien, lors mesme qu'ils perissent acablez. Comme nous mourons tous les jours, aussi tous les jours trouvons-nous la vie dedans la mort, en la vertu de celui qui est nostre vie. Reste de nous resouldre en lui pour l'avenir avec telle allegresse d'esprit, comme si jamais nos vies n'avoyent esté traversees de fascherie ni de douleur quelconque.

Vn sage gentilhomme aagé d'environ quarante cinq ans, revenant de Lyon où il estoit allé vers le Roi Henri le grand, passa par S. Claude, d'où il print le chemin du mont

mont Iura, pour descendre à Gex, puis de là se rendre en sa maison. Estant presques au haut de ce mõt au chemin nommé les faucilles (à cause que des long temps l'on a taillé dedans la roche un chemin estroit & tournoyant par lequel un homme de cheval peut monter assez à son aise:) un autre qui l'accompagnoit & suivoit se hastant un peu trop, le cheval du gentilhomme, prompt à s'ombrager, desmarche comme s'il eust esté en quelque endroit plus spacieux, de sorte que se jettant hors de ce chemin il trebusche & roule par un precipice merveilleux environ quinze toises, jusques à un replat, où il est arresté, son maistre monté dessus sans avoir perdu les arçons, avec l'espee au costé, le mãteau, le chapeau, les bottes & esperons. Voulant le cheval s'esvertuer, ce fut un deuxiesme precipice, suivi d'un troisiesme, de sorte que ce gentilhomme se trouva en selle, bride en main, & en equipage entier, quoi qu'au pied de la montagne, sans que son valet peust aller apres que par un grãd destour, où son maistre remis en chemin remonta la montagne, & descendit du haut d'icelle à Gex. Il sentit tost apres l'une de ses jambes froissee. S'estant fait desbotter & deschausser pres du feu, on lui apporta par son commandement un seau d'eau fraische, dont il se bassina toute celle jambe, sur tout l'endroit le plus atteint, & se mettant en repos au lict, le lendemain remonté à cheval, vint en sa maison, & depuis a long temps vescu sans se ressentir de ceste perilleuse cheute, de laquelle il ne me souvient jamais que je ne m'esmerveille infiniment de l'excellente delivrance de ce gentilhomme, decedé de maladie depuis cinq ou six ans en ça. *Extr. de mes memoires.*

DELIVRANCE *memorable.*

L'An 1572. Naerden petite ville à l'entree de Hollande, tomba le vingtiesme jour de Nouembre en la puissance des Espagnols qui tuerent tous les hommes jeunes & vieux, violerent puis meurtrirent fil-

les & femmes, brief n'oublierent article quelconque de leur mestier. Ceux qui ont marqué des particularitez de ceste lamentable destruction en racontent une que je n'ai pas voulu oublier. Vn des principaux de Naerden, prins par quelque maistre pillard fut sollicité par menaces & incontinent par tortures cruelles qu'il n'avoit rien caché. Sa femme fut violee devant ses yeux : ce que ne pouvant supporter, & desnué de tout moyen de tirer raison de tant d'outrageux vilains, & cruels assassins, les frappa de vive voix appellant Dieu à juge & vengeur de tant de maux. Il fut cruellement massacré par ses ennemis, en presence de sa femme, laquelle sollicitee de bailler la bourse, & elle ayant plusieurs fois protesté n'avoir or ni argent quelconque, ils la pendirent par un pied à une travaison, la teste contre bas, les mains estroittement liees derriere le dos, un garsonnet sien, qui avoit veu tuer son pere, assiste aux outrages infames & indignes tourmens faits à sa mere, fut garrotté & pendu par un pied comme elle. Ayans esté laissez deux jours en ce piteux estat, sans boire ne manger, & comme sur le poinct d'expirer, voici un homme merveilleusement beau, comme envoyé du ciel, qui deslie la mere & l'enfant, leur donne à manger, les exhorte de se confier en Dieu, & les asseure qu'il ne leur defaudra point. Monsieur le President de Thou environ le milieu du 54. livre de ses riches histoires Latines de nostre temps, recite ceste delivrance, & adjouste au bout, je me rapporte de tout cela aux autheurs qui l'ont publié. De moi, je ne touche point aux miracles que Dieu a faits en guerres des pays bas, depuis six vingts ans en ça. Moins encor à la France. C'est un œuvre d'autre main que de la miene.

DES DENTS.

IE marquerai en ceste section quelques histoires sur ce propos. *Columbus au* I. *liv. de son anatomie, ch.* 10. conferme ce que le sage Hippocrates escrit au livre des chairs, que les dents naissent aux enfans en la matrice de leurs meres, par

res, par le moyen de la nourriture qu'ils y prenẽt, & qu'estans nais, le laict qu'ils tettent les leur fait pousser. Voici les mots de Columbus : I'ai asseurement observé que les dents se forment és enfans au vẽtre de leurs meres, & en ai fait la preuve maintesfois, au grand esbahissement de ceux qui assistoyent à mes anatomies, ayant tiré des gencives des petis enfans morts au ventre de leurs meres, & poussez dehors des fort petites dents de leurs creux. I'ai eu loisir de descouvrir le mesme en des enfans nouveau-nais & puis decedez, & en des avortons de sept & huict mois. *Polydore Virg. au 3. li. des prodiges*, escrit qu'en la Marque d'Ancone, au temps que les Turcs commencerent à roder autour des mers & ports d'Italie, nasquit un enfant lequel avoit six dẽts. Vn docte medecin dit avoir veu une femme à Rome qui avoit une dent nee & sortant du palaits, au dessus du creux proche des dents tranchantes, laquelle il fit inciser & cautetizer. Il raconte le mesme d'un ieune homme par lui veu au convent de la Trinité en la ville d'Agubio, auquel ceste dent sortit en l'aage de dix ans, & lui demeura depuis iusques à la mort. *Au traité des dents, ch. 29.* Plusieurs appellent telles dents surdents: mais il y en a de plus avancees en dedans les unes que les autres, & plus incommodes aussi. *Columbus au* 1. *li. chap.* 10. de son anatomie atteste qu'un sien fils nommé Phœbus avoit trois rangs de dents, bien aparés. *Alex. Benedict. en la preface du 6. li. de la guerison des maladies*, dit avoir refusé d'acheter un esclave More, pource que toutes les dents d'icelui estoit poinctues comme sont les dents canines. Plusieurs medecins attestent qu'il naist des vers es dents, & des pierres à l'entour, comme du tuf: ce que beaucoup de personnes experimentent ordinairement. Maints enfans meurent lors que les dents veulent sortir, à cause de la dureté des gencives, à quoi les meres nourrisses aident par frottement de doigts, & les Chirurgiens aussi, par ouverture convenable, selon que la necessité le requiert.

DENTVRE *admirable.*

HErodote raconte qu'apres la bataille de Platæes, en laquelle les Grecs firent boucherie incroyable de l'armee des Perses, comme l'on amassoit en un lieu les os des morts, on trouva une machoire de dessus, toute d'une piece, encores qu'elle eust ses dents distinguees par petites coches ou crenelures, & celle de dessous pareillement. *Au 9. liv.* Plutarque atteste le mesme de Pyrrhus. *En sa vie.* Et Valerius Maximus, parlant de Prusias fils du Roi de Bithynie, dit qu'il avoit la machoire de dessus d'une seule piece, sans incommodité quelconque. *Au* 1. *liv. ch.* 8. Telles machoires avoyent leurs dents meulieres, œilleres, canines, tranchantes, distinctes, mais sans ouvertures ni racines comme les nostres ordinaires, qui tombent ou sont arrachees les unes apres les autres, selon divers accidens. De nostre temps, le docteur *Phil. Melanchthon* atteste qu'en la Cour du Duc de Lunebourg se trouva une fille de chambre de la Duchesse, laquelle avoit es gencives haute & basse deux os continus, en lieu de dents. *Au 2. li. de sa Physique: Columbus au 15. liv. de son anatomie.* I'ai remarqué (dit-il) en quelques uns les déts si serrees, qu'il estoit impossible separer les unes des autres. Quiconque y vouloit toucher, force estoit d'emporter un bon esclat de la maschoire. *Le docteur Houlier au* 1. *liv. observ.* 31. rapporte qu'un chirurgien arrachant la dent de quelqu'un à Paris, enleva les dents prochaines, & une partie de la maschoire. Il s'en ensuivit une perilleuse hæmorrhagie. Le chirurgien tiré en justice par le patient, fut renvoyé absouls à pur & à plain, pource que les dents furent trouvees continues & toutes d'une piece.

DOR-

DORMEVRS estranges.

LE premier volume contient plusieurs histoires des dormeurs merveilleux. Ceste section servira de surcroist d'aucuns exemples obmis, non moins estranges que ceux la. *Iean l'Aleman docte medecin en son commentaire sur le livre du grand Hippocrates, de flatibus*, dit que le serviteur d'un apothicaire, se levoit toutes les nuicts, & dormant escrivoit comme en plein iour dedans la chambre où il gisoit.

2. Il fait aussi mention d'un autre, lequel environ minuict se levoit dormant, ouvroit sa boutique, y rangeoit & estalloit les choses comme de iour, puis s'en retournoit coucher sans s'esveiller.

3. Son troisiesme exemple de dormeurs estranges est d'un Parisien, lequel ayant l'espee au costé, traversa à nage & dormant la riviere de Seine, & continuant en son dormir tua certain sien ennemi, duquel il avoit machiné la mort en veillant: ce qu'ayant fait il revint en son logis & en sa couche.

4. *Iean Bodin au 3. liv. de sa Dæmonomanie, ch. 6.* dit que l'on void des hommes qui autrement ne sont point fols, & neantmoins cheminent en dormant, comme s'ils veilloyent: qui est une lethargie ou autre maladie de cerveau, laquelle avient quelquesfois aux plus sages. I'en ai veu (adioustoit-il) trois malades de ceste maladie, qui n'avoyent aucune douleur: & mesmes Galien confesse qu'il a esté malade en ceste sorte une fois en sa vie, & alla demi quart de lieuë tout dormant, jusques à ce qu'il rencontra une pierre qui le fit tomber. Mais il y en a qui vont fort souvent la nuict les yeux clos, qui montent sur les maisons, les Eglises, & hauts lieux inaccessibles, où le plus vigilant & le plus sage homme du monde ne sçauroit mõter. Si on les appelle par leur nom, soudain ils tõbent par terre. Il y en eut un agité la nuict, lequel fut suivi par sõ cõpagnon qui couchoit avec lui,

Le voyant aller en la riviere il ne voulut pas le suivre: mais de peur qu'il n'allast trop souvent en l'eau, il l'apella par son nom, & tout soudain l'autre tomba tout dormant, & fut noyé.

DVEL.

Ayant monstré l'usage des anciens duels, par les exemples de ceux qui se sont faits, sous nos premiers Roys; & l'abus qui se commet, aux modernes par l'exemple des derniers; nous n'en r'apporterons plus que deux ou de ce regne ici, pour faire voir en eux tous les autres. Ie di quant à l'abus qui consiste en l'Appel, qu'on fait de soy mesme, sans permissiõ; car quant à la forme du combat, ils sont nonseulement differents entr'eux, mais si differents à tous les autres, qu'il ne s'en trouvera point de pareils en tous ceux que nous avons dit; soit pour la qualité des combattans, ou pour la diversité des armes.

Le premier sera du Chevalier de Guyse, & du Baron de Lux. Voila desia un Prince sur le Theatre, où nous n'en avions point veu encor joüer ce personnage. Plusieurs y estoyẽt mõtez cõme lui, s'estoyẽt querellez, deffiez & rẽdus sur le lieu; mais il y avoit eu tousiours quelque empeschemẽt, ou quelque defaut, q̃ les en avoit fait retourner sãs cõbatre. Cestui-ci cõbatit, tua de sa main le pere, & le fils, & réporta une double victoire de tous les deux.

Le premier combat fut par une rencontre avec le Pere, pour quelques paroles qu'il avoit dites de feu Monsieur de Guyse. Quelques uns pẽsẽt que ce ne fut que le pretexte, & que le Chevalier fut porté par d'autres sujets à le quereller. Quoy qu'il en soit, ils se rencõtrerẽt un matin à la grãd rue de S.Honoré, le Baron à pied, & le Chevallier à cheval; qui mit pied à terre, & dit au Barõ qu'il mist la main à l'espee, en tirant la sienne. Le Baron ne pensoit à rien moins, & ne se pouvoit imaginer que ce fust à bõ esciẽt; il mit toutesfois la main à l'espee, mais avec peu d'effect; il estoit desia vieux, & hors d'escrime, depuis lõg temps, pour se battre cõtre un jeune Prince, qui ne

qui ne faisoit que sortir des exercices. Aussi ne lui donna le Chevalier qu'un seul coup au travers dont il alla tomber mort dans la boutique d'un cordonnier. Quant à lui, il remonta froidement à cheval, & se retira le pas en la grande Escuyrie du Roy, comme s'il n'eust rien veu.

Ainsi mourut le Baron de Lux, pour s'estre vanté, (disoit-on) d'avoir esté du Cõseil de Blois, cõtre la vie du feu Duc de Guyse. Il avoit esté fort aimé d'Henri III. qui l'avoit honoré de son ordre du S. Esprit, & pour l'amour de lui avoit donné la vie à l'Archevesque de Lyon, son oncle, homme d'Estat & d'affaires, eloquẽt & subtil, mais ingrat & variable en ses affectiõs, qui ayãt receu tãt de biẽfaits de son Prince, n'avoit pas laissé d'estre de la Ligue, contre lui mesme. Il devint apres serviteur du feu Roy, & se trouva en de belles occasions, tant avec lui, qu'avec le feu Mareschal de Biron, dont il fut le conseil jusques à sa mort. Il avoit un fils de mesme aage que le Chevalier de Guyse, qui reçeut la nouvelle de cest accidẽt, avec la juste douleur qu'un fils unique peut ressẽtir de la mort d'un Pere. Si ne s'oublia il pas tant à pleurer sa vie, qu'il en oubliast de venger sa mort. Mais il faloit donner ordre à ses affaires, & attendre le temps de pouvoir parler à son ennemi. Chascun parloit diversement de ce qu'il feroit, s'il estoit en place, & chascun s'y fust trouvé bien empesché. Il avoit à faire avec un Prince, qu'il faloit qu'il tuast, ou qu'il en fut tué. De le tuer, il n'y avoit pied de terre en la Chrestienté, qui lui peust estre asseuré apres sa mort; & d'estre tué aussi par celui qui avoit tué son pere, ce n'estoit pas satisfaire à sa passion. D'en tirer plustost raison par Iustice que par l'espee, il ne le faloit pas seulement penser. Le Chevalier estoit en l'hostel de Guyse, dont il n'avoit point descouché, & où persone n'eust osé seulement l'aller demander. C'est le malheur des gentils-hommes, d'avoir à faire contre des Princes, ce sont des vaisseaux d'airain, contre un pot de terre, qui ne les peut chocquer sans se rompre. Le Roi doit pourtant la Iustice à tous ses sujets, & n'y a Prince qui en soit exempt, mais ses sujets, pour grands qu'ils soyent, doivent aussi respecter les Princes. C'est ce que j'ai oui dire autresfois au feu Roy, sur un semblable sujet, avec

ce beau mot, Ie vous puis faire tous grands, mais ie ne vous puis faire Princes.

Ainsi doncques, le ieune Baron de Lux, ayant celebré quelques quinze iours le dueil de son pere, meditant continuellement sa vengeance, & fermant les yeux à tout ce qui en pouvoit arriver: envoye finalement un cartel à son ennemi. Certes il y proceda genereusemẽt: toute sa vie il en eut esté regardé, & iamais il n'eust veu le Chevalier de Guise, que le souvenir du sang de son pere, ne lui eust fait esmouvoir & fremir le sien. Ce cartel fut porté par son Escuyer, qui s'acquitta dignement de la charge que son maistre lui avoit commise. L'actiõ estoit perilleuse, car s'il eust esté reconu, & qu'on se fust tant soit peu douté du dessein qui le menoit, les plus hautes fenestres de l'hostel de Guyse eussent esté trop basses pour lui: mais il y fut si matin, que tout le monde y dormoit encore. Il entra dãs la chambre du Chevalier plustost que le iour, & l'esveillant de la part du Baron de Lux, le supplia tres-humblement de le pardonner, si pour satisfaire de ce qu'il devoit à son maistre il avoit eu la hardiesse de lui porter ce Cartel. Il s'esveilla à ceste nouvelle, sans s'en esmouvoir nullement, & ayant veu ce qu'il contenoit, les yeux encor assez mal ouverts, Donnez moi mes chausses, dit-il, d'une franchise admirable, afin que tandis qu'il n'y a ici personne, i'aille contenter vostre maistre. (Il n'y avoit pas un seul valet dans la chambre.) Cest Escuyer l'habillant, le supplie encor avec toute sorte de respect, de mener quelqu'un des siens avec lui, avec lequel il peust rendre tesmoignage de l'action qu'il alloit faire: Alors entra dans la chambre le Chevalier de Grignan, que le Prince lui baille, pour cõpagnon de sa fortune. Et sans prẽdre aucun pourpoinct, s'en va trouver le Baron de Lux, avec une simple camizole sous son manteau. Notez que c'estoit au cœur de l'hyver, & qu'estãt encor matin, il ne pouvoit estre qu'il n'eust froid. Mais d'autant que le cartel de ce Baron courut toute la France, & que i'en ay trouvé une coppie parmi mes papiers, ie l'ai bien voulu mettre ici, pour faire voir que la passion ne lui troubla point le iugement, & que la haine qu'il portoit au Chevalier, comme ennemi, ne

mi,ne lui fit point perdre le respect qu'il lui devoit comme Prince.

Le Cartel disoit ainsi.

Mon-seigneur, Nul ne peut estre plus fidele tesmoin du iuste suiet de ma douleur que vous mesme: C'est pourquoi, Mon-seigneur, ie vous supplie tres-humblement de pardonner à mon ressentiment, si ie vous convie par ce billet, à me faire tant d'honneur, de me voir l'espee à la main, pour tirer raison de la mort de mon pere. L'estime que ie fai de vostre courage, me fait esperer que vous ne mettrez point en avant vostre qualité, pour eviter une action, où vostre honneur vous oblige. Ce Gentilhomme vous menera au lieu où ie suis, avec un bon cheval, & deux espees, desquelles vous aurez le choix. Et s'il ne vous est agreable, i'iray par tout où vous me commanderez.

Ce Cartel admiré iustement de tous ceux qui l'ont veu, fait paroir le iugement & la discretion de ce ieune Baron, comme le combat qui suivit apres en tesmoigna le courage. Il attendoit le Chevalier dans un village, où il se chauffoit, en attendant le retour de son Escuyer: qui lui estant allé dire que le Chevalier estoit là, le fut incontinent retrouver, pour lui faire quitter la camisole, & lui bailler le choix des espees. Le Chevalier qui avoit eu froid en chemin, & ne s'estoit pas encor eschauffé, fit quelque difficulté de la quitter, lui disant qu'il sçavoit bien s'il estoit armé, puis qu'il l'avoit habillé lui-mesme. Mais, sçachant que le Baron estoit en chemise, il s'y mit aussi: & ayant choisi l'espee qu'il voulut, r'envoya l'autre au Barō, qu'il fit aussi visiter par le Chevalier de Grignan. Alors parurent ces deux braves courages, tous enflammez d'ire: les seconds s'escartent, & ils s'approchent à toute bride. On dit qu'ils ne s'amuserent point aux passades, pour gagner la croupe de leurs chevaux, cōme font ordinairemēt ceux q se battēt à cheval: Au cōtraire, s'abordās l'un l'autre, sans se marchāder, ils se dōnerent deux si grāds coups d'estoc, que le Barō rencōtrant l'arçon de la selle du Chevalier, le perça d'outre en outre, & le Chevalier le perça lui-mesme de part en part. Ils redoublent: le Barō dans l'espaule du Chevalier,

& le Chevalier dans le corps du Baron. Bref, ils se porterent cinq coups, dont le Chevalier s'en alla blessé, laissant le Baron mort sur la place, d'autant de playes. Braves & genereux courages, s'ils se fussent employez en une cause plus legitime : car biẽ que le Barõ ne peust mieux, ni plus justement employer sa vie, qu'à venger la mort de son pere : si est-ce que c'estoit ietter le manche apres la coignee, & exposer son ame en un peril evident de se perdre, sans esperãce de rien gagner. Et bien que le Chevalier combattist aussi pour son pere, à cause des paroles que le vieux Baron de Luz avoit dites de sa mort, & qu'il eust tué glorieusement le pere & le fils en un mesme mois, & remporté de ce cõbat les plus illustres marques, & les plus honorables tesmoignages de sa valeur, qu'il en eust sçeu desirer ; si est-ce que comme la cause fait distinguer le supplice d'avec le martyre, i'estime aussi que sa victoire eust esté bien plus agreable à Dieu, plus glorieuse à son nom, & moins perilleuse à son ame, s'il eust combatu pour la querelle qui porta ses ayeuls en la Palestine. Mais, le temps, les afaires, ni son aage ne lui permettoyent pas de former encore ces entreprises. Il faut que le Prim-temps iette ses fleurs, avant que l'Automne produise ses fruicts, & faire premierement, les factions d'un soldat, que l'office d'un Capitaine. Godefroy de Bouillon avoit esté comme lui, & suivant l'Empereur Henr. IV. avoit tué de sa propre main Raoul de Suaube, son ennemi capital, & Competiteur en l'Empire, Son aage, sa race, sa profession, & sa generosité naturelle faisoyent esperer que les palmes du Levant ombrageroyẽt encor' une fois les Croix de Lorraine; mais Dieu voulut autrement disposer de lui.

Ceste digression nous a fait oublier nos seconds, qui se battirent aussi, selon la coustume, qui les rendroit autrement infames. D'abord le cheval de Grignan se cabra, & Riolet, (ainsi se nommoit cest Escuyer) prenant l'avantage de l'occasion & du temps, lui gagne la croupe, & lui porte un coup d'estoc dans les reins. Grignan se tournant, lui donne d'un revers sur la teste, & là dessus survint le Chevalier, qui les separa, donnant la vie à Riolet avec le corps de son maistre.

Mais

Mais le Chevalier de Guyse ne jouit pas longuement de sa victoire; car un an, ou environ apres, mettant le feu lui-mesme à un canon, en Provence, le malheur voulut qu'il creva, & lui emporta d'un esclat la moitié du corps. Ainsi la fortune use imperieusement de ses affections, suivant ceux que bon lui semble, mais ne s'attachant à personne. Quelque temps auparavant, faisant son entree en une petite ville du mesme pays, une compagnie de femmes, transportees d'un exces de ioye, estoit sortie au devant de lui, en habit d'Amazones; & lui ayant mis pied à terre, à la porte de son logis, pour voir repasser l'Infanterie, qui estoit venue au devant de lui, quelques uns le conseillerent de se retirer, de peur des harquebuzades, que les bourgeois assez souvent mal adroits tiroyent coustumierement, ausquels il respondit en riant, qu'il ne pouvoit mourir que d'un coup de canon.

Ceci est encor memorable, & une riche preuve de l'affection qu'il avoit emprainte en l'ame des Provençaux, qu'estans porté dans la ville d'Arles le lendemain de sa mort, le peuple criant & gemissant d'une façon estrange, arracha les clous de sa biere, descousit le drap, où il estoit enseveli, & ne trouvant aucun changement en son visage en fit faire un pourtraict, qui fut mis en leur maison de ville, comme un avertissement aux vivans de le regretter, & une exhortation à la posterité d'en garder eternellement la memoire. Mais, ce qui est encor plus admirable, les deux premieres villes de la Provence, Aix & Arles, estans entrees en jalousie de ses cendres, & contestans qui les auroit, pour avoir l'honneur de leur donner sepulture; ne peurent estre accordees que par l'expedient qu'on print, de donner le cœur à l'une, & laisser le corps à l'autre.

Il fut regretté pareillement à la Cour, non seulement de ses parens, mais aussi du Roi, & de la Royne sa mere, qui furent visiter Monsieur de Guise, & le consoler iusques en son hostel; mais sur tous, Madame la Princesse de Conty, sa sœur, en fut tellement affligee, que les plus belles plumes de ce temps s'employerent à la consoler. Il estoit nay à Paris, & portoit le nom de la mesme ville, mourut à Baux, en Provence, & repose à Arles; Prince

de grande esperance,& d'invincible courage,beau de visage, bien fait de corps, & dont les rares perfections en ceste premiere ieunesse promettoyent toutes choses grandes.

Sans sortir du pays, où le discours precedent nous a portez,nous pouvõs nous acquitter de nostre promesse, & conclurre ce traité par l'exemple de deux combats signalez,pour l'estrange façon des armes,qui furent choisies par les querellans. Le premier fut entre le sieur de la Roque,& le Vi-Comte d'Allemagne : tous deux Provençaux, & tous deux si voisins, que leur querelle ne proceda que du voisinage. Car pour estre trop pres l'un de l'autre,& avoir des villages,dont ils estoyent Con-seigneurs,il arriva que leurs Bailles premierement se querellerent, & puis les maistres espouserent la querelle de leurs Bailles. Baille en ce pays-là est une qualité,qui represente le Seigneur en son absence.

Or est-il que ces deux Bailles se trouvans ensemble un iour en ceremonie,se voulurent preceder l'un l'autre, chacun pretendant que son Seigneur devoit estre le premier.Mais,comme ce n'estoyent point gens d'espee,leur querelle ne passa point les paroles, qui furent bien tost apres rapportees par eux-mesmes à leurs Seigneurs. Quelque temps apres, Allemagne,chassant dans un bois, y trouve le Baille de la Roque,qui chassoit aussi, auquel il dit, Et bien,Baille, vous avez voulu preceder le mien? Mais,s'il vous arrive d'y retourner, ie vous donneray si serré sur les doigts,que l'envie ne vous en reprendra iamais. Monsieur,respond le Baille, I'ay un bon maistre, qui me defendra. Dites à vostre maistre,replique Allemagne,que ie vous donnerai sur les oreilles & à lui aussi. La Rogue sceut incontinent ceste menace, par son Baille,qui meslant l'interest de son maistre parmi le sien,adjousta ceste derniere parole, & à lui aussi, comme Allemagne tesmoigna depuis,disant qu'il n'avoit iamais parlé que du Baille : Neantmoins, bien que la Roque fust esclairci de cela, & que ses amis lui dissent qu'il n'estoit point offencé en l'iniure de son Baille, il se resolut toutesfois de se battre avec Allemagne.Il avoit soixante & tant d'ans,& Allemagne en pouvoit avoir quelque trente.

te. Parquoi les billes n'estoyent pas pareilles. Mais, à quoi ne nous fait resoudre la rage, quand elle s'empare de nostre cœur? Ce pauvre gentilhomme, hors de combat, & prest à faire une entree naturelle dans le sepulchre, trouve moyen de l'anticiper par un duel, qui à son avis ne lui estoit point desavantageux. Il fait faire deux poignards, & appellant son ennemi dans la ville d'Aix, Monsieur, (lui dit-il) vous estes ieune, & ie suis vieux: vous auriez trop bon marché de moy, si nous nous battions à coups d'espee. Mais prenez un de ces poignards, & laissez moi l'autre, pour tirer raison de l'offense que vous m'avez faite: Allemagne ayant accepté ce parti, il s'accorde de deux seconds, qui furent le sieur de Vins, & le cadet de Valernes, sortant hors la ville, & sans aller plus loin que sur le fossé, les seconds s'estans escartez, Allemagne, dit à la Roque, donne moy la main. Il la lui donne, & se tenans tous deux d'une main, se poignarderent de l'autre.

La Roque lui porta son coup dans le corps, & receut celui d'Allemagne dans la gorge, dont il tomba mort incontinent. Mais Allemagne vesquit encore, pour separer les seconds, qui estoyent desia blessez tous deux: & apres ceste separation, sentant approcher celle de son ame, voulut prier Dieu: mais la mort le prevint, ainsi qu'il mettoit les genoux en terre.

Voila à mon avis un des plus furieux & des plus enragez combats, qui se soyent gueres faits en France, où il s'en fait plus qu'en tout le reste du monde: Car tant plus les armes sont courtes, & tant plus il faut s'approcher, & tant moins on se peut servir de son adresse, ni de sa force. Mais si les duels eussent esté permis en France, selon leur vrai & ancien usage, ces deux gentilshommes se fussent ils entretuez si brutalement, sur une querelle si mal fondee? eussent-ils point eu honte de disputer devant le Prince, ou ses Lieutenans? Et quand ils eussent eu l'impudence de demander ce combat au Souverain, ne les eust-il pas plustost accordez ensemble, que leur permettre un combat si desraisonnable?

L'autre duel fut au mesme pays entre deux simples soldats de Riez, dont l'un s'appelloit Clouys, homme de

valeur, & estimé communement le meilleur soldat du pays. La seule envie de l'ouïr tenir en ceste reputation, donna suiet à un sien compagnon, nommé Orcellet, de l'appeller, sans autre querelle, & afin qu'ils peussent estre plus matin sur le lieu, ils sortirent à l'entree de la nuict, & coucherent ensemble dans une haye. Le lendemain, ils se leverent avec le iour, mettent la main à l'espee l'un contre l'autre, & se portét trois, ou quatre coups d'estoc, dãs le corps, sans que l'un ni l'autre voulust pour cela demordre du combat. En fin, Clouys, ayant receu vne derniere estocade dans le bras, qui lui fit tomber son espee à terre; Tu vois, dit son ennemi, ce que ie puis faire, demande la vie, ou tu es mort. C'est tout un, respondit Clouys, i'aime mieux mourir que la demander, & moy, dit l'autre i'aime mieux te faire courtoisie, encores que tu n'en demandes, que te faire desplaisir en cest avantage. Ce disant, il ramasse l'espee de Clouys, & s'estant dõné la main l'un l'autre s'en võt tous deux se faire penser.

Vn mois apres, toutes leurs playes furent gueries, horsmis celle que Clouys avoit au bras, qui fut environ six mois à guerir, & lui presqu'autant à recouvrer sa premiere force, passé lequel temps son ennemi s'estant marié, & ayant desia perdu le souvenir de sa querelle, dans le soin de son nouveau mesnage, voici Clouys qui l'aborde un iour, alors qu'il y pensoit le moins, & l'ayant escarté, Il semble (dit-il) que tu ne te souviennes plus de nostre combat. Il est bien vray que tu t'y portas franchement, & que nous y fusmes tous deux blessez; mais il y a cela d'avantage, que tu emportas mon espee, & que ie demeuray estropié. Cela me fait si mal, que la longueur de ma blesseure m'a esté plus ennuyeuse, pour le regret que i'avoy de n'en pouvoir tirer raison, que pour la propre douleur qu'elle me faisoit. Parquoy, resouls toy promptement de me satisfaire.

Orcellet, qui la premiere fois avoit appellé Clouys par hõneur, & sans occasion, estãt maintenãt nouveau marié, se faschoit d'y retourner avec suiet. Il aimoit mieux venir aux prises avec sa féme: Il le prie donc d'oublier une chose qu'il avoit mise sous le pied, & faisant autant le sage qu'il avoit au paravant fait le fou, lui remonstra que

le temps

le temps devoit avoir assoupi cela, d'autant plus qu'il n'y avoit aucune mauvaise parole qu'ils eussent dite, ni mauvaise action qu'ils eussent faite l'un contre l'autre. Que pour lui, il avoit esté marri de l'incommodité qui lui estoit demeuree de sa blesseure, & ne pretendoit tirer aucun avantage de son espee, qu'il estoit prest à lui rendre.

Non, non, respondit Clouys, tu m'as appellé premierement sans suiet, pour la seule envie de m'oster la reputation que i'avoy' acquise, & que tu m'as ostee avec l'espee, qui me l'avoit fait acquerir: tu m'as estropié, & as eu ma vie en ta main, ie ne me puis satisfaire que par la tiẽne. Ce soldat voyãt qu'il ne pouvoit vaincre l'obstinatiõ de Clouys, se resout à le vaincre lui-mesme & l'ayãt suivi, là où il le mena, iusques à un creux de terre, d'où l'on avoit arraché un arbre, qui pouvoit avoir six pieds de lõg, & autãt de large; Il faut (dit Clouys) quitter l'espee, & descendre là; & disant cela, il quitta lui-mesme son espee, & descendit le premier en bas: l'autre le regarde, & le suit, ayant aussi quitté son espee. Quand ils furẽt là bas, Clouys lui presente deux pistolets qu'il y avoit cachez, & lui en donne le choix. Ils en prennent chascun un, & se touchant presques l'un l'autre, car ils estoyent en lieu où ils ne pouvoyent avancer ni reculer; Y es-tu, dit l'appellé; & d'un mesme temps lui fait tonner le pistolet cõtre la teste, mais il ne le foudroye pas: car soit que l'autre se courbast, ou que la haste qu'il avoit de le prevenir le troublast lui-mesme, il ne fit que lui friser les cheveux. Clouys alors voyant son ennemi desarmé, ne lui rendit pas la pareille de la courtoisie qu'il lui avoit faite au premier combat, soit qu'il n'eust pas le temps d'y penser en ceste action, ou qu'il ne le voulut pas faire. Mais, Dieu plus iuste que lui, la lui rendit lui-mesme visiblemẽt permettãt que son pistolet faillist lors qu'il devoit faire feu, & leur rendant à tous deux les armes inutiles, pour les contraindre à s'accorder, comme ils firent, voyans qu'ils ne se pouvoyent pis faire. *Le sieur d'Audiguier, en son œuvre, intitulé Le vray & ancien usage des Duels.*

Environ ce temps-là, que nous venons de marquer, il se encor un autre combat, de mesme façon, en mesme Cour, & pour une occasion presque semblable, entre le

Baron de Bressieux, frere aisné du Marquis, qui est au-iourd'hui, & le Baron de Balagny, frere aussi du ieusne Balagny, qui lui a succedé. Le suiet proceda d'une gageure d'un bas de soye : Balagny estant aux Tuilleries avec plusieurs autres, dõt Bressieux en estoit un, mit son chapeau à l'un des bouts de la grande allee, & demãda s'il y avoit quelcun qui voulut iouër mille pistoles, à qui plustost l'auroit à la course, à cõmencer depuis l'autre bout. Bressieux dit qu'il ne les avoit pas sur lui, mais qu'il les envoyeroit querir en bagues, ou en argẽt, & les mettroit au hazard. Nõ, dit Balagny, mais courons pour un bas de soye, ils en demeurent d'accord. La Course fut lõgue, penible & roide, cõme de deux hõmes, qui ne manquoyent pas de force, de dispositiõ, ni d'haleine. En fin apres l'avoir quasi parfournie, & estre allez pair à pair jusqu'aupres du but, Balagny tõbe, & Bressieux emporte son chapeau. On dit qu'avãt q̃ Balagny tõbast, Bressieux l'avoit devãcé d'ũ pas, tellement q̃ sa cheute ne fust pas cause de sa perte. Neantmoins, Bressieux ne se voulant point servir de cest avantage, qu'il estimoit plustost devoir à la fortune, qu'à son adresse, lui dit, Balagny, Ie suis cõtent de recourir encor une fois, & ne te demander riẽ de ceste course, puis q̃ tu es cheu, afin de t'oster toute sorte d'excuse. Tu fais biẽ, respõd Balagny, de ne m'en riẽ demander, car ie ne t'en payeray riẽ aussi. Ha! puis q̃ tu le prens-là, replique Bressieux, nous ne courrons plus, & si tu me payeras. Ie sçay bien que nõ dit Balagny; ie sçai biẽ que si, dit Bressieux. Sur ceste contestation, ils se gourment: on les separe, on les arreste, & le Roi leur ayant donné des gardes, ils furẽt le lendemain accordez chez le Mareschal de Brissac. En s'embrassant: Balagny, (lui dit Bressieux à l'oreille) ie ne suis point satisfait de cest acccord, trouve toi demain à la porte S. Marceau avec une espee & un poignard.

Ce iour-la le Roi partit de Paris pour aller à Fontainebleau : & le lendemain nos deux champions ne faillẽt point de se trouver au lieu assigné. Ils sortẽt du fauxbourg, s'escartent du grand chemin, mettent pied à terre, & quant & quant la main à l'espee. Comme ils ne faisoyent encore que commencer, un Enseigne du Regimẽt, estan

estant à cheval,au devant de sa compagnie,qu'il menoit à Fontainebleau,les void tous deux dans un champ,l'espee à la main: Il quitte sa compagnie & à course de cheval se porte entre leurs armes,avant qu'ils se fussent encor blessez,les prie,les conjure de les mettre bas,& ne passer point plus avant en ce combat. Eux au contraire le prient de se retirer,& de leur laisser desmesler leur different: Et comme il proteste de mourir plustost que de les laisser battre, Tuons-le doncques, dit Bressieux, afin qu'il ne nous empesche. Ingrate & malheureuse pensee, de vouloir tuer un homme, parce qu'il leur vouloit conserver les vies, pour laquelle il est vrai-semblable que l'autheur de ce conseil y laissa la sienne. Mais Balagny n'estant point de cest avis, & ne se pouvant autrement desfaire de cest Enseigne, ils lui donnerent tous deux leurs armes d'un commun accord: Neantmoins sous la promesse que lui fit Balagny de ne se point battre, & de s'en aller, il lui rendit apres son espee, & Balagny reprit le chemin de Paris, ainsi qu'il avoit promis. Quant a Bressieux, il fit plus de difficulté de la lui rendre, tant parce qu'il s'embloit qu'il fust aggresseur, que parce qu'il avoit conseillé sa mort. Mais en fin, voyant qu'il s'offensoit d'estre pirement traitté q̃ Balagny, & craignãt que voulant accorder une querelle, où il n'avoit point d'interest, il n'en fist une contre lui-mesme, il lui rendit encor la sienne. Bressieux ayant son espee, ce n'est pas tout, lui dit-il, il me faut aussi mon poignard. Si ie vous le rendoy, respond l'Enseigne, Balagny auroit autant de suiet de se plaindre de moi, comme vous disiez en avoir n'aguere, ne lui ayant point rendu le sien. Ie ne m'informe point de cela, ie veux mon poignard, replique Bressieux. L'Enseigne voyant que c'estoit tout de bon,& ne voulant point avoir separé deux hommes, pour se battre apres, avec l'un d'eux, lui rend son poignard: à tout lequel Bressieux print le galop apres Balagny,qui se retiroit,& passant au long d'un ruisseau,qui vient depuis Gentily,iusques au Faux-bourg,appellé des Gobelins,où l'on teint ordinairemẽt la meilleure Escarlate q̃ se face dans Paris,

y jetta son poignard dans une escluse, & bien-tost apres attrapa Balagny, duquel il fut tué d'un seul coup d'espee, qui prenoit depuis la gorge iusques dans les reins, où l'espee s'estoit rompue. On ne sçait pas bien nettement comment ce combat se passa, par-ce qu'il fut diversemẽt raconté, & que le coup donné de haut en bas avec tant de force, fit presumer qu'il avoit esté donné à cheval. Neantmoins, le Marquis de Bressieux ayant voulu quereller trois ou quatre fois Balagny, & pour ce sujet, & pour d'autres, qu'il recerchoit ouvertement, pour venger la mort de son frere, sur celui qui la lui avoit donnee. Le Roy commanda à feu la Contamine, de lui dire, qu'il ne recerchast plus Balagny, pour ce regard, attendu qu'il avoit tué son frere, en homme de bien. Balagny apres une infinité de querelles, qu'il eut depuis, ayant fait une partie des quatre vents, pour le Carrouzel, qui se fit à la place royale, fut tué avec Piémorin, à la rue de petit Champ, devant l'enseigne des quatre vents. Le sieur d'Audiguier en son usage ancien des Duels. (*Impreßion de Bilaine, à Paris, &c.* 1617.)

DVEL.

LE duel que ie vay descrire fut fait en Quercy & ne doit rien en folie à ceux de la Cour; d'autãt plus admirable que les parties ne se conoissent point, & se querellent avant que s'estre iamais veuës. L'occasion de leur dispute vint d'un Pasquil que le feu Baron de Merville recitoit un iour en compagnie du Bazanes. Bazanes estoit frere de Lineral d'Auvergne, qui estoit couché dãs le Pasquil; & Merville estoit intime ami de la Garde, q se mesloit quelquesfois de faire des vers; & à ceste occasiõ Bazanes creut q̃ ceux que Merville disoit alors, estoyent de la façon de la Garde. D'ailleurs, la Garde avoit acquis une telle reputation, pour le grand mespris qu'il faisoit de sa vie, que s'il eust esté du temps de nos vieux Romans, ils en eussent fait un Chevalier enchanté. Cela fut cause que Bazanes dit à Merville, qu'il sçavoit bien l'estat qu'il

ſtat qu'il faiſoit de l'Autheur de ce Paſquil, & que s'il le lui vouloit faire voir, il contenteroit la plus forte paſſion qu'il eut jamais, qui eſtoit de meſurer leurs eſpees. S'il ſçavoit cela, dit Merville, ſçachant bien qu'il entendoit parler de la Garde, il auroit bien-toſt contenté voſtre paſſion. Pour le lui faire ſçavoir, Monſieur, replique Bazanes, & le convier d'avantage à me faire ce plaiſir, obligez moi de lui donner ce chapeau, & lui faites ſçavoir que je ne le preten recouvrer qu'avec ſa vie. En diſant cela, il lui preſente un chapeau de caſtor gris, qu'il portoit avec une grande plume. C'eſtoit une eſpece de gage, fort ſemblable aux gages qu'on donnoit anciennement avant le combat. Ie ne ſçai comment le Baron de Merville le reçeut; mais, tant y a qu'il vint aux mains de la Garde, lequel ſçachant les paroles que le Bazanes avoit dites, part incontinent de Valon, & le va cercher en Auvergne, en trois, ou quatre maiſon, où il le penſoit trouver. Mais Bazanes eſtant lors malade, la Garde s'en retourna ſans le voir, & porta touſiours depuis ſon chapeau.

Vn mois ſe paſſe, pendant lequel le Bazanes ſe guerit; Si toſt qu'il fut ſur ſes pieds, il monte à cheval; fait faire deux eſpees & deux poignards, de meſme grandeur & de meſme force dans Orillac, & s'accompagnant d'un ſien Couſin, nommé Fermontez, jeune Gentil-homme, qui n'eſtoit jamais ſorti du pays, prend le chemin de Querci, pour cercher à ſon tour la Garde. Il s'arreſte à une lieüe de Valon, chez un Gentil-homme de ſes amis, où il arriva de belle heure; & le ſoir meſme envoye un billet par un petit laquais à la Garde. Le laquais va droit à Valon, & demande la Garde, qui liſant un livre, en la faiſon d'eſté, où l'on eſtoit alors, s'eſtoit endormi dedans une chambre. Ainſi la Garde ne le vit point, mais on le fit parler à Madame de Valon, qui ſçachant qu'on demandoit ſon fils, de la part de Bazanes, reſpondit qu'il n'y eſtoit pas, & dit au laquais qu'il ſe retiraſt. Ce coquin neantmoins s'opiniaſtre à demeurer devant la porte, juſqu'à l'heure du ſouper; en laquelle, Mirabel, frere cadet de la Garde, revenant de la chaſſe, & le trouvant là

en attente, lui demanda à qui il estoit, & ce qu'il vouloit? Et sçachant qu'il demandoit son frere de la part du Bazanes, lui dit encor qu'il n'y estoit pas. Monsieur, respondit le laquais, on m'a dit au Bourg qu'il y estoit, toutesfois à son defaut, mon maistre m'a commandé de m'adresser à son frere. Tu parles à lui, dit Mirabel; As-tu point de lettre? Ouy, Monsieur, repart le laquais, en lui donnant le petit billet. A qui Mirabel, apres l'avoir leu; laquais, dites à vostre maistre, s'il a envie de voir mon frere, qu'il envoye un Gentil-homme, sur la parole duquel il se puisse battre. Et l'ayant ainsi renvoyé, entre dans la maison.

Ie n'ay point mis ici le cartel, par ce qu'il ne m'en souvient pas bien; & que je n'y veux rien mettre de moi-mesme, dont je ne soye bien certain, ni d'autrui, que je n'en aye de bons avis, & de bons Autheurs, pour les garentir. Mais, revenant à mon discours, l'heure du soupper les ayant tous appellez à table, madame de Valon, qui estoit femme, & par consequent aimoit à parler, demanda par maniere de discours à la Garde, sur le propos d'une autre querelle nouvellement prise; Si un homme ayant fait appeller un autre, qui ne s'estoit point voulu battre, estoit obligé de se battre apres, quand cest autre l'appelleroit. La Garde respondant à ceste question, dit que non; & pour exemple s'allegue soi-mesme, avec Bazanes; contre lequel, (dit-il,) je ne pense point estre obligé de me battre, apres son refus, quand il me feroit appeller cent fois. Vrayement, dit alors sa mere, trompee par ceste response, il a bonne grace de vous envoyer ici des laquais, pour ce sujet, apres que vous l'estes allé cercher vous mesmes en tant de lieux! La Garde ne respondit rien à cela; mais retiré qu'il fut en sa chambre, il fit de grandes plaintes à son frere, de ce qu'il avoit renvoyé ce laquais, sans le faire parler à lui. Son frere s'excuse, & apres tout, s'excuse, qu'il n'y a encor rien de perdu, que Bazanes est en telle part, & que s'il ne veut point attendre de ses nouvelles, part un gentil-homme,

qu'à

qu'à son avis il envoyeroit le lendemain, il y avoit moyen de le prevenir, & l'aller trouver la nuict mesme. La Garde reçoit ce Conseil, comme le plus convenable qu'on eust sceu donner à sa passion. Et par-ce que sa mere craignant d'avoir trop parlé, avoit fait fermer les portes du chasteau, & tenoit les clefs elle mesme; ils descendent tous deux par une fenestre, avec une eschelle, vont faire lever un Prestre au village; lui font celebrer la messe à minuict, & prenent apres le chemin de la maison de ce gentil-homme, où estoit le Bazanes. Comme ils furent assez pres, la Garde s'arreste sous un arbre, & envoye de ses nouvelles au Bazanes, par son frere.

Il estoit des-ja grand iour quand Mirabel arriva dans ce chasteau, dont ma mauvaise memoire occupee d'autres souvenirs n'a peu retenir le nom, il les trouva non seulement levez, mais encore tous trois ensemble. Et d'entree, apres les embrassades accoustumees, il aborde le Bazanes de ce langage. Monsieur, lui dit-il, si mon frere eust parlé des hier à vostre laquais, il n'eust point attendu de vous voir jusques aujourd'huy : & pour preuve de cela, il s'est rendu de bon matin ici aupres, pour vous tesmoigner le desir qu'il a de vous rendre vostre chapeau, aux conditions que vous avez promis de le recouvrer. Monsieur, dit Bazanes, vous soyez le bien venu, vous me trouvez sur le poinct de vous envoyer un gentil-homme, suivant ce que vous dites hier à mon laquais. Mais puis que vous me prevenez, menez moi là où vous avez laissé vostre frere, je suis prest à l'aller trouver sur vostre parole. Monsieur, repliqua Mirabel, àccompagnez vous d'un ami, je suis prest à vous y mener. Fermontez & le maistre de la maison estoyent là presens. Cestui-ci voyant arrester une partie chez lui, & en sa presence, sans l'y comprendre, s'en formalize, & se plaint à Bazanes, qu'il se serve seulement de sa maison, & non pas de son espee. Ie suis sorti de la mienne, disoit Fermontez, sur la promesse qu'il m'a faite de m'employer ; Il me feroit tort, si maintenant que je suis venu iusques ici, il se servoit d'un autre que moi. Il est vrai, Cousin, dit

Bazanes, ie l'ay promis, ie te le tiendray. Cependant qu'ils disputoyent ensemble, avec tant de passion de seconder Bazanes, Mirabel, à qui ils devoyent avoir à faire, leur disoit à tous deux : accordez vous en, Messieurs, car pour moy, cela m'est tout vn. Ha! dit, Fermontez, en l'embrassant, je suis homme de courtoisie. I'espere, respond Mirabel, que Dieu me fera la grace de n'en avoir point de besoin. Bazanes lui presenta les espees & les poignards, qu'il avoit fait faire: & le pria d'en donner le choix à la Garde. Mon frere, dit Mirabel, a une bonne espee: Ie ne sçay pas, s'il la voudra quitter : toutesfois, je lui vay faire vostre offre, & vous vien retrouver tout à ceste heure. Il porte donc ces armes à la Garde, & lui propose l'offre de Bazanes. Cela, dit-il, est trop raisonnable: & ayant pris une de ses espees au lieu de la sienne, lui fit r'apporter incontinent l'autre. Certainement, s'il y eut jamais de la franchise en quelque combat, il y en eut en cestui-ci : mais ceste franchise & ceste generosité devoit estre reservee à de meilleures occasions.

Mirabel retourne vers le Bazanes, qui ayant prié son hoste de le pardonner, s'il ne le pouvoit faire participer au peril de ceste action, le laisse dans sa maison, & s'en va trouver la Garde, avec Fermontez, & Mirabel, qui les conduisoit. Voici, qui est merveilleux, d'aussi loin que la Garde & le Bazanes s'entrevirent, ils se saluerent l'un l'autre, & s'approchãts le chapeau au poing, s'embrasserent avec la mesme courtoisie, & les mesmes compliments, qu'eussent peu faire deux bons amis, & le visage tousiours riant. Apres, ils enfermerent tous leurs laquais dedans vne grange, & porterent eux-mesmes les clefs au lieu du combat. Et là la Garde, ayant dit à son frere qu'il entretinst Fermontez, s'esloigne de quelques cinquante pas, & met la main à l'espee, apres avoir mis tous quatre le pourpoinct bas. Du premier abord, la Garde, qui avoit les armes bien à la main, porte vne estocade à Bazanes dans le front : mais l'os fut plus dur que le fer, & fit reboucher la pointe de l'espee qui ne fit que glisser au long, & lui faire vne grande incision : au second

coup,

coup, il lui donna dans le corps, & lui dit : voila pour le chapeau : au troisiesme, il lui donna encore dans le corps, & lui dit, voila pour la plume : & finalement, il lui porte encor vn quatriesme coup dans le corps, en disant que c'estoit pour le cordon. La Garde ne faisoit que causer, & voyant le sang de son ennemi sortir par tant d'endroits, lui disoit qu'il le traittoit bien en courtizan, que son chapeau tenoit fort bien en sa teste. Mais le Bazanes se voyant si mal accoustré, songeoit bien à d'autres choses. Fay ton jeu, disoit-il, car tu en mourras. En disant cela il quitte l'espee, prend le poignard à la main droicte, & porté plustost de desespoir, que de jugement, se jette sur lui. Le malheur de la Garde voulut que ce desespoir lui succeda : Bazanes passe sur ses armes, sans s'enferrer, le porte par terre, lui met le poignard entre le col & l'espaule, & le lui fait passer en escharpe au travers du corps de l'autre costé. Il redouble, & lui baille quatorze coups du mesme poignard, depuis la gorge jusqu'à la ceincture. A tous les coups qu'il lui donnoit, il lui disoit, demande la vie, & la Garde ne respondit autre chose que non, non. Cependant, la Garde lui emporta la moitié du menton avec ses dents, lui enfonça le derriere de la teste, avec le pommeau de son espee, mais en fin outré de tant de coups mortels, il perdist plustost la vie, que le courage.

Cependant, Mirabel estoit aux mains avec Fermontez, duquel il avoit desia senti trois ou quatre fois l'espee entre la chemise & le corps, sans lui faire mal, & lui avoit donné un coup d'estoc dans le bras, Fermontez lui demanda s'il estoit blessé, & en disant cela, le saisit, & se mit à crier, en le tenant estroittement embrassé, cousin, cousin, sauve-toy, je suis mort. Mirabel se despestre d'entre ses bras, & en mesme temps Fermontez tomba mort par terre. Alors Mirabel, tournant les yeux de l'autre costé, vid Bazanes, qui averti par la voix de son cousin, laissoit le pauvre la Garde en l'estat que nous avons dit. Il court droit à lui, & voyant son frere mort, & sanglant de tant de blessures : Bazanes, (dit-il) puis que tu as tué mon fre-

re, & moi ton Cousin, achevons nous deux la partie: Mon ami, respond Bazanes, (estant desia monté à cheval, & ayant repris son espee, & le chapeau qu'il avoit envoyé à la Garde,) ton frere estoit trop brave, pour me laisser en estat de rendre un second combat, apres l'avoir tué. Et à Dieu, brave la Garde, dit-il, en se retirant au galop. Mirabel demeura maistre du champ, & des corps qu'il fit emporter, avec trois espees, & quatre poignards; mais, si dolent de la mort de son frere, qu'il demeura long temps, sans oser retourner chez lui.

Environ ce temps-là, il se fit encor trois autres duels, en ces quartiers, de mesme sujet, & pour des occasions presques semblables. L'un en Auvergne, entre Peyrot de Rastinac, & Sanbœuf; qui se battant avec une espee courte, qu'il avoit accoustumé de porter ordinairement, & estant arresté par les coups d'estoc, que Peyrot lui tiroit de pied ferme toutes les fois qu'il vouloit aller à lui, percé de treize coups d'espee à travers le corps; lui disoit, Hé, vien à moi, Peyrot, ie te prie. A toi? disoit Peyrot, & tu n'es plus qu'une charongne morte, soustenu de ta malice. Sur quoi ils furent separez, & n'en moururent ni l'un, ni l'autre.

L'autre se fit en Rovergne, entre les Barons de Cysterne, & de Feyry, Auvergnats & Cousins, contre Monmotou, & Benac Rovergas. La querelle fut prise à Estaing, & se decida pres delà; de telle façon que de quatre qu'ils estoyent, les trois demeurerent morts sur la place, & le quatriesme fut emporté blessé de quatre grands coups d'espee. Feyri & Benac s'entretuerent tous deux d'un coup fourré. Cisterne donna quatre coups dans le corps de Monmotou, & en receut autant dans le sein, dont il tomba mort sur la place.

Le troisiesme se fit en Quercy, entre Mont-gaillard, & le Terme, qui fut encor bien rude; car le Terme, qui resta vivant, s'en alla sanglant de vint-quattres blessures: Il m'a lui-mesme conté que s'estans percez tous deux jour à jour, de plusieurs coups d'estoc, & Montgaillard se sentant blessé à mort, se jetta sur lui, comme un homme desesperé, le porta par terre, & tomba lui-mes-

mesme dessus; lui donna plusieurs coups de poignard & se sentant defaillir, sans le pouvoir tuer, appella son laquais, lui disant, Laquais, tue, tue. Le laquais ayant peur de tuer son maistre, qui estoit sur son ennemi, & le couvroit tout de son corps, & Mon-gaillard s'en appercevant, redouble son cri, lui disant, He, tue, tue nous tous deux. Voila en quel estat ce pauvre gentil homme mourut, & le desespoir où s'exposent ceux qui meurent en ces combats. Il avoit desesperé le Terme, & l'avoit porté comme par force à se batre, & Dieu le punit. Mais le Terme n'en fut pas pour cela plus sage, car ayant tué encor un autre gentil-homme en duel, appellé Verdun, & estant venu par deçà, pour avoir sa grace, qu'on lui fit assez aisément obtenir; il s'envelopa parmi tant d'autres querelles, qu'en fin il fut tué par un soldat des gardes, devant l'hostel de Longue-ville. Notez qu'il l'avoit desesperé, comme Mon-gaillard l'avoit auparavant desesperé lui-mesme, (car il l'avoit fait casser du Regiment, pour les affronts qu'il lui avoit fait souffrir.) Et Dieu le punit par les mains de ce soldat, comme il avoit puni Mon-gaillard par les siennes.

Alors que le Duc de Bar fut à Paris, pour espouser feu Madame, sœur du Roi, plusieurs Courtisans sortirent au devant de lui, entre lesquels estoit le Comte de Saut. Au contraire, Nantouillet estoit sur une fenestre, au Pont nostre Dame, pout le voir passer. Il est vrai semblable qu'on lui demanda, pourquoi il n'estoit allé au devant du Duc, mais il est vrai que soit en suite de ce propos, ou de quelque autre, il dit qu'il n'y avoit que les fascheux de la Cour, qui fussent allez au devant de lui. Ceste parole recueillie & rapportee au Comte de Saut, il dit, que celui qui l'avoit dite avoit menti. Nantouillet gagne la campagne, pour faire appeller son ennemi; mais on lui donne des gardes, & quelque temps apres on les accorde. Notez, qu'en ceste querelle le Marquis de Cœuvre s'offrit au Comte de Saut, contre Nantouillet.

Quelque temps apres, le Marquis de Cœuvre ayant dispute cõtre Crequi, voici Nãtouillet, qui s'offre au Mar-

quis de Cœuvre. On tient que ce ne fut pas tant pour envie qu'il eust de le servir, que pour desir d'en avoir avec le Comte de Saut, qui devoit seconder Crequi : & contre lequel il gardoit tousiours au cœur le souvenir de ce dementi, qu'il lui avoit donné, bien qu'il en eust esté satisfait par accord. Ainsi donc, pour la haine qu'il portoit au Comte, & non pas pour l'amour du Marquis il s'offre à vn homme, qui peu de temps auparavant s'estoit offert à son ennemi contre lui.

Le Marquis s'en estoit fui du louvre, à telles enseignes, qu'il auoit laissé son manteau, & s'estoit retiré à Nantouillet. Crequi avoit des gardes, tellement que Nãtouillet ne pouvoit traitter qu'avec le Comte de Saut, son second, & son frere. Il le prie de faire en sorte, que le Marquis & son frere se puissent voir l'espee à la main, & qu'ils participent tous deux à la gloire de ceste action. (C'est de ces belles paroles qu'on dore l'amertume de ces pillules.) L'autre s'excuse sur les defenses qu'on à faites, & les gardes, qu'on a baillees à son frere : Mais quoy: que ferons nous donc? dit lors Nantouillet. Pour moy, respondit le Comte, ie n'ay point de gardes. Ha ! repliqua Nantouillet, vous parlez comme vn homme de bien doit faire, & pour faire aussi bien comme vous parlez, rendez vous à S. Denis, demain de grand matin.

Ne voila pas vn digne sujet de querelle? Et Nantouillet ne tesmoigna-il pas lors qu'il ne se soucioit du Marquis de Cœuvre, que pour couvrir la passion qu'il avoit de quereller le Comte de Saut: auquel il ne pouvoit riẽ demander pour lui-mesmes sans offenser ceux qui les avoyent accordez? Au reste, si le Roy eust permis alors les combats, comme nous avons monstré que ses predecesseurs les avoyent permis, & qu'il eust falu que ces deux Seigneurs fussent venus devant lui disputer leur droit, & faire fermét de la Iustice de leur cause, n'eussent-ils point eu honte de produire un si vain sujet de disputer devant un tel Roi, & lui demander le combat pour une si legere occasion ? Sans doute, ils eussent perdu leur reputation, au lieu d'en acquerir de nouvelle, & se fussent rendus plus dignes de mocquerie que de louange.

Ceste partie arrestee, Nantouillet part de Paris, & s'en va à

va à Nantouillet, où estoit le Marquis de Cœuvre, ne lui dit rien du marché qu'il avoit fait avec le Comte de Saut: mais la nuict venuë, remonte à cheval, & tire droit à sainct Denis. On ne conte que cinq lieuës de l'un à l'autre, parquoy il y fut avant jour, tellement que l'Eglise de l'Abbaye où le rendez-vous auoit esté dôné n'estoit pas encore ouverte. Il se retira dans vne chambre, au logis de l'espee royale, en attendant qu'on l'ouvrist, & se tint cependant sur la fenestre. Le jour vint, & avec lui le Comte de Saut. Il descend aussi tost qu'il l'eust apperçeu, on ouvre l'Eglise, & ils vont prier Dieu, ouyr la messe, & puis desiusner ensemble au logis susdit. Avant que partir pour se battre, ils escrivirent qu'ils se pardonnoyẽt leur mort l'un à l'autre, qu'ils n'estoyent point ennemis, ni n'avoyent point de querelle, & prioyent les parents & les amis de celui d'eux qui mourroit en ce combat, de n'en recercher point celui qui demeureroit en vie, ni par armes, ni par Iustice. Et signerent tous deux cest escrit. Voila une estrange procedure. Ils estoyent cousins, n'estoyent point ennemis, ni n'avoyent point de querelle, ainsi qu'ils laissoyent par escrit, & neantmoins alloyent se battre.

Estans sur le lieu, Nantouillet demanda au Comte de Saut, s'il n'entroit point en cholere? A quoy il respondit froidement que non: & Nantouillet repliqua, si suis bien moi, j'y suis bien avant. On dit qu'ayant mis pied à terre, Nantouillet estoit desia en presence, l'espee nue à la main, que le Comte de Saut ne songeoit pas encor de tirer la sienne, jusques à ce que Nantouillet lui demanda s'il vouloit se battre à tout son fourreau. Ils se battirent à l'espee seule, de laquelle Nantouillet dôna deux coups au Comte de Saut, & tomba à terre, blessé de cinq. Le Comte remontant vistement à cheval, donne derechef jusqu'à S. Denis, dont il lui envoya un prestre, avant que se faire penser, ayant plus de soin du salut de celui qu'il avoit tué, que des blesseures qu'il en avoit receuës. C'estoit lors que le Roi se preparoit pour aller à Sedan, contre le Duc de Bouillon. La mort de Nantouillet fut regrettee de beaucoup de gens, & est encor regrettable, pour le courage, qui le faisoit estimer entre les plus bra-

ves, ſuivie depuis de celle du Comte de Saut, qui en la fleur de ſa plus vive jeuneſſe mourut quelques annees apres de maladie, laiſſant une memoire honnorable de ſa valeur. Il eſtoit diſcret, agreable, & de bonne mine: & ce qui ſe trouve raremẽt parmi ceux de ſa condition, il n'eſtoit pas moins capable des bonnes lettres, que de l'exercice des armes. *Le ſieur d'Audiguier, au vray & ancien uſage des duels.*

Vn Gentil-homme, nommé Soeilles, s'eſtant marié en Languedoc avec une belle Damoiſelle, fit un voyage à la cour, quinze jours apres ſes nopces, pour obtenir quelque commiſſion du Roi en la guerre, qu'il s'appreſtoit alors de faire en Savoye, & laiſſe ceſte jeune femme dans la maiſon, qui ne faiſoit bonnement qu'y entrer. C'eſtoit quitter trop toſt la partie, auſſi ne s'en trouva-il pas bien. Il avoit neantmoins en partant recommandé les afaires de ſa maiſon, & les actions de ſa femme, à la vigilance d'un ſien beau-frere, appellé du Pon, qui fut bien aſſez diligent pour les decouvrir, mais non pas pour les empeſcher.

Soeilles avoit un voiſin appellé De Veze, qui avoit accouſtumé de le voir ſouvent, & continuant les droits que le voiſinage, la couſtume, & l'amitié lui avoyent acquis, ne laiſſa pas de viſiter ſa femme en ſon abſence, comme lors qu'il eſtoit chez lui. De Veze eſtoit jeune & beau gentil-homme, riche, adroit, de bonne mine, & de meilleure reputation. Elle eſtoit jeune, belle & de bonne grace. Il ne ſe faut pas donc eſtonner ſi de la converſation de deux perſonnes ſi agreables, naſquit ceſte paſſion amoureuſe, qui principalement en ceſt aage la ſurpaſſe toutes les autres. De Veze neantmoins fut fort rebuté, & ceſte femme oppoſant ſon devoir à ſon amour, reſiſta longuement à ſes pourſuites, avec une conſtance, qui a fait croire à pluſieurs qu'elle ne fit autre faute avec lui que de l'eſcouter.

Toutesfois, Dupon ſe douta tout incontinent de ſes pratiques, & tenant pour ſuſpectes les trop frequentes viſites de De Veze, eſclaire ſa belle ſœur de plus pres que de couſtume. On dit que pour avoir plus

plus de commodité de se voir, elle fut chez une sienne parente, où de Veze ayant plus d'acces & de liberté que chez elle, fut rencontré par Dupon, ainsi qu'il sortoit tout en chemise. Alors se tenant par trop asseuré de ce dont il n'avoit auparavant qu'un simple soupçon, il ne fit point difficulté de le dire à Soeilles à son retour: qui reçeut ceste nouvelle à l'entree de sa maison, comme un coup de poignard, qu'on lui eust donné dans le cœur. Il pria neantmoins son beau-frere de n'en rien dire, & dissimule ce qu'il en pensoit à sa femme, mais non pas si bien qu'elle ne s'apperçeust que son mari avoit quelque martel en teste, qui traversoit son repos. Parquoy jugeant que Dupon avoit parlé, & ce qu'il avoit dit, elle se resout à prevenir la demande que Soeilles lui pouvoit faire sur ce sujet, & l'avertir d'une partie de ce dont il ne sçavoit que trop bien le tout. Elle l'avertit donc qu'il ne se fiast point en De Veze, qui en son absence n'avoit pas tant tesmoigné d'amitié pour lui, que d'amour pour elle. Qu'il n'avoit pas tenu à lui, qu'il n'eust blessé son honneur, s'il eust trouvé une femme, qui eust eu aussi peu de fidelité, comme il en avoit monstré. Soeilles tourne en jeu l'avertissement de sa femme, & lui dit en riant, qu'elle est du naturel des autres, qui croyent qu'on leur porte tousiours d'amour, lors qu'on y pense le moins, & cependant, pour l'esclaircir d'une chose qu'il ne pouvoit encor croire, & dans laquelle il ne voyoit qu'à travers les ombres de mille confuses pensees, il tasche de gagner sous main la fille de chambre, qui la servoit. Mais, ni prieres, ni promesses, ni menaces ne la pouvant esmouvoir à descouvrir les amours de sa maistresse, Soeilles se met en fougue, & tourne sa dissimulation & sa patience en une violente cholere. Les esclats de sa fureur retentissent jusques à sa femme, qui se void menacer d'un orage qu'elle croyoit estre ja passé. Et Soeilles voyant qu'il n'estoit plus temps de dissimuler, lui dit absolument qu'il se vouloit arracher ce soupçon de l'ame, & sçavoir jusques où

s'estendoyent les privautez qu'elle avoit eues avec de Veze. Sa femme trouvant ceste nouvelle façon de proceder estrange, & iniurieuse, s'appelle miserable, & se plaint hautement d'estre tombee entre les mains d'un mari jaloux, si peu digne de sa chasteté, qui veut sçavoir maintenant par force ce qu'elle lui a dit par amour, avant mesme qu'il s'en informast. Au reste, qu'elle ne lui avoit rien caché de la verité, apres laquelle il n'y avoit plus rien à dire.

Du Pon avoit dit à Sœilles, que de Veze escrivoit à sa femme, & sa femme à lui. Sœilles donc, sans s'amuser à ses plaintes, lui fait ouvrir ses coffres, cuidant y trouver ces lettres, & fouille lui mesmes par tout, sans y rien trouver, q. le peust fascher. Il y avoit un petit cabinet d'Allemagne, où elle tenoit ses papiers, qu'elle ouvrit encore, dans lequel il ne trouva que les lettres amoureuses, que lui mesme lui avoit escrites, au temps qu'il la recerchoit; qui lui attendrirent le courage, & firent venir les larmes aux yeux de sa femme. Desia Sœilles s'appaisoit, & voyant qu'en cerchant une preuve de son infidelité, il trouvoit un tesmoignage de son amour, en la conservation de ses lettres, ne sçachant plus que dire, meditoit de lui demander pardon. Elle au contraire grossissoit ses premieres plaintes, avec plus de hardiesse qu'auparavant prenant courage de son innocence, & de la repentance de son mari. Mais ayant porté ce cabinet sur une table, pour mieux voir ce qui estoit dedans, & le voulant rapporter au coffre, il lui cheut des mains, & se cassa contre terre. Il y avoit un petit secret dans le cabinet, que Sœilles ne sçavoit pas, qui rompit aussi, & par son debris fit tomber encor' d'autres papiers, qu'il n'avoit pas veus. Il se baisse, pour les relever, & trouva que c'estoyent des lettres de Veze, à Madamoille de Sœilles, & de Madamoiselle de Sœilles à de Veze. Elle avoit esté si sotte, de garder nonseulement ces lettres, mains encore une copie de ses responses. Là estoit son proces tout fait par escrit de sa propre main, les assignations des heures, & des lieux donnees & receues, qui les mirent tous deux en la plus grande confusion qu'il soit possible d'imaginer. Difficilement se peut-il penser, qui eut plus de honte,

ou lui,

ou lui, de se voir cocu, lors qu'il pensoit estre gueri de sa jalousie, ou elle de se trouver cõvaincue dans le triomphe qu'elle faisoit desia de son innocence. I'escri ceci sur la passion qui la fait depuis publier à Sœilles, par tout le monde. Avertissant le Lecteur, qu'en l'opinion de plusieurs, ceste femme estoit neantmoins innocente : & qu'ayant vescu depuis, & vivant encore en reputation de femme de bien, elle a desmenti le blasme que l'on lui donne, & fait paroistre que c'estoit plustost un effect de la jalousie de son mari, que de sa faute. Mais, selon le discours de Sœilles, elle fut lors si esperdue, que son estonnement en partie arresta la violence de sa fureur, & lui fit dire, qu'elle ne se troublast point, ni ne descouvrist point elle mesme une chose faite, qui ne se pouvoit reparer que par le silence. Ie ne vous mal traitteray point, (dit-il,) quelque sujet que vous m'en ayez donné, & oublieray le passé, pouveu que vous n'y retourniez plus à l'avenir. Il contoit qu'elle lui demanda pardon, les genoux à terre ; mais les autres tiennent qu'elle n'avoua pas seulement le fait, & qu'à la verité il trouva des lettres de Veze, mais qui ne tesmoignoyent rien contre son honneur. Quoy qu'il en soit, l'affaire se passa doucement, Sœilles ne voulant point esventer une chose qui ne fait mal qu'entant qu'elle est descouverte. Si est-ce qu'ayant escrit à sa belle mere qu'il la supplioit de se rendre à Montpeslier, pour une affaire de consequence qu'il avoit à lui communiquer, & sa belle mere s'y estant rendue, il dit à sa femme qu'il la vouloit aller voir, & qu'elle s'apprestast aussi, pour estre de la partie, ne lui faisant point plus mauvais visage que de coustume, ni pire traictement, que de ne coucher point avec elle.

Estans arrivez à Montpeslier, ceste belle mere qui ne sçavoit pas le dessein qui les menoit, non plus que l'histoire de leur infortune, les reçoit tous deux, comme ses enfans, avec le meilleur visage & la meilleure chere qu'elle leur peut faire. Ils souperent bien ensemble, mais ils n'y coucherent pas ; & ayans passé la soiree en devis communs, sans aucune demonstration de ce qui s'estoit passé, Sœilles s'estant retiré de bonne heure, se leve le

lendemain grand matin, & ayant fait apprester ses chevaux, heurte à la chambre de sa belle mere, & lui fait dire qu'il estoit là pour lui donner le bon jour. On le fait entrer qu'elle estoit encore au lict, & il lui donna le bon jour, & lui dit à Dieu tout ensemble. Comment, mon fils, respond elle, sont ce les afaires de consequence que vous m'avez escrit avoir à me dire? Madamoiselle, replique Sœilles, ce sont de si mauvaises afaires, q̃ j'aimeroi beaucoup mieux les taire que d'en parler. Toutesfois, encor faut-il que vous le sçachiez, & que ie vous die malgré moy, avec le plus grand regret qui m'ait iamais outré l'ame, que nous nous sommes trompez tous deux, vous, en me pensant donner, & moy en pensant prendre de vous une honneste femme. Allez, impudent, ce dit elle alors, n'avez vous point d'hõte d'attacher une telle iniure à l'hõneur de ma fille, & sur vostre prope frõt? Allez, effronté, vous ne la meritez pas, elle est plus sage, & plus honneste femme que vous ne serez iamais honneste homme. Pour replique, Sœilles tire de sa poche les lettres que sa femme avoit escrites à de Veze, & les monstrant à sa belle mere, Madamoiselle, dit-il, vous conoissez la lettre de vostre fille, voyez cela, & folle, ou sage, disposez vous à la retirer; car ie vous la laisse, & vous la ren, comme vous me l'avez baillee.

Voila quel fut le depart de Sœilles, avec sa belle mere: car quant à sa femme, il ne la vid point; & s'en alla de ce mesme pas chez de Veze; Il y arriva qu'il estoit environ l'heure du disner, & trouva de Veze, & son pere, qui estoyent prests de se mettre à table, avec une douzaine de leurs amis. Sœilles y fut embrassé, & caressé de tous, & particulierement de de Veze, qu'il embrassa aussi, comme de coustume, & s'estant mis avec eux à table, disnent ensemble de compagnie. Apres disner, il escarte de Veze dans un iardin, & se pourmenant seul à seul dans une allee, lui dit, qu'il estoit là pour se couper la gorge avec lui, qu'il avoit fait apporter deux espees & deux poignards en tel lieu, où il le prioit de se rendre. A moy! dit de Veze, vous vous mocquez; Ie me veux battre contre vos ennemis,

non

non pas contre vous, avec qui ie fai profession d'estroitte amitié. Non, non, respond Sœilles, ne vous flattez pas, il faut que je vous estrangle de mes mains, ou que je soy' estranglé des vostres. Mais quoy, sans querelle, dit de Veze, n'en sçaurai-je point au moins le sujet? Le suiet de nostre combat sera le plaisir, repart Sœilles, pour lequel seul ie me veux auiourd'huy battre contre vous. Ha! puis que c'est vostre plaisir ie le veux, replique de Veze, mais ce ne sçauroit estre auiourd'huy; car ayant les amis que vous avez veus chez moi, outre que nous ne nous sçaurions desrober, qu'on ne s'en print garde; on pourroit penser, si d'avanture le sort me favorisoit, que ie m'estoy servi contre vous de l'avantage que ma maison, & mes amis me peuvent donner en ces lieux. Mais, faites moi sçavoir de vos nouvelles, en tel iour & place qu'il vous plaira, ie vous promets de vous contenter. Sœilles se paya de ceste raison; & s'estant retiré le iour mesme, lui envoya le lendemain un Cartel, par un laquais, qui le mena sur le lieu que Sœilles avoit choisi, pour l'attendre. Sœilles se confiant en la franchise, & en la reputation de de Veze, s'y estoit porté tout seul. De Veze s'y rendit aussi, mais accompagné de ses amis, à l'aide desquels Sœilles fut blessé d'un si grand coup d'estoc, par derriere, que l'espee rompit dans le corps. De Veze ayant fait ceste lascheté, contre l'estime qu'un chascun faisoit de son courage, se retire en sa maison, & laisse à Sœilles un nouveau desir de venger deux desplaisirs, au lieu d'un, si sensibles, & si sanglants que ceux qu'il avoit receus. On le pense, mais si mal, qu'au lieu de sonder la playe, on la guerit seulement par dehors, & l'on lui laisse l'espee rompue au dedans.

La guerre de Savoye s'allume, le Roy-mesme y marche en personne, de Veze s'y trouve, aussi fait Sœilles, qui pense tirer raison de son ennemi, ou le deshonnorer à la veuë du Roy, & de l'armee. Parquoy il n'y fut si tost appellé, qu'il le fit incontinent appeller, & se rend au lieu assigné, monté sur un petit bidet, avec une seule espee. De Veze s'y rendit aussi, mais sur un bon cheval d'Espagne, & armé d'un pistolet, qu'il lascha d'abord cõtre

Sœilles,& se met en fuite,sans que Sœilles le peust joindre, pour la vistesse de son cheval ni que son pistolet eust fait mal à Sœilles. Certes sa conscience le descourageoit en une si mauvaise cause. Sœilles se pleint au Roy de ces deux assassinats, & du peu de raison qu'il pouvoit tirer par les voyes honorables, de celui qui les avoit si laschement faits : Et bien qu'il fist à la fin ce qu'il devoit avoir fait au commencement; Si est-ce que le Roy trouva si mauvaise l'action de de Veze, qu'il le cassa de l'armee, où il portoit la cornette d'une compagnie de cavallerie, permit à Sœilles de le charger en tel avantage qu'il le trouveroit, & depuis par arrest du conseil de prendre ses maisons,& le forcer lui mesmes dedans.

Mais la santé de Sœilles empiroit tousiours: Il devint sec comme du bois, & pasle comme un trespassé, perdit repas & repos, & demeura presques deux ans sans dormir, ni pouvoir durer en quelque posture qu'il se mist. Les Chirurgiens ne conoissoyent rien en sa playe, & les medecins encor' moins en son mal: qui leur fit juger qu'il lui tenoit en l'esprit,& que le desplaisir, qu'il avoit receu de sa femme, & de son ennemi, le rendoit ainsi mal sain & inquiete. Mais Sœilles,qui outre la maladie de l'ame ressentoit encor' celle du corps,& par une sensible experience conoissoit que son mal n'estoit point imaginaire, plante là ses Medecins, avec leurs consultes, & se fait porter à Montpeslier, pour en avoir de meilleurs.

D'arrivee il se trouva à table en un logis, avec un operateur Italien, appellé Hierome, qui est maintenant à Thoulouze, & quelques autre passagers, qui disnoyent ensemble.

Sœilles,qui n'avoit en l'esprit d'autre pensee, ni en la bouche d'autres discours que les ordinaires plaintes de son mal,ne se peut tenir d'en parler: outre ce que la couleur de son visage, & le degoust de son appetit en pouvoyent monstrer. Hierome lui dit que cela estoit aucunement de son art,& sçachant la resolution qui l'avoit porté à Montpeslier, pour se mettre entre les mains des Medecins, dont ceste ville est recommandee sur toutes celles du monde,lui dit,que s'il vouloit lui permettre de voir sa playe,il lui en pourroit donner quelque avis, qui

peut

peut estre lui seroit utile, & en tout cas ne lui pourroit estre dommageable. Puis que j'ay resolu de me mettre en la disposition de gens que je ne conoi point, dit Soeilles, & d'ailleurs ma vie m'est tellement à charge, que j'aime autant la perdre que la conserver d'avantage en ceste destresse, inconu pour inconu, j'aime autant me remettre entre vos mains qu'en celles des autres, & vous prie y apporter ce que vostre art & vostre experience vous ont appris. Des l'heure mesme, Hierosme visite sa playe, & l'ayant couché sur un lict, lui donne un coup de razoir, en la mesme partie en laquelle il avoit esté blessé, sonde de nouveau sa blessure, & trouvant qu'il y avoit du fer là dedans; courage, Monsieur, vous estes gueri: Et disant cela, lui arrache demi pied d'espee hors du corps. Soeilles demeure dans le lict, & s'endort d'un sommeil si profond, qu'il demeure 24. heures sans s'esveiller.

Depuis il recouvre en peu de temps sa vigueur accoustumee, la couleur & l'en bon point lui revindrent; avec lesquels il reprit les premieres erres de sa querelle & de son proces, avec de Veze, fut en Hollande, passa & repassa deux fois à la Cour, où je le vis en une parfaicte sancté; Et s'en estant retourné au pays, poursuit tellement de Veze, qu'il le despouille de tout son bien, & le prend lui-mesme prisonnier dans sa maison propre. Estant en possession du bien & de la personne de son ennemi, que pouvoit-il souhaitter d'avantage. Certainement, Dieu avoit porté jusques ici la cause de Soeilles, lui rendant sa santé desesperee, & le comblant de bien, d'honneur & de contentement tout ensemble, aux despens de celui qui le lui avoit ravi. Mais d'une bonne cause il en fit lui-mesme une mauvaise, & comme Dieu s'estoit servi de lui, pour punir de Veze, il se voulut à son tour servir de de Veze, pour le chastier lui-mesme.

Leurs communs amis, voyans que Soeilles estoit plus que satisfait, & que de Veze ne souspiroit que sa liberté, trouvent moyen de les accorder. De Veze avoit une sœur, qui estoit belle & honneste damoiselle, & Soeilles estoit desia separé d'avec sa femme, du consentement d'elle-mesme. Ils accordent donc que Soeilles

espouseroit la sœur de de Veze,& avec elle la meilleure & la plus belle partie de tout son bien;& qu'au moyen de ceste alliance, ils demeureroyent bons amis,& oublieroyent à jamais l'animosité de leur proces,& de leur querelle. Soeilles consentit à cest accord, & de Vezey condescendit aussi,pour se redimer,recouvrant sa liberté par la perte de son bien.

Sous pretexte de ce mariage,Soeilles voyoit souvent ceste fille, inspiré neantmoins plustost du desir de sa vengeance, que de son amour;Et comme il estoit homme accord,agreable,& habile, mais meschant & desloyal en cest endroit; il la poursuit, & la presse si vivement, que sous la foi neantmoins qu'il lui donna de l'espouser, outre la promesse qu'il en avoit faite à son frere,il en eut plus cher gage de son amour.Soeilles en ayant ce qu'il en vouloit, ne voulut plus d'elle; & retenant le bien de de Veze, ne voulut point espouser sa sœur. Action la plus mauvaise qu'un meschãt hõme puisse commettre, par laquelle il tesmoigna(apres avoir faussé sa promesse, & violé sa foi) qu'une passion effrenee ne se peut jamais assouvir; ne se contentant pas d'avoir ruiné son ennemi de reputation & de bien,s'il n'estendoit encore sa vengeance sur l'innocence de ceste fille,qui s'estoit donnee à lui,& n'estant pas satisfaict du bien du frere,s'il n'avoit encor l'honneur de la sœur.

Aussi Dieu qui est là haut, lui monstra qu'il ne se faut point joüer de son nom ; & permit que de Veze devenu,de beau-frere qu'il lui pensoit estre,son irreconciliable ennemi, & desesperé de la ruine que cest homme,fatal à son hõneur,à son biẽ,& à toute sa maison, lui avoit portee ; le surprenant en avantage encor une fois, lui osta avec la vie l'usufruict du bien qu'il lui possedoit,& le moyen de lui faire jamais un second outrage, ni se venger de ce troisiesme & dernier assassinat.

Mais aussi, pour monstrer à de Veze qu'il n'aime point les assassins, & qu'il n'y a rien de si veritable que sa Parole;il permit qu'il fust assassiné lui-mesme par un parent de Soeilles , nommé d'Aubignac,qui le fit tuer d'une mousquetade. Ainsi Dieu nous chastie les uns par les autres,apprenant aux assassins qu'ils seront mesurez

ſurez à l'aunage dont ils meſurent leurs ennemis,& que qui frappera du glaive,en ſera frappé. Ceſt oracle eſt ſi vrai, qu'outre que c'eſt la meſme verité qui la prononcé, il n'y a lieu au monde, où l'on n'en puiſſe voir une infinité d'exemples ; mais particulierement en ces deux familles,tellement exterminees par les deux actions qui ſuccederent à ceſte querelle, qu'il ne reſte de toutes les deux qu'une ſeule fille. Là où ſi le combat euſt eſté permis à Soeilles, le ſang, & les meurtres qui s'eſpandirent en toute leur race, ſe fuſſent arreſtez pour le plus aux ſeules perſonnes des deux combattans. *d'Andiguier au vrai & ancien uſage des duels,chap.*40.(*Impr.Paris.*)

DVEL.

Coroneau,gentil-homme d'Agenois; & Fermy,conſeigneur de Pillos ; ayans gardé long temps une querelle l'un contre l'autre,&ne s'eſtâs jamais peu rencontrer, quoi que pluſieurs fois ils ſe fuſſent desfiez, en fin ſe trouverent aux Loſches village entre Bergerac & Muſſidan, pour decider leur debat, ayant chaſcun un ſecond & un troiſieſme. Coroneau ſe battit contre Fermy: la Mothe frere & ſecond de Coroneau contre le Baron de Boiſſiere : Boirac gentil-homme Gaſcon contre Paniſſaud de Peyrecave. S'eſtans rendus ſur le pré ils debatirent longuement enſemble ſur tout ceux du coſté de Fermy, à cauſe qu'ils eſtoyent dedans l'eau juſques à demi jambe. Mais Coroneau, qui l'avoit fait expres, redoutant l'agilité de Fermy s'opiniaſtra de ne bouger, comme firent auſſi la Mothe & Boirac. Ce fut donc à mettre les pourpoints bas, & apres (penſez en quelle devotion) priere de part & d'autre : les quatre premiers nommez ayans l'eſpee & le poignard es mains, les deux derniers l'eſpee ſeule, à cauſe que Paniſſaud eſtoit eſtropié de la main gauche, s'eſlongnerent de quinze ou vingt pas les uns des autres,entourez de pluſieurs du pays acourus à ce cruel & funeſte ſpectacle. Fermy, qui s'eſtoit battu pluſieurs fois en duel, ſe mocquoit de Coroneau, l'appellant aprenti & novice,

qui n'avoit jamais veu de sang, & seroit en danger voyant du sien de sentir mal de cœur. Et quoi que Fermy fust grandemẽt incommodé de l'eau du pré, à l'approche il porta deux coups d'estoc dãs le corps de Coroneau, lequel tout à coup (cela fut tres soudain) se jette à corps perdu sur Fermy, le perce de deux coups de poignards. Ils tõbent tous deux dedans l'eau, où ils furent ouis plusieurs fois disans l'un, Tu mourras, Fermy, l'autre, tu es mort, Coroneau. Plusieurs ont dit que Fermy allant à ce duel, bailla son espee à porter à vn sien laquay, lequel le pria par plusieurs fois de permettre qu'il fist raccommoder & remettre la coquille à la garde de ceste espee, en telle sorte que le pouce & le dessus de la main demeurast couvert. Mais Fermy se mocquant de cela, dit qu'il n'avoit pas crainte de mourir par là. Coroneau fourra son espee par le defaut de ceste coquille, & blesse Fermy entre le pouce & le doigt indice de la main droite. La douleur qu'il en sentit fut si vive, qu'elle lui tomba de la main. Revenu à soi, comme il se courboit pour relever son espee, Coroneau se jette sur lui, le poignarde, & tous deux perissent en l'eau.

Les quatre autres ne dormoyent pas : chascun d'eux veillant pour oster la vie à son adversaire. La Mothe dõna deux coups dans la poitrine au Baron de Boissiere, dont le second fut si rude que le sang escumeux sortoit abondamment de la playe, le Baron chancelloit, & c'estoit fait si la Mothe eust fait une recharge. Mais en ces entrefaites Boirac & Peyrecave estans aux mains, Boirac percé d'un coup d'espee embrasse si estroittement Peyrecave, qu'il ne pouvoit s'en despestrer quoi qu'il le tinst sous lui. Il s'avise de mordre à belles dents au visage & à la poitrine, qui criãt à pleine teste à la Mothe. Mon cousin, mon cousin, aidez moi: il me mange. La Mothe cuidant que ce fust fait de Boissiere, le laisse & court à l'aide de Boirac : sur le corps duquel il trouve Peyrecave estẽdu tout de son long. Craignant les tuer tous deux, & se souvenant que Peyrecave ne s'aidoit que du bras droit, il lui porte une estocade prenant au coude & percant en dehors jusques sur la main droite. Ayant fait ce coup il tourne vers Boissiere & le void en pied venãt à lui. D'autrepart

trepart Peyrecave irrité de la blessure de son bras, quitta Boirac qui exspiroit & vient vers la Mothe, qui assailli par ces deux fut atterré de deux coups, & mourut sur la place. Boissiere & Peyrecave fort blessez furent en fin gueris de leurs playes. Les corps de Fermy, de Coroneau, de la Mothe, & de Boirac furent enterrez.

Les querelles n'ont pas tousiours des fondemens raisonnables celle qui survint entre les grands nommez en ce discours n'eut point d'autre fondement que le despit que Don Philippin, bastard de Savoye conceut de ce qu'on lui rapporta que lors de la prise du petit port basti par le Duc de Savoye pres Chamousset, pour fauoriser le passage de son armee, le sieur de Crequi s'estoit vanté d'avoir eu l'escharpe de Philippin. C'estoit l'escharpe du Baron de Chauviroy gouverneur du fort de saincte Catherine, lequel fut tué à la prise du petit fort pres de Chamousset. Quelques mois apres D. Philippin, lequel disoit, que ceste vãterie touchoit son hõneur, fait appeller Crequi, lequel se presente au lieu marqué: mais l'appellant fut retenu par le commandemẽt du Duc. Divers afaires survindrent qui arresterent ce torrent. Mais Crequy retourné du lieu où il avoit esté contraint de sejourner quelque temps, fut appellé à Grenoble par D. Philippin. Ils se trouuerent pres du fort de Barrault, où l'appellant fut blessé à la cuisse. Ce combat suffisant pour amortir la querelle en fit naistre une autre, car on rapporta au Duc que Crequy s'estoit vanté d'avoir eu du sang de Savoye. Il s'en offensa, & fit conoistre à Don Philippin qu'il ne le tiendroit plus pour ce qu'il le tenoit, ni ne le verroit jamais, s'il ne tiroit la raison de ceste parole. Voila un autre appel en campagne, lequel fut offert & accepté aussi alaigrement que le premier.

La defense que le Roi avoit faite des Duels, (remplie de peine, non seulement prejudiciable au bien, mais honteuse à la reputation) ne permettoit point que le combat se fist en Dauphiné, afin que l'exemple de Crequi, gendre du gouverneur, n'attirast les autres au mespris de la Loi. Il fut doncques resolu, qu'ils se battroyent dans les terres du Duc de Savoye, au dessous de S. André, terre appartenante à la Contesse d'Antremonts, sur

le rivage du Rhosne,en chemise,& à pied, qui est la forme des combats plus courageuse. Que le combat se feroit à l'espee & au poignard. Que le Baron d'Attignac seroit second de Don Philippin, & la Buisse seconderoit Crequi. Qu'autre qu'eux ne se trouveroit sur le champ, & ne separeroyent les combatans que la mort de l'un ou de l'autre n'eust terminé le combat. Qu'il y auroit douze gentils-hommes du costé du Dauphiné, & douze du costé de Savoye, qui se tiendroyent prests pour venir prendre le corps du vaincu, ou pour empescher que quelque tort ne fust fait au vainqueur. Que les douze de Savoye seroyent eslongnez du combat de telle distance que ceux du Dauphiné pourroyent employer de temps à passer l'eau, pour se rendre en mesme instant hors du champ du combat. Ceste distance fut mesuree au galop d'vn homme de cheval, qui partit du lieu du combat, à mesure que le bateau partit d'une rive pour prendre terre à l'autre.

On disputa long temps, si les seconds se battroyent. Car la Buisse disoit qu'il n'y vouloit pas estre, sans donner ou recevoir : & que celui qui va en ces occasions, pour estre simplement spectateur, a faute d'affection ou de courage. Les combatans trouverent bon que les seconds ne se meslassent de la decision de leur fortune. Le jour de l'assignation venu (ce fut le deuxiesme du mois de Iuin 1599.) ils se rendirent tous deux au lieu assigné. De Morges passa le Rhosne, & battit la campagne pour voir s'il y auroit ou embuscade, ou assemblee plus grande, que le nombre dont l'on estoit demeuré d'accord. Les seconds firent la visite des armes de leurs champions, de leurs habits, & les fouillerent par tout, pour sçavoir s'ils avoyent des charmes ou enchantemens sur eux. La Buisse pressoit fort Don Philippin de partir lui disant qu'il avoit envie ou de les mettre à la nuict, ou de remettre la partie au lendemain : encores qu'il n'y eust en lui trop de gaillardise & de verdeur, pour desirer de voir son ennemi. Mais en ces occasions il faut que les seconds facent valoir le courage de leur ami, & qu'ils

afoiblissent

afoibliſſent le plus qu'ils peuvent celui de l'ennemi. Les meſmes ruſes qui ſe pratiquent aux batailles generales ſont aprouvees es Duels & combats ſinguliers: & celle ci d'eſtonner ſon ennemi, de deſcrier ſon courage, eſt des premieres.

Pource la Buiſſe diſoit ſur le chemin à D. Philippin, tant de braveries de la valeur de Crequy, qu'il y en avoit aſſez pour l'eſtonner: & de ſi loin qu'il vid Crequy ſur le preau, il s'eſcria, Il eſt à nous, il eſt à nous. D. Philippin portant toutesfois l'œil ſans trouble, & le cœur ſans effroi, lui dit, Pourquoi avez vous ſi mauvaiſe opinion de moi? Non, non (repart la Buiſſe) ie ſçai que vous eſtes brave & genereux: mais vous avez afaire à la plus forte eſpee de France: & cela me fait parier voſtre perte. En effect, la Buiſſe n'oublia rien en ceſte action qui peut monſtrer l'office d'ami, office plus puiſſant en ces occaſions que le reſpect du droit. Ie ſçai (& peu de gens le ſçavent mieux que moi) que ſi Crequy ne fuſt revenu, la Buiſſe y fuſt demeuré, pour tuer D. Philippin & d'Attignac, ou ſe faire tuer de leurs mains. Du Bellier reconoiſſant l'humeur de la Buiſſe, & qu'il avoit trop de cœur & trop d'honneur, pour revenir ſans ſon ami, eſtoit ſur le bord du Rhoſne, attendant l'iſſue du combat, en reſolution de paſſer à cheval, pour avoir ſa part ou de la gloire ou du peril de ceſte action. Qui a conu le courage des deux, dira que l'un aimoit trop ſon ami, l'autre aimoit trop ſon frere, & tous deux avoyent trop de courage pour faire autrement.

Comme D. Philippin entra ſur le champ, il eut le jugement ſi net & ſi clair, qu'en remarquant la poſture de ſon ennemi, & l'avantage qu'il avoit en tournant le dos au Soleil, il dit, Monſieur de la Buiſſe, partagez le Soleil: & en voulant lui meſme faire le partage tira contre Crequy d'une telle impetuoſité, que les ſpectateurs doutoyent de l'iſſue du combat, voyant touſiours Crequy dedans les fauſſes atteintes de D. Philippin. Ceſte premiere fureur ne fit toutesfois que mettre Crequy hors du preau, & D. Philippin hors d'haleine. Crequy reſolu de frapper, non ſelon

le jugement de la cholere, mais de l'occasion, attendit que ceste impetuosité fust passee:& lors lui plongea l'espee dans le corps de telle roideur, qu'il le renversa à la terre. Il lui dit, qu'il demandast la vie:mais Don Philippin n'estoit pas en estat de s'humilier à ceste demande, ni n'estoit en la puissance de Crequi de la lui donner. Car les coups estoyent mortels, & tous ceux qui estoyent de sa part, crierent qu'il achevast de le tuer:& ne servit de rien au Baron d'Attignac de la demander. Crequi repassa le Rhosne avec les douze gentils-hommes qui le vindrent prendre, laissant D. Philippin estendu sur la place. *P. Matthieu en l'histoire du Roi Henri 4. liv. 2 narration 2. ch. 7. & 9.*

I'allongerai ce discours de l'addition que Matthieu y a faite. Le Duc se repentit du commandement qu'il avoit fait à Don Philippin, & soit que sa religion par l'avis de son confesseur, le conseillast de revoquer un commandement en l'execution duquel il y alloit du hazard de deux vies, & de la perte de deux ames, il despescha un courrier pour defendre de se battre: mais il arriva deux heures trop tard. Crequi remercia Dieu de la victoire qu'il remportoit de son ennemi, & ne voulut permettre que ses amis lui en fissent la congratulation accoustumee, & les pria de n'en plus parler; encore que la gloire en fust grande, pour avoir vaincu en terre estrange. Le corps de Don Philippin fut emporté au logis. Les religieux de Pierre-Chastel lui refuserent la sepulture, selon les sainctes constitutions de la police de l'Eglise, laquelle estime ceux qui meurent en ceste sorte, gens desesperez & meurtriers d'eux mesmes: & fait passer la peine apres la mort pour faire que la honte qui poursuit les duellistes dans le tombeau les destourne de ceste licence.

Mais ni la defense de l'Eglise, ni celle du Roi, ni la privation de sepulture, ni la crainte de la perte des biens n'a peu empescher ceste estrange forsenerie & brutale fureur des Duels, qui font mourir en pleine paix plusieurs braves cavaliers, que la mort n'a osé attaquer en temps de guerre. Et pour des querelles mal fondees, qui ne regardent ni l'honneur de Dieu, ni le servi-

te du Roi, ni la defense de la patrie : mais seulement quelque traict de jalousie pour une maistresse, une parole bien entendue & mal interpretee, & en fin pour le reproche d'un vice fort ordinaire : comme c'est le naturel des hommes de se tenir plus offensez des imperfections naturelles que des autres defauts, & que les injures de la naissance sont celles qui se presentent plustost à la langue des mesdisans, il faut tuer l'ame & le corps. Quand quelquefois le Roi a pensé aux moyens d'empescher ceste cruelle & sanguinaire licence, on a trouvé que les defenses ne servoyent que d'en donner plus d'envie : & ie croi que la permission, quoi qu'injuste, est plus utile que la defense. La permission esmousse l'aiguillon qui s'accorde par la defense. Pour oster l'usage des Duels aux armees du Roi, le Prince de Nelle les rendit necessaires, j'ai oui dire au Chancelier, que si le Roi lui laissoit faire, on ne parleroit plus de Duels : car il n'en passeroit plus les graces, & en laisseroit la punition à Iustice.

EMPOISONNEURS *empoisonnez.*

Le Pape Alexandre sixiesme, estant allé souper en une vigne pres du Vatican pour prendre le plaisir de la fraischeur, fut soudainement porté de là pour mort au palais Pontifical : & aussi tost apres Cesar Borgia Duc de Valentinois son fils encores est porté de là pour mort. Le lendemain 18. iour d'Aoust, 1503. Le Pape fut porté mort (suyuant la coustume) en l'Eglise sainct Pierre, noir, enflé, & tres difforme, signes tres manifestes de poison. Mais le Valentinois pour la vigueur de son aage, & pource qu'à l'instant il usa de fortes medecines & seurs contrepoisons, eut la vie sauve : demeurant toutesfois opprimé d'une grieve & longue maladie. On creut asseurément que cest accident estoit procedé de poison, & selon le bruit plus commun, Guichardin dit que la chose avint en ceste sorte. Le Va-

lentinois avoit deliberé d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornette, en la vigne duquel ils devoyent souper. C'est chose tres-certaine, que son pere & lui estoyent coustumiers d'user de poison, non seulement pour se venger de leurs ennemis, ou pour s'asseurer des soupçons; mais aussi pour la meschante convoitise de despouiller les personnes riches de leurs propres biens, fussent Cardinaux ou autres courtisans qui ne leur avoyent jamais fait tort ni desplaisir: comme il en avint au Cardinal S. Ange, lequel estoit fort riche. Qui plus est ils empoisonnerent de leurs tres-grands & treschers amis: item de ceux qui leur avoyent esté tresbons & tresloyaux serviteurs; comme furent les Cardinaux de Capouë & de Modene.

Le Valentinois donc envoya devant certains flacons de vin empoisonné, lesquels il fit bailler à un serviteur qui ne sçavoit rien de l'afaire, avec mandement que personne n'y touchast. Mais le Pape survenant devant l'heure du souper, & pressé de soif par la chaleur extreme qu'il faisoit, demanda à boire. Or pource qu'on n'avoit encore apporté son souper du Palais, le serviteur à qui l'on avoit commis les flaccons de vin en garde, estimant qu'on les lui eust baillez à serrer, comme un vin fort excellent, en donna à boire au Pape. Le Valentinois arrivant en ces entrefaites se mit aussi a boire du mesme vin. Toute la ville de Rome acourut d'allegresse incroyable à Sainct Pierre, autour du corps mort d'Alexandre: les yeux de pas un ne se pouvans rassasier de voir mort & esteins un serpent, lequel son immoderee ambition & pestifere desloyauté, iointes à infinis exemples d'horrible cruauté, de monstrueuse luxure, & d'estrange avarice, vendant sans distinction les choses sainctes & les profanes, avoit infecté tout le monde. Et neantmoins dés son jeune aage jusques à la fin de ses jours estoit paru, eslevé sur une tres-rare & continuelle prosperité: desirant tousiours de tres-grandes choses & obtenant plus qu'il ne desiroit. Voila le pere ruiné par son forfait, & empoisonné sans remede, au grand contentement d'infinies person-

nes

nes qui avoyent ahanné ſous ſes violences cachees & deſcouvertes.

Quant au fils, grievement malade, il demeura priſonnier de la iuſtice de Dieu principalement, & en celle des hommes, & puis dans deux ou trois ans apres chaſſé d'Italie, mené priſonnier de Naples en Eſpagne : pource que non content de tant de meſchancetez par lui commiſes par le paſſé, il taſchoit de jetter en nouveaux troubles l'Italie & les Eſtats voiſins, machinant de terribles choſes, & voulant mettre le feu par tout. Mais le grand Conſalve l'envoya de Naples ſur une galere legere priſonnier en Eſpagne, ne lui laiſſant de tous ſes gens qu'un page pour le ſervir. Arrivé, l'on l'empriſonne dans la Roque de Medine del Camp, où il perdit le temps à empoiſonner ſes penſees de deſſeins & entrepriſes terribles contre ſes ennemis. Finalement il trouva moyen de ſe devaler à l'aide d'une corde de ſa priſon, & s'enfuit au Royaume de Navarre, vers le Roy Iean frere de ſa femme. Il y demeura quelque eſpace de mois en bas eſtat : car le Roi qui lui avoit paravant confiſqué la Duché de Valence, & oſté la penſion de vingt mille francs, qu'il lui bailloit en ſupplement du revenu promis, ne lui voulut permettre d'entrer en France, pour ne faire choſe qui faſchaſt le Roi d'Arragon. Ce malheureux & cruel empoiſonneur reduit au deſeſpoir ſe range aux troupes de Navarre au Camp d'une petite place nommee Viane, & envelopé d'une embuſcade dreſſee par les ennemis, fut tué d'un coup de zagaye.

EPITAPHES divers.

EN divers endroits de l'Europe se voyent & lisent des epitaphes lesquels proposent divers memorables accidens en la vie & mort des trespassez, pour enseigner au lecteur son devoir, qui est d'apprendre à bien vivre & à bien mourir. Ie ne m'assujettiraj point à aucun ordre exact. Les cas humains ont differentes formes, & es choses qui semblent fort pareilles, se trouvent tousiours des differences qui les diversifient. Commençons par les epitaphes de Rome.

1. Le premier, d'un enfant nommé Camille, lequel façonné des l'aage de huit ans à monter à cheval, voulant ainsi jeune donner carriere trop roide à un coursier, tomba par terre, donnant de la teste si rudement contre un caillou, que sur l'heure il en perdit la vie.

2. Vn docteur en droit Canon, nommé François N. vivant en cour de Rome, y amassa force argent, dont il faisoit du bien à plusieurs, particulierement à un jeune homme par lui eslevé & entretenu en sa maison. Pour recompense ce jeune ingrat empoisonna son bienfaiteur de mixtion si violente, qu'il en mourut à l'instant.

3. Vne jeune femme se baissant pour deschausser ses souliers, & tendant le col, son mari cruellement jaloux lui coupa la teste du trenchant de son espee.

4. George Castane voulant separer quelques siens amis qui essayoyent de s'entretuer, & se jettant à travers pour les separer fut par l'un d'eux transpercé d'un coup d'espee & renversé mort en terre.

5. Vne mere, nommee Pontia parut si furieuse & desnaturee par l'effort d'une avarice non ouye, qu'elle fit mourir de poison deux enfans siens, puis se tua elle mesme.

6. Sur la tombe d'un malheureux, qui vivant avoit fait profession d'Atheisme, se lisent ces mots, *Vixi, & ultra vitam nihil credidi, quò vadam nesci, invitus morior. Valete posteri.* c'est à dire, I'ai vescu, & n'ai creu qu'il y ait

y ait rien hors la vie presente, Ie ne sçai où j'irai. Ie meurs maugré moi. Bien soit à vous qui viendrez ci apres.

7. Certain empoignant un chat, la beste le mord au doigt, dont icelui meurt.

8. Sur le tombeau d'un libertain se lit ceste ligne, *Vixi quemadmodum volui : quare mortuus sim, nescio.* c'est à dire, I'ai vscu comme il m'a pleu : je ne sçai pourquoi je suis mort.

9. Le sepulchre du Pape Adrian VI. contient ces mots : *Hadrianus sextus hîc situs est, qui nihil sibi infelicius in vita duxit, quàm quòd imperaret.* c. Ci gist Adrian sixiesme, lequel n'a rien estimé plus miserable en sa vie, que de commander.

10. Vne dame Romaine nommee Antonia, voulut & fit en son testament un article, qu'apres son trespas son corps fut reduit en Skelete, pour servir aux philosophes & medecins, adjoustant qu'elle se contentoit de la lumiere eternelle.

11. Quand le Pape Pie cinquiesme mourut, on afficha sur son sepulchre un distique Latin, en ces termes; *Papa Pius moritur Quintus, res mira, tot inter Pontifices tantum quinque fuisse pios.* c. Le Pape Pie cinquiesme est mort C'est merveilles qu'entre tant de Papes il n'y ait eu que cinq pies.

12. André de Castro, jeune homme aagé de vngt six ans, tué d'un coup de pied de cheval, exhorte en son epitaphe chascun à bien vivre & à se tenir prest.

13. Le pere d'un Romain nommé Iaques Sanctius ayant esté tué par certain autre, Iaques desireux de tirer raison (comme ils parlent) par l'espee de ce tort, partit de Rome pour s'en aller à la guerre, où il se rendit fort habile au maniement des armes. Revenu en intention de venger la mort de son pere, il rencontre le meurtrier, lequel convaincu en soimesme de son forfait, ou redoutant l'espee de Iaques, se prosterne à ses pieds, la teste cachee en la pouldre. Iaques le releve, & conoissant que c'estoit son ennemi humilié, l'embrasse gracieusement, lui pardonne de bon cœur, & le renvoye amiablement avec un present qu'il lui fit. Depuis Iaques vescut lōg temps,

& mourut l'an 1515. aagé de ſoixante ſept ans acomplis. Son tombeau ſe void encore contenant ce que nous venons de reciter.

14. On void à Naples l'epitaphe d'un mort lequel dit au lecteur: *fui ut es, eris ut ſum*. c. I'ai eſté comme tu es, tu ſeras comme je ſuis. C'eſt en l'Egliſe S. Marie de conſolation.

15. En celle de S. Marie du mont d'Olivet, l'epitaphe du gouverneur d'un des chaſteaux de Naples pour le Roy Alfonſe d'Arragon porte, qu'ayant eſté aſſiegé tant par mer que par terre, & les vivres lui defaillans, il fit tuer les mules & les chiens qui eſtoyent au chaſteau, pour en nourrir ſoy & ſes ſoldats. D'avantage, comme le ennemis preſentaſſent aux bouches des canons du chaſteau deux freres de ce gouverneur, leſquels ils tenoyent priſonniers, & par ce ſtrategeme vouluſſent empeſcher & aneantir la reſiſtance des aſſiegez, ce gouverneur preferant ſon devoir à ſon ſang, fit continuer les canonnades ſur les aſſiegeans : & ſe maintint invincible. Meſmes apres le treſpas du Roy Ferdinand d'Arragon, impoſſible fut aux ennemis de le corrompre & fleſchir par ſommes d'argent & recompenſes, encores qu'ils lui en offriſſent de treſgrandes : ains il ſe mocqua de tous leurs deſſein.

16. L'epitaphe du marquis de Peſcaire en la meſme Egliſe, porte, que ce n'eſtoit pas un peſcheur de poiſſons: mais que ce fut un preneur de Rois, de Ducs, de provinces & de villes, que ſes rets eſtoyent ſages deliberations, courageuſes reſolutions, braves & promptes executions. Que l'envie induiſit Mars & Mort à le terraſſer : mais qu'en lieu de lui nuire, ſa glorieuſe renommee vit victorieuſe de Mars, de la Mort & de l'envie.

17. Celui de Iean Iovian du Pont, treſdocte perſonnage, comme ſes eſcrits le teſmoignent, contient ces mots, ainſi qu'ils ſe liſent encor aujourd'hui en l'Egliſe de S. Marie majeur, en une chapelle, I'ai en mon vivant, apreſté ce lieu à mon corps, pour y repoſer eſtant mort. Ie vous prie ne faire outrage à celui qui vivant n'a outragé perſonne. Car je ſuis Iean Iovian du Pont, aimé des Muſes Latines, reveré des gens de bien, cheri des Rois &

Prin-

Princes. Vous sçavez maintenant qui je suis, ou plustost qui j'ai esté. De moi, passant, je ne puis vous conoistre en ce lieu tenebreux : mais ie desire que vous conoissiez vous mesme. Adieu. Il mourut l'an 1503. aagé de 77. ans. En huit petits tableaux de marbre placquez en la paroi de ceste chappelle, bastie onze ans avant son trespas, il fit graver huit sentences Latines, exprimees ainsi en François. 1. Comme il est tresmal aisé à celui qui est fort riche de tenir mesure, aussi lui est ce honneur singulier de se comporter modestement. 2. Se resouldre tost en afaire douteux, faire repentir l'homme, mais trop tard. 3. La temerité n'est pas tousiours heureuse, ni la prudence par tout asseuree. 4. Qui est condamné par sa conscience, n'est pas eschappé, quoi que loix ne lui disent mot. 5. Souvien toi non moins en prosperité qu'en adversité, que l'une & l'autre est muable. 6. La preud'hommie maintient la foy, la foy nourrit l'amitié. 7. Celui qui n'oublie jamais les torts qu'on lui a faits, ne se souvient pas qu'il est homme. 8. Le principal en toute vocation est, conoistre soi-mesme.

18. En la mesme Eglise ce Iovian du Pont fit à un sien intime ami nommé Pierre Compere decedé l'an 1475. l'epitaphe qui s'ensuit, introduisant le defunct qui parle au lecteur en ceste sorte, demandez vous que je fais ? je fonds. Voulez-vous sçavoir qui je suis ? I'ai esté. Desirez vous entendre quels ont esté les assaisonnemens de ma vie? travail, douleur, ennui, dueil, service chez superbes seigneurs, le col afaissé sous le joug de la superstition, ensevelir ceux que j'aimoi le plus, voir la ruine de ma patrie, au reste ie n'ai jamais senti les fascheries de mariage.

19. En l'Eglise de S. Severin sont enterrez Iaques de S. Severin comte de Saponare, Sigismond & Ascagne ses freres germains tuez de poison en mesme jour & repas par gens execrables & domestiques. Ils expirerent soudain entre les bras de leurs pere & mere. Le pere acablé de dueil les suivit quelque temps apres. La mere fit dresser un pitoyable epitaphe. Entre autres traits elle y adjouste, mon repos est en tenebres, mon soulas en pleurs, & toute ma pẽsee en la mort. Cela avint envirõ l'an 1547.

20. L'an precedent fut enterré en l'Eglise de Sainte Patrice, une ieune, tresbelle & pudique damoiselle Neapolitaine, nommee Martia, mariee quelques mois auparavant avec Vincent Capoce. Descendant un escalier elle tomba si rudement que la teste fut escrasee, de sorte qu'elle rendit l'ame, ayant langui quelques iours, en l'aage de 19. ans 4. mois & 10. iours.

21. Sigismond Herculan ieune gentilhomme aagé de 18. ans, 4. mois & 8. iours se iouant & courant à cheval, par rencontre d'un de ses compagnons venant bride abatue à lui, fut ietté par terre si impetueusement, qu'il rendit l'ame deux iours apres, & fut enterré en l'Eglise des Cordeliers de Fabrian en la marque d'Ancone.

22. Victor Cathena brave soldat, estant entré en duel contre Iean Baptiste de Cremone le vainquit, lui osta les armes & l'honneur, lui laissant la vie. Mais ayant esté blessé par le vaincu, tost apres il mourut, aagé de 27. ans, l'an 1535. enterré à Vincence en l'Eglise di Servi.

23. Le Comte Achilles Brembat fut massacré dedans l'Eglise cathedrale de Bergame, où il estoit allé à la messe, par une troupe d'assassins ennemis de sa vertu, le premier iour d'Avril 1563.

24. Michel Ziegler, gentilhomme Suaube, estudiant à Pavie, & fort estimé de tous les sçavans à cause de son erudition, en l'aage de 28. ans se noya un iour d'esté dedans le Po, infiniment regretté de ses amis, qui le firent enterrer en la grand' Eglise de Pavie.

25. On void en la grand' Eglise de Genes la sepulture de Iules Cigale visconte, lequel a un magnifique epitaphe, contenant qu'en son enfance enflammé de la gloire des armes il fut soldat cinq ans durant sous la conduite de son pere, au temps qu'André Dore fit la guerre pour Charles V. au Roi de France. Iules se trouvant une fois en la galere capitainesse, s'avança si courageusement devant les autres, qu'il sauta le premier en une galere ennemie, & à vive force en gaigna l'estendart, se rendit maistre de quatre galeres de France, lesquelles il emmena: puis avec une seule galere passa oultre & alla attaquer celles des Turcs, au nombre de vingtdeux. Les ayant

ayant combatues & fait merveilles en si hardi exploit, environné de tant d'ennemis, il fut fait prisonnier par ce renommé Coursaire Dragut, qui le garda sept ans, durãt lesquels, quoi que molesté par les Turcs en diverses sortes, sans devaler de ce haut degré de courage invincible, auquel son naturel genereux l'avoit eslevé, fit une merveilleuse entreprise sur toute la flotte de Dragut, laquelle il emmenoit infailliblement à Genes, si sur le poinct de l'execution il n'eust esté trahi par un qui devoit lui aider. De là s'ensuivit plus rigoureuse captivité, de laquelle neantmoins il fut delivré par grosse rançon. Mais en lieu de se donner relasche, il reprint les armes pour sa patrie, s'embarquant pour aller en Corse où les Genevois avoyent afaire de son service. Continuant en tout bon devoir, une maladie le saisit, puis la mort, qui le mit en repos, au 27. an de sa vie, regretté de tous ceux qui conoissoyent sa valeur.

26. Pierre Barotius Evesque de Padouë, fort respecté des hommes de son temps, à cause de sa pieté, de sa beneficence envers les pauvres, & de son erudition, venant à estre malade fut pris, pressé, & fort importuné de faire son testament. En fin, il en fit un, qui lui servit aussi d'epitaphe, en ces termes pris du latin, Ie Pierre Barotius, Evesque de Padouë, laisse mon ame à Dieu, mon corps à la terre : s'il me reste des biens, quels qu'ils soyent, ie les laisse à ceux ausquels ils apartienent de droit.

27. Iean de Mauleon, gentilhomme François, aagé de 21. ans, tresdocte, & eloquent à merveilles, estant à Padouë, se trouva suivi de deux siens serviteurs parmi grãd nombre d'escholiers follastrans & tempestans en une action publique pour le Rectorat de l'Academie : & fut envelopé en telle querelle, que lui & ses serviteurs y perdirent les vies, l'an 1547. & furent enterrez en l'Eglise de S. Antoine.

28. Neuf ans auparavant fut enseveli en ceste mesme Eglise à Padouë Iean Baptiste Ami, ieune homme natif de Cosenze, qui en mesme aage que Mauleon, par une adresse merveilleuse, industrie excellente, & diligẽce incroyable, acquit une exacte conoissance des lãgues, Latine, Grecque, Hebraique, & de toutes les sciẽces libera-

les, commençant à voir le bout de ses veilles & travaux, fut tué par un assassin inconu, envieux (comme l'on estima lors) de la vertu de ce jeune homme, ainsi que son epitaphe le declaire.

29. Le doyen de Padouë se jouant d'une espee nue contre Bernardin Buzzacharin son familier ami, le tua. C'estoit un jeune homme aagé d'environ vingtneuf ans, acompli en toutes sciences, doué d'un esprit admirable, prudent, attrempé, vertueux en perfection, & qui n'avoit point de semblable. Nul ne le lamenta tant que ce sien ami qui l'avoit tué par mesgarde.

30. En l'Eglise des Cordeliers à Padouë se lit l'epitaphe de Cassandre Musat femme de Pierre Gabriel, laquelle fut tuee d'un coup de pistolet, lasché par mesgarde, & semble que le mari s'en accuse soimesme. L'epitaphe est de l'an 1606.

31. Aux Augustins se lit un distique Latin fait pour epitaphe à deux jeunes hommes, l'un François qui se noya, l'autre Polonois versé si rudement par son cheval par terre, qu'il en fut acravanté l'an 1539.

32. Vn autre Polonois, chantre de Vilne, nommé André Chmalczovoski, estudiant à Padouë, picquant son cheval au mois d'Aoust 1545. fut jetté par terre où il se rompit le col, & fut enterré aux Augustins.

33. Vn jeune homme nommé Ascanius le Maistre aagé de 19. ans, combatant en duel abatit son adversaire, & lui donna gracieusement la vie. L'autre relevé, sans reconoissance du bienfait, & porté de fureur du tout detestable se ruant à l'improviste sur Ascanius le tua. Son sepulchre & epitaphe se void à Bologne en l'Eglise des Cordeliers.

34. Paul Vitelli enterré à Siene en l'Eglise de S. Bernardin es fauxbourgs, fut massacré par certains ausquels il avoit chrestiennement pardonné tous les torts qu'ils lui avoyent faits.

35. Camille Sarasin, jeune gentilhomme de Siene, aagé de neuf ans & quatre mois estant monté sur un eschafaut de massons, le bois mal lié fondit, & Camille dessous, dont s'ensuivit sa mort pitoyable : Il fut enterré aux Cordeliers de Siene.

36. Auss

36. Aussi fut Saluste Ban acablé par un cheval de bois sur lequel lui & autres jeunes gentilhommes montoyent par exercice, à la coustume d'Italie. C'estoit un jeune homme de tresgrande esperance.

37. En l'Eglise S. Mazaire à Milan, se lit l'epithaphe d'un des Trivulces en ces mots : Ican Iaques Trivulce, fils du grand Trivulce, qui n'a jamais eu d'arrest, ni n'a permis que les autres vescussent en paix, finalement repose en ce lieu. Lecteur, tai toi.

38. Christofle de Cologne, gentilhomme de Mekelbourg en Pomeranie aagé de 80. ans, ayant envoyé à Basle un sien fils nommé Eugene, jeune gentilhomme des plus acomplis de son temps, ce fils se baignant au Rhin sur le poinct de son depart pour aller en Italie, se noya, & print le chemin du ciel.

39. On lit en certain temple au royaume de Danemarc en un lieu nommé Apenrod sur le tombeau d'Ide morte en l'aage de trois ans, petite fille de Henri de Ranzovv, lieutenant du Roy en ces quartiers-là, un notable epitahe Latin, ainsi traduit en François. Silenus disoit qu'il est bon de ne naistre point, ou de mourir bien tost apres la naissance. I'improuve l'opinion de Silenus, & aprouve l'autre. Car si je n'estois nee, je n'eusse point esté l'image de Dieu le createur. Et si j'eusse lõg temps vescu les maladies & dãgers m'acueilloyẽt. Puis donc que par le moyen de la mort, je suis parvenue, assopie d'un doux repos, à la vraye vie, du penible voyage de la terre au ciel mon pays, de l'ardeur à la fraischeur, du combat aux honneurs & recompenses, je me resiouis en moi de ce que creee en naissant image de mon Dieu, deslogeant bien tost du monde, j'ai esté par tel moyen garantie d'une infinité de maux, attendant en ce sepulchre, où l'on m'a close le 22. de Mars 1591. le resurrection de la chair.

40. A Bresse ville d'Italie se lit en l'Eglise de S. Christofle un epitaphe dressé à certain jeune enfant nommé Corneille Michel, sur le tombeau duquel un ami se plaind, & le defunct respond, Ie suis heureux, ne m'importune plus. Mais (replique l'autre) pourquoi es-tu mort si jeune? Il repart, assez a vescu qui bien meurt.

Nous adjousterons pour bordure à tant de petits ta-

bleaux, que la mort si diverse à cause des aages, cõditions & accidens des personnes susmentiõnees suggerera plus amples discours au sage lecteur qui passant le cours de la vie presente, sçait qu'il s'achemine vers telle mort que Dieu veut, & en la mort qu'il cõtéple medite devotemét la vie meilleure qui lui a esté acquise par son Sauveur.

Nathan Chytræus au recueil de diverses inscriptions dit avoir leu l'epitaphe d'un seigneur de Manas, lequel paillardant avec une damoiselle, ayant son poignard à la ceinture, se tua par mesgarde. Celui qui a voulu que telle ordure fut suivie de prompte punition, adjouste qu'il ne sçait pas en quel manoir est ce Manas, mais sçait bien que l'on ne va point en paradis par tels chemins. Ce qui se rapporte à la sentence de verité, que Dieu jugera les paillards & les adulteres.

ESCHEC *guerrier rendu vain.*

PHilibert Prince d'Aurange, lieutenant de l'Empereur Charles V. ayant l'an 1530. assiegé Florẽce, avint que les citadins firent de nuict une sortie sur le camp de l'Empereur du costé de l'Eglise de S. Marguerite. Comme ils se faisoyent voye par les endroits plus malaisez, & commençoyent à mener les mains, aucuns d'eux ietterent par terre la porte d'un estable, en laquelle certain boucher du camp avoit provisions propres de son estat. La porte ouverte soudain voici sortir un tresgrand nombre de pourceaux, lesquels commencent à grongner & crier d'estrange façon, courans ensemble à travers assaillans & assaillis, de telle & si inopinee impetuosité, jusques à passer à travers & par dedans les jambes des soldats, qu'ils mirét en dessoulde les troupes sorties de Florence, & par leur bruit confus dõnerent l'alarme si chaude au camp des Lansquenets, qu'il n'y avoit grand ni petit qui ne pensast estre desia au combat. Chascun couroit à ce qu'il jugeoit plus propre pour son devoir en telle confusiõ. Soudain l'on vid tout le camp esclairé de flambeaux allumez en tous endroits, nõmément es environs des ten-

des tentes du Prince,& beaucoup plustost q̄ ne pēsoyent les Florentins,lesquels se voyans descouverts,& sentans que ce seroit folie à eux de s'avancer en petit nombre parmi tant d'escadrons, qui commençoyent à prendre place de combat,firent retraite à petit bruir, resolus sans ceste traverse de donner un sanglant eschec au Prince & à tout le camp Imperial. Ainsi ce qui a le moins d'apparence & de pouvoir sert au Toutpuissant, quand il lui plait,pour l'execution de ses arrests merveilleux. *P.Iove* marque ceste avanture *au* 28.*liv.de ses hist.*

ESPARGNE *peu espargnee, & son espargneur salarié.*

LE Roy Henri III.estant en grande necessité d'argent l'an 1589.les liguez au contraire en trouvoyent ne le cerchant pas. Car ils trouverent en un seul endroit dedans Paris au logis de Molan thresorier de l'espargne, plus d'un milion de livres qu'il avoit fait cacher & enterrer en lieu secret. Aucuns ont fait la somme beaucoup plus grande.Ce thresorier estoit lors à Tours,& avoit de belles seigneuries en Touraine. Neantmoins il se plaignoit plus du temps & de ses petits moyens, que nul autre des refugiez.Outre le Roy,beaucoup de ses particuliers amis durant ces calamitez publiques l'avoyent requis qu'il leur prestast de l'argent. Plusieurs sçavoyent ses commoditez : Neantmoins tous ces demandeurs avoyent esté esconduits.Sur la nouvelle apportee au Roy que les liguez avoyent trouvé si grosse somme en la cachette thresorier Molan,il le fit serrer en prison. Les justes courroux des Rois sont excusables. Molan pour se couvrir dit que cest argent apartenoit à des particuliers dont il estoit responsable.Cayet qui a escrit ceste histoire en la pag.176.& 177.de la guerre contre la ligue,ne dit rien de la recherche des articles de ceste excuse de Molan, mais adjouste que les siens s'employerent pour lui: que pour sortir il fournit encore au Roy la somme de 30000. escus, & perdit son estat qui en valoit bien au-

tant. Vne mauvaise fortune suit l'autre, dit le proverbe commun. Le Duc de Mayenne chef de la ligue, ayant pris S. Ouyn, toutes les terres que Molan avoit en Touraine furent ravagees. Ainsi fut-il plumé de toutes parts. Aucuns disent que sa perte fut petite, à comparaison de ce qui lui resta, non seulement en heritages & biens immeubles, mais aussi en clairs deniers, & debtes bien asseurees. Mais ce que la ligue trouva chez lui fut un emprunt à jamais rendre. Ceci est l'eschantillon d'une bien longue & large piece, qu'un autre pourra faire voir avec le temps.

EXPLOITS *admirables & memorables de plusieurs braves chefs es guerres des Chrestiens pour garantir l'Europe de la tyrannie execrable des Turcs.*

IE deplore les guerres survenues entre les Chrestiens depuis 470. ans en çà ou environ, où il est mort des hômes qui avoyent assez de courage, d'adresse, de force & de moyens, pour aneantir la tyrannie Turquesque, & conquerir la plus part des principales & plus belles pieces du monde. Mais ayant pleu à la justice & sagesse divine en disposer autrement, representons le plus briefvemét que faire se pourra les beaux exploits de plusieurs grands Capitaines, qui ont servi de rempar à la Chrestiété, pour arrester la violence furieuse des Turcs. Commençons par George Castriot surnommé des Turcs Iscender-Beg, c. Seigneur ou Capitaine Alexandre, vulgairement nommé es livres Latins & François de nostre temps Scanderbeg, Prince d'Albanie, né l'an 1404. Icelui baillé par son pere en ostage, fut eslevé entre les Turcs, parmi lesquels il fait maintes preuves de sa valeur, n'estant Turc qu'en ses habits, & desireux en son ame de s'employer pour & avec les Chrestiens à faire teste aux Turcs qui estoyent entrez en l'Europe. Son pere estant mort, Amurath II. Sultan Turc s'empara de la principauté d'Epire ou Albanie, fit empoisonner les deux freres de Scan-

Scanderbeg, lequel il essaya d'endormir par belles paroles, ayant afaire du service d'icelui. Scanderbeg le paya de mesme monnoye, & se tenant de là en apres sur ses gardes attendit l'œil ouvert la commodité de quitter les Turcs, qui lui avoyent tué son pere, ses freres & amis, usurpé sa principauté & fait une infinité de maux aux Chrestiens, contre lesquels ils ne cessoyent de conspirer, comme ils ont continué depuis jusques à present. La cõmodité s'offrit bien tost: pource qu'Amurath assaillit le Despote de Servie, le chassa de ses pays. Ce Prince s'enfuit en Hongrie, où par la faveur du Cardinal Iulian, Legat du Pape Eugene, il obtint secours, pour estre restabli en ses pays. L'armee estoit de 35000. hommes conduits par Iean Corvin, surnommé Huniade, duquel nous parlerons ci apres. Le Turc leur opposa quatre vingts mille combatans, & commit l'avantgarde à Carambei Bassa de Romanie & à Scanderbeg, lesquels avec vingt mil hommes entrent en la Bulgarie. Iean Huniade ayant tiré dix mil hommes des meilleurs de son armee, passe la riviere dite Morave, & charge l'avantgarde Turquesque. Alors Scanderbeg empoignant l'occasion, en lieu de soustenir avec ses troupes, ayant bonne intelligence avec quelques siens amis, recule, esquive, & fait telle ouverture à Huniade, que Carambei fut mis en route, & se sauva en petite compagnie, toutes ses troupes taillees en pieces, leur camp saccagé, & quatre mil restez emmenez prisonniers. Scanderbeg avoit eu l'œil sus le secretaire de Carambei, si bien qu'il l'attrapa, puis le fit enferrer, le contraignant soudain de lui faire des lettres au gouverneur de Croye, ville capitale d'Albanie, qui portoyent commandement de la part d'Amurath de consigner la place es mains de Scanderbeg, comme nouvellemẽt prouveu de l'entiere charge & garde d'icelle, y faisant adjouster ce qu'il iugea plus propre, pour esmouvoir ce gouverneur. Cela fait le secretaire & ceux qu'on avoit pris avec lui furẽt mis à mort, afin qu'Amurath lequel estoit en cãpagne, n'eust si tost nouvelle de pratique si importante. Scanderbeg suivi de trois cens chevaux fit telle diligẽce, ramassant sur la frontiere d'Albanie quelque bõ renfort de ses suiets, qu'il se rendit maistre de Croye, où fut faite

incontinent apres terrible boucherie de Turcs, comme es semaines suivantes en divers endroits d'alentour, & par toute l'Epire, laquelle fut reconquise presque toute en l'espace de quatre mois ou environ de l'an 1440. Ce fut la premiere bastonnade de Scanderbeg, sur les oreilles des Turcs.

Les nouvelles de ces changemẽs portees à Amurath, le contraignirent, apres diverses consultations de se resoudre au traité de quelq; accord avec les Hõgrois, pour courir sus plus aisement & comme de pieds & de mains à Scanderbeg. Ainsi donc trefves furent accordees pour dix ans entre les Hõgrois & les Turcs: d'avantage le Despote de Servie fut reintegré en tous ses estats. Scanderbeg avisant à ses afaires conquit Mocree, & sachant que les Turcs s'aprestoyent à lui courir sus, traita alliance avec ses voisins, peuples & Seigneurs d'Albanie, qui en grande assemblee l'esleurent & accepterent pour leur Souverain. Tost apres Ali Bassa, suivi de quarante mille chevaux, entré dans l'Albanie, y fut desfait en moins de cinq heures l'an 1443. par la valeur de Scanderbeg & des siens. Vingtdeux mille Turcs demeurerent tuez sur le champ de bataille, 2000. vivans faits prisonniers, les autres mis à vau de route suivirent leur general, qui se sauvoit à la fuite. Le Pape Eugene par son legat en Hõgrie poursuivoit la rupture de la trefve accordee l'an precedent aux Turcs, alleguoit leur desfaite toute fraische en Albanie, la guerre esmeuë par le Perse contre Amurath, l'armee navale des Chrestiẽs, & celle des Grecs, cõtre les Turcs, ausquels (cõme à mescreans & infideles) ne faloit point garder la foi. Le Roi de Hongrie essaya de tirer à soi Scanderbeg, lequel y enclina: mais comme il menoit secours en Hongrie fut arresté par le Vaivode de Servie, prince apostat, si que ne pouvant passer, & les nouvelles aportees de la desfaite & mort du Roi de Hongrie, il se retira en Albanie, où il demeura coy quelque temps.

Amurath, qui avoit un pied en Hõgrie, desiroit mettre l'autre en Albanie, pourtant sollicita-il fort Scanderbeg de se reconcilier aux Turcs. Refusé il envoye l'an 1444. Feris Bassa avec 9000. chevaux, pour recommencer la guerre en Albanie: mais il fut à la premiere rencontre

feru,

feru, fracassé & desfait par Scanderbeg. Vn autre chef de guerre nommé Mustapha, presuma venger les pertes de Feris, suivi de plus grosse troupe que le precedent. Son malheur ne fut pas moindre que celui de Feris: tellemét que l'Albanie fut arrousee en maints endroits du sang des Turcs, Scanderbeg n'ayant perdu presques point des siens, en ces boucheries des ennemis du nom Chrestiẽ. Neãtmoins Mustapha renvoyé d'Amurath plus fort que devant, & desireux de ravager l'Albanie, de laquelle Scãderbeg (pour faire teste aux Venitiens, qui lui coururet sus, & lesquels il desfit en bataille rangee) s'estoit aucunement eslongné, rentra en Albanie, dont Scanderbeg averti quitta le siege d'une ville appartenante aux Venitiens, y laissant son lieutenant, & suivi de 2000. fantassins & d'un gros esquadrõ de gensd'armes d'eslite se joignit à d'autres forces qui l'attendoyent, & fit une petite armee de 3500. chevaux, & 2500. fantassins, avec laquelle il chargea courageusement celle de Mustapha composee de quinze mille chevaux. Dix mille cavaliers Turcs demeurerent morts sur le champ, environ cent prisonniers furent enlevez, du nombre desquels furent Mustapha & douze des principaux de son armee, lesquels tost apres s'en retournerent, ayans compté bonne rançon. Le lendemain de ceste victoire, Scanderbeg s'achemina vers son lieutenant, pour molester les Venitiens, lesquels lui offrirent des conditions de paix qu'il accepta comme avantageuses pour le bien de ses afaires. Ces exploits se faisoyent l'an 1445. & 46.

Se sentant au large par le benefice de cest accord, il porte le fer & le feu sur les frontieres des Turcs en l'an 1447 si estonnez de tant de pertes passees, qu'il estoit cõme impossible de leur mettre au cœur la resolutiõ d'aller voir Scanderbeg. En fin Amurath ayant deliberé de les y mener lui-mesme, Scanderbeg prouveut d'heure à la seureté des deux principales places de sa principauté, sãs oublier les autres moindres. Les forces Turquesques composees de quarante mille cõbatans aprocherent dõc d'une ville importante nommee Sfetigrade, pour l'assieger. Ils furent d'entree affinez par un stratageme de Scãderbeg, qui mit en route leur cavalerie legere, tua plus

de douze cens Turcs des plus eschaufez, emmena force chevaux, & mit toute leur armee en terrible galbuge. Mais le chef essayant tous moyens pour avoir Sfetigrade sans hazard,& rebuté, vint à la batrre & assaillir à vive force. Scanderbeg en cazaque de gendarme,& suivi de douze siens confidens, fit une cavalcade soudaine par pays,visitant les places plus proches du danger,donnant ordre par tout,pour le regard de l'advenir:puis entendãt que les Turcs se resolvoyent de donner un furieux assaut à Sfetigrade,où ils avoyent fait bresche,fit reconoistre leur cãp,& s'en aprocha. Ce fut environ le 15.iour de Mai 1449. que les assiegez soustenoyent le troisiesme assaut,ayans exterminé tresgrand nõbre de Turcs es deux precedens.Scanderbeg avec 7000. chevaux & 3000.fantassins,ayant outreplus dressé une forte embuscade pour sa retraite en tout evenement,fait une charge aux ennemis,qui en lieu de soustenir tournerẽt les espaules, fors ceux qui demeurerẽt sans ame sur la place. Amurath fremissant de rage contre les fuyards, les pousse au combat, avec aussi peu de succes qu'auparavant. Les Turcs perdirent 3000. hommes tuez en ces assaux, eurent 4000. blessez & mutilez. Ils essayerent d'attaquer la place par l'endroit le plus fort & non gardé: mais ce fut à leur confusion,augmentee le 22.iour de Iuin suivant en une partie que Scanderbeg dressa à leur armee par la siene une nuict au clair de la Lune; ayant tué 2000. des plus vaillans,& renvoyé grand nombre de mutilez. Les troupes d'Albanie se retirerent à deux lieuës du camp ennemi; Scanderbeg visitant d'affection paternelle ses soldats blessez, mais demi gueris de sa benignité liberale & de ses gracieuses consolations.

Vn nouvel assaut general presenté aux assiegez qui firent merveilles, Feris Bassa fut opposé avec quatre ou cinq mille chevaux & force pietons pour arrester Scanderbeg. Encores qu'il eust beaucoup moins de gens,si trouva-il bien les moyens de charger & tuer grand nõbre d'ennemis,& pour clorre la iournee, deffié au cõbat d'homme à homme par Feris Bassa,d'un coup de lance il le renversa mort sur la poussiere,& mit en route ce corps d'armee Turquesque,qui n'avoit plus de chef,Ce iour la

les

les Turcs perdirẽt aux assauts & en la desfaite de Feris Bassa plus de 7000. hõmes. Mais comme les conseils de Dieu sont des abysmes à la pensee humaine, & la valeur de l'hõme a des limites plãtez à sa felicité, certain traistre fit en sorte qu'il reduisit les assiegez, emportez de superstitiõ Grecque, q leur defẽdoit de boire de l'eau dãs laquelle on avoit jetté quelque charõgne, d'entrer en capitulatiõ avec Amurath, auquel ils rendirẽt la place sous certaines cõditiõs qu'il observa soigneusemẽt, puis s'en retourna avec le reste de sõ armee en Andrinople, suivi en queuë par Scãderbeg, leql lui tua force gẽs. Mais n'estãs forts pour la poursuite, il rebroussa chemin sur esperãce d'assieger & reprẽdre Stefigrade, ce q ne succeda pas: ains se retira dedãs Croye avec ses troupes, sur la fin d'Octob.

L'an 1450. vid le siege de Croye, durant lequel Scanderbeg fit diverses preuves de sa suffisance & valeur. I'en proposerai quelques exemples. 1. Cõme les Turcs marchoyent au premier assaut, Scãderbeg suivi d'un escadrõ de gensd'armes, donne sur un quartier du cãp, & trouble tout. Amurath despesche prõptement pour y remedier un de ses Capitaines acõpagne de 4000. chevaux. Mais premier qu'ils fussent desmarchez, Scanderbeg voulant prouvoir à sa troupe, tourna bride, & mit ses gẽs hors de danger. Sa coustume en tels hazards estoit de faire marcher tous ses hommes devant soi, leur faisant espaule & les couvrant. Alors se trouva-il en extreme danger de sa vie. Car outre ceste prouvoyance ordinaire, paravant esbrãlé & porté de ce desir perpetuel de faucher les Turcs, & en faire ses moissons à grands coups de cimeterre selon sa coustume, alors la chaleur de combat, où avoyent esté tuez & blessez plus de mille Turcs, lui ostant pour lors toute souvenance de soi-mesme, l'emporta seul au beau milieu des ennemis, & l'y engagea si avãt, que sans la speciale protection des saincts Anges, il y demeuroit. Renforcé donc & couvert d'une assistance & protection vraiment celeste, il fit merveilles ouvrant le passage au tranchãt du cimeterre, & ayãt abatu force Philistins, sentit ses forces defaillir, & sõ cheval recreu. Neãtmoins il se vid desgagé, & finalemẽt hors des mains de tãt de cruels ennemis, nommement de Mahumet fils d'Amurath, le-

quel s'estoit joint à ce renfort de quatre mille chevaux, en intention d'attraper Scanderbeg, la valeur heureuse duquel lui estoit du tout insupportable. Scanderbeg se conoissant delivré, prend tout seul un sentier escarté, & court apres ses gens fort estonnez de son absence, & desia comme sur le bord du desespoir. Mais quand il aparut, pensez quel fut leur contentement. Son bouclier estoit si enfoncé & detaillé, qu'à peine lui restoit-il forme ni demi : mais il ne se trouva nullement offensé en endroit aucun de son corps. Les Chrestiens assiegez dedans Croye soustindrent un furieux assaut redoublé ce iour là, & firent une terrible boucherie de Turcs, iusques au nombre de huict mille. 2. Scanderbeg ne dormoit pas, & les cruelles menaces du Prinse Mahumet l'incitoyent à nouvelles recerches pour bastonner les Turcs. Il ne tarda gueres à les aller voir, & les surprenant une nuict en rase campagne, où ils estoyent à requoy, en fit plus sanglant carnage qu'oncques auparavant : & pour comble de gloire ramena ses gens sains & entiers, ne laissant aux ennemis que corps morts, mutilez, gens pleurans & gemissans à cause de leur honte & malheur. 3. Pour assaillir Croye plus aisement, Amurath envoya un de ses Capitaines nommé Sebalias avec grosses troupes, pour arrester Scanderbeg, durant l'assaut. Ce Capitaine fit une partie de sa commission, & toutesfois perdit un convoy de vivres, dont les troupes de Scanderbeg furent bien à poinct soulagees par la vigilance de leur chef, lequel avec toutes ses forces donna de nuict sur le camp Turquesque, & y fit nouvelle boucherie & fricassee d'hommes exterminez par le fer & le feu, dont Amurath & les siens furent si esperdus, que tout le iour suivant les assiegez furent en repos. 4. Le conseil d'Amurath cousant (comme on dit) la peau du renard à celle du loup, essaya de gaigner par riches presens le gouverneur de Croye, & envoya vers Scanderbeg un de ses cōseillers pour traiter accord. Il ne gaigna que des coups du costé de Croye, en lieu de remerciement de ses presens, qui lui furent reportez : les Chrestiens d'alors aimans plus le fer tranchant, pour tailler en pieces les barbares, que l'or & l'argent dont l'on vouloit acheter leurs

vies,

vies,honneurs,pays & libertez: leçons peu familieres ou mal recordees par leur posterité. Scanderbeg,en ses responses à l'Ambassadeur Turc, monstra que sa langue estoit nerveuse comme son bras:somme qu'il n'estoit composé que de fer & de feu contre les Turcs. La closture de sa repartie fut en ces termes, Plus expedient nous seroit de ne partir d'Epire, (pour y estre battus & desfaits finalement) que d'acheter si haut vostre retraite. Dieu ne permette qu'aucun siecle puisse voir, ni homme entendre,que ceste Province soit devenue tributaire, vivant Scanderbeg. Iamais ie ne souffrirai le nom Albanois estre souillé de ceste tache: non,quand le Sultan me rendroit la Macedoine & tout le sceptre de mes ayeuls:non, & partageast-il son Empire pour m'en donner la moitié. En vain donc me ramentevez-vous le joug de la Moree, & la servitude de la petite Asie. Car il n'y a exemple de si grand poids, qui puisse faire pancher à telle lascheté un esprit vraiment libre & afranchi. 5. Ceste resolution fut tost apres suivie d'une nouvelle charge & rude camisade de Scanderbeg, lequel donna l'espouvante & l'alarme bien chaude au camp des Turcs, puis ayant abatu les premiers rencontrez fit heureuse retraite.

Amurath chargé d'annees, & accablé de despit à cause de ses pertes honteuses en ces voyages d'Albanie, mourut devant les murailles de Croye, environ cinq mois apres le siege, quitté par Mahumet son fils & successeur, lequel alla prendre possession en la ville d'Andrinople, de la couronne, & de l'Empire Turquesque. Le reste de l'an 1450.fut employé par le nouveau Sultan à prouvoir aux afaires d'Asie, en intention d'attaquer l'an suivant divers endroits de l'Europe, notamment l'Albanie, où l'on remercioit Dieu des delivrances passees, & se resiouïssoit-on du mariage de Scanderbeg avec la fille d'Aranit ou Andronic Comnene Prince en Epire. Plusieurs Princes estrangers, le Pape Nicolas entre autres,le Roi Alfonse d'Arragon, Ladislas Roi de Hõgrie,les Seigneurs de Venise, Philippe Duc de Bourgõgne,admirans la valeur & l'heur de Scanderbeg, l'envoyerent saluer,remercier de ses grands travaux, & lui firét

de tres-riches presens en respect & honneur de ses insignes vertus. En son repos il avoit tousiours l'œil tourné vers le travail des armes,& cõsultoit souvent de la guerre avec ses plus sages & experimentez capitaines aux bons avis desques il se rangeoit franchement, quoi qu'il fust l'un des plus practics chefs de guerre qui ait vescu depuis 200. ans, Dieu lui ayant fait largesse de tous les dons requis en un Capitaine accompli. Rien ne lui defailloit que nombre de suffisans guerriers pour l'execution de ses hauts desseins. En eschange il suppleoit dextrement lui seul ou avec peu d'hommes affidez à ce qui lui defailloit de soldats volontaires Il fit incontinent apres son mariage soigneuse reveuë de toutes ses places, remit Croye en meilleur estat qu'elle n'estoit devant le siege, bastit sur la montagne de Modrisse en la frontiere d'Epire & de Macedone une forteresse, pour brider les courses des Turcs, dont il vint à bout tandis que Mahumet feignoit penser ailleurs, extremement indigné de la response de Scanderbeg, lequel avoit refusé courageusement la paix & le tribut aux Turcs.

Sur ces entrefaites nouvelles vienent qu'Amese general Turc, suivi de douze mille chevaux aprochoit de la nouvelle forteresse de Modrisse. Scanderbeg allant à l'encontre lui tua tant es montagnes qu'en la plaine sept mille hommes, le print prisonnier avec grand nombre d'autres, & fit un merveilleux butin, puis se retira victorieux à Croye, ayant perdu trente hommes en tout son voyage. Ainsi se passa l'an mil quatre cens cinquante un.

Mahumet ayant envoyé la rançon des prisonniers fit dresser une autre armee sur le commencement de l'an mil quatre cens cinquante deux sous la conduite d'un Sangiac, nommé Debreas, lequel promit monts & merveilles à Mahumet. Or son predecesseur revenu de Croye à Andrinople au mois de Febvrier fit bien comprendre à Mahumet la valeur de Scanderbeg : cause que Debreas eut une creuë de trois mille gensd'armes & ainsi se vid chef de quinze mille chevaux. Scanderbeg avoit de longue main sagement prouveu à tout ce qui estoit

requis pour la continuation d'une tres-longue guerre contre les Turcs : de sorte qu'au moindre bruit il trouvoit en moins de vingt quatre heures huit mille hommes armez prests à monter à cheval, si tost que la trompette sonnoit. Au bruit de l'arrivee de Debreas en un quartier de la Bulgarie nommee Poloque : il y court avec six mille chevaux, & rencontrant les ennemis, sans se soucier de leur nõbre, ni si le iour n'estoit encore haut, leur court sus, & aguettant leur chef qui redressoit ses esquadres esbranslez, le renverse mort d'un coup de lance. Le cœur faillit à l'armee, vaste corps, mais sans teste, tellement que les mieux montez abandonnent d'une suite enseignes, bagages, amis, ennemis, fuyans viste comme le vent à qui maudit seroit le dernier. Mais ils laisserent sur la campagne & au pourchas des victorieux quatre mille tuez, & plusieurs marquez aux espaules, qui perirent en chemin ou es proches lieux asseurez de retraite. Le butin fut partagé entre les six mille victorieux, Scanderbeg n'ayant perdu pas un seul homme en ce valeureux exploit, où tous n'avoyent porté pour toutes armes que la lance, la targue & le cimeterre, à l'exemple de leur Prince, lequel cõbattoit le plus souvent ainsi.

Mahumet extremement despité de ceste deuxiesme bastonnade, contre l'avis de tout son conseil resolut de trouver plus seur expedient. Ce fut de corrompre (si possible estoit) Moyse de Dibre Lieutenant de Scanderbeg, & par horribles expediens, sans coup ferir, s'emparer de l'Albanie. Acheminant ce vilain & cruel dessein, Scanderbeg laissa Moyse au gouvernement de Dibre, qui lui estoit assigné, & assisté d'un secours d'infanterie Neapolitaine à lui envoyé par le Roi Alfonse, assiegea Belgrade petite ville (non celle de Hongrie) en Epire, prise par Amurath apres le trespas de Theodore Corone dernier Seigneur d'icelle. Il y avoit encore beaucoup de familles Chrestiennes ausquelles cõmandoit un gouverneur Turc. Mahumet estoit lors en pensee d'assieger Constantinople & se rendre maistre absolu de toute la Grece, puis de l'Orient. Aux nouvelles de ce siege de Belgrade, les assiegez ayans promis de sortir, si dans quinze iours ils n'estoyent secourus, ce fut à s'escrier tout en

courroux; Quoi donc, l'Epire traversa tousiours nos desseins de malheur & de douleur! La coustume des Turcs est de ne quitter un seul pouce de terre de leurs conquestes, ains ont ce poinct resolu des leur commencement, Qu'il faut empieter à tout moment sur l'ennemi, donnans ce nom sur tout au peuple Chrestien. Mahumet donc ne voulut quitter en sorte que ce fust la conservation de sa proye, ains choisit un de ses domestiques, nommé Sebalias, plus rusé que vaillant Capitaine, lui promettant les plus hauts estats de son Empire, s'il amenoit Scanderbeg vif, ou lui en portoit la teste. D'avantage il pactisa en secret avec deux des plus determinez & hazardeux de l'armee, de leur compter une somme incroyable d'or & d'argent, à condition qu'ils tuassent Scanderbeg. Le secours pour Belgrade fut de quarante mille cavaliers choisis. Sebalias promptement en voye trouve moyen par courrier diligent & bien salarié d'avertir les assiegez, qu'il seroit à eux devant le terme prefix. Il fit telle diligence, qu'ayant surpris les sentinelles & corps de gardes Chrestiens tuez en combattant vaillamment, il poursuit en intention d'attraper Scanderbeg : mais il eut loisir de monter à cheval, & fut sur le poinct plusieurs fois de faire une derniere preuve de ses forces, pour secourir ses hommes, ou mourant les armes au poing, anoblir la victoire de Sebalias. Instamment prié de ses gens de ne s'exposer inconsiderement à une mort inevitable, mais espier l'occasion, chacun le voyoit extremement esmeu parmi ces estranges occurréces. C'estoit sa coustume, sur le poinct d'aller à quelque perilleuse charge, sur tout au fort des cõbats de main (où il paroissoit adroit, robuste & redoutable à merveilles, car couper testes, faucher bras, detailler des corps, lui estoyent exploits ordinaires es rencontres & batailles, esquelles il tua de sa main à coups de lãces & cimeterre, disent divers historiens, pres de trois mille Turcs) outre les signes estranges du changemẽt de sa face, sa levre de dessous se fendoit, avec effusion de sang. Au reste, ayant un peu recueilli ses esprits, & consideré du haut de la montagne où il s'estoit retiré, que Sebalias ne sçavoit ni vaincre ni poursuivre ce q̃ la force de

ses

ses grosses troupes avoit commencé de lui acquerir, resolut de descendre en la plaine, tant pour recueillir son infanterie, que pour faire sentir à Sebalias qu'il estoit encore aprenti en si hautes entreprises. Descendu, il donne à dos aux Turcs d'une extreme furie, arreste les siens qui fuyoyent, & leur remet le cœur au ventre. Il fit lors un horrible carnage des Turcs amusez aux butin, & contraignit Sebalias de venir aux mains, où les plus mauvais de ses troupes furent terrassez. Tout estonné de si rude bastonnade, il se retire avec son armee à quartier, recule pour redresser ses rangs, & ramasser le reste des butineurs. Scanderbeg employa promptement ce loisir que Sebalias lui donnoit, pour rallier les siens: & sans trop s'estonner des braveries Turquesques, voyant que force estoit de perir, ou de faire un glorieux effort contre ceste lourde masse de cavalerie ennemie confusément conduite, se jetta comme à corps perdu dedans les plus espais escadrons de Sebalias, où il fit ce jour suffisante preuve qu'entre les vertus la fortitude ou grandeur de courage est souvent acompagnee de mouvemens plus qu'humains, & paroit semblable à la foudre. Ainsi donc il remplissoit de sang & de frayeur les endroits par où il passoit, rien n'osant arrester devant lui, tousiours invincible & heureux. Ce fut lors que sa valeur aparut & devança de beaucoup tous les beaux exploits precedens. A son exemple le residu de ses troupes transportees de despit, de fureur, de desespoir, sans abandonner leur general firent de terribles passages à travers les bataillons de Sebalias. Les pauvres pietons Neapolitains restez de la desfaite precedente, & en danger d'estre tous tuez par les chevaux s'aviserent d'arrester ceux qui n'avoyent plus de maistres, &, sans s'enquerir si c'estoyent amis ou ennemis, prouverent par tel stratageme à leur conservation, puis se rendirent plus propres au service de leur general, & escornerent l'effort Turquesque. Comme Scanderbeg enfonçoit le principal bataillon de Sebalias, en son intention acoustumee de mettre bas le chef, pour voir le corps incontinent par terre, il rencontre les deux assassins engagez de promesse à Mahumet, comme j'ay dit ci devant. Eux ne faillent pas à lui courir

ſus,penſans tenir deſia la paye de la peau du lyon. Mais il leur fit ſentir qu'ils avoyent fait folles paches, car il fendit en deux pieces la teſte à l'un, puis coupa le col à l'autre, au grand eſtonnement des Turcs, & à l'acroiſement du courage des Chreſtiens, qui ſuivans d'effort extraordinaire leur brave chef recommencerent comme tous frais à hacher en pieces les barbares qui oſoyent leur faire teſte.

La nuict aprochant, Sebalias monſtra le premier, par ſa retraite, ou qu'il avoit peur, ou qu'il eſtoit las de courir & fuir devant les coups. Il ſe retira donc avec ſes gens en la montagne, où il trouva commodité de vivres envoyez par les Belgradiens, leſquels avoyent emmené en leur ville l'artillerie & le meilleur bagage du camp des Albanois & Neapolitains, Scanderbeg ſe retira avec ſes troupes en une autre montagne à une lieuë loin des ennemis, où il ſejourna juſques à deux heures de nuict ſans refraiſchiſſement aucun, ni de vivres, ni de repos, lui & les ſiens n'ayans dequoi repaiſtre, ni appetit de manger quand ils euſſent eu de la viande. Sebalias fut bien acommodé, comme auſſi toutes les troupes, qui s'attendoyent & apreſtoyent au combat pour le lendemain, ſe perſuadans que les Albanois voudroyent venger la mort de leurs compagnons. Mais Scanderbeg & les ſiens s'eſtoyent retirez, non faute de courage, mais de force corporelle, ayant combatu tout le jour precedent, ſans boire ni manger, abatu & tué un treſ-grand nombre d'ennemis, leurs chevaux tant haraſſez que rien plus; pourtant des la nuict meſme ils firent retraite, emmenans pluſieurs bleſſez, ſans eſtre ſuivis des Turcs, leur general ſe contentant d'avoir delivré Belgrade, & quoi qu'aux deſpens des plus hardis de ſa grande armee, repouſſé Scanderbeg, tué par ſurpriſe la plus part de ſon infanterie & bon nombre de la cavalerie Albanoiſe. Meſnageant donc ceſte victoire manchotte, il ſe contenta de permettre le lendemain à ſes gens de charpenter & de tailler par pieces les Chreſtiens, & de faire enterrer ſes Turcs en des tranchees faites à la haſte: ayant perdu trois mille hommes & ayant force bleſſez. Du coſté de Scanderbeg, trois

trois mille pietons, & deux mille cavaliers, la plus part surpris de vistesse es corps de garde, & logis escartez par l'extreme diligence des gros bataillons de Sebalias, laisserent la vie en divers endroits, presques tous les pietons ayans esté foulez aux pieds de ce nombre innombrable de chevaux Turcs qui leur passerent & repasserent tant de fois sur le ventre. Outre ceste perte, Moyse de Dibre mentionné ci devant, esbranslé par les nouvelles de la desfaite, amplifiee par les bruits populaires, tenant Scanderbeg & tout son pays pour autant que perdu, quitta honteusement son Seigneur & bienfaiteur, & suivi de petit nombre de traistres, se soumit à Mahumet, lequel le mit incontinent en besongne, l'establissant chef d'une armee de quinze mil hommes de cheval, lesquels il dressa pour la guerre d'Albanie, & au commencement de l'an mil quatre cens cinquante trois, s'y achemina avec ses troupes, ayant promis de faire merveilles. Mahumet au mois d'Avril suivant avec une armee de quatre cens mille hommes assiegea par mer & par terre Constantinople, & en peu de jours s'en rendit maistre à force d'armes. Ce fut le commencement d'infinies miseres, lesquelles durent encor.

Mais ie retourne à Scanderbeg, qui au milieu de toutes ces horribles tempestes paroissoit tel qu'un rocher qui ne bouge, tandis que les vagues impetueuses le choquent. Comme Moyse s'avance, il l'attend sur la frontiere en la plaine d'Oronichee : où d'entree y eut un duel d'un Turc & d'un Albanois, à l'honneur des Chrestiens: dont Moyse irrité presenta le combat à Scanderbeg, puis s'enfuit le voyant venir. Ceste honteuse retraite de Moyse fut promptement suivie de furieuse bataille, en laquelle Scanderbeg (quoi que tousiours moindre en nombre de combatans) obtint une signalee victoire : car onze mil Turcs demeurerent morts sur le champ : Scanderbeg y ayant perdu au plus cent hommes, & remené presque autant de blessez. Les prisonniers Turcs en grand nombre, apres griefs tourmens, pour punitiõ des cruautez exercees à Belgrade sur les Albanois, furent tous mis à mort. Ceste victoire escheut au

commencement d'Avril, lors que Mahumet estoit tout enclos au dessein du siege de Constantinople. Moyse contraint de se retirer vers le Turc, fut mal receu nonobstant ses excuses : de sorte que reduit à tous desavantages il recourut à son ancien bienfaiteur Scanderbeg, lequel vaincueur de soi-mesme receut en grace ce personnage, dont il fut tant plus aimé des amis, & redouté des ennemis. Mais pour contrepoids merveilleux en tant de revolutions, un autre grand seigneur nommé Amese, neveu ou fils de la sœur de Scanderbeg, quitta son oncle, & avec sa famille se retira vers Mahumet, en intention d'y bastir quelque grande fortune, comme telles gens parlent. Les commencemens en furent beaux, grosse & avantageuse pension ayant esté assignee à lui & à sa famille, attendant la commodité propre pour mettre ce guerrier en besongne : ce qu'il faut descrire briefvement.

L'extreme desir de vengeance & haine indicible de Mahumet contre Scanderbeg, lui fit oublier la perte receuë au siege de Belgrade en Hongrie l'an mil quatre cens cinquante six, de sorte qu'il resolut tous autres afaires laissez en arriere, se desfaire pour une fois de son ennemi capital, le souvenir des exploits duquel estouffoit toutes les victoires des Turcs. Il despesche donc au printemps de l'an mil quatre cens cinquante sept les commissions & levees de cinquante mille hommes à cheval sous la conduite d'Isaac Bassa general de l'armee, en laquelle Amese fut colonnel d'un bataillon de cinq mille chevaux, avec tiltre de Roi d'Albanie s'il venoit à bout de ses promesses. Ceste puissante armee n'osta le cœur ni l'esprit à Scanderbeg, qui se souvint de sa perte & de Sebalias. Il assembla donc en diligence ses forces, fort inesgales en nombre aux Turquesques, mais courageuses & resolues au possible. Il avoit six mille gensd'armes & autant de pietons, avec lesquels il feignit vouloir combattre les Turcs, & en sema les nouvelles dextrement. Mais sentant ceste mer de combatans aprocher, il se contenta de l'avoir attiree en lieux fascheux, où elle eut à combattre la disette de toutes choses. S'estant desgagee Scanderbeg se mit sur retraite vers

la mer, comme à demi perdu. Il est chaudement poursuivi par l'armee Turquesque, & Amese proclamé publiquement Roi d'Epire par le commandement de Mahumet. Ceste retraite de Scanderbeg fut une feinte : car ayant descouvert les desseins de ses ennemis, par la surprise de quelques coureurs, il tourne bride,& dresse une forte embuscade en un vallon couvert, où il aguette ses ennemis, puis s'approche d'eux avec toutes ses forces attendant la nuict, que se sentant aucunement descouuert, il alla charger l'armee Turquesque de telle vigueur, qu'il mit tout le camp en merveilleux effroi & desordre, dont s'ensuivit une desfaite signalee: car vingt-cinq mille Turcs furent tuez sur la place, & quinze cens faits prisonniers : les victorieux conquirent un butin de prix inestimable à cause des chevaux,& y perdirent cinquante hommes ou soixante au plus. Amese fut au nombre des captifs, avec un Sangiac & quelques capitaines, dont les rançons monterent à soixante mille escus. Ceste victoire de Scanderbeg fit peur à Mahumet, lequel demanda trefves, qui lui furent refusees : neantmoins il poursuivit tant ses pratiques, que les exploits de guerre s'alentissans en Albanie, l'an 1457. excepté le nom de paix les armes estoyent comme pendues au croc, Amese ayant esté receu en grace,& tost apres empoisonné par les Turcs.

Mahumet ayant obtenu trefves par le moyen des guerres de Naples, où il voyoit Scanderbeg envelopé, fit ses besongnes en divers endroits d'Asie & d'Europe. Voyant Scanderbeg de retour en Albanie beaucoup plustost que l'on n'avoit pensé, lui envoya une armee de vingt mille Turcs à cheval sous la conduite de Sinan Bassa, lequel fut rompu, mis à vau de route par Scanderbeg, & plus des deux tiers de ses hommes renversez morts sur la place. Assambeg fut incontinent despesché pour venger ceste injure à l'aide de trente mil hommes de combat. Il fut à la premiere rencontre si mal mené, quid vid la dissipation de son armee & sa personne captive, au reste benignement traitee par Scanderbeg victorieux. Vn troisiesme chef Turc, nommé Iussumbeg, entreprit avec dixhuit mille hommes de radouber le

malheur de ses deux compagnons. Mais il acreut sa honte en la perte de deux mille de ses meilleurs hommes, & & en la chetive retraite des autres. Pour le quatriesme champion se presenta Carazabeg, vieil chef de guerre, lequel acompagné de quarante mille hommes s'achemina vers Albanie, s'imaginant qu'il mettroit fin à tout. Mais avant qu'estre hors de la Macedoine, Scanderbeg lui deffit quatre mille chevaux de son avantgarde, dont presques nul homme n'eschappa. Le reste estoit sur le poinct d'estre fracassé tost apres, sans les pluyes automnales, lesquelles vindrent à poinct au pauvre vieillard, qui remit la partie à l'annee suyvante.

Au mois de May de l'an mil quatre cens soixante & un Mahumet mit en avant un traité de paix avec Scanderbeg, acceptee finalement & publiee. Elle dura jusques à l'an mil quatre cens soixante trois, que les Turcs la rompirent, en saccageant le plat pays d'Albanie. Par ainsi la guerre se renouvella, plusieurs Princes Chrestiens s'estans liguez ensemble contre les Turcs : mais leur confederation ne dura gueres, & ainsi le faix tomba sur les espaules de Scanderbeg, lequel à son acoustumee alla au devant du Colonel Scremet, qui s'estoit aproché des frontieres avec puissantes troupes. Il lui tua six mille hommes, mit le reste à vau de route, & tira quarante mille escus de rançon de quatorze prisonniers. Ceste bastonnade irrita merveilleusement Mahumet, lequel despescha soudain un autre colonnel nommé Ballaban, homme cauteleux & courageux, avec quinze mille chevaux & trois mille pietons, pour recommencer la guerre. Ballaban sujet naturel du Prince d'Albanie, & vacher de son premier mestier, envoya des riches presens à Scanderbeg, lequel en eschange, apres l'avoir exhorté de quitter les armes, lui fit porter des instrumens de labourage, le renvoyant garder les bestes. Des langues ils vindrent aux mains, où Ballaban sentit qu'il avoit afaire à son maistre, lequel lui tua bonne partie de son armee, & fit bien courir le reste. Mais en la poursuite, Moyse de Dibre & sept autres principaux en l'armee de Scanderbeg, pour avoir trop rudement chaussé les esperons aux fuyards tomberent

berent en une embuscade, où devant qu'estre pris ils firent mourir tresgrand nombre des plus hazardeux : finalement rompus de coups, receus & donnez, on les saisit & mena vers Mahumet, lequel les fit escorcher vifs & tourmenter durant quelques jours fort cruellement.

De si furieuse cruauté ne s'ensuivit que plus prompte confusion en ses afaires. Car ayant rempli les compagnies de Ballaban mieux complettes que paravant, ce vacher enorgueilli des honneurs & presens de Mahumet, revint harasser Scanderbeg, lequel par extreme diligence l'attrapa si dextrement, qu'apres lui avoir escorné presques toutes ses vaches, c'est à dire estendu morts sur le champ de bataille pres de quinze mil Turcs, il renvoya ce glorieux avec petit train, sans enseignes, sans bagage, porter les nouvelles de sa desfaite honteuse à Mahumet. A la maniere des joueurs eschaufez, Ballaban qui avoit tant perdu desia deux fois, par le commandement de Mahumet (auquel il avoit promis merveilles) se remit en chemin, suivi de dixsept mille chevaux & de trois mille fantassins. Devant qu'entrer en jeu, par maints artifices il essaya de piper Scanderbeg, lequel ayant de prime face descouvert le mommon, contraignit bien tost son homme de venir au poinct. Il y eut donc cruelle meslee entre dix mille Albanois & vingt mille Turcs, dont Scanderbeg & les siens firent telle boucherie, que presques tous ces barbares demeurerent sur le champ. Scanderbeg qui avoit esté tenu pour mort, par la cheute de son cheval qui l'avoit jetté sur un gros tronc d'arbre couché par terre, fut heureusement secouru des plus vaillans de son armee. Remonté, sa vigeur redoubla, dont l'un des plus aparens de l'armee Turquesque soustint l'effort & en fut acablé, Scanderbeg l'ayant renversé corps sans ame sur la place de combat. Ballaban eut lors bons esperons, & se garantit par une miserable fuite, qui le porta fort mal acompagné jusques pres de Mahumet, duquel il receut rude traitement. Les victorieux firent un merveilleux butin, pour les soulager de tant de fatigues. Scanderbeg perdit ce jour trois cens hommes tuez au combat, & emmena force blessez: au reste il remporta de ceste insigne journee une victoire memorable,

mais avec telle douleur à l'espaule & au bras, qu'il en demeura tout perclus l'espace de trois mois.

Par divers artifices Ballaban regaigna si bien la faveur de Mahumet, que nouvelle charge lui fut donnee d'une quatriesme entreprise sur l'Albanie, avec plus d'asseurance de succes heureux qu'es trois precedentes. Il eut deux armees d'environ cinquante mil hommes, la pluspart de cheval. Vn Albanois, Chrestien renié, comme Ballaban, nommé Iagup, eut la conduite de seize mille chevaux: le reste estoit conduit par Ballaban. Scanderbeg eschappa ceste fois par miracle, ayant esté descouvert par trois traistres soldats siens, mais s'estant desgagé vaillamment d'une embusche, aux despens de la vie d'un Turc, lequel s'ingera de le poursuivre. Et tout soudain apres (la vistesse es executions estant l'une de ses gloires) il court sus à Ballaban, l'armee duquel fut fauchee en peu d'heures par les Albanois, lesquels à peine avoyent commencé de partager ses despouilles, qu'ils reçoivent avis de l'arrivee de Iagup. Scanderbeg ceignit promptement ce renfort de Turcs, non encores avertis de la desfaite de Ballaban: puis les choqua de toutes parts si furieusement, qu'apres avoir renversé mort Iagup, transpercé d'un coup de lance, en peu d'heures une partie de ses gensd'armes furent taillez en pieces sur le champ, les autres cuidans eschapper tomberent presques tous es mains des paysans qui en escorcherent vifs les uns, tortureremt de nouvelles façons les autres, & firent perdre l'envie à quelques uns qui eschapperent de plus revenir en Albanie. Rapport fait à Scanderbeg, que Ballaban se sauvoit avec une seule compagnie à cheval, sans drapeau, sans ordre, & qu'il y avoit moyen de l'attraper, il ne dit autre chose, sinon, Qu'il reste de la bataille gaignee quelque porte-nouvelle du malheur de nos ennemis & de nostre vertu. Pensez quelle joye il y eut par toute l'Albanie d'une victoire si signalee en la desfaite de deux armees puissantes, & en l'espace de deux jours: l'un des chefs y ayant esté tué de la main de Scanderbeg, & l'autre ne valant pas un veau mort.

Mahumet non content d'employer le fer & le feu contre l'Albanie, essaya de faire empoisonner Scanderbeg

beg par deux traistres qui se contrefaisoyent Chrestiens, & qui descouverts l'un par l'autre passerent par les mains du bourreau. Ceste detestable conspiration n'ayant pas succedé, Ballaban fut employé derechef avec une armee de quatre vingts mille combatans au siege de Croye, où Mahumet marcha en personne l'an 1465. Les assiegez firent telle resistance que Mahumet confus se retira dedans Constantinople, & en chemin surprint par trahison quelques places, esquelles il fit un cruel massacre de neuf ou dix mille personnes, ayant laissé la plus part de son armee au siege de Croye sous la charge de Ballaban. Scanderbeg extremement dolent de ce massacre, & de voir tant d'ennemis au cœur de l'Albanie, despité semblablement que ce vilain Ballaban, qu'il avoit bastonné tant de fois, lui fust encores remis en teste, & un vacher opposé à un prince, apres avoir obtenu promesse de quelques siens voisins qu'ils lui assisteroyent en la necessité presente, ayant prouveu sagement à la defense de Croye, & gardes de son armee, partit secrettement en habit dissimulé pour aller à Rome. Il y vid le Pape Paul II. qui le repeut de belles paroles & grandes promesses, & pour tout secours lui fit donner trois mille escus pour s'en retourner. Scanderbeg si miserablement abandonné, ne perdit courage pourtant, mais secouru par les nobles Venitiens & autres confederez, jusques à une armee de treize mille vaillans combatans bien souldoyez, dont y avoit environ quinze cens braves hommes d'armes, retourne vers Croye, d'où aprochant & averti que le colonnel Ionime acompagné de grosse troupe aprochoit de son frere Ballaban, prend la fleur de son armee, marche toute la nuict en extreme diligence, surprend Ionime, rompt & fracasse les troupes d'icelui, l'attrape vif avec Heder son fils, & la nuict mesme en pareille diligence retourne vers ses alliez : puis le matin suivant fait voir à Ballaban son frere & son neveu attachez & garrotez ensemble. Quoi fait il chassa bravement toute la garnison Turquesque posee sur le mont de Cruine commandãt à la ville de Croye, & se logea sur la cime d'icelui, dont les assiegez receurent tel contentement que l'on peut estimer. Ballaban voulut de son costé

faire du mauvais, jusques à aprocher de la porte de Croye, & solliciter les Albanois de se rendre. Leur response fut une sortie courageuse, qui contraignit cest importun de reculer. Frustré de ses esperances avec les armes au poing il voulut faire teste, & chargea les escarmoucheurs, qui faisans leur retraite en ordre, & sans perte d'aucun homme, George Alexis, soldat Albanois, juste harquebuzier, le salua d'une balle mortelle, qui lui perça la gorge de part en part. Il ne tomba pourtant de cheval: mais s'estant efforcé de courir jusques en ses tentes, cheut roide mort, arrousant le terroir de sa patrie, du sang des fideles habitans de laquelle il avoit eu si grande soif. Les Turcs se retirerent à six lieuës de Croye, & s'ils eussent esté chaudement poursuivis, c'estoit fait deux. Mais Scanderbeg faillit lors, & voulant vingtquatre heures apres talonner ces barbares, trouva qu'ils avoyent gaigné le haut. Neantmoins la plus part furent taillez en pieces par les garnisons, ou assommez par les paysans. Tant de pertes mirent Mahumet en plus grande fureur, qui le poussa à nouveau voyage en Albanie, l'an 1466. sur les frontieres de laquelle il rebastit de fond en comble une ville nommee les Valmes, ruinee des plusieurs siecles auparavant. Cest œuvre fut achevé en extreme diligence, par le moyen des materiaux, maneuvres & artisans requis, charriez & amenez en nombre innombrable à la suite de l'armee Turquesque, plus puissante qu'es voyages precedens. Apres quoi Mahumet entreprit de s'emparer de Durazzo, jadis Dyrrachium, ville maritime d'Albanie, mais il fut chassé de devant avec grand' perte des siens, Scanderbeg ayant prouveu d'heure à ce que requeroit un siege. Mahumet chassé de là se fit acroire que les afaires lui succederoyent mieux devant Croye, où il s'achemina promptement. Ceux de la ville le bienveignerent de force canonnades, & d'abondant allerent le reconoistre par une courageuse sortie, & en rapporterent force testes de Turcs, pour preuve de leur devoir. Scanderbeg suivi de ses forces, couroit sus sans relasche aux troupes de son ennemi, dont il faisoit des pieces sanglantes: par ainsi le Sultan sentant qu'il n'y avoit rien à gaigner que des coups autour de Scanderbeg & de ses gens, en-

entreprint de ruiner quelques paysans Albanois: mais ayant jour & nuict l'armee des Chrestiens à dos, en flanc, & quelquesfois en teste, dont s'ensuivoyent continuelles pertes & ruines de son armee, il se sauva dedans Constantinople, plus confus & despité que devant: puis afin d'asseurer ses frontieres envoya deux Sangiacs avec vingthuit mil hommes, lesquels se contenterent de demeurer es garnisons, sans rien entreprendre contre l'Albanie.

Scanderbeg fut par eux honoré de riches presens, lesquels il leur paya par plus grande largesses. Mais comme il tournoit les yeux de sa pensee vers la ville des Valmes n'agueres rebastie par Mahumet, une griefve maladie l'arresta dedans Lysse, ville maritime, où ayant tenu lict quelques jours il fit de belles remonstrances aux Princes & Seigneurs confederez, qui lors se trouverent pres de lui: consequemment au petit Prince Iean son fils. Cela fut fait en mesme jour du premier mois de l'an mil quatre cens soixante sept. Comme il tenoit tel propos, un bruit estrange s'esmut par toute la ville, un quidam acouru des champs rapporter que les Turcs, qui avoyent fait le gast es environs, aprochoyent. A ces nouvelles Scanderbeg, quoi que gisant au lict de mort, descouvrit ce qui lui restoit de son pristin courage invincible, & de ses esprits belliqueux: car se soulevant il commanda qu'on lui apportast ses armes, & qu'on equipast son cheval de bataille: tant ceste ame estoit genereuse & heroique. Mais faisant place à la foiblesse du corps, & retombant sur sa couche, le visage tourné vers ses capitaines il leur dit, Sortez, sortez, mes compagnons, sur ces infideles: ie serai bien tost apres vous. Quelques gensd'armes partis de la ville coururent jusques vers l'ennemi, lequel avoit fourragé le plat pays, & s'estoit campé pres de Scodre ou Scutari. C'estoit Ahamat capitaine Turc, conduisant un gros de quinze mille chevaux. Mais si tost que les corps de garde eurent descouvert les avantcoureurs de Lysse, cuidant que ce fust Scanderbeg, l'alarme se donne par tout le champ, pressé de tel effroi que, sans trousser bagage, grands & petis s'enfuirent belle erre toute la nuict, au travers des montagnes

plus aspres & presques inaccessibles, d'autãt que c'estoit en Ianvier que les glaces & neiges couvroyent tout de leur blancheur. La pluspart de ces voleurs furent attrapez par les communes de ces pays, qui desvalizerent & assommerent la pluspart.

Quant à Scanderbeg, celle mesme nuict qu'Ahamat & & sa cavallerie gaignoyent si honteusement le haut des montagnes glacees, à leur confusion, il mourut en l'invocation du nom du vrai Dieu son createur & Sauveur, passant de ceste vie à la bienheureuse le dixseptiesme jour de Ianvier l'an 1467. Son corps fut inhumé en l'Eglise cathedrale de Lysse, où il reposa en paix jusques à ce que Mahumet vint en Albanie assieger Scodre, environ quatre ans apres. Les Turcs, qui lors s'emparerent de Lysse, fouillerent, & ayans tiré le corps de son tombeau, revererent par grand merveille les os de ce Prince estimans heureux celui qui pouvoit en emporter quelque piece. Quiconque en eut la fit enchasser par grand devotion en or, ou en argent, & portoit superstitieusement telle relique, la baisant & adorãt, en opinion qu'elle rendoit vaillans au combat & victorieux tous ceux qui en auroyent tant soit peu. Scanderbeg eut une force de corps plus qu'humaine, tesmoin le taureau sauvage furieux & indomté, qui avoit tué plusieurs hommes es terres d'une Princesse sa sœur: car d'un seul coup de cimetterre, il lui coupa le col tout net, l'ayant attaqué à cheval, tesmoin encor le sanglier monstrueux de l'Apouille, lequel avoit fait porter ses marques à grand nombre de courtisans du Roi d'Arragon: car en presence du Roi, lequel il accompagnoit à la chasse, en pleine campagne, d'un seul coup de cimeterre il mit bas la teste de ce sanglier. On dit aussi de lui qu'apres la honteuse retraite de ceste grande armee de Ballaban, tué devant Croye, lui furent amenez liez ensemble Ionime frere & Heder neveu de Ballaban, desquels (à l'occasion des cruautez horribles exercees contre Moyse de Dibre & sept autres Seigneurs Albanois, par le commandement de Mahumet, à qui Ballaban les avoit envoyez) il fit quatre pieces de deux coups de son cimeterre, les ayant coupez par le faut du corps. Aucuns disent qu'il fit cest

exploit

exploit d'un seul coup. Mahumet ayant souventesfois oui parler de ce cimeterre, en temps de trefves pria Scanderbeg de lui en faire present. Les plus robustes de la cour du Turc furent employez à s'en escrimer, mais ils n'en firent rien d'avantage que d'un cimeterre commun: ce qui occasionna Mahumet de renvoyer à Scanderberg son cimeterre, avec ces mots, Qu'il ne le remercioit point d'une chose recouvrable pour argent, aussi parfaite ou meilleure, & qu'il n'adjoustoit plus foi aux bruits que l'on en avoit fait courir. Mais Scanderbeg à la veuë du porteur en fit des preuves incroyables, & chargea le messager de dire au Sultan, Que la force ne procedoit pas du cimeterre, mais de ce bras (lui monstant le sien) qu'il reservoit pour exterminer ses ennemis. Il y a cela de memorable encor, qu'en tant d'escarmouches, rencontres, combats, batailles rangees, & merveilleux efforts, Scanderbeg ne fut jamais blessé. Cest ample discours des admirables & memorables exploits d'un tant illustre Prince, est tiré de l'histoire entiere que *Martin Barlet de Scutari & autres* en ont escrit en Latin, desquels *Iaques de Lavardin sieur du Plessis*, a fait 13. livres en François. Ie me suis contenté d'en extraire ce qui m'a semblé convenir à mes recueils.

Le deuxiesme chef de guerre Chrestien contre les Turcs est Iean Huniade, Vaivode de Transsilvanie, establi en ceste dignité environ l'an 1440. pour faire teste aux Turcs de ce costé-la. Au commencement du recit des exploits de Scanderbeg, j'ai dit qu'Huniade avoit gagné une bataille sur le Bassa de Romanie, où pres de vingt mille Turcs estoyent demeurez. Environ un an apres (combien que les histoires ne s'accordent pas quant au calcul de temps) une autre armee de 30000. Turcs sous la conduite de Mesites Beg, lequel pretendoit s'emparer de la VValachie, puis de la Transsylvanie, fut desfaite par Huniade, lequel tailla en pieces 20000. Turcs avec Mesites & son fils. Ce fut l'an 1441. Quelques historiens marquent qu'en la guerre pour restablir George Despote de Servie en ses estats, Huniade battit les Turcs plusieurs fois en bataille rangee, outre beaucoup de rudes escarmouches & rencontres, Qu'en peu de jours il

obtint 5. victoires, en la derniere desquelles 30000. Turcs furent tuez sur la place. En tous ces conflicts il n'eut oncques armee montant à plus de 15000. hommes.

Combien que les nouvelles de tant de pertes fissent trembler Amurath, neantmoins pour maintenir sa reputation, acquise par beaucoup de conquestes precedentes, il leva une nouvelle & plus puissante armee que les precedentes sous la conduite du Bassa de Phrygie, lequel s'estant avancé dedans les vallees du mont Hæmus y fut attrapé par Huniade, fait prisonnier, & toutes ses troupes fracassees de sorte, que le nombre des reschapez fut fort aisé à compter. Huniade voulut passer outre, mais il se trouva tant de difficultez, que force lui fut de remener Ladislas Roi de Hongrie arriere de ces destroits, où l'armee victorieuse se perdoit, si on l'y eust entretenue d'avantage, à cause de la rigueur du temps & des chemins extremement perilleux pour les gens de pied & de cheval. L'estat des afaires d'Amurath, mal mené par Scanderbeg & Huniade, incita Caraman Prince de Cilicie d'envahir les pays de Ponte & Bithynie, que les Turcs avoyent empieté en l'Asie mineur. Amurath conoissant que ses gens ne pouvoyent de là en avant (à cause que les plus valeureux estoyent demeurez es guerres precedentes) resister à tant d'ennemis, envoya des Ambassadeurs en Hongrie demander la paix, à telle conditions que prescriroit le victorieux. Le Roi Vladislas y enclina, demandant qu'Amurath fist sortir de Servie toutes les garnisons Turquesques, qu'il quittast toute celle principauté, rendist les enfans & les biens au Desporte, sans lui faire tort à l'avenir; ne pretendist plus rien sur la Moldavie, ni sur ce qu'il avoit perdu en Bulgarie. Amurath consentit à tout, fors au dernier article, lequel il obtint, que la Bulgarie lui demeureroit. Ainsi la paix ou trefve fut accordee pour dix ans, & confermee par serment solennel. Mais à peine Amurath estoit passé d'Europe en la petite Asie, que Vladislas jeune Prince, poussé par le Pape Eugene & autres, print une resolution qui lui cousta la vie, & ouvrit la porte à infinis malheurs survenus depuis. I'en representerai sommairement ce qu'en escrit un docte Chronographe de

phe de nostre temps, parlant des afaires de l'an 1444. La treíve de dix ans accordee entre Amurath & Vladislas Roi de Hongrie fascha fort le Cardinal Iulian legat du Pape Eugene. Il estoit totalement d'avis que l'on continuast la guerre contre les Turcs, attendu mesmes que le Pape lui avoit mandé que nulle alliance faite sans son consentement avec les ennemis du nom Chrestien n'estoit valable. Tant fit ce legat qu'Vladislas receut de lui l'absolution du serment solennel par lui presté à Amurath sur les S. Evangiles, se laissa porter aux resolutions de rentrer en guerre contre Amurath, pour lequel effect il amassa toutes les forces de Hongrie & d'autres pays, tant qu'il fut possible d'en avoir, & se mit en campagne pour aller sur le pays du Turc, Huniade ayant inspection sur toute l'armee (au recit des uns) de quarante mille hommes. Ce qui peut estre vrai, si on conjoint aux gens de combat (qui ne montoyent pas plus de vingt mille hommes d'eslite, ce disent quelques autres) les Evesques de Hongrie, leurs domestiques, le legat & ses gens avec grand nombre d'Ecclesiastiques de moindre taille, qui vouloyent voir la guerre. Il y avoit aussi beaucoup de croisez, meilleurs à table qu'en estocade, qui ne servirent de rien qu'à redoubler l'espouvante & precipiter la fuite. Ceste armee prit le chemin de VValachie, & apres avoir passé le Danube entra dedans la Mysie. Amurath ces nouvelles ouyes leva une armee composee de soldats choisis en l'Asie mineur, d'environ cent mille hommes. Les autres ne la font que de soixante mille guerriers. Or ne pouvoyent ils traverser le Bosphore, si les Genevois ne leur eussent donné passage par le moyen de leurs galeres, dont le profit fut un ducat par teste. La venue des Turcs es quartiers où estoyent les Chrestiens, fut si soudaine : que les Hongrois les virent presques au mesme instant qu'ils en eurent oui parler. Tant de compagnies à pied & à cheval, en beaucoup plus grand nombre que l'on n'avoit pensé, donnerent l'espouvante aux Chrestiens, lesquels toutesfois ne reculerent point quand on leur dit qu'il faloit combattre, & le Roi nommément monstra lors une genereuse reso-

lution, son armee estant ja parvenue à un endroit nommé Varne, assez pres de Andrinople, le dixiesme jour de Novembre, Amurath ayant fait signe aux siens qu'il faloit venir aux mains, dressa un bataillon de quinze mille chevaux, avec lequel il chargea les Chrestiens, rangez par puissans escadrons. La meslee fut aspre & furieuse: mais les Chrestiens eurent le dessus à ceste premiere poincte, & mirent en route ce bataillon de Turcs avec grand carnage. Cest avantage mit Amurath en tel desespoir, qu'il fut sur le poinct d'abandonner ses troupes, & se sauver de vistesse, si les Bassas qui l'acompagnoyent: empoignans son cheval par la bride, n'eussent menacé le maistre de le tuer, s'il entreprenoit de les laisser au besoin. Il lui fut force donc de s'arrester, & d'amasser en diligence les plus vaillans, dont il redressa un nouveau gros, plus fort que le precedent, composé partie de ceux qui estoyent restez du premier conflict, partie d'autres qui n'avoyent point encore combatu. Les deux armees donc vindrent à une seconde charge, en laquelle à mesure qu'un Turc tomboit, sa place se trouvoit remplie d'un autre tout frais: de sorte que les Hongrois acablez du nombre; non point de la valeur des combatans, & las de tuer, commencerent à bransler & se tirer peu à peu de la meslee. Vladislas s'estant jetté dedans le plus espais de la cavalerie Turquesque, apres y avoir fait preuves suffisantes de sa valeur, fut abatu de son cheval, & terrassé de coups, puis sa teste separee du corps portee par les villes de Grece & de l'Asie mineur, en monstre aux habitans, & pour signal de la victoire obtenue par Amurath. Quant à Iean Huniade, voyant les choses desesperees il ramassa tout ce qu'il lui fut possible de VValaques & de Hongrois encores en pieds, & se sauva d'entre les mains des Turcs, aimant mieux garantir quelques restes que perdre tout. Plusieurs Evesques & autres Ecclesiastiques y laisserent les vies. Le legat du Pape eschappé de la meslee fut tué par quelques avanturiers. Les historiens ne s'acordent pas au denombrement des morts. Ils convienent pour la pluspart en ce poinct, que les Chrestiens y perdirent cinq mille hommes au champ de bataille, puis un nombre incertain de ceux qui perirent dedans

dedans les marests & autres lieux escartez. Les Turcs y laisserent plus de trente mille combatans. Amurat aussi parut tout triste apres ceste victoire,& enquis pourquoi, fit response semblable à celle de Pyrrhus ayant eu quelque avantage sur les Romains: Si nous gaignons un autre bataille, qui couste autant que celle-ci, nous sommes perdus. Ou (selon le rapport des autres,& de mesme sens) Ie ne voudroi pas souvent encherir si haut une victoire.

Le Roi Vladislas ainsi fauché au printemps de sa vie, en l'aage de vingtcinq ans, laissa le Royaume de Hongrie à Ladislas fils posthume de l'Empereur Albert descedé en Hongrie (dont il estoit Roi) l'an mil quatre cens trente neuf. Apres longues disputes entre les Hongrois cest enfant aagé de cinq ans fut accepté Roi par commun consentement des Estats, lesquels commirent la regence du Royaume à Huniade, accepté & nommé Vice-Roi l'an 1445. charge de laquelle il s'acquitta fidelement & heureusement. Ainsi Vladislas, paravant Roi de Pologne, se trouva mal d'avoir despouillé le petit Ladislas de la robe & dignité royale Hongroise, à lui legitimement apartenante: car ne l'ayant pas si long temps gardee qu'on pensoit, il en fut desvestu & de la vie aussi, pour en investir de nouveau celui à qui convenoit la laisser si tost qu'il vint au monde. Mais il faut imputer la faute de ceste miserable usurpation plustost à mauvais conseil qu'à maligne deliberation de ce pauvre jeune Roi, poussé par courtisans ambitieux & avaricieux hors du Royaume de Pologne en celui de Hongrie, c'est à dire de la paix en la guerre,& de la vie heureuse en une mort honteuse. Les quatre premieres annees du gouvernement de Iean Huniade furent employees la pluspart au restablissement de l'estat du Royaume de Hongrie, duquel les Turcs n'aprocherent que de loin, pour la crainte qu'ils avoyent du Vice-Roi, lequel l'an 1448. suivi de vingtdeux mille Hongrois s'achemina jusques aux frontieres de Bulgarie & Servie, esperant secours du Vaivode de Walachie, mais icelui portant envie à l'avancement de Huniade, avertit Amurath des progres & de tout l'estat de l'armee Hon-

groise, de sorte que les Turcs au nombre de quatre vingts mille combatans acoururent sous la conduite d'Amurath mesme au devant des Hongrois, premier que Scanderbeg peust les joindre. Le 18. d'Octobre fut le premier jour de leur conflict en une plaine ceinte de montagnes nommee Rigomezeu, c. la campagne du Merle, où les Turcs perdirent plus de vingt mille hommes tuez sur le champ. Le lendemain les deux armees recommencerent & continuerent jusques au soir avec perte de douze mille hommes du costé des Turcs. En ces deux premiers jours les Hongrois se virent diminuez de quatre ou cinq mil de leurs compagnons. Toutesfois ils s'efforcerent le 3. jour de faire une charge furieuse à leurs ennemis. Iceux renforcez de troupes qui n'avoyent gueres combatu les jours precedens acablerent les Hongrois demi morts de faim, de soif, plus las de chamailler sur les Turcs & de les hacher en pieces, que d'autre travail. Huniade se sauva. Les Turcs pour se venger de leurs pertes tuerent tous les goujats des Hongrois, lesquels laisserent sur le champ de bataille huit ou neuf mille hommes, & les Turcs trente quatre mille. Les Hongrois qui prindrent le chemin de la Sclavonie, revindrent au pays: quant aux autres qui cuiderent s'en retourner par où ils estoyent allez, ils furent despouillez ou tuez par les paysans. Mais les delivrances de Huniade meritent d'estre remarquees. Garanti de la main d'Amurath, il chemina trois jours durant par sentiers escartez, sans boire ni manger, & fut contraint quitter son cheval, fondu dessous lui. Marchant donques à pied, desarmé, il rencontre deux brigands, qui le despouillent, & lui trouvans une croix d'or pendue au col, commencent à contester qui l'auroit. Huniade regardant comme il pourroit se sauver, jette de vistesse la main sur l'espee nue d'un des brigands, & l'en tue tout roide, puis essaye d'en faire autant à l'autre, lequel se sauve. Passant outre & n'en pouvant plus, pour la fatigue du chemin, & durant quatre jours & nuicts n'ayant trouvé viande ni bruvage pour se maintenir, au cinquiesme jour il rencõtre un pastre cerchant proye par les bois, à cause du bruit espandu par tout de ce qui s'estoit passé en la cãpagne du Merle. Ce barbare remarquant je ne sçai quoi de

grand en Huniade, s'arreste, & sans lui faire offense, quoi qu'Huniade ne peust presques se soustenir, le salue. Prié par Huniade de le soulager d'un peu de pain, puis entédant qui estoit ce personnage, lequel promettoit grande recõpense, il le conduit en sa cabane, lui donne du pain, des oignõs, & de l'eau. Huniade disoit souvent depuis au milieu des festins, que jamais il n'avoit fait repas de meilleur appetit qu'en la cabane du pastre, qui le lendemain conduisit son hoste jusques à Sinderovie, ville où il fut arresté prisonnier par le cõmandemẽt du Despote de Servie, lequel en lieu de reconoistre les biens paravãt receus de Huniade, ne le voulut lascher que sous promesse, que Matthias sõ fils puisné, espouseroit la fille de ce Despote, niepce du Comte de Cilie, grand seigneur Hõgrois. Qui plus fut, ce Despote cõtraignit Huniade de lui bailler en ostage Ladislas son aisné. Quoi fait Huniade fut recõduit en Hongrie, où il arriva sur la fin de l'annee, rentrant en charge & maniemẽt d'afaires comme devant, à la grand' joye du Roi, des Seigneurs, & de tout le peuple.

L'an 1449. Huniade contraignit par armes le Despote de Servie de reconoistre le tort qu'il s'estoit fait traitant avec tant d'indignitez son bienfaiteur. D'autre costé, les Turcs entrerent en grosses troupes dedans la Servie, lesquels Huniade reconcilié au Despote alla combatre & desfaire, plus de dix mille Turcs ayans laissé la vie sans prester combat, & en leur fuite honteuse. Leur chef fut fait prisonnier avec les principaux de l'armee, desquels Huniade fit present au Despote, puis se retira triomphant dedans Bude. En la harangue qu'Huniade fit au Roi Ladislas, devenu grand, & remettant es mains d'icelui sa charge de Viceroi, l'an 1451. il declaire en presence des Estats du royaume, qu'il avoit desfait les Turcs en vingt batailles. Depuis sa mort, le Roi Ladislas declaira qu'Huniade avoit desfait les Turcs en dix batailles assignees, & en quatorze rencontres. Levant les deux, esquelles il quitta la place, & les deux victoires au siege de Belgrade, se trouve le compte des vingt mentionnees par lui. Deschargé de son gouvernement le Roi l'honora de dignité nouvelle, le creant, par approbation de tous les grands, Comte de Bistricie, & lui fit

tous honneurs possibles. Or combien que tost apres il sentist divers effects de l'envie des courtisans, si ne perdit-il l'affection de servir à sa patrie, specialement contre les Turcs, le Sultan desquels, Mahumet second, tost apres la prinse de Constantinople, l'an 1453. vint avec une armee de cent cinquante mil hommes assieger Belgrade en Hongrie, tant par eau que par terre. Huniade chargé de remedier à tant de maux, attaqua premierement les vaisseaux Turcs sur le Danube, & nettoya le passage, ayant tué une infinité d'ennemis. Mahumet fit tous ses efforts par terre pour emporter la place. Huniade au contraire fit merveilles en la defense, & ayant soustenu divers assauts le sixiesme jour d'Aoust l'an 1456. au grand dommage des Turcs, fit d'abondant une brave sortie sur leur camp, & apres y avoir tout mis en alarme & en feu encloüa l'artillerie de Mahumet, brusla les pouldres, saisit les munitions, tailla en pieces plusieurs milliers de barbares, puis fit sa retraite sans perte. Mahumet blessé, entendant que le general des Ianissaires, le Bassa d'Asie & autres chefs avoyent esté tuez, que pres de quarante mille Turcs estoyent demeurez es assauts & en ceste espouvantable sortie, il s'enfuit honteusement, chassé par une petite armee de Hongrois & autres qui estoyent acourus à leur secours. Ce fut la magnifique closture des victoires de Iean Huniade, lequel ayant lors en l'ardante chaleur des jours caniculaires (car le siege dura quarante six jours) travaillé de corps & d'esprit comme l'on peut penser, tomba malade, & mourut le dixiesme jour de Septembre 1456. Son corps fut porté & enterré en Transsylvanie. Il fut infiniment regretté des Hongrois, comme aussi des Princes & provinces proches. Mahumet aux nouvelles qui lui en furent portees, baissa les yeux en terre, pleura despité de ce qu'il n'avoit eu le moyen de se venger sur Huniade de la honte receuë au siege de Belgrade, où lui & les siens avoyent esté rudement bastonnez. Iean Huniade portoit le surnom de Corvin, à cause du village où son pere demeuroit, en Transsylvanie, & qui long temps depuis a porté ce nom. Au demeurant son nom demeura si redouté des ennemis, que les Turcs avoyent ceste coustu-

me

me & l'ont gardee fort long temps depuis,que pour arrester leurs petis enfans, par fois pleurans & se tourmentans excessivement, ils les menaçoyent de la venue de Huniade. De fait ç'a esté la terreur des Turcs, & Scanderbeg la fouldre.

Le troisiesme chef de guerre Chrestien fut Matthias Corvin fils de Iean Huniade, lequel estoit seulement aagé de douze ans,lors que son pere mourut. Ce jeune seigneur,fut tiré de prison & eslevé au throne Royal de Hongrie. Si les Papes ne l'eussent point poussé & envelopé en guerre contre la Boheme, la Pologne & l'Austriche, il eut ruiné les Turcs, desquels il hayssoit extremement la tyrannie. Mais il ne laissa de leur faire sentir de temps en autre qu'il estoit vrai successeur de Iean Huniade. De fait apres avoir remedié à beaucoup de troubles esmeus en la Hongrie apres la mort du Roi Ladislas, il fortifia les places frontieres du costé des Turcs, lesquels ayans ravagé le Royaume de Bosne, entreprindrent d'entamer la Hongrie environ l'an mil quatre cens soixante quatre. Mais ils furent mis en route par la garnison Hongroise establie sur la frontiere, quatre mille Ianissaires taillez en pieces sur le champ, & plusieurs pauvres prisonniers Chrestiens rescous. Les lieutenans de Matthias vers la Transsylvanie gaignerent une belle victoire sur une autre troupe de Turcs presques au mesme temps. Le Roi porté par ces heureux succes à plus haute entreprise, fit la paix avec l'Empereur & les Princes voisins. L'annee suivante il assaillit courageusement les Turcs, desfit Hali Beg lieutenant de Mahumet, & lui ayant tué la pluspart de ses troupes, contraignit le reste à se sauver de vistesse: reconquit Iaize place tresforte, & vingt sept autres villes de Bosne & de Servie. Le Pape Pie second avoit semond tous les Princes Chrestiens à la guerre contre les Turcs, & vouloit estre chef de l'armee. Matthias, Philippe Duc de Bourgongne,& les Venitiens avoyent promis de s'y employer à bon escient. De maints endroits de l'Europe les croisez couroyent par troupes vers Rome. Mais, ce Pape mort en la ville d'Ancone, les croisez pour la plus part moururent de faim en Italie, les autres s'espandi-

rent & firent tant de maux que force fut de leur courir sus, & s'en deffaire, comme de brigands & voleurs. Paul deuxiesme successeur de Pie, voulant mal de mort au Royaume de Boheme, où plusieurs n'aimoyent gueres les traditions de l'eglise Romaine, commença son regne par une bulle d'excommunication en laquelle le Roi George estoit le premier compris, & la Boheme adjugee au premier qui l'occuperoit. Elle fut publiee à Breslavv en Silesie, le cinquiesme jour d'Aoust l'an mil quatre cens soixante cinq, où se trouva le legat du Pape, homme fait à esmouvoir guerre, non contre la Turquie, mais contre la Boheme. Matthias en lieu de suivre sa poincte contre les Turcs, tourna ses armes contre George, lequel fut mis en route par deux fois, dont s'ensuivit la reddition de plusieurs places de Boheme à Matthias, lequel avoit promis d'espouser la fille de George. Il lui fit beaucoup de maux en faveur du Pape. En fin les deux Rois firent trefves pour un an, environ le commencement d'Avril 1469. en esperance de paix entiere. Lors avint un fait memorable, descouvrant le naturel genereux de Matthias, & quel tort fut fait à toute la Chrestienté par ceux qui le destournerent de faire teste aux Turcs, comme il avoit commencé. Victorin & Henri, jeunes Princes, fils de George, avoyent acompagné Matthias jusques dedans Olmutz ville de Moravie, attirez par beaucoup d'indices de bienvueillance royale de Matthias. Le legat du Pape acourt incontinent au palais, & de la part de son maistre prie le Roi de faire fin pour un bon coup à ceste guerre hazardeuse, delivrer la Chrestienté de danger, & desgager ses alliez des immenses contributions qu'il faloit fournir. Matthias esmeu de telle demande pria le legat de parler plus ouvertement. Vous avez en vos mains (dit-il) les fils de George: arrestez-les, le pere se soumettra à tout ce que vous voudrez, sans tache de desloyauté, veu que ne leur avez promis entree & issue libre. Ce conseil esmeut Matthias jusques là, que ne pouvant arrester sa cholere, il dit au legat, Ostez-vous d'ici: je ne souillerai pas de telle maniere ma fidelité royale. J'ai gracieusement devisé le long du chemin avec ces jeunes Princes,

qui

qui attirez par la douceur de mes discours m'ont suivi jusques dedans la ville. Ie ne les tromperai iamais: mon cœur ne desmentira point mon visage. La feintise cruelle est du tout indigne & messied entierement à l'ame royale. Au reste, gardez-vous bien de semer ci apres tels conseils es pays où ie commande: car ie vous en fai tres-expresses defenses.

Or sans toucher aux diverses pratiques qui embarasserent Matthias en nouvelles guerres, qui l'empeschoyent de s'opposer vivement aux Turcs, on le traversa d'un nouvel artifice, qui fut que le Pape & ses conseillers esleurent Matthias chef de l'armee qu'on dresseroit pour aller en Turquie, à quoi Matthias ne voulut condescendre, ayant bien senti qu'on vouloit jouër de lui au Roi despouillé. Car il avoit lors en teste, aux costez & à dos Mahumet, l'Empereur, les Rois de Pologne & de Boheme, le Vaivode de VValachie, & dedans la Hongrie grand nombre de mal-contens. Il s'accorda donc l'an 1471. avec le Roi George lequel mourut peu de temps apres, dont s'ensuivirent nouveaux troubles, le Polonois ayant attaqué la Hongrie. Mahumet qui estoit aux escoutes tandis que Matthias avoit tant de besongne taillee en la maison, despesche le general de la cavallerie Europeame, homme actif & cruel. Icelui fourragea la coste de mer en la Sclavonie, courut jusques aux frontieres d'Austriche, de Sterie & d'Italie, d'où il emmena cinquante mille Chrestiens faits esclaves. En lieu de prouvoir au mal present, l'Empereur, le Pape & autres disputans en journee en Reinspourg des afaires de Boheme, de Pologne & de Hongrie, allumerent le feu d'une longue guerre en Austriche. On ne sçauroit exprimer les maux qui s'en ensuivirent. Vssum Casan Roi de Perse ayant fourragé presques toute la petite Asie, prins Trebizonde & Sinople, sollicitoit les Princes Chrestiens à se ruer sur la Grece desnuee de gens de guerre. Ce furent paroles perdues & vaines sollicitations, quoi que nouvelles courussent des grands preparatifs de Mahumet contre l'Europe, laquelle fut derechef saccagee du costé de la Sclavonie, de l'Istrie & du Friul, jusques à deux journees pres de Venise:

& sans deux batailles donnees en Asie, où Mahumet perdit pres de soixante mil hommes, & cent cinquante capitaines, les Chrestiens eussent esté cruellement assaillis des Turcs.

L'an suivant, qui fut 1474. Matthias fit si dure guerre à Casimir Roi de Pologne, qu'il le contraignit d'entrer en traité de trefves, aisément accordees par Matthias, lequel desiroit pacifier la Hongrie, & reprimer les Turcs campez devant Iaize. Ce dessein lui succeda : car Mahumet (lequel estoit en ce siege) entendant que Matthias aprochoit en intention de l'attaquer en bataille rangee, fit jetter en l'eau ses canons, & s'enfuit honteusement chez soi. Quant à Matthias, à qui tant d'autres Princes Chrestiens vouloyent plus de mal qu'au Turc, de retour en Silesie il se vid assiegé dedans Bresslavv par une puissante armee des Rois de Boheme & de Pologne. On dit qu'estant sorti un jour pour remarquer la contenance des assiegeans, en gemissant & tout despité il se tira du poil de la teste, puis dit, Ie me fusse rendu Seigneur de tout le monde, si j'eusse eu des hommes à conduire en tel nombre que i'en voi là. Mais ceux-ci ne sçauroyent mesnager leur avantage. Aussi s'en retournerent-ils à vuide. Matthias delivré de cest orage s'apresta sur le commencement d'Octobre, pour guerroyer les Turcs, & avec son armee acoustumee de dix mil hommes, bien equippez, & muni de bonne artillerie, alla assieger Sabacie puissante forteresse au bord du Save, fleuve renommé, gardee par cinq mille Turcs, lesquels furent emportez d'assaut, & tous taillez en pieces. Puis ayant ravagé tout ce quartier Turquesque, se retira, à cause des rigueurs de l'hyver. En ce siege fut remarqué, que Matthias coustumier de dormir peu, & si legerement, que le moindre bruit l'esveilloit, une fois s'endormit si profond, qu'estant haute heure il demeura assopi durant une si furieuse batterie de mortiers & autres pieces de longueur & grosseur extraordinaire, que les murailles de la forteresse craquettoyent, & la terre mugissoit sous l'esclat horrible de ces tonnerres guerriers. On raconte le mesme d'Alexandre le grand, & d'autres.

L'an 1476. les Turcs firent forte guerre au Vaivode de Walachie, lequel fut secouru par Matthias si à poinct, que les Turcs n'attendirent pas ce renfort, mais deslogerent promptement. Le secours arrivé un peu tard, servit neantmoins au Vaivode, pour reprimer & punir certains siens voisins, qui lui faisoyent plus de maux que les Turcs. C'est chose asseuree que Matthias seul estoit lors merveilleusement redouté des Turcs. Sa valeur & son bon heur pouvoyent beaucoup servir au bien de toute la Chrestienté, si les pechez de l'Europe ne se fussent pas multipliez lors & depuis, comme les histoires en font foi. I'entremeslerai quelque recit non eslongné du precedent. Matthias estant l'an 1479. en un festin solennel avec plusieurs Princes, certain gentilhomme Aleman prononça quelques rimes en sa presence. Il y estoit parlé de la guerre contre les Turcs, de l'assistance que les Rois & Princes Chrestiens devoyent faire à Matthias establi chef de toute l'armee. Puis il s'estendoit avec beaucoup de flatteries sur les louanges d'icelui, demandant grosse aumosne pour closture de ces rimes. Matthias fort offensé de telle impudence, qui versoit ses ordures en assemblee tant illustre, neantmoins se retint, & dit à ce corbeau, I'ai bien entendu vos chansons, assez artistes: & combien que ie ne me sente pas tel que vous me depeignez, neantmoins ie ne vous en ferai pire chere: mais ie pren cela pour avis que me donnez, d'estre soigneux de paroir tel que vous dites que ie suis. Ie m'y employerai, de sorte que l'on conoistra que ie ne m'esprise les admonitions de personne. Mais quant à ceste force gigantale, & à la beauté parfaite que vous m'attribuez, gardez bien d'en plus sonner mot à l'avenir. Vous voyez maintenant que ie suis: pourtant, s'il vous eschet ci apres d'estre pris en flatterie, si apparente, infailliblement vous en serez chastié. Le riche present que me demandez vous sera donné liberalemét, quand vos belles predictions seront acomplies. Nous sommes maintenant en un temps qui nous induit à souhaiter, plustost qu'à esperer ce que vos rimes contienent. Les Turcs s'aprestent pour nous courir sus à toute outrance: mais on ne void point encor ceste union de Rois

& Princes Chrestiens, pour aller au devant. Telle fut la censure Royale de Matthias, lequel sans attendre les autres, occupez ailleurs, pensoit en Hongrie à faire teste aux Turcs. En la mesme annee donc, Mahumet ayant envoyé une armee de soixante mille hommes: les autres disent cent mille, nombre comprenant les valets, goujats & gens de bagage; pour s'emparer de la Transsylvanie, sous la conduite de cinq Bassas, le Roi Matthias envoya contre eux une armee beaucoup moindre, mais fournie de Hongrois bien resolus, desquels Estienne Bathori estoit chef, Matthias affligé de ses gouttes & neantmoins à la suite d'icelle armee. Bathori divisa les troupes en trois bataillons, l'un desquels il conduisoit, à l'aide du sien il fit la premiere charge aux Turcs, & sentant ses gens se lasser de tuer, appella les deux autres bataillons qui percerent de telle roideur les Turcs à droite & à gauche, que ce ne fut que carnage: de sorte que presques tous les Turcs furent hachez en pieces sur le champ de bataille par les Hongrois, lesquels ne garderent que cinquante prisonniers.

Tost apres Mahumet desireux de se venger des Chrestiens assaillit Rhodes, mais en vain. D'autre part il jetta des troupes en l'Apouille, entra de force dedans la ville d'Otrante, massacra les habitans, l'an suivant fut raclé de la terre, & les Turcs laissez en garnison dedans Otrante emportez d'assaut par Alphonse Prince de Calabre, aidé du secours que lui envoya Matthias, lequel oppressé des gouttes ne peut de là en avant poursuivre, joint que l'Empereur, les Rois de Boheme & de Pologne le harassoyent continuellement, & n'y avoit nulle ferme intelligence entre les Princes Chrestiens, pour resister à l'ennemi commun; Dieu punissant les pechez de l'Europe par les Turcs executeurs de ses sentences redoutables. Ainsi en l'an 1490. Matthias saisi d'apoplexie fut en un instant emporté du monde, le dimanche devant Pasques. Les lyons que l'on nourrissoit à Bude moururent tous le mesme jour que Matthias deceda.

Ie marquerai en suite quelques autres chefs de guerre, qui ont heureusement fait teste aux Turcs, selon qu'ils me viendront en la pensee. Estiene Vaivode de

Trans-

Tranſſylvanie, ennemi juré des Tartares & des Turcs, ſe fit ſentir à eux l'an mil quatre cens ſoixante neuf, ayant desfait dix mille Tartares, & prins priſonnier le fils d'un de leurs Rois, qui envoya cent Ambaſſadeurs le redemander. Pour reſponſe le Vaivode fit eſcarteller en leur preſence ſon priſonnier, puis empaler tous les Ambaſſadeurs, fors un, lequel mutilé du nez & des oreilles, porta telles nouvelles à ſon Roi. Quant à Mahumet Sultan Turc, l'an mil quatre cens ſeptante cinq il envoya une armee de ſix vingts mil hommes à la conqueſte de Walachie, dont il pretendoit faire un boulevard pour attaquer de là tant plus aiſément puis apres les Royaumes de Pologne & de Hongrie. Or quoi que le Vaivode Eſtiene fut abandonné de tous les autres Princes, neantmoins il diligenta de telle ſorte qu'ayant amaſſé pres de quarante mille combatans, & choiſi place avantageuſe de bataille il extermina preſques toute l'armee ennemie, les fuyards s'eſtans noyez en voulant traverſer le Danube. Tous les priſonniers furent empalez: les Baſſas & capitaines envoyez en don à pluſieurs Princes Chreſtiens. Le Vaivode en lieu de triompher, ayant obtenu ſi belle victoire, avoüa devant tous qu'il adoroit le vrai Dieu, lequel il remercioit humblement de la grace faite par ſa puiſſance à la Walachie, de voir confus ſon ennemi juré.

Sur le printemps de l'an 1476. Mahumet cuidant mettre fin à ſon entrepriſe ſur la Walachie, mit aux champs une nouvelle armee, & ſtipendia pluſieurs milliers de Tartares, afin d'entrer par deux endroits. Le Vaivode demanda ſecours au Roi de Pologne, & n'obtint rien. Matthias Roi de Hongrie ſe marioit à Beatrix fille du Roi Fernand d'Arragon, & ne penſoit qu'à faire nopces. Pour cela le Vaivode ne perdit courage, mais ramaſſant en diligence ſes troupes, prevint les Tartares, leſquels il desfit & pourſuivit juſques au Boriſthene, leur oſta leurs armes, bagage & butin: pluſieurs d'iceux traverſans le fleuve s'y noyerent. Mahumet ayant paſſé le Danube s'avançoit: pour à quoi remedier le Vaivode ſe ſentant trop foible, fit lui-meſme le gaſt en ſon pays: ſe contentant d'embuſcades où il attrapoit les Turcs, & tous les

jours en faisoit telles moissons, qu'en peu de semaines il en abatit par terre pres de trente mille. Sur ce ayant descouvert, que Mahumet commençoit à le ceindre de toutes parts, il se sauva es montagnes, laissant la campagne aux Turcs qui y firent tout le mal qu'ils peurent : & chassez par famine & pestilence, joint que la tourmente avoit escarté leurs vaisseaux flottans sur le Danube, ils s'en retournerent d'où ils estoyent partis. Le Vaivode chastia puis apres, à l'aide du secours envoyé de Hongrie, plusieurs VValaques delà les montagnes, qui lui avoyent fait plus de mal que les Turcs. Ce vaillant Prince, infiniment redouté des Turcs, mourut l'an 1504.

L'an mil quatre cens huictante Mesites premier Bassa, par le commandement de Mahumet se mit à la voile, pour se rendre maistre de l'isle & ville de Rhodes. Pierre d'Aubusson, gentilhomme François, lors grand maistre, & ses chevaliers, firent teste à Mesites si heureusement, qu'apres avoir perdu trente mille combattans en ce siege, force lui fut de prendre la route de Constantinople. Mais Solyman vint à bout de ceste entreprise, l'an 1522. maugré la valeureuse resistance du grand maistre & des chevaliers, qui soustindrent le siege l'espace de six mois, durant lesquels ils tuerent en divers assaux, vaillamment soustenus & repoussez, plus de 30000. Turcs, outre ceux qui furent exterminez es ordinaires sorties & escarmouches.

Benedict de Pise general de la flotte Venitienne environ l'an mil cinq cens un, à l'aide des Espagnols gaigna sur les Turcs l'isle & ville de Cephalonie, assize entre Ambracie & Zanthe, en la mer Ionique, ayant deux ports & un fertile terroir, fort commode aux Venitiens. D'avantage, il emporta d'assaut Leucade & Nerice, taillant en pieces toutes les garnisons Turquesques.

L'an 1531. André Dore, Genevois, general des galeres de l'Empereur Charles cinquiesme, assiegea par mer & par terre Coron ville & port de mer en la Moree. L'armee navale fut plus heureuse que l'autre : car maugré la resistance des Turcs, elle gaigna l'isle, contraignant ceux qui

qui empeſchoyent la deſcente de ſe retirer en la ville furieuſement battue de l'artillerie. Zadare, capitaine Turc, acouru au ſecours des aſſiegez avec ſept cens chevaux, fut desfait pres de Coron, & tué avec ſes gens, pas un deſquels on ne voulut recevoir à merci. On leur coupa les teſtes, portees pres des murailles & monſtrees aux aſſiegez, leſquels, ou de peur, ou deſtituez de vivres & de munitions de guerre, rendirent la ville & ſon chaſteau, vies & bagues ſauves. En ſuite André Dore ſe rendit maiſtre de Patras ville, puis de Lepante, en laquelle les Turcs en grand nombre, voyans qu'on avoit taillé en pieces trois cens de leurs compagnons, aimerent mieux ſe bruſler tout-vifs dedans une tour, où ils s'eſtoyent ſauvez de viſteſſe, que de ſe rendre aux Chreſtiens.

Deux ans apres, les Turcs ayant eſté battus rudement aupres de Coron, qu'ils pretendoyent aſſieger, ſe contẽterent de la regarder de loin, & la haraſſer ſans hazard. Les ſoldats de la garniſon tant Eſpagnols que Grecs, apercevans l'intention des Turcs, prierent Macicas leur gouverneur & leurs capitaines, de les mener à la guerre, pluſtoſt que les laiſſer languir dedans une place aſſez mal ſaine. En fin Macicas fit entrepriſe ſecrette ſur Andruſſe ville, en laquelle eſtoit Carã capitaine Turc, avec quinze cents Ianiſſaires, & quinze cens autres fantaſſins archers & picquiers. Es fauxbourgs logeoit un jeune Seigneur nommé Acomat avec environ mille hommes de cheval. L'intention de Macicas & de ceux de ſa troupe eſtoit de paſſer coyement au long des fauxbourgs, pour aſſaillir la ville qui n'eſtoit fermee que de paliſſade & d'argille en divers endroits. Le capitaine Hermoſille, avoit charge de donner dedans les fauxbourgs au meſme inſtant. Suivant ceſte reſolution Macicas s'avance vers la ville, & Hermoſille demeure coy, attẽdãt que l'autre fuſt entré. Mais quelques palefreniers Turcs eſveillez ſortirẽt un peu arriere des fauxbourgs, puis au deſcouvert de quelques meſches d'arquebuze, eſveillerent les corps de garde, & les gens de cheval endormis es maiſons. Hermoſille ſe ſentant deſcouvert, ſans plus attendre entre de furie en ces fauxbourgs, donne de pied & de teſte parmi les maiſons, dont on enfonçoit les portes: lors fut

fait grand carnage de Turcs, & soudain les chevaux, hommes, armes & bastimens furent embrasez de feu, que les Espagnols mirent à la paille des chevaux & dedans les maisons. L'horrible tempste des fauxbourgs esveilla ceux de la ville, & rompit le coup à Macicas: car les ennemis en grand nombre se rangerent es lieux plus foibles, & combattirent vaillamment. Hermosille, acharné sur les gens de cheval, dont la plus part avoyent esté tuez, ou bruslez avec leurs chevaux, essayoit d'achever le reste, sans penser à Macicas, qui voulant enfoncer une porte, de laquelle il s'estoit saisi, fut renversé mort d'une harquebuzade, avec quelques soldats aprochez trop pres des portes & murailles. Le jour commençoit lors à poindre, au moyen dequoi les Turcs sortans de la ville firent comprendre à Hermosille qu'il estoit temps de se retirer. Il ramassa donc les troupes, & les disposa si bien que l'ennemi perdit presques autant d'hommes à la poursuite que la nuict precedente. Et combien que les Espagnols eussent perdu Macicas, & fussent merveilleusement harassez, si reprindrent-ils tel courage, qu'impossible fut aux Turcs de les rompre. Acomat ayant ramassé le reste de gens de cheval, au nombre de deux cens, leur fit charger en troupe chascun un harquebuzier, & suivi de quelques autres troupes courut apres les Espagnols. Mais pour s'estre audacieusement avancé, transpercé d'une harquebuzade il tomba mort sur le champ. Ce coup fit retourner bride à ses gens, & les Espagnols de retour à Coron, pour se refraischir, furent si courageux que de faire une deuxiesme & prompte course à Andrusse querir & faire enterrer les corps de leurs compagnons: mesmes ils rapporterent la teste de Macicas reconue fichee au bout d'une picque plantee pres des murailles d'Andrusse.

L'an 1542. Barberousse, Amiral de Turquie, s'estant avancé jusques vers Nice en Provence, battit, print, pilla & brusla la ville, emmenant grand nombre de Chrestiens, hommes & femmes, tant de ce lieu que d'autres endroits d'Italie, pour estre esclaves, jusques au nombre de cinq mil & plus; entres autres deux cens

non-

nonnains, filles de nobles & riches maisons. Le butin estoit estimé monter à plus de si cens mille ducats. Barberousse fit charger le tout en quatre grandes galeres, envoyees à Solyman. En ces entrefaites Don Garsias fils du viceroi de Naples, courant avec quelques galeres de Malte sur les Turcs, qu'il saccageoit & jettoit dans la mer, rencontra vers Sicile ces quatre grandes galeres de pillage, lesquelles il assaillit, conquit & emmena au port de Messine, où tous les prisonniers furent delivrez plenement.

Tournons vers l'Alemagne, & contemplons l'an mil cinq cens vingt neuf. Vienne en Austriche, assiegee par Solyman suivi d'environ quatre vingts mille hommes de combat, & de deux cens mille autres, pour les necessitez & commoditez de son armee. Philippe Comte Palatin du Rhin commandant pour l'Empereur en ce siege, & bien accompagné, fit tel devoir qu'apres avoir harassé les assiegeans par continuelles sorties sanglantes, repoussé deux rudes assaux, & tué un nombre innombrable de Turcs, il contraignit Solyman de lever le siege, & s'en retourner honteusement par où & d'où il estoit venu.

Agria place forte en Hongrie fut vaillamment defendue par les Chrestiens l'an mil cinq cens quarante huit. Ils soustindrent trois furieux assaux, & contraignirent les Turcs de quitter tout, ayans perdu seize mille hommes es escarmouches, assaux, & par les coups de canon que les assiegez ne tiroyent jamais qu'à propos dessus leurs escadrons. Zigeth ville assez renommee en Hongrie, fut assiegee l'an mil cinq cens cinquante six, & si bien gardee par Marc Horvath brave gentilhomme, assisté de deux cens chevaux & de huit cens pietons, que les Turcs repoussez de quatre assaux, & chassez avec grād perte hors la ville où ils estoyent entrez au cinquiesme assaut, furent forcez à la retraite, le vingtvniesme jour de Iuillet. Cinq jours apres ils revindrent, & commencerent nouvelles tranchees. Les assiegez reprenans courage sortirent sur ces barbares, sans leur donner relasche, ni permettre qu'ils prinssent large & loisir de venir à l'assaut. Ainsi Zigeth fut delivree pour la seconde fois, les

Turcs y ayans laissé plus de 3000. hommes sans les blessez, dont la plusspart perit tost apres. Des assiegez il en mourut jusques au nombre de cent.

L'annee suivante, Malte fut assiegee des Turcs & bravement defendue par le grand Commandeur avec ses chevaliers & bon nombre de vaillans capitaines & soldats, l'espace de quatre mois, durant lesquels tous actes de guerre furent pratiquez. La fin fut une honteuse retraite de Mustapha lieutenant de Solyman, ayant perdu en ce siege 23000. Turcs des plus vaillans que le Sultan eust, entre lesquels estoyent plusieurs capitaines. Les Chrestiens y perdirent deux cens quarante chevaliers, 3600. soldats, & environ quinze cens personnes inutiles à la guerre.

Au printemps de l'an mil cinq cens soixante six, Solyman resolut de monter à cheval pour venir en Hongrie, où durant quelques mois y eut divers exploits de guerre, au desavantage des Turcs quelquesfois, sur tout par la valeur du Comte de Salme, qui leur enleva plusieurs places, & tua neuf ou dix mille hommes çà & là. Pour revenche les Turcs eurent par trahison la ville de Iule, quoi exploité, leur armee puissante s'achemina vers Zigeth. Nicolas Comte de Serin, gouverneur de la ville & du chasteau, entendant que l'avantgarde de ceste armee aprochoit, envoya mille pietons & cinq cens chevaux pour la recognoistre. Iceux se porterent si discretement & vaillamment qu'ils surprindrent les Turcs, en tuerent grand nombre, mirent le reste à vau de route, où plusieurs se noyerent, entre autres le chef, pillerent leur camp, revindrent chargez d'or & d'argent, tous à cheval, avec un merveilleux butin de riches pavillons, d'armes & autre bagage. Outreplus ils amenerent huit chameaux, chargez d'argent & de meubles precieux, soixante chevaux de service, cinquante mulets chargez, six charrettes pleines de bastons de guerre, que les soldats ne pouvoyent bonnement porter, ayant chascun d'eux afaire assez à trainer sa part. Tous les gentilshommes entrerent dedans Zigeth en robes d'escarlate passemantees d'or, ou fourrees de martres Zibellines pour la plusspart. Ce fut une des plus belles & profitables victoires que les Chre-

Chrestiens eussent obtenu de long temps sur les Turcs: mais ils ne garderent gueres leur butin. Le dernier iour de Iuillet une nouvelle avãtgarde de nonante mille hõmes, suivis de cent mille autres trois iours apres, aprocha de Zigeth. Le Comte de Serin avoit environ deux mille trois cens hommes de guerre, lesquels firent merveilles en escarmouches & sorties, puis en leur defensive, & au soustenement de deux assaux. La ville ayant esté toute ruinee à coups d'artillerie, le Comte & ce qu'il avoit de reste de combatans se retirerent au chasteau, où ils tindrent bon jusques au septiesme jour de Septembre, que pressez de feux artificiels, dõt les Turcs avoyent embrasé le premier, puis le deuxiesme corps de logis, le Comte empoignãt lors un rõdache, & un cimeterre choisi entre trois autres, dit à ceux qui lors estoyent pres de lui, aucuns desquels garantis & delivrez par rançon, en firent depuis le recit: Asseurez-vous, mes amis, tant que ie pourrai manier ces armes personne ne m'ostera ces clefs (monstrant celles du chasteau) ni l'or que ie porte. Il n'avoit en teste qu'un chapeau de velours enrichi d'un medaillon de grand prix & d'un beau pennache. C'estoit son chapeau nuptial: & fit mettre en la doublure de son pourpoint cent ducats: c'est afin (dit-il) que ces brigands me despouillans ne se plaignent que ie sois un belistre. Prene ma despouille qui pourra quand ie serai mort. I'ai iuré à Dieu de ne me laisser monstrer au doigt par le camp des Turcs. Descendu de sa chambre en la cour, il trouva le reste de ses gens tous armez & les cimeterres nuds es poings, qui l'attendoyent, pour sortir promptement, à cause du feu qui les pressoit. Les ayant acouragez, autant que la briefveté du temps le permettoit, sur tout affectueusement asseuré chascun d'eux de la felicité eternelle, & promis de demeurer avec eux, iusques au dernier souspir, apres avoir par trois fois humblement & ardemment invoqué le Nom de nostre Seigneur Iesus, & baillé son enseigne à Laurent Iuranitsch, il fit ouvrir la porte du chasteau, & descharger promptement un mortier rempli de ferraille, dont quelques Turcs furent mis en pieces, sans differer d'avantage lui & les siens joignẽt les Ianis-

faires sur le pont, ou y eut une furieuse & sanglante mes-lee. Finalement le Comte frapé de deux coups de harquebuze qui n'estoyēt mortels, fut atteint d'un troisies-me par la teste, dont il tomba par terre. Ses gēs environnez de toutes parts, vendirent cherement leurs vies, & furent tuez pres leur chef, apres avoir fait preuve de valeur memorable: quelques uns furent faits prisonniers par les Ianissaires, gens avares & les plus friands de rançons que l'on sçauroit trouver au mōde. Durant & sur la fin de ce conflict, le feu gaigna tellemēt qu'il se print aux pouldres, quoi qu'elles fussent en une voute fort basse. Presques tout le chasteau en fut effroyablemēt renversé, avec un horrible saccagemēt de Ianissaires, dont les morceaux voloyent parmi les pierres la fumee & la flamme de ce terrible embrasemēt. La teste du Comte avoit esté promptement envoyee à Solyman, lequel estoit mort en ses tentes à demi-lieuë loin de Zigeth, trois jours auparavant: neantmoins elle fut plantee devant le pavillon de ce mort, où elle demeura tout le iour, puis envoyee au Bassa de Bude, lequel la commit à certains paysans, qui la porterent au camp de l'Empereur, d'où elle fut transmise en l'abbaye de saincte Helaine, & enterree aupres de la premiere femme & de trois enfans du Comte, aagé au jour de son heureux deces de quarante huit ans, fort regretté de tous pour sa sagesse, vaillance & preudhommie. Telle fut l'issue du siege de Zigeth, ruinee à coups de canon, & par le feu, avec la perte des deux mil trois cens guerriers, & autres personnes en moindre nombre qui estoyent dedans, abandonnez de tout secours humain. Les Turcs y perdirent (par la confession du capitaine des Ianissaires de Bude, lequel attesta en avoir veu les roolles) dixhuit mil hommes de cheval, & sept mille Ianissaires, item force pionniers & autres gens.

Le 7. jour d'Octobre mil cinq cens septante un, le Turc fut desfait sur mer par l'armee de trois confederez, assavoir le Roi d'Espagne, les Venitiens & le Pape. Iean d'Austrie pour Espagne, Sebastian Venier pour Venise, Marc Antoine Colonne pour Rome, furent les chefs de la flotte, composee de vingt deux mille combatans Espa-gnols,

gnols, Italiens, Tudesques, en deux cens galeres & six galeasses. Les Turcs avoyent 222. galeres, quarante fregates, grand nombre de fustes & autres vaisseaux legers, & vingt huit mille combatans. La bataille se donna au goulfe de Lepante, dont la victoire demeura aux Chrestiens, apres un combat furieux, qui dura sept grosses heures. Les Turcs y perdirent pres de vingt mille hommes, cent cinquante galeres prises, quarante mises à fond, & environ cinq mille prisonniers. Vn gentilhomme Venitien dit en l'histoire par lui escrite de ceste bataille navale, que les Turcs y perdirent trente quatre principaux capitaines, six vingts comites de galeres, & vingt cinq mil hommes. Quant aux prisonniers il en conte trois mille huit cens. Les confederez y perdirent huits mil hommes au plus.

Le vingtquatriesme jour d'Octobre mil cinq cens huitante quatre, quelques colonnels & capitaines Turcs entrerent avec dix mil hommes sur les frontieres de Croatie, où ils firent de terribles ravages & emmenerent force prisonniers. Mais quelques Seigneurs du pays, ayans hastivement amassé quelques compagnies, coururent apres voleurs, qu'ils atteignirent bien tost, les chargerent, taillerent en pieces la pluspart, mirent le reste à vau de route, ramenerent les prisonniers & le butin. Sur la fin de l'an 1586. quelques milliers de Turcs furent desfaits par les Chrestiens en bien petit nombre sur les frontieres de Croatie. Les prisonniers furent envoyez à Vienne avec la teste d'un grand Seigneur tué en ceste rencontre. Au mois de Fevrier de l'an cinq cens huitante sept les garnisons pour l'Empereur en Hongrie assaillirent à l'improviste & forcerent le chasteau de Copan, pres d'un lac nommé Balaton, tellement gelé pour lors, qu'on marchoit seurement dessus. Ils y surprindrent trois capitaines & environ mille soldats Turcs, pres de deux cens gentilshommes, quelques artisans & paysans avec septante femmes : emmenerent toutes ces personnes avec cent bons chevaux & un butin de quarante mil escus. Le huitiesme iour d'Aoust suivant, quelques Bassas suivis de cinq mil hommes entrerent sur les terres de l'Empereur, pillerent dix sept vil-

lages & emmenerẽt force prisonniers. Le gouverneur de Canize, accompagné de quelques capitaines des places de la frontiere deçà le Danube, ayans amassé quelques sujets & soldats des garnisons, attendirent ces picoreurs à demi-lieuë pres de Canize, & au poinct du jour les chargerent vivement, en tuerent mille ou douze cens sur la place, leur donnerent tel alarme, qu'ayans prins l'espouvante ils rendoyent leurs cimeterres aux victorieux, ou les jettoyent çà & là, suppliant les larmes aux yeux & avec grands cris, qu'on leur sauvast la vie. Les autres gaignerent les bois & montagnes, ou se fourrerent dans les marests. Leurs chefs furent prins, excepté le Bassa de Zigeth. On emmena treize cens prisonniers, d'entre lesquels plusieurs griefvement blessez moururent tost apres. De ceux qui furent tuez en fuite, ou qui perirent es bois & montagnes, ou qui se noyerent, le nombre fut d'environ huit cens. Les victorieux y gaignerent plus de quinze cens chevaux, ramenerent tous les prisonniers Chrestiens, mis en liberté, & ce qu'on leur avoit pillé fut rendu. Du costé des victorieux n'y eut perte que d'onze soldats, tuez, & se trouva peu de blessez. Tost apres le Bassa de Zigeth, appellé à Constantinople, fut estranglé par le commandement d'Amurath.

L'an 1588. par le mandement du Bassa de Bude quelques Sangiacs & capitaines des garnisons voisines avec leurs troupes, d'enuiron onze mil hommes de pied & de cheval, partirent au commencement d'Octobre d'un lieu nommé Fillec, en intention de ravager en la haute Hongrie. Ayans bruslé un chasteau nommé Sixo, 1700. hommes des garnisons Imperiales leur coururent sus, tuerent 2500. Turcs, entre lesquels se trouverent plusieurs capitaines & la fleur des soldats de toutes leurs places en ces quartiers-là, prindrent force prisonniers, & mirent tout le reste de ceste armee en honteuse desroute. Aucuns ont escrit qu'il y eut six mille Turcs tuez sur le champ, & que les Chrestiens victorieux perdirent trois cens hommes. Toutes les pieces de campagne amenees par les Turcs furent emmenees par les Chrestiens avec six cens chariots chargez de vivres & d'armes. Apres ceste victoire les troupes imperiales coururent le pays ennemi,

ennemi, où ils firent du degast. Puis le Bassa de Bude fut degradé de ses estats, despouillé de ses biens, & mené prisonnier à Constantinople, où l'an suyvant deux jeunes gentilshommes, ausquels il avoit fait quelque extorsion, le tuerent.

I'adjousterai un brief recit, pour closture des exploits de divers chefs de guerre au desavantage des Turcs, depuis le commencement de l'an 1595. jusques à 1600. Les Vaivoides de Moldavie & de VValachie se ruerent sur les Turcs, dont ils firent terrible boucherie, puis avec les Transsilvains fourragerent le plat pays jusques à Andrinople, enleverent beaucoup de petites places aux Turcs, & leur firent de grands dommages. Mahumet III. ayant succedé à Amurath III. voulut ensuyvre les Sultans ses devanciers, & fit de grands apprests contre les Chrestiens. Sur ce le Vaivode de Transsilvanie desfit une armee de 25000. Turcs, partie desquels fuyans furent noyez dans le Danube. Ils perdirent trente pieces d'artillerie. Tost apres une autre armee Turquesque fut desconfite par le Moldave, lequel en suite print, pilla & brusla Nicopoli sur le Danube, & pres de soixante grands basteaux au port, emmenant un butin merveilleux, duquel il fit part au Transsilvain. Le Comte de Mansfeld, pour son premier & dernier exploit contre les Turcs en Hongrie, print la vieille ville de Gran, puis donna bataille le quatriesme jour d'Aoust, en laquelle il desfit l'armee des Turcs venue au secours, & gaigna sur eux une tresbelle victoire, dix jours apres laquelle il deceda fort regretté de tous. Sur la fin du mesme mois le Vaivode de Transsilvanie emporta d'assaut sur les Turcs Lippe forte ville sur les frontieres de Hongrie, & trois jours apres eut le chasteau d'icelle par composition. Environ le 8. jour de Septembre suyvant, il desfit les Turcs en bataille rangee, & leur tua 25000. combatans, print le fort de Tergoviste, chassa Sinam Bassa hors de la VValachie, tailla en pieces son arrieregarde, emporta d'assaut le chasteau de Georgitz, & en eut deux autres par composition. En la haute Hongrie les Chrestiẽs s'emparerent de trois bonnes places, S. Nicolas, Petrine & Vigrade, & en une bataille exterminerent 5000. Turcs, contraignirent les

survivans de se sauver de vistesse avec le Bassa de Bosne leur chef.

Le gouverneur de Zeczn desfit en Ianvier 1596. une armee de Turcs & Tartares. Ceux de la garnison de Lippe donnerent si rude charge au Bassa de Temesvvar, que force lui fut de quitter tout pour se garantir à la course, leur laissant le pillage de septante cinq chariots chargez de grandes richesses qu'il faisoit mener à Belgrade. En ces entrefaites les troupes de l'Empereur surprindrent par escalade Volze, petite ville, tuerent tous les Turcs trouvez en icelle, puis y mirent le féu. Les garnisons de Totta & de Iavarin furét taillees en pieces par les Chrestiens au commencement d'Avril. Huict iours apres ils rompirent & taillerent en pieces un regimen de Turcs, & emmenerent un riche butin. Lippe assiegee & bien secourue se defendit vaillamment, & contraignit l'armee Turquesque de se retirer apres perte notable des meilleurs guerriers & de quelques uns des chefs. D'autre costé les grands fauxbourgs de Temesvvar furent pris, saccagez & bruslez par les Chrestiens, lesquels ils butinerent à leur aise, ayans recoux mille prisonniers destinez à la servitude Turquesque. Le quinziesme de Mai la ville fut assiegee par les Transsilvains, & cependant leurs gens de cheval surprindrent une vilette nommee Plenie, mirent au fil de l'espee les resistans, emmenerent un riche butin que les Ianissaires essayerent r'avoir, mais à leur confusion, car ils furent tous hachez en pieces par les Transsilvains. En ceste course les Turcs perdirent trois mille hommes. Devant Temesvvar fut donnee bataille, en laquelle les Turcs perdirent cinq mille hommes. Les Chrestiens trop foibles pour soustenir une armee de cinquante mille combatans qui aprochoyent pour secourir les assiegez. En Hongrie les Turcs perdirent trois villes. Mais en Septembre le Sultan Mahumet suivi de cent cinquante mille combatans vint assieger Agria ville tres-importante, laquelle au bout de trois semaines lui fut rendue par composition. Le deuxiesme iour d'Octobre y eut bataille à Keretesch, en laquelle les Chrestiens se virent maistres durant quelques heures, ayãs terrassé morts douze mille Turcs. Mais pour s'estre

s'estre amusez à butiner, en lieu de suivre leur victoire, & attraper Mahumet lequel s'enfuyoit tout esperdu, les Turcs se rallierent de tel courage qu'ils tuerent cinq ou six mille Chrestiens, & mirent le reste en desroute. Mahumet se retira soudainement apres en Constantinople.

En l'an 1597. le convoi des Turcs pour Agria fut desfait, trois cens chariots pris, & deux cens hommes de la conduite taillez en pieces par les Chrestiens qui en Iuin petarderent Totta tresforte place,& s'en emparerent, ayans tué la garnison. Incontinent apres ils desfirent le Bassa de Bude,prindrent Pappe,assiegerent Iavarin,puis se retirerent au commencement d'Octobre,à cause du puissant secours qu'y amenoit le Bassa de Bude, lequel reprint Totta, où avint un cas memorable. Celui qui commandoit pour l'Empereur en ceste forteresse,aimant mieux mourir que d'estre prisonnier des Turcs, donna si bon ordre à la sauveté de ses soldats, que tous eschapperent.Il avoit fait accommoder une mine,& attendit que fort grãd nombre d'ennemis fussent mõtez par les bresches dedans le Chasteau. Lors il mit(estant resté seul)le feu à la mine, laquelle fit voler en l'air la moitié de ce Chasteau, & plus de 1500. Turcs avec ce Capitaine, lequel vengea suffisamment sa mort.

L'an 1598. sur la fin de Septembre les Turcs firent tous efforts possibles à assiegeans pour emporter d'assaut une ville de Transsylvanie nommee Varadin, vaillamment defendue par Melchior Reder gentilhomme Silesien. Ils perdirent en ce siege treize mille combatans,& les assiegez treize cens.En contreschange les Chrestiens voulurent assieger Bude: mais ils furent chassez de devant par les pluyes. Ils s'en retirerent sans perte d'hommes, & y tuerent environ quinze cens Turcs. L'annee 1599. se passa presque toute en courses & pillages de convois, en la pluspart desquels les Turcs porterent les coups,nommement au dernier convoi de vivres à Bude, que les Chrestiens gaignerent ayans tué cinq mille Turcs sur la place de combat. Les Tartares ayans esté battus aupres de Comore furent occasiõ que les Chrestiẽs surprindrẽt deux grands basteaux sur le Danube, si chargez de riche

butin, que les moindres soldats eurent chascun à leur part plus de cent cinquante escus.

Ici mettrai-ie fin à ce chapitre des exploits memorables des chefs & soldats Chrestiens es guerres contre les Turcs depuis l'an 1440. iusques à l'an 1600. *Extrait des hist. de Scanderbeg, de Hongrie, d'Alemagne, &c.*

FAMINE memorable.

I'En ramentoi une entre autres, recueillie de nos historiens, le plus succinctemét qu'il m'a esté possible, laissant l'ample discours d'icelle à qui sera disposé d'en faire un livre entier. C'est la famine de Paris, ville capitale du royaume de France. En l'an 1590. le Roi Henri IV. ayant gaigné en un mesme iour deux batailles, l'une à Yvri, en personne, l'autre à Yssoire par ses Lieutenans, resolut d'aprocher de Paris: se rendit maistre des rivieres qui y abordent: n'ayant en son armee que douze mille hómes de pied & trois mille chevaux. Quant aux Parisiens portans armes, ils estoyent six fois autant sous le commandement du Duc de Nemours, lequel faisoit quelques petites sorties, mais rares & en petites troupes, réforcees d'une nouvelle garnison de trois mille Lansquenets. Pour resiouir la populace les prescheurs de Paris s'aviserent de certains expedients, tragiques & comiques. Ils ne cornoyent en leurs chaires que guerre & mort contre quiconque parleroit de paix & d'accord avec le Roi qu'ils mesprisoyent & haissoyent cruellement: dont avint que plusieurs honnestes citadins qui parloyent d'accord furent iettez en la riviere, ou contraints de se tenir cachez.

La farce ou comedie de ces basteleurs fut de procurer que plusieurs Prestres & Moines prindrent les armes entre eux, & en fut faite reveuë sous la charge de G. Rose Evesque de Senlis, & du Prieur des Chartreux. En leur monstre, ils portoyent sur leurs habits des plastrons & cuirasses

cuiraſſes avec des morions en teſte. Spectacle ferial, s'il
en fut oncques: voire ſi les ſpectateurs euſſent eu du
pain à maſcher en regardant les maiſtres iouëurs. Ayans
fait leurs monſtres, pluſieurs bourgeois & habitans de-
manderent la paix: les autres ſi oppoſerent: le corps de
la ville demande avis à la Sorbonne, qui aſſemblez de-
clare aux deputez que Henri de Bourbon eſt Heretique
autheur d'hereſie, notoirement ennemi de l'Egliſe, re-
lapz & excommunié par le ſainct Pere, de droit divin ne
doit eſtre admis au royaume de France, meſmes quand
il obtiendroit exterieurement ſon abſolution, parce qu'il
y a danger evident de feintiſe, perfidie, & de ruine de la
religion Catholique. Que les François ſont tenus & o-
bligez en conſcience, de l'empeſcher de tout leur pou-
voir, quand meſme tout autre legitime ſucceſſeur de la
Couronne viẽdroit à deceder ou remettre ſon droit. Que
tous ſes fauteurs ſont ſuſpects d'hereſie, pernicieux à
l'Eſtat, puniſſables, deſerteurs de la religion, dãnez aux
peines eternelles. Au contraire ceux qui lui reſiſteront
iuſques à la mort remporteront la palme de Martyre.

De ce nombre eſtoit Roſe ſuſmentionné, lequel en un
ſien ſermon dit tout haut aux eſcoutans qu'il leur va-
loit mieux manger leurs enfans que de ſe rẽdre au Roi
de Navarre. Eſtant ſorti de chaire une femme lui de-
manda, lequel de ſes deux enfans (fils & fille) elle man-
geroit le premier. Ce malheureux demeura ſi confus,
s'en alla ſans pouvoir dire mot quelconque à ceſte fem-
me: & apres la reduction de Paris bourrellé de la con-
ſcience de ſes meſchancetez mourut fol & inſenſé. A la
reſponſe de Sorbonne fut iointe puis apres une proceſ-
ſion generale le dernier iour de Mai 1590. où furent por-
tees toutes les reliques de Paris & de S. Denis, avec telle
affluence de peuple, qu'il ne s'en eſtoit point encores fait
de ſemblable. La Nobleſſe liguee qui y aſſiſtoit prote-
ſta de vivre & mourir pour la Ligue contre le Roi, qui ne
vouloit ruiner Paris, mais l'avoir par autres moyens poſ-
ſibles, & cõſerver la capitale de ſon royaume. En fin, quoi
qu'un peu tard les Pariſiens reconurẽt leur faute, de n'a-
voir bien garni la ville de munitiõs & de vivres. Ils vou-
lurẽt y remedier, faiſans une recerche generale des grai-

nes, & contans le nombre des personnes qui estoyent en la ville: pour iuger combien de temps elle pourroit tenir, à raison d'une livre de pain par iour pour chascune personne.

Il se trouva deux cents mille hommes, dont cinquante mille portoyent les armes, & du bled pour les nourrir un mois. Ils conterent aussi l'avoine qui y estoit, pour s'en servir apres à faute de bled, & en trouverent quinze cents muids contenant chascun muids douze septiers.

Et afin que le bled durast plus, & fust despensé au profit des pauvres, ils ordonnerent par le conseil & avis de quelques bourgeois zelez, que l'on choisiroit en chasque quartier de la ville un boulanger, auquel on fourniroit du bled, à raison de quatre escus le septier, pour le vendre en pain aux pauvres, à raison de six blancs la livre. Tyrius, Recteur des Iesuites, pria qu'on exemptast leur college de la visite & recerche des vivres: mais la response qu'on lui fit, le rendit confus. On trouva leans quantité de bleds, & de biscuit pour les nourrir plus d'un an; force chair sallee & seiche pour la mieux garder: si bien qu'ils avoyent plus de vivres que les quatres maisons de Paris. Il n'y eut maison Ecclesiastique (entre autre celle des Capucins) qui ne fut munie de biscuit pour un an. L'argent pour la subvention des pauvres venant à defaillir, & plusieurs commencerent à murmurer & demander que pourroyent estre devenus ces monts d'or & d'argent amassez des confiscations & par infinis autres moyens, dont aucuns particuliers s'estoyent accommodez à la ruine totale d'un nombre innombrable de familles.

Le Cardinal de Gondi, Evesque de Paris, prevenant la sedition qui se formoit, & sachant bien que le mal procedant de l'avarice & des profusions immenses de quelques particuliers, ordonna que les reliques des Eglises de Paris, tant d'or que d'argent seroyent fondues, à condition qu'apres le siege levé, le pris d'icelles seroit restitué par qui & à qui apartiendroit. D'avantage, le Legat du Pape fit tant qu'il tira des coffres de son mai-

maistre bonne somme pour le soulagement de la ville: & l'Ambassadeur d'Espagne promit six vingts escus par iour durant quelques semaines pour estre distribuez aux plus pauvres, tandis que la famine mangeoit la populace de Paris, le Roi ne voulut encliner à l'avis de ceux qui lui conseilloyent de forcer la place. Il en prouvoyoit la ruine totale, par le fer, le feu, le sac, & ne pouvoit imaginer que desolation. Il se rendit maistre de tous les fauxbourgs. Mais les Parisiens aimerent mieux mourir de faim que vivre sous le regne de Henri IV. qui pouvoit les emporter lors aisement: attendu qu'il y avoit un merveilleux estonnement presques par toutes les rues: Ce que ie specifierai apres M. le President de Thou, comme s'ensuit. *Extrait du nonante neufiesme livre de ses histoires.*

Les Parisiens estoyent tout esperdus, à faute de nourriture, les gens de guerre estoyent si foibles qu'à peine pouvoyent ils se soustenir desarmez, tant s'en faloit qu'ils eussent la force de repousser les assaillans. Il n'y avoit plus de chair pour eux: le bon pain leur defailloit.

Les pauvres broutoyent les buissons & arbrisseaux, les racines & herbes naissantes parmi les pierres. Les enfans estoyent nourris d'eau boulie en laquelle les meres mesloyent du son de farine d'avoine, par l'avis de l'Ambassadeur d'Espagne. On trouvoit par les places plus frequentes des marmites pleines de ce potage sans sel & force herbes pour assaisonnement. Ceste chetive nourriture produisit incontinent des sales maladies. Presques tous les enfans ainsi alimentez perirent les ventres blancs & les cuisses enflees: ils mouroyent entassez uns sur autres par les rues & de iour en iour. Spectacle certainement miserable, dont les prescheurs extremement impudens parloyent comme de peu de chose, disant que c'estoyent ames bienheureuses, & par louanges artificieuses eslevoyent au Ciel les personnes mourantes à cause de la religion. On raconte qu'en l'espace de trois mois moururent de faim plusieurs milliers de personnes, du nombre de qui les historiens parlent

diversement. Leurs avis sont divers, & semblent se rapporter à trois temps.

Les trois premiers mois emporterẽt douze mille personnes: les trois suivans trente mille: tout le dernier cõpte, de cent mille, semble comprendre toutes les personnes d'aage bas, moyen & grand. Mais il a esté malaisé de definir ce nombre quelques descriptions que l'on en ait peu faire. A peine peut on trouver ordre en si horrible confusion. Les prescheurs consoloyent leurs auditeurs, les asseurant que le secours du Roi Catholique estoit en voye, les miserables entrez en desespoir es Eglises pour ouir des nouvelles s'en retournoyent en patience & paisible chez eux. Durant leur longue attente, les rues & places de la ville resonnoyent de heurlemens & cris pitoyables des personnes mourantes. Quant aux languissantes de nuict sur le pavé, leurs hauts gemissemens troubloyent le repos des autres dans leurs maisons. Les moins mal acommodez ne mangeoyent pas leur saoul de pain. Au regard du Legat du Pape & de l'Ambassadeur d'Espagne, chascun de leurs domestiques avoit six onces de pain par iour. Les moines passerent plusieurs iours sans pain en quelques convents. Plusieurs particuliers nourrissans des chiens pour gardes aux portes de leurs maisons, s'en virent bien tost destituez par les Lãsquenets qui attrapans finement ces pauvres bestes roigneuses les estrangloyent & devoroyent tout cruds en presence de plusieurs Parisiens. Les peaux & cuirs d'icelles bestes servoyent de delices aux afamez.

Ce qui avint quand les Romains assiegerent Ierusalem, avint aussi au siege de Paris. On y mangea la chair humaine, sur tout celle des enfans morts de faim : dont les prescheurs & gouverneurs de la ville supprimerent le recit, craignans que l'horreur du fait n'esteignit l'ardeur de l'obstination allumee es testes du peuple. Leur bruvage ne fut gueres meilleur que la mangeaille. Car on ne trouvoit rien es cabarets & tavernes que de biere & tisane mal cuites & sans saveur, abondantes es boutiques çà & là. Vn iour l'Ambassadeur d'Espagne ayant fait mention d'une famine soufferte par les Turcs en

certain

certain Chasteau assiegé par les Perses, ils pilerent & redisirent en poudre les os des morts, & les reduisirent en farine dont ils firent du pain. Du commencement les Parisiens abhorrerent ceste invention Espagnole controuvee pour les subjuguer. En fin vaincus par la necessité ils la pratiquerent. A ces maux des pauvres survint la cherté aux riches : car la livre de pain de seigle coustoit un escu, la livre de beurre deux escus, le septier de froment cent escus, le bois de charpenterie des maisons estoit demoli & bruslé : de sorte qu'on ne voyoit que desolations par les rues. Monsieur le President de Thou marque ce trait pour closture de l'horrible famine de Paris, qu'autant de chiens & de chats que les affamez pouvoyent attraper par les rues estoyent deschirez & mangez avidement par ces pauvres enragez de faim, brisans les os à bouches sanglantes. I'oubliois à dire qu'un Parisien ayant aguetté un grand chien & n'ayant peu l'attraper, en fin s'acharnerent : le chien estrangla l'homme & l'eust mangé, si plusieurs autres hommes ne le lui eussent arraché de la gueule.

I'adjousterai quelques lignes d'un autre noble historien qui a escrit de ceste aspre famine. En deux mois & demi les richesses des Parisiens furent prodiguees pour du pain : exceptez les prescheurs, tant Sorbonnistes que les moines bien munitionnez, qui possedoyent en leurs chaires les cœurs de la populace. C'estoit de peur qu'ils ne preschassent pas bien la tolerance de la faim s'ils la sentoyent. Mais les thresors de la Couronne, les Reliques tant estimees, & adorees par ce peuple, les ioyaux, bagues & pendans d'oreilles, & tout ce qu'ils avoyent en delices fut fondu & reduit en monnoye : les raretez de l'hostel de ville & la foi publique mises à neant : les hospitaux pleins de charongnes des morts de faim, les rues bordees de languissans, & pavees d'antomies, les lieux qu'ils tenoyent pour sacrez changez en estables, les chiens & les chevaux faire des querelles à qui les mangeroit, quelques enfans devorez, le Louvre devenu boucherie des

Lansquenets, & la grand sale un gibet. Quand les Parisiens virent les chevaux achevez, que les farines avoyent fait crever premierement les iambes & puis le ventre à trente mille personnes, qu'on se battoit pour le partage des charongnes, des orties, & de choses plus horribles. Les assiegez chassoyent hors la ville en l'armee du Roi par le moyen de leurs conoissances & pour leurs commoditez, grande multitude de femmes & d'enfans, ausquels le Roi ne permit qu'on leur fit offense. Mon noble historien (qui estoit en l'armee Royale) il avoit retiré en une partie de son logis, quatre femmes & dixhuict petis enfans plaisans & beaux, comme enfans de Paris, au retour d'une Cavalcade lui & ceux de sa compagnie trouverent tout mort, & quatre corps inconus qui servoyent de porte au logis. Que tous les matins ils avoyent de tels huissiers à monceaux. Ce que fit le Roi depuis n'appartient à ce chapitre.

FAMINE.

J'Ai oublié d'inserer au 2. volume quelques lignes touchant la famine de Hærlem ville de Hollande, assiegee par les Espagnols l'an mil cinq cens septante trois au mois de Iuin. Impossible fut de l'avictuailler comme il estoit requis, nommement quand elle fut investie par le Duc d'Alve: dont avint en moins d'un mois extreme disette de vivres, les chevaux, chiens, chats, herbes, racines, graisses, cuirs & autres moyens de vivre consumez, dont s'ensuivit une miserable composition, descrite ci apres en un autre tiltre. Voyez du siege de Hærlem l'histoire des pays bas en l'an mil cinq cents septante trois.

Si ie remontoy' bien haut, es siecles precedens l'aage de nos ayeuls, il faudroit parler de la famine en Silesie & Pologne, famine si terrible, que les peres mangeoyent les corps de leurs enfans decedez, & les enfans ceux de leurs peres : mais nostre intention ne butte pas ius-

ques

ques là. Nos deux derniers centenaires ne fournissent que trop de matiere à ma plume.

Francisque Sforce assiegeant Milan, la famine y fut si grande que le boisseau de bled se vendit vingt escus. *Sabellic.liv.*10.*ch*.7.

Les François tenans Gonsalve Agidare enclos dedans Barlette ville de l'Apouille, de si pres, avec telle vigilance & resolution, qu'impossible estoit de porter leans vivres quelconques: les assiegez furent contrains de lever les cuirs de leurs boucliers, pour les faire bouillir & s'en substanter. *Egnace au* 7.*liv.ch* 6.

Il y a pres de 170. ans qu'en Thuringe la famine estouffa tant de personnes, que toutes les voyes de lieux en autres, toutes les places es villes, bourgades & villages, estoyent couvertes de corps morts. En memoire de telle visitation, les boulangers d'Erford, tres-grande ville de Thuringe, cuisent & vendent tous les ans en certain iour prefix, nommé le iour S. Marc, des petis pains, que l'on appelle Marquets, de la rondeur d'un teston, pour ramentevoir à grands & petis qui en achetent, l'avanture de leurs ancestres, qui durant ceste famine ne trouvoyēt morceau de pain qui ne leur coustast pres de demi teston. *Fuchs au* 2.*liv.de ses Instit.medecinales*.

En l'une des dernieres guerres des Genevois cōtre les Venitiens, les habitans de Sardone, Isle adjacente à Liborne, affectionnez à la Republique de Venise, & souvent attaquez par Genes, aimerent mieux endurer tous les maux qu'on sçauroit dire, avant que quitter ce parti. De fait, par une longue espace de temps ils ne virent ni ne tindrent morceau quelconque de pain: qui plus est, ils firent defenses rigoureuses d'en parler, se contentans de laict & de quelque morceau de chair. En fin les Genevois harasserent en tant de sortes ces pauvres insulaires, que destituez de secours ils se rendirent à eux.

Environ l'an mil quatre cens cinquante les paysans de la nouvelle montagne & de Samandrie, abandonnez de tous autres, se monstrerent si courageux, & iusques là tant fideles & affectionnez au service du Despote de Servie leur Seigneur, que l'espace de quatre ans entiers ils defendirent & garderent sa ville capitale nōmee Synde-

rovie, assiegee des Turcs, soustindrent une infinité de mesaises, nommement la famine, qui en fit mourir tres-grand nombre, de sorte qu'on en trouva plusieurs, qui couchez dedans la fiente & les ordures avoyent devant qu'expirer mangé toute la chair de leurs mains. Les survivans acablez de faim, environnez d'un camp de cent mille hommes rendirent la place. *Cuspinian en la vie des Empereurs.*

Marc Antoine Sabellic, lequel mourut l'an 1507. escrit *au 2. livre de ses exemples, chap. 7.* qu'il y eut telle disette en plusieurs endroits de la Romagne & de la marque d'Ancone, nommement de graines, durant les guerres d'Italie, que les pauvres paysans & artisans eurent recours aux racines des arbres & aux herbes, qu'ils sechoyent & piloyent, pour en faire du pain.

Les François adjoints aux Venitiens assiegerent Verone 1516. defendue par Marc Antoine Colonne, Lieutenant de l'Empereur Maximilian premier. La disette y fut telle, que n'ayans plus qu'un peu de legumes, les assiegez se prindrent aux asnes, puis aux chevaux. Et d'autant que les leurs estoyent si maigres & alangouris, qu'ils n'en pouvoyent manger, ils s'afrianderent à ceux des François, qui estoyent chevaux gras & bien refaits. En leurs sorties ils s'efforçoyent tousiours d'en tuer quelques uns, puis en levoyent les pieces, dont ils se glorifioyent comme de quelque grasse & avantageuse picoree, & en faisoyent grand' chere entre eux. *P. Iove en ses histoires d'Italie.*

Rome ayant esté prise d'assaut l'an 1527. le dernier iour d'Avril, le Pape Clement VII. assiegé dedans le Chasteau S. Ange, pour le plus exquis festin qu'il sceust faire aux Cardinaux enclos avec lui, leur presentoit des pieces de chair d'asne. C'estoyent les delices des assiegez, lesquels pressez de famine composerent avec les assiegeans. *P. Iove en la vie de Pompee Colonne.*

Les Alemans & François assiegez dedans Novare par les Venitiens, furent contrains à faute de vivres de manger leurs chevaux. Le vin y estoit failli, de sorte que les Lansquenets qui n'avoyent qu'un peu de pain, dont les bestes refuseroyent manger, & de l'eau, moururent pres-

presques tous. *P. Bembe au deuxiesme livre de l'histoire de Venise.*

Ie retourne en Pologne, pour dire que la famine y retourna, causee par mortalité de gens, l'an 1468. par chaleur & secheresse d'hyver, & par un fleau extraordinaire de rats, qui ayans mangé es mestairies tout le bled & la paille qui s'y trouvoit, s'espandirent en troupes par les champs,& rongerent les racines des bleds avant qu'ils fussent en espi. *M. Cromer au 27. livre de l'histoire de Pologne.*

Vienne en Austriche assiegee par Matthias Roi de Hongrie l'an 1485. destituee de secours,& affligee de famine extreme, durant laquelle ne demeura chien, chat, rat,ni souris en vie, dedans la ville, se rendit au bout de quelques mois. Au commencement du siege y eut eclipse de soleil telle qu'en plein jour & durant icelle on vid grand nombre d'estoiles fixes en leur ciel, comme nous les remarquons en nuict descouverte. Le jour de la reddition y eut tremblement de terre. Ces avertissemens & presages sont rapportez par Bonfinius au fait de l'Empereur Frideric,lequel en lieu de comparoir pour assister à sa principale ville, fit eclipse : & à la mort du Roi Matthias, lequel deceda dedans Vienne le 6. jour de Mars 1490. *En l'histoire de Hongrie, liv. 6. & 7. de la 4. Decade.*

L'an 1569. cent cinquante paysans envoyez par Iean Basilide grand Duc de Moscovie pour travailler au bastiment de certaine forteresse nommee Orlo, destituez de vivres, vindrent à ceste resolution de massacrer neuf hômes de leur troupe,& se nourrir de la chair d'iceux. *Alexandre Guagnin en la description de Moscovie.*

FARDS *condamnez.*

LA sacree verité au 3. chapitre d'Esaie, es Epistres de S. Paul & de S. Pierre, condamne les fards. La modestie & simplicité Chrestienne, si souvent recommandee à toutes personnes, nommément aux femmes & filles, deteste tous ces desguisemens, dont les filles se

glorifient avec tant d'insolence & de vanité, pour ne dire pis, que pour le jourd'hui le desordre semble parvenu jusques au comble. Ie ramentevrai ce que Ierosme *Cardan* marque en son œuvre *de la Subtilité*, au livre intitulé des choses meslees, qu'une femme ayant esté affligee d'un grand mal de teste fort long temps, dont elle mourut en fin, quelques remedes qu'on sceust lui donner: les medecins qui l'avoyent gouvernee furent d'avis de lui ouvrir le test: quoi fait ils y trouverent deux onces de vif argent, subtilement monté par succession de temps au cerveau, pource que tous les jours ceste femme se fardoit & brouilloit le visage. Si c'estoit pour paroir laide ou belle, i'en laisse penser & dire à quiconque lira ceste section. Mais pour l'entretenir un peu plus long temps, ie propose l'avis de trois docteurs en l'Eglise ancienne, touchant la detestation du fard. 1. *Tertullian* sera le premier. En son traité de l'ornement des femmes & filles Chrestiennes, il dit ces mots entre autres, vous qui voulez estre vrayment chastes & pudiques, sçachez qu'il convient fuir & abhorrer tout ce qui vous peut faire convoiter. Chacun sçait que le desir de plaire & faire convoiter sa beauté, est ordinairement l'avantcourse & semonce à lasciveté honteuse. Mais pourquoi servez-vous d'amorce à ce feu? Vous dites vostre pensee estre de fuir pollution, & vous la cerchez! Or ne devons-nous jamais ouvrir la porte aux tentations condamnees, qui par fois vienent jusques à l'effect, ou du moins engendrent beaucoup d'ordures & de confusions en nos ames. Dieu en sa loi ne met point la concupiscence en autre rang que la paillardise, ni ne l'adjuge pas à moins griefve punition: & ne sçauroi penser que quiconque aura esté cause & occasion à un autre de le perdre, puisse demeurer impuni de Dieu. Qui vous void ainsi fardee, & vous desire, se perd par vostre moyen, & travaillé de ceste fureur en sa pensee a desia peché, vous lui ayant servi de cousteau pour meurtrir son ame. Ne sert rien d'alleguer, que vous n'en pouvez mais, & n'estes coulpable en cela: car le tort & le blasme vous demeure tousiours sus, qu'estes l'occasion du mal. Il n'y a femme Chrestienne, qui soit ne qui doive sembler lai-

laide à ſon mari. Lui plait elle pas aſſez quand il l'a choiſie pour ſa femme, ſoit qu'elle lui ait agreé pour ſon viſage, ſoit pour ſes mœurs? Que nulle d'entre vous ne cuide que ſi elle s'abſtenoit de s'attifer & de ſe farder, ſon mari la deſdaigneroit. Car tout honneſte mari veut que ſa femme ſoit chaſte. Sur tout, le Chreſtien ne s'amuſe point à la beauté exterieure de ſa femme. Nous ne prenons pas plaiſir aux vanitez des payens. Quant à l'infidele, ſi ſa femme fidele eſt fardee, il n'en a pas ſi bonne opinion, non plus que les autres payens, qui meſdiſent de nos aſſemblees. Pour qui donc faites vous tant de façons, femme Chreſtienne? Si voſtre mari eſt fidele, il n'y prend point garde: ſi infidele, il vous tient pour impudique en tout ceſt attirail. Affectez vous de plaire à celui qui vous tient pour ſuſpecte ainſi deſguiſee, ou qui meſme ne vous deſire pas telle?

2. Le deuxieſme docteur eſt *Sainct Cyprian*, en ſon traité de l'habillement des vierges, où il dit entre autres choſes : Noſtre devoir nous commande d'avertir non ſeulement les filles & les vefves, mais auſſi les femmes mariees, qu'il ne leur eſt loiſible, en part & ſorte que ce ſoit, de ſe changer & deſguiſer (attendu qu'elles ſont l'œuvre de Dieu) ſoit par onguent jaulne, ſoit par poudre noire ou rouge, ſoit par autre artifice, pour corrompre & desfigurer leur naifveté. Car l'homme & la femme ſont l'image de Dieu. Quoi donc? Où eſt la femme ſi hardie de changer & r'habiller ce que Dieu a fait? Certainement telles outrecuidees s'eſlevẽt contre Dieu meſme, s'efforçant de ſe donner autre forme que celle que le Createur leur a donnee. Comme ſi elles ne ſçavoyent pas bien que cela que nous avons de nature eſt œuvre de Dieu en nous ; & que tout ce que nous en changeons eſt ouvrage & artifice du diable. Vous fardee, ie vous prie, craignez-vous point qu'au jour de la reſurrection voſtre Createur ne vous meſconoiſſe? & qu'aprochant de lui pour avoir le pris de ſes promeſſes il ne vous rebute, diſant comme juge, Ce n'eſt point ici mon œuvre, ce n'eſt pas là noſtre image. Tu as, vous dira-il, fauſſement couloure ta peau, tu t'es fardee, ta figure naturelle eſt corrompue, ton viſage n'eſt plus rien

Vous filles, soyez telles que le Seigneur vostre createur vous a faites. Demeurez telles comme les mains de Dieu vostre pere vous ont façonnees. Que la face qu'il vous a donnee demeure sans estre par vous peinte & corrompue: vostre col & vostre visage soit pur & simple. Ne permettez point qu'on vous perce les aureilles pour des pendans, qu'on serre vos bras de chaines d'or, ni vostre col de carquans precieux, ni vos pieds de passemans d'or. Ne donnez teinture nouvelle à vos cheveux: faites que vos yeux puissent reconoistre & regarder Dieu, qui les vous a ainsi faits & donnez. Fuyez ces festins de nopces lascives, & ces assemblees infectees d'indignes propos, desquelles il est dangereux d'aprocher, pour le mal qui s'y void. Et vous fille, qui voulez estre estimee telle, surmontez ce plaisir mondain d'avoir robe pompeuse: domptez ceste affection vaine de porter joyaux d'or: si vous avez vaincu la chair & le monde. Il parle beaucoup plus rudement en un endroit de ce traité, attribuant aux Anges reprouvez l'invention des fards.

3. Le troisiesme docteur est *S. Ambroise*, lequel disoit au 1. livre composé pour l'instruction des vierges Chrestiennes, qui desiroyent se farder, Quel meilleur juge & plus certain voulez-vous que nous trouvions de vostre laideur, que vous mesmes, puis que ne voulez estre veuës telles que vous estes? Il adjouste en ce mesme livre, qu'il y a danger que le mari voyant sa femme si attentive à desguiser & adulterer sa face (ce sont ses termes) n'en pense mal, la soupçonnant qu'elle s'apreste à corrompre & adulterer sa chasteté: ou bien que la femme falsifiant ainsi sa face, n'aprene à son mari de lui mentir, & fausser sa foi. Ou possible qu'en adulterant & vilenant l'ouvrage de Dieu en soi-mesme par ces matieres estranges, ne donne licence à son mari de se polluer par adultere. Ou en somme que la femme manifestant par le fard que sa laideur lui desplait, n'esmeuve aussi le cœur de son mari à s'en desplaire, pour cercher contentement ailleurs, & se plaire en l'amour d'une estrangere. Voila des presages à craindre: & ce sont jugement de Dieu, qui arrivent assez souvent.

FEMME marine.

VNe femme marine, toute nue, & muette comme un poiſſon qu'elle eſtoit, ayant eſté priſe en un lac de Hollande, y ayant eſté vrai-ſemblablement jettee par quelque tourmente de mer l'an 1403. portee à Haerlem, y fut habillee en femme, & l'acouſtuma-on à manger du pain, du laict & autres viandes. Elle aprint auſſi à filer, & faire autres ſervices domeſtiques. Elle reveroit la croix, & faiſoit toutes les mines & ceremonies qu'elle voyoit faire à ſa maiſtreſſe, à la mode de l'egliſe Romaine. Or demeura-elle muette tout le temps de ſa vie, qui fut aſſez longue. *Extr. de la deſcription de Hollande faite par Louys Guichardin.*

FIEVRES.

Diverſes hiſtoires memorables, touchant maintes ſortes de fievres.

ESTANT allé d'Auſtriche en Hongrie vers un Baron du pays, grand ſeigneur & brave guerrier entre ceux de ſon temps, lors affligé de fievre continue, en m'attendant il fut gouverné comme s'enſuit. La fievre ardante le preſſant il ſe fit porter en une cave fraiche, & pource que le plus fort de la chaleur bouilloit en la teſte, par l'avis de quelques ignorans, on l'acommoda d'un frontal plein de glace conquaſſee menu pour le refraichir. Arrivé la; j'entendis & deſcouvri ſon eſtat tel, que je demeurai comme eſperdu, de voir qu'il euſt ſupporté pluſieurs heures durant ceſte horrible tempeſte de chaleur & froideur extreme le choquer dedans & dehors, ſans avoir rendu l'ame. Car c'eſtoit un corps replet & ſanguin à merveilles. Ie le fis tirer de ce caveau où il eſtoit, jetter au loin ce bandeau de glace, ouvrir la veine, & lui ordonnai medicamens propres, à l'aide deſquels, par une ſpeciale faveur de Dieu, il fut remis au deſſus. *Matthias Cornax au deuxieſme livre du manuel de ſes*

consultations medecinales. chapitre vingt huitiesme.

2. Vn paysan travaillé de fievre continue, & paravant acoustumé à ne boire que de l'eau fraische, en beut à son aise, tost apres avoir esté saigné, & fut gueri, les signes de concoction aparoissans nonobstãt ce bruvage. Le docteur *Amatus*, renommé medecin Portugais raconte *en sa* 4.*Centurie, cur.* 14. qu'appellé par un patient ainsi affligé, auquel le medecin avoit defendu l'eau, contemplant en l'urine du malade les marques de concoction, d'autrepart un appetit insatiable de boire de l'eau fraische, jointe à une speciale noirceur & secheresse de langue, lui permit d'en boire à tirelarigot, comme on dit: dont survint prompt vomissement, & abondante sueur, puis entiere guerison. Le mesme avint à Quirin, facteur de Iean III. Roi de Portugal en la ville d'Anvers. Ce facteur pressé de fievre continue & tresardente, par permission du docteur Amatus beut de l'eau fraische, apres quoi il vomit, & revint au dessus: pour reconoissance de laquelle guerison il donna trois cens ducats à ce medecin, lequel *en sa premiere Centurie, cur.* 3. discourt doctement de ce remede. Mais plusieurs autres doctes medecins sont plus retenus en cest esgard, & rendent bonnes raisons de leurs avis. *P. Forest en l'annotation sur la* 13.*observation du* 1.*livre, où il traite des fievres.*

3. Plusieurs travaillez de fievres ardantes en Italie sont soulagez, buvans de l'eau fraische, & tout leur saoul. I'ai conseillé quelques uns de le faire, lesquels ont esté gueris apres avoir vomi force bile jaune & pourrie, ou fort sué. Ceste permission d'eau fraiche à boire se donne, quand la concoction aparoit es urines, & que nature semble avoir aucunement vaincu la cause du mal. Mais cest allegement est inutile, si les malades ne boyvent tant d'eau fraische, qu'ils soyent contrains de s'en descharger. *Th. Erastus.*

4. Blanche Roncier, damoiselle Provençale affligee de vehemente fievre continue, au 14. jour eut un flux de sang par les narines en telle abondance, qu'en six jours elle rendit plus de douze livres de sang. Ce flux arresté, survint un autre flux de ventre, lequel dura trois semaines, suivi d'assopissement: nonobstant quoi, contre

toute

toute esperance humaine elle retourna en pleine santé. *François Valleriola au quatriesme livre, 8. observation.*

5. M. Antoine Reonard iurisconsulte & iuge d'Aix en Provence, ayant une fille aagee de 8. ans, nommee Catherine, malade de fievre continue iugee mortelle, y fit par les medecins tout ce qui fut possible pour la garantir. Mais nonobstant tous remedes la malade tomba en resverie estrange, sans pouvoir dormir, battue de frequentes paismoisons & defaillances, sans prendre nourriture 8. iours durant, vomissant tout ce que l'on essayoit de lui faire prendre, medicamens ou alimens, au reste mal gouvernee & maintenue. Finalement lors qu'on n'y attendoit que la mort, survint un flux de ventre à ce petit corps qui n'en pouvoit plus, au moyen de quoi elle fut delivree par une speciale bien vueillance de Dieu, contre toute esperance des medecins. *Le mesme en l'observ. 6 du 2. liv.*

6. Il me souvient qu'estant quelquefois malade d'une fievre ardante environ la fin de Iuillet, un mien ami, pour me soulager de la grande chaleur que i'endurois aux mains, me bailla un fort gros & long serpent, lequel ie sentois estre tousiours froid comme glace, encore que iournellement il fust manié entre mes mains, & que passant & repassant par dedans le lict, il peust estre eschaufé. Cela se peut experimenter ordinairement. *I. Grevin au 1. livre des venins, chap* 1. où il propose les raisons naturelles de ceste froidure des serpens, contre l'opinion de Mathiol.

7. Vne dame d'Arles en Provence saisie d'une ardante fievre, dont s'ensuivit noirceur de langue, soif insupportable, grand inquietude, resverie tresfascheuse durant l'espace de trois fois vingtquatre heures, entra en imagination d'estre en travail d'enfant, & à hauts cris fit tous efforts de femme enceinte desireuse de delivrance, avec telle fantasie que perdant toutes forces elle tomba en syncope, dont on eut beaucoup de peine à la soulager, car estant demeuree plusieurs heures sans pouls ne mouvement, chascun pensa qu'elle trespasseroit. Au quatorziesme iour saisie d'un flux de ventre par benefice de nature, & d'abondante sueur,

elle fut guerie contre toute esperance humaine. *François Valleriola en la huictiesme observation du 6. livre.*

8. Certain personnage atteint de fievre ardente entra en telle resverie, qu'il ne cessoit de prier ceux qui le gardoyent qu'on lui permist de se baigner en l'estang qu'il monstroit. C'estoit le planché de sa chambre: asseurant qu'il seroit pleinement gueri incontinent apres ce bain. En fin cela lui fut permis par l'avis de son medecin. S'estant avec grand plaisir veautré & tourné plusieurs fois sur ce planché, se print à dire que l'eau lui touchoit desia les genoux, mais desiroit qu'elle montast bien plus haut. Tost apres, il dit en riant, tout va bien, l'eau m'est montee jusques aux aines. Ainsi ceste eau imaginee, l'ayant (selon qu'il se fantaisioit) atteint à la gorge, il commence à dire d'un visage riant, Ie suis gueri, ie n'ai plus de fievre. De fait la guerison s'ensuivit, par une merveilleuse force de l'imaginative. *Thomas de Veigue en son commentaire sur le chapitre* 84. *de la methode medecinale de Galien.*

9. Baudouin de Ronssey, docte medecin es Pays bas, fait mention d'une femme honneste aagee d'environ 60. ans, servante en la cour du tres-illustre Prince Henri Duc de Brunsuic & de Lunebourg; laquelle fut tourmentee de fievre tierce l'espace de trente ans continuels. L'acces lui duroit à son temps acoustumé trois heures entieres, finissant par une legere sueur, & quelque peu de chaleur. *En sa* 13. *epistre.*

10. Vn jeune homme, gresle & sec, affligé de fievre tierce, visité de son medecin, lequel dit que force lui estoit de faire un voyage, & s'absenter quelque peu de jours, & sur ce prescrivant comme on auroit à le gouverner durant ce temps, s'escria, Ie voi bien que c'est, vous allez loin, pource que vous prevoyez ma mort. Ie vous iure (dit le medecin, lequel en a escrit l'histoire) que i'ai tout autre pensee. Ce nonobstant le malade s'assied sur son lict, demandant sa casaque & ses souliers. Enquis pourquoi? si ie puis me soustenir en pieds, allez où il vous plaira, fit-il. S'estant porté vers une fenestre proche regardant une belle & spacieuse campagne il tombe en syncope. On le reporte en son lict, où s'estant repris il

dit

dit en larmoyant à ſon medecin, Monſieur le docteur, vous ai-ie pas bien dit, que c'eſt fait de moi? Surce il fait appeller ſa femme, ſes domeſtiques & amis, auſquels il dit, Mes amis, ie m'en va mourir: Monſieur le docteur s'en va aux champs pour ne me voir rendre l'ame. Surce le medecin repart, & lui demande, Que me donnerez-vous, ſi ie vous gueri pleinement? Le jeune homme tout eſmeu, Ie vous donnerai tout ce qui vous plaira, dit-il. Le medecin lui ſpecifia tout expres un grand nombre d'eſcus: ce n'eſt gueres, fit le malade: & s'eſtant fait apporter un coffret, lui conta les pieces d'or demandees. Alors le medecin adjouſta, Puis que vous avez fait un trait d'homme vrayement liberal, ie ne bougerai d'aupres de vous, qu'apres que vous aurez eſté aux champs, & que m'aurez apporté des perdris & phaiſans de voſtre chaſſe, que j'emporterai en ma maiſon. Le malade entendant ces paroles s'eſcria qu'il eſtoit gueri. Son medecin deſcouvrant qu'il avoit l'imagination fort vehemente en paroles ſi diverſes & oppoſees comme en meſme inſtant, s'aviſa du moyen de le guerir de ſa fievre tierce. Elle devoit l'attaquer le lendemain environ les dix heures du matin. Le ſoir precedent le medecin s'adreſſant à la femme & aux domeſtiques de ce malade, commanda que toutes les feneſtres de la chambre que l'on ſouloit ouvrir à ſix heures du matin demeuraſſent cloſes juſques à neuf. Suivant ceſte deliberation, les domeſtiques s'abſtindrent tout le matin d'entrer en la chambre du malade, lequel ſur les huit heures s'enquerant de ſa femme quelle heure il eſtoit? Cinq heures vienent de ſonner, reſpondit elle: dormez à voſtre aiſe, & ſe retira. Apres dix heures le malade appellant un ſien ſerviteur qui l'aſſeura d'avoir ouy ſix heures, il demeura quoi juſques à quelque heure apres que ſon medecin ſurvenu l'entretint de quelques propos joyeux, & lui dit, Monſieur, ie vous prie, attendant voſtre acces, esbattons nous ces deux heures à jouër aux cartes. Le malade & le medecin paſſent le temps une heure entiere: la femme ne pouvant plus ſe tenir de rire, le medecin deſcouvrit au malade ce qui avoit eſté reſolu le ſoir precedent, & ſurce le malade entendit que midi eſtoit ſonné, par conſe-

quent heure de son acces pieça passee, fut gueri par tel artifice. *Brudi medecin Portugais au troisiesme livre du regime de vivre des febricitans, chapitre dixhuitiesme.*

12. Plusieurs jeunes hommes robustes malades de fievres tierces, en sont morts pour avoir esté trop couverts, & laissez sans boire, & trop suer sans estre essuyez: voire en peu d'heures, comme de trois, ou environ, durant la chaleur. *Fernel en sa methode generale de la guerison des fievres.*

12. Le mesme Fernel remarque que des enfans nouveau-nez ont apporté du ventre de leurs meres la fievre quarte, & en ont senti plusieurs acces. *Au 14. ch. du 4. liv. de sa pathologie.* Il maintient en ce mesme endroit qu'une fievre quarte ne doit estre estimee exquise & entiere si elle dure jusques à deux ans, & dit n'avoir jamais veu quartenaire battu de ce mal l'espace de neuf ans. Mais il y a d'autres medecins qui lui contredisent, tesmoins les exemples suivans.

13. Vn laboureur demeurant à Steinsvvert au dessus d'Emeric sur le Rhin, eut la fievre quarte l'espace de trente trois ans, & en est mort n'y a pas long temps, au tesmoignage de tous ses voisins. Vrai est que par fois il avoit tresves quelques jours, mais le mal le ratrapoit incontinent. Ceste indisposition l'empescha de se marier. *I. Wier en son recueil d'observations medecinales.*

14. Le Comte de Morual fut combatu de fievre quarte mesme espace de trente trois ans. Devenu vieil, l'ordre de la toison d'or lui ayant esté envoyé par honneur & reconoissance de ses services, il mourut au bout de trois jours. On estime que telle mort provint de joye. Nous avons marqué au 3. tome, chapitre intitulé, *Courage invincible*; que le capitaine Bayard eut la fievre quarte trente ans durant, maugré laquelle il fit merveilles.

15. Le sieur de Role, maistre d'hostel de l'Empereur Maximilian premier, eut la fievre quarte environ dixhuit ans. Icelle l'ayant quitté, devant l'exspiration d'un an entier de son repos il mourut, suivant ce qu'il avoit predit qu'il ne verroit pas la fin de cest an de relasche. *Le mesme VVier au recueil susmentionné.*

mer

16. I'ay marqué en Pierre Antoine Carnage une merveilleuſe revolution de fievre quarte. Elle le ſaiſit la premiere fois au poinct de la premiere heure du jour,& pourſuivit avançant d'heure en heure ſucceſſivement & juſtement: puis elle l'empoigna ſur le poinct de la premiere heure de la nuict,& continua juſques à parachever tout le cours nocturne. Quoi fait elle le ſaiſit la derniere heure du jour,allant à rebours juſques à ce qu'elle atteignit la premiere. En apres elle vint à la derniere heure de la nuict, & continua d'ordre retrograde, mais juſtement juſques à la premiere heure nocturne: puis reprint à la premiere heure du jour juſques à ce qu'elle vinſt à s'eſteindre du tout, ayant atteint ſa periode finale. *Marcel. Donat, medecin Italien au* 14.*chapitre du* 3.*livre de ſes hiſtoires admirables.*

17. Gui Thraſimene, homme docte, duquel Iovianus Pontanus ſe dit avoir eſté auditeur, fut affligé de fievre quarte vingt-quatre ans durant, quelque regime qu'il gardaſt,& quoi qu'il fut temperant en toutes ſortes. *Là meſme.*

18. Ce meſme auteur ramentoit l'hiſtoire marquee par Benivenius de certain architecte nommé Iean, lequel tous les ans au jour de ſa naiſſance ſentoit l'acces d'une fievre, qui lui duroit juſques au 14. jour, ſans paſſer oultre. Devenu vieil,& ne pouvant plus ſouſtenir le choc d'icelle fievre natale, il ſuccomba deſſous l'effort de l'acces, & mourut. *Au chapitre* 84. *du livre où il traite des cauſes ſecrettes des choſes.*

19. Amatus Portugais raconte le meſme de deux autres, l'un deſquels il avoit penſé, qui eut au jour de ſa naiſſance meſmes accidens de fievre que l'an precedent. Il ſemble dire que la fievre ne leur duroit que ce jour-là de toute l'annee. *En ſes annotations ſur la cure* 75.*de la* 7.*centurie.*

20. Iacques Vere de Ferme veſcut pluſieurs annees, en chacune deſquelles à certain jour & moment d'heure il avoit un acces de fievre. Le reſte du temps en eſtoit exempt.

21. Pierre Bonacourſi vieillard decrepit, attaqué d'une fievre quarte en ſouſtint divers aſſauts, & combien que pluſieurs ſignes de vigueur aparuſſent en lui,

neantmoins sur le declin de la maladie il mourut.

22. Bernarducio Bonari de Perouse fut assailli plusieurs fois de fievre qui avoit sa periode de quinzaine en quinzaine un jour seulement, en lieu que d'ordinaire elle est es uns continue, quotidiane, tierce, quarte. Nous en avons marqué des annuelles, ayans eu revolution de plusieurs mois. Celle de Bernarducio avoit deux semaines franches. On en a veu de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept jours de relasche, dont les medecins anciens & modernes disputent amplement. *Marcel. Donat* touche ces histoires *au 14. ch. du 3. liv. de ses recueils memorables.*

23. Thomas de Veigue dit avoir veu un malade de fievre annuelle, un autre de fievre revenant le jour de la naissance d'icelui; & un autre qui tous les ans une fois estoit en fievre trois jours durant & non plus. *Au 2. liv. de son commentaire de la difference des fievres.*

24 Marcel Donat remarque encore au rapport de certain autre medecin, qu'un vieillard fut si rudement affligé d'une fievre ardante qu'en trois jours seulement toute sa chair fondit, son corps tellement desseché qu'il ne lui resta que la peau & les os. *Au livre & chapitre sus specifié.*

26. Vn jeune homme, nommé Achias, de temperature sanguine, fut saisi de fievre octave au commencement de l'hiver. Elle le tint jusques au milieu du printemps. Les acces estoyent manifestes, les periodes de sept jours francs asseurees. Le frisson duroit une heure entiere, la fievre quinze heures sans relasche, au bout desquelles on eust dit que ce n'estoit pas lui, tant il estoit dispost & prompt au travail de son estat de tisseran: au reste sobre, & qui hors fievre ne commettoit point d'exces. Il estoit travaillé d'humeur melancholique, dont finalement il fut garanti & pleinement gueri. *Amatus Portugais en la 75. cure de la septiesme centurie.*

27. Bien me souvient que quelques uns se sont plaints à moi qu'ils sentoyent une fois par chascune semaine un frisson avec acces de fievre. L'an 1555. le neveu de l'Evesque de Grenoble se plaignit à monsieur Saporte & à moi

de ce

qu'un jour en chascun mois il sentoit un acces de fievre, dont il fut gueri par icelui Saporte renommé medecin de nostre temps. *Hector Gibault en son commentaire de la difference des fievres.*

28. I'ai veu homme febricitant l'espace de cinq ans continuellement, qui n'en amaigrissoit point, ni ne discontinuoit de travailler de son estat. *Thomas de Veigue en son comment. de la differ. des fievres.* Quelques uns ont attesté avoir veu des fievres septennales, c. qui revenoyent de sept en sept ans. *P. Forest en l'observation 43. du 3. liv. des fievres.*

29. Vn jeune enfant parti fort matin du logis de son pere demeurant aux champs, pour aller à l'eschole en un village un peu eslongné, rencontra (ce lui fut avis) deux hommes vestus de noir & comme tout cachez, dont il s'effraya si fort, que tremblant & criant à l'aide, il tomba en fievre, durant laquelle & de huit en huit jours ce particulier acces de tremblement de tout le corps & son espouvantable cri lui revenoyent si fort, qu'impossible fut de le garantir, ains apres avoir ainsi langui quelques semaines, il mourut. *A. Benivenius au 63 ch.*

30. André Osiander de Nuremberg, affligé de fievre quarte en sa jeunesse, au temps de son acces estoit agité de telle sorte en son cerveau, qu'il se cuidoit estre en une forest, où des serpens & des bestes sauvages lui couroyent sus. Si son pere aprochoit du lict, ce malade retournoit en son sens, reconoissoit la maison, la chambre, les amis qui le visitoyent, sans apprehension quelconque extraordinaire. Le pere s'eslongnant, l'imagination de la forest le saisissoit comme devant. Ce mal lui dura tout autant que la fievre quatre, laquelle fut longue. *Cardan en son œuvre de la subtilité au ch. des Merveilles.*

Vne femme Hollandoise de Delft, aagee de soixante ans, & febricitante, tomba en syncope, causee par douleur grande au boyau entortillé & deslié, nommé leon, pource qu'il fait plus de tours dedans le ventre que pas un des autres, au milieu desquels il est, vint à jetter & vuider ses excremens par la bouche, le passage d'em-

bas estant estouppé. Sa douleur fut extreme, laquelle est surnommee d'aucuns, *miserere mei*, à cause qu'il semble au malade qu'on lui arrache & rompt les boyaux. Les Grècs l'appellent *Chordapsos*, c'est à dire touchement de chorde, d'autant que l'inflammation grande du boyau, le tend si fort, qu'on le sent au dehors, comme si l'on touchoit une chorde retorse & bien tendre. C'est une rude torture, de laquelle peu de patiens eschappent. Neantmoins la femme susmentionnee, laquelle outreplus avoit vuidé quatre grands vers par la bouche fut guerie entierement & remise au dessus, secourue apres Dieu par M. Pierre Forest, lequel en descrit les remedes en son septiesme livre des fievres, *Observ. quatriesme*, sur laquelle il remarque en ses scholies, que les clysteres frequens sont souverains, selon la force des patiens. *En l'observation septiesme* il fait mention d'un gentilhomme, qui pressé de chaleur extremement vehemente en fievre, tomba en syncope. On lui tenoit sa chambre & les fenestres closes, avec un bon feu. M. Pierre Forest appellé, fit esteindre le feu, ouvrir les fenestres, esvanter la face du malade, & l'arrouser de gouttes d'eau fraische, jettees du bout des doigts, dont il fut soulagé. Mais pource qu'en l'acces de sa fievre, ardante & maligne, il retomboit en syncope, on l'en garantit le frottant par les extermitez. En tout ce septiesme livre, l'auteur susnommé fait mention de plusieurs guerisons d'affligez en diverses fievres de pasmoisons & autres perilleux accidens. Mais pource que les raisons par lui proposees concernent ce qui se rapporte à la prudence des sages medecins, qui considerent ce qu'il ne nous est convenable de toucher, nous ne nous estendrons ci avant en telles recerches, desquelles & de leurs causes & remedes chascun d'eux peut faire des justes volumes sur les nouvelles maladies qui se descouvrent à eux tous les jours.

FIE-

FIEVRES *pestilentielles.*

MOnsieur Pierre Forest traite *en son 6. liv. des fievres,* specialement de quelques unes, qu'il surnomme pestilentielles. Nous en tirerons quelques recits, qui (peut estre ne desagreeront au lecteur. En l'Observation septieme il represente d'une lettre à lui escrite par M. Lievin Sander, medecin Gantois, resident pour lors (à sçavoir l'an 1545.) à Chamberi en Savoye ce qui s'ensuit. I'ai deliberé vous avertir d'une maladie qui regne par-deça, nommee *Trousse-galant*, pource qu'elle trousse & emporte au tombeau les ieunes & plus galantes ou vigoureuses personnes. C'est une fievre pestilentielle procedante d'un sang pituiteux, espais, se pourrissant es veines, laquelle se renforce sur le soir. Les accidens plus ordinaires sont, ou un veiller continuel, qui meine son patient en phrenesie; ou un continuel assopissement, dont la lethargie s'ensuit. Presques ordinairement ceste maladie commence par une grand' douleur de teste, chaleur de reins, lassitude de tout le corps, abondance de vers engendrez de putrefaction, & qui sortent par la bouche avec tel tourment que les malades se plaignent, comme si on les estrangloit. Ceste maladie se terminoit ordinairement le quatorziesme ou l'onziesme iour. Sander s'aidoit fort de la saigne, faisant tirer aux hommes pres de 18. onces, aux femmes 12. onces de sang. Outreplus il employoit les ventouses: puis les autres remedes selon que l'art le requier. M. Pierre Forest qui lors pratiquoit la medecine à Pluviers en Beausse dit qu'en ce temps & lieu où il estoit, nul ne fut atteint de fievre pestilentielle, quoi qu'es iours caniculaires, fors un paysan, lequel ne languit que trois iours, & infecta tellement sa maison, qu'en moins de rien, tous ses domestiques moururent, au nombre de neuf personnes.

Il entre consequemment en la description de ceste violente fievre pestilentielle, laquelle emporta tant de gens en Angleterre, & fut surnommee la Suette, dont

Erasme discourt en une siene lettre à Charles Vtenhove. Le sommaire en est tel. Quand ceste maladie mortelle vint à se monstrer, les medecins n'ayans peu bonnement descouvrir la cause d'icelle, tant de gens en moururent, que le nombre en est comme incroyable, & prenant relasche de saison en autre, se renouvelle & rallume environ l'onziesme jour de Decembre, avec telle violence qu'elle n'espargne personne. Il n'y a mal si horrible que celui-là, ni contagion plus perilleuse: & neantmoins on y void ce bien entremeslé, qu'elle ne tourmente guere long temps les personnes; ains en dedans douze heures ou moins encor, elle trousse & tue son patient, ou le quitte. Son entree est une soudaine sueur, mais ardante & toute de feu, & puante à merveilles. Les ongles sentent un tourment extreme, les aissellés sont si rudement pressees, qu'impossible est au malade de hausser les bras. Si quelqu'un ne peut supporter l'ardeur du mal, & cerche un peu trop le frais, il est estouffé tout soudain. D'autres, endurans au cõtraire trop de chaleur, & ne pouvans y resister, en estoyent incontinent consumez. Le froid toutesfois estoit plus nuisible que le chaud. En fin l'on trouva quelque moyen entre ces extremitez, de sorte que plusieurs atteints de ceste fievre pestilẽtielle furent gueris. Neantmoins jusques à present l'on n'y a point trouvé de remede assez puissant pour s'en garantir. Apres beaucoup d'autres malheurs la Suette deslogea d'Angleterre, & alla voir Norvegue, Danemarch, la Pologne, se faisant conoistre de province en province, & de ville en ville. Quoi fait elle passa le Rhin, se promena presques par toute l'Alemagne, n'ayant pas oublié de visiter à son depart de Pologne les villes de la mer Balthique, comme Dantzick, Lubec, Hambourg, Breme. Descendue finalement à Cologne, courut comme en poste au pays de Iuilliers & de Liege: de là se rẽdit en Brabant, Flandres, Gueldres, Overyssel, & au pays d'Vtrecht. Puis attaqua fierement les frontieres de Hollande, entra dedans Amsterdam, le 27. de Septembre 1529. apres disnee, portee en un brouillaz espais qui lui servoit de carosse, puis se rẽdit en Zelãde, d'où chassee elle s'en retourna en Angleterre, s'y logea & arresta encore quelques annees.

Les

Les Latins appellent Pestes toutes sortes de maux qui touchent & gastent non seulement les animaux, mais aussi les plantes & toutes choses quelconques. Nous disons des traistres que ce sont pestes de la patrie. Les envieux, detracteurs, calomniateurs sont pestes de la societé humaine. L'avarice, l'ambition, les convoitises desreiglees sont les pestes de l'amitié. Les imposteurs & faux docteurs sont & peuvent estre appellez les pestes des bons esprits & des consciences. Ce sont manieres de parler figurees, dont le propre se void en la peste des corps, affliction redoutable entre beaucoup d'autres, au regard de la vie presente seulement. Car le Chrestien visité d'icelle, s'escrie en sa pensee, que mieux lui vaut tomber es mains de Dieu, qu'es mains des hommes, pourautant que les compassions du Pere celeste sont grandes: au contraire l'on n'esprouve que toutes sortes de rigueurs cruelles de la part des hommes inhumains, comme leurs monopoles & leurs guerres en font foi. L'on a veu des pestiferez, devenus furieux par la violence du mal, se precipiter de lieux eslevez en terre, & y exspirer à l'instant. En tous lieux s'en remarquent les exemples. Les tremblemens de terre, les inondations, les orages impetueux de l'air, les bestes cruelles jusques aux moindres, les maladies ordinaires, extraordinaires, lentes, violentes, honteuses, contagieuses; les fouldres, feux, embrasemens & redoutables exterminations des demeures es villes & villages sont les fleaux desquels Dieu se sert pour abaisser l'orgueil des enfans d'Adam, tantost ici, tantost là, selon la profonde sagesse de ses incomprehensibles jugemens. Mais ces maux pour la pluspart avienent rarement, sans estre suivis de peste. Car es tremblemens de terre, s'il se fait quelque ouverture, il en sort bien souvent des vapeurs si puantes qu'elles infectent l'air, & produisent la peste. Es inondations, apres que les eaux douces, ou salees, se sont remises en leurs licts, les poissons demeurez sur le sec se pourrissent, & avec l'eau croupissante s'engendrent des infections du tout contagieuses. Le vent peut engendrer des pestes: car ainsi que l'air se corrompt, si les charongnes pourrissent sur terre, & s'il y a des ma-

rests & eaux dormantes pres des villes, la peste s'y prend ordinairement. A ce propos le docteur Montanus fait mention d'un marest pres de Famagouste en l'isle de Cypre, lequel es grandes chaleurs put si fort qu'il s'en ensuit telle corruption d'air, que les fievres pestilentielles en naissent, & des mortalitez estranges. La corruption de l'air s'augmente aussi par les vapeurs malignes racueillies & aportees de plus loin par les vents : comme du temps de l'historien Thucydide une telle exhalaison fut portee d'Ethiopie jusques en la Grece, où la peste fit un terrible ravage. Pour remede, entre autres le sage Hippocrates, fit allumer force grands feux par tout, & es maisons des parfums & des brasiers de bois odorant : ce qui servit pour rabatre la violence du mal. Des grands poissons morts es lieux maritimes, ou es rivages des eaux douces, & laissez à l'air, engendrent infection, tesmoin celui de Hollande, de longueur & largeur enorme, lequel infecta de peste le village d'Egmont pres duquel il s'estoit assablé. Somme, la peste s'engendre de corruptions diverses d'airs, d'eaux, de terres, d'animaux, d'arbres, de plantes malignes. Elle suit la guerre & la famine. Par fois l'infection en est si grande, qu'elle emporte les malades en demi jour, & l'on atteste qu'en la peste de Milan, qui fut l'an 1524. Le pain frais moisissoit incontinent, & qu'en icelui s'engendroyent des vers en merveilleuse abondance. Les doctes medecins, qui considerent les causes secondes, disputent de diverses choses sur ce sujet : comme, d'où vient que la peste ne s'attache pas à toutes regions & personnes esgalement? pourquoi quelque fois à certaines sortes d'animaux, comme bœufs ou moutons, non point aux hommes? dont avint que l'estrange peste d'Afrique, causee en aparence par le grand nombre de sauterelles noyees en la mer, puis poussees au rivage, tua tant de gens en toute ceste grande partie du monde ? A quelles personnes la peste nuit le plus ? Pourquoi tantost en un climat, puis en un autre, ores sur les gens, ores sur les bestes à quatre pieds, quelquesfois en l'air, ou es eaux? Cela & d'avantage encor leur soit reservé, pour nous en aprendre ce qu'ils pourront.

L'an

L'an mil cinq cens cinquante un, es festes de Pentecoste furent veus en Hollande, specialement en la ville d'Alemar, des troupes de petis insectes ou papillons, si espaisses qu'on ne voyoit point de jour à travers. Les poulets ayans becquetté sur terre ceux qui tomboyent de l'air en bas, furent trouvez morts incontinent apres: ce dit *M. Pierre Forest* es annotations sur la neufiesme observation de son sixiesme livre des fievres. *I. Cardan* escrit au quatriesme livre de la varieté des choses, que demeurant à Basle la peste n'estouffoit autres gens que les Suisses, sans toucher ni aux François ni aux Italiens. Marsille Ficin, philosophe & medecin excellent, predisit aux Florentins ses patriotes l'an 1477. qu'en dedans l'annee suivante ils auroyent la guerre & la peste. Sur la fin d'Avril mil quatre cens septante huit, la guerre les accueillit si soudaine & cruelle, qu'on n'en sçauroit suffisamment exprimer les malheurs. Au mois d'Aoust suivant la peste s'allume de telle furie dedans Florence mesme, que tous les jours (quoi que la pluspart se fussent sauvez aux champs) il mouroit cent cinquante personnes en la ville.

Durant la grand' peste de Delft, en l'an mil cinq cens cinquante sept, un homme des plus robustes, bien habitué, & de tres-bonne constitution, demeurant es faux-bourgs, fut atteint de fievre pestilentielle fort violente, de sorte qu'entré en resverie, il devint furieux. Mal gardé par ceux qui en avoyent charge, & vrai maniaque, il se jette bas du lict & sortant par la porte entre au jardin, passe tout nud à travers une closture de ronces & d'espines aigues, s'escorche la peau, voire la chair vive en maints endroits, puis va se precipiter en un fossé plein d'eau, dont il se desgage, & court par la plaine, où il trouve un deuxiesme fossé plein d'eau sale, tombe sur la poictrine, n'en pouvant plus, & neantmoins gaigne une levee du fossé, sur laquelle il demeure gisant comme mort. Vne pauvre femme se trouvant par rencontre en ceste plaine ou prairie court appeller des paysans là aupres, qui survienent & emportent cest homme respirant, jusques en sa maison & couche, où il rendit l'ame incontinent. Vn autre homme aagé de quarante ans,

malade en l'hospital, pressé de phrenesie, quitte son lict, & va se cacher au jardin, d'où se rendant en lieu fort spacieux, où y avoit abondance d'eau, & mourant de soif, comme il estoit sur le poinct de se jetter dedans, survint le chirurgien de l'hospital, lequel le cerchoit & trouva tout à poinct, & remena en sa couche. Quelque temps apres la frenesie s'apaisa, & combien qu'un charbon pestilent lui eust emporté toute la chair des fesses, neantmoins il fut gueri de tous ses maux, & vescut longuement depuis. Vn cousturier, lequel vivoit encore l'an mil cinq cens huitante neuf, ayant esté frenetique de peste trois semaines durant, quoi qu'un charbon extremement ardant, devant que tomber lui eust bruslé tellement toute la poulpe des fesses, que c'estoit chose hideuse de le voir, toutesfois fut remis en pieds par la diligente cure du chirurgien. *Pierre Forest en l'observation 13. du sixiesme livre.* Le mesme recite en *l'observation vingtiesme* qu'un vittrier de Delfe ne sachant pas que sa femme fut frappee de peste & eust un charbon sous l'aisselle, pource qu'elle alloit & venoit par la maison, vivoit à l'ordinaire, & ne se plaignoit point, ains feignoit se bien porter, s'aprocha d'elle une nuict, & la conut, elle le permettant. Tout soudain il sentit un charbon sous l'aisselle, celui de sa femme disparut, sans aucuns remedes internes ni externes, & lui qui avoit tout tiré le venin de sa femme, mourut maugré tous les medicamens apportez & deuëment appliquez pour le garantir.

Il recite une autre histoire *en la vingt-deuxiesme observation.* Lucas Sasbout, brave jeune homme, aagé de vingt neuf ans, fils unique d'un riche brasseur de biere, s'estant remué de logis avec sa femme, & fouillant en certain buffet, une toile d'araigne lui tomba sur la main, dont sortit une pustule venimeuse. Six mois auparavant, quelques uns estoyent morts de peste en icelle maison, laquelle avoit esté deshabitee depuis, & soigneusement nettoyee, mais les cureurs avoyent oublié de toucher à ce buffet ou armoire, qui estoit sous une cheminee. Du commencement Lucas gratta quelque peu ceste pustule, qui lui cuisoit. La demangeaison s'en-

s'enflamme, il devient pesant & endormi, voire si las & abatu qu'il ne pouvoit se tenir debout. Il commence à trembler & est saisi de fievre pestilentiel'e, vomit à force, sa pustule s'eslargit, fait ulcere & crouste. On appelle un vieil medecin du voisinage, qui le fait saigner au bras de la main saine: dont s'ensuivit que le venin monta de la main malade au bras, & soudain le charbon sortit sous l'aisselle. Tost apres, le malade se sentant fort pressé, le cœur lui palpitant, & de fois à autre tombant en pasmoison, on appella Monsieur Henri Verger, docte medecin de la Haye, & moi, pour le voir. Monsieur Henri censura le vieil medecin de ce qu'il avoit fait saigner son patient au bras sain. Pour excuse il allegua qu'en pleuresie ses maistres procedoyent ainsi: & qu'il estimoit bon de faire le mesme en la peste. Nous essayasmes de radouber ceste faute, par divers moyens & medicamens propres, mais en vain, car le malade, fort regretté de ses amis, mourut deux jours apres. Es *annotations* sur ceste vingt-deuxiesme Observation Monsieur, Pierre Forest allegue une presque pareille faute de saignee en endroit non convenable, remarquee premierement par Amatus Portugais en la premiere Centurie, cure 97 Et adjouste, quant à ceste toile d'araigne, tombee sur la main du jeune homme susmentionné, dont s'ensuivit la peste, que c'est un avertissement à tous de faire nettoyer soigneusement les maisons de toutes ordures, item les meubles de bois & les habillemens sans rien obmettre à quoi les pestiferez ayent touché. Et dit que quelques uns prisent beaucoup les Republiques, qui font brusler tous les meubles des maisons pestiferees, & recompensent des deniers publics les proprietaires de tels meubles. [Autres tienent qu'il faut tenir quelque prudente mesure en ce fait, & font bien nettoyer par tout, sans brusler maisons ni meubles, mais accommoder le tout, en sorte que les survivans puissent en avoir quelque commode usage & soulagement. Qui voudroit suivre l'expedient premier, ce seroit ruiner les Republiques, nommément les mediocres & petites, puis ruiner sans ressource les familles affligees, qui exceptez leurs

meubles, n'ont autre moyen de subsister : la voye des recompenses estant trop mal asseuree en ces derniers temps, pour les raisons que chacun entend assez, n'estant besoin de les specifier d'avantage.] Mais au reste, M. Pierre Forest propose pour confirmation du premier avis touchant les habillemens, une histoire. Que l'an mil cinq cens onze Verone estant gardee par les Alemans (gens qui pour la pluspart redoutent aussi peu la peste qu'une simple fievre, vont visiter leurs compagnons, les touchent, tastent le pouls, & boivent avec eux en leurs chambres & pres de leurs couches,) survint une peste qui estouffa dix mille personnes en peu de temps. Entre autres vingt-cinq Lansquenets perirent par le moyen d'une robe ou casaque fourree. Le premier qui s'accommoda de ceste piece pestiferee mort, un autre s'en vestit, & trespassant la laissa à un tiers acoustré de mesme. Du tiers elle vint au quatriesme, & le tout alla jusques au vingt-cinquiesme. En fin leurs compagnons, moins fols, bruslerent casaque, fourrure & tout, qui ne fit plus de mal. Ie me souviens aussi (dit-il) que sept jeunes enfans moururent de peste hors la ville d'Alcmar en Hollande, par l'inadvertance de leur mere, qui estant allee en Hollande avoit apporté de là quelques hardes d'un sien parent mort de contagion. Les ayant estendus au soleil, les enfans se jouërent autour, dont sortit la vapeur venimeuse qui les tua tous.

FOVLDROYEZ.

LE quatorziesme jour de Iuillet l'an mil cinq cens septante deux, Ierosme Steiger ministre Aleman à Munchberg en Saxe, estant pres d'une fenestre en son logis fut atteint & tué de la fouldre, au grand dueil de sa famille & de tous ses paroissiens soudainement privez d'un excellent serviteur de Dieu. *M. Christofle Schleupner Superintendant des Eglises de la Comté de Mansfeld, en son traité Latin, des quatre manieres de bien prescher, pag. 202.*

L'an

L'an mil deux cens cinquante six, la fouldre tomba sur le grand temple de Misne, & sur celui de Sainct Maurice à Magdeborg. Ce second fut bruslé par le feu. L'an mil quatre cens dixhuict, sur la fin de Iuillet, le temple de Sainct Martin à Misne, fut atteint de la fouldre, qui brisa les cloches. George le Fevre en son journal de Misne. Le seigneur Iules Cæsar de la Scale en sa treziesme exercitation contre Cardan, recite que pres de Cerisoles en Piedmont, un homme pensant se sauver de la fouldre se mit au couvert d'un arbre sur son cheval. L'esclat de fouldre tua l'homme & ne toucha point sa monture. Vn autre esclat de fouldre (ce dit-il, en la mesme exercitation perça l'aureille à un bouvier Piedmontois, sans l'offenser en nulle autre part de son corps, mais il devint tout hebeté & begue de ce coup.

FOY, *ou fidelité des personnes, les unes envers les autres.*

LA vertu nommee Iustice regarde principalement ce qui est digne & indigne, tant es choses, qu'es personnes reprimees ou recompensees. Car elle donne dignes choses aux personnes dignes, non pas aux indignes qu'elle chastie diversement. L'integrité de cœur que nous pouvons appeller foi, c'est à dire, feauté, fidelité, preud'hommie, fondement & apui de justice, est requise en ce fait pour tenir la balance droite. Car si ceste habitude interieure n'est en la personne, encores que ses actions ayent aparence de Iustice, pour cela telle personne ne sera digne du nom de Iuste. Le mot de Foy se prend ici pour ceste disposition de la pensee, sur laquelle (tesmoignee par faits & dits) l'on puisse se reposer, & qui se trouve en l'homme feal & loyal. Quelquefois ce mot signifie une opinion preconceuë de justice, faisant que je me fie en mon prochain, pource que je l'estime homme de bien.

De fait le devoir d'un tel porte, de se maintenir tel en parler & en effect, qu'il soit tenu pour homme conversant en integrité avec chacun. Car encores que par fois ceux parmi lesquels il converse, soyent indignes de gracieux & fidele traitement : lui gardant estroittement sa foi, doit appuyer sa dignité sur un tel avantage. Or combien que la foi paroisse en toutes les deux sortes de justice marquees dés le commencement, neantmoins elle reluit de façõ magnifique en la Iustice distributive, rendant par proportion Geometrique à chacun, selon sa dignité, ce qui lui apartient. Elle est divisee en distribution loyale, agreable, & officieuse, envers toutes sortes de personnes en vocations publiques & particulieres, amis, ennemis, conus, inconus, par communication de biens spirituels, corporels, externes, & fortuits, en quelque sorte que ce soit qu'on les donne, par deliberation manifeste ou cachee. Proposons en quelques histoires de nostre temps & de celui de nos peres.

1. Environ l'an mil quatre cens quinze, Thomas Mocenic estant Duc de Venise, le palais ducal fut fort endommagé du feu. Le conseil avoit long temps auparavant arresté que nul n'eust à proposer en conseil qu'il seroit bon de desmolir le vieil palais ducal, pour en faire un neuf & plus magnifique, à peine de mille ducats d'amende, que payeroit quiconque entreprendroit d'avancer telle proposition. Thomas preferant l'honneur public à son interest particulier, apporta en conseil sous sa robe un sac où estoyent mille ducats bien comptez, puis fit instance pour le bastiment neuf du palais ducal, requerant les magnifiques Seigneurs & Senateurs, que l'arrest contraire fust mis à neant. Les procureurs du bien public, au nombre de trois, alleguent que l'arrest estoit encore en son entier, & demandent l'amende au Duc, lequel de visage ouvert tire son sac, paye comptant, & poursuit tellement sa poincte qu'il fut arresté qu'on demoliroit le vieil palais, pour faire le nouveau, lequel est debout encore à present. Thomas vid commencer & poursuivre l'œuvre, mais il mourut avant qu'en voir le parachevement. *Sabellic au 9. livre de sa 2. Enneade.* Ie ne touche point pour le present à l'illustre

stre

ſtre fidelité des Ducs André Contarin, Ordelaphe Falier, & Michel Maurocene, leſquels au ſiecle precedent n'eſpargnerent biens ni vies pour le ſalut de leur Republique.

2. Apres la mort de Maximilian premier du nom, le grand Roi François & Charles d'Auſtriche petit fils de Maximilian aſpirerent à l'Empire. L'Archeveſque de Mayence & le Duc de Saxe enclinoyent à Charles, l'Archeveſque de Treves à François. Le Pape regardant au bien de ſa chaire pontificale, à cauſe du royaume de Naples, tenoit le parti de France. Les Suiſſes furent priez d'interceder envers les Electeurs pour François. Eux preferans le repos de l'Alemagne leur patrie à toutes autres conſiderations, enclinerent au conſentement des Princes, dont s'enſuivit l'election de Charles. *Sleidan au 1. livre de ſes Commentaires.*

3. Les Genevois finalement abaiſſez par les Venitiens, ſe tournerent de tous coſtez pour ſe garantir. Tandis qu'ils regardoyent la France & le Milannois, les Fregoſes & les Adornes reduiſirent Genes à telle extremité que le peuple courant aux armes jetta hors la ville tous les patrices ou gentils-hommes citadins, crea huit Tribuns du peuple, chaſſa la garniſon Françoiſe, eſleut Duc un teinturier de ſoye, nommé Paul de Nove, lequel puis apres fut pendu & eſtranglé par arreſt du Roi Louys douzieſme, lequel chaſtia par exaction de groſſes amendes les Genevois, s'eſtant rendu maiſtre de leur ville. Or apres que la Lombardie ſe fut ſoumiſe à l'Empereur Charles le Quint, *André Dore*, quittant le parti François & devenu Imperialiſte, afranchit Genes ſa patrie de la peur de guerre & de domination violente, voire comme un ſecond Aratus ou Lycurgus la remit en forme par bonnes loix & ordonnances. Quant au gouvernement Ariſtocratique devenu populaire, ou pluſtoſt abject & contemptible, il le commit à gens vrayement honorables, à cauſe de leur nobleſſe, magnificence & vertu : diviſa le peuple en trente huict bandes, aboliſſant tous les noms factieux, origine & cauſe du renverſement de l'Eſtat. *P. Iove au 26. livre de ſes hiſtoires.*

4. Ie ferai un pas plus avant, puis que l'histoire le vaut. Vn chevalier & vrayment gentil-homme Suisse ayant basti une forteresse sur la riviere d'Arou entendit un jour deux siens fils & heritiers disans l'un à l'autre, qu'apres la mort de leur pere ils se serviroyent de ceste forteresse pour tenir en sujettion tous les pays circonvoisins. Il trencha tout à l'heure l'aile de ceste fiere ambition: car sans deliberer d'avantage, il fit enlever & porter hors de la forteresse tous les meubles y estans, puis apres avoir rudement tancé ces mauvais garçons, les contraignit de mettre eux-mesmes le feu en tous les membres & recoins de la forteresse, & la voir de leurs yeux renversee de fond en comble. Ce que les anciens Suisses ont fait jadis pour secouër le joug de la tyrannie, remettre leur patrie en liberté, de laquelle ils ont jouy jusques à present, est conu de chacun. *Iean Stumpff en l'hist. de Suisses, & Iosias Simler en sa Republique des Suisses.*

5. Hostase, brave soldat, natif de Ravenne, entré le premier dedans Pavie prise d'assaut par l'armee Françoise l'an 1527. obtint pour recompense de sa valeur, reconuë par le sieur de Lautrec, une statue de bronze representant l'Empereur Marc Antonin, laquelle avoit autresfois esté enlevee de Ravenne par les Goths, puis portee & plantee en la grand' place de Pavie. Il y eut grand estrif pour ceste statue, & danger de mutinerie, apaisee par le don des habitans à Hostase d'autant d'or qu'il falut pour une couronne murale, tesmoin de la valeur de ce brave soldat, lequel en fit present à la grand' Eglise de Ravenne, où elle fut apposee avec une magnifique inscription. *Paul Iove au 25. liv de ses histoires.*

6. Le mesme auteur recite, que Rome ayant esté prise par l'armee Imperiale l'an 1527. une pauvre vieille femme ayant compassion de la captivité du Pape Clement VII. enfermé dedans le castel S. Ange, lui portoit quelquesfois des laictues, selon ses petis moyens. Surprise par Philippe Cerbellon & Mendane capitaines Espagnols, ils la firent estrangler. *En la vie de Pompee Colonne Cardinal.*

7. Les Venitiens rudement poursuivis l'an 1509. par les armes du Pape Iules second, de l'Empereur Maximilian

lian I. & du Roi Louys XII. se virent sans villes & sans sujets en terre ferme. Les Trevisans seuls tindrent bon pour Venise ainsi destituee, quoi que leur ville ne fust pas tenable. Et les paysans habituez vers la Brente, riviere renommee, ne peurent estre destournez de l'obeissance des Venitiens, quoi que les Alemans & François leur fissent infinis outrages, jusques à les massacrer. Car jusques au dernier souspir ils continuerent à dire, Vive Venise. *Fr. Guichardin au 8. & 9. liv. des guerres d'Italie.* On a veu mesme resolution es paysans de Picardie, soustenans le parti de France, & des Pays bas pour l'Espagne.

8. Ference Bodo, lieutenant de Iean Sepuse Roi de Hongrie, en la guerre contre Ferdinand, depuis Empereur, fut fait prisonnier en une rencontre, & mené à Ferdinand, qui fit tous efforts pour le tirer à son parti, mais en vain. Ferdinand le print d'une autre main, quoi que Prince debonnaire, & le fit serrer en un cachot, où ce fidele serviteur mourut au bout de quelques mois, aimant mieux pourrir en l'ordure que souiller sa foi. *P. Iove au 28. liv.*

9. Michel Orsag, Palatin de Hongrie, fidele au Roi Matthias, voyant les autres Palatins & seigneurs s'assembler afin de degrader leur souverain, disoit à chacun d'eux en contenance & langage heroique, A quiconque tu verras la couronne sacree sur la teste, fust-ce un bœuf, adore le, tien-le & le revere comme ton sainct Roi. *Bonfinius au 3. liv. de la 4. Decade des histoires de Hongrie.* Que diroit ce Palatin aux parricides des Rois & Princes, & à leurs fauteurs & adherans?

10. Antoine Marie, fils de Robert, general de l'armee Venitienne en la guerre contre Maximilian I. voyant son pere environné d'un bataillon imperial, donne à travers & à toute bride celle part, escarte les plus eschaufez, & ouvre le passage, tellement que Robert eschappa. Antoine demeura prisonnier avec quelques autres en petit nōbre. L'armee Venitienne fit retraite, ayant perdu peu d'hommes. *P. Bembe au 1. liv. de l'hist. de Venise.*

11. Les Florentins ne pouvans porter la domination de Pierre de Medicis, resolurent de le tuer, & poserent embusches sur son retour en carosse de sa me-

ßtairie champestre en la ville. Son fils Laurent averti, comme sur l'heure de ce terrible complot, quoi que fort ieune & encore enfant, print le devant, & par belles paroles fit croire aux attendans, que son pere prenoit autre chemin. Ils laisserent aller l'enfant, & tandis qu'ils couroyent autre part, Pierre se rendit en toute seureté dedans Florence. *M. Brutus au 3.liv.de l'hist.de Florence.*

12. Pierre Grimanni general de la flotte de Venise contre les Turcs, fut degradé & constitué prisonnier. Son fils, Cardinal, lui fit toutes assistances possibles, iusques à supplier la Seigneurie, lui permettre d'entrer en prison pour servir son pere. Icelui ayant esté banni de Venise fut recueilli à Rome par sondit fils, avec tant d'honneur & de bon traitement, qu'il n'est possible de plus, chascun estimant ce pere heureux qui avoit un tel fils. Tost apres Grimanni fut rappellé, fait procureur de S. Marc, puis esleu Duc, apres le trespas de Leonard Lauredan, l'an 1520. *Bapt. Egnace au 5 liv. ch.4.*

13. George Sursax, capitaine Valaisan, pour avoir porté les armes à la solde du Roi de France, fut à la poursuite de Matthieu Schiner Cardinal de Sion, ennemi iuré des François, constitué prisonnier à Fribourg, & n'y attendoit que la grace de Fribourg, comme on parle, asçavoir de perdre la teste. Christine sa fille, qui sollicitoit sa delivrance, fit tant qu'elle obtint du Sautier, ou principal Officier de la ville, permission de deviser un soir avec son pere. Elle fit apporter du meilleur vin en abondance, conviant les gardes à se resiouir & boire ioyeusement: ce qu'ils n'oublierent. Tandis elle vestit de ses habillemens son pere, le mit hors de prison au desceu de ses gardes ensevelis dans le vin & le dormir. Il se sauve en Savoye, où il vescut long temps, & vid les enfans de sa fille Christine, à laquelle le peuple & les seigneurs de Fribourg ne firent mal quelconque, en respect de sa fidelité. Mais les gardes & leur maistre eurent les testes tranchees. *Th. Zuinger au 2.liv. du 18.vol. de son theatre de la vie humaine.*

14. Maurice Duc de Saxe offensé de ce que Charles V. ne vouloit relascher le Landgrave de Hesse son beau-

beaupere, print les armes & poursuivit de telle adresse l'Empereur, qu'il le contraignit de renvoyer libre le Landgrave. *Hist. d'Alemagne.*

15. Le grand Sforce, fort renommé entre les vaillans chefs de guerre depuis deux cens cinquante ans, constitué prisonnier par les calomnies de quelques envieux, en fut delivré par la prudence heroique d'une siene sœur nommee Marguerite, fiancee au capitaine Michelin gouverneur de Tricaric, ville apartenante à deux fils du premier lict de Marguerite. Ceste place assiegee par les troupes de Naples, Michelin demanda composition, pour closture de laquelle plusieurs des principaux de l'armee entrerent sans armes dedans la ville. Marguerite paroit couverte d'un casque en teste, la cuirasse sur le dos & l'espieu au poing, suivie de gens prests à mener les mains: & portant l'espieu à la poictrine du premier, menaça lui & les autres de male mort, si son frere ne lui estoit promptement renvoyé sain & sauf. Ils alleguoyent le passeport de Michelin: mais elle repartit que c'estoit d'elle (comme dame de la ville) qu'il faloit l'obtenir, non pas de Michelin, lequel n'y pouvoit encore rien pretendre. Sforce fut delivré par ce brave exploit: car les parens des prisonniers presserent de sorte le Prince de Tarente mari de la Roine Ieanne, que Sforce leur fut commis & par eux remené à sa sœur, qui leur rendit les prisonniers. *P. Iove en la vie du grand Sforce.*

16. Dominique Cataluse, seigneur de Lesbos, ne voulut iamais se separer de sa femme devenue ladresse, ains lui fit sans discontinuation fidele part de sa table & de son lict. *Fulgose au 6. ch. du 4. liv. de ses exemples memorables.*

17. Vn paysan au royaume de Naples, travaillant en un champ quelque peu eslongné de la mer, descouvre des pyrates Mores, qui ayans promptement mis pied en terre lui enleverent sa femme lors plus proche du rivage. Il court apres, se iette en l'eau, supplie les coursaires de le prendre & emmener avec sa femme. Esmeus de ses cris ils le chargent en une de leurs fustes, & arrivez à Tunis presentent ces deux prisonniers au

Roi, lequel ayant entendu l'histoire, meu de compassion les delivra & print en sa protection, donnant place au mari entre les gardes de son corps. *Fulgose au mesme livre & chapitre.*

18. En la guerre des confederez de Suaube contre les Suisses du temps de Maximilian premier, environ l'an 1500. les Suisses assiegerent de si pres une villette nommee Blumenfeld, que les assiegez demanderent composition qui leur fut octroyee vies sauves, & ce que chascun pourroit emporter sur ses espaules. La femme du gouverneur, prevoyant qu'on feroit quelque mauvais tour à son mari, le chargea commodément sur ses espaules, & sortant ainsi hors la place sauva ce fardeau. *Vrstisius au 6. liv. de l'hist. de Basle.* Du temps de l'Empereur Conrad de Suaube, les femmes de Vinsperg (ausquelles seules avoit esté permis de sortir vie & pudicité sauve, avec tout ce qu'elles pourroyent emporter) chargerent ainsi leurs maris, qui furent tous receus en grace par tel louable moyen. *Hist. d'Alemagne.*

19. Marie sœur de l'Empereur Charles V. mariee à Louys Roi de Hongrie, fut sollicitee par certains courtisans, sous couleur de quelques mescontentemens entre le Roi & elle, aisez à apointer, de trouver bon qu'ils despeschassent le Roi. Elle feignit aprouver ceste entreprise: mais incontinent apres elle descouvrit le tout à son mari, lui fit voir les coniurez, lesquels ne l'ayans trouvé, furẽt le lendemain serrez, confrontez, ramenez à la confession de leur felon attentat, & au nombre de 50. executez à mort. *Ierosme Ziegler en ses hommes illustres, Cranzius au 10. li. de l'hist. de Saxe, ch.* 8. Apres la mort du Roi Louys, Marie retourna vers l'Empereur son frere, & fut gouvernante des pays bas: finalement suivit son frere en Espagne, où elle deceda.

20. L'Empereur Charles cinquiesme, sollicité de diverses personnes à ne point garder la foi promise à Luther venu à VVormes, le renvoya sain & sauf par un herauld, au lieu d'où il estoit parti. Ludovic electeur Palatin, lui servit fidelement en ce fait. Charles enquis d'où lui venoit ce scrupule d'avoir laissé aller Luther? fit response, Que si la foy & l'observation de parole estoit

le estoit bannie du monde, il faudroit la trouver au logis de l'Empereur. *Zenocar. en la vie de Charles V.*

Grand nombre d'histoires de la fidelité des femmes envers leurs maris se presentoit en ce chapitre : mais ayant reservé ce recueil à un autre œuvre piecà commencé , je n'y toucherai point d'avantage pour le present: si ce n'est pour clorre nostre discours d'un exemple trié d'entre plusieurs autres, & comme l'eschantillon d'une piece entiere à ce propos. Claire Cervant, l'une des plus belles & gentiles filles de Bruges en Flandres, promise en mariage à Bernard Valdaure lors aagé de quarante ans & plus, la premiere nuict des nopces aperceut que son mari avoit les cuisses bandees de linges , & que c'estoit un homme atteint de fascheuses maladies. Elle ne l'en desdaigna pourtant. Peu de temps apres il tombe tout à plat de lict, en tel estat que les medecins desesperoyent de sa vie. Elle assistee de sa mere ne bougeoit d'aupres du lict du patient qu'elle servoit: de sorte que six semaines durant elles ne se despouillerent que pour changer de chemise , ne dormoyent la nuict qu'une heure, ou deux au plus, vestues: & la plus part du temps veilloyent sans clorre l'œil. Ceste maladie estoit un cruel & venimeux reliqua de grosse verole, qui avoit estrangement infecté tout ce pauvre corps. Les medecins conseilloyent Claire de ne pas tant manier le malade, ni ne s'en aprocher ainsi pres. Ses parens & familiers estoyent de mesme avis. Les femmes alleguoyent qu'il ne se faloit pas tant tourmenter apres un homme demi mort, & qui avoit l'ame sur le bord des levres: qu'il faloit penser à son salut, aprester une quaisse, un linceul, & marquer la fosse où il faudroit l'enterrer bien tost. Tels discours n'esbranslerent nullement ceste femme, laquelle ayant donné ordre à ce qui concernoit l'ame du malade , vaquoit fort soigneusement apres tout ce qui touchoit la santé du corps , acoustrant elle mesme en la cuisine les bouillons propres pour son malade, les lui faisant humer à ses heures , lui changeant ses linges & linceuls , combien qu'à cause d'un flux de ventre presques continuel , & de plusieurs ulceres, il coulast presques sans cesse de l'ordure trespuante &

qui ne laissoit rien de net autour de ce corps. Outreplus tout le jour elle ne cessoit de monter & descendre, aller & venir, soustenant d'un esprit courageux le corps flouët & delicat, mais qui n'eust gueres subsisté sous tant de travaux, si l'ardante affection qu'elle portoit à son mari, ne l'eust fortifiee. Ainsi Valdaure eschappa ceste fois, les medecins affermans que sa femme l'avoit arraché d'entre les pattes de la mort. Ce respit fut court: car une defluxion ardante de cerveau commençant à tomber par le nez de Valdaure vint à lui ronger le cartilage en dedans. Pour y remedier les medecins ordonnerent certaine pouldre, dont il faloit de fois à autre faire injection sur ceste humeur, à l'aide d'un tuyau de plume, par lequel avec le souffle on poussoit doucement ceste pouldre. Il ne se trouva personne qui voulust prendre si fascheuse peine, chacun en ayant horreur. Mais Claire y satisfit alaigrement, & tous les jours aidee de ses ciseaux, faisoit dextrement la barbe à son mari, lequel avoit les jouës & le menton boutonnez de verole, de maniere que nul barbier ne pouvoit commodément y porter le rasoir, ni ne vouloit. De ceste maladie il tomba en une autre, laquelle lui dura sept ans ou environ. Avec diligence incroyable la femme aprestoit la viande à son mari, quoi qu'elle eust deux servantes de chambre & une fille ja grandette. Outreplus elle lui acommodoit ses tentes & emplastres, manioit, estendoit & bandoit tous les jours les cuisses d'icelui pourries d'ulceres, avec telle promptitude & franchise qu'on eust dit qu'elle touchoit du musc, non pas des puanteurs. Aussi juroit elle que le souffle de son mari, lequel nul n'osoit aprocher à dix pas pres, lui sentoit fort doux. Et comme un jour je lui disoi, qu'il puoit merveilleusement, elle s'en courrouça fort contre moi, disant qu'il avoit une odeur de pommes meures & douces. Durant ceste longue maladie, il faloit de jour en autre faire une grande despense pour alimenter & medicamenter ce corps broyé par tant de maladies, en une maison qui n'avoit revenus quelconques de possessions terriennes, ni d'heritages, en laquelle dés long temps le trafic estoit cessé, & le gain par consequent. Pour y fournir Claire vendit ses bagues precieu-

cieuses, ses riches carquans, ses robes & cotes de grand pris, & un buffet d'argent, sans se soucier de rien, prouveu que son mari fust assisté, se contentant de fort peu, afin que le traitement du malade ne defaillist en rien que ce fust. Ainsi Valdaure, aidé de sa femme loyale, traina sa vie dedans un corps pourri, ou plustost en un sepulchre, l'espace de dix ans accomplis, apres sa premiere maladie. Durant ce temps Claire eut de lui deux enfans, & six autres auparavant, ayant esté vingt ans en ce mesnage, sans iamais sentir atteinte quelconque du mal cõtagieux de son mari, ni avoir gale, pustule, fistule, roigne ou playe quelconque en son corps, non pas mesme aucũ de leurs enfans, les plus sains & nets qu'il estoit possible de voir. Ce qui monstre combien excellente est la vertu & sainćteté des femmes, qui d'amour sincere & de foy entiere (comme il convient aussi) respectent leur maris: & l'on void aussi combien liberalement Dieu les en recompense. Pour retourner à Valdaure, il mourut vieil, ayant longuement langui, ou plustost il sortit du monde deschargé du joug de tant de griefves douleurs: dont sa femme porta tel dueil, que ses plus proches & familiers affermoyent, que jamais jeune, entier, beau, riche mari, ne fut tant pleuré, lamenté & regretté de femme, que Valdaure le fut de la sienne, laquelle detestoit à bon escient ceux qui en lieu de la consoler disoyent que Dieu l'avoit grandement soulagee, & vouloyent lui en faire quelque conjouissance: car elle souhaitoit (s'il eust esté possible) de r'avoir son mari en eschange de cinq enfans qui lui estoyent restez. Et quoi qu'encore jeune, si resolut elle de ne se marier, disant qu'elle ne trouveroit pas un autre Bernard Valdaure. Ie ne parle point ici de pudicité, ni d'integrité de vie, dont Claire fut un illustre exemple. Pour clorre ce discours, apres la sepulture & obseques de son mari, elle fut soigneuse de satisfaire à tout ce qu'il avoit ordonné, comme s'il eust esté en vie, n'alleguant autre raison que celle-ci, Mon mari le m'a commandé. *I. Louys Vives au 2. livre de la femme Chrestienne.*

FOYE *au corps humain.*

COmbien qu'en quelques endroits des volumes precedens j'aye touché quelque chose du foye au corps humain, j'en parlerai ici plus amplement, & en representerai de diverses histoires recueillies du thresor de Iean Schenck de Grafenberg, docteur medecin à Fribourg en Brisgavv.

Erasme atteste que le foye de M. Iean Colet Doyen de S. Paul à Londres fut trouvé velu en quelques endroits. *Au 15. liv. de ses epist.*

Cyriaque Lucius docteur medecin anatomisant un corps trouva le foye rond, moindre que l'ordinaire, montant avec le diaphragme en la poictrine iusques à la mammelle droite. *En ses observations.*

I'ai veu (dit Colombus) un foye attaché au peritoine. *Au 15. liv de son Anatomie.*

Lambert Tulutan medecin d'Anvers & Thomas Comaus chirurgien, declairent par acte public, publié & communiqué par tout, que dans le corps de feu Matthias Ortelius marchant d'Ausbourg demeurant & mort en la ville d'Anvers, ne fut trouvé foye ni ratelle quelconque, l'an 1564. le vingtuniesme iour de Septembre. *Le docteur Schenck en l'observ. 7. du 3 liv. de ses recueils.*

Vne fois i'ai veu deux foyes en un corps humain. *Corneille Gemme, au 2. liv. de l'Art Cyclognomonique.* Il adiouste avoir veu aussi un foye au costé gauche, & la ratelle au costé droit. *Là mesmes.* Autant en disoit un docte Professeur de Padouë, surnommé *Aquapendens*, faisant mention de certain musnier.

Benivenius afferme avoir gueri la saignee de la veine qui tend droit au foye certain Italien, fort affligé d'une douleur vehemente, qui le prenoit depuis le costé droit iusques à l'espaule & à la gorge, dont s'ensuivoit vomissement de bile, hocquet & estranglement presques insupportable. Adiouste aussi, qu'il appliqua sur l'endroit du foye les emplastres mis sur la poictrine du patient, lequel

quel en peu de iours fut remis sus. *Au 75. ch. de son livre des causes cachees es maladies.*

Vn Padouan robuste affligé d'ulcere au foye, fut gueri par certain docte medecin Venitien, lequel contre l'avis de ses compagnons, fit ouvrir par la taillade du rasoir d'un expert chirurgien un endroit de la panse, respondant au foye, dont il sortit du pus en abondance, & de ce soulagement proceda la convalescence du malade, lequel se porta fort bien longues annees depuis. *Ierosme Cap-de Vacque au 23. ch. du 3. liv. de sa pratique.*

Vn autre Padouan, nommé Pigosse, atteint de pareil mal, lequel paroissoit quelque peu entre deux costes, fut traité par le docteur Hercules Saxonia, qui lui fit percer l'aposteme, dont sortit en huit iours la quantité de 12. livres de pus si vehemente & roide, qu'à la premiere fois le visage du chirurgien en fut tout barbouillé. Il porta un tuyau de plomb l'espace d'un an entier en l'ouverture, & fut entierement gueri. *H. Sax. en ses observations envoyees à Schenck.*

Thomas Erastus docte medecin tesmoigne avoir veu à Bologne, en presence des docteurs ses maistres, un hôme ayant un aposteme au foye, qui venant à rompre fut craché en abondance, meslé avec sang, par le patient pressé de la toux. *En la 4. partie de ses disputes touchant les fievres pourries.*

Plusieurs doctes medecins afferment avoir en quelques anatomies trouvé que les apostemes formez es foyes estoyent coulez iusques aux cuisses & aux gras des iambes, dont les raisons sont touchees *en l'observ. 27. du 3. liv. des recueils de Schenck.*

Vne courtisane Venitienne enceinte de huit mois mourut, & fut assez soudain enterree. Les magnifiques Seigneurs se doutans qu'on l'eust tuee de poison, voulurent en sçavoir la verité, & commanderét aux medecins d'appeller un chirurgien, pour aviser à tout. Ils firent deterrer le corps, l'anatomizerét, & ayãs tiré l'enfant entier, non mutilé, ni endõmagé, visiterent le corps de la mere, dont le foye fut trouvé totalemét pourri, & si puant, que force fut à tous de sortir vistement du lieu où se faisoit ceste dissection. L'attestation fut que telle putrefaction

de tout le foye entierement, avoit causé la mort à ceste femme. *George Garner en ses observations.*

Es apostemes de foye se trouvent des pierres noirastres, & de forme comme des petis os. *Rondelet.* La femme d'un advocat Provençal affligee d'un scirrhe ou durillon au foye, tomba en hydropisie, dont s'ensuivit gangrene en la cuisse droite, acompagnee de tresgriefs accidens, comme fievre aiguë, pasmoison, frenesie, hauts cris & douleurs violentes, qui la firent mourir. *Valleriola.* Le mesme dit que sa femme affligee d'hydropisie causee par telle dureté de foye, fut finalement garantie à l'aide de Dieu par les remedes dont elle usa.

Il s'est trouvé des vers aux foyes de plusieurs hommes & femmes, dont Schenck recite quelques histoires en *l'observation 33. de son 3. livre*, des vessies, pleines d'eau. *obs. 34. & 35.* des pierres semblablement, en divers nombre, jusques à vingtcinq au foye de Frideric Cleger marchant Aleman, mort sur le Milannois, la moindre estoit comme une feve, du poids de deux onces. *Observ. 36.* où il en raconte beaucoup d'histoires. Nous parlerons des playes du foye au chapitre des Guerisons remarquables ci apres.

FRERES *se ressemblans.*

IL a esté fait mention au premier volume, sur le tiltre de *Ressemblance* de certains, entre autres de deux gentilshommes d'Avignon, qui avoyent de merveilleux rapports par ensemble. En ceste section je parlerai de deux autres, l'aisné desquels vivant encores n'y a pas dix ans, gentilhomme doué de singuliere pieté, m'a escrit quelquesfois de l'estroitte amitié qu'il portoit à feu son frere, sur le tombeau duquel je fis quelque epigramme à l'instance du survivant. N'ayant peu retrouver sa lettre, je presenterai ce qu'en dit l'auteur ou l'amasseur des histoires apariees, mises en lumiere l'an 1608. Depuis trente ans (dit-il) lon a veu deux freres surnommez Sissonnes, gentilshommes ausquels la Nature avoit esté si fa-

vorable, qu'elle les avoit formez non moins beaux de leurs personnes, que fait naistre d'illustre & acienne famille. L'aisné d'iceux receut nourriture avec le Roi lors qu'il n'estoit que Roi de Navarre, & le puisné fut page du Cardinal de Bourbon. Ces deux jeunes gentils-hommes avoyent telle ressemblance, soit de taille, soit de traits de visage, de meurs & gestes, que bien souvét l'aisné estant contraint durant deux ou trois jours abandonner son maistre, pour quelques afaires, partoit sans prendre congé, substituant son frere pour servir le Roi en qualité de gentilhomme de sa chambre. Dequoi il s'acquitoit si dextrement, que le Roi pensoit estre servi de l'aisné, & l'entretenant de quelques propos secrets, que son seul serviteur absent sçavoit, & non autre, neantmoins le puisné ayant la nature pour protocolle, respondoit si à propos au Roi sur toutes les propositions qu'il lui faisoit, que le Roi croyoit que ce fust l'aisné, lequel rendoit semblables bons offices à son puisné, allant quelquesfois servir en sa place le Cardinal de Bourbon; qui le prenoit pour l'autre. Pour le faire court ils s'entreressembloyent si fort, que deux œufs d'esgale grosseur & longueur n'ont pas tant de convenance. Mais ce qu'on admire encore plus est, qu'estans encore pages avint un jour que l'un ayant esté fouetté de son escuyer, l'on conut que l'autre avoit receu pareil chastiment en mesme iour. Du depuis fut tiree une dent qui faisoit mal à l'un d'iceux, & se trouva qu'à semblable iour & heure l'on en avoit arraché une à son frere. Ie pourroi reciter infinies autres concurrences remarquees entre eux. Mais estans de nostre aage, & gentils-hommes qualifiez, pour avoir vescu en Cour, & parmi le monde, il se trouve peu de François qui ne les ayent veus, du moins conus par reputation. Pourtant ie me deporte d'en parler d'avantage. Au mesme temps y eut deux filles de la maison de la Palisse, Nonnains au convent de Poissy, esquelles l'on a observé mesme conformité & ressemblance qu'es deux freres susnommez. C'est ce qu'en dit celui qui a recueilli les histoires apariees, *au 3.liv.ch.62.*

Amatus Portugais *en la cinquiesme Centurie* de ses observations medecinales, *chapitre 15.* fait mention de deux

moines Augustins, nais en diverses contrees, & d'autre parentage, au reste de mesme aage, temperature, physiognomie, & de naturel merveilleusement semblable. Il en propose un article seulement: c'est qu'en mesme iour ils furent atteins & abatus au lict de griefve pleuresie, & & en mesme iour remis au dessus. *Marcel. Donat; au 6. liv. chap. 3.*

FVREVRS Barbaresques & effroyables, & ce qui en est avenu.

PArlant des Ambassadeurs indignement traitez, j'ai proposé deux histoires de Dracula Prince de Transsylvanie, & de Iean Basilide grand Duc de Moscovie. Ici ie produirai ce que recitent les historiens de ces deux, à ce propos.

Dracula fit une fois assembler tous les faineans, mendians, infirmes, & extremement pauvres de sa principauté, lesquels il recueillit avec beaucoup de ceremonies en un banquet où il ne tint qu'à eux qu'ils ne fissent bonne chere: puis les ayant saoulez & enyvrez, par son commãdement on les environna de grands monceaux de bois sec, auquel on mit le feu, qui en un instãt les saisit, brusla, & reduisit tous en cendres. S'il attrapoit des Turcs, son ordinaire estoit de leur faire escorcher les pieds, lesquels on saloit, puis on amenoit des chevres, pour lescher ces pieds, & par l'aspreté de leurs langues acroistre le tourment. Telles fureurs estoyent ombragees de quelques traits de justice severe, qui le rendoyent encore plus redouté. Vn marchant Florentin fort en peine & crainte d'estre volé, pource qu'il portoit bonne somme d'argent, s'adresse à Dracula, le supplie de prouvoir à sa seureté. Dracula lui commande de poser sa bougette au milieu d'un grand chemin. Le matin venu ce marchant appellé, & enquis combien il y avoit d'argent en sa bougette, specifia le tout jusques à un denier. Dracula l'ayãt esprouvé veritable, lui rendit sa bougette entiere, & le fit cõduire sain & sauf. Sa severité en un pays barbare avoit

tant

tant gaigné ſur tous qu'il n'y avoit contree plus aſſeuree pour les voyagers,au milieu meſmes des grandes foreſts,que la ſiene. Ie marquerai ici un exemple,qui mõſtrera combien il eſtoit redouté des ſiens, enregiſtré par Laonic Chalcondyle. Les Turcs ayans attrapé de nuict un ſoldat, du nombre de ceux qui de la part de Dracula leur avoyent donné un terrible alarme, le menerent au Sultan Mahumet II. lequel lui demanda qui il eſtoit,de quel pays,& d'où il venoit. Ayant reſpondu à ces demãdes-la, Mahumet lui commanda de dire,en quel lieu demeuroit Dracula Prince de Tranſſylvanie. Le ſoldat fit reſponſe ſçavoir cela ſur le doigt, mais qu'il ne l'oſeroit dire,pource qu'il redoutoit trop un tel Prince. On le menace de cruels tourmens & de male mort: à quoi il repartit qu'impoſſible lui eſtoit de rien deſcouvrir touchant cela. Mahumet eſtonné de la conſtance de ce ſoldat,le fit tuer tout à l'heure,diſant, Si ceſt homme avoit la conduite d'une bonne armee, ie m'aſſeure qu'en peu de temps il ſe feroit grand. *Au 9. livre de ſon hiſt. des Turcs.* Depuis ce Prince de Tranſſylvanie ayant eſté aſſez long temps detenu priſonnier par Matthias Corvin Roi de Hongrie,relaſché finalement,continua de faire la guerre aux Turcs,leſquels le tuerent en une rencontre,& envoyerent ſa teſte en Conſtantinople pour treſ-agreable preſent à Mahumet. *Bonfin. au* 10. *liv. de la* 3. *decade des hiſt. de Hongrie.*

Ce n'eſt que jeu des fureurs de Dracula, (quoi que l'on eſtime que c'eſt lui qui pour un iour fit empaler vifs vingt mille Turcs en une ſpacieuſe campagne) à cõparaiſon de celles qui ſe liſent en l'hiſtoire eſtrange de Iean Baſilide grand Duc de Moſcovie, lequel a dominé de noſtre temps,& eſt mort l'an mil cinq cens huictante quatre,ayant veſcu cinquante ſix ans. Ceſte hiſtoire a eſté eſcrite en Latin par Paul Oderborn, qui en trois livres a dit choſes merveilleuſes de ce Duc, entre autres celles qui s'enſuivent.

1. Ie commencerai par le traitement qu'il fit à Magnus auquel il avoit promis la Duché ou principauté de Livonie. Il lui fit boire de ſõ ſang propre meſlé avec certain bruvage de miel: fit tailler en pieces les archers de la

garde d'icelui. Ce pauvre Seigneur ayãt eu les maschoires mi-brisees à coups de poing, pour se respiter de la mort presente, fut contraint se trainer à genoux un demi quart de lieuë, tremblant & gemissant, jusques au pavillon du Moscovite, lequel le traita comme le plus vil esclave qu'on sçauroit acheter, & apres l'avoir vilainemẽt degradé & bafoüé, le laissa aller. Vn Spartiate ou Stoique eust autrement dit & fait.

2. A la façon des marchans il fit trafic & troque de mariages, contraignit les femmes Moscovites, à peine de mort, de prostituer leurs filles nõ mariees à certains jours de l'annee: & de l'infame gain qu'icelles faisoyent de ceste prostitutiõ de leurs corps, ce Moscovite tiroit le plus grand profit, apostant des satellites qui les lui amenoyent pour en abuser, puis les despouiller de leurs riches vestemens & joyaux. D'avantage on tua par son commandement les peres de ces filles, s'ils avoyent dequoi, & par tortures contraignit quelques unes d'icelles à deceler les cachettes où estoyent les richesses de leurs peres.

3. Ayant fait longue guerre aux Tartares ses voisins, eu laquelle il fut tres-malheureux, & apres une despense inestimable contraint par les mutineries & insolences de ses propres Capitaines & soldats faire une honteuse retraite de devant Casan ville si peu forte qu'elle meritoit plustost nom de grand village qu'autrement: tout bouillant de cholere il revient en Moscovie, & couvrant son cruel dessein declaire en pleine assemblee que desormais il ne vouloit autres gardes que de ses propres sujets, & en choisit incontinent deux mille de ceux qu'il jugea propres à l'execution de son maltalent. En premier lieu sa resolution fut de massacrer ceux qui ne l'avoyent pas bien servi en la guerre de Casan, & pour les attraper plus aisement, les convia à un festin magnifique, n'oublians pas les principaux Barons & Capitaines. Il avoit en son voyage de Tartarie remarqué les affections de plusieurs. En ce festin donc il fit asseoir en une table à part ceux qui lui avoyent desconseillé ceste guerre: à chascun d'iceux fit present d'une casaque de veloux noir, pour assister en tant plus brave equipage au festin.

Mais

Mais pour ne donner occasion à personne de s'esfaroucher, il enjoignit aux autres conviez de se vestir de longues robes rouges. On conut tost apres que tout cest equipage estoit une devise de dueil & de sang. Le lendemain, tout le peuple de Moscovv assemblé, par une longue harangue il se plaignit que pour reconoissance de sa douceur, largesse & bonté, l'on l'avoit chargé d'outrages insupportables, & (ce qui n'avoit oncques paravant eu lieu entre les Moscovites) dressé embusches contre sa vie en son propre camp : qu'aucuns de son conseil y avoyét leur part, ausquels il estoit prest de pardonner de bon cœur, s'ils confessoyent franchement leur crime : que le niant il les poursuivroit puis apres à toute rigueur. Incontinent quelques Conseillers & Capitaines aprochét de la chaire haut eslevee en laquelle il estoit assis, & à genoux lui demandent pardon. Sur le champ, sans respect d'amitié ni de dignité, Basilide fit tuer les uns en sa presence, enserrer les autres en cachots puens & horribles, chascun d'eux à part. Quant aux soldats mutinez & autres de leur faction, ceux que l'on attrapa furent trainez en chariots par toutes les places de Moscovv, capitale de Moscovie, tenaillez vifs, estranglez, escartelez, & les pieces jettees au courant de l'eau qui traverse la ville. Cela avint l'an mil cinq cens soixante, selon l'avis d'aucuns, dequoi ie ne puis rien resoudre, Paul Oderborn ne l'ayant marqué: bien dit-il que Basilide ayant tost apres ce massacre assemblé nouvelle armee, & en quelques annees dompté avec grandes pertes de sa part les Tartares de Casan & d'Astracan, Selym Sultan Turc, voulut l'empescher de passer outre, & l'an 1569. envoya une armee de trois cens mille hommes pour reconquerir ceste partie de Tartarie occupee par les Moscovites: mais ce fut un vain effort, & toute ceste grosse masse Turquesque fut accablee sous sa propre pesanteur.

4. Basilide enflé de tant de prosperitez, & non desalteré d'une mer de sang humain espandu en Tartarie, notamment dedans les villes d'Astracan, jetta l'œil sur la Livonie, belle, riche & grande Province, aboutissant du costé d'Orient à la Moscovie, au couchant bornee de la

mer Balthique, vers le Septentrion elle touche la Suede, la Lithuanie & Samogitie, au midi. Les Moscovites entrez en Livonie, y tuerent tous les hommes, femmes & enfans qui se trouverent devant eux en une longueur de pays d'environ cent cinquante lieuës Françoises, & de plus de six vingts lieuës de largeur. L'Empereur Ferdinand essaya de remedier aucunement à telles confusions: mais il ne fit rien, au contraire le Moscovite d'accord avec les Tartares, rentra dedans la Livonie, où la guerre se continua long temps, à cause de la valeureuse resistance que firent les habitans de Revel & Rige, principales villes du pays, quoi que le grand Commandeur & ses chevaliers se fussent soumis à Basilide. L'on ne sçauroit representer qu'en un gros livre expres les fureurs terribles des Moscovites en ceste guerre, où le fer, le feu, le sang parut de toutes parts.

5. Sans descrire les massacres de plusieurs milliers de Livoniens, exterminez par tous les plus cruels supplices qu'une fureur enragee sçauroit inventer, adjoustõs l'exemple d'une bestialité detestable. Basilide s'estant rendu maistre d'une ville nommee Ascherade, livra cinquante jeunes damoiselles & leurs meres à des Capitaines Tartares, & les leur fit violer toutes en sa presence, sans estre esmeu de leurs hautes clameurs qui faisoyent trembler la campagne d'alentour. Cela fit prendre une merveilleuse resolution aux femmes d'une autre ville nommee Vende, assiegee par le Moscovite. L'apprehension qu'elles eurent de tant execrable traitement, les induisit de s'assembler en une Eglise, en laquelle s'estans avec larmes & grands gemissemens humblemẽt recommandees à Dieu, elles ayans apresté force caques de poudres à canon, disposez en lieux propres, & du bois de toutes parts, elles mirent le feu par tout, dont l'Eglise fut renversee de fond en comble, & les femmes bruslees & acablees dedans & dessous les ruines.

6. Entre tres-grande multitude de prisonniers Livoniens, trainez en Moscovie, Basilide en tenoit trois cens septante huict des principaux de Vende, d'Overpole, & de Caconhuse, avec plusieurs femmes & enfans. Ne voulant qu'ils vieillissent en prison, l'an mil cinq cens septã-

te huict il leur fit commandement de se tenir prests, afin d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. Les ayant contemplez, il feint vouloir les delivrer de captivité, fait demander à chascun s'ils desirent retourner chez eux en Livonie. Tous respondent que s'il plait au grand Duc leur donner congé, volontiers ils se retireront en leurs maisons. Ceste parole fut l'arrest de leur mort, comme s'ils eussent commis crime de leze Majesté, preferans leur patrie à la Moscovie. Ils sont donc condamnez tous & toutes à perdre les vies. Les femmes vefves, les orphelins, les vieillards, les jeunes enfans, les femmes & les filles commencent à lamenter & pleurer chaudement: au contraire Basilide riant à gorge desployee, les fit mener hors la ville, où ils furent cruellement massacrez, les filles ayans esté preallablemét violees. La forme & maniere de ce massacre fut telle. Sur le fleuve & marest de la Neglinne fut dressé un petit pont, sur lequel se tenoit debout un cruel bourreau; lequel d'une massue de fer donnoit si rude coup sur la teste d'un chascun de ces innocens, qui paravant avoyent devotement recómandé leurs ames à Dieu, qu'on les voyoit incontinent tomber morts dans le courát de l'eau qui les engloutissoit. Ceux que le coup de massue n'avoit pas escrasez du tout perissoyent dans le fleuve. Basilide acompagné lors de Iuan & Fedron (c. Iean & Theodore) ses fils, ne bougea tout le iour de la place du massacre. Fedron, depuis grand Duc, ne voulut assister à ce spectacle, mais suivi d'un grand Seigneur Moscovite, nommé Mikyta Romanovice, se retira dedans la ville. Il se trouva entre les prisonniers des filles de race Alemáde, pour la rançon desquelles on offrit grosse somme d'argent à Basilide, afamé de telle viande. Mais pour lors la cruauté surmonta l'avarice. Ce qui occasionna les filles de faire le proces à ce prince, l'appellant le plus cruel, perfide, & meschant du monde, & implorant à haute voix la vengeance de Dieu contre ce furieux. Ce fut de l'huile au feu: car le Duc fit devát elles noyer une partie des autres prisonniers, torturer & deschirer nóbre d'autres, lesquels estoyent acouragez à la mort par ces filles, liees puis apres pieds & mains par les bourreaux à des ais si serré, qu'elles ne pouvoyent

remuer bras ni jambes, le reste de leurs corps nuds exposez aux cruels coups d'escourgees, dont elles furent escorchees & deschirees à diverses reprises. Or d'autant qu'elles ne cessoyent de demander vengeance à Dieu protecteur des innocens, de recommander leurs ames à Iesus Christ, en le remerciant de la grace qu'il leur faisoit, les fortifiant parmi tant de douleurs, Basilide leur fit couper les langues, finalement elles furent transpercees de broches ardantes, & ainsi rendirent les ames à leur Sauveur. Leurs corps furent reduits en cendres jettees en la Neglinne, où les prisonniers restans furent amenez, esgorgez comme pauvres agneaux, & precipitez en l'eau.

7. Apres cela, sous ombre d'un traité de paix, Basilide afina Sigismond Roi de Pologne, lui enlevant avec une armee de 300000. hommes une ville frontiere nommee Pelocie couvrant la grand' Duché de Lithuanie, laquelle il saccagea, quoi que rendue par composition, & fit noyer en la Tane tous les Iuifs, qui ne voulurent recevoir baptesme. Puis il se print aux Suedes, ravagea leur pays, tua, brusla, hommes & villages avec une armee de deux cens mille chevaux. Mais les Suedes firent lors de beaux exploits, & donnerent tellement la chasse à ces pillards, que le quart de ce grand nombre ne revid plus la Moscovie, une part ayant esté noyee en la retraite. Basilide apres tant de courses, n'ayant plus ce lui sembloit, d'ennemis à battre dehors se remit au vieil mestier, de faire du mal en la maison. Il ne pouvoit supporter qu'on l'accusast d'avoir mis tous les afaires publics en desroute. Le premier qui en fut acablé se nomme Demetrius Ochinin, des premiers aupres du Duc, auquel il osta tous moyés & la vie aussi, chargé du crime de leze Majesté, pour n'avoir beu & vuidé tout d'un traict la coupe que le Duc lui avoit presenté tout d'un traict.

8. Pource que grands & petis murmuroyét de la mort de Demetrius, si furieusement exterminé. Basilide voulut d'heure rabatre le coup, & se faire voye à nouvelles vengeances. Vn iour il assemble son conseil, declaire son intention estre de se faire moine, recommãde la Moscovie & ses deux fils aux conseillers d'Estat, se transporte

en l'Abbaye de Slobode suivi des principaux de sa cour, lesquels tost apres il envoye despouillez & nuds vers le Pape de Moscovie avec lettres contenantes un adieu, avec declaration qu'il estoit sur le poinct de faire retraite en l'un des bouts de sa Duché, resolu de ne plus retourner vers des traistres qui cerchoyent les moyens de commander à leur Prince, voire de le despouiller de ses biés & de sa vie. Ce bruit espandu, & tout le peuple esperdu, les principaux, en lieu de prouvoir à l'Estat, deputerent trois Ecclesiastiques & quatre Politiques, pour aller querir ce moine. Il les escoute, rabrouë & tance asprement, les appelle traistres & perfides, se fait tenir, prier & supplier de revenir. Proteste de n'en faire rien si tous les Moscovites ne s'adstreignoyent par serment nouveau de ne s'opposer jamais à chose aucune que leur Prince dist & fist. Ces beaux deputez lui en firent promesse expresse au nom de tous : lui se voyant plus à cheval que jamais, retourne; est receu avec aplaudissement, renforce ses gardes de deux mille mousquetaires, range en une bande à part ceux qui lui estoyent suspects, resolu de les exterminer, ou de les escarter si loin qu'on ne les verroit jamais plus en Moscovie. La porte lui estant ouverte pour commander à baguette, dominer absoluement, & avec moins de recerche que les Sultans Turcs, il tint boucherie ouverte de miserables Moscovites, grands & petis, comme les histoires suivantes le monstreront.

9. Le Prince de Rostovie, ne pensant qu'à dire ses heures en une Eglise, fut fait prisonnier de la part de Basilide, enchainé, decapité, son corps jetté dedans la riviere nommee Volga. Lors que Sigismond Roi de Pologne vint avec une puissante armee es campagnes de Radoschovie, Basilide envoya dire à Iean Petrovice grand Palatin de Moscovie, accusé de trahison, qu'il eust à comparoir en personne devant lui en la ville de Moscovv. Arrivé, commandement lui est fait de se laisser vestir de la robe du Duc, puis monter en sa chaire, la couronne en teste, & le sceptre en la main. Ce pauvre Palatin, tout trẽblant & sanglottant, obeit. Basilide lui dit alors, Dieu

vous gard, invincible Empereur de Russie; ie vous ai finalement fait monter en ce throne souverain, par vous tãt recerché: mais vostre domination sera de courte duree. Sur ce mot il lance un javelot au miserable vieillard, de telle violence qu'il le perce de part en part. Alors les gardes se ruent sur le corps panthelant, & le hachẽt en pieces. Tout son bien fut pillé. Basilide fit enserrer en des cages de bois trois cens serviteurs domestiques du Palatin, & l'on posa tout à l'environ dessus & dessous force pouldres, ausquelles le feu mis tous ces prisonniers furent bruslez en un instant. La femme enceinte & filles non mariees du Palatin furent violees par les gardes de Basilide, puis taillees en pieces.

10. Cæsarin du Dusbrovv son Chancelier, fut payé de mesme ou non guere meilleure monnoye que Petrovice. Car accusé de paresse, en ce qu'à l'un des voyages en Livonie, il avoit fait marcher l'artillerie un peu trop tard, il fut condamné & cruellement executé à mort avec deux siens fils. L'aisné fut esquartelé vif, si promptement, que Basilide transporté de ioye, & riant à gorge desployee admiroit la diligẽce de ses bourreaux: à quoi aussi tous les assistans, malheureux esclaves, sembloyent prendre plaisir. Aussi n'estoit-il loisible à qui que ce fust, de faire mine quelconque d'improuver chose aucune que fist & dist ce grãd Duc: car il n'y alloit que de la vie, pour quiconque entreprenoit d'en parler autrement que par la flatteuse approbation. (Aussi ces chetifs Moscovites en vindrent finalement là, que ce fut un langage ordinaire parmi eux en tous evenemens, Tout ce que Dieu & le grand Duc fait est bon. La volonté de Dieu & la volonté du grand Duc soit faite. Par effects ils ratifierent tels blasphemes.)

11. Aussi tenoit-il à gages force espions & rapporteurs, qui s'enqueroyent soigneusement de tout ce qui se disoit du Prince, entre les femmes mesmes. Si quelqu'une trop prompte à parler, ou par quelque desdain taxoit tãt soit peu les deportemẽs du Prince, on l'amenoit au chasteau d'icelui, où elle estoit violee, puis estranglee. Il en fit pendre mortes quelques unes ainsi traitees au planché & droit sur les tables esquelles leurs maris prenoyent

noyent leur repas ordinaire du matin & du soir, & avoit-on beaucoup de peine à obtenir de lui permission de faire ensevelir les corps si puans qu'impossible estoit de subsister aupres : Tandis que les corps demeuroyent ainsi pendus, les maris n'eussent osé repaistre ailleurs : autrement, & descouverts, ils estoyent exterminez par supplices plus cruels & honteux. Quand Basilide allant par pays rencontroit quelques honorables dames, il les contraignoit de se despouiller nues, & se tenir en pieds debout sur les neiges presques tousiours hautes en ses pays-la, iusques à ce que tout son train fust passé.

12. Tant d'indignitez esmeurent quelques barons & gentilshommes Moscovites à le supplier de mettre quelque fin à tant de rigueurs, lui ramentevant leurs fideles services & l'equité de ceste requeste. L'apointement fut leur ruine: car on leur dressa tant d'embusches, que sans excepter aucun tous furent tuez les uns apres les autres.

13. Outre tant de fureurs il delibera de saccager les habitans de Novograd, de Plescovv, de Thasere & de Nerve, y procedant à force d'armes. Entré soudain avec gens au territoire de Novograd, il s'empara de plusieurs chasteaux, fourragea & desola tout le plat pays. Les bourreaux marcherent devant, qui donnerent l'espouvante terrible aux habitans de la ville, lesquels s'enfuirent dedans les Eglises, crians à Dieu misericorde, bannie d'entre les hommes. Les massacreurs Moscovites & Tartares assemblez commencent leur damnable execution, sans espargner sexe ni aage quelconque. Les hommes & les bestes y furent hachez en pieces, les filles violees, les petis enfans transpercez à coups de picques & hallebardes, les maisõs pillees & bruslees, les meres noyees avec leurs petis, sans qu'õ voulust leur permettre de prier Dieu: les principaux de la ville pẽdus & estrãglez à leurs fenestres, puis iettez morts sur le pavé. Quãt aux Senateurs on les enferma & esgorgea tous en la maison de ville, avec leurs officiers. Les corps des estranglez trainez & iettez en la riviere. Les autels ne garantirent point les Prestres, tuez par les massacreurs. L'Evesque fut espargné, leql (cuidãt

adoucir celui auquel il devoit en ceste calamité publique faire le proces & l'adjourner à briefs iours devant Dieu, puis mourir courageusement avecques son troupeau si cruellement devoré) convia le Duc à banquetter au logis Episcopal. Basilide s'y acheminant enjoignit à ses satellites d'achever ce qui restoit de Prestres à Novograd, tandis qu'il disneroit, & de piller entieremẽt toutes les Eglises. Aussi tost fait que commandé. D'autre part Basilide pour recompenser son hoste le mit en chemise, & lui fit present de Prestres tuez. La femme de cest Evesque estoit morte quelques iours auparavant: (car es Eglises Grecques le mariage est permis aux Evesques & autres Ecclesiastiques) ce qu'entendu par Basilide il fit amener une jument, & dit à ce pauvre hoste, Monsieur l'Evesque, desormais voici vostre compagne: vos Prestres viendront aux nopces, & lui donnerõt ses estreines. Outreplus, il commanda qu'on l'appliquast à la torture pour dire où estoyent les thresors des Eglises: puis on l'habilla en criminel, & apres avoir esté promené sur la jument, hué & sifflé par toutes les rues de la ville, un bourreau lui coupa la gorge. Outre beaucoup d'entre le menu peuple trãspercez à coups d'esperõs & escrasez dedans les fanges, il y eut deux mille sept cens septante hommes mis à mort diverse & cruelle dedans Novograd, au grand estonnement des habitans de Moscovv, qui en menerent grand dueil.

14. Tost apres la peste assaillit ceux qui estoyent restez à Novograd, où les pauvres se trouverent reduits à telle extremité qu'ils vescurent long temps de chair humaine des corps tuez. Basilide recercha ces miserables anthropophages, qui furẽt esquartellez & les pieces iettees en la riviere. Les villes de Nerve, Plescovv & Thrasere eurent mesme cruel traitement de toutes sortes de fureurs contre les biens, la vie, l'honneur d'hommes, d'enfans, de filles, de femmes torturees sans compassion pour deceler l'argent & les autres biens de leurs maris. On cõtraignit les espoux de recevoir pour femmes leurs fiancees, qui avoyent esté violees par les massacreurs.

15. Basilide non saoul de tant de sang, de carnage, de vilenies, de saccagemens, d'embrasemens, assis dedans l'ordu-

l'ordure & sur les cendres de tant de pays, quitte la populace, se rue sur Ophanaze Lozevic premier secretaire d'estat, son grand conseiller, & si affidé que jamais il ne prenoit medicament que de la main de Lozevic, qu'il avoit cheri durant plusieurs annees. Il est accusé d'avoir averti ceux de Thasere de leur ruine prochaine, constitué prisonnier, battu de verges depuis la teste jusques à la plante des pieds: quoi fait on lui rompit les mains & les cuisses, puis devant tout le peuple il fut esgorgé & son corps empalé. Ses fils, parens & alliez passerent le pas, les fauteurs de tant de confusions disans que de la maison d'un traistre ne faloit laisser aucun survivant.

16. Retiré en la ville de Moscovv, on dressa en la grand'place dixhuit eschafauts, & autant de gibets, au grand estonnement des habitans. Tost apres, on apporta divers instrumens nouveaux de tortures, feux sont allumez, & des chaudieres remplies d'eau mises aupres. Basilide se presente incontinent, environné d'une grosse troupe de bourreaux, se saisit des places d'alentour, y pose fortes gardes, pour asseurer ses executions. Cela se dressa par un jour de Dimanche, pour voiler tant de malheurs d'aparence de devotion. Avant que passer outre il banqueta le peuple es porches publics, & les conseillers de la ville en leur hostel commun, deliberé de les y empoisonner tous. Les conviez de part & d'autre n'estoyent guere eschaufez à se trouver en telle feste, & maints artifices furent lors employez, pour attirer uns & autres au piege : aux paroles & promesses de tout gracieux traitement on adjousta l'eslargissement prompt de deux cens prisonniers de legere taille. Le peuple alleché de tel apast s'asseure: mais ce fut pour voir plus de sang espandu que de vin, sans espargne d'aucun desplaisant à Basilide.

17. Le premier amené sur un des eschafauts fut Iean Michel Viscovac, ambassadeur de Moscovie, homme prudent & eloquent entre les autres. A l'aprocher, Maluce capitaine des bourreaux de Basilide, courut, & lui dit, Viscovac, tu mourras, ayant par deux fois tasché de te faire grand Duc: & par deux fois essayé de livrer Casan au Turc. Mais l'issue de ta trahison sera malheureu-

se. Puis tournant visage aux bourreaux, leur dit, Compagnons, attachez celui-ci comme il a merité. Mais Viscovac deschifra lors toutes les meschancetez de Basilide, apres s'estre amplement justifié des calomnies qu'on lui imposoit. Il fut tourmenté en diverses sortes, & l'un des secretaires du Duc, contrefaisant le bon valet, alla couper les parties honteuses à Viscovac, lequel de ce coup expira sur l'attache. Mais ce temeraire bourreau fut tout à l'heure condamné à la mort par Basilide, ou à manger & avaler devant tous les assistans ce qu'il avoit osté à Viscovac. Le vilain, pour garantir sa malheureuse vie, fit lors ce qui estoit plus horrible, que la mort, & se sauva dedans son ordure. La vefve de Viscovat despouillee de tous moyens fut recluse en prison, son fils relegué, ses filles violees.

18. Au mesme instant, le surintendant des finances fut amené au gibet, & devant que mourir arrousé d'eau bouillante & d'eau froide en merveilleux tourment. Le cuisinier de Basilide fut executé de mesme supplice, & apres eux, l'on tira des prisons deux cens gentilshommes, plusieurs desquels voulans verifier leur innocence, on rendit leur parole frustratoire par le bruit des tambours, qui ne cesserent jusques apres l'execution de toute ceste troupe. Et comme si l'enfer eust esté ouvert, il sembla lors que les furies fussent entrees en Moscovie pour conspirer avec Iean Basilide la mort d'une infinité d'innocens. Car les satellites du grand Duc estoyent tellement acharnez, qu'ils sembloyent avoir specialement conspiré contre les pauvres meres & leurs petis enfans, dont ils tuerent grand nombre, tousiours prests à nouveaux massacres.

19. Plusieurs esperdus de voir tous ces furieux spectacles, cent cinquante gentilshommes resolurent de se retirer en Pologne. Mais quelques babillards de leur troupe descouvrirent le dessein, tellement que tous furent attrapez & noyez, & tua-on tous leurs petis enfans entre les bras de leurs meres.

20. Ce ne fut pas encores fait. Basilide continuant de mal en pis tendit embusches au Prince George son propre frere. Premierement, il aposta des faux tesmoins qui

qui l'accusoyent de trahison. Secondement, on suborna un sycophante qui le charge d'avoir voulu faire soulever les Moscovites en sa faveur. Mais l'encloueure estoit en l'envie de Basilide, lequel n'avoit rien de relevé, ne qui sentist son Prince, à comparaison de son frere, le plus bel homme de son temps, vertueux & vaillant au possible, benin, juste, grave à merveilles, à qui rien ne defailloit que d'estre en la place de son frere, indigne de dominer, à cause de sa luxure, avarice & cruauté, vices extremes en lui. On lui envoye des officiers l'adjourner à comparoir en personne devant le Duc son frere, pour respondre à ce dont il seroit enquis. Descouvrant les meurtriers, il se retire en une chambre haute aupres de sa femme, laquelle se presente plusieurs fois à ces assassins apostez, preste à souffrir pour son mari. Ceste affection ne servant de rien, la pauvre dame voyant sa perte, n'eut recours qu'au dueil & aux larmes. Le Prince apercevant de sa part, que sa vie ne pendoit à rien au regard des hommes, trouve moyen de mettre sa femme, son argent, ses domestiques en quelque recoin, pour garantir le tout ou une partie des grifes de son frere. Sa femme le supplia instamment & plusieurs fois, de vouloir permettre qu'elle lui tinst compagnie, & que l'espousant elle avoit promis ne l'abãdonner non plus en l'adversité qu'en la prosperité. Mais il alla seul, & si tost qu'il comparut devant son frere, les bourreaux tous prests l'appliquerent à la torture, sans pouvoir rien tirer de sa bouche, tant il detestoit telles gens: bien requit-il que pour la derniere fois on lui permit de parler à plusieurs autres là presens, ce qui lui fut accordé. Pour cest effect, on lui osta les manottes, lors estendant la main, & monstrant les autres chaines de fer, dont il estoit lié, dit, Soldats, vous voyez l'estat & l'equipage de vostre general. Il n'y a point eu d'ennemi qui ait peu me garroter ainsi : & quand ainsi seroit, ie m'en priseroi d'avantage. De Prince & maistre que j'estoi sur vous, maintenant vous m'avez fait prisonnier & serviteur. Si est-ce que ie vous ay ci-devant fait beaucoup de biens. Or ie n'insiste point sur cest article, car les reproches ne servent de rien aux miserables. Ie vous prie d'une chose, Si l'intention de

Basilide est de m'oster la teste, s'il est alteré de mon sang, faites-moi mourir tout à ceste heure: car il ne lui importe de rien, comment, ni en quel lieu ie meure, & ie serai afranchi de l'ignominie des tourmens. Si vous avez honte de tuer celui qui vous en prie, tendez-moi un poignard, & permettez que ie face ce que vous avez iuré au Prince de faire. Refusé, le sang lui monte au visage, & tournant sa douce parole en aigreur, adiousta, Meschans & perdus que vous estes, le Dieu qui venge le tort fait aux innocens, vueille ficher ses yeux indignez sur vous: & face qu'un iour vous perdiez les vies en la mesme sorte que les avez ravies à tant de gens de bien & d'honneur, iusques à present. Vous estes encore trempez & souillez du sang des Moscovites, & avez traité les grands comme les petis. Ie suis la derniere victime des coulpables, à vostre compte: mais voici l'imprecation que ie fai sur la teste d'un chacun de vous. Tout le reste de vos iours soit comblé de disette, soyez dechassez de tous, perissez par ces armes qu'avez employees à massacrer ceux que deviez reconoistre pour amis, ayant laissé en repos les sujets des ennemis. Tout rempli de courroux il se prend à desfier les bourreaux. Incontinent furent envoyez quelques uns des gardes de Basilide, pour le massacrer: ce qu'ils firent, sans que lui monstrast semblant de craindre les cimeterres ni les playes, sans cri ni bruit aucun, mais mourant en vaillant homme, & pour la gloire de sa race & de ses ancestres.

21. Ces nouvelles aportees à la Princesse sa femme, se doutant de la fureur de Basilide, elle cercha moyen de se tirer à l'escart. Deux filles de chambre & quelques dames lui tindrent main & compagnie à ceste fin. Long temps cerchee, puis trouvee, elle se rendit sous promesse de vie & pudicité sauve. Mais Basilide peu soucieux de promesse & serment, commanda qu'on la tuast. La pauvre Princesse voyant des gens armez venir à elle, les devance apuyee sur les espaules de ses deux servantes, & vestue d'une robe de drap d'or. Soudain les bourreaux l'empoignent, & l'ayans trainee par les rues & places de Moscovv, la tuent, puis iettent le corps en la riviere. Basilide sanglant & souillé de tant de meurtres furieux, vaqua

qua durant quelques jours à des ceremonies acoustumees au pays, demeurant par fois une grand' part du jour dedans l'Eglise, jusques à se mesler de dire & faire le service commis aux prestres de Moscovie. Ce furent ceremonies sans effect. Voyons comment.

22. Il y avoit entre les Russiens ou Moscovites un Baron ou grand Seigneur, nommé Pierre Serebrin, vaillant de sa personne, sage & eloquent. Accusé, surpris se sauvant, & amené prisonnier, Basilide le livra tellement es mains du bourreau, que lui-mesmes voulut paistre ses yeux de l'execution de ce Seigneur, lequel fut haché en pieces. Sa teste, ses mains, ses pieds empacquettez en un linceul, furent envoyez à la vefve, avec charge au porteur de lui dire que c'estoit un present à elle envoyé de par le grand Duc. Il ne fut gueres plus gracieux envers Pierre Bicovv chevalier Polonois, duquel s'estant fait apporter la teste, mangeant & buvant à table, il print plaisir à la manier plusieurs fois, & avec propos insolens & du tout indignes, souilla les viandes & la compagnie du sang d'un brave guerrier, renommé pour ses vertus. On sçait combien cruellement il traita Albert Beso gentilhomme Silesien. L'ayant tenu prisonnier long temps en un tres-vilain cachot, il l'en fit tirer, puis le livra aux bourreaux pour lui crever les yeux, & le rouër puis apres: ce qui fut executé. Au mesme temps (rapporté par Paul Oderborn à l'an 1570.) il fit massacrer un tresgrand nombre de prisonniers. Apres que les ambassadeurs de Pologne furent partis de Moscovv, il fit tirer des cachots plusieurs hommes, & mettre à part ceux qui estoyent freres, parens & alliez, les contraignant d'escrimer à outrance & à fer esmoulu les uns contre les autres. Il en voulut avoir son passetemps jusques à ce que tous se fussent entretuez, reservé un à qui la place demeura. Voici un autre tesmoignage de cruauté. Ayant entendu que les geoliers & gardes des prisons s'en estoyent fuis, ne pouvans plus supporter tant de cris pitoyables, tant de supplices effroyables, de si grand nombre de personnes, il commanda qu'on courust apres & les ramenast es prisons, où ils furent incontinent massacrez.

23. Parlant ci-dessus de la famine, l'histoire que i'ai

touchee là sommairement se rencontre en Oderborn; un peu plus amplement descrite. Basilide faisant bastir l'an 1569. la forteresse d'Orlo, resolut de faire mourir de faim les ouvriers qu'il y avoit employez. Pour eviter une cruelle mort ils s'aviserent d'un cruel expedient: qui fut de tuer quelques uns de leur compagnie (Guaguin en compte neuf, Oderborn sept) pour se nourrir de la chair d'iceux: ce qui fut fait. Ils estoyent au nombre de 150. en cest attelier. Quelques uns ne pouvans s'acommoder à gouster telle viande, & reduits à famine extreme, trouverent & tuerent un veau: ce que les Moscovites ont en abomination: ce fut aussi la mort de ces pauvres mangeurs de veau. Car Basilide averti du fait, & contrefaisant le scrupuleux, fit brusler vifs, non les mangeurs de chair d'homme, mais les autres, & jetter les cendres en la riviere.

24. Il y a force Secretaires en la Cour du grand Duc. En ce temps certain d'entre iceux acheta un brochet, dont accusé, comme vivant en plus grandes delices que le Prince, on le constitua prisonnier, & tost apres fut noyé. Comme l'executeur estoit sur le poinct de jetter ce pauvre secrettaire en l'eau, Basilide spectateur du supplice, se met à crier, & lui dire, Or va pescher en enfer, & t'y saoule de morceaux delicieux, comme tu as fait au monde.

25. Estant en son chasteau nommé Alexandrovie, jamais il ne paroissoit joyeux ni devot, en ses ceremonies, que le jour precedent il n'eust apres son disné fait esgorger plus de vingtcinq hommes. C'estoit son exercice ordinaire. Vn de ses principaux Conseillers, disnant en sa maison, envoya son laquai au chasteau voir s'il estoit temps d'aller vers le Prince, pres duquel il se rendoit soigneusement, pour son devoir. Basilide voyant ce laquai debout vers la porte, l'enquiert pourquoi il estoit là, qui l'avoit envoyé? Le laquai declaire simplement la commission de son maistre. Incontinent on l'alla querir avec toute sa famille. Ce personnage nommé Telatovv, homme fort resolu, & de long temps disposé à tous evenemens, sans autre difficulté s'achemine avec tous les siens vers Basilide, lequel par une longue

trainee de paroles, se plaind que sa clemence, largesse & benignité, estoyent compensees d'outrages: que par dessein, dont jamais n'avoit esté parlé, ses cõseillers lui tendoyent meschantement des embusches, & que ceux ausquels il s'estoit fié de sa vie jusques alors estoyent cõplices de tel attentat. Nul ne repliquant à telle plainte, Basilide se tourne vers Telatovv & ses domestiques leur disant, Vous autres machinez ma mort, & aviez designé l'heure presente pour desgainer les cimeterres, attẽdant le retour de ce laquai. Mais Dieu & les saincts ont veillé pour mõ salut, & feront tomber sur vos testes vostre perfidie. Telatovv ayant fait une longue excuse ou proteste d'innocence, perdit temps, quoi qu'il usast de langage le plus humble qu'il lui fut possible: car lui & les siens furẽt serrez chacun à part en des grottons obscurs, infects & puants à merveilles, d'où tirez au bout de quelques jours ils furent tous cruellement suppliciez. Leurs corps demeurerent sept jours sur terre, en proye aux chiens, & par la rigueur du temps furent rendus tels qu'on n'y reconoissoit presques plus de traits & marques d'hommes.

26. Souventesfois le beau-pere de Basilide, nommé Michel Temrucovv se trouvoit, convié, aux repas de son gendre. Il y receut tousiours quelques coups de baston. Quelquefois, durant les aspres froidures de l'hyver, il le renvoyoit tout nud & à travers les neiges en sa maison. Par fois il le torturoit pour descouvrir les cachettes de son argent. La maison n'estoit pas retraite seure à ce beau-pere, au contraire on pouvoit l'appeller prison, où par un artifice brutal ce pauvre homme se voyoit reduit à desespoir faute de nourriture: attendu que par le commandement de Basilide son gendre, on attachoit quatre grands ours à la porte du pauvre Michel, pour empescher que nul n'en aprochast.

27. La coustume de Basilide estoit de faire lascher ces quatre ours en la presse du peuple de Moscovv, sur tout quand hommes & femmes alloyent es jours de feste es Eglises. Si quelque personne estoit estouffee en foule lors que ces bestes couroyent à travers, Basilide n'en faisoit que rire, & quant à ceux que les ours estrangloyent,

disoit qu'il faloit supporter tels accidens, pource que les Princes ses fils prenoyent grand plaisir à tels jeux. Qu'il faloit reputer heureux tous ceux & celles que les ours du grand Duc avoyent estranglez : veu mesmes que le Duc s'estoit grandement resiouy d'en voir la meslee. Pour apaiser les femmes vefves affligees de la mort de leurs maris, il leur faisoit distribuer quelques pieces d'argent. Au regard des corps tuez par les ours, en lieu de les ensevelir & enterrer, ils estoyent portez au chasteau, & y demeuroyent estendus dedans la basse cour, en spectacle aux courtisans.

28. Ceux qui se trouvoyent lors pres ou loin de ce Prince estoyent bien empeschez à comprendre, s'il estoit meilleur de lui dire quelque chose en joüant ou à bon escient, ou de se taire du tout, le silence ou le trop parler y estant perilleux. Cæsarin Vlodomir, seigneur de fort noble race en Russie, serré dedans un puant grotton, pour eschapper de là s'avise d'une fourbe, & cuidant en donner d'une à Basilide, declaire au geolier qu'il avoit un grand secret à declairer au Prince. Il y est promptement mené : enquis, dit que dormant, avis lui avoit esté qu'il voyageoit par des deserts sans chemin ni sentier, & y avoit rencontré le Roi de Pologne. L'interrogant pourquoi il marchoit à teste baissee & tout triste en si sauvages lieux, lui avoit respondu, Vne mort cruelle & non attendue m'aguette, & fait que ie tracasse ce qui me reste de vie, cerchant seure cachette sans en trouver : encores en fin le Prince de Moscovie m'attrapera, & sera Roi de Pologne comme j'ai esté. Cæsarin trouva toutes autres oreilles qu'il n'avoit pensé : car Basilide enjoignit qu'on le torturast pour declairer le fond de telle invention. Les bourreaux en sceurent incontinent la verité, ce qui tourna en risee entre les courtisans, mais en pleur à Cæsarin reserré dedans son grotton, jusques à ce que l'on vist plus clair en ses songes.

29. La coustume de Basilide estoit de prendre plaisir aux bouffonneries & brocards facecieux de certains poursuivans les repeuës franches & les bonnes tables de la Cour. Quelqu'un de ces plaisantins, ne sçachant pas bien encores les tours du mestier, quoi qu'il cuidast y estre

eſtre maiſtre paſſé, fut ſi ſot un jour, que d'oſer faire du compagnon avecques Baſilide, & reſveiller (comme on dit) à poinctes d'aleſne le lion endormi. Quelques gauſſeries lui eſchapperent, dont Baſilide ſe ſentant picqué fit apporter du brouët tout bouillant, dont il fit verſer en telle abondance entre la chemiſe & la chair du miſerable charlatan, que ſa peau depuis le col juſques aux cuiſſes n'eſtoit nullement propre à faire aiguillettes. C'eſtoit une aſpre cenſure à la vanité de telle ſorte de gens, qui ſe iouënt à leur maiſtre: mais elle fut ſuivie d'une fureur eſtrange: car Baſilide lui deſſerra ſi rude coup ſur les oreilles d'un baſton ferré qui lui ſervoit d'apui, que le pauvre farceur en mourut à bon eſcient peu d'heures apres.

30. I'adjouſterai un autre recit preſques de meſme couleur. Borides Tritovv, Palatin de Staricie, ſe preſentant un jour à lui, & faiſant la reverence, fit une longue teſte de tous les tiltres du grand Duc, lequel prenant cela pour un traict de mocquerie, attendit que le Palatin ſe preſentaſt à lui, comme il banquettoit: car lors il l'empoigne par l'oreille droite, & la lui coupe entierement: avec ces mots, Vn jour ie vous recompenſerai plus dignement: car vous eſtes un galant homme. Pour ceſte heure contentez-vous de ceſte reconoiſſance.

31. Voyons maintenant en peu de lignes, à comparaiſon des precedentes, la cataſtrophe de ceſte longue tragedie Baſilidienne. La Moſcovie ayant eſté rudement battue de famine & de peſte, de courſes & ravages Tartareſques, item des desfaites notables des meilleures troupes de Baſilide, ſur leſquelles les Polonois, Alemans & Suedes, quoi qu'en petit nombre, obtindrent des victoires ſignalees en Livonie. Mais la juſtice divine voulant reſtreindre & terraſſer Baſilide meſme & toutes ſes fureurs une fois pour toutes, non en un coup, mais à diverſes repriſes. Avant qu'en venir là, Baſilide fut averti de penſer à ſoi par divers prodiges nommément un de certaine large & eſpaiſſe piece de marbre tombee du ciel, marquee de characteres inconus, en preſence de ſix preſences, dont les trois moururent de frayeur. Ceſte pierre eſtoit arrouſee de gouttes de ſang. Baſilide fit

tirer de prison deux prestres Grecs, ausquels il promit recompense & liberté, s'ils lui deschifroyent ces characteres. Soit qu'ils en eussent conoissance, ou voulussent eschapper, ayans consulté par ensemble, l'un d'eux fit response, Grand Duc vous voyez la desolation du pays, mettez le doigt sur la bouche, & pensez à apaiser Dieu courroucé. Lui touché de telles menaces, mais non changé, commande à ses gardes de briser la pierre: mais ce fut sans toucher au bras qui l'avoit iettee, & qui lui aparut bien tost apres. Estienne Bathori, paravant Vaivode de Transsylvanie, apres la retraite de Henri de Valois, fut esleu Roi de Pologne l'an 1576. au mois de May. Ce Prince genereux ne pouvant ni ne devant supporter les torts & opprobres faits trop audacieusement à la Pologne par Basilide & les Moscovites, resolut par l'avis des Estats en l'assemblee generale de Varsavie de confondre ceste fureur orgueilleuse du grand Duc, auquel fut envoyé jusques dedans sa forteresse en la ville de Moscovv Basile Lopatinsc seigneur Polonois, acompagné de genereuse noblesse. Quoi que Basilide taschast de destourner le coup, si falut-il qu'il vist le bras de Dieu le menaçant par la voix & l'espee du Roi de Pologne. Car Lopatinsc avec le cimeterre nud en la main lui denonça la guerre à feu & à sang, comme aussi à tous ses sujets, au nom d'Estiene Bathori & de toute la Pologne. Ces desfis sortirent en effect, & trois ans durant voire d'avantage Basilide & tous ses adherans furent bastonnez d'estrange sorte par les Polonois tousiours victorieux. En fin par les artifices de Basilide, lequel afina plusieurs qui se cuidoyent beaucoup plus rusez que lui, obtint la paix, lors qu'il estoit sur le poinct d'une estrange ruine. Si le Roi de Pologne fut bien servi ou non, l'histoire le monstrera mieux ci apres qu'elle n'a fait jusques à present. Ceste guerre engloutit presques tous les bourreaux & massacreurs employez par Basilide contre les innocens, il perdit un nombre inombrable de sujets tuez es sieges, rencontres & fuites, beaucoup de fortes places & grande estendue de pays, fut contraint rendre tout ce qu'il avoit usurpé de la Livonie, & en faire desloger ses garnisons de cinquante deux forteresses.

C'e-

C'estoit lui arracher les dents & les entrailles, si faloit-il passer par là, comme force lui avoir esté d'endurer qu'à glaive desgainé Lopatinsc lui eust porté le feu de la guerre jusques aux yeux. Ayant receu nouvelles que la paix avoit esté conclue, & juree par les deputez de part & d'autre au commencement de l'an mil cinq cens huitante deux, se voyant desgagé de l'horrible prison de sa miserable conscience, en laquelle il s'estoit veu durant ceste guerre triennale, il parut plus content du monde, quoi que malheureux par dessus tous autres hommes, tesmoin ce qui lui avint quelques mois avant l'accord fait avec le Roi de Pologne. Ce qu'il ne faut pas oublier, l'acte de la question estant la principale des fureurs effroyables descouvertes en ce miserable Prince.

Environ le milieu de la troisiesme annee de la guerre des Polonois contre Basilide, les Moscovites accablez de tant de malheurs, voyans d'autre part que leur Prince ne s'esmouvoit de rien, commencerent à se mutiner. Mais redoutans ses mains, & leur mutuelle perfidie, ils n'osoyent se remuer. En fin ceux d'Vlodomire & leurs voisins s'assemblerent, & par leurs deputez dirent à Basilide qu'ils estoyent ses fideles sujets, appareillez à marcher où l'on les conduiroit pour la defense du pays. Entre autres remonstrances fut par eux proposé en somme ce qui s'ensuit. Il y a tantost trois ans qu'à bras croisez nous regardons la ruine de nostre patrie: l'ennemi renverse nostre religion, nous rend esclaves: nos vieillards sont emmenez captifs, nos jeunes hommes esgorgez, nos filles violees: les chãps labourables sont en friche, les villes reduites en masures: nous avons tãt degeneré de nostre anciẽne valeur, que la plufpart estime qu'il soit plus honnorable de monstrer le dos aux ennemis, que de leur faire teste pour sauver nos concitoyens, & mourir honnestement pour la patrie. Ceux qui pourchassent nostre servitude sçavent qu'un peuple couard tend les mains à qui le menace: pourtant paroissent-ils plus prompts à faire croistre nostre malheur. Mais si de forces unies nous leur allons au devant, sans doute nous briserons leur audace, tant massive soit-elle, garantirons la patrie de

peril à tousiours. Les temples,les autels,le service divin le nous conseillent,la patrie nous en fait instante requeste, nos successeurs & nostre liberté nous exhortent de ce faire. Or puis que nous avons besoin d'un chef en tel expedient,nous vous supplions, Serenissime Prince nostre Seigneur, qu'il vous plaise envoyer vostre fils aisné pour estre avec nous en ceste guerre tant honnorable. Le voyant tous les jours, aisément nous recouvrerons nostre ancienne reputation de braves guerriers,& ne ferons difficulté de verser nostre sang es combats, & de mourir au lict d'honneur, pour acquerir prospere repos à la patrie.

Basilide estimé des siens non seulement grand & invincible Empereur de Russie, mais comme un Dieu en terre, & qui avoit fait courir le bruit en Moscovie, que Dieu & ses saincts l'avoyent conseillé de se reposer & faire feste durant ces tumultueux efforts du Roi de Pologne, se voyant accusé de nonchalance & d'oubliance de son devoir par ses sujets, commence à fremir, & crier qu'on lui dressoit des embusches, & que c'estoit une conjuration contre sa teste. Il sort en public sans gardes, jette en pleine assemblee devant tous sa robe & couronne ducale, commandant qu'on les baillast à un autre, qui eut l'adresse de les gouverner, & auquel ils sceussent obeir. Là dessus il fait mention de ses largesses, de ses promesses en la conqueste de Livonie, de ses victoires aux despens des Turcs & Tartares; de ses prudentes adresses à maintenir & agrandir la dignité du grand Empire de Russie & Moscovie. Que si ses sujets se repentoyent d'avoir receu tant de biens il quittoit l'Empire, leur rendoit la couronne, & les exhortoit de cercher un Prince qui leur commandast. Le peuple tout confus cria qu'il reprint la robe & couronne ducale; ce qu'il refusa faire, jusques à ce que justice fust faite des autheurs de la sedition. Sur ce tournant les yeux vers le Prince Iean son fils aisné, lui tint ce langage, Et toi, pendard, as tu bien osé te presenter devant ton pere avec un cœur si felon? qui t'a meu d'allumer les haines & conspirations comme de gayeté de cœur? Est-ce ainsi que tu te souviens de la reverence filiale? N'y

avoit-

avoit-il point de plus propre occasion de courir aux armes, qu'en foulant ton pere à tes pieds, & cerchant les fatigues d'une guerre malheureuse? Acceptant la charge de general, que le peuple t'a donnee, as-tu pas essayé d'oster à ton pere la dignité de conducteur d'armee? Que cerches-tu en toute ceste conspiration, qu'à me faire mourir? Or pource que tu mesconois en ton pere le Prince de Moscovie, il apperra que je suis moins pere que Prince, & te ferai servir d'exemple aux autres, afin qu'à l'avenir nul ne se mocque du malheur de ses pauvres peres & parens. Le Prince Iean tout esperdu de telle censure, & baissant les yeux en terre, s'appresta pour faire ses excuses, priant son pere de lui permettre de parler. Mais comme il commençoit, encore tout troublé, Basilide voulant lui faire signe qu'il se teust, lui donna droit à la tempe un ferme coup de baston ferré. L'estonnement & la frayeur lui fit oublier qu'il estoit blessé, de sorte que sans prendre garde qu'il estoit tout couvert de sang, comme il pretendoit se tirer un peu plus loin, pour eviter un deuxiesme coup, il tombe par terre devant les yeux de son pere. Le malheureux voyant son fils encore panthelant, mais hors d'esperance de vie, de furieux devint penitent, se mit à tordre ses poings, levant les mains au ciel avec force lamentions. Il parle à son fils, le baise, le console, deplore son malheur & celui du public, accuse Dieu & les Saincts d'avoir precipité ce jeune homme en mal irremediable. Le fils entendant les cris de son pere, reprend ses esprits, declaire que sa consolation en l'estat où il se sentoit reduit consistoit en ce poinct, qu'ils s'asseuroit que ses dernieres paroles ne contiendroyent que pure verité, laquelle ne sortiroit en vain de sa bouche. Celui (dit-il) m'a osté le sang & la vie que j'avoi receu de lui: mais Dieu sçait que je n'ai esté auteur de conspiration quelconque. Ie souhaite à mon pere l'empire de tout le monde, & qu'il frappe ses ennemis avec plus d'adresse & d'heur qu'il n'a fait son fils. Au reste, je pense avoir juste raison de demander qu'on m'enterre, plustost que de me plaindre.

En ces entrefaites un bruit merveilleux se leva par toute la ville, chascun trembloit, tous deploroyent le

malheur du Prince, plus que leur misere propre. Basilide forsené demeuroit assis par terre, sans se soucier de manger ni de boire, vestu d'un habillement d'esclave,& apuyé contre la paroi,voyant la face de son fils sentir la mort, employa jours & nuicts à pleurer sa perte, & le miserable accident du ieune Prince, lequel cinq iours apres le coup receu, parmi grandes angoisses spirituelles & douleurs corporelles, trespassa, puis fut royalement enseveli. Basilide fort esmeu de ce coup, se doutant bien que Dieu vengeroit cest horrible forfait tant sur lui que sur toute la Russie, envoya en Grece (selon que ses opinions pouvoyent s'estendre) la somme de septante sept mille ducats aux patriarches de Constantinople & d'Alexandrie, item aux moines gardiens du sainct sepulchre, afin de prier Dieu & offrir sacrifices pour l'ame du defunct, & qu'elle ne fust point damnee. Mais c'estoit plustost à la siene qu'il convenoit penser: d'autant qu'elle estoit en aussi meschant estat qu'auparavant: tesmoin ce que Paul Oderborn en remarque comme s'ensuit.

Basilide affligé de tant de maux irremediables pres & loin, la guerre de Pologne l'ayant renversé de haut en bas, l'opinion qu'on avoit de sa valeur estant du tout aneantie,son armee,son artillerie, toutes les provisions & munitions perdues, desnué de forteresses & de retraites, privé de la presence de son fils aisné qu'il avoit occis, ne voyant rien en sa pensee que prisons, ruines & morts de ses sujets, se voyant mesprisé de chascun, & mocqué de ses ennemis, s'alicta pour la derniere fois, deux ans apres la paix traittee avec le Roi de Pologne. Quelques jours avãt que tõber malade,il vomit le reste de ses fureurs effroyables sur ses sujets, rẽplissant tout le pays du sang des Moscovites, & des pitoyables plaintes d'infinies personnes innocentes, sans respect aucun de sexe ni d'aage.Il dressa un roolle de proscripts, entre lesquels estoyent deux mil cinq cens hommes de guerre, qui avoyent rendu par composition Polocie & autres places fortes au Roi Estiene. Son intention estoit de les exterminer tous,ou de les envoyer si loin,que jamais on ne les vist en Moscovie. La paix faite puis apres, il les rappella:

rappella : à quoi obeissans ils poserent les armes & vindrent se prosterner à genoux devant lui. Il en fit tuer les uns, & jetter les autres en des puants cachots. Non content d'avoir osté la vie aux lasches guerriers, il se rua sur les personnes paisibles, cuidant que pour avoir ainsi nettoyé ses pays, son repos seroit plus agreable & asseuré. Il tenoit prisonniers infinis hommes de diverses nations proches & eslongnees, avec intention de les faire passer tous par les mains des bourreaux, pour saouler sa cruauté farouche par tant & tant de supplices. I'oseroi bien dire que Dieu misericordieux & souverainement bon, fleschi par les humbles prieres de tant de pauvres affligez, contre lesquels Basilide aiguisoit des cousteaux, filoit des cordeaux, mixtionnoit des poisons, machinoit des nouvelles geines, n'attendit plus à le racler de la terre: quoi qu'au reste il semblast encores robuste & vigoureux pour porter le faix d'une longue maladie. Mais il fut tellement pressé de la fievre que les medecins l'abandonnerent. Son estat parut lors du tout miserable : plusieurs jours durant il ne parla à personne, ne mangea ni ne but substance quelconque. Ses serviteurs tenoyent qu'il estoit devenu muet. Au bout de quelques iours la douleur ayant donné essor à la voix, il commence à parler, mais ne disant qu'un mot, asçavoir Iuan. Sans cesse il appelloit son fils Iuan, disoit, le voila, ie l'enten qui parle à moi, qui m'acoste, & les larmes aux yeux ne cessoit de crier, Viença mon fils. Apres ce long dueil il se reprint, voire essaya de rentrer au monde. Arie Vdudovie, Princesse des plus belles & honorables de son tẽps, femme de Fedron fils puisné de Basilide, venant de fois à autre au chasteau pour son devoir envers son beaupere, il fut si meschant que d'essayer à la corrõpre, mais elle eschappa de ses mains, à force de crier: de sorte que voyãt plusieurs mutinez contre lui à cause d'un si detestable attentat, pour le supprimer il fit mourir six gentilshommes (entre autres Michel Susin, persõnage illustre) qui savoyẽt toutes les parties de ceste tragedie. Il avoit resolu aussi de chasser au loin Arie, s'il ne pouvoit la faire mourir ce que ne pouvant executer bõnement, il sollicita furieusement

son fils de la repudier & en espouser une autre. Mais les vertus de la Princesse ayans plus de credit vers son mari que la sollicitation d'un pere si malheureux, cest effort fut vain:& Basilide retourné de sa forcenerie en quelque honte de ses forfaits changea de stile, se comportant en grande douceur avec ses officiers & domestiques, qu'il appelloit compagnons, amis, alliez, refuges & gardes de sa vie, ses associez en tous perils, à l'aide desquels il avoit dompté les Livoniens. Il disoit ses victoires avoir esté obtenues par la valeur des armes de ses domestiques, qui avoyent suivi en guerre son pere & son ayeul: que l'empire de Russie ne lui estoit escheu que par leur moyen: somme qu'eux seuls lui avoyent acquis gloire immortelle en la desfaite des Tartares & des Turcs.

Apres tout cela, sa conscience lui ayant ramentu sa fresle condition, de sorte que la mort l'aguettoit ainsi que les autres hommes, ne sçachant sur quel costé se tourner pour trouver repos, il envoya des presents à tous les estrangers qu'il detenoit es prisons, requerant qu'ils priassent Dieu & les Saincts jour & nuict pour sa prosperité. Que s'ils le faisoyent de bon cœur, il promettoit leur donner afranchissement & tout libre passeport pour sortir à pur & à plein des prisõs, pour s'en retourner en leurs pays. Il n'y avoit piece d'eux qui ne souhaitast incessammẽt la mort de Basilide à cause de ses fureurs cruelles & infames, n'estimans qu'il eust autre chose d'homme que l'apparence externe: attendu que son passetemps consistoit à faire couper en deux pieces,& vifs, les pauvres innocens, faire devorer plusieurs autres par les bestes sauvages, violer dames & damoiselles, puis faire estrangler celles qui s'en plaignoyent, & faire pendre leurs corps morts sur les tables des chambres où leurs maris & peres prenoyent leur refection ordinaire, contraindre les peres à manger la chair de leurs enfans: somme, le tenans pour un monstre detestable & odieux à tout le monde. En lieu donc de requerir longue vie à ce malheureux, ils supplioyent à jointes mains & de pensee alaigre Dieu tout puissant, qu'il exterminast bien tost Basilide, comme une peste nuisible à la societé des hommes. Leurs

prie-

prieres porterent coup. Car la maladie serra plus fort que devant le chetif Basilide, lequel devint si puant dedans & dehors le corps, nommément en ses parties naturelles, que les poux l'acueillirent & commencerent à le manger tout-vif. Entre tant d'aspres tourmens & tortures insupportables de corps & d'ame, encore Dieu lui permit de manger & boire quelques fois, & l'amena comme tout troublé sur le bord de l'abysme, le reservant neantmoins en terrible langueur, jusques au moment du coup.

Car quelques jours devant que sortir du monde, il tomba en telle stupeur & si profond amortissement de tout ses sens interieurs & exterieurs, que par trois diverses & successives fois, chascune d'icelle durant vingt quatre heures continues & entieres, il demeura comme mort en son lict. Revenu à soi la premiere fois d'un front tout retiré de despit & d'horreur, il pria son fils de lascher & mettre en pleine liberté certains detenus es plus estroittes prisons, qui n'attendoyent que le dernier supplice. Là dessus il declaira tout haut avoir esté emporté & cruellement geiné en un lieu tenebreux, effroyable & terrible à merveilles, à cause de ces prisonniers. Le prince Fedron effrayé de telles nouvelles, fit promptement demolir les toicts des prisons obscures, esquelles ces prisonniers avoyent esté detenus, & commanda aux habitans de Moscovv de prier Dieu pour le salut de Basilide. Quant aux prisonniers, il donna à chascun d'eux grosse somme d'argent, les mit en pleine liberté, promettant de les accommoder pour le reste de leurs jours, si par leurs prieres Basilide pouvoit recouvrer quelque brief allegement de tant de peines & de geines. En ces entrefaites Basilide tomba en son deuxiesme ecstase, ayant la face d'un mort, & plus puant que la puantise mesme. Toute la ville gisoit cependant en un morne silence, attendant l'issue de tant de merveilles. Nul n'y pleuroit qu'en feinte, nul ne desiroit que le malade eschappast, les vieillards s'esgayoyent de voir l'aurore de leur liberté, les enfans se conjouissoyẽt avec leurs peres qu'ils voyoyent aux portes des prisons & au pas de l'issue. Basilide remonté des enfers, & reve-

nu à soi, dit au Prince son fils, Abolissez toutes les daces & impositions que j'ai tant de fois acreuës sur les provinces, soulagez de vos moyens les pauvres familles que j'ay tyranniquement pillees, & laschez tous les prisonniers sans en retenir aucun, leur permettant de se retirer où bon leur semblera. Ie veux que ces dernieres requestes que je vous fai, soyent acomplies de poinct en poinct. C'est fait de moi : Dieu & ses saincts (entre lesquels il reveroit fort le prophete Elie, S. Michel l'Archange, S. Iean Baptiste & S. Nicolas) vous facent Empereur & seigneur de tout le monde. Au bout de tel propos il tomba dedans le troisiesme & dernier ecstase mortel, d'où quelque peu remonté avec un profond gemissement, & un miserable mugissement de voix, il poussa l'ame hors du corps. En ce mesme instant les apostemes en ses parties honteuses creverent, desquelles sortit du pus en telle abondance & si horriblement puant, que les assistans soigneux de leur santé deslogerent soudain de la chambre, laissant ce corps tout seul, lequel ce jour mesme, vingt-huitiesme de Mars 1588. disparut, ne fut plus trouvé, ni ne s'est rencontré personne qui ait sceu dire l'avoir veu ni aperceu depuis. Le Prince Fedron executa promptement ce qui lui avoit esté enjoint au regard des prisonniers, de plusieurs desquels Paul Oderborn atteste avoir apris ce qu'il a escrit des ravissemens de Basilide & de l'esvanouissement de son corps, tellement perdu que depuis l'on n'en ouit vent ni voix en part quelconque de la terre. Telle fut la fin des fureurs effroyables de ce grand Duc. Il s'en trouve d'autres remarquees en divers auteurs : mais je me suis contenté de suyvre Paul Oderborn, personnage de grand credit & de qualité, lequel a eu les commoditez & moyens de sçavoir la verité des choses, par lui representees au vif : lesquelles contienent des avertissemens notables, sur tout aux grands du monde.

GAIN

GAIN honneste & legitime.

LEs travaux ausquels s'occupent les enfans d'Adam sont divers. Nostre vie si courte & dont la course est si prompte, nous recommande assez nos vocations & le soigneux travail en icelles. La despense du temps monte trop haut. On ne sçauroit trop ravaler & descrier les vices, qui comme fausses monnoyes corrompent nos occupations & l'honneste avantage qu'il nous est loisible d'y cercher. Qui representeroit les vanitez des oisifs es vocations ecclesiastiques, politiques, domestiques, il feroit un long volume. Vn autre non moins espais descriroit avec difficulté les cachettes de l'avarice, des sacrileges, des larcins infinis, de la dissolution, prodigalité, finesse meschante & violence furieuse, nourrisses du gain deshonneste. Combien d'exemples se presentent ici à toute personne qui aura pris garde un bon mois de sa vie au train des enfans de ce monde? Mais sans toucher au gain deshonneste, nous dirons ce mot de l'honneste & legitime, que comme la faineantise ne sçait jamais rencontrer le chemin guidant au temple d'honneur & de vertu, au contraire le travail aprouvé de Dieu trouve tous sentiers ouverts qui le meinent aux recompenses asseurees. Nul bien sans peine, qui pretend honneste gain doit veiller, tresveiller ou travailler vaillantement, passer par le temple de vertu pour entrer en celui d'honneur & de repos, les portes duquel ne sont pas ouvertes aux oisifs, aux stupides, aux pervers, aux vilains, mais aux actifs, industrieux, dociles, humbles & paisibles, qui ne veulent pas s'adonner au travail pour avoir le bruit de se lever matin, comme dit le proverbe: ni pour vendre simplement leur travail & en tirer du gain, soit à tort, soit à droit: ni pour acquerir reputation d'estre les grands maistres du mestier: mais pour servir au bien des autres, à la gloire de Dieu, lequel donne aux siens dequoi se contenter honnestement, encores que maintesfois il soyent affligez de

grandes difficultez, & qu'en la sueur de leurs visages ils mangent le pain de douleurs. Que le lecteur se propose ici les bons Princes & magistrats qu'il a peu voir, avec tous les autres fideles serviteurs du public: les serviteurs des Eglises du fils de Dieu, les sages peres & meres de famille, les loyaux marchans, artisans & laboureurs, les personnes paisibles & soigneuses en telle place & condition qu'il a pleu à Dieu leur prescrire, combien y remarquera-il de commoditez precieuses & heureuses?

Mais sans sortir de nostre dessein, l'on peut dire en peu de lignes, si tost que le legitime travail a cessé en beaucoup d'endroits de l'Europe, l'honneste gain s'est esvanouy, pour faire place à toutes sortes de vices qui ont enseveli l'attrempance, la justice, la pieté, brief violé les loix divines & humaines: dont nostre siecle fournit des exemples à millions. Il s'est trouvé des Rois & Princes depuis cent ans, qui en France, Alemagne, Italie, Angleterre, & ailleurs ont merveilleusement fait valoir les arts & sciences. Le feu Roi Henri le Grand avoit commencé à mettre une partie de ses sujets en train: & sans sa mort lamentable la France devenoit la Monarque des monarchies & grandeurs de tout le monde. Mais il suffira d'avoir resveillé la pensee de ceux qui desirans l'avantage du public, regardent sans avarice, dissolution, ni autre sorte quelconque d'injustice, à leur petit particulier.

GARDE *meilleure qu'acquest.*

QVi veut aprendre à ne toucher le bien d'autrui doit sçavoir garder le sien propre. Vn Prince Tartare, assez farouche au reste, selon le naturel & l'humeur du pays, ayant fait acommoder, pour boire, une coupe du test de certain Moscovite pris en guerre, fit graver en grosses lettres tout à l'entour ces mots, Qui convoite l'autrui perd le sien. Iadis un grand Roi acomparoit ces cercheurs de conquestes à un jouëur de dez, qui sous espoir de gain perd bonne somme d'argent qu'il

avoit en sa bourse, en lieu de se contenter d'une bonne main, brief qui ne peut ni ne veut faire retraite que sur sa perte. Ils ressemblent encore quelque Meschin, qui ayant chetivement amassé maille à maille une poignee d'escus, les verseroit puis apres tout à coup dedans la boite d'une paillarde. La conqueste d'une province est plus aisee que la juste administration d'icelle. Et les sages princes ont soigneusement averti leurs successeurs d'aprendre à bien garder leurs estats, & ne point penser à en acquerir d'autres, Iovianus Pontanus *sur la fin du sixiesme livre*, parlant de Ferdinand Roi de Naples, fils d'Alfonse d'Arragon, dit qu'icelui ayant pacifié ses estats & fait tout son desir, regna plus de trente ans à Naples, ayant veu, durant ce temps, la fin de plusieurs guerres entreprises en faveur de ses alliez & amis, chassé les Turcs hors del'Apouille & de toute l'Italie. Il adjouste, que si ce prince eut suivi durant la prosperité les moyens tenus du commencement, pour obtenir le royaume, comme on l'estima heureux, aussi l'eust-on mis au rang des meilleurs Rois qui ayent jamais esté. Ceux qui mesprisent l'ordre du droit & de l'equité, soudain courent aux armes inconsiderément, & tournans le dos à justice, embrassent violence par vaillance, Mais c'est à eux de penser, que les furieux eslans de l'inique ambition sont de courte duree, & que si la droiture qui conserve les choses acquises ne tient le haut bout, il n'y a rien si ferme en apparence qui ne s'escoule & aneantisse. Quoi que la domination Turquesque n'ait esté fondee que par violence, & subsiste sur crainte : si est-ce qu'alors que le nouveau Sultan entre la premiere fois en sa mosquee, le Talisman ou prestre & Sacristain d'icelle, qui lui vient au devant l'exhorte de se souvenir, que l'empire acquis par droiture & par vaillance guerriere doit estre gardé & afermi par les mesmes vertus. C'est bien dit : car si les plus avisez & retenus entre eux n'estoyent ordonnez pour gouverner les autres, & les contenir sous une discipline severe, item par recompenses convenables les accourager à leur devoir, un empire de si grande estendue, qui commande à tant de nations barbares & farouches, n'eust

pas flori si long temps, ni tant empieté de pays qu'il a fait.

Comme la prudence du Roi Charles cinquiesme, surnommé le Sage, pratiquant dignemenr le precepte, *Garde le tien*, ne sçauroit jamais estre trop haut louee : qui est le vrai François qui ne lamente encores aujourd'hui l'imprudence de Charles huictiesme en ses courses à la conqueste de Naples ? Quoi qu'il y ait diverses considerations en leurs procedures, si avouëra-on tousiours, que la moderation de l'un a sauvé la France, mise au hazard de terribles changemens par la precipitation de l'autre. Charles cinquiesme voyant la France ruinee par les guerres precedentes sous le regne de son pere & de son ayeul, nommément la Guyenne avec une bonne part de Normandie & Picardie occupee des Anglois, considerant aussi qu'il avoit sur les bras Edouard troisiesme, le plus heureux & vaillant Roi que l'Angleterre eust oncques veu, lequel peu d'annees au paravant avoit desfait les Frãçois en deux grosses batailles: outreplus les horribles seditions & tueries faites à Paris & ailleurs, se resolut premierement de bien garder & maintenir son reste : & trouvant bon de se gouverner plustost par conseil que par la force des armes, ne faisoit rien temerairement ni à l'improviste, ains digeroit & meditoit diligemment tous ses desseins: ses armes paroissoyent peu : mais en la necessité ses ennemis sentoyent qu'il avoit la teste asseuree & le bras en la manche : outre son adresse à choisir les hommes discrets & vaillans. Quand Edouard vid le trenchant de son espee rebouché, le cours de ses victoires arresté court par la prudence de Charles, il ne peut se contenir de dire à ses familiers, Voici merveilles ! Où se trouvera Prince si peu belliqueux, qui taille neantmoins tant de besongne à son ennemi ? Il ne bouge de son cabinet à dicter lettres: mais tout en pourpoinct il me harasse & me donne plus de peine, quoi que ie sois armé, que n'ont fait ses predecesseurs, avec toutes leurs troupes de pietons & de gensd'armes. Tant estoit sage ce Charles, que son ennemi mesme ne faisoit difficulté de lui en attribuer la louange. Aussi d'une main restablit-il & remit au dessus

dessus son peuple acablé de disette & misere extreme: de l'autre il amassa tant de finances laissees à son fils, qu'outre le Sage il acquit encore le nom de Riche. Ie n'entrepren pas, apres nos historiens, de marquer les fautes de l'entreprise de Naples, inventee & acheminee par Francisque Sforce, descrit au volume precedent, & qui en fit (mais trop tard) amende honnorable à la France. Mais ie prie le Lecteur de voir ce que François Guichardin, sage historien, en escrit en son histoire des guerres d'Italie. Pour le present ces accidens divers suffiront. Quant aux autres Princes qui paravant & depuis, en lieu de garder le leur, ont regardé & envahi l'autrui, le temps descouvrira leurs imprudences : & l'on sçait assez que pour avoir voulu trop embrasser ils ont mal estreint, & ne se sont pas bien souvenus du conseil donné par Cyneas à Pyrrhus Roi d'Albanie, selon le recit qu'en fait Plutarque. Mais l'ambition ne peut jamais arrester en place. Elle fait tousiours des sauts perilleux : en fin c'est à se rompre le col: tesmoin entre autres Charles, dernier Duc de Bourgongne.

GLADIATEVRS.

IL est parlé souvent es bons auteurs anciens des escrimeurs à outrance, & de leur sanglant exercice, qu'on appelle monomachie, façon de combattre fort pratiquee jadis en divers endroits du monde, comme elle est encore de present entre les Chrestiens contre les Turcs sur les frontieres de Hongrie & de Dalmacie, pour faire monstre de leur vaillance : maintenant elle regne d'une autre maniere entre les Chrestiens, qui pour sacrifier à leurs vengeances & à l'esprit homicide, sous voiles specieux, s'entretuent ou terrassent malheureusement les uns les autres. Autresfois le duel servoit de preuve en choses douteuses & cachees, en mesme rang que celle du fer chaud & de l'eau bouillante ; afin que l'on discernast l'innocent d'avec le coulpable. Ceste violēte espreuve estoit si commune, qu'un Roi de Danemarc ordonna que tous differens quelconques se vuidassent

par le duel. Aucuns tiennent que de present encor les uns procedent ainsi contre les autres en Moscovie : mais pource que les sages politiques descouvrirent que ces expediens, introduits pour amener au jour la verité, estoyent decevables, incertains, & que bien souvent le coulpable opprimoit l'innocent, somme que le plus fort l'emportoit, telle prevue inventee par les supposts de celui qui est meurtrier des le commencement, fut defendue par constitutions civiles & canoniques, en l'une desquelles est faite mention de deux, dont l'un accusoit l'autre de larcin, qui pour preuve entrerent en duel, où l'innocent eut du pire: & depuis le larcin fut trouvé chez le vainqueur coulpable.

Or le duel s'est autresfois pratiqué non seulement en afaires serieuses, mais mesmes (par un terrible jugement de Dieu) a servi de passetemps ordinaire à ces grands brigands, qui ayans saccagé tout le monde, & ne trouvans personne qui les exterminast s'entretuoyent, attendant qu'à demi tuez les Gentils & autres peuples survinssent pour les achever. Le nom de gladiateurs fut finalement celebre entre les Romains, & l'empereur Commodus aimoit mieux se trouver en une salle d'escrime à outrance qu'au Senat. Lipsius, & monsieur du Faur president à Thoulouse ont amplement representé les fureurs payennes en telles escrimes. Or plusieurs Empereurs Chrestiens condamnerent tous ces sanglans exercices & deplorables spectacles : tesmoin la declaration de Constantin, disant que les escrimes à outrance en la paix de l'estat lui desplaisoyent. Iustinian commande que tous obeissent aux juges, & dit que vaillance sans justice n'est pas louable : entendant par vaillance la force conjointe à felonnie vindicative & cruelle. Theodose respondit au peuple, qui en plein theatre lui demandoit des gladiateurs ; qu'il convenoit à un prince de regner, mais avec un œil doux. Au moyen dequoi un docte Canoniste disoit, que toutes espreuves où il va de la vie de l'homme, ou du salut des ames, devoyent estre totalement abolies, comme directement repugnantes à la verité & à l'authorité de Dieu. Combien au reste que l'Empereur Frideric semble mettre le duel entre

tre les expediens legitimes pour la vuidange d'un different, & qu'en une ancienne loi des Bajoares y ait un tiltre special des Champions & des causes qui les concernent: toutesfois telles constitutions, sujettes aux censures de la loi de Dieu se sont abolies d'elles mesmes peu à peu, pour faire place à d'autres plus equitables qui leur ont esté substituees.

Louys Martelli l'un des premiers gentilshommes de Florence, en fleur d'aage & de grand entendement, desfia au combat un autre gentilhomme nommé Iean Bandi, l'accusant d'estre traistre à sa patrie, pource qu'il s'estoit retiré en l'armee de l'Empereur campee devant Florence, & requit que la querelle se vuidast entre eux deux, pour voir à qui l'adresse aux armes donneroit du meilleur. Bandi accepte la condition, adjoustant que si Martelli vouloit amener vn second, il produiroit en place un qui lui feroit teste avec armes pareilles. Martelli choisit Dante Castillon jeune homme le plus courageux qui fust dedans Florence, auquel Bandi opposa Albertin Aldobrandin, à qui la barbe ne faisoit que poindre, mais rude & furieux à merveilles. Le prince d'Aurange leur accorda la place de combat pres du camp, avec sauf conduit public en vn pourpris clos de cordages tout autour, & ceint de compagnies d'eslite, Alemandes, Espagnoles & Italiennes, pour empescher tout desordre, tant au regard des combatans que des assistans. Ils n'avoyent pour toutes armes que l'espee avec le gantelet en la main droite. Dante qui avoit par sort à combatre Aldobrand, quoi que des l'entree il eust receu une estocade au bras droit, neantmoins il soustint si resoluement & fermement son adversaire qui lui couroit sus, comme pour l'engloutir, qu'empoignant à deux mains son espee, il la fourra droit dedans la bouche d'Aldobrand, soudain renversé tout sanglant & roide mort par terre. Bandi combatoit avec autre avanture: car apres quelques coups tirez, il blessa Martelli au dessus de l'œil, & par singuliere adresse rabatant l'effort d'icelui, lui tirant une estocade au costé le contraignit de se rendre & se confesser vaincu. Martelli ainsi martellé fut porté dedans la ville, si despité de son sinistre ac-

cident,qu'il en mourut de dueil, plustost que de ses playes qui n'estoyent pas mortelles. *P. Iove au 28. liv. de ses histoires.*

L'histoire de Scanderbeg fournit plusieurs exemples de Monomachies memorables, hors & dedans la guerre ouverte. Il se trouve quelques recits de duels en Fr. Guichardin & autres historiens Italiens & François durant les guerres. Le docteur Ph. Camerarius *au 20. chap. du 1. livre de son second volume des medit. historiques* descrit bien au long deux duels, le premier entre un Seigneur Italien fils du general de l'armee Venitienne & le Comte de Sonneberg Aleman : le second entre deux gentilshommes Espagnols en presence de l'Empereur Charles V. Le Comte Aleman eut l'honneur du conflict, ayant contraint l'Italien fort blessé de se rendre. Quant aux deux Espagnols, ayans à coups de hache en une main & de l'estoc en l'autre fait tout ce qui se peut pour s'entretuer, apres long conflict, leurs haches volees en pieces, se prindrent au collet pour se terrasser. L'empereur ne voulant pas que si braves gentilshommes fussent rendus inutiles à la guerre, pour querelles frivoles, ni que l'un ayant le dessus demeurast flestri & deshonnoré le reste de ses jours; jugeant aussi que l'un & l'autre avoit suffisamment maintenu son honneur, jetta soudain en la place de combat une baguette doree qu'il tenoit en main. A ce signal, expres ordonné pour le fait qui se presentoit, trente gentilshommes deputez pour garder la place courent vers les combatans qu'ils arrestent & saisissent, les remenant en leurs premieres places maugré qu'ils en eussent. Sur le debat survenu lors entre eux, à qui demeuroit la victoire, l'Empereur declaira que l'un & l'autre avoit suffisamment maintenu le poinct d'honneur : que la victoire n'estoit plus à l'un qu'à l'autre, les tenant tous deux pour gentilshommes d'honneur, braves & vaillans au combat. Il adjousta son desir estre, & leur commanda qu'ils despouillassent toute inimitié & rancune, vescussent de là en avant bons amis, pour l'avenir s'abstinssent de tout estrif & combat : que c'estoit contre les Turcs & autres ennemis du nom Chrestien qu'ils devoyent se reserver,

& faire

& faire en telles guerres nouvelle preuve de leur generosité. Le Connestable essaya de les apaiser, & faire qu'ils acquiesçassent à telle ordonnance, à quoi refusans obeir il les fit jetter hors de la place, les menaçant de punition rigoureuse, si puis apres ils recouroyent aux armes. Depuis quelques grands Seigneurs essayerent de les reconcilier, mais en vain : ce qu'entendu par l'Empereur, tous deux furent serrez en prison estroitte, pour n'en bouger, jusques à ce qu'ils se fussent touchez les mains & embrassez, avec protestation de quitter toute querelle. Ce nonobstant ils ne s'entreregarderent iamais depuis de bon œil, ains ceste hargne dura entre eux jusques à la mort. *Pontus Henterus en la vie de Charles V. au 8. liv.*

Quant aux gladiateurs ou duellistes modernes, on les a priez maintesfois de penser un peu de plus pres que jadis, que c'est de l'honneur, le poinct duquel leur est plus que toutes autres considerations. Entre dix ou douze mille tuez pour ceste qualité depuis quelques annees, combien petit sera le nombre de ceux qui ayent sceu que c'est ? Ils ont fait gloire de se tuer, sans sçavoir pourquoi. Le vrai honneur est borné de quatre limites, Dieu, le Prince Souverain, la Patrie, & la Vertu. Tout ce que l'on imagine de ces limites est une fumee & un vuide fantastique. Au fait de nos gladiateurs ne se trouvera pas une des quatre lumieres precedentes. Dieu y est trop audacieusement offensé ; le Prince y perd ses sujets tuez sans respect de son service & de sa dignité; la Patrie ses enfans. Si l'on examine la Vertu par ses especes, il ne s'y en trouvera pas une. La Prudence y est-elle ? Nullement. Elle n'a pas acoustumé de precipiter les hommes en des maux infinis, irremediables, & detestables. La Temperance n'y est non plus : car s'y trouvant, pourroit-elle point commander à la passion ? Quant à la Iustice, elle en est autant eslongnee que l'Orient de l'Occident. Oster les biens à quelqu'un est-ce pas injustice ? Et comment s'appelle oster la vie ? C'est l'injustice des injustices. La magnanimité & grandeur de courage n'y est en façon quelconque. Est-elle pas volontaire, avec conoissance,

pour bonne cause,& pour iuste fin. Tout cela defaut au fait de nos gladiateurs, quoi qu'ils vueillent qu'on les tienne pour les plus courageux du monde. Mais l'on sçait quelles passions les geinent & trainent sur le pré, combien sont foibles & ridicules tous les discours qu'ils poinctent sur leur poinct d'honneur, où il n'y a poinct ni point d'honneur. En un mot, les actions vertueuses sont dignes de louange & de recompense, & n'ont point besoin de mendier lettres de graces & pardon du Prince.

Le sieur de Chevalier, lequel a doctement & en termes exquis descrit & descrié ces fureurs Françoises en deux beaux traitez,intitulez l'un,*de la vaillance*,& l'autre *les ombres de Villemor & Fontaines*, mis en lumiere assez long temps avant la mort lamentable du Roi Henri le Grand,dit entre autres particularitez memorables,ce qui s'ensuit.On a remarqué qu'en la Marche de Limosin & aux environs, il y a plusieurs annees, estoyent morts en duel six vingts gentilshommes en six ou sept mois seulement. Depuis combien en est-il mort là mesme, qui n'est qu'une fleur du grand parterre de France?combien par toutes les provinces? combien à ce pré fatal(de Paris) à cest eschafaut honteux & funeste pour la France? La liste s'en void non sans larmes. Il s'est passé plus de six mille graces depuis dix ans,nombre suffisant pour faire gaigner plusieurs batailles sur les infideles. Dõmage irreparable pour tout un siecle, brutal aveuglement,forcenement diabolique, que tous les siecles passez n'ont point veu, transport de vanité qui n'est conu, qui n'est pratiqué,qui n'est toleré qu'en ce royaume,lequel a esté si longuement la lumiere des Chrestiens, maintenant l'obscurité,le mauvais exemple,le scandale. Ce sont les mots du Sieur de Chevalier *au traité* qu'il nomme *les Ombres*, &c. pag.62. & 63. de la 2.edition en l'an mil six cens neuf.

Au mesme traité, pag.25.& 26.il dit, En un seul iour au voyage de Savoye il se despescha six vingts graces. (Il parle de ces escrimeurs à outrance, sortis de propos deliberé en campagne, pour tuer leurs compagnons & compatriottes.) Cela est monstrueux, adiouste-il. Ce n'est

n'est pas simplement tolerer le mal : c'est l'aprouver, le nourrir, le commander. Tous les Theologiens disent d'un commun accord & consentement, que ceux qui meurent en ces miserables combats sont damnez. Horrible sentence, veritable pourtant. Vous mesmes (adressant le propos au Roi) le dites, Sire, & promettez que vous ferez des loix. Vous en faites, vous renouvellez les anciennes: mais dequoi servent-elles sans l'observation? Il y a beaucoup de ressorts qui iouent à cest ouvrage. Plusieurs qui ont l'honneur d'aprocher vostre Majesté detestent de parole les querelles, & puis bien souvent leur donnent suiet, taxant ceux qu'ils imaginent n'avoir pas bonne espee pour ces folies, pour ces frenesies, frenesies extremes. Y a-il rien de si ridicule que le suiet des querelles? mais, las! il n'y a rien si deplorable que leur evenement.

En la page 37. Que ce soit (dit-il) une rage provenante de foiblesse de iugement il se peut prouver par mille argumens, & par le combat de deux nouvelles Amazones Poictevines, qui se battirent en estacade il y a six ou sept ans. Quel prodige? Ce devoit estre la crise des querelles de ce temps: crise envoyee du ciel, si la France se fust rendue digne de telle benediction. Ceste histoire est honteuse, pour l'un & l'autre sexe: mais cela est un discours à part. Si c'est courage, voila qui est bien commun, puis qu'il se pratique par l'imbecillité mesme. Si desespoir, il est arrivé par exemple: & cest exemple est punissable & reprochable.

Le Sieur de Chevalier ne parle que de six mille graces: & parauant j'ai fait mention de dix ou douze mille tuez en ceste qualité, considerant ce qui est avenu depuis les dix annees par lui touchees. Le nombre helas! est merveilleusement acreu, jusques es trois premiers mois de l'an 1614. Quand verrons-nous la fin de ces escrimes furieuses!

P. Matthieu descrivant le duel entre Don Philippin B. de Savoye & M. De Crequy, le 2. de Iuin mil cinq cens nonante neuf, dit que Philippin ayant esté emporté mort au logis, les religieux de Pierrechastel lui refuserent la sepulture selon les sainctes constitutions de la po-

lice de l'Eglise, qui estime ceux qui meurent en ceste sorte desesperez & meurtriers d'eux-mesmes, & fait passer la peine apres la mort, pour faire que la honte qui les poursuit dedans le tombeau les destourne de ceste licence. *Il adiouste*, Mais ni la defense de l'Eglise, ni celle du Roi, ni la privation de sepulture, ni la crainte de la perte des biens, n'a peu empescher ceste estrange forcenerie & brutale fureur des duels, qui font mourir en plaine paix plusieurs braves cavaliers, que la mort n'a osé attaquer en temps de guerre, & pour des querelles mal fondees, qui ne regardent ni l'honneur de Dieu, ni le service du Roi, ni la defense de la patrie: mais seulement quelque trait de ialousie pour une maistresse, une parole bien entendue mal interpretee, & en fin pour le reproche d'un vice fort ordinaire, comme c'est le naturel des hommes de se tenir plus offensez des imperfections naturelles que des autres defauts, & que les injures de la naissance sont celles qui se presentent le plustost à la langue des mesdisans; il faut tuer l'ame & le corps. *Au 12. liv. de l'hist. de Henri IV.*

GOVRMANDISE.

PAul second, Pape, lequel mourut l'an 1471. sur la fin de Iuillet, faisoit ordinairement couvrir sa table de plats garnis de force viandes, prenant plaisir à taster des pires. Sa coustume estoit de crier à pleine teste, si les services n'estoyent faits à sa fantasie. Il buvoit beaucoup de vin, mais petit & trempé. Son plaisir estoit de manger force escrevisses, du marsouin, des poissons & des pastez: mais principalement des pompons & melons sucrins. Il en mangea deux fort gros, un soir, & la nuict suivante fut estouffé d'apoplexie. *Platine.*

Les Anglois sont taxez par Paul Iove d'estre grands banquetteurs entre tous autres peuples. En leurs festins qui durent plusieurs heures, ils joignent au boire & mãger la musique, les comedies, les danses, & se plaisent autour des femmes. *Au deuxiesme livre de ses histoires.*

Hector

Hector Boethius escrit que les Escossois sont fort grands mangeurs, & se farcissent la panse tant qu'ils n'en peuvent plus; adjoustans la buverie excessive à la gourmandise. *Au 17. livre de son hist.*

Les Tartares seront quelquesfois trois ou quatre iours sans boire ni manger : mais s'ils trouvent de la mangeaille & dequoi boire ils s'en chargent en telle quantité, qu'on les trouvera gisans par terre comme morts durant deux fois vingt quatre heures: ce qui leur a causé souvent ruine & mort honteuse, nommément en Lithuanie & en Moscovie. *Alex. Guagnin en la description de Tartarie.*

Leon X. tiroit argent de tous costez durant son pontificat, pour faire grand chere & mener joyeuse vie avec ses familiers. La gourmandise & friandise se trouvoyent de compagnie en son palais. Ses saucissons estoyent farcis de chair menue de paons. Friande gourmandise admiree & detestee par Adrian sixiesme, ce dit *Garimbert en la vie des Papes, liv 6.*

I'ai veu trois mangeurs à diverses fois en ma vie, le moindre desquels mangeoit en un repas, sans paroistre plein, autant que quatre hommes afamez feroyent quand on entreprendroit de les saouler pour une fois à disné ou à soupé. C'estoyent hommes maigres, & que l'on eust pris pour fort abstinens de viande. Il s'est veu aussi en beaucoup d'endroits des personnes affamees & allouvies de faim, qui à toutes heures tant de iour que de nuict se trouvoyent tousiours en appetit & avoir une aulne de boyaux vuides, suivant le vieil quolibet pour tenir pied sous table à leurs amis. L'acoustumance fait beaucoup en tel exces, & nourriture passe nature.

GVERISONS *remarquables.*

LE 7. jour d'Octobre, l'an mil cinq cens huictante huit, s'esleva un tumulte populaire en la ville d'Vtrecht, auquel le capitaine Claerhagen fut percé de part en part à travers du corps, dont toutesfois il fut

gueri. *Histoire des pays bas.*

Certain hoste Hollandois yvre, & despité pour peu de chose contre sa femme lui donne un coup d'espee si roide au dessous du diaphragme qu'il l'outreperce jusques à la garde d'icelle espee, laquelle promptement retiree & la femme bien pensee, fut guerie dedans trois semaines apres le coup donné & receu. *Extr. de mes memoires.*

En un combat à outrance de deux gentilshommes François, l'un transpercé de mesme sorte neantmoins fut gueri peu de temps apres. *Extr. de mes memoires.*

En la ville de Milhuse un certain bahutier tombant d'un haut arbre rencontre un pieu, lequel lui perça les muscles & reins & donna jusques dedans le creux de la poictrine, puis retournant sortit par le dos. Le pieu tiré hors, il ne souffrit autre mal apres la cure de sa playe, sinon que le pertuis du dos rendant vers la poictrine demeura ouvert, de sorte que quand on presentoit de la chandele allumee vers la poictrine tant soit peu estreincte, le souffle sortant esteignoit quelquefois la chandelle. Il y eut une autre remarque memorable: qu'une piece de la camisole rouge de ce personnage sortit long temps apres par ce pertuis tortu. Plusieurs cuidoyent du commencement que ce fust quelque trait d'art magique: mais l'õ conut incontinẽt la verité du fait par le rapport de ceste piece rompue avec la camisole. Le patient gueri vescut long temps depuis en ferme santé. *M. Felix Plater medecin, en ses observations.*

L'an 1590. quelques Alemans estudians à Padouë s'en retournans apres soupé chez eux & chargez par des Polonois qui les attendoyent, se mirent en defense si brusque, q̃ le plus mauvais des assaillans receut une estocade au poulmon droit. Emporté chez lui le coup fut iugé mortel par les chirurgiens, lesquels neantmoins il supplia instamment de lui assister, ce qu'ils firent. Nature lui aida poussant hors à chascun apareil des morcelets de poulmon, de sorte qu'eux aidans, tout ce qui en estoit separé sortit avec beaucoup de matiere de divers endroits. En fin il revint au dessus. *M. Iean de Iessen en ses observations medecinales.*

Vn

Vn gentilhomme Champenois, blessé tellement au foye, qu'un morceau en avoit esté tranché, & tiré hors de la playe, neantmoins en fut gueri, & a vescu long temps depuis. *M. George Bertin au 7. ch. du 13. liv. de sa medecine.*

Vn jeune Espagnol, receut tel coup au costé droit qu'une portiõ du foye sortit par la playe: ce neantmoins contre toute esperance il fut gueri au bout de quelques mois. *Corn. Gemme au 1. li. ch. 6. de son Cosmocritic.*

Vn Aleman de Nuremberg se prenant à quelqu'un plus adroit aux armes que lui, receut un coup d'estoc dans le foye, & fut tenu pour mort: neantmoins à l'aide des medecins & d'un fort expert Chirurgien revint en convalescence. *M. Esaïe Meichsner en ses observations.*

Certain gentilhomme Provençal receut une harquebuzade à travers le foye au siege de la Rochelle, abandonné des medecins, fut remis au dessus à l'aide de ses amis lesquels se servirent de medicamens ordinaires. *Ios. du Chesne en son traité des harquebuzades, au 2. ch.*

Claude de Chillac, ayant receu un coup de poignard lequel entroit fort avant en la poictrine non loin du cœur, avec bris d'une coste, fut apres grandes difficultez, douleurs & apparences de mort, remis au dessus, contre l'opinion de tous, par la grace de Dieu, benissant l'adresse d'*André Chalmet*, lequel en fait le recit *au 22. ch. du 2. li. de son manuel de Chirurgie.*

HARDIESSE malheureuse.

TAndis que le General des Venitiens fortifioit Naples en la Moree, un jeune Sicilien, nommé Antoine, eschappé de la main des Turcs, lui fit entẽdre, qu'il avoit soigneusement prins garde à l'armee Navale, que le grand Seigneur Ottoman avoit retiré à Gallipoli, & au lieu où estoyent tous les ustencilles des galleres: qu'il estoit aisé d'y mettre le feu; parce qu'on n'y

faisoit point de garde la nuict: & que si on lui bailloit des fideles compagnons le General des Venitiens entendroit dans peu de jours qu'Antoine ne lui avoit rien rapporté qui ne fust vrai. Le General embrassa ce jeune homme, & lui fit de grandes promesses. Ayant receu des compagnons, ce jeune homme contrefit le marchant de pommes en une barquette, & dans un vaisseau pour lui & ses compagnons passa les Dardanelles, qui sont deux fortes tours vis à vis & fort proches l'une de l'autre, qu'il faut passer en ce destroit. Estant passez, le jeune homme employa le reste du iour à vendre de ses pommes. La nuict venue il essaya de mettre le feu à cent galleres Turquesques & à tout leur attiral: mais il ne peut le jetter dans les galleres lesquelles amenees là aupres estoyent à l'anchre, à l'occasion du grand peuple qui y estoit acouru à la premiere veue de la flamme. Alors taschant de gaigner le destroit, tascha de se sauver avec ses compagnons, mais attrappez, & l'un d'iceux tué se defendant vaillamment, les autres & le Sicilien furent envoyez au Sultan Turc, qui les interroguant de leur hardiesse, le Sicilien respond bravament, & sans crainte, que ç'avoit esté pour nuire au commun ennemi des Chrestiens: que sa belle entreprise eust esté beaucoup plus belle s'il eust peu poignarder le Sultan mesme. Icelui despité de la reponse du jeune homme le fit scier vif par le faut du corps, & ses compagnons aussi. *Hist. de Venise, au 9. livre de la 2. Decade.*

HARANGVE *memorable.*

LE Roi Henri le Grand, prenant congé du Poictou, & son logis à Moncontour, trouva sur le bord d'un petit pont le Iuge du lieu, grand vieillard, sec, le visage long, tresridé, les yeux haves, la barbe blanche & longue, un vestement sale & tout plumeux. Cest homme s'estant presenté pour haranguer, on nous fit aprocher, plus pour avoir part à la risee (commune aux courtisans) qu'à l'admiration. Adonc l'Orateur avec une triste asseurance parla

la ainsi. Sire, Quelques anciens adorateurs de leurs Rois les ont appellez *Dieux Secondaires*. D'autres plus modestement *images du Dieu vivant*. Or est il raisonnable que les pourtraits ressemblent aux originaux. De là vient que nous nous plaisons en ceux qui nous representent, & les gardons curieusement : mais nous jettons au feu ceux qui nous difforment & portét nostre nom injustement. Les traits du visage de Dieu sont la Iustice & la Clemence. Les Princes justes & piteux sont gardez au sein de l'Eternel, comme ses pourtraits bien aimez. Mais les Rois injustes & non clemēts sont images de celui qui meurtrier des le cōmencemēt anime les cœurs des grands à commander les meurtres, les Nobles & les armees à les executer, & despouiller le sein de la terre de ses douceurs en la couvrant de spectacles hideux, tels que nous les avōs veus en la plaine que vous venez de passer, qui parut à nos yeux un matin, animee de la plus genereuse Noblesse de France, sous mesme soleil sanglante, & deux jours apres puante de dix mille charongnes de guerriers excellens. Elle a paru depuis blanchissante de leurs os. Nos chiens sont devenus loups à force de sang regorgé. C'estoyent ceux qui avoyent mis le pays à la mort, fait les hommes devenir des os, & perir les enfans sur les peaux des mammelles, pensans sucer leurs vies dans les restes de la faim. La mort leur rendit en gros ce qu'ils lui avoyent presté en detail. Mais la puniton ne s'arreste pas là : car Dieu demandera les vies à milliers de la main de ceux qui les ont fait tomber sous leurs auspices. Et cependant peu de ces Grands vont la gorge seche au tombeau: pource que le Grand Iusticier du monde exerce jugement.

Sire, Vostre port & vostre visage ne promettent que hauts & genereux desseins, qui acouchent peu souvent à nostre gré, mais avortent des accidens monstrueux, quand ils s'esloignent de la justice, qui est la seule necessité; soupçonnez d'estre iniques & malheureux, quand la gayeté de cœur en dit son avis. Quand nous allons outre les bornes que Dieu nous a prescrites, il nous engraisse pour la mort, nous esleve par delà toute mesure, pour doubler sans mesure le saut du precipice,

& signaler le coup de juste vengeance. Souffrez, Sire, nos plaintes par nos bouches, puis que d'icelles nous prions pour vous contre les sinistres evenemens. Nostre harangue est brute : vous avez donné la matiere, qui ne vous demande pardon que pour la façon. Goustez les fruits de ce que vos mains ont semé, & ne prenez pas de mes propos l'horreur, sans le changement: car Dieu met ses avertissemens au rolle des reproches, les envoye devant, comme s'il vouloit se iustifier. De ceste façon ayant ordonné de descocher son fouldre sur la teste de Diocletian, il fit auparavant esclatter un tonnerre à ses pieds. Or vueille le Roi des Rois vous inspirer des salutaires pensees, en adresser au bien les actions, aprenant à vos mains, habiles aux combats, à manier (comme elles ont fait) l'espee glorieusement; ainsi heureusement le sceptre de la paix. Le Roi, quelque temps estonné, respondit apres une longue pause, *I'ai pris vos propos en bonne part, ie vous remercie, ie ne les oublierai iamais.* Ce qu'il ne fit, & nous repetoit souvent ces mots du harangueur, que les grands vont rarement la gorge seche au tombeau. Mais adioustons un autre plus brief discours à ce mesme Prince.

Ce discours sortit du cœur & de la bouche d'un de ses vieux serviteurs, auquel il monstroit le coup que Iean Chastel lui avoit donné à travers la bouche. Ce serviteur fidele en presence de la Duchesse de Beaufort, en la salle de son logis à Chauni, prononça ces paroles, SIRE, *n'ayant encore renoncé la verité de Dieu que des levres, il s'est contenté de les percer : mais quand le cœur sera de mesmes, il sera de mesmes au cœur.* La Duchesse ayant respondu que c'estoyent de belles paroles, mais mal apropriees au Roi, le fidele serviteur repartit, *Oui, Madame : car elles ne serviront de rien.* Ce qui lui a fait produire la harangue du Iuge de Moncontour & l'avertissement de Chauni, est que le Roi les rememoroit quelquefois, avec une secrette frayeur & un pere Iesuite, auquel il s'estoit confessé de cela, lui ayant dit qu'il faloit punir telles hardiesses, le Roi respondit qu'il ne faloit pas faire tout ce qu'on pouvoit. Quant à ce qui avint puis apres, ie m'en

rappor-

rapporte aux tesmoignages de nos sages historiens.

HARDIESSE heureuse.

HEnri Comte d'Hollace, estant par sa vaillance entré en grand credit aupres du Roi d'Angleterre, fut h y des courtisans, qui un jour espians l'absence du Roi, conseillerent la Roine, puis que le Comte s'estoit preferé à toute la noblesse Angloise, de faire preuve s'il seroit si genereux, faisant lascher sur lui un grand lion que le Roi faisoit nourrir en lieu seur & bien clos: adjoustans que cest animal respectoit grandement la Noblesse, & ne toucheroit ce Comte, s'il estoit noble. Ils obtienent congé de la Roine de le reduire à ceste espreuve. Le Comte avoit acoustumé de se lever devant jour, & pour prendre l'air se promener dedans la basse cour du chasteau, prenant garde si toutes les portes estoyent bien closes. Le lion est lasché de nuict: & le Comte levé comme de coustume vestu d'une longue robe ceinte sur sa chemise, avec son espee descendu en la cour rencontre ce lion qui commence à herisser, & à rugir. Lui sans s'estonner dit d'une forte voix à la beste, Arreste, arreste, dogue. A ces mots le lion se couche à ses pieds, au grand estonnement des courtisans qui de leurs cachettes regardoyent attentivement la catastrophe de leur tragedie, laquelle fut autre qu'ils ne l'avoyent imaginee. Car le Comte fit encore plus, empoignant le lion, lequel il renferma dedans sa cage. Aucuns disent qu'estant debout pres des treillis d'icelle, il dit à certains Anglois là presens. S'il y a quelque noble entre vous, qu'il face ce que je vai faire. Sur ce il entre, & met au col du lion la coife qu'il portoit à sa teste, puis sort sans regarder derriere soi, le lion ne bougeant de sa place. Alors le Comte s'escria derechef, Que celui d'entre vous qui se glorifie le plus de sa race, aille querir ma coife. Tous saignerent du nez, & couverts de honte se retirerent. Peu apres le Comte pour se garantir des pattes de l'envie, qu'il avoit suffisamment bafouee, se retira par

gracieux & liberal congé du Roi. *Alb. Crants au 9. li. ch. 24. de son hist. de Saxe.*

En ce mesme livre & chapitre, Crants fait mention d'une autre merveille avenue en la cour de Matthias Roi de Hongrie. Il y avoit, dit-il, un gendarme Polonois aux gages du Roi, homme se glorifiant de sa vaillance, & qui de bravade appelloit d'ordinaire les Hongrois à la lutte, à l'escrime de l'espee & de la picque, où il avoit tousiours le dessus. Ses vanteries le rendirent mal voulu. Mais entre autres traits de sa hardiesse, un jour estãt pres de certaine cage de fer, où estoit enfermé un lion des plus gros & furieux qu'on eust veu de long temps, il cõmence à dire à ceux qui l'acompagnoyent, Qui de vous osera tirer de la gorge de ce lion affamé quelque piece de chair. Nul n'osant l'entreprendre; vous verrez, adjouste le Polonois, la preuve de mon dire. De tout le jour suivant on ne donna rien à mãger au lion: le lendemain on lui jette les quatre quartiers d'une brebis. Ce lion se met à gronder, se couche sur sa proye, & mange. Sur ce le Polonois entre, & enfermant le lion en ses jambes, lui donne un coup de poing sur la maschoire, criant, Mastin, ça la piece. La nouvelle de ceste hardiesse rapportee au Roi, il donna congé au Polonois, disant qu'un homme si hazardeux de sa vie par gayeté de cœur, pourroit, corrompu par promesses ou par argent, executer quelque grande meschanceté. Mais il ne l'envoya pas à vuide, ains à cause de sa valeur lui fit de beaux & riches presens.

Iean Huniade estant simple gendarme à la solde du Vaivode de Bulgarie, poursuivit à la chasse un fort grand loup, lequel pour se garentir eut recours vers une large & profonde riviere, la traversant aisement à nage. Mais Huniade bien monté poursuivit de hardiesse extraordinaire, & sans cercher pont ni destour, pousse outre à nage, atteignit ce loup, le tua, l'escorcha de son grand cousteau de chasse, emporta la peau de laquelle il fit present au Vaivode. Ce seigneur tressaillant de joye, s'escria, disant à Huniade, Dieu te doint longue vie: tu seras quelque jour un brave attrapeur & tueur de loups. Ce fut une belle prediction: car Huniade parut

eut tel es guerres contre les Turcs, vrais loups en l'Europe, desquels il fit merveilleuse boucherie, comme a esté dit au chap. des Exploits admirables en ce 4. volume.

Iean Basilide, grand Duc de Moscovie, prenoit plaisir à la chasse. Mais ce Prince acoustumé par un jugement de Dieu à l'effusion du sang humain, cerchoit ses esbats en cruautez effroyables. Les autres Princes ont un grãd apareil de chevaux, de chiens, de chasseurs, s'exercent & ont divers plaisirs à courir le lievre, le cerf & autres grosses bestes, meslent leurs plaisirs avec le profit & les commoditez de leurs sujets: outre ce que leurs cuisines se sentent des divers avãtages par le moyen de la sauvagine. Mais cestui-ci employoit les hommes innocens & prisonniers, comme si c'eussent esté ses chevaux & ses chiens, pour se defendre contre les ours cruels, ausquels il les exposoit, se riant de les voir deschirer en pieces par ces bestes furieuses. S'il avenoit à d'autres de s'en garantir dextrement, il leur faisoit quelque present pour recõpense de leur adresse, & soulagement de la misere à laquelle ils estoyent reduits. Ainsi donc quelques mois devant sa mort, pour se recreer ayant eu relasche des extremes angoisses d'ame & de corps, desquelles il avoit esté battu, dont finalement il fut du tout abatu, comme nous l'avons veu ci devant, en lieu de s'humilier devant Dieu son souverain Iuge Tout-puissant, il continua d'abuser orgueilleusement de la patience d'icelui, commandant (pour son esbat, & pour sacrifier à l'esprit meurtrier qui le possedoit) qu'on tirast des cachots & deschainast de leurs fers plusieurs prisonniers pour combatre en parc clos contre plusieurs bestes sauvages & redoutables. Il les regardoit d'une haute fenestre, remarquãt par grande curiosité les mouvemens, tours & retours divers des hommes & des bestes en ce terrible conflict. Entre autres prisonniers y eut un Polonois, lequel marchant avec les autres au combat des bestes, leva de terre un caillou non trop gros, qu'il serra dedans l'une de ses mains. A l'aproche un grand & furieux ours acourt pour le terrasser. Ce Polonois fourre le caillou jusques au fond de la gorge ouverte de la beste, & lui empoignãt la lãgue reduisit l'ours en tel estat qu'il demeura cõme mort sur

la place. Basilide estonné de si heureuse adresse, fut satisfait au regard du Polonois, lequel il cherit d'avantage puis apres, à cause de sa valeur. *Paul Oderborn, au 3. li. de la vie de Iean Basilide.*

HARDIESSE *traversee, & renversee par soi mesme.*

LE sieur de Chevalier en son beau *discours de la vaillance* escrit l'histoire suivante, memorable entre plusieurs, pour nous ramentevoir ce qu'a dit il y a long téps l'un des plus grands & magnifiques Princes qui iamais ait esté au mõde, Que sous le Soleil la course n'est point aux legers, ni aux forts la bataille, ni aux sages le pain, ni aux prudens les richesses, ni la grace aux sçavans : mais que le temps & l'occurrence en eschet à tous. Dieu aide les hardis, s'ils reconoissent que de lui vient la hardiesse & lui consacrent la leur: autrement il vendange les esprits bravaches, & se monstre plein de fureur terrible aux plus audacieux du monde. L'histoire suivante soit estendue sur ceste consideration. Le seigneur d'Aussun genereux Cavalier, qui avoit acquis un si beau nom, que par excellence on disoit, *Hardiesse d'Aussun*, se trouvant en la bataille de Dreux fuit avec les autres. Revenant à soi, (comme le lyon qui passant par la forest & oyant le bruit des branches fuit iusques à ce qu'il soit dehors, apres tournant la teste se frappe de sa queuë pour entrer en furie, & retourne au mesme lieu dont il est parti) ce hardi lyon retourna au combat, où au milieu de la presse il monstra qu'il ne portoit point un si honnorable tiltre à fausses enseignes; & parut comme la fouldre, se fit sentir comme un tourbillon qui renverse tout, se rendit redoutable aux ennemis & admirable aux deux armees. Le cõbat fini, lui aussi plein d'honneur, que forsené de despit, exalté des amis & des ennemis, alla se mettre au lict, & se resolut de mourir pour le desplaisir qu'il avoit de sa fuite. Monsieur de Guise qui estoit lors, l'alla voir pour le consoler, & lui attribua beaucoup de gloire en la presence

sence de tous. A quoi il respondit, Comment, monsieur, vous qui estes le plus valeureux Prince qui vive auiourd'hui, avez-vous pris la peine de visiter le plus lasche & poltron qui nasquit iamais, indigne de voir la lumiere. Non, non, ie suis digne d'une cruelle punition, & non de la louange que vous me donnez, que ie reiette iustement, pour ne la meriter point, & veux faire l'autre de moi-mesme pour l'avoir trop meritee. Il mourut quinze iours apres à faute de manger.

Le sieur de Chevalier adjouste son avis sur ce fait de la hardiesse du sieur d'Ausfun. Ie l'adjousterai, pour le contentement du lecteur. On ne pourroit Chrestiennement louër cest exces: mais le reste tesmoignoit une ame veritablement vertueuse, & un courage, sans doute magnanime. Il est à considerer en ce fait, que presque toute l'armee royale avoit esté mise en route. Se retirer, sembloit plustost prudence que lascheté, & s'il y avoit faute, il l'avoit reparee, s'il est vrai, comme i'ai dit, qu'il retourna au combat: sinon (comme d'autres croyent le contraire) voyez que sa faute estoit commune & si bien acompagnee. Il fut ravi à ce confus desordre, & emporté par la multitude des fuyards. Tant de gens de bien, courageux, determinez, & pleins de reputation tomberent au mesme inconvenient, qu'il pouvoit attribuer à la bonne fortune des ennemis, les supporter avec patience comme les autres, se consoler en la representation de tant de notables preuves qu'il avoit rendues de sa valeur, & sur la commune opinion que les armes sont journalieres. Mais sa conscience lui servoit de mille tesmoins, son cœur estoit le grand Controlleur: il s'estoit trouvé estrange à lui mesme, n'ayant point acoustumé de tomber en ces defauts. Ce changement de son courage esbranslé d'un vent de l'humanité foible, qui redoute la mort, l'avoit affligé, lui qui avoit le sentiment si exquis & si chatouilleux aux choses de l'honneur. Ame heroique & jalouse d'elle mesme, qui choisit une mort extraordinaire & iniuste, nonpas pour avoir commis une faute, mais pour n'avoir pas bien fait à la coustume & selon la mesure de sa har-

dieſſe tant eſtimee. Il voulut ſe contenter lui meſme & nonpas autrui;à ſa mode, non à celle des autres;à ſa reigle, non à l'eſtrangere ; c'eſtoit crainte d'avoir mal fait, qui eſt un picquant aiguillon pour bien faire.Il ſe trouveroit à la cour tel, qui ayant rendu de bonnes preuves de ſa valeur un jour de combat, & fait porter les marques de ſa reſolution courageuſe & invincible, pour eſtre eſchappé de la meſlee & n'eſtre point mort avec ſes amis, craindroit avoir malfait. Il faut avouër que telles perſonnes ſont bien nees à la vertu, laquelle ne ſe paiſt ni de la fumee publique,ni de l'opinion d'autrui,ains de ſa propre conoiſſance, s'eſtant balancee,& ne ſachant elle meſme ſon poids & ſon pris. Il n'y en a pas à centaines de ces belles ames-la.

Toutes ces louanges regardent la terre : & ſont condamnees au ciel, Dieu ayant decidé infinis endroits de ſa verité immuable de l'ordre que grands & petits ont à ſuivre au cours de leur vocation, ſans qu'il ſoit loiſible à aucun d'attenter le contraire. Et quelle vertu ſe peut imaginer hors de l'auteur des vertus, qui condamne le deſeſpoir, le meurtre de nous meſmes & des autres : veut que nous dependions de ſa ſageſſe & volonté, qu'en toutes entrepriſes nous ſoyons aſſeurez de ſa conduite, & ne preſumions de nous-meſmes plus qu'il ne convient.

HEVR mondain.

I'Enten par ce mot une proſperité durant laquelle, nommément en quelque courſe aſſez longue parmi beaucoup de revolutions & changemens de la vie preſente,une perſonne de haute,moyenne,ou baſſe qualité, ſent en paix & contentement beaucoup de ſupport de Dieu. Le nombre des petits qui jouiſſent de ce bien a touſiours eſté aſſez grand.Celui des modernes,moindre: quant aux grãds, pour un qui a gouſté quelque douceur infinis autres ont eſté engloutis de douleurs, que nul ne ſçauroit imaginer ni bien deſcrite qu'eux meſmes,teſmoin le quatrain du ſage Phocylide François:

Qui sçauroit bien que c'est d'un diademe,
Il choisiroit aussi tost le tombeau,
Que d'affeubler son chef de ce bandeau:
Car aussi bien meurt-il lors à soi-mesme.

Mais enrichissons ce discours de quelques exemples laissant aux lecteurs la souvenance d'autres pour plus grand contentement.

George Commerstad, Iurisconsulte Aleman, de Misne, mourut en un sien chasteau sur la fin de l'an 1560. En toute sa vie il fut eslevé aux hautes dignitez, sans envie, querelles ni reproches: conseillier de quatre Ducs de Saxe, & tableau de prosperité souhaitable en la vie presente. *George le Fevre au 3. liv. des Annales de Misne.*

André Tiraqueau, d'honnorable famille à Fontenai en Poictou, personnage qu'on diroit né pour ne point mourir, si l'on considere tant de beaux enfans que Dieu lui donna, & le nombre merveilleux de livres par lui composez qui consacrent son nom à l'immortalité. Cela paroit esmerveillable en lui, qu'un homme si grave, employé continuellement aux plaidoyez & consultations, ait peu trouver tant de loisir, pour mediter & coucher par escrit tant de diverses choses qu'il nous a laissees en ses livres. Premierement il fut lieutenant de Fontenay, puis à cause de la renommee de son erudion fait conseillier en parlement, où il se comporta fidelement & en tout honneur jusques à l'extreme vieillesse: sans jamais quitter la plume, à l'aide de laquelle il nous a laissé maints beaux Commentaires, entre autres ceux du Retraict lignager, de la Noblesse, des loix de mariage, & beaucoup d'autres imprimez plusieurs fois & en divers lieux. Ceste fecondité d'esprit & de corps qui ne se lassoit jamais, procedoit partie de la gallardise de son naturel, partie de la belle instruction en laquelle on l'avoit eslevé: estant d'une humeur paisible, joviale, qui le tenoit en un contrepoids tresagreable, quoi qui lui survinst d'adversité ou de prosperité: sans qu'aucune passion vehemente lui donnast croc en jambe. De là lui vint une longue vie, si heureuse, qu'avant mourir il vid ses fils sçavans & employez en charges publiques, desquelles ils s'acquitterent à leur honneur.

Aussi mourut-il environ la paix traitee entre les Rois de France & d'Espagne l'an 1558. *Scevole de S. Marthe en ses hommes illustres.*

On lit à Rome en l'Eglise de S. Marie de populo l'inscription du tombeau de Demetrius Cabacius, portant que ce gentilhomme mort aagé de nonante un ans, n'avoit en iour de sa vie senti douleur ni greveure quelconque en son corps. Item à Naples en l'Eglise de S. Marie du mont virginal celui de Matthieu de Afflictis gentilhomme & docte Iurisconsulte, lequel iusques en grande vieillesse (car il mourut aagé de quatre vingts ans) il se maintint vigoureux de corps & d'esprit. *N. Chytræus en la description des antiquitez & choses memorables remarquees en ses voyages d'Italie, &c.*

En tous pays se trouvent de tels hommes, selon que la Sagesse eternelle veut avoir en tous lieux toutes sortes de tesmoins de sa beneficéce envers la posterité d'Adam, pour le contentement des paisibles vertueux, en quelque condition qu'on les voye parmi les autres: & à la confusion des vicieux turbulens, qui ne prenent plaisir qu'à fascher eux mesmes & leurs prochains.

HOMME *ayant du laict aux tetins.*

I'En ai parlé d'un au deuxiesme volume. En ceste sectiõ, i'en produirai d'autres histoires. Alexandre Benedict tesmoigne avoir entendu du seigneur Maripert Chevalier de Malte, qu'il avoit veu à Venise un Levantin, auquel sa femme decedant laissa un enfançon encor à la mammelle. Le pauvre pere n'ayant dequoi nourrir son petit, lui presenta les bouts de ses tetins, que l'enfant prit & suça tellement qu'il en fit sortir le laict en abondance, dont il fut suffisamment nourri puis apres, au grand esbahissement de chascun. *Au 3. li. chap. 4. de son anatomie. Vesal au 5. li. ch. 18. de la fabrique du corps humain* avouë avoir veu de tels hommes en autres lieux. Comme aussi fait *Ierosme Eugube en son traité du laict.*

I'ai souvenance d'avoir veu un homme, lequel faisoit

jaillir

jaillir de ses tetins du laict en evidente quantité. *Marcel. Donat. en son traité de la petite vairole, ch. 8.*

M. André du Laurent rapporte que les historiens qui ont escrit du nouveau monde, disent que presques tous les Indiens ont abondance de laict es tetins, comme les Indiennes. *Au 2. li. ch. 2.*

I'ai veu un homme nommé Laurent VVolf, citoyen de Brisac sur le Rhin, lequel des son jeune aage, iusques à l'an cinquante cinquiesme de sa vie (que nous escrivions ceci) a tant de laict es tetins, que se trouvant en ioyeuse compagnie, apres avoir beu d'autant, il se tire les bouts & en fait jaillir le laict contre les visages de ceux qui sont assis vis à vis de lui. Ses concitoyens s'en sont donnez maintesfois du passetemps, & lui ne sent de telle vuidange incommodité ni douleur quelconque. *I. Schenck de Grafenberg au 2. livre du recueil des Observations medecinales* de plusieurs doctes medecins, esquelles il mesle les siennes, ayant esté medecin en la ville de Fribourg en Brisgavv.

Cardan, en son œuvre de la Subtilité, recite que la femme d'un sien ami, nommé Marc Borglin, ayant esté sterile quinze ans de suite, acoucha d'un fils, lequel au premier mois de sa vie, rendit du laict fort abondamment par ses petis tetillons, qui s'enflerent & durcirent de telle sorte, que les Sages femmes employerent toute leur adresse à faire evader ce laict, mais ne peurent empescher l'enfançon de le vomir & ietter par la bouche. *Au 12. livre.*

HOMME *d'estrange & prodigieux naturel.*

LE Comte de la Mirandole en son œuvre contre l'Astrologie iudiciaire, *livre troisiesme*, fait mention d'un homme merveilleux, lequel ne pouvoit estre esmeu aux œuvres veneriennes, qu'à sanglants coups de verges trempees longuement au vinaigre & rudement deschargees sur son dos depuis le haut des espaules iusques à la

ceinture, & à grande effusion de sang. *Cælius Rhodiginus* repete ce recit *au liv.*11.*de ses antiques leçons*,*ch*.15.

HOMME *heureusement avantagé en sa vieillesse.*

SIgismond Polcastre, medecin, ayant enseigné la philosophie en l'eschole de Padouë l'espace de cinquante ans, vid en peu de mois le deces de quatre siens fils. Il estoit lors septuagenaire, & neantmoins suyvant le conseil de ses amis se remaria. De sa seconde femme il eut trois fils : l'aisné desquels nõmé Antoine il vid passer docteur es droicts en assemblee fort solennelle. Lui mesme couronna le deuxiesme du laurier philosophique, posé de ses mains tremblantes sur la teste de ce jeune homme. Le bon vieillard aagé lors de nonante quatre ans, pleura chaudement & acolla tendrement son fils en ceste honnorable promotion : puis mourut paisiblement bien tost apres. *Bern. Scardeon en son hist de Padouë.*

HOMME *marin.*

IL y a environ quarante ans (ce dit Louys Guichardin en sa *description des pays bas*, imprimee la premiere fois en l'an mil cinq cens soixante six) qu'on print en la mer de Frise un homme marin, fait & formé tout ainsi que que nous sommes, mais de cuir beaucoup plus espais & rude, lequel s'acoustuma à manger du pain & autres viandes ordinaires. Ils disent que du commencement il estoit fort sauvage, mais que depuis il s'aprivoisa assez, non du tout, & ne parloit point: vescut plusieurs annees. En fin, estant une fois eschapé & gueri de la peste, il mourut de ceste mesme maladie. Nicolas Nicolai, que je tiens pour homme veritable, m'a dit qu'outre plusieurs tesmoins qu'il avoit de ceci, il tenoit encor par le recit de M. Gaspard Livensin conseiller du parlemẽt de Hollande, &

de,& de M. Pierre Secretaire du mesme cõseil, que souvét ils avoyent veu cest hõme marin,& en racontoyent plusieurs particularitez. On lit encore es Annales de Hollande,& ainsi l'escrivit lors à Rome Corneille d'Amsterdam à un medecin nommé Gilbert, que l'an 1531. fut pris en la mer de Norvvegue pres d'Elpach, un autre homme marin, de telle forme qu'un Evesque en l'eglise Romaine,& que l'on en fit presét au Roi de Pologne: mais que ne voulant manger en sorte que ce fust: ni de chose aucune qu'on lui presentast, il mourut le troisiesme jour, sans parler, seulement jettoit-il de grãds & profonds souspirs. Guichardin adjouste, I'ai le pourtrait au naturel de cest evesque marin. Pour vrai ces choses sont estranges & nouvelles: mais qui considerera bien ce que Pline & autres autheurs graves escrivét de ces hõmes marins trouvez jadis, ne s'en esbahira aucunement:& moins encor si on regarde ce qu'ils escrivent des Tritons & autres monstres en mer: mesmes des Faunes & Satyres en terre, desquels S. Ierosme fait mention, comme de chose asseuree.

HOMME *terrestre marin.*

I'Appelle ainsi l'homme, duquel je conjoin l'histore à la precedente. Nos peres ont veu à Messine (ce dit Thomas Fazel) un persõnage natif de Catane, lequel sera admiré de tous ceux qui en orront parler ci apres. Cest homme ayant quitté (peu s'en falut) durant tout le cours de sa vie la societé des autres hõmes, cõversoit au destroit de Messine presques tousiours avec les poissons, de sorte que pour ne pouvoir souffrir long sejour hors la mer, il fut appellé Poissõ Cola. Soit que sõ nõ fust Nicolas, soit que ce dernier mot fust un sobriquet. Il parloit intelligiblement, & descouvrit aux Siciliens beaucoup de secrets de nature, paravant du tout inconus: ce qui lui estoit aisé de faire, attendu que comme un poisson il se glissoit au profõd & par toute l'estẽdue spacieuse de la mer de Sicile, sãs se soucier de bonasse ni de bourasque. Il fut admiré de tous ceux de Messine par plusieurs annees:& là dessus

avint qu'en un iour de feste solennelle Frideric lors Roi de Sicile fit ietter au profõd de ce destroit une tasse d'or, & prier Cola de l'aller querir: ce qu'il fit par deux diverses fois. Le Roi l'y ayãt iettee lui mesme pour la troisiesme fois. Cola devale, mais il ne fut plus veu depuis: dont les iugemens furent divers, comme ils peuvent estre encore auiourd'hui, item de sa generation, & de son long sejour dedans l'eau. C'est de l'esbat aux doctes Naturalistes. *Au 2. li. de la premiere decade de l'hist. de Sicile.*

IMPIETE *Turquesque courageusement condamnee.*

A Murath III. Sultan des Turcs, ayant commencé à regner l'an 1574. avint durant sa domination ce qui s'ensuit. L'un des pages nourri & eslevé en son serrail pres de Constantinople, ayãt par quelque occasion mis le nez dedans aucuns livres du vieil & nouveau Testamẽt, fut si vivement espris de l'amour de verité, qu'il conut que le Turcisme estoit une impieté detestable. Son zele descouvert, il fut mené devãt Amurath, auquel il dit frãchemẽt ces mots, Sire, si vous ne voulez estre damné eternellement, renoncez l'impieté superstitieuse de Mahumet, & de cœur repentant embrassez affectueusement la religion Chrestienne. Ceste saincte exhortation fut acompagnee d'une allegresse & hardiesse extraordinaire: mais Amurath estimant ce ieune homme coulpable de cruel supplice, pour s'estre declairé si ouvertement ennemi du Mahumetisme, le condamna à estre empalé tout vif publiquement. Le ieune homme perseverant en sa confession, maintint sans varier ce qu'il avoit dit au Sultan, repetant en presence de tout le peuple les propos susmentionnez, avec diverses exhortations, dont plusieurs furent esmeus, & se monstrerent fort indignez de la mort de ce tesmoin de verité. Quelques uns mesmes lascherent des paroles iniurieuses & pleines de menaces contre Amurath: de sorte que si les Ianissai-

Ianissaires ne fussent survenus, pour apaiser le tumulte, la ville de Constantinople estoit à la veille de quelque terrible remuement. Pour lors tout fut assopi: & ce sang, comme une semence precieuse, demeure caché pour aparoir avec son fruit, au temps que Dieu a prefix. Ceste histoire a esté rapportee par *Lazare Soranzo, gentil-homme Venitien, en son traité de l'empire des Turcs, depuis Amurath troisiesme iusques à la fin de l'an mil cinq cens nonante sept, au* 104. *chapitre.*

HYPOCRITE *detestable, extermine.*

L'An mil cinq cens soixante & quatre, le huictiesme iour d'Octobre, Iean Stock, notaire de la Rote Apostolique, & Chanoine de l'Eglise des Apostres, escrivit de Rome à M. Iean Hensberg Theologien de Cologne, & Chanoine de Sainct Severin en la mesme ville, ce qui s'ensuit, mis de Latin en François. Nos Religieux ne sont pas si saincts, qu'ils en font de monstre. Ils marchent en vestement de brebis, mais au dedans & en cachettes sont loups ravissans, & toute leur fainte saincteté est une double iniquité. L'ambition domine puissamment en eux. Suivant le mandement du Pape les Venitiens ont fait brusler vif un de ces saincts Peres, Abbé d'un Convent de nonnains, douze desquelles il engrossa: dont l'Abbesse & deux nonnains qui estoyent de ce nombre, acoucherent en mesme annee d'enfans masles. Les circonstances de ce forfait au regard du lieu, de la maniere, & du temps, ravirent en estonnement effroyable tous ceux qui conoissoyent cest estalon, paravant reputé tres-sainct homme, tant il composoit dextrement toutes ses mines & contenances. Extrait du beau Recueil des lettres Latines de plusieurs Empereurs, Rois, Princes, Seigneurs, personnes illustres au gouvernement politic: item par un Pape, par des Cardinaux, & autres Ecclesiastiques Romains: outreplus, par divers Theologiens, en

deux Centuries : imprimees l'an 1617. avec les doctes Prefaces de Daniel Heinsius.

IMPOSTEVR descouvert, puis exterminé.

ON vid à Aix en Provence, l'an mil cinq cens huictante un, un Religieux des marches d'Italie en habit & robe d'Hermite, couvert d'une simple casaque de treillis noir, qui lui battoit jusques aux genoux, allant ordinairement pieds nuds, avec un crucefix au travers de sa ceinture: astuce merveilleuse du demon infernal qui l'agitoit. Sa stature estoit haute & droite, non chargee de graisse, ses membres bien ordonnez, son front grand & chauve, son nez aquilin, sa barbe bien nourrie, & quelque peu teinte de gris. Sa profession en aparence estoit de suivre les lieux contagieux & pestiferez, pour le seul honneur de Dieu, sans prendre autre salaire que sa vie: au surplus tant experimenté en ces choses-là, ce disoit-on, que de prime face il conoissoit les frapez de peste, voire les draps & linges infectez ou touchez de telle ordure. Cest homme entra en tant de reputation, & grava une telle opiniõ de soi au cœur du menu peuple, voire de plusieurs honorables citoyens & Senateurs, qu'on l'appelloit haut & clair le sainct Hermite. Si qu'ayant esté peint & taillé en bois avec ce tiltre tant specieux & venerable, une infinité de personnes non seulement de Provence, ains des villes & contrees voisines, le tindrent en leurs maisons & cabinets, comme un de ces saincts Anachoutes habitans jadis es deserts. Mais c'estoit un imposteur & sorcier cauteleux, qui sous la peau de brebis cachoit la chair & les dents d'un loup sauvage: de sorte que guetté, descouvert, reconu, accusé, prevenu d'infinies meschancetez, venefices, paillardises, gourmandises, mesmement d'avoir nourri & entretenu la peste un fort long tẽps pour le couronnement de sa saincteté, il fut au bout d'une

d'une prison de trois ans publiquement canonizé par les mains du bourreau, bruslé vif & son corps reduit en cendres en la grand' place des Iacobins par arrest du Parlement d'Aix. Pour sa consolation, une siene putain fut rudement fustigee par tous les cantons & quarrefours de la ville. On a remarqué qu'allant au supplice, en souspirant profondement il profera en son langage naturel ces mots, à peccato vecchio, pœnitentia nuova. *Histoire de Provence, pag.* 832. & 862.

IMPOSTVRE *horrible & du tout estrange.*

IL y a six ou sept ans que Monsieur Richer, jeune homme docte, me donna l'histoire enclose en la presente section, sur le recit qu'il en avoit eu de la vive voix d'un tesmoin tresdigne de foi, lequel assista au gentil-homme mourant, comme la fin le monstrera. Tel fut donc l'escrit qu'il m'en traça de sa main. Environ l'an mil six cens & deux certain gentil-homme François voyageant pour quelques afaires, & ja loin de sa maison se trouva pres d'un bois, d'où il vid sortir une fille espleuree, eschevelee, laquelle lui acourut au devant avec supplication de tout loin, qu'il lui pleust avoir pitié d'elle, & sauvast son honneur. Le gentil-homme sacquant l'espee au poing lui offrit son pouvoir, s'enquerant de sa mesavanture. Sa response fut qu'elle estoit fille d'un gentil-homme, le chasteau duquel estoit à une journee de là : qu'elle allant à quelques visites d'amis auroit esté destroussée, & sa compagnie taillee en pieces par des voleurs, qui non contens du pillage avoyent voulu la violer : mais qu'apres quelque resistance elle estoit eschappee de leurs mains. Pourtant se rendoit à la merci de celui qui lui venoit au devant tant à propos. Surce elle le pria de le vouloir conduire delà les bois : à quoi le gentil-homme condescendant la monta en croupe, traversa ceste forest avec elle sans aucun destourbier. Venant à un village pro-

che des bois il voulut la mettre bas: mais elle le pria derechef vouloir continuer sa faveur envers elle, la conduisant jusques en une ville prochaine où il alloit gister: ce qu'il lui octroya. Y estans arrivez, ceste fille ne faisoit que trembler, & ne voulut manger ni boire, qu'à la grande instance du gentilhomme qui l'en pressoit, lui remonstrant avec l'hoste qu'elle n'estoit plus es bois, ains en lieu de toute asseurance. Il l'exhorte d'aller reposer, avec promesse que le lendemain elle seroit conduite par gens affidez en la maison de celui dont elle se disoit fille. L'heure du coucher venue, elle n'en vouloit point ouir parler: mais pressee de se retirer respondit n'oser, si ce n'estoit en la chambre mesme où son conducteur devoit dormir. Ce qu'entendu par le gentilhomme, estonné de tant irresolue resolution, lui remonstre qu'elle l'avoit requis de sauver son honneur, & que si elle reposoit toute une nuict en mesme chambre, avec un personnage qu'elle ne conoissoit point, ce seroit hazarder sinon sa pudicité, du moins sa reputation. Elle persistant respondit estre tant acertenee de la preudhommie de ce gentilhomme, par l'experience qu'elle en avoit euë traversant les bois avec lui en toute honnesteté, que sans se soucier beaucoup de tout ce qu'on pourroit dire, la recommandation de verité lui suffisoit. L'hoste & l'hostesse la voyans parler avec tant d'affection que rien plus, avec continuels sanglots, fremissemens, changemens de couleur & de contenance, craignirent qu'esloignee de celui qu'ils croyoyent l'avoir gardee de retomber es mains des brigands, il ne lui mesavinst, exhorterent le gentilhomme à ne faire difficulté de recevoir dans sa chambre en autre lict ceste fille digne de compassion: lui declairerent qu'ils s'asseuroyent qu'estant gentilhomme d'honneur il seroit tres-marri d'avoir seulement songé à contaminer la virginité d'une pauvre damoiselle, qu'il avoit lui mesmes preservee de tel danger. Le gentilhomme esmeu plus qu'aucun autre à pitié leur accorda ce que la fille & eux lui demandoyent, sans s'aviser de faire donner compagnie à ceste fille, ou passer la nuict avec l'hoste & ses valets en la chambre, pour garder celle qui faisoit tant de l'espleuree, esperdue &

desolee:

desolee:& qui parut tout-autre incontinent apres. Ainsi donc deux licts separez ayans esté couverts, le gentilhomme malavisé se coucha dedans le lict qu'on lui avoit apresté. Mais la damoiselle environ une heure apres se despouilla pres de l'autre lict, & comme feignant croire que le gentilhomme dormist, commence à se descouvrir, à se contempler en diverses parties. Le gentilhomme picqué d'infame passion attisee par l'indigne regard d'un masque qui lui paroissoit & sembloit le plus beau qui jamais se fust presenté à ses yeux, se laissa gaigner par l'infame convoitise de son cœur alleché par les redoutables attraits d'un tres-cauteleux ennemi, mettant la reverence de Dieu, & le salut de son ame en oubli, se leve de son lict, s'en va coucher avec la damoiselle, qui le receut: & passerent la nuict ensemble. Le matin venu, le pauvre miserable retourne trouver sa couche, & y estant s'endort. La damoiselle se leve, & disparoit, sans saluër gentilhomme, hoste, ni hostesse. Le gentilhomme esveillé la demande, elle ne se trouve point: il l'attend jusques environ midi: lors n'en pouvant avoir nouvelles il monte à cheval, & poursuit son chemin. A peine estoit-il à demie lieuë de la ville, qu'il descouvre au bout d'une raze campagne un cavalier armé de pied en cap, lequel venoit à lui, bride abatue, les armes au poin. Le gentilhomme, qui estoit bon soldat, l'attend de pied ferme, & repousse vaillamment l'effort de cest ennemi couvert, lequel se retirant un peu à quartier, haussa sa visiere. Alors le pauvre gentilhomme conut la face de la damoiselle, avec laquelle il avoit couché la nuict precedente, lui declairant lors en termes expres qu'il avoit eu la cōpagnie du diable, que sa resistance estoit vaine, qu'il ne pouvoit s'en desdire. Le chetif voyant que le combat estoit de corporel devenu spirituel, eut à ce besoin recours aux vrayes armes, invoquant l'assistance de Dieu, lequel en eut pitié, ne permettant pas que Satan le tentast d'avantage: au contraire disparut à l'instant. Alors le gentilhomme tournant bride, rebrossa chemin vers sa maison, où parvenu, tout desolé, comme l'on peut penser, se mit au lict, reconut en grande amer-

tume de cœur & franche confession à Dieu, en presence de personnes notables, ce qui lui estoit avenu, sommairement representé : puis au bout de quelques jours, apres diverses instructions & consolations, qui le tirerent de l'abysme de desespoir, mourut en esperance de la misericorde infinie de Dieu le pere, pour l'amour de son fils en l'efficace gracieuse du S. Esprit. Monsieur Richer & moi avons à l'occasion de ceste histoire devisé des secrets & justes jugemens de Dieu, de ses compassions immenses, des ruses de Satan & de l'infirmité humaine. Nostre conclusion nous ramenoit au dernier article de l'oraison que nostre Seigneur nous a aprise, Ne nous indui point en tentation : mais delivre nous du malin. Amen.

INDVSTRIE *admirable*.

Monsieur Ioseph Hall, docteur Anglois, en son *Discours de la tranquillité de l'esprit*, intitulé le Ciel sur la terre, chapitre 10. dit ces mots, I'ai veu un homme, qui par le moyen d'un petit engin & instrument, levoit seul un si grand poids, que quarante autres hommes n'eussent peu faire avec toutes leurs industrieuses forces.

INONDATION.

L'An mil cinq cens septante un en Ianvier, le Rhosne fleuve renommé se desborda tellement en Arles & à Tarascon, qu'il renversa maints bastimens, emporta le bestail, & noya quasi toute la campagne. Si l'eau fit du mal en cest endroit, la neige n'en fit pas moins du costé d'Aix & es lieux circonvoisins, où elle monta iusques à la hauteur & espaisseur de trois pans, ou toises. Presques tous les oliviers perirent. Ce

ne

ne fut pas signe de paix, ce dit *l'histoire de Provence, pag.* 806. tesmoin ce qui avint l'an 1572.

INONDATION.

OVtre ce qui a esté dit au deuxiesme volume, au tiltre des deluges, j'adjousterai l'inondation survenue en Brabant & ailleurs en mesme temps que celle de la Frise Orientale. L'an 1570. le Pays bas fut inondé sur le defaut de la Lune le premier jour de Novembre. Car la mer s'enfla de telle sorte, que sur les neuf heures les eaux se desborderent dedans Anvers hors de leur canal un pied plus haut que l'an 1550. auquel temps septante paroisses furent inondees : & deux pieds plus haut que l'an 1552. Elles montoyent plus haut, si la rupture des chaussees ne leur eust ouvert l'entree en la nouvelle ville, es caves, campagnes, prairies, descentes pres & loin qu'elles remplirent. De là s'ensuivit la perte d'innombrable nombre de bestail & de personnes noyees. Plusieurs villages furent submergez. La ville d'Anvers souffrit un dommage inestimable de cest accident. La riche & spacieuse maison des Osterlins fut lors fort endommagee du feu, toutesfois garantie de totale ruine par l'inondation. Vne bergere voulant garantir cent cinquante moutons menacez des eaux, essaya d'entrer avec la lanterne en l'estable, où les eaux l'acueillirent & noyerent. Par le bransle des flots la lanterne avec la chandelle allumee dedans fut poussee vers un grand monceau de paille, où le feu se print, dont deux maisons des Osterlins furent bruslees. L'inondation courut sus aux Zelandois, qu'elle ravagea en divers lieux, nommément à Romersvval, Berg, & es environs. Saffingue fut entierement submergee, de sorte qu'il falut y envoyer promptement des basteaux, pour rescourre & refectionner plusieurs pauvres paysans montez au faiste des arbres, où ils attendoyent la misericorde de Dieu. La Walachrie & Zuydbeveland furent merveilleusement endommagees. En Hollande ceste inonda-

tion fit une infinité de maux, emportant des villages tout entiers, comme es environs de Catvvic & ailleurs. *E. Meteran en son histoire des Pays bas.*

En l'inondation de Zuydbeveland, la plus celebre & grande isle de Zelande, l'an 1530. furent perdus treize villages, couverts de la mer, & de tout ce quartier du costé d'Orient n'y demeura que la ville de Romersval. Au mesme an six villages furent submergez es environs de Borsule jadis ville de marque en Zuydbeveland, alors que ceste isle avoit vingt lieuës de circuit, mais à present, à cause des tourmentes & inondations de la mer, & pour le flus & reflus continuel de l'Escaut, grand fleuve, qui courant sans cesse de grand' randon entre Romersval & Berghe, en ronge & emporte tousiours quelque parcelle, à peine est-elle à la moitié pres aussi grande que jadis. Louys Guichardin *en la description de Zelande*, estime que Zuydbeveland ait esté ainsi nommee, pource qu'autresfois, & devant qu'estre remparee de diques, elle trembloit comme terre non solidement fondee & establie. Les six villages submergez es environs de Borsule furent regaignez l'Esté suivant: mais l'an 1532. Borsule mesme fut noyee avec tout le pays voisin, demeuré perdu jusques à l'an 1597. La Meere pres de Schouvven fut aussi inondee, où 50. personnes montees sur le toict du temple, apres y avoir langui trois jours sans manger, furent sauvez par un navire. Le 5. & 6. jour de Novembre 1530. la maison & cour de plaisance de Romersval fut inondee avec 18. villages sous Noortbeveland, & es limites de Gand 21. villages, aucuns desquels ont esté regaignez & remparez de diques.

INONDATIONS.

L'Escriture Saincte dit que les eaux representent les peuples. Plusieurs nations ont experimenté & aprins à leurs despens, & de nostre memoire, les courses des armees estrangeres, les pillages, meurtres, saccagemens & degasts lamentables, monstrent que les eaux ne

se

se sont jamais desbordees en vain. L'an mil cinq cens cinquante deux, Budissine, ville assise au pied des monts Sudetes, à une lieuë loin du fleuve Suevus, nommé Spre, par les habitans. Sur le soir du treziesme jour d'Aoust, fut couverte d'une nuee espaisse, qui crevee & espandue impetueusement dedans les vallees, où il y a force estangs & viviers, iceux remplis & les chaussees rompues, l'eau trouvant passage commença de prendre sa course dedans le fleuve susnommé proche de là, le fit grossir & enfler en hauteur telle, que l'on ne trouve point que jamais il ait esté si gros, ni de course si soudaine & violente. Acompagné donc d'une telle abondance d'eaux furieuses, il rompit, renversa & arracha jusques aux fondemens tous les ponts, iardins & edifices, qui estoyent à une lieuë loin autour de la ville : tellement que puis apres on ne pouvoit remarquer trace quelconque de iardins ni de bastimens precedens. De mesme fureur il engloutit environ cent personnes. Huit jours apres se leverent des tourbillons de vents si impetueux qu'ils esbranlerent & renverserent sans dessus dessous des maisons bien basties, arracherent des hauts & gros arbres par le pied, en tordirent & briserent d'autres. Au mois de Decembre, le ciel vint à s'ouvrir, & à lancer une infinité d'esclairs : puis à l'instant la foudre cheut sur la grand' Eglise de Budissine. D'avantage la peste s'alluma & fut fort aspre tout l'hyver. Et pour closture les monts Sudetes furent agitez de divers tremblemens de terre. *Le docteur Peuter recite ces accidens au douziesme livre de son Commentaire des principales sortes de Devinations, chapitre II.*

INSOLENCES *& mutineries scholastiques.*

L'Academie de Complute ayant esté dressee par l'entremise du Cardinal Ximenes environ l'an 1508. Les escholiers y affluerent de tous les quartiers de l'Espagne, pour s'avancer à l'aide des doctes Professeurs qui y li-

soyent. Parmi ceux qui desiroyent y devenir plus sça-
vans & plus sages,ne s'en trouvoit que trop d'autres, pe-
tulans, desbauchez & dissolus, supportez en ces com-
mencemens,afin d'achalander l'Academie & la ville. Vn
jour quelques uns de ces insolens se lascherent si auda-
cieusement la bride qu'ils arracherent d'entre les mains
du gouverneur certain pendard conduit au gibet. Pour
avancement de leur tragedie, ils courent sus au bour-
reau,& le contraignirent de lascher un orfevre,condam-
né aussi à la mort.Le pendard eschappa comme s'ensuit:
car sur le poinct de l'execution, adressant sa parole aux
escholiers là amassez, Ie m'esbahi, messieurs (leur dit-
il) de vostre lascheté. Souffrirez-vous que devant vos
yeux en si bon jour que celui du Vendredi sainct,dedié
à la sepulture de Iesus Christ, le corps d'un pauvre pa-
tient soit attaché & demeure pendu au gibet? Ce langa-
ge les esmeut de telle sorte, que donnans de pied & de
teste les espees traites à travers les officiers, gardes & ser-
gens du gouverneur, ils les mirent en fuite, deslierent le
pendard, qui pensoit estre à la fin de ses jours, & l'em-
menerent en franchise au convent des Cordeliers. Le
gouverneur extremement indigné de telle confusion,
& ne pouvant en faire justice, à cause que le nombre
des mutins croissoit, par l'avis de Charles de Mendoze,
valet de chambre du Cardinal, fit promptement tirer
des prisons un autre detenu pour malefice, lequel char-
gé sur un asne fut mené par la ville & fustigé par les car-
refours, un officier de justice criant que c'estoit un es-
cholier, qu'on punissoit à cause de la sedition esmeuë
peu auparavant. Ce remede estoit plus perilleux que le
mal mesme : car si tost que les escholiers entendirent
ceste proclamation, sans se soucier d'aucun ils acouru-
rent de toutes parts à la rescousse du fouëtté ; iurans
qu'ils mettroyent la ville & les habitans à feu & à sang:
mais ils saignerent du nez, reconoissans que cest hom-
me n'estoit de leur profession,& conurent qu'on leur en
avoit donné d'une.Pource toute ceste chaude cholere se
convertissant en risee ils s'escarterent,& sans bruit se re-
tirerent en leurs logis, au grand scandale de ceux de la
ville qui trouvoyent insupportable ceste terrible & fu-
rieu-

tieuse insolence de jeunes gens. Mais Charles Mendoze fit le hola, promettant qu'il en avertiroit le Cardinal, lequel peu de temps apres vint à Complure, magnifia la prudence des habitans qui avoyent calé voile en ceste bourasque Scholaresque, les asseurant que de là en avant tel desordre n'aviendroit plus. Sa parole eut efficace, mais sa vie durant: car trois mois apres sa mort au commencement de Ianvier, le jour des Rois qu'on appelle, chascun se faisant de feste en Espagne & ailleurs, un jeune homme nommé Arenillas, amoureux d'une belle fille, se promenant en rue assez follastrement au long de la porte d'icelle fille, & descouvert par un des bedeaux de l'Academie, parent de la fille, fut tancé d'icelui, tant pour son insolence, qu'à cause du peu de reverence qu'il portoit à ce jour de feste. Le jeune homme despité desgaine l'espee, le bedeau desarmé crie à l'aide. Il sort incontinent nombre d'escholiers au secours: de l'autre part ceux de la ville font main forte à Arenillas qui les reclamoit. S'estans avisagez de pres, soudain comme si quelque furie fust montee de l'abysme d'enfer, ils commencent à s'entrebatre furieusement, comme s'il eust esté question de faire pis qu'en bataille rangee. Le combat à coups de pieds, de poings, de pierres, de bastons s'eschaufant, un moine qui sur le midi s'estoit bandé le front d'un linge, pour dormir mieux à son aise, esveillé au bruit acourut vers la foule, & faisant de ce linge une fonde (la fureur lui fournissant pour lors telles armes) l'emplit d'un caillou lasché de telle roideur contre la poictrine d'un armurier de Complute nommé Ramire, qu'il en tomba mort sur la place. Vargas conseillier du Roi, venu par occasion peu de jours paravant à Complute, averti du tumulte, monte à cheval, se presente aux uns & aux autres pour les descombatre & apaiser. On lui fit response à coups de pierres, qui le contraignirent de se retirer en une Eglise proche du conflict, où trouvant le curé vestu de ses ornemens, & tenant l'hostie entre ses mains, l'induisit de sortir & se presenter en tel estat aux mutinez, qui touchez de crainte commen-

cerent à s'acoiser. Là dessus Vargas & le recteur par rudes paroles & menaces firent retirer les moins esmeus: de sorte que peu à peu ce feu qui avoit bruslé & eschaudé beaucoup de personnes s'amortit pour lors : mais une grand' part en demeura cachee long temps sous les cendres de beau semblant & de rancune couverte. Les moderateurs de l'Academie se ramentevoyent assez souvent les furieuses menaces du peuple, qui en ce tumulte avoit crié plusieurs fois qu'il faloit reduire en cendres le college, l'Academie, & tout ce qui en dependoit. Quant à ceux de Complute, l'audace des escholiers les estonnoit : d'autant que tous efforts s'estoyent desployez pour les acabler entierement. De là nasquirent diverses consultations pour transporter l'Academie ailleurs. En fin ceste flamme disparut. Mais au bout de deux ans, l'Academie de Complute eut encore part aux seditions & guerres civiles esmeuës en diverses provinces de l'Espagne, tellement que les escholiers y devindrent soldats : jusques à ce que les auteurs de l'esmeute reprimez la paix revint sous le regne de Charles d'Austriche, qui lors estoit empesché en son entree à l'Empire. *Histoire d'Espagne.*

IOVEVR, *Iureur execrable, soudainement opprimé.*

VN nommé Penichon natif de Persenac en Angoulmois, estant prisonnier en la Conciergerie à Paris, au mois de Septembre mil six cens dix, y mourut de mort merveilleusement subite. Il ne pouvoit se garder de jouër, & un jour ayant perdu son argent, fit de merveilleuses & horribles imprecations sur son corps & sur son ame, souhaitant faire malheureuse fin, en cas que jamais il jouast aux cartes. Ce nonobstant, peu de iours apres il se remit à iouer avec ceux de sa chambre, & sur une dispute pour escarter recommença ses execrables iuremens. Vn de la compagnie lui ayant dit qu'il devoit craindre la iustice divine, il recommença de plus fort à iurer,

iurer, & fit tant qu'il falut refaire. Mais aussi tost que trois cartes lui eurent esté donnees, il les mit dans son chapeau qu'il tenoit renversé devant soi, & voulant les y regarder, ayant les deux bras acoudez sur la table, & la face panchee dedans, il y rendit l'ame si subitement, qu'un de ses compagnons lui ayant dit, iouez, & l'ayant poussé du coude, pensant qu'il fust endormi, il tomba tout roide mort sur le planché. Punition divine aussi esmerveillable, que les iuremens de ce Penichon estoyent detestables. *Le sixiesme livre du Mercure François.*

IOVEVRS *mal acommodez.*

C'Est peril au valet de iouer avec un cruel maistre. Quand Iean Basilide, grand Duc de Moscovie, des cruautez duquel a esté parlé au chapitre des fureurs barbaresques & effroyables, estoit tant soit peu de loisir, il se delectoit fort au ieu de dez & de chartes. Quelquefois apres avoir employé tous ses sens à piper les grands de sa Cour, soit qu'il eust perdu ou gaigné, ceux qui lui tenoyent bon estoyent ou poignardez & tuez de la main de ce cruel, ou mutilez de quelques membres, comme du nez, des oreilles, des levres, pour paroir difformes & miserables le reste de leurs iours. Il s'en trouvoit quelques uns qui pour gauchir aux coups aimoyent mieux perdre & se tromper eux mesmes en iouant: mais lui se mocquant d'eux, comme de gens hebetez & stupides, leur faisoit casser les espaules à coups de baston. D'autres faisans le moindre refus du monde de iouer y estans appellez, estoyent incontinent mis à mort, comme traistres & criminels de lese maiesté. *Paul Oderborn au troisiesme livre.*

LANGVE.

ON a veu homme, qui par leger accident demeura muet & sans pouvoir parler trois jours durant, puis inopinément & soudainemét recouvrer l'usage de la langue. Item par assez frequens intervalles redevenir muet, & puis recouvrer la parole distincte & bien articulee. *Fernel au 5. liv. ch. 9 de sa Pathologie.*

I'ai veu des pierres engendrees sus la langue. *C. Gemme au sixiesme chapitre du premier livre de son Cosmocr.* I'ai veu es veines de la langue, que les Grecs appellent hypoglotides, & nous grenouillieres, le sang par seicheresse excessive estre devenu aussi dur que pierre. *M. L Ioubert.*

Amatus Portugais atteste avoir veu homme, auquel croissoyent des poils sur la langue : & un autre qui mort & anatomizé fut trouvé ayant un cœur velu. *En la 65. cure de la 6. Centurie.*

Montuus maintient qu'il n'aist des vers sous la langue, & allegue pour tesmoin le docteur Vallesque de Tarente. *Iean Schenck au 1. liv. de se recueils, observ 387.* En la suyvante il descrit de divers auteurs des histoires qui conferment amplement ce qui a esté dit des pierres formees sous la langue.

La grosse vairole fait espaissir fort à plusieurs personnes la langue, & par fois tellement qu'ils en sont plus empeschez qu'autrement.

Quand le goust d'icelle est corrompu ou perdu, c'est horreur & pitié de ce qu'une persone avalera confondant indifferemment toutes choses, comme il en a esté parlé au 1. livre, au ch. intitulé les *Avaleurs.*

Vn quidam demeurant à un village nommé Yvoy le chasteau, qui est à dix ou douze lieuës de Bourges, eut portion de la langue coupee, & demeura pres de trois ans, sans pouvoir par sa parole estre entendu. Avint que lui estant aux champs avecque des faucheurs, buvant en une

une escuelle de bois assez deliee, l'un d'eux le chatouilla, comme il avoit l'escuelle entre les dents, de sorte qu'il profera quelques mots & fut entendu. Conoissant que cest instrument lui avoit aidé à parler, il reprint son escuelle, s'efforçant de la mettre en mesme assiete que paravant. Lors il parloit, tellement qu'on l'entendoit assez par telle aide. Par un long temps il la porta en son sein, pour faire entendre sa pensee, mettant tousiours ceste escuelle entre ses dents. Puis apres la necessité, maistresse des arts, l'induisit à faire un instrument de bois, par le moyen duquel il se faisoit bien entendre. Cest instrument est tout rond, de la grandeur d'un teston plus espais de moictié (comme d'un teston & demi) par la partie tenue entre les dents de devant nommes incisives. L'autre partie, espaisse d'un teston touche le bout de la langue: & le milieu de l'instrument se trouve en plat sous la langue. I'ai veu l'experience de cest instrument en un jeune garson, auquel on avoit coupé la langue. Par le benefice de l'instrument, il parloit si bien, qu'on entendoit tous ses mots, *M. Ambroise Paré au 22. liv. ch. 5.*

LEVRES.

ON void des personnes qui ont la levre de dessus fort petite, peu espaisse, peu avancee: autres au contraire: celle d'embas grosse à merveilles: quelques uns qui ont les levres fendues: d'autres qui les ont tousiours tremblantes. *M. Cornax en son manuel de medecine* atteste (ce qui a esté dit au chapitre des *Exploits memorables*, en ce quatriesme volume) que quand George Castriot, surnommé Scanderbeg, Prince d'Albanie, entroit au combat, ses levres se fendoyent & devenoyent toutes sanglantes.

LIBERALITE merveilleuse.

LE sieur de Pibrac, sage politique, dit à propos en l'un de ses quatrains, que

Donner beaucoup sied bien à un grand Prince:
Prouveu qu'il donne à qui l'a merité,
Par portion, non par esgalité,
Et que ce soit sans fouler la province.

Le merite, la proportion geometrique en la dispensation, & la iustice envers les suiets, sont les reigles de la liberalité des Princes. Adioustons-y la mesure. Car encores qu'il se trouve par fois en une monarchie infinis hommes de merites, & qu'il y ait dequoi donner à riches & à pauvres, voire qu'il en demeure de reste en l'espargne; si faut-il penser à l'advenir, n'estant raisonnable que le Prince soit heritier de soi-mesme, ne qu'il despouille son peuple, & le reduise par rudes exactions à des partis perilleux. Charles Roi d'Espagne commença son regne par merveilleuses liberalitez, lesquelles s'il eust continuees, impossible lui estoit de faire teste à tant d'ennemis & d'afaires qui en douze ou vingt ans lui tõberent sur les bras: & tout l'or du Peru ne lui eust suffi pour la moitié du temps de sa domination. Car il se trouve qu'en l'espace des quatre premiers mois de son regne il donna plus de dixhuit millions d'or. Quelques autres Princes venus depuis ont cuidé contrefaire les Charles: mais ils ont bien tost perdu le souffle, & se sont rendus ridicules: puis quand ils ont pensé maintenir ce premier train, force a esté de venir à des resolutions miserables. Ceste excessive liberalité de Charles d'Austriche Roi d'Espagne, censuree par le Cardinal Ximenes son lieutenant est descrite par *Alvarus Gomecius au 6. liv. de son hist.*

MAGNA-

MAGNANIMITE' royale.

ENtre les braves exploits du Roi Henri le Grand, celui de son entreprise sur Cahors ville capitale de Querci est admirable & memorable. Ayant fait reconoistre la place, plusieurs de ses capitaines essayerent de le destourner de ce dessein grandement perilleux, soit au regard de l'entree, soit en consideration du dedans gouverné par le sieur de Vezins, brave lieutenant de Roi, (de la remarquable courtoisie duquel nous avons descrit l'histoire en autre endroit) commandant à quinze cens soldats,& à une compagnie de gensdarmes qui avoit fait monstre un iour auparavant. En un mot ils lui faisoyent voir le dedans plus fort que le dehors. A tout cela le Roi de Navarre (de qui la valeur commençoit à paroistre) s'opiniastra en son dessein, & s'y acheminant le cinquiesme de May l'an mil cinq cens septante neuf, mit pied à terre à un quart de lieuë de la ville, & fit son ordre ainsi. Il donna aux deux petardiers, hommes resolus, six soldats de ses gardes, bien choisis. A trente pas d'eux marchoit le Baron de Salignac, acompagné de Sainct Martin capitaine des nouvelles gardes, & de dixhuict bons hommes. Roquelaure, commandant une troupe gaillarde (la plus part de la maison du Roi de Navarre) soustenoit Salgnac; lui l'estoit de Terrides & du Vicomte de Gourdon avec mille harquebuziers. L'entreprise faillit d'estre rompue par un grand orage, & par les furieux esclairs & tonnerres qui survindrent.

Le premier petard ayant ioué à la premiere porte, le trou s'y fit plus bas que la barre, si mal à propos, qu'il falut rompre les bandes qui demeuroyent. Mais en fin les soldats les esbranslerent si bien avec leurs halebardes, qu'estans entrez, le Baron de Salignac joint

à eux, emporta la garde des deux ravelins, & poursuivit si bien sa pointe, que maugré les harquebuzades qu'on lui tiroit, le dernier petard porté à la derniere porte de la ville joua si bien, qu'il coucha icelle porte tout de son long sur le pavé. Ce grand bruit mit toute la ville en armes : horsmis ceux qui firent les paresseux, croyans que ce fust le tonnerre. La troupe des six courut devant le Baron de Salignac, comme pour reconoistre : mais ils furent arrestez au premier canton : & là un des six, nommé de Court, mis par terre. A cent pas de là parut Vezins, avec quarante gentilshommes & trois cens harquebuziers. Roquelaure, ayant doublé le pas, ne fit plus que mesme troupe avec le Baron. Ce fut des deux costez à qui porteroit les harquebuzades à bout touchant. Des coups de traict il falut venir aux coups de picques : là Vezins fut blessé : dont les citadins s'estonnoyent & estoyent en route sans les blessures des trois capitaines assaillans, Salignac, Roquelaure, & Sainct Martin : & aussi sans un renfort d'hommes armez & de bons harquebuziers du costé de la ville.

Quant aux assaillans, ils furent bien à propos rafraischis par Terride & par le Vicomte de Gourdon. Mais l'opiniastreté des attaquez apporta de l'estonnement à ceux du Vicomte, de sorte que plus de cinq cens estoyent ressortis de la ville : & le peuple de la ville (à tel spectacle) reprit un merveilleux courage, Si bien que se resserrans & reschauffans l'un l'autre, ils repoussoyent rudement vers la porte Terride & les siens. Le Roi de Navarre estoit desia pressé par ses Conseillers de remonter à cheval, quand les forces de la Vicomté de Turenne arriverent, harassees d'avoir fait quatorze lieuës en deux traites. Aussi tost, Chouppes, qui les conduisoit, eut commandement de donner par le trou du premier petard. Là il eut pour premier obstacle la foule des fuyards, qu'il falut rompre & forcer. Mesmes les capitaines qui se vouloyent sauver, lui

lui crierent qu'il alloit se perdre pour neant, & que tout estoit perdu. Mais Chouppes leur ayant respondu des injures, s'avance dans la ville, void ensemble six cents harquebuziers des ennemis, lesquels à la veuë de ce rafraischissement se veulent couvrir d'une barricade. Il falut faire pose, tant pour des-mesler les nouveaux venus de la route des autres, comme aussi pour prendre haleine.

Le Roi de Navarre, pressé plus que devant à faire retraite, apres avoir respondu que *la mort lui seroit plus douce avec les siens, en faisant son devoir, qu'apres les avoir abandonnez, estre couvert de deshonneur*, marcha suivi de son reste. Et cependant Chouppes avec cinquante gentilshommes, & trois cents harquebuziers qu'il avoit amenez, donne furieusement à la barricade: où il fut attendu jusques aux coups d'espee. Les habitans ployerent à cest effort: & poursuivis l'espee dans les reins jusques dans la maison de ville, ne la peurent garnir en ce desordre, ains la perdirent, & avec elle trois canons & une coulevrine. Chouppes y ayant ietté quelques hommes mande au Roi de Navarre que tout se rallioit vers le College, & qu'il s'y avançoit. Le messager ne porta l'avis gueres loin: car ce Prince ne perdit plus de veuë Chouppes. A l'abri du College les habitans (qui estoyent encores de deux mil à deux mil cinq cents hommes ensemble) tenoyent plus des deux tiers de la ville, & cela barriqué & retranché durant les autres combats, si bien que les attaquans ne peurent faire durant le reste du jour, que se loger devant le College, & faire de nuict quelques aproches, en perçant les maisons.

Il y avoit un grand different d'avantages entre les deux partis: en ce que ceux de la ville se resserroyent par necessité, & les autres s'espandoyent pour le pillage: si bien que sous un moindre capitaine que le Roi de Navarre, la moitié des defendans eust fait sauter les murailles à leurs pillards. Mais ce Prince, present à

tout, appelloit, & nommoit chacun par son nom, envoyoit des capitaines par la ville ramener leurs hommes à coups d'hallebardes, & non sans en tuer quelques uns ; se souvenant bien des commandemens qu'il avoit donnez, & à qui. Au matin du second jour, on gaigna jusques à dix pas de la porte du College, & falut employer la journee & la nuict suivante en aproches assez dangereuses, pour les grandes escoupeteries que faisoit ceste multitude. Au troisiesme jour, à Soleil levant, fut monstré au Roi de Navarre un secours de douze cens hommes, qui gaignoyent pays vers la porte de la Barre, fauxbourg separé de la ville, & aussi fort qu'elle. A cest accident le conseil fut court & la resolution prompte, asçavoir de combatre ces nouveaux venus encore separez, & avant qu'ils approchassent du College, Chouppes eut ceste commission, qui ne peut rallier des siens que cent harquebuziers & vingt gentilshommes.

Cela estonna beaucoup de Reformez, lesquels voyans leur salut consister en un combat tant inesgal pour eux, presserent plus que paravant leur chef de quitter le jeu : mais les responses furent pareilles aux premieres. Chouppes voulut aider sa foiblesse de quelque ruse. Il passe le pont de Chelandre, & se met sur la piste des ennemis, pour aprocher d'eux en guise d'un secours nouveau : & pour mieux faire poussa devant un capitaine Cassinat, qui approché à quatre vingts pas, respondit, Vezins, au, qui vive. Ceste confiance dura jusques à dix pas du voisinage, où les Catholiques commençans à s'allarmer, les Reformez chargerent les deux cens qui n'estoyent pas encor entrez au fauxbourg : tellement qu'il en demeura plus du tiers sur la place. Chouppes & les siens poursuivent autres deux cents entre les maisons dans une rue estroite, où ils avoyent eu loisir de prendre quelque ordre. Y ayans esté renforcez par ceux du lieu, ils arresterent au commencement les Reformez. Mais dans l'espaisse fumee, qui s'amassoit en lieu serré, & mesmes pour s'estre mis

mis le feu en quelques fournimens, à cause de la presse, le capitaine Nesde, & un sergent, (qui y mourut) firent quelque jour dans ceste foule à coups de hallebarde : ceux là bien suivis par les gentilshommes. Ceux du secours (apres avoir perdu les plus opiniastres) quitterent le fauxbourg. Sur cest effroi, Chouppes fit gaigner à ses gens deux Monasteres, l'un de Chartreux, & l'autre de Religieuses : là où ils prindrent haleine en s'accommodant pour garder ce qu'ils avoyent acquis.

Au quatriesme jour le Roi de Navarre ayant tousiours cependant travaillé comme il pouvoit, sur le soir tint Conseil, pour emporter au matin le College: ce qui se fit plus rudement qu'auparavant. Le feu fut mis aux deux portes, de devant & derriere : aussi tost à celle de devant sous la fumee de celle de derriere. Nesde se doutant que le feu auroit chassé d'une fenestre qu'il voyoit ceux qui la defendoyent, y porte une eschelle, & estant entré lui troisiesme fit quitter la porte à ceux qui tuoyent le feu : puis l'ouvre & donne moyen à ses compagnons d'entrer. Ce fut aux ennemis à sauter les murailles du College du costé de la grand rue, pour gaigner quatorze barricades qui y estoyent faites avec quelque loisir. Le Roi de Navarre s'estant reposé dans le College, & rallié ce qu'il avoit espars çà & là, prend resolution avec tous les capitaines, d'emporter ceste grand' rue, à quelque pris que ce fust. Ceux qui avoyent desfait ce secours, en voulurent la poincte, où ils donnerent fort brusquement, jusques à ce que leur chef fut porté par terre d'un coup de pierre. Là trop de gens faisans les officieux pour le relever, ce Roi (qui menoit la premiere troupe apres, n'ayant que ses gardes devant soi, & en pourpoint comme eux) emporta la meilleure des barricades ennemies. Sur la perte d'icelle, la nuict & le matin d'apres, qui fut le cinquiesme jour, tout s'estonna & gaigna le dehors de la ville, la laissant paisible aux conquerans, si abbatus du combat de cinq iours, qu'ils ne pouvoyent plus desmarcher. Le Roy

de Navarre monstra ses pieds à plusieurs, tous fendus, & sanglans en quelques endroits. Il eut soin de faire enlever ses morts, qui estoyent en tout septante hommes. Entre les plus regrettez (pour avoir bien-fait à tout) fut la Motte Bregion de Poictou.

MALADE *gueri par plaisant accident.*

IEremie Thriver docteur & docte medecin, heureux en pratique, appellé pour assister à un grand personnage griefvement malade en la ville d'Anvers, ayant tout au long du jour de son arrivee passé le temps joyeusement avec ses amis, le soir venu, bien trempé il se retire pour dormir, sans avoir veu son malade. Avint que la nuict ce malade fort pressé de deflusion, l'un de ses amis craignant qu'il estouffast, courut en l'hostellerie de Thriver, l'esveille, lui demande avis de ce qui estoit à faire. Thriver mi esveillé, pensant qu'on lui parlast de desjuner, & encore tout alteré du soir precedent, respond apportez de la biere tiede, & y mettez du sucre avec du pain esmié. L'autre pensant que ce fust une ordonnance pour le malade, court lui faire un brouët de biere ainsi acommodee. Ce potage nettoye la gorge du patient, & en peu d'heures le remet au dessus. *Th Zuinger au troisiesme livre du second volume de son theatre de la vie humaine.*

MELANCHOLIQVES.

AVicenne au troisiesme livre fen. 1. tr. 5. chapitre 20. fait mention d'une maladie qu'il appelle Catubut, escrivant qu'elle provient d'humeur bilieuse aduste, & adjouste, que c'est une espece de Melancholie se resveillant presques ordinairement en Fevrier, qui fait

que l'homme atteint d'icelle ne veut point aprocher des vivans, mais les fuit, & s'efforce d'aprocher des morts & des personnes enterrees. I'ai veu un homme en la ville d'Anglaire, nommé Antoine Donchin, atteint de ceste maladie, lequel fut trouvé maintesfois par les Iacopins & autres, dormant es sepulchres, & avoit rempli sa maison d'ossemens de morts. *Hierosme Magius au 4. liv. de ses meslanges, ch. 12.*

Gentil de Fulgine excellent philosophe & medecin de son temps, en la quest. 55. raconte qu'un sien ami retournant de jour avec un sien serviteur de sa metairie, avoit tousiours veu marcher devant soi un gendarme tout noir, & nul autre, comme son serviteur disoit. Mais incontinent apres ce personnage tomba en un vertige melancholique. *Le mesme autheur au liv. & ch. susdit.*

MEMOIRE *memorable.*

IEROSME Magius d'Anglaire en la duché de Milan, tres-docte personnage de nostre temps, comme ses livres imprimez en font foi, ayant esté envoyé par les Seigneurs de Venise en Cypre, pour y estre Iuge des differens entre les gens de guerre : s'acquitta dignement de sa charge, apres la prise de Famagouste, l'an 1572. au mois d'Aoust, tomba vif es mains des Turcs, & de juge devint esclave en Asie, où enchainé pieds & mains, & desirant se ramentevoir à la bienvueillance de quelques doctes personnages qui avoyent ouï parler de lui, se desennuyer aussi parmi ses miseres fit preuve de l'excellẽce de sa memoire; en ce que destitué de livres, & sans communication avec aucun qui sceust lui ramentevoir mot quelconque de doctrine, il coucha par escrit un Commentaire Latin, de Tintinnabulis, duquel il fit present à l'Ambassadeur de l'Empereur Maximilian second en Turquie. Dedans ce livret il a cotté en vingt chapitres un merveilleux nombre d'auteurs anciens Grecs & Latins, & traité toute ceste matiere en beaux

& bons termes, avec les mots propres des auteurs, ne plus ne moins que s'il eust eu leurs livres ouverts devant ses yeux en son estude & en toute liberté. Neantmoins les Muses bannies de Turquie ne peurent y arriver à temps pour garantir leur nourrisson, lequel fut estranglé par le cruel commandement de Mahumet Bassa. Peu devant sa mort il avoit encore tiré de sa bibliotecque memoriale, un autre Commentaire de Equuleo, lequel depuis est parvenu es mains de Thomas Segher gentil-homme Anglois. En ce Commentaire il traite diverses choses des tortures, non entendues auparavant. Il y a beaucoup de choses remarquables en l'autre Commentaire, que je n'ai peu lire sans deplorer la perte de ce docte personnage, lequel promettoit paravant au public plusieurs escrits dont nous n'avons que les tiltres. *François Swert*, docte Brabançon, magnifie *en ses annotations sur le Commentaire de Tintinnabulis*, ceste belle & admirable memoire de Magius.

MERVEILLE *memorable.*

AV siege de la Rochelle en l'an 1573 avint merveille, dont plusieurs ont cerché des causes naturelles. C'est que sur la grande necessité des Rochellois, leur Havre fut rempli d'une monstrueuse quantité de Sourdons & Petoncles, poissonnets non jamais veus en ce lieu, & dont les Reformez ont encore les tableaux en leurs maisons, pour memoire, comme d'un miracle. Le peuple acoustumé à courir à ceste manne marine sur les vases, quelques soldats de l'armee royale y coururent durant le pourparler pour le soulagement de la ville, commirent des insolences insupportables qui cousterent la vie aux plus eschaufez d'entre eux, attrapez & tuez par des femmes courageuses à merveilles. *Hist. du siege de la Rochelle.*

MERV-

MEVRTRIERS reprimez & oprimez extraordinairement.

PArlant au premier volume de nos recueils des meurtriers descouverts par notables moyens & punis, j'ai fait mention de Martin Bourri de Coppet, cruel assassin. Outre ce que j'en avoi lors remarqué, quelques mois apres un notable personnage fort special tesmoin de ces fureurs m'envoya un memoire plus ample de toute l'histoire, lequel joint à icelle descovrira de plus l'horrible malice de l'homme, la misere de ses fauteurs, & le redoutable jugement de Dieu sur les uns & les autres, Bourri estant allé devant, Dieu sçait où. Le gentilhomme mentionné en l'histoire avoit laissé à Tanei deux serviteurs & son bagage. Ces serviteurs furent liez & cachez en un four, puis assassinez apres leur maistre. Le notable personnage de qui j'ai le recit vid de ses yeux assassiner l'un d'iceux serviteurs sur le grand chemin de Commugny à Coppet. Neantmoins Martin Bourri & ses compagnons evaderent, ayans fait leur paix argent comptant. Et combien qu'à l'instance de ce notable personnage, Martin Bourri eust esté poursuivi pour la seconde fois plus vivement qu'à la premiere, jusques à estre constitué prisonnier, il rompit encore le filé, faisant accepter à Iustice ceste excuse, que ses assassinats estoyent executions d'ennemis exterminez en temps de guerre. Absouls, lui & ses adherans conspirent contre la vie du notable personnage qui les avoit prudemment poursuivis. Ceste haine continua dix ans entiers, & neantmoins Dieu conserva ce personnage au milieu de plusieurs lions, le chef desquels (à sçavoir Martin Bourri) dit haut & clair, par tout & à quiconque l'acostoit, que jamais il ne pardonneroit à ce personnage. Ce qu'il repeta pour la derniere fois le propre jour de sa mort en presence de plusieurs. Comme il vouloit allumer sa mesche esteinte par celle d'un cousturier de Coppet proche de lui, une esteincelle

vola dedans le pulverin, qui enflamme le flasque. Martin estoit apuyé sur la bouche de sa harquebuze dont le baßinet couvert print feu en un instant. Il y avoit deux balles en la harquebuze, lesquelles entrerent en l'aixelle de cest assassin, lequel tomba roide mort sur la place devant les yeux de grand nombre d'hommes, specialement du fils de ce notable personnage, lequel faisant tost apres rapport de ceste punition, au chef de la Iustice en ces quartiers-la, sa responsе fut, que les hommes n'avoyent point fait justice : mais Dieu l'avoit faite

MIROIR *d'artifice admirable.*

LE sieur de la Fon en son beau discours sur la mort du Roi Henri IV. surnommé le Grand, recite que Cosme de Medicis grand Duc de Thoscane avoit un miroir, qui par un artifice admirable le representoit tousiours, si bien que tout homme qui regardoit dedans en lieu de s'y voir n'y voyoit que Cosme. Ie l'eusse trouvé plus beau, dit la Fon, s'il eust representé la mort : car en ceste figure il eust representé toutes choses en leur naturel, estant la verité, que toutes les choses du monde ne sont que diverses pieces de la mort. Ceste mort eust esté leur image plus vive, & ce miroir n'eust point esté trompeur. *Extrait du recueil intitulé Oraisons & discours funebres de divers auteurs sur le trespas du Roi Henri le Grand, treschrestien Roi de France & de Navarre.*

Iules Cæsar Scaliger en ses doctes disputes contre Cardan descrit deux miroirs merveilleux, l'un de son invention representant deux mesmes visages l'un sur l'autre. Le deuxiesme de la fabrique d'un ingenieux personnage qu'il surnomme Stopinian. Ce miroir comprenoit en soi & representoit en corps toutes formes, comme l'unie, la creuse, la courbe, la ronde. *En l'exercitation 82. sect. 3.*

A peine se trouve-il aujourd'hui entre tant de milliers d'hommes experimentez & sçavans hommes qui ne

ne sache des histoires particulieres & notables des miroirs & lunettes de merveilleux artifices fort divers les uns des autres. Le lecteur se souviendra de ceux qu'il a veus, & admirera l'excellence de tant d'inventions de differentes sortes.

MOCQVERIES *detestables reprimees.*

L'Innocence a Dieu pour garand. Quiconque se mocque des gens de bien mis à mort par injustice, sera male fin. Environ l'an mil cinq cens cinquante six Iaques Abbes Anglois, condamné à mourir, quoi qu'il fust innocent des crimes qu'on lui mettoit sus, ainsi qu'on le menoit au supplice, le serviteur du principal officier commis à l'execution, voyant que l'innocent en lieu de perdre courage, incitoit courageusement grands & petis à leur devoir au temps, pour lors fort miserable en Angleterre; d'avantage distribuoit aux pauvres demandans l'aumosne ses habillemens, ne se laissant rien que sa chemise, se monstra si partial & passionné, qu'il se print à crier à toute l'assemblee des gens acourus au supplice, que Iaques Abbes estoit un fantastique, insensé, & homme perdu, des propos duquel ne faloit faire aucun estat. Or comme l'innocent continuoit d'avertir les spectateurs de choses apartenantes à l'estat de leurs consciences devant Dieu, l'autre persistoit furieusement en ses mocqueries outrageuses & execrables. Sur le poinct de l'execution, le jugement celeste attrape ce mocqueur, lequel en presence de tout le peuple devint insensé, de sorte qu'ayant jetté souliers, chausses & tous ses autres habillemens sur la place à ceux qui voulurent s'en saisir, se mit à crier, Voila comme a fait Iaques Abbes vrai serviteur de Dieu. Mais il est sauvé: & quant à moi je suis damné. *Guill. Perkins. docteur Anglois, au* 12. *& dernier chapitre de son livre, intitulé Lex linguæ.*

Denyse Benfeild, Angloise, oyant des jeunes garsons s'enquerir par ensemble, que c'estoit que Dieu, puis chascun d'eux en dire son avis, l'un desquels appella Dieu

leur ancien & bon pere, le monstra si mal aprise que de parler en mocquerie de l'Eternité du vrai Dieu, nommé en Daniel l'Ancien des temps. Mais elle ne porta gueres loin ce fardeau d'impieté : car elle fust tost apres frapee à l'un des costez de telle sorte que toute ceste partie devint extremement noire, elle en perdit la parole, & mourut. *En ce mesme livre & chapitre.*

Vn certain paysan nommé N. Lever ayant veu en ce mesme royaume d'Angleterre executer un grand personnage, mort innocent, en lieu de se taire & gemir emmi tant de cõfusions regnãtes apres le trespas du jeune Roi Edouard, ne peut se contenir d'appeller ce personnage injustement condamné grand & vilain pendard, adjoustant par cruel mespris, qu'il avoit les dents comme ceux d'un cheval. Mais au mesme temps & instant, ce mocqueur receut un terrible coup de pied par arrest de la justice divine : car un sien fils poussé de desespoir s'estrangla soi-mesme. *En ce livre & chapitre de Perkins.*

MORT *inopinee.*

L'Empereur Maxilian premier ayant assiegé Padouë gardee par les Venitiens, entre autres grosses pieces de batterie, employa une piece d'artillerie, nommee mortier, portãt un boulet du poids de trois cés livres. Le gouverneur de ceste piece accommodoit tellement ses coups, qu'il faisoit tomber à plomb ses gros boulets sur les maisons de Padouë. Il y avoit un soldat, cambrade de Marc Manin d'Anglaire, lequel m'en a fait le recit. Ce soldat estant allé trouver une courtisane dont il abusoit, survint un de ces boulets lequel d'une impetuosité incroyable enfondra le toict, les planchers, & escrasa ce soldat. *Hierome Magius au 3. liv. de ses meslanges, ch. 4.*

Environ l'an 1560. un muletier de Subiane, nommé la Corneille, m'apportant des lettres de Padouë, comme il estoit en la plaine de sainct Iean val d'Arne, fut acueilli d'une forte pluye, laquelle le contraignit de se retirer vistement en un lieu proche, où il s'acosta

de l'ho-

de l'hosteſſe, & eſtant couché avec elle le comble de la maiſon tomba ſur eux & les acravanta. *Le meſme auteur en ce liv. & ch.*

Vn eſpoux à Naples, couché avec ſon eſpouſe le jour des nopces, fut acablé & tué tout roide par le rond de bois où pendoit ſon pavillon qui lui tomba ſur la teſte, & la lui mit en pieces. *Le meſme, là meſme.*

MORT *meſpriſee.*

CVrtius Palon ayant eſté condamné à Rome d'avoir la teſte tranchee, eſtoit tout craſſeux & ſale, à cauſe de la longueur de ſa detention es priſons. Il fit venir un barbier, pour le tondre & lui accommoder la barbe: s'eſtuva & nettoya ſon corps, puis ſe veſtit magnifiquement, non point comme allant à la mort, mais aux nopces, ou à quelque triomphe. *Hierome Magius au 2. liv. de ſes meſlanges, ch. 21.*

Apres la journee de Montemurle, quelques gentilshommes furent condamnez à perdre leurs teſtes. Il s'en trouva un, lequel avoit une tres-belle barbe. Comme ſans changer de couleur ni de contenance, il fuſt ſur le poinct de l'execution, il pria le bourreau de trouſſer tellement ſa barbe, qu'elle demeuraſt en ſon entier, de peur qu'eſtant coupee, les ſpectateurs n'euſſent horreur de le voir ſi difforme. *Le meſme.*

MORTS *de dueil.*

L'An mil ſix cens & dix, toſt apres le damnable aſſaſſinat du Roi Henri le Grand, l'Abbé de Marmonſtier, frere naturel de ce grand Roi, entendant les nouvelles de ceſte tant indigne mort, s'alicta, & mourut peu de jours apres de la grand' amour qu'il lui portoit.

Le ſieur de Vic viçamiral de France, eſtant de retour de Calais, où la Roine l'avoit envoyé apres la mort du

Roi, pour donner ordre à son gouvernement, repassant à l'endroit où il avoit veu la premiere fois inopinément apporter le Roi mort, & s'en ressouvenant, se saisit tellement, que deux jours apres il en mourut. On lui trouva le cœur environné d'eaux jaunastres.

Si nous mettions ici tous ceux qui d'entre le peuple à Paris sont morts de la tristesse qu'ils prindrent de ce terrible assassinat, tant ils aimoyent le Roi; la posterité s'en estonneroit. Aussi est-il vrai qu'il y a eu jusques à des simples femmes, lesquelles apres sa mort n'ont plus voulu manger, & en sont trespassées.

La Haye colonnel d'un des quartiers de Paris, en prit telle fascherie, qu'il se mit au lict, où il mourut peu de jours apres. Le capitaine Marchant (dont le nom sera en memoire à la posterité, pour avoir fait bastir à Paris le pont surnommé Marchant, & jadis le pont aux musniers) ne peut non plus resister à la tristesse qu'il avoit conceuë de la mort de son Roi: car peu de jours apres qu'il eust assisté à l'enterrement de ce grand Prince, toute la maison de dueil assista au sien, deplorant la perte d'un si bon citoyen. *Extrait du recueil intitulé le Mercure François, ou suite de l'histoire de la Paix.*

MORTS *de Peste ou autres accidens soudains & violens, ne doivent estre si promptement ensevelis, qu'on fait en divers endroits.*

M. Guillaume Fabri docte chirurgien, en une siene lettre au docteur Iean Iaques Grafft medecin à Neufchastel, escrit touchant les morts de peste ce qui s'ensuit. C'est à bon droit que Lievin Lemne au second livre des secrets miracles de Nature, chapitre troisiesme, defend d'ensevelir soudain les personnes oppressees de lethargie, d'apoplexie, de suffocation de matrice. Car je sçai qu'il s'en est trouvé, qui ont levé les aix de leur biere, ayans reprins leurs esprits, & sont revenus

à eux.

à eux. Pourtant doit-il estre defendu aux ensevelisseurs & enterreurs d'enclorre soudain es bieres les personnes qu'ils estiment trespassees, nommément les apoplectiques, lethargiques, &c. attendu que l'ame demeure comme retiree en telles maladies en son siege plus secret, pour puis apres faire sentir aux corps, vivifiez comme devant, qu'elle n'en estoit pas sortie. Les exemples en sont en divers auteurs anciens & modernes. Monsieur Fabri adjouste, que les Praticiens ont raison de conseiller qu'en la peste & es maladies contagieuses & malignes on ensevelisse incontinent les corps: pource qu'il leur en prend comme aux lampes, torches & flambeaux qui venans à s'esteindre remplissent les chambres de fumee fascheuse & de puante odeur. Mais ceste façon d'ensevelir si soudain n'est pas seure, ni ne convient aux Chrestiens: comme les histoires suivantes le tesmoignerent.

1. L'an 1566. Antoine Corman du Bos, jeune homme aagé de vingt-deux ans, demeurant à Meniere, village du Canton de Fribourg, s'estant marié, fust tost apres visité de peste, la quelle emporta son pere, sa mere, sa femme quelques serviteurs & servantes. Finalement Antoine en fut atteint aussi, voire si rudement, qu'au deuxiesme jour l'on n'y attendoit plus de vie. Le mal croissant d'heure en autre, au quatriesme jour telle & si forte pasmoison le saisit, que ceux qui lui assistoyent le jugerent mort. Pourtant tirerent-ils le corps hors du lict, le mirent sur la table, & (à l'acoustumee) l'enveloperent & cousurent dedans un linceul. Ayant demeuré huit heures en tel estat, le prestre & les enterreurs vindrent pour l'enlever, & comme ils vouloyent le poser en la biere sentans qu'il n'estoit pas froid & roide, s'en esbahirent grandement. Le prestre fit incontinent descouldre le linceul à l'endroit de la teste & de la poictrine, puis print un flocquet de laine qu'il mit contre les levres d'Antoine, & une plume pres des narines. Apercevant qu'il y avoit un peu de respiration, il commanda qu'on remist le corps au lict, où il fut envelopé de linceuls bien chauds, & lui furent appliquees des tuiles chaudes aux pieds. D'avantage le prestre lui versa dans la

bouche quelques gouttes de malvoisie. Alors celui qu'on tenoit pour mort, se resveillant comme d'un somne fort profond, revint peu à peu en telle convalescence, qu'au bout d'un mois il fut en pieds pour faire son labourage comme auparavant. L'an 1606. le 16. jour de Ianvier je parlai à lui dedans Payerne en presence de M. Nathanael Chambut, venerable personnage, & d'aucuns de mes domestiques. Lors il estoit aagé de soixante quatre ans, se portoit assez bien, ayant la jambe gauche plus grosse que la droite, depuis ceste peste, & n'ayant esté malade au reste de sa vie sinon sept ans apres sa peste, au demeurant pere de sept fils & de trois filles de son second mariage, & sa femme lors vivante.

2. M. Fabri allegue un notable exemple des siecles precedens. En une grande peste qui emporta la pluspart des personnes habitantes à Cologne sur le Rhin, certaine damoiselle nommee Reichmuth Adolch, demeurante au marché neuf, au logis où pendoit pour enseigne le perroquet, fut atteinte de peste, & finalement, par la sentence de ceux qui la gardoyent & pensoyent, jugee morte. Comme on vouloit l'enterrer au cemitiere des saincts Apostres, son mari qui l'avoit cherement aimee, ne voulut lui oster l'anneau de mariage qu'il lui avoit donné. Les deux enterreurs en eurent le vent, & la nuict suivante vont au sepulchre, en tirent la biere & l'ouvrent. Alors la damoiselle, qu'ils estimoyent morte commence à se remuer & lever en son seant. Ces enterreurs espouvantez, comme l'on peut penser, laissent leur lanterne & chandelle allumee, & s'enfuyent tant que les iābes pouvoyent leur aider. Elle prenāt la lanterne retourne vers le logis de sō mari, heurte à la porte, est reconue à sa voix, & ouverture faite, si bien traitee qu'elle recouvra sa premiere santé, & eut depuis tois fils, qui furent gens d'Eglise. Ayant vescu plusieurs annees, apres ceste delivrance, fort honnorablement avec son mari, puis decede paisiblement, elle fut enterree pres de la porte de l'Eglise des saincts Apostres en un monument de pierre, haut eslevé. Pour souvenance de ce que dessus, fut erigé un grand tableau sur le sepulchre, où l'histoire susmentionnee est pourtraite artistement & descrit en vers Alemans. L'an

1604. Iean

1604. Iean Buſſenmacher citoyen & marchant de Cologne, a fait imprimer ce tableau racourci en une fueille, gravé en cuivre de taille douce, pour avis aux perſonnes eſlongnees. I'ai veu le grand tableau à Cologne, beaucoup de fois, non ſans esbahiſſement, & d'abondant ie garde le petit tableau que Buſſenmacher a publié.

3. Eſtant allé l'an mil cinq cens huictante deux en la ville de Cleves avec le Chirurgien du Duc, nous logeaſmes trois mois durãt, chez un bon perſonnage aagé d'environ ſeptante ans, hoſte de l'aigle, lequel nous raconta pluſieurs fois que dix-ſept ans auparavant, ſaiſi d'une maladie aigue & violente, il eſtoit tombé en telle ſyncope, que tous le tenoyent pour mort. M. Iean VVier premier medecin du Duc appellé là pour en dire ſon avis, conut que l'ame n'eſtoit pas ſeparee du corps. Pourtant fit-il remettre le corps au lict, commande qu'on le couvriſt chaudement: il appliqua des epithemes ſur le cœur & aux poignets ſur le pouls, & par intervalles arrouſa la langue d'une goutte ou deux de medicamens corroborans. Comme il vaquoit à remettre au deſſus ce corps abatu les aſſiſtans avoyent contraire penſee, & apreſtoyẽt ce qui eſtoit requis pour l'enterrement, ſe mocquans de toutes les receptes & applications du medecin, iuſques à dire que le lendemain ils enterreroyent celuy qu'ils appelloyent le treſpaſſé : mais le docteur VVier fit voir bien toſt la vanité de leurs diſcours: car toſt apres il remit ſur pieds le malade, lequel peu à peu recouvra pleine ſanté.

Le docteur Crafft, en contreſchange de trois hiſtoires precedentes, fait part de cinq autres à M. G. Fabri. Ie les vous repreſente, tournees du latin en noſtre vulgaire.

1. Environ l'an mil cinq cens cinquante huict, la peſte eſtant fort rude en la Duché de Bourgongne, ſpecialement à Dijon, les enterreurs ſe trouverent tant empeſchez à enſevelir les morts, qu'impoſſible leur fut de faire à chaſcun corps ſa foſſe : mais en creuſoyent une longue, large, profonde, en laquelle ils cachoyent pluſieurs corps. Avint que dame Nicole Lentillet demeurant à Dijon fut frappee de peſte, & ayant eſté malade quelques iours, tomba tout ſoudain en ecſtaſe & pluſtoſt en

syncope si vehemente, que ne pouvant revenir à soi, elle fut jugee morte : tellement que sur le soir les enterreurs l'ensevelirent en la fosse commune avec les autres. Y ayant esté cachee toute la nuict, sur le matin revenue à soi, reprenant ses esprits, ne sceut toutesfois bien discerner où elle estoit, ni ne peut se tirer de là à cause de sa foiblesse, & pource aussi qu'elle estoit chargee du faix des autres corps morts & de la terre. Lors elle se print à crier : mais estant esloignee d'habitation de gens, & nul n'osant aprocher à cause de la puanteur des corps, & de peur d'infection ou d'estre sequestré, elle demeura en cest estat quatre jours durant sans boire ni manger. Reduite à la famine, elle rongea & engloutit une piece de couvrechef dont sa face estoit couverte. Vingt-quatre heures apres, les enterreurs aprochoyent de celle fosse pour y jetter d'autres corps. Ils faisoyent du bruit en allant & venant : ce que Nicole ayant entendu, se mit à crier tant & à tant de reprises, qu'en fin ils l'entendirent, avec tel estonnement que le lecteur peut imaginer : & conoissans que c'estoit une voix humaine, commencent à fouiller, la tirent de ceste fosse, & la trouvans en vie la reportent en sa maison, où elle se reprint & revint à pleine convalescence, & demeura encores quelques annees à Dijon, d'où elle partit avec son mari environ l'an 1561. & vindrent s'habituer à Lausanne, où elle a vescu longue espace d'annees en bonne santé, puis y est decedee en paix.

2. Il n'y a pas long temps qu'en un village proche de Neufchastel, nommé Courselles, un paysan malade tombé en rude syncope fut tellement tenu pour mort, qu'on tira un linceul, & le cousut-on, puis fut porté au cemitiere, où comme sans biere on voulust le devaler ainsi entier, velopé dans la fosse, il se print à remuer les espaules. Les assistans descousent soudain le linceul, & le reporterent en sa maison, où il vescut long temps depuis, & fut de là en avant surnommé le mort de Coursselles. Plusieurs qui l'ont veu, conu & hanté m'en ont fait le rapport.

3. Iean Gaudot, marchant bourgeois de Neufchastel, m'a dit avoir oui souventesfois raconter à gens dignes de foy dedans Besançon l'histoire qui s'ensuit, avenue il

y a qua-

y a quarante ans passez. Vn jurisconsulte, jeune homme, demeurant à Vezoul, petite ville proche de Besançon, fut un jour si rudement assailli d'une defaillance causee de Lethargie, qu'il demeura tout seul quelques heures, comme mort. Ayant sceu sō accident, pour n'estre divulgué, il voulut demeurer au logis à part avec un laquai. Sentant l'acces de son mal venir il s'enfermoit en son estude, tellement que le laquai n'en descouvroit rien. Il se comportoit ainsi, craignant que son mal descouvert ne le traversast en certain mariage qu'il estoit sur le poinct de contracter. Mais redoutant quelque mesavanture, si personne ne sçavoit du tout rien de son mal, s'il demeuroit long temps saisi d'icelui en lieu clos, il alla trouver le prevost de la ville, auquel il communiqua le fait, & le pria fort instammēt, puis que sa charge l'arrestoit comme d'ordinaire sur le lieu, premierement, de ne relever à personne ce qu'il avoit à lui declairer, secondement, d'empescher qu'on l'enterrast avant vingtquatre heures passees apres l'acces de son mal, durant lequel il estoit comme mort. Quelque temps apres il se maria: puis ayāt esté assez long temps en mesnage, sans que sa femme, ni ses perens & alliez sceussent rien de ceste maladie, un jour il en fut si rudement atteint, que sa femme le tint pour mort, & fit-on tous aprests convenables pour le porter en terre. D'avantage, le prevost estoit allé aux champs en une siene mestairie, & y avoit passé la nuict. Revenant le matin en ville, il sceut incontinent la nouvelle, & se souvenāt de la promesse faite au lethargique, se transporta soudain au logis, demanda aux domestiques & autres qu'il y trouva, quand le maistre avoit esté saisi de son mal. Ayant entendu que ç'avoit esté sur le soir, du jour precedent, il fit surseoir l'enterrement: au moyen dequoi quelques heures apres le malade reprint ses esprits, & vescut encores 16. ans apres ceste delivrance.

4. Le mesme Gaudot m'a raconté, qu'il avoit apris de sa mere qu'à Verzel en la Franche-comté, un des paroissiens aporté pour mort en l'Eglise, où le corps est mis par entrepos, à l'acoustumee, devant qu'estre enterré, survint un de ses parens, qui lui jetta assez abondamment de l'eau benite sur le visage descouvert. La fraischeur

de l'eau fit resveiller & ouvrir les yeux au pauvre corps, duquel l'ame n'estoit pas separee: tellement que reporté en sa maison il revint incontinent à soi, & vescut encores huit ans entiers ou environ.

5. Iaques de la Vaur, Chastellain de Boudry en la comté de Neufchastel, ayant esté travaillé de douleur grande en l'orifice de l'estomach, causee par defluxions acres & mordantes, on envoya querir un medecin à Fribourg, pour le soulager. Entre-temps, il tombe en syncope violente. Le medecin venu, les voisins & parens acourent, disans que le malade estoit mort, & qu'on l'enterreroit bien tost. Lui sans autrement leur respondre, demande à voir le corps, ce qu'estant fait, il le contemple soigneusement en la face, & maintient qu'il n'estoit pas mort: surce il fait aporter du poyvre pulverisé, lui en souffle dedans les narines: le chastellain commence à esternuer, revient au dessus, & depuis vescut encore bon espace de temps en l'exercice de sa charge.

Le docteur Crafft adjouste d'autres histoires de personnes qui pour avoir esté enterrees non encores decedees, neantmoins sont expirees dedans leurs fosses & tombeaux: ce qui a esté conu puis apres par divers efforts remarquez en leurs sepultures & en leurs corps. Nommément il fait mention d'une damoiselle d'Augsbourg, qui tombee en syncope par suffocation de matrice, fut ensevelie & mise dedans une voute profonde, sans y estre couverte de terre, mais la voute muree soigneusement. Qu'au bout de quelque annee quelqu'un de la mesme famille mourut: & desmura-on la voute, dont ouverture faite, le corps de la damoiselle fut trouvé sur les degrez, tout à l'entree de la closture, n'ayant point de doigts en la main droite. *M. Guillaume Fabri en sa 2. centurie de ses observations Chirurgiques: obser. 96.*

MORTS *de regret despiteux.*

VN recteur de l'vniversité de Paris s'avançant en la harangue qu'il faisoit au Roi Henri IV. de lui dire plusieurs

plusieurs choses outre ce que l'Vniversité l'avoit chargé de dire ; sa Majesté l'ayant reconu lui demanda de quelle profession il estoit; Le recteur respondit, De la Medecine. Le Roi se tournant vers les Seigneurs qui estoyét pres de lui, leur dit, Mon université est bien malade, elle est entre les mains des Medecins. Le recteur esmeu de ceste parole, en reconoissant l'importance, alla se mettre au lict, où il mourut peu de jours apres. Autres ayans receu de ce mesme Prince une rude parole ou une œillade de travers, en sont morts de regret. Tesmoins entre plusieurs, pour la parole, celui qui le premier fortifia Quillebœuf: & pour l'œillade on a escrit que ce prelat, qui avoit esté le seul instrument de la ligue, & lequel seul entre tous les ligueurs sa Maiesté ne pouvoit aimer, estant rentré dedans Lyon lors de l'entree, que sur les nouvelles de la perte des François à Dourlans, il receut un tel regard de sa Maiesté, qu'il se retira de la cour, & ne voulut plus voir que ses sõbres vallees, où il se despleut tant, que quelques iours apres il y mourut de regret. *Le Mercure François, ou Suite de l'histoire de la Paix en l'an* 1610.

Ce mesme Roi, faisant son entree à Paris, l'an 1594. sur la fin de Mars, quoi qu'il eust fait publier un pardon general à tous les fauteurs & adherans à la ligue, neantmoins quelques uns des plus tarez s'en alarmerent & despiterent si fort, qu'ils aimerent mieux perir hors la France, que vivre sous l'obeissance d'icelui. Lors estoit malade au lict dedans Paris, Nicolas Pellevé Archevesque de Sens, & l'un des pilliers de la Ligue. On l'avoit expressément & fort particulierement asseuré de la clemence du Roi : toutesfois soit d'aprehension ou de la grandeur de son mal, ne pouvant supporter la prosperité de Henri le Grand, ni le renversement de tant de desseins bastis pour asservir la France à l'estranger, se iugea mort, & à tous coups durant quelques heures, s'escrioit, Qu'on le prenne, qu'on le prenne, & mourut en tel estat, le lendemain de l'entree royale. *Hist. de la guerre.*

MORT *en mer, & ailleurs par autres accidents.*

L'An 1467. un grand navire desmarant de Lubec, pour faire voile à Revel en Livonie, fut poussé dedans les escueils de Suede & de Finnie : où perirent deux cens personnes, marchans, mariniers, jeunes hommes, femmes & filles, avec infinies sortes de marchandises precieuses. Ce naufrage fut cause d'une ordonnance portant qu'apres le iour de S. Martin d'hiver, qui est le dixiesme de Novembre, nulle navire ne partira du port de Lubec. *Crantz au dernier chapitre du douxiesme livre de sa Vandalie.*

Pierre de Medicis & quelques autres Florentins, qui suivoyent le parti François l'an 1503. suivans l'armee des François, qui partoyent du Garillan avec quatre canons qu'ils trainoyent vers Cayette, monterent sur un basteau, lequel estant petit, ayant grande charge, & battu de vent contraire, fut renversé, & tous ceux qui estoyent dedans perirent. *François Guichardin au 6. livre des guerres d'Italie.*

Charles VIII. Roi de France regardant d'une galerie au chasteau d'Amboise certains qui jouoyent à la paume, fut atteint & soudainement emporté d'un coup d'apoplexie, le septiesme iour d'Avril mil quatre cens nonante huict. *Fr. Guichardin au 3. livre.* Quatre ans auparavant, le Roi Ferdinand I. estoit mort de mesme accident apoplectique. *Fr. Guichardin au 1. livre.* Ierosme Fracastor, docte medecin, Eneas de Vic grand antiquaire, Iean Cornair medecin, Conrad Lycosthenes personnage affectionné à l'avancement des bonnes lettres, sont morts d'apoplexie.

Henri II. Roi de France, blessé d'un coup de lance dõt il meurt peu de iours apres. Henri III. atteint au ventre d'un coup de cousteau par un Iacopin, meurt le iour suivant celui de sa blessure. Henri IIII. tué d'un coup de cousteau par un furieux Angoulmoisin meurt incontinent. *Hist. de France.*

Certain

Certain personnage d'authorité nommé Giacheto, au Marquisat de Salusses, Bertrand Ferrier à Barcellone, Claude des Asses conseiller en Parlement à Paris, sont morts en acte de paillardise. La paillarde de Giacheto fut trouvee morte avec lui & entre ses bras. *Fulgose au 9. livre, chap. 12. I. Pontanus au 1. liv. de l'obeissance, ch. 2. Hist. de France.*

Alexandre de Medicis Duc de Florence fut tué reposant sur son lict. Mesme traitement fut fait par le Chastelain de Nocere à Nicolas & Barthelemi Trince, freres, l'un desquels avoit desbauché la femme de ce Chastelain. Hybraym Bassa fut tué dormant, & ce par le commandement de Solyman, qui l'avoit eslevé, puis le renversa. *Hist. d'Italie. P. Iove au 33. li. de ses histoires.*

Ce chapitre des morts diverses & violentes contient un tresgrand nombre d'histoires des Rois, Princes & grands Seigneurs qui depuis cent ans ont fini leurs iours par moyens memorables. Nous le reservons au volume suyvant si Dieu le permet.

NAGEVR *avantureux.*

LEs Genevois ayans entrepris de secourir Boniface ville principale de l'Isle de Corse, assiegee par Alfonse Roi de Sicile & d'Aragon, Iean de Campfulgose commande à certain personnage fort acoustumé à se plonger en l'eau, qu'on appelloit André, de s'employer au besoin pour la delivrance de ceste place assiegee. Au plus fort d'une bataille navale, André muni d'un armet de teste, avec un cousteau en main, se iette & coule secrettement en mer, & sans grand' difficulté coupe les cables de la navire capitainesse en la flotte d'Alfonse, ce qui fut occasion de victoire aux Genevois, lesquels eurent moyen lors de ravictuailler & munir la place assiegee. *I. Bracel, au 1. liv. des guerres d'Espagne.*

NAISSANCE *remarquable.*

LA mere de Iean Antoine Campanus (lequel fut en son temps un des plus eloquens de l'Italie, & Evesque d'Arezze) ayant esté longuement en mariage, sans avoir lignee, & comme forclose de telle esperance, un iour rencontra certaine femme, non iamais veuë par elle paravant ni depuis, laquelle lui donna des grains de laurier, & les lui fit avaler, l'asseurant qu'elle concevroit. Incontinent apres elle se sentit enceinte. Au terme de sa delivrance, estant allee aux champs le mal la saisit, de sorte que sans aide de sage femme elle acoucha d'un beau fils, sur l'herbe verde, lequel des sa sortie esleva ses yeux au ciel le contemplant fixement. Tournant puis apres la veuë vers un laurier, & se tournãt vers la sage femme, qu'on estoit allé querir en diligence, ne cessa de crier bien fort tout le iour, & n'y eut moyen de l'appaiser sinon apres qu'il eut veu le lict de sa mere encourtiné de chapelets & festons tissus d'hierre & de laurier tortillez par ensemble. Cõme l'on portoit à bras la mere & l'enfant en une chambre, ils furent suivis de longs essains d'abeilles qui s'arresterent à la porte, & falut les en chaiser à force de feu: d'où elles se retirerent sous le laurier pres duquel la mere estoit acouchee, & y moururent. Cest enfant devenu grand & sçavant à merveilles, fut exposé à l'envie, & traversé de beaucoup de difficultez. *P. Iove en ses eloges.*

NAVFRAGE *memorable.*

PHilippe II. Roy d'Espagne, ayant espousé la fille de France apres la mort du Roy Henri II. & avancé ses desseins deça les mers, assez à son gré, se proposa de tenter fortune contre le Turc, & d'essayer d'estẽdre les bornes de sa domination es parties de l'Afrique. Pourquoi faire,

faire, ayant levé une forte & puissante armee de l'eslite de ses vieilles bandes, & tiré à soi quelques vieux soldats Fråçois, il les envoya par la voye de l'Italie s'embarquer à Gennes, afin d'aller droit en Afrique. Lui, de sa part, s'embarqua sur l'Ocean, tant pour estre plustost en Espagne, afin de prouvoir au reste de ses afaires, que pour ne se fier au François, en demãdant passage par le royaume. Estant doncques embarqué, & acompagné d'un grãd nombre de navires, où estoyent entassees les plus precieuses bagues de diverses sortes, que le feu Empereur son pere avoit peu amasser & acquerir en Alemagne, en Italie & ailleurs deçà la mer, durant la magnificence de son Empire, avec tres-grand nombre de riches tapisseries, faites à grands frais en Flandres: ainsi qu'il arrivoit au port de S. Iaques en Galice, une tourmente furieuse s'esleva si soudain que de tout ce magnifique meuble & apareil, amassé de si longue main, & avec tant de travaux, rien n'arriva à sauveté: mais la mer fut heritiere de tous ces thresors, à la veuë des Espagnols, qui en menoyent un merveilleux dueil.

Quant au Roi, la tourmente l'espargna si peu, qu'à peine peut il mettre le pied dans une barque, que le navire dans lequel il estoit, enfonça au profond de la mer, tant estoit grande la fureur d'icelle, & des vents. Somme, le danger duquel il estoit sorti lui fit oublier une telle perte, soit qu'autre pensee le poussast, il dit tout haut, qu'il conoissoit que Dieu l'avoit reservé à ceste seule fin d'exterminer les Lutheriens, & croyoit que s'il n'eust eu ceste resolution & entiere fermeté, Dieu l'eust fait perir avec ses hardes. Mais ceux qu'il surnommoit ainsi, prenoyent cest accident à leur avantage, disans, Que comme Dieu avoit chastié le Roy Henri II. encor qu'il procedast contre eux par ignorance, & à l'appetit de certains Cardinaux: aussi le Roy Philippe II. avoit eu cest avertissement pour se convertir à Dieu: sinon qu'il se pouvoit asseurer que ce naufrage estoit un commencement de douleurs, & que Dieu sçauroit bien le trouver pour lui faire sentir la pesanteur de son bras. Voila quelle fut son arrivee eu Espagne, presage de la ruine qui lui avint tost apres en Afrique. *Histoire de l'Estat de France, sous le regne de François II. imprimee l'an 1576.*

NAVFRAGE.

TExel, la plus grande Isle de Northollande, tire grãd profit des matelots, lesquels sont contrains souventesfois, à cause du vent, d'y anchrer & seiourner longue espace de temps. De sorte que là se void par fois grosse flotte de vaisseaux, contrains d'attendre le vent, & plusieurs semaines, de sorte que quelque navire plus avantageux que les autres, prenant sa route vers l'Est ou l'Ouest, est aucunefois de retour avant que les autres en soyent partis. Avint l'an 1593. que la flotte estant acreuë de 150. navires, aucuns desquels y avoyent radé ia l'espace de dixhuit semaines, le 24. iour de Decembre à neuf heures du soir, une impetueuse tourmente s'esleva, laquelle avoit ia fait grands dõmages es autres pays. Deux de ces navires ayans par ceste tempeste perdu leurs anchres, s'ensuivit ruine de toute la flotte: pource qu'estans surpris de la nuict, les uns ne peurent sauver les autres: à cause dequoi 44. grands navires marchans coulerent en fond, 1050. mariniers & matelots furent noyez: quelques uns toutesfois eschapperent, mais non sans grand dommage: de sorte que lors se fit griefve lamentation, à cause de la perte inestimable avenuë tant aux marchans comme à tout le pays. *Addition à la description de Hollande faite par Louys Guichardin.*

NOVRRITVRE *estrangement abhorree.*

L'An mil cinq cens nonante cinq fut amenee de la duché de Iuilliers en la ville de Cologne une fille aagee de quatorze ans ou environ, laquelle logee en la grand place en l'hostellerie du cheval blanc, estoit monstree par singularité aux persõnes qui desiroyẽt la voir. Son pere & sa mere affermoyent qu'elle avoit desia vescu trois ans entiers sans boire ni manger, ce qu'ils ratifioyent

soyent par tesmoignages dignes de foy. Ie la visitai soigneusement,& prins garde à tout son corps depuis la teste iusques à la plante des pieds. Elle avoit une face triste & melancholique,assez charnue (excepté le ventre paroissant comme attaché à l'espine du dos) le foye & les autres entrailles aisez à discerner en lui touchant le ventre.Elle ne iettoit nuls excremés, & abhorroit si fort la viande, que comme quelqu'un d'entre plusieurs qui la vindrent voir,lui eust mis à l'improviste un peu de sucre en bouche,elle tomba soudainement en pasmoison. Ce dont ie m'esbahi grandement fut de la voir marcher, jouër, danser, & passer le temps à des ieux pueriles avec les filles de son aage, ayant un corps fourni de chaleur naturelle. Elle respiroit, parloit,crioit haut,sans aucune difficulté : ce que i'ai veu de mes yeux,& oui de mes oreilles. M'enquerant du pere & de la mere touchant l'origine de ceste abstinence, ils me dirent qu'en l'an mil cinq cens huitante huit, au sortir d'une griesve maladie elle perdit peu à peu tout appetit de manger, de sorte que par fois trois ou quatre iours se passoyent sans qu'aucune viande lui entrast en la bouche. Au bout de ce temps on lui bailloit un peu de laict tout frais traict, quoi avalé six ou sept iours se passoyent sans qu'elle beust ni mangeast substance quelconque. Ayant vescu quatre ans entiers en telle misere,les trois suyvans elle a totalement abhorré toute sorte de viande & de bruvage. Elle demeura quelques mois en la ville de Cologne, & fut veuë de grand nombre de personnes esmerveillees de tel spectacle. De Cologne on la conduisit ailleurs,& ie ne sçai qu'elle est devenue. *M. Guill. Fabry en la 2. centurie de ses cures Chirurgiques, observ. 40.*

Le mesme en ceste 2. centurie raconte une autre histoire de mesme suiet que la precedente,au regard de la principale nourriture & plus ordinaire du corps humain. I'ai (dit-il en la lettre par lui escrite à monsieur le docteur Lentulus, medecin à Berne) visité quelquefois à VVerdin sur la riviere de Rore avec le docteur Renier Solenandre medecin, & maistre Cosme Slotan chirurgien du Prince de Iuilliers,Cleves & Mõt, un ieune enfant aagé de cinq à six ans,lequel eschappé d'une grosse

maladie, cheut en autre accident: c'est que toutes les fois qu'il voyoit du pain, ou en entendoit prononcer seulement le mot, il tomboit par terre comme mort, sans parler, voir, ouir, entendre les personnes qui l'appelloyent, qui crioyent à ses oreilles, & qui devisoyent aupres de lui. Revenu à soi comme resveillé d'un long somne, il se levoit, & s'adonnoit à ses exercices enfantils, ainsi qu'auparavant. *En l'observation* 41.

OS BRISEZ.

VNe femme Bressane, nõmee Philebertte Braclee, en l'aage de cinquante neuf ans, eut un accident merveilleux de brisure d'os, dont elle mourut quelques annees apres. Vn dimanche s'apreſtant pour aller à ses devotions selon la coustume, elle se fit apporter sa chemise blanche: & comme en son seant au lict elle haussoit les bras pour la vestir, elle sentit l'os d'un des bras se rompre & fracasser: de sorte qu'il falut courir au Chirurgien, lequel ayant racoustré la fracture, acommodé le bras, & appliqué les remedes externes, finalement la remit au dessus. Mais la pauvrette ne fut pas plustost garantie de ce mal, qu'un autre plus rude vint l'acueillir. Car ainsi qu'un de ses domestiques lui aidoit à descendre de la couche où elle avoit gesi long temps, pour la mener pres du feu, ainsi qu'elle vouloit se chauffer, aidee de sa garde elle se brisa en travers l'os de la cuisse droite: dont s'ensuivirent des douleurs & tourmens atroces au possible, & falut rappeller le Chirurgien, lequel avec beaucoup de peine & de temps soulda ceste rupture. Elle fut deux ans en telles espreuves, au bout desquels elle mourut. L'histoire en est admirable, mais tresveritable, certifiee par le Chirurgien, par tesmoins notables, par son mari, & par dix enfans procreez d'eux, & tous grands lors qu'elle deceda.

Il pourra se trouver gens qui attribueront temeraire-ment

ment la cause de tel accident à la grosse vairole: pour ne pouvoir imaginer autre cause faisant pourrir tous les os du corps, que celle qui assiege & embrasse toute la masse du corps humain. Mais tous ceux qui ont privement conu ceste famille-là, l'une des plus honnestes du pays, jugeront que tels censeurs s'abusent, & equivoquent lourdement. Car outre ce que le mari ne fut oncques interessé ni infecté en son corps, iamais la femme n'eut tache quelconque en son honneur, notamment de sa pudicité. D'avantage tous leurs enfans iusques à present sont gaillards, disposts & robustes entre tous autres. Ce qui paroistroit autrement, si le dire commun est veritable, que gens mal sains ont lignee de mesme, & que ceux qui se portent bien font des enfans vigoureux. Il faut donques cercher une autre cause: c'est asçavoir ie ne sçai quel venin secret & caché, procedant quelquefois d'une grande putrefaction d'humeurs, laquelle s'insinue tellement en toute la substance des os, à travers desquels elle passe, & les envahit de telle vehemence, que par un moyẽ indicible la pourriture s'en ensuit, laquelle amollit & rend ainsi fresle icelle substance d'os la plus dure entre les parties solides du corps humain. Ie ne m'arreste point à ceux, qui recerchans une autre cause, pourrõt dire que ceste fragilité procede d'une perpetuelle defluxion du cerveau sur les os, de sorte que ce continuel esgoust & arrousément fait fondre l'assemblage & continuité des os. Car des le commencement de la creation du corps humain, les os ont obtenu ceste proprieté d'avoir leur substance tellement ramassee & souldee, que le temps semble ne pouvoir la dissouldre: attendu qu'au bout de plusieurs siecles on trouve fouillant en la terre des cemitieres & autres lieux, des os de corps humains tout-entiers. *Version de la lettre Latine de M. Iean de Bourg docteur philosophe & medecin, escrite à Bourg en Bresse le 24. iour de Novembre 1609. inseree en la 2. centurie de M. Guill. Fabry, observation 68.*

PENDV garenti.

EStant arrivé que certains soldats en une nuict de l'an 1572. durãt le voyage de la Roine mere vers la Guyéne, surprindrent Vignõnet ville en Lauragais, on y despescha promptemẽt le sieur d'Audoux Gouverneur de Foix. A son arrivee les soldats asseurez d'estre desavouëz quitterent Montagnac leur Capitaine, lequel pris le Roi de Navarre envoya querir Cornusson & le Presidẽt Duranti, qui firent le proces à ce prisonnier, condamné à estre pendu & estrãglé. Mis es mains du bourreau, la corde rompt par trois fois. Le president donna ce patiẽt au Viconte de Turenne, qui le bailla à un nõmé Vassignac. Ce garanti conta lors, & a tousiours maintenu depuis, qu'ayant perdu toutes douleurs, on l'avoit osté d'une lumiere si agreable qu'elle ne se peut exprimer : Et tousiours apres ses trois cordes eschappees menaçoit Vignõnet. *Le Sieur d'Aubigné au 2. Tom. de son hist. univers. p 980.*

AVTRE exterminé.

Vn capitaine nommé la Fayole, de S. Iean d'Angeli, grand massacreur, commandeur en Angoumois dãs certaine place nommee Villebois, se laissa piper par ses ennemis, qui le rendirent bien tost si forts, qu'ils l'emprisonnerent avec vingt six autres. Il fut le premier executé & pendu. La corde ayant rompu par deux fois, la vie lui fut refusee à la requeste des plus aparens de l'armee, operant en cela, comme en la mort d'un autre capitaine, nommé Marmont, lequel fut poignardé, la memoire de l'entreprise d'Angoulesme, en laquelle ils avoyent trempé. *Le mesme au 3. tom. p. 307.*

PESTE visible.

QVelques iours apres la prise de Tors, le Marquis Seigneur du lieu, festinant celui qui l'avoit remis en sa maison, promit de lui faire voir apres souper, spectacle qu'il

qu'il ne croyoit pas avoir esté iamais remarqué, asçavoir la peste, comme elle descendoit de la moyenne region de l'air. L'ayant donc mené dans un iardin un peu avãt le soleil couché, ils virent descendre sur la Bourgade de Beauvois sur Mata une nuee ronde d'une couleur horrible à regarder, pour la signification de laquelle il me faut user de mot Latin *Subfusca*. Ceste nuee sembloit un chapeau, qui avoit au milieu de soi uue ovale des couleurs d'une gorge de coq d'Inde, que leur spectateur iuge a pareille en toute chose au flegmon qu'on lui avoit arraché dans l'apostume de sa peste qu'il avoit euë à Orleans. Ce chapeau avec sa funeste enseigne vint entrer & fondre aupres du clocher, n'ayant point manqué de faire le semblable au matin & au soir, tant que dixhuit mois de peste durerent, comme nous visines deux iours que nous demeurasmes au lieu. Ayant fait ce present aux Physiciens, ie m'en retourne à mes soldats qui font la guerre en Saintonge. *Le Sieur d'Aubigné, au 3. tome de son hist. universelle, p 16. & 17.*

PILLAGE *ruine les pillars.*

L'An mil cinq cens nonante cinq, le sieur de Herauguiere, gouverneur de Breda, fit une entreprise sur une ville de Brabant nommee Lire, à deux lieuës d'Anvers. Il la surprit par escalade, coupãt la gorge à celui qui estoit en sentinelle, & au prochain corps de garde, puis rompant une des portes par laquelle il fit entrer le reste de ses gens. Celui qui commandoit en la ville fit teste en la grand' place, & pres de la maison Eschevinale: mais se sentant trop foible lui & ses gens se retirerent vers une des portes, bien deliberez de la garder, iusques à ce que secours leur vint d'Anvers, où ils envoyerent en toute diligence. Ce secours fut prompt, se rendant le mesme iour, & entrãt par la porte que gardoyent les surpris. Quãt aux gẽs de Herauguiere, en lieu de forcer ceux de Lire en la porte d'Anvers, & poursuivre chaudement leur victoire, ils s'amuserent à piller es boutiques

& maisons. Heraugu'ere se voyant en manifeste peril, & ne pouvant rallier à temps ces pillards espars en toutes les rues, & trop attentifs à se charger de butin, resolut de sauver soi-mesme & ceux qui eurent l'avis de le suyvre. Ils y laisserent grand nombre de leurs compagnons tuez çà & là, sans les prisonniers & la perte de chevaux. *Hist. des pays bas.*

Treize ans auparavant, ceste ville-la, tenue lors par les Estats generaux, fut livree aux Espagnols par un traistre, Capitaine Escossois, nommé Simpel, comme s'ensuit. Ce Capitaine sorti de Lire le 1. iour d'Aoust 1582. sous bruit qu'il alloit faire un grand butin sur l'ennemi, revint environ deux heures de nuict, criant qu'on lui ouvrist, qu'il amenoit force bœufs, vaches, moutons, & quelques charrettes chargees de meubles : que l'ennemi s'aprestoit à le poursuivre. Il fit tant qu'on lui ouvrit la porte : mais ce fut pour donner entree au sieur de Hautepenne partisan des Espagnols, suivi de 600. chevaux, amassez des garnisons prochaines. Ce traistre Escossois donc fut cause du saccagement de la ville, du meurtre de plusieurs personnes, & d'excessifs rançonnemens des habitans. Somme; d'amour du butin ne vint iamais bonne fin. *En la mesme hist.*

L'an 1583. le sieur de Saincheval, les capitaines la Croix & le Brave, sortis de Câbray avec leur cavallerie & quelque peu d'infanterie, surprindrent la ville de Lens. Mais comme apres l'avoir pillee ils pensoyent encore la garder, le Prince de Parme y envoya le Marquis de Robay & le sieur de Capres, qui les assiegerent & serrerent de si pres, qu'ils furent contrains de quitter non seulement la ville & leur butin, mais aussi leurs chevaux, armes, & tout ce qu'ils y avoyent aporté. *Là mesme en la description d'Artoi.*

L'an 1597. Mahumet III. du nom, Sultan Turc, suivi de 150000. combatans, vint de Constantinople en Hongrie assieger Agria, ville de consequence, laquelle au bout de trois semaines lui fut rendue par composition. Le 2. iour d'Octobre ensuivant fut dõnee la bataille de Keretesch, où les Chrestiens se virent maistres du champ durant quelques heures, apres avoir taillé en pieces douze mil

Turcs.

Turcs. Mais pour s'estre amusez au pillage, en lieu de suivre leur victoire, & attraper Mahumet, lequel s'enfuyoit tout esperdu, les Turcs se rallierent, & mirent en route les Chrestiens, dont ils tuerent un tres-grand nombre. *Hist. de Hongrie.*

PLATE *merveilleuse, & vie en la mort.*

HEnri Buscherhof, de Revel en Livonie, affligé d'humeur melancholique & d'estranges fantaisies, tomba finalement en tel malheur, que retournant de Saxe à Vitteberg, proche de la porte d'icelle ville, il se traversa le corps de sa propre espee, le dixiesme iour de Septembre 1582. Le coup avoit donné par la quatriesme coste. Ceste playe, quoi que tres-dangereuse, fut guerie en dedans neuf semaines: & depuis ce personnage parut assez dispost. Mais au bout de quelques mois ses imaginations l'attaquerent comme devant, de sorte que le vingthuitiesme jour d'Avril mil cinq cens huitante trois il tomba malade, se plaignant de visions & d'imaginations naissantes de son humeur. Es premiers jours de ceste recheute toute l'eau puis ce peu de viande qu'il prenoit se convertit en phlegme verdastre, finalement le 2. jour de Mai en humeur noire; rejettans tout cela par vomissemens, suivis de sueurs froides & de defaillances, consequemment de la mort. Le corps ouvert on trouva que le coup d'espee qu'il s'estoit donné avoit traversé les poulmons & le diaphragme, lequel avoit esté transpercé au cercle nerveux. On ne trouva presques point de poulmon au costé gauche: & y a grande aparence qu'il estoit sorti du corps avec le pus, ne s'en trouvant qu'une fort petite portion laquelle tenoit aux costes. Tout le ventricule estoit monté au costé gauche de la poictrine, & avoit poussé le cœur & son pericarde de leur place au costé droit: où le patient faisoit toucher ses amis esmerveillez du battement de cœur en endroit opposite, Ce cœur estoit tout sec, & la taye d'icelui pleine d'eau roussastre: la coife ou toile qui couvre les intestins, & tout le pan-

creas, presques pourris autour du ventricule. *Extrait de la lettre de M. David Sennert docteur medecin & Professeur en l'Academie de Witteberg en Saxe, inseree en la 2. centurie des cures chirurgiques de M. Guill. Fabri, observation 33.*

PRECIPITE' *de façon estrange gueri.*

M. Gregoire Horstius docteur medecin, escrit à M. Guill. Fabri tres-expert chirurgien, ce qui s'ensuit. Le vingtiesme jour d'Avril 1607. un mien cousin, jeune homme demeurant en mesme logis à Witeberg en Saxe avecques moi, ayant beu plus que l'ordinaire au soupé, se coucha, dormit fort bien jusques à minuict, se leva, fit quelques tours par la chambre, & tout dormant monte sur la fenestre, avançant en dehors sur la rue. Le bruit par lui fait en la chambre m'esveillant, sur l'heure il me souvient que ce jeune homme des son enfance avoit esté sujet à tracasser ainsi dormant la nuict. I'appelle soudain mon serviteur, & lui demande si mon cousin estoit pas gisant (à l'acoustumee) aupres de lui? Entendit que non, soudain je me jette en pieds, & m'aproche de la fenestre. Mais, helas, au mesme instant il tombe bas sur le pavé, de ceste chambre laquelle est au troisiesme estage de ce logis. Du haut en bas il y a la mesure de quatorze aulnes. Il ne disoit mot, ains comme un mort ne bougeoit de la place où il estoit tombé. Neantmoins tost apres, à cause des pluyes fraisches & drues d'alors, reprenant un peu ses esprits il commence à crier confusément comme une beste que l'on assommeroit. Ie descens en intention de recuellir un pauvre corps escrasé, pour le faire enterrer le jour suivant. Car je le tenois pour homme qui n'avoit plus que faire de medecins ni de chirurgiens. Tout au contraire, je trouvai ce jeune homme tout entier, sans blessure quelconque qui aparust en endroit aucun de son corps, fors à la teste, offensee jusques à l'os senestre du bregme ou devant de la teste, sans que l'os fust entamé ni offensé. M'estant un peu asseuré, je le fai porter au poisle d'em-

d'embas, chaud & coi; j'appelle le pasteur de l'eglise & un chirurgien. Redoutant quelque suffocation, dont j'apercevoi les signes, je lui procure vomissement, puis la saignee de la veine mediane du bras gauche: en suite un clystere acre, & tous remedes convenables, par l'avis d'un autre docte medecin: de sorte que contre l'esperance de plusieurs, endedans quinze jours apres il fut remis sur ses pieds, totalement hors & garanti de tous autres fascheux accidens. *En l'observation 84. de la 2. centurie de M. G. Fabri.*

PREDISEVRS.

OVtre ce qui a esté marqué au premier, second & troisiesme volume, des predictions, presages, prognostiques divers & memorables: je representerai encore quelques histoires recueillies du 3. livre au 5. vol. du grand Theatre de Zuinger. Vn devin Italien, nommé Basile, predisit qu'Alexandre de Medicis duc de Florence seroit tué par un sien prochain. Mais un autre devin Grec, faisant profession de chiromance, ayant veu la main d'Alexandre, lui dit qu'il seroit tué par un de ses plus intimes, homme gresle, bazané, taciturne, & non acostable. *P. Iove en ses hist.*

Vn astrologue nommé Nicolas, declaira lors que Ladislas Roi de Boheme & Hongrie fit son entree à Prague, y attendant la fille de France sa fiancee, que ce jeune prince mourroit bien tost, & tout soudain: ce qui avint, avant que les deputez pour aller querir l'espouse fussent arrivez à Paris. *I. Dubravv au 29. livre de l'hist. de Boheme.*

George Tanstetter, renommé Medecin & Astrologue, ayant marqué des l'an 1512. l'eclipse de soleil avenue six ans apres, predisit aussi la mort de l'Empereur Maximilian I. Appellé durant la maladie d'icelui pour le voir, il se fit fort presser, disant que c'estoit peine perdue. *Cuspinian en la vie de Maximilian I.*

Iean Martin Flamen, peintre excellent, estant en Ita-

lie, fut averti par un astrologue qu'il mourroit en aprochant Geneve Revenu deça les monts, & se gardant bien de venir à Geneve, avint que prié par Thomas Schopfius medecin, lequel avoit entrepris de dresser la charte chorographique du Canton de Berne & des lieux voisins, il se rendit à Berne, & travailla fort apres cest ouvrage mis en lumiere en un grand tableau de diverses fueilles proprement rapportees. Comme il estoit sur la fin, voulant tracer Geneve & peindre le nom d'icelle, il fut saisi de peste si violente, qu'il mourut au mois d'Aoust 1577.

Leon X. successeur de Iules II. fut asseuré par plusieurs devins qu'il seroit Pape, comme il fut. Des son enfance Marsile Ficin l'en avertit. Vn jour devant son arrivee à Rome pour l'election, certain Aleman, renommé prognostiqueur, maintint que de tous les cardinaux, qui lors estoyent à Rome, nul ne seroit esleu Pape. *P. Iove en la vie de Leon X.*

Iean Tritheme, Abbé de Spanheim, predisit que les croix paroissantes comme marquees du ciel sur ses habillemens des personnes l'an mil cinq cens quinze, auroyent leur efficace dix ans apres. L'an 1525. les paysans d'Alemagne portans des croix pour marques en leurs sayes, firent de terribles ravages en Alemagne. *I. Agricola & Sleidan.*

Dominique Marie Ferrier de Novare, defendit à Ludovic Sforce, lors refugié en Alemagne, de retourner en Italie, lui declarant que les estoiles le menaçoyent de mort ou de prison. Voyant Ludovic de retour à Milan, par le secours des Suisses, pour maintenir ses predictions protesta qu'il ne bougeroit de sa maison que preallablement Ludovic ne fust despouillé de ses estats. Cela avint : car Ludovic fut mis en blanc, & mené prisonnier en France, où il mourut. *Histoire de Milan escrite par Arluno.*

Louys I. Roi de Hongrie estoit fort adonné à l'estude de l'Astrologie, sans laquelle il n'entreprenoit rien. Matthias Corvin faisoit le mesme. *Bonfin. au 10. liv. de la 2. Decade des histoires de Hongrie, & au huictiesme livre de la 4. Decade.*

Ie-

Ierosme Cardan escrit que Ludovic Sforce, lequel s'estimoit le premier du monde en maniement d'afaires d'Estat, estoit si charmé par les charlataneries d'un astrologastre, qu'à tout propos il commettoit en sa conduite ordinaire des lourdises si ridicules que rien plus. Car ce pipeur le faisoit courir & arrester, quand, comme, & où bon lui sembloit. Mais le miserable Prince ensorcellé de telles impostures ne peut jamais prevoir le malheur qui l'accabla, perdant en moins de rien la grandeur, la reputation, la domination, pour languir petit, chetif, despouillé, degradé, dedans une honteuse prison, où il mourut en pire estat que le plus vile esclave du monde. *Sur le 1. liv. de Ptolomee, du iugement des astres.*

PRESERVATION *memorable.*

DVrant les guerres de la Ligue, entre autres paysans qui essayerent de garantir ce qu'ils avoyent de plus precieux, un laboureur, demeurant es environs de Crespy en Valois, retira une siene fille aagee de dix à onze ans dedans la forteresse de Pierrefont. Et comme il avenoit qu'en tous alarmes donnez par les picoreurs, chacun montoit es endroits plus eslevez de la forteresse, pour contempler les ravages en plus grande seureté: ceste fille portee comme quelques sienes compagnes au plus haut des murailles, s'amusoit tant à regarder les courses des uns & des autres, que sans prendre garde à ses pieds elle trebuscha du machicoulis dedans le fossé, le fond duquel est esloigné de telle distance du haut de la forteresse, que sans une speciale assistance des saincts Anges elle ne pouvoit eviter la mort: neantmoins elle fut trouvee sans dommage ni froissure aucune.

Vne jeune damoiselle de la maison des Essars en Normandie, que l'on surnomme de Lomblon, commise en charge à l'Abbesse de Poissy sa grande tante, le jour Sainct Laurent en l'an 1573. suivie d'autres filles ses compagnes, entra au dortoir des nonnains, pour attraper des passereaux d'un pot qui estoit au dehors de la

fenestre : & afin d'y mieux atteindre, monta sur un petit aix où l'on pose des pots d'œillets & autres telles fleurs. Les pieces de bois qui soustenoyent l'aix estans pourries fondirent sous les pieds de la jeune damoiselle, qui choit sur le pavé : mais si heureusement, que le bois cheut à deux toises loin d'elle, comme escarté par ordonnance divine & par le service des saincts Anges, afin que ceste fille n'en fust offensee. Les Nonnains acourues au bruit la trouverent en pieds avec une face riante, sans estre nullement esmeuë, troublee ni offensee. Ces deux histoires sont extraites *du 3. liv. des histoires aparices, chap. 30.*

PRODIGES *diuers en Italie & en Espagne.*

QVelques mois devant la bataille de Ravenne l'an 1512. l'Italie fut estonnee par divers prodiges, & fit estat d'estre battue de force coups. Sur le convent des cordeliers de Modene furent veus de nuict des flambeaux allumez en l'air : & de jour apparurent là mesme des fantosmes en forme d'hommes, qui s'entretuoyent. La ville de Creme fut en plein midi couverte de si espaisses tenebres, que chascun y pensoit estre en plein minuict. Tout l'air retentissoit de bruits espouvantables, les esclairs extraordinaires, & multipliez sans gueres d'intervalle faisoyent un nouveau jour. Parmi cela survindrent des gresles extremement violentes, & si pesantes, que le raport en semble incroyable. Les moindres grains estoyent de cinq ou six livres. Vn historien de ce temps-là dit qu'on en aporta un à Milan, lequel pesoit cent & dix livres, de seize onces la livre. Vne piece de ceste prodigieuse pierre fut portee en Espagne, & presentee au Roi Ferdinand, lequel la contempla fort curieusement en presence du grand Gonsalve. Elle estoit de couleur pareille à la marcassite. L'Espagne vid en ce mesme temps l'ordre des saisons de l'annee renversé. Car ceux de Seville, proches de l'Afrique,

que,furent acueillis de telles froidures es mois de May & de Iuin, que force leur fut de se tenir en leurs maisons aupres du feu : les arondelles & cigongnes furent contraintes se retirer ailleurs, ou mourir. Au contraire es mois de Decembre & de Ianvier suivans, les papillons & les mousches voloyent par toute l'Espagne, comme au cœur de l'Esté. Le cardinal Ximenes estant lors à Seville, fut grandement troublé de l'avanture d'un sien domestique nommé Mendoze. Icelui estoit sujet de temps en autre à frenesie. Saisi de son mal, apres quelques courses en diverses Eglises il se rend en la principale,où pres du grand autel,apres quelques chimagrees, il desgaine son poignard, & se tue tout roide sur la place. Au mesme temps le Roi tenant les estats en la ville de Burgos, la voute de la grand' Eglise fondit & tomba sur le soir, dont personne ne receut dommage. Quarante mille ducats reparerent ceste ruine. Certain marinier expert en architecture avoit preveu tel accident, & six semaines avant le debris contemplant la voute, voyant qu'elle se dementoit, avertit les prestres de l'Eglise, que s'ils n'y prouvoyoyent bien tost, ils verroyent leur voute bas avant peu de mois. Ces prestres se mocquerent du marinier,disans qu'il n'apartenoit pas à homme de sa condition de parler d'architecture. Mais ils le creurent finalement,trop tard & à leur honte. *Alvar. Gomecius au 5. liv. de l'histoire de Fr. Ximenes.*

Ce mesme auteur raconte au quatriesme livre de la mesme histoire que le cardinal Ximenes s'aprestant pour aller faire la guerre aux Mores en la coste de Barbarie, estant en un village nommé Vaiona, l'on y vid en l'air durant quelques jours une croix, dequoi chascun discouroit à sa fantaisie. Ximenes pensant à ce prodige, & prestant l'oreille aux diverses conjectures qu'on lui proposoit, un de la troupe, lui dit, Monseigneur, ceste croix vous admonneste de partir sans long delay. Vaiona est presques autant que Veayna. Ce mot en langue Espagnole (Ve-ayna) signifie, Va viste. En s'embarquant, la croix se monstra en Afrique : alors un Evesque nommé Cazalla s'escriant aux soldats, leur dit, Courage, mes amis, la victoire est nostre sous ce signal.

Vn autre cas survint alors : c'est qu'un grand & furieux sanglier, descendu des costaux bocageux proches de la rade, traversa quelques compagnies bien rangees : surquoi grandes huees se firent, chascun criant Mahomet, Mahomet; de sorte qu'à coups de dards & d'autres traits le sanglier fut terrassé mort. Au contraire l'arrieregarde de l'armee des Mores fut remarquee suivie d'un tres-grand nombre de vautours, oiseaux carnassiers. L'on n'entendoit es forests proches d'Oran que rugissemens de lions, lesquels es nuicts suivantes s'assemblerent par troupes, & allerent devorer les corps tuez. Comme les Espagnols assailloyent Oran, on vid deux arcs au ciel sur la ville : lors un docte personnage à la suite de Ximenes, eslongné de là, se mit à crier, Oran est à nous, Ximenes en dit autant à ses amis : & comme il continuoit à discourir de ce presage, les nouvelles lui vindrent de la prise. Gomez adjouste, Ce que ie vay dire semblera du tout admirable : mais rien ne fut estimé plus certain pour lors, & plusieurs le remarquerent en leurs escrits. Outre les lettres des particuliers à leurs amis, Gonsale Gilles, & celui qui escrivit en Latin l'histoire de ceste guerre de Barbarie, affermant tres-expressément, que le Soleil s'arresta & contint son cours quatre heures & plus, durant le combat des Espagnols contre les Mores d'Oran. Car ainsi que les Espagnols pretendoyent gagner la montagne, le Soleil commençoit à baisser : ce qui troubloit fort Pierre de Navarre chef des troupes, ne les voyant encore qu'au pied de la montagne. Ximenes avoit bien remarqué cest arrest du Soleil, mais il s'en teut, jusques à ce que ceste merveille fut divulguee par tout. On asseure aussi que quelques Mores ayans pris garde à cela, tout estonnez de ce signe du tout extraordinaire & miraculeux, abjurerent le Mahumetisme & se firent baptizer.

PRO-

PROSTITVTIONS abominables.

CE Iean Basilide, grand Duc de Moscovie, tant tracassé en d'autres endroits de ce volume, aura encore le present chapitre. Paul Oderborn (comme aussi Alexandre Guagnin) dit que c'estoit le plus desbauché apres les femmes qu'on sçauroit penser. Ce lui estoit jeu de forcer dames & damoiselles mariees, non mariees, qu'il renvoyoit honteusement puis apres chez elles. Si quelques unes faisoyent mine d'en estre despitees, elles estoyent estranglees, puis attachees aux planchez de leurs chambres à plomb & droite sur les tables où leurs peres & maris avoyent acoustumé de viander, sans qu'il leur fust loisible de prendre leurs repas sur autres tables: autrement ils estoyent exterminez, comme criminels de lese majesté. De fois à autre il faisoit part de ses concubines à ses fils. Ayant certain jour envoyé l'une d'icelles au Prince Iean son fils aisné, elle rencontre d'autres femmes qui lui dirent pis que pendre, comme une desesperee qui s'estoit effrontément abandonnee au fils de celui qui en abusoit. Elle s'en plaignit au Prince, & lui à son pere, lequel en fut irrité jusques-là, qu'il delibera de faire mourir toutes les femmes de la grande ville de Moscovv, à cause des paroles dites par quelque petit nombre d'icelles. A l'instante requeste de ses conseillers, il relascha une partie de ceste cruelle resolution. Mais ce fut comme s'ensuit. Quelques meres furent rudement tancees & outragees de paroles infames. D'autres amenees au chasteau furent despouillees en chemise, en presence des Princes fils de Basilide & de ses gardes, & laissees quelques heures au froid & parmi les neiges pour spectacle aux courtisans, & particulierement à ceste garse du Prince, à laquelle Basilide dit; Tu as maintenant ta revenche: ri-toi de celles-ci qui ont dit tant de mal de toi. Il en choisit d'autres qu'il fit tant fouëtter, qu'elles en moururent, puis leurs corps furent exposez aux bestes qui les devorerent. *Au 3. liu.*

RECOMPENSE *à un sourd.*

TOus nos sens nous font bien besoin. Neantmoins nostre createur, privant par fois quelqu'un de nous de l'un d'iceux, recompense liberalement ce defaut par le supplément & aide d'un autre sens. Celui de l'ouye est prompt & merveilleux: mais venant à defaillir, à l'aide des yeux le sourd recouvre sa perte de merveilleuse sorte. M. Theodore Zuinger docte medecin de nostre temps, recite que lors que M. Iean Oecolampade preschoit à Basle, il se trouva parmi ses auditeurs un esguillettier fort sourd, lequel entendoit les sermons de ce personnage, en le regardant de veuë ferme & fichee, sans se destourner de part ni d'autre: de sorte que les yeux sembloyent lui servir d'oreilles, au grand esbahissement de chascun. *En sa physiologie medecinale, chapitre 25.*

RECOMPENSE *chetive, du costé des hommes.*

PIerre de Navarre renommé chef de guerre, & Amiral d'Espagne, ayant apres plusieurs signalez & heureux services fait entreprise sur l'Isle des Gerbes, dite Zerbi, pour asseurer les rivages de la Sicile des courses Moresques, ayant perdu sa flotte desfaite par la soif, (ainsi que dit a esté au 2. volume, en la section inscripte, Armee navale desfaite par la soif) se sauva comme il peut, & depuis fut veu de travers par le Roi Fernand d'Arragon, comme si par quelque lascheté sienne ceste disgrace fut avenue, environ l'an 1509. Trois ans apres se trouvant en la bataille de Ravenne, il y fut pris prisonnier. Le Roi Fernand s'en soucia moins que d'un homme mort, au moyen dequoi il trempa long temps en grande misere, laquelle le poussa à suivre le parti des Fran-

çois.

çois. Il les suivit & servit jusques à ce qu'ayant esté pris par les Espagnols en une rencontre il fut mené prisonnier à Naples, où l'on le traita si mal qu'il mourut en prison,& fut semé le bruit qu'il s'estoit desesperé à cause des rudes traitemens qu'on lui faisoit, & tué soi-mesme. Neantmoins les plus avisez creurent qu'on l'y avoit fait mourir,son corps ayant esté enterré sans pompe funebre en une Eglise qu'ils appellent nostre Dame la neufve. Depuis le Duc de Sesse fit lever le corps de ce tombeau commun, & transporté en la chapelle du grand Gonsalve, en la mesme Eglise, & bastir un magnifique sepulchre avec l'inscription suivante traduite du Latin. Aux os & à la memoire de Pierre de Navarre Biscain, grand preneur de villes, Gonsalve Fernand fils de Ludovic, petit fils du grand Gonsalve, Prince de Sesse, a honoré de la religieuse fabrique de ce sepulchre, un chef de guerre lequel a suivi le parti des François:la vertu ayant cest avantage en soi, qu'elle se rend admirable mesmes en l'ennemi. *Alvarez Comecius au 4 liv. de son histoire d'Espagne.*

RECONOISSANCE *magnifique du bien receu.*

LE dixseptiesme jour de Novembre 1524. Le Mareschal d'Aumont acompagné de capitaines & soldats François & Anglois. Il resolut de desnicher les Espagnols de Craon, dont ils s'estoyent emparez en Bretagne,favorisez par le Duc de Mercœur. Avint que le Mareschal,mal servi par un de ses capitaines audacieux,fort batu & mis en route par les troupes de la Ligue, ausquelles il laissa plusieurs prisonniers, excepté l'audacieux qui eut bons esperons. Quant au Mareschal,ceste disgrace le poussa vivement à la guerre, pour r'avoir ses prisonniers & chastier les Espagnols. Le Mareschal les y battit furieusement, & apres brave resistance, emporta d'assaut le reste des assiegez. Les uns furent tuez à la bresche: les autres cachez en divers endroits de la place,

furent soigneusement cerchez & trouvez, pour estre amenez au Mareschal, afin d'en ordonner comme bon lui sembleroit. En son camp y avoit un soldat Anglois, qui furetant (comme les autres soldats François victorieux) pour trouver quelque proye. Le Mareschal avoit à cri public fait defense à tous ses soldats de sauver la vie à qui que ce fust des ennemis, ordonnant qu'iceux lui fussent amenez tous sans exception, pour en disposer comme bon lui sembleroit. Avint en ce moment chose rare, digne de louange, & memorable pour enseignement à la posterité. Ie suis marri de ne pouvoir marquer les noms & surnoms des personnes: mais nous conserverons la souvenance du fait. Le soldat Anglois susmentionné rencontra pour butin le soldat Espagnol, qui en pareil afaire de guerre, lui avoit sauvé la vie dedans la ville d'Anvers, assez long temps auparavant. Alors l'Anglois reconut l'Espagnol son bienfaiteur, l'acolla, le consola, lui dit, Ie te ferai conoistre aujourd'hui, qu'un bienfait à propos, & bien employé ne perit jamais. Car je perdrai la vie que je tien de toi, plustost que de souffrir qu'on te ravisse la tiene. Sur ce l'Anglois est accusé devant le Mareschal de receler en son logis un Espagnol. Le Mareschal lui commande de representer ce prisonnier, & l'Anglois dit pour response, I'ai promis lui sauver la vie, On lui replique que l'edit du Mareschal estoit, que tous prisõniers ennemis fussent amenez & presentez audit Seigneur, pour en disposer comme bon lui sembleroit. L'Anglois repart promptement, Si l'on ne relasche rien de la severité de l'edit, je suis prest de mourir pour l'Espagnol mon prisonnier, à condition que la vie lui demeure sauve selon ma promesse, & qu'il sache que l'acourcissement de mes jours est l'allongement des siens. Tous les assistans admirerent ce langage, & le Mareschal mesme s'enquit de l'Anglois, d'où procedoit ceste si grande amitié entre un Anglois & un Espagnol. La response de l'Anglois lui satisfit, & l'esmeut tellement, que ravi en admiration de la Providence divine, qui avoit offert à un homme genereux le moyen de gratifier si magnifiquement son bienfaiteur; loua l'un & l'autre & leurs fit des riches presents en presence de l'assemblee,

semblee,les congediant. *M. le President de Thou,au cent onziesme livre des histoires de son temps.*

REPROCHE *notable.*

ON a escrit du Pape Iule III. paravant Cardinal,puis successeur de Paul III. qu'à son entree au Papat, il dõna son chapeau rouge à un nõmé Innocent, receu en sa maisõ: pource qu'une Singesse l'ayãt trouvé à la porte fort garni de poux,le print en amitié. Il fut fait gouverneur de ceste beste ridicule;& de là estant agreable à son maistre pour autres considerations,il entra en grand credit,& fut nommé à Rome le Cardinal de la Singesse. Le College des Cardinaux lui alla reprocher ceste action en corps, portant la parole Charles Cardinal de Bourbon, comme ce Prince estant prisonnier entre mes mains,la compté franchement. A telles remonstrances Iule repliqua ; *Quels merites avez vous plus trouvé en moi, pour me faire Prince de la Chrestienté,quel moyen Innocent pour le faire Cardinal* ? Le Sieur d'Aubigné,au 1. liv. de son histoire universelle, ch. 2. Ce Pape mourut à Rome l'an mil cinq cents cinquante cinq,ayant passé le temps à faire grand' chere,ce dit Papyrius Masson.

RESOLVTION *redoutee.*

L'Archeduc Albert d'Austriche en sa guerre contre les Estats de Hollande & Zelande sous la conduite de Spinola print sur la mer non loin de Ramcken quelques vaisseaux escartez. Spinola s'estant acroché à un qui lui fit teste long temps, sans iamais se vouloir rendre,le Capitaine qui y commandoit pour les Estats surnommé Baukard,hõme tresvaillant entre tous autres, & obei de braves soldats, quoi q̃ leur vaisseau fust brisé en maints endroits à coups de canon par l'Espagnol, ie tien que Baukard fust à demi mort de ses blessures,au combat de

main, declairerent si haut que les Espagnols ne furent pas sourds, au cas qu'ils s'esvertuassent de forcer le vaisseau de Baukard, la pouldre à canon (dont les trainees estoyent prestes, feroit voler en l'air une grand part de la flotte de Spinola qui les environnoit, & leur vaisseau semblablement. Les Espagnols & leurs chefs n'ayans pas envie d'aller si tost en l'autre monde par feu & par eau, se retirerent promptement loin de Baukard, lequel fut porté à Flessinghe, où il mourut le lendemain, & y fut enterré en pompe militaire : ce dit *M. le President de Thou au 124. liv. de ses hist.*

RESPONSE *ferme & hardie.*

LA Roine mere voulãt estre ouye des deputez de toutes les Provinces qui se devoyent rendre à Montauban, sejourna pour cest effect les deux premiers mois de l'an 1578. & peu apres se rendant au lieu fit par un sien conseiller une harangue aux deputez que regardant les uns muets & estonnez apres les autres, elle s'adresse au sieur de la Meausse gouverneur de Figene, qui paroissoit plus resolu que plusieurs autres qui devãt lui n'avoyent rien opposé au harangueur, & lui demande, comme aux autres, & bien, que pourrez vous repliquer? *Ie di, Madame* (respond ce gentilhomme) *que Monsieur que voila* (monstrant le harangueur) *à bien estudié: mais de payer ses estudes de nos gorges nous n'en pouvons pas comprendre la raison.* Ceste brusque response donna aux uns de la cholere, aux autres du courroux, & à tous admiration. La Roine rompit le pourparler, sur le courroux qu'elle en prit. Toutesfois elle voulut depuis voir la Meausse en privé, & lui ayant repassé la pluspart des exemples alleguez par son harangueur (touchant les soumissiõs des Perses à leurs Sophis, des principaux Turcs, envoyans leurs testes coupees au grãd Seigneur; des Moscovites, dõnãs leurs biẽs & vie au grãd Duc; brief l'aveugle obeissance des Sauvages & Indiens à leurs Rois:) elle adjousta, *Si donc nous ne nous fions en nostre Roi, Serõs nous pas pires que Perses, Turcs, Moscovites & Bar-*

& Barbares, qui nous disons Chrestiens?

La Meausse l'ayãt lõg tẽps ouye, respõdit ainsi: *Pires que ces gẽs là, Madame. C'est ce que nos ennemis sollicitent, & que ne pouvõs souffrir: Car à quoi bõs tous ces exẽples, sinõ pour nous faire devenir Mahutãs, Mescovites, Barbares & Payens? Nous ne pouvõs estre que bõs Frãçois & bons Chrestiẽs. Et s'il faloit faire toutes choses par exemples, nous en avons entre les Gaulois, leurs Rois Chrestiẽs, & les observateurs de la Loi Salique, qui seroyẽt bien plus avãtageux pour nous que ce que nous requerons en toute humilité de nostre Roi, pour en servant à Dieu, servir aussi iusqu'aux derniers fumeaux de nos vies à l'Estat & à sa Maiesté.* La Roine n'osant presser l'explication de ces termes, comme les entendant bien, finit son discours. Hist. universelle du sieur d'Aubigné, *Tom. 2. pag. 978. 979.*

RICHE *pauvre.*

CONrad, maistre des mines en celles de Schneberg, ayant cõsumé tout son vaillãt, fut surnõmé le pauvre. Tost apres il se transporta en Lorraine, où il devint merveilleusemẽt riche, & en fut surnommé le hazardeux, & obtint de l'Empereur le tiltre de Cõte, ce dit George Agricola au 1. liv. de Re metall. Iaques Rudin Bourgmaistre de Basle, mõ beau pere, m'a dit souventesfois qu'il avoit familieremẽt conu ce persõnage, & sçavoit que l'espace de deux ans & demi ou envirõ ce Cõrad gaignoit en ces mines de Lorraine la sõme de 1500. escus d'or sol par chascune semaine. Mais estãt un tres-meschãt mesnager, sãs charité vers ses parẽs & alliez, & qui se laissoit plumer par gens plus forts que lui, lesquels le chevaloyent dextrement, il revint à sa premiere condition, & avec 5. chevaux qu'il nourrissoit d'ordinaire print le chemin de l'hospital, où il mourut afamé, disetteux, & miserable entre les miserables. *Zuinger au 1. liv du 3. vol. de son theatre.*

Le Cõte de Guyere, voisin des Cãtõs Suisses de Berne & de Fribourg, puissant Seigneur en pays, en vassaux, en moyens, abusa tãt de sa grãdeur, que finalement il se vid sans pays, sans vassaux, sans moyẽs, devint pauvre, demandãt presques l'aumosne lõg tẽps devãt que mourir, mesprisé, mocqué, delaissé de grands & petits. *Hist. de Suisse.*

SAGESSE courageuse en diverses sortes, admirable & memorable.

L'Espagne a veu par long espace d'annees un moine qui l'a gouvernee, regentee & maintenue de façon notable. Icelui fut Francisque Ximenes, qui de simple cordelier devint Evesque, Archevesque de Tolede & Cardinal, duquel je presenterai quelques faits, tesmoins de sa sagesse courageuse, admirable & memorable. Ie ne les marquerai pas tous, mais quelques uns qui ferōt voir sa magnanimité prudente pour l'instruction des grands.

Estant parvenu en grand credit, il se maintint net de tous vices, specialement d'orgueil, de vengeance, d'ambition, d'avarice, de flatterie & d'acception de personnes, s'estudiant aux vertus contraires à telles taches de preudhommie. Les cordeliers d'Espagne, ayant senti qu'il procuroit leur bien en l'intention qu'il avoit de les reformer, lui dresserent une partie, & par l'entremise du general de leur ordre essayerent de le mettre hors de credit. La Roine Isabelle eut les oreilles batues de rapports estranges contre lui. Ximenes bien averti de tout, apuyé sur sa conscience, ne voulut aller plaider ni se plaindre à la Roine: mais comme s'il n'eust rien sceu de tout ce remuement, il continua de monstrer fort bon visage au general, & le caressa plus encore que de coustume. Par le moyen de telle modeste prudence il amortit tous ces feux d'envie, laquelle peu à peu s'esvanouit entierement. *Alvarez Gomecius* I. *liv. des faits & dits du Cardinal Ximenes.*

Ferdinand & Isabelle Rois d'Espagne ayant subjugué les Mores, sur leur retour à Seville, laisserent Ximenes en la ville de Grenade, où il s'avisa d'un expedient pour attirer les Mores à l'amour & professiō du Christianisme.

nisme. Il appelle gracieusement en son logis les principaux prestres des Mores, appellés entre eux Morabites & Alfaquins, confere & dispute paisiblement tous les jours avec eux des afaires concernantes la religion, sans user de rudes paroles ni menaces quelconques: au contraire par toutes sortes de courtoisies il adoucit & aprivoisa leurs cœurs tellement qu'ils commencerent à l'aimer. Il employa grosse sommes de deniers en achet de draps de soyes, & de bonnets d'escarlate, que les Mores aiment merveilleusement, dont il faisoit des presens à ces prestres, & les renvoyoit ainsi contens chez eux. Chascun les estimoit chetifs esclaves: eux donc se voyans en mesme liberté, vestus aussi pompeusement que les victorieux, s'aprivoiserent peu à peu si bien avec les Castillans, qu'en moins de rien l'on aperceut qu'ils se rangeoyent à la religion Chrestienne. Ces prestres donc, ainsi changez de là en avant ne firent autre chose que conseiller les Mores de quitter les mensonges de Mahumet, & suivre Christ vrai Dieu. En peu de jours ces pauvres infideles suivans l'avis de leurs Alfaquins, vindrent par troupes supplier qu'on les baptizast. Vn jour entre autres, furent comptez plus de trois mille Mores, qui receurent baptesme. Ximenes ne pouvant baptizer tant de gens l'un apres l'autre, ordonna que tous ensemble seroyent arrousez & purifiez d'eau, & ceste ceremonie fut reputee pour baptesme. Cela fut fait le dixhuitiesme jour de Decembre mille quatre cens nonante neuf. *Au second livre.*

A ces commencemens y eut grande resistance, à quoi Ximenes prouveut dextrement. Il s'avisa de faire emprisonner le principal auteur de l'esmeute, & pensoit-on, tant il faignoit le courroucé, que ce prisonnier passeroit le pas. Ximenes se contenta de le faire enchainer & nourrir maigrement en prison obscure, lui donnant pour pædagogue son chapellain nommé Pierre Leon, lequel par divers artifices estonna tellement son prisonnier, & le rendit si soupple, qu'au bout de quelques jours ne pouvant plus porter la fatigue de son cachot, il pria qu'on le menast promptement

vers l'Alfaquin (c'est à dire le grand prestre) des Chrestiens. Ainsi appelloit-il Ximenes. On l'y conduit enchainé & en assez chetif estat. Devant que declairer son intention, il pria Ximenes de le faire deschainer, afin de pouvoir parler librement. Desmanotté il se jette à genoux, & à la façon des Mores voulans faire quelque grande reverence, baise terre, puis sa main: quoi fait, Ie veux (dit-il) estre fait Chrestien: car ceste nuict passee Alla (c'est a dire Dieu, en langage Mahumetan,) m'en a donné l'avis en vision manifeste, & je sçai pour certain que je suis appellé à cela. Il adjousta plusieurs autres propos, de son affection, du fruit de sa conversion, de la rigueur du chapellain, Ximenes joyeux du succes de ses inventions fit bien accommoder son homme lequel fut baptizé ce mesme jour, en grande pompe, & attira d'autres Mores, qui le voyans magnifiquement equippé, pour vivre plus à l'aise ensuivirent son exemple. *Au 2. livre.*

Les Alfaquins estans devenus fort affectionnez à Ximenes, lequel les traitoit (comme aussi les autres Mores baptisez) fort courtoisement, lui octroyerent ce qu'il desiroit, & apporterent cinq mille exemplaires de ce livre execrable appellé Al-Coran, contenant les resveries & impietez de l'imposteur Mahumet, la pluspart de ces volumes estoyent richement & magnifiquement reliez, & les couvertures de plusieurs garnies d'or & d'argent avec beaucoup d'artifice. Vns & autres supplioyent Ximenes de permettre qu'ils en prinssent quelques pieces: mais il les rebuta tous, tellement qu'il fit brusler devant ses yeux ces cinq mil exemplaires sans reserve d'aucun. Il se trouva d'autres livres, specialement en medecine, escrits en langue Arabique, qui furent conservez & depuis apportez en la bibliotheque de Complute. Les Mores non baptisez, marris de ces changemens esmeurent une sedition contre Ximenes, lequel fut une nuict entiere en grand danger: duquel estant eschappé les mutinez furent amenez finalement à ce choix, ou d'estre mis à mort, ou de se laisser baptizer. Ils choisirent l'eau, plustost que le fer & le feu. *Au second livre.*

Il

Il avoit fait bastir un convent de Nonnains à Complute, auquel il joignit un College de pauvres filles, & par l'avis de leur mere ou gouvernante, & du gardien des Cordeliers du lieu, ordonna que ces filles parvenues en aage competant & de meure discretion, ou feroyent vœu de continence perpetuelle, ou declaireroyent leur volonté de se marier. Si elles demeuroyent nonnains, on les recevroit au convent sans rien payer : si elles pretendoyent entrer en mariage, on leur trouveroit parti honneste & convenable, leur donnant douaire des revenus du convent, ausquels Ximenes donna sagement ordre: si qu'en peu de temps ce College s'est rempli de filles, qui y ont esté instruites & eslevees fort soigneusement : & le feu Roi d'Espagne y en tenoit tousiours le nombre de cinquante, filles des officiers de sa maison. C'estoit aucunement l'asyle de plusieurs belles & honnestes orphelines, ou qui estoyent en danger de leur honneur, ou mal gouvernees es maisons de leurs parens & tuteurs. Quant aux desordres qui sont survenus devant & depuis là & ailleurs, c'est à ceux qui les ont supportez & supportent d'en respondre à Dieu. *Au 3. livre.*

Puis que je suis sur les afaires de la pieté, je n'oublierai pas la Bible, surnommee de Complute, contenant les textes Hebrieu, Chaldaique, Grec, Latin, & le dictionaire Hebraique, mise en lumiere à l'instance & despense de Ximenes, qui y employa depuis l'an mil cinq cens deux, jusques à la fin des quatorze suivans plus de cinquante mille escus. Il projettoit une exacte & correcte edition de plusieurs auteurs des principaux entre les anciens, & sans la mort qui le prevint, il eust procuré infinies commoditez aux gens d'estude. D'avantage, sans rien rabatre du soin qu'il avoit des afaires politiques & ecclesiastiques, il dressa & mit en bel ordre la bibliotheque de Tolede, restablit le service & les ceremonies des Mozarabes, institua les Hieronymites, & prouveut pour l'avenir à diverses necessitez des pauvres, de sorte que de son temps & depuis, Tolede a esté une ville, où les calamiteux ont eu de l'aide, autant que l'on en pourroit trouver ailleurs.

Ce qui traversa Ximenes en ces entrefaites fut le trespas du grand Commandeur de Leon. Ximenes l'estant allé voir au fort de sa maladie,il lui dit,Ie vous suis beaucoup attenu de ceste visite , & deslogerai tant plus joyeusement de ce monde. Aussi n'estoit-ce pas raison que ie partisse de vostre maison , sans dire adieu à mon hoste.Il estoit malade au logis de Ximenes,lequel print ce propos comme pour adjournement personnel de la mort,differee à autre temps. Celle de la Roine Isabelle aprochoit,avant quoi la Princesse Ieanne estant à Complute acoucha d'un fils , lequel fut nommé Ferdinand: la naissance duquel apporta aux habitans de Complute exemptions de tailles & subsides , à l'instance de Ximenes, en faveur de l'Academie qu'il y avoit dressee. *Au 3. livre.*

La Roine Isabelle decedee, Philippe d'Austriche fils de Maximilian premier, estant Roi de Castille, à cause de Ieanne sa femme fut sollicité,estant lors en Flandres, d'aller prendre possession de ses royaumes & de renvoyer Ferdinand en Arragon , descouvrit d'abondant que sa femme conseillee par quelques Espagnols avoit prié par lettres Ferdinand son pere de ne point abandonner Castille & les pays voisins qui avoyent besoin de sa presence plus que jamais.Cela esmeut une infinité de troubles & de factions, que la prudence d'un seul Ximenes appellé par Ferdinand esteignit par adresse singuliere ; de sorte qu'en moins de rien tout fut apaisé,& ceux qui pensoyent degrader Ferdinand & gouverner l'Espagne à leur plaisir se trouverent plus esloignez de leur compte qu'auparavant. Ce fut sur la fin de l'an mil cinq cens cinq.Philippe & Ieanne estans venus par mer en Espagne au mois de May de l'annee suivante , Ximenes composa sagement tous differens entre eux , & rendit chacun content, ce qui sembloit du tout impossible. *Au mesme liv.*

Apres le trespas de Philippe , Ximenes voyant que Ieanne sa vefve estoit trop foible pour regenter l'Espagne,que Ferdinand son beaupere, lors à Naples,n'estoit gueres aimé des principaux Princes & Seigneurs Espagnols , à l'un desquels si le maniement des afaires estoit

com-

commis, durant le bas aage du Prince Charles, lors aage de quatre ou cinq ans seulement, grands & petis se trouveroyent en peine, il se comporta de telle adresse es conseils tenus pour aviser à ce qui estoit expedient, que la regence du royaume lui fut commise, son intention estant de la garder & remettre à Ferdinand. Sur ce il prouveut sagement à ce que nul desordre ne survinst apres la mort de Philippe; apaisa dextrement les querelles qui s'eslevoyent entre les grands, donna pied ferme à son authorité, puis pour arrester les plus remuans, leva quelques compagnies de gens d'eslite aux despens du public, & pource que la paix avoit enrouillé les Espagnols fit amas & magazins d'armes, se fortifia contre tous entrepreneurs, reprima le Duc de Sidonia, qui faisoit des remuemens aupres de Gibraltar.

Apres cela, par l'entremise de Fernand Roi d'Arragon, lequel estoit à Naples, Ximenes eut un chapeau de Cardinal, & fut establi president de l'Inquisition d'Espagne. Alors il mit en train & dressa fort exactement l'Academie de Complute, environ l'an mil cinq cens sept. Quoi fait il tourna toutes ses pensees vers la guerre contre les Mores, afin de s'emparer de la coste de Barbarie, & molester chez eux les Mahumetans qui par diverses courses molestoyent les costes d'Espagne. Les aprests de la guerre se firent en diligence, du consentement de Fernand. Au reste les commencemens de ceste guerre estans assez douteux, comme Fernand venu de Naples en Espagne consultast des moyens de la poursuivre, Ximenes le supplia d'en prendre la charge, ou de la lui laisser. L'histoire dit là dessus, que les courtisans murmuroyent de ce que Ximenes homme d'Eglise vouloit changer la crosse & le chapeau à un casque & à une javeline, tandis que Fernand Gonsalve, surnommé le grand Capitaine, disoit ses patenostres en la cour du Roi. Mais en fin Ximenes eut la charge de ceste guerre, dont il vit le bout en peu de jours à son honneur. On y marqua un chef d'armee, Cardinal, Archevesque de Tolede, president de l'Inquisition, marcher suivi de moines & de prestres, qui porterent les armes en ceste guerre, en laquelle les Mores receurent de terribles bastonnades en la perte de plusieurs

places, nommément de la ville d'Oran, où il y avoit lors six mille maisons riches & bien habitees, laquelle fut emportee à vive force, quatre ou cinq mille Mores y ayans esté tuez avec leurs capitaines & principaux guerriers.

Ximenes ayant senti que tant de prosperitez lui attiroyent de l'envie, se retira dextrement de ceste presse, laissant la charge de l'armee à Pierre de Navarre, sans toutesfois quitter le soin des afaires de la guerre, ains il y prouveut fort exactement sur les lieux & encores apres son arrivee en Espagne, où de retour il fit assez entendre que son desir estoit de poursuivre la guerre contre les Mores & conquester toute la coste de Barbarie s'il eust eu des soldats obeyssans. Quand il fut question du compte des frais de ceste guerre, les intendans des finances d'Espagne firent mille traverses & indignitez à Ximenes, lequel supporta le tout genereusement, sans lascher parole quelconque d'impatience ou d'orgueil: au contraire il se monstra plus prompt que paravant à tout ce que l'on requeroit de lui selon son devoir.

En l'an 1510. il s'employa soigneusement aux afaires de la paix, reforma plusieurs desordres entre les Ecclesiastiques. Comme en la suivante on s'aprestoit pour la guerre contre les Mores de Barbarie, lettres du Pape Iules second vienent demander secours contre le Roy Louys XII. On lui envoya gens & argent. D'autrepart quelques petis Princes de la coste de Barbarie se soumirent à l'Espagne, & envoyerent quelques presens à Ximenes lequel l'an 1512. suivit Fernand à la guerre & conqueste du royaume de Navarre, ayant au preallable fait un tres-riche present de nonante mille muids de bled à la ville de Tolede, pour la subvention des pauvres. Ceux de Complute suivirent l'exemple de Ximenes, lequel parut fort liberal en ce temps, & fit de tres grandes despenses. Il prouveut aussi diligemment à la manutention de l'Academie de Complute, & à l'institution de la jeunesse: devint bastisseur, & acommoda grandement les professeurs & docteurs de l'Academie en toutes occurrences & contre diverses incommoditez du temps.

Le Roi Fernand abatu de maladie, voulut quelques ſemaines avant ſon treſpas (lequel eſcheut au premier mois de l'an 1516.) entendre l'avis des Princes & principaux Seigneurs d'Eſpagne touchant celui qu'ils jugeroyent propre pour avoir la ſurintendance & regence du royaume, juſques à la venue du Prince Charles d'Auſtriche, lequel eſtoit aagé de quinze ans, & ſe tenoit en Flandres. Le Roi leur dit ſon avis, deſignant Ximenes, lequel lors eſtoit à Complute. Fernand mort, deux des principaux conſeilliers d'eſtat furent envoyez vers Adrian d'Vtrect precepteur du Prince Charles, & deputé d'icelui pour venir viſiter Fernand du temps de ſa maladie. Adrian, depuis Pape, eſtoit lors à Guadaloupe, attendant l'iſſue des afaires, acompagné de Frederic de Tolede Duc d'Alve, & de pluſieurs autres, qui n'avoyent pas les oreilles cloſes. Si toſt que les conſeilliers eurent mis pied à terre & fait leurs complimens, le teſtament du defunct ouvert, ſelon les ceremonies acouſtumees, il aparut que Ximenes eſtoit nommé regent de l'Eſpagne, juſques à la venue du Prince Charles, auquel fut envoyee copie authentique de tout.

Le premier empeſchement à la regence de Ximenes, vint de la part des gouverneurs du petit Prince Ferdinand, Infant d'Eſpagne; & frere de Charles. Ximenes y prouveut, car venant en diligence trouver le conſeil à Guadaloupe, il y fit amener l'Infant, & ne permit depuis qu'on l'emmenaſt arriere de lui, tant qu'il veſcut. Le ſecond fut eſmeu par Adrian d'Vtrecht, lequel produiſit un mandement de Charles, voulant en cas de mort de Fernand ſon ayeul, qu'Adrian gouvernaſt, & en ce tiltre print poſſeſſion des royaumes. Ximenes s'y oppoſant, ils eurent quelque eſtrif, bien toſt apaisé, pource que tous deux eſtoyent affectionnez ſerviteurs de Charles, attendans la volonté duquel (qui ne pouvoit entrer au maniement des afaires, qu'il n'euſt atteint l'aage de vingt ans, comme l'avoit ordonné ſon ayeule Iſabelle par l'article expres de ſon teſtament) ils gouvernerent l'eſtat en commun. Le troiſieſme plus faſcheux provint de l'entrepriſe d'un grand Seigneur, lequel eſſaya

de s'emparer de la grand' Commanderie de sainct Iaques: mais il fut prevenu par la vigilance de Ximenes, & contraint de baisser l'aile. Au reste, Ximenes preuoyant que si le conseil s'esloignoit trop de Castille, les troubles & guerres civiles s'allumeroyent bien tost çà & là, fit en sorte que la cour se remua sans delayer à Madrit, attendant la declaration de Charles, lequel demeuroit à Gand en Flandres, sous le gouvernement du sieur de Cheures.

Survint le quatriesme empeschement, causé par l'Amiral & le Duc d'Alve, qui, contre l'avis de Ximenes & autres, ne trouvoyent pas bon que Charles se nommast en ses lettres Roi d'Espagne. Ximenes usant lors de son authorité coupa le nœud, & fit ce mesme jour proclamer en grande pompe, par toute la ville de Madrit, que Charles estoit Roi de Castille. Cela fut fait quatre mois acomplis apres le trespas de Fernand. Ceux d'Arragon, jaloux de leurs privileges, ne voulurent faire comme les Castillans, ains jusques à la mort de la Roine Ieanne mere de Charles refuserent à ce Prince le nom de Roi. Ce fut peu à comparaison des traverses suivantes. Le cinquiesme, le fils aisné du Comte d'Vrennes, tost apres le deces de Fernand, s'estoit mis aux champs avec bonnes troupes, pour surprendre Luzer ville maritime & importante: mais il fut vaillamment repoussé par le Duc d'Arcobrice, lequel se jetta vistement en la ville avec force gens d'eslite. Ximenes averti envoye une armee contre l'entrepreneur, & un Commissaire avec charge de faire mourir sans remission, comme criminels de lese majesté, tous les mutinez que l'on pourroit attraper. L'entrepreneur se retira, puis incontinent apres se souleva plus fort que devant, sous pretexte d'improuver le nom de Roi donné à Charles. Quelques grands soustindrent le menton à cest entrepreneur, lesquels firent diverses pratiques jusques à procurer envers le Roi que Ximenes fust desmis de la Regence. Il se soucia peu de leurs menees, apuyé en droit, & sur les moyens qu'il avoit de les reduire tous au petit pied, quand il lui plairoit. Mais prevoyant que ce seroit à recommencer de mois en mois, si le Roi differoit son deslo-

ge-

gement des Pays bas, ou estoit arresté ailleurs par afaires importans, il se mit à penser profondement en soimesme aux moyens de reprimer & aneantir tous ces soulevemens pour une bonne fois. Son naturel le portoit aux conseils de guerre & aux armes. Il avoit bien retenu plusieurs graves discours militaires, dont faisant lors son profit, il rapporta ses conceptions & deliberations à deux chefs : l'un nommé l'authorité, l'autre la force. Pour avoir pleine authorité de Viceroi, il despesche homme confident vers le Roi, avec charge expresse d'en obtenir lettres patentes, qui seroyent publiees par toute l'Espagne. Et pource que ses ennemis cuidans avoir afaire à un prestre, qui n'oseroit brider leurs courses, sembloyent desirer qu'il demeurast en charge, pour s'emanciper plus hardiment, en l'attente de ses lettres il mit la main à l'autre article. Car il envoya mandement expres à toutes les villes de Castille, portant que quiconque des naturels & domiciliez d'icelles, voudroit s'enrooller pour servir quand il leur seroit commandé de sa part, auroit part aux franchises & immunitez des gens de guerre. C'estoyent soldats d'eslite pour la conservation de l'Estat, tousiours prests en cas de necessité de le maintenir avec les armes. Ils faisoyent monstre tous les Dimanches, leurs capitaines, fifres, clairons, tambours, & autres officiers de camp estoyent stipendiez de Ximenes. Iamais Edict ou mandement ne fut receu en Espagne avec tant d'aplaudissement que celui-la, pour les raisons que chascun peut comprendre de soimesme. Vn jour Ximenes & le Duc d'Ascoli sortirent des portes de Madrit, pour voir la monstre; & comme les soldats laschant leurs bastons à feu remplissent l'air de l'odeur du soulfre avec un bruit impetueux & non acoustumé, le Duc dit gracieusement à Ximenes, qu'il print garde que ceste puante fumee & ces tonnerres sulphurez ne lui portassent dommage. N'en ayez peur, repart Ximenes, ceste fumee & ce soulfre me sentent mieux que l'encens de l'Arabie heureuse. Telle milice tint en cervelle grands & petis, à qui les mains demangeoyent en Espagne, fut admiree des estrangers, ouvrit la bouche aux ennemis de Ximenes, pour detracter de

lui, mais en secret. Finalement ceux de Valdolit, Leon, Burgos, Salamanque, Medine del Camp, Arval, Matrical & Olmet, soustenus de quelques grands, empescherent telles monstres chez eux. Ximenes ayant employé toutes douceurs pour les gaigner, & patienté pres d'un an pour les guerir de leur cholere, en fin fit venir de Navarre 800. hommes de cheval, qui furent logez es environs de Valdolit, sous bruit que c'estoit pour les refraischir, & soulager la Navarre. Cependant Ximenes chargea son argent vers le Roi es Pays bas, pour procurer que les lettres patentes pour son authorité de Viceroi fissent mention de ce desordre des villes mutinees, & qu'il les lui envoyast au plustost. D'avantage il justifia toutes ses actions par amples lettres au Roi & à son conseil, suppliant que les villes des-obeyssantes fussent serieusement averties de leur devoir : & que des armes offensives & defensives lui fussent envoyees des Pays bas.

Ayant obtenu tout ce qu'il demandoit, les mutinez s'arresterent, nommément ceux de Valdolit, qui receurent Ximenes en leur ville. Par son support il gaigna leurs cœurs. L'an mil cinq cens soixante cinq, le Roi Philippe II. renouvella ce stratageme de Ximenes, lequel prouveut encor à se rendre maistre de la mer, restaura le grand arsenal, & posa les fondemens de ceste haute entreprise des navigations qui se sont faites depuis jusques à present : & deslors jetta l'œil sur l'Inde orientale, y employant Iaques fils de feu Christofle Colomb, lequel avoit esté l'un des premiers descouvreurs de ce nouveau monde. Ximenes fit aussi bien particulierement entendre deslors au Roi les fautes insupportables qui se commettoyent desia par les Espagnols en ces pays de nouvelle conqueste, où les Indiens estoyent honteusement asservis par l'avarice cruelle des plus forts. Il n'en fut pas creu : mais la suite & la fin de leurs exploits fera voir à la posterité plus clairement qu'à nous, combien grands & redoutables ont esté, sont, & seront, les jugemens de Dieu sur l'impieté & l'injustice du monde. Survint tost apres la guerre de Navarre, où Ximenes veilla tellement, que les Espagnols demeurerent

mai-

maiſtres, traiterent ſans merci leurs ennemis, & deſmantelerent diverſes places, en eſplanerent d'autres, ſans eſpargner Egliſes ni convents, dont Ximenes rendit raiſons telles, que ſon fait fut aprouvé, neantmoins au grand meſcontentement des Navarrois & autres. Mais l'hiſtoire en eſt longue, & contient des particularitez memorables, deſquelles ie laiſſe le recit à qui voudra l'entreprendre, pour l'inſtruction des François & d'autres encor.

La Navarre aſſeuree à l'Eſpagnol, Ximenes apaiſa prudemment une perilleuſe ſedition ſurvenue en la ville de Malaga, renommé port de mer d'Andalouſie: & quelque temps apres celle d'Areval, où il employa fermement ſon authorité, contraignant deux des principaux ſeigneurs de l'Eſpagne à faire joug, & touſiours conſervant de grand' adreſſe les droits du Roi. D'avantage il modera dextrement les deſſeins de Germaine vefve du Roi Fernand d'Arragon, & procura humainement la ſanté de la Roine mere fort affligee paravant, dont le Roi ſon fils le remercia par lettres amiables. Quelques deſordres eſtans ſurvenus à Tolede, Ximenes caſſa le gouverneur, cauſe en partie du mal, & y en eſtablit un plus habille, dont s'enſuivirent des bruits qui contraignirent Ximenes de faire plus vive recerche de certains coulpables, qui furent fuſtigez publiquement. Il pourſuivit plus aſprement un chevalier de l'ordre des croiſez de Calatrave, à cauſe de ſes vilenies & ordures puniſſables de mort. Ce vilain s'enfuit, & Ximenes ſupplia le Roi que l'on en fiſt juſtice, ſi d'avanture il eſtoit attrapé es Pays bas. Il chaſſa auſſi le Secretaire de l'Inquiſition, à cauſe de ſes malverſations, & ainſi ſe rendit venerable & redouté de tous, ſpecialement des grands, qui paravant l'avoyent traversé de toutes façons.

Se voyant deſpeſtré de tant de ſollicitudes, & comme au deſſus du vent, pour brider les ſoulevemens il entreprit de baſtir trois arſenaux bien munis, l'un à Medine del Camp, le ſecond à Complute, le troiſieſme à Malaga. Il eſſaya auſſi de faire battre monnoye neufve, qui auroit au revers l'effigie de ſainct François, mais à l'inſtance des conſeillers d'Eſtat il s'en deporta.

L'une de ses principales intentions estoit; de reformer les fautes survenues au fait des finances: mais le trop pesant poids des afaires l'acablant, force lui fut de laisser en arriere ce surcroist. Or il fit une reveuë assez diligente des officiers publics, ramena dedans leurs limites les chevaliers des ordres d'Alcantara & de Calatrave; rangea les courtisans à quelque devoir, corrigeant les exces qui pour lors avoyent la vogue, & abolissant les charges inutiles, sans se soucier des mescontentemens de qui que ce fust: brief il retrancha tous offices superflus de la cour, & ne retint que les necessaires, pour le service & l'honneur du Roi. Dont avint que quelques historiens & annalistes de ces temps-la, rayez du livre des officiers à gages, voulurent s'en venger, à l'aide du bec de leurs plumes, s'essayans de diffamer Ximenes que paravant ils avoyent magnifié en toutes sortes. Plusieurs imputerent ceste faute au conseil du Roi, non point à Ximenes, lequel se plaignoit à ses amis qu'on le contraignoit de faire l'office du diable, asçavoir de ravir, & non de donner, reprochant aux Flamens qu'à leur persuasion il s'estoit rendu odieux aux Espagnols: & que s'il proposoit chose avantageuse au bien de l'estat, on en mettoit la deliberation sous le tapis.

Or avant toutes choses estoit-il persuadé, que nul Prince ne pouvoit, ni chez soi ni dehors, rien effectuer de memorable & profitable à l'estat, s'il n'avoit soin des finances, & rejettoit l'avis de ceux qui nient qu'on doive appeller prodigue le Roi qui jette l'or & l'argent à l'avanture: attendu que les plus grandes richesses que l'on sçauroit imaginer, s'espuisent par largesses & dons immenses. Pourtant fut-il soigneux de conseiller le Roi, de regarder deux fois comment & à qui il donneroit. Au reste, ayant bien ruminé les moyens de maintenir & amplifier le patrimoine du Roi, il jugea necessaire de casser tous les receveurs des deniers royaux, & d'eslire quelque gentilhomme sage & avisé pour estre grand thresorier, à qui seroyent apportees toutes les finances, pour en faire la continuelle & prompte distribution, selon que les necessitez publiques ordinaires & extraordinaires le requerroyent: & gardast le reste pour

estre

eſtre employé aux largeſſes, recompenſes, deſpenſes,& autres uſages,ſelon qu'il plairoit au Roi, lequel il avoit ſouventesfois averti de tout,ne ſachant (diſoit-il) pourquoi tels avis avoyent eſté meſpriſez,ni d'où venoit que le conſeil n'en prenoit aucune reſolution. Proteſtoit au demeurant qu'il ne permettroit durant ſa charge que les finances fuſſent maniees confuſément ainſi qu'elles avoyent eſté paravant,& en cottoit quelques articles,ſans acception de perſonnes. Sur tout il improuvoit les dons exceſſifs du Roi, l'exhortoit d'eſtre plus retenu à l'avenir, de bien conſiderer à quelles gens il ſe fieroit, lui prediſant que pluſieurs s'inſinueroyent finement en ſa bienveillance, pluſtoſt pour leur profit particulier, que pour reſpect envers la majeſté royale: n'ayans autre but, pour la pluſpart, que de reduire le Prince à neceſſité, pour ſe rendre neceſſaires, & lui vendre cherement puis apres leurs coquilles, Ainſi doncques il prioit le Roi de conſiderer quelles deſpenſes il faudroit bien toſt faire, pour ſubvenir aux neceſſitez publiques. Sur tout il ſe plaignoit fort,comme d'exces inſolent & inſupportable, qu'en l'eſpace des quatre premiers mois de ſon regne Charles avoit donné plus d'or & d'argent à divers demandeurs,que Fernand & Iſabelle n'avoyent fait en l'eſpace de quarante ans, encores qu'ils ſe fuſſent monſtrez fort liberaux. Pourtant eſtoit-il d'avis que telles prodigalitez ceſſaſſent.

Outreplus il ſupplia le Roi de caſſer les lettres d'octroy de la ſomme de trois million d'or, laquelle trois grands Seigneurs d'Eſpagne levoyent tous les ans ſur les apports & revenus du nouueau monde, par le don que Fernand leur en avoit fait. Il conſeilloit au Roi d'employer cela à des recompenſes plus neceſſaires. Et lui ſembloit que le throne royal s'affermiſſoit ſur trois colonnes. La premiere,que le Roi rendiſt juſtice indifferemment à chaſcun,ſans quelconque eſgard à l'aparence des perſonnes. La deuxieſme, qu'avant tous autres les vaillans hommes de guerre,depuis les chefs juſques aux moindres membres lui fuſſent en ſinguliere recommandation,pour les reconoiſtre & recompenſer. La toiſieſme,que le Roi ne permiſt nullement qu'on diſſipaſt ſes

revenus, ains au contraire qu'il les fist soigneusement mettre à part, pour s'en servir à grandes & glorieuses entreprises. Ximenes estoit homme capable de donner tels avis, veu qu'en un tiers d'an de sa viceroyauté chascun l'avoit veu venir au bout d'infinis afaires memorables. Car il avoit apaisé les troubles de l'Andalouzie, arresté sur pied les Navarrois, reprimé l'insolence Malagoise, muni les places frontieres d'armes & de fortes garnisons, asseuré les ports de mer, fait des courses en Barbarie, envoyé une flotte vers Algier, delivré Bugie, le Pegnon de Vele & Melille, des invasiōs de Barberousse, offert secours aux Portugais pour la defense d'Arzille, & payé de grandes debtes faites du temps du Roi Fernand. Il concluoit que si un petit viceroi, traversé par l'envie des malveillans, avoit peu effectuer tant de choses, sans despenses superflues; le Roi Charles, Prince si puissant, & la hautesse duquel ne pouvoit estre atteinte des traits de passion quelconque d'aucun de ses sujets, viendroit aisément à bout d'entreprises plus difficiles sans comparaison.

Comme il estoit grave & severe, quand il s'agissoit de bienseance, se souvenant tousiours de sa premiere condition, aussi supportoit-il paisiblement divers tristes & fascheux accidens, ne se monstrant rigoureux, sinon lors qu'il s'agissoit de l'hauthorité & dignité royale. Apres la victoire obtenue sur les Mores en la conqueste d'Oran, où Pierre de Navarre & les regimens d'Italie butinerent à loisir & plaisir, on fit par la malvueillance de quelques grands Seigneurs des recerches fort rigoureuses chez les simples soldats, notamment sujets de Ximenes, & sur lui mesmes avec: indignité qu'il supporta courageusement, sans qu'on peust remarquer esbranlement quelconque en sa patience, & ne lui eschappa mot aucun qui sentist un cœur eslevé. En la guerre qu'il entreprit contre Barberousse, ayant receu nouvelles de la desfaite de l'armade, composee de huit mille hommes, qui avoyent temerairement pris terre, il demeura coy lisant les lettres qu'on lui en escrivoit, & sans vouloir ouir le courier, dit à quelques theologiēs, qui disputoyent en sa presence, On me mande que nos gens ont esté mis à vau de route

de route en Barbarie. Mais cela n'est rien : l'Espagne est deschargee d'autāt de pēdards & de desesperez. Cela dit, il remit sus la dispute, puis se mit à table au grād esbahissement de tous les autres qui ne peurēt remarquer en lui que constāce & resolutiō invincible en tous evenemens.

Marquons encore quelques particularitez en la vie de Ximenes sur la fin de ses jours, qui fut en l'an 1517. Toute ceste derniere periode lui fut une tempeste continuelle & un orage d'afaires perilleux, desquels il se desvelopa dextrement. Adrian precepteur du Roi & un autre seigneur Flamen, commandans en Espagne, comme Ximenes, & ayās ensēble mesme authorité, signerent un jour plusieurs despesches, laissans espace fort estroit à Ximenes pour ce souscrire. Lui mesprisant ceste vaine arrogance, fit venir un secrettaire, auquel il commanda de deschirer toutes ces despesches, & d'en faire d'autres signees de lui seul, puis les envoya où il apartenoit, continuant en ceste façon de faire jusques à la venue du Roi. Or combien qu'en l'attendant les envieux eussent procuré de faire envoyer des pays bas un troisiesme adjoint à Adrian & au deuxiesme, Ximenes ne s'en soucia nonplus que de rien, mais continua sa charge, sans leur demander avis d'afaire quelconque dont il eust pris resolution, de telle gravité qu'eux n'osoyent lui en faire semblant: mais ceste authorité, en laquelle il se maintenoit, lui acueillit plus de haine qu'auparavant, dont s'ensuivit acroissement d'ennuis en sa pensee & accourcissement de ses jours. Vn des premiers efforts de l'envie pour l'enterrer devant sa mort, fut la consultation pour l'envoi de quelque grand Prince qui fust seul Viceroi en Espagne. Ximenes s'y opposa, & par lettres escrites de bon encre rabatit ce dessein : neantmoins il offrit se retirer en son Archevesché de Tolede, s'il plaisoit au Roi, moyennant que l'on envoyast en Espagne homme propre pour tenir sa place. Que si le Roi ne pouvoit si tost se rendre en Espagne, il declairast Ximenes seul Viceroi, lui commettant toute la charge des afaires: se reservāt les provisions aux charges militaires, les designations des Evesques, les dons & recompēses. Le Roi estoit entré au dixseptiesme an de son aage, & ne se trouvoit homme es pays bas assez

fort pour porter ce monde d'afaires. D'avantage, grands & petits tiroyent par divers artifices de la liberalité du jeune Roi, l'or du Peru, dõt les Espagnols se plaignoyent fort, & Ximenes n'estoit pas espargné. Les deputez de quelques villes s'assemblerent, & leurs plaintes, aprouvees par Ximenes & par le conseil d'Espagne, furent envoyees au Roi, avec amples lettres, esquelles Ximenes & le conseil descouvroyent au Roi les maux procedans de son absence, retardee par les ruses de ceux qui fouilloyẽt biẽ avant en ses cofres. Ils avertissoyẽt expressemẽt le Roi, l'intention de ses sujets d'Espagne estre qu'on leur permist de s'assembler, afin d'appeller le Roi, d'aviser aux moyens de maintenir leurs privileges & statuts, de reprimer l'avarice & l'ambition des Flamens. Les deputez des villes menaçoyent Ximenes & le conseil, de prouvoir à leurs afaires, si l'on continuoit à les paistre d'esperance de la venue de leur Roi. Ximenes les entretint de promesses depuis le commencement de l'an 1517. jusques au mois d'Aoust, & ce pendant escrivit & fit tant de remonstrances, que le Roi se mit à la voile, & arriva en Espagne sur la fin de l'Automne. Les bruits communs estoyent que Ximenes, & le sieur de Chevres gourverneur du Roi, s'entendoyent ensemble & jouoyent à la pille. On en sema par l'Espagne des libelles fameux, dont Ximenes fit quelque recerche, mais peu exacte, se contentant & envelopant de sa vertu Adrian & un autre seigneur Flamen, mocquez par un de ces libelles, en firent du bruit, & depuis Adrian devenu Pape voulut faire jetter dedans le Tibre ces statues de Pasquin & de Marfire, où les Romains affichent de nuict en certain temps de l'annee force escrits mordans & picquans. Le Pape, les Cardinaux, & autres grands pres & loin. Mais l'Ambassadeur d'Espagne l'en garda, disant que si statues estoyent jettees à val l'eau, il aviendroit que les grenouilles chanteroyent les satyres des Italiens.

Ximenes en ses entrefaites, & sur les nouvelles de l'arrivee du Roi, prouvoyoit aux afaires politiques & Ecclesiastiques, avec autant d'adresse & de vigueur d'esprit que jamais. Il rompit lors le dessein du Pape Leon

Leon dixiesme, lequel sous le nom d'une guerre saincte vouloit pincer les bourses du clergé d'Espagne specialement d'Aragon. Outre, ceste escrime, lui en survint un autre contre les Ducs de l'Infantate & d'Alve, item contre le Comte d'Vrenne. Iceux ayans tiré toutes sortes de gens à leur parti, ne laisserent rien en arriere pour atterrer Ximenes. Le Duc de l'Infantate lui envoya dire outrages par un sien Prestre, le menaçant que bien tost il le renverseroit. Ximenes, honorable vieillard, sans monstrer contenance d'homme agité de cholere ou de peur escouta d'un bout à autre la harangue contumelieuse de ce Prestre, lequel ayant demandé, s'il avoit tout dit, & le Prestre declairé qu'oui : Retournez donc (adjousta Ximenes) vers vostre maistre : vous trouverez qu'il se repent desia de la meschante & sotte charge qu'il vous a commise. Il en avint ainsi : car comme le Prestre arriva, le Duc se plaignoit à quelques siens amis, de ce qu'ils ne l'avoyent pas apaisé, puis tança fort le Prestre, qui lui avoit trop legerement obei. Tost apres par l'entremise du Connestable de Castille, ils se trouverent ensemble. Apres quelques legeres salutations, le Duc prenant la parole dit à Ximenes, Tandis que ie serai bon Catholique, & que j'obeirai fidelement à mon Roi, ie ne me soucie gueres du despit d'aucun qui qu'il soit. Et ie veux que vous sachiez (lui repart Ximenes, qu'estant souverain Inquisiteur, & viceroi, i'ai le pouvoir en main de vous chastier, si vous estes heretique ou rebelle. Le Cônestable ayant tancé le Duc, adouci aussi Ximenes lequel reprint le propos, fit le proces au Duc, le convainquit de tant de fautes, qu'il le contraignit en son ame de les reconoistre, & d'en demander pardon, que Ximenes lui octroya.

Le Duc d'Alve se voyant en danger de perdre un benefice de grand revenu pour son fils, s'il s'efarouchoit contre Ximenes creut conseil, & ne poursuivit pas ses premieres brisees, ains demeura quoi, devenu sage aux despens du Comte d'Vrenne, lequel s'estant contre tout ordre, soulevé en armes & avec ses adherans emparé d'une ville nommee Villefrate, permit que ses gens y commissent de tresgrandes insolences contre les officiers du

Roy, griefvement outragez en leurs personnes jusques à effusiõ de sang, oultre plusieurs indignes procedures cõtre la dignité de Ximenes. Icelui, selon sa coustume, se comporta fort paisiblement à son esgard, & neantmoins, pour le droit de justice & du Roi, poursuivit tellement le Comte & les siens qu'il les contraignit de quitter Villefrate, laquelle par arrest souverain fut condamnee à grief supplice. Car on mit le feu es maisons, qui furent toutes bruslees, les murailles rasees à fleur de terre, avec defenses à tous de la rebastir, le Comte, son fils, & tous leurs adherans declairez criminels de lese Majesté. D'avantage pour marque ignominieuse de ce forfait, la place & l'entour de Villefrate fut labouré, puis on y sema du sel, & quelques mutins, des moins coulpables, furent fouettez publiquement. Tost apres le Connestable & l'Amiral firent vives remonstrances à Ximenes, touchant ceste violente severité siene, lequel leur respondit comme il faloit, maniant tout cest afaire avec telle prudence, que force fut au Comte d'aller crier merci à Ximenes, lequel lui pardonna, puis fit aprouver le tout par le Roi, qui par ses patentes donna tout pouvoir à Ximenes, au regard du proces concernant le benefice pretendu par le Duc d'Alve.

Le Pape avoit conferé ce benefice, & condamné le Duc d'Alve à le laisser paisiblement à Antoine de Stuniga, qui avec les lettres du Roi sollicita tellement son afaire, que comme Ximenes estoit sur le poinct, suivant la sentence de Rome & le mandement du Roi, de mettre Stuniga en possession, le Duc soustenu de plusieurs grands Seigneurs ses alliez & amis, recusa Ximenes, declairant qu'il maintiendroit sa famille avec les armes contre la violence d'icelui seulement. Là dessus le regimen du viceroi, renforcé d'une compagnie de trois cens hommes entra dedans Madrit, pour repousser ceux qui voudroyent entreprendre contre Ximenes, soulagé d'une fievre qui l'avoit tenu de pres, essaya d'adoucir le courage du Duc, qui employa lors le credit des Rois de France & d'Angleterre, puis l'intercession des principaux Seigneurs de la Cour, pour obtenir ce qu'il pretendoit. Ximenes traversa tous ces ex-

pediens,

pediens, & à force d'armes amena le Duc à ce poinct, que le benefice litigieux seroit laissé en main de Fernand Andrade, pour le commettre en garde à Antoine de Cordouë allié de Stuniga. D'avantage force fut au Duc d'obtenir lettres d'abolitiõ, pour ceux qui avoyent levé les armes en faveur de son parti. Ximenes monstra en tout cest exploit, un cœur invincible, ayant en peu de jours mis aux champs une puissante armee, laquelle fit plier le gantelet au Duc & à ses partisans, qui y perdirent un riche convoy de vivres & de finances, menacez de grãde cõfusion, s'ils eussent persisté en leur premiere pẽsee. Vn grand Seigneur ayãt au fort de ces levees d'armes prié Ximenes de considerer à quelles extremitez il reduisoit l'Espagne, n'en ayez peur, dit Ximenes, & ne vous souciez de ce qui doit avenir de mon entreprise: je la rendrai heureuse. Au pourparlé entre lui & le Duc d'Alve, un peu devant l'accord traité au mois de Iuillet, apres avoir monstré que jamais il n'avoit esté cause de ceste extremité d'afaires, il mit es mains du Duc les lettres patentes du Roi, par le moyen desquelles il l'amena à raison. Ce nonobstant le fils du Duc refusoit de satisfaire à la promesse & au consentement de son pere, alleguant qu'il gardoit la Commanderie, dont estoit question au nom du grand maistre de Rhodes. Surquoi Ximenes lui envoya dire, que ceste exception seroit valable, s'il estoit à Rhodes, mais nullement en Espagne, où Ximenes estoit viceroi, à qui preallablement faloit en demander avis, devant qu'entrer es voyes de fait. Somme, Ximenes maintint son authorité envers & contre tous jusques à la fin.

Ceste fin parut bien tost, apres l'arrivee du Roi, environ la mi-Aoust Ximenes se trouva fort debile & abatu, non sans soupçon d'avoir esté empoisonné par les yeux, d'une vapeur subtile à l'ouverture de certaines lettres qui lui furent envoyees de Flandres. Divers bruits coururent sur cela. Certain sien secrettaire en fut soupçonné, lequel peu de temps apres devint extremement malade, & pressé d'humeur melancholic, s'aprochant de la fenestre de sa chambre pour se recreer à l'air, mourut tout debout en un instant. Or Ximenes nonobstant

la langueur, prouveut à divers apareils pour la reception du Roi, lequel estoit entré en Espagne par un endroit eslongné de Madrit. L'indisposition de Ximenes enhardit les Mores en Barbarie, Baberousse en Argier, & le fils du Comte d'Vrenne, à faire bruit: mais si tost que Ximenes leva la teste de dessus l'oreiller tous ces entrepreneurs disparurent. Le Roi estant entré en Espagne par les Astures, pays montagneux, avançoit chemin lentement, quoi que tres-desireux de s'aboucher avec Ximenes. C'estoit environ le dixiesme de Septembre. Ximenes, detenu de griefve maladie, ne pouvoit se remuer. Les courtisans, qui redoutoyent infiniment ceste entreveuë, furent curieux jusques là de s'enquerir des medecins qui traittoyent Ximenes, combien de jours à peu pres il pouvoit encore vivre, & mesnagerent si cauteleusement leurs afaires, que non seulement ils empescherent la rencontre du jeune Roi & de son fidele serviteur Ximenes, mais d'abondant firent en sorte, que le Roi lui manda qu'il l'allast attendre en certain lieu fort eslongné, & que de sa part il prenoit autre chemin au bout duquel ils se rencontreroyent ensemble. Ce fut un coup de poignard donné à Ximenes, lequel conut qu'on jouoit avec lui au boutehors, tellement qu'à l'heure mesme une fievre mortelle & continue le saisit, laquelle l'emporta du monde le huitiesme jour de Novembre 1517. l'an huitantiesme de sa vie, ayant esté Archevesque de Tolede l'espace de vingt deux ans. Son nõ de Baptesme fut Gõzale, mais venu en aage, & rendu cordelier, en faveur du pere de cest ordre, il s'appella François: & avant qu'estre appellé ou tiré en cour eut beaucoup de presages de sa haute condition au monde. En lui l'Espagne eut un maistre & regent, qui retint en bride infinis cerveaux mouvans, qui se fit respecter & obeir avec des adresses merveilleuses, dont nous avons proposé quelques *extraits tirez de l'histoire d'Espagne escrite* assez exactement, au regard de Ximenes, *par Alvar Gomecius.*

SAVVE-

SAVVEGARDE memorable.

CE tiltre embrasse une infinité d'histoires admirables & memorables de nostre temps. I'en presente une, desirant qu'elle ramentoive à mon Lecteur le tres-grand nombre d'autres, qu'il peut sçavoir pour induire & entretenir soi-mesme en la reverence du vrai Dieu, Tout-puissant & merveilleux en tous ses faits. Les François sçavent combien pitoyable fut l'estat de France l'an 1562. Entre plusieurs petits enfans, garantis miraculeusement en Provence, que Michel Bourgarel, d'un lieu, nommé la Garde, pres du chasteau de Demandols, poursuivi par une furieuse troupe de meurtriers (qui en haine de la Religion firent lors infinis crimes horribles) empoignant deux siens petis enfans, courut environ trois cens pas: mais contraint ou de perir avec eux, ou se descharger, les recommandant à la misericorde de Dieu, il les jette en un hallier, où ils demeurerent cachez, sans crier ni pleurer, depuis le grand matin jusques à dix heures, que le pauvre pere n'oyant plus de bruit vint les prendre (pensez avec quelle joye) où il les avoit laissez. Puis retournant vers lieu de retraite trouva force corps d'hommes & de femmes (la siene entre autres) massacrez & morts tous nuds sur la terre. Or outre Bourgarel & ses deux enfançons, la belle fille du sieur de Mandols, estant en la troupe massacree ce matin-là, & portant en ses bras un sien petit enfant de six mois, ainsi que les meurtriers tuoyent tout, se jette sur son petit en un hallier ou buisson espais, là où ayant receu plusieurs coups, elle fut laissee pour morte, estant toute couverte de pierres ; sous lesquelles la pauvrette demeura, les meurtriers ne s'estans amusez à la despouiller, d'autant qu'il estoit desia grand jour, & ne s'estans aussi aperceus du petit enfant, qui s'estoit tousiours tenu coy & sans jetter aucun cri sous sa mere, ausquels par ce moyen la vie demeura sauve. *Hist. de l'Estat des Eglises de France, livre 13.*

SAVVEGARDE *merveilleuse.*

DIeu a donné le sablon au bord de la mer pour limites,& pour la sauvegarde de la terre contre les terribles efforts de cest element altier, qui l'auroit incontinent couverte & engloutie, sans la secrette protection du Createur Tout-puissant. Outre ceste ordinaire & generale garandie, i'en proposerai ici une particuliere. Es envirõs de l'Isle de VVieringen en la Northollãde croist au fond de l'eau marine certaine herbe nõmee VVier, dont l'Isle a esté appellee VVieringen. Elle se cueille tous les ans, & sechee sert aux insulaires pour fortifier leurs diques contre les assaux de la mer. Le mesme se fait es quartiers circonvoisins. De nature ceste herbe se lie si bien qu'à peine pourroit-on abatre les diques à force de marteaux. A raison dequoi jadis fut ordonné un iour annuel,auquel se faisoyent prieres à Dieu pour l'acroissement de ce VVier,en faveur des diques,de la conservation du pays,& de la vie des Insulaires invironnez d'abysmes d'eaux. Avint l'an 1570. lors qu'en Frise, Flandres, Hollande, Zelande, & autres lieux maritimes des pays bas,plusieurs villes,villages, gens & bestail en merveilleux nombre, furent noyez par une extraordinaire inondation de la mer,ceste herbe VVier creut en si grãde abondance, que cela fut reputé pour un miracle & tesmoignage extraordinaire du support de Dieu:car les diques circonvoisines,rompues en ce deluge,furent par tel secours du ciel soudainement reparees : ceste herbe estant la principale estoffe & sauvegarde des insulaires en tel accident. *Addition à la description de Hollande.*

SECOVRS *inesperé.*

DVrant les secondes guerres civiles en France, plusieurs personnes, dont les deux tiers estoyent de fem-

femmes & d'enfans portez au col au nombre de trois cés ou environ, puis d'hommes inhabiles au port des armes & aux fatigues des sieges des villes & des continuels cõbats se retirerent à Montargis petite ville à 25. lieuës de Paris, sous la protection de la Duchesse de Ferrare, Princesse du sang royal, qui les conserva quelque tẽps. Mais le trouble croissant, le Roi lui enjoignit de congedier ces pauvres refugiez. Ne pouvant resister elle fournit ce peuple de cent cinquante grãdes charettes, huit coches, & d'un grand nombre de chevaux. Celui qui avoit apporté le commandement du Roi, irrité des menaces de la Duchesse, fit avertir Villebœuf, Cartier, & le Lieutenant d'Antragues, capitaines Catholiques, de ce qui se qui se passoit. Iceux vindrent s'embusquer dans le bois de la Buissiere avant iour, pour attendre la troupe desarmee, sur ce avertis que les pauvres refugiez avoyẽt prins un chemin esloigné du bois, sortirent de leur embuscade, pour les atteindre & tailler en pieces sur le chemin de Briare. A la veuë des massacreurs qui acouroyẽt les coustelas à la main, Beaumont ministre de l'Eglise reformee d'Orleans, à la teste de la troupe agenouillee, & n'attendant que la mort, dit ainsi:

C'est assez mes freres, de nous destourner du chemin, vouloir esquiver le passage du ciel, où Dieu nous appelle. Il n'y a aucun de nous, de qui les iambes & les pieds ne soyent las, & nos ames honteuses de nos faits. La mort guerira les esprits & les corps lassez des voyes du monde, encore plus de ces chemins. Que feront les mains de ces bourreaux, sinon nous delivrer de leurs mains? Où courrons-nous? à l'exil, à la faim, aux opprobres, & encores à la mort. Où nous mettront ces ennemis? à nostre esperance, à nos desirs, à nostre Canaan tant cerchee, au pain des Anges, à la gloire eternelle, à la face de Dieu, & à ce qui se peut appeller la vie seulement. Ne fuyons plus ceste vie: tendons les mains à la mort, & baisons celle que Dieu nous tend. Mourons en agneaux, pour l'agneau qui est mort pour nous. Voici les ennemis qui se hastent à nostre delivrance: Dieu veut

nous receuoir par leurs armes. Hastôs nous de nous presenter devant sa face,& de chanter, mon ame en tes bras ie vien rendre: car tu m'as racheté.

Comme ils poursuivoyent ce verset du Pseaume 31. les ennemis ayans fait douze ou quinze cents pas durant le propos susdit, & n'en ayant plus que six vingts pour les messer,survint un secours inesperé. Ou de la grande armee des Reformez, ou devers la Normandie venoyent Bourri les Essars, & autres Capitaines, avec quelques septante chevaux. La troupe qui les vid naistre inopinemét,les prit pour une autre bâde de tueurs, & ploya le col devant eux,quand d'entre leurs coureurs un gentilhomme reconut une damoiselle sa parente. Ces coureurs haussent le manteau, qui couvroit la casaque blanche,& en mesme instant prenent l'estat des miserables,& voyans à main droite les galans l'espee haute à un combat sans peril, Bourri prend la charge,passe sur le ventre à ce qu'il trouve en la campagne. Villebœuf qui menoit les harquebusiers,s'estant ietté dans le taillis de Ribonte,fut enfoncé sans marchander. Cartier qui estoit des derniers,se sauva à Gien,& tient on en ce pays-là qu'il ne s'en sauva que lui, & un qui se cacha dans un chesne creux. Durant la desfaite certaine dame d'Orleâs, femme tres-delicate & qui donnoit beaucoup de peine en ses delivrances prosperes,acoucha dans une charette, puis portant son enfant en ses bras, passa la riviere, & d'extraordinaire gayeté chemina à pied avec les autres. *L'histoire universelle du sieur d'Aubigné, tome premier, livre* 5. & 13.

SUPPLICE *public evité par autre tres-grief supplice.*

C'Est une misere de vouloir mourir, pour ne point mourir de telle ou telle mort,sur tout quand le supplice est ignominieux en une sorte ou en autre, & le choix

choix se trouve au desavantage du mourant. Voyons en quelques histoires.

1. La premiere est extraite de Matthiol, lequel escrit que Clement VII. au commencement de son Papat, l'an 1524. voulant esprouver la vertu d'une huile tres-excellente qu'un Chirurgien Boulognois avoit composee contre toutes sortes de poisons & morsures venimeuses, commanda que l'on fist manger du Napel à deux brigands condamnez à mort. L'un d'iceux qui avoit beaucoup mangé de ce poison, meslé parmi des tartres & massepains, fut, presens les medecins du Pape, oingt de l'huile du Boulognois, trois iours durant, & ne mourut point. L'autre qui avoit beaucoup moins mangé du pain empoisonné, & ne fut pas oingt de ceste huile, afin d'esprouver en lui la force du Napel, en sentit en peu d'heures les effects, estant mort tourmenté de toutes les sortes de douleurs descrites par Avicenne, que sentent ceux qui ont avalé du suc de Napel, plante extremement venimeuse. *En ses annotations sur le 72. & 73 ch. du 4. li de Dioscoride.*

2. Le mesme auteur adjouste la seconde histoire. I'ai veu (dit-il) à Prague en Boheme l'an 1561. au mois de Decembre, ce qui s'ensuit. Il y avoit un malfaiteur condamné à la mort, auquel le bourreau bailla une drachme de racine de Napel, incorporee avec du sucre rosat, en presence des medecins de l'Empereur, qui vouloyent essayer contre le Napel la vertu d'un certain contrepoison fort renommé, lequel avoit fait teste heureusement, à l'effort de l'arsenic, dont un autre condamné avoit beu le poids de deux drachmes. Le malfaiteur avala volontiers ceste drachme de Napel, pensant qu'il valoit mieux mourir de poison en prison, qu'estre pendu & estranglé en public, ioint qu'il esperoit que les medecins le garantiroyent. Vne heure & demie passee, ne voyans survenir aucun accident, nous craignions que le Napel de Boheme, à raison de la froideur du pays ne fust pas venimeux; ou que la racine privee de suc, à cause qu'elle avoit produit tiges, fleurs & graines, n'auroit aucun effect. Pource on lui bailla un autre bruvage tiré des tiges, fueilles, fleurs & graine du Napel. Ayans là seiourné deux heu-

res,aucun accident ne surprint c'est homme. On le remeine en prison,chascun s'en va,tous me laissans la charge de cest afaire. Vne heure apres le geolier m'ayant averti que le patient se trouvoit mal, ie lui assiste incontinent. Il se plaind d'une grande lassitude ulcereuse de tout le corps,de foiblesse vehemente,& de forte oppression de cœur.Lors combien qu'il parlast hardimét, sans avoir perdu l'esprit,& me regardast d'œil vif; toutesfois lui voyant le frond mouillé d'une sueur froide, & les arterres ne lui battre presques plus,ie cõmandai qu'on lui baillast à boire le contrepoison. L'ayant beu,soudain ie le voi tomber en grande defaillance de cœur, les yeux renversez, la bouche torse d'un costé, la teste roide sur les espaules, & fust trebusché par terre, si le geolier ne l'eust retenu. Là dessus ie lui fai arrouser le visage avec du vin,& tirer les cheveux de devant: lors il revint à soi, s'estant deschargé par bas. Puis ie commande qu'on le couche sur la paille,pour considerer ce qui en aviédroit. Il se disoit sentir froid extremement: peu apres il vomit des matieres bilieuses,livides,pourries,& affermoit que ceste vuidange l'avoit soulagé. Se tournant sur le costé gauche comme pour dormir,ie l'en empeschai.Sans autre accident il perdit la parole,& mourut incontinent,la face toute livide & ternie, comme s'il eust esté pendu. *Au mesme liv.& ch.*

3. Vn autre malfaiteur,aagé de 27.ans,aussi condamné d'estre attaché au gibet & estranglé, souffrit des accidens estranges, ayant avalé une drachme de ce Napel, pour essayer si la pierre nommee Bezoar pourroit vaincre la force de ce poison,lequel avoit(disoit ce ieune hõme)la vraye saveur du poivre.Vne heure apres la prise il commence à vomir:lors on lui baille sept grains de Bezoar en vin blanc pur.Ayant avalé ce cõtrepoison, il fut tourmenté de divers & tresgriefs accidens. Car il vomit souvent des matieres bilieuses de couleur verde comme porreaux:& se disoit sentir comme une boule autour du nombril, qui de là montant en haut espandoit un vent froid au sommet & au derriere de la teste. Puis apres lui survint comme une paralysie au bras gauche & à la cuisse,tellement qu'à peine pouvoit-il remuer la main, le mou-

mouvement des autres parties estant du tout perdu. Tost apres ce mal laissa le costé gauche, & sauta au costé droit, qu'il saisit & mania de mesme sorte. C'estoit un accident qui couroit ça & là: car quād ce jeune hōme pouvoit lever le bras droit il ne pouvoit pas lever le gauche: & au contraire, finalement il les leva tous deux ensemble. Il disoit aussi que toutes les veines de son corps estoyent froides, & eut des tournoyemens de teste, apres lesquels vindrent des esmotions de cerveau si chaudes, qu'il les disoit estre cōme l'eau bouillante en un chauderō. D'avantage il endura des convulsiōs de la bouche, des yeux, & une tresaigue douleur de maschoires, lesquelles il serroit fort avec les mains, craignant qu'elles tombassent. Les yeux lui sortoyent hors de la teste, on lui voyoit la face ternie, les levres noires, le ventre enflé, comme celui d'un hydropique. Il avoit un divers battement d'arteres, diverse agitation d'esprit, selon l'effort des accidens qui survenoyent. Car aucunesfois il desesperoit de sa vie, par fois il reprenoit courage, otes il estoit en bō sens, soudain il resvoit, pleuroit, chantoit. Son desir estoit qu'on lui donnast de l'eau fraische à boire, esperant qu'elle le gueriroit soudain. Durant ce conflict il afferma d'avoir par trois fois perdu la veuë, & par trois fois esté aux traits de la mort. Toutesfois la langue tint tousiours bon, sans mal quelconque, jamais elle n'enfla, & jamais le patient ne beguaya. Sept heures apres la potion du Napel, la force du venin d'icelui fut vaincue par le cōtrepoison, tous accidens cesserent, les arteres retournerent à leur battement naturel, la couleur lui teignit le visage, & sa vigueur lui revint, & demeura en vie. *Sur ce mesme liv. & ch.*

Le Roi Charles IX. estant à Clermont en Auvergne, un seigneur lui apporta d'Espagne une pierre de Bezahar (ou Bezoar) affermant qu'elle estoit bonne contre tous venins, & l'estimoit grandement. Le Roi me voyant m'appella, s'enquit s'il se pouvoit trouver quelque certaine & simple drogue, qui fust bōne cōtre toute poison. Ie respon que nō, y ayāt plusieurs sortes de venins, dont les uns pouvoyent estre prins par dedans, les autres par dehors. Remōstre que les effects des venins estoyent differens, & de causes diverses, aucuns operans par l'exces

des qualitez elementaires, dont ils sont composez, autres par leur propre qualité specifique, occulte & secrette, nõ suiette à aucune raison, & que selon la diversité d'iceux faloit user des remedes contraires : comme les chauds estoyent gueris par medicamens froids, & les froids par chaleur. Ce Seigneur, qui avoit apporté la pierre, voulut outre mes raisons soustenir qu'elle estoit propre contre tous venins. Adonc ie dis au Roi, qu'on avoit biẽ moyen d'en faire certaine experience sur quelque coquin qui eut gaigné le pendre. Le Roi envoya querir de ce pas le sieur de la Trousse, Prevost de l'hostel, & lui demanda s'il y avoit quelqu'un qui eust merité la corde? Oui, Sire, respond la Trousse, & parla d'un cuisinier lequel avoit desrobbé deux plats d'argent en la maison de son maistre, où il estoit domestique, & que le lendemain il devoit estre pendu & estranglé. Le Roi lui dit qu'il vouloit faire experience d'une pierre qu'on disoit estre bonne contre tous venins, & qu'il s'enquist de ce cuisinier apres sa condamnation, s'il voudroit avaler de la poison, & qu'à l'instant on lui bailleroit un contrepoisõ. S'il eschappoit la vie lui demeureroit sauve. Le cuisinier accepta l'offre tres-volontiers, disant qu'il aimoit mieux en tout evenement mourir de poison en prison, que d'estre estranglé devant le peuple. Tost apres, un apothicaire servant lui donna certaine poison en bruvage, & subit de la susdite pierre Bezohar. Ayant ces deux ennemis en l'estomach, il se print à vomir, & tost apres aller à selle avec grandes espreintes, criant qu'il avoit le feu au corps, & demandant de l'eau à boire: ce qui ne lui fut refusé. Vne heure apres averti de ce que dessus ie priai le sieur de la Trousse me permettre aller voir le patient, ce qu'il m'accorda, me donnant trois de ses archers pour m'accompagner. Ie trouvai le pauvre cuisinier à quatre pieds, cheminant cõme une beste, la langue hors la bouche, tout le visage enflammé, les yeux estincellãs, en desir continuel de vomir, avecques grãdes sueurs froides. Il iettoit le sang par les oreilles, le nez, la bouche, le fondement, & par la verge. Ie lui fis boire environ demi sextier d'huile, mesure de Paris, pensant lui sauver la vie: mais cela ne servit de rien, donné trop tard, & finit misera-

rable-

rablement, en criant que mieux lui eust valu mourir à la potence. Il vescut en ce tourment environ sept heures. Le Roi commanda qu'on iettast au feu la pierre d'Espagne; ce qui fut fait. *M. Ambroise Paré au 20.li.ch.45.*

TEMPESTE *horrible.*

LE 6. de Mai 1624. environ 10. heures du soir, le Ciel estant clair & serein, fut en un instant trouble, & rempli de nuages obscurs. Il commence à esclairer & tonner à petites poses, qui peu à peu se renforçant parvint à telle furie ayant commencé (comme l'on dit) à Mauz.é, pres la Rochelle & coulant le long du Poictou & de la Rochelle, & tomba finalement sur la ville de Poictiers, où il enleva plus d'un quartier de la couverture du Palais, dont la charpenterie & les materiaux furét iettez en divers endroits, où ils furét trouvez depuis. La moitié du temple de S. Radegonde eut pareille secousse, infinies maisons & cheminees abatues. La pluspart des noyers & autres arbres, & les hayes vives arrachees de fond en comble, les racines contremont, & consumez par la foudre. En la Campagne se sont trouvez plus de 8000. pieds de gros arbres renversez & tous transportez hors de leurs places.

Les deux clochers de Chastelleraut ont esté abatus sans compréd re les bois & arbres d'entour la ville & des environs d'icelle. Le Cloché de Cande entierement bruslé, les cloches fondues, dont ne s'est rien trouvé. Le feu y est demeuré trois iours allumé, sans pouvoir estre esteint par artifice humain: & ce iusques à l'entiere consommation du cloché.

La tempeste & foudre passa iusques à Loches, où elle demolit une partie du Chasteau. Puis le pont du chasteau de Chastelliers, & la moitié de la grange d'icelui, & les Escuiries & plusieurs hommes tuez.

TESTAMENT *memorable.*

IL s'est trouvé beaucoup d'hommes doctes & autres de diverses qualitez, qui selon leurs apprehensions eslongnees de la coustume & de l'opinion du temps ont desavoué & reietté les pompes funebres, cõdamné le dueil excessif sur les trespassez, prié qu'on les enterrast sans frais inutiles & à petit bruit. I'adiousterai en ceste page le fait de Ludovic Cortes Iuriscõsulte Padouan, hõme fort renommé en son siecle, & qui le 17. iour de Iuillet l'an 1418. Bernardin Scardeon raconte, qu'icelui rebutant la coustume, defendit bien expres à ses parens & alliez de pleurer & se lamenter, selon la pratique ordinaire es funerailles des autres, bannissant toutes parures de dueil, avec imposition de grosse amende à son heritier, s'il n'executoit de poinct en poinct ceste siene derniere volonté. Il ordonna qu'en lieu de pleureurs on appellast des chantres, musiciens, & ioueurs de toutes sortes d'instrumens, qui avec flustes, haubois, sacquebutes, violõs, luths & harpes marchassent en la troupe des prestres devant le corps, & qu'une autre troupe suivist encor: l'une & l'autre cõposee de 50. musiciens & joueurs d'instrumens, à chascun desquels il legue demi ducat, pour reconoissance de leur peine. Voulut outre plus que douze ieunes filles vestues de verd portassent la biere, où il seroit enclos, iusques à l'Eglise, en laquelle il entendoit estre enterré: leur permettant chanter à haute voix cantiques d'esiouissance, & donnant à chascune certaine somme d'argent, pour subvention de mariage. Il fut enterré à saincte Sophie, & à son convoi y eut cét cierges & vingt torches portees par les prestres, suivis des paroisses & de tous les convents de moines, exceptez les vestus ou barrez de noir, qu'il forcluoit de son convoi, de peur que par ceste couleur ils n'obscurcissent la ioye de ses obseques.
En l'hist. des illustres iurisconsultes de Padouë, liv. 2. classe 8.

THRE-

THRESORS.

I. Lipſius rapporte qu'en une ſeule ancienne Egliſe de Mayence les tapiſſeries, tapis, chaires, robes, chaſubles, tuniques, mitres, ornemens epiſcopaux, encẽſoirs, buyes, baſſins, burettes, calices, pierres precieuſes, y eſtoyent en ſi grand nombre, abondance, prix & diverſité, qu'il n'oſe en faire le denombrement ni le calcul. Il ſe contẽte d'en trier quatre pieces. Il y avoit (dit-il) outre ceux d'argent doré trois calices avec leurs burettes, & une boite pour les hoſties; le tout de pur or garni de pierres precieuſes. L'Eveſque officioit es bons iours avec l'un de ces trois calices. Les deux autres eſtoyent de ſi grande capacité & peſanteur, qu'impoſſible eſtoit de s'en ſervir en la celebration de la Meſſe. Le moindre avec ſa patene peſoit dixhuit marc d'or fin. On voyoit tout autour du pied des pierres fort precieuſes, cõme auſſi es envirõs du bord de la patene. Ie ne ſçai pas combien peſoit le plus grãd: mais cela eſt certain qu'il avoit un doigt d'eſpais en ſa circonference & du haut en bas portoit les plus precieuſes pierres que l'on ſçauroit trouver. Il eſtoit garni de deux anſes qui de leur largeur & eſpaiſſeur empliſſoyẽt les mains de celui qui vouloit le ſoulever. Sa patene eſtoit de diametre & groſſeur convenable, garnie de pierrerie de treſgrand pris tout à l'entour. Il eſtoit d'une aulne de hauteur, & pouvoit cõtenir douze quartes de vin, & n'y avoit homme qui peut le ſoulever de terre. Outreplus entre grand nombre de croix, y en avoit une de bois reveſtue d'or fin, à laquelle eſtoit attaché un crucefix d'or, de la grandeur, largeur, hauteur & profondeur d'un homme de commune proportion. Ce crucefix eſtoit creux, ayant le ventre plein de reliques & de pierres precieuſes qu'il n'y en avoit point de ſi excellentes en tout l'Empire Romain. En lieu d'yeux ce crucefix avoit deux eſcarboucles auſſi grandes chaſcune qu'un moyeu d'œuf, & qui reſplendiſſoyent en tenebres. Sur la croix y avoit un vers Latin portant qu'elle peſoit ſix cẽs

livres d'or pur, à deux marcs pour livre : par ainsi c'estoyent douze cens marcs de fin or. *En l'epist. 27. de la Centurie meslee.*

Parlant en la mesme lettre de la splendeur pompeuse, de la grandeur, & de l'opulence des Alemans es precedens siecles prochains, suivant la description qu'en fait M. Albert, lequel vivoit en ces temps-la, il dit que Rodolphe de Habspourg, premier de ce nom, & Empereur se vantoit de pouvoir au besoin faire teste à tous ennemis, à l'aide de quatre mille hommes d'armes couverts de pied en teste de quarante mil hommes de pied. Le mesme aprochant d'Aix la chapelle, pour y estre couronné, fut prevenu par les Ducs de Baviere, de Saxe & & autres, qui lui allerent au devant avec vingt mille chevaux: & que tout le grand chemin en la lõgueur de lieuë & demie d'Alemagne estoit couvert de gens à pied & à cheval. Il adjouste qu'en l'election de l'Empereur Adolphe de Nassau les Archevesques de Mayence & de Treves estoyent acompagnez de deux mil huit cens chevaux, & le Duc Albert de quinze cens, tous richement caparassonnez. Pensez combien y avoit d'autre noblesse & en quel equipage. Vn seul Abbé de Fulden fournissoit soixante mil hommes de guerre quand l'Empereur en avoit besoin. L'Alemagne estoit pleine d'hommes mais d'or & d'argent aussi. Ceux de Fribourg payerent pour un coup à Rodolphe Comte de Habspourg leur Seigneur une petite amende de vingt mille marcs d'argent. En une annee les citoyens de Colmar envoyerent au mesme Rodolphe, lors Roi des Romains, trente mille livres d'argent. Item. Ceux de Zurich donnerent à ce mesme Roi quinze cens marcs d'argent, ceux de Constance douze cens, & ceux de Colmar cinq cens. Outre plus ceux de Colmar despendirent dixhuit cens livres d'argent pour les vivres, & pour les courvees qu'il convint faire pour les Seigneurs.

Les histoires disent de l'Empereur Charles IV. (au recit de Lipsius en la mesme epistre) que tous les ustencilles & paremens de sa table, comme plats, escuelles, salieres, tranchoirs, tasses, gobelets, & autres pieces de service es repas, avec le grand cofre cõtenant tels meubles estoyent

estoyent de fin or,& ne s'y voyoit rien de tels vstencilles qui fust d'argent. Mais les paremens des autres tables, jusques à celle des laquais, estoyent de pur argent, comme aussi le chariot qui portoit le coffre & la vaisselle d'or.

Le grand Duc de Moscovie s'estant rendu maistre de la ville de Novograd, l'an 1487. emporta le thresor de l'Archevesque tout plein d'or, d'argent, de perles, de pierres precieuses, & de toutes autres sortes de richesses, amassees & entassees par l'espace de longues annees. Trois cens bons chariots furent chargez de l'or, & de l'argent tant monnoyé que non monnoyé, item des perles & pierres precieuses, tant en œuvre que hors œuvre. Mais quant aux autres richesses & meubles precieux, le nombre des chariots qui en furent chargez estoit innombrable. *M. Cromer au 29. liv. de l'hist. de Pologne. & M. Ioachim Cureus es annales de Silesie.*

On lit en Guichardin & autres historiens que l'Empereur Maximilian I. Prince debonaire & tresliberal, n'estoit desestimé sinon de ce que par fois il laissoit de grandes entreprises imparfaites à faute d'argent. Neantmoins jamais il ne fut possible l'amener à ce poinct, en quelque necessité qu'on le vist enclos, de lui faire fouiller es cofres & cabinets de son pere, de son ayeul, de son beaupere, pour en distraire piece quelconque : ains il laissa tout en son entier à Charles & Ferdinand fils de son fils unique Philippe d'Austriche, & depuis Empereurs. Apres son trespas, en l'an 1519. le 12. de Ianvier, Charles fut esleu Empereur le 28. de Iuin ensuyvant, & au printemps de l'an 1520. arriva par mer au pays bas, où ayant sejourné quelques mois, il se rendit l'onziesme iour d'Octobre 1520 en la ville d'Aix, & y fut couronné le lendemain. Durant son sejour au pays bas, ce Prince aagé seulement de dixneuf ans ne fut pas si espargnant que son ayeul : car s'il estoit prompt à donner, gens insatiables de richesses lui demandoyent l'aumosne de pres & de loin. L'histoire du Cardinal Ximenes dit qu'en quatre mois il donna huit millions d'or. Ce n'estoit que du costé d'Espagne. Le Peru fournissoit d'autres sommes in-

nombrables. Quant à l'espargne du bon Empereur Maximilian I. Charles escrivit à son frere Ferdinand lors Archeduc d'Austriche, qu'il eust à lui envoyer tout ce qui y estoit. Ferdinand à l'ouverture des cofres & cabinets du thresor, demeura tout ravi & comme hors de soi, puis envoya un nombre innombrable de richesses à son frere en Flandres: tellement que ceux qui cuidoyent que Maximilian eust esté espuisé & apauvri par tant de guerres durant son empire de trente trois ans, furent tout estonnez d'entendre qu'il eust laissé tant de richesses apres soi. *I. Cuspinian en la vie de Maximilian I.* Gaspar Hedio en la Chronique d'Alemagne, escrit que ce bon Empereur avoit enclos en seize cofres, gardez en quatre villes, (Strasbourg, Vlme, Ausbourg & Nuremberg) & quatre en chascune d'icelles, les thresors que les Empereurs Frideric III. & Albert, item Sigismond duc d'Austriche & Philippe duc de Bourgongne avoyent laissez.

Les thresors aportez des deux Indes en Espagne & en Portugal depuis cent trente ans sont inestimables. Il s'en est voirement perdu beaucoup dedans la mer: ce qui est parvenu sur terre, je n'en tien pas le compte: c'est besongne d'Arithmeticiens. A l'avanture autant à peu pres est esgaré ce qui a esté monnoyé en terre, que le non monnoyé gisant es abysmes de l'Ocean. Neantmoins marquons en quelques traits, apres les historiens qui en ont fait force livres. Christofle Colomb Genevois, aidé de dixsept mille ducats par Fernand & Isabelle Rois Catholiques apres la guerre contre les Mores de Grenade, aporta depuis à ces Rois plus de soixante millions d'or de l'Inde Occidentale. Ce ne fut qu'un apast en un cofret, à comparaison des finances & richesses aportees en tant de flottes, où l'on ne parle que de millions. Le saccagement de tant de pays que l'on a comme renversez pour en tirer l'or & l'argent, les perles & pierres precieuses, en sera tesmoin perpetuel à la posterité. Sur un seul Atabalipa furent amassez par les Espagnols des sommes d'or & d'argent presques incroyables: comme aussi sur Motexzuma Roi de Mexico. Ce qui a esté aporté des deux Indes en tant d'annees est innombrable: mais ce qui est demeuré monte beaucoup plus sans com-

comparaison, tesmoin ce qui se descouvre d'annee en annee depuis trente ans. Nostre siecle de fer & de boue haletoit apres ceste croute d'or & d'argent (dont les Indiens tout nuds, & qui menoyent joyeuse vie, exempte d'avarice, d'ambition, de dissolution, n'avoyent que faire) pour couvrir ses hontes, qui se sont descouvertes d'avantage, & qu'il vaut mieux laisser au tombeau de silence, sous l'œil du juge Souverain, lequel outre infinis jugemens particuliers desployez depuis telles descouvertes jusques à present sur l'Europe, aparoistra quand le jour par lui prefix sera venu pour vuider tous ces furieux estrifs de l'orgueilleuse & cruelle avarice mere de toutes meschancetez.

TRAISTRES *rigoureusement suppliciez.*

IEan Basilide, grand duc de Moscovie, mentionné souventesfois en ce volume, passoit tousiours mesure en ses rigueurs. Mais il haissoit extremement les lasches & les traistres: ne voulant pas que personne lui faillit. C'estoit là où il s'avisoit de nouveaux supplices, pour effrayer les survivans, & les contenir en devoir. Invention propre contre des esclaves, & indigne d'hommes libres. Neantmoins en general telles brides servent, & les couards ou perfides meritent griefve reprimende. Comme les troupes de Lithuanie eussent prins une place nommee Itzbourg, le capitaine & les soldats de Polube forteresse en ce quartier, estans de retour en Moscovie, furent constituez prisonniers & proces fait, attachez à des arbres, tuez à coups de javelot, en presence de Basilide, lequel de fois à autre avertissoit & exhortoit les assistans, d'aprendre aux despens d'autrui, & de se monstrer plus courageux à defendre la patrie. Il y avoit d'autres Moscovites, qui pressez de necessité rendirent par composition aux Lithuaniens la forteresse de Bousk. Iean Basilide paya grosse rançon pour les avoir, puis les fit tous mourir comme les precedens. *Paul Oderborn au 3. liv.*

TREMBLEMENT de terre.

LE dixneufiesme jour de Mars 1624. environ les neuf heures du soir, la ville d'Argenta situee au Ferraro s, en pays fertile, abondante en commoditez pour la vie humaine, fut assaillie d'un tremblement de terre si soudain & violent que plusieurs des habitans d'icelle estans en leur premier somme, furent acraventez en leurs chambres & couches à la premiere secousse. Le bruit de la seconde fut grand à merveilles,& mit telle espouvante es cœurs des personnes, qui n'avoyent souffert dommage de la premiere, que la pluspart des personnes sembloyent des statues, ou gens demi-morts,ne sçachans en accident si soudain à quoi se resouldre. Puis on les oyoit & voyoit courans,crians,fuyans sans sçavoir où,cerchans quelque couvert pour se garantir. Ils demeurent le reste de la nuict dehors en la campagne, tremblans & esperdus,& n'entendoit on que clameurs, gemissemens,& lamentations des pauvres peres & meres, pleurans la perte de leurs enfans: d'autre-part plusieurs enfans grands & petis, privez de leurs peres & meres, si piteusement que les bestes sauvages en eussent esté esmeues à compassion.

Ce tremblement dura toute la nuict: & le jour suivant s'en ressentit encor. Les clochez & temples des prestres & des moines trebuscherent. Le grand Palais, où reside le gouverneur, & où se tient les plaids fut fort endommagé. Le nombre des morts & estropiez fut grand. L'hospital de Ferrare receut plusieurs pauvres blessez. L'on trouva dans les ruines,sous un grand monceau de materiaux, deux petis enfans, vifs, lesquels avoyent esté detenus en ceste prison l'espace de deux jours entiers,sans boire ni manger. Quant au reste des habitans,les uns se retirerent ailleurs au loin. Les autres s'acommoderent en la campagne, le plus loin du Po qu'ils peurent, où ils bastirent des logettes à la legere & couvertes de fueillage, en continuelle crainte de nou-

vel

vel esclat,& tout estourdis du grand tremblement,dont ils se doutoyent à cause des mouvemens extraordinaires du Po,qui s'enfloit de fois à autre,acompagné d'un vent impetueux à merveilles. Les villes de Rege, Modene, Bologne,Ferrare, Ravenne & autres lieux circonvoisins, en eurent le bransle, mais sans dommage, fors de quelques cheminees à Ferrare. *Mem.d'Italie.*

TREMBLEMENT *de terre, effroyable & pitoyable entre maints autres.*

AV mois de Iuillet 1564. y eut un horrible tremblement de terre vers Nysse, dont le recit est tel. Par lettres envoyees au Comte de Tendre. Monsieur, vous avez entendu la desolation des montagnes de Terreneuve, où sont peries jusques à dix ou douze que villes que bourgades, & morts de huict à neuf cens hommes. Vne place tomba tost apres l'autre. Les montagnes s'y fendirent par le milieu, autres furent brisees & despiecees avec un bruit & tonnerre espouvantable, de sorte que les habitans n'avoyent retraite asseuree ni es châps, ni es villes. Le bestail demeuroit esperdu regardant au ciel comme implorant secours d'enhaut.

L'on entendoit dans les cavernes des bruits comme cris & hurlemens effroyables. Mecredi dernier beaucoup de maisons tomberent. Les deux tiers des habitans de Nysse couchent aux champs. Vne grand' partie du chasteau de Vintimille est tombee par terre, avec la moitié du convent. Somme tous les quartiers des montagnes fondent d'heure en heure, & à yeux voyans, en grande desolation. Escrit ce vingtiesme jour de Iuillet, l'an 1564.

En ce mesme temps passa par la ville de Salon,un qui se disoit de ces quartiers-là, lequel racontant tant de tristes accidens & prodiges estranges, laissa un roolle en sa langue naturelle & Nyssarde (qui est comme un vieil Provençal) des villes ruinees. 1. La Roche Begleure. 2. Mage. En ces deux resterent morts,acablez sous

les ruines jusques au nombre de trois cens & plus, & trente blessez.

3. Beauvers ruinee, trois cens morts & d'avantage. La Boullens fut entierement & de fond en comble ruinee, deux cens cinquante morts, & quatorze blessez. 4. Lantousque à moitié ruinee, tous les pauvres habitans morts acravantez, fors quatorze petis enfans. 5. Venasque à moitié ruinee, trente huict morts, & onze blessez. 6. Le chasteau de Cahours tombé avec le Pont, qui avoit cousté plus de cinquante mille escus. 7. Le pas (ou destroit) de Mont-taillat, qui faisoit le grand chemin de Nysse en Piedmont fut serré de façon merveilleuse. Car les deux grands rochers qui avoyent esté fendus & taillez à force de ferremens & de marteaux acerez pour faire ce grand chemin, furent par ce terrible tremblement rejoints & rassemblez en un, que le passage a esté clos, & la grosse riviere qui passoit entre deux engloutie & perdue. 8. I'oublioi le renversement du chasteau de la Bregue, ou plusieurs personnes furent acravantees & perdirent la vie. *Histoire de Provence, pag.* 800. *&* 801.

TREMBLEMENS *de terre.*

L'An 1509. Constantinople fut agitee d'un tremblement de terre, lequel dura quarante jours, renversa plusieurs mosquees & maisons, tua plusieurs personnes, au nombre de treize mil & plus. Cuspinian le descrit plus amplement en la vie de Maximilian I. L'an 1517, Nordlingue ville imperiale fut esbranlee, & la grande Eglise abatue par un soulevement de terre suivi de vent impetueux. L'an 1552. les montagnes voisines de Saxe & Silesie tremblerent bien fort. En l'an suivant y eut un autre bransle de terre au long de la riviere d'Elbe en Saxe, & l'an 1556. pareillement. I'avois omis le grand bruit sous terre en tout le pays de Misne, l'an 1504. dont les habitans demeurerent mi-morts de frayeur, la terre bondissoit sous leurs pieds, comme pour tout acabler. G. le Fe-

Fevre docte Aleman descrit tous ces tremblemens en ses Annales de Misne & de Saxe. Les autres tremblemens sont plus amplement representez au premier volume. Adjoustez le suivant remarquable entre plusieurs autres.

TREMBLEMENT *de terre.*

L'An 1591. l'isle de S. Michel es Assores fut secouee d'un terrible tremblement de terre, qui continua depuis le 26. jour de Iuillet, jusques au 12. jour d'Aoust, de telle maniere que nul n'osoit se tenir en la maison : mais tout le peuple estoit espars par la campagne, en pleur & grande perplexité, car beaucoup de maisons trebuschoyent renversees, & la ville nommee Villefranche fut presques mise bas sans dessus dessous, les monasteres & leurs edifices entierement ruinez, & grand nombre de personnes acablees sous le bris des bastimens. La terre s'ouvrit en quelques endroits : aucuns rochers par vehementes secousses furent arrachez de leur lieu & portez loin de leur pied; & quelques montagnes renversees. La mer extraordinairement agitee de ce terrible bransle, les vaisseaux qui estoyent à la rade furent soulevez comme si tous les elemens eussent esté sur le poinct de leur aneantissement. Vne fontaine d'eau tres-belle & claire sourdit de terre en un instant, fut veuë l'espace de quatre jours, puis estoupee. On ouyt des muglemens souterrains, & des horribles tintamarres, comme si les abysmes de la terre eussent esté pleins de dæmons: dont plusieurs hommes & femmes transsirent de peur. L'isle nommee la Tercere, fut esbranlee par quatre fois. On dit que tels tremblemens sont frequens en ces isles. Vingt ans ou environ devant ceste violente secousse, le sommet d'une haute montagne pres de Villefranche, esloché & arraché par mesme accident, tomba sur la ville, laquelle en fut presque toute acablee, & tua grand nombre de peuple. *Extrait de l'hist. de la navigation de Iean Hugues de Linscot, en l'Inde Orientale.*

TVMVLTE militaire apaisé.

LE Cardinal Ximenes, gouvernant l'Espagne, du temps que le Roi Fernand d'Arragon estoit à Naples, & Philippe d'Austriche es Pays bas, entreprit la guerre contre les Mores en la coste de Barbarie, & fit l'amas de ses troupes au port de Cartajène, où elles demeurerent arrestees deux mois entiers par divers empeschemens. Ainsi que l'on estoit sur l'embarquement, les soldats commencerent à se mutiner, protestans qu'ils ne bougeroyent de là, que preallablement leurs capitaines ne leur eussent compté leurs payes, selon les promesses faites en les enroollant. Vn ravaudeur de Complute, nommé Arnoul, homme de vile condition, fut l'auteur du tumulte, dont s'ensuivit qu'une grand' partie de l'armee se desbanda, gaignant un costau, où les picques furent baissees, & les espees desgainees, avec mines & menaces de conflict. Ximenes, fort esmeu de ce tumulte, se souvint lors que Pierre de Navarre chef de l'armee avoit essayé de destourner les troupes vers un autre port, ce qui lui fit prendre resolution de differer le payement de la solde, jusques à ce que la flotte fust arrivee en Barbarie : ne conoissant pas bien que le chef & ses capitaines vouloyent estre les distributeurs de l'argent, pour faire leur part plus avantageuse. Vne autre traverse survint, qui acreut le mal. Le maistre de camp nommé Vianel, qui s'entendoit (comme aucuns estimerent) avec Pierre de Navarre, faisoit pendre & estrangler, ou passer par les picques, les mutinez qu'il pouvoit attraper. C'estoit pour rendre Ximenes plus odieux, & le haster de mettre la main à la bourse, sur l'esperance que les principaux avoyent d'emplir les leurs. Ximenes ne pouvant porter ceste violence de Vianel, l'envoya prier de s'adoucir, remonstrant que la presence d'un Cardinal requeroit plus supportable traitement, quoi que les mutinez en fussent indignes, attendu que la plus part d'iceux estoyent ses sujets, qui avoyent quitté femmes & enfans pour faire ce voya-

voyage de guerre contre les Mores. Peut estre que le commis parla trop haut : tant y a que Vianel ne lui repartit qu'outrages, & n'espargna non plus Ximenes. Le commis ne pouvant digerer les propos audacieux & felons de ce maistre de camp, sacque la main à l'espee, & lui donne une rude coustillade, puis se retire au chasteau de Cartajene, redoutant l'indignation de Ximenes, lequel fut griefvement indigné de ce surcroist de querelle & de la retraite de son commis. Tandis que Vianel se faisoit penser de sa blessure, Salazar Duc de Tolede, brave Seigneur, bien-aimé des gens de guerre, fut delegué du conseil pour aller vers les mutinez, lesquels il amollit si dextrement par son eloquence, qu'ils commencerent à traiter d'accord. Mais pource qu'il n'y avoit rien de ferme en tout cela, sans argent, & Ximenes se doutoit que Pierre de Navarre & les troupes amenees d'Italie demanderoyent leur congé ; par le prudent conseil de François Alvarez fut arresté que l'on feroit sçavoir par cri public à tous soldats, qu'ils eussent à comparoir es navires, pour y recevoir payement. Là dessus, en presence de tous, furent portez en la galere capitainesse force sacs pleins de pistolets d'Espagne, au son des tambours, & avec joyeuse fanfare de trompettes. Les sacs couronnez de fueillage estoyent receus par le thresorier, assis en place commode pour payer les soldats, qui furent tellement esmeus de ce spectacle, que sans plus se souvenir de leur tumulte, ils acoururent tous vers la galere. Ximenes tresjoyeux de ceste allegresse soldatesque, apres avoir donné ordre qu'ils fussent pleinement satisfaits, appella les chefs, colonels & capitaines, ausquels il fit graves & serieuses admonitions de leur devoir, & prouveut aux afaires en telle sorte, que le feu de ce tumulte fut esteint.

Alvar. Gom. au 4. liv. de son hist. d'Espagne.

TUMULTES *divers.*

LE Roi François I. prins en la journee de Pavie & mené en Espagne, ceux qui le conduisoyent firent

un tumulte estrange contre Charles de Lanoy, leur chef, à cause qu'ils n'estoyent payez de leurs soldes. Le bruit fut tel, que le Roi faillit d'estre tué d'un coup de harquebuze, & Lanoy se jettant en quelques jardins prochains fut contraint se cacher durant quelques jours, jusques à ce que le tumulte fut apaisé. *Paul Iove au 7. liv. de la vie du Marquis de Pescaire.*

Les soldats Italiens qui portoyent les armes en Hongrie pour le Roi Ferdinand l'an 1532. ne pouvans obtenir paye ni congé se souleverent. L'on avoit d'avanture apporté au camp du pain de munition fort noir & moisi. Les soldats en fichoyent au bout de leurs halebardes, & en faisoyent monstre à leurs compagnons. Vn Espagnol de ceste bande entre au logis du marquis del Guast, & avec maudissons jette aux pieds d'icelui l'un de ces pains. Incontinent le tumulte s'eschaufe: les soldats s'amassent par troupes, devisent de leurs miseres, & se rangent de tous les regimens en tres-grand nombre sous les enseignes de Parme. Le feu les saisit tellement aux oreilles par les discours d'un Titus Marcon de Volterre, qu'ils resolurent de s'en retourner en Italie. Quelques uns voulans les adoucir furent tuez sur la place. S'estans mis en grosses bandes, ils attaquent une ville, en bruslent les portes, la pillent, & continuent de saccager tous les lieux où ils pouvoyent mettre le pied. Ferdinand ayant commandé aux communes de leur courir sus, ils se mutinerent tant plus fort, mirent le feu en divers endroits, & ramassez en gros se firent voye, non sans combats & pertes, tant qu'ils regaignerent leurs maisons. *P. Iove es histoires.*

L'an 1538. les soldats des vieilles bandes Espagnoles se souleverent tellement au Milannois faute de paye, que force fut au Marquis del Guast de rançonner ceux de Milan, & bailler son fils en ostage aux mutinez, pour asseurance de payement. Ils promirent cela compté d'aller à la guerre contre les Turcs. Comme ils s'embarquoyent à Inspruck, les uns perirent par naufrage, les autres attrapez par Barberousse en la ville de Castronove ville de Dalmatie, y furent tous tuez par les Turcs. *Paul Iove es histoires.*

Au mesme temps un autre furieux tumulte survint à la Goulette par les mescontentemens des bandes Espagnoles, non payees de leurs soldes. Bernardin de Mendoze Amiral s'en desfit, les asseurant qu'ils seroyent contentez par le Viceroi de Sicile, & les y fit conduire. Ils estoyent six mille hommes de guerre, qui se voyans mocquez, passerent tout l'hiver à fourrager le plat pays autour de Messine. Le Viceroi ayant trouvé moyen de les escarter, en attrapa vingtquatre des principaux qui furent attachez au gibet dedans Messine. Les autres peu apres n'eurent gueres plus doux traitement. *P. Iove es histoires.*

Vn grand tumulte esmeu à Londres en Angleterre l'an 1517. par les valets de boutique contre les marchans estrangers; & fomenté par quelques prescheurs, la resolution fut de faire un massacre le premier jour de May sous pretexte de la feste. La conjuration descouverte le tumulte fut apaisé par l'execution à mort de quinze des principaux. Les autres ayans la corde au col furent menez au Roi, seant en son siege de justice, & ayans demandé grace l'obtindrent. *Polyd. Virgile au 27. liv. de l'histoire d'Angleterre.*

Au bruit de la prise de Rome l'an 1527 grand tumulte se fit à Florence, des citadins contre les Medicis, mais par la prudence de quelques Seigneurs le tout fut appaisé sans effusion de sang. Celui de Genes entre la famille d'André Dore, & autres qui auoyent pour chef le Comte de Fiesque, fut plus perilleux: mais la mort du Comte, noyé voulant sauter d'une galere en autre, amortit tout ce feu. Vn des proches parens d'André Dore y fut tué. *P. Iove en ses histoires.*

Quelques Espagnols ayans coupé la gorge à certains Italiens bien equippez, puis jetté les corps dedans un puits, les Italiens en eurent bien tost apres leur revenche au double l'an 1530. pres de Florence. Cela produisit un tumulte cruel, où furent tuez trois cens hommes de part & d'autre, & six cens blessez. Sans la prudence de Fernand Gonzague ils se fussent tous entretuez. *P. Iove au 29. liv. de ses hist.*

VAILLANCE memorable.

QVelque temps apres la bataille de Dreux durant les premieres guerres civiles, les afaires des Reformez estans en petit estat vers la Guyenne, le Sieur de Piles fit qu'elles reprindrent quelque reputation. Ce jeune homme venant des escholes entra sur la scene de la France par un cœur hardi. Lasson, mis gouverneur à Bergerac par le Duc de Montpensier, avoit les prisons pleines d'hommes & de femmes de la Religion Reformee, que l'on gardoit en plusieurs villes pour faire mourir à troupeaux par l'ordonnance de Monluc, disant que les penderies à centaines, donnoyent plus de ruine & de terreur de sang froid, que les meurtres par milliers aux combats. Comme donc l'on gardoit à Bergerac & es autres villes les condamnez, en attendant une troupe de bourreaux, que Monluc appelloit ses laquais, Piles trentiesme entra de plein jour dans Bergerac, tua & print prisonniers plusieurs de la garnison, contraignit le reste d'ouvrir les prisons & lui donner les captifs, lesquels il emmena, ayant prins dedans la ville autant de vivres qu'il voulut. Tout d'un bransle il fit de mesme à Sainctefoi, où ayant tué sur la place un nommé Resat, (que la commune mit en pieces) & quatre vingts soldats morts, il emmena une autre troupe de prisonniers condamnez. Ces gens desfirent deux jours apres le capitaine la Salle suivi de trois cents hommes, desquels il demeura plus du tiers sur la place.

De là Piles donna une camisade à un nommé Moncassin, quoi qu'il n'eust pas la dixiesme partie des forces d'icelui, Moncassin terrassé mort sur la place, & Piles acómodé d'armes & chevaux poursuit son cómencemét, fit entreprise sur la ville de Mussidan, l'escale de nuict: puis ayant lié les eschelles deux en une, en fait autát au chasteau. De mesme temps, sachant que le gouverneur de Perigueux venoit à lui, il va au devant, n'ayant que quaran-

quarante chevaux, le charge, & le desfait. Puis entreprend sur Bergerac, par le moyen de quelques fausses clefs. Ce coup failli il fait un autre dessein, & par un pertuis qu'un de la ville lui fit en sa maison, quoi que les citadins & soldats se fussent fortifiez & eussent envie de reparer la honte d'avoir laissé emmener peu auparavant trois cents prisonniers par trente soldats de Piles, lors suivi de quatre vingts hommes seulement avec bruit de tambours & trompettes passa sur le ventre de trois troupes de ses ennemis. Le capitaine Puch commandant en la ville rallia de ces troupes esparses quelques quatre vingts au chasteau. Certain curé courageux amassa le reste dans une tour. Piles mit au fil de l'espee ce qui se trouva par les rues, puis attaqua premierement la tour, fit tuer ceux que la ruine n'avoit pas accablez, hors mis le curé pendu devant le chasteau.

Ce chasteau fit plus de resistance: mais la basse court emportee de force, le Puch voulant parleméter Piles lui refuse toute composition, lui reprochant, comme au curé, le sang de quelques massacrez. En fin ce Puch & les siens se rendirent à discretion, qui fut leur mort, Monluc qui estoit lors à Bourdeaux commit le capitaine Peyrot son fils pour investir Mussidan: mais les aprests furent si longs que la mort du Duc de Guise tué par Poltrot & le traité de paix par tout le royaume survint en ces entrefaites, depuis cela Piles se trouvant en divers endroits du royaume y fit maintes preuves de sa valeur, comme l'histoire de son temps en fait foi. Se trouvant le 24. jour d'Aoust mille cinq cens septante deux à Paris avec les sieurs de Pardaillan, Sainct Martin & Beauvois, tous quatre furent tuez. Piles voyant ses compagnons & amis massacrez, est-ce la paix (dit-il) & la foy royale? venge, ô Dieu, ceste perfidie, A ces mots il iette son manteau & fut tué à coups de hallebardes. *Histoire de France.*

V AILLANCE *heureuse.*

DIeu aide aux hardis, qui suivent ce que l'honneur & le devoir de leur vocation requiert d'eux. Le Roi Louys XII. ayant entrepris de recouvrer ce que l'on avoit perdu au royaume de Naples, depuis la mort de Charles VIII. avint que deux cens Espagnols se presenterent pour gaigner le pont d'une petite riviere, neantmoins fort profonde, en intention de passer oultre, pour travailler les François. Mais le capitaine Bayard (dont a esté parlé au 3. volume de ces recueils, sous le nom de Chevalier magnifique) y arrivant d'avãture, envoya en toute diligence l'homme d'armes qui l'acompagnoit, pour estre secouru le plus promptement que faire se pourroit des gẽs du Roi, à celle fin d'empescher le passage de ce pont. En attendãt il se disposa courageusement pour resister seul à l'effort des ennemis, avec tãt de beaux exploits d'armes que ces Espagnols estoyent estonnez de la vauleureuse resistance d'un seul contre leur grand nombre. Quand Dieu veut un homme en vaut mille, & s'il ne lui plait, cent mil sont & font moins qu'un. En fin la vaillance de Bayard soustenue par le secours des François, les Espagnols furent contrains se retirer, chargez de coups & de confusion, ayans esté arrestez par un seul chevalier François. *Liv. 2. des histoires apariees, chap. 69.*

V ENT *merveilleux.*

I'Ai veu de mes yeux, & si je ne l'eusse veu ie ne le croi pas une merveilleusement grande & grosse masse de terre, creusee & enlevee par un vent tres violent, lequel la porta & deschargea tout à coup & en un instant sur un village, qui en fut tout couvert & comme enseveli. La fosse d'où ceste terre avoit esté prinse & transportee paroissoit estrangement large & profonde. *R. Bellarmin, au dis-*

au discours De Ascensione mentis, &c. grad.2.pag.43. impression de Lyon, 1615.

VICTOIRE *Royale, & memorable entre autres.*

MArc Antoine Muret en une siene harangue prononcee devant le Pape Pie IV. & ses Cardinaux au nom d'Antoine de Bourbon Roi de Navarre, pere de Henri le Grand Roi de France & de Navarre, On lit es histoires (dit-il) que jadis trente Rois Mahumetans, le chef desquels se nommoit Smaragdus, envahirent le Royaume de Castille, & mirent en merveilleux trouble les Chrestiens, se faisans fort de les chasser de l'Espagne, laquelle ils tenoyent desia comme conquise. Là dessus Sance Roi de Navare, leva une armee, petite en nombre d'hommes, mais courageux & bien resolus, avec vœu public, solennel, & tresnotable, de ne poser les armes qu'il n'eust desfait ces barbares. Entre autres inventions propres pour brider les courses & aproches des Chrestiens, ils s'aiderent de fortes chaines à feu, pour fermer tous les chemins & passages à la cavalerie Chrestienne qui estoit forte, & se mettre à couvert. Mais les conseils cauteleux ne peuvent rien contre la vraye prudence : les machinations dressees à l'encontre d'une brave resolution ne sont que chenevotes, une racaille inutile est trop foible pour faire teste à la prouesse. Sance, guidé par le Seigneur des armees, faisant ouverture à soi & aux siens à travers les ennemis par la force des armes, ne cessa qu'il n'eust rompu, desfait, mis en route, & totalement dissipé ceste armee de barbares : aprenant à grands & petis que la victoire n'est pas enclose en forteresses & desseins de guerre, mais es armes justes, & que ceux qui combatent pour le Nom de Iesus Christ sont si magnanimes & valeureux que nulle puissance humaine ne peut leur resister. Apres donc avoir fracassé ceste armee ennemie, tous les capitaines & soldats Chrestiens acoururent en grosses troupes à Sance, pour lui

baiser les mains & les genoux,& lui faire tous honneurs possibles, comme au dompteur des Barbares & liberateur de l'Espagne, par la victoire qu'il avoit gaignee. Ceux qui ne peurent,à cause de la trop grande foule, aprocher de lui, par signes de la teste, des yeux, des mains,de tout le corps,descouvroyent l'affection cachee au dedans. Tous le saluoyent à haute voix,vive l'Invincible capitaine,& le valeureux guerrier.

Puis apres, quand il fut question de partager le butin, grand (comme l'on peut estimer) les richesses de trente Rois estans lors en un monceau, il n'y avoit homme en tout le camp,qui ne dit & confessast, Que quelque portion que Sance en voulust retenir pour soi, tant grande peut elle estre,ne pourroit onques estre telle,que ses valeurs exploits n'en montassent encore d'avantage. Il y avoit es pavillōs des Barbares grosse somme d'or & d'argent, partie monnoyé, partie mis en œuvre, un nombre merveilleux de perles& pierres de grand pris,force tapis riches vestemens,grand' quantité de meubles exquis, à la coustume des Mores, excessifs & pompeux en guerre, un amas presques infini de toutes sortes d'armes artistement forgees, elabourees, & enrichies; des chevaux de service, avec abondance incroyable de selles, harnois, brides, & autres tels ornemens: les prisonniers à centaines,dont l'on pouvoit tirer grosse rançon. Tous les Castillans & Navarrois, d'un commun consentement supplierent instamment le Roi Sance de prendre de ce butin tout ce que bon lui sembleroit.Sance monstrant à sa chere joyeuse, que ceste volonté de l'armee lui agreoit fort, adiousta:la convoitise de mettre les mains sur les richesses des Barbares, ne m'a pas induit d'entrer en ceste guerre,ni de faire la poincte, pour presenter ma poictrine aux traits des ennemis. Le zele au soustien de la religion Chrestienne, & le desir de delivrer ce beau Pays de l'injuste invasion des tyrans,m'ont enflãmé & vivement poussé à cela. Maintenãt que,par la bõté de Dieu, & par vostre valeur (braves soldats) i'ai fai ce que ie pretẽdois, ie me garderai bien qu'on die de moi q̃ i'ai fait plus d'estat des despouilles de nos ennemis desarmez, abatus, ruinez,que redouté leurs forces & leurs armes,lors qu'ils

estoyent

estoyent du tout. Ce sage & vaillant Prince dit encore;

Que ces despouilles servent en premier lieu de parement es Eglises, afin qu'y estans veuës es chapelles, voutes & parois, elles conservent nostre nom à la posterité, & incitent nos successeurs à maintenir tousiours courageusement la defense de nostre religion. En apres, qu'elles enrichissent les soldats blessez, mutilez & pauvres, selon leurs merites; tellement qu'ayans employé leur jeune aage vigoureux en dangers & travaux, ils ayent à l'avenir dequoi soustenir la debilité de vieillesse en paix & en repos. Quant à moi, ie ne demande, ni ne desire loyer ni recompense quelconque, sinon ces chaines de fer que i'ai & rompues devant vos yeux & moyennant vostre aide: item ceste pierre de pris, que i'ai abatue de mes mains, & que vous voyez par terre. Quoi disant, il leur monstroit Smaragdus tout mort, & veautré dedans son sang: rencontrant sur le nom de Smaragdus, qui signifie Esmeraude. Pour conserver donc la memoire d'une si noble victoire, & acourager ses successeurs à l'ensuivre, les armoiries de Navarre eurent depuis pour marque les chaines croisees & disposees en carré: Surce ayant ordonné que les Rois qui lui succederoyent garderoyent ces armoiries. Et pource qu'en ceste bataille, il avoit tué de sa main Smaragdus chef de l'armee ennemie, il voulut que ces chaines fussent parsemees d'esmeraudes, comme appert par la monnoye des Rois de France & de Navarre iusques à present. A cause de ceste insigne victoire & d'autres semblables, ce dit *Muret* en sa quinziesme harangue Latine, au nombre de 25. imprimees à Paris par Marc Loqueneux au mont sainct Hilaire, à l'enseigne de la Concorde l'an 1573. fut octroyé aux Rois de Navarre, qu'ils soyent oincts, couronnez & sacrez leur monnoye d'or & d'argent jusques à present aux François & Castillans diverses choses que ie leur laisse peser. Voyez *le 18. chap. du 4. livre des Meditations historiques de M. Philippe Camerarius, au premier Tome.*

VICTORIEVX *esmeus à compassion.*

PIerre de Navarre chef des troupes Espagnoles en la guerre entreprise contre les Mores en la coste de Barbarie, environ l'an mil cinq cens & sept, ayant à force d'armes gaigné la ville d'Oran, & fait un terrible carnage des ennemis qui firent teste à son armee, posé des corps de garde par les places, & veillé tandis que la pluspart de ses gens acablez de travail & de bonne chere apres la victoire, dormoyent par les rues aupres des tuez, le lendemain fit une diligente & fort exacte reveuë de toute la place. Lui, ses capitaines & soldats, prests à mener les mains, & tout-bouillans encor à cause des avantures diverses du jour precedent, sentirent leurs cœurs se fendre, voyans tant de corps transpercez, detaillez, mutilez, & estendus sur les carreaux : tellement que deplorans la misere des vaincus, ils en espandirent force larmes les uns en presence des autres, conviant en grande douceur les Mores, refugiez es mosquees & autres lieux forts, de se rendre avec promesse d'estre gracieusement traitez. Ce qui les esmut merveilleusement à compassion, fut la rencontre & le spectacle d'une fillette, laquelle au milieu d'une rue s'estoit trainee sur le corps de sa mere tuee, & l'alaictoit, se jouant à sa mammelle. Quand on vendit à l'encan les prisonniers, ceste fillette fut achetee par George Baracaud secrettaire du Cardinal Ximenes, portee & eslevee en Espagne, où elle demeura. *Alvar Gomez au 4. liv. de l'hist. de Fr. Ximenes.*

VIEILLARD *paysan.*

AV mois de Septembre, l'an mil cinq cens huictante huict, mourut en un village à une lieuë pres de Geneve, nommé Monthou, vers Faucigny un paysan aagé lors de cent soixante & quatre ans, nommé Mermet de l'Ar-

l'Arche, homme de haute ſtature, robuſte, & encor vigoureux en ce grand aage. Il avoit eu quatre femmes ſucceſſivement, & de chaſcune d'icelles des enfans en nombre. A veu la quatrieſme generation de ſes enfans du premier lict. Ne ſentoit indiſpoſition corporelle, fors de la veuë, qui ne lui ſervoit que deux heures le jour, aſçavoir depuis onze heures, juſques à une heure apres midi. En ſa jeuneſſe il avoit porté les armes es guerres d'Italie, eu charge es troupes d'infanterie, dont il diſcouroit pertinemment avec conus & inconus, qui ont prins plaiſir à le voir ſur le declin de ſa vie. *Extrait de mes memoires.*

I'ai deviſé familierement il y a environ vingt huict ans, en un village es montagnes de Gruyere avec un autre vieillard homme de petite taille, vigoureux & parlant à ſon aiſe, quoi qu'aagé d'environ ſix vingts ans, de la bataille de Ravenne & de ſes dependances. Bien peu de temps apres, ie vis au village de la Rouſſiniere un montaignard aagé de quatre vingts ans, & duquel on me monſtra la mere grand' lors aagee de cent trente cinq ans, qui travailloit en un petit jardin potager, & parloit aſſez franchement. *Extrait de mes memoires.*

VIEILLARD *vaillant, & vrayment digne de memoire.*

ENtre les chefs des troupes Proteſtantes qui perdirent la bataille à Montcontour, l'an 1569. es charges de retraite, la principale gloire eſt attribuee aux Reiſtres, & au ſieur S. Cire Pui-greffier. Ce courageux vieillard, ayant rallié trois Cornettes au champ de Mairé, & reconu que par une charge il pouvoit ſauver la vie à mil hommes, ſon Miniſtre, qui lui avoit aidé à prendre ceſte reſolution, l'avertit de faire un mot de harangue à gens de bien: le bon homme dit, *freres & compagnons, voici comment il faut faire:* Là deſſus couvert à la vieille Françoiſe d'armes argentees, juſques aux greves & ſollerets, le viſage deſcouvert, & la barbe blanche comme

neige, aagé de quatre vingts & cinq ans, il donne vingt pas devant sa troupe, mena battant tous les Mareschaux du camp Catholic, & sauva plusieurs vies par sa mort. *Hist. universelle d'Aubigné liv.5.ch.17. à la fin.*

VIEILLARDS courageux.

1. LA bataille de Iarnac, fut donnee au mois de Mars 1569. exactement d'escrite par nos historiens. En icelle le cheval du Prince de Condé ayant esté tué sous lui, ayant peu avant la charge eu une jambe rompue, fut contraint se rendre. Ce fut à la cheute de ce Prince que se fit un combat, le plus aspre & plus opiniastré qu'on croid avoir esté aux guerres civiles. Entre autres fut remarqué un vieillard nommé la Vergne, qui combatit lors au milieu de vingt cinq neveux siens, & se perdit avec quinze tous en un monceau : les autres dix presques tous prisonniers. Mais en fin tout ce que peurent deux cens cinquante gentilshommes, arrestez de deux mille en teste, envelopez de deux mil cinq cens Reistres à main droite, & de huict cens lances à la gauche, fut de mourir les deux tiers sur la place.

2. En la bataille de Moncontour donnee au commencement d'Octobre, en la mesme annee furent tuez sur le champ ou environ deux cens fantassins & plus de quatre cens cavaliers Catholiques Romains. Les Protestans y perdirent deux mil cinq cens fantassins François, deux cens cinquante cavaliers, & pres de quatre mille Lanskenets. Encore que l'estonnement parust rude du costé des Protestans, si ne fut-il point tel, que ralliez en grosses troupes ils ne fissent souvent des charges à ceux qui les pressoyent, bien qu'ils eussent aux espaules les Mareschaux de camp Catholique qui n'avoyent point combatu, & des charges de retraite : la principale gloire en est deuë aux Reistres, pourveu qu'ils permettent à sainct Cyre Pui-greffier d'en avoir sa part. Ce bon vieillard ayant r'allié trois Cornettes au bois de Mairé, & reconu que par une charge il pouvoit sauver la vie à mille hom-

hommes,son Ministre, qui lui avoit aidé à prendre ceste resolution, l'avertit de faire un mot de harangue à ceux qui l'environnoyent, il leur dit, *freres & compagnons, voici comment il faut faire.* La dessus couvert à la vieille Françoise d'armes argentees jusques aux greves & sollerets, le visage descouvert, & la barbe blanche comme neige, aagé de quatre vingts & cinq ans, il donne vingt pas devant sa troupe, mena battant tous les Mareschaux du camp Catholic, & sauva plusieurs vies par sa mort.

3. Apres ceste bataille,le Roi ayant tasté avec quelle dureté il pourroit guerroyer les Ref. affectionna le traité de la Paix, jusques à envoyer le Mareschal de Cossé à la Rochelle vers la Roine de Navarre. Elle respondit,puis que la paix ne se faisoit que par les armes, que tous les deux estoyent en mesmes mains. Partant elle renvoya l'afaire aux Princes. En Sainctonge Taillebourg & Blaye sommez de se rendre refuserent tout à plat.Xaintes se rendit. Coignac petite ville foible,ayant pour chef *le sieur de Tors*, ne fit pas de mesmes. Vn heraud du Roi l'estant venu trouver, lui presenta une lettre de sa Majesté. Ce sage & brave vieillard la baisa,puis la lui rend,avec protestation qu'il ne sçavoit lire ni escrire: & que ses compagnons avoyent du cœur & des mains,mais point d'oreilles. Ceux qui n'en voulurent rien croire,asçavoir les Regimens Cath. de la Valette & de la Vauguyon, puis les troupes qui y acoururent d'Angoulesme amorcez par une fausse escalade, & les compagnies du Roi,recongnees de devant Cognac firent que le Conseil enclina facilement à la retraite.

4. L'an 1574. les Bearnois se resolurent à faire teste aux Catholiques. Il y avoit au pays un vieil Seigneur, nommé Auros, qui ayant passé quatre vingts ans estoit devenu aveugle. On lui vint annoncer comment le Comte de Grandmont venoit avec commission de leur Roi,pour à main armee changer la condition de Bearn, que mesmes il devoit arriver le lendemain à Yeman sa maison,où l'on faisoit de grands aprests, pour deux cens cinquante gentilshommes qu'il y amenoit; en ce nombre compris tous les Seigneurs Catholiques du pays. Le peuple de Pau se mit en pleurs & prieres publiques auf-

quelles cest aveugle se fit porter. Au retour de là il fit appeller son fils, le Baron d'Auros, & lui tint ce langage, *Mon fils, qui t'a donné l'estre & la vie?* Le Baron respond, *C'est Dieu,* Monsieur, *par vostre moyen.* Le vieillard suit, *Or ton Dieu, & ton pere, te redemandent la vie qu'ils t'ont donnee: Le premier peut la conserver parmi toutes sortes de dangers contre toute aparence, & qui recevant la vie presente pour son service en a une meilleure en main, qui seule merite le nom de vie, toute preste, avec la couronne de gloire eternelle, pour te donner. Ton pere est ici, qui (si tu meurs) te suivra de pres; & apres avoir tesmoigné en terre ta vertu & ton obeissance, tesmoignera pour toi au ciel & au iugement de Dieu. Va, & n'ouvre point les yeux à voir combien te suivent: car ils seront bons: n'aye point d'yeux encores, pour conter les ennemis, mais seulement pour les fraper de mon espee, que Dieu benira en tes mains.*

5. Le Baron reçoit ceste espee, une acolade, & un baiser de son pere, ne respond que d'une reverence: & va mettre ensemble ceux qui eurent le courage de le suivre, qui estoyent en tout trente huict, avec lesquels il va mettre pied à terre dedans la cour de Yemau, où tant de gens arrivoyent pour marcher le lendemain avec le Comte, que nul ne print alarme. Le Baron & ses trente huict entrez parmi la multitude au chasteau commencent à jouër des mains, tuent, font sauter les fenestres aux plus diligens, prenent Grandmont, font mourir tout ce qu'ils peurent acoster, & reprenans leur chemin emmenerent de bons chevaux, dequoi faire deux bonnes compagnies, avec des paysans dessus. Le Baron meine à son pere Grandmont prisonnier, en presence duquel le courageux vieillard dit à son fils, *Il ne faloit pas amener ce Nicanor: Baron, tu as sauvé ton destructeur, & le corbeau qui te crevera les yeux.* Depuis Grandmont fut mis entre les mains de la Caze, envoyé en Bearn, pour commander.

6. Ie joindrai à nos vieillards courageux un certain de basse qualité, asçavoir le premier inventeur des potteries excellentes en France, nommé M. Bernard Palissi, l'un des seize de Paris (ennemi capital des Reformez & jadis ministre) sollicitoit qu'on menast au spectacle public de mort violente le vieux Bernard. Mais le Duc de Mayen-

Mayenne fit prolonger son procez, & l'aage de nonante ans qu'il avoit en fit l'office à la Bastille. Le Roi Henri III. lui ayant dit une fois en prison, Mon bon homme, Si vous ne vous acommodez pour le fait de la Religion, ie suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennem s. La response de Bernard fut, *Sire, i'estoy' bien tout prest de donner ma vie pour la gloire de Dieu:* Si c'eust esté avec quelque regret, certes il seroit esteint, ayant ouy prononcer à mon grand Roi, *Ie suis contraint.* C'est ce que vous, & ceux qui vous contraignent, ne pourrez jamais sur moi : pource que ie sçai mourir. *Histoire de France.*

VIE merveilleuse.

L'An 1616. fut r'imprimee à Sens, ville renommee entre celles de France, L'histoire memorable, dont ie presente le sommaire, recueilli (du mieux que i'ay peu) des quatre doctes lettres de Monsieur de Provencheres medecin du Roi, que ie suivrai fidelement, comme s'ensuit, sans m'astreindre aux mots, mais à la substance d'iceux.

Extrait de la premiere lettre. Vous m'escrivez d'un enfant de l'aage de dix ans, natif de Vau-profonde, distant de trois lieuës de Sens, lequel vit sans boire & sans manger, n'a beu ni mangé, ni rendu aucuns excremens depuis sept mois, ayant toutes autres fonctions libres: & ceci est ce que ie juge digne d'admiration, & fort estrange en un enfant, qui semble devoir sans cesse avoir le pain en la main, & le morceau en la bouche. Ie louë la curiosité & l'intention de l'Auteur de la lettre dont me faites part, en ce qu'il a voulu communiquer une chose si rare, & digne d'estre publiee, meritant la plume d'un philosophe & medecin. Quant au fait, il est bien veritable & sans imposition, au rapport de ceux du lieu que i'ai ouys, & de plusieurs du voisinage dignes de foi, qui me l'ont confirmé. Ioint que la dissimulation ne peut tomber en un enfant pour le rendre douteux. *M. de Provencheres*

(*apres un docte discours Philosophic & medecinal sur ce poinct*) *adiouste*, Par ces considerations nous admirons, & admirans recerchons comment l'Enfant, subject de ce discours, vivant sans boire & sans manger depuis sept mois puisse subsister sans ses fonctions naturelles, vitales & animales, toutes libres, fors celles qui doivent sans cesse convertir l'homme à l'aliment. Car les fonctions selon la destination des parties prennent leur force & vigueur de l'aliment, la substraction duquel apporte conservation & vie.

On demande, si c'est de necessité, que pour vivre suivant le cours ordinaire & loi inviolable de la nature, il faille que l'homme mange & boive de jour en iour ; & qu'il ne puisse sans mourir se passer de boire & manger quelque suite non de jours, mais aussi de semaines, de mois, & d'annees ? ℞. Qu'il ne puisse par quelques jours vivre sans aliments, & qu'il n'y ait des causes naturelles de cela, il n'en faut aucunement douter : & cela se void tous les jours en plusieurs, qui volontairement s'abstienent de manger, s'ils sont sains, & non volontairement, s'ils sont malades. Mais de passer tant en santé qu'en maladie plusieurs semaines, mois & annees sans nourriture; il ne peut naturellement : puis que c'est une loi naturelle, cõmune à tous hommes, qu'il faut manger & boire de jour en jour pour vivre. L'estre de l'homme ne peut permettre le contraire ; son entree au monde y repugne ; tout ce qui est considerable au corps humain le reduit à ceste necessité. La volonté en l'homme peut beaucoup : mais elle n'a le pouvoir de franchir & rompre les barrieres de la nature humaine. Quiconque seroit si osé d'attenter le contraire, appelleroit Dieu au combat, & s'opposeroit aux determinations du Ciel, & de ce Souverain Architecte, qui a donné aux choses par lui creées la proprieté de leur estre, & les à destinees par un ordre reiglé à ce qui est de leurs fonctions. Elles vivent, se mouvent & agissent comme il a voulu.

Apres un ample discours tiré de l'avis des sages medecins anciens, ausquels les modernes se conforment, le nostre conclud, Que vivre sans boire & sans manger, n'est de la nature de l'espece humaine : par ainsi nul des hom-

hommes n'a ce privilege de sa nature, & ne lui peut apartenir par les causes naturelles. Pour resolution, la raison & l'experience nous portent à croire, que si en l'espece humaine il s'en trouve un qui vive sans boire & sans manger, la cause n'est point naturelle, ains surnaturelle: & que vivre plusieurs semaines, mois & annees, la santé n'estant point interessee, ni les actions animales & vitales, ni les naturelles en la pluspart endommagees, faut qu'il y ait une suspension de la qualité consommante & de la chaleur : puis une maintenue de l'humidité naturelle en un estat sans dechet. Car si ceste suspension n'est point, la nature demeure en ses marches naturelles, & à faute d'aliment le corps perd sa force : sa substance s'evapore, la peau se couvre de rides, s'attache aux os, tous les membres se desseichent, & sont saisis d'un amaigrissement mortel. Nous acquiesçons donc à la suspension, & l'establissant nous sommes à l'abri de tout doute. Les Theologiens la tienent, & la soumettent à la toute puissance de Dieu. Elle se verifie par infinis exemples qui ne sont sujets à contrerolle. A lui seul apartient de rompre le cours de la nature : Il fait remonter les eaux contre leur source, separe du feu sa qualité bruslante, arreste le soleil au milieu de sa course, change les eaux en sang & en vin, rend la veuë aux aveugles, aux sourds l'ouye, aux muets la parole, aux morts la vie. Aussi peut-il suspendre l'effect de la chaleur naturelle, & faut que l'humidité radicale ne se consomme point en l'homme, tout autant de temps que sa bonté immense le voudra permettre, sans que besoin soit de vivres pour le conserver. Mais ceste voye est extraordinaire : ceste façon est retiree du cours commun des causes naturelles.

Extrait de la deuxiesme lettre. Ce jeune enfant mentionné ci-dessus, se nomme Iean, fils de Philippe Godeau laboureur demeurant à Vauprofonde village es confins de la ville de Sens, avoit passé sept mois entiers de sa vie, n'ayant encores atteint le dixiesme d'icelle; sans boire ni manger, sans rendre aucun excrement. Nous avons tenu cela pour grand' merveille. Mais ce qui nous le faisoit admirer d'avantage estoit l'integrité de ses actions, &

l'embon-point des parties de son corps, sans apparence d'amaigrissement. Environ ce temps il fut mené à Fontainebleau, pour le faire voir au Roi & à la Roine. Au retour, pource qu'il fut ramené en charrette, & rudoyé de hoquets, il se trouva foible, desista de marcher, salicta, demeurant tousiours sans manger ni boire, & sans dechet de premiere habitude. Au commencement de son dixiesme an, il se reconut plus ferme, commence de se lever & soustenir, chemina, mais courbé, comme il avient à ceux qui arrivent à une vieillesse caduque, par la foiblesse des esprits & declin de la chaleur naturelle. I'estois resolu de le voir sur le lieu, pource que i'en avois escrit sous l'asseurance que m'en donnerent personnes dignes de foi, qui tous estoyent tesmoins oculaires, ne s'estendant lors ma curiosité plus outre. Et pource qu'allant sur le lieu, ie ne pouvois lui donner plus de trois heures, & que ce temps me sembloit trop court pour le bien reconoistre, par l'entremise de mes amis, ie le fis venir en ma maison le vingt-uniesme jour de Mars. Pour aprivoiser ce villageois ie lui donne quelques bagatelles, & donnai ordre que mes domestiques ne lui parlassent point de boire ni de manger, ayant entendu qu'aux ouvertures qu'on lui en faisoit, il se picquoit fort. Cependant ie le considere curieusement, & me familiarise avec lui autant que ie puis, le rendant plus amiable & moins rustique.

Chascun desiroit le voir, & la foule l'importunoit. Or pource qu'il me sembloit avoir du contentement, quand on lui faisoit voir quelques jolivetez, ie le fis conduire en une maison assez proche de la miene, & quasi en front, où se faisoit monstre d'une fontaine artistement elabouree, garnie de pompes forcees, tuyaux, cuvettes, bassins, figures, rouës mouvantes, ressorts à plusieurs effects. La lui fut donnee vne place, de laquelle il pouvoit à son aise avoir la veuë entiere de ceste ingenieuse machine. Il s'y entretint fort long temps, jusques à ce que, la nuict venue, se ressentant de quelque lassitude il est ramené en ma maison, où il s'approche du feu, demeure assis quelque temps, & apres un peu de relasche demande le lict. Iusques là il n'avoit sillé les yeux ni en

che-

chemin,ni depuis sa venue. Il se couche, dort & repose doucement. On le veille, pour conoistre ce qu'il feroit en dormant. Il demeure quoi, jusques à ce que la nuict passee & le jour venu il se resveille de soi-mesme, demande à se lever & à prier Dieu. Sachant qu'il estoit esveillé,i'entre en la garderobbe en laquelle il estoit: ie le voi,ie le touche, ie parle à lui, ie le trouve assez gai & avoit contentemet du repos de la nuict. Ie lui fai apporter une chemise, desirant de le voir & observer nud : il ne la refuse point, despouille la siene franchement, endosse celle que ie lui fis donner. En sa nudité ie le touche par tout,ie pren garde à toutes les parties du corps, & n'y trouve que redire : toutes se trouvent bien formees,revestues de chair,& sans amaigrissement. Ie porte la main sur la poictrine, & sur la region du cœur : i'en sens le battement ferme & bien reiglé : ie touche les arteres,le pouls se trouve bon:ie l'avois ja manié plusieurs fois & reconu esgal en son esslevation & depression, dilatation & contraction.

La langue se trouve assez coulouree, le flair insipide, les dents sans crasse,la face recommandable en son tout, le front haut & large mediocrement,les iouës remplies, les yeux brillans mais noirs, & un peu enfoncez, le regard triste, le nez bien formé, ayant une eminence de beauté par les autres parties de la face, la bouche petite,les levres assez coulourees, encore que tout le visage fust blesme : le menton tenant du poinctu & du rond,la teste mediocrement couverte de cheveux. Certes Iean Godeau fut un subject admirable, & sa vie sans appetit de boire ni de manger merveilleuse, ayant desia sain & dru franchi plusieurs mois de son inappetence. Ceste consideration fit que ie creus ce premier examen devoir estre suivi d'une seconde reveuë. I'obtins donc de Philippe Godeau son pere, que Iean me seroit ramené es festes de Pasques,ce qu'il effectua,& lors Philippe fut separé de son fils,lequel coucha seul. La solitude ne lui apportoit crainte aucune : & ie n'eus pas moins de soin de le considerer que la premiere fois. Lors il me sembla plus ferme, peu courbe,& moins rude. Il estoit d'humeur enfantin, s'offroit à benir la table, & y estoit porté de son

propre mouvement: nous voyoit boire & manger, sans faire demonstration que cela lui despleust, respondit aux interrogats qu'on lui faisoit, formoit des demandes sur les objects qui se presentoyent à ses yeux, alloit & venoit de chambre en chambre, devisoit avec mes domestiques. Ie l'ai encore eu deux fois en ma maison, & autant de temps que la premiere & seconde fois. Ie le trouvai ceste troisiesme plus droit, plus ferme & plus fort qu'auparavant: mais il ne me sembla point que le corps eust prins aucun acroissement, ains estoit retenu en une mesme grandeur & grosseur.

Mais il estoit plus prompt à cheminer, & faisoit voir qu'en beaucoup de choses il estoit amelioré. La memoire ne lui manquoit point des noms de mes domestiques: car il se resouvenoit, & discernoit fort bien les anciens qu'il avoit veus d'avec les nouveaux. Il s'estoit rendu plus privé, & pourveu qu'on lui promist quelque chose il se laissoit mener où l'on vouloit. Ce qui me donna plus de plaisir fut le maniement d'un miroir. Il se voyoit dedans, & cerchoit derriere ce qu'il contemploit en la glace, & avec un petit baston qu'il y faisoit passer, s'essayoit de toucher la forme representee. Ie sçai bien que toutes les fois que je l'ai eu chez moi, il y a passé tout le le temps de son sejour sans manger viande ni boire liqueur quelconque, ni rendre aucun excrement, & que les paysans de son village & d'autres lieux prochains en peuvent dire autant. Apres un long discours sur ceste merveilleuse abstinence de Iean Godeau, M. De Provencheres sur la fin de sa seconde lettre adjouste ces mots, Nous pouvons dire que tout est en cest enfant outre le cours ordinaire de la nature humaine; & que c'est un effect qui apartient à une cause surnaturelle, comme j'en ai fait bonne preuve en mon premier discours.

Extrait de la troisiesme lettre. Iean Godeau, sur la fin de la seconde annee de son admirable abstinence de boire & de manger demeura quinze mois au lict, ou plustost sur une paillasse: au bout desquels, contre toute esperance, & apparence humaine, en un moment de temps, & tout à coup reprenant ses premieres forces, il quitta sa couche, parut marchant plus ferme que devant son alictement de

quinze

quinze mois en presence de tresgrand nôbre de personnes,qui toutes croyoyent q̃ ce jeune enfant acueilli de si longue foiblesse, & contraint de garder le lict aprochoit de sa fin. I'en faisois mesme jugement, & disoi' que telle langueur lui estoit survenue du dechet des esprits & de la chaleur naturelle. Prevenu de ceste consideration j'avoi promesse de Philippe Godeau qu'avenant la mort de Iean son fils, il m'en avertiroit : pource que je desirois observer sa fin, faire une exacte recerche de tout ce qui se trouveroit de plus remarquable en ceste petite creature apres son deces, & rapporter fidelement tout ce que j'aurois reconu en un sujet si memorable. I'ai esté relevé de ceste peine jusques à present, puis qu'il vit encore, & semble conservé au monde pour estre, & faire demonstration de la toutepuissance de Dieu, lequel franchit quand il lui plait les bornes & passees de la nature. L'enfant estant au bout du cinquiesme mois de la neufieme annee de sa vie avoit trempé sept mois entiers suivans en abstinence de manger, de boire, & vuidange d'excrements: ayans tous aliments en telle horreur, qu'à la seule parole de *manger* il se mettoit en cholere, & divertissoit sa veue de dessus ceux qui lui en parloyent. Il a esté veu en ce merveilleux estat par le Roi & la Roine, le Connestable, le Duc de Vendosme, & autres illustres personnes, item par divers hommes doctes, medecins, iurisconsultes, &c. la plus part desquels ont admiré ceste merveille, de laquelle Monsieur de Provencheres philosophe doctement, & rameine tousiours son lecteur à la cause surnaturelle, se manifestant en ce jeune fils. En un mot, ceste abstinence de plusieurs sepmaines, mois & annees, est miraculeuse.

Extrait de la quatriesme lettre, Au commencement de l'histoire de Iean Godeau, ie fus blasmé de quelques amis d'avoir esté si peu curieux, & tant credule, que de m'estre contenté d'un oui dire. Pour lever ce reproche, ie prins le soin de le faire venir chez moi & estre son hoste quatre fois en moins de demi an,& de loin à loin,à la

micaresme, aux festes de Pasques, à la Pentecoste, & au commencement de Septembre. Le devoir me porta de manifester ce que i'avois curieusement observé. Ce fut le suiet d'un second discours. Vingt mois apres Monsieur de Vendosme vint à Sens, & en son sejour estonné de ce sujet, & desireux de le voir, voulut le voir : ce qui fut fait. Il le considera, lui parla, entendit ses responses, le fit marcher : & lors nouvelles observations tirerent de moi un troisiesme discours. I'y ai teu une chose qui meritoit d'estre dite, que l'enfant es premieres annees de son abstinéce ne se mouchoit, ni ne crachoit; mais qu'en l'annee courāte lors & depuis, la bouche lui fournissoit par fois quelques crachats clairs, & le nez quelques roupies. Reste maintenant à vous dire la fin. Il mourut le 16. iour d'Avril 1616. & iusques à ce iour, au grand estonnement de tous, il se maintint en la fermeté de ses fonctions, vigueur de ses forces, & quadratures des parties, sans estre decheuës de leur enbonpoint. Avant que d'entrer au narré de sa mort, ie vous en marquerai les aproches.

Sur la fin de l'an 1615. la petite verole courant en nostre contree envahit aussi le village de la Vauprofonde, se ietta en la maison de Philippe Godeau au mois de Novembre, & atteignit Iean comme aussi le frere & les sœurs d'icelui. Iean fut frappé aux bras, iambes & cuisses de force grains, son tronc fut moins chargé, le visage marquetté de quatre ou cinq boutons seulement. Le ressentiment qu'il en eut lui fut si peu penible & importun, qu'il n'en garda point le lict. Car bien qu'on reconust en lui quelque secousse de fievre, elle fut legere & fort supportable ; si que les boutons de la petite verole disparurent en peu de iours, sans laisser aucune trace, ni cavité au cuir. Ie ne peux aller vers lui à cause de la rigueur du temps, & du danger des chemins couverts de soldats qui ne cerchoyent que butin, Si tost que le temps fut plus doux & le chemin rasseuré Philippe & Iean vindrent à moi, le vingtdeuxiesme de Mars, & partirent de mon logis cinq jours apres. Durant ce sejour à Sens, le fils fut veu de chascun, se proumena par la ville, alla es Eglises, en plusieurs maisons particulieres, es pla-

es places publques, parmi les marchez, & de tous costez alaigrement. Il me sembla plus dru & plus gai que jamais. Retourné avec son pere, il se sent du travail pris, descouvre sa lassitude, se plaint de la chaleur du Soleil, & ne peut dissimuler la peine qu'il en ressentoit.

La face lui rougissant par dessus le naturel, le pere creut, que c'estoit la rougeolle : mais cette rougeur ne fut que passagere, & ne lui en resta trace aucune. Tant y a que deslors il fut jugé malade, quitta ses exercices ordinaires, & desista d'aller à la chasse, qui estoit tout son deduit, tendant aux oiseaux & autres petis animaux qu'il prenoit aux lacets & & collets. Sa langueur continuant, & l'inquietude l'agitant, il va se souvenir, comme il avoit la memoire assez bonne que Monsieur Iean Chirurgien à Sens, homme fort curieux, & de merite en sa profession, lui avoit promis une Carabine, pour servir à sa chasse, pria son pere de venir à Sens, pour la tirer de lui. Le pere vient, me communique le sujet de sa venue, va chez Montsainct pour le semondre de sa promesse, le trouve absent, ne veut s'arrester d'avantage, & le resouvenir de son fils lui fait presser son retour à Vau-profonde. Pendant son retour Iean Godeau son fils empire, se trouve saisi d'une douleur aux deux costez, plus haut que les cornes du diaphragme, sa respiration est empeschee, la fievre s'allume, l'inflammation des poulmons & de la plevre l'afflige. Ces affections assez remarquables l'inciterent d'empoigner une chopine à eau, mais en lieu d'en avaler peu ni prou, il se contenta d'y baigner ses mains, pour en tirer quelque fraischeur. Le Pere arrivé Iean lui demanda nouvelles de sa Carabine, & lui voyant les mains vuides fit mine d'en estre fasché : puis lui dit, Ie me sens mourir, & ne veux plus songer à la Carabine. Il jugeoit sainement du definiment de ses forces, & de l'acroissement de son funeste mal, si que declinant à veue d'œil, le pere le fait preparer à la mort. Bien tost apres, il perdit durant deux fois vingt

quatre heures la parole & l'ouye, & passant de ceste vie à une meilleure rendit son ame à Dieu le Samedi 16. iour d'Avril, dedans sa quatorsiesme annee.

Il eut la prevoyance du poinct de son deces, ayant declairé à son pere, qu'en l'adieu de son ame il leveroit la main, & qu'il prinst garde. Ainsi fut-il fait environ la minuict venans au Dimanche, & aussi tost exspira. Cest enfant fut tousiours fort debonnaire, n'eut en sa vie une mauvaise parole, & souvent admonnestoit son frere de n'estre point larron, de bien prier Dieu, & d'estre obeissant à pere & à mere. Tost apres, M. De Provencheres averti du trespas de Iean Godeau, procura sagement que le corps du trespassé fust ouvert avant qu'estre enterré, Pour cest effect trois Chirurgiens de Sens, trois de Villeneufve le Roi, un de Pont: tous maistres iurez & deux ieunes hommes tres-experts en ceste science s'acheminerent en extreme diligence à Vauprofonde, où ils firent une exquise & exacte anatomie du corps de ce merveilleux enfant, beau au possible dehors & dedans, comme le rapport de Mont sainct & des autres maistres ses compagnons, & representé doctement par M. De Provencheres en fait foi. Ie ne represente non plus la ferme responce dudit Sieur à un Anonyme, lequel cuide que la cause de l'inappetence de manger, boire, & se descharger d'excremens par l'espace de cinq ans ou environ estoit naturelle.

VIE passee paisiblement & sans douleur corporelle.

LA Verité dit que l'homme né de femme ne vit gueres, & durant sa briefve course est acablé de miseres, puis s'esvanouit comme un songe. On ne rencontre personne qui n'ait receu quelque bastonnade, sur tout quand il se sera veu soixante ou septante ans sur la teste. Neantmoins le Tout-puissant excepte quelques uns de ceste reigle, & les maintient vigoureux longue espace d'annees iusques à la mort. Sans m'arrester aux histoires ancien-

anciennes, qui en fournissent beaucoup d'exẽples, i'en proposerai ici deux. Demetrius Cabace Rhal chevalier, enterré à Rome, vescut nonante & un an acomplis, sans avoir iamais senti maladie ni indisposition quelconque en son corps. Matthieu de Afflicto gentilhomme Neapolitain, vescut quatre vingts ans entiers, sans avoir iamais senti douleur ni incommodité quelconque, & aussi vigoureux d'esprit & de corps en la derniere annee de sa vie qu'es precedentes. Il fut conseiller d'estat de cinq Rois successivement, lesquels se cõtenterent fort de son fidele service, ayant esté tresdocte Iurisconsulte, tesmoins ses Commentaires tresamples des fiefs, & sur les ordonnances du royaume, outre grãd nombre de beaux conseils trouvez apres son trespas. Son sepulchre se void encores auiourd'hui à Naples. I'ai tiré ces deux exemples du recueil qu'a fait *Nathan Chytræus* des inscriptions & epitaphes modernes qui se voyent en divers endroits de l'Europe.

VILLE ruinee, apres cruel traitement fait à ses habitans: vengee puis apres de Dieu & des hommes en diverses sortes.

MArvejols, principale ville de Givaudan en Lãguedoc, apartient nuement au Roi. La pluspart des habitans d'icelle, pour s'estre des long-temps soustraits de l'obeissance du Pape, quant au spirituel, accueillirent beaucoup de malvueillance, sur tout du costé des Ecclesiastiques es environs. Or en l'an 1586. elle se vid reduite aux piteux termes que nous allons descrire. Le Roi Hẽri troisiesme, continuellement importuné par les dioceses voisins, permit à l'Amiral & Duc de Ioyeuse, de s'acheminer celle part avec une armee de vingt mille combatans, & dixhuit pieces de batterie. Le Duc ayant pris & ruiné Malzieu, petite ville d'Auvergne, où il fit pendre & estrangler les principaux, se rẽdit avec son armee devant Marvejols (autrement nommee Marienges, le 13.

jour d'Aoust. Il y eut aspre conflict aux aproches, & les habitãs firent grands efforts. Les trois jours apres furent employez aux retranchemens. Vn coup de canon tiré du camp le Lundi, tost apres parut la trompette du Duc, sommant les assiegez de se rendre. Ils ne rendirent aucune response, moins encore le lendemain, que ce trompette fit trois chamades. Alors la batterie commença en trois endroits, dont les esclats blesserent quelques assiegez: qui tant d'une que d'autre religion se defendirent courageusemẽt, plustost que de se rẽdre. Mais leur chef entra le vingtuniesme jour du mesme mois en capitulation fort miserable, portant que les assiegez sortiroyent vies sauves, & tout le bagage qu'ils pourroyent charger sur eux, suivis de femmes & enfans; la ville abandonnee en pillage à l'armee du Duc.

Ces pauvres gens, au nombre de six à sept mille ames, sortis sur les deux heures apres midi du vingtdeuxiesme jour, trouverent une partie de ceste armee ennemie, laquelle apres force injures vint aux outrages de fait, aux extorsions & saccagemens, sans respecter les trois gentilshõmes qui avoyẽt charge du Duc de Ioyeuse de mener ce pauvre peuple en lieu de seureté. Le premier effort fut contre les femmes enceintes & les malades chargez sur des chevaux. On les desmonta, desvaliza, & mit en chemise. Il y en eut de tuez. Au deuxiesme effort le pillage & le meurtre s'eschaufa. Comme le peuple pensoit gagner chemin, il sentit le massacre se renforcer, tellement que la riviere qu'il pretendoit passer se vid teinte du sang des occis. Surce, les trois gentilshommes s'estans retirez par le commandement d'un autre qui les appelloit, la bride fut laschee à tous les soldats de l'armee du Duc, pour exterminer ceste pauvre troupe, confuse & effrayee de la presence de tant d'affreuses morts. Alors furent entendus des cris les plus espouvantables qu'il est possible de penser. On tuoit les maris entre les bras de leurs femmes, les peres au milieu de leurs fils & filles. Les femmes estoyent trainees avec leurs filles ça & là, les enfans arrachez du sein de leurs meres & jettez en l'eau, les meres violees. Vne femme enceinte ayant esté blessee au ventre, l'enfant qu'elle portoit sortit par la

playe.

playe. Plusieurs allaictans & nouveau nez furent estranglez dedans leurs berceaux. Comme un pere se sauvoit avec son petit fils porté sur ses espaules, certain bourreau coupa d'un coup de coustelas les testes du pere & de l'enfant. Quelque soldat empoignant un petit garçonnet, le tint suspendu par un des pieds en l'air, & le fit desmembrer en deux pieces d'un coup de coustelas par un sien complice, en presence de plusieurs autres de la bande, qui ne firent qu'en hocher les testes. Ces meurtries descouvrirent qu'en quelques berceaux l'on avoit caché de l'argent: dont ils prindrent occasion horriblement furieuse, de jetter en la riviere autant d'enfans qu'ils attrapoyent, pour fouiller tous à loisir ces berceaux.

Quand les eschappez de ceste violence detestable tomboyent es mains d'autres soldats, qui les attendoyent aux passages, ils estoyent cruellement esgorgez, pour n'avoir dequoi contenter les pillards. La sœur de Pierre Clavel fondeur, voulant s'opposer à ceux qui se ruoyent sur son frere, receut en ceste charitable defense vingt-deux coups d'espee, sans toutesfois mourir sur la place. Elle rendit ailleurs l'ame à Dieu, & son frere s'estant sauvé de la presse avec plusieurs autres en la ville de Mande, y fut tué bien tost apres. Comme l'on continuoit le massacre du peuple qui avoit passé la riviere, ceux qui estoyent demeurez en l'autre part receurent mesme traitement. On les pressa si fort en un destroit que plus de deux cens enfans y furent estouffez & foulez aux pieds des fuyans & des poursuivans. Au passage du pont ceux qui n'avoyent argent à pleines mains estoyent poignardez & jettez en l'eau. Il en restoit grand nombre es prairies, où beaucoup d'hommes furent taillez en pieces, plusieurs femmes violees. Antoinette Boissonade jeune femme vefve fit telle resistance, que les ennemis lui couperent une mammelle, & jetterent la femme dedans un puits. Deux gentilshommes de l'armee, passans aupres, & ne pouvans supporter ce spectacle, contraignirent ceux qui l'y avoyent jettee de l'en tirer hors. Mais les gentilshommes retirez, ils coururent apres Antoinette, l'attacherent à un arbre, la tuerent, & jetterent le corps dedans la riviere. Les eschappez ayans

passé le pont, prindrent le chemin de Languedoc, les uns nuds, les autres mi-vestus, qui n'ayant qu'un bras, qui mutilé du nez: ceux-ci impotens, ceux-la blessez en divers endroits. Trois autres gentilshommes de l'armee entreprindrent la conduite de ceste troupe, à laquelle ils firent espaule plus de trois lieuës loin : ayant chascun d'eux passé la riviere plus de cent fois à gué, montant sur leurs chevaux les pauvres femmes, enfans, ou blessez. S'estans rendus au Causse de Sauveterre, le sieur de sainct Flour, l'un des trois gentilhõmes, mit es mains de la fille du sieur Chaldecombe dixhuit escus pour le souper de ceste troupe desolee. Quoi fait lui & les deux autres gentilshommes tournerent bride vers Marvejols, pleurans à chaudes larmes à si pitoyable spectacle. En ceste troupe estoit N. Moynier ministre de l'Eglise de Marvejols, lequel a vescu long-temps depuis à Nismes Vn marchant chaussetier ayant esté pris pour ce ministre, fut terrassé despecé d'une infinité de coups, & n'y avoit aucun, petit ou grand, qui faignist de fraper sur le mort.

Apres que les trois gentilshommes s'en furent allez, la troupe qui pensoit estre hors des coups s'en trouva plus envelopee que devant. Car les paysans, qui avoyent fermé les passages, commencerent à violer & mettre en chemise toutes les personnes qu'ils peurent attraper. La fureur acreut tellement, que les peres & meres furent contrains abandonner leurs enfans pour se sauver. Les pauvres petis y furent les uns mangez des loups, les autres s'esgarerent & perdirent, la faim en estrangla plusieurs, & la frayeur tua les autres. Dedans un grand champ ensemencé d'avoine furent comptez trente sept hommes massacrez par les paysans. M. Iean Pelissier notaire royal, & grefier de la terre de Peyre, s'estant sauvé en chemise se rendit à des moissonneurs, lesquels l'assommerent à coups de leviers: puis lui fendirent le ventre de leurs faucilles, & y fouillerent, imaginans qu'il avoit mangé de l'or.

Tandis que ce carnage continuoit une heure & demie durant en divers endroits, le Duc de Ioyeuse averti que sa promesse estoit aneantie, & qu'on tuoit tout, monte à che-

à cheval suivi de quelques gentilshommes, court par le camp, tue quelques meurtriers, notamment un soldat de ses gardes nommé Cœur de fer : fit retirer nombre de blessez dedans sa tente, lesquels y furent pensez par son commandement. Vn entre autres n'est à oublier, lequel toute la nuict disputa contre l'aumosnier dudit Seigneur sur plusieurs poincts de la Religion. Or parce que le gravier estoit couvert de corps charpentez, les uns morts, les autres respirans: il les fit couvrir de terre par les pionniers, lesquels acheverent d'assommer ceux qui sanglotoyent encor. Antoine Asloac & Iean Ialquet marchant furent tuez, & ledit Ialquet exterminé cruellement d'une faulx qu'ils appellent taille-prat. Vne damoiselle ayant perdu certain sien petit fils, nommé Philippe, se trouva le lendemain dedans le pré parmi les morts, pleurant à chaudes larmes, & avoit passé la nuict en telle destresse que chascun peut penser. Iean Boissonade, praticien, depuis procureur en la cour des Aides à Montpeslier, estant eschappé de la riviere où il avoit esté jetté, fut griefvement blessé de sept coups d'espee, laissé pour mort, & despouillé. Celui qui le devestoit lui trouva quelques testons, qui lui servirent comme de rançon, tellement que ce voleur pour telle proye laissa la vie à ce bon personnage. Vn nommé Pierre Meynade fut aussi cruellement blessé & depouillé. Henri Labro hoste fut terrassé de coups, despouillé nud, ayant pour toute couverture un devanteau de femme, pour couvrir ce que la honte cache. Le sieur Guillaume Badoc marchant, & deuxiesme consul, griefvement blessé, jetté en l'eau, puis retiré, fut porté à Montjozieu, où il mourut au bout de huit jours. Antoine Iansioud bourgeois, traité cruellement & despouillé, se retira dedans la ville de Milhau, & tost apres y rendit l'ame à Dieu. Le sieur Rodes, premier consul, conduisant deux siens petis enfans, fut despouillé, & eut fort afaire à se sauver avec eux. M. Gisguet docteur en loix & advocat, blessé rudement au sortir de la ville, & despouillé, s'enfuit à Milhau, & y deceda tost apres.

Vne jeune fille aagee de dixhuit ans, poursuivie par deux Lansquenets assez long tẽps, vid bien que leur de-

liberation estoit de l'avoir. Sur ce, preferant l'honneur de sa virginité à sa vie, se precipita d'un rocher en bas, & exspira soudain. Ce fait genereux rapporté au Duc de Ioyeuse, il en tesmoigna beaucoup de regret: & en l'honneur de la pudique cõstance de ceste fille, voulut assister à l'enterremẽt du corps, avec plusieurs de son armee. La Roche gouverneur de Marvejols, ayant prouveu à son particulier aux despens de tant de personnes innocentes, ne bougea de la ville durant le massacre. Mais apres avoir rendu aux commis du Duc les trois enseignes, print un chemin escarté, conduit par deux ou trois gentilshommes de l'armee. Trois iours apres, ses hardes & chevaux lui furẽt rendus au lieu de sa retraite & demeure, nommé S. Iean de Gardonanque. Le Duc de Ioyeuse fit relascher tous les prisonniers qu'il trouva, & les fit mener en sa tente, où ils furent nourris & pansez de leurs playes: mais avec beaucoup d'indignitez. Pierre Sauvage, jeune homme, griefvement blessé, fut emporté de la tente du Duc en autre endroit, & proche de la mort: sollicité par quelques moines de se recatholizer, comme ils parlent, il leur resista de telle sorte, qu'ils furent contrains de le laisser entre les mains de madamoiselle de la Roche gouvernante de Marvejols, laquelle à travers la dispute exhortoit ce jeune homme à perseverance. Apres son trespas, le corps fut enterré en un pré fort eslongné de la ville. Louys Faibesses, blessé, despouillé, & conduit par quelques soldats qui lui promettoyent de l'aide, fut par eux precipité d'un lieu haut en bas dedans la riviere, sur le chemin de Marvejols à Chirac; & estouffé en l'eau. Iean Fournier, dit Picolle, fait prisonnier, fut tué sur le grand chemin par ceux qui faignoyent le conduire ailleurs seurement. Antoine Goyer cordouannier receut un coup de pierre & treize coups d'espee au sortir de la ville, & mis en chemise se sauva en un chasteau. Vn autre du mesme estat nommé Pierre de la Vigne s'estant sauvé ailleurs fut saisi prisonnier, & jetté du haut d'une maison sur le pavé, où il mourut incontinent.

On n'exerça pas moins de cruautez dedans la ville que l'on avoit fait dehors. Car les regimens de Laverdin & de

& de sainct Vidal entrans pour piller Marvejols, tuerent tous les hommes femmes & enfans qu'ils trouverent de reste. Le nombre en fut petit. Ils s'estoyent cachez es maisons des Catholiques-Romains, cuidans que ce fussent lieux d'asseurance. Mais plusieurs malades y furent massacrez. On n'oyoit que bris de portes, bruit de pillards, cris effroyables des pauvres personnes que l'on saccageoit, lamentations pitoyables de filles & femmes violees: brief toutes sortes d'exces horribles : tellement que ces demeurans, quoi que plusieurs fussent zelez Catholiques-Romains n'eurẽt gueres meilleur marché, que les autres qu'on avoit menez dehors à la boucherie. Entre autres M. Louys Prin, Chanoine, aagé de soixante cinq ans, fut miserablement assommé, apres avoir esté pendu par les pieds, & sa barbe bruslee d'une pale de fer tout-ardente. M. Peyret, aussi Chanoine, aagé de quatre vingts ans, trouvé malade en son lict, fut tiré d'icelui par quelques soldats, qui sans autre procedure le precipiterent par les fenestres sur le pavé de la rue, où il rendit l'ame. Estiene Prejet mareschal ferrant, qui n'avoit iamais esté autre que Catholique-Romain, fut à trois diverses reprises pendu par les pieds, afin d'en tirer rançon. Toutes les maisons des Catholiques-Romains furent pillees & bruslees, ne plus ne moins que celles des autres. Isabeau vefve d'un nommé Colin, femme ancienne, fut violee par trois pendards, sans respect quelconque d'aage, ni d'autre circonstance quelconque. Vne autre femme poursuivie par des vilains execrables, se precipita d'une haute fenestre en bas, sauvant son honneur par la perte de sa vie. Vn nommé Marc François Guery, qui durãt le siege avoit eu l'une des iambes coupee, fut à la sortie laissé dans la maison du sieur Claustre, d'où il fut tiré vif & porté au cemitiere de ceux de la religion, & couché sur un peu de paille. Deux ou trois iours durant il ne cessa de crier & prier les passans de lui donner un peu d'eau, ou de le tuer: mais la compassion qu'ils en eurent fut que quelques uns mirent le feu à la paille sur laquelle il gisoit, dont il brusla & mourut ainsi. Maudras, vieillard de septante ans, fut iusques à deux fois pendu par les pieds pour en tirer rançon : mesme

traitement fut fait à un serrurier. Antoine Rabier, tailleur d'habits, outre les rudes coups receus par la fureur des soldats, fut reduit à faim extreme, qui le contraignit d'aller vers le logis du sieur Barrau pour demander l'aumosne: mais estant pres de la porte il y defaillit & mourut. Le mesme avint à la femme d'Estiene Grasset aagee de septante ans, devant le logis du sieur de la Riviere. Pierre Sarazin jeune homme, malade durant le siege, & transsi en son cœur des indignitez qu'il prevoyoit si prochaines, mourut soudain devant la porte du Sobeyran. Pierre Monegue sorti de la ville pour se retirer à Peyre, fut suivi par trois meurtriers, qui sans respect qu'il estoit leur compatriotte, & durant quelques iours s'estoit accommodé à leurs façons de faire, le massacrerent sur le chemin.

Le Duc de Ioyeuse & le sieur de Laverdin avec leur suite entrez en la ville, on publia par tout que ceux qui auroyent des prisonniers eussent à les rendre sur peine de la vie. Ce fut une crie & rien autre chose. Chascun drapoit lors sur les morts & sur les vivans. Sans toucher aux blasphemes, outrages, gaudisseries & risees furieuses ordinaires en telles confusions, il avint à un grand Seigneur de dire, qu'en son voyage de Ierusalem il avoit apris par revelation, que la premiere ville de la religion qu'il attaqueroit seroit par lui prise: & que sa revelation estoit acomplie. Les gentilshommes voisins emmenerent des prisonniers en leurs maisons & chasteaux, qu'ils contraignirent de payer rançon, quoi qu'ils fussent reduits à toute extremité. L'armee demeura dedans Marvejols quatre ou cinq iours, pendant lesquels elle commit infinis meurtres, violemens & ravages. Le Lundi suivant, 25. du mois on departit les quartiers pour raser les murailles. Tandis on ne voyoit que mulets de Mande, de S. Flour & autres lieux, qui emportoyent les meubles des habitans. Deux iours apres le gros de l'armee s'achemina devant le chasteau de Peyre, tandis que les regimens de S. Vidal & d'autres continuoyent en leurs fureurs dedans Marvejols. Finalement le 8. iour de Septēbre, sainct Vidal fit mettre le feu aux quatre coings d'icelle, commençant à la maison du capitaine Laubin, de

forte

ſorte qu'à l'aide d'un vent violent & des ſoldats incendiaires Marvejols fut reduite en cendres, fors quarante ou cinquante maiſons rançonnees iuſques à trois fois par un chanoine nommé M. Iean Cocey. Pluſieurs malades & corps morts furent bruſlez dedãs leurs maiſons, entre autres une petite fille malade de feu monſieur Fabry. Quelques femmes malades ſe ſauverent de viſteſſe par la breſche de l'hoſpital dedãs les prez & iardins prochains, y languiſſant en grande miſere, n'ayãs pour nourriture que quelques pommes & raiſins. Ce peu qu'elles avoyent de bons habillemens leur fut enlevé par les pillards. Sainct Vidal ſortit toſt apres hors des cendres de Marvejols, auſſi fit le capitaine qu'il avoit laiſſé au chaſteau, lequel y cõmit certain ſurnõmé Coſteregord, qui fit tuer pluſieurs pauvres hommes, femmes & enfans : ne ceſſa que le reſte des baſtimés reſchappez du feu ne fuſſent par terre, & envoya ſes ſatellites maſſacrer quelques habitans cachez dedans les vignes, par les champs & villages d'alentour. Entre autres ſont nommez Iean Iouve, Philippe Nogaret, Iean de Rouvanche, Iean Bourrelet, & Pierre Miole. Pluſieurs reſchappez de l'eſpee & du feu moururent es priſons, ou furent emportez de la famine & de la peſte.

Ne faut oublier la femme de Pierre Bony fille du capitaine Vachery, trouvee morte, & une petite fille ſiene qui lui ſuccçoit la mammelle. La femme d'Antoine Cõbes trouvee en un autre endroit en meſme eſtat que la precedente. Vne bonne femme fort ancienne nommee Done Mourrelaine mourut de faim en un ſien jardin, où le corps demeura plus de trois mois ſans ſepulture. Le ſieur de la Roche, Iean Vigan, Pierre Boiſſonade, & M. Antoine Rouviere, retirez en un lieu nommé Baladoy, y furent maſſacrez: pluſieurs autres y moururent de peſte, ou de faim. Le capitaine Vachery refugié à Chirac, ſous ſaufconduit, fut une nuict tué dedans la couche aupres de ſon pere. Gabriel Bonjou fut tué dedans ſon lict en preſence de ſon fils. M. Iean du Prat retiré à Chavac, au bout de quelques iours fut mené hors la ville & conduit pres d'un freſne, comme auſſi furent Iean Chaluet, Raimond Itier, Iean Baille de Chirac, & autres au nom-

bre de huict où ils furent tuez. Quelques habitans de Marvejols, pensans se retirer en leurs metairies, y furent acueillis de toutes sortes d'outrages tant de paroles que de fait. Aucuns mesmes y furent mis à mort par leurs ingrats & detestables serviteurs. Plusieurs s'estans sauvez es villes de Florac, Anduze, Nismes, Montpeslier, y furent charitablement recueillis & soulagez. Il y en eut qui sans considerer la grace que Dieu leur avoit faite, s'en retournerent à Marvejols & es environs où ils se revolterent, puis moururent de peste, de famine, & d'autres miseres extraordinaires.

Le chasteau de Peyre assiegé, batu, abandonné de la pluspart des soldats, le sieur du lieu le rendit à conditiõ que lui & les siens auroyent les vies sauves. Mais on ne lui tint pas promesse : car au sortir il fut contre la foy donnee envoyé à l'Evesque de Mande son ennemi capital, lequel lui fit trancher la teste. Il mourut constamment, & se plaignit de la desloyauté d'un grand seigneur; auquel il ne se fust rendu, sans promesse de la vie. Son chasteau fut razé. Adjoustons quelques histoires concernantes Marvejols. Vn jeune homme surnommé le Frayrou, prisonnier de cinq ou six renegats, fut cõtraint par eux de creuser une fosse: laquelle faite ils le chargerent de quelques coups d'espee, le ietterent en la fosse, & l'y enterrerent tout vif. M. Pierre Boissonnade prevost, detenu prisonnier en un chasteau pres la ville ruinee, n'ayant dequoi payer sa rançon fut ietté dedans la riviere avec une pierre au col, & ainsi noyé. Vn ieune homme de Marvejols, surnommé le Seigneuret, s'accompagna d'un renegat nommé Iean Causse, pour aller à Chirac à une heure de chemin pres de là. Comme ils en aprochoyent, Chausse tua le ieune homme, & couvrit le corps d'un monceau de pierres. Tous ceux de la Religion à Chirac & es environs de Marvejols furent saccagez, leurs maisons bruslees. Entre autres qui firent abjuration est memorable l'accident de Iaques Hugonet bourgeois de Chirac, lequel au retour abatu de famine & de regret mourut dedans une prairie entre Mejantel & Chabrits. Son corps fut devoré des loups, & la teste fut roulee par les prez plus de trois mois durant.

Parmi

Parmi tant de miseres, est encore à remarquer comme une petite fille d'un des bourgeois nommé M. Iordan, portee dedans un berceau par sa nourrice fut iettee dans la riviere par les soldats tout pres du pont: mais retiree de l'eau par sa nourrisse fut emportee d'icelle & miraculeusement sauvee. Depuis elle fut presentee à une honorable dame, qui entendant ceste magnifique delivrance, nomma Moyse ceste fille ainsi retiree des eaux. La boucherie de Marvejols fut si grande, que de 5000. personnes de la Religion denombrees quatre ou cinq iours avant le siegẽ, n'y en rentrerent depuis que quarãte ou cinquante: le reste ayant esté emporté de guerre, peste & famine. Par tout on ne voyoit que ruisseaux & rivieres rouges du sang innocent, & les prairies & cãpagnes ionchees de corps morts. Ie vai mesler une histoire memorable parmi les precedentes. Du costé de la terre de Peyre un paysan fuyant devant ces enragez, quitta son logis, sa femme, ses enfans, pour se ietter dedans un bois, où ayant seiourné envirõ vingtquatre heures, pressé de faim, & d'envie de sçavoir qu'estoit devenue sa povre famille, revient en sa maison, où il trouve onze Lansquenets, qui avoyent violé sa femme, gaspillé ce qu'il avoit, & apres grand' chere s'estoyent ensevelis en leur vin. Poussé d'un iuste desir de vẽgeance, empoigne courageusement l'espee de l'un d'iceux, en transperce & tue roide-morts iusques à cinq. Les autres à demi esveillez du bruit, & effrayez de voir tant de pourceaux estendus sur le planché, veulent prendre la fuite: mais en vain: car le mesme paysan les tua tous en un moment; sa main estant adressee & fortifiee d'une vertu du tout particuliere & extraordinaire.

Mais les grãds coups se donnerent sur le camp du Duc de Ioyeuse, où la peste ravagea de telle violence, que la campagne estoit toute couverte de morts, & faisoit-on estat qu'il en estoit demeuré entour Marvejols & dans la terre de Peyre, jusques au nombre de quatre ou cinq mille. Les loups coustumiers au pays de Givaudan, qui est montagneux & bocageux, s'acharnerent tellement sur les corps morts, que les vivans ne pouvoyent s'en defendre, & tient-on pour chose asseuree q̃ dãs la terre de

Peyre & autres voisines, furent estranglees & mangees plus de personnes vivantes par lesloups, que tuees par les soldats. En fin, lesloups à deux pieds chassez par ceux à quatre, sortirent du pays pour aller en Lauraguais, & l'hiver aprochant s'escarterent iusques à l'esté de l'annee suivante 1587. que le Duc de Ioyeuse redressa son armee, & s'en alla trouver la mort à Coutras, où lui, son frere, ses capitaines & soldats furent exterminez le 20. iour d'Octobre en bataille rangee. L'an 1592. un sien autre frere fut desfait aupres de Villemur, & cuidant se sauver noyé dedans la riviere du Tar.

Revenant aux loups de Givaudan, avint lors qu'en certain village de la terre de Peyre, où la fontaine est à cent pas de la plus proche maison, force fut aux femmes du lieu de s'assembler & toutes en une troupe porter chascune un baston à deux bouts avec leur seille. Et tandis que l'une puisoit de l'eau les autres faisoyent la sentinelle pour empescher l'aproche des loups. En ce mesme village, certaine mere sortant à un pas de sa porte de nuict pour aider aux necessitez de son petit enfant, qu'elle tenoit par la main, comme se doutant du danger, un loup survint qui empoigne l'enfant, elle transportee de charité maternelle se lance sur le loup, l'estraind de telle vigueur qu'il lui fut impossible d'eschapper, les voisins acourent au cri, & assomment le loup entre les bras de ceste pitoyable mere.

Nonobstant toutes ces desolations, ruines & saccagemens horribles, les menees de divers ennemis des ames & des corps, ceux de Marvejols d'une & d'autre Religion, grandement soulagez en leurs necessitez par les largesses & privileges du feu Roi Henri le Grand, d'heureuse memoire, & de plusieurs particuliers, se sont tellement remis sus; qu'auiourd'hui leurs ruines sont reparees en partie: le peuple y renaist, le trafic remis sus. Ceux de la Religion y ont leur exercice libre, & vivent paisiblement avec les Catholiques Romains, au grand estonnement de ce reste d'ennemis qui crioyent sur eux & sur leur ville, l'an 1586. comme les Idumeens sur Ierusalem lors qu'elle fut destruite par les Babyloniens, selon la plainte contenue au Pseaume 137.

A sac,

A sac, à sac qu'elle soit embrasee,
Et iusqu'au pied des fondemens rasee.

Ce reste d'Idumeens renouvellez diminue de iour en iour, & les desolez iouissent de diverses consolations en la contemplation des iugemens & misericordes de Dieu Tout-puissant. *Memoires de divers personnages, qui ont esté spectateurs de tant de merveilles, & y ont eu part.*

VILLES *gastees du feu par divers accidents.*

SI Dieu ne garde les villes, ceux qui les gardent font le guet en vain. Ailleurs nous parlerons des villes gardees & perdues durãt les guerres. Ici nous traitons de celles qui ont esté endommagees du feu par accidens divers, selon qu'elles nous viendront en pensee, sans nous arrester à l'ordre des temps & des lieux: cela n'estant contraire à nostre dessein.

La ville de Haerlen en Hollande ayant esté cruellement traitee par les Espagnols, sous le gouvernement du Duc d'Alve, l'an 1573. fut commise par iceux à huit enseignes de Lansquenets, qui de iour & de nuict y exercerẽt toutes sortes d'insolences. Vn soir ils mirent le feu en leurs corps de garde, au logis de l'Anchre. Le vent souflant du Nord Oest, gaigna tellement qu'on ne peut l'esteindre, iusques à ce qu'il eut bruslé 400. maisons ou environ. *Hist. des pays bas.*

Delft, grande & renommee ville de Hollande, ornee de magnifiques bastimens, fut merveilleusement endommagee du feu le troisiesme iour de May 1536. selon ce qui en a esté marqué es deux premiers volumes, en la section qui parle des *embrasemens du feu.* Il brusla les deux temples paroissiaux, les cloistres, les hospitaux & onze mille maisons en l'espace de trois heures: de sorte qu'à peine demeura la cinquiesme partie de la ville, qui depuis a esté acommodee mieux que devant. Les bourgeois, pour memoire de telle visitation ont reservé une maisonnette couverte de chaume, de laquelle proceda

ce grand embrasement. *Hist. des pays bas.*

Asperen, petite ville de Hollande, sentit l'an 1516. une affliction extreme: d'autant que les Gueldrois, acompagnez de quelques mutins de Hollande, l'assiegerent & emporterent d'assaut, quoi que les assiegez se defendissent vaillamment. Tous passerent au fil de l'espee: la ville fut bruslee, sans respect des Eglises, où les femmes & les enfans s'estoyent retirez: mais ils furent traitez si cruellement que les plus furieux du monde n'eussent sceu faire pis, ni s'acharner plus bestialement que ceux-la firent sur les pauvres vaincus. *Description des pays bas par Louys Guichardin.*

Environ l'an 1566. Roterdam, ville renommee, fut gastee du feu qui brusla plus de neuf cens maisons, grand nombre de basteaux, quelques hommes, & consomma toutes sortes de biens de pris inestimable. Neantmoins estant tres-riche, elle fut rebastie & remise au dessus en moins d'un an. *Le mesme.*

L'an 1559. le bourg de Ronsey en Flandres fut presques tout consumé par feu de meschef, & y eut trois Eglises bruslees. *Le mesme en la description de Flandres.* Il a esté parlé de Poperinghe au 2. volume, au tiltre des Embrasemens de feu. Seulement i'adjouste ces trois embrasemens par feu de ceste petite ville. Le premier fut l'an 1382. que les François la bruslerent entierement: le second fut l'an 1513. le troisiesme iour des festes de Pentecoste: le troisiesme à mesme iour, cinquante ans apres, asçauoir l'an 1563. *Le mesme.*

A un quart de lieuë de Menin en Flandres est Halevvin petite ville ancienne, où se faisoit force draperie. Le Colonnel Balfour s'estant emparé par surprise de Menin, les malcontens tost apres bruslerent tost apres bruslerent entierement Halevvin. *Le mesme.*

Lens petite ville en Artois à quatre lieuës d'Arras fut bruslee par les François l'an 1556. & depuis a esté restauree.

Glogovie, ville renommee en la Duché de Silesie a esté par plusieurs fois fort endommagee du feu, & par quatre diverses calamitez entierement bruslee, asçavoir l'an 1420. 1433. 1489. 1517. non sans perte & mort misera-

ble

ble de tresgrand nombre de personnes, nommement à la derniere fois.

Vatteberg ville en la mesme Duché fut aussi toute bruslee, l'an 1441. Gure ville au mesme pays fut visitee de mesme, & Polcovitz semblablement, l'an 1457. puis l'an 1564.

La ville de Crosne en la mesme contree fut entierement reduite en cendres par un terrible embrasement le 27. de Iuillet 1481.

Sagan, ville, fut aussi du tout ruinee par feu le 18. iour de May 1486.

Freistad autre ville fut toute bruslee l'an 1488. au mois d'Octobre par une garnison de Bohemes que le Prince y avoit entretenue pour ruiner le pays. Les habitans essayerent de sauver quelques hardes, mais ces Bohemes les desvalizerent. Auiourd'hui toutes ces pertes sont reparees, & la Silesie, mere d'infinis beaux & bons esprits, florit en paix parmi beaucoup de changemens au monde. *Annales de Silesie.*

Schiltac, villette en la duché de Virtemberg, fut entierement bruslee l'an 1533. par un effort & artifice estrãge de Satan, descrit au long *es meditations historiques de Ph. Camerarius, liv. 4. ch. 14. du 1. volume.*

George le Fevre, docte Aleman *en sa description* des choses memorables *de Saxe*, ramentoit les embrasemens qui s'ensuivent au mois de Iuin 1517. La ville de Salved fut toute bruslee. Viẽne en Austriche en receut une atteinte l'an 1518. Cracovie perdit 300 maisons, emportees par la violence de quelques pouldres à canon, l'an 1528. En l'an 1540. Embec, Northuse, Reinspourg, Magdebourg, grandes villes furent fort endommagees du feu, par la meschanceté de quelques incendiaires, attrapez & suppliciez tant à Northuse qu'à Magdebourg. L'an 1560. Gisse ville, en l'espace de deux heures vid 140. maisons consumees par feu. En la ville de Goldberg, 160. maisons furẽt entieremẽt bruslees de nuict au mois de Iuillet 1577. Vne ville du Lãdgraviat de Thuringe, nommee Vihe, fut entierement bruslee l'an 1609. n'estant restee debout qu'une Eglise & la maison d'un gentil-homme nommé le sieur Iean VVerther.

Il escrit *au 9.liv.des Origenes de Saxe*, que l'an 1517. VVurscine ville episcopale fut entierement bruslee, & n'y resterent debout que deux Eglises. Item en un autre quartier la ville d'Olsniz fut aussi desolee par feu, en la mesme annee. Anneberg aussi ville renommee, à cause des riches mines qui sont es environs fut en l'espace de douze heures entierement bruslee, exceptees douze petites maisons & les Eglises.

Au troisiesme livre des annales de Misne, le mesme auteur remarque qu'en l'an 1538. quatre villes de Misne, asçavoir Nosse, Hane, Dipol disvald, & VVolchenstein furent consumees du feu.

François des Rues *en son recueil des antiquitez de France* escrit, que la ville de Victri le François, jadis Victri en Parthois, bruslee anciennement par deux fois: l'une du temps de S. Bernard par commandement du Roi Louys le jeune, où quinze cens personnes furent estouffees & consumees du feu dedans l'Eglise: l'autre du temps de Louys second par Iean de Luxembourg Comte de Brienne, avec plus de septante deux villages es environs: puis ruinee par l'Empereur Charles cinquiesme fut rebastie de neuf par le Roi François I. sur un costau, en la place d'un petit village nommé Mont-court. Il remarque encor que la ville de Noyon en Picardie a esté fort endommagee cinq fois par embrasemens de feu. Au discours des antiquitez de Rouan, capitale & siege du parlement de Normandie il specifie douze notables accidens de feu en icelle ville, laquelle est aujourd'hui tres-riche, par tout rebastie, fort grande, merveilleusement peuplee, & qui apres Paris est la principale de France. Avranches ville en Normandie a esté par deux fois fort endommagee du feu l'an mil cinq cens septante neuf, & mil cinq cens nonante sept. Mais sortons du milieu de tant de flammes, pour achever ce qui reste du present volume.

VIO-

VILLES englouties par un deluge d'eaux.

Monsieur le President de Thou sur la fin du dix-huictiesme livre de ses histoires, ayant fait mention de l'horrible deluge d'eaux duquel Rome & Florence furent battues l'an mil cinq cens cinquante sept, ramentu le degast extraordinaire des vents, des eaux à Nismes, & en Languedoc & ailleurs en l'Europe, meine son lecteur jusques à la Chine, où il dit que les eaux firent des ravages incroyables. Ayans couvert la plaine, elles y creuserent & laisserent un grand lac tout rond, sous lequel *sept villes*, plusieurs bourgades & demeures champestres des Chinois, leurs personnes & commoditez demeurerent englouties, en nombre innombrable d'hommes, de femmes & d'enfans, un jeune homme excepté, miraculeusement conservé en un arbre creux. Ces avantcours nous ramentoivent les deluges de sang humain, les tempestes furieuses, les eslochemens effroyables du monde pres & loin jusques à present.

VIOLENCE infame punie.

TAndis que l'armee de François de Valois, Duc d'Anjou, estoit encore sur les frontieres des Pays bas pour entrer en Hainaut, en l'an 1578. avint qu'un capitaine de ses troupes, nommé le capitaine Pont, fut logé au village de Becourt chez un riche laboureur nommé Iean Millet, lequel avoit deux belles jeunes filles. Ce capitaine s'amouracha de l'aisnee nommee Marie, aagee d'envirō seize ans. Tous ceux de la maison ne taschoyent qu'à le bien servir & traiter, pour ne point sentir les rigueurs que telles gens font ordinairement aux pauvres paysans. Estant une fois ce capitaine au disner avec le pere, la mere, & les enfans, il demanda au pere sa fille Ma-

rie en mariage. Ce bon homme lui ayant respondu que ce n'estoit pas mariage esgal & sortable pour lui (craignant qu'apres en avoir abusé il la chasseroit, ou la tiendroit pour sa garse) la refusa tout à plat. Le capitaine irrité de ce refus, jurant & reniant, chassa le pere & la mere, & tous ceux de la famille hors de la maison, retenant ceste pauvre fille seule, qu'il força à son plaisir, & lui en fit faire autant par trois ou quatre de ses soldats. Ce fait, alla se remettre à table, asseant la pauvre fille à son costé, se mocquant d'elle à tous propos, avec paroles vilaines & infames. Elle qui ne disoit mot, pensant comme elle s'en pourroit venger, & faire un coup de sa main, quoi qui lui deust avenir, aimant mieux mourir que de vivre plus long temps en tel opprobre, print garde qu'un tambour vint parler à l'oreille de ce capitaine, lequel tournant la teste en arriere pour l'escouter, la fille empoigne un cousteau qu'elle lui enfonce dedans l'estomach jusques au manche, dont le vilain tomba roide mort. Elle pensant se sauver à la fuite, fut poursuivie par les soldats presens, qui l'attacherent à un arbre, & l'y harquebuzerent. Le Pere, ayant son refuge, amasse en grosse troupe les paysans des villages circonvoisins, lesquels extremement irritez de tant d'horribles forfaits. Environnerent les soldats de Pont, & les massacrerent tous. Quelques autres troupes acourues au bruit, furent rudement acueillies par les paysans, & que force leur fut de se garantir à la fuite.

La grande histoire *d'Emanuel Meteran*, au 8. livre, adjouste une autre histoire de certain capitaine Espagnol, qui s'efforçant de forcer la fille d'un Advocat, fut par elle si rudement blessé qu'il en mourut au bout de quelques jours, mais avec telle repentance qu'il pardonna sa mort à ceste vaillante fille, & lui donna tous ses biens par testament.

VIO-

VIOLENCE *indigne punie.*

VN pauvre prestre François, pensant faire mieux ses besongnes en Italie, s'achemine à Rome du temps de Nicolas V. Pape, pres duquel estoit Agent pour la France le Cardinal d'Estoute-ville. Ce prestre mal acommodé quoi qu'en si grande cour, quelquefois estoit contraint par disette de tendre la main, & recevoir l'aumosne de ceux qu'il rencontroit. Trouvé un jour en petit equipage par le Barisel ou prevost criminel de Rome, lors en peine de trouver un bourreau pour executer certain malfaiteur, il fut angarié par ce prevost à lui servir en cest office. Il s'excuse doucement, & declaire sa condition qui le garantissoit de tant indigne & honteuse charge. Menacé d'estre à la mesme heure pendu & estranglé en propre personne, & ce prevost procedant à toute rigueur contre lui, pour ceste fois il prefera sa vie à sa prestrise, pendit & estrangla le criminel. Quoi fait reprenant sa robe, & tout desolé s'en va trouver le Cardinal d'Estoute-ville, lui recite au vrai le tort que ce Barisel lui avoit fait, & en demande raison. Le Cardinal fort esmeu de si insupportable violence, sans delai envoye querir le Barisel, duquel ayant tiré confession acompagnee d'excuses, il lui fit maintes reproches de sa meschanceté, pour punition de laquelle il fit appeller son muletier, auquel il commanda de mettre au col de ce Barisel le chevestre d'un de ses mulets, puis le pendre & estrangler à la croisee de la salle en le jettant vers la rue : ce qui fut promptement executé. Le Cardinal ayant prouveu à ses afaires, fit aprester ses mulets & tout son equipage, pour revenir en France, dont le Pape averti puis informé de l'occasion de ce depart, envoye querir le Cardinal, avouë & louë la justice qu'il avoit faite du Barisel, & n'y en eut autre reproche puis apres. *Extrait du* I. *livre des histoires apariees, chapitre* 23.

VIVANT retiré du sepulchre.

IL y a une ancienne & noble famille, nommee des Im Thurn, à Schaphouse en Suisse, laquelle en l'an 1515. sembla du tout esteinte, lors qu'un seul masle, appellé Beatus Guilielmus, restant d'icelle, jeune enfant atteint d'une griefve maladie & suffocation extraordinaire, fut tellement abatu que reputé mort, cousu en son linceul, & posé en sa biere pour estre porté en terre, sa mere Anne Bacterin fille du Bourgmaistre, femme grave & prudente, fort desolee de ceste affliction, & fondant toute en larmes ne voulust permettre qu'on portast son bien-aimé au sepulchre, que preallablement elle ne l'eust veu & baisé pour une derniere fois au monde. Les domestiques acquiesçans à ce desir, ouvrent le cofret où ce petit corps estoit serré, descousent le linceul. Alors la vie & la mort se colleterent; ou plustost la vigueur de vie en la charitable mere gaigna le dessus. Icelle donc embrassant & baisant tendrement son cher fils sentit quelque respiration de chaleur naturelle, qui doucement fomentee & comme rallumee par les souspirs de la bonne mere, remit l'enfant peu à peu au dessus, promptement secouru de remedes cõvenables, en sorte que tiré de là, puis nourri comme il apartenoit, fut eslevé, devint grand, en fin se maria, eut trois filles & six fils, lesquels multiplierent tellement, que de ce Beatus heureux, tiré du sepulchre, sont issus de pere en fils jusques à l'an 1613. quatre vingts & quatre tant fils que filles. A present vivent encore de ceste race du Beatus à Schafouse Vrsule, Marguerite, Elizabet & Marie: item Benedict, Rueger, Iean & Ioachim Im Thurn, desquels procedent & naistront nouveaux enfans, pour servir à Dieu, comme ont fait leur ayeul paternel & ses descendans leurs predecesseurs. *Ceci est extrait de la preface de M. Hartman Springlius sur un traité Latin qu'il a fait de l'extreme Onction, imprimé au mois d'Aoust 1613.*

VO-

VOYANS clair en tenebres.

IL s'est trouvé des hommes, avantagez par dessus les autres, voyans clair la nuict sans aide d'autre lumiere que de celle de leurs yeux. On lit qu'Alexandre le grand se servoit aussi bien de sa veuë en tenebres, comme en plein jour. Suetone dit que l'Empereur Tibere lisoit & escrivoit de nuict, sans estre esclairé que de ses yeux. Ierosme Cardan medecin Milannois de nostre temps avoit mesme privilege. L'an mil cinq cens vingt cinq vivoit un Chanoine d'Amiens, nommé Aboüal, lequel lisoit indifferemment aussi bien la nuict que le jour. *Au* 1.*liv.des hist.apariees,ch.*61.Le Seigneur Iules Cæsar de la Scale avoit les yeux pers & clairs, de sorte qu'il voyoit par fois de nuict, comme nous faisons sur le soir. Son fils, le Seigneur Ioseph de la Scale, a eu ce mesme avantage depuis son enfance jusques à l'aage de 25. ans, depuis cela se changea, quoi qu'il ait conservé beaucoup de vigueur en ses yeux long temps apres. *En la vie de Iules Cæsar Scaliger,pag.*49.I'ai veu quelques personnes, une damoiselle Françoise entre autres, lire couramment au clair de la Lune.*Extr.de mes memoires.*

VOYANS merveilleux.

PLusieurs anciens escrivent des Gymnosophistes & de Socrates, qu'ils regardoyent le Soleil luisant en sa force, sans aucunement siller les yeux. I'ai conu (dit celui qui a soigneusement recueilli & aparié en trois livres plusieurs histoires anciennes & modernes) un Veneur natif de Cagny en Beauvaisis, que l'on appelloit Nicolas Bocage, lequel regardoit le Soleil en sa plus grande force, au haut du jour, & continuoit assez long temps, s'abstenant de fermer les yeux. *Au* 1. *liv. chap.* 61. Salvator Madera Portugais, homme maigre, de pe-

tite taille, mais robuste à merveilles, a fait mesme preuve en ma presence en un village nommé Thanney, en la baronnie de Coppet, sur les terres de Berne. *Extr. de mes memoires.*

VRINE *excessive.*

L'An mil quatre cens huictante & un, certaine fille Italienne aagee de dixhuit ans, tombee malade, rendoit tous les jours environ trente six livres pesant d'urine : quoi que son manger & son boire ne pesast pas plus de sept livres. Par ainsi chascun jour elle rendoit vingt neuf livres de son urine de surcroist. Ceste vuidange continua deux mois entiers, ainsi outre la substance de sa viande, & de son bruvage elle vuida mil sept cens onze livres de son eau de plus en soixante jours. Ce qui poise plus que n'eust fait ceste fille, ores que transmuee & fondue en eau d'autant qu'impossible estoit qu'elle pesast deux cens cinquante livres. Elle n'en pesoit pas cent cinquante. Vn docte personnage enquis d'où telle surabondance pouvoit proceder, fit response que l'air contenu en toutes les arteres se convertissoit en eau, laquelle vuidee il en sortoit d'autre & se multiplioit ainsi. Mais ce qui est plus remarquable fut, qu'au bout des soixantes jours ceste fille la fut guerie par un medecin nommé Francisque Bust. *Cardan* qui raconte ceste histoire *au* 8. *livre de la diversité des choses, ch.* 44. rapporte la cause efficiente de ceste vuidange à la froide & humide intemperature de l'air, jointe à la tenuité des superfices des arteres & conduits de l'urine, asçavoir des reins, des vreteres, & de la vescie: à raison dequoi toutes les vapeurs encloses en cest air humide, se convertissoyent en eau. Il adjouste que la maladie escheut en temps pluvieux, voire que le tout est gravé en un tableau de marbre au grand temple de Milan. Le docteur *Zvinger* excellent medecin de nostre temps *au* 49. *ch. de sa physiologie medecinale*, traite amplement de toutes sortes d'evacuations, nommément de l'urine, dont

dont il distingue la matiere en trois sortes, espaisse, coulante, & vaporeuse: rapportant à ceste derniere l'histoire extraite de Cardan.

YEVX.

Quelques histoires de la guerison d'iceux.

Le sieur de S. Iean escuyer du Roi Henri 2. courant en un tournoi devant l'hostel de Guise, receut un coup de lance dont l'esclat lui donna dedans la visiere, de la longueur & grosseur d'un doigt, sous l'œil, dedans l'orbite, penetrant de trois doigts ou environ dedans la teste. Ie le traitai, & le gueri, par l'aide de Dieu. *M. Ambr. Paré, au 9. liv. ch 9.*

Ie ne veux laisser en arriere la grande playe de François de Lorraine duc de Guise. Il receut devant Boulongue sur la mer, un coup de lance, au dessous de l'œil droit baissant vers le nez, qui entra & passa outre de l'autre part, entre la nucque & l'oreille, de si grande violence que le fer de la lance avec une portion du bois fut rompue & demeura dedans, en sorte qu'impossible fut le tirer hors qu'à grande force, mesmes avec tenailles de mareschal. Nonobstant toutesfois ceste grande violence, qui ne fut sans fracture d'os, nerfs, veines, & autres parties brisees par ce coup de lance, ledit Seigneur fut gueri. *Au mesme liv. & chap.*

I'ai fait tirer du bord de la paupiere d'un homme une petite pierre telle & aussi grande & de mesme couleur, qu'un grain de blé. *Iul. Cæs. Scaliger en la* 108. *Exercit. sect. 3. contre Cardan.*

Vne fillette aagee de quatre ans s'efforçant d'oster le nœud paroissant sur certaine piece de drap, avec la poincte d'un cousteau, s'en donna droit à l'œil, en perça la taye, dont sortit incontinent beaucoup d'eau. Elle devint privee de veuë, laquelle tost apres fut recouvree, ayant esté medicamentee comme il apartenoit. *A. Benivenius au 74. ch.*

Quelques personnes privees de veuë à temps, sans cause manifeste, l'ont recouvree par soudain benefice de ventre. *Alexand. Benedict au 2. liv. de la cure des maladies, ch 28.*

I'ai conu un jeune gentilhomme Venitien, duquel l'œil droit avançoit tellement hors de la teste, que tout le visage en estoit desfiguré. Le mal procedoit d'un humeur scirrheux au dedans. A l'aide de la vigueur de son aage & des medicamens y appliquez, il en fut gueri par succession de temps. *Trincavel. au 4. liv. ch. 6. du moyen de guerir les parties malades du corps humain.*

Vn Aleman de la ville d'Amberg, nommé Neudegker, estant allé dehors à la recouvre de quelques debtes, cueillit en certain champ une rave, & voulant la peler, tira un long cousteau qu'il portoit: le chemin se trouvant lubrique, il tombe sur la face avec son cousteau en main, dont il se fend l'œil depuis la paupiere d'embas jusques au sourcil. Les chirurgiens appellez, pour empescher la formation de quelque aposteme dans le crane, resolurent de cerner l'œil, ce que le patient ne voulut permettre estre fait, sans mon avis. Revenu sur le soir de la visite d'un malade en la ville de Sulzpach, je fus voir ce blessé, trouvai son œil devenu gros comme un œuf. Pourtant afin que de la douleur qu'il sentoit & d'un amas d'humeur ne s'engendrast quelque inflammation, je remediai soudain à tel accident, à l'aide d'un onguent de alabastre, & un restreintif fait avec blanc d'œuf, battu & meslé avec quelque peu de camphre, huile rosat & eau rose, proprement appliqué dessus l'œil, de sorte qu'il fut garenti, mais en telle sorte que depuis, quelque chose que ce personnage vist, elle lui paroissoit double. *I. Langius en la 7. epist. du 1. Tom.*

Coiter, docte Aleman, remarque en ses observations Chirurgiques & Anatomiques, avoir souventesfois veu en des enfans la taye de l'un des yeux, qu'on appelle Cornee, tellement picquee de poincte de canivet, qu'il en estoit sorti quelques gouttes de liqueur blanchastre, & neantmoins en avoir esté gueris. Il adjouste

que

que plusieurs autres chirurgiens ont veu meſmes accidens & gueriſons par le ſingulier benefice de celui qui a creé la merveille des yeux, admirable en toutes ſes œuvres, auquel ſoit gloire eternelle. Amen.

YVRONGNES punis.

DE noſtre temps certain Aleman en la ville de Mayence, ayant engroſſé la fille de ſon maiſtre, qu'il avoit fait enyvrer, ſe trouvant long temps apres en une taverne avec ſes compagnons, apres avoit beu d'autant ne peut ſe tenir de deceler ſon forfait, lequel referé au Magiſtrat, ce malheureux atrapé fut executé à mort, enſemble les ſervantes qu'il avoit pratiquees à force d'argent. *V. Textor, en ſon* 1. *livre de la nature du vin, ch.7.*

L'an 1569. en certaine ville de France, qui tenoit le parti du Roi de Navarre & du Prince de Condé, un certain executeur des hautes œuvres, fort ennemi de ces illuſtres Princes, ayant à executer un criminel condamné à eſtre pendu & eſtranglé, ſelon la couſtume tenu de publier à haute voix, Que tous euſſent à eſcouter de par le Roi & de par Meſſieurs les Princes; lui qui avoit hauſſé le temps & du foin en corne, ſe mit à crier pour la troiſieſme fois, & par deſpit, Qu'on ouiſt de par le Roi & de par meſſieurs les diables. Chaſcun s'apperceut bien que le vin eſtoit autheur de ce ſcandale. Si ne laiſſa il d'en porter la folle enchere: car il fut toſt apres attaché au gibet par ſon propre ſerviteur. *Au chapitre huictieſme de ce livre.*

Vn grand Seigneur François, eſtant en Alemagne durant les premiers troubles, traita quelques Reitres Maiſtres à ſa table. Vn d'entre eux, qui avoit beu à lui

ſur la fin du repas le pria & preſſa de lui faire raiſon, Or parce que ce Seigneur s'en excuſoit, Reitre Maiſtre lui jetta ſon verre plein de vin à la face. Ce Seigneur diſſimula ſur l'heure: mais le lendemain trouvant ſon homme à l'avantage, il ne faillit pas de lui faire raiſon à coups d'eſpee, *ch.2. du 2. liv.*

Ie conois un yvrongne, qui n'agueres par bravade beut à ſon ſouper vingt huit voirres de vin. Et j'ai honte de recercher la gageure de deux Citadins à qui boiroit pluſtoſt à table une fueillette de vin revenant ſoixante pintes. L'un de ces deux la beut, & encore plus. Que pourroyent faire de pis les Alemans, que ſe gorger de vin, piſſer ſous la table, manger le codignac avec la boite, maſcher les voirres à belles dents, & avaller les mouchons des chandelles flamboyantes? *ch.5.*

I'ai veu des Reitres, Lanſquenets, Suiſſes & VVallons en des armees. Mais les ſoldats François, ſinon tous, au moins quelque partie, voire des plus vaillans eſtoyent les portenſeignes, en fait d'yvrongnerie, en l'armee de Guillaume Prince d'Aurange. Des qu'ils avoyent le nez au douzil d'un tonneau de vin, c'eſtoit pour n'en partir juſques à tant que tout fuſt beu. Auſſi ne conus je jamais de plus grands yvrongnes voguans ſur mer que les Matelots de Normandie. *Là meſme.*

Les iſſues de tant & tant d'exces au vin, ne ſont de rien moins tragiques aux François qu'aux Alemans. Entre pluſieurs exemples, un ſeul nous ſervira pour tous, aſçavoir d'un yvrongne de Noyon, ſurnommé Blaiſoncœur, lequel creva par le milieu en pleine table, à force de boire il y a quelque temps. *Là meſme.*

Il s'en eſt trouvé un autre, qui ne faiſoit trophee que de boire & s'enyvrer, & quand il eſtoit farci & trempé prioit Dieu qu'il donnaſt le bon ſoir à Ieſus Chriſt. Ce ſac à vin, apres avoir ſacrifié certain jour ſolennellement à ſon Dieu Bacchus, s'en alla coucher tout le ſoir en une prairie toute moite, pour ſe re-

fraiſchir, ſans prendre garde à l'eau croupiſſante au pied de l'herbe. Il dormit ſur l'humidité, & y cueillit une fievre ardante, qui l'emporta hors du monde en fleur d'aage. *ch.* 6.

FIN.